



Digitized by the Internet Archive
in 2024

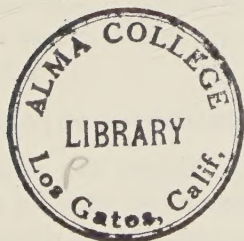
REVUE BÉNÉDICTINE

TOME XXVIII. — 1911.

REVUE
BÉNÉDICTINE

VINGT-HUITIÈME ANNÉE

1911



ABBAYE DE MAREDSOUS

Belgique.

1911

59080

UN TRAITÉ INÉDIT
ATTRIBUÉ À SAINT AUGUSTIN
LE DE VIII QUAESTIONIBUS EX VET. TEST.
DU CATALOGUE DE LORSCH

DEPUIS longtemps déjà, j'avais remarqué dans le catalogue de la célèbre bibliothèque de Lorsch ¹ la mention d'un traité de s. Augustin, intitulé *De octo quaestionibus ex ueteri testamento*, et dont tous les éditeurs de ce Père, sans exception, semblent avoir jusqu'ici ignoré l'existence. Mon attention a été de nouveau attirée récemment sur cette notice, à l'occasion des fiches qu'a bien voulu me communiquer mon ami, M. le Dr. Lehmann, concernant certains articles destinés à entrer dans la collection des anciens catalogues qu'il prépare pour le « cartel » des Académies allemandes. Trois de ces fiches se rapportaient précisément à l'opuscule inscrit au catalogue de Lorsch. En voici le texte exact, d'après la copie que possède M. Lehmann du cod. Vatic. Palat. lat. 1877, fol. 56^v :

Item eiusdem [scil. Augustini] de octo questionibus ex ueteri testamento quae sic incip. « Generalem iustitiam » et sic finiunt « sed iam arietes in grege ».

Même mention, en termes identiques, au fol. 72^v. Et c'est aussi à ce traité que paraît faire allusion le titre suivant, qui fait également partie de la liste en question ² :

Eiusdem [Augustini] de generali iustitia .

La vue de ces trois fiches m'a rappelé que j'avais noté, il y a plus de vingt-deux ans, la présence de l'opuscule dans un ms. de la Bodléienne, le Laud. miscell. 350, provenant de l'abbaye cistercienne d'Eberbach. Et l'idée me vint de m'assurer si, par hasard, il n'y en aurait pas aussi quelque exemplaire dans le fonds exceptionnellement riche que j'ai présentement sous la main, à Munich.

1. G. Becker, *Catalogi bibliothecarum antiqui* 37. 253.

2. Ibid., 37. 265.

De fait, après quelques heures de recherche, j'en découvrais un, de meilleure note encore que celui d'Oxford, dans le Clm. 14330, l'ancien D. LV. de Saint-Emmeran de Ratisbonne, fol. 173-175. J'en pris sur l'heure une copie, que je pus collationner, quelques jours après, avec le ms. de la Bodléienne. C'est d'après ces deux manuscrits que je vais publier, pour la première fois, le *De octo quaestionibus* attribué à s. Augustin. Mais, auparavant, il me faut décrire sommairement la physionomie et le contenu de chacun de ces deux témoins du texte.

*
* *
*

R. Le manuscrit de Ratisbonne, aujourd'hui Clm. 14330, se compose de 179 feuillets, 0^m,288 × 0,215; écriture à longues lignes, du XI^e siècle. Le contenu est indiqué, fol. 1^r, en lettres capitales; je le reproduis ici, en joignant à chaque article les feuillets correspondants du volume :

In hoc uolumine continentur de sancti Augusti
ni opere Libri · III · contra Academicos [1^v-37^v].
Libri · II · de ordine [36^v-67] · Liber · I · de magistro
[67^v-86].
Liber · I · de beata uita [86-96^v] · Lib · II · soliloquiorum
[97-119^v].
Liber · I · de immortalitate animae [121-129^v].
Liber · I · de quantitate animae [130-159^v].
Liber · I · de natura boni [159^v-173].
Et tractatus de · VIII · quibusdam questionibus [173-175].

Entre ces divers traités, le scribe a inséré, quand il y avait lieu, les chapitres respectifs des *Retractationes*. C'est ainsi qu'on lit, vers la fin [fol. 176-178], la *Retractatio sancti Aug. in libris de sermone domini in monte*. L'ouvrage lui-même aurait dû suivre; mais, au lieu de cela, sur les derniers feuillets laissés en blanc [178-179^v], une main un peu postérieure et moins habile a transcrit la lettre de Daimbert de Pise, de Godefroid de Bouillon et de Raymond de Saint-Gilles, annonçant les victoires des Croisés en Terre sainte ¹.

Le bénédictin Coloman Sanftl a donné une description de ce codex, dans son catalogue ms. des manuscrits de Saint-Emmeran ², daté de 1809, t. I, p. 102. Il fait remarquer que le dernier traité est

1. Martène et Durand, *Thesaurus Anecd.*, I, 281.

2. Mis à la disposition des lecteurs, dans la salle des manuscrits de la Bibliothèque de Munich.

tout différent des *Octo quaest. ad Dulcitium* ¹, en donne une courte analyse, et signale particulièrement les textes bibliques, tirés, selon lui, « ex antiqua Vulgata ».

E. Le codex de la Bodléienne a été décrit par H. O. Coxe, dans son *Catalogus codicum mss. Laudianorum lat. et miscell.* (Oxford, 1858), col. 265 sq. Il est du XI^e/XII^e siècle, et contient plusieurs opusculs assez rares, entre autres :

Fol. 1^v-52, recueil d'extraits des Pères sur divers sujets répartis en trois livres. La préface fait défaut; l'ouvrage débute par les « capitula libri primi ». Les auteurs cités sont fréquemment indiqués en marge : les plus récents sont Isidore et Bède, ce qui montre que la compilation doit être de l'époque carolingienne. Parmi eux, j'ai relevé, fol. 12, cette citation attribuée à Pélage :

PELAG. Quibus modis karitas consistat · Karitas quatuor modis consistit · hoc est in dei dilectione quae prima est · Secunda · si nosmet ipsos secundum deum amemus · Tercia proximos · Quarta etiam inimicos · Deum ergo plus quam nos diligere debemus · proximum sicut nos · inimicum ut proximum.

Puis, quelques passages plus personnels, comme cette transition entre les deux premiers livres, fol. 9^v :

Haec de qualitate futurae beatitudinis ex diuinis sanctorum patrum libris pauca excerpta sufficiant · Nunc igitur quibus ad eam bonorum operum passibus currendum sit · adiuuante domino carpendo flores ex catholicorum patrum edictis [*pour dictis ?*] demonstramus.

Ou encore cette préface du livre III, fol. 35^v :

De igne purgatorio · et de aduentu Christi ad iudicium · necnon et de aeterno cruciatu tercius hic inchoat libellus · qui ex sanctorum patrum opusculis largiente domino constat esse excerptus. Excellentissimam paternitatem tuam obnixe deprecor · ut diuinam suppliciter aeterni iudicis maiestatem indeficiensque exores · ut una tecum a tantis merear eripi malis et ad uitam peruenire perpetuam · Amen.

Un dialogue entre le Riche et le Pauvre termine cette curieuse collection, qui mériterait d'être étudiée et comparée avec les autres *Libri scintillarum* du même genre.

Fol. 84^v, *Doctrina Seuerini episcopi*. Série de courtes sentences, commençant par « Dilige deum · sapientiam disce... » et finissant par « ... et quae cogitas non ignorat ². »

1. Migne 40, 147-170.

2. Migne 74, 845.

Fol. 85, l'*Altercatio sancti Ambrosii contra eos qui animam non confitentur esse facturam* · aut ex traduce esse dicunt, publiée par Caspari dans ses *Kirchenhistor. Anecdota*, p. 227-229.

Fol. 86^v-88, notre inédit : *Sancti Augustini de VIII quaestionibus ex ueteri testamento*.

Fol. 95^v-126, autre recueil d'extraits des Pères (entre autres, Fructueux, Benoît, Prosper, Césaire, etc.) sur les qualités d'un supérieur, et sur la discipline cléricale et monastique en général. Une main du XVII^e (?) siècle a noté en tête : « Liber de officio rectoris ecclesiae excusus Colo. 1531 ».

Comme je l'ai dit, pour ce qui concerne le *De VIII quaestionibus* attribué à s. Augustin, le meilleur des deux manuscrits semble bien être celui de Saint-Emmeran ; c'est lui, par conséquent, que je suivrai de préférence dans l'édition du texte, en tenant compte, cependant, des variantes fournies par le ms. d'Eberbach.

INCIPIIT TRACTATUS SANCTI AUGUSTINI DE OCTO QUAESTIONIBUS EX VETERI TESTAMENTO.

- Generalem iustitiam non uiolat quis, nisi libidine transgressus fuerit aut placitum societatis humanae, sicut est furtum, rapina, adulterium, incestum, et huiusmodi ; aut naturam, sicut est contumelia, caedes, homicidium, concubitus masculorum uel pecorum ; aut modum in concessis, sicuti est seruum amplius uerberare quam oportet uel filium, edere uel bibere amplius quam oportet, cum ipsa coniuge concumbere amplius quam oportet, et similia.
- 10 Bene intellegitur spiritus sanctus ideo primum linguarum donum dedisse hominibus, quae pacto et placito hominum institutae sunt, et forinsecus per sensus corporis consuetudine audiendi discuntur, ut ostenderet quam facile posset sapientes facere per sapientiam dei, quae eis interna est.
- 15 · I · Item uoluntas uerbi sempiterni stabilis est semper, quia simul habet omnia : nostra autem uoluntas ideo non stat, quia non habet simul omnia ; ideo modo hoc, modo illud uolumus.
- II · Item sic fuerunt in illo uerbo omnia quae facta sunt, et ipsa susceptio hominis sic ab eo praecognita est, quomodo si pictor uelit pingere totam domum, et cogitet uel nouerit locum
- 20 ubi etiam se pingere debeat : totum in arte habet, et in praeparatione, et in uoluntate, quamuis certis et suis quaeque temporibus explicet. Sic omnis creatura et ipse homo, qui eiusdem sapientiae personam mystica et inenarrabili susceptione gesturus
- 25 erat, in ipsa sapientia tamquam dei arte sempiterna semper erat, quamquam suis quaeque temporibus efficiat : quae « pertendit a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suauiter » : quae « in se manens innouat omnia. »

• III • Item quomodo uolo uelle mori, si sic uellem mori perueniam. Qui iam habet sanam fidem, et uidet quo sibi perueniendum sit, ad hoc iam proficit, ut libenter de hac uita discedat. Non enim hoc est uidere quo sibi perueniendum sit, quod est etiam amare illud, et ibi iam esse desiderare. Quod in cuius animo effectum fuerit, necesse est ut libenter moriatur. Frustra itaque dicunt quidam, qui iam sanam fidem tenent, ideo se nolle mori, ut proficiant; cum ipse profectus eorum in hoc perfectus sit, ut mori uelint. Si ergo uerum loqui uolunt, non dicant « Ideo mori nolo, ut proficiam » sed « Ideo mori nolo, quia parum profeci. » Itaque mori nolle fidelibus non consilium est ut proficiant, sed indicium quod parum profecerint. Proinde quod nolunt, ut perfecti sint, uelint, et perfecti sunt.

• IIII • De eo quod in Ecclesiastico Salomonis dictum est : *Omnem escam manducabit uenter : est autem cibus cibo melior.* Tamquam diceret, quod ait apostolus : « Omnia probate, quae bona sunt retinete. » *Faux contingit cibum uenationis : sic cor sensatum uerba mendacia.* Sicut iocundus est cibus labore uenationis captus, sic iocundum est cordi capere et conuincere mendacia. *Cor peruersum dabit tristitiam, et homo peritus resistet illi.* Huic simile est : « Haereticum hominem post unam correptionem deuita : sciens quia peruersus est eiusmodi, et peccat, et est a semetipso damnatus. » Peruerso enim corde resistit tristitiae, quapro illo caritas bonorum tristis est.

• V • *Omnem masculum excipiet mulier : est autem filia filiae melior.* Mulier omnem masculum suscipiens in eis intellegitur, qui dicunt : « Ego quidem sum Pauli, ego autem Apollo, ego uero Cephae. » Filia melior in his intellegitur, qui dicunt : « Ego autem Christi. » Ipsa est in Cantico canticorum : « Proxima eius in medio filiarum, sicut lilium in medio spinarum. »

• VI • De eo quod in Prouerbiis dictum est : *Fili, si sapiens fueris, tibi sapiens eris et proximis tuis ; si autem malus euaseris, solus hauries mala.* Quia gaudium, quod habent boni fratres de bono fratre, bonum gaudium est ; et tristitia, quam de malo fratre ex caritate suscipiunt, non est illis mala, quia et deo inde placent. Itaque solus ille hauriet mala, qui malus est.

• VII • De eo quod scriptum est in Deuteronomio : *Si autem commorentur simul fratres, et mortuus fuerit unus ex eis, semen autem non fuerit ei, non nubet uxor mortui illius foras uiro non proximo ; sed frater uiri eius intrabit ad eam, et accipiet eam sibi uxorem, et nupta est : eritque, puer qui natus erit constabit ex defuncti nomine, et non delebitur nomen eius ex Israel.* Si autem noluerit homo ille accipere uxorem fratris sui, ueniet mulier illa ad seniores ciuitatis eius, et dicet : *Non uult frater uiri mei suscitare nomen fratris sui in Israel. Et uocabunt eum seniores ciuitatis illius, et dicent ei : Quare non uis suscitare semen fratri tuo in Israel ? Et steterit, et dixerit : Nolo accipere eam. Et accedens*

uxor fratris eius coram senioribus ciuitatis excalciabit caligam eius unam de pede eius, et expuet in faciem eius, et respondens dicit ei : Sic fiet homini illi, qui non aedificabit domum fratris sui. Et uocabitur nomen eius in Israel domus excalciati caliga. Coniux defuncti
80 est ecclesia, quam in illis primis fidelibus Christus reliquit, et per mortem ac resurrectionem ascendit ad patrem. Haec ut filios generaret, coniuncta est apostolis et rectoribus quarumque ecclesiarum. Ipse namque in euangelio fratres appellat apostolos, qui operantes in ea suscitarent semen, non sibi, sed defuncto fratri
85 suo : ex cuius etiam nomine uocarentur christiani, qui patribus apostolis per euangelium nascerentur. « In Christo enim Iesu » inquit Paulus « per euangelium ego uos genui. » Qui tamen propter seruandum nomen defuncti « Numquid Paulus » inquit « pro uobis crucifixus est ? aut in nomine Pauli baptizati estis ? »
90 Quisquis autem hoc opus misericordiae recusauerit, domumque fratris ad incrementum posteritatis aedificare noluerit, sicut idem apostolus dicit « Dei aedificatio estis », tam sanctam piamque operationem recusantem praeceptum est per hanc figuram, ut spernat ecclesia, eiusque personam contemptibilem ducat. Hoc
95 enim significat, quod in faciem hominis suum coniugium recusantis uidua conspuebat. Quod autem soluebat ei ex uno pede calciamentum, hoc erat ostendere, non eum habere concordem gressus in uinculo pacis. Scriptum est enim : « Quam speciosi pedes euangelizantium pacem, euangelizantium bona. » Dicit
100 autem apostolus : « Et calciati pedes in praeparatione euangelii pacis. »

· VIII · De eo quod scriptum est : *Non coques agnum in lacte matris suae* : id est, non occides Christum. Prophetia uidetur praemonens, ne se boni Israelitae sociarent malis Iudaeis, a
105 quibus Christus passus est. Tribulatio quippe passionis tamquam ignis est ; unde scriptum est : « Tamquam aurum in fornace probauit illos dominus, et sicut holocausta hostiae suscepit eos. » Cui sententiae dominus quoque attestatur, dicens : « Baptismum habeo baptizari, quem uos nescitis. » Hoc enim ait, cum dixisset : « Ignem ueni mittere in mundum. » Dicit etiam Iohannes :
110 « Ipse uos baptizabit in spiritu sancto et igni. » Quod intellegitur, et purgatione sanctificationis, et probatione tribulationis. Eundem ignem significauit etiam ipse, cum ad passionem duceretur, ubi dixit illis, qui eum plangebant, quod super se potius
115 plangere deberent. Ita enim terminauit, ut diceret : « Si in uiridi ligno haec faciunt, in arido quid fiet ? » Monentur ergo boni, ne ad Christum crucifigendum malis consentiant. Dictum est enim : « Agnus dei, qui tollit peccata mundi. » Non ergo coques agnum in lacte matris suae : id est, non ingeres Christo ignem passionis
120 in illo die, quo conceptus est. Tunc enim et passus traditur, id est · VIII · kal. aprilis ; ex quo die usque in · VIII · kal. ian., quo natus commendatur, nouem menses computantur decimo

inchoato. Perhibentur autem ubera feminarum ex die conceptionis lac colligere. Est alius sensus facilior. Non coques agnum
 125 in lacte matris suae. Parvulum adhuc et lactantem, qualibus dicit apostolus. « Lac vobis potum dedi, non escam », non mittes in praeproperam passionem; tamquam Christo sit dictum, qui talibus adhuc discipulis pepercit, pro quibus se offerens ait :
 130 « Si ergo me quaeritis, sinite hos abire. » Atque ut intellexeretur adhuc eos inualidos et minus idoneos fuisse passioni, tamquam agnos in lacte matris, secutus ait evangelista : « Ut impletur sermo quem dixit, quia, quos dedisti mihi, non perdi ex eis quemquam. » Unde apparet eos, si tunc paterentur, fuisse perituros. Hoc enim tunc non passi sunt, quod postea passi sunt,
 135 non adhuc agni in lacte, sed iam arietes in grege.

2 EX VETERI TESTAMENTO] E et le catalogue de Lorsch; om. R. 3-41]
 Ces premiers paragraphes dans Migne 35, col. 1374-1376 (= A). 3 *Generalem*]
 RA, catal. de Lorsch; *Venerabilem* E. 4 *aut*] A; om. RE. 5 *incestum*] RE;
incestum A. 6 *pecorum*] RA; *pecudum* E. 7 *sicuti*] R; *sicut* EA. *seruum*]
 RE; *superbum* A. 8 *uel filium*] RE; *uel superfluum* A. *edere*] A; *et edere*
 RE. 12 *sensus corporis*] EA; *corp. sensus* R. 13 *ui*] *ut eis* A. 14 *eis*] *in*
eis A. 15-18 *Item*] RA; om. E. 24 *gesturus*] *gestaturus* A. 26 *quam-*
quam suis] E; *quam suis* R; *quamuis suis* A. *perlendit*] A; *praelendit*
 R. 27 *suauius*] Sap. 8, 1. *quae*] *atque* A. 28 *omnia*] Sap. 7, 27. 29 *Item*]
 om. E. *uolo*] *quis velit* A. *uellem*] *uelle* A. *perueneram*] R.; *peruenerat*
 A; *perueneram*. *Qui iam habet sanam* om. E. 33 *etiam*] RA; om. E. *desi-*
derare] RA; *desiderat* E. 36 *in hoc perfectus sit*] RE; *in eo projectu sit*
 A. 39 *consilium non est* E. 43 *melior*, Eccli. 36, 20. 45 *retinete*] 1 Thess.
 5, 21. *Faux*] R; *Sicut faux* E. 46 *mendacia*] Eccli. 36, 21. 47 *est*] om.
 E. *mendacia*] E ajoute *verba*. 48 *resistet*] *resistit* E. *illi*] Eccli. 36,
 22. 50 *eiusmodi*] *huiusmodi* E. 51 *damnatus*] Tit. 3, 10 sq. *enim*] R; *quoque*
 E. *qua*] *quia* E. 52 *est tristis* E. 53 *filiae*] om. E. *melior*] Eccli. 36,
 23. 56 *Cephae*] 1 Cor. 1, 12. *in his*] om. E. 57 *Christi*] 1 Cor. 1, 12. 58
spinarum] Cantic. 2, 2. 61 *mala*] Prov. 9, 12. 65 *deuteronio* E. 67
illius mortui E. *non proximo*] R; E om. non. 68 *uiri eius*] *uiuis* E. 69
constabit ex defuncti nomine] R; *constabilis ex defunctione* E. 71 *ille homo*
 E. 72 sq.] E passe du premier *ciuitatis* au second. 75 *steterit*] E insère *coram*
senioribus ciuitatis. 77 *ac expuet* E. 79 *caliga*] Deuter. 25, 5-10. 81 *Haec*
ut] E; *Ut haec* R. 82 *quarumque*] E; *quarumcumque* R. 83 *in euangelio*]
 (cf. Matth. 28, 10; Jean 20, 17. 85 *etiam*] R; *quippe* E. 87 *genui*] 1 Cor.
 4, 15. 89 *estis*] 1 Cor. 1, 13. 91 *sicut*] R; *sic* E. 92 *estis*] 1 Cor. 3,
 9. 99 *bona*] Rom. 10, 15. 101 *pacis*] Ephes. 6, 15. 103 *suae*] Exod. 23, 19.
id est] E; om. R. 105 *passus est Christus* E. 107 *dominus*] E; om. R.
eos] Sap. 3, 6 (illos R). 109 *nescitis*] Luc 12, 50; les mots *q. u. nescitis* n'ont été
 signalés, jusqu'ici, que dans un passage de s. Ambroise sur le Ps. 118. *enim*] R;
quippe E. 110 *in mundum*] Luc 12, 49. *etiam*] *enim* E. 111 *et igni*]
 Matth. 3, 11 (et igne E). 112 *purgatione*] R; *purificatione* E. 113 *ipse*] om.
 E. 114 *illis*] *eis* E. 116 *haec*] *hoc* E. *scit*] Luc 23, 31. 118
mundi] Jean 1, 29. 119 *suae*] E; ajouté au-dessus de la ligne R. *id est*]
 om. E. 120 *enim*] *etenim* E. 126 *escam*] 1 Cor. 3, 2. 127 *Christo*] a
 Christo E. *sit*] om. E. 129 *abire*] Jean 18, 8. 131 *secutus euangelista*
inquit E. 133 *quemquam*] Jean 18, 9. 135 *in grege*] R; E. om. in.

Le traité qu'on vient de lire est-il vraiment de s. Augustin, comme le donneraient à croire, et le témoignage de nos manuscrits, et celui du catalogue de Lorsch ?

Je suis d'avis qu'il y a lieu de distinguer entre le début, jusqu'à la question III^e inclusivement, et les cinq derniers paragraphes.

Il est clair, en effet, que nous sommes ici en présence d'une petite collection d'ordonnance factice, qui laisse assez à désirer au point de vue de l'homogénéité.

Première marque extérieure, et qui saute aux yeux : le numérotage arbitraire et fautif des différents articles. Les deux premiers ont été laissés en dehors, et ne forment qu'un seul alinéa dans les manuscrits, se présentant ainsi sous l'apparence trompeuse d'une sorte de préface à ce qui suit ¹. Au reste, pas plus que les nos I-III, ils ne répondent au titre, lequel annonce explicitement des questions « relatives à l'Ancien Testament » ; celles-ci ne commencent, en réalité, qu'avec le n^o IV. Il n'y avait non plus aucune raison de séparer la question V de celle qui précède, puisque le verset 23 du chapitre 36 de l'Ecclésiastique, expliqué dans celle-là, est la suite des versets 20-22, qui font l'objet de celle-ci.

La portion antérieure à la question IV se distingue encore du reste, de deux autres manières : 1^o par une inégalité sensible en ce qui concerne, soit le style, soit la nature même des concepts : autant l'un comme les autres rappellent s. Augustin dans la première partie, autant, dans la seconde, ils lui sont inférieurs ; 2^o par une différence non moins nettement accusée dans la tradition paléographique de chacune des deux portions.

J'essaierai de faire ressortir brièvement cette double divergence.

*
* *

En effet, à l'inverse des questions IV-VIII, que seul notre *ἀνέκδοτον* nous a conservées, les cinq premiers paragraphes nous sont venus par une autre source encore, et ne sont point, à proprement parler, inédits : on les trouve cousus, dans une famille spéciale de manuscrits, au livre des *Septemdecim quaestiones super Matthaeum* de s. Augustin. Et c'est ainsi qu'ils ont trouvé place, non seulement dans l'édition de Louvain, mais même dans celle des Mauristes, reproduite par Migne, Patr. lat. t. 35, col. 1374-1376.

Il est vrai que des doutes sérieux planent sur l'authenticité même de ces *Septemdecim quaestiones*. Pour ma part, après avoir

1. C'est ainsi que les décrit C. Sanftl dans l'analyse qu'il a donnée de notre traité.

mûrement examiné les données du problème, voici la solution à laquelle j'ai cru devoir m'arrêter ¹. D'une part, il est difficile, impossible même, de méconnaître dans ces pages la touche d'Augustin. D'un autre côté, on y trouve certains traits, notamment une longue interprétation de la parabole de l'ivraie, que le saint évêque n'aurait plus écrits à telle période donnée de sa carrière; il est d'ailleurs évident qu'il n'a jamais reconnu comme sien cet opusculé, ni lorsqu'il rédigea ses deux livres des *Quaestiones euangeliorum* (Migne 35, 1321-1364), ni en écrivant ses *Retractationes*. Cela ne veut pas dire qu'il ne puisse être de lui : j'ai montré que Jérôme, pour certains motifs faciles à deviner, s'abstint de même intentionnellement de mentionner ses *Commentarioli in psalmos*, dans le chapitre du *De uiris illustribus* qui contient la liste de ses propres écrits. Voici donc, je crois, ce qui sera arrivé. Comme il résulte du petit prologue aux *Quaestiones euangeliorum*, Augustin avait eu souvent l'occasion de répondre à des demandes d'explication relatives à tel ou tel passage des Évangiles. Un certain nombre de ses réponses furent recueillies, telles qu'il les avait dictées, et mises ensemble dans un ordre plus ou moins défectueux. Ce fut seulement plus tard que le s. Docteur prit la peine de les revoir, n'admettant que ce qui lui paraissait digne d'être conservé, et le disposant d'une façon mieux ordonnée que précédemment. Mais les copies des réponses qu'il avait cru devoir exclure de son recueil ne cessèrent point pour autant de demeurer dans la circulation : c'est à elles, selon toute probabilité, que nous sommes redevables de posséder, aujourd'hui encore, les *Septemdecim quaestiones*. A certains exemplaires de celles-ci, on joignit, sans doute comme provenant de la même source, les cinq premières questions de notre ἀνέκδοτον; elles remontent par là, elles aussi, à une tradition facile à retracer, et dont il y a lieu de tenir compte dans l'espèce.

*
* *

Il n'en est pas de même des questions IV-VIII, relatives à certains passages de l'Ancien Testament; à part le titre qu'elles portent dans nos deux manuscrits, comme dans le catalogue de Lorsch, rien n'autorise à les rattacher à la tradition des écrits

1. Celle aussi qu'avait adoptée le regretté dom Adalbert Kaempfler, bénédictin de Saint-Boniface de Munich, et continuateur, après la mort du P. Rottmanner, de la *Concordance de s. Augustin*, que nous donnera enfin, je l'espère, le bibliothécaire actuel, dom Pie Eichinger.

augustiniens. Il est même évident, à en considérer la teneur, que leur attribution à l'évêque d'Hippone n'est rien moins que justifiée. C'est ce que prouvent abondamment, et l'habituelle indigence de la phrase, et le manque constant de profondeur dans les pensées. A quoi il faut ajouter que les citations bibliques, quoique d'origine africaine, diffèrent pourtant notablement du texte suivi par Augustin.

Au reste, si l'on veut se rendre un compte exact de la distance qui existe entre le véritable Augustin et l'auteur de nos cinq dernières Questions, il n'y a qu'à comparer la qu. VII^e avec le passage authentique des *Quaestiones in Heptateuchum*, l. V, n. 46 (Migne 35, 767 sq.) et la note des *Locutiones in Heptateuchum* (ibid. col. 535), relatifs tous les deux au même endroit du Deutéronome 25,5 sqq. On verra que, non seulement le texte biblique offre des différences notables de part et d'autre, mais, que surtout la méthode d'interprétation dénote clairement la diversité de provenance. Chez Augustin, même dans ces opuscules d'importance secondaire, on retrouve à chaque ligne le sérieux et la profondeur du penseur original ; notre anonyme, lui, se contente de nous ressasser, en termes plutôt vulgaires, les lieux communs de l'allégorie qui avaient cours de son temps, au sujet des prescriptions mosaïques relatives au lévirat.

Malgré son infériorité relative, cette portion apocryphe de l'opuscule a cependant un mérite : celui de nous avoir conservé quelques fragments du texte biblique africain, pour lesquels tout témoin faisait défaut jusqu'à présent. C'est ce qui m'a décidé à publier ici ce prétendu *De octo quaestionibus*, dont l'étude m'a en outre fourni l'occasion de m'expliquer sur la provenance augustiniennne des *Septemdecim quaestiones in Matthaeum*, et des quelques paragraphes qui y font suite dans certains manuscrits ¹.

D. G. MORIN

1. Mon impression, comme on a pu le voir par ce qui précède, est que ceux-ci ont quelque chance de remonter véritablement à s. Augustin. Le temps me fait présentement défaut, pour me rendre compte si cette impression est fondée : peut-être quelqu'un de mes lecteurs voudra-t-il entreprendre pour lui-même cet examen, si facilité par les tables admirables de l'édition bénédictine.

L'ANCIENNE VERSION LATINE

DU CANTIQUE I-III, 4.

DE l'ancienne version latine du Cantique des Cantiques on ne saurait parler, à dire vrai, que pour le besoin de simplifier, par comparaison avec la Vulgate hiéronymienne, qui offre un texte défini, et dans l'ensemble nouveau. Il n'est pas encore établi d'une manière incontestable que les variétés du texte latin de l'Ancien Testament qui nous apparaissent soit dans les fragments des manuscrits bibliques soit dans les citations des œuvres littéraires sont des déformations particulières et successives d'une rédaction unique. D'ailleurs ceci fût-il démontré, il resterait que nous nous trouvons en face d'un grand nombre de différences positives. C'est cette multitude bigarrée qui représente en fait, le plus souvent, pour nous l'ancienne version, et tel est précisément le cas pour le Cantique. Je reconnais donc volontiers l'inexactitude du titre dont il m'a fallu recouvrir mes notes, patiemment amassées. Aussi bien il suffira, pour remettre les choses au point et n'exposer personne à s'y tromper, de marquer le plan de ce travail et d'indiquer les divers éléments dont il se compose.

Il eût été vain de songer à refaire quelques pages de l'ouvrage de Sabatier, si la documentation ne s'en présentait aujourd'hui dans des conditions nouvelles. « Versionem antiquam huius libri pene totam excepimus ex variis S. Ambrosii operibus, paucos tantum versiculos ex Hieronymo, Augustino aut aliis... Id solentes nostro more facimus, quotiescumque non suppetunt nobis Mss. codices qui versionis huius antiquae partem aliquam contineant ». C'est en ces termes que l'auteur des *Bibliorum sacrorum latinae Versiones antiquae* donne la justification de son texte dans l'*Admonitio praevia*¹. Il poursuit en montrant le caractère factice du manuscrit de St-Thierry (n° 24), où il avait trouvé en regard de la Vulgate, et sous le titre: LXX, une recension continue du Cantique. Il est vrai que nous n'avons retrouvé depuis lors, à part les courts extraits édités par S. Berger, aucun exemplaire direct du texte ancien de ce livre. Mais les *tractatus* de Grégoire d'Elvire sur le

1. T. II. 1743, p. 374. La section du texte que j'ai reprise se trouve p. 375-379.

Cantique des Cantiques, publiés en 1848 par G. Heine, sont un témoignage patristique de premier ordre, bien digne d'être opposé aux écrits de Saint Ambroise, en même temps qu'à ceux des autres témoins épars de l'ancienne tradition latine. Ce travail n'a pas eu d'autre intention. Il a semblé utile de rattacher à un texte homogène les variantes attestées çà et là.

Les limites étaient fixées par l'étendue même du commentaire de Grégoire d'Elvire¹. Les cinq tractatus qui nous ont été conservés partagent ainsi leur matière : I, 1 — 63 — 122 — II, 7 — 17 — III, 4. C'est donc presque un tiers du Cantique qui est ici donné². On le trouvera en premier lieu, suivant la division par *cola* de l'édition manuelle de Cambridge. Pour en établir la teneur, j'ai disposé, d'après des photographies, des trois manuscrits employés par Heine. Celui de Porto a été identifié à nouveau sur ma demande par Madame Carolina Michaëlis de Vasconcellos, que je prie d'agréer l'hommage de ma reconnaissance ; il pourrait provenir de Santa Cruz. Celui de Roda a été reconnu pareillement à Lérida par mon confrère D. D. De Bruyne. On pourra voir en note les principales variantes (*R* [*otensis*], *P* [*ortuensis*], *B* [*arcinonensis*]).

L'*apparatus* biblique prend pour point de départ la lettre du texte de Grégoire d'Elvire, et j'ose croire qu'il est assez clair³, si chargé qu'il soit de références. J'ai revu, il va sans dire, toutes les indications de Sabatier, et je les ai complétées dans la mesure de mes forces. Pour les citations de Saint Ambroise, l'avantage était considérable de pouvoir employer fréquemment la belle édition de K. Schenkl⁴ ; mais dans tous les cas j'ai gardé,

1. Pour plus de détails, voir *Bulletin de Littérature Ecclésiastique*, octobre 1906, p. 233 ss. ; le premier tractatus y est de nouveau édité, avec des extraits de la suite. Si quelqu'un s'étonnait de ne trouver ici aucune allusion à une récente théorie en vertu de laquelle Rufin s'est vu chargé tout d'un coup des dépouilles de Grégoire d'Elvire, j'avouerais sans ambages n'avoir pas souci de discuter cette fantaisie ; le R. P. Moretus a d'ailleurs montré sans perdre une minute qu'elle manquait de raison (cf. *Bulletin*, 1909, 365 ss.), et mes conclusions ont reçu l'approbation d'hommes comme D. Morin. M. Lejay, Dr. Jülicher ; D. Butler lui-même, en dépit de ses préventions à l'égard de la critique littéraire, n'a pas cru pouvoir y échapper.

2. On remarque toutefois quelques lacunes : I. 4², 6¹, 9² ; II. 8¹, 13⁴, 14¹, 15³ ; III. 24¹, 3², 4²⁻³.

3. La mention d'un auteur, suivie de la seule indication *ib.*, se rapporte, sauf avertissement, à tous les passages du même auteur qui ont été indiqués en dernier lieu d'une manière précise.

4. Voir son appréciation de l'édition des Mauristes I. 1896, p. LXXVIII-LXXX. Sur la préférence témoignée par Saint Ambroise au Cantique des Cantiques, cf. J. B. Kellner, *Der heilige Ambrosius als Erklärer des Alten Testaments*, 1893, p. 106 s. — Je n'ai pas à m'expliquer au sujet du *De Sacramentis* ni de l'*Apologia David altera* : quoi qu'on pense de ces compositions, elles ne pouvaient être mises hors de compte.

pour faciliter la recherche, les chiffres de l'édition bénédictine, comme ils sont donnés par Migne. Il est inutile de mentionner les autres éditions critiques qui étaient accessibles ; je m'y suis toujours reporté. La documentation ne saurait être tout à fait complète concernant S. Jérôme et S. Augustin. C'était même une question de savoir s'il était à propos de les faire entrer en compte régulièrement, surtout S. Jérôme qui procède avec une assez grande liberté. J'ai pensé en définitive qu'il y avait intérêt à consigner son témoignage entre celui des auteurs anciens et les modifications de la Vulgate. Les *tractatus* édités si heureusement par D. G. Morin offraient d'ailleurs de nouvelles données. Au contraire j'ai écarté sans hésiter trop, ne fût-ce que pour éviter l'encombrement, la traduction des homélies d'Origène sur le Cantique (I-II, 14), pareillement celle des commentaires du même Origène qui est attribuée à Rufin (I-II, 15) ¹. J'ai sacrifié aussi la recension du manuscrit de Saint-Thierry, aujourd'hui à Reims n° 142 (E. 225), s. XII ² ; qu'il soit ou non tiré du centon ambrosien qui figure immédiatement avant dans le même manuscrit et qu'on croit être l'œuvre de Guillaume de Saint-Thierry ³, ce texte n'a aucun droit, comme l'a bien fait voir Sabatier, à passer pour un document authentique. De plus de valeur paraissent être les extraits découverts à Saint-Gall par S. Berger ⁴ ; on les trouvera plus bas à leur place (I, 4³⁻⁶, 5¹ ; II, 1, 9). Enfin j'ai fait appel à la Vulgate aussi souvent qu'elle se rapprochait du texte ancien, parfois même pour souligner ses divergences ⁵ ; j'ai

1. Mais voir la note finale, où j'ai représenté tout à la suite les variantes du texte biblique de ces deux traductions par rapport à celui de Grégoire d'Elvire. L'intérêt de leur témoignage est double : 1° elles ne peuvent pas ne pas faire écho de quelque manière à l'ancienne version latine, tout en rendant le texte d'Origène ; 2° elles sont capables d'avoir influencé à leur tour la tradition latine, et leurs propres auteurs les premiers.

2. Cf. Loriquet, *Catalogue*, I. 1904, p. 134 s.

3. Dans *P. L.*, XV, 1851 ss. (= édition bénédictine I, 1686. c. 1545 ss.) ; cf. Loriquet, *ib.*, et II, 1, p. 620 ; *P. L.* CLXXXIV, 363 s.

4. *Notice sur quelques textes latins inédits de l'Ancien Testament*, dans *Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale et autres Bibliothèques*, t. XXXIV, 2^e partie, 1884, p. 140-141 ; ces textes appartiennent au ms. 11 de la Stiftsbibliothek, s. VIII, p. 227 ss.

5. J'ai tenu compte en particulier du texte rapporté par Just d'Urgel dans son *Explanatio in Cant. Cant.* : mais j'ai eu recours au beau manuscrit oncial de la Vallicelliana (B. 62, s. VII-VIII, = V), où on lit un texte beaucoup plus complet que celui de Migne (*P. L.* LXXVII, 963 ss.). On y trouve aussi l'intéressant prologue (perdu ainsi que la lettre au diacre Justus au cours des rééditions modernes, mais donné par l'édition *princeps*, Haganoae 1529) ; j'en rappelle le début : « Cupiens in domo Dei aliquid offerre de muneribus Dei et in lege ipsius, etsi non die hac nocte, saltem per intervalla temporum exerceri, librum canonicum sapientissimi Salomonis, qui pie notatur Cantica Canticatorum, secundum eam editionem quam beatæ memoriæ vir eruditissimus Hieronimus presbyter ex hebraica veritate transtulit in latinum, confidens in eum cui omnia sunt

mentionné également la version grecque et noté à l'occasion, d'après les éditions d'Holmes-Parsons et du Dr. Swete, quelques leçons particulières des manuscrits.

Bref, je me suis efforcé de n'être ni trop incomplet ni trop inexact, mais je ne demande qu'à voir les spécialistes signaler et combler les lacunes de cet essai, trop heureux s'ils veulent bien s'y intéresser; et s'il m'a été impossible jusqu'à présent, dans cette introduction sommaire, d'éviter l'horreur du mode personnel, je ne doute pas que les lecteurs ne trouvent, s'il leur plaît, dans les pages qui suivent une large et austère compensation. On m'excusera en outre de ne dégager pas pour le moment les conclusions que les faits ci-dessous rassemblés autoriseraient. Elles se présenteront d'elles-mêmes dans l'avenir, sans obscurité ni fausseté¹. L'essentiel était d'établir d'abord la concordance des textes.

possibilia, suscipio pertractandum... »: où nous entendons bien qu'en Espagne au VI^e siècle la Vulgate tenait enfin la place de l'ancienne version. Dans la lettre à Sergius les manuscrits que je connais portent : *Canticum Cant.* (à savoir *St-Gall*, 110, s. X; *Rheinaug.* L. [Zurich, Kantonsbibl.] s. IX-X; *Paris*, 10463 s. X-XI; *Rotensis* [Lérida]; *Matritensis*, B. N. Dd. 105 [communiqué par D. De Bruyne]; — *V* fait défaut; ils donnent au contraire *Cantica* dans la lettre à Justus, et $\frac{1}{2}$ dans le Prologue; en ce dernier endroit *V* et *R* ont *Cantica* les deux fois.

1. Je noterai seulement, à titre provisoire, les points suivants : 1^o le texte fourni par les manuscrits du petit commentaire de Grégoire d'Elvire offre des particularités de plus d'une sorte et de valeur variable : des fautes presque évidentes imputables sans doute aux copistes du commentaire, des étrangetés et des surcharges qui peuvent être propres à l'auteur, mais aussi des leçons telles qu'elles suffisent à constituer une recension spéciale d'une originalité indiscutable (à remarquer entre autres la curieuse leçon *Vide si*, I, 15-16, = idou ei , en regard de *ecce es*, l'autre traduction attestée); — 2^o S. Ambroise est souvent d'accord avec Grégoire, et ce fait paraît s'expliquer mieux dans l'hypothèse d'une version originelle unique; mais encore il présente assez de différences fondamentales pour qu'on doive reconnaître dans les citations recueillies, nonobstant leur caractère disparate et les erreurs des scribes, une autre recension particulière; — 3^o S. Jérôme peut être considéré comme un témoin de l'ancienne version dans ses lettres antérieures à 387 (388), date de sa revision des Livres de Salomon *iuxta LXX* (voir la Préface *P. L.* XXIX, 425); c'est ce texte qu'il doit citer dans la suite; bien plus on constate qu'il reste fidèle à l'ancienne version (révisée) même dans ses commentaires postérieurs à 398, date de la nouvelle traduction des Livres de Salomon *ex Hebraica veritate*; — 4^o celle-ci, notre Vulgate, est plutôt, en fait, une revision de l'ancienne version d'après l'hébreu : S. Jérôme, qu'il en ait eu ou non le souci, a respecté souvent la teneur ancienne; — 5^o S. Augustin paraît souvent employer un texte semblable à celui de S. Jérôme; faut-il y reconnaître la revision *iuxta LXX* de celui-ci? — 6^o les extraits de *St-Gall* représentent peut-être aussi cette même revision; — 7^o l'ancienne version est encore citée occasionnellement par des auteurs qui passent pour être des témoins de la Vulgate, tels Cassien et Eucher; — 8^o l'auteur de l'*Opus Imperfectum*, pour autant qu'il cite le Cantique, se tient en dehors de la tradition latine directe (toutefois cf. p. 25).

- I, 1. *Cantica canticorum Salomonis.*
 2. ¹ Osculetur me ab osculo oris sui, ² quoniam bona sunt
 ubera tua super vinum,
 3. ¹ Et odor unguentorum tuorum super omnia aromata.
² Unguentum exinanitum nomen tuum : ³ propterea adules-
 centulae dilexerunt te.
 4. ¹ Adtrahe nos ² post te... ³ Introduxit me rex in cubi-
 culum suum. ⁴ Exsultemus et laetemur in eum. ⁵ Diligimus
 ubera tua super vinum : ⁶ aequitas dilexit te.
 5^a. ¹ Fusca sum et decora filia Ierusalem.
 6^a. ¹ Nolite aspicere me... ² quoniam non est intuitus me
 sol.
 5^b. ² Fusca sum sicut tabernaculum Caedar, sicut pellis
 Salomonis.
 6^b. ³ Filii matris meae pugnaverunt adversum me, ⁴ posue-
 runt me custodem in vineis : ⁵ vineam meam non custodiui.
 7. ¹ Annuntia mihi quem dilexit anima mea, ² ubi pascis,
 ubi manes in meridiano, ³ ne forte fiam circumamicta
 tamquam super greges sodalium tuorum.

I, 1. cantica sic C [= *Tract. in Cant. cant.*] (*Bulletin* 17, 24),
 et cf. *Tract. Or.* 136, 17. — salomonis restitui ex C (*Bull.*, 5) et
Or. 132, 11, et cf. *infra*, sed fortasse Solomon melior est scriptura.

². ab ex quatuor locis in C (*Bull.*, 1, 36, 42, 49) ter tantum
 (36, 42 49) B solus habet ; sed etiam *Or.* 132, 12 ; et cf. *infra*.

². ter in C (1, 37, 80 ; sed etiam *Or.* 132, 12) : meliora
 (= *Vulg.*) semel (37) R. — sunt bis om. P, et semel B ; post tua
 semel R et P scribunt.

³. ex recensione completa (119, 133 *cod. R*) conicias aliam
 sententiam : unguentum diffusum nomen tuum (cf. *infra* de effusum
 [est] n.) inscriptam esse supra lineam vel in margine Bibliorum
 tractatoris.

⁴. adtrahe nos (C 140, 144, 155 : fortasse scribendum et ad-
 traxerunt te : adtrahe nos, cf. *Ambros. infra citat.*)] trahe me R
 140, et adtraxerunt se PB 140, trae nos RP (deest B) 155.

⁴. in odorem unguentorum tuorum curremus (cf. *infra*) non
 tractatur.

⁴. cubiculo suo P.

⁴. eum] ea R (cf. *Ps. CXVII, 24*) ; an corrig. te ?

⁵¹. o filiae R. — ⁵¹, ⁶¹⁻², ⁵², ⁶²⁻⁵ sic, ut vid., ordinat C, cf. 185,
 203.

⁵². tabernacula PB.

⁶. oppugnaverunt P $\frac{1}{2}$ B.

⁷. manes] cubas P $\frac{3}{4}$ B. — meridie P $\frac{3}{4}$ B.

⁷. fiam] efficiar $\frac{1}{4}$ fiar $\frac{3}{4}$ PB.

8. ¹ *Nisi cognoveris te decoram inter mulieres,* ² *exi tu in vestigiis gregum,* ³ *pasce haedos tuos* ⁴ *in tabernaculis pastorum.*
9. ¹ *Equae meae in curribus Faraonis* ²...
10. ¹ *Quam speciosae genae tuae sicut turturis,* ² *cervix tua sicut redimiculum ornamenti.*
11. ¹ *Similitudinem auri faciemus tibi* ² *cum distinctionibus argenti,*
12. ¹ *Quousque rex sedeat in declinatione sua.* ² *Nardum meum dedit odorem suum.*
13. ¹ *Ligamentum guttae frater meus mihi,* ² *inter media ubera mea requiescit.*
14. ¹ *Botrus cipri frater meus* ² *in vineis Engaddin.*
15. ¹ *Vide si speciosa soror mea,* ² *vide si decora: oculi tui columbae.*
16. ¹ *Vide si bonus frater meus,* ² *et quidem speciosus. Cubile nostrum umbrosum,*
17. ¹ *Asseres nostri cedrini,* ² *praesepia nostra cypressi.*
- II, 1. ¹ *Ego flos campi* ² *et lilium convallium.*
2. ¹ *Ut lilium in medio spinarum,* ² *sic proxima mea in medio filiorum et filiarum.*
3. ¹ *Tamquam malum inter ligna silvae,* ² *sic frater meus in medio filiorum et filiarum.* ³ *In umbra eius concupivi et sedi,* ⁴ *et fructus eius dulcis in faucibus meis.*

8^r. decora *P* ½ *B*.

8^r. vestigio *B* ½ vestigiorum *P* ½.

8³. et ante pasce *perperam* deest ut vid., cf. infra.

9^r. Pharaonis *PB*.

9^r. pars haec ultima consilio forte omittitur, nam equae certe intellegitur ut in plurali numero (= gentes), cf. Bull., p. 250, 26 s., 34 s.

12^r. declinatorium suum *P* ½ *B*; cum hac phrasi desinit liber secundus.

12^r. nardus meus *P* ½ (¾).

14^r. vinea *R* ½, *B* ½. — engaddin scr. cum *R* ¾] ingaddin *B* ¾, engaddi *R* ¼, *R* ¾, gaddin *R* ¼ gaddi *P* ¾, *B* ¾.

15^r. tui + ut *PB* (cf. CANT. V, 12)

17^r. fortasse scribend. cedri.

17^r. cipressina *P* ½.

II, 3^r. et filiarum om. *PB*.

3^r. concupivi in umbra eius *RB*. — et sedi om. *RB*.

3^r. dulcis + mihi *R* ½.

4. ¹ Inducite me in domum vini, ² constituite super me dilectionem.
5. ¹ Confirmate me in unguentis, ² constipate me in malis : quia vulnerata caritatis ego sum.
6. ¹ Laeva eius sub capite meo, ² et dextera eius complectitur me.
7. ¹ Adiuravi vos, filiae Ierusalem, ² in virtutibus et potestatibus agri, ³ si excitetis et suscitetis caritatem quousque velit.
8. ¹...² Ecce hic saliens super montes, ³ exsiliens super colles.
9. ¹ Similis est frater meus cervae ² aut hynulo cervorum super montes Bethel. ³ Ecce hic post parietem nostrum ⁴ prospiciens per fenestram, ⁵ auscullat per retiam.
10. ¹ Respondet frater meus et dicit mihi : ² exsurge, veni, proxima mea, speciosa mea, columba mea,
11. ¹ Quoniam ecce hiems pertransiit ² et pluvia abiit, discessit sibi.
12. ¹ Flores visi sunt in terra nostra, ² tempus metendi advenit, ³ vox turturis audita est in terra nostra.
13. ¹ Ficulneae protulerunt grossos suos, ² vineae nostrae florebut et dederunt odorem suum, mandragorae dederunt odorem suum. ³ Exsurge, veni soror mea, speciosa mea, columba mea ⁴...

- 5¹. confirmate me] confirma me *R* confirma te *P*.
 5². in] inmo sic *R om. P*.
 7¹. adiurabo *P* adiuro *R*.
 7². et suscitetis *om. RB*. — quousque + ipse *P (ex comment. ut vid.)*.
 9¹. esto *RB*.
 9². hynulo *R* inulo *PB*.
 9³. hic *om. R*.
 9⁴. fenestras *P*.
 9⁵. auscullatur *P* $\frac{1}{3}$ *B* $\frac{1}{3}$ auscultans *P* $\frac{1}{3}$ *B* $\frac{1}{3}$. — retia *codd., corr. e comment. (cf. Bull., 258, 3)*.
 10¹. respondit *codd.* — meus + nunc *B*.
 10². exsurgens *P* $\frac{1}{3}$ *B* $\frac{1}{3}$. — speciosa mea *om. R P* $\frac{1}{3}$ *B* $\frac{1}{3}$.
 11¹. transiit *P B* $\frac{1}{2}$.
 11². abiit *om. R* $\frac{1}{2}$.
 12². nostra *om. P B* $\frac{1}{2}$.
 13². florebut *codd., sane pro floruerunt (vel florent), cf. infra.* — et dederunt od. suum *om. R (an additam. ex Vulg. 1)*. — mandragorae etc. duplex lectio videtur ex VII 13¹. — fortasse textus currebat : vineae nostrae floruerunt, mandragorae dederunt odorem suum.

14. ¹... In protectione petrae ² continuatae muro, ³ ostende mihi faciem tuam ⁴ et auditum da mihi vocis tuae, ⁵ quoniam vox tua suavis est et facies tua pulchra.
15. ¹ Capite mihi vulpes ² pusillas exterminantes vineas ³...
16. ¹ Frater meus mihi et ego illi, ² qui pascit inter lilia.
17. ¹ Quoadusque aspiret dies et amoveantur umbrae, ² convertere, similis esto frater meus ³ cervae aut hinulo cervorum ⁴ super montes aromatum.
- III, I. ¹ In cubiculo meo in noctibus ² quaesivi quem dilexit anima mea : ³ quaesivi eum et non inveni eum ; ⁴ vocavi eum et non obaudivit me.
2. ¹ Exsurgam et circuibo civitatem ² in foro et in plateis, ³ et quaeram quem dilexit anima mea ⁴...
3. ¹ Invenerunt me custodes qui servant et circumeunt civitatem ²...
4. ¹ Quam modicum pertransivi ab eis, ² inveni... ³ eum, et non relinquam eum ⁴ donec inducam eum in domum matris meae ⁵ et in secretum eius quae me concepit.

I. I — Cantica cant. : et sic AMBR., *Exam.* III, 13, 53, 54 ; IV, 5, 22, 72 ; *Isa.* 4, 23, 364 ; 26, 365 ; 27 *ib.* ; 8, 68, 379 ; *Iac.* II, 3, 460 ; *Interp.* IV, 3, 638 ; *Ps.* CXVIII, I, 3, 974 ; II, 8, 983 ; 13, 986 ; 33, 992 ; III, 6, 994 ; IX, 10, 1089 ; XI, 29, 1114 ; XXII, 17, 1251 ; *Luc.* III, 27, 1323 ; VII, 162, 1449 ; *Virginit.* 6, 33, 221 ; *Myst.* 7, 35, 334 ; *Sp.* S. II *Prol.* II, 636 ; 10, 112, 655 ; *Ep.* XXXI, 6, 915 ; item HILAR., *Ps.* CXIX, 15, 21 : AMBRST., *Quaest.* CIX, 9 ; PHILASTR., *Haer.* CXXXV, 107 ; RUFIN., in *Symb.* 30 ; HIER., *Ps.* LXXXII, LXXXIV², XC² ; in *Marc.* I, 31-21 ; XIII-XIV ; *Ep.* XVIII, 20 ; EUCHER. *Form.*

14^a. murum sic R.

14^b. est om. B. — pulchra] dulcis B.

16^a. quia B. — pascet B pascitur R.

17^a. tenebrae R.

III, 1^a. meo om. R $\frac{1}{3}$ PB $\frac{1}{3}$. — per noctes R $\frac{1}{3}$.

1^a. diligit R $\frac{1}{2}$.

2^a. eum 2^o] illum R $\frac{1}{2}$.

1^a. invocavi R (fort. iure).

3^a. custodes fort. glossema (cf. *Vulg. in hoc loco et V 7^a*). — circumeunt] custodiunt R.

4^a. an supplendum cum post modicum (cf. *infra*)? — transivi PB.

4^a. saltem < eum tenui > evidenter om., cf. *infra*.

$\frac{1}{9}$; OPTAT., I, 10 (*bis*); II, 8, 18; III, 2; IV, 6 ($\frac{6}{6}$); AUG., *Ps.* XLIV, 22; LXVI, 4; *Ad Cathol.* XIV, 38; *Ps. PROSP., Promis.* II, 9, 15; *Ps. AUG., Div. Script.* CXII, CXXIX, CXXXVI ($\frac{3}{3}$); MAXIM., *serm.* LXXXIX; *Ps. CHRYS., in Matth. hom.* III; CASSIOD., *Ps.* XLIV, 11, 15; GREG., *Moral.* VI, 25, 42; IUST. (*cf. supra*); C. S. GALL. $\frac{1}{2}$ (« explicit de Cantica Canticorum »); GR. 23 *solus* : $\alpha\sigma\mu\alpha\tau\alpha$ (*sed cf. etiam inscript. cod. A*); — *sed canticum* CYPR., *Unit.*, 4; *Ep.* LXIX, 2; LXXIV, 11; FIRMIL., *ap. Cypr.* LXXV, 15; HILAR., *Ps. Prol.* 15; AMBR., *Ps.* I, 6, 739; HIER., *Praef. P. L.* XXIX, 425; *Is.* XXVII, 2 s.; XXXIV, 8 ss.; XXXV, 1-2; LXIII, 8-10; *Ez.*, XII, 10; *Os.* XIII, 15; XIV, 5; *Hab.* III, 6, 8-9; *Soph.* I, 1; *Zach.* IV, 2-7; VIII, 4-5; IX, 5, 14; *Ps.* LXVI, LXXXIII, LXXXIV², XCVI, CXXVII, CXXXII; *Iovin.* I, 30; *Ep.* XXI, 21; LXXV, 4, *etc.*; CASSIAN., *Coll.* VI, 10, 9; XVI, 14, 4; *Inst.* IX, 3; EUCHER., *Form.* $\frac{5}{9}$; AUG., *Adv. Iud.* VI, 8; *Serm.* CCLXXIII, 4; *Spec.* IX (*praef.*), p. 74, 8, *etc.*; *Ps. HIER., in Marc. (P. L. xxx, 613 D)*; C. S. GALL. $\frac{1}{2}$ (« incipit de libro cantici canticorum »); VULG. *et* LXX ($\alpha\sigma\mu\alpha$: *cf. ORIG.-RUFIN., In Cant. Prol. P. G. XIII, 82*). —

Salomonis : *et sic* VULG.; *et cf. inter multos qui Salomonis auctoritatem proprie vindicant* TERTULL., *Marc.* IV, 11; *Ps. CYPR. Mont Sina* 7, 14; HILAR., *Ps. Prol.* 15; AMBR., *Exam.* VI, 6, 39, 127; *Isa.* 4, 23, 364; 27, 365; *Ps.* I, 6, 739; CXVIII, I, 3, 974; 16, 979; II, 8, 983; 13, 986 *etc.*; HIER., *Praef. ib.*; CASSIAN., *Coll.* VI, 10, 9; EUCHER., *Form.* $\frac{6}{15}$; AUG., *Spec.* IX (*praef.*); *Ps. CHRYS., in Matth. hom.* III; IUST. (*cf. supra*); — LXX *id est* κ AB *et* 23, 106, 147, 157, 159, 248, 252, 254, 300, *et cf. ORIG.-RUFIN., ib.* : \circ $\epsilon\sigma\tau\iota\nu$ $\tau\omega$ $\Sigma\alpha\lambda\omega\mu\omega\nu$ (*om. tw* 68, 161, 253, 296, 297; *του pro tw* 161 *sol.*). —

2¹ — Osculetur me *etc.* : *et sic* AMBR., *Ps.* CXVIII, I, 3-5, 974 s. (*ter*), *et* 16, 979; *Paenit.* II, 8, 69, 431; *item* HIER., *Eccles.* I, 1; *et cf. VULG., ab om.* (= HIER., *Ep.* XXI, 21; *Ps.* LXXXII; LXXXIV² *etc.*); GR. 106 : $\alpha\pi\omicron$ $\phi\iota\lambda\eta\mu\alpha\tau\omicron\varsigma$; — *sed ab osculis (cum LXX)* AMBR. ($\frac{6}{9}$), *Isa.* 3, 7-4, 12, 359-361 (*ter*); *Luc.* X, 64, 1518; *Virg.* II, 6, 42, 173; *Sacr.* V, 2, 6-11, 374 s.; *Fid.* II, 32, 476; *Ep.* XLI, 14, 960; *it. PAULIN. Ep.* XIII, 19; XXIII, 37; *et* HIER., *Is.* LXIII, 8-10 (*ab om.*); *it. IUST. (cod. V)*. —

2² — quoniam : *et sic* AMBR., *Ps.* CXVIII *ib.* (*ter*); *Fid. ib.*; — *sed quia* ($\frac{3}{5}$, *e* VULG.⁹) *Isa. ib.*; *Virg. ib.*; *Sacr. ib.* —

bona : *et sic.* ($\alpha\gamma\alpha\theta\omicron\iota$ LXX) AMBR., ($\frac{2}{5}$), *Isa. ib.*; *Fid. ib.*; *it. PAULIN.* XXIII, 27; — *sed optima* AMBR., *Ps. ib.* (*et cf. context.*); — *meliora* *Sacr. ib.* (= VULG.); — *om. Virg. ib.* —

sunt ub. etc.: sunt om. (cum LXX) AMBR., *ib.* (constanter); *it.* PAULIN., *ib.* (fortasse). —

3¹ — Et odor etc.: et sic AMBR., *Isa. ib.*; *Ps. ib.*; *Virg. ib.* —

3² — Ung. exinanitum etc.: et sic (cum LXX : ἐκκενωθεν ABC, ἐκκενωθεν R) AMBR., *Hel.* 10, 36, 546; *Ps. ib.*; *it.* HILAR., *Ps.* CXXXII, 5; *HIER.*, *Ps.* CXXXII, — sed exinanitum + est AMBR. (⁶/₈), *Ps.* XL, 84, 872; *Luc.* VI, 34, 1392 (ex. nomen est); *Inst. Virg.* 13, 83, 267; *Myst.* 6, 29, 332; *Sacr. ib.*; *Sp. S.* I, 8, 95, 620; *it.* (ut vid.) PAULIN., *Ep.* XL, 9 et XLI, 3; — effusum n. *Ps.* VIGIL., *Trin.* XII (*P. L.*, LXII, 325); effusum est n. *HIER.*, in *Marc.* XIII-XIV, et AUG., *C. litt. Pet.*, I, II, VI, 7; cf. VULG. oleum cf. n. —

3³ — propterea etc.: et sic (διὰ τούτο LXX) AMBR. (³/₅), *Isa. ib.*; *Myst. ib.*; *Sacr. ib.*; *it.* *Ps.* VIGIL., *ib.*; — sed ideo AMBR., *Virg. ib.*; *Inst. Virg. ib.*, = VULG. —

4¹ — Adtrahe nos : et sic AMBR. (⁵/₆), *Isa. ib.* (quater); *Ps.* XLIII, 27, 899; CXVIII, I, 16, 979; *Myst. ib.*; *Sacr. ib.*; et cf. VULG. trahe me; — sed et adtraxerunt te (LXX et om.) *Virg. ib.* (et *Myst. ib.*, ante alt. lect., de quo cf. *app. crit. supra.*) —

4² — post te : add. in odorem unguentorum tuorum curremus AMBR. (²/₆), *Ps.* CXVIII *ib.* (t. nos cur.); *Myst. ib.* (in od. vestimentorum t. currimus); item *HIER.*, *Ps.* CXXXII; in *Marc.* XIII-XIV; *Ep.* XXII, 7; CASSIAN., *Inst.* V, 18, 1; FAUST., *De Gratia*, I, 16; MAXIM., *Tr.* I de Bapt.; cum LXX, et similiter VULG. ordine inverso (post te curremus in od. etc.); cf. AUG., *Confes.* IX, 7; — sed post odorem ung. t. curremus AMBR., *Isa. ib.* (curramus); *Ps.* XLIII *ib.*; *Virg. ib.* (retro od. etc. [curramus?]); *Sacr. ib.*; *it.* AUG., *Ps.* XLIV, 22; *Serm.* CCLXXIII, 5; *Op. mon.* 28, 36. —

4³ — Introduxit (me rex) : et sic AMBR. (³/₇), *Isa. ib.*; *Ps.* CXVIII, I, 5, 975; 16, 979; II, 29, 991; *Inst. Virg.* I, 5, 251; *it.* C. S. GALL.; *HIER.*, *Ep.* XVIII, 8; LXXV, 4; in *Marc.* I, 13-31; et VULG.; — sed induxit AMBR., *Virg. ib.*; *Sacr. ib.*; MAXIM., *Serm.* LXXXIX : εἰσηγάγεν LXX (εἰσηγάγε 70, 297, 300). —

in cubiculum s.: et sic AMBR., *ib.* (⁶/₇); *it.* C. S. GALL.; *HIER. ib.*; MAXIM. *ib.*; AUG., *Serm.* CXXXVIII, 7; CASSIOD., *Ps.* XLIV, 15; — sed tabernaculum AMBR., *Virg. ib.*; — cellaria sua VULG., cf. *Ps.* *HIER.*, in *Marc.*, *P. L.* XXX (1865), 664 C. : ταμεῖον LXX. —

4⁴ — Exs. et laetemur : et sic AMBR., *Isa. ib.*; *Ps.* CXVIII, I, 5, 975; cf. VULG. exsultabimus et laetabimur; — sed (exs. et) iocundemur C. S. GALL. (cf. *infer.*, p. 26 [ORIG.-RUFIN.]). —

in eum (cf. *app. crit. sup.*) : in te LXX, AMBR., *ib.*; C. S. GALL.; VULG. —

4⁵ — Diligimus etc.: diligamus AMBR., *ib.*, et Ps. CXVIII, II, 7, 983; — dilegemus C. S. GALL. (*pro diligimus?* — *sed cf. p. 25 s.*); — αγαπησομεν LXX (αγαπησωμεν 68, 70, 147, 157, 159, 161, 252). —

4⁶ — aequitas etc.: et sic AMBR., Ps. CXVIII, II, *ib.* (*praeteriit Sabatier*); *it.* C. S. GALL.; *cf.* VULG. recti diligunt te. —

5¹ — Fusca s.: et sic AMBR. ($\frac{3}{9}$), *Apol. Dav.* II, 8, 42, 722 (*bis*); Ps. LXVIII, *ib.*, et 14, 986; *it.* C. S. GALL.; TYCON. II, p. 10, 14, et *cf.* 30 (*et cf. AUG., Doctr. christ.* III, 32); Ps. PROSP., *Promiss.* II, 9, 15; EUCHER., *Instr.* I, p. 105, 6; CASSIOD., Ps. XLIV, 3; — *sed nigra* AMBR., *Apol. Dav.* I, 12, 59, 696; Ps. CXVIII, XVI, 21, 1176; XVIII, 33, 1204; *Exh. Virg.* 6, 34, 286; *Myst.* 7, 35, 334; *Sp. S.* II, 10, 112, 655; *it.* HILAR., Ps. CXIX, 21; HIER., *Ep.* XXI, 21; XXII, 1; *Ez.* XXVII, 26; *Sophon.* I, 1; et VULG.: μελαινα LXX. —

et decora: et sic AMBR., *ib.* (*exc. Ps. CXVIII, XVI*); *it.* TYCON. *ib.*; Ps. PROSP., *ib.*; (CASSIOD., *ib.* ($\frac{1}{2}$)); — *sed speciosa* C. S. GALL.; EUCHER., *ib.*; HIER. (*sed praem.*), *Ep.* XXII, 1; *Sophon. ib.*; — *formosa* HILAR., *ib.* (*formonsa*); HIER. (*sed praem.*), *Ep.* XXI, 21; *Ez. ib.*, = VULG.: κ . καλη LXX. —

filia Ier. (Hier.): et sic AMBR. ($\frac{2}{6}$), *Apol. Dav.* I *ib.*; *Myst. ib.* (*cf. not.*); *it.* C. S. GALL.; HILAR., *ib.*; HIER., *Sophon. ib.*; EUCHER., *ib.*; IUST. (*Cod. V.*); GR. 23, 147: θυγατηρ Ιερ.; — *sed filiae* AMBR., *Apol. Dav.* II *ib.*; Ps. CXVIII, II *ib.* (*bis*); *Exh. Virg. ib.*; *Sp. S. ib.*; Ps. PROSP. *ib.*; HIER., *Ep.* XXII, 1, = VULG., LXX. —

5² — Sicut (*id est post* 5¹ et fusca s. om): et sic AMBR., *Apol. Dav.* II *ib.*; *it.* HILAR., *ib.*, et VULG.; — *sed ut* TYCON., *ib.* (ως LXX). —

tabernaculum Ced.: et sic AMBR., *ib.*; HILAR., *ib.*; TYCON., *ib.*; — tabernacula VULG., σκηνωματα LXX. —

sicut: et sic VULG.; — *sed ut* AMBR., *ib.*; TYCON., *ib.* (ως LXX). —
pellis Sal.: et sic (*cum* LXX codd. ABC) AMBR., *ib.*; TYCON., *ib.*; IUST. (*cod. V.*); — pelles VULG., δερρεϊς κ *cum* 23, 68, 106, 147, 157, 159, 253, 254, 297, 300. —

6¹ — Nolite aspicere (me): et sic AMBR., *Isa.* 4, 13-16, 361 s.; *Apol. Dav.* II *ib.*; Ps. CXVIII, II, 9-15, 984-987; XII, 25, 1122; et *cf.* VULG. nolite me considerare; — *sed ne aspexeritis* Ps. CHRYS., *Imp. Mt.* XXXVII (*P. L.*, LVI, 837): μη βλεψητε LXX. —

me: add. quoniam offuscata sum AMBR., *Isa. ib.*; *Apol. Dav. ib.* (quia off.); Ps. CXVIII, II *ib.*, et XII *ib.* (fusca, = VULG.); — quoniam ego sum denigrata Ps. CHRYS., *ib.*: εγω ειμι μεμελανωμενη LXX. —

6² — quoniam: et sic AMBR. ($\frac{1}{3}$), *Isa. ib.*; Ps. CHRYS., *ib.*; —

sed quia AMBR., Apol. Dav. II ib.; Ps. CXVIII, XII ib.; = VULG. — non est int. me sol : et sic AMBR., ib. (et cf. Ps. CXVIII, II ib.) ; — despexit me sol Ps. CHRYS., ib. (cf. HIER., Ez. XXVII, 26) : παρεβλεψεν LXX. —

63 — Filii etc. adversum me : *et sic AMBR., Isa. ib.; Ps. CXVIII, II ib. (adversus) ; et HIER., Is. XXVII, 2 s. (adversus) ; = VULG. (sed ubi contra) ; — filii mei dimicarunt in me Ps. CHRYS., Imp. Mt. III (P. L., 651), et cf. LXX εν εμοι. —*

64 — posuerunt etc. : *et sic AMBR., Ps. CXVIII, II ib.; it. Ps. CYPR., Mont. Sina 14 (vinea, et cf. 7 : p. me velut custodiam pomarii) ; = VULG, LXX exc. 300 : εν αμπελωνι. —*

65 — vineam etc. : *et sic AMBR., ib., et Isa. ib. ; = VULG. —*

7¹ — Annuntia etc. : *et sic AMBR., Exam. IV, 5, 22, 72 (adn.) ; Apol. Dav. II, 8, 42, 722 (adn.) ; Ps. CXVIII, II ib.; Exh. Virg. IX, 56-57, 292 s. ; it. HIER., Ep. XXII, 25 ; AUG. Ad Cathol. XVI, 40-41 (ter) ; Sermon. CXXXVIII, 6-9 (undecies) ; Sermon. XII (M. Denis), 3 s. (ter) ; et cf. VULG. (Indica... diligit...). —*

7² — ubi pascis : *et sic AMBR., Exam. ib. (bis) ; Isa. ib. (bis) ; Ps. CXVIII ib. (bis) ; Exh. Virg. ib., et 66, 295 ; it. HIER., Ep. XXII, 17 et 25 ; Os. XIII, 15 ; Zach. XIV, 15 ; Hab. III, 3 ; Ps. XC et CX² ; TYCON., VII, p. 173, 18 ; AUG. Ad Cathol. ib. (quiquies), et XIX, 51 ; XXIX, 69 (bis) ; Sermon. CXXXVIII ib. (octies) ; Sermon. XII ib. (sexies) ; Ep. XCIII, 9, 28-29 ; — et cf. VULG. pascas (Gr. 157 sol. : ποιμαίνης). —*

ubi manes : *et sic AMBR., ib. ; TYCON., ib. ; — sed cubas HIER., ib. ; AUG., ib. ; EUCHER., Formul. II, p. 13, 6 ; cubes VULG. : κοιταζεις LXX. —*

in meridiano : *et sic AMBR. (1/5), ib. ; TYCON., ib. ; — sed meridie AMBR., Ps. CXVIII ib. ; it. constanter HIER., ib. ; AUG., ib. ; EUCHER., ib. ; = VULG. —*

73 — ne forte fiam : *et sic AMBR., Exam. ib. ; Ps. CXVIII ib. ; Exh. Virg. 66-67, 295 ; it. AUG., ib. (Ad Cathol. XVI, 40 tantum) ; — sed ne quando efficiar HIER., Ep. XXII, 25 ; μηποτε γενωμαι LXX. —*

circumamicta tamquam etc. : *et sic AMBR., ib., sed tamquam om. ; — sicut operta HIER., ib. ; AUG., ib. (velut 1/2 Ad Cathol. ; it. velut 2/5 et quasi 1/5 Sermon. CXXXVIII ; velut 1/7 et quasi 2/7 Sermon. XII : ως περιβαλλομενη LXX (ωσει 70, 157, 159) ; — cf. VULG. post greges sod. t. —*

8¹ — Nisi cognoveris : *et sic AMBR. (1/5), Ps. CXVIII, IX, 10, 1089 ; it. HIER., ib. (Si non) ; AUG., ib. ; et Sermon. CCLXXXV, 6 ; Ps. LXVI, 4 ; — sed n. cognoscas AMBR., Isa. ib. ; — noscas (al. cogno-*

scas) *Ps.* CXVIII, II *ib.* ($\frac{1}{3}$); — scias *Exam.* VI, 6, 39, 127; *Ps.* CXVIII, II *ib.* ($\frac{2}{3}$); *Exh. Virg. ib.*; — si ignoras *VULG.* : εἰς μὴ γνῶς LXX. —

te : *et sic* AMBR., *ib.*; *it.* *VULG.*; — teipsam *HIER.*, *ib.*; temetipsam *constanter* AUG., *ib.* (*Ad Cathol.*; *Serm.* CXXXVIII, *quater*; *Serm.* CCLXXXV, *septies*; *Serm.* XII, *quinqües*; *Ep.* XCIII, *septies*; *Ps.* LXVI, *bis*) : σεαυτην LXX. —

decoram : *et sic* AMBR. ($\frac{1}{5}$), *Ps.* CXVIII, II *ib.*; — sed decora *Isa. ib.*; o decora *Exh. Virg. ib.*; *it.* AUG. ($\frac{1}{6}$), *Ad Cathol. ib.*; — formonsa AMBR., *Exam. ib.*; formosam *Ps.* CXVIII, IX *ib.*; — o pulchra *HIER. ib.*; AUG., *Serm.* CXXXVIII *ib.*; *Serm.* CCLXXXV *ib.* (*sexies*) *Serm.* XII *ib.* (*bis*); *Ps.* LXIV *ib.*; *Ep.* XCIII *ib.* (*bis*); *IUST. (cod. V)*; o pulcherrima *VULG.* : η καλη LXX. —

inter mulieres : *et sic* AMBR. ($\frac{2}{5}$), *ib.*; *it.* *HIER.*, *ib.*; AUG., *ib.*, = *VULG.*; — sed in mulieribus AMBR., *Exam. ib.*; *Ps.* CXVIII, IX *ib.*; *Exh. Virg. ib.* : εν γυναιξιν LXX. —

8^a — exi tu : *et sic* AMBR., *Isa. ib.*; *et cf.* *Ps.* CXVIII, II *ib.*; *it.* AUG., *Serm.* CXXXVIII *ib.* (*ter*); *Serm.* CCLXXXV *ib.* (*novies*); *Serm.* XII *ib.* (*ter*); *Ep.* XCIII *ib.*; — sed egredere tu *HIER.*, *ib.* (*cf. VULG. egredere et abi*) : εἰσελθε σὺ LXX. —

in vestigiis gr. : *et sic* *HIER.*, *ib.*; AUG., *ib.* (*Serm.* CXXXVIII, *bis*; *Serm.* CCLXXXV, *ter*; *Serm.* XII, *ter*; *Ep.* XCIII, *bis*); *et cf. VULG. post vestigia*; — sed in calcaneis AMBR., *Isa. ib.*; *Ps.* CXVIII, II *ib.* : εν πτερναις LXX. —

83⁴ — pasce etc. : *et sic* AMBR., *ib.*; *it.* *HIER.*, *ib.*; AUG., *ib.* (8¹ non habet *Serm.* XII); *et VULG. (iuxta tabernacula)*; sed *praem. omnes (et VULG.) et (cum LXX)*. —

9¹ — Equae meae etc. : *et sic* AMBR., *Ps.* CXVIII, II, 33, 993 (*Phara.*); *et cf. Isa.* 4, 16, 362 (*Phara.*); *cf. VULG. equitatu meo etc., ut HIER., Zach.* IX, 9-10; *Hab.* III, 8-9; — *et add. (v. 9²)* AMBR., *ib.*, *cum HIER., ib.* : assimilavi te proxima mea, = *VULG. (sed ubi amica)* : η πλησιον μου LXX. —

10¹ — quam speciosae etc. : *et sic* AMBR., *Ps.* CXVIII, III, 6-9, 994-996, sed speciosae factae sunt habet; *et cf. HIER., Is.* LII, 2-3 quam pulchrae sunt, *et VULG. Pulchrae sunt (quam om.)* : ωραιωθησαν LXX. —

turturis : *et sic* AMBR., *ib.*; *HIER. ib.*; *VULG.* : τρυγονος C *et omnes codd. H-P exc. du.*; sed τρυγονες κ A B 168, 252. —

10² — cervix tua etc. : *et sic* AMBR., *ib.*, sed redimicula, *et ornamenti om.*; *ut κ B C etc. ορμισκοι (ctr. ορμισκος A et 254)*; *et cf. HIER. ib., atque VULG. monilia.* —

11¹ — Similitudinem etc. : similitudines AMBR., *ib.*; *it.* HIER., *Iovin.* I, 30; AUG., *Trinit.* I, 16; *et cf.* VULG. murenulas aureas : ομοιωματα κ^a ABC (*ctr.* ομοιωμα κ^a). —

11² — cum dist. argenti : *et sic* (cum LXX) HIER., *ib.*; AUG., *ib.*; — *sed ex d.* AMBR., *ib.* —

12¹ — Quousque rex : quoadusque AMBR., *ib.*; *it.* HIER., *ib.*; AUG., *ib.* : εω; ου LXX. —

sedeat : est AMBR., *ib.* (HIER., *ib.*; AUG., *ib.*); *om.* LXX. —

in declinatione sua : *et sic* AMBR., *ib.*; — in accubitu suo (est) HIER., *ib.*, (*et cf.* VULG. Dum esset rex in ac. suo); in recubitu suo (est) AUG., *ib.* : εν ανακλισει αυτου LXX. —

12² — Nardum meum etc. : nardus mea AMBR., *ib.*; Ps. HIER. in *Marc.*, *P. L.* xxx, 652 D; *et* VULG. : ναρδος μου LXX. —

13¹ — Ligamentum : colligatio AMBR., *ib.*, *et* I, 16, 979 : αποδεσμος LXX; — *et add.* AMBR., *Ps.* CXVIII, III, 8, *ex edit. Maurinorum* (*P. L.* xv, 1224) consobrinus meus botryo Cypri (*sed immerito, ut vid., quamvis faveant codd., et recipiat D. Sabatier ipse; cf.* 14¹, *et ceterum Ps.* CXVIII, I, 16). —

frater m. mihi : *et sic* AMBR., *ib.*; — dilectus VULG. : αδελφιδος LXX. —

13² — inter media ub. m. : *et sic* AMBR., *Ps.* CXVIII, I *ib.*, *et* III *ib.*; *et cf.* VULG. inter ubera mea; *sed* in medio uberum meorum HIER., *Iovin.* I, 30, *et Zach.* IX, 5, cum LXX κ AC (*om.* B, *et reliqua*). —

requiescit : *et sic* AMBR. ($\frac{1}{2}$), *Ps.* CXVIII, III *ib.*; — requiescet *Ps.* CXVIII, I *ib.*; — commorabitur HIER., *ib.*, *et* VULG. : αυλισθησεται LXX. —

14¹ — Botrus c. (cypri) : *et sic* (cum LXX + εμοι, *exc.* 297) *Ps.* PROSP., *Promis.* II, 9, 15; *Ps.* AMBR., *Mansion.* XIV, 11; — *sed* nardus AMBR., *Ps.* CXVIII, III *ib.* (*cf. tamen glossema botryo ib., ad* 13¹). —

frater m. : consobrinus AMBR., *ib.* (*et cf. ad* 13¹); fratruelis *Ps.* PROSP., *ib.*; fraternus *Ps.* AMBR., *ib.*; αδελφιδος LXX (*cf. ad* 13¹). —

mihi : *om.* AMBR., *ib.* (*it. fortasse Ps.* PROSP.). —

14² — in vineis Eng. : *et sic* AMBR., *ib.*; *it.* *Ps.* AMBR., *ib.*, *et* VULG.; *sed* Engaddi scribunt, ut LXX (Ενγαδδει κ B). —

15¹ — Vide si : Ecce es AMBR., *ib.* (*et cf.* v, 9, 1020 ecce); HIER. *Ps.* xv (ecce f. es); *cf.* VULG. Ecce tu p. es : ιδου ει (= ει) LXX (*sed* η κ. *pro* ει κ. 23, 155, 296). —

speciosa : bona AMBR., *ib.* (*et cf. ib.*); formosa HIER., *ib.*; pulchra VULG. : καλη LXX. —

soror m.: proxima AMBR., *ib.* (et *cf. ib.*); HIER., *ib.*; *cf. supr. ad 9^a.* —

15^a vide si: ecce es AMBR., *ib.*; HIER., *ib.* (es *om.*); (VULG., LXX, *ut supr.*). —

decora: bona AMBR., *ib.* (*cet. ut supr.*). —

oculi tui columbae: et sic HIER. *ib.*, ex LXX (*sed περιστερᾶς* CYRILL AL. *bis*), et *cf.* VULG. (*ubi columbarum*); deest AMBR. —

16^a — Vide si: Ecce es AMBR., *Isa.* 4, 27, 365 (et *cf. Ps.* CXVIII, v *ib.*); VULG., LXX, *ut 15.* —

bonus: et sic AMBR. (*cf. 15^a*), *Ps.* CXVIII *ib.*; *sed etiam, ut vid., Isa. ib.* (sponsus habent *codd.*, exc. *T* speciosus e *correctione: de quo formonsus conicere maluit C. Schenkl* I, 660, 1). —

frater m.: consobrinus AMBR., *Isa. ib.* (et *cf. ad 14^a*); *sed fraternus Ps.* CXVIII *ib.*; dilecte mi VULG.: ἀδελφίδος μου LXX (*cf. ad 13^a, 14^a*). —

16^a — et quidem: equidem AMBR., *Isa. ib.*; et VULG.: καὶ γε LXX. —

speciosus: pulcher AMBR., *ib.*; decorus VULG.: ωραῖος LXX. —

Cubile nostrum: adclinatio nostra AMBR., *ib.*, = προσκλινῆ (*cf. Sabatier, p.* 377); et *cf.* VULG. lectulus noster: πρὸς (*om. C*, 70, 106, 147, 159) κλινῆ ἡμῶν LXX. —

umbrosum: opaca AMBR., *ib.*: σπασκίος LXX. —

17^a — Asseres nostri: traves domorum nostrarum AMBR., *Exam.* III, 13, 53, 54; et *Isa. ib.*; tigna (tectata IUST., *cod. V*) domorum n. VULG.; et *cf.* CASSIAN., *Inst.* IX, 3 traves nostrae cupressus, tigna domorum nostrarum cedri! (*quod est fere incredibile*): δοκοὶ οἰκῶν ἡμῶν LXX (*sed οἰκῶν om. B^a, 70, 147, 157, 159, 161, 248, 300, et fort. C*). —

cedrini cum VULG. (*cf. app. crit. sup.*): cedri (caed.), cum LXX, AMBR., *ib.*; et *cf.* CASSIAN., *ib.* —

17^a — praesepia n.: lacunaria AMBR., *ib.*; laquearia VULG.: φατνωσμάτα LXX. —

cypressi: et sic (cum LXX) AMBR., *ib.* (cupr.); *cf.* CASSIAN., *ib.*; et VULG. cypressina. —

II. 1^{a-2} — Ego flos etc.: et sic AMBR., *Isa.* 4, 30, 365; *Apol. Dav.* II, 8, 43, 743; *Ps.* CXVIII, v, 7, 1020; *Luc.* VII, 128, 1441; *Virg.* I, 8, 43, 157; *Virginit.* 9, 51, 226 (*bis*); *Inst. Virg.* 14, 92, et 15, 93, 269; *Sp. S.* II, 5, 38, 641; *it. C. S. GALL*; HIER., *Ep.* LXV, 2; *Os.* XIII, 15 et XIV, 5-9; *Ps.* LXVI et LXXXIV²; = VULG.: et *om LXX.* —

2^a — Ut lil.: et sic HIER., *Ep.* LXV, 2; — *sed sicut AMBR.* (2/4),

Ps. CXVIII *ib.*; *Inst. Virg.* 14, 92, 269; *it.* C. S. GALL. (*libanus pro lilium* !); *HIER.*, *Os.* XIV, 5-9; *AUG.*, *Ps.* XLVII, 8; XCIX, 12; *Ad Cathol.* XIV, 35; (XVIII, 48); XXI, 60; *et* VULG.; — *tamquam* AMBR., *Virg. ib.*; *Virginit. ib.*: *ως* LXX. —

in medio sp.: *et sic* (*cum* LXX) AMBR., *ib.*; *it.* C. S. GALL.; *HIER. ib.*; *AUG.*, *ib.*; *cf.* VULG. *inter spinas.* —

²² — *sic proxima etc.*: *deest* AMBR., *sed sic* (*om. filiorum et*) C. S. GALL. (*ita*); *HIER.*, *ib.*; *AUG.*, *ib.* (*sed ita* $\frac{2}{3}$: *Ps.* XLVII, *Ad Cathol.*); — *sic amica m. inter filias* VULG.: *οὕτως ἡ πλ. μ. ἀνα μέσον τ. θ.* LXX. —

³¹ — *Tamquam*: *et sic* AMBR. ($\frac{2}{4}$), *Ps.* CXVIII, V, 9-20, 1020 ss.; *Virg.* I, 8, 46, 157; — *sed sicut* *Luc.* VII, 179, 1453; *Virginit.* 9, 52-53, 226; *it.* *HIER.*, *Ioel* I, 9-12; *et* VULG.: *ως* LXX. —

malum: *et sic* AMBR. ($\frac{1}{4}$), *Ps.* CXVIII *ib.*; *it.* *HIER. ib.*; *IUST. (cod. V)*: *cf.* *μῆλον* LXX; — *sed malus* AMBR., *Virg. ib.*, = VULG.; *arbor mali* *Luc.* VII *ib.*, *et* *Virginit. ib.* —

inter ligna: *et sic* AMBR. ($\frac{2}{4}$), *Luc.* VII *ib.*; *Virginit. ib.*, = VULG.; — *sed in lignis* *Ps.* CXVIII *ib.*; *Virg. ib.*, = *εν τοις ξυλοις* LXX; *in medio lignorum* *HIER.*, *ib.* —

silvae: *et sic* AMBR. ($\frac{3}{4}$), *ib.*; *et cf.* VULG. *silvarum*; — *sed nemoris* *Virg. ib.*: *του δρυμου* LXX (*om. HIER.*, *ib.*) —

³² — *sic*: *et sic* VULG.; — *sed ita* AMBR., *ib.*; *HIER.*, *ib.* —

frater m.: *et sic* AMBR. ($\frac{1}{4}$), *Luc. ib.*; — *sed fraternus* *Virg. ib.*; *Virginit. ib.*; *consobrinus* *Ps.* CXVIII *ib.*; *fratruelis* *HIER.*, *ib.*; *dilectus* VULG.: *ἀδελφιδος* LXX (*cf. ad* I, 161). —

in medio fil.: *et sic* AMBR. ($\frac{2}{4}$), *Ps.* CXVIII *ib.*, *et* *Virg. ib.*; *it.* *HIER.*, *ib.*; — *sed inter medium* AMBR., *Luc. ib.* (*nota tamen in medio in consensu χ codd. alemanicorum*); — *cf.* VULG. *inter filios*: *ἀνα μέσον τ. υ.* LXX. —

et filiarum: *om. omnes cum* LXX (*cf. 22 supr.*). —

³³ — *In umbra*: *et sic* (*cum* LXX) AMBR. ($\frac{5}{7}$), *Exam.* III, 17, 71; *Isa.* 4, 28, 365; *Ps.* CXVIII *ib.*; *Luc.* VII, 214, 1463; *Virg. ib.*; *Virginit. ib.*; — *sed sub* *Luc.* VII, 184, 1455; *it.* *HIER.*, *Os.* XV, 5-9; VULG.; *GR.* 29λ = *υπο την σκιαν.* —

eius: *et sic omnes*; — *sed illius* (*quem*) VULG. —

concupivi et sedi: *et sic* (*cum* LXX) AMBR., *ib. constanter*; — *sed requievi et s.* *HIER.*, *ib.*; — *cf.* VULG. *quem desideravi sedi.* —

³⁴ — *et fructus eius etc.*: *et sic* (*cum* LXX, *ubi tamen εν λαρυγγι μου*) AMBR., *Isa. ib.*; *Ps.* CXVIII *ib.*; *Virg. ib.*; *Virginit. ib.*; *et* VULG. (*ubi gutturi meo*); — *sed dulcis est in ore meo*, *HIER.*, *ib.* —

4^r — Inducite me : *et sic* AMBR. ($\frac{1}{3}$), *Virginit. ib.*; *it. HIER., Zach. XIV, 9-11*; — *sed* introducite AMBR., *Isa. ib.*; *Ps. CXVIII ib.*; *it. HIER., Zach. IX, 17*; AUG., *Ps. VII, 14*; *et cf. VULG. introduxit* : εἰσγαγατε LXX. —

in domum v. : *et sic* (cum LXX) AMBR., *ib.*; *et AUG. ib.*; — *sed* in cellulam HIER., *Zach. IX, 17*; in cellam *Zach. XIV, 9-11*; *et cf. VULG. in c. vinariam.* —

4² — constituite; *et sic* AMBR. ($\frac{1}{3}$), *Isa. ib.*; *Ps. CXVIII ib.*; — *sed* ordinate *Luc. V, 56, 1369, et 73, 1373*; *Virginit. ib. (praem. et)*; *it. CASSIAN., Coll. XVI, 14, 4*; GELAS., *Ep., IX, 9*; AUG., *Specul. IX, p. 75, 12* (*de quo cf. Burkitt. J. of Th. Stud. XII, 1909-10, p. 259, 263 ss.*); *et cf. VULG. ordinavit*; — ponite HIER., *Zach. XIV ib.*; ταξετε LXX. —

super me : *et sic* HIER., *ib.*; — *sed* in AMBR., *ib.*; *it. CASSIAN., ib.*; AUG., *ib.*; *et VULG. : ἐπέμει* LXX. —

dilectionem : *et sic* AMBR. ($\frac{1}{3}$), *Ps. CXVIII ib.*; — *sed* caritatem *Isa. ib.*; *Luc. ib.*; *Virginit. ib.*; *it. HIER., ib.*; CASSIAN., *ib.*; GELAS., *ib.*; AUG., *ib.*; *et VULG. : αγαπην* LXX. —

5^r — Confirmate me : *et sic* AMBR., *Ps. CXVIII ib.*; — *sed* confortate HIER., *Zach. IX, 17*; — constituite AUG., *Ps. VII, 14*; — *et cf. VULG. fulcite* : στηρισατε LXX. —

in unguentis : *et sic* (cum LXX) AMBR., *ib.*; HIER. *ib.*; — *sed* inter unguenta AUG., *ib.* —

5² — constipate : *et sic* AUG., *ib.*; — *sed* stipate AMBR., *ib.*, = VULG. : στοιβασατε LXX. —

in malis : *et sic* (cum LXX) AMBR., *ib.*; — *sed* inter mala (mella edd.) AUG., *ib.* —

quia (nota 5^{2b} = v, 8⁴) : *et sic* AMBR., *Ps. CXVIII ib.*; *Virginit. 6, 33, 221*; *Exh. Virg. 9, 60, 293*, = VULG.; — *sed* quoniam PAULIN., *Ep. XXIII, 38*; AUG., *ib.* —

vulnerata : *et sic* AMBR., *ib.*, *et Virginit. 14, 91, 235*; *it. HILAR., Ps. CXIX, 15 (ol. 8)*; HIER., *Ep. XXII, 25*; *Hab. III, 10-13*; PAULIN., *ib.*; AUG., *ib.*; GREGOR., *Moral. VI, 25, 42, et XXXIV, 9, 21* : τετραμενη LXX. —

caritatis : *et sic* (cum LXX) AMBR., *ib. 3/4*; *it. PAULIN., ib.*; — *sed* caritate HIER., *ib.*; AUG., *ib.*; GREGOR., *ib.*; — dilectionis AMBR., *Ps. CXVIII ib.*; *it. HILAR., ib.* —

ego sum : sum om. HIER., *Hab. ib.*, cum LXX (*sed* BASIL. et CYRILL. AL. εἰμι habent). —

6^r — Laeva eius etc. : *et sic* AMBR., *Ps. CXVIII, v, ib.*, *et XIV, 31, 1151*; *et VULG. (cf. CASSIAN., Col. VI, 10, 9)*; — *sed* sinistra

HIER., *Ep.* XXII, 19; LXXVIII, 26; *Zach.* IV, 2-7; et AUG., *Ps.* LXX, 9; *Isa.* XCIX, 3: ευωυμος LXX. —

6^a — et dext. eius: et sic AMBR. *ib.*; HIER. ($\frac{1}{4}$), *Ep.* LXXVIII, *ib.*; CASSIAN., *ib.*; AUG., *ib.*; — sed illius HIER., *ib.* $\frac{3}{4}$, = VULG. —

complectitur: complectetur AMBR., *Ps.* LXVIII, v *ib.* ($\frac{1}{2}$), et XIV *ib.*; it. HIER., *Ep.* LXXVIII *ib.*; AUG. *ib.*; — amplexabitur AMBR., *Ps.* CXVIII, v *ib.* ($\frac{1}{2}$); HIER., *ib.* $\frac{3}{4}$, (*Zach. ib.*: al. amplexatur); CASSIAN., *ib.*; VULG.: περιλημψεται LXX. —

7^a — Adiuravi vos etc. (nota II, 7 = III, 5; V, 8¹⁻²; VII I, 4): et sic (cum LXX) AMBR., *Iac.* II, 3, 460; *Interp.* IV, 3, 638 (quem locum Sabatier ad III, 5 immerito remisit); *Ps.* CXVIII, v *ib.*; — adiuro VULG., et AUG., *Specul.* IX, 74, 20-22. —

7^a — in virtutibus: et sic AMBR., *ib.*; et cf. AUG., *Specul. ib.* (ad VIII, 4): εν τ. δυναμεσιν LXX. —

et potestatibus ag.: fortitudinibus AMBR., *ib.*; et cf. AUG., *Specul. ib.* (ad VIII, 4), cum C. S. GALL. (ad V, 8) viribus: x εν τ. ισχυσεσιν LXX. —

7^a — si excitetis: suscitaveritis AMBR., *Interp. ib.*; *Ps.* XL, 72, 880; *Ps.* CXVIII *ib.* (ter); *Exh. Virg.* 9, 60, 293; et cf. VULG. ne suscitetis; — si levaveritis (tantum) AUG., *Specul. ib.* (ad VIII, 4): εαν εγειρητε LXX. —

et suscitetis: resuscitaveritis AMBR., *ib.* $\frac{3}{4}$ (aut res. *Ps.* CXVIII *ib.* $\frac{1}{2}$ [20, 1024]); — excitaveritis *Exh. Virg. ib.*; — et cf. VULG. neque evigilare faciat: και εξεγειρητε LXX. —

caritatem (cf. 5^a *supr.*): et sic AMBR., *Interp. ib.*; *Ps.* XL *ib.*; *Ps.* CXVIII $\frac{1}{2}$ (*ib.*); *Exh. Virg. ib.*; et cf. AUG., *Specul. ib.* (ad VIII, 4); — sed dilectionem *Ps.* CXVIII *ib.* $\frac{2}{3}$; et cf. VULG. dilectam. —

quousque velit (cf. I, 12^a *supr.*): cf. VULG. quoadusque ipsa v.; — sed usquequo voluerit AMBR., *Interp. ib.*; *Ps.* CXVIII *ib.* (ter): εως ου θεληση LXX. —

8^a — Vox consobrini mei sic habet AMBR., *Ps.* CXVIII, VI, 5-7, 1034 s. (quater); — sed fratris *Luc.* III, 27, 1323; fratrueis HIER., *Is.* II, 2 (et cf. *Ps.* CXXXIII); dilecti VULG.: αδελφιδου LXX (cf. *supr.*). —

8^a — Ecce hic: et sic AMBR., *Ps.* CXVIII *ib.* (sed iste $\frac{2}{3}$, e VULG. ?); *Interp.* IV, 3, 639; *Luc. ib.*; it. *Ps.* AUG., *Div. Script.* CXXIX; HIER. *ib.*; — sed addunt (cum LXX ηκει): advenit AMBR. $\frac{2}{3}$, *Interp. ib.*; *Ps.* CXVIII *ib.*; venit *Luc. ib.*; it. *Ps.* AUG., *ib.*; HIER., *ib.*, et VULG. —

saliens s. m.: et sic AMBR., *ib.*, et *Isa.* 4, 30, 365 (et cf. *Cain*

I, 5, 191); *it.* PS. AUG., *ib.*; HIER., *ib.* (*et cf.* Ps. CXXXIII : salit per montes); PS. HIER., *in Marc.*, P. L. XXX, 642 D (*sed colles !*); — *et cf.* VULG. sal. in montibus. —

83 — exsiliens s. c.: *et sic* PS. AUG., *ib.* (*praem.* et); PS. HIER., *ib.* (*sed montes !*); *it.* fort. AMBR., *Isa.* 5, 38, 367; — *sed* transiliens AMBR., *ib.* *constanter* (*sed et praem.* Luc. *ib.* [codd. E γ T]), *et cf.* Cain. *ib.*; *it.* HIER., *ib.*, *et cf.* *ib.* (*super om.*); *et* VULG.: διαλλομενος επ. LXX. —

9^r — Similis est : *et sic* AMBR. ($\frac{1}{2}$), *Interp.* *ib.*; *it.* C. S. GALL.; PS. AUG., *ib.*; HIER., *Is.* *ib.*, *et* XXXIV, 8 ss.; *Hab.* III, 18-19; *et* VULG.; — *sed est om.* AMBR., *Luc.* *ib.* —

frater m.: *et sic* AMBR. ($\frac{1}{2}$), *Luc.* *ib.*; *et* PS. AUG., *ib.*; — *sed* consobrinus AMBR., *Interp.* *ib.*; *fratruelis* C. S. GALL., *et* HIER., *ib.* *constanter*; VULG. *et* LXX *ut* 8^r. —

cervae : *et sic* PS. AUG.; — *sed* capreolae AMBR. ($\frac{3}{4}$), *Isa.* 5, 38, 367; *Interp.* *ib.*; PS. CXVIII, VI, 12, 1036; capreae *Luc.* *ib.*; (*sed tantum codd. E γ TP³, om. cet. priores*); *it.* C. S. GALL. (cabraae); HIER., *ib.* (*et cf.* Ps. CXXXIII); *et* VULG.: τη δορκαδι LXX. —

9^a — aut hin. (hinn., inn., in.): *et sic* AMBR. ($\frac{3}{4}$), *Isa.* *ib.*; *Interp.* *ib.*; PS. CXVIII *ib.*; *it.* HIER., *Hab.* *ib.* (*et* PS. AUG.); — *vel* AMBR., *Luc.* *ib.* (*codd E γ T+P, velut ceteri*); *it.* PS. AUG. (*S, sed aut codd. MVLC*); C. S. GALL. (*mulo pro inulo !*); HIER., *ib.* $\frac{2}{3}$ (*et cf.* *ib.*); — *hinnuloque* VULG. —

super montes : *et sic* (*cum* LXX) AMBR. ($\frac{2}{3}$), *Interp.* *ib.*; PS. CXVIII *ib.*; *it.* PS. AUG., *ib.*; HIER., *Is.* XXXIV *ib.*; — *sed in montibus* AMBR., *Luc.* *ib.*; *it.* C. S. GALL.; HIER., *Is.* II *ib.*; — *om.* VULG. —

bethel : *et sic* (*cum* LXX) AMBR., *ib.*; *it.* C. S. GALL.; HIER., *Is.* XXXIV; — *sed aromatum* HIER., *Is.* II (*et* PS. AUG.); — *sucorum* PS. AUG. (*S, sed arom. MVLC*). —

9³ — Ecce hic : *et sic* AMBR., *Interp.* *ib.*; PS. CXVIII, VI, 15, 1037; *Luc.* *ib.*; *it.* C. S. GALL.; EUCHER., *Formul.* IX, p. 56, 90; — *sed iste* HIER., *Ez.* XII, 10-16; *en ipse* VULG. —

post parietem n.: *et sic* AMBR., *ib.* $\frac{2}{3}$; *it.* HIER. *ib.*; *et* VULG.; — *sed praem.* retro AMBR., *Luc.* *ib.*; *it.* EUCHER., *ib.*: *cf.* οπισω LXX; — *stetit praem.* C. S. GALL., *cum* κ AC εστηκεν (*it.* 23, 147, 155, 157; 159, (161), 248, 252, 253, 296, 300). —

9⁴ — prosp. per fenestram : *et sic, ut vid.*, AMBR., *Isa.* 4, 33, 366 ($\frac{1}{2}$); — *sed* (*cum* LXX) fenestras AMBR., *ib.* *sup.*; *et* Cain I, 5, 15, 191; *Isa.* *ib.* ($\frac{1}{2}$); *it.* EUCHER., *ib.*; HIER., *ib.*; *et* VULG. (*respiciens*). —

95 — auscultat : eminens AMBR., *ib.* $\frac{1}{5}$; prospiciens *Luc. ib.* = VULG.; apparens HIER., *ib.*: εκκυπτων LXX. —

per retiam (*cf. app. crit. sup.*): per retia AMBR. ($\frac{1}{5}$), *Interp. ib.*; *Luc. ib.*; *it.* HIER., *ib.*; super retia AMBR., *Cain. ib.*; *Isa. ib.*; *Ps. CXVIII ib.*; — per cancellos VULG.: δια των δικτυων LXX. —

10¹ — Respondet : *et sic (cum LXX)* AMBR. ($\frac{1}{3}$), *Ps. CXVIII ib.*; — *sed respondit Interp. ib.*; *Luc. ib.* —

frater m.: *et sic* AMBR. ($\frac{1}{3}$), *Luc. ib.*; — *sed consobrinus Interp. ib.*; *Ps. CXVIII ib.*; dilectus VULG.: αδελφιδος LXX. —

et dicit m.: *et sic (cum LXX)* AMBR. ($\frac{1}{3}$), *Ps. CXVIII ib.*; — *sed dixit Interp. ib.*; *Luc. ib.* —

10² — exsurge (*exur.*): *et sic* AMBR. ($\frac{1}{6}$), *Isa. 4, 34-37, 366 s.*; *Interp. ib.*; *Apol. Dav. II, 8, 43, 722*; *Inst. Virg. I, 3, 250*; — *sed surge Ps. CXVIII ib.*; *Luc. ib.*; *it.* HIER., *Ep. XVIII, 20*; *XXII, 41*; *Iovin. I, 30*; *et* VULG.: αναστα LXX. —

veni proxima m.: *et sic* AMBR., *ib. constanter*; *it.* HIER., *ib.*; — *propera amica mea* VULG. —

speciosa m.: *et sic* AMBR. ($\frac{1}{5}$), *Luc. ib.*; *it.* HIER., *ib. (Iovin. ib. sponsa ?)*; — *sed formosa* AMBR., *Interp. ib.*; *Apol. Dav. ib.*; *Ps. CXVIII ib.*; *Inst. Virg. ib.*; *et* VULG. (*sed post col. mea*): καλη μ. LXX. —

columba m.: *et sic* AMBR., *ib.*; (*sed Apol. Dav. ib. add., ex v, 2 ut vid., perfecta mea*); *it.* HIER. (*exc. Iovin.*); *et* VULG. (*cf. supr.*). —

11¹ — quoniam e.: *et sic* AMBR. ($\frac{1}{6}$), *Luc. ib.*; *it.* HIER., *Iovin. ib.*; — *sed quia* AMBR. ($\frac{1}{6}$), *Interp. ib.*; *Apol. Dav. ib.*; *Ps. CXVIII ib.*; *Inst. Virg. ib.*; *it.* HIER., *Ep. XVIII, XXII, ib.*; — *iam* AMBR., *Isa. ib. (et ecce om.)*; *cf.* VULG. *iam enim.* —

hiems (*hiemps*) pertransiit : *et sic* HIER., *Ps. xcvi*; *sed praeteriit* AMBR. ($\frac{5}{8}$), *Isa. ib. (praet. hiemps)*; *Interp. ib.*; *Apol. Dav. ib.*; *Ps. CXVIII ib.*; *Inst. Virg. ib.*; (*fort.*) *abiit Exam. IV, 5, 72*; *Luc. x, 34, 1511*; *it.* *Ps. HIER., in Marc. 664 B*; *transiit* AMBR., *Luc. III ib.*; *it.* HIER., *Iovin. I, 30*; *transiit Ep. XVIII ib.*; *XXII ib.*; *et* VULG.: παρελθεν LXX. —

11² — *et* : *sic sol.* HIER. *Ps. xcvi.* —

pluvia ab.: *et sic* AMBR. ($\frac{1}{5}$), *Luc. III, ib.*; *it.* HIER., *ib. constanter*; *Ps. HIER., ib. (abiit om.)*; — *sed imber* AMBR., *Interp. ib.*; *Apol. Dav. ib.*; *Ps. CXVIII ib.*; *et cf.* PAULIN., *Carm. XXVII, 158*; = VULG.: ο υετος LXX. —

discessit sibi : *et sic* AMBR., *ib. (exc. Isa.)*; *et Exam. ib.*; *discessit om.* HIER., *ib. (id est abiit sibi habet)*, *exc. Ps. xcvi (abiit abiit*

sibi); recessit Ps. HIER., *ib.* (sibi *om*); VULG. et recessit. —

12¹ — Flores visi s. *etc.*: et sic AMBR., *Exam. ib.*; *Isa. ib.*; *Interp. ib.*; *Apol. Dav. ib.*; Ps. CXVIII *ib.*; *Luc. ib.*; *Exh. Virg.* I, 8, 279; *it.* HIER., *Iovin. ib.*; *Is. XXXV*, 1-2; Ps. HIER., *ib.*; EUCHER., *Formul.* III, p. 17, 17 (in terra v. s.): *sed om. omnes* (cum LXX, *exc.* CYRILL. AL.) nostra (*cf.* 123 *infra*); et *cf.* VULG. flores apparuerunt in t. nostra. —

12² — tempus : et sic AMBR. (*cf. infr.*), *constanter, exc. Interp. ib.* messis (*id est mala conflatio ex t. messis et t. incisionis, cf. infr.*); *it.* HIER., *Iovin. ib.*; et VULG.: *καιρος* LXX. —

metendi : messis AMBR., *Exam. ib.*; incisionis *Interp. ib.*; *Exh. Virg. ib.*; et *cf.* PAULIN. *Carm.* XXIV, 648; secandi AMBR. ($\frac{1}{7}$), *Isa. ib.*; Ps. CXVIII *ib.*; *Luc.* III *ib.*; et X, 34, 1511; sectionis HIER., *ib.*; putationis VULG.: *της τομης* LXX. —

advenit : et sic AMBR., *ib. constanter* (*exc. Exh. Virg. adest*), cum HIER. et VULG. —

123 — Vox turturis *etc.*: et sic AMBR., *Isa. ib.*; Ps. CXVIII *ib.* (*om. in t. n.*); *Luc.* III *ib.* (*om. in t. n.*); *Exh. Virg. ib.*; *it.* HIER. *ib.* et Ps. LXXXIII; Ps. HIER., *ib.*; EUCHER. *Formul.* IV, p. 23, 15 s. (*in t. n. aud. est*); et VULG. —

13¹ — Ficulneae : ficus AMBR. ($\frac{3}{4}$), *Isa. ib.*; *Luc.* V, 81, 1374; VII, 162, 1449; *it.* HIER., *Iovin. ib.*; et VULG.; arbor fici AMBR., *Luc.* VIII, 90, 1493; *η συκη* LXX. —

protulerunt gr. s.: protulit AMBR., *Isa. ib.*; *it.* HIER., *ib.*; et VULG.; produxit AMBR., *Luc.* VIII *ib.*; producit *Luc.* VII, *ib.*; dederunt *Luc.* V *ib.*: *εξηνεγκεν* LXX. —

13² — vineae nostrae floreunt *etc.* (*cf. app. crit. supr.*): *deest* AMBR., et *tantum afferri potest* Ps. AUG., *Div. Script.* CXII : vineae in odorem floruerunt, *prae* LXX *αι αμπελοι κυπριζουσιν εδωκαν οσμην* (ATHAN. *εκυπρισαν*); *sed etiam* Ps. HIER., *ib.* vineae florentes dederunt odorem; et sic VULG. (*add. suum*); *sed* IUST., *cod. V*, *florent et habet et suum om.*). —

mandragorae dederunt *etc.* (*cf. app. crit. supr.*): *om. omnes, certe sic habet* HIER., *Is. XXXV*, 1-2, *sed ad VII*, 13¹ *ut vid.* —

13³ — Exsurge (*exu.*) v.: *deest pariter* AMBR., et *deinceps*; surge HIER., *Iovin. ib.*; et VULG. (s. *propera*). —

soror m.: proxima HIER., *ib.*; *it.* ARNOB., *Conflict.* I, 14; amica m. VULG.: *η πλησιον μου* LXX. —

speciosa m.: et sic VULG. cum LXX *καλη μου*; — *sed sponsa m.* HIER., *ib.*; sponsa m. formosa m. ARNOB., *ib.* —

columba mea : cum LXX; *om.* HIER., *ib.*; et VULG.; *sed continuo*

habent et veni (cum LXX) = 13^a, et tunc similiter currit AMBR., Isa. 4, 37, 367; Ps. CXVIII, VI, 33, 1042. —

14¹ — *Tu columba mea sic addunt (cum LXX) AMBR., ib.; HIER., ib.; et VULG. (tu om. cum GR. 147, 159, 297). —*

in protectione p.: et sic fortasse EUCHER., Formul. VII, p. 43, 18; — sed in tegimento AMBR., ib. (tegum. Ps. CXVIII); in velamento HIER., ib.; ARNOB., ut supra cit.; et cf. EUCHER., ib.; — cf. VULG. in foraminibus p.: εν σκεπη της πετρας LXX. —

14² — *continuatae muro : et sic ARNOB., ib.; — sed iuxta praemunitionem AMBR., ib.; iuxta praemurale HIER., ib.; — cf. VULG. in caverna maceriae : εχομενα του προτειχισματος LXX. —*

14³ — *ostende m. etc.: et sic AMBR., ib.; et Ep. XXXI, 6, 915; it. HIER., ib. (fort praem. et); et VULG. —*

14⁴ — *et auditum da mihi vocis tuae : et auditam fac mihi vocem tuam HIER., ib.; — et insinua vocem tuam AMBR., ib. (id est 2/3); sed mihi habet Ps. CXVIII, XXII, 17, 1251 (et cf. Ps. CXVIII, XXII, 43 ad Cant. VIII, 13²); — et cf. VULG. sonet vox tua in auribus meis : και ακουτισον με την φωνην σου LXX. (moi CYRILL. AL., THEODOR.). —*

14⁵ — *quoniam vox tua : et sic HIER., ib.; — sed quia AMBR., Ps. CXVIII, VI, ib.; et XXII ib.; — cf. VULG. vox enim tua. —*

suavis est : et sic AMBR., ib.; — est om. (cum LXX) HIER., ib.; it. VULG. (sed dulcis habet): ηδεια LXX. —

et facies t. pulchra : et sic AMBR., Ps. CXVIII, VI, ib.; — sea speciosa HIER., ib.; — decora VULG.: ωραια LXX. —

15¹ — *Capite : et sic AMBR. (1/3), Luc. VII, 31, 1418; it. AUG., Ps. LXXX, 14; Ps. AUG., Div. Script., CXXXII; Ps. PROSP., Promiss. II, 21, 41; CASSIOD., Ps. LXII, II : = VULG.; — sed prendite AMBR., Ps. CXVIII, XI, 29, 1114; Sp. S. II, Prol., II, 636; it. PHILAST., LXI (XXVIII); RUFIN., Bened. II, Zab. 2 : πιαστε LXX. —*

mihi v.: et sic RUFIN., ib.; — sed nobis (cum LXX) AMBR. ib.; PHILAST., ib.; AUG., ib.; Ps. AUG., ib.; Ps. PROSP. ib.; CASSIOD., ib.: = VULG. —

15² — *pusillas : et sic omnes ib., exc. PHILAST., ib. (minimas), et CASSIOD., ib. (qui qm.); cf. VULG. parvulas : μικρους LXX (exc. 155 μικρας). —*

exterminantes vineas : et sic (cum LXX) AMBR., ib.; PHILAST., ib.; RUFIN., ib. (add. meas); AUG., ib.; Ps. PROSP., ib.; et cf. VULG. quae demoliuntur v.; — sed vineam Ps. AUG., ib.; CASSIOD., ib. —

15³ — *ut vineae nostrae floreat add. AMBR., Ps. CXVIII ib.; Sp. S. ib.; — cf. VULG. nam vinea nostra floruit : και (om. s) αι*

αμπελοι ημων κυπριζουσιν (κυπριζουσαι *B cum* 68, 147, 155, 253, 296) LXX. —

16¹ — Frater m. mihi (*cf.* I, 13¹) : *et sic* AMBR., *Isa.* 8, 68, 379 ; — *sed* fratruelis HIER., *Iovin.* I, 30 ; dilectus VULG. : ἀδελφίδος LXX. —

et e. illi. : *et sic* HIER., *ib.*, = VULG. ; — *sed* ei AMBR., *ib.* : αὐτῷ LXX. —

16² — qui pascit : *et sic* AMBR., *ib.* ; HIER., *ib.* ; *cf.* VULG. pascitur : ο ποιμαίνων LXX. —

inter lilia : *et sic* HIER., *ib.*, = VULG. ; — *sed* in liliis (*cum* LXX) AMBR., *ib.* (*ad* VI, 2¹ *tamen etiam habet inter* I.). —

17¹ — Quoadusque : usquedum AMBR., *ib.* (*cf.* VULG. donec) : εως ου LXX. —

aspiret dies *etc.* : *et sic* AMBR., *ib.* ; *et cf.* AUG. *Adv. Iud.* VI, 8 (*sed removeantur habet*) ; *it.* VULG. (*sed inclinent umb.*). —

17² — convertere : deest AMBR., *et deinceps* ; *cf.* VULG. revertere : αποστρεψον LXX. —

similis esto : *et sic* VULG. ; GR. 155 ; *tu add.* (*cum* LXX) EUCHER., *Formul.* IV, p. 26, 12 s. (*qui locus pariter* VIII, 14 *convenit.* — frater m. (*cf.* 9¹⁻² *supr.*) : fratruelis m. EUCHER., *ib.* ; dilecte mi VULG. : ἀδελφίδος μου LXX (*μου om.* B).

173 — cervae : dammulae EUCHER., *ib.* ; capreae VULG. : τῶ δορκωνι LXX (*pro τῇ δορκάδι* 9 *supr.*, *et* VIII, 14¹ : *ad quos capreolae constanter habet* AMBR., *cf. supr.*, *et* Ps. CXVIII, XXII, 44, 1258). —

aut hinulo c. : *et sic* EUCHER. *ib.* ; — hinnuloque VULG. —

super m. aromatum : *cum* LXX ; — s. m. Bether VULG. —

III. 1¹ — In cubiculo meo : cubili AMBR. (*constanter*), *Isa.* 5, 38-43, 367 s. ; *Apol. Dav.* II, 8, 44, 723 (*meo om.*) ; Ps. CXVIII, VII, 33-36, 1054 s. ; XIX, 23, 1215 ; *Virginit.* 6, 45-46, 224 s. ; *it.* RUFIN., *Symb.* 30 ; CASSIAN., *Coll.* XIII, 12, 12 ; — *cf.* VULG. in lectulo meo : ἐπὶ κοιτὴν μου LXX. —

in noctibus : *et sic* (*cum* LXX) AMBR., *ib.* 1/5 ; *it.* HIER. *Ep.* XXII, 17 ; RUFIN., *ib.* ; CASSIAN., *ib.* ; — *sed* in *om.* AMBR., *Isa.* *ib.* ; — per noctes VULG. —

12 — quaesivi quem *etc.* : *et sic* (*cum* LXX) AMBR., *ib.* (*Isa.* *ib.* *add.* *eum post quem*), *et* Ps. CXVIII, XXII, 32, 1255 ; *it.* HIER., *ib.* ; RUFIN., *ib.* ; CASSIAN., *ib.* ; *et* VULG. (*sed diligit*). —

13 — quaesivi eum *etc.* : *et sic* AMBR., *Isa.* *ib.* ; *Apol. Dav.* *ib.* ; *Virginit.* *ib.* ; *it.* CASSIAN., *ib.* ; *et* RUFIN., *ib.*, *sed om.* *eum* 2^o *cum* VULG. (*ubi quaes. illum*). —

14 — vocavi... obaudivit me : *et sic* AMBR. (1/2), *Virginit.* *ib.* ;

sed exaudivit Apol. Dav. ib.; it. CASSIAN., ib., sed respondit mihi (cf. VULG. v, 65); — 1⁴ om. VULG. : υπηκουσεν LXX. —

2¹ — *Exsurgam (exurg.): et sic AMBR. (1/3), Virginit. ib.; sed addit (cum LXX) itaque Isa. ib.; Apol. Dav., ib.; — consurgam HIER., Zach. VIII, 4-5; surgam Ep. XXII, 25, et VULG. : αναστησομαι δη LXX (om δη C², 159, ATHAN.). —*

et circuibo civ. : et sic HIER., Zach. ib., et VULG. ; — sed et circumibo HIER., Ep. XXII ib.; — ibo et circuibo AMBR. (1/3), Virginit. ib.; — et quaeram in civitate Isa. ib.; — et introibo in domum (!) Apol. Dav. ib. : κυκλωσω εν τη πολει LXX. —

2² — *in foro et in plateis : et sic AMBR. (3/4), Isa. ib. (et om.); Virginit. ib.; Ps. CXVIII, VII, ib.; it. HIER., Ep. ib. (et praem.), et Zach. ib. (plat. + eius); — sed in forum et in plateas AMBR., Apol. Dav. ib.; — cf. VULG. per vicos et per plateas : εν τ. αγοραις κ. εν τ. πλαταιαις (πλατειαις) LXX. —*

2³ — *et quaeram quem etc. : et sic AMBR., Apol. Dav. ib.; Virginit. ib.; it. HIER., Ep. ib. (sed et om.), cum VULG. (ubi diligit); — sed donec inveniam quem (!) Zach. ib. —*

2⁴ — *quaesivi eum et non inveni eum (= 1³ supr.) add. (cum LXX) AMBR., ib.; et VULG. (sed quaes. illum, et eum om.). —*

3¹ — *Invenerunt me etc. (cf. app. crit. sup.) : om. hic AMBR.; cf. tamen Ps. CXVIII, VII ib., ubi circumeunt civ.; et Virginit. 8, 48, 225 ad v, 1, = VULG. ib.; — invenerunt me vigiles qui custodiunt civ. VULG. : ευρισαν με οι τηρουντες οι κυκλουντες εν τη πολει LXX (et cf. 7² οι φυλακες pro οι τηρ.). —*

3² — *Numquid quem dilexit anima mea vidistis? add. (cum LXX) AMBR., Ps. CXVIII ib.; it. HIER., Ep. XXII ib. (sed num simpliciter); IUST., cod. V, = VULG. (sed ubi diligit). —*

4¹ — *Quam modicum : cum add. AMBR. Isa. ib.; et fuit cum Virginit. 13, 77, 232 (bis); — cf. VULG. paululum cum : ως μικρον οτε LXX. —*

pertransivi : transivi AMBR., ib., et cf. Ps. CXVIII, VII ib.; — cf. VULG. pertransissem : παρηλθον LXX. —

ab eis : et sic AMBR. (1/2), Isa. ib.; sed ab ipsis Virginit. ib. (bis); et cf. Ps. CXVIII ib. ab his; — cf. VULG. eos : απ' αυτων LXX. —

4² — *inveni : et cf. AMBR., Isa. ib. (41, 868) inveni eum simpliciter; sed donec inveni quem dilexit anima mea habet (cum LXX) AMBR., Virginit. ib.; similiter (donec om.) inveni etc. Ps. CXVIII, II, 10, 985; Luc. VIII, II, 1473; Virg. I, 8, 46, 157; et cf. RUFIN. Symb. 30; it. HIER., Ep. XXII, 24 (quaerebat); et VULG.) diligit). —*

4³ — eum : tenui *praem.* AMBR., *Isa. ib.* ; *Ps.* XXXVI, 80, 814 ; XLVII, 21, 943 ; CXVIII, II *ib.* ; *et VII, ib.* ; *Virg. ib.* ; *Virginit. ib.* (*bis*) ; = VULG. ; — *sed tenebo* HIER. *ib.*, *et Ps.* XCVIII *et* CXIX ; RUFIN., *ib.*

et non relinquam e. : *et sic* AMBR. (3/8), *Ps.* CXVIII, II *ib.* ; *Virg. ib.* ; *Virginit. ib.* (*bis* : *nec relinq. 1/2*) ; — *sed dimittam* *Isa. ib.* ; *Ps.* XXXVI *ib.* ; XLVII *ib.* ; *it.* HIER., *ib.* ; RUFIN., *ib.* ; VULG. (*nec d.*) ; — *dimisi* AMBR., *Isa. ib.* 1/2 ; *Ps.* CXVIII, VII *ib.* ; — *et cf.* *Ep.* XXXI, 12, 917 *assumam* : *αφησω A cum* 161, 248, 252, 253 ; *sed αφηκα ABC cum* 29, 68, 106, 147, 155, 157, 159, 234, 296, 297, 300. —

4⁴ — *donec inducam eum* : *cf.* AMBR., *Ep.* XXXI, 12, 917 (*et ind. te*) ; — *sed introducam* *Virginit. ib.* ; *et cf.* *Ps.* CXVIII, XVII, 11, 1187 (*et introduxi e.*) ; *it.* HIER., *Ep.* LXXIV, 4 ; *et* VULG. (*illum*) : *εως ου εισηγαγον LXX* (*exc.* ATHAN. xxi. *εισηγ.*). —

in domum matris m. : *et sic* AMBR., *Ps.* CXVIII *ib.* ; *Virginit. ib.* ; *Ep.* XXXI *ib.* ; *it.* HIER., *ib.* —

4⁵ — *et in secretum* : *et sic* AMBR., *Ps.* CXVIII *ib.*, *et Ep. ib.* ; — *sed cubiculum* *Virginit. ib.* ; *it.* HIER., *ib.*, = VULG. : *ταμειον LXX* (*cf.* I, 4³). —

eius quæ me concepit : *et sic* AMBR., *ib.* ; HIER., *ib.* (*conc. me*) ; *cf.* VULG. *genitricis meae* : *της συλλαβουσης με LXX.* —

NOTE COMPLÉMENTAIRE (cf. p. 3, n. 1).

Différences du texte d'ORIGÈNE-JÉRÔME (CANT. I-II, 14 : *P. L.*, XIII, 37 ss.) par rapport à celui de Grégoire d'Elvire (les leçons d'accord avec la Vulgate notées V). — I, 2¹ *ab om.* (V) ; 2² *sunt om.* ; 3² *effusum* (V) ; 3³ *iuvenculae* ; 4¹ *et adtraxerunt te* ; 4² *in odorem unguentorum tuorum curremus* ; 4⁴ *exsultabimus et laetabimur in te* (V) ; 4⁵ *diligemus* ; 5¹ *nigra* (V), *speciosa, filiae* (V) ; 5² *ut tabernacula* (V), *ut pelles* (V) ; 6¹⁻² *Ne intueamini me quia ego sum denigrata quoniam despexit me sol* ; 6³ *dimicaverunt 1/2* ; 7² *cubas* (*cf.* V), *meridie* ; 7³ *nequando, sicut cooperta* ; 8¹ *Si non, temetipsam, o pulchra in mulieribus* ; 8² *egredere* (V) ; 8³ *et (pasee)* ; 9¹ *equitatu meo* (V) ; 9² *assimilavi te amica mea* (V) ; 10¹ *quam spec. om.*, *ut* ; 10² *collum tuum ut monile* (*cf.* V) ; 11¹ *similitudines* ; 11² *stigmatibus* ; 12¹ *donec, in recubitu suo est* (*cf.* V) ; 12² *nardus mea* ; 13¹ *fasciculus* (V), *stactes 1/2 stillae 1/3, fratrueis* ; 13² *in medio uberum meorum, commorabitur* (V) ; 14¹ *fratrueis, meus + mihi* (V) ; 14² *Engaddi* ; 15¹ *Ecce spec., proxima* ; 15² *ecce speciosa* ; 16¹ *ecce sponsus (2/3) 1 fratrueis* ; 16² *equidem pulcher, lectus (acclinatio 1/2)* ; 17¹ *trabes domorum nostrarum cedri* ; 17² *et contignationes* ; II, 2² *fil.*, *et om.* ; 3¹ *Ut, in lignis* ; 3² *ita fratrueis, et fil. om.* ; 3⁴ *guttur* (*cf.* V) ; 4¹ *introducite* (*cf.* V) 4² *ordinate in me caritatem* (*cf.* V) ; 5² *stipate* (V) ; *vulneratae, sum om.* ; 6¹ *sinistra 1/3* ; 6² *illius amplexabitur* (V) ; 7² *et viribus* ; 7³ *levaveritis et suscitaveritis, quoadusque* (V) ; 8¹ *Vox fratrueis mei* ; 8² *hic + venit* (V) ; 8³ *transiliens* (V) ; 9¹ *fratrueis, capreae* (V) ; 9² *vel 1/2, in montibus* ; 9³ *hic + retro* ; 9⁴ *fenestras* (V) ; 9⁵ *eminens per retia* ; 10¹ *fratrueis, mihi om.* ; 10²

surge (V); 11^r quia hiems transiit (V); 11^r et *om.*, discessit sibi *om.*; 12^r nostra *om.*; 12^r sectionis adest; 13^r ficus (V) produxit; 13^r vites florescunt dederunt odorem; 13^r surge (V), proxima; 13^r et veni; 14^r columba mea sub tegmine; 14^r in tegmine antemuralis; 14^r audire me fac vocem tuam; 14^r quia, aspectus tuus speciosus.

Différences du texte d'ORIGÈNE-RUFIN (CANT. I-II, 15 : P. L., XIII, 83 ss.). — I, 2^r quia; 4^r et (ac $\frac{1}{2}$) traxerunt te post se. In odorem unguentorum tuorum curremus; 4^r iucundemur in te; 4^r diligemus; 5^r formosa, filiae; 5^r ut tabernacula, ut pelles; 6^r Ne videatis me quoniam infusata sum quia despexit me sol; 6^r dimicaverunt in; 7^r cubile habes in meridie; 7^r efficiar, sicut (ut $\frac{1}{2}$) adoperta; 8^r temetipsam $\frac{1}{2}$, « o bona sive pulchra »; 8^r egredere $\frac{1}{4}$; 8^r et (pasce); 9^r equitatu meo; 9^r similem arbitratu sum proxima mea; 10^r spec. + factae sunt, tamquam; 10^r redimicula et orn. *om.*; 11^r similitudinis; 12^r usquequo $\frac{1}{6}$ quoadusque $\frac{1}{6}$ donec $\frac{1}{6}$, sit in recubitu suo; 12^r nardus mea; 13^r alligamentum, fratrueis; 13^r in medio uberum meorum, « manebit sive commorabitur »; 14^r fraternus $\frac{1}{2}$ fratrueis $\frac{1}{2}$, meus *om.* $\frac{1}{2}$; 14^r Engaddi; 15^r Ecce es, proxima, 15^r ecce es speciosa; 16^r ecce es, decorus $\frac{1}{2}$, fraternus; 17^r tigna domorum nostrarum cedri; 17^r trabes nostrae; II, 2^r sicut; 2^r ita, fil. et *om.*; 3^r sicut arbor mali; 3^r ita fraternus, inter medium, et fil. *om.*; 4^r introduce; 4^r ordinate in me caritatem; 5^r stipate, vulneratae; 6^r amplectetur; 7^r et in viribus; 7^r levaveritis et excitaveritis (suscit. $\frac{1}{3}$), quoadusque; 8^r Vox fraterni mei; 8^r hic + venit, in montibus $\frac{1}{2}$; 8^r transiliens; 9^r fraternus, capreae; 9^r hinnuloque, in montibus; 9^r hic + stetit; 9^r incumbens super fenestras, prospiciens, retia; 10^r fraternus; 10^r surge $\frac{2}{3}$, formosa $\frac{2}{3}$; 11^r quia $\frac{2}{3}$, transiit; 11^r et *om.*, et recessit; 12^r nostra *om.*; 12^r putationis; 13^r arbor fici produxit germina sua; 13^r vites florentes dederunt odorem suum; 13^r surge $\frac{2}{3}$ (+ et $\frac{1}{3}$), proxima; 13^r non dat; 14^r in velaminibus petrae iuxta promurale; 14^r et auditam fac mihi vocem tuam; 14^r quia $\frac{3}{4}$, speciosa; 15^r nobis; 15^r et vineae nostrae floreant.

(La traduction des « homélies » d'Origène est dédiée au pape Damase, par suite antérieure à 384; et ce fait est important, rapproché des données rappelées ci-dessus p. 4, n. 1. — La traduction des « commentaires » est déjà attribuée par Cassiodore à Rufin; il y a donc quelque exagération à la lui disputer, et jusqu'à preuve du contraire on la peut dater c. 400-410).

D. A. WILMART

LETTRES DE BÉNÉDICTINS DE ST-MAUR

IL est superflu d'insister sur l'intérêt et sur l'importance des correspondances bénédictines des XVII^e et XVIII^e siècles ; les plumes les plus autorisées en ont assez proclamé la valeur exceptionnelle. Des centaines de lettres ont vu le jour ; on en publie continuellement de nouvelles, au risque de laisser de côté celles qui sont perdues dans des recueils plus ou moins oubliés. Et cependant ces correspondances n'ont pas livré leurs derniers secrets ; la mine est loin d'être épuisée. Pour l'histoire religieuse et littéraire des XVII^e et XVIII^e siècles, ces correspondances réservent plus d'une surprise. Aussi ne s'étonne-t-on pas de voir les érudits s'attacher à leur exploration. A plusieurs reprises déjà j'ai appelé l'attention sur la très grande utilité qu'il y aurait à posséder un *Epistolarium* complet des Bénédictins de St-Maur et de St-Vanne. L'entreprise n'est pas de telles proportions qu'on doive désespérer de la voir mener à bonne fin en peu d'années. Mais les circonstances ne s'y prêtent guère pour ceux qui ont été exilés de leur patrie à cause de leur attachement aux grandes traditions de leur ordre. Il faut donc attendre que l'édifice s'élève par morceaux, disparates peut-être, mais susceptibles d'être reliés plus tard entre eux, ne fût-ce que par un bon inventaire analytique de ces correspondances, éditées ou inédites. Et il faudra bien en arriver là pour éviter les rééditions, écueil inévitable pour quiconque se livre à ce genre de publication.

Les lettres que je publie aujourd'hui vont du commencement à la fin du XVIII^e siècle ; la plupart se rapportent à la belle période de la production mauriste, et gravitent autour du nom vénérable de Montfaucon. Dire qu'elles m'ont été communiquées par mon excellent confrère, D. Antoine Dubourg, c'est pour moi l'occasion de reconnaître une fois de plus les obligations que j'ai envers cet infatigable chercheur, trop modeste pour livrer au public les fruits de ses travaux. Elles ne forment point un ensemble arrondi ; mais ce qui fait en quelque sorte leur unité, c'est l'intérêt qu'elles présentent pour l'histoire littéraire de la Congrégation de S. Maur, et plus spécialement pour l'intelligence de la collaboration littéraire et de la solidarité au sein de ce corps monastique.

D. Maur Audren, l'ardent promoteur des entreprises scientifiques au sein de la Congrégation de St-Maur, avait rêvé d'organiser la division et la subordination dans le travail : « Nous avons des secours qu'on ne trouve point ailleurs », écrivait-il en 1707 à un travailleur de St-Germain, et ces secours consistaient dans la coopération de tous les membres de la congrégation, qu'on pouvait intéresser aux travaux des particuliers par l'action commune des visiteurs provinciaux et des supérieurs locaux. Les bonnes dispositions ne manquaient pas ; malheureusement, à côté des faiblesses inévitables dans toute corporation humaine, et surtout des ennuis créés par des supérieurs étroits ou scrupuleux, les troubles causés par les querelles jansénistes avaient jeté la perturbation dans les monastères et aliéné au profit des luttes de partis des activités et des bonnes volontés qui eussent trouvé dans l'étude leur apaisement et leur épanouissement légitimes et naturels. En dépit des agitations théologiques, qui avaient leur répercussion dans le monde politique, la science avait encore conservé de fervents disciples à St-Maur. Plus d'un moine épris de cet idéal de travail rêvait d'aller à St-Germain-des-Prés se mettre à l'école d'un maître, et quels maîtres n'ont pas été un Mabillon et un Montfaucon ! L'histoire littéraire de St-Maur offre plus d'un exemple d'une de ces amitiés fortes et fécondes, cimentées entre les collaborateurs d'une œuvre commandée par l'obéissance ou réclamée par les besoins de l'Église et de la Patrie. N'est-il pas touchant de voir l'insistance que met D. Nicolas Toustain à réclamer l'honneur de venir à l'école de Montfaucon et à partager le bonheur des « Bernardins » de l'abbaye parisienne, d'un D. Charles de la Rue et d'un D. Martin Bouquet ? Tel encore cet excellent D. Henri-Simon Chevalier, qui a eu une fois l'avantage d'accompagner D. Montfaucon, et qui, relégué dans une abbaye de campagne, regrette de ne pouvoir retourner à Paris pour vingt-quatre heures « quoyque je sois très en état d'étudier », murmure-t-il tout doucement. Les années ne refroidirent pas le zèle de D. Chevalier, et, en 1741, il mandait à D. Montfaucon qu'il réunissait depuis des années les éléments d'un dictionnaire grec, surtout de la langue sacrée.

Que de collaborateurs, ignorés du grand public, les plus célèbres travailleurs de la Congrégation ne trouvèrent-ils point parmi leurs confrères, surtout quand l'autorité supérieure s'intéressait directement à la réussite d'un travail ! Le dépouillement de l'« apparatus » de l'édition de S. Augustin par Kukula a montré l'étendue des

recherches et le nombre de ceux qui prirent part à cette vaste entreprise. Le dépouillement des correspondances bénédictines révélera les noms de plusieurs de ces humbles ouvriers. On se faisait un honneur de rendre service à d'illustres confrères comme Mabillon et Montfaucon ; on ne se refusait pas à offrir sa bonne volonté à d'autres travailleurs. Les lettres de D. Paul Susleau nous le montrent occupé avec D. Guillaume Grisel à collationner les manuscrits des bibliothèques de Paris. De leur côté D. Méry à Orléans, D. Thivel à Flavigny et à Dijon, D. Tassin au Bec s'empressent de signaler à Montfaucon les monuments qui peuvent l'intéresser et lui fournissent des dessins ; en retour on reçoit volontiers des doubles de son médaillier.

Dom Thivel avait été adjoint à D. Urbain Plancher en vue de l'histoire de Bourgogne ; son talent de dessinateur lui avait valu ce choix. Ailleurs c'est D. Jean de Ciry, qui a déjà prêté son concours à D. Denis de Ste-Marthe dans la préparation des œuvres de S. Grégoire le Grand, qui offre ses services pour la Bibliothèque des Pères. D. Maur Audren procure à D. Jean Gelé, chargé de l'édition des œuvres d'Yves de Chartres, un manuscrit trouvé dans la Chartreuse du Parc, tandis que D. Hubert Maillard à Auxerre, D. Jacques Demoré à St-Evrout, D. Richard Housset au Bec collationnent des manuscrits de cet auteur.

S'il en fut, à n'en pas douter, parmi les correspondants volontaires des travailleurs de St-Germain-des-Prés, qui se soient laissé éblouir par le doux mirage d'un appel à Paris, il en est d'autres, et ce fut le grand nombre, qui se contentèrent de la satisfaction de rendre service à des confrères et de coopérer dans une sphère plus restreinte aux travaux de la Congrégation. Les travailleurs de St-Germain n'en étaient pas moins entourés d'une certaine auréole, et grand était le crédit qu'on attribuait à des érudits de la valeur d'un Mabillon et d'un Montfaucon. Comme il était naturel de recourir à leurs bons offices, ne fût-ce que pour un mot de recommandation auprès du Supérieur général ! Qu'on lise la lettre de ce brave D. Montpié, qui s'apitoie sur le sort de la pauvre gent écolière et réduit pour elle la grammaire latine en jeu de cartes ou de dés.

Le nom de Patert rappelle celui d'un zélé bibliothécaire de St-Germain ; il correspond aimablement avec l'ancien bibliothécaire de Ste-Geneviève, l'abbé Mercier de St-Léger, dont il ne doit pas ignorer le peu de sympathie pour les moines de St-Maur.

Les lettres de D. Raynal à D. Brial sont écrites de l'exil. La

congrégation de St-Maur n'existe plus ; les monastères ont été fermés, les religieux dispersés. Il en est qui ont pris le chemin de l'exil et ont essayé de sauvegarder leur vocation. D. Raynal est professeur de langues orientales à l'abbaye de Florence, et il sert d'intermédiaire au cardinal Maury pour aider ce dernier à constituer une bonne bibliothèque dans son séminaire de Montefiascone. Les éditions bénédictines seront bienvenues ; à qui s'adresserait-on mieux qu'à D. Brial pour obliger l'illustre prélat ? Et quelles réflexions ne suggère pas la dernière lettre de D. Druon, bibliothécaire du corps législatif, adressée au citoyen Poirier, bibliothécaire de l'Arsenal, son ancien confrère de St-Germain ! Les malheurs de la Révolution n'ont en rien diminué leur ardeur pour le travail ; sous une autre forme ils veulent rendre service au public, comme jadis ils ont travaillé pour l'utilité de l'Église et l'avancement de la science. Avec eux disparaît la dernière génération des travailleurs de St-Maur, emportant dans l'oubli de la tombe les gloires d'un passé déjà long, et, tandis que le silence se fera autour de leurs noms, les nouvelles générations, remises des troubles de la Révolution, ne tarderont pas à apprendre de la bouche des maîtres les plus autorisés que l'érudition française est héritière de la méthode et des travaux des moines de St-Maur.

D. U. BERLIÈRE.

I.

D. Jean de Clry à D. Nicolas Le Nourri
1700, 20 octobre.

Offre de services pour la préparation de la Bibliothèque des Pères ; services rendus jusque-là à D. Denis de Sainte-Marthe pour la préparation des œuvres de S. Grégoire le Grand.

Pax Christi.

Mon Révérend Père,

Quoique je n'aye pas l'honneur de connoître Vostre Révérence, je ne peux néanmoins m'empêcher de luy écrire, en étant fortement pressé par N(otre) R. P. Visiteur¹ qui m'a dit que V(otre) Révérence avoit besoin de quelqu'un pour l'aider à travailler à la Bibliothèque des Pères² ; si mes petits services lui sont agréables,

1. D. Charles Petey de l'Hostellerie, nommé visiteur de la province de France au chapitre de 1699.

2. D. Nicolas Le Nourri publia son *Apparatus ad Bibliothecam maximam patrum* en 1694-1697 et en donna une édition corrigée en 1703-1715 (Tassin, p. 436-440 ; U. Berlière, *Nouveau Supplément*, t. I, p. 369).

je luy offre de bon cœur, d'autant plus volontiers que je me feray un véritable plaisir d'être avec une personne d'un mérite singulier. Il y a desjà quelques années que nos RR. PP. Supérieurs majeurs m'ont prié de revoir tous les manuscrits de S. Grégoire le Grand qui étoient en ces quartiers; j'ay tasché de m'aquitter de cette commission avec toute l'exactitude possible, et le R. P. de Ste-Marthe ¹, pour qui j'ay travaillé jusqu'à présent, m'a témoigné plusieurs fois être fort content de mes petits travaux. Si j'ay l'honneur d'être avec V(otre) Révérence, je ne m'y appliqueray pas avec moins de diligence, n'ayant rien de plus à cœur que de rendre quelques petits services à la religion et à la Congrégation. C'est n(otre) R. P. Visiteur qui m'a fait cette ouverture qui étoit fort éloignée de ma pensée; il m'a promis d'employer tout son crédit pour la faire réussir et m'a prié d'en écrire incessamment à Votre Révérence pour luy marquer mes dispositions; elle peut conter sur moy comme sur une personne qui sera entièrement à son service et toute dévouée à ce qu'il luy plaira faire de moy. Vous voulé bien que je me recommande à vos saints sacrifices et que je me dise aussi avec un profond respect, mon Révérend Père,

Votre très humble et très obéissant serviteur,
Fr. JEAN DE CIRY m. b. ².

A St-Jean de Laon ce 20 octobre 1700.

Je crois que Votre Révérence aura du contentement de Dom Jean de Ciry, si elle veut l'aggréger à son travail. C'est un religieux qui est fort laborieux et qui réussit fort bien dans la collation des manuscrits. Vous voulé bien que je vous assure de la continuation de mes respects. C'est, mon R. P., votre très humble, etc.

Fr. P. THIÉBAULT ³.

Au Révérend Père Dom Nicolas Noris (*sic*), religieux en l'abbaye de St-Germain des Prez à Paris ⁴.

1. D. Denis de Sainte-Marthe édita les œuvres de S. Grégoire le Grand en 4 vol. in-folio; le premier parut en 1708.

2. D. Jean de Ciry, de Compiègne, profès à St-Faron de Meaux le 3 mars 1683, à l'âge de 19 ans; décédé à St-Nicaise de Reims le 27 novembre 1734. Ce religieux avait aussi fait des copies et des collations de manuscrits des Lettres des papes pour D. Pierre Coustant (Lettre datée de St-Jean de Laon, 18 juillet 1705, à D. P. Coustant, ms. fr. 12803, f. 179-180).

3. D. Pierre Thiébault, né à St-Seine, dioc. de Langres, fit profession à St-Faron à l'âge de 20 ans, le 5 septembre 1681 et mourut à Fécamp le 22 janvier 1725. Il fut prieur de St-Jean de Laon de 1696 à 1702.

4. Ms. fr. 19648, f. 47-48.

II.

D. Martène à D. Thierry Ruinart

1704, 27 février.

Raisons pour lesquelles il n'a pas admis que S. Brunon ait été le maître d'Urbain II.

Pax Christi.

(Pour D. Thierry).

Mon Révérend Père,

Puisque vous voulez que je vous dise les raisons qui me font douter que S. Bruno ait été maître d'Urbain II, je vous dirai que je n'en ai qu'une, savoir que Urbain II étoit plus âgé que S. Bruno ¹. L'on prétend que ce saint est mort âgé de 51 ou 52 ans, l'an 1001, après avoir été dix-sept ans chartreux. Ainsi il faut qu'il se soit retiré dans la solitude à l'âge de 36 ou 37. Et assurément il n'y a pas d'apparence qu'il entreprit de fonder un ordre si austère dans un âge plus avancé. 3 ans après sa retraite, c'est-à-dire environ l'an 40 de son âge, Urbain fut créé pape. Avant que d'être pape, il étoit évêque d'Ostie, avant que d'être évêque il avoit été religieux de Cluni, avant que d'être religieux, il avoit été archidiacre et chanoine de Reims. Il avoit passé sans doute quelques années dans tous ces états. Je vous demande donc à quel âge S. Bruno a pu être son maître ? Je vous prie de présenter mes respects au R. P. Prieur ² et de vous souvenir de moi dans vos prières, j'en ai un besoin extrême. Je vous prie aussi de saluer de ma part D. Pierre Coutant, D. Edmond ³ et vos collègues et de me recommander à leurs prières. Je suis,

mon Révérend Père,

votre très humble et aff. confr.,

Fr. EDMOND MARTÈNE.

Ce 27 février 1704.

Au Révérend Père Dom Jean Mabillon, religieux bénédictin à St-Germain des Prez à Paris ⁴.

1. Les Actes d'Urbain II, préparés par D. Ruinart dès 1706, ont été publiés dans le t. III des *Œuvres posthumes de D. Jean Mabillon*. 1724, p. 1-410. Ruinart admet que S. Bruno fut le maître d'Urbain II à Reims et discute l'opinion de Martène (p. 5-6).

2. D. Arnoul De Loo.

3. Probablement D. Edmond Duret, professeur de philosophie à St-Germain-des-Prés en 1702, de théologie en 1704 (Tassin, 730-735 ; U. Berlière, *Nouveau supplément*, t. I, p. 198).

4. Bibl. nat. Paris, lat. 16997, f. 372. Ce manuscrit contient La vie d'Urbain II. par D. Ruinart.

III.

D. Simon Champenois à D. Jean Gelé.

1707, 14 juillet.

Il travaille à un abrégé des traités moraux de S. Augustin sur S. Jean ; propose une variante.

Pax Christi.

Mon Révérend Père,

Une personne de qualité ayant envoyé acheter les épistres de St Jérôme de D. Guillaume Roussel¹ chez le libraire marqué dans le livre, l'on a fait réponse qu'elles estoient interdites. C'est Mad. de Quincy à laquelle j'avois donné l'adresse — et le libraire a dit qu'il n'y en avoit plus. — Combien se vendent-ils ?

Je m'occupe à abréger les traités moraux de St Augustin et entre autres sur St Jean et je les tourne en françois. Sur l'épître de St Jean traité premier, chap. 1^{er} je trouve : *male vis esse securus, sollicitus esto*². L'édition de Louvain porte la mesme chose ; cependant il me semble qu'il faut : *male non vis esse securus*, — je prie votre R^{ce} de me mander si je me trompe ou le livre — et la raison de mon erreur. — Sommes-nous encore du monde, comment tout va-t-il, quand mourrons-nous ? — Il y a 5 ans que je demeure icy. Je me plais extrêmement à mon bel ouvrage.

Mon Révérend Père

votre très humble et très obéissant confrère,

FR. SIMON CHAMPENOIS m. b.³.

A St-Fiacre le 14 juillet 1707.

Au Révérend Père Dom Jean Gelé⁴, religieux bénédictin en l'abbaye de St-Germain-des-Prés à Paris⁵.

1. D. Guillaume Roussel publia les *Lettres de S. Jérôme en français* en 3 volumes, les deux premiers en 1703, le 3^e en 1707 ; il y eut une réédition en 1713, 3 vol. in-8°.

2. C'est la leçon adoptée par l'édition bénédictine (Tract. I, c. I, n. 7 ; P. L. 35, col. 1933). Le troisième volume, contenant ce Traité, parut en 1689.

3. Dom Simon Champenois, né à Reims le 25 mars 1644, profès à St-Remi le 29 septembre 1662, décédé à St-Nicaise le 20 octobre 1718 (*Catal. gén. des manuscrits. Départements*, t. XXXIX, p. 936 ; U. Berlière, *Nouveau Supplément*, p. 104).

4. D. Jean Gelé, profès à St-Remi de Reims le 23 septembre 1666, renvoyé à St-Germain-des-Prés en 1690, décédé le 6 juillet 1725 (Tassin, *Hist. litt.*, p. 473-476).

5. Ms. lat. 12317, f. 96-97.

IV.

D. Maur Audren à D. Jean Gelé
[1707].

Découverte d'un manuscrit d'Yves de Chartres à la Chartreuse du Parc.
Organisation possible des recherches dans les diverses provinces de la Congrégation.

Pax Christi.

Pour le R. P. Dom Jean Gellé ¹.

Mon Révérend Père,

Vous avez l'obligation du mss. des lettres d'Ives de Chartres à Dom Alexis Lobineau ² qui le déterra dans la chartreuse du Parc en la présence de Mgr de Baïonne et de M^r le marquis de Tressan que j'avois accompagné dans ce voyage. Je le demanday dans le moment au P. Dom Prieur pour vous. Il me le promit. Je compte d'y envoyer cette semaine un exprès pour le prendre, et j'espère que vous le pourrez avoir avant la fin de l'année. Nous verrons dans la suite si on trouve quelque chose dans le diocèse qui puisse éclairer les difficultés que vous me proposés. Il me semble que vous devriez écrire sur vos difficultés à tous les visiteurs des Provinces qui donneroient le soin aux supérieurs de leurs départemens de faire examiner toute chose à quelques religieux intelligens. Par ce moyen vous pourriez faire quelque chose de bon. Nous avons des secours qu'on ne trouve point ailleurs. Mais il faut un peu se donner du mouvement. Pardon de la liberté avec laquelle je m'explique.

Je suis avec respect et estime,

mon Révérend Père,
Votre très humble et très obéissant
serviteur et confrère,
F. MAUR AUDREN, m. b. ³.

1. D. Jean Gelé préparait l'édition des œuvres d'Yves de Chartres, qui est restée manuscrite (Tassin, p. 473-476). Les matériaux en sont conservés à la Bibl. nat. de Paris, ms. 12317-12318 (U. Berlière, *Nouveau Supplément*, t. I. p. 238). L'autorisation d'imprimer Yves de Chartres lui fut donnée par D. Ch. de l'Hostallerie, vicaire général de la Congrégation, le 12 avril 1714 (ms. 12317, f. 11).

2. L'historien bien connu de Bretagne.

3. Un des hommes les plus éclairés de la Congrégation de St-Maur, bien connu depuis le travail d'Arth. de la Borderie, *Correspondance histor. des Bénédictins Bretons*, Paris, 1886; v. Tassin, p. 469-470; Berlière, *Nouveau Supplément*, t. I, p. 22-23. D. Audren était alors abbé de St-Vincent du Mans.

La lettre ne porte aucune indication de lieu ni de date; elle a été certainement expédiée en 1707 (Ms. lat. 12317, f. 10); voir la lettre VIII.

V-VII.

D. Hubert Maillard à D. Jean Gellé.
1707, 8 avril, 26 septembre, 16 novembre.

Collation de textes pour D. Gellé.

Pax Christi.

Mon Révérend Père,

Nous avons collationné plusieurs feuilles du manuscrit avec l'imprimé et écrit un grand cahyer tant de variations que de pièces qui ne se trouvoient pas dans l'imprimé ; à présent nous sommes arrivés à un tel point qu'il n'est plus possible de rien collationner. Tout est différent dans les deux, il faut absolument copier tout le manuscrit ou déchirer tout l'imprimé, quoique les matières dont il est parlé dans les deux soit la même. Ma pensée est que l'auteur de l'édition a fait de son chef des traitez étendus, commentés, expliqués sur ce qu'il a trouvé de raccourcy dans le ms ; ou le copiste du ms. a mis seulement en abrégé ce qu'il a trouvé plus étendu dans les autres cahyers ms. Votre Révérence aura la bonté de me marquer ce qu'elle souhaite que je fasse. J'ay été bien fâché de me voir arrêté tout d'un coup dans un travail où je prenois goût. J'attendray s'il vous plaît vos instructions pour continuer, et je seray toujours avec un parfait respect, mon Révérend Père,

Votre très humble et très obéissant serviteur et confrère

FR. HUBERT MAILLARD, m. b. ¹.

A Auxerre, 8 avril 1707.

Au Révérend Père Dom Jean Gellé, religieux bénédictin
en l'abbaye de St-Germain-des-Prez à Paris ².

2. 1707, 28 septembre.

(Pour le R. P. D. Jean Gellé).

Pax Christi.

Mon Révérend Père,

J'ai parcouru fort exactement tout le manuscrit de la Panorme d'Ive de Chartres, je n'y ay rien trouvé du tout qui pust prouver que

1. D. Hubert Maillard, né à Flavigny, profès à St-Faron de Meaux le 21 septembre 1681, décédé à Flavigny le 18 novembre 1710, visiteur de la province de Bourgogne (Tassin, p. 782).

2. Ms, lat. 12317, f. 23-24.

cet ouvrage soit postérieur à Ive... (détails sur ce ms)
Si je peux quelque autre chose pour le service de votre Révérence,
je la prie de me tailler ma besogne et de me croire surtout.....

fr. HUBERT MAILLARD, m. b.

Auxerre, 28 septembre 1707 ¹.

3. 1707, 16 novembre.

Pax Christi.

Mon Révérend Père,

J'ay examiné le 8^e livre de notre manuscrit, comme Votre Révérence le souhaite, et je n'y ay rien trouvé qui soit conforme à tout ce que porte votre lettre, excepté que les deux derniers articles commencent effectivement l'un par *Adrianus papa*... et l'autre par *Leo papa*... Le premier article contient 15 lignes et le second 20 après quoy : Explicit liber 8^{us}. Ensuite sont encore plusieurs articles...

Voilà, mon R. P., tout ce que je trouve à répondre à vos intentions. Si votre Révérence souhaite quelque autre chose, je le prie de me le marquer...

f. HUBERT MAILLARD, m. b.

A Auxerre, ce 16 novembre 1707.

Au Révérend Père Dom Jean Gellé à St-Germain-des-Prez à Paris ².

VIII.

D. Maur Audren à D. Jean Gelé.

1708, 1^{er} janvier.

Envoi du manuscrit de la Chartreuse du Parc ; utilité d'une *Bibliotheca scriptorum ordinis S. Benedicti*.

Pax Christi.

Mon Révérend Père,

Je me suis donné l'honneur de vous mander que vous auriez le mss. d'Ives de Chartres avant la fin de l'année 1707 ³. Mais vous

1. Ms. lat. 12217, f. 6.

2. Ib., f. 7.

3. Il a été question de ce manuscrit dans la lettre IV.

l'aurez au commencement de 1708 ¹. Je le fis mettre au messenger de Paris jeudy dernier, et il doit être à Paris avant ma lettre. Vous aurez soin de le faire retirer, de le conserver et de me le renvoyer dès que vous en aurez fait l'usage que vous souhaités. Vous pourrez compter que je ne négligeray rien au Mans de tout ce qui vous pourra être utile pendant que j'y demeureray. Vous me ferez plaisir en me marquant la réception du paquet, de m'apprendre où en étoit resté le R. P. Mabillon de ses Annales de l'ordre. Je l'avois exhorté de travailler en faisant son histoire de l'ordre de nous donner un ouvrage qui manque à l'ordre. C'est *Bibliotheca scriptorum ordinis S. Benedicti* ². Je ne scay s'il y aura travaillé. J'espère que vous nous apprendrez toutes les nouvelles des ouvrages de nos RR. Pères. Je présente mes très humbles respects au R. P. Prieur ³, luy souhайте une heureuse année et à Votre Révérence et suis avec respect et estime, mon Révérend Père,

Votre très humble et très obéissant serviteur et confrère

FR. MAUR AUDREN, m. b.

Le 1^{er} jour de l'an 1708.

Au Révérend Père Jean Gellé, bénédictin à St-Germain des Prez à Paris ⁴.

IX.

D. Jacques De Moré à D. Jean Gelé

1711, 15 novembre.

Collation d'un manuscrit d'Yves de Chartres à St-Evroult.

Pax Christi.

Mon Révérend Père,

J'ay l'honneur de vous rendre comte aujourd'huy du travail dont le R. P. Prieur ⁵ m'avoit chargé pour vous il y a quelques

1. Dans une lettre de D. Audren à D. Gellé, datée du Mans le 11 juillet 1708, on lit : « Le R. Dom Nicolas Doé m'a remis à Marmoutiers le ms d'Yves de Chartres et il est présentement entre les mains du R. P. Prieur de la Chartreuse du Parc. » (Même ms. f. 2.)

2. Hélas ! ce vœu n'a pas encore été réalisé d'une façon satisfaisante.

3. D. Arnoul de Loo, qui devint plus tard général de la congrégation.

4. Ms. lat. 12317, f. 8-9.

5. D. Jean Irrebert, né à Rouen, profès à Lyre, à l'âge de 21 ans, le 2 août 1668, mort au Bec le 18 avril 1727. Au fol. 118 il a écrit une lettre à D. Jean Gelé : « je souhайте de tout mon cœur que le travail de D. J. De Moré luy (= à D. J. Gelé) soit utile ». Si il y avoit icy lieu de luy rendre quelqu'autre service, je me feray toujours un véritable plaisir de m'y employer... »

mois. En le commençant par les Épîtres, je cru pouvoir les confronter selon l'ordre qu'elles sont imprimées ; mais ayant remarqué qu'il me seroit plus facile de m'attacher à l'ordre qu'elles gardent dans le manuscrit, je l'ay préféré, parce que je pensois que cela seroit plus exact. Voilà d'où vient qu'elles sont si dérangées dans ma confrontation. J'ay mis en deux colonnes la leçon de l'imprimé, et celle du mss. et j'ay eu soin de marquer à côté les chiffres qui font voir comment elles se correspondent. Celui qui a fait le catalogue de nos ms. s'est trompé dans le comte des épîtres, et il y a pris deux gros alinéa du ms. qui sont les deux parties du prologue d'Yves sur le Décret pour deux épîtres. Dans chaque correction j'ay tiré une ligne sur les mots dont la leçon est différente afin qu'elle s'aperçoive plus aisément. Vous trouverez une épître copiée toute entière : parce que ne la trouvant point à part dans l'édition, je ne croyois qu'elle y fût du tout, quoique depuis ce temps-là le R. P. Prieur m'eut fait voir votre lettre qui m'a appris que cette épître à Guillaume, abbé de Fescamp, est la fin d'une autre dans l'édition. Pour les Sermons je n'ay pu garder l'ordre qu'ils ont dans les manuscrits, les ayant confronté sur deux mss. où ils ne gardent aucun rang, et où même il n'y a rien qui les attribue à Yves ¹. Voilà, je croy, mon Révérend Père, ce qu'il étoit à propos de vous spécifier ; en m'offrant de m'employer pour vous avec plaisir si vous avés besoin de moy. Je prie votre Révérence de croire qu'elle me trouvera toujours prêt à luy marquer avec combien de respect je suis

mon Révérend Père

Votre très humble et très obéissant serviteur et affectionné confrère.

F. JACQUES DEMORÉ, m. b. ²

S. Evroul, 15 novembre 1711.

* Au Révérend Père Dom Jean Gelé, religieux bénédictin à l'abbaye de St-Germain-des-Prés à Paris ³.

1. Le travail de D. J. De Moré se trouve dans le ms. lat. 12317, f. 45-60.

2. D. Jacques De Moré, né à Mondoubleau, diocèse de Blois, fit profession à l'âge de 18 ans à Vendôme le 1^{er} septembre 1700 et mourut à St-Remi de Reims le 9 avril 1717.

3. Ms. lat. 12317, f. 117-118.

X.

D. Richard Housset à D. Jean Gélé
1713, 13 octobre.

Collation d'un manuscrit d'Yves de Chartres au Bec.

P. C.

Au Bec ce 13 octobre 1713.

Mon Révérend Père,

Je vous envoie ce que vous souhaitez d'Ives de Chartres ; il n'est pas entier comme je l'aurois souhaité, il y en manque bien la moitié, le reste a été perdu. Les autres ouvrages que j'ay marquez dans la feuille sont plus entiers, et je ne croy pas qu'il y manque rien si ce n'est au premier qui n'a point de commencement. Si je pense vous rendre quelque autre service, je vous prie d'être persuadé que je m'y employeray de mon mienx et que je suis toujours

mon Révérend Père,

Votre très humble serviteur et affectionné confrère

Fr. RICHARD HOUSSET, m. b. ¹

XI.

D. Paul Susleau à D. Bernard de Montfaucon
s. l. n. d. (avant 1715).

Transcription d'homélies de S. Chrysostôme dans la bibliothèque de Colbert ; ennuis des courses aux bibliothèques ; délations.

P. C.

Mon Révérend Père,

Je vous envoie l'homélie que vous m'avez ordonné de transcrire avec une collection d'un assez grand nombre d'homélies que je n'ai point trouvé dans l'imprimé, et qui cependant sont toutes marquées de St-Chrysostôme ². Je vous supplie de voir si dans les

1. D. Richard Tanneui Housset, de Rouen, profès à Lyre le 25 février 1682, mourut à St-Étienne de Caen le 2 juillet 1723. Il collationna également les manuscrits d'Isidore de Séville pour D. Jacques de la Porte (Robert, *Supplément*, p. 56 ; U. Berlière, *Nouveau Supplément*, t. I, p. 284-285) et ceux d'Origène au Bec, à Jumièges, à Beauvais, à Caen, à Évreux, etc., pour D. de la Rue (Bibl. nat. Supplément grec, mss. 285-286, 289-290, où l'on trouve des lettres de ce mauriste).

Cette lettre se trouve dans les papiers de D. Gélé (ms. lat. 12317, f. 12).

2. D. Montfaucon publia son édition des œuvres de S. Jean Chrysostome de 1718 à 1738. Dans le ms. Supplément grec de la Bibl. nat. 437, f. 29-63 on trouve : « Codex in Mattheum III^m D. Foucant collatus cum edit. Morel 1636, par Dom Paul Susleau » (note de D. B. de Montfaucon). Il y a aussi dans le ms. Suppl. grec 267, f. 156-158, une copie d'une homélie de S. Jean Chrysostome du ms. Colbert 364 par ce religieux, et une lettre de lui s. l. n. d. à D. B. de Montfaucon (f. 159).

manuscripts 340, 5108, 164 et 2443 il n'y a point d'homélies qui méritent d'être transcrites afin que nous le fassions avant que de renvoyer les manuscrits. Je vous envoie aussi une liste des pièces sur lesquelles nous n'avons point trouvé de manuscrits dans la bibliothèque de Colbert, une autre des pièces que nous trouvons dans les manuscrits déjà vus; enfin une troisième, où je vous marque celles que vous avez marquées par o dans votre petit catalogue et dont nous n'avons rien trouvé.

S'il faut revoir les mmss. qui ont été déjà collationnés, pour faire les pièces que vous demandez, faites-nous la grâce d'envoyer une personne pour nous les choisir et nous enverrons un domestique pour les apporter au jour que vous nous marquerez. Car pour ce qui me regarde, quelque besoin que vous en aiez, je vous promets que je n'irai plus aux bibliothèques à moins que vous n'y mettiez bon ordre. Ce n'est pas que je me lasse de travailler pour votre Révérence. Je l'ai fait avec plaisir depuis trois ans, et depuis un an et plus, D. Grisel¹ et moi avons assez couru les bibliothèques pour vous persuader du contraire; nous l'avons fait d'abord pour chercher les pièces que vous nous demandiez, plutôt dans le désir de vous obliger que dans la vue de la récompense que vous nous promettiez. Il a fallu ensuite y aller pour les pièces détachées, et assez souvent parce qu'y aiant fort peu de ces pièces dans 4 ou 5 manuscrits, cela ne duroit point longtems. Quand nous y allions, nous n'avertissions pas chaque particulier que nous sortions pour la bibliothèque, qui ne nous a jamais servi de prétexte pour courir. Qu'est-il arrivé de là, mon Révérend? C'est que de lâches délateurs, ennemis de la paix, pour se venger de notre retour et de ce que notre protestation avoit arrêté leurs pouvoirs, ne cessent de déclamer à St-Germain que nous sommes des coureurs, gens sans régularité, intrigués dans des affaires dangereuses. Et le mal qu'il y a, c'est qu'on le croit. C'est que cela se répand dans la province. A tout moment ils sont à allumer notre prieur contre nous, à lui dire qu'en arrivant il devoit nous séparer. Et il est assez bon pour le croire, et quand nous avons été une fois à la bibliothèque entre le dîner et vêpres, car nous n'avons point de termes plus long, et c'est ce qui fait que nous ne faisons les choses qu'à demi, quand, dis-je, nous avons été une fois à la bibliothèque,

1. D. Guillaume Grisel, né à Cany, dioc. de Rouen, profès à Lyre le 21 octobre 1696 à l'âge de 22 ans, décédé le 8 janvier 1750 à St-Ouen de Rouen. Ce fut aussi un ardent appelant (*Le Cerf, Hist. de la Constitution « Unigenitus »*, p. 312-315). Il fut exilé des Blancs-Manteaux à Préaux en 1715.

cela suffit pour nous dire que nous ne faisons que sortir, quand par hazard on a besoin de sortir une heure sur la semaine, quelque besoin qu'on en ait, tandis qu'il n'y a personne qui ne sorte pour le moins deux fois la semaine, sans qu'on lui dise rien, non pas même à ceux qui sortent autant de fois que Dieu fit de jours, plutôt deux fois qu'une.

Il est vrai qu'ayant représenté l'injustice de cette conduite à notre R. P. Prieur, il me dit que quand ce seroit pour la bibliothèque, il ne me refuseroit point. Mais faudra donc avertir chaque particulier que je vais à la bibliothèque, pour ne pas m'exposer à faire parler, encore ne me croira-t-on point ; on dira toujours que c'est un prétexte pour aller voir les séculiers, pour faire des connoissances, pour dire, nous voilà les exilés des Blancs-Manteaux. Ce sont-là les discours ordinaires qu'on nous tient. Ainsi, mon Révérend Père, il est plus à propos pour moi de me tenir renfermé en faisant le travail que vous m'ordonnerez, et d'attendre avec patience la fin de ce règne que de donner occasion à de mauvais esprits en allant aux bibliothèques.

Je n'ai pas eu l'honneur de vous parler de cela chez vous, parce que je n'ai appris tous les rapports qu'on faisoit de nous qu'après vous avoir quitté, et le lendemain étant icy de retours. Et je ne me laisse point icy aller à mon imagination, je sai tout cela de science certaine. On en a parlé à St-Germain à votre R. P. Prieur ; on l'a dit à St-Faron, le P. Prieur m'en fait avertir, de plus j'en connois les auteurs. Je sai qu'une personne d'icy m'a rendu plusieurs mauvais services auprès de notre P. Prieur, qu'elle l'a empêché plusieurs fois de me faire plaisir. Je l'ai nommé au R. P. Prieur cette personne, il en est convenu. Je ne doute point qu'il n'y en ait plusieurs encore. Et ce n'est rien de ce qu'on dit contre moi. Dom Grisel est encore plus en but. Ainsi voiez, mon Révérend Père, si je n'ai point raison de me ménager et de prier votre Révérence de m'aider en cela, en me faisant choisir les manuscrits que j'aurai soin d'envoyer chercher. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

mon Révérend Père
votre très humble et obéissant serviteur,
FR. PAUL SUSLEAUË m. b. r.

1. D. Paul Susleauë, né à Grandvilliers, au diocèse d'Amiens, fit profession à St-Faron de Meaux à l'âge de 20 ans le 25 septembre 1704, et mourut à St-Riquier le 7 novembre 1757. Lorsqu'il écrivit cette lettre à Monttacon, il se trouvait au monastère des Blancs-Manteaux à Paris. Il fut impliqué dans les querelles jansénistes, et D. Lecerf en parle longuement dans son *Histoire de la constitution Unigenitus*, p. 58, 237, 312, 315, 328. Il fut au Tréport en 1715, à St-Valery en 1720, puis en 1731 enlevé de Rebais et enfermé à la Bastille d'où il fut élargi en 1733 et relégué à St-Basle.

(s. l. n. d.).

[f. 291] Catalogue des pièces qu'on ne trouve point dans le catalogue de la bibliothèque de Colbert.

Celui des pièces marquées par o dans le petit catalogue et qu'on ne trouve point.

Catalogue des pièces dont les manuscrits paroissent avoir été déjà faits, et cependant dont on n'a pas de collations.

[au v^o] Au Révérend Père Dom Bernard de Montfaucon, religieux bénédictin à St-Germain des Prés à Paris ¹.

XII.

D. Maur Audren à D. B. de Montfaucon

1717, 21 juillet.

Mesures à prendre en vue de préparer le recueil des *Historiens des Gaules* invitation à venir au Mans; utilité de l'appui de l'abbé Renaudot.

P. C.

Mon Révérend Père,

Je ne crois pas que mon voyage à Paris soit nécessaire. Quelques entretiens et quelques conférences que nous aurons icy sur la matière en question dans le temps que vous nous viendrés voir avec vos deux associés nous mettront en état d'arranger nos plans et nos projets et de mettre tout en ordre. Vous trouvant à la teste de l'entreprise, il sera très facile de vous donner les ouvriers qui vous conviendront et dont il faut vous laisser le choix pour travailler sous votre direction à Paris ². On pourroit même mettre deux ou trois religieux à St-Denys qui ébaucheroient la besogne et qui seroient aussi sous votre direction. L'examen du thrésor des Chartes du Roy, de la Chambre des Comptes, du Parlement et autres archives de Paris, sera d'une longue discussion. Il est vray qu'on n'y trouvera rien que pour la troisième Race et pendant qu'on occupera du monde dans ces archives, on pourroit disposer tous vos matériaux pour les deux premières avec tout ce qui doit précéder, tiré des anciens historiens grecs et romains. Il faudra aussi avoir un dessinateur pour prendre les sceaux et autres pièces antiques. Je crois que pour mettre tout cela en ordre de bataille, nous n'aurons pas grande difficulté sous l'autorité de Monseigneur le Chan-

1. Ms. fr. 17712, f. 230-231.

2. Il s'agit de la préparation du recueil des *Historiens des Gaules*, qui fut confié à D. Bouquet.

celier¹. Il y aura plus de difficulté de choisir des ouvriers qui soient propres pour travailler dans les archives des provinces du Royaume. Comme nous ne connoissons pas les sujets, il faudra bien s'en rapporter au choix des visiteurs qui souvent ne les connoissent pas trop. Je vous ay marqué que mon voiage à Paris ne me paroïssoit pas absolument nécessaire, et que votre voiage au Mans avec vos deux aides de camp, que j'embrasse de tout mon cœur, pourra suppléer à toutte chose.

J'ajoute que ma figure à Paris feroit de la peine à des gens que vous connoissés, et je seray ravi de leur épargner la peine que je leur pourrois causer. La crainte et la frayeur de cette apparition les portera à vous accorder plus facilement ce voiage². Marqués moy dans quel temps nous pourrons avoir cet honneur. Il me semble que Monseigneur de Cambray³ a assez d'autorité sur M^r l'abbé Renaudot⁴ pour le porter à jouer un autre rolle, et vous pourriez, en lui exposant simplement le fait, l'engager au moins à garder le silence, s'il ne vouloit pas travailler en notre faveur; je dis en notre faveur, car si vous pouvez bien vous passer de nous, nous ne pouvons nous passer de vous, et il faut absolument que vous soiez à la teste de cet ouvrage et que vos deux aydes de camp vous succèdent. Aimés moy toujours, mon très cher Dom Bernard, je demande la même grâce à Dom Charles⁵ et à Dom Martin⁶, je suis à tous trois plus que personne

mon Révérend Père,

Votre très humble et très obéissant serviteur,
FR. MAUR AUDREN, m. b.

1. M. D'Aguesseau, qui en cette année même, approuva le projet que lui soumettait D. Audren de faire entreprendre une nouvelle édition des Historiens de France.

2. D. Audren avait été assistant du général de 1714 à 1717. On peut voir par la lettre du 23 juin 1717, adressée à Montfaucon, les origines du projet et la suite que D. Audren lui aurait donnée s'il était resté à Paris (A. de la Borderie, *Correspondance des Bénédictins bretons*. Paris, 1880, p. 267-268). Une lettre du 23 février 1723 fait part du bonheur qu'il goûte au Mans, loin des intrigues de la capitale (*ib.*, p. 269).

3. Jean d'Estrées.

4. D. Audren lui avait écrit en sortant de Marmoutier afin de faire confier cette œuvre à D. Montfaucon. « Il me paraît, par une lettre de dom Edmond Martenne, ajoute-t-il, qu'il [Renaudot] ne seroit pas fâché d'en être l'intendant » (*ib.*, p. 268). Renaudot était un des habitués de l'abbaye de St-Germain, à laquelle il légua sa bibliothèque. Voir E. de Broglie, *Bernard de Montfaucon et les Bernardins*. Paris, 1891, t. II, p. 30-34; Ant. Villien, *L'abbé Ensebe Renaudot*. Paris, 1904, p. 152-155.

5. D. Charles de la Rue, associé aux travaux de D. Montfaucon depuis 1712 (Tassin, p. 571).

6. D. Martin Bouquet, associé également aux travaux de D. Montfaucon, fut chargé en 1723 d'entreprendre la collection des Historiens des Gaules (Tassin, p. 694-695).

Le 21 juillet 1717 ¹.

Au Révérend Père, Dom Bernard de Montfaucon, religieux bénédictin en l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés à Paris.

XIII.

D. François Méry à D. Bernard de Montfaucon

1720, 26 juin.

Communication à propos de quelques pièces conservées dans le trésor de la cathédrale d'Orléans; souscription au supplément des *Antiquités*.

P. C.

Mon Révérend Père,

J'ai appris que vous alliez donner quelques volumes de Supplément à vos *Antiquités* ². Je crois que vous ne serez pas fâché d'apprendre qu'il y a dans le Cabinet de la cathédrale de cette ville quelques morceaux antiques, entre autres choses une Bacchanale qui est fort belle. Je ne sais si elle est fort ancienne. Si vous voulez, je ferai tirer ce qui me paroîtra plus propre pour votre dessein, et je vous l'enverrai. J'espère que vous ferez savoir si l'on souscrit pour votre Supplément et combien il faut, car nous avons dans notre bibliothèque publique vos *Antiquités*. Je suis avec respect,

mon Révérend Père,

Votre très humble et très obéissant serviteur et confrère,

Fr. MÉRY ³.

A Bonne Nouvelle d'Orléans ce 26 juin 1720.

Au Révérend Père Dom Bernard de Montfaucon, religieux bénédictin à l'abbaye de St-Germain des Prés à Paris ⁴.

1. Bibl. nat. Paris, Collection de Champagne, t. 143, t. 3-4. La lettre n'indique pas le lieu d'origine, mais il y a la marque de la poste du Mans. Elle a déjà été publiée dans le *Cabinet historique*, 1857, t. III, p. 187-188. J'ai eu devoir la rééditer, parce qu'elle est caractéristique pour l'histoire littéraire des Bénédictins de St-Maur et n'est pas toujours accessible.

2. Le *Supplément* parut en 1724.

3. D. Méry était bibliothécaire de Bonne-Nouvelle à Orléans. On sait que Guillaume Prousteau, doyen d'Orléans, avait légué sa bibliothèque au monastère à condition qu'elle fût publique. D. Méry en publia le Catalogue : *Bibliotheca Prustelliana*, Orléans, Rouzeau, 1721, 4° (Tassin, p. 424-430).

4. Ms. fr. 17719, f. 218-219.

XIV.

D. Claude du Pré à D. Bernard de Montfaucon
1720, 24 novembre.

Il propose à D. Montfaucon de prendre comme élève et aide D. Nicolas Toustain ; éloge de ce religieux.

P. C.

Mon Révérend Père,

La maladie de notre Père Secrétaire m'ayant obligé de prendre en sa place le R. P. Dom Nicolas Toustain ¹, soubrieur de l'abbaye de Lyre, je l'ai vu s'occuper à dessigner plusieurs tombeaux pour l'usage de Votre Révérence. J'ai applaudi à son travail et à son assiduité, et je ne puis aussi que je n'applaudisse au grand désir qu'il a d'aller se perfectionner sous Votre Révérence. Le témoignage que je vas rendre à Votre Révérence de ses talents ne sera pas normand, quoique rendu en Normandie. D. Nicolas Toustain est un religieux de 34 ans, d'une belle physionomie, d'une taille au-dessus de la médiocre, d'un cœur qui est tout à ses amis, d'une humeur très douce et très sociable, jamais de mauvaise humeur, toujours égal, les mœurs très innocentes, l'esprit bon, étendu, ayant des connoissances presque de tous les arts. Il scait et a enseigné les langues pendant un an. Il est bon grammairien, scait sa philosophie et théologie en bon écolier. Il brulle de travailler, mais il souhaiteroit être sous les yeux d'un habille maître à qui il rendit service et qui en même temps lui fixat son travail et lui donnat sa tâche. Voilà ce que j'en scai par moi-même. Il ne tiendra qu'à Votre Révérence de se mettre au fait de ce religieux en obtenant la permission du très R. P. Général : qu'il aille porter ce qu'il a fait pour son service. Il est au reste bien noble, d'une famille très bien alliée dans la basse Normandie ; il a trois frères lieutenant dans le service. Votre Révérence excusera ma liberté ; c'est le zèle pour tout ce qui la regarde qui m'a porté à faire cette démarche. Elle verra par là que présent comme absent je suis toujours d'un dévouement respectueux,

mon Révérend Père,

Votre très humble et très obéissant serviteur,
Fr. CLAUDE DU PRÉ, m. b. 3.

1. D. Nicolas Toustain, frère de D. Charles, travailla pendant quelque temps à la réédition du Glossaire de Du Cange (Tassin, p. 632).

2. D. Denis de Sainte Marthe.

3. D. Claude Dupré fut nommé visiteur de Normandie au chapitre qui s'ouvrit à Marmoutiers le 29 juillet 1720 : il fut élu général au chapitre de 1736 (Vaucl. *Nécrologe... de St-Germain-des-Prés*, Paris, 1896, p. 181-189).

A l'Abbaye de Lyre, d'où je pars pour celle de Tyron par Nogent-le-Rotrou, Perche, 24 novembre 1720 ¹.

XV.

D. François Méry à D. B. de Montfaucon.
1720, 29 novembre.

Envoi de dessins ; demande de médailles en double ; impression du catalogue de la bibliothèque de M. Proustau ; réponse aux critiques de Le Clerc sur Moreri.

P. C.

Mon Révérend Père,

Plusieurs raisons m'engagent à vous écrire. La première, c'est pour vous prier d'avoir la bonté de m'envoyer le titre, le nom de la ville, de l'imprimeur et l'année de l'impression de notre Hésychius, parce que l'on va bientôt imprimer le cahier où il est placé ². Je ne sais si l'on n'en a plus besoin, il y a plus de 3 mois qu'il est à Paris. La Bachanale que je vous fais tirer est finie ; si vous voulez, je vous l'enverray ou bien je vous la ferai tenir avec deux ou trois autres pièces que je vais faire tirer pour vous ; vous en serez quitte à bon marché, et tout cela ne vous coûtera guères que 4 l. Notre R.P. Prieur m'a dit que vous aviez beaucoup de médailles inutiles. Si vous voulez m'en faire présent, elles augmenteront le nombre de celles que j'ai ; quand j'aurai fini mon catalogue, je travaillerai à les mettre en ordre. J'ai icy un imprimeur qui ne veut point mettre une préface et la vie du donateur de la Bibliothèque en un caractère plus gros que celui du catalogue qui est menu ; il ne veut point non plus imprimer un Index à la fin du dit catalogue. J'ai parlé à quelques-uns de nos conservateurs et j'ai écrit aux autres qui ne sont pas icy ; je ne sais si je viendray à bout de ce qui me paroît juste et raisonnable. On attend avec impatience vos deux tomes de S. Chrysostome. Je vous avois parlé d'une critique de M. Le Clerc sur Moreri, mais on vient de répondre à ce dit M. Le Clerc et on le relève fort bien des fautes qu'il a commises et surtout à l'égard de M. Arnauld et d'autres. Cette pièce est intitulée *Discussion critique et théologique des Remarques*, etc. ³. Je souhaiterois savoir

1. Ms. fr. 17706, f. 124-125.

2. *Hesychii Lexicon*. Haguenau. 1521 (*Bibl. Prustell.*, p. 146).

3. Voir L. Bertrand, *Vie, écrits et correspondance littéraire de Laurent-Josse Le Clerc*. Paris, 1888, p. 52-69. La pièce dont il est question dans cette lettre est une brochure in-8° de 96 pages imprimée au mois d'août à Orléans et qui avait pour auteur un « M. Thomas, docteur de Louvain ». Ce docteur n'étant autre que D. Méry lui-même (*ib.*, p. 59-60).

combien se vend la nouvelle édition de l'Histoire de France du Père Daniel imprimée en Hollande. Je ne sai quel auteur ie pourrois avoir pour les médailles des consules ; je ne crois pas que M. Vailant en ait parlé. Je suis avec respect et après avoir salué toute votre illustre société de Bernardins

Mon Révérend Père,

Votre très humble et obéissant serviteur et confrère,

Fr. FR. MÉRY, m. b.

A Orléans, ce 29 novembre 1720¹.

XVI.

D. Nicolas Toustain à D. B. de Montfaucon.

1720, 29 novembre.

Offre de services ; demande d'une direction

P. C.

Mon Révérend Père,

Monsieur Grave, après avoir eu la bonté de parler à votre Révérence en ma faveur, m'a fait scavoir que ce seroit luy faire plaisir de ramasser ce que je trouveroie d'antiquités qui regardent l'église. Le R. P. Visiteur² m'ayant pris pour luy servir de secrétaire dans les visites de quelques monastères voisins, j'ay employé le temps que j'ay pu ménager à rechercher tout ce qu'il pouroit y avoir de curieux et d'ancien, à le dessigner, ou à en prendre des mémoires que j'envoye à votre Révérence, afin que si elle juge qu'il y ait quelque chose qui mérite être dessigné, elle ait la bonté de me le marquer, parce que je ne suis pas assés informé de ses intentions pour m'attacher à dessigner ce qui me paroît le mériter³. Je vous supplie donc, mon Révérend Père, en cas que ma bonne volonté et mes petits services vous soient agréables de me dresser un plan sur lequel je puisse travailler, je vous promets que je ne m'en écarterai point. Favorisés, je vous conjure, mon Révérend Père, le désir que j'ay de travailler et d'employer mon temps utilement ; je me trouverois heureux si c'étoit sous vos yeux et en vous rendant service. Je suis.

Votre très humble et très obéissant serviteur,

fr. N(ICOLAS) TOUSTAIN, m. b.⁴.

1. Ms. fr. 17710. f. 220-221. Même adresse qu'à la lettre XIII.

2. D. Claude du Pré ; voir la lettre XIV.

3. On trouve dans le ms. fr. 17712, f. 283-284 : « Mémoire de ce qui m'a paru curieux et ancien dans les abbayes et les églises ». Il y est question de Lyre, St-Evroult, Le Bec, Préaux, Conches, La Noe, St-Taurin, et de la cathédrale d'Evreux.

4. Voir la lettre XIV.

A Lyre, le 29 de novembre 1720.

Si votre Révérence me fait l'honneur de faire réponse, je la supplie de l'adresser à Lyre par Conches.

Au Révérend Père Dom Bernard de Montfaucon, à l'abbaye de St-Germain-des-Prez à Paris ¹.

XVII.

D. François Méry à D. B. de Montfaucon.

1720, 15 décembre.

Envoi de dessins d'antiques.

P. Ch.

Mon Révérend Père,

Voilà l'antiquité que je vous avois promise ; je souhaite que vous en soiez content. Toutes les personnes qui ont vu l'exemplaire et ce que je vous envoie, avouent qu'on ne peut rien tirer de mieux. M^{rs} les Bibliothécaires espèrent que vous voudrez bien marquer que cela est tiré de leur Bibliothèque. Ils m'ont donné encore 3 figures que je ferai tirer pour vous. Je voudrois avoir d'autres occasions pour vous marquer combien je désire vous estre bon à quelque chose. Je vous suis très obligé des médailles que vous m'avez données et je vous en remercie de tout le cœur. Je suis avec respect,

Mon R(évérend) Père,
votre très humble et affect. confrère
FR. FRANÇOIS MÉRI.

A Orléans ce 15 déc(embre) 1720.

Je vous supplie de faire tenir l'incluse plutôt qu'il se pourra ².

XVIII.

Le même au même.

1720, 31 décembre.

Envoi d'un bas-relief ; notes sur Origène ; don de médailles ; travaux de D. Placide Porcheron et de D. Antoine-Michel Fouqueré.

P. C.

Mon Révérend Père,

Je me félicite d'avoir occasion de vous écrire à la fin de cette année ; je m'en sers pour vous souhaiter la nouvelle, pleine des

1. Ms. fr. 17712, f. 281-282.

2. Ms. fr. 17710, f. 222. Même adresse que dans la lettre XIII.

bénédiction du ciel et pour vous demander l'honneur de votre protection et de votre bienveillance. Je compte trop sur votre bon cœur pour pouvoir douter que vous me refusiez ces grâces, et je m'estimerai heureux d'être du nombre de ceux que vous honorez de votre amitié. Pour ce qui regarde le bas relief que je vous ai envoyé, il est d'ivoire, c'est une pièce qui n'est attachée à rien, et je ne sais à quoy cela a pu servir ; elle est ronde et de la hauteur de l'exemplaire que vous avez à présent, vous n'avez qu'à faire un rond avec la feuille sur laquelle elle est et vous aurez ce qu'est l'original dans sa figure. J'ai icy les livres d'Origène contre Celse, où il y a des notes manuscrites environ une page : elles sont apparemment ou de M. de Valois ou de M. Bigot. Si vous en avez besoin, il n'y a rien que je ne fasse pour vous marquer mon parfait attachement. Nous avons encore bien de livres, où il y a de pareilles notes. Quand j'aurai fini l'impression de mon catalogue ¹, je pourrai les ramasser toutes. Je vous remercie des médailles que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Si vous voulez avoir la bonté de m'envoyer celles dont vous me parlez, vous pourrez les donner à Dom Prudent Maran qui doit m'envoyer les journaux. Je vous supplie de me dire quels sont les ouvrages auxquels travaillait défunt le P. Porcheron ². M. Pinsson dit qu'après avoir donné la Géographie de l'Anonyme Ravennois, il travailloit encore à un autre ouvrage qui devoit paroître. Je ne sais si Dom Michel Foucré n'a donné que son Concile de Jérusalem ³. On m'a parlé icy d'une nouvelle Bibliothèque des hommes illustres jacobins, je ne sais si cela est bon et combien on la vend ⁴. J'espère de votre bon cœur que vous voudrez bien m'instruire là-dessus. J'ai bien de la peine à connaître trois médailles de celles que vous m'avez envoyées ; elles sont apparemment égyptiennes. Je ne sais si ce sont des empereurs. Je suis de tout cœur et avec respect

Mon Révérend Père,
Votre très humble et obéissant confrère,
Fr. FRANÇOIS MÉRY, m. b.

A Orléans, ce 31 décembre 1720.

1. Voir lettre XIII, note 2.

2. D. Porcheron, décédé à St-Germain-des-Prés le 14 février 1694, publié en 1688 l'*Anonymi Ravennatis... Geographia* (Tassin, p. 155-156 ; Vanel, *Nécrologe*, p. 53-54).

3. D. Antoine-Michel Fouqueré (Tassin, p. 286-287 ; U. Berlière *Nouveau Supplément*, t. I, f. 227).

4. Quetif et Echard, *Sculptores ordinis Praedicatorum*, Paris, 1719-1721.

Au Révérend Père Dom Bernard de Montfaucon, religieux
bénédictin à l'abbaye de St-Germain des Prés à Paris ¹.

Je profite volontiers de cette occasion pour souhaiter à Votre
Révérence une heureuse année et l'assurer de mes humbles respects.

Fr. J(ACQUES) C(ESSATEUR) DE LA PORTE, m. b. ².

XIX.

Le même au même.

1721, 20 janvier.

Demande de médailles ; il sollicite des renseignements sur les travaux de
D. Porcheron, D. Fouqueré ; impression de son Catalogue.

P. Ch.

Mon Révérend Père,

Vous voulez bien que je me serve de l'occasion qui se présente
pour vous écrire par le présent porteur qui est fort de mes amis et
qui est le parent de deux de nos confrères. Il a bien voulu se
charger de cette lettre pour vous la remettre entre les mains, et il
se chargera volontiers des médailles que vous avez eu la bonté de
me promettre ; vous pouvez les lui donner, il me les apportera. Je
ne sais si vous avez reçu ma dernière lettre, dans laquelle je vous
marquois la grandeur de l'original dont je vous ai envoyé la copie,
et je vous priois de me répondre sur les ouvrages auxquels travail-
leroit le P. Porcheron dans le tems qu'il mourut et s'ils ont été
imprimés. Je vous demandois encore si le P. Fouchré n'avoit donné
d'autre ouvrage que son Concile. J'ai enfin gagné sur notre imprimeur
d'imprimer en plus gros caractères la préface et la vie de
notre Catalogue. Il a déjà imprimé la première ³. J'espère être délivré
de tout cela au Carême. J'aurai l'honneur de vous en envoyer un
exemplaire. Je suis avec respect,

Mon R(évérend) P(ère),

votre très humble et très affect. confrère

Fr. FRANÇOIS MERY m. b.

1. Ms. fr. 17710, f. 224-225.

2. Prieur de Bonne-Nouvelle, envoyé en 1723 à St-Allyre de Clermont, en raison de son opposition à la bulle *Unigenitus* (Lecurf. *Histoire de la Constitution Unigenitus* p. 136, 322 ; U. Berlière, *Nouveau Supplément*, p. 153). Né à St-Santin, dioc. de Limoges. D. Jacques Cessateur de la Porte, avait fait profession à l'âge de 28 ans à Vendôme, le 24 mars 1697. Il mourut à St-Allyre de Clermont le 29 avril 1733. De 1711 à 1716, il avait été professeur de théologie à St-Germain-des-Prés. Pendant ce temps il recueillit des matériaux pour une édition des œuvres de S. Isidore, conservés dans les mss. lat. 11676-11680. Voir plus haut la note 1 de la lettre X.

3. Voir la lettre XV.

A Orléans ce 20 janvier 1721.

Je vous supplie de penser à notre Hesychius. Nos M^{rs} s'assembleront bientôt ; ils ne manqueront [pas] de me demander si on l'a renvoyé.

Au Révérend Père Dom Bernard de Montfaucon, religieux bénédictin en l'abbaye de St-Germain des Prés à Paris ¹.

XX.

D. Nicolas Toustain à D. B. de Montfaucon.

1721, 9 février,

Annonce d'antiquités trouvées à Verneuil ; demande de travailler à Paris sous sa direction.

P. C.

Mon Révérend Père,

L'occasion favorable qui se présente m'engage à écrire un peu plus tôt à votre Révérence que je ne m'étois proposé ; je ne contoïs avoir cet honneur qu'à mon retour de Verneuil, où je dois aller voir quelques antiquités qu'un curieux de mes amis a amassées. Il croit en avoir quelques-unes qu'il n'a pas remarquées parmi les vôtres, ou du moins qui diffèrent en quelques choses de celles de même genre que vous avez données au public. Le désir de vous en faire des copies en cas qu'elles en vailent la peine fera le motif de mon voyage. Voici une liste des principales pièces :

1^o Un Roy de Parthe tiré sur celui qui se trouve chez les Farnèzes à Rome. Il est manchot ; 2^o un sacrificateur dépouillé à l'ordinaire, couronné de laurier, tenant une cruche de la droite et un bassin de l'autre ; 3^o Tibicines ; 4^o Legionarii milites pileati et peltati ; 5^o Tubicines, Liticines, Cornicines praeecedentes victimam ; 6^o Pyrrhus rex Epyrotharum ; 7^o un Triumvir. Voilà un abrégé de la description qu'il m'a faite.

Une autre personne m'a communiqué une agathe sur laquelle est un sacrifice en bas-relief. Les figures sont un sacrificateur qui égorge un bélier devant un autel rond, lequel est au pied d'un grand chêne ; derrière le sacrificateur, qui est nud, est une femme qui tient un enfant de la droite et une patère de la gauche qu'elle élève au-dessus de sa tête ; ces deux figures sont pareillement nues. Toute l'agathe n'est pas plus grande que l'ongle ; je la dessinay hier.

1. Ms. fr. 17710, f. 226.

J'ay encore un abraxas à tête de coq ; il diffère des vôtres en ce que son fouet a deux cordons et que son bouclier est comme un gril. Il a à côté de luy une espèce de soleil ou étoile à huit rayons.

J'envoyrai cela et tout ce que je pourray amasser à V(otre) R(évérence) quand il lui playra, ou plutôt j'auray l'honneur de luy porter moi-même après Pâques, si elle me veut faire la grâce de m'en procurer la permission. C'est un voyage qu'il y a longtemps que je désire et que je ne puis espérer que par son moyen, n'ayant aucune habitude auprès du Très R. Père¹. Vous pouvez, mon Révérend Père, vous ressouvenir que le R. P. Du Pré, notre visiteur, vous a prié de me procurer cette grâce², en attendant que je puisse être employé à vous servir dans vos savantes études. Votre Révérence scait qu'on n'admet point de postulant dans un ordre sans l'avoir vu ; puisqu'elle me fait espérer de favoriser l'ardeur que j'ay d'être Bernardin de votre filiation, il est naturel que je dois prétendre à l'honneur de vous aller voir, et vous en demander les moyens. D'ailleurs je ne puis faire d'études utiles et qui ayent rapport à l'usage que vous ferés de moy sans avoir reçu vos instructions.

Je compte donc entièrement sur votre bonté ; vous n'avez qu'à dire un petit mot pour être exaucé. Comme il n'y a que deux journées d'icy à Paris, le T. R. P. ne fera pas de difficulté, et je pourray en même temps terminer quelques affaires avec M^r notre abbé³ pour lesquelles on a longtemps parlé de m'y envoyer.

Honorés moy, mon Révérend Père, d'un mot de réponse et n'oubliez pas la grâce que je vous demande. Je suis avec un profond respect,

mon Révérend Père
votre très humble et très obéissant serviteur,
Fr. N(ICOLAS) TOUSTAIN.

A Lyre le 9 de février 1721.

Au Révérend Père Dom Bernard de Montfaucon, en l'abbaye de Saint-Germain à Paris⁴.

1. Il s'agit du général, D. Denis de Sainte-Marthe.

2. Voir la lettre XIV.

3. L'abbé de Lyre était alors l'abbé d'Antin ; voir lettre XXI.

4. Ms. fr. 15634, f. 131-132.

XXI.

Lettre du même au même.

1721, 11 mars.

Annonce de sa visite à Paris.

P. C.

Mon Révérend Père,

Je suis sensiblement obligé à Votre Révérence de la manière toute gracieuse avec laquelle elle veut bien favoriser le désir ardent que j'ai conçu de m'attacher à elle et en même temps de luy rendre tous les petits services dont elle me jugera capable, j'iray au premier jour chez le curieux dont j'ay eu l'honneur de vous parler¹, et si ce qu'il a n'a rien de commun avec ce que vous avez donné dans votre *Antiquité*, je ne manquerai pas de le dessigner suivant votre intention.

Vous avez eu la bonté de m'ordonner de vous marquer précisément le temps auquel je souhaite aller à Paris, afin d'en demander pour moy la permission au T. R. P. Après vous en avoir rendu d'avance de très sincères actions de grâces, j'auray l'honneur de vous dire que je serois bien aise de partir après les fêtes de Pâque, ou au plus tard le lendemain de Quasimodo ; et que j'aurois besoin d'en avoir de bonne heure la permission afin d'avoir le tems de lever un plan de notre enclos et de quelques autres terres, lequel est nécessaire pour un accommodement que la communauté veut faire avec M^r l'abbé d'Antin notre abbé, et dont le R. P. Prieur et nos officiers souhaitent me charger pour épargner un autre voyage.

Je supplie donc très humblement V(otre) R(évérence) de vouloir bien en demander dès à présent la permission afin que je puisse recevoir votre réponse à tems et que j'aye celuy de prendre nos petites mesures.

Je suis, mon Révérend Père, avec le plus respectueux attachement,
votre très humble et très obéissant serviteur,

Fr. NICOLAS) TOUSTAIN².A Lyre le 11 de mars 1721³.

1. Voir la lettre XX.

2. D. Nicolas Toustain fut chargé de la direction de la nouvelle édition du *Glossaire*, puis fut envoyé à Chelles (Tassin, p. 632).

3. Ms. fr. 17712, f. 285-286. Même adresse que pour la lettre XX.

NOTES ET DOCUMENTS.

FRAGMENTS DU PSAUTIER D'AQUILA ?

LES *Mélanges Chatelain* (Paris, Champion, 1910) ont une courte étude de M. Ch. Wessely sur quelques fragments d'une ancienne version grecque des psaumes, découverts dans la collection Rainer de Vienne et datant vraisemblablement du III^e ou IV^e siècle.

L'auteur est paléographe et entend examiner à ce point de vue surtout les fragments qu'il publie : Ps. 68¹³⁻¹⁴ ; 68³⁰⁻³³ ; 80¹¹⁻¹⁵. Cependant, la version grecque qu'ils reproduisent n'étant manifestement pas celle des Septante, il s'agissait de choisir entre toutes les autres : M. Wessely a été frappé des lettres hébraïques *de forme archaïque*, en place du $\chi\psi\rho\sigma$ grec et, bien vite, il a pensé à Aquila.

On sait, en effet, par *Origène* (in Ps. 2^e [éd. Lommatzsch XI p. 396]) et par *S. Jérôme* (Migne T. 28 c. 594-595), que, dans les anciens manuscrits de la Bible, en usage chez les Juifs, cette particularité existait ; or, il est bien certain que, de toutes les versions grecques, celle du Juif Aquila, esclave du texte hébreu, fut la plus appréciée de ses coreligionnaires. Et, de fait, les fragments de la version d'Aquila publiés par Burkitt et Taylor ont présenté le tétragramme écrit en caractères archaïques, alors que les manuscrits hexaplaïres connus ont généralement, pour toutes les versions, sauf pour les Septante ¹, la forme originale IIIII gréco-hébraïque issue de l'écriture carrée ².

Il n'y a pas à le nier, *a priori*, on peut voir dans la présence de ces lettres archaïques un indice probable de la provenance d'Aquila.

Seulement, on avouera que cet argument se base sur des données très incomplètes, le nombre des manuscrits *anciens*, témoins de ces vieilles traductions étant très limité.

Il y a donc lieu de contrôler cet indice par l'examen du contenu des fragments et d'en faire la comparaison avec les restes des anciennes versions connus d'autre part.

M. Wessely l'a fait, sans doute, car il note entre ses fragments

1. Il y a des exceptions.

2. On trouvera d'utiles remarques sur le sujet dans l'ouvrage de L. Traube : *Nomina Sacra*, pp. 27-33. — A la p. 28, en note, à la citation de S. Jérôme, il faut lire 595 au lieu de 550.

et la version d'Aquila : « Le même mot à mot de la traduction, les mêmes analogies, les mêmes différences au point de vue du rapport avec la Septante, les mêmes singularités de style ».

Il sera sans doute permis de refaire l'examen qui a donné de si concluants résultats¹.

1^{er} fragment. Ps. 68¹³⁻¹⁴.

(V) . . . καθη[μενοι]. . .	(LXX) Κατ' ἐμοῦ ἡδολέσχουν οἱ καθήμενοι
. . . [πι]νοντες. . .	ἐν πύλῃ καὶ εἰς ἐμὲ ἔψαλλον οἱ πίνοντες
. . . [π] [π] και[ρος].	τὸν οἶνον
 κύριε καιρὸς

(A) ὠμιλοῦν ἐν ἐμοὶ καθήμενοι πύλῃν, καὶ ψαλμοὶ πινόντων μέθυσμα . . .	(Σ) coïncide avec LXX dans les passages intéressants.
	(Θ) n'a pas été conservé.

Le texte d'Aquila nous est fourni par Eusèbe dans son commentaire sur les Psaumes², que Pitra a bien montré n'être qu'un plagiat d'Origène, ce qui n'est qu'avantageux au point de vue du texte. Du reste, nous avons pour garant de l'exactitude d'Eusèbe dans ce cas particulier, *l'excessive fidélité* au texte hébreu, qui, ici, va jusqu'à l'irrégularité : les deux sujets de ὠμιλοῦν sont absolument disparates.

Or si la citation d'Eusèbe est exacte, V *ne peut pas* être le texte d'Aquila : il porte πίνοντες tandis qu'Aquila, fidèle à l'hébreu, traduisit : πινόντων³.

2^{me} fragment Ps. 68³⁰⁻³³.

v. 31. (V) δι' ἐξομολογησεως		(LXX) ἐν ἀνέσει
(A) ἐν εὐχαριστίᾳ		(Σ) et (Θ) manquent.

1. Je me suis servi de l'édition de Field. Je mets en regard les fragments de Vienne (V), le texte des Septante (LXX) ; d'Aquila (A) ; de Symmaque (Σ) et de Théodotion (Θ).

2. Ed. *Montfaucon Collect.* Nova 1706 (T. I) complété par *Mai* Nova PP. biblioth. IV, puis par *Pitra Analecta sacra* III.

3. Une confirmation qui n'est pas négligeable nous est fournie par la disposition même des 3 mots du fragment : ils sont l'un sur l'autre, appartenant à trois lignes différentes : or, il se fait que, dans le texte des LXX (et dans celui de Symmaque) le nombre de lettres entre καθη... et ..νοντες est le même qu'entre ...νοντες et [π] [π] ; cela suppose les deux lignes égales, ce qui est normal ; au contraire, si c'était le texte d'Aquila qu'il fallait restituer, la première ligne serait notablement plus courte que l'autre.

Remarques. D'abord V se sépare de LXX ; ce sera du reste plus manifeste encore dans les fragments suivants.

Ensuite V diffère totalement de A. (connu ici encore par Eusèbe).

D'où vient la leçon de V ? Il est curieux de constater que S. Jérôme, dans sa version d'après l'hébreu, a mis ici : *in confessione* qui rappelle évidemment la leçon de V. On sait, d'ailleurs, que Jérôme, surtout dans sa troisième version des Psaumes, a beaucoup pris chez ses devanciers *Symmaque* et *Aquila*. Aquila étant exclu, Symmaque reste.

v. 32. (V) Καὶ ἀρεσει τῷ μαλλον ἢ βους ταυρος [δι]χληλων κεραστης	(LXX) Καὶ ἀρέσει τῷ Θεῷ ὑπὲρ μόσχον νέον κέρατα ἐκφέροντα καὶ ὀπλάς
---	---

(A) manque | (Σ) exactement comme (V) | (Θ) manque

La divergence entre V et LXX est complète. Par contre la coïncidence de V avec Σ dans tous les détails est significative. Θ manquant, on ne peut faire de conjectures sur sa teneur. Quant à A, qui manque aussi, il est peut-être à retrouver dans le texte de S. Jérôme : « Et melior erit domino quam bos, vitulus cornua efferens et ungulas ». Il est en effet certain que *et melior erit* traduit plus littéralement מְיֹרֵרִי que ἀρεσει μαλλον. Il est possible qu'on ait là un écho de l'acribie d'Aquila.

On le voit, un indice en faveur de l'identification proposée par l'éditeur des fragments est encore à trouver.

Dernier fragment, le plus curieux. Ps. 80¹¹⁻¹⁵.

(V) οὐχ ὑπήκουσεν δὲ ὁ λαὸς μου τῆς φ Ἰσραὴλ οὐκ ἐπεισθὴ μοι ἀφῆκα οὐν α ἡ καρδία αὐτῶν οἴου	(LXX) Καὶ οὐκ ἤκουσεν ὁ λαὸς μου τῆς φωνῆς μου καὶ Ἰσραὴλ οὐ προσέσχευ μοι καὶ ἐξαπέστειλα αὐτοὺς κατὰ τὰ ἐπιτηδεύματα τῶν καρδιῶν αὐτῶν πορεύσονται ἐν τοῖς ἐπιτηδεύμασιν αὐτῶν
--	--

(A) καὶ ἐξαπέστειλα αὐτὸν ἐν σχολιότητι καρδίας αὐτοῦ πορεύσονται ἐν βουλεύμασιν αὐτῶν	(Σ) οὐχ ὑπήκουσε δὲ ὁ λαὸς μου τῆς φωνῆς μου καὶ Ἰσραὴλ οὐκ ἐπείσθη μοι. Ἀφῆκα οὖν αὐτοὺς τῇ ἀρεσκειᾷ τῆς καρδίας αὐτῶν ὁδεύειν ταῖς βουλαῖς αὐτῶν	(Θ) manque
--	--	---------------

V est plus éloigné que jamais de LXX. Il est aussi très loin de A. En effet : d'abord, ἀφηκα οὖν s'oppose à και ἐξαπεστειλα tant à cause du verbe que de la particule ; ensuite, ταυτων (αυτων ?) fait contraste avec αυτου de A.¹ ; enfin οδευ .. (qu'il faut compléter par ειν et non par σονται, comme le voudrait M. Wessely) se heurte au πορευσονται d'Aquila.

Aquila n'a donc rien à voir avec notre texte.

La comparaison de V avec Σ est bien plus intéressante. Il y a une divergence assez importante : après une lacune, V porte, selon M. Wessely... η καρδια ευτων, tandis qu'on lit dans Σ : της καρδιας αυτων.

Notons d'abord l'étrangeté de ευτων, qui n'a d'écho dans aucune version, ni dans Σ, ni dans A, ni dans LXX.

Notons ensuite le datif [τ]η καρδια (suivant la restitution de M. Wessely) tout aussi isolé des autres témoins que ευτων.

Ces deux singularités m'ont amené à douter de la bonne lecture du passage. La parenté de l'*epsilon* et du *sigma* dans l'ancienne écriture grecque est connue, n'y a-t-il pas eu confusion entre καρδια ευτων et καρδιας αυτων ? Il reste, il est vrai, le η qui précède, où il faudrait lire ης. L'examen attentif du fragment qui, en cet endroit, est sans doute fort détérioré, à en juger par les lacunes, s'impose pour décider la question². En tous cas, quel que soit le résultat d'un examen plus minutieux, il ne peut constituer une base positive à l'identification du texte : tout au plus indiquera-t-il une variante dans la tradition manuscrite d'une des versions.

Si le point qu'on vient de rappeler accuse une divergence entre Σ et V, tous les autres sont en harmonie parfaite et, ce qui est encore plus décisif, sont bien dans la note grécisante que Symmaque donna à sa traduction³.

Σ comme V porte la particule δε après υπηκουσε et la particule ουν après αφηκx, chaque fois pour traduire moins sèchement le *vau* hébreu ; outre ces deux particularités, il faut noter υπηκουσε au lieu de ηκουσε (LXX) ; επεισηη pour προσεσχεν (LXX) ; αφηκα en place de εξαπεστειλα (LXX, A) ; enfin οδευειν contre πορευσονται (LXX, A).

1. Je n'insiste pas sur ce point. Théodoret (in Ps.) portant αυτων pour A. cf. Field in h. l.

2. Il est assez clair que la conjecture émise ici, sans que j'aie pu voir le manuscrit, n'est présentée qu'avec une extrême réserve.

3. On sait que l'éloignement de Symmaque pour la forme découpée et monotone de la phrase hébraïque, l'oppose absolument à Aquila.

On voudra bien accorder qu'il y a là un faisceau d'indices concordants qu'il sera malaisé de rompre.

Des notes qui précèdent il y a plusieurs conclusions à tirer. La première est, je crois, assez évidente : Aquila est à exclure sans le moindre doute et d'une façon absolue. La seconde sera moins affirmative : tout semble converger pour indiquer Symmaque comme l'auteur de cette version. Cependant l'absence de documents sur Théodotion à l'endroit qui nous occupe, non plus que sur la « quinta » et la « sexta », ne permet pas d'être catégorique, d'autant plus que la « quinta » est reconnue pour avoir été écrite en une très bonne langue. Ce qu'il est permis d'assurer c'est que, si la paternité de l'œuvre devait être recherchée en dehors de Symmaque, ce serait chez un traducteur étroitement apparenté à celui-ci. — Soyons clairs : l'attribution à Symmaque est hautement probable.

Enfin, il est une dernière conclusion qui nous ramène aux considérations du début. L'intérêt paléographique du morceau est très grand : il renverse la supposition qui est à la base de l'étude de M. Wessely, comme elle était à la base de celle de L. Traube, *l. c.* Il n'est pas vrai qu'Aquila soit le seul des traducteurs qui ait reproduit dans son texte le tétragramme dans sa forme archaïque. S'il faut voir là, avec S. Jérôme et Origène, l'usage propre des manuscrits dont se servaient les juifs, il faudra reconnaître que la version de Symmaque a été employée par eux.

On ne verra, sans doute, aucune difficulté à reconnaître ce fait.

Rome

P. CAPELLE

EGERIA.

LE R. P. Zacarias Garcia Villada S. I. vient de rééditer dans les *Analecta Bollandiana* « la lettre de Valerius aux moines du Vierzo sur la bienheureuse Aetheria ¹ ». Ainsi appelle-t-il — après d'autres ² — l'auteur de l'*Itinerarium*, en prétendant s'appuyer sur le témoignage des manuscrits de la lettre. C'est bien à

1. Tomus XXIX, Fasc. IV (1^{er} novembre 1910), p. 377-399.

2. *Ib.*, p. 386.

regret, je tiens à l'avouer, que j'interviens une fois encore en cette minime affaire, pour tâcher de la conclure au mieux¹. Le point précis du débat est par lui-même insignifiant et indifférent, indigne peut-être de retenir l'attention et de donner lieu à une discussion. Mais il se trouve qu'une question de méthode y est impliquée. On ne saurait s'en tenir là, sans faire croire et dire que la critique textuelle n'est qu'un petit jeu de hasard, et la philologie une science livrée à l'arbitraire. Trop souvent, sans doute, les conditions d'un problème sont défectueuses, et les éléments de solution insuffisants ; trop souvent nous ne parvenons, après une grande dépense d'attention, qu'à déterminer des probabilités et à proposer une hypothèse à peu près ajustée, heureux déjà d'avoir su reconnaître et classer les faits qui appartiennent au sujet. Or dans le cas présent, si la documentation est encore incomplète, la solution est cependant aisée et bien garantie, — pour une part du moins, — comme je pense l'avoir déjà montré à un moment où les données n'étaient pas aussi nettes ; et je ne m'explique pas, pour mon compte, que le R. P. Garcia, qui a réussi à mettre un peu d'ordre parmi les témoins de la lettre de Valerius, n'y ait pas regardé de plus près. J'insisterai donc, quoiqu'il m'en coûte.

Qu'on se rassure d'ailleurs, je ne vais pas perdre mon temps à justifier la conjecture *Eucheria*. Mais je ne profiterai pas davantage de la circonstance pour la condamner ni désavouer. Elle n'est pas nouvelle ; avant d'être ressuscitée par le P. E. Bouvy, elle avait été imaginée, comme d'instinct, par plusieurs érudits espagnols du XVII^e et du XVIII^e siècle, entre autres par Fr. Pérez Bayer, dont l'explication est fort curieuse². Par suite elle n'a rien à redouter de la thèse de M. Meister ; elle concerne la personne qui a écrit l'*Itinerarium*, à quelque époque que celle-ci ait vécu, non pas la fille du consul de

1. Cf. *Revue Bénédictine*, XXV. 1908, p. 458 ss. ; et cf. XXVII, 1910, p. 19, n. 2, et p. 530.

2. « Sic : EIHERIE in rubrica fol. 108 et iterum fol. 109. Non *Etherie*, saltem his locis ; quamquam falsus ego pridem *Etherie* legissem. Et initio vitæ sic est : EIHERIE. In capitibus autem foliorum 109 et sequentium omnino *Egerie* (hoc modo EGERIE) : unde nata mihi opinio num fuerit *Eucherie*. id est gratiosæ ; seu *Eukerie*, id est tempestivæ, converso scilicet i Latinorum in Graecorum upsilon y, et aspiratione h paulo densius elata sive aspirata, quemadmodum hodieum Baeticis nostris in usu est ; maxime cum *Eucheria* seu *Eukeria* aut potius *Egeria* nostra Baetica aut Lusitana certe ex iis Hispaniæ partibus fuerit. Certe littera secunda vocis EIHERIA est I, quamquam transversa in modum T, quod nos multiplici didicimus experimento et collatione cum aliis similibus litteris ». Cette remarque concernant le manuscrit de l'Escorial est tirée du catalogue inédit de Pérez Bayer (1762) : je l'emprunte à G. Antolin, *Estudios de códices visigodos : Códice a. II. 9 de la Biblioteca del Escorial*, dans *Boletín de la Real Academia de la Historia*, LIV. 1909, p. 58 s. — Pour Antonio et Tamayo Salazar, cf. *P. L.*, LXXXVII, 419, 421.

381. On accordera non moins volontiers au R. P. Garcia qu'elle ne se réclame pas de la tradition manuscrite ¹, directement s'entend ; elle n'est nullement attestée. Elle n'a pas d'autre mérite que de ressembler le plus possible à la seule forme traditionnelle, et tant qu'on fera objection à la lettre de cette dernière, le parti le meilleur sera, semble-t-il, d'accepter en principe la correction renouvelée des anciens érudits espagnols ². Bref elle reste (*mea quidem sententia*) une heureuse suggestion. Elle a pourtant un tort, celui de n'être en effet qu'une conjecture. Ce qu'on en peut dire de mieux, c'est, avec le Dr Lehmann, qu'elle est « höchstwahrscheinlich ³ ». Elle traîne après elle inévitablement un point d'interrogation, qui, si favorable soit-il, en rend l'usage incommode dans le domaine pratique. Laissons-la donc avec un prix de vertu théorique, en attendant qu'on la puisse vérifier en fait.

« Il ne nous reste que le choix entre la leçon *Egeria-Eiheria* et la leçon *Aetheria* », dit le R. P. Garcia ⁴ ; soit, mais je ne vois pas que l'hésitation soit possible un moment, si l'on a dûment apprécié la situation. Le résultat est spontané, d'une exactitude mathématique : la leçon *Egeria* est seule en cause, seule traditionnelle, de par une tradition qui représente peut-être, sinon probablement, une légère déformation, mais qui, telle, est antérieure à Valerius et se trouve consignée dans sa lettre.

Voyons d'abord ce que nous donnent les manuscrits, jusqu'ici produits, de cette composition. J'ai déjà rendu hommage aux qualités dont a fait preuve le R. P. Garcia comme éditeur ; je n'ai pour le moment qu'à tirer parti de ses indications, en vue de la question pendante, sauf à les rectifier sur quelques points.

Cette nouvelle édition de la lettre de Valerius, la troisième pour

1. *L. c.*, p. 385.

2. Il est toujours possible de concevoir la forme *Egeria* comme un simple équivalent phonétique de *Eucheria*, eu se trouvant transcrit *e* ; mais je confesse n'avoir pas d'exemples certains de ce phénomène à citer. D'autre part il n'est pas moins aisé de supposer qu'une des premières copies de l'*Itinerarium* ait porté en titre *Euceria* au lieu de *Eucheria*, et qu'ensuite un scribe ait par mégarde lu *Egeria* : G et C diffèrent peu, soit dans l'écriture capitale, soit dans l'écriture onciale ; quant à la lettre H « les scribes espagnols la suppriment dans des mots où elle paraît indispensable » (*L. Delisle, Mélanges de paléographie et de bibliographie*, 1880, p. 57 : il cite *Antiocia, pulcerrima* ; le martyrologe de l'Escorial, publié par H. Plenkens, cf. *Untersuchungen zur Ueberlieferungsgeschichte der ältesten lateinischen Mönchsregeln*, 1906, p. 91 ss., présente un certain nombre de faits de ce genre, entre autres *Euceri, Arcilai, Epimaci, arcangeli* ; j'ai déjà relevé EVCE dans une inscription de Hübner, cf. *Rev. Bénéd.* s. c. p. 464. n. 1). A rappeler aussi des transcriptions usuelles comme *Pagomius* (*Pachomius*), *Geronimus* (*Hieronimus*), voire *Agustinus*.

3. *Vorlesungen und Abhandlungen von Ludwig Traube*, II. 1911, p. 56. n. 5.

4. *L. c.*, p. 386.

une période de sept années, ajoute à celles de Dom Férotin (1903) et du Dr Geyer (1907), basées l'une et l'autre sur un manuscrit de l'Escorial (*an.* 954 : E) ¹, les témoignages du manuscrit de Silos (à Paris, s. XI : S) que j'avais signalé et du manuscrit de Tolède (à Madrid, *an.* 902 : T) qu'on ne connaissait encore qu'à travers l'édition de Florez (1762). En outre elle tient compte de l'édition *princeps* de Manuel de la Huerta y Vega (1736 : H), pas autrement définie, et de celle de Cifuentes (1793), qui représente par une copie de Morales un manuscrit de Carracedo (C) déjà utilisé par Florez. Nous disposons donc actuellement de cinq témoins, dont trois directs. Le R. P. Garcia signale aussi le sommaire d'un *Aemilianensis* (A) consulté jadis par Loewe, où l'on voit mentionnée l'*epistola de beatae Eihveriae laude* ; mais il se demande si la partie du volume qui contenait ce morceau n'est pas entrée anciennement dans la structure de l'*Escorialensis*. Il y a d'ailleurs des traces de plusieurs manuscrits perdus, et qu'on retrouvera probablement sans trop de peine : « la tradition manuscrite, aujourd'hui en somme assez pauvre, était plus abondante autrefois ². » Néanmoins, et si riche et intéressante que puisse être l'édition définitive, les lignes tracées par le R. P. Garcia n'auront pas à être reprises, et elles suffisent amplement pour régler la petite question philologique qui nous occupe. « En résumé, — ainsi l'éditeur conclut-il son enquête, — les manuscrits se divisent en deux familles, dont la meilleure est représentée par CHT, l'autre par ES ³ ». Il semble en effet bien établi que T, qui renferme une collection des œuvres de Valerius, représente la vraie tradition littéraire, qu'il y faut rattacher C et H en se souvenant que ceux-ci ne sont connus que médiatement, enfin que E et S constituent, par rapport à cette lignée authentique, une dérivation hagiographique, mais d'ailleurs ancienne.

Or le nom de la « bienheureuse moniale » dont Valerius célèbre les exploits est rappelé :

1^o dans l'*incipit*, c'est-à-dire le titre qui introduit le texte même de la lettre (éd. Garcia, p. 393, 1) : TCH ; ES + A. — Ce titre n'est peut-être pas original, mais il vaut tout autant quant à la transcription du nom. La même remarque est à faire pour le 2^o et le 3^o.

1. En réalité le Dr Geyer s'est contenté d'apporter quelques corrections au texte produit par D. Férotin. — Le R. P. Garcia aurait peut-être agi prudemment en collationnant à nouveau ce manuscrit de l'Escorial.

2. Garcia, *l. c.*, p. 378.

3. *L. c.*, p. 384.

Egeria T
Echeria (?) C
Aetheria (?) H
Eiheria ES (A).

2° dans l'*explicit* (éd. Garcia, p. 399, 15) : ES seulement. — Cet *explicit* est très probablement factice, encore que l'éditeur l'ait admis, après l'avoir corrigé.

Eiheria ES.

3° dans le titre courant au haut des pages : E seulement (donnée omise par l'éditeur) ¹.

Egeria E.

4° une première fois dans le texte, un peu après le début (éd. Garcia, p. 393, 9) : TCH ; ES.

Egeria T
Echeria (?) C
Aetheria (?) H
Aeiheria E ²
Eiheria S.

5° une deuxième et dernière fois dans le texte, quelques lignes après la précédente mention (éd. Garcia, p. 393, 14) : TCH ; ES.

Heteria T
Echeria (?) C
Aetheria (?) H
Eiheria ES ³.

Ni pour C ni pour H nous n'avons des leçons certaines. La copie de Morales n'a noté pour C que *Echeria* ; mais d'après celle qui fut mise en œuvre par Florez, on y lisait une fois au moins *Etheria*. La Huerta a dû lui aussi s'en tenir à une des variantes qu'il a rencontrées, celle sans doute qui lui avait paru la meilleure ; quel moderne éditeur agit autrement ? De son témoignage une seule

1. Mais voir D. Férotin, *Revue des Questions historiques*, LXXIV, 1903, p. 379, n. 1 ; de même Pérez Bayer, *supr.*

2. Non pas *Aetheria*, comme dit le R. P. Garcia, *l. c.*, p. 385, et cf. 393, app., n. 14 ; voir la planche qui accompagne le tirage à part de l'article de D. Férotin (= *Escur.*, fol. 117^v).

3. Non pas, quant à E, *Aiheria* (Garcia, *l. c.*, p. 385) ni *Etheria* (*ib.*, p. 393, app. n. 28) ; voir la même planche.

chose est à retenir, à savoir qu'il a lu une fois au moins *Aetheria* (ou l'une des formes *Etheria*, *Eteria*, *Heteria*).

Acte étant pris de cette incertitude, et à défaut d'un graphique qui parlerait aux yeux, le total des variantes dans chacune des deux familles peut être établi ainsi :

d'une part 1° *Egeria* T $\frac{2}{3}$, *Echeria* C $\frac{2}{3}$ (?),
 2° *Heteria* T $\frac{1}{3}$, *Etheria* C $\frac{1}{3}$ (?), *Aetheria* H $\frac{3}{3}$ (??),
 et d'autre part *Egeria* E $\frac{1}{5}$, *Eiheria* E $\frac{3}{5}$, S $\frac{4}{4}$ (A $\frac{1}{1}$), *Aeiheria* E $\frac{1}{5}$.

Simplifions encore. *Eiheria* est un équivalent phonétique de *Egeria*; *Echeria* pareillement. *Heteria*, *Etheria*, *Aetheria* sont de simples variantes orthographiques, et se ramènent à la même forme; à en juger d'après T, cette leçon *Heteria* (= *Eltheria*, *Aetheria*) ne se présentait dans l'archétype de la famille qu'une seule fois, à savoir dans le second passage du texte. C'est là que La Huerta et Morales l'auront recueillie, l'estimant préférable. Le résultat définitif, pour ce qui est des manuscrits de la lettre de Valerius, doit s'énoncer :

Egeria T(CH) $\frac{2}{3}$; ES.
Heteria (*Aetheria*) TCH $\frac{1}{3}$.

C'est en ces termes précis qu'après enquête nous sommes ramenés à l'alternative proposée par le R. P. Garcia : *Egeria* ou *Atheria*? Il est incontestable que la première forme a l'avantage; non moins incontestable qu'un doute subsiste en faveur de la seconde. On est tenté naturellement ici de faire remarquer qu'*Egeria* est un nom de la mythologie païenne, et inacceptable pour cette raison, que tout au contraire *Aetheria* offre d'excellentes références. Il est vrai qu'on n'est pas moins tenté de rétorquer l'argument : les noms païens ont continué fort longtemps d'être portés par les chrétiens¹, et la variante *Aetheria* s'explique aisément comme une correction dans l'unique passage où on la constate, tandis qu'il est invraisemblable de supposer tous ces scribes espagnols hantés par le souvenir de la nymphe classique.

Mais c'est précisément de toutes ces remarques et réflexions que nous sommes dispensés dans le cas, et je m'étonne, comme je l'ai dit, que le R. P. Garcia n'ait pas reconnu la situation. Nous n'avons pas à nous perdre en des jeux d'esprit ni en des calculs, et j'aurais pu m'abstenir précédemment de faire le compte des variantes, si ce n'avait été pour exposer les faits dans leur intégrité.

1. Cf. Harnack, *Die Mission und Ausbreitung* (éd. anglaise : *The Mission and Expansion of Christianity*, I, 1908, p. 422 ss. : *Christian names*).

Valerius a trouvé le nom de la moniale dans le manuscrit de l'*Itinerarium* qu'il a eu entre les mains. Son témoignage se confond avec celui de son manuscrit. Or nous avons d'autre part deux témoignages parallèles au sien : celui de la charte de Celanova de 935, et celui du catalogue de Saint-Martial de Limoges au XIII^e siècle, aussi irrécusables l'un que l'autre ; le premier : *Ingerarium Geriae*, et le deuxième : *Itinerarium Egeriae*. Ce ne sont pas là deux simples variantes de plus, à inscrire sans y prendre plus garde à la suite de celles que fournissent les divers manuscrits de la lettre de Valerius, pour choisir en fin de compte celle qui nous agréait le mieux dans la liste ; autant vaudrait tenir les pièces d'or pour des unités de même valeur que le billon de cuivre, sous prétexte qu'elles portent la même effigie. Mais ce sont deux données authentiques répondant à deux manuscrits de l'*Itinerarium* pareils à celui qu'a lu Valerius, et s'opposant ensemble à la somme des variantes de la lettre.

En d'autres termes la comparaison s'effectue :

Egeria : St-Martial

Geria : Celanova

Egeria / *Aetheria* : Valerius.

On ne saurait d'aucune façon échapper à l'évidence du résultat. *Egeria* est bien la leçon que Valerius a lue et reçue, la leçon traditionnelle, loin qu'elle soit le fait des copistes de la lettre ; la charte et le catalogue en offrent l'absolue garantie. *Aetheria* — si bon nom que ce soit — demeure sans attestation réelle, une pure bévue ou, ce qui revient au même, l'invention d'un scribe. Les règles de la critique textuelle s'appliquent dans l'occurrence d'une façon rigoureuse : de deux leçons contradictoires, celle-là appartient à la vraie tradition qui reçoit en même temps l'appui de témoins indépendants, celle-là est dépourvue d'autorité qui manque aussi d'attache.

Libre à nous après cela de supposer que la tradition arrivait à Valerius, à la fin du VII^e siècle, déjà modifiée, et de nous demander si la leçon *Egeria*, attestée de plusieurs côtés à la fois, ne doit pas être corrigée *Eucheria*, voire même par impossible *Aetheria*. Cette nouvelle question peut être légitime, et la réponse plus ou moins heureuse, plus ou moins hardie. En tout cas les manuscrits de la lettre de Valerius ne sauraient être pris proprement à témoin, pour justifier l'une ou l'autre conjecture. On peut discuter l'exactitude orthographique de la désignation *Itinerarium Egeriae*, encore que pour la pratique il soit peut-être préférable, jusqu'à plus ample

informé, de s'y tenir. Mais l'éditeur de la lettre de Valerius n'est pas admis à en transcrire le titre autrement que sous la forme livrée et certifiée : *de beatissimae Egeriae laude* ¹.

D. A. WILMART

NOTES SUR LE MANUSCRIT 6224 DE MUNICH

(*MS* 7 DES ÉVANGILES).

A PRES que Wordsworth nous eut donné une excellente édition de k, Turner et Burkitt n'ont pas cru faire œuvre inutile en recollationnant soigneusement le manuscrit et en publiant le résultat de leur travail ². De même on ne m'accusera pas de témérité d'avoir étudié le manuscrit 6224 de Munich après l'édition très soignée qu'en a faite H. J. White ³. Si je relèverai quelques inexactitudes dans l'œuvre de mon prédécesseur, je me garderai de les lui reprocher. Une attention soutenue, qui ne s'endort ni ne se lasse jamais, n'est pas de ce monde, et c'est surtout à la lecture des manuscrits que peut s'appliquer le vieux principe : *in ore duorum vel trium testium stat omne verbum*.

1. Le R. P. Garcia ne discute pas la nouvelle date assignée par K. Meister à l'*Itinerarium*; il avoue toutefois qu'elle lui semble solidement établie (*l. c.*, p. 377). Je ne voudrais pas être aussi affirmatif, encore qu'il faille bien reconnaître le sérieux de plusieurs des objections qui sont faites à la thèse de Gamurrini. M. J. Deconinck s'est efforcé récemment (*Revue Biblique*, 1910, 432 ss.) de consolider l'ancienne argumentation, et cet essai habile et savant ne manque pas de courage, mais il ne parvient pas à écarter toutes les difficultés, et ne détermine d'autre part que des possibilités, sans arriver à produire un seul argument concluant. — Quant à la patrie d'*Egeria*, j'estime d'accord avec le R. P. Garcia que l'Espagne offre le plus de garanties. Aux raisons qu'il fait valoir, j'ajouterais celle-ci, d'ordre littéraire : l'Espagne est désignée, directement ou indirectement, par tout ce que nous savons jusqu'à présent de la fortune de l'*Itinerarium*, à savoir : 1° la lettre de Valerius à la fin du VII^e siècle, 2° les fragments de Tolède (à Madrid) s. IX, 3° la charte de Celanova an. 935, 4° le manuscrit cassinien s. XI conservé à Arezzo, dont certaines particularités orthographiques paraissent remonter à un original wisigothique (ce fait n'a pas encore été signalé, que je sache), 5° le manuscrit perdu de S. Martial, attesté au XIII^e siècle, et dont la présence n'est pas pour étonner dans un milieu qui fut toujours plus ou moins en relation avec l'Espagne.

2. *Journ. of theol. stud.*, V (1903-4), p. 88-107.

3. *Old-latin biblical texts*, III, 1888.

I. *Les quaternions*. Étudiant l'arrangement des cahiers décrit par White, je fus surpris de voir qu'il y eut tant d' « extra-leafs » et tant de ternions et de quinions. Comme ces choses sont *a priori* peu probables, je vérifiai tous les cahiers, je fis le calcul des feuillets perdus et je pus déterminer que la composition primitive du manuscrit était celle-ci :

I quaternion : 2 ff. perdus X 1 2 3 4 5 6 X ; le premier



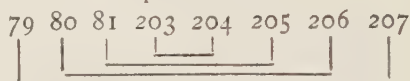
feuillet était blanc ou ne contenait que le titre.

II quaternion : 4 ff. perdus X 7 8 X X 13 14 X



III-X quaternions complets (f. 15-78).

XI quaternion complet mais les ff. sont dispersés

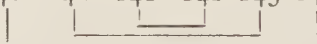


XII-XIII quaternions complets (f. 208-231).

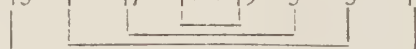
XV quaternion perdu.

XVI quaternion complet (f. 232-239).

XVII ternion complet 240^b 241^a 241^b 242 243 244



XVIII quaternion complet 245 246 247 248 249 250 251 240^a



XVIII ternion complet (f. 82-87).

XX quaternion complet (f. 88-95).

XXI-XXII quinions complets (f. 96-115).

XXIII-XXVII quaternions complets (f. 116-155).

XXVIII quaternion, 4 ff. perdus X 9 10 X X 11 12 X



XXVIII-XXXIII quaternions complets (f. 156-195).

XXXIII quaternion dont le dernier f., resté blanc, a été coupé (f. 196-202).

On voit par cette description que plusieurs cahiers ont été coupés et les feuillets déplacés, afin de substituer à l'ordre primitif (Mt J L Mc) celui de la Vulgate (Mt Mc L J). Pour attacher les feuilles isolées ainsi obtenues, le relieur a dû faire rentrer la marge. M. White et D. Morin, qui se sont occupés du manuscrit, n'ont pas remarqué ce détail. Il faut donc lire en toutes lettres

- f. 80 note liturgique leccio in uegiliis pasce.
super altare.
f. 81 note liturgique leccio tertia ad fontes.
f. 87^v texte L 2, 5 cū maria uxore sua.
desponsata ei.
cum esset in utero
L 2, 7 suum primogenitū

2. *Les notes liturgiques.* D. Morin les a recueillies et commentées dans cette *Revue*¹. Une seule, en caractères microscopiques, lui a échappé, la plus importante peut-être pour déterminer la provenance du manuscrit : f. 101^v à côté de L 6, 35 *Et eritis filii altissimi* se lit *sci | uig | ilis* (et non *sci | uig | iliis* comme imprime White). Il s'agit sans doute de S. Vigile de Trente, martyrisé en 405.

F. 70^v se trouve *cena dī* (non *dīm*) ; f. 208 (à J. 3, 10) on a effacé *finis* qui devait marquer la fin d'une lecture liturgique ; f. 141^v lisez < *de* > *zaccheuo*.

3. *Texte.* Mon attention s'est portée principalement sur les grattages. La plupart cachent des dittographies que le copiste lui-même a remarquées et effacées aussitôt. D'autres sont postérieures et les mots ou lettres effacés appartiennent véritablement au texte dont q est le représentant. J'indique d'abord celles-ci à cause de leur importance.

J. 21, 8 et suiv. il n'est pas inutile de suppléer les lettres qui manquent ; le manuscrit ayant environ 15 lettres à la ligne, on peut avec une grande probabilité reconstituer les lignes mutilées :

f. 251^v R[e] liqui uero disci

f. 240 A puli nauigio u[ene
runt : non e[nim
erat longe [a terra
sed quasi cu[bitis
docentis [trahen
tes reti[a piscium
Ut ergo[.....]
a te[.....]
r[.....]

f. 240 A^v pas] ce oues meas
amen] amen dico tibi
quando] erās iuuenis
praeci]ngebas te et
ambula] bas ubi uo
lebas c]um autem
senueris] extendes
manus tuas] et ali
us te praecingat] et

Les leçons *retia*, *praecingebas* et *praecingat* sont certaines et ne manquent pas d'intérêt.

1. T. X (1893), p. 246-256.

J. 21, 25 (f. 82) White lit et supplée ainsi : *nec u[niuer] | sum* ; il faut *nec i[p] | sum*.

L. 2, 29 (f. 89^v) le ms a clairement *Et nunc* au lieu de *Ex nunc*.

L. 4, 15 (f. 94) *atur ab omnibus* est sur grattage, encore le premier *a* est-il à moitié conservé, ce qui fait croire que le ms avait d'abord *magnificabant eum omnes*.

L. 9, 29 (f. 112) le mot effacé n'est pas *spectus*, mais *species*, comme aurait dû faire soupçonner le contexte *facta est... altera*.

L. 11, 34 (f. 119^v) ms : *corporis tui*, la correction *corporis est* est postérieure et ne peut pas compter comme texte de q.

L. 12, 3 (f. 121^v) une dizaine de lettres sont grattées ;

White lit	... super tecta	le ms avait ... super tecta
	enim uobis dico	et in plateis dico
	enim uobis etc.	enim uobis etc.

Ce n'est donc pas une dittographie, mais une variante qui se retrouve dans b c e i l r.

L. 14, 22 (f. 130) le ms avait *locutus est* comme a e ff l* r ; un correcteur postérieur a corrigé en *locus est*.

Je passe à des remarques de moindre importance, en priant le lecteur de se reporter aux notes de White (p. 139-158) que je ne fais le plus souvent que corriger ou compléter.

Mt 2, 1 (f. 3) Lisez *Cum ergo* au lieu de *Cum ego*.

Mt 17, 1 (f. 44) la première main avait *fratres* (sans *eius*).

Mt 25, 12 (f. 66) les mots grattés sont *nescio uos* (dittographie).

Mt 27, 37 (f. 77^v) la première main n'avait pas *su | pra*, mais *sue | ru* (dittographie du mot précédent).

J. 1, 48 (f. 205^v) après *respondit* on a gratté *illi*.

J. 4, 10 (f. 210) la première main a *dicet* et non *dicet*.

J. 5, 47 (f. 216^v) la première main a *credetis*.

J. 6, 24 (f. 218^v) la première main a *est*.

J. 7, 38 (f. 224) *scriptura* étant sur grattage faisait soupçonner une intéressante variante effacée, mais la première main avait *sicut dixit* (dittographie).

J. 8, 18 (f. 225^v) au lieu de *perhibeo* de la première main avait *qui testim* (dittographie corrigée aussitôt).

J. 13, 17 (f. 233) première main : *feceris*.

J. 17, 1 (f. 241 A^v) on a effacé *ue* (dittographie).

J. 19, 11 (f. 246) première main : *sursursum*.

J. 20, 12 (f. 249) le copiste avait omis *sedentes* et commencé à écrire *unum*.

L. 1, 62 (f. 86^v) le copiste avait omis *autem* et écrit *et*, quand, apercevant son erreur, il s'est corrigé.

L. 2, 34 (f. 89^v) première main *mariam* (dittographie).

L. 2, 37 (f. 90) première main *huctuinta* ; de même L. 16, 7 (f. 134) la première main avait *uctuinta*.

L. 2, 48 (f. 90^v) première main : *expauebant*.

L. 3, 6 (f. 91^v) il est inexact qu'un correcteur ait changé *caro* en *cara*, mais le parchemin très mince laisse voir une lettre de f. 91^r.

L. 3, 7 (f. 91^v) le correcteur a changé *corā* en *ab*.

L. 12, 25 (f. 123) première main *adicire*.

L. 19, 35 (f. 143^v) première main *dixit*, le copiste s'est corrigé aussitôt. A la même ligne lisez *illum*.

L. 22, 55 (f. 153^v) première main *seden | tibū* (dittographie corrigée aussitôt).

Mc 9, 42 (f. 180) première main *cumcidaretur*.

Enfin je ferai observer que L. 2, 5 (f. 87^v) et 2, 10 (f. 88) les corrections sont de la même écriture cursive que les notes liturgiques.

La plupart de ces remarques n'ont, je le sais, qu'un mince intérêt. Quelques-unes cependant (p. ex. la forme *uctuinta*) serviront à résoudre une question plus importante, celle de l'origine du manuscrit. On sait qu'il a des affinités avec des manuscrits de la Haute-Italie ¹ ; White semble incliner pour l'Allemagne ² ; Ceriani s'est prononcé pour le Norique ³ ; un paléographe de profession, le D^r Loew, m'écrit que la forme des lettres et le caractère des abréviations trahissent une origine française.

Plus importante encore que l'origine du manuscrit est pour nous l'origine du texte. Il faut classer ces vieux témoins, expliquer l'évolution qu'ils ont subie. Ce terrain est essentiellement mouvant ; les textes se rapprochent, se croisent, s'éloignent sans cesse. Des savants illustres avaient cru trouver une famille « italienne » représentée par f et q, et les manuels d'introduction biblique ne cessent de répandre tous les jours cette théorie, qui ne fut qu'un mirage trompeur. Il y a longtemps que Burkitt a ébranlé le crédit dont jouissait f, et White a montré que les affinités de q avec b sont plus profondes, plus significatives qu'avec n'importe quel

1. *Rev. Bén.*, X, p. 247.

2. *Old-lat. bibl. texts*, III, p. X.

3. *Rev. Bén.*, XIX (1902), p. 6, n. 43.

autre manuscrit. Ces conclusions, un peu vagues, peuvent et doivent suffire pour le moment. Quand on aura une bonne édition de ce manuscrit b autour duquel se groupent tous les témoins qui ne sont pas africains, il sera temps de reconstruire le texte idéal dont b n'est que le meilleur représentant.

D. D. DE BRUYNE

LES SIGNATAIRES DU PACTE DE SABARICUS.

L'HISTOIRE monastique d'Espagne ne possède pas de liste plus ancienne ni plus curieuse que celle des signataires du pacte de Sabaricus, contenue dans le manuscrit a I 13 de l'Escorial. Je regrette de devoir ajouter que peu de textes ont été si mal édités. Publiée en partie par Nicolas Antonio ¹, en entier par P. Ewald ²; reproduite par D. Ild. Herwegen ³, elle a été récemment revue sur le manuscrit et rééditée par le P. G. Antolin ⁴. Le zélé bibliothécaire de l'Escorial aurait, je crois, mieux réussi, s'il avait copié son texte directement sur le manuscrit; mais on voit trop bien qu'il s'est borné à revoir le texte donné par Ewald; de cette façon il est parvenu à corriger quelques fautes de lecture, comme il a introduit quelques fautes nouvelles ⁵, mais tous les vices radicaux, les erreurs fondamentales, qui rendaient le précieux document inutilisable, sont restés. Ewald en effet n'a pas remarqué les additions successives qui sont venues allonger la liste primitive, il n'a vu ni les grattages, ni les substitutions de signatures; il en est résulté que l'ordre des noms était resté inexplicable, sans compter que dans les éditions le désordre est plus grand encore que dans le manuscrit, car les éditeurs ont lu les deux colonnes du folio 2 simul-

1. *Bibl. Hisp. Vetus*, t. I, p. 386.

2. *Neues Archiv*, t. VI (1881), p. 227 et suiv.

3. *Das Pactum des hl. Fruktuosus von Braga* (*Kirchenrechtliche Studien*, XL), 1907, p. 5 et suiv.

4. *Un codex regularum del siglo IX*, 1908, p. 19 et suiv.

5. Je cite d'après les pages et lignes de Herwegen. P. 6, l. 11 il faut lire avec Ewald et Herwegen *puplicam* (et non *puplicum*); p. 7, l. 4 *uoluntate* (et non *uoluntate*), l. 7 *densissimas* (et non *densas in*).

tanément en allant de gauche à droite, tandis qu'il faut les lire séparément de haut en bas.

Dans l'édition qui suit, je désigne par des chiffres romains les différentes listes qui se sont superposées, par des lettres majuscules les séries qui se sont introduites dans les listes déjà existantes ¹. Pour chacune de ces deux espèces de séries, j'ajoute le numéro d'ordre, pour les premières, par un chiffre arabe, pour les secondes par une lettre minuscule. Enfin les noms en italique sont écrits sur grattage, les hachures représentent des noms effacés mais non remplacés, le mot *mon.* indique la présence d'un monogramme au lieu d'une croix.

- (fol. 1^v). I (1) A *alontus p̄rr* (mon.)
 2 Manuel conf m +
 (3) B a *Sarracinus p̄rr* (mon.)
 (4) b *Gontulgius p̄rsb̄tr et confessor* +
 5 Bretus diaconus (mon.)
 6 Recesindus abba (mon.)
 7 Fandilani sbd̄cni (mon.)
 8 Ico m +
 9 Uuimaredo m +
 10 Atalasindo m +
 11 Theoderedus m +
 12 Merlani m +
 13 Joannes m +
 14 Fredosindus m +
 15 Liua m +
 16 /// agilacus (u *ex o*) m +
 17 Fagildus m +
 18 Uuitizani m +
 19 Benedictus m +
 20 Spodericus m +
 21 Ioannes m +
 22 Ammorino m +
 23 Seniorino subd̄o (mon.)
 24 Zendemirus m +
 25 Seruandus m +
 26 Saximirus m +
 27 Alderedus m +
 28 Maurecatus m +
 29 Honoricus m +
 B c *Ascaricus p̄rr* (mon.)
 C a Leobildi ma +
 b Luziana ma +

1. Je crois que les listes I-VII ont été écrites dans l'ordre qu'indiquent les chiffres ; mais je ne puis évidemment rien dire sur l'ordre dans lequel ont été faits les grattages et écrites les listes A-G.

(fol. 2).

30	Astrulfus m +	47	Sendulfus m +
31	Ab.... m +	45	Trasmondus m +
32	Ecberdinus (?) m +	49	//////////
33	Ildemirus m +	50	Quemdulfus m +
34	Fredixus m +	51	Honorigus m +
35	Uimara m +	52	Gonderamn ^s m +
36	Flores m +	II	Gras ma +
37	////////// +	III 1	Rodorigus m̄ncs manus ma +
(38) D a	Ermosindus m +	2	////////
39	b Ermegildus m +	(3) D e	Osoricus p̄br (mon.)
40	c Onegildus m +	4	////////
41	d Petrus m +	5	Fleodericus m̄ncs +
42	Flabianus m +	6	hostobredus m̄ncs +
43	Suarius m +	7	leobegildus m +
45	mitus m +	8	addaulfus m +
45	Ansuetus m +	9	////////
(46) E	Gondulfus diaconus m +	(10) F	ODORARIUS DIACONS (mon.)
IV 1	Uimara p̄r mea +	11	azarias m +
2	//////// diaconus m +	12	ariulfus m +
3	Odoarius diaconus m +	13	froisendus m +
4	Electus manum mea +	14	Uestremirus m +
5	Uibamondus man. mea +		
6	Jobius man. mea +		
7	Uestiarius manunum +		
8	Merrilani manu mea +		
V 1	... na manu niea +		
(2) G a	... ron +		
3	Gota manu mea		
	G b Adfonso +		

(fol. 2^v).

- 7 Teodildi manu mea +
- 8 Alia Teodildi manu mea +
- 9 Maia manu mea +
- 10 Froilo manu mea +
- 11 Euaeza manu mea +
- 12 Sontrildi manu mea +

- VI 1 Merlla clerici manu mea +
- 2 Teoderitus manu mea +
- 3 Ranimiro manu mea +
- 4 Sando manu mea +
- 5 Elias manu mea +
- 6 Gaudioso manu mea +

- VII Adosinda cum filia mea nomine
maria ubi nos trademus cum
omne nostra fagultate manus
nostra +++ s

- VIII Ut non alter alter
Si minor a maior preelatus fue-
rit manu tornas dissipline
regari uindictae subiaceat et
XXV flagellas suscipiat et si
correxerit usque a tertia uice
expellatur de monasterio ut
qui uult non fieri aliter non
faciat

La première liste comprenait 52 noms. On voit que les dignitaires arrivent tous en tête, si l'on excepte le sous-diacre Seniorino (n. 23). On est surpris de rencontrer le nom d'un abbé Recesindus (n. 6). Était-il démissionnaire ? était-il abbé d'un monastère dépendant ? On est réduit à des conjectures. Sa place indique suffisamment qu'il n'était pas prêtre, peut-être était-il diacre.

Cette longue liste écrite de la même main représente probablement la totalité des moines à une certaine époque. Ceux qui suivent seront de nouveaux arrivés et il semble que le premier de chaque liste soit en même temps le calligraphe de la liste. Nous connaissons donc avec une certaine probabilité, les noms de ceux qui dépassaient leurs confrères par leur instruction, les copistes attitrés du monastère. Je ferais une exception pour Eras (II). Il a eu assez de mal à mettre son propre nom, comme le montre l'initiale *E* écrite à rebours ; il ne fallait pas lui demander de signer pour les autres. Mais enfin, il savait écrire, et pour ce temps-là c'était déjà beaucoup.

Parmi les additions nous rencontrons d'abord, après Eras dont je viens de parler, une liste de 14 noms (III), dont cinq ont été effacés plus tard. Pour la première fois apparaît le terme *monachus*.

Vient ensuite une liste de 8 noms (IV). En tête se trouve un prêtre, suivi de deux diacres dont un est effacé.

Puis trois noms (V) dont un est gratté. Les deux noms qui restent indiquent suffisamment que c'étaient des femmes.

Le clerc Merlla a écrit 12 noms (VI), dont les six derniers — encore des noms de femmes — ont été ajoutés après qu'Adosinda et sa fille Marie eurent écrit ou fait écrire leurs noms. Ces deux femmes devaient être des personnes de qualité : leur souscription plus solennelle, la mention explicite de leur fortune ne laissent pas de doute à cet égard.

Après ces listes vient d'une autre main assez grossière une prescription pénale ; les premiers mots sont une espèce d'en-tête corrompu et mutilé, mais qu'on peut corriger et compléter ainsi : *Ut non alter alterum caedat*. La présence de ce titre insinue que nous avons là un extrait d'une règle monastique. Le chapitre LXX de la Règle de S. Benoît offre quelques analogies remarquables.

Disons un mot des modifications apportées dans les différentes listes. On a déjà vu que plusieurs noms ont été effacés. Sans doute ces moines n'étaient plus au monastère. Faut-il admettre des sorties ou des excommunications ? J'aime mieux croire que ces disparus — la plupart au moins — s'étaient endormis dans le Seigneur ; leurs noms étaient écrits au ciel au livre de vie, le monastère gardait leur souvenir au nécrologe, ils pouvaient être rayés de la liste de ceux qui actuellement professaient la vie monastique.

A leur place on trouve parfois d'autres noms ; parmi ces nouveaux la proportion des prêtres et des diacres est plus forte que dans les anciennes listes. Tandis que la liste I, avec 52 noms, ne compte que 8 moines dans les Ordres Sacrés, sur les treize noms d'hommes insérés, peu de temps après, il y a cinq prêtres et deux diacres. Il semble que nous soyons à l'époque où le monachisme espagnol entre rapidement dans la cléricature. Odoarius, qui étale prétentieusement son nom en lettres majuscules, paraît avoir souffert de cette jactance qui, au dire de S. Jérôme, était le vice ordinaire des diacres.

On pourrait être surpris, pour ne pas dire choqué, de rencontrer des noms de femmes côtoyant en plusieurs endroits des noms d'hommes. Certains critiques, pharisiens austères, s'indigneront de cette promiscuité trop évidente. D'autres, plus indulgents, feront disparaître le scandale en niant que ces femmes faisaient partie du monastère, en ne voyant en elles que des bienfaitrices qui se soumettaient à la direction spirituelle de l'abbé ¹. La solution est simple.

1. Telle est l'explication que propose D. Herwegen, *op. cit.*, p. 10, n. 1. Son erreur provient de n'avoir pas su reconnaître quels étaient les noms de femmes. Comme il n'en

D'une part la place que ces signatures occupent marque bien la séparation des sexes; d'autre part la manière dont elles sont faites montre à l'évidence qu'elles ont la même signification que les signatures des moines. D'abord les treize nonnes se trouvent dans trois listes nettement distinctes (V, VII et C) et dans une partie distincte et ajoutée après coup de la liste VI; elles n'apparaissent que dans les dernières additions. Ensuite leur signature est absolument semblable à celle des moines; il n'y a qu'une exception. C'est la liste VII. Mais la formule employée est si expressive, si absolue qu'il faut y voir une profession proprement dite: si Adosinde et sa fille soumettent leurs personnes et leurs biens à l'abbé, qu'est-ce que les moines pouvaient faire de plus? Le monastère de Sabaricus était donc, comme Nicolas Antonio avait remarqué, un « double monastère » dans lequel moines et moniales observaient une même règle sous un même abbé, ou plutôt il était devenu « double monastère » car les premières listes ne comprennent que des hommes.

Une des nombreuses fautes des éditeurs a été de mettre une croix après chaque nom. Parfois, au lieu d'une croix, il y a un autre signe, une espèce de monogramme, mais seulement pour les moines entrés dans les Ordres Sacrés. Ces monogrammes sont variés et par là même me semblent avoir été tracés par les personnages auxquels ils sont joints. Par contre les croix se ressemblent trop pour y voir autant d'autographes; les croix comme les noms, sont l'œuvre des calligraphes.

Mais alors comment les moines avaient-ils manifesté leur ratification? Ceci m'amène à parler de la lettre *m* qui précède la croix (jamais le monogramme). Elle ne signifie pas *manu* comme pense Ewald qui sous-entend *scripsi* ou *signum feci*, encore moins *monachus*, comme dit D. Herwegen, mais *manum* (*adposui*). On sait que les contractants qui ne signaient pas devaient au moins toucher la charte¹. Il est vrai que les copistes des listes V et VI écrivent *manu mea*, que celui de la liste III dit une fois *manus mea*. Cela prouve seulement chez eux un manque de réflexion: ils avaient perdu l'explication grammaticale de la formule traditionnelle *m.* ou *manum*. Les femmes de haute naissance qui signent à la liste VII

trouvait que deux (ceux de la liste VII), on comprend qu'il ait refusé d'admettre l'existence d'une communauté de moniales. Mais tous les noms en *ildi* sont certainement féminins; les noms en *a* peuvent être masculins: il faut voir dans quel groupe ils figurent et, si possible, quel sens ils ont. Ainsi D. Herwegen n'aurait jamais fait de Maia un nom d'homme s'il avait su que ce vieux mot espagnol signifie « la Belle », ou s'il avait eu l'occasion d'admirer au musée *del Prado* de Madrid le célèbre tableau de Goya qui représente la *Maia*.

1. Giry, *Manuel de diplomatique*, 1894, p. 599, n. 2.

étaient plus instruites : elles écrivent *manus nostras* (*adposuimus*).

On n'avait pas essayé jusqu'ici d'écrire un commentaire de cette vieille liste et le peu qu'on en avait dit était erroné. La faute en est aux éditeurs ; des documents aussi mal publiés que l'avaient été les signatures du pacte de Sabaricus, sont inutilisables pour l'histoire. A l'excuse de P. Ewald et de G. Antolin, je dois avouer que cette liste, où une quinzaine d'écritures différentes sont réunies ¹, présente des difficultés exceptionnelles. Je l'avais regardée pendant de longues heures avant de me rendre un compte exact des additions successives et des substitutions de noms. Mais le problème paléographique une fois résolu, le document livrait aussitôt tous ses secrets et une curieuse page d'histoire se révélait à mes yeux.

D. D. DE BRUYNE

INVENTAIRE DES RÈGLES MONASTIQUES IRLANDAISES.

Note additionnelle sur la règle de Saint Mochuta ou Carthach de Rathin († 636).

LES enseignements versifiés de Carthach, dans la plus complète de leurs recensions, comprennent, non pas huit sections, comme je l'ai dit ², mais bien neuf. Mais la dernière section, pas plus que la première, n'a rien de monastique ; elle concerne les devoirs du roi, et comprend 8 strophes.

La première section, traitant des devoirs des chrétiens en général, a été éditée et traduite en anglais, en 1895, par M. Kuno Meyer, dans le *Gaelic Journal*, t. V, p. 187-188, d'après le *Leabhar Breac* ³. L'éditeur fait observer que ce texte ne saurait remonter à

1. Si l'on tient compte des monogrammes qui sont tous autographes, comme j'ai montré plus haut, il y a plus de vingt écritures différentes. Ce document d'un haut intérêt paléographique, aurait mérité de trouver place dans l'*Album* publié par Loew et Ewald. Je crains qu'il n'ait échappé au D^r U. C. Clark, qui prépare un nouveau recueil de reproductions d'écritures wisigothiques.

2. *Revue bénédictine*, t. xxv, 1908, p. 322

3. Je dois ce renseignement à M. Georges Dottin.

l'époque de S. Carthach, mais il y reconnaît les particularités du vieil irlandais et pense qu'il pourrait avoir été composé au IX^e siècle.

Le même Dr Kuno Meyer a publié le texte complet de la règle de S. Mochuta ou Carthach, sans traduction, dans l'*Archiv für celtische Lexicographie* (t. III, p. 312-320), d'après le Ms. Addit. 30, 512, fol. 20 a 1, du British Museum, collationné avec le Ms. 23. N. 10 de la Royal Irish Academy, dont j'ai déjà parlé.

Enfin, une nouvelle édition de la « règle » au complet, accompagnée d'une traduction anglaise, a paru dans le numéro de mai 1910 de l'*Irish Ecclesiastical Record*, p. 495-517, sous le pseudonyme de Mac Eclaise (Fils de l'Eglise).

Le texte irlandais de la 7^e section : *Du Culdée ou du clerc de la clôture*, figure isolément parmi les morceaux d'exercices placés par Ernst Windisch à la fin de sa *Kurzgefasste irische Grammatik* (Leipzig, 1879, p. 125). Il est tiré du susdit *Leabhar Breac*. Les traducteurs anglais de la grammaire de Windisch ont reproduit ce morceau, le premier M. Norman Moore, en notant les variantes de l'Addit. 30, 512¹.

M. Henri Gaidoz, le savant professeur de langues et de littératures celtiques à l'École des Hautes Etudes, à Paris, jugeant qu'il y avait lieu d'apporter quelques corrections à la traduction de Mac Eclaise, s'est gracieusement offert à traduire pour moi à nouveau cette 7^e section, sur le texte de Windisch. Je suis heureux de pouvoir donner ici cette traduction comme échantillon de ce curieux genre de littérature religieuse. Tout ce qui va suivre est donc l'œuvre de M. Gaidoz.

Du Culdée [Compagnon de Dieu] ou du clerc de la clôture.

Ce poème est écrit en strophes de deux vers rimant par assonance. Chaque vers est composé de 12 syllabes avec césure après la 7^e (soit : 7 + 5). On pourrait dire aussi que la strophe est formée de 24 syllabes réparties entre 4 vers (soit : 7 + 5 + 7 + 5), les second et quatrième assonants.

On imprime généralement ces strophes en deux vers, pour gagner de la place, et peut-être aussi par la suggestion du vers classique de Virgile, auquel se rattache aussi notre « alexandrin ». Cette

1. Norman Moore, *A Concise Irish Grammar by E. Windisch translated from the German*, Cambridge, 1882, p. 141; James P. Mc Swiney, *Compendium of Irish Grammar*, Dublin, 1883, p. 142-143.

forme matérielle de la poésie irlandaise pourrait bien aussi être d'origine latino-chrétienne.

Nous avons ici des « vers de mirliton », c'est-à-dire pleins de chevilles, avec des membres de phrase introduits pour remplir le vers, ou des mots inutiles ou plats qui fournissent une assonance.

Voici notre traduction ¹ :

1. Lorsque nous sommes sous le régime ² de clergie, || noble est la coutume :

Nous visitons la sainte église || à chaque heure canonique régulièrement ³.

2. Quand nous entendons la clochette, || la coutume nous l'ordonne,

Nous élevons nos cœurs vite en haut || nous baissons nos faces à terre.

3. Nous chantons *Pater* et *Gloria*, || pour que la tristesse ne nous gagne pas ;

Nous marquons poitrine et visage || du signe de la Croix du Christ.

4. Quand nous arrivons à l'église, || nous nous prosternons ⁴ jusqu'à trois fois.

Nous ne plions pas seulement les genoux ⁵ || dans la demeure ⁶ du Dieu vivant.

5. Nous célébrons ⁷, nous réglons (?) ⁸ || sans faiblesse, sans morosité.

Sage est celui que nous invoquons, || le Seigneur du ciel nuageux.

1. Le signe || marque la coupure du vers.

2. Litt. *sub jugo*.

3. Litt. toujours.

4. Le mot irlandais *slechtáim* vient du latin *flecto*. Mac Eclaise traduit : « we genuflect thrice », Reeves (*On the Culdees*, p. 83) : « we kneel thrice ». — Il est question de trois prostrations à chaque heure canoniale, dans la règle de Comgall, str. 13^a (éd. J. Strachan dans *Ériu*, t. I, 196) et d'un nombre égal de prostrations à la sortie de l'église dans la règle d'Ailbe d'Emly (éd. J. O' Neill, *Ériu*, t. III, p. 102), str. 25.

5. On pourrait comprendre qu'on ne fléchit pas seulement les genoux, mais le corps tout entier pour la prostration : pourtant il me paraît plus vraisemblable qu'il ne s'agit pas seulement de fléchir les genoux, mais le cœur ou l'âme.

6. Le mot irlandais *domnach* vient de l'adjectif latin *dominicus*, tandis que l'italien *Duomo* et l'allemand *Dom* viennent de *Domus* (s. ent. *Dei*).

7. Le mot irlandais *celebraim* est le latin *celebro*. Il a le sens de « célébrer l'office divin » (voir B. Mac Carthy, *On the Stowe Missal* dans les *Transactions of the Roy-Irish Academy*, t. XXVII, *Literature and Antiquities*, t. VII, 1877-1886, p. 162 et 182-183). Dès le moyen irlandais, ce mot signifiait « dire adieu », « prendre congé ».

8. Le sens du mot irlandais *cuindrigem* n'est pas très clair. Peut-être cela signifie-t-il : « nous nous mortifions », car le substantif *cuindrech* dont ce verbe est tiré signifie bien « castigatio ». Voir Zeuss, *Grammatica Celtica*, 2^e éd., Berlin, 1871, p. 873, etc.

6. Nous veillons, nous lisons, nous prions, || chacun dans la mesure de sa force ;

Comme..... de *Gloria* jusqu'à tierce.

7. Chaque grade va selon son rang, || comme il est juste ¹,
Ainsi qu'il est assigné ² à chacun, || depuis tierce jusqu'à none.

8. Ceux qui ont un grade, à la prière, || à la messe ³ avec droit,
Les lecteurs ⁴ à l'enseignement, || comme est leur force ⁵.

9. Les jeunes gens ⁶, à l'obéissance || comme est leur devoir ;
Car est vassal du diable || un corps qui ne fait rien.

10. Travail aux gens ignorants || selon la volonté ⁷ du clerc honoré.

L'œuvre du savant est dans ses lèvres, || l'œuvre du rustre est dans sa main ⁸.

11. La célébration de chaque heure canonique, || dans chaque ordre nous (la) faisons ;

Trois prostrations avant de célébrer || et trois à la fin.

12. Silence et piété, || bonne humeur sans morosité,
Sans murmure, sans envie, || cela est dû par chacun ⁹.

D. L. GOUGAUD

1. Litt. « ainsi qu'il convient, qu'il est régulier ».

2. Litt. « nommé ».

3. Le mot qui désigne la messe dans toutes les langues celtiques vient du latin *offerenda*.

4. L'irlandais *leginā* est l'équivalent du latin *lectores*, c.-à-d., au sens moderne du mot « les professeurs. »

5. Ceci est littéral ; peut-être mieux « selon leur capacité ».

6. C'est-à-dire, à mon sens, ceux qui n'ont pas encore reçu d'ordre.

7. C.-à-d. « la discrétion ».

8. Le traducteur du *Record* n'a pas compris l'antithèse de ce vers.

9. Cette strophe me paraît résumer admirablement la règle de conduite dans la vie monastique.

LE TÉMOIGNAGE D'ALDHELM DE SHERBORNE

SUR UNE PARTICULARITÉ

DU CANON GRÉGORIEN DE LA MESSE ROMAINE (1).

SAINTE Aldhelm, mort évêque de Sherborne le 25 mai 709, eut pour maître, à Cantorbéry, le célèbre abbé Adrien ². Plus tard, il demeura quelque temps dans la même ville chez son consécrateur, autrefois son condisciple, l'érudit archevêque Berthwald ³. Et Guillaume de Malmesbury nous le peint comme un amateur passionné des livres d'église. « Spatiabatur sanctus [sc. Aldh.] iuxta mare [à Douvres] ; intentusque oculos mercimoniis infigebat, si quid forte commodum ecclesiastico usui attulissent nautae, qui e gallico sinu in Angliam provecti librorum copiam apportassent. Conspicatusque librum — une bible —..., ad emendum intentus, animum a ceteris remisit ⁴ ».

Sous Sergius I^{er} (687-701), le vénérable abbé de Malmesbury alla à Rome et y fit un assez long séjour. Un « Scotus ignoti nominis » l'apostrophe ainsi dans une lettre : « Tu Romae advena fuisti » ⁵. L'épître d'Aldhelm à Geruntius ⁶ fournit la preuve qu'il n'était pas seulement un érudit « magister artium », mais de plus un apôtre zélé des usages romains, attaché en toute occasion à la « traditio romana ».

Quoi d'étonnant, après cela, qu'il ait été à même de nous fournir un renseignement fort précis sur un détail du canon grégorien de la messe romaine ? Il semble qu'il pouvait bien connaître la forme du canon, telle qu'elle sortit des mains de S. Grégoire. Jusqu'ici, du

1. A propos de certains traits de l'ancien canon romain qui peuvent avoir été conservés dans le texte de la messe ambrosienne, notre collaborateur D. G. Morin a été amené dernièrement (*Rev. Bénéd.*, XXVII, 514 sq.) à rappeler le passage bien connu de S. Aldhelm sur l'ordre des noms des saintes ou *Nobis quoque peccatoribus* grégorien. Nous profitons volontiers de l'occasion, pour publier la note suivante de notre confrère dom A. Manser, qui aidera à préciser davantage le sens et la valeur du témoignage d'Aldhelm.

2. Voir l'*Epistula Aldhelmi ad Adrianum* : «... venerando praeceptoris Adriano Aldhelmus... alumnus salutem ». (*P. L.* 89, 99 A.)

3. Cf. Faricius dans *P. L.* 89, 72 D, et Guillaume de Malmesbury dans *P. L.* 179, 1643.

4. *L. c.* D.

5. *P. L.* 89, 96 D ; cf. aussi le récit du Guillaume *P. L.* 179, 1637 sqq.

6. *P. L.* 89, 87 sqq.

moins, je n'ai pas trouvé de difficultés positives à opposer à l'assertion du consciencieux évêque.

Voici donc ce qu'il écrit dans son *Tractatus de laudibus uirginitatis*, n. XLII : « Mihi quoque operae pretium videtur, ut sanctae Agathae rumores castissimae uirginis Luciae praeconia subsequantur, quas praeceptor et paedagogus noster gregorius in canone cotidiano, quando missarum solemnia celebrantur, pariter *copulasse cognoscitur, hoc modo* in catalogo martyrum ponens :

FELICITATE
ANASTASIA
AGATHA
LVCIA,

quatenus nequaquam litterarum serie sequestrentur quae contribuli populo apud Siciliam genitae simul in caelesti gloria gratulantur ¹ ».

Quelques mots d'explication sur ce texte, et l'ouvrage dont il fait partie. [DE LAUDIBVS VIRG.] Je crois que S. Aldhelm a écrit l'Éloge de la virginité après 704, donc après son séjour à Rome et à Cantorbéry. Car

1° Guillaume de Malmesbury écrit ² : « *Primum* quidem ingenii periculum dedit in libro, quem ad Britones, ut ad verum pascha reverterentur, fecit [sc. Aldhelmus] ». Or, selon le Vénérable Bède, *H. e.* V, 18., Aldhelm a écrit ce premier traité « iubente synodo suae gentis », concile attribué par Hefele ³ à l'année 705. Cf. *De laudibus uirg.* n. II. initio.

2°. Aldhelm devint évêque après la mort du roi Alfridus († 705) : voir Bède, *l. c.* P. 4. 89, 85 D. sq. Qu'on lise maintenant ce qu'Aldhelm dit de lui-même dans son Éloge de la virginité, n. LIX : « Fateor... quod hoc opusculum... *pastoralis iurae* sarcina gravatus... perneciter... dictare nequiueram, quia securae quietis spatium... scrupulosa *ecclesiastici regiminis* sollicitudo denegabat ⁴ ».

GREGORIVS]. C'est indubitablement le pape S. Grégoire le Grand. Grégoire II commença son pontificat six ans après la mort de S. Aldhelm. Cf. encore *De laudib. uirginit.* n. XIII : Gregorius sedis apostolicae praesul, a quo *rudimenta fidei et baptismi sacramenta suscepimus, in libris moralium, etc* ⁵.

Nous savons d'ailleurs, par le *Liber pontificalis*, que Grégoire I^{er}

1. *P. L.* 89, 142 C.

2. *P. L.* 179, 1625 C.

3. *Conciliengeschichte* III^e 360.

4. *P. L.* 89, 159 A.

5. *P. L.* 89, 112 D. sq.

a touché au canon de la messe romaine, en ajoutant au *Hanc igitur* la phrase : « Diesque nostros » etc ¹.

IN CATAL. MART.] Il s'agit de la liste des saints au *Nobis quoque* du canon, laquelle présente non seulement des saints, mais aussi des saintes, à la différence de celle du *Communicantes*.

*
* *

Après avoir lu attentivement le passage de S. Aldhelm, j'ai ouvert les sacramentaires romains, et d'abord celui qui porte le nom de S. Grégoire, pour voir s'il concordait avec ce que disait l'évêque de Sherborne au sujet du canon grégorien. Déçu de ce côté, je me suis rejeté sur le sacramentaire dit gélasien, qui, lui non plus, ne correspond pas à l'indication d'Aldhelm. Ces livres nomment les saintes au *Nobis quoque* dans l'ordre suivant :

Sacram. gélas.

(ed. Wilson.) ²

FELICITATE

Perpetua

AGATHE

LVCIA

Agne

Caecilia

ANASTASIA

Sacram. grégor.

(ed. Muratori.)

FELICITATE

Perpetua

AGATHA

LVCIA

Agnete

Caecilia

ANASTASIA

Pareillement *The missal of St. Augustine's abbey Canterbury*, édité... by Martin Rule, Cambridge 1896, p. 43. Je fais mention spéciale de ce livre relativement récent, écrit, vers 1100, pour ce motif que l'éditeur a prétendu qu'il reproduisait, du moins en grande partie, un original à l'usage de saint Grégoire le Grand ⁴.

Il en est tout autrement du Missel de Bobbio : il se trouve pleinement d'accord avec S. Aldhelm, mais seulement dans la leçon primitive, la leçon corrigée est déjà tout autre :

1. Éd. L. Duchesne, I, 312 ; éd. Mommsen, I, 161, 12.

2. Wilson, *Gelasian Sacramentary*, Oxford 1894, p. 236, et 239, note 67.

3. Muratori, *Opere minori* XII, 3 ; Napoli 1760.

4. Voir la critique qu'a faite de cette thèse M. Paul Lejay dans la *Revue d'hist. et de littérat. relig.*, 1897, 282 sqq.

Missel de B. 1^e main ¹.

Perpetua
 Agne
 Cicilia
 FELICITATE
 ANASTASIA
 AGATHE
 LVCIA
 Eogenia.

M. de B 2^e main ².

FELICITATE
 Perpetua
 AGATHA
 Agne
 Cicilia
 ANASTASIA
 Eogenia.

Nous possédons une autre compilation liturgique, elle aussi d'origine irlandaise, qui confirme le renseignement du *De laudibus uirginitatis* : c'est le Missel de Stowe.

La partie ancienne de ce missel, à laquelle appartient aussi le *Nobis quoque*, paraît avoir été écrite au VIII^e siècle 3. Or, voici l'ordre dans lequel s'y suivent les noms de saintes, d'après l'édition de Mac Carthy (*Transactions of the Royal Irish Academy*, XXVII, VII ; Dublin 1886) :

Perpetua
 Agna
 Caecilia
 FELICITATE
 ANASTASIA
 AGATHA
 LVCIA.

*
 * *

Ainsi, à en croire S. Aldhelm, le missel de Stowe, ainsi que celui de Bobbio, nous auraient conservé l'arrangement grégorien de la série des quatres saintes en question.

Cependant, en 1886, un érudit distingué, a évoqué en doute l'assertion de l'évêque de Sherborne. Selon le P. Grisar, il paraîtrait que celui-ci a mis par erreur le nom de S. Grégoire, au lieu de celui du pape Gélase ; il aurait ainsi attribué faussement à l'un ce qui appartient à l'autre 4. Car (a) l'assertion de S. Aldhelm est contredite par le sacramentaire grégorien, tandis que (b) le canon du missel de Stowe y est pleinement conforme, et ce canon porte en

1. Mabillon, *Mus. ital.* I, II, 281 ; Paris 1724.

2. *L. c.* note a. — Cf. Wilson, *Gel. Saor.*, p. 239, note 68.

3. V. Duchesne, *Origines du culte chrétien*, 4^e édit., p. 157.

4. *Zeitschrift für kath. Theologie*, X, 30.

tête le nom du pape Gélase : *Canon dominicus pape Gilasi*. Puis, (c) un vieux missel de Salisbury (Sherborne, l'église d'Aldhelm), dont le canon a été publié par Warren ¹, concorde, en ce point comme pour le reste, avec le sacramentaire grégorien, et non pas avec Aldhelm.

Ces arguments n'ont point empêché le docte liturgiste qu'était Ferdinand Probst, de formuler ainsi son opinion sur le sujet : « Aldhelm... n'a pas confondu le gélasien et le grégorien ² ».

Et de fait, à l'assertion émise par Grisar on peut opposer, par exemple : (a) que dans le sacramentaire grégorien, autrement dit sacramentaire d'Hadrien, il s'en faut bien que tout soit de saint Grégoire, il y a lieu d'y soupçonner bien des changements ; qu'en conséquence, on ne peut pas, à l'aide de lui seul, faire remonter sûrement tel ou tel détail à S. Grégoire, supposé même que l'attribution à ce pontife soit justifiée ³. Pour ma part, je ne me permettrais pas facilement de corriger au moyen de ce sacramentaire, tel que nous le connaissons, une indication comme celle que nous fournit S. Aldhelm dès le commencement du VIII^e siècle, alors qu'aucun des plus anciens manuscrits du Grégorien ne remonte au-delà du commencement du IX^e.

(b) Le canon du Missel de Stowe porte véritablement en tête : *canon dominicus pape gilasi* ; mais il contient déjà la phrase : *Diesque nostros* etc. Or, d'après le *Liber pontificalis*, cette phrase est de S. Grégoire : on ne lui la dispute pas, on ne l'attribue pas à Gélase, sûr de l'autorité de l'inscription du missel de Stowe. Il n'y a pas plus de raison de déclarer, uniquement par égard pour cette inscription, le renseignement d'Aldhelm erroné, encore qu'il soit postérieur au *Liber pontificalis*. L'inscription susdite l'est encore bien davantage, n'ayant été insérée que de seconde main, probablement au X^e siècle.

(c) La *Missa romensis* du missel de Bobbio contient le *Diesque nostros* etc., et cela de première main : cette messe a donc été transcrite après S. Grégoire. Or, comme on l'a vu, son *Nobis quoque* de première main concorde avec l'indication fournie par S. Aldhelm, au lieu qu'il n'en est plus de même du *Nobis quoque* retouché. Il se peut donc qu'Aldhelm ait fait usage d'un *Nobis quoque*, qui, sans être aucunement gélasien, mais plutôt conforme au grégorien primitif, n'est pourtant pas identique à celui du

1. Dans : *The Irish Missal... of Corpus Christi College, Oxford*, 1879, p. 2 sq.

2. *Abendiändische Messe*, p. 90 ; cf. p. 92.

3. Une importante contribution pour la critique des inscriptions des livres grégoriens dans Traube, *Textgeschichte der Regula S. Bened.*, 78-128.

sacramentaire dit grégorien. A Sherborne aussi bien qu'ailleurs, les textes liturgiques peuvent avoir subi des retouches, postérieurement à S. Aldhelm ; et quand on retouchait, on ne se mettait pas toujours en peine de changer l'étiquette.

Pour conclure : on peut, en toute sûreté, à l'aide du passage cité de S. Aldhelm, restituer au moins une ligne de l'œuvre liturgique de S. Grégoire, et cette ligne pourrait un jour servir de pierre de touche.

D'autre part, le passage en question ne me semble pas pouvoir être allégué en faveur de l'authenticité du sacramentaire dit grégorien, sinon, tout au plus, comme argument indirect, et avec bien des réserves.

Beuron

D. A. MANSER

LA FINALE INÉDITE DE LA LETTRE DE GUITMOND D'AVERSA A ERFASST, SUR LA TRINITÉ.

PARMI les opuscules qui nous ont été conservés du théologien normand, Guitmond, d'abord moine bénédictin du monastère de La-Croix-Saint-Leufroi, puis évêque d'Aversa en Italie († avant 1095), figure une *Epistola ad Erfastum*, publiée pour la première fois par d'Achery dans son *Spicilège*, t. II, p. 377-386 (édit. in-fol. Paris 1723, t. III, p. 401-404), d'où elle a passé dans les collections postérieures, entre autres celle de Migne, *Patr. Lat.* t. 149, col. 1501-1508. L'auteur y répond à cette question que lui avait posée son correspondant : « si, pour expliquer le mystère de la Trinité, on ne pouvait pas se servir de la comparaison prise du globe du soleil, qui produit la lumière et la chaleur ? » Il le fait avec autant d'humilité d'âme que de profondeur de doctrine, montrant que rien, parmi les choses créées, ne saurait donner une idée adéquate d'un si grand mystère, mais que, d'autre part, l'incompréhensibilité même de cette vérité ne peut servir qu'aux superbes de prétexte pour la rejeter.

Malheureusement, le texte édité par d'Achery est fruste de la fin, ce qui tient à l'état de l'unique manuscrit dont il s'est servi. J'ai été amené à identifier, dernièrement, ce manuscrit : c'est le *Parisinus* lat. 12131, du commencement du XII^e siècle. Après avoir appartenu d'abord à l'abbaye de Saint-Evrout, comme l'indique la note qu'il porte en tête, *Iste liber est de armarilo sancti ebrulfi*, il se trouvait, au XVII^e siècle, faire partie de la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, sous les nos 721 et 724. Presque tout le volume se compose d'opuscules sur la Trinité, attribués faussement à s. Athanase et à s. Jérôme ; puis, tout à la fin, fol. 80^v-82^v, vient la Lettre de Guitmond à Erfast, laquelle s'arrête incomplète, comme dans l'édition, aux mots *credendo humiliter quod* | , par suite de la perte d'un ou de plusieurs feuillets.

Mais il existe à la même Bibliothèque nationale un autre manuscrit qui a conservé le texte complet de l'opuscule : le lat. 1685, un de ceux qui portent la signature de Charles d'Orléans et ont fait partie de la librairie de Blois¹, comme on peut le voir au dernier feuillet 119^r :

Hunc librum emi ego dux Aurelianensis &cet.
 KAROLUS
 De camera compotorum Blesis

Le contenu est exactement le même que celui du manuscrit de Saint-Evrout : d'abord, les traités du Pseudo-Athanase et du Pseudo-Jérôme sur la Trinité ; puis, foll. 113^v-119^r, la lettre de Guitmond sur le même sujet. Belle écriture à longues lignes, du XII^e siècle, mais postérieure à celle du codex précédent ; initiales bleu et rouge.

Après les derniers mots du texte de d'Achery, le ms. 1685 continue, fol. 118^v :

non praeualet capere. Primum qui fuit homo superbus et filius
 Adam pereat . ac mente humili qua sola pura deus cernitur .
 filius dei per Christi gratiam fiat . Tum denique non humana
 sed diuina iam sapientia doctus . ea quae retro sunt obliuiscens . in ea uero quae ante sunt extentus . reuelata facie per
 uiam fidei ad speciem ueritatis anhelans . et fontem uitae . cubiculum regis introducetur . Ibi demum fortissima et indubitabili
 atque delectabili uoce ueritatis edocebitur . quoniam uere ille est
 et quam potens . quam sapiens . quam bonus . et quia uere

1. Conf. L. Delisle, *Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, t. I, p. 96 ; t. III, p. 315 sq. ; et P. Champion, *Charles d'Orléans joueur d'échecs* (Paris, 1908), planches entre les pages 8 et 9.

trinus et unus est qui de nihilo ¹ solo nutu omnia condidit . qui in tot uarias species . tam mirabiliter . tam decenter cuncta a deo bona distinxit . Nec minorem ullo modo patre esse filium . aut utroque simul ² spiritum sanctum . aut omnibus tribus si- | fol. 119 | mul singulum quemlibet horum . sed essentia . gloria . bonitate . magnitudine . imperio . uirtute . clementia . beatitudine . unum omnino deum semper et ubique et in omnibus patrem et filium et spiritum sanctum . Tunc aliquatenus intuebitur . et admirabitur . quam uere aeternus sit qui tempora fecit . Tunc interius sentiet, aestimabitque quam uehementer . quam ineuitabiliter omni peccanti metuendus et tremendus sit . qui cum semper ubique totus sit . totus immutabilis iustitia est . quam fiducialiter . quam praesumentem omni paenitenti Christo iam pro impiis passo sperandus et desiderandus sit . qui totus aequae infatigabilis misericordia et uita est . Postremo quam sit amandus fruentibus qui summa et usquequaque indeficiens beatitudo est . a saeculo et nunc et semper per infinita saecula saeculorum . Amen.



Comme on le voit, il ne manquait pas grand'chose au texte publié par d'Achery. Les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* ³ avaient conjecturé, d'après quelques paroles du prologue, que la perte était plus considérable. La consultation adressée par Erfast portait, en effet, sur deux points : le mystère de la Trinité, et celui de l'Eucharistie. Comme Guitmond promet de répondre à l'une et l'autre question, et que ce qu'on possédait jusqu'ici de sa lettre se rapportait seulement à la première, on en a conclu que la portion perdue de l'écrit devait traiter de l'Eucharistie. Notre manuscrit 1685 vient contredire cette conclusion. Guitmond, en réalité, mentionne trois points touchés par son correspondant, et il les énumère dans cet ordre :

1° la substance et l'unité de l'éternelle Trinité : *Quod enim de substantia atque unitate aeternae Trinitatis quaesisti* ;

2° le mystère du Corps du Seigneur, simplement par manière d'addition : *Quod autem de mysterio dominici corporis adiecisti* ;

3° une comparaison tirée du soleil, pour montrer l'unité de la sainte Trinité : *Item illud quod ad comprobendam Trinitatis unitatem, similitudinem rei temporalis, de sphaera uidelicet solis memorasti.*

1. Ms. *nichilo*.

2. Le mot *simul* est écrit deux fois par erreur.

3. Tome VIII, p. 570 sq.

Et c'est par ce troisième point que débute sa réponse : du second, inséré incidemment entre les deux demandes sur la Trinité, il ne dit rien dans le cours de la lettre. Faut-il croire qu'il l'ait complètement négligé ? Non, je crois que c'est à lui spécialement que fait allusion la phrase qui termine le prologue, et dans laquelle l'auteur communique son intention de traiter plus au long les mêmes sujets : *in longiorem disputationem de his conferre cogito*. « Il y a toute apparence, que Guitmond désigne par-là son ouvrage contre Berenger, qu'il meditoit dès lors de composer, et qui traite assés amplement le second point, sur lequel Erfaste l'avoit consulté ¹. »



Une note d'un de nos deux manuscrits, relative à l'auteur et au destinataire de la Lettre, fournit matière à une observation assez intéressante.

Dans la copie qu'on possédait à Saint-Evrout, comme dans l'exemplaire acheté par le duc d'Orléans, les noms d'Erfast et de Guitmond n'étaient représentés que par les initiales E. et W.². Mais à la marge du ms. 12131, une main du XII^e siècle a complété ainsi l'indication de provenance :

Hunc libellum sapiens
Witmundus de cruce
heltonis monachus ad
erfastum lirensium
abbatem edidit de sancta
trinitate.

J'ai quelque soupçon que cette note doit être d'Orderic Vital. On sait que cet historien si attachant ne s'est pas borné à composer son *Historia ecclesiastica* : il a dû aussi copier, corriger, annoter, divers ouvrages d'autres auteurs. Léopold Delisle a signalé, entre autres, un exemplaire de Guillaume de Jumièges transcrit par Orderic. Ce qui me fait croire que la note du ms. de Saint-Evrout provient également de lui, c'est d'abord la ressemblance entre la façon dont elle est rédigée et les termes qu'emploie le chroniqueur à propos de Guitmond, au livre IV de son Histoire ³ : « *Guitmundus* » uenerabilis monachus coenobii quod Crux Heltonis dicitur... ac » scientia litterarum eruditissimus : cuius ingenii praeclarum spe-

1. *Hist. litt. de la France*, ibid., p. 571.

2. Aussi, dans la table primitive du contenu du ms. 1685, fol. 119^r, l'opuscule de Guitmond est-il donné simplement comme une *Epistola cuiusdam ad amicum de sancta trinitate*.

3. Migne 188, 335 D. — 339 B.

» cimen euidenter patet in libro De corpore et sanguine domini
 » contra Berengarium, et in *alus opusculis ipsius*... Porro illitte-
 » ratus abbas metiri nesciebat, quantus *sapientiae thesaurus* in
 » praefato doctore latebat ; ideo desiderabilem *philosophum* de
 » monasterio suo facile dimisit... Guitmundum *sophistam*... »

Il y a aussi une similitude frappante entre quelques traits caractéristiques de l'écriture de cette note et ce qui nous reste en fait d'autographes d'Orderic Vital¹. De part et d'autre, la lettre *d* se présente constamment sous la forme *ð* ; la courbe de l'*h*, à droite, redescend régulièrement vers la gauche jusqu'au-dessous du jambage principal ; l'extrémité supérieure de l'*r* est prolongée vers la droite, de telle façon qu'on constate toujours un certain vide entre le corps de cette lettre et la lettre qui suit. Et ces particularités se retrouvent pareillement dans les autres annotations et corrections marginales, assez nombreuses au cours de tout le volume : de sorte que nous pourrions avoir là un monument encore inaperçu de l'activité littéraire du célèbre historien normand.



D'Achery et Gallandi² reproduisent assez fidèlement le texte du manuscrit de Saint-Evroult. Cependant, il faut noter que la division en paragraphes précédés chacun d'un chiffre romain est le fait de ce dernier. De plus, quelques passages de la copie sur laquelle a travaillé d'Achery sont évidemment defectueux, par exemple :

Migne 149, col. 1502 D. — 1503 A, la ponctuation laissait à désirer, et a été justement corrigée comme il est marqué en note.

col. 1504 C « Sed [et] ut ex Filio procedat... » Les deux manuscrits ont : *SET* (pour *Sed*) *ut ex Filio procedat*.

col. 1505 A : « ut unus operator sint, ita et in operationis effectum differunt. » On s'est demandé s'il n'y avait pas lieu de corriger : « ut unus operator sunt, ita et in operationis effectu non differunt. » L'un et l'autre codex confirment en partie cette lecture : *ET unus operator sint. ita et in operationis EFFECTU NON differunt*.

col. 1507 B : « aut ullam omnino rem, propter simplicem diuinitatem. » Les éditeurs proposent de lire « praeter ». De fait, nos manuscrits portent : *PRAETER simplicem DEITATEM*.

Il paraît qu'il y a encore matière à d'utiles recherches, dans ce milieu trop négligé, et pourtant si sympathique, des théologiens contemporains de Lanfranc et de saint Anselme.

D. G. MORIN

1. L. Delisle, *op. cit.*, t. III, 287 et Planche XXXVI, 2.

2. *Bibliotheca vet. patrum*, XIV, 240 : c'est son texte qui est réimprimé dans Migne.

BERNARD GASC, ÉVÊQUE DE GANOS ET LES LETTRES D'INDULGENCES.

EN classant des lettres d'indulgences accordées par des évêques au XIV^e siècle, mon attention fut attirée particulièrement sur un nom, celui de Bernard, évêque de Ganos.

Ce personnage me rappelait une intéressante étude de l'abbé J.-M. Vidal : *Bernard Gasc, soi-disant évêque de Ganos*, publiée dans les *Mélanges Léonce Couture*. Toulouse, Privat, 1902, pp. 137-159.

Ce religieux augustin, dont les origines sont inconnues, s'était fait sacrer évêque de Ganos, à l'insu de ses supérieurs, et il avait rempli pendant quelque temps la charge d'auxiliaire à Toulouse, quand, en 1317, il fut impliqué dans le procès intenté à Hugues Géraud, évêque de Cahors, accusé d'avoir voulu attenter à la vie du pape. Bernard fut jeté en prison ; on fit une enquête sur son ordination dont on ne sut prouver la validité. Il resta en prison vingt ans ; le 5 novembre 1337, Benoît XII lui fit restituer les biens confisqués par la Chambre apostolique pendant son incarcération.

Bernard fut-il vraiment évêque et reconnu ensuite comme tel par le pape ? Sa présence dans une lettre d'indulgences datée d'Avignon le 6 mars 1343, accordée par douze évêques, laissait supposer à M. Vidal que Bernard obtint la reconnaissance officielle de son caractère épiscopal et la faculté de conserver son titre honorifique.

La présence de ce personnage dans un seul document de ce genre pouvait paraître étrange, étant donné l'assemblage curieux des noms qui s'y trouvaient groupés. Toutefois il n'y avait pas lieu de douter de l'authenticité de la pièce. Le doute est d'autant moins légitime que ce n'est pas dans une seule lettre d'indulgences que l'on rencontre le nom de l'évêque de Ganos, mais qu'il se trouve, à ma connaissance, dans neuf autres documents de même nature. J'en donne ici la liste dressée par ordre chronologique :

1337, 3 août. Bernardus, Gayensis episcopus ¹.

1. Fuchs, *Urkunden und Regesten zur Geschichte des Benedictinerstiftes Göttweig*, t. I, p. 373.

1339, 2 novembre. Bernardus, Ganensis episcopus ¹.

1340, 8 avril. Bernardus, Banensis episcopus ².

1341, 18 janvier. Bernardus, Cannensis episcopus ³.

1342, 2 janvier. Bernardus, Ganensis episcopus ⁴.

1342, 22 mars. Bernardus, Ganatensis episcopus ⁵.

1342, 1 juillet. Bernardus, Gravensis episcopus ⁶.

1343, 6 mars. Bernardus, Ganensis episcopus ⁷.

1344, 12 mai. Bernardus, Ganensis episcopus ⁸.

1348, 28 juin. Bernardus, Brunensis episcopus ⁹.

Les variantes ne doivent pas effrayer ; elles sont nombreuses dans les lettres d'indulgences, surtout lorsqu'il faut s'en rapporter aux textes imprimés. Peut-être les divergences d'orthographe pourraient-elles faire hésiter sur l'identification du siège épiscopal de Bernard. M. Vidal, à la suite du P. Eubel, le place en Thrace, comme suffragant d'Héraclée. Le fait que le P. Gams ¹⁰ cite un évêque de Cannes, suffragant de Bari, en 1341, pourrait faire supposer qu'il s'agit d'un siège de l'Italie méridionale, mais ce nom ne se trouve pas dans Ughelli. Tout au plus pourrait-on hésiter à propos de la variante *Brunensis* dans l'acte de 1348 et songer à *Gravinensis*, où l'on trouve un évêque Bernard en cette année.

De cette série de dix actes on peut conclure que Bernard résida à Avignon depuis sa sortie de prison en 1337 jusqu'au milieu de 1348 pour le moins et que sa sortie de prison s'effectua avant le 3 août. Il n'est pas impossible que d'autres lettres d'indulgences révèlent encore sa présence à une époque postérieure.

Ce genre de documents a encore trop peu sollicité l'attention des chercheurs, et cependant ils ne manquent pas d'importance pour l'histoire religieuse des XIII^e et XIV^e siècles. Ils apparaissent surtout aux environs de 1280 et se font plus rares à partir du grand schisme, du moins en ce qui concerne les lettres d'indulgences accordées par des groupes d'évêques. Un recueil de ces lettres

1. *Archief voor de geschiedenis van het aartsbisdom Utrecht*, t. XII, 1884, p. 221.

2. Mittarelli, *Annales Camaldulens.*, t. V, app., col. 552 ; Cornel. Flamininus, *Ecclesia Torcell.*, t. III, p. 56.

3. Mittarelli, *Annal. Camald.*, t. V, app., col. 560.

4. Sauerland, *Urkunden und Regesten zur Geschichte der Rheinlande aus dem Vatikanischen Archiv*, t. V, 1910, Bonn, Hanstein, n° 1302.

5. *L'ancien pays de Looz*, t. IV, p. 12, 33.

6. *Bulletin de la Société historique de Tournai*, t. XX, 1884, p. 289.

7. Vidal, *l. c.*

8. Sauerland, *Urkunden und Regesten*, t. III, p. 145.

9. Mittarelli, *Annales Camald.*, t. V, app., col. 578.

10. *Series*, p. 865.

sous forme de régestes permettrait de combler des lacunes dans les listes épiscopales et de fixer plus d'un point obscur dans la vie de bien des prélats. Le rapprochement des variantes permettrait l'identification des personnages. Il y aurait d'ailleurs intérêt à se rendre compte de la présence simultanée auprès de la cour pontificale de tant d'évêques, surtout de l'Italie méridionale et de l'Orient.

D'un autre côté, il serait grandement désirable qu'on recherchât les originaux, afin de pouvoir confronter les écritures, et qu'on recueillît tous les sceaux des personnages. Ce sont là des éléments de critique indispensables pour discuter l'authenticité des pièces. La chronologie permettrait de fixer et de vérifier l'itinéraire des prélats ; la paléographie et la sigillographie fourniraient les moyens de contrôler l'origine des pièces.

D. U. BERLIÈRE

COMPTES RENDUS

L. R. FARNELL. *The cults of the greek States*. Vol. V, Oxford Clarendon Press, 1909. In-8, xii-495 p. avec 61 planches.

M. Lewis Richard Farnell achève dans ce cinquième et dernier volume le monument qu'il a élevé à l'histoire de la religion hellénique (cf. *Revue bénéd.*, XXV (1908), p. 118 sq.). Le premier volume avait paru en 1896. Celui-ci contient une table générale de tout l'ouvrage qui sera la très bienvenue, bien que l'auteur n'ait pas songé à la faire absolument complète, ce qui eût sans doute été difficile, étant donnée l'énorme quantité de faits condensés dans le cours de ces cinq volumes. M. Farnell s'est expliqué lui-même à plusieurs reprises sur les modifications et retranchements qu'il a dû faire subir à son plan primitif : il ajoute cette fois à ces explications la promesse de continuer ses études sous une autre forme, ce dont nous ne pouvons que nous féliciter. On trouvera traités dans ce dernier volume les cultes publics d'Hermès, de Dionysos, d'Hestia, d'Hèphaistos, d'Arès et quelques autres de moindre importance comme ceux des Nymphes, de Pan, des Muses, des Charites, des Erynnyes et des Euménides. Dionysos tient la place principale : M. Farnell se prononce, suivant la doctrine commune, pour l'origine thrace de cette divinité et les phénomènes de survivance qu'il signale en Thrace jusqu'à nos jours sont extrêmement curieux : aussi bien le culte dionysiaque est-il traité avec une ampleur toute particulière, comme il était juste. C'est la partie qui nous intéresse le plus, nous qui recherchons les points de contact du christianisme primitif avec les religions qu'il a éliminées et, ici, l'intérêt est considérable, puisque nous sommes en présence de faits mystiques et « sacramentels » auxquels on donne le nom de « communion », d'« incarnation », de « résurrection », mais il s'en faut de beaucoup que nous retrouvions dans les ouvrages les plus remarquables sur les religions antiques, comme est celui-ci, la rigueur de méthode et la sévérité de critique auxquelles nous nous croyons justement tenus pour les époques plus modernes : nous avons sans cesse l'impression que presque tout pourrait être ici arrangé différemment, tout en restant également savant et intéressant. Sans doute cela tient il à ce que le même nom divin recouvre des physionomies trop souvent diverses et à ce que l'enquête porte sur des époques très éloignées les unes des autres. Comme dans ses précédents volumes, M. Farnell a réuni à la fin de chacun de ses chapitres les plus précieux recueils de références et des index géographiques qui rendront les plus grands services. La description des types divins au double point de vue archéologique et artistique est toujours aussi remarquable et luxueusement illustrée.

D. H. QUENTIN.

BRUNO VIOLET. *Die Esdra-Apokalypse. I. Die Überlieferung (Die griech. christl. Schriftsteller, B. 18)*. Leipzig, Hinrichs 1910. In-8, LXIV-446 p.

L'Apocalypse d'Esdras m'a toujours paru le plus attachant des anciens apocryphes bibliques, et la reconstitution de son texte est peut-être la plus difficile des entreprises tentées pour la Collection des Pères grecs qui se publie à Berlin. Le texte original, écrit en hébreu, a disparu, ainsi que la version grecque. Restent six ou sept versions faites sur la traduction grecque, dont M. Violet nous présente le texte en autant de colonnes parallèles. Le plus important de ces témoins est la version latine et c'est à celle-ci que je bornerai mes observations ; encore n'ai-je examiné que les 150 premières pages.

L'introduction décrit les sept manuscrits connus et établit leur généalogie. M. Violet prétend que le ms de Léon n'est pas de l'an 1162, comme on avait cru jusqu'ici, mais de l'an 1300, et il met quelque insistance à faire valoir sa découverte. Cette prétendue trouvaille n'est qu'une fâcheuse distraction. Car le roi Ferdinand, fils d'Alphonse, dont il est question dans le *colophon*, est évidemment Ferdinand II, roi de Léon (1157-1188) et non Ferdinand IV, roi de Castille (1295-1312). Il n'y a aucun motif de changer la date donnée par le copiste (era 1200 = l'an 1162). D'ailleurs le caractère de l'écriture, quoi qu'en dise M. V., indique bien le XII^e siècle.

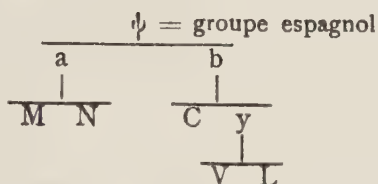
J'ai été non moins surpris de lire (p. xix) que « le ms N dépend sans aucun doute de M ». Il y a trois ans j'avais trouvé qu'il était indépendant¹, mais devant l'affirmation catégorique de M. V. j'ai fait un nouvel examen qui m'a confirmé dans mon opinion. Voici quelques arguments. III, 23 6, (j'adopte la nouvelle division de Violet qui, malgré l'avis de M. Nestle, est une heureuse innovation) M omet les mots *et intende deprecationi meae* qui se trouvent dans N et appartiennent au texte authentique. On dira peut-être que N a corrigé une lacune de M en s'aidant d'un autre ms ; mais il était impossible de soupçonner une lacune ; ensuite on est obligé d'admettre que l'autre ms dont il se serait servi est L ou un manuscrit apparenté, mais perdu, mais alors pourquoi N ne continue-t-il pas avec VL *tui plasmati* ou *tuoque plasmato* ? Puisque N adopte toutes les bévues et toutes les omissions de M, comment a-t-il corrigé l'innocente omission de M III, 3, 6 *et posita* ? Et celle plus grave III, 5, 13 *uidete* ? Pourquoi n'a-t-il pas conservé le présent *perambulamus* III, 16, 8 ? Est-ce par hasard qu'il a modifié l'ordre de M IV, 5, 9 *fructum suum dedit ab initio hominem*, pour écrire avec les autres mss *dedit fructum suum hominem ab initio* ? Je m'arrête ; la chose est trop évidente : MN se ressemblent comme deux frères jumeaux, mais enfin ce sont des frères, et M n'est pas le père de N.

Je suis aussi convaincu que les mss CVL ont un ancêtre commun dont ne dépendent pas MN, j'en vois la preuve par ex. II, 5, 1 *+ prescius es* ; III, 5, 2 *+ est* ; MN sont souvent d'accord avec φ contre CVL, il serait téméraire d'affirmer que dans tous ces passages, l'ancêtre de MN a été

1. *Rev. Bén.*, XXIV (1907), p 254-257.

2. Je crois même que ces derniers mots, qui ne se comprennent plus après *meae*, sont une interpolation du groupe VL.

corrigé sur φ ¹, il est plus naturel de dire qu'il a conservé le texte authentique de ψ , dont CVL se sont écartés. Je propose donc de corriger ainsi le schéma de la p. XXV



Quant au groupe que Bensly a appelé français (φ), il est lui aussi d'origine espagnole ; car son plus ancien représentant est le palimpseste du VII^e siècle que j'ai rencontré à Léon. Les deux formes du texte sont anciennes, car c'est d'après ψ que cite le Pseudo-Ambroise qui, au jugement de Caspari, ne peut être postérieur au VI^e siècle. Si nous remontons à l'archétype de tous les manuscrits connus, nous devons dire qu'il a été écrit en Espagne, qu'il contenait (chose curieuse pour un texte théologique) une *nota iuris* N barrée verticalement = *enim* ², que les copistes n'ont pas comprise et ont rendue les uns par *in*, les autres par *non* (III, 20, 2). Nous pouvons remonter plus haut encore, à l'origine même de la version latine, mais avant de chercher le pays et l'époque qui lui donnèrent naissance, il sera prudent d'attendre que M. Violet ait publié un bon *index verborum*.

Entrons dans quelques détails.

L'apparat critique aurait pu être allégé ; à quoi bon noter constamment les mêmes variantes d'orthographe et surtout les différences d'abréviation p. ex. pour *mihi* ? J'ai même relevé une fois dans l'apparat *quā* MN, quand le texte a *quam*. Ne nous plaignons cependant pas, car ce soin scrupuleux de noter l'abréviation du ms nous permet de corriger çà et là quelques fautes de lecture : II, 6, 3, « dice^s » ne peut signifier *dicens* ; III, 2, 7 « pcessit » n'est pas = *percessit* ; III, 20, 7. S* a sans doute « e& » = *esset* comme dans A ; I, 9, 5 C aura, je suppose, *pabor* ; III, 3, 13 « † mortalitatis » de C n'a pas été compris : en wisigothique *i* barré = *in*, donc C a comme φ MN *inmortalitates* ³.

M. Violet dit fort justement que le groupe φ , est plus pur que le groupe ψ et c'est sur le premier que se base en général son édition. Je voudrais cependant montrer que même dans ce groupe on trouve non seulement des fautes irréflechies, des omissions, des confusions, mais encore des modifications voulues, de prétendues corrections que M. Violet n'a pas toujours remarquées. L'exemple le plus frappant est *qui in eo silentio habitant* ou *habitant* III, 5, 7 ; la vraie leçon est évidemment *qui in eo silentium habent* MN, exact parallèle de *qui in ea* (sic) *dormiunt* et répondant aux versions orientales qui disent *dormir* ou *reposer*. Violet édite deux fois (I, 7, 3 et 5) *domine meus* (deux fois S corrige *dominus*, CVL corrigent *mi*) et

1. Il n'est pas probable que MN aient corrigé *domine mi* en *domine meus* ; la correction inverse a été faite par l'ancêtre de CVL.

2. Lindsay, *The notae iuris of Vat. Reg. 888* (Mélanges Châtelain), 1910, p. 156.

3. Ne serait-ce pas un correcteur qui a ajouté cette abréviation de *in* ?

deux fois (II, 3, 3 et III, 3, 3) *dominus meus*, parce qu'ici A* a fait la même correction que S. La vraie leçon se trouve dans MN. L'expression *respondit ad me et dixit mihi* a dû sembler une intolérable tautologie, on ne conçoit pas qu'un correcteur l'ait créée; il faudra donc la regarder comme primitive, même quand elle n'est que faiblement attestée¹; on la trouve dans MN I, 8, 3. 11; 13, 2, dans ψ I, 10, 1, dans S I, 11, 2, dans CVL I, 11, 10. On voit que tous les groupes ont subi des corrections, mais que chacun d'eux aussi peut avoir gardé le texte primitif. 1, 2, 9 lisez *factus, factum* est une correction très naturelle de φ qui n'avait plus *casus*; 1, 3, 1 + *et*; 3, 7 *multitudinem magnam*; 7, 10 notez qu'il y a une lacune dans le texte latin; 10, 6 lisez *usque dum* (cf. 11, 7); 13, 1 *dies illos*; 14, 2 *pedes + meos*; 11, 11, 6 lire avec ψ IN *nouissimis temporibus* comme le montrent l'opposition à IN *prioribus temporibus* et la comparaison avec les versions orientales; 111, 2, 7 lire avec MN *colore inimitabiles*, qui est le pendant de *odora mentis inuestigabiles*; 3, 5 avec ψ *mare*; 4, 2 *autem* au lieu de *enim*, le *vero* de ψ suppose aussi *autem*; 4, 7 avec ψ et les versions orientales *super haec dixerunt* (*superdicere* est un non sens); 5, 7 avec MN *animas*; 5, 20 avec ψ *incipient*. En un passage (111, 3, 14) je voudrais changer la ponctuation et lire *et vana haec, non poterunt recipere*.

Deux corrections malheureuses: 11, 5, 1 *promittis* n'explique pas aussi bien que la conjecture *praes* es de Wellhausen la leçon des mss; 1, 9, 3 les versions orientales montrent que dans le texte grec il n'y avait rien qui répondait à *in obprobrium* ou *in inproperium* du latin; dès lors je ne vois plus de raison pour corriger en *in proprium*; le traducteur se rappelant l'expression fréquente dans l'Ancien Testament *dare in obprobrium gentibus*, a fait une petite interpolation, qui ne répond pas bien au contexte, mais qu'il ne faut pas corriger pour lui donner un sens acceptable.

Quelques fautes d'impression: 1, 6, 5 comp. C; 7, 6 lire 21 (au lieu de 20); 11, 10, 10 *recepti*¹¹ au lieu de *sunt*¹¹; 111, 5, 1 *civitas* N; p. 148, l. 31 lire *tonitrua*; 111, 6, 2 de *quibus* est par erreur indiqué par deux croix comme correction conjecturale: c'est la leçon de MN. Pourquoi les *Constitutions apostoliques* ne sont-elles pas citées d'après l'édition de Funk et S. Ambroise d'après le *Corpus* de Vienne?

C'est le triste devoir du critique d'insister plus sur les défauts du livre que sur ses qualités. Je crois avoir rempli ce devoir. Mais je ne veux point terminer ce compte rendu sans avoir exprimé mon admiration pour la patience avec laquelle M. Violet a poursuivi pendant douze ans cette entreprise, pour l'heureux arrangement dans lequel il propose les différents témoins d'une tradition embrouillée, pour la perspicacité enfin avec laquelle il a réussi le plus souvent à trouver la vraie leçon, là même où tous nos manuscrits sont corrompus. Il est à souhaiter que M. Violet nous donne une petite édition de la version latine qui contienne aussi en note les passages où les versions orientales ont mieux conservé le texte primitif.

D. D. DE BRUYNE.

1. Elle a partout le témoignage de la version éthiopienne.

HENRICH JOSEPH VOGELS. *Die Harmonistik im Evangelientext des Codex Cantabrigiensis (Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur, xxxvi, 1^a)*. Leipzig, Hinrichs, 1910. In-8, IV-119 p. Prix : 5 fr.

Ce volume si mince de format, si modeste de ton, nous apporte une précieuse contribution pour résoudre l'énigme que pose depuis si longtemps à la critique textuelle le fameux *codex cantabrigiensis*. Cette solution, entrevue jadis par quelques savants, Hermann von Soden et M. Vogels l'ont trouvée en même temps. Vu la gravité du problème et les critiques qui se sont élevées contre la théorie de von Soden, il était désirable que M. Vogels nous montrât comment il était arrivé par un autre chemin au même résultat : la dépendance du ms D vis-à-vis du Diatessaron de Tatien.

Les preuves sont 1. les récits parallèles ont subi des retouches non seulement là où ils présentaient quelque divergence réelle — ceci s'explique très naturellement, — mais encore dans les transitions, c'est-à-dire les éléments les moins importants du récit. 2. Des variantes manifestement étrangères au texte se retrouvent aux endroits parallèles où elles ne sont pas mieux justifiées. — On pourra hésiter à admettre l'un ou l'autre exemple allégué par M. V. ; la conclusion générale semble solide et finira, je crois, par s'imposer.

Il n'en est pas de même d'une autre thèse défendue p. 46-62, à savoir la dépendance du texte latin d vis-à-vis d'un Diatessaron latin. Voici les arguments : 1. Des formes rares se retrouvent aux endroits parallèles. D'abord (M. V. le reconnaît) ces formes se trouvent aussi aux endroits non parallèles. Ensuite — et ceci explique cette présence aux endroits non parallèles — ces formes n'ont pas la rareté que M. V. leur donne : *ommutescere* est assez commun, *temptatio* est ordinaire, *circumibat* est d'après Wordsworth la forme employée par S. Jérôme, *parapsis* est si bien la règle que des 24 mss employés par Wordsworth aucun n'a la forme *paropsis*.

2. Des particularités orthographiques se retrouvent aux endroits parallèles : *b* pour *u* ou *vice versa*, *d* pour *t*, *ae* pour *e*, l'addition de *h*. Ces détails d'orthographe sont un élément si menu, si mouvant, que toute théorie basée sur eux subira le sort de la maison bâtie sur le sable.

3. Des écarts du texte grec se retrouvent aux endroits parallèles : *in pane solo* quand le grec a *Εἰπ' ἄρτω μόνῳ* ; mais tous les mss des anciennes versions et tous ceux de la Vulgate ont *in*. M. V. dira peut-être : tous les mss des anciennes versions ont subi l'influence du Diatessaron latin, et S. Jérôme n'a fait que conserver une variante qui dépendait de ce Diatessaron. Ah ! le saint homme aurait rugi de colère s'il avait soupçonné qu'en écrivant *in pane* il était la dupe de Tatien. — Autre exemple : Mt 14, 9 et Mc 6, 28 d lit *iusiurandum* quand le grec a le pluriel. — Diatessaron latin, dit M. V. — Mais tous les mss latins ont le singulier ! — Diatessaron par tout. — Mais parmi ces mss les uns ont *iuramentum*, les autres *iusiurandum*. Il faudra admettre que *iuramentum* n'est pas une traduction indépendante, mais une correction de *iusiurandum*. On voit les conséquences. Toute la question de l'unité ou de la multiplicité des versions latines est posée et presque résolue. Mais il faut se demander si toutes ces « variantes parallèles » ne s'expliquent pas sans l'hypothèse du Diatessaron. Et comme ces vieux traducteurs connaissaient encore un peu de latin, il n'est pas

étonnant qu'ils n'aient pas écrit : *non SUPER pane solo, ni proppter iurairanda.*

4. Des variantes qui s'expliquent par le passage parallèle. Un exemple pour montrer jusqu'où de bons esprits peuvent se laisser entraîner par une idée préconçue: L. 20, 42 *a dexteram meam*. Évidemment nous avons là un de ces cas d'haplographie si nombreux dans l'écriture onciale. M. V. n'y songe pas, il y voit plutôt l'indice d'une correction, parce que, Mt 22, 44 on lit *adextris meis*.

L'auteur cherche même à prouver que ce Diatessaron latin aurait été une traduction interlinéaire. Cela semble peu probable, car nos anciens mss bibliques bilingues ont tous la traduction juxtaposée, et la traduction interlinéaire est d'origine relativement récente.

Malgré tout, je ne veux pas nier l'existence d'un ancien Diatessaron latin, mais avant de l'admettre, je voudrais des preuves bien choisies et bien discutées, ce que, dans le livre de M. Vogels, je ne trouve pas.

D. D. DE BRUYNE.

J. LEBRETON. Les origines du dogme de la Trinité. Paris, Beauchesne, 1909. In-8, xxvi-570 p.

Le groupe des catholiques de langue française, exégètes ou historiens, qui, depuis quelque vingt-cinq ans, travaille à restaurer parmi nous la tradition des études de théologie positive, accueillera le livre brillant et sûr du R. P. Lebreton S. J. avec une extrême sympathie. Le présent volume n'est que le premier d'une entreprise plus vaste qui portera le titre de *Histoire du dogme de la Trinité des origines à saint Augustin*. Il se subdivise lui-même en trois parties : 1° le milieu hellénique, 2° la préparation juive, 3° la révélation chrétienne, et il s'accompagne d'une suite de notes ou *excursus* rejetés (un peu arbitrairement) à la fin du volume.

L'auteur, dès son *Avant-propos*, fait profession de vouloir « exposer historiquement l'origine et le progrès du dogme trinitaire. » C'est une profession de méthode. Il y insiste : ce qu'il cherchera dans les livres du Nouveau Testament, « ce n'est point la règle de notre foi, c'est l'expression de la foi de leurs auteurs ». Il ne produira pas les textes qu'il en citera « comme des textes juridiques pour trancher un débat », mais « comme des documents historiques, pour marquer le développement d'une doctrine. » Il signalera « les différences d'aspects, les nuances individuelles, qui distinguent l'enseignement des différents auteurs sacrés, de saint Paul, par exemple. ou de saint Jean. » Un théologien, écrit-il, peut négliger ces aspects, parce qu'il les dépasse pour atteindre la vérité divine que l'Esprit-Saint a déposée dans ces textes : l'historien, au contraire, s'y attache d'abord. C'est l'attitude du R. P. Lebreton, par tactique, s'entend, et *ex hypothesi*.

Des trois parties dont se compose son livre, je me demande si la première n'aurait pas été mieux placée après l'étude de la révélation chrétienne. On est étonné d'entrer dans le sanctuaire de la révélation chrétienne par un péristyle hellénique. Mais la triple étude du concept de la divinité, du *logos* et de l'esprit, dans le paganisme contemporain des deux premiers siècles chrétiens, est une étude d'un vif intérêt. Elle rappelle d'abord la *Religion romaine* de Boissier; on voit vite, cependant, ce que l'information

et la méthode du P. Lebreton ont de plus moderne, de plus approfondi aussi; sa compétence dans l'histoire des notions philosophiques, sa connaissance de la littérature *religionsgeschichtliche*. On ne ferait guère qu'un reproche à ce brillant exposé, ce serait d'être trop sommaire : nous aurions d'ailleurs la même impression partout dans le volume du P. Lebreton, et elle tient, je crois, à la qualité didactique de sa manière : il expose comme un homme qui vise à la conclusion et qui néglige ce qui n'y conduit pas, si bien que l'on se demande s'il va au fond et s'il dit tout, si droitement les faits s'alignent dans la perspective de l'auteur ! Fions-nous à lui, à ses laborieuses analyses dont il nous épargne l'infini détail, à la finesse de son sens de reconstruction.

Je voudrais citer en exemple la conclusion de son étude sur l'hellénisme, où, après avoir marqué l'hétérogénéité des notions du Verbe ou de l'Esprit dans le christianisme et du logos et de l'esprit dans le stoïcisme, il remarque que, « au second siècle, ce contraste était moins nettement perçu », et que les théories stoïciennes familières alors à tous les esprits cultivés les conduisaient quand ils découvraient le christianisme, à interpréter les dogmes chrétiens au sens stoïcien. « Au sein même de l'Église, la confusion ne fut pas toujours évitée, et nous reconnaitrons dans la théologie de plus d'un écrivain ecclésiastique des vestiges de ces philosophies, qu'il avait professées dans sa jeunesse, et qu'il sentait encore régner autour de lui. » L'empreinte du stoïcisme sur Tertullien, par exemple, est indéniable. Le néoplatonisme aura une action plus profonde et plus dangereuse : « Elle apparaît dans les imaginations gnostiques, échelonnant d'innombrables éons entre Dieu et la matière; elle se trahit même chez plus d'un écrivain de l'Église, chez Origène surtout, dissolvant la Trinité en trois divinités inégales et subordonnées entre elles. » Le monde ancien est voué à l'éclectisme en philosophie et au syncrétisme en religion : « Il fallut à l'Église une vigueur plus qu'humaine pour conserver à sa foi sa transcendance intransigeante, pour défendre la pureté de son dogme contre ses ennemis et parfois même contre ses propres docteurs » (p. 87-88).

Dans la « préparation juive », le P. Lebreton suppose que, avec saint Grégoire de Naziance, son lecteur admet une révélation progressive attendant le Nouveau Testament pour « révéler le Fils et faire entendre la divinité de l'Esprit » (p. 89). Il ne cherchera dans l'Ancien que des *préparations*, le mot est habilement choisi, encore ne les demandera-t-il qu'au judaïsme postexilien. La notion de la paternité de Dieu, la notion plus complexe de l'Esprit de Dieu, la notion de la Sagesse qui atteint presque à une entité hypostatique, la notion de la Parole de Dieu destinée à prendre chez Philon un développement considérable, et d'autre part la notion de Messie (que le P. Lebreton touche à peine), ces notions tendaient-elles à s'organiser en un ensemble cohérent, ou étaient-ce des vues dispersées et indépendantes les unes des autres ? Le P. Lebreton croit à leur indépendance. Le judaïsme palestinien, plus pauvre, ne précise pas, au contraire, les notions d'Esprit, de Sagesse, de Parole.

On regrettera que le P. Lebreton passe si vite ici encore sur le messianisme. Il pourrait dire que ce sujet a été traité à fond par le R. P. Lagrange, il a hâte, semble-t-il plutôt, d'arriver au judaïsme alexandrin, à Philon, à

sa théodicée, à sa théorie des puissances intermédiaires entre Dieu et le monde, enfin et surtout à sa théorie du logos.

C'est là le morceau capital du livre, et d'autant plus intéressant que la pensée de Philon est loin d'être systématique. Son logos est-il seulement l'âme et la loi du monde? D'accord avec le stoïcisme pour concevoir le logos comme impersonnel, Philon n'a-t-il pas, en même temps et non sans contradiction, admis un logos personnel, d'origine juive ou alexandrine? Que veut-il dire quand il le qualifie de δεύτερος θεός? Le P. Lebreton met cette apparente personnification au compte du langage trop poétique de Philon, et aussi à une certaine dose de mythologie allégorisante. Au vrai, le logos de Philon a le même caractère que ses puissances intermédiaires, il est seulement dans l'échelle des êtres intermédiaire lui-même entre les puissances et Dieu, il est son image naturelle et essentielle. On regrettera que le plan de son livre ait obligé le P. Lebreton à rejeter à la fin du volume, dans deux *excursus*, la comparaison de la doctrine du logos philonien et, soit la doctrine du Fils dans l'épître aux Hébreux, soit la doctrine du Verbe chez saint Jean. Du moins, cette étude comparée est là, un peu subtile parfois, mais concluante, et on devra, parmi nous, s'y référer comme à la meilleure tractation de ce problème classique, quitte à la retoucher sur quelques points, comme a fait le P. Lagrange, *Revue biblique*, octobre 1910, p. 590-592.

Nous voici enfin à la révélation chrétienne et au Nouveau Testament. A signaler d'abord le chapitre sur l'enseignement de Jésus dans les Synoptiques (p. 211-259), concernant le Père céleste, le Fils, l'Esprit, et où je suis heureux de me rencontrer si souvent avec le P. Lebreton pour mon petit livre sur *l'Enseignement de Jésus* (Paris, 1905). On aimera l'*excursus* (p. 478-489) consacré à la défense de l'authenticité de *Mat.* xviii, 19 (la formule baptismale) et tout autant l'*excursus* (p. 447-469) sur *Marc.* xiii, 32 (l'ignorance du jour du jugement). Dans l'étude qu'il présente de la doctrine des Synoptiques, j'aurais mauvaise grâce à reprocher au P. Lebreton de les avoir considérés comme présentant une « synthèse concrète », dont les éléments ne doivent pas être dissociés, striés, stratifiés, mais saisis « dans l'organisme vivant dont ils font partie » (p. 210) : je les ai moi-même pris ainsi en bloc dans mon *Enseignement de Jésus*. Je crois néanmoins que, avec cette méthode, on ne répond pas aux difficultés soulevées par les critiques d'aujourd'hui, qui insistent tant sur les sources et sur l'individualité propre de chacun des Synoptiques. Le P. Lebreton a estimé indispensable d'étudier le quatrième Évangile, à part, postérieurement à saint Paul, postérieurement à l'épître aux Hébreux, *transeat* ; mais, pourra-t-on lui dire, pourquoi ne pas étudier saint Marc à part, aussi, et que faut-il penser du prétendu paulinisme de Marc? et du catholicisme de Mathieu? Autant en demandera-t-on pour les Actes (p. 260-288). Cette discussion, somme toute, plus compliquée qu'il n'apparaît dans le livre du P. Lebreton, aurait gagné en portée à être traitée en conformité plus rigoureuse avec les principes posés dans l'avant-propos : elle aurait répondu, je crois, plus directement à l'introduction donnée par M. Loisy à ses *Synoptiques* (1908).

Je passe sur l'étude (p. 289-344) faite par le P. Lebreton de la doctrine du Père, du Fils, de l'Esprit Saint chez saint Paul ; autant (p. 345-359) sur

l'étude de l'épître aux Hébreux et (p. 360-373) de l'Apocalypse de saint Jean. Le morceau de résistance est ici (p. 374-429), l'étude de l'Évangile de saint Jean, de son prologue d'abord, puis de son enseignement sur le Fils unique, sur le Père et le Fils, enfin sur l'Esprit. La doctrine joannique est décisive dans la révélation du Nouveau Testament, et le P. Lebreton l'a analysée d'une manière particulièrement heureuse. Il faut prévoir, néanmoins, que, à mettre ainsi saint Jean sur le même plan que saint Paul, son exposé éveillera des objections : le R. P. y a répondu à l'avance dans les neuf pages (p. 374-382) où il traite de l'Évangile de saint Jean en général, et où il relève ce en quoi le quatrième Évangile est « révélateur », original. Le P. Lebreton a su trouver des formules très nuancées et très fermes pour caractériser un récit qui est plus qu'un récit. Dès 1897, en m'inspirant du P. Corluy, j'avais proposé une vue analogue dans mes *Six leçons sur les Évangiles* : le P. Lebreton, sans nous citer d'ailleurs, nous rejoint et nous dépasse.

Après cet ensemble si riche d'analyses et de vues, après cette enquête si soignée et si élégamment composée, on voudrait une synthèse : je ne suis pas le premier à regretter que cette synthèse soit absente. « Il eût été excellent, a écrit le R. P. Cavallera, de pouvoir, d'un coup d'œil, embrasser les divers aspects de la doctrine trinitaire au cours de ce premier siècle où l'Esprit de Dieu, par la révélation, illumine progressivement l'âme chrétienne jusqu'à la pleine affirmation de la théologie joannique. Loin de se nuire en se juxtaposant, les diverses nuances se seraient mutuellement fait valoir ; cette synthèse aurait puissamment confirmé la forte et saine impression favorable à l'enseignement de l'Église qui se dégage de tout ce volume. »

Cette présentation synthétique aurait été d'autant plus utile, que le livre étant une suite d'analyses et ces analyses atteignant toujours à des conceptions dont aucune n'est totale, à des formules dont aucune n'a la plénitude, par exemple, de *I Joa.* v, 7, que le P. Lebreton ne tient pas pour un texte original (p. 524-531), il est possible qu'un lecteur inexpérimenté ait l'impression que la révélation chrétienne, en ce qui concerne le dogme de la Trinité, n'est à sa manière qu'une préparation. Ce serait mal comprendre l'enseignement qui se dégage de tant de pages de ce livre, en particulier de l'*Introduction*, où le R. P. a exprimé en termes excellents la dépendance du dogme trinitaire par rapport au dogme christologique, et tout autant dans telle récapitulation de la doctrine de saint Paul (p. 342-344), ou de la doctrine de saint Jean (p. 429). Les formules dogmatiques, qui sont ecclésiastiques de frappe, sont subséquentes à la révélation, et elles sont loin de prétendre enfermer tout le contenu de la révélation : « *Cum quaeritur quid tres, magna prorsus inopia humanum laborat eloquium ; dictum est tamen tres personae, non ut illud diceretur, sed ne taceretur.* » Ce mot de saint Augustin ne devrait jamais être perdu de vue, quand, à pénétrer dans la doctrine profonde du Nouveau Testament, on se trouve en présence, non pas d'un alignement d'abstractions, mais d'un *complexus* de faits et d'idées qui se compénètrent comme la chair et l'esprit, et où le croyant est saisi tout entier. « Il n'adhère pas à un système, il est incorporé au Christ » (p. 343), et dans le Christ vivant le Père et l'Esprit se révèlent à Lui. C'est

proprement l'économie de la révélation, économie sur laquelle le P. Lebreton a insisté avec grand raison, ici, plutôt que sur le développement du dogme.

P. BATIFFOL.

W. SANDAY. *Christologies ancient and modern*, Oxford, Clarendon Press, 1910. In-8, VIII-244 p.

Quand du livre du R. P. Lebreton on passe à celui de M. le prof. Sanday, on n'a pas seulement le sentiment d'échanger un traité pour un essai, mais de sortir de la doctrine pour entrer dans un quasi-agnosticisme. Le respect que nous professons pour le caractère si plein de dignité du professeur d'Oxford, l'estime que nous faisons de sa science des Évangiles, sont quelque peu déconcertés par cette théologie sans tradition, grave mais incertaine de ses sources et de ses critères, et qui, en répudiant le propre modernisme protestant, n'arrive pas à s'en préserver. La théologie dogmatique a tant fléchi chez les Anglicans ! Et pourtant leur inquiétude dogmatique reste si sincère, leur information si étendue, surtout en fait de littérature contemporaine, qu'un essai comme celui de M. Sanday ne laisse pas d'être instructif, et ne saurait être traité sans déférence.

M. Sanday présente ce recueil de huit leçons prononcées à Oxford, vers Noël 1909, comme la dernière des études préliminaires qu'il a été amené à entreprendre en vue du livre qu'il a depuis longues années en vue, et que nous attendons tous, une *Life of Christ*. Son dessein dans ces leçons est de mettre au net pour lui-même et pour d'autres sa conception de l'élément le plus central d'une *Life of Christ*, l'insertion du divin dans l'humanité de Notre-Seigneur : pour y arriver, il retracera le développement de la spéculation christologique dans l'antiquité chrétienne d'abord, ensuite dans la théologie moderne, particulièrement en Allemagne, pour s'arrêter aux deux aspects de la christologie qui prévalent à l'heure actuelle, et chercher à les concilier en suggérant quelques vues capables d'orienter dans un débat si grave et si difficile.

On sera surpris, de prime abord et rien qu'à cette division de son sujet, que M. Sanday écarte par préterition et sans même un rappel, toute la théologie catholique depuis la fin de l'ère patristique. Tant de siècles de méditation et de logique ne sont jamais négligeables.

Et voici tout de suite une autre surprise. M. Sanday croit pouvoir dissocier la *foi* primitive et la *théologie* primitive, cela dans le Nouveau Testament même. Il tient que l'âge apostolique a ce résultat total indéniable que l'Église croit à la divinité de son fondateur : mais cette *foi*, qu'il qualifie de simple et de non réfléchie, est à distinguer de la *théologie* contenue dans les épîtres de saint Paul, de saint Jean, et de quelques autres auteurs de la première génération, cette théologie n'étant là, d'ailleurs, qu'à l'état dissous, et pas encore précipitée dans une doctrine systématique (p. 7). M. Sanday revient ailleurs à cette distinction ruineuse : pour lui, un écrivain comme saint Paul exprime la commune foi de l'âge apostolique, mais il l'exprime « dans les catégories du temps », et il y a beau jour que « ces catégories ne sont plus vivantes comme elles l'étaient » pour Paul et ses contemporains (p. 121). M. Sanday ne nous dit pas, après cela, quelle conception il se fait de l'inspiration du Nouveau Testament ; il nous dit

moins encore sur quelle base il pourra bien construire une christologie quelconque ; et il ne s'avise pas que la christologie en soi est une catégorie que d'autres critiques rejettent aussi bien. Il n'y a qu'à rappeler la controverse, assez récente certes, sur la question « Jésus ou le Christ ? », ou la brochure *Jesus im Glauben des Urchristentums* (1910) de M. Joannes Weiss.

Après avoir rapidement esquissé l'histoire de la christologie ancienne, depuis le docétisme jusqu'au monothéisme, et il y a là des passages excellents sur la part décisive que Rome y a eue, M. Sanday s'exprime ainsi sur le dogme des deux natures : « Les critiques modernes, particulièrement les allemands, sont durs pour l'ensemble de la doctrine des deux natures : on admet pourtant qu'elle a eu un bon effet. La résistance d'Antioche à Alexandrie sauva, ou parvint à sauver autant qu'il était possible, l'intégrité de la réalité de la nature humaine du Christ. Ce n'était pas peu de chose, alors même que cela ait été obtenu aux dépens de la logique... Pour moi, je l'avoue, le langage dont on use souvent pour condamner la doctrine des deux natures me semble trop sévère. Pouvait-on attendre, en effet, de l'arsenal philosophique et théologique du V^e-VIII^e siècle qu'il pût fournir des armes capables de résister aux attaques de tous les temps?... Il nous semble artificiel de concevoir deux natures comme opérant séparément, et toutefois, par un système de mutuelle réciprocité (la communication des idiomes), de transférer les attributs de l'une à l'autre. Mais le franc jeu ne consiste pas à nous planter rigidement dans notre temps, et là, de ce point de vue favorisé, de considérer les degrés parcourus pour trouver incomplets les efforts des générations antérieures ; il consiste à nous mettre à leur place, et à nous demander ce que nous aurions fait d'autre ou de mieux... Ce n'est pas à nous à blâmer le pape Léon ou le pape Martin, et moins encore à les blâmer avant d'avoir trouvé, nous, une théorie cohérente et consistante à substituer à la leur » (p. 54-55). Nous verrons tout à l'heure la théorie que M. Sanday estime préférable à celle de saint Léon, et nous aurons à nous demander si elle est cohérente et consistante.

M. Sanday reprend l'histoire de la christologie au moment où à l'orthodoxie protestante du XVIII^e siècle succède le libéralisme protestant et la critique. A-t-on le droit de présenter Hegel ou Strauss comme des théologiens ? Quelle loyale christologie trouver dans le Christ-Idee des hégéliens ? M. Sanday a raison (p. 64) de dire que ç'a été un guide pour la pensée allemande de rejeter ces fantômes symboliques, et de s'attacher à un terme nouveau, le Christ-Personnalité. Au moins ainsi, écrit-il, nous revenons au Christ historique. Quelle qu'ait été l'influence hégélienne sur un suisse comme Biedermann, sur un anglais comme Green, sur un allemand comme Dorner, le courant profond de la pensée allemande se forme ailleurs : Ritschl et son école se rattachent à Schleiermacher par sa conception expérimentale de la religion, à Kant par son antirationalisme. C'est à ces deux principes que tient « la grande révolution » opérée par Ritschl (p. 79). Et la sympathie de M. Sanday pour Ritschl est grande. Il la tempère, il est vrai, par des affinités pour le mysticisme, qui fut si fort répudié par Ritschl, et il la tempère aussi par le scrupule que lui cause l'équivoque de Ritschl sur l'article même de la divinité du Christ. Car il semble bien que la divinité du Christ consiste pour Ritschl en ce que Dieu se révèle à nous

par le Christ. M. Harnack a repris cette formule ritschlienne, en la vidant de son équivoque, et l'on sait ce qui est resté alors de la divinité du Christ.

Plus directement christologique est la théorie de la *Kenosis*. Née en Allemagne vers le milieu du siècle passé, elle y était déjà arrivée à son déclin, quand elle a trouvé en Angleterre une fortune nouvelle. Elle a, en effet, été mise en circulation par l'allemand Thomasius († 1875), de l'université d'Erlangen, épousée par l'allemand Gess († 1891), par le suisse Godet († 1900), c'est-à-dire par des protestants conservateurs. On en trouvera un exposé à l'article « *Kenosis* » de Looïs, dans la *Realencyklopaedie* de Hauck (1901). En Angleterre elle a pour protagoniste C. Gore, dans son *Lux mundi* (1889); elle rallie des écrivains distingués comme Rashdall, Fairbairn, Mason, mais elle est combattue par d'autres (Stubbs, Powell, Gifford, W. Bright...). Pour sa part, M. Sanday la repousse sans la repousser : il croit, avec Rashdall, que l'idée d'une sorte d'exinanition *à parte sui* de la divinité dans l'incarnation représente une condition de l'incarnation, mais ne saurait être une explication totale de l'incarnation et suffire à une christologie. Tout au moins, doit-on tirer de la controverse sur la *Kenosis* une leçon de prudence dans le langage et dans l'usage des inférences dogmatiques (p. 77).

La théorie de la *Kenosis* était une théorie de conciliation entre le naturalisme ritschlien et la christologie conservatrice : M. Sanday va se placer dans la même ligne et essayer une *mediating theology* capable de résoudre le conflit de ce qu'il appelle (par des à peu près) le christianisme plein (*full christianity*) et le christianisme réduit (*reduced christianity*), les conservateurs et les radicaux. Le radical se réclame de la science; il professe la suprématie de la science; il est d'une extrême susceptibilité sur les droits de la science, et relativement indifférent à l'Église universelle. Écoutons maintenant la profession de foi de M. Sanday : « Je m'inquiète de m'accorder aussi loin que possible avec l'Église universelle, et, pour maintenir cet accord, je serais disposé à presser (*strain*) jusque-là ma conscience du côté de la science, à supposer qu'il fût vraiment question de pression, ce que je ne crois pas » (p. 104). Cette déclaration laisse deviner que M. Sanday est conservateur sans se croire lié *ne varietur* à ce qu'il appelle l'Église universelle (il ne dit pas catholique, fût-ce au sens anglican du terme). Il accuse la théologie radicale d'être « un produit de modernisme » (p. 113), et, lui-même, il ne s'étonne pas d'écrire : « Je ne nierais pas ce que l'Église a toujours dit, je n'aime pas ces sortes de négations, et je n'y recourrai que si j'y suis intellectuellement contraint; je garderais plutôt le silence » (p. 173). Avions-nous raison de qualifier de vacillante la théologie de ces grands *divines* anglais ?

Nous allons voir quelle christologie de conciliation elle nous propose.

M. Sanday, en quête des catégories d'aujourd'hui, a pensé les trouver dans le langage des pragmatistes, dans la terminologie de W. James, de Myers. Il croit que la théorie de la conscience subliminale a un avenir assuré en psychologie, et tout autant en théologie (p. 141) : le subliminal est pour lui le lieu profond des états mystiques, le point de contact de l'action divine sur l'âme humaine. Appliquant cette terminologie à l'incar-

nation, il pose en thèse que le subliminal est « le siège ou le lieu de la divinité du Christ incarné » (p. 159). On devra donc tirer une ligne horizontale entre l'être humain supérieur, qui est le champ propre et naturel de toute activité délibérée, et ces profondeurs subconscientes qui sont tout autant le *home* propre et naturel de tout ce qui est divin. « Ce qui était divin dans le Christ n'était pas exposé nu aux regards du public, ni n'était si entièrement soustrait à tout regard que d'être plongé et submergé dans les ténèbres du subconscient : c'était comme une sorte d'échelle de Jacob par laquelle les forces divines accumulées trouvaient une issue ... » (p. 166). L'erreur de la christologie ancienne, dit-il ailleurs, a été de concevoir l'humain et le divin l'un en face de l'autre « en contraste et en opposition » : en réalité « Notre Seigneur Jésus-Christ est à la fois et en même temps vraiment humain et vraiment divin, et l'analogie prise à notre propre nature nous montre, plus clairement qu'aucune autre, *comment* cela peut être » (p. 211). M. Sanday ne supprime ni l'humanité, ni la divinité dans l'incarnation ; il suppose que la divinité est subliminale, et qu'elle émerge à son heure dans la conscience claire. C'est une manière de *Kenosis*, dirions-nous, mais de *Kenosis* intermittente.

Est-il bien nécessaire d'insister sur le déficit radical de cette conception de l'incarnation ? M. Sanday n'a pas cherché à définir la personne, on dirait que cette catégorie est pour lui abolie : nulle part, il ne risque une définition de la personne : au lieu de *personne*, il dit *conscience*. Puis aussitôt il pose en fait que la conscience de Notre-Seigneur était dans l'incarnation une conscience purement et parfaitement humaine : “ *The consciousness of our Lord, in his incarnate state, was a genuinely and thoroughly human consciousness* ” (p. 209). La foi catholique, au contraire, professe que, en vertu de l'union hypostatique, c'est le Verbe qui est le seul sujet responsable, l'unique centre personnel d'attribution, de toutes les opérations de l'humanité de Notre-Seigneur : il n'y a pas d'union essentielle des deux natures sans cela, et l'on peut dire que, pour l'avoir voulu ignorer, M. Sanday supprime l'incarnation elle-même, et lui substitue une *présence* de la divinité dans l'humanité du Christ. Pour M. Sanday, comme pour nous, le Christ dans sa science humaine connaît sa divinité : mais tandis que nous professons et ne pouvons pas ne pas professer que cette connaissance est immédiate et aussi parfaite qu'une âme humaine la peut avoir, M. Sanday veut que cette science humaine, cette conscience, ait été progressive, sinon intermittente, et qu'elle ait atteint, dans les derniers jours de sa vie terrestre, à son point le plus élevé. Par la suppression de l'union hypostatique, M. Sanday nous ramène bel et bien au nestorianisme, et, par la distinction du subliminal et du conscient, il ne réalise même pas l'union morale, mais une sorte de concours variable de Dieu dans la conscience purement humaine du Sauveur. Si M. Sanday avait connu nos théologiens, s'il avait eu présentes à l'esprit les distinctions qu'ils ont introduites dans la doctrine, non plus seulement de l'union hypostatique, mais de la science et de la grâce du Christ, il aurait eu la claire vue que son hypothèse, après avoir supprimé le nœud même du mystère de l'incarnation, brouille des notions qui sont depuis longtemps très justement analysées.

Au surplus, je serais bien surpris (et j'ai quelque raison de le dire) que

la christologie que nous propose M. Sanday donnât satisfaction à ses amis eux-mêmes. Voyez, par exemple, les réserves si courtoises de M. Inge, dans le *Journal of theological studies*, juillet 1910, p. 584-586. Que pourrions-nous avec eux souhaiter de mieux, que de le voir revenir aux études d'exégèse et d'histoire où il a rendu des services moins discutables et livré des batailles si heureuses ?

P. BATIFFOL.

WALTER HOBHOUSE. *The Church and the World in Idea and in history*. (*Bampton Lectures* prêchées devant l'Université d'Oxford en 1889). London, Macmillan and Co., 1910. In-8, xxv-411 p.

L'auteur de ces huit « Lectures » est sûrement un homme d'une conviction et d'un courage peu ordinaires. De longues réflexions sur le « chaos religieux d'aujourd'hui » l'ont amené à cette conclusion : la cause principale de tout le mal, c'est que l'Eglise s'est trop longtemps méprise sur sa véritable position vis-à-vis du monde. Son divin Fondateur lui avait dit assez clairement qu'elle devait constituer une société séparée du monde, société dans laquelle nul ne pourrait s'enrôler sans un véritable esprit de sacrifice. A l'origine, et durant les trois premiers siècles, il en fut ainsi, dans l'ensemble : l'Eglise Anténicéenne fut presque constamment en butte à la haine du monde, persécutée par les juifs et les païens ; mais elle sut rester fidèle à son idéal primitif, et par là elle vainquit le monde. A partir de la conversion de Constantin, tout est changé : c'est l'Eglise qui est « sécularisée par le monde ». Emploi de la force pour amener en masse les païens et les hérétiques à conversion, et, par suite, manque de sincérité d'un grand nombre de ces conversions ; persistance et intrusion des pratiques païennes, côte à côte avec les croyances chrétiennes ; immixtion du pouvoir séculier dans les affaires religieuses ; manque de liberté spirituelle dans l'Eglise, qui devient toujours plus mondaine, plus étrangère à l'esprit de sacrifice : telles sont les conséquences désastreuses de cet événement, qui semblait tant promettre. Puis, viennent les Barbares : à peu d'exceptions près, on continue à user à leur égard des deux méthodes détestables, les conversions en masse, les conversions par la force. Il en résulte cette société médiévale, chrétienne de nom, mais souvent inférieure, en fait, au pire paganisme, au sein de laquelle l'Eglise a toutes les peines du monde à maintenir un certain idéal de civilisation. D'ailleurs, cette Eglise est pour lors personnifiée dans la communion romaine, avec sa Papauté, si en opposition avec les principes évangéliques, redevable de sa prépondérance en partie aux fausses décrétales, et sans cesse en lutte avec l'Empire, lequel ne fait théoriquement avec l'Eglise qu'une seule société ; cette Papauté enfin, qui est devenue, avec son pouvoir temporel, un foyer de mondanité et de corruption pour tout le clergé d'Occident, et dont les abus et l'ambition furent les causes principales de la rupture entre l'Orient et le monde latin. La Réforme, malheureusement, ne mit que partiellement un terme à ces abus : elle laissa subsister, quand même elle ne les accrût pas, les empiètements de l'élément séculier dans le domaine spirituel. Seules quelques sectes indépendantes, comme les Presbytériens, et dans un tout autre milieu, les Jésuites, eurent le courage de revendiquer

la liberté du pouvoir spirituel, en établissant une distinction très nette entre l'Église et l'État. Quant à l'intolérance religieuse, elle ne cessa de se faire sentir, chez les protestants comme chez les catholiques, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

C'est à cette longue suite de fatales erreurs qu'il faut attribuer, en grande partie, l'état lamentable de la société actuelle au point de vue religieux : la multiplication croissante des sectes, la sécularisation progressive de la société, le christianisme purement nominal du grand nombre des prétendus fidèles, la perte, enfin, de toute notion de ce qui constitue le disciple du Christ.

Comment apporter remède à une telle situation ? En retournant à l'Évangile, à l'idéal primitif : en adoptant une méthode d'action plutôt *intensive* qu'*extensive*. Il faut d'abord serrer les rangs, se constituer une élite, n'admettre plus dans l'Église que des âmes conscientes des obligations de l'état de chrétien, et décidées à s'en acquitter au prix même des plus durs sacrifices ; puis, tendre de toutes ses forces à la réunion des différentes corporations religieuses, au moins dans les points essentiels, sans songer à imposer une uniformité qui n'est ni possible, ni désirable ; enfin, pour ce qui est de l'Église Anglicane en particulier, se tenir prêt à accepter, lorsqu'il viendra, le « Désétablissement », celui-ci pouvant amener de sérieux avantages, s'il s'accomplit d'une façon loyale et honnête.

Il m'est impossible de relever ce qui laisse à désirer, au point de vue de l'exactitude, dans cette longue suite d'aperçus qui embrassent l'histoire entière de l'Église. Assurément, je suis d'accord avec l'auteur pour regretter, et la trop grande facilité avec laquelle le monde pénétra dans l'Église à l'époque constantinienne, et les inconvénients de tout genre qui en ont résulté pour celle-ci jusqu'à nos jours. Mais, après tout, je me dis que le Christ a promis d'être avec son Église jusqu'à la consommation des siècles : dès lors, il serait bien surprenant que tout, ou presque tout, n'eût été que « fatale erreur » dans la vie de cette Église, à partir de l'an 313 jusqu'à notre XX^e siècle. Mon idée a toujours été, à moi aussi, qu'en ce domaine de la vie religieuse il faut surtout considérer l'élément *intensif*. Le côté humain est peu de chose : Dieu permet aux événements de se dérouler, en laissant d'ordinaire libre jeu aux forces du moment. Ce n'est qu'un cadre : mais, dans ce cadre souvent déplaisant, l'artiste divin sait agir secrètement sur une élite d'âmes, et compose, sans que nous en puissions apercevoir grand' chose ici-bas, le chef-d'œuvre qui fera l'admiration du ciel. La question du nombre des élus restera toujours, sans doute, un grand mystère ; mais songeons aux fruits de sainteté que l'Église n'a cessé de produire, même aux époques les plus sombres de son existence. Nous sommes loin de les connaître tous : pourtant, ce que nous en savons ne suffit-il pas à prouver que le Christ vraiment n'a point manqué son but ? A l'heure où nous sommes, il se produit encore autour de nous dans ce monde des âmes de telles merveilles de grâce, que la joie causée à ceux qui en sont témoins finit par faire regarder tout le reste pour ce qu'il est, du contingent et de l'accessoire. Il est vrai que beaucoup d'hommes, même très intelligents, ne sont pas en situation de percevoir cette action mystérieuse et constante de Dieu, surtout au sein de l'Église qui a le plus de

chance d'être restée substantiellement identique à la société chrétienne des premiers jours. Cette action, dans le présent comme dans le passé, a toujours été pour moi l'argument le plus vital en faveur de l'Église Catholique.

Entrerai-je, après cela, dans le détail des théories reproduites ici au sujet de la Papauté, de son origine, de ses méfaits ? Non, il est clair que nombre de traits relatifs à ce sujet ont été acceptés par l'auteur, sous l'influence du milieu dans lequel il est né et a vécu, sans qu'il ait pu toujours se rendre compte à lui-même de la part exacte de vérité qu'il y avait dans chacun d'eux. J'aime mieux lui dire la sympathie que suscite en moi la vue d'un dignitaire de l'Église d'Angleterre exposant avec une si noble indépendance, devant un auditoire tel que celui d'Oxford, des vérités comme celles-ci : la notion de sacrifice inhérente à l'idée même de la vocation chrétienne ; la nécessité pour l'Église de se dégager le plus possible de l'élément mondain sous toutes ses formes ; l'heure désormais venue de faire provision de force intérieure et spirituelle, plutôt que de tendre à un accroissement numérique et de façade. On le voit, c'est le système de « concentration » que préconise M. Hobhouse : sous ce rapport du moins, je pense qu'il pourra se vanter d'être pleinement d'accord avec le très saint Pape de Rome. Et quant à cette union des Églises, que lui et tant d'autres appellent dans toute la sincérité de leur âme, il a également émis, ce me semble, quelques pensées très justes : elle ne se fera pas de sitôt, mais cela ne doit pas nous empêcher d'y travailler, par un échange de relations amicales et fraternelles par une intelligence plus complète des divers milieux religieux, par une plus haute largeur de vue touchant ce qui est essentiel, notamment en matière de rites et de discipline.

Le texte des huit conférences — chose rare pour une publication de ce genre — a été enrichi, non seulement d'un index détaillé, mais aussi de références nombreuses au bas des pages, plus une série de notes formant un appendice d'une cinquantaine de pages. Plusieurs de ces notes sont d'un réel intérêt, et montrent que l'auteur, si ses occupations lui en laissaient le loisir, saurait faire preuve d'une égale maîtrise, éloignée de toute témérité blâmable, dans le domaine de la théologie, comme dans celui de l'histoire.

D. G. MORIN.

ADOLPH FRANZ. *Die kirchlichen Benediktionen im Mittelalter*. Freiburg i. B., Herder, 1909. In-8, t. I, xxxviii-646 p.; t. II, vii-764 p. Prix : 30 M.

C'est ici une véritable « somme » de tout ce qui se rapporte aux Bénédictiones en usage dans l'Église durant le moyen âge. Je ne crois pas qu'aucun département du domaine si vaste de la liturgie ait jamais été traité avec pareille ampleur et une telle plénitude d'information. Et, bien que ces deux volumes quelque peu massifs puissent, au premier abord, effrayer le lecteur, ils ne contiennent pourtant rien qui n'appartienne strictement au sujet : sujet qui intéresse, non seulement l'histoire des pratiques religieuses proprement dites, mais aussi, en bien des cas, celle du folklore, et même de la civilisation en général. Car, dans le passé comme de nos jours, un certain nombre de ces pratiques, nées d'une pensée de foi, ont insensiblement tourné à la superstition ; seulement, au lieu des écarts individuels

qui persistent encore çà et là, c'étaient autrefois, par moments, de véritables institutions politiques et sociales, qui ont laissé leur empreinte sur des générations entières.

Voici la marche, très logique, adoptée par l'auteur : d'abord, une introduction sur la place qu'occupent les Sacramentaux dans la théologie catholique et dans l'économie du salut ; puis, revue méthodique et complète des différentes sortes de bénédictions. Quant à la matière : eau bénite, sel et pain, vin, huile, fruits des champs et des jardins, herbes. A certaines époques spéciales de l'année liturgique : Épiphanie, Chandeleur, Saint-Blaise, Cendres, Rameaux, Semaine sainte et Pâque. Bénédictions locales : la maison et chacune de ses parties, ainsi que tout ce qui sert aux divers métiers ; formules particulières en usage dans les établissements monastiques. Avec le second volume, nous sommes transportés dans le règne de la nature : la pluie, la sécheresse, les orages ; ensuite, les animaux, et l'homme lui-même, depuis sa naissance jusqu'à sa dernière maladie, à travers les dangers et péripéties de tout genre qui surviennent au cours de son existence. L'avant-dernière section est consacrée aux cas de possession et aux exorcismes ; la dernière, aux mouvements de réaction qui se sont produits à différentes époques, soit contre l'usage même des bénédictions, soit simplement contre les abus auxquels elles ont pu donner lieu.

Pour finir, plus d'une centaine de pages contenant les tables : 1^o des endroits de l'ouvrage où sont utilisés les manuscrits énumérés en tête du premier volume ; 2^o des *incipit* des formules liturgiques ; 3^o des personnes et des lieux ; 4^o enfin, des matières. Grâce à ces index, rédigés en partie par le Dr Philippe Friedrich, l'œuvre entière, qui représente une somme si énorme de recherches, deviendra pour le lecteur un instrument de travail aussi agréable que facile à utiliser.

Aux personnes qui se sentiraient choquées de la part qui revient, dans ce livre, à l'élément superstitieux, je ferai remarquer que l'auteur s'est surtout documenté aux sources germaniques, comme on peut le voir par la liste des manuscrits qu'il a utilisés. Il a pu même en oublier quelques-unes, assez importantes : tel, le recueil d'exorcismes, si curieux comme texte et miniatures, que possède la bibliothèque de Metz (Fonds Salis 44 ; XV^e s. Provient de Worms ?) Mais on aurait tort de juger par là de l'état général des esprits dans l'Église sous ce rapport. L'Allemagne, et spécialement la Bavière et les autres régions du sud, semble avoir toujours eu, plus que les autres pays, une tendance marquée à cette application du romantisme religieux, qui fut aussi, il faut le dire, une de ses sources principales d'inspiration poétique. Mais, à la fin du moyen âge surtout, ce sentiment poussa à des excès tels, qu'après avoir fourni à la Réforme plus d'un prétexte en apparence légitime, ils excitent de nos jours la répugnance même des catholiques éclairés.

Le prélat Franz, dont personne ne mettra en doute la piété et le zèle, a tenu à montrer qu'il est décidément du nombre de ces derniers : maints passages de son ouvrage ont pour but de tracer nettement la distinction entre « l'usage et l'abus. » Il descend même parfois, à ce sujet, bien en deçà du moyen âge, par exemple, dans cette note, t. II, p. 454, où il exprime respectueusement l'espoir de voir reviser, dans un prochain avenir,

le récent décret du Saint-Office (29 juillet 1903) autorisant l'usage d'avaler de petites images en papier de la B^{se} Vierge Marie « *in aqua liquefactas vel ad modum pillulae involutas* ».

D. G. MORIN.

E. G. CUTHBERT F. ATCHLEY. *A history of the use of Incense in Divine Worship* (*Alcuin Club Collections*, XIII.). London, Longmans, Green and C^o., 1909. In-8, xx-404 p., 60 phototypies. Prix : 3 livres sterl.

L'*Alcuin Club* est une société formée d'anglicans, et qui « a pour objet de promouvoir l'étude de l'histoire, et l'usage du *Book of Common Prayer*. » Elle fait imprimer, dans ce but, deux séries de publications : de simples *Tracts*, et des ouvrages plus considérables, souvent avec reproductions de gravures, tels que le présent volume.

Celui-ci pourrait paraître un peu gros, si le sujet n'avait revêtu, à notre époque, un intérêt pratique pour cette portion de l'Église anglicane qui cherche à reprendre, l'une après l'autre, toutes les formes traditionnelles du culte catholique. Il y a des gens qui trouvent de bon goût de tourner cette tendance en ridicule. Pour moi, après avoir contemplé de mes yeux, tout récemment encore, les résultats qu'elle a produits, jusque dans les recoins les plus désespérés des villes et des campagnes, il me paraît incontestable qu'il y a là une force réelle à encourager, et un moyen efficace de lutter contre le flot montant de l'inoréduité. Les apparences immédiates sont parfois, il faut l'avouer, contraires à la réunion tant désirée des croyants dans une même foi : mais l'heure viendra, je n'en doute pas, où la minorité demeurée chrétienne comprendra qu'il n'y a plus pour elle de motif de perpétuer indéfiniment une division si lamentable ; l'on verra alors à quoi aura servi ce renouveau extraordinaire de ferveur qui se manifeste actuellement de tant de façons diverses, dans les individus comme dans la société, de l'autre côté du détroit.

Cela soit dit en passant, à l'occasion de la portée évidemment pratique du livre de M. Atchley. Au reste, celui-ci, tout en concluant à la légitimité de l'emploi de l'encens, même dans la communion anglicane, est loin de surfaire l'antiquité et l'importance de cet usage. Il ne dissimule pas qu'il a été introduit, et cela plutôt tardivement, par suite d'un emprunt fait à des milieux non chrétiens ; qu'il s'est développé et généralisé sous l'influence de concepts étrangers, sinon diamétralement opposés, à ceux des premières générations chrétiennes. Je ne voudrais pas garantir que chacune de ses propositions soit fondée sur des textes et des arguments sans réplique, et je ne voudrais en faire moi-même usage qu'après les avoir sérieusement contrôlées ; mais on ne peut nier que ce travail ne constitue, dans l'ensemble, une monographie de grande valeur sur une particularité du culte chrétien qui n'avait pas encore été soumise à une étude aussi approfondie. J'ai même remarqué, par endroits, certains énoncés de principes destinés à ouvrir des horizons à peine entrevus jusqu'à cette heure : par exemple, ce qui est dit, p. 161 sqq., d'après le Dr Wickham Legg, du mouvement qui s'accuse un peu partout dans l'Église, à partir du VI^e siècle, en vue d'introduire de nouvelles coutumes liturgiques inspirées de la pra-

tique de l'Ancien Testament. Voilà sûrement une pensée féconde, et qui trouve son application dans une foule de détails du rituel médiéval.

Les reproductions qui grossissent le volume, et ont aussi probablement contribué à en augmenter le prix, n'en ont pas accru la valeur dans une proportion égale. La plupart sont d'assez médiocre intérêt : je les eusse préférées moins nombreuses, mais mieux choisies, et d'un aspect plus satisfaisant au point de vue artistique.

D. G. MORIN.

P. MANDONNET, O. P. Des écrits authentiques de S. Thomas d'Aquin, 2^e éd. 1910. Fribourg (Suisse), Imprimerie St-Paul. In-8, 158 p. Prix : 5 fr.

Le délimitation exacte du patrimoine littéraire d'un Père ou d'un Docteur de l'Église constitue un travail dont les résultats sont toujours suivis avec intérêt, cet intérêt redouble si la doctrine de ce Docteur est sujette à des controverses qui seront influencées par l'exclusion ou l'admission de certaines pièces afférentes au litige. Il est vrai qu'il n'y aura pas danger, dans le cas présent, de voir modifier nos connaissances relatives à la théologie ou à la philosophie de S. Thomas, car tous les points de quelque importance en sont suffisamment établis à l'aide des ouvrages fondamentaux, d'authenticité indiscutable. Il y aura cependant lieu d'élaguer quelques textes qu'on était habitué de citer, on sera en outre dispensé dorénavant d'éclaircir certains passages obscurs dans « de principio individuationis », « de natura materiae » et autres traités analogues.

Le P. Mandonnet, après avoir décrit la confusion qui règne dans la question d'authenticité, surtout par rapport aux *opuscula*, fait justement remarquer que la critique interne ne peut être que d'utilité secondaire dans le triage d'écrits, qui, quoique non authentiques, reproduisent souvent assez fidèlement la doctrine et le langage de S. Thomas. Mais au contraire, l'examen des nombreux catalogues des œuvres de S. Thomas qui sont parvenus jusqu'à nous, fournira un criterium autrement décisif et impartial pour l'authentification des écrits qui y sont renseignés. L'A. énumère quinze de ces catalogues et les classe en trois groupes. Il fait dériver le premier de ces groupes du catalogue présenté en 1319 au procès de canonisation de S. Thomas, et qui pour cette raison mérite le nom de catalogue officiel. Le second groupe se déduit du catalogue de Bernard Guidonis, en relation avec celui de Ptolémée de Lucques, datant de 1311 ; enfin le troisième groupe se rattache au catalogue de la *Tabula scriptorum fratrum predicatorum*, qui ne le cède pas en ancienneté au précédent. Le texte intégral de ces catalogues ainsi que de leurs principaux dérivés est reproduit dans le livre du P. M. ; nous ne pouvons le suivre ici dans le détail de la description et de la comparaison, très intéressantes de ces documents, il faut nous résumer en disant que le résultat de ses recherches dépend de l'importance prépondérante qu'il assigne au catalogue officiel. La circonstance pour laquelle cette pièce a été composée est une première garantie de sa valeur ; sous le nom du rédacteur Barthélémy de Capoue, logothète de Sicile, on doit supposer l'action des Frères Prêcheurs, qui se

chargeant de compulser les titres des écrits, ont ensuite confié la présentation de leur travail à un personnage haut placé et dont l'autorité s'imposait. D'ailleurs, en lui-même, ce catalogue présente des indices d'un sens critique dont les autres sont dépourvus : il témoigne de l'existence d'ouvrages déjà couramment attribués à S. Thomas, mais il les exclut formellement de la série authentique. D'autre part il signale quelques traités restés jusqu'ici inconnus, les commentaires sur S. Mathieu, Marc et Luc ; le P. M. ne doute pas qu'on ne parvienne à les retrouver dans quelque bibliothèque encore insuffisamment explorée. Il y a d'ailleurs des imperfections dans ce document : un même ouvrage s'y trouve reproduit deux fois sous des titres différents, alors que le commentaire sur Job, certainement authentique, y est omis. En signalant ces inexactitudes avec toute la sincérité requise de l'historien, ce dernier estime toutefois que la compétence des rédacteurs du catalogue n'en souffre pas d'atteinte, et que des erreurs de transcription peuvent expliquer ces défauts. C'est peut-être une conclusion qui n'enlève pas tout sujet de doute. Les catalogues de Ptolémée et de la *Tabula Scriptorum*, dressés aussi par des hommes compétents de l'Ordre des Prêcheurs, diffèrent assez notablement de l'Officiel dans l'énumération surtout des opusculs : il se peut qu'ils aient été moins difficiles à admettre ce qui se présentait à leur choix, et aient eu une tendance d'amplifier ; mais ne pourrait-on pas objecter qu'au contraire un catalogue fait en vue d'un procès de canonisation aura eu une tendance à élaguer, à simplifier ?

L'A. résume l'examen des divers catalogues dans un tableau synthétique des ouvrages authentiques et apocryphes, avec les numéros des catalogues en regard, ainsi que la référence à l'édition Vivès, préférée ici uniquement comme plus complète. Une liste alphabétique des *Incipit* s'ajoute à la première. Ensuite sont passés en revue certains écrits omis dans le catalogue, à cause de leur caractère privé, ce sont des lettres ou des consultations adressées à divers personnages, leur authenticité ne laisse aucun doute : enfin dans un dernier chapitre, quelques renseignements sont donnés sur les apocryphes et leurs relations avec les écrits de S. Thomas : il reste dans ce domaine plusieurs questions ouvertes que les chercheurs pourront élucider.

Dans un sujet comme celui que traite le présent ouvrage, il faut reconnaître que la démonstration apodictique est souvent impossible ; mais il est certain que le P. Mandonnet a grandement éclairci et fait avancer la question ; les lignes de démarcation qu'il a tracées sont celles qu'il faut à présent observer, l'avenir d'ailleurs ne leur apportera que de bien légères modifications.

D. R. P.

HENRY BIAUDET. Les nonciatures apostoliques permanentes jusqu'en 1648. Helsinki, 1910. In-8, vi-329 p.

L'Académie des Sciences de Finlande fait entreprendre des recherches sur les relations entre le Nord-Baltique et l'Europe catholique au XVI^e et au XVII^e siècles et en a confié la direction à M. Henry Biaudet, que sa belle étude sur « Le S. Siège et la Suède durant la seconde moitié du XVI^e siècle » (cf. *Rev. bén.*, 1906, p. 435) a signalé à l'attention du public

comme un historien de marque. Les Archives Vaticanes constituent une source de premier ordre pour l'histoire diplomatique depuis le milieu du XV^e siècle. Le nombre des nonciatures, l'importance des questions traitées par les nonces, la personnalité de ces derniers obligent tout travailleur à se familiariser avec ce dépôt. Mais, abstraction faite même de la richesse des fonds vaticans, l'on se trouve sans cesse en présence d'une action du S. Siège et de ses représentants. Et ici se présente une difficulté. « Une des difficultés les plus sérieuses que présente l'étude détaillée des sources historiques de l'époque de la réforme luthérienne et de la contre-réforme catholique consiste dans l'identification des nonces apostoliques permanents, c'est-à-dire des agents diplomatiques de la puissance qui joua le rôle principal durant toute cette période ». Ce n'est qu'exceptionnellement qu'on les rencontre avec leur nom de famille ; souvent ils ne sont désignés que par leur siège épiscopal, le plus souvent par celui de leur nonciature. Encore le titre épiscopal qu'ils portent ne leur est-il pas exclusivement réservé, lorsqu'ils sont remplacés dans leur ancien évêché. M. Biaudet s'est vu obligé de dresser des tableaux des titulaires des nonciatures permanentes, et il a cru rendre service en mettant le fruit de ses recherches à la disposition des travailleurs. Ceux-ci lui sauront gré de l'excellent instrument de travail qui leur est mis entre les mains.

La partie principale du volume de M. Biaudet est celle qui comprend la liste des nonces des nonciatures de Pologne, Venise, Naples, Espagne, Portugal, France, Empire, Germanie, Suisse, de 1500 à 1560, et surtout les onze tableaux des nonces de 1560 à 1650, divisés par dizaines d'années. Ces tableaux sont fort ingénieusement combinés : aux deux extrémités, les années en grands caractères placées sur une ligne verticale et coupées éventuellement par deux lignes rouges, qui indiquent la fin et le début des pontificats et figurent la durée de la vacance. Une première colonne donne les noms des souverains avec durée du règne ; la deuxième, les papes (famille, dates) et les secrétaires d'État ; les autres, les différentes nonciatures avec leurs titulaires (noms de famille, siège, dates). On peut donc se rendre immédiatement compte de la durée de leur nonciature. Un index alphabétique général contient des notices succinctes sur les nonces et donne aux noms des sièges épiscopaux leurs titulaires qui ont été employés dans la diplomatie pontificale.

M. Biaudet a voulu faire précéder ses tableaux d'une rapide étude d'orientation sur les nonciatures, dont il recherche les origines et les développements. Il étudie en détail la nationalité des nonces, leur qualité épiscopale, leur carrière, le mode de leur nomination, les mutations, les usages diplomatiques y relatifs, et n'oublie pas d'examiner par le menu leur rétribution. C'est un tableau d'ensemble très bien conduit, clair, substantiel et suggestif. L'auteur y a accumulé les résultats de nombreuses lectures et recherches personnelles et a fourni une excellente bibliographie du sujet. Il ne pouvait mieux inaugurer sa mission de directeur qu'en donnant une orientation aussi sûre aux travailleurs finlandais, et en faisant généreusement profiter les étrangers des prémices de cette direction.

D. U. BERLIÈRE.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

J. G. R. ACQUOY. *Handleiding tot de Kerkegeschiedvorsching en Kerkegeschied-schrijving*. 2^e éd. par D^r F. Pijper. La Haye, M. Nijhoff, 1910. In-8°, XIII-200 p. Prix : 2 fr. 25.

La petite Introduction aux recherches et aux compositions historiques du prof. Acquoy a fait son chemin ; une seconde édition, réclamée par le public, a été revue par le D^r Pijper. Dans sa brièveté et sa concision, ce manuel est appelé à rendre service, en orientant rapidement les étudiants sur les sources, la méthode et la critique dans l'emploi des documents, et en leur donnant des instructions pratiques sur la façon de concevoir l'histoire, de traiter un sujet, de composer et de présenter un livre. La première partie, qui traite des sources, renferme une bibliographie relative à l'histoire ecclésiastique générale, à ses différentes parties, chronologiques et pragmatiques, ainsi qu'aux sciences auxiliaires. Le choix est judicieux. Personne ne s'étonnera de voir assigner une place assez importante aux travaux sur le protestantisme et sur la Hollande. Sans m'arrêter à quelques idées discutables, je me permets de signaler quelques lacunes, p. 12, liturgie : Tomasi, Mabillon, Martène, Gerbert ; p. 14, chant : D. Pothier, Paléographie musicale ; p. 25, Clément de Rome et les travaux patristiques de D. Morin ; p. 36, Watterich ; p. 38, les travaux des différents Instituts historiques établis à Rome ; p. 40, les ouvrages généraux sur les différents ordres religieux. Un index des noms à la fin du volume eût facilité l'usage de la bibliographie.

La seconde partie, qui traite de la formation de l'historien, donne en quelques pages une orientation sur la science historique, les divers modes de concevoir l'histoire, les qualités requises de l'historien, sa formation graduée, son perfectionnement, son activité littéraire. Les idées, résumées par l'auteur, d'après les maîtres de l'histoire ou exposées d'après ses propres conceptions et son expérience personnelle, ne peuvent que contribuer à donner aux étudiants une haute idée de la science à laquelle ils se consacrent et à développer en eux le sens du vrai et du beau.

D. U. B.

E. CALVI. *Bibliografia generale di Roma. II, Bibliografia di Roma nel cinquecento*. Tome I. Rome, Loescher, 1910. Gr. in-8, v-231 p. Prix : 16 fr.

M. Calvi rend un important service à la science historique en donnant ce répertoire bibliographique pour l'histoire de Rome au XVI^e siècle. Grâce à ce recueil, il sera désormais assez facile aux chercheurs d'atteindre des publications peu connues ou ignorées ; ce sera peut-être moins souvent le cas pour les papes que pour les cardinaux, les différents organismes de la vie ecclésiastique, religieuse, politique et sociale à cette époque. Le présent volume ne compte pas moins de 3758 n^{os} se rapportant à sept parties : Sources bibliographiques ; histoire politique-ecclésiastique en général et sous chacun des papes ; histoire diplomatique (ambassades, légations, nonciatures) ; histoire religieuse ; gouvernement, législation, cour, curie ; commune, institutions, vie de la cité ; biographie, généalogies héraldiques. Un autre volume traitera de la civilisation, de l'instruction, de la topographie, des arts et des artistes et contiendra les tables. Il faudra attendre celles-ci pour contrôler l'étendue des recherches. Au mot *Pole*, il y avait lieu de citer Zimmermann ; sous la rubrique des ordres religieux, on ne trouve pas les Bénédictins et cependant les travaux d'Armellini pourraient être rappelés. De même en parlant de la chambre apostolique, pourrait-on citer certains recueils généraux qui regardent aussi le XVI^e siècle ; sous la rubrique *cérémonial*, j'aurais préféré

voir citer Martène plutôt que Raban Maur. Dans l'ensemble cependant il faut rendre justice à la diligence du compilateur, qui a essayé d'atteindre le plus de renseignements possible et a posé les bases d'un ouvrage appelé à durer, à se compléter à se renouveler.

D. U. B.

G. BARDY. *Didyme l'aveugle*. Paris, Beauchesne, 1910. In-8, XII-280 p.

Était-il bien urgent d'entreprendre une monographie de Didyme, après l'excellente que nous a donnée M. Leipoldt ? M. l'abbé Bardy du moins y a trouvé un sujet de thèse pour le doctorat en théologie, un sujet de tout repos. Il expose ce qu'on sait de la vie de Didyme, ce qu'on connaît de ses œuvres. Il étudie sa théologie trinitaire, ce qu'il enseigne sur l'incarnation et la rédemption, sur l'Église et sur la vie chrétienne. A la suite, vient un chapitre sur la Bible de Didyme, puis sur son érudition en général. Un dernier chapitre est consacré à la figure que fait Didyme dans les controverses origénistes où son nom sera mêlé. L'information de M. l'abbé Bardy est très actuelle et ses jugements généralement prudents. J'attacherais moins de confiance que lui à l'authenticité des fragments de Didyme tirés des chaînes grecques. Page 153, l'interprétation du fragment sur les psaumes cités appelle des éclaircissements de plus.

P. B.

AMB. AMELLI, O. S. B. *La chiesa di Roma e la chiesa di Milano nella elezione di papa Alessandro III, 7 sett. 1159*. Firenze, Stab. S. Giuseppe, 1910. In-8, 28 p.

D. Amelli a trouvé dans le Cod. Riccardi, 371 de Florence, XII^es., la copie d'une lettre fort intéressante relative à l'élection d'Alexandre III, écrite par les trois cardinaux Henri des Sts-Nérée et Achillée, Guillaume de St-Pierre-aux-liens et Othon de St-Nicolas in carcere. La date peut être déterminée par le passage où il est question de la reconnaissance du pape Alexandre par les rois de France et d'Angleterre dans un concile, allusion au concile de Toulouse (octobre 1160). Cette lettre comble une lacune dans l'histoire des origines du schisme de 1159, car on ne s'expliquait guère le silence d'Alexandre vis-à-vis de Milan. D. Amelli tâche d'expliquer la raison de l'intervention des cardinaux en lieu du pape lui-même. Dans le texte même de la lettre, je crois que le mot *Octon* du Cod. doit s'interpréter par *Octav.* (= Octavien). En appendice D. Amelli publie une lettre papale relative à un concile tenu par l'archevêque de Tours (Cod. Vat. 4926 f. 88-80v), sans pouvoir en préciser l'époque et trois autres lettres d'abbés cisterciens relatives au schisme. La quatrième est de l'abbé E(berhard) d'Eberbach à l'abbé A(dam) d'Ebrach ; elle est postérieure au concile de Toulouse et antérieure au 20 juin 1161, date de la nomination de Conrad de Wittelsbach comme archevêque de Mayence, car c'est de cette métropole qu'il est question et non de Besançon. On remarquera dans la lettre II l'adhésion du chapitre général (vraisemblablement de Cîteaux) à Alexandre III.

D. U. B.

HENRI DENIFLE. *Luther et le Luthéranisme*. Étude faite d'après les sources. Trad. de l'allemand par J. Paquier. Paris, Picard, 1910. In-12, LXXIV-392 p. Prix : 3 fr. 50.

Lorsque parut en 1904 l'ouvrage du P. Denifle, ce fut un mouvement général de surprise et d'indignation. (cf. *Rev. Bén.*, 1904, p. 330-333). Si le savant dominicain touchait à Luther, comme on l'avait annoncé, ce devait être en connaissance de cause ; personne ne pouvait mettre en doute l'érudition et l'esprit critique d'un écrivain, que plusieurs Universités s'étaient fait un honneur de compter parmi leurs membres, et Berlin était du nombre. Dialecticien aussi

consommé qu'historien bien documenté, Denifle avait repris par la base l'histoire du Luthéranisme; il avait suivi l'évolution psychologique de Luther en l'étudiant dans son évolution doctrinale et il en avait marqué pour point d'arrêt le dogme luthérien de l'invincibilité de la concupiscence et de l'identification du péché originel avec cette concupiscence. Quand et comment Luther en arriva-t-il à cette constatation? Quel avait été le Luther d'avant 1520, dans quel milieu avait-il vécu, en quelles relations se trouvait-il avec le milieu ambiant de décadence religieuse de son temps? La légende pieuse du moine Luther avant 1520, telle que l'a créée l'historiographie protestante a vécu: Denifle l'a démasquée; il a montré les erreurs, les lacunes, le défaut de méthode, l'ignorance d'une foule de questions dans les maîtres de ce qu'on appelle la « Lutherforschung ». Ce fut une surprise que de recevoir des coups de fouet d'un tel maître; d'aucuns eurent le courage d'en convenir. Mais l'indignation fut plus grande encore que la surprise. Denifle avait osé toucher à Luther, appliquer au « surhomme » de la race germanique les procédés de critique si en honneur pour tout autre sujet historique, et il l'avait convaincu d'avoir falsifié la doctrine catholique pour l'attaquer avec plus de facilité, pour tromper les simples; il l'avait dépouillé de son auréole pour le replacer dans son vrai cadre, le faire parler sa langue brutale et obscène. C'en était trop pour des esprits peu habitués à cette franchise. Denifle a été parfois excessif; il s'est trompé en quelques endroits. Mais cette âme, si simple dans la vie ordinaire, ne supportait pas la dissimulation et le fard; il lui fallait la vérité toute pure. Rien ne l'irritait comme le style nuageux qui entoure des pensées sans netteté, des idées vides de sens; quand il discutait, il voulait savoir de quoi l'on traitait et il demandait des définitions précises; Harnack a su quelque chose d'avoir à faire à un dialecticien. On a exagéré les défauts du travail de Denifle pour en diminuer ou nier la valeur. C'est une grosse erreur. Le livre est et restera. C'est plus qu'un livre d'histoire; c'est un répertoire où les questions les plus délicates de la théologie et de l'ascétique sont traitées avec une sûreté de doctrine et une ampleur d'information qui ont fait l'admiration de plusieurs auteurs protestants eux-mêmes.

Le volume débute par un exposé de la décadence morale au XV^e siècle et du double courant qui se dessine à l'époque de Luther; l'un qui aboutit à la réforme catholique, l'autre qui va se perdre dans l'hérésie. Luther est un défroncé; comment a-t-il justifié son apostasie? En jetant le discrédit sur l'état religieux, en le déclarant contraire à la nature et à l'Évangile. Luther n'a pas toujours pensé de la sorte; il a changé d'avis quand il a voulu justifier son apostasie. Alors tout lui a été bon: il a falsifié les textes; il a dénaturé la doctrine catholique. C'est à l'examen de cette thèse qu'est consacrée la première partie de l'ouvrage de Denifle, qui fait bonne justice de l'ignorance générale au sujet de la théologie catholique dans le camp protestant; c'est un vrai traité dogmatique et historique sur les vœux de religion et sur les conseils évangéliques.

M. Paquier a rendu un excellent service en traduisant ce livre pour le public français; il a réussi à donner une traduction exacte, claire et française. Ça et là des notes font mieux ressortir la pensée de l'auteur.

D. U. B.

JOSEPH BITTREMIEUX. — *Apologetical Questions*. Louvain, Wouters-Lckx, 1910. Gr. in-8°, VII-115 p.

Une courte préface nous dit que ce livre contient trois dissertations, intéressant spécialement le clergé américain, imprimées par l'auteur sur la demande de ses élèves, étudiants au Collège américain de Louvain. Ces trois sujets sont:

la notion de Dogme, la Ste Trinité et la morale indépendante comparée avec la morale chrétienne. L'auteur traite sa matière en apologiste, et reste ordinairement sur la défensive, il expose brièvement la thèse catholique, puis réfute les objections : il cherche moins à jeter une nouvelle lumière sur la controverse, qu'à présenter à ses lecteurs la doctrine sûre de l'enseignement catholique. Notons p. 9 qu'il eût été bon de relever que le point de vue pratique auquel les modernistes limitent la valeur des dogmes suppose lui aussi un élément intellectuel, à savoir la règle de conduite ; il y a toujours là un minimum qui s'impose à l'intelligence avant de s'imposer à la volonté. Pour la moralité, il insiste avec raison (p. 74, note, 91 et passim) sur l'impossibilité d'une morale sans Dieu : quoique en disent certains théologiens, aucun concept philosophique, recherche du bien ou autre, ne peut servir de base à une obligation, laquelle ne peut s'appuyer que sur un législateur ayant le droit et capable de faire respecter sa volonté.

D. B. L.

CAESAR MANZONI. *Compendium theologiae dogmaticae e praecipuis scholasticis antiquis et modernis redactum*. Vol. II, complectens tractatus *De Deo uno*, — *Trino*, — *Creatore*, — *Elevante*. Editio altera aucta et emendata. Augustae Taurinorum, J. B. Berrutti, 1910. In-8, XII-429 p.

L'ouvrage complet du très distingué professeur du Séminaire de Lodi comprend quatre volumes. Le premier a pour titre : *De Religione — De Ecclesia — De Fontibus Revelationis* ; le troisième traite *De Verbo Incarnato — de B. M. V. — De Gratia* ; le dernier est intitulé : *De Sacramentis et de Novissimis*.

L'auteur a été modeste en appelant du nom discret de *Compendium* une suite de traités aussi complets et, par endroits, si fouillés. Ainsi que l'indique le sous-titre, il y fait un large usage des auteurs scholastiques, depuis la grande époque classique jusqu'à nos jours. Il possède la littérature contemporaine à un degré qu'on ne rencontre pas fréquemment chez ses compatriotes ; et comme son ouvrage est animé du meilleur esprit catholique, on est heureux de la large part qu'il fait aux excès modernistes.

Le style est à la fois élégant et limpide : c'est bien le bon latin pédagogie. La disposition des matières est en général fort logique ; les thèses, recueillies dans un *Thesarius* intuitif et pratique, sont conçues en termes clairs, propres et concis. L'exégèse, la patrologie et l'histoire du dogme servent partout de base aux contemplations dogmatiques, de manière à former un ensemble bien pondéré d'érudition et de spéculation.

Sans entrer dans toutes les considérations que m'a suggérées la lecture de la seconde édition du second volume, je me bornerai à signaler quelques points.

En traitant *De argumentis quibus Deus esse convincitur*, Don Cesare Manzoni développe les cinq arguments exposés par S. Thomas dans sa Somme. Je ne sais si la manière dont il fait valoir le quatrième est bien persuasive. Bien des auteurs, il est vrai, s'arrêtent là. Je suis pourtant porté à croire que cet argument demande à être creusé davantage. En tout cas il présente un second aspect peut-être plus efficace et que je me suis efforcé de mettre en relief en traitant ce sujet dans le premier volume de ma Somme¹.

Les thèses consacrées à la science divine m'ont naturellement intéressé d'une manière toute particulière, à cause de la beauté intrinsèque de la matière et des controverses nombreuses et subtiles qui s'y rattachent. La doctrine de Manzoni sur la manière dont Dieu connaît les futuribles s'inspire en général de Billot. Je n'ai garde de m'en plaindre : il me fait si souvent l'honneur de me citer que je lui en sais gré, même là où il ne partage pas mon sentiment. Il me permettra

1. P. 142, sqq.

cependant de ne pas l'abdiquer, même après l'avoir lu, quand les raisons qu'il apporte ne m'ont pas paru concluantes. Ainsi, pour ne citer que l'un ou l'autre exemple, — l'argument *ex ratione* par lequel il s'efforce de démontrer que Dieu connaît les futuribles, me semble dénué de force : *Nam si futuribile, respectu suae causae proximae, non est determinatum, nec proin cognoscibile ; in sua tamen praesentialitate, pro conditionata temporis differentia, est aliquid determinatum, siquidem a causa procederet actu determinato* ¹. A la première lecture de cette phrase, on est déjà surpris de la transition du présent au conditionnel. C'est que là vraiment réside toute la difficulté. Aussi, *salva reverentia*, je ne vois dans toute la période rien autre chose qu'une affirmation qu'il s'agirait tout juste de démontrer. Qu'est-ce que cette *praesentialitas* du futurible ? Plus on reconnaît loyalement, comme le fait l'auteur, que le futurible comme tel ne peut pas être connu avec certitude dans sa cause comme telle, plus la difficulté s'affine et s'impose, d'autant que S. Thomas, avec une conséquence que vous ne me semblent pas avoir suffisamment remarquée, explique la présentialité des futurs contingents par leur coexistence à l'éternité divine.

C'est déjà dire que je ne regarde pas davantage comme efficace la manière dont, un peu plus loin, l'auteur réfute la sixième objection. J'avouerai même que j'ai été quelque peu déconcerté à la lecture de cette phrase : *Profecto, non est major difficultas cognoscendi futurum quam futuribile* ². Si l'auteur veut dire que, pour Dieu, tout est également facile, à condition d'être possible, personne n'y contredira. Mais s'il s'agit de notre difficulté à nous, je doute qu'il en soit ainsi. Bien que, dans certains cas, il nous soit plus facile de conjecturer le futurible que le futur contingent, dans l'ensemble cependant il nous est beaucoup plus facile de trouver en Dieu la base de la connaissance des futurs contingents que celle des futuribles.

Aussi ne puis-je souscrire à la manière dont l'auteur s'exprime un peu plus loin : *Futurum et futuribile Deus non cognoscit formaliter in suis decretis* ³, et cela pour trois raisons : 1) parce que les futurs et les futuribles sont, à mon humble avis, trop différents pour être mis *in eadem linea* ; — 2) parce qu'il y a ici une distinction importante à faire entre les futurs nécessaires et les futurs contingents ; — 3) parce que Dieu connaît beaucoup de futurs dans ses décrets, alors que cela ne se peut admettre, au moins *simpliciter*, pour les futuribles.

En traitant de la volonté divine, l'auteur émet la thèse suivante : *Duo sunt praecipua attributa divinae voluntatis: 1) omnipotentia — 2) et libertas* ⁴. Cette manière de faire tout simplement de la toute-puissance un attribut de la volonté, est-elle bien exacte ? Ne doit-on pas plutôt considérer la toute-puissance comme un attribut complexe, résultant à la fois de l'intelligence et de la volonté divines ? Telle est certes la pensée de S. Thomas, comme il appert par l'ordre même qu'il suit dans sa Somme. Qu'il suffise de citer les paroles qui introduisent la T. XXV : *Post considerationem divinae praescientiae et voluntatis, et eorum quae ad hoc pertinent, restat considerandum de divina potentia*.

Dans le traité de la Sainte Trinité, Don Cesare Manzoni glisse sur la controverse touchant le *Comma Joanneum* ; c'est assurément son droit. Mais est-il bien dans la vérité quand il dit tout simplement que S. Augustin l'a cité ⁵ ? Je ne le pense pas. Il me semble au contraire que le fait que S. Augustin, non seulement ne cite jamais explicitement et complètement notre passage, mais argumente manifestement comme quelqu'un qui ne l'a pas sous les yeux, donne une

1. Th. xvi, n. 164, p. 106.

2. Ibid. n. 170, p. 108.

3. Th. xxvii, n. 181, p. 114.

4. Th. xx, p. 126.

5. Th. xxxi, n. 285, p. 195.

grande force à ceux qui estiment que les textes peu clairs que l'on a coutume d'alléguer de Tertullien et de S. Cyprien ne sont pas concluants, et doivent plutôt être interprétés comme une glose symbolique du v. 8. Mais ceci soit dit sans vouloir aborder ce délicat sujet.

Un doute m'est venu en parcourant les traités des Anges et de l'Homme. Réservant pour ce dernier tout ce qui regarde la surnature et la grâce, l'auteur a intercalé dans le traité de l'Homme tout ce qui concerne l'élévation des Anges et la chute des démons, etc. D'où il suit que l'un et l'autre traité sont coupés en deux. N'y aurait-il pas eu moyen d'éviter cet inconvénient ?

A propos du Pêché originel, Don Manzoni, après avoir exposé les raisons tirées de la Tradition, ajoute : *Ex ratione sola nil proprie concluditur, sed supposita notitia pristinae felicitatis, cum Augustino deducitur argumentum*¹. Suit un célèbre passage tiré du quatrième livre de ce Docteur contre Julien². Sans prétendre aucunement que la raison puisse par elle seule donner du péché originel un argument strictement cogent, il ne semble pas téméraire d'affirmer que S. Augustin vise un peu plus que ce que le docte professeur de Lodi lui fait dire.

Je m'arrête dans ces quelques remarques exposées avec d'autant plus de sympathique franchise que les éloges décernés à l'auteur du *Compendium Theologiae Dogmaticae* dès le début de ces lignes sont plus sincères et plus mérités. Par son bel ouvrage Don Cesare Manzoni a bien mérité de l'éducation théologique du clergé italien. Puisse son livre franchir les frontières de la péninsule et trouver partout l'accueil favorable auquel il a droit !

D. L. JANSSENS.

VAN DER MEERSCH. *Tractatus de divina gratia*. Brugis, Ch. Beyaert, 1910. In-8, 407 p.

Ce nouveau traité de la grâce expose, d'après la méthode scolastique, les doctrines relatives à cette importante mais difficile matière : nécessité de la grâce, grâce habituelle et justification, nature et efficacité de la grâce actuelle, mérite, distribution des grâces. L'auteur s'est proposé d'écrire un traité de théologie spéculative plutôt que positive, ce n'est pas dire qu'il néglige les arguments scripturaires ou patristiques, bien au contraire, il les développe avec toute l'ampleur désirable et vise toujours à donner le sens authentique des autorités alléguées. Ce qui est, sous ce rapport, un peu court, pensons-nous, c'est l'histoire des hérésies, ici fort importante : elle délimite la région de ce qui appartient à la foi et de ce qui est laissé à la liberté des opinions. Une certaine longueur pourrait, d'autre part, être reprochée à la discussion de sujets relativement faciles.

La doctrine enseignée et la position prise dans les questions controversées relatives à la grâce se rapproche souvent de celle du R. P. Billot : nous nous servons de ce repère comme d'une indication facile pour les lecteurs qui ne connaissent pas encore la tendance théologique du distingué professeur de Bruges, en ajoutant que les aperçus personnels sont nombreux, que les points de comparaison avec d'autres auteurs abondent : c'est ainsi notamment que les œuvres théologiques du docte évêque qui gouverne actuellement le diocèse de Bruges, sont fréquemment prises en considération. D'ailleurs l'ensemble du traité forme un tout dont les parties s'enchaînent logiquement.

Remarquons en particulier que dans la question de la nécessité de la grâce, il distingue bien entre l'ordre naturel et surnaturel, et cela en tenant compte des erreurs modernes sur ce point. La similitude entre la grâce et la nature divine

1. Th. LXI, n. 582, p. 403.

2. CXVI, n. 83.

est expliquée clairement et avec sobriété (p. 121). La thèse relative à l'attrition suffisante pour la justification avec le sacrement (p. 161) réclamerait plus d'arguments, mais la chose peut être remise au traité des sacrements. Les actes surnaturels ne diffèrent pas *quoad substantiam actus* des actes naturels correspondants : nous nous contentons, sans contester, de signaler la thèse (p. 220) de même que celle qui nie qu'aux actes surnaturels les moins intenses correspond toujours une augmentation de grâce (p. 184).

Dans la controverse sur la grâce suffisante et efficace, l'A. prend, comme beaucoup de nos contemporains, une position intermédiaire entre le thomisme et le molinisme, mais au fond, plus rapprochée de ce dernier terme que du premier. La prémotion physique est admise pour les actes nécessaires, pour la volition de la fin ; mais pour les actes libres la prémotion consiste en une sorte d'énergie que la volonté peut diriger dans le sens qu'elle choisira. Le désir de sauvegarder la liberté humaine est la raison fondamentale de cette thèse, mais si l'on y regarde de près, on verra tout aussi bien mise en péril la liberté humaine dans les systèmes qu'on veut substituer au thomisme, surtout si l'on discute la manière dont ils expliquent la science divine. Ajoutons que l'exposé de la prémotion thomiste ne semble pas à l'abri de toute critique (p. 303). Pour résister à la grâce, il ne faut pas de prémotion, l'homme en consentant pas à la grâce, pèche, et dès lors ne sera prédéterminé qu'à l'entité matérielle du péché.

D. R. P.

PESCH. *Praelectiones dogmaticae*. Tom. VIII, *De Virtutibus theologis*. Ed. 3^a Fribourg, Herder, 1910. In 8°. X-344 p. Prix : 6 fr. 75.

Le cours de théologie dogmatique du R. P. Pesch achève rapidement sa troisième édition. Ce huitième volume contient, outre le traité des vertus infuses en général, celui des trois vertus théologiques. C'est faire supposer à l'avance qu'il est un des plus intéressants de la série : on y trouve en effet plusieurs questions sur lesquelles la théologie des trois derniers siècles a beaucoup travaillé, sans encore avoir atteint en tout point des solutions complètes. Il suffit de citer l'acte de foi et son objet, les préambules de la foi et leur relation avec l'acte de foi, l'analyse de la foi. Les opinions variées des théologiens sont exposées et discutées, l'on trouve en opposition les doctrines de Suarez et Lugo, l'A. pèse les avantages de l'une et de l'autre. Le traité de la charité détermine fort bien l'objet de charité en distinguant les aspects d'amour de bienveillance et de concupiscence, on remarquera spécialement l'appendice concernant la perfection spirituelle. Tout ceci est aussi important au point de vue ascétique que dogmatique.

La nouvelle édition tient soigneusement compte des travaux récents favorables ou opposés à la saine doctrine ; c'est ainsi qu'il est devenu nécessaire de prouver que les propositions dogmatiques sont objet de la foi ; elle donne une attention spéciale aussi à tout ce qui regarde le modernisme et en prend occasion pour établir plus fortement certaines thèses, par ex., que la foi est formellement un acte de l'intelligence.

D. R. P.

HUGON O. P. *Le Mystère de la Rédemption*. Paris, Téqui. 1910. In-12, 270 p. Prix : 2 fr.

A notre époque où des théories rationalistes et modernistes sont venues de divers côtés altérer et pervertir la notion traditionnelle de la Rédemption, un exposé synthétique de ce dogme essentiel du christianisme constituait une œuvre particulièrement opportune. Le R. P. Hugon, par sa science théologique approfondie et son art de développer clairement les questions les plus complexes, était bien qualifié pour entreprendre ce travail qu'il a parfaitement conduit à bonne fin. Les théologiens et les prêtres trouveront dans son livre un résumé

exact de la doctrine contenue dans l'Écriture et la Tradition avec les explications qu'y ont ajoutées les écoles théologiques ; les fidèles n'en pourront choisir de meilleur pour se rendre compte des enseignements que la foi nous propose sur la matière : la Rédemption, satisfaction rigoureuse offerte à Dieu et sacrifice au sens strict du terme, libération pour l'homme du péché et de l'esclavage du démon, restauration par les mérites de Jésus-Christ. Tels sont les principaux chapitres avec ceux qui concernent le sacerdoce du Christ, et les titres du Rédempteur. N'oublions pas de signaler la portée ascétique du livre, et remarquons aussi combien la théologie de S. Thomas l'emporte sur ses rivaux quand il s'agit de faire valoir la doctrine catholique dans toute sa plénitude.

D. R. P.

LAHITTON (Jos.). *La vocation sacerdotale*. Paris, Lethielleux, s. d. (1909). In-12, XI-450 p. Prix : 4 fr.

Id. *Deux conceptions divergentes de la vocation sacerdotale*, ibid. (1910). In-12, 310 p. Prix : 3 fr.

La thèse défendue par M. L. a vivement excité l'attention du monde ecclésiastique ; il nous suffira de la rappeler en quelques mots : « Les ministres légitimes de l'Église défèrent aux sujets de leur choix la vocation divine ; ils ne la constatent pas en eux, *ils la leur donnent* ; ce ne sont pas des appelés qui se présentent à l'évêque, mais de simples candidats, sollicitant humblement l'appel divin, dont l'évêque a la dispensation » (*Deux conceptions*, p. 22). Des protestations se sont fait entendre, mais les approbations nombreuses et autorisées sont en même temps venues encourager l'auteur. Le 2^d des volumes dont nous avons transcrit le titre relate l'état actuel de la controverse. L'appréciation bienveillante, mais accompagnée de réserves qu'a donnée le R. P. Pègues dans la *Revue Thomiste* (Juin 1910) correspond le mieux aux réflexions que nous voudrions émettre à notre tour. L'évêque doit, avant d'ordonner, juger par lui-même et par l'intermédiaire des Directeurs du Séminaire l'idonéité des candidats : l'intention droite, la science et la vertu suffisantes en sont les éléments constitutifs. C'est le mérite de M. L. d'avoir mis en évidence cette notion de l'idonéité, qui est le criterium décisif de l'admission aux ordres. Mais avant la vocation intimée par l'Évêque, il n'admet que la vocabilité, la vocation en puissance, les préparations providentielles à la vocation. Nous voudrions davantage : l'appel éternel de Dieu précède l'appel intimé dans le temps par l'évêque, et de cet appel on peut, dans la plupart des cas, découvrir des signes, tantôt probables, parfois donnant presque une certitude morale, rarement décisifs. L'attrait vraiment surnaturel, qui, par exemple, donnera la force de surmonter les obstacles accumulés par les intérêts humains sera, à notre sens, un indice fort sérieux, s'il se joint d'ailleurs aux autres conditions d'aptitude. Ce serait là un signe de la vocation éternelle déjà existante et de la vocation future à intimer par l'Évêque. Il n'y a dans cette conception aucune atteinte à la liberté de l'appelant : Dieu peut faire agir de diverses manières la cause instrumentale qui exécutera ses décrets, sans les lui manifester, aussi bien qu'en les lui faisant connaître à l'avance. On n'a pas non plus à craindre en ceci une analogie avec le modernisme, comme si la vocation, de même que la foi moderniste, émanait de la conscience du sujet ; ce que dit S. Thomas (II. II., qu. 2, art. 9 ad 3) de la foi : « Qui credit, inducitur auctoritate divinæ doctrinæ miraculis confirmatæ, et quod plus est, interiori instinctu Dei moventis » pourra, proportion gardée, s'appliquer à la vocation. Une autre notion, qui ne doit pas être négligée dans la matière, c'est celle de la vocation conditionnelle, qui perd son effet souvent par manque de correspondance à la grâce, et se trouve donc, par rapport à la vocation qui aboutit, dans la même proportion que la grâce suffisante est à la

grâce efficace : ce concept, une fois admis, on pourra parfaitement dire d'un jeune homme qu'il a perdu sa vocation, qu'on a brisé sa vocation.

L'intérêt que comporte la question de l'appel nous prend l'espace que nous voudrions donner à l'examen des autres sujets traités par M. L.; tel le rôle du Directeur de conscience au séminaire, et le système de recrutement du clergé par voie d'autorité. Ce système aura-t-il plus d'avantages que d'inconvénients? Nous n'osons trop l'espérer. Il nous reste, pour finir, à signaler les parties du livre de M. L. qui ne peuvent que rencontrer l'approbation unanime. Celles entre autres où il expose le programme de science requis ou désirable chez le prêtre, mieux encore celles où il nous propose un concept très élevé de l'idéal de vertu et de sainteté que doit se proposer l'aspirant au sacerdoce.

D. R. P.

D. P. BASTIEN, O. S. B., consultant de la S. Congrégation des religieux
Directoire canonique à l'usage des congrégations à vœux simples, d'après les plus récents documents du S. Siège. 2^e édition, revue et augmentée. Maredsous, 1911. Grand in-8, XXVI-505 p. Prix : 5 fr.

La constitution de Léon XIII du 8 décembre 1900 a marqué une étape d'une importance capitale dans l'histoire des congrégations à vœux simples. Par elle, en effet, furent enfin clairement déterminés les droits des évêques sur les instituts religieux à vœux simples, ainsi que les droits et les devoirs des supérieurs vis-à-vis de l'autorité diocésaine.

Depuis, plusieurs documents ont paru qui précisent certains détails et règlent certaines questions plus spéciales.

Le livre que nous présentons aux lecteurs contient un exposé complet, avec commentaire, des principes qui régissent l'organisation des instituts à vœux simples. Voici ce que disait de la première édition un juge compétent entre tous, M. l'abbé Boudinon, professeur de droit canonique à l'institut catholique de Paris : « L'ouvrage est parfaitement documenté, le plan est très simple et très facile à suivre ; la rédaction très soignée. En somme, c'est un excellent manuel de droit ecclésiastique sur les congrégations à vœux simples. Il rendra les plus utiles services non seulement à ces instituts, mais encore aux administrations diocésaines dans leurs fréquents rapports avec les familles religieuses ». (*Canoniste*, 1905). De son côté, la *Revue augustinienne* (IX, p. 46) écrivait : « Un manuel manquait, véritable directoire qui pût être mis entre toutes les mains. Nous le possédons... d'une clarté et d'une simplicité qui facilitent les recherches et la découverte des solutions. Plût à Dieu que toutes les lacunes de notre enseignement fussent comblées avec ce talent incontestable et qui s'impose ».

La 2^e édition est parfaitement mise à jour. Les appendices contiennent, avec la traduction française, les documents les plus importants parus depuis la première édition. D'excellentes tables analytiques facilitent les recherches. Ajoutons qu'une traduction allemande est sous presse.

LA FINALE MARCIONITE DE LA LETTRE AUX ROMAINS RETROUVÉE.

EN octobre 1908, reprenant une thèse autrefois défendue par Lightfoot, je démontrerais l'existence d'une édition de la lettre aux Romains qui n'avait pas les chapitres 15. 16, 1-23, mais dans laquelle la doxologie finale était jointe au chapitre 14¹. A l'argument tiré de la *capitulatio* en 51 sections, je croyais pouvoir ajouter une preuve nouvelle que me fournissait le manuscrit $\frac{i-2}{9}$ de la collégiale de Monza : autant qu'on peut juger par les débris de feuillets qui nous restent, le chapitre 14 y est suivi de la salutation ou souhait et de la doxologie. Rien n'empêche que la doxologie se trouve dans le corps de la lettre ; mais le souhait ne se conçoit qu'au commencement ou à la fin : il sert à ouvrir la conversation ou à prendre congé. Par conséquent, s'il est vrai que dans une édition la salutation d'adieu se trouvait après le chapitre 14, il faut en conclure que dans cette édition les chapitres 15 et 16 ne pouvaient trouver place.

Dans un article trop élogieux² M. Corssen a trouvé ma reconstitution du texte de Monza « évidente » ; d'autres sans doute sont restés sceptiques, car dans le monde des érudits il y a toujours des Hardouins, difficiles à convaincre. Il ne sera donc pas inutile d'apporter le témoignage de nouveaux manuscrits que j'ai eu la bonne fortune de rencontrer. S'ils confirment l'existence de la salutation et de la doxologie à la suite du chapitre 14, ils corrigent aussi dans le détail la reconstitution que j'avais tentée et modifieront sans doute les théories qu'on avait émises à ce propos.

I. — Le texte.

Dès 1908 je trouvai à Florence trois manuscrits contenant la doxologie après 14, 23. Dans le manuscrit *Plut.* XV, 10 (= A, XII^e s.) de la Laurentienne, une deuxième main l'avait écrite en marge, une troisième l'avait barrée. Dans *Plut.* XXV, 2 (= B, XI^e s.) elle est dans le texte ; il en est de même du ms. 222 (= C,

1. *Revue Bénédictine*, XXV, p. 423-430.

2. *Zeitschr. f. d. neuwest. Wissenschaft*, X (1909), p. 97-102.

XIII^e s.) de la *Bibliotheca Riccardiana*, mais un correcteur l'a barrée ¹. Un quatrième manuscrit, conservé à la *Biblioteca Nacional* de Madrid sous la cote A 7 (= D, XIII^e s.), mais écrit en Italie ², présente la même particularité. En dehors de ce détail, le texte de ce petit groupe de manuscrits n'offre rien de très remarquable. Évidemment la doxologie n'est pas ici un dernier reste d'un vieux texte qui a échappé, on ne sait comment, à l'attention des correcteurs, elle est une interpolation insérée par un homme qui, plus soucieux d'avoir un texte « complet » qu'un texte pur, n'hésitait pas à charger sa Bible de doublets.

Le manuscrit 17040 de Munich, qui n'a aucune parenté avec le groupe italien que je viens de décrire, me réservait une agréable surprise : il contient après le chapitre 14 le souhait suivi de la doxologie. Mais ici encore le reste du manuscrit n'offrait rien de très archaïque, d'où je conclus que cette fois encore j'étais en présence d'une interpolation. Le manuscrit 17043 devait m'apporter la preuve palpable. Ces deux volumes viennent de Schaeftlarn, celui-là est du XI^e siècle, celui-ci du X^e. Un rapide examen montre que le premier est une copie du second ; or dans celui-ci la salutation et la doxologie ont été ajoutées en marge par un correcteur à peu près contemporain.

Voici pour cette finale le texte des manuscrits de Schaeftlarn incomparablement plus pur que celui des manuscrits italiens, dont je donne en note les variantes.

Omne quod non est ex fide peccatum est. Gratia cum omnibus sanctis. Ei autem qui potest uos confirmare secundum euangelium meum et praedicationem iesu christi secundum reuelationem sacramenti temporibus saeculorum in silentio habiti

1. Il peut être intéressant de savoir où ces manuscrits ont été copiés. Le ms. C porte la note suivante à peu près contemporaine : *Iste liber est conventus sancti Torpetis de Pisis, ordinis humiliatorum et est tertia pars biblie, qui liber cum duobus aliis voluminibus, scilicet prima parte et secunda biblie sunt ad petitionem et dominium conventus omnium sanctorum de Florentia ordinis supradicti, usque ad restitutionem quindecim florenorum comodatorum proposito dicti conventus sancti Torpetis, post quorum restitutionem predicta volumina libere et expedito debent restitui ad proprium conventum, et cette autre du XIV^e siècle : Iste liber est moniales monasterii sancte Marthe de Monte Virginis ordinis humiliatorum qui emerunt a fratribus omnium sanctorum de Florentia florinis XV.*

2. C'est ce manuscrit que S. Berger (*Histoire de la Vulgate*, p. 392) désigne par la cote E. R. 1, ce qui signifie *Estante Reservado 1*, et décrit ainsi : « Écriture paraissant du XIII^e siècle, très semblable aux écritures italiennes, mais espagnole ». Je ne crois pas qu'il y ait quelque chose d'espagnol dans ce manuscrit. Si quelqu'un tient beaucoup à savoir où il a été écrit, il déchiffrera peut-être avec fruit les fragments de chartes qui ont servi à réparer quelques feuillets à la fin des *Macchabées* et au commencement des *Actes*.

manifestati autem modo per scripturas propheticas secundum
preceptum aeterni dei ad obauditionem fidei in omnes gentes
manifestati soli sapienti deo per iesum christum cui claritas
in saecula saeculorum.

Gratia... sanctis *om* ABCD ei] si B uos] nos ABCD prae-
dicatione B per scripturas modo C* cui + est ABCD + honor
et A claritas] gloria ABCD saeculorum + amen C.

Que tel ait été autrefois le texte complet du manuscrit, maintenant mutilé, de Monza, on n'hésitera pas à le reconnaître. J'avais dû supposer une ligne de 52 lettres et la suivante de 47 lettres, quand la moyenne ne dépasse pas 45. Avec la phrase du manuscrit de Munich on arrive à 43 lettres pour la première ligne et à 45 pour la seconde.

II. — Étude du texte.

Maintenant que le texte de cette finale est établi avec une certitude suffisante, nous devons en faire l'analyse, en chercher l'origine, en un mot, examiner quelles sont les conclusions nouvelles qu'on peut tirer de ce texte nouveau.

I. LE SALUT D'ADIEU.

La formule que j'avais cru pouvoir reconstituer à l'aide des débris de Monza a déjà donné naissance à plusieurs théories.

M. Corssen en était très contrarié et constatait avec dépit que « je portais de l'eau au moulin de ses adversaires »¹. En effet, une étude pénétrante lui avait révélé l'existence et le caractère de deux éditions de l'épître aux Romains : l'une, celle de Marcion, finissant à 14, 23, à laquelle ses disciples ajoutèrent une doxologie de leur cru ; l'autre, catholique, finissant 16, 24 et dépourvue de doxologie. Il s'efforçait aussi, peut-être avec moins de bonheur, d'expliquer l'origine de l'édition marcionite : le chapitre 16 de la lettre aux Romains, d'après M. Corssen, n'est probablement pas authentique ; quant au chapitre 15, il explique son absence en admettant que Marcion ne possédait qu'un exemplaire mutilé de la lettre².

La présence de la salutation (16, 24) dans l'édition marcionite venait mettre en péril la distinction si nettement constatée : si le souhait était venu à la fin du chapitre 14 par un simple déplacement de 16, 24, ne pouvait-on pas croire que la doxologie y avait été amenée de la même façon et avait sa place authentique à la fin

1. *Zeitschr. f. d. neut. Wiss.*, X (1909), p. 102.

2. *Ibidem*, p. 1-45.

du chapitre 16 ? Ensuite, il devenait impossible de soutenir que Marcion n'avait pas connu les chapitres 15 et 16, puisqu'il avait emprunté sa salutation finale au chapitre 16. Aussi Corssen n'hésitait pas à déclarer que le souhait d'adieu était interpolé dans les manuscrits latins, et que la tradition grecque, où cette phrase manque, a seule conservé la finale marcionite primitive ¹.

M. Hermann von Soden, dans sa monumentale édition du Nouveau Testament grec, a été naturellement amené à s'occuper de cette question. Il admet l'origine marcionite de la doxologie et par là même la théorie de Corssen sur les deux éditions, mais il veut conserver dans le texte marcionite le souhait tel que je l'avais supposé d'après le manuscrit de Monza ².

Puisque j'ai, bien involontairement, induit en erreur ces deux érudits, je suis heureux qu'une nouvelle trouvaille me donne l'occasion de me rétracter. Le manuscrit de Munich, en effet, vient modifier les données du problème. Sans doute Marcion doit avoir donné à la lettre aux Romains une finale quelconque, une formule d'adieu, si courte soit-elle ; mais cette formule il ne l'a pas empruntée au chapitre 16, il l'a créée lui-même, s'inspirant, si l'on veut, du style paulinien, mais ne copiant aucun passage déterminé. A-t-il connu les deux derniers chapitres de la lettre ? La question semblait bien près d'être résolue, maintenant elle retombe dans ces impénétrables ténèbres où gisent tant d'autres choses intéressantes que nous ne saurons jamais.

A regarder de près la phrase de Marcion, elle offre avec la manière de S. Paul plus de différences que de ressemblances. La comparaison est instructive. J'omets la finale de la lettre aux Éphésiens ; par sa généralité, elle ressemble au salut de Marcion, mais elle en diffère entièrement par l'expression et le style. Quant aux autres lettres, j'ai suivi le texte de Nestle, sauf pour la lettre aux Romains.

ἡ χάρις τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰ. Χ.	μετὰ πάντων ὑμῶν	Rom. 2 Thess.
ἡ χάρις τοῦ κυρίου Ἰ. Χ.	... μετὰ πάντων ὑμῶν	2 Cor.
ἡ χάρις	μετὰ πάντων ὑμῶν	Tit.
ἡ χάρις τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰ. Χ.	μετὰ τοῦ πνευματος ὑμῶν	Gal.
ἡ χάρις τοῦ κυρίου Ἰ. Χ.	μετὰ τοῦ πνευματος ὑμῶν	Phil. Philm.
ἡ χάρις τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰ. Χ.	μεθ' ὑμῶν	2 Thess.
ἡ χάρις τοῦ κυρίου Ἰ.	μεθ' ὑμῶν	1 Cor.
ἡ χάρις	μεθ' ὑμῶν	Col. 1. 2 Tim.

1. *Ibidem*, p. 102.

2. H. von Soden, *Die Schriften des neuen Testaments in ihrer ältesten erreichbaren Textgestalt*, 1, 3 (1910). p. 2035.

Quelque grande que soit la diversité de ces formules, elles ont un trait essentiel commun : l'Apôtre s'adresse à ses lecteurs à la seconde personne. La salutation de Marcion au contraire est dépourvue de toute note personnelle. On peut mesurer à ce détail la distance qui sépare un homme, qui écrit une véritable lettre, d'un théoricien qui n'avait nul motif de s'intéresser à un groupe déterminé de lecteurs, qui ne regardait plus la lettre aux Romains comme un fait historique, mais comme une puissante discussion théologique, et qui, devant malgré tout la terminer comme une lettre, jette un rapide salut qui n'atteint personne : *Gratia cum omnibus sanctis !*

Il est même probable que ce tour impersonnel n'est pas l'effet d'une négligence inconsciente, mais d'une volonté bien délibérée. Corssen a montré fort justement que Marcion avait supprimé dans l'épître aux Romains 1, 7. 15 les mots ἐν ᾧ μὴ. Cette suppression était intentionnelle. Marcion savait que la lettre était envoyée aux Romains, il lui avait conservé son titre πρὸς Ῥωμαίους ; mais il voulait suggérer l'idée qu'elle n'était pas destinée aux seuls Romains, qu'elle était écrite pour « tous les saints ». Ce sont précisément « tous les saints » qu'il salue à la fin.

2. LA DOXOLOGIE.

La nouvelle version latine que nous possédons grâce aux manuscrits de Munich et de Florence ne change rien à notre connaissance du texte grec. On remarquera seulement qu'elle appuie l'addition de τῶν αἰώνων et l'omission de ἀμήν. Elle ne nous aide en rien à comprendre cette phrase enchevêtrée où trop de pensées se pressent et se heurtent. Mais il n'est pas sans intérêt de comparer cette version avec les autres textes latins que nous connaissons, je veux dire la traduction de la doxologie à la fin du chapitre 16 dans le *codex Claromontanus* (=d, VI^e siècle) d'une part, dans les bons manuscrits de la Vulgate d'autre part. Le signe = indique l'égalité avec le nouveau texte fourni par le manuscrit de Munich (= M). La quatrième colonne donne les variantes de S. Hilaire, de S. Augustin et de l'Ambrosiaster d'après Sabatier. J'omets la citation de S. Jérôme, qui semble être une traduction d'Origène et qui par conséquent ne peut servir à l'histoire du texte latin¹. J'omets aussi les variantes sans importance.

1. Zahn, *Geschichte des neutestamentlichen Kanons*, II, p. 428.

VULG.	M	d	PÈRES
=	Ei autem qui (= Hil. Aug. Amb.)	qui autem	
potens est nos (Hil. Aug.)	potest vos (= Amb.)	=	
=	confirmare	=	stabilire Amb.
iuxta	secundum (= Hil. Aug. Amb.)	=	
=	euangelium meum et	=	
=	praedicationem (= Hil. Amb.)	=	
=	iesu christi secundum	=	
=	revelationem (= Hil. Aug. Amb.)	apocalypsem	praeconium Aug.
mysterii (= Aug. Amb.)	sacramenti (= Hil.)	=	
=	temporibus (= Hil. Aug. Amb.)	temporis	
aeternis (= Aug. Amb.)	saeculorum	aeterni	saecularibus Hil.
taciti (= Hil. Aug.)	in silentio habiti	taciturnitatis	quod t. aet. in silentio fuit Amb.
quod nunc	manifestati autem (= Hil. Aug.)	innotesceret autem	manifestum est autem Amb.
patefactum est	modo	nunc (= Hil. Aug. Amb.)	
=	per scripturas	=	
prophetarum (= Aug.)	propheticas (= Hil. Amb.)	prophetarum	
=	secundum praeceptum (= Hil. Aug.)	iuxta iussionem	
=	aeterni dei	=	sec. imperium Amb.
=	ad (= Amb.)	in (= Hil. Aug.)	
=	obauditionem fidei in omnes gentes	=	
cogniti (= Hil. Aug.)	manifestati	declarasset	
=	solī sapienti deo per iesum christum cui	=	cognitum Amb.
honor	claritas	gloria (= Hil. Aug. Amb.)	
=	in saecula saeculorum	=	

Ces trois formes de texte peuvent se ramener à deux traductions indépendantes, M et d. Les citations des Pères nous permettent de constater quelques étapes de cette continuelle transformation à laquelle les textes bibliques latins ont été soumis.

Maintenant que nous connaissons deux traductions anciennes de la doxologie, on peut se demander laquelle des deux formes, M ou d, se lisait dans cette édition latine qui était privée des chapitres 15, 16, 1-23, mais pourvue d'une doxologie, dans cette édition dont l'existence ne peut plus raisonnablement être mise en doute. La réponse n'est pas douteuse. Puisque nous trouvons M après le chapitre 14 et d après le chapitre 16, il n'y a aucune raison de supposer un renversement des textes, et il faut croire que la place, qu'ont les deux traductions dans ces manuscrits anciens, est primitive. Mais nous avons mieux qu'une présomption, il y a une preuve positive, péremptoire. Il ne manque pas de mots archaïques dans M, par exemple la traduction de δόξα par *claritas*, mais l'expression la plus caractéristique, la plus rare est sans doute *in silentio habiti*¹. Or tel est exactement le texte que suppose la vieille *capitulatio* de 51 chapitres : *De mysterio domini ante passionem IN SILENTIO HABITO*.

Je m'étais posé il y a trois ans la question de l'origine de cette édition. J'entrevoyais obscurément son caractère marcionite, mais cette idée n'était pas mûre dans mon esprit; je la communiquai à un confrère, je ne voulus pas la proposer en public et au lieu de donner la solution, j'écrivis : « Je n'irai pas aussi loin, le moment ne semble pas venu de faire ce pas². » Ceux qui mettent des années à faire un pas sont vite dépassés en ce siècle où l'on court, où l'on vole. Pendant que je tâtonnais, M. Corssen proclamait l'origine marcionite de cette édition et de la doxologie qui en était la caractéristique la plus remarquable. Hermann von Soden a accepté cette thèse comme « entièrement certaine », et pour ma part je ne trouve rien à redire à la démonstration de Corssen. Je me demande seulement quelle valeur il faut donner à un célèbre passage d'Origène, que nous ne connaissons que par la traduction de Rufin du Commentaire de l'épître aux Romains : *Caput hoc (c.-à-d. 16, 24-27) Marcion... de hac epistula penitus abstulit; et*

1. Pour le moment je ne me rappelle qu'un exemple de cette expression : Apocalypse d'Esdras 7, 32 ; où *silentium habere* est employé comme ici pour *tacere*. Malheureusement ni Ben-ly ni B. Violet ne paraissent avoir compris le sens de la phrase, ils éditent *in silentio habitare*, ce qui est un contre-sens. Voyez mon compte rendu dans la *Rev. Bén.*, 1911, p. 105.

2. *Revue Bénédictine*, XXV (1908), p. 423.

non solum hoc, sed et ab eo loco ubi scriptum est « omne autem quod non est ex fide peccatum est » usque ad finem cuncta dissecuit. In aliis vero exemplaribus, id est in his quae non sunt a Marcione temerata, hoc ipsum caput diuerse positum invenimus. In nonnullis enim codicibus post eum locum quem supra diximus, hoc est « omne autem quod non est ex fide peccatum est », statim cohaerens habetur « ei autem qui potens est vos confirmare. » Alii vero codices in fine id, ut nunc est positum, continent. Origène affirme d'une part que tous les manuscrits catholiques ont la doxologie, bien que tous ne l'aient pas à la même place; d'autre part que le texte de Marcion se terminait avec les mots : *Omne autem quod non est ex fide peccatum est*. Pour ne pas contredire Origène, Corssen et von Soden attribuent la doxologie non à Marcion lui-même, mais à ses disciples. Mais cette concession ne suffit pas à expliquer l'affirmation du docteur alexandrin. Si la doxologie se trouvait dans tous les manuscrits catholiques, elle devait être à fortiori dans les manuscrits marcionites, puisque c'est dans ce milieu qu'elle est née. Comment Origène a-t-il pu avoir un manuscrit marcionite sans doxologie et savoir que c'était là le véritable texte de Marcion ? Si mal informé sur les textes de sa propre Église qu'il ne connaissait plus de manuscrits sans doxologie ¹, comment est-il si bien informé sur les origines plus lointaines du texte marcionite ? Il y a là une difficulté qu'on ne peut résoudre, qu'il faut trancher ; il faut admettre ou bien que Rufin a dit le contraire de ce que rapportait Origène, et cela est tout à fait invraisemblable, ou bien qu'Origène ne connaissait pas le texte de Marcion, qu'il n'avait jamais ouvert une Bible marcionite. L'erreur du Maître alexandrin s'explique sans peine : il avait entendu ou plutôt lu quelque part que Marcion avait supprimé tout ce qui suivait 14,23 ; et ce renseignement parfaitement exact, il l'a mal interprété ; convaincu lui-même de l'authenticité de la doxologie qu'il trouvait dans tous ses manuscrits, il a dû croire que Marcion l'avait supprimée. D'ailleurs nous savons qu'il s'est trompé, puisqu'il affirme que Marcion finissait la lettre avec 14, 23 ; il y avait certainement le salut *Gratia cum omnibus sanctis*, et plutôt que d'écarter celui-ci, Corssen devait jeter Origène par-dessus bord. Rien ne nous empêche donc de dire que c'est Marcion lui-même qui a composé la doxologie.

1. S'il est vrai que S. Jérôme dans son Commentaire d'Eph. 3, 5 (éd. Vallarsi VII. 592) ne fait que traduire Origène, il faudra supposer que celui-ci fut plus tard mieux informé. Quand il écrivit son commentaire sur la lettre aux Éphésiens, dans les dernières années de sa vie, il avait rencontré quelques manuscrits — catholiques, évidemment — qui n'avaient pas la doxologie.

Maintenant que l'origine de la doxologie est mieux précisée, nous pouvons aussi en entrevoir sans trop de peine l'histoire primitive. Avant tout, notons deux termes dont la chronologie est certaine. Marcion rompit avec l'Église en 144 et composa ses Antithèses et sa Bible entre les années 144 et 154 ¹. D'autre part Origène écrivit son commentaire de la lettre aux Romains après 244 et avant le commentaire de S. Matthieu rédigé entre 246 et 249 ². Il se passa donc un peu moins de cent ans entre l'interpolation de Marcion et le commentaire d'Origène. Or, la doxologie écrite par Marcion à Rome ou en Syrie, Origène la trouva dans tous les manuscrits, tantôt après le chapitre 14, tantôt après le chapitre 16 ; chacun de ces deux types était déjà représenté par plusieurs manuscrits. Une diffusion aussi étendue ne peut se faire en moins de cinquante ou soixante ans. Mais n'avons-nous pas ruiné tantôt l'autorité d'Origène ? Sans doute, mais il parlait alors comme témoin d'une tradition, qui pouvait être fausse ou du moins qu'il a pu mal comprendre ; ici il parle de manuscrits qu'il a examinés lui-même (*invenimus*). Ce témoignage oculaire d'un homme compétent nous fournit une donnée historique intangible, une norme sûre à laquelle nous pouvons mesurer les récentes théories de H. von Soden. Je dois dire que l'épreuve n'est pas favorable. D'abord le professeur berlinois croit fermement qu'Origène avait à sa disposition des manuscrits assez rapprochés de l'âge apostolique ³. Nous constatons que pour les lettres de S. Paul ses manuscrits n'avaient pas plus de quarante ou cinquante ans au maximum. Ensuite il place vers l'an 300 l'origine de trois recensions qui englobent toute l'histoire du texte : celle de Lucien (= K) en Syrie, celle d'Hesychius (= H) en Égypte, celle d'Eusèbe et de Pamphile (= I) en Palestine. Comme ces trois recensions contiennent la doxologie, voici comment von Soden explique son insertion : le créateur de K, c'est-à-dire, Lucien, l'emprunta aux marcionites pour la placer après le chapitre 14, il omit la salutation marcionite ⁴. Mais cent ans avant Lucien il y avait déjà des manuscrits interpolés de cette manière. Pour les deux autres recensions, von Soden accorde qu'elles n'ont point innové, c'est à Origène qu'est dévolu le rôle de recenseur. « Origenes, dit-il, dem *H* und *I* und wohl auch *Hier.* folgten, stellte die Doxologie, die er

1. Harnack, *Die Chronologie der altchristl. Literatur*, I, p. 310.

2. Harnack, *o. c.*, II, p. 35 et 41.

3. H. von Soden, *o. c.*, p. 1510.

4. *Ibidem*, p. 2035.

auch nicht vermissen wolte, an den Schluss des Briefs, wo er ihren ursprünglichen Platz vermutet, ehe Marcion 15 und 16 ausgestrichen hatte¹. » Origène n'a pas *mis* la doxologie à la fin du chapitre 16, il l'y a *laissée*; il n'avait pas non plus à chercher quelle pouvait être la place primitive de la doxologie qui se trouvait dans les manuscrits marcionites, puisqu'il était convaincu qu'elle ne s'y trouvait pas. Quels sont les deux personnages qui, dans le demi-siècle qui s'écoula entre 175 et 225, ont introduit la doxologie dans la tradition catholique, l'un après le chapitre 14, l'autre après le chapitre 16, nous l'ignorons. Il ne faut nécessairement les chercher parmi les gens très savants ou les hommes très pervers; car enfin, les ignorants font presque autant de maladresses que les savants.

Je finis par où j'ai commencé. Ce sont mes recherches sur l'histoire de la Bible latine qui m'ont donné l'occasion de m'occuper de Marcion, je retourne à la Bible latine. Après avoir établi que la doxologie grecque est de Marcion, demandons-nous quelle est l'origine de la tradition M. Si j'ai bien démontré que cette forme est la première en date et a sa place traditionnelle et primitive à la fin du chapitre 14, si Corssen a bien démontré que toutes les traces de l'édition abrégée, en Occident comme en Orient, nous ramènent à la secte de Marcion, il faudra conclure que cette traduction M est l'œuvre d'un marcionite. Mais le sommaire de 51 chapitres paraît intimement lié avec la traduction M, lui-même d'ailleurs est la trace la plus évidente de l'édition abrégée. Concluons encore que ce sommaire est d'origine marcionite. Je n'en dirai pas plus long maintenant. Si Dieu me prête vie, je traiterai ce problème avec l'ampleur qu'il mérite dans une étude d'ensemble sur les sommaires de saint Paul.

D. D. DE BRUYNE

1. H. von Soden, *l. c.*

LES VERSIONS LATINES DES SENTENCES D'ÉVAGRE POUR LES VIERGES.

DEUX petits écrits du moine Évagre († 399) se sont conservés en latin, dont l'authenticité ne saurait faire doute, bien que l'original grec en soit perdu. L'historien Socrate mentionne en dernier lieu, dans sa liste des œuvres du célèbre ascète : στιχηρὰ δύο· ἓν πρὸς τοὺς ἐν τοῖς κοινοβίοις ἢ ἐν συνοδαῖς μοναχοὺς, καὶ ἓν πρὸς τὴν παρθένον¹ ; c'est à savoir, proprement, des compositions se présentant sous forme de « stiques » ou de versets, appartenant par suite au genre gnomique. Gennade de son côté connaissait — c'est-à-dire en latin : *coenobitis ac synoditis doctrinam aptam vitae communis, et ad virginem Deo sacratam libellum competentem religioni et sexui*² ; l'indication est trop précise pour ne correspondre pas à des souvenirs réels, et elle s'accorde assez bien avec les termes de Socrate.

Au surplus le rapprochement de ces deux témoignages permet d'entendre clairement un passage de la lettre de S. Jérôme à Ctésiphon, qui est sans doute un des plus regrettables propos du fougueux solitaire, mais qui renferme en même temps une donnée littéraire bonne à recueillir :

Evagrius Ponticus Hyperborita, qui scribit *ad virgines*, scribit *ad monachos*, scribit ad eam cuius nomen nigredinis testatur perfidiae tenebras, edidit librum et *sententias* περὶ ἀπαθείας, quam nos impassibilitatem vel imperturbationem possumus dicere, quando numquam animus nullo perturbationis vitio commovetur et — ut simpliciter dicam — vel saxum vel Deus est : huius libros per Orientem graecos, et interpretante discipulo eius Ruffino latinos perlique in Occidente lectitant³.

Cette lettre à Ctésiphon est de l'année 415. A l'occasion du pélagianisme naissant, les ennemis d'autrefois, Évagre, Rufin, Mélanie, — saintes gens malgré tout, — sont poursuivis impitoyablement dans le repos de leurs tombes, et désignés contre toute raison

1. *Hist. eccl.*, IV, 23 (P. G., LXVII, 516).

2. *De viris illust.*, c. 11 (P. L., LVIII, 1067).

3. *Ep.* 133, 3 (P. L., XXII, 1151).

comme les premiers fauteurs de la nouvelle hérésie ¹. Nous y gagnons toutefois de savoir que les écrits d'Évagre étaient déjà répandus à travers le monde latin, et que Rufin s'était lui-même chargé du soin de les traduire. Bien plus, il est extrêmement probable que ce sont les deux collections de sentences, plus précisément indiquées par Socrate et par Gennade, que S. Jérôme met ici en cause *oratorio modo* ; et nous ne sommes pas étonnés de voir Gennade, dans la notice qu'il accorde à Rufin, inscrire parmi ses ouvrages de traduction : *Evagrii Sententias* ². Nous ne le serons pas non plus de rencontrer dans la version des sentences pour les vierges, publiée ci-dessous, une allusion à « l'impassibilité » comme à l'état spirituel le plus parfait ³.

Cet ensemble de faits est solide. J'aurais pu tirer aussi argument de la version syriaque des deux écrits, qui est conservée en particulier dans un des admirables manuscrits de N. Dame des Syriens en caractères du VI^e-VII^e siècle ⁴. Mais c'est la version latine qui est l'objet de cet article, — celle des sentences pour les vierges principalement. J'en voudrais préciser, autant que possible, la tradition.

On dit couramment que c'est S. Benoit d'Aniane qui a sauvé pour la postérité le texte latin des sentences ascétiques d'Évagre, en lui faisant place dans son *Codex Regularum* ⁵. Cette assertion n'est pas seulement inexacte, mais entièrement erronée. On veut dire sans doute, en s'exprimant ainsi, que les écrits d'Évagre font partie de l'*Appendix* au *Codex Regularum*, tel que l'a présenté l'érudit Lucas Holstenius (Holste † 1661) sous ce titre particulier : *Codicis Regularum Appendix in qua sanctorum patrum exhortationes ad monachos et virgines de observantia vitae religiosae, collectae olim a s. Benedicto Anianensi abbate* ⁶. Holstenius en effet,

1. Rufin était mort en 410, Mélanie quelques mois après, en 410-411. Sur leurs relations avec Évagre et sur les antipathies de S. Jérôme, voir L. DUCHESNE, *Histoire ancienne de l'Église*, III, 1910, p. 40 s., 66 ; sur le bon sens du mot ἀπάθεια, du point de vue des ascètes, TILLEMONT, *Mémoires*, X, 381 s. ; C. BUTLER, *The Lousiac History*, I, 1898, p. 176 ; L. DUCHESNE, *l. c.*, p. 215.

2. C. 17 (*l. c.*, 1070).

3. Ligne 77.

4. Cf. W. WRIGHT, *Catalogue of the Syriac Manuscripts in the British Museum*, 1872, p. 446, 449 : DLXVII = Br. M., Add. 14.578, n° 9 « paroles d'exhortation aux frères qui vivent ensemble dans le monastère », et n° 43 « lettre sur la virginité ».

5. Par ex. TILLEMONT, *l. c.*, p. 383 s. ; O. ZOECKLER, *Evagrius Ponticus*, 1893, p. 29 s. ; P. BATIFFOL, *Littérature Grecque*, 1901, p. 201.

6. P. L., CIII, 699 ss. (cf. 665 s.) ne donne que la référence des sentences d'Évagre ; le texte doit être cherché P. L., XX, 1181 ss. (à cette place, par suite d'une confusion avec l'auteur de l'*Altercatio legis*). Mais on le trouve aussi d'autre part dans P. G., XL, 1277 ss. Ici comme là, Migne a suivi la réédition de Marian Brockie (Augsbourg 1759).

qui prépara durant vingt années la publication du *Codex Regularum* et n'y put mettre la dernière main¹, avait voulu se convaincre que deux manuscrits de la Reine qu'il avait à sa portée répondaient ensemble à ce que nous apprend Ardon d'une collection homilétique composée par le réformateur du IX^e siècle pour la lecture quotidienne des complies². Nous ne demanderions pas mieux que de l'en croire. Mais le *Vat. Regin.* 140, qui est bien le manuscrit auquel Holstenius a emprunté la plupart des pièces de l'*Appendix*³, ne porte aucun signe qui autorise à y voir un exemplaire du recueil « normal » indiqué par Ardon. Il a été copié à Fleury au IX^e siècle⁴ et a gardé quelques traces d'un usage conventuel⁵; rien toutefois ne le différencie essentiellement des nombreuses collections ascétiques que nous a léguées le moyen âge, et où les générations monastiques apprenaient à bien vivre en recevant l'instruction des anciens pères.

Il reste que ce *Reginensis* contient les sentences d'Évagre en latin⁶ et qu'Holstenius les en tira⁷. En réalité, le texte qu'il a imprimé des sentences pour les moines est tout à fait factice; et ceci tient à un curieux phénomène littéraire qu'il ne sut pas, à ce qu'il semble, apprécier.

L'édition romaine préparée par Holstenius est de 1661 : l'édition parisienne, plus répandue, de 1663; on y lit le texte d'Évagre dans la 4^e partie, p. 34 ss.

1. La préface du « typographe », en tête du volume, avertit qu'au lieu des préfaces qu'il avait médité d'écrire, Holstenius dut se contenter, avant de mourir, de dicter quelques notes pour les dédicaces des diverses parties. On trouve ensuite l'ébauche d'une dissertation générale, 8 pages sous ce titre : *Materia dissertationis prooemialis ad regulas monasticas e schedis posthumis Lucae Holstenii* (P. L., CIII, 403-7, et 413-5, au milieu des commentaires de Brockie). — Sur cette édition et les labeurs qu'elle coûta, voir H. PLENKERS, *Untersuchungen zur Ueberlieferungsgeschichte der ältesten lateinischen Mönchsregeln*, 1906, p. 5 ss., 53 ss. Le Dr. Plenkens fait connaître dans ce travail (p. 5 ss., et cf. la préface de Traube p. VII ss.) un manuscrit authentique du *Codex regularum* (aujourd'hui *Monac. lat.* 28 118).

2. *Vita s. Benedicti Anianensis*, 53 (P. L., CIII, 380); et cf. H. PLENKERS, *l. c.*, p. 3 s. — Pour la thèse d'Holstenius, voir P. L., *ib.*, 414; dans le même sens Brockie, *ib.*, 665 s.

3. Toutes les pièces de l'*Appendix* se retrouvent dans le *Regin.* 140 (voir la description détaillée de REIFFERSCHIED, *Bibliotheca patrum Latinorum Italica*, I, 1865-1870, p. 400 ss.), à l'exception des sermons I et III de Faust (Ps. Eusèbe), qui ont dû être pris au *Regin.* 245. s. XII-XIII. et de l'*Admonitio* du Ps. Basile, empruntée peut-être au *Regin.* 291.

4. Cette date m'a paru certaine. REIFFERSCHIED, *l. c.*, dit s. IX-X; de même PETSCHENIG, dans la préface de son édition des conférences de Cassien, 1888, p. LVI.

5. Au fol. 106^v, d'une main du XIV^e s. : « sententia n(on) legenda in conventu »; au fol. 135^v : « si vis hic eam divide ».

6. Fol. 114^v-118^v, et 149-150^v.

7. On voudrait être sûr que l'attribution du recueil entier à S. Benoît d'Aniane n'ait pas été suggérée à Holstenius par la note de provenance : « Hic est liber sancti Benedicti super (er) Lig(erinu) » (fol. 150^v, s. XII-XIII). C'est une méprise qui s'est produite d'autres fois.

J'ai eu l'occasion de constater que l'antiquité avait connu deux traductions différentes et indépendantes du Discours de S. Basile sur l'Ascèse¹. Les deux séries des sentences d'Évagre se présentent dans les mêmes conditions, et il faut convenir que S. Jérôme n'exagérait pas, quand il protestait contre l'engouement des Occidentaux pour les écrits de l'origéniste détesté ; il ignorait même une partie de la vérité, puisque Rufin n'est pas seul à avoir fait passer dans les milieux latins les sentences d'Évagre. Aujourd'hui cette double tradition est inégalement représentée.

Les versions des sentences pour les moines ont un nombre respectable de témoins. Je les indiquerai dans un travail spécial ; je note seulement, pour justifier ce que j'ai dit plus haut, qu'Holstenius ne put découvrir en dehors du *Reginensis* qu'un second manuscrit de ces sentences, et qui offrait justement l'autre texte ; le résultat fut une édition hybride où les deux formes parallèles sont corrigées l'une par l'autre arbitrairement.

Le cas des sentences pour les vierges est au contraire beaucoup plus simple. Le seul *Reginensis* les a conservées en même temps que la première série, mais non pas tout à la suite², comme l'*Appendix* d'Holstenius en donnerait l'idée. Elles sont le dernier morceau du recueil, plus précisément le dernier de la petite section finale de *virginibus*, et désignées elles-mêmes par ce titre sommaire : *Incipit ad virgines*. Une main moderne a noté dans la marge : *Evagrii monachi* ; et cette identification a toute chance d'être le fait d'Holstenius, plus heureux cette fois que dans les démarches précédemment rapportées. Le texte que nous lisons dans Migne provient donc de la collection ascétique formée à Fleury au IX^e siècle, et où l'une des versions des sentences pour les moines avait été également admise. Une remarque ici s'impose. De ce rapprochement des deux séries dans le même manuscrit nous ne saurions conclure légitimement qu'elles ont une origine commune et représentent le travail du même traducteur. J'ai déjà indiqué qu'elles se trouvent réellement dissociées dans le *Reginensis* ; il est ainsi possible qu'elles y soient venues de sources différentes.

Il faut ajouter que l'histoire particulière des versions de la première série ne permet pas d'établir une démarcation territoriale : les deux formes en sont attestées concurremment en Italie, et elles y furent sans doute lues et copiées dès l'origine. Mieux vaut avouer

1. Cf. *Revue Benedictine*, XXVII, 1910, p. 233 s., n. 2.

2. Voir ci-dessus p. 145, n. 6.

que, dans le cas des sentences pour les vierges, le fil de la tradition est trop faible pour nous guider sûrement en cette difficile question d'appartenance. La critique interne permettrait seule d'émettre une hypothèse recevable; mais le terrain n'est pas assez ferme pour qu'on puisse s'y aventurer maintenant.

Il n'existe, à ma connaissance, qu'un autre témoin, et jusqu'à présent oublié, de la grande vogue dont jouirent ces compositions d'Évagre en Occident au V^e siècle. La première partie d'un manuscrit de Silos du X^e siècle ¹, entré naguère parmi les collections de la Bibliothèque Nationale à Paris (N. Acq. lat. 239), est constituée par un petit recueil de *regule puellarum* ², et l'on y trouve entre autres articles curieux une *epistola evagri ad virginem (directa)* ³, qui correspond substantiellement au texte publié par Holstenius, mais avec de telles et de si constantes différences qu'il est nécessaire d'y voir un doublet authentique, une seconde traduction ancienne des sentences pour les vierges, non moins digne d'attention que la forme déjà produite.

On pourra lire ci-après cette nouvelle version, mise au net avec un minimum de corrections ⁴. Le titre est en partie factice, rédigé selon une formule qui introduit pareillement les articles voisins du recueil wisigothique ⁵. De composition on ne saurait proprement parler pour les sentences d'Évagre; cependant, et sans prétendre entrer dans la critique de l'original, j'ai cru reconnaître certaines divisions dans cette longue suite d'aphorismes et de préceptes sur la virginité, et pour en faciliter la lecture j'ai usé habituellement du *tiret*, encore que la distinction des « stiques » eût été plus conforme au titre comme donné par Socrate. En tout cas le paragraphe final se laisse détacher aisément et pourrait être tenu pour un morceau composé après coup avec une intention personnelle; il prête à l'ensemble l'aspect d'une lettre et justifie les termes de S. Jérôme aussi bien que le libellé de la rubrique des manuscrits.

Dans l'annotation critique j'ai signalé les leçons fautives du manuscrit de Silos (*S*), et aussi quelques-unes de ses graphies les plus intéressantes. D'autre part j'ai relevé avec soin les différences réelles de la version d'Holstenius (*H*), c'est-à-dire les divergences

1. Plus précisément s. X-XI in. Voir la description de L. DELISLE, *Mélanges de Paléographie et de Bibliographie*, 1880, p. 76 ss. (Silos n° 9).

2. Ainsi l'*explicit* fol. 43^v (cf. DELISLE, *l. c.*, p. 77). Sur le morceau fol. 43-48, voir l'intéressant article de D. G. MORIN, *Revue Bénédictine*, XV, 1898, p. 289.

3. Fol. 34-38^r.

4. Je l'ai débarrassée aussi des faux épêls du scribe espagnol.

5. Fol. 26, 30^v (38^v).

textuelles qu'on y constate, donnant à supposer que l'original grec n'était pas le même ou que, soit d'un côté soit de l'autre, il a été mal rendu. Ces cas, comme on le verra, ne sont pas extrêmement nombreux, ce qui garantit la fidélité générale de l'une et de l'autre traduction. Les irrégularités les plus importantes sont l'omission par *S* d'une sentence tendant à interdire l'usage de la viande et du vin sauf aux malades ¹, et de même l'omission par *H* d'une autre sentence concernant l'exactitude dans le travail commandé ².

En outre j'ai cru bon de noter, dans le même dessein d'aider à la restitution de l'original, ce qu'on pourrait appeler les équivalences verbales imparfaites. Il est évident qu'en rapprochant et comparant les hésitations des deux traducteurs à propos de la même idée à exprimer on augmente les chances de saisir exactement la nuance du modèle. Mais il ne pouvait être question d'indiquer toutes les variantes de la version éditée, ou bien il eût fallu, pour que la comparaison fût complète au point de vue matériel, imprimer les deux formes l'une en regard de l'autre, et le travail critique n'aurait pas été facilité pour cela.

Il s'agissait moins encore de rétablir par conjecture le grec sous-jacent, — mais seulement, à mon sens, de préparer des matériaux pour cette reconstruction, ceux que nous met en mains la tradition latine, et auxquels il faudra adjoindre ceux fournis par la tradition syriaque, pour ne rien dire de l'arménienne. C'est, en résumé, cette tradition latine qu'on trouvera ici représentée : dans le texte, par la version inédite du manuscrit de Silos, et dans les notes, par les principales variantes de la version publiée en 1661 par Holstenius.

[INCIPIT EPISTOLA EVAGRII
AD VIRGINEM DIRECTA]

- Dilige Dominum, et amabit te ; famulare illi, et inluminabit cor tuum. — Honora matrem tuam sicut matrem Christi et non
 5 exacerbes canos matris tuæ. Dilige sorores <tuas> tamquam filias matris tuæ et non derelinquas viam pacis. — Oriens sol videat librum in manibus tuis, et postmodum opus tuum. Ora Dominum sine cessatione et memento Christi qui generavit te. —
 10 Confabulationes virorum evita, ut non fiant idola in mente tua et sint tibi offendicula in tempore orationis. Christum habens dilectum omnes reice masculos, et non ages vitam exprobrabilem. — Furorem et iram longe facito abs te et memoria malitiæ ne commoretur in te. — Ne dixeris : Hodie non edam et crastino

1. Ci-dessous l. 15 (*apparatus*).

2. Ci-dessous l. 30 à 32 du texte.

- manducabo, — quia non in sapientia facis istud ; erit enim haec
 15 inaequalitas noxia corpori tuo et dolor stomacho tuo. — Virgo
 audax non salvabitur, et quae deliciatur non videbit sponsum
 suum. Ne dixeris : Contristavit me famula mea et contribulabo
 eam, — quoniam non est servitus inter filias Dei. — Ne dederis
 20 auditum tuum sermonibus vanis et narrationes circumeuntium
 anicularum fuge. Festivitates ebriosas fuge et ad nuptias saecula-
 res ne ieris ; immunda enim apud Dominum omnis virgo quae
 sequitur ista. Aperi os tuum verbo Dei et prohibe a multiloquio
 linguam tuam. — In conspectu Domini humilia teipsam, et exal-
 tabit te dextera eius. — Ne aversata fueris inopem in tempore
 25 tribulationis, et non deficiat oleum lampadis tuae. Fac omnia
 propter Dominum et ne quaesieris ab hominibus gloriam, quo-
 niam gloria humana sicut flos faeni, gloria autem Domini manet
 in aeternum. — Virginem mansuetam diligit Dominus ; virgo
 autem iracunda odibilis erit. Oboediens virgo misericordiam con-
 30 sequetur : quae autem contradicit vehementer insipiens est. Quae
 curat iunctum sibi opus cum diligentia inveniet mercedem
 magnam ; quae autem negligit neglegetur. Murmuratorem virgi-
 nem disperdit Deus ; nam gratificam eripit a morte. Turpis
 est risus et exprobrabilis inverecundia ; omnis autem insipiens
 35 talibus implicabitur. Quae exornat vestimenta sua, haec a pud-
 citia extranea erit. Nec commoreris cum saecularibus, ut non
 evertant cor tuum et inrita faciant consilia iusta. Lacrimis in
 nocte deprecare Dominum et — si potest fieri — non sentiaris
 orans, et invenies gratiam. Concupiscentia deambulandi et desi-
 40 derium domuum alienarum evertunt stabilitatem animae et cor-
 rumpunt propositum eius. — Fidelis virgo non timebit ; infidelis
 autem fugiet umbram suam. Invidia tabefacit animam et zelus
 malus consumit eam. Quae contemnit sororem infirmantem a
 Christo longe erit. Ne dixeris : Hoc meum est et illud tuum ; in
 45 Christo enim Iesu omnia sunt communia. Ne curiosa fueris de
 vita extranea et super ruinam sororis tuae non gratuleris. Submi-
 nistra indigentibus virginibus et ingenuitate tua ne extellaris. —
 Ne proferas verbum de ore tuo in ecclesia Domini et ne iactes
 passim oculos tuos ; Deus enim agnoscit cor tuum et omnes
 50 cogitationes tuas intuetur. Omnem malam concupiscentiam re-
 pelle a te, et non contristabunt te inimici tui. Psalle ex corde tuo
 et ne moveas tantum linguam in ore tuo. — Insiapiens virgo
 amabit pecuniam ; sapiens autem adiciet dare panem suum. —
 Sicut impetus ignis vix retentabilis est, sic anima virginis vulne-
 55 rata difficile sanatur. Non dederis animam tuam cogitationibus
 pessimis, ne polluant cor tuum et mundam orationem longe
 facient a te. — Corruens tristitia et intolerabile taedium ; lacrimae
 autem ad Dominum fortiores sunt ambobus. Fames et sitis
 macefaciunt concupiscentias malas ; vigiliae autem bonae purifi-
 60 cant mentem. — Iram et indignationem avertit dilectio ; memo-
 ria autem malitiae avertit dona. — Quae detrahit sorori suae, vel

facere aliquid praesumit occulte, abicietur de thalamo et clamabit ad ianuas eius, et non erit qui exaudiat. Virginis inmisericordis extinguetur lampada et non videbit prodeuntem sponsum suum.

- 65 Vitrum cadens saxo confringitur, et virgo contingens masculum non erit inculpabilis. — Melior est mulier mansueta quam virgo iracunda et animosa. — Quae protrahit in risu sermones viri similis est quae inmitit laqueum collo suo. Sicut margarita in aureo ornamento, sic virginitas quae se a verecundia circumda-
- 70 tur. Cantiones daemonum et tibiae dissolvunt animam et disperdunt vigorem eius : a quibus cave semper, ut non exprobrabilis fias. — Ne delecteris in ridiculis et cum detrahentibus ne conlaeteris, quia Deus dereliquit eas. Non spernas sororem tuam manducantem et in tua abstinentia non extollaris ; non enim scis quid
- 75 cogitaverit Dominus aut quid constabit in conspectu eius. — Qui dolet super livescentes oculos <suos> et marcescentes carnes suas non laetatur de impassibilitate animae suae. — Gravis est continentia et laboriosa castitas, sed nihil dulcius sponso caelesti. Anima virginum inluminabitur ; animae autem imundarum
- 80 videbit tenebras.

- Vidi viros corrumpentes virgines in doctrinis haereticis et vanam facientes virginitatem earum ; tu autem audi, filia, decreta ecclesiae Domini, et nullus extraneus dissuadeat tibi. Deus fundavit caelum et terram et providentiam habet omnium et conde-
- 85 lectabitur in eis. Non est angelus incapax malitiae, et non est daemon natura malus ; utrosque enim fecit sui arbitrii Deus. Sicut homo ex corpore corruptibili et anima constitit rationali, sic et Dominus noster natus est absque peccato, manducans vere manducabat et cum crucifigeretur vere crucifigebatur, et non
- 90 erat fantasma mendax in oculis hominum. Erit certa resurrectio mortuorum et mundus iste transibit et nos recipiemus spiritalia corpora ; iusti haereditabunt lumen, impii autem haereditabunt tenebras. Virginis oculi videbunt Dominum, auditus autem virginis audiet sermonem eius ; os castum osculabitur
- 9 sponsum suum, odoratus autem virginis curret in odorem unguentorum eius ; manus virginis palpabunt Dominum et castitas carnis acceptabilis illi erit ; anima inpolluta coronabitur, et cum sponso suo in perpetuo vivet ; indumentum spiritale dabitur illi et cum angelis epulabitur in caelis ; accendet inextinguibilem
- 100 lampadam et non deficiet oleum in vasis eius ; accipiet divitias saeculorum et haereditabit regnum Dei sui. Mei sermones, filia, dicti sunt ad te ; mea autem verba servet cor tuum. Memento Christi qui custodit te, et non obliviscaris adorando homousion, idest unius substantiae Trinitatem.

1 EVACRI S — 2 DIRECTAM S — 3 te + et H — 5 tuas *rest. ex H* — 7 postmodum] post secundam horam H — 8 dominum *om.* H — generabit S genuit H — 9 confabulationes = conventus H — fiat idolum H — mente = anima H — 10 erit t. offendiculum H — havens S habes H — 11 proice abs te viros omnes H — 12 memoriam S — 13 commemoretur *sic* S demoretur (apud te) H — disseris *sic* S — hodie comedo et

crastino non comedam *H* (*rectius, ut vid.*) — 14 haec inaeq. *om.* *H* — 15 noxa *H* —
 stomacho *S* — post tuo *add. H* (*id est infelicitate om S*): Edere carnem non bonum et bibere
 vinum non optimum; offerre autem oportet te ista infirmantibus — 16 audax = turbulenta
H — deliciarum = in deliciis agit *H* — 17 contristabit *sic S* — mea *om. H* — et con-
 tribulabo] retribuam (ei) *H* — 18 in filiabus *H* — 20 anicularum = vetularum *H* —
 festivitates = ferias *H* — ebriosarum *H* — fuge] ne videas *H* — saeculares] alieni *H* —
 21 quae sequitur ista] faciens haec *H* — 23 in consp. domini] coram deo *H* — et *om.*
H — 24 aversata fueris inopem] avertaris a paupere *H* — 25 deficiet *H* (*rectius, ut vid.*, —
cf. MATTH. XXV, 8; sed superioris translationis auctor misericordiam vel eleemosynam
evangelico oleo figurari existimabat, de qua interpretatione vide libellum nostrum: Un
Anonyme ancien de X Virginibus, Paris. 1911, p. 25 et seq.) — 26 quisieris *S* — homi-
 nibus *corr. ex H*, omnibus *S* — 27 feni *S* (*cf. ES. XL, 6-8*) — 29 erit] est *H* — ovediens *S*
 obaudiens *H* — 30 quae *corr.*, et saepius *infra*, qui *S* — est *om. H* — quae curat usque
 ad neglegetur (32) *om. H* — 31 iunctum pro iniunctum (*cf. Reg. b. Benedicti, c. XLVIII, 21, [ed.*
Wolfflin]) — inveniast *S* — 32 neglegitur *S* — 33 deus] dominus *H* — gratificam =
 gratam *H* — 34 est *om. H* — 35 haec] etiam *H* — 36 extranea erit = excidet *H* — nec] non
H — comoreris *S* — cum *om. H* — 37 facient *S* — 38 si p. fieri *om. H* — non sentiaris
 orans = nemo sentiat orantem te *H* — 40 domo exalienorum *S*; *corr. ex H* — eber-
 tunt *S* avertit *H* — stabilitatem = statum *H* — corrumpit *H* — 41 propositum = promptam
 voluntatem *H* — 42 fugiet + etiam *H* — umbra *S* — tabefaciet *S* consumit *H* — zelus
 malus (*cf. Reg. b. Benedicti, c. LXXII, 3*) = livor *H* — 43 infirmam *H* et *add. et* — 44
 est *om. H* — 45 sunt *om. H* — ne curiosa fueris de vita extranea] non inquiras vitam al-
 terius *H* — 46 suministra *S* autem *add. H* — 47 forsitan in ingenuitate restituendum; in
 nobilitate *H* — 48 iactes passim] extollas *H* — 52 in ore tuo] tuam *H* — 53 adiciet dare]
 apponet et *H* — 54 retentabilis (*sic*) est = compescitur *H* — 55 difficile *S* — sanatur]
 sanabilis *H* — 56 pessimis] malis *H* — 57 corruens cometi corabens *S* = gravis *H* —
 tedium *S* = acedia *H* — 58 autem *om. H* — adiū sic *S* — sunt *om. H* — ambobus] utro-
 rumque *H* — famis *S* — 59 macefiunt] marcescere facit *H* — vigilia a. bona purificat
 sensum *H* — 60 recte invertit *H* memoriam a. malitiae confundunt munera — 61 vel
 facere al. praesumit (*cf. Reg. b. Benedicti III, 9; XXVI, 3 etc.*) *om. H* — 62 occulte *S* —
 abicietur de] deforis stabit a *H* — talamo *S* — 63 exaudiat + eam *H* — 64 lampadas *S*
 — 65 vitrum *S* in ras. — cadens *rest. ex H*, condens *S* collidens *S* — contingens mas-
 culum] adiuncta viro *H* — 66 est *om. H* — 67 protrait *S* attrahit *H* — 68 laqueo *S* — 69
 hornamento] fundibulo *H* — quae se a berecundia circumdatur] cooperta reverentia *H*
 — 70 cantiones = cantica *H* — 71 vicorem *S* — a quibus cave semper] contra quam
 custodi per omnia *H* — 72 ridiculis] risu *H* — cum *om. H* — 73 dereliquid *S* derelinquet
H (*rectius*) — spernas] exprobrabis — 75 quis stabit *H* — 76 miseretur liventibus etc.
H — suos *rest. (ex H)* — 77 letatur *S*] laetabitur (super) *H* — suae *om. H* — est *om. H*
 — 78 laboriosa] vix dirigibilis *H* — nihil *S* — 79 animae v. illuminabuntur (illud min.
P. G. XL, 1284 C!) *H* (et sim. posterius) — 81 ereticis *S*] suis *H* — 82 degreta *S* =
 doctrinas *H* (δόγματα *ut vid.*) — 83 domini] dei *H* — dissuadeat] persuadeat *H* — 84
 providentiam habet] providit *H* — condelectabitur] laetatur *S* (forsasse *rectius*) — 85
 non] et *praen. H* — 86 utrosque] utrumque *H* — sui] liberi *H* — 87 constitit] subsistit *H*
 — sic + enim *H* — 88 vere bis *om. H* — 90 fantasma mendax = visio ficta *H* — certa
om. H — 91 respiciemus *sic male S* accipiemus *H* — 92 hereditabunt] habitabunt *H* —
 93 deum videbunt *H* — auditus] aures *H* — 94 audiunt *sic S* audient *H* — os castum]
 virginis os *H* — osculabitur *S* — 95 virginum *H* — currit *S* — in odore ung. e. curret *sic*
H (*cf. CANT. I, 4*) — 96 castitas] caritas primo scripserat *S* — 97 anima inpolluta]
 virgo anima *H* — 99 epulabitur] (in caelis) feriabitur *H* — accendit *S* *H* — 101 sui *om. H*
 — 103 adorando *sic S*, forsitan corrigendum adorandi vel adorandum; adorandum *H* sed
om. homousion idest, pro quo et tantum habet.

Les mérites d'un texte comme celui-ci sont de deux sortes. Les
 uns sont tout relatifs, et je les ai déjà suffisamment indiqués en
 marquant les conditions de cette petite publication. C'est une
 version ancienne, qui nous transmet sous un vêtement d'emprunt

un écrit dont l'original s'est perdu ; elle nous offre un moyen appréciable, bien qu'imparfait, de le connaître. Le cas est tel d'ailleurs, qu'une version parallèle a survécu aussi et permet une confrontation. Elles se rendent service l'une à l'autre ; leur accord accroît notre confiance, leur désaccord nous enseigne la circonspection. Mais il est surtout intéressant de constater d'une manière positive comment dans des conditions à peu près identiques, en face des mêmes difficultés, des gens de langue latine ont traité le même document grec. La version ci-dessus transcrite, en venant s'opposer à l'autre, donne l'occasion de cet examen.

Elle a aussi sa valeur propre et directe. Elle est un morceau de latinité. J'y relève en particulier, à l'intention des linguistes, quelques termes rares ou point attestés : *deliciari* (16), *murmuratrix* (32), *gratificus* (33), *retentabilis* (54), *macefacere* (59), *livescere* (76). Mieux encore, elle est, non moins que son doublet, une pièce et un fait d'histoire. Quel qu'en soit l'auteur, Rufin ou tout autre ami des ascètes de l'Orient, suspect d'« origénisme », elle rappelle ces débuts du Ve siècle où l'Occident latin fit accueil aux proverbes du moine Évagre et goûta leur doctrine, au grand mécontentement du vieux S. Jérôme qui n'en put retenir l'aveu. Mais ce moment passé, et la fièvre de la querelle chassée par de plus graves soucis, elle poursuit sans bruit, mais activement, le cours de son existence littéraire ; car, si son influence ne paraît pas s'être exercée beaucoup au moyen âge, il n'est pas contestable qu'il la faut tenir pour un des textes précis qui contribuèrent à former l'ancienne ascétique latine. C'est à ce titre surtout, pour les idées et les habitudes qu'elle propagea, qu'elle mérite le respect et l'attention. Le plus ancien monachisme latin se plut à retenir et à méditer ces brèves maximes. Il goûta leur tour, qui convenait à sa simplicité et à sa discrétion ; il se pénétra de leur esprit et se nourrit de leur moelle.

Nos pères aimaient l'enseignement des proverbes, — bien plus que celui des admonitions diffuses et des considérations prolixes. Il agréait sans doute davantage à la forme de leur mémoire et à leur sens de la méditation prolongée ; il avait plus d'affinité avec la droiture et la rigueur de leur volonté. Quelqu'un d'autorisé écrivait récemment que les *Monita* de l'abbé Porcaire et l'ancienne traduction du Discours de S. Basile sur l'Ascèse sont les plus anciennes collections de cette espèce qu'on connaisse avant le temps de S. Benoit¹. Il y faudra joindre les sentences d'Évagre. Ces

1. E. C. BUTLER, dans *The Journal of theological Studies*, janvier 1911, p. 266.

séries de préceptes tinrent longtemps lieu de « règles », et nous représentent au mieux l'état monastique antérieurement à la réforme définitive de S. Benoît. Elles nous expliquent peut-être aussi de la meilleure façon le fameux chapitre des *Instrumenta* de la règle bénédictine. Il ressemble trop dans l'ensemble aux catalogues de maximes et aux séries de sentences, pour qu'il soit interdit d'y voir une composition dont les lignes générales étaient arrêtées avant S. Benoît et qui lui arrivait par la tradition ¹. Il faut noter aussi que des morceaux de doctrine ascétique comme la version des sentences d'Évagre déterminèrent une ambiance spirituelle, un milieu intellectuel et moral où S. Benoît puisa divers éléments de sa Règle. Quelques traits des *Monita* de Porcaire et du Discours de S. Basile invitaient à la même réflexion ². On en trouvera peut-être davantage dans les pages qui précèdent ³. Aux grandes et simples pensées chrétiennes elles mêlent des conseils éclairés et fermes pour la conduite journalière. Le code de sainteté qu'Évagre proposait aux vierges de son temps n'a rien d'arrêté ; cependant la préoccupation d'être précis s'y fait jour déjà. Il était fait pour plaire en Occident et pour y préparer au monachisme de nouveaux et durables succès.

D. A. WILMART

1. J'estime en effet que D. Butler (*ib.*, p. 267) se prononce trop catégoriquement en faveur de l'originalité du ch. IV de la Règle de S. Benoît. Quoi qu'il en soit de la thèse littéraire de Weyman (à laquelle je me défends d'avoir adhéré), il est toujours loisible de faire valoir à tout le moins, pour l'hypothèse d'un emprunt, l'argument de vraisemblance que j'ai indiqué ci-dessus.

2. Voir *Revue Bénédictine* XXVI, 1909, p. 477 ss., et XXVII, 1910, p. 228 ss.

3. Par ex. : contre l'usage de la chair et de vin, *app.* 15 (cf. *Reg. b. Ben.*, XXXIX, 18 s., XL, 11 ss. ; et *Adm. Bas.*, 43, 55) ; — contre le *multiloquium*, 22 (cf. *Reg.* IV, 32 s., Instr. 53-54 ; VI ; VII, 127 ss., 135 ss. ; XX, 6 ; et *Cass.*, *Inst.* v. 39 ; *Bas.* 7. 10 s. ; *Porc.*, 15, 23, 49) ; — contre l'envie et le « mauvais zèle », 42 s. (cf. *Reg.* IV, 44. Instr. 65 ; LXV, 41 ; LXII, 3 s. ; *Bas.* 25 s. ; *Porc.* 47) ; — contre les termes de propriété, 41 s. (cf. *Reg.* XXXIII, 5, 11 s. ; *Cass.*, *Inst.* IV, 13) ; pour rappeler que Dieu voit toutes nos pensées, 49 ss. (cf. *Reg.* VII. 30 ss., XIX. 2 ss. ; *Bas.*, 59 s., 69, 76 ; *Porc.* 69).

ÉTUDE D'ENSEMBLE SUR ARNOBE LE JEUNE.

DANS deux études précédentes ¹, j'ai montré que l'œuvre littéraire d'Arnobé le Jeune était plus considérable qu'on ne l'avait cru jusque-là, et qu'il était réellement l'auteur, non seulement du Commentaire des Psaumes, mais aussi du *Conflictus* et du *Praedestinatus*, ainsi que d'un traité encore inédit, le *Libellus ad Gregoriam*, mentionné par Isidore de Séville comme étant de s. Jean Chrysostome ². Il me faut maintenant remplir la promesse que j'ai faite, « d'esquisser dans un tableau d'ensemble la physiologie littéraire d'Arnobé ».

Il eût été sans doute désirable de commencer par tracer brièvement la biographie de cet écrivain trop peu connu. La chose est malheureusement impossible, par suite du manque à peu près complet de renseignements. Aucun auteur contemporain, ou même quelque peu ancien, ne nous a transmis à son sujet le moindre détail : nous en sommes réduits aux quelques traits, rares et peu significatifs, épars çà et là dans ce qui nous reste de lui. Il en ressort du moins assez nettement qu'Arnobé était moine, qu'il a composé ses ouvrages à Rome, et cela vers le milieu du V^e siècle.

Ce dernier point est hors de conteste : car, si rien ne permet de préciser la date du Commentaire des Psaumes et du *Libellus ad Gregoriam*, le *Praedestinatus* ne peut avoir été écrit que peu après la mort du pape Célestin, probablement sous le pontificat de Xyste III (432-439) — et le Commentaire a tout l'air d'avoir été rédigé vers le même temps —, tandis que le *Conflictus* « est des dernières années du pape Léon, sûrement postérieur à 454 ³ ».

Qu'Arnobé ait habité Rome, à l'époque de son activité littéraire, c'est ce qui ressort de nombreux passages que j'aurai l'occasion de

1. *Rev. Bénéd.* XXVI (1909), p. 419-432 ; XXVII (1910), p. 153-171.

2. Je n'entends nullement, par cette énumération, exclure la provenance arnobienne des *Expositiunculæ in Euangelium*, encore qu'elles semblent bien dépendre, pour le plan et les lignes principales, de quelque autre écrivain antérieur. Cf. A. Wilmart « Un Anonyme ancien de X virginibus » dans le *Bulletin d'anc. litt. chrét.* I (1911), p. 45.

3. L. Duchesne, *Hist. anc. de l'Église*, 2^e édit., t. III, p. 283, note 1.

mentionner plus loin, et qui témoignent à tout propos combien il était au courant de ce qui se passait dans les milieux ecclésiastiques de Rome, comme aussi de ce qui se rapporte à sa liturgie, à ses souvenirs hagiographiques, et surtout quel attachement il professait à l'égard du Siège Apostolique. L'argument tiré de la dédicace du Commentaire sur les Psaumes : pour faire de son auteur un Gaulois est, comme je l'ai dit ailleurs, dénué de tout fondement. Son nom ², certaines particularités de son langage ³, ses citations bibliques ⁴, produisent parfois l'impression qu'il pouvait être originaire de l'Afrique ⁵ : c'est un point sur lequel il appartient aux spécialistes de se prononcer. Ce qui est certain, c'est qu'il se donne lui-même comme un homme de l'Occident, de cette partie de la chrétienté qui eut pour évêques les Damase, les Ambroise, les Hilaire ⁶.

Et il n'est guère moins évident qu'il menait la vie de moine : c'est ce qu'indique la qualité de « servus Christi » qu'il s'attribue à lui-même dans le *Conflictus* ⁷, aussi bien que divers passages du Commentaire des Psaumes, dans lesquels il se range parmi ceux qui avaient embrassé « la profession sainte », et que par vénération

1. Aux prétendus évêques Leontius et Rusticus : conf. *Rev. Bénéd.* XX (1903), p. 73 sq. J'en suis encore à me demander qui a, le premier, substitué ce nom de Leontius à celui de Laurentius, donné par les deux mss. du X^e siècle, Vatic. Palat. lat. 160, et Karlsruhe, Reichenau CLXXXIV. Érasme, dans son édition dédiée au pape Hadrien VI, ne connaît aussi que *Laurentio*, tandis que l'édition reproduite dans Migne LIII, 327 ^a *Leontio*.

2. Il ne se rencontre guère, semble-t-il, qu'en Afrique, comme nom d'Arnobé l'Ancien, et comme *cognomen* d'un personnage de Théveste (C. I. L. VIII, 1951).

3. Érasme déjà a attiré l'attention sur le substantif *paratura*, qu'il dit être « Tertuliano peculiaris ». On trouvera probablement d'autres particularités linguistiques du même genre dans la liste que je dresserai plus loin.

4. Le plupart de celles que j'ai étudiées plus en détail présentent une similitude frappante avec les textes fournis par Tertullien, s. Cyprien, Tyconius.

5. Venu peut-être en Italie avec ces nombreux fugitifs qu'y amena, aux environs de 130, l'invasion des Vandales ? La terreur inspirée par les Barbares, le regret des riches provinces qu'ils arrachent l'une après l'autre à l'empire, percent à maints endroits de ses écrits. L'un d'eux semble faire allusion à l'immunité accordée par les assiégeants vainqueurs aux fidèles réfugiés dans la basilique de Saint-Pierre : « uideam protegi templum eius : ut qui ad eum confugerit honoretur, et ab hostium manibus non possit inde eripi ; tantam reuerantiam habeat ecclesia Dei, ut etiam ab hostibus honoretur. » *Psalm.* 359 A.

6. *Conflict.* 289 B « asserens sensum eius praeclarorum nostrae prouinciae episcoporum praedicatione roborari : et Damasi. Ambrosii. Hilarii hunc misse sensum euidenter exposuit. »

7. Déjà le titre, dans le Vatic. Barber. 505 : « libri quattuor serui Christi Arnobii » : puis dans Migne. 241 B « cupio scire quis sis ? Arnobius dixit : Sum plane seruus Christi » : 301 A « Arnobius seruus Iesu Christi dixit. » Dans ce dernier endroit aussi le cod. Vatic. Barber. a simplement « seruus Christi. »

l'on appelait du nom de « nonni » ¹. On éprouve le même sentiment, à la vue de l'ardeur qu'il met en toute circonstance à revendiquer la légitimité de la pauvreté volontaire, de la solitude et des autres pratiques de la vie monacale ². Avec quelle vivacité, par exemple, il fait ressortir l'hypocrisie de ces mondains, qui, com-mettant eux-mêmes impunément les forfaits les plus inouïs, ne trouvent pas de peine assez sévère contre le religieux qui a failli, si légèrement que ce soit, et vont jusqu'à réclamer contre lui, soit la peine capitale, soit tout au moins l'expulsion hors de la ville ³ !

Mais, si Arnobe était moine, c'était un moine qui ne se confinait pas, tant s'en faut, dans sa moinerie. Entré d'abord assez avant dans les idées de Pélage, il dut bien s'en dégager peu à peu, d'une façon plus ou moins sincère, selon que l'action toujours plus nette de l'autorité romaine, qui ne plaisantait pas en pareille matière, lui en démontrait l'opportunité. Il mit alors d'autant plus de zèle à rompre des lances en faveur de l'orthodoxie : chaque hérésie, ancienne ou nouvelle, trouvait en lui un adversaire résolu, prêt à la pourfendre comme il eût fait une armée de barbares ⁴. Toujours aux aguets, il tenait à être des premiers à dénoncer l'erreur, n'hésitant pas à la grossir outre mesure, si même il ne l'inventait pas de toute pièce, comme c'est assez la coutume des gens de son espèce.

1. *Psalm.* 486 C « Ille monachus hoc egit, ille clericus hoc, illa sanctimonialis hoc... Si ille, qui sanctus uocatur et nonnus, sic agit. ego quis aut quotus sum, ut non agam ? Sic inficitur uitio nostro terra sanguinibus, et contaminatur in operibus nostris ; quia fornicamur in obseruationibus nostris, id est, in proposito sancto positi aut corde aut opere fornicamur » ; 552 A « Vae autem mihi et mei similibus, quia inuicem nobis oleo capita impingamus, et adulantes nobis inuicem in praesenti positi sanctos nos uocamus et nonnos. »

2. *Psalm.* 558 A « Hos sane adserit loqui uanitatem in hoc loco, qui seruientium deo paupertatem ridicule abutuntur, dicentes : Ut quid inedia laborant colentes dominum ? » ; 552 D. « Melius est enim mihi solitaria conuersatio habens uitam, quam ut in multitudine conuersatus mortem incurram. Singulariter uiuendum est, ubi societas uitae praesentis aeternae uitae commodis aduersatur » ; 488 D « Quare hoc ? inquirunt mundi homines. Quid sibi uolunt isti religiosi plorare, sedere in uinculis, sedere in tenebris ? Ubi est scriptum ? »

3. *Psalm.* 372 B « Cotidie saeculi amatores crimina inaudita committunt, et nullus penitus a nullo arguitur. At ubi quis boni propositi in leui qualicumque culpa incurre-rit, dilatant spiritus immundi ora eorum, qui, ut dixi, criminibus uacant : ut uideas eos tale proferre iudicium in uno qualicumque peccato, ut dicant : Cur non Urbe pel-luntur ? ut quid uiuere permittuntur ? isti sunt, per quos mundus perit. »

4. *Psalm.* 552 C « Nam iuxta infernum sunt (ossa nostra), ... quando iungimur haereticis, et quasi sub specie amicitiae cum his uidemur inire conflictum. et non aperta fronte ut Romani contra barbaros repugnamus » ; *Praedest.* 627 B « Itaque. o sancta mater ecclesiae. purae fidei genitrix. contra occultos hostes tuos, contra nouos barbaros... nostras uires exalta. et uolentes inire certamen adiua. » On peut voir par cette double citation, ce que vaut la distinction établie par certain critique entre l'Arnobe du *Commentaire*, lequel ne connaissait d'autre ennemi que les barbares, et celui du *Praedesti-natus*, uniquement occupé à ferrailler contre les hérétiques.

Qu'il ait eu, pour intervenir de la sorte dans les luttes dogmatiques, une position officielle quelconque, c'est ce qu'il est difficile de démontrer. Il est vrai qu'il se range quelque part parmi les « docteurs catholiques » qui auront à répondre de leur enseignement vis-à-vis des âmes dont ils ont reçu la charge¹; cependant aucun document ne lui donne le titre de prêtre ou d'évêque, si ce n'est le manuscrit gantois des *Expositiunculae ARNOBII EPISCOPI in Euangelio*², et le catalogue des livres donnés à Saint-Wandrille par l'abbé Wandon (742-47): ARNOBII EPISCOPI ET RHETORIS³. Et, dans ce genre de littérature, les exemples ne sont pas rares, de scribes qualifiant de cette façon des personnages qui n'y avaient aucun droit: par exemple, Commodien, Bachiaris, Gennade, Sedulius. Les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*⁴ estiment que certaines expressions du Commentaire sur le Ps. 105 ne laissent pas lieu de douter que l'auteur n'ait été, sinon évêque, tout au moins prêtre. Je ne parviens pas à voir la nécessité d'une pareille déduction, mais il se peut fort bien que notre Arnobe ait été le chef de quelque communauté monastique⁵: c'en serait assez pour expliquer qu'il se soit cru obligé, en vertu de sa charge, à distribuer aux « brebis de Dieu » l'aliment de la doctrine.



A défaut de renseignements biographiques plus détaillés, essayons du moins de situer Arnobe dans le milieu littéraire qui lui convient, en nous rendant compte des sources qu'il a utilisées, comme aussi de l'influence qu'il a pu exercer sur les écrivains postérieurs.

Cela même ne va point sans quelque difficulté, car Arnobe ne se soucie guère, en général, de nous tenir au courant de ses sources. Si parfois il mentionne nommément quelque auteur, c'est, presque toujours, parce qu'il y est obligé: mais, alors encore, que sa manière est peu consciencieuse! Le *Praedestinatus* en offre un exemple

1. *Psalm.* 551 A « Ego aestimo ad illos magis tendere sententiam, qui eos cibo salubri non reficiunt; si enim catholici doctores reficerent, haeretici subripere non ualerent. Unde iste sermo comminantis iudicium plus ad nos quam ad illos attingit. Nos enim, nos, inquam, isto comminationis stimulo excitamur, quo facturus legitur deus iudicium inopis et uindictam pauperis » etc.

2. Cf. *Rev. Bénéd.* XX (1903), p. 65; *Anecdota Maredsol.* III. 3. p. 129 sqq.

3. G. Becker, *Catalogi biblioth. antig.* I, 1 sq. Il est fort probable, comme je l'ai dit ailleurs, que les deux témoignages proviennent d'une même tradition.

4. Tome II, p. 343.

5. Il en existait à Rome dès le temps de Xyste III et de Léon, pour le moins.

typique : l'auteur dresse en tête une liste aussi longue que suspecte des hérésiologues antérieurs qu'il prétend avoir mis à profit, et il ne souffle mot d'Augustin, qui pourtant lui a fourni la meilleure partie de ses matériaux.

En fait d'auteurs ou d'écrits cités nommément, nous trouvons le *Physiologus* ¹, Arius ², Cyrille d'Alexandrie ³, le Pape Célestin I^{er} ⁴, s. Augustin ⁵, le pape Damase ⁶, l'hérésiarque Pélage ⁷. Plusieurs de ces citations offrent un réel intérêt, surtout l'allocution du pape Célestin, unique débris des actes d'un concile « tenu à Rome au commencement d'août 430 ⁸ », et qui renferme elle-même une référence à un traité de s. Hilaire que nous ne possédons plus ⁹. Perdue également, et ce « troisième livre » d'Arius, dont le *Praedestinatus* nous a conservé une sentence, et le rapport de Damase à l'empereur Valentinien sur la condamnation des Venustiani ¹⁰.

Le plus souvent, Arnobe se contente de faire vaguement allusion à tel ou tel ouvrage, sans en exprimer ni le titre ni l'auteur. Ainsi, il constatera l'accord de « nombre de nos commentateurs ¹¹ » avec la tradition juive, pour entendre des Livres saints les *cleri* du

1. « Denique Physiologus refert... » (*Psalm.* 511 C). Arnobe l'utilise ailleurs encore, mais sans avertir le lecteur.

2. *Praedest.* 652 B. C « Arius in tertio libro suo epigramma huiusmodi posuit dicens... Memorauimus enim anathemabilem Arium in tertii libri sui capite hoc dixisse... »

3. Dans la dernière partie du *Confictus*, p. 290 sqq. Le Dr J. Scharnagl, le futur éditeur d'Arnobe, a récemment publié un document considérable qui manquait dans l'édition de Feuardent : *S. Cyrilli XVII homiliae sive epistolae paschalis interpretatio quae vulgo Arnobii iunioris dicitur latina*, Vindobonae 1909. Les mots *quae vulgo... dicitur* sont tout à fait de mise : nous avons bien ici la traduction employée par Arnobe, mais je n'y ai rien trouvé qui autorise à la considérer comme ayant été faite par lui-même.

4. *Conflict.* p. 289 sq.

5. *Ibid.* 316-318, le sermon 369, pour la fête de Noël : non authentique d'ailleurs, comme le donnent clairement à entendre les Mauristes. Cela prouve combien anciennement déjà on a mis sous le nom d'Augustin des pièces qui ne lui appartenaient pas.

6. *Conf.* 319-322 ; *Praedest.* 616 B.

7. *Praedest.* 618 B. La citation ne concorde exactement ni avec celle d'Augustin ni avec celle de Marius Mercator ; comme aussi le texte reproduit par H. Zimmer (*Pelagius in Irland*, p. 296) d'après le ms. 73 de Saint-Gall ne correspond pleinement à aucun des trois.

8. Duchesne, *Hist. anc. de l'Église*, t. III (2^e édit.), p. 336.

9. *Confict.* 289 B « Hilarius quoque uir acris ingenii scribens in Constantium imperatorem de incarnatione domini sic ait... Et praeposterans repetit... » Dom Wilmart a conjecturé, non sans quelque vraisemblance, que ce passage peut avoir fait partie de la finale primitive du *Contra Constantium imperatorem liber unus*, Migne 10, 577 sqq. Cf. *Rev. Bénéd.* XXIV (1907), p. 149, note 2.

10. Je ne le vois signalé nulle part dans Jaffé.

11. *Psalm.* 418 A « Cleros enim libros hoc loco dictos et Iudaei dicunt et nostri plurimi tractatores, »

psaume 67. Ailleurs, il parle de « quelqu'un » qui a voulu appliquer le psaume 37 au saint homme Job et à ses souffrances¹. On peut se demander si le début du commentaire sur le psaume 138 ne contient pas un renvoi à l'Anonyme du ms. Ambros. I. 101. Sup. *De Petro apostolo*, publié par le Dr Mercati dans le n° 11 des *Studi e Testi* de la Vaticane².

Mais plus nombreuses encore sont les citations ou utilisations dont seuls les lecteurs attentifs et familiarisés avec l'ancienne littérature pourront s'apercevoir. En voici quelques-unes : un vers bien connu comme faisant partie de plusieurs inscriptions damasiennes³, à propos du psaume 17 ; un emprunt à Térence, dans le *Libellus ad Gregoriam* encore inédit⁴ ; un autre, peut-être, à la Vie de s. Ambroise par Paulin⁵. C'est aussi dans quelque ancien auteur qu'il aura puisé son interprétation bizarre des *naues Tharsis*, qu'Hérodote aurait mis à mal, pour les empêcher de transporter les Mages à leur retour⁶. Il a dû, en outre, avoir à sa disposition quelque recueil contenant l'interprétation des mots hébreux⁷ ; et il est possible qu'il ait déjà connu le *Te Deum*⁸. A coup sûr, il a fait usage de plusieurs Passions de martyrs, notamment des saintes matrones qui jouissaient à Rome d'une vénération spéciale : Anastasie, Féli-

1. *Psalm.* 377 A « Bene quidam uoluit adtopare in beati Iob passionem istum psalmum exponendo... »

2. *Psalm.* 514 D « Negauit dominum et magistrum ; nec, ut quidam opinantur, hominem negauit ; ego illum negauit, cui dixi : Tu es Christus filius dei ; illum negauit, quem... » Je n'ai pas présentement sous la main la publication de Mercati ; mais j'avais moi-même, dès 1900, préparé une édition des fragments en question, et je crois me rappeler qu'on y trouve exposée l'opinion rejetée ici par Arnobe.

3. *Psalm.* 346 D « Praeueniunt me namque in die afflictionis meae, TEMPORE QVO GLADIUS SECVIT PIA VISCERA MATRIS, et factus est dominus susceptor meus. » Cf. les inscriptions de la crypte papale au cimetière de Calliste, des LXII martyrs au cimetière de Chrysanthus et Daria, celles des martyrs Tiburce et Saturnin, ap. De Rossi, *Inscriptiones christ. urbis Romae* II. 1. p. 108. 101. 64. 103.

1. Cf. *Rev. Bénéd.* XXVII (1910), p. 165, note 1.

5. *Psalm.* 545 B « sub domino bono positi quomodo credimus nobis... » — « Dominum bonum habemus » *Vita Ambros.* auct. Paulino. Migne 14, 43 A.

6. *Psalm.* 391 D « Etymologiam fecit naues Tharsis nominando, quod tempore quo non est inuentus dominus, et infantes occisi sunt, etiam nauigia regio sunt iussu nexata, quibus magi, qui non redierant ad regem, credebant fugere potuisse. » J'ai déjà signalé cette exégèse hétéroclite dans le Commentaire d'Adelbert sur les Psaumes, ms. 18 d'Einsiedeln. Cf. *Rev. Bén.* XXV (1908), p. 91.

7. On s'en aperçoit à des passages tels que celui-ci, *Psalm.* 540 A. B. « Amorphaeos hebraico sermone extraneos interpretantur... Basan profundum Hebraei dicunt... Cham enim irrisor exponitur. »

8. J'ai déjà attiré l'attention sur le passage « MARTYRUM quoque intersere CANDIDATUM EXERCITUM » *Rev. Bénéd.* XXVII, 165. Nous trouvons ailleurs : « QUOS TUO SANGUINE REDEMISTI » *Psalm.* 446 B « TU SUSCEPISTI HOMINEM » 406 C ; « quem PRETIOSO SUO SANGUINE comparauit » *Ad Greg.* c. 8.

cité, Symphorose ¹. Dans son *Praedestinatus*, il nous a transmis certains détails qu'on ne trouve pas ailleurs, et qui supposent des sources d'informations aujourd'hui perdues. J'ai déjà mentionné le rapport du pape Damase au sujet des Vénustiens : il faut y ajouter des renseignements plutôt légendaires, semble-t-il, sur Jovinien, ses ripailles en pleine semaine sainte, le traitement que lui infligea l'indignation des Romains ² ; un trait relatif à l'attitude de s. Jean Chrysostome à l'égard des Quartodécimans ³ ; un autre, sur l'opposition qu'un personnage de Rome appelé Constantius fit, dès le début, à l'enseignement de Pélage ⁴. A propos des Tertullianistes, il nous apprend un curieux épisode, qui sans lui serait resté ignoré, de l'histoire du sanctuaire romain des saints Procès et Martinien sur la voie Aurelia ⁵. Il est seul également à nous faire connaître, dans ses *Expositiunculae* sur l'Évangile, le nom d'un prêcheur fanatique, un certain *Hamaxobius*, qui avait troublé bien des têtes en annonçant comme imminente la fin du monde ⁶. Je ne sais d'où il a tiré l'anecdote des époux querelleurs de Palestine, qu'il rapporte dans son *Ad Gregor.* c. 8, et dans laquelle intervient un évêque de Séleucie. On reconnaît, du reste, à plusieurs autres indices, qu'il se croyait au courant de certaines particularités de l'histoire et de la géographie de l'Orient. C'est ainsi qu'il parle des Sarrasins qui habitent le désert à l'est de la Palestine et n'ont voulu encore faire alliance avec aucune nation ⁷ ; des sacrifices étranges qui se célébraient de son temps sur le Liban en l'honneur de Vénus ⁸. Plus loin, il prétend que Selmon était le lieu où se purifiaient les prosélytes et ceux qui s'avaient souillés de graves impuretés ⁹.

1. *Conf. Rev. Bénéd.* XXVII, 159 sq. Je ne verrais même rien d'in vraisemblable à ce qu'il en ait composé quelques-unes. Il dit formellement, dans son explication du ps. 101, à propos des martyrs (471 C) : « Scripsimus passiones eorum in progenies alteras ». Ailleurs, sur le ps. 123, il trace en quelques lignes tout un tableau du genre adopté par les rédacteurs des *Passiones*. Et l'on constate çà et là des rencontres frappantes de pensée et d'expression entre les ouvrages d'Arnobé et les Actes de plusieurs des martyrs les plus célèbres, Agnès, Sébastien, Anastasie : tout cela doit provenir d'un même milieu.

2. *Praed.* c. 82. Dans son étude sur Jovinien (*Texte u. Untersuch.* XVII. 2.), p. 107-109, W. Haller me semble s'être débarrassé à trop bon compte du témoignage d'Arnobé : plusieurs des difficultés qu'il lui oppose ne sont pas sérieuses.

3. *Praed.* c. 29.

4. *Ibid.* c. 88. La Chronique de Prosper (an. 418) confirme ce renseignement.

5. *Ibid.* c. 86. Cf. Duchesne, *Hist. anc. de l'Église*, t. I, p. 280, note 2.

6. *Exposit. Evang.* (Anecd. Maredsol. III³), p. 144. l. 16.

7. *Psalm.* 522 D.

8. *Psalm.* 301 C « In Libano sacrificantes usque hodie turpissimae Veneri uitorum uirilia amputant, et in eius sacrificio huiusmodi incensa supponunt. »

9. *Psalm.* 418 B : « Selmon locus est, in quo purificabantur proselyti. uel hi qui fatabantur grauioribus se pollutionibus inquinatos. »

Pour en finir avec les rapports de dépendance entre Arnobe et ses devanciers ou contemporains, je crois que, sans citer expressément s. Jérôme, il l'a cependant copié en certains endroits¹. Plus encore ai-je été frappé des nombreuses ressemblances avec le traité *De induratione cordis Pharaonis* du Pseudo-Jérôme² : ce sont très souvent de part et d'autre mêmes concepts théologiques, mêmes applications de certains textes scripturaires cités d'une façon identique, mêmes particularités de langage et de formules. Il y aura là plus tard matière à une comparaison d'autant plus instructive, qu'Arnobe semble avoir éprouvé à l'origine plutôt de la sympathie pour les idées pélagiennes.

Quant à l'influence qu'il peut avoir lui-même exercée sur la tradition littéraire du moyen âge, elle ne paraît pas avoir été aussi grande qu'on serait porté à le croire. Ses ouvrages ont dû être assez peu répandus, à en juger par le petit nombre et l'état des copies parvenues jusqu'à nous. C'est lui, très probablement, plutôt qu'Arnobe l'Ancien, que le rédacteur de la pièce d'autorité privée, qualifiée à tort de *Decretum Gelasianum*, a porté sur sa liste des auteurs mal notés³. Isidore n'a connu de lui que le *Libellus ad Gregoriam*, et encore sous un nom d'emprunt⁴. Alcuin cite à deux reprises le *Conflictus* sous le nom d'Arnobe⁵. C'est à peu près tout⁶. Dès le commencement du XVI^e siècle, Érasme donnera une édition — peu satisfaisante d'ailleurs — du Commentaire sur les Psaumes; Gilbert Cousin, en 1543, une, non moins imparfaite, des *Expositiunculae* sur l'Évangile. Mais c'est seulement en 1595 que sera, tant bien

1. L'axiome « comparatus minus est ab eo cui comparatur » (*Psalm.* 460 A) ainsi que l'objection à laquelle il donne lieu, rappellent à la lettre un passage du *Tractatus* de Jérôme sur le Ps. I (*Avred. Mareds.* III². p. 2, ligne 1). Et la phrase citée plus haut à propos des moines, *Cur non ab Urbe pelluntur?* etc. est identique aux imprécations que le solitaire de Bethléem met sur les lèvres du public mondain de Rome, à la suite de la mort prématurée de Blésilla : « Quousque genus detestabile monachorum non Urbe pellitur? » etc. Hieron. *Epist.* 39, n. 5. Migne 22, 472.

2. *Rev. Bénéd.* XXVI (1909), p. 163 sqq.

3. « Opuscula Arnobii apocrypha. » Thiel, *Epistolae Rom. Pontif.* p. 468. Cette « mise à l'index » précède presque immédiatement celle des ouvrages de Cassien et de Fauste de Riez.

4. *De uiris illustr.* c. 19.

5. Dans sa lettre à Angilbert (*Mon. Germ.* in-4°, *Epist. karol. aevi* t. II., p. 261, l. 14) : « Arnovius in conflictu, quem habuit cum Serapione, rubum posuit masculini generis, dicens » ; et dans son livre VI *Adversus Felicem Urgel.* c. 9. (Migne 101, 210 A) : « Nam et Arnovius, uir acris ingenii, in conflictu quem cum Serapione habuit... profert testimonia, dicens... »

6. J'ai constaté, non sans une certaine surprise, que l'auteur anonyme du traité *De fide catholica* contenu dans le cod. Vindobon. 1261 (XI^e s.), fol. 19 sq. avait transcrit textuellement tout un passage du *Libellus ad Gregoriam*, dont les exemplaires sont si rares.

que mal, tiré de l'oubli le *Conflictus* ; le *Praedestinatus* ne verra le jour qu'en 1643, par les soins de Sirmond, et l'*Ad Gregoriam* est encore inédit à l'heure présente. On peut donc dire que l'œuvre entière d'Arnobé attend son premier éditeur, tant elle a été jusqu'ici négligée, éparpillée, maltraitée.

*
* * *

Pourtant, elle méritait mieux : on pourra en juger par le tableau suivant, dans lequel je me suis efforcé de grouper ce qu'elle renferme de plus remarquable, concernant le dogme et la morale chrétienne.

Sur Dieu, d'abord, nous trouvons cette belle pensée, « qu'il y a toujours du danger à parler de lui, même si ce que l'on dit est vrai ¹ ». Les formules trinitaires sont à peu près celles du Quicumque, c'est-à-dire, de toute la tradition catholique depuis Nicée : « l'Unité dans la Trinité, et la Trinité dans l'Unité », « un seul Dieu dans la Trinité », « rien en lui de plus grand ou de moindre ² ». Pour ce qui est de la Procession du Saint-Esprit, il a sûrement employé, au moins une fois, la formule *ex Patre et Filio* ; mais on trouve aussi ailleurs simplement *ex Patre* ³.

La mention des Anges revient fréquemment chez Arnobé, et d'une façon qui atteste de sa part un sentiment très vif de leur présence, de leurs relations intimes et constantes avec l'humanité. Ils sont ces « proches » dont parle le Psaume 37, qui se tiennent près de nous ou s'éloignent de nous, selon que notre conduite les y oblige. Ils sont pour nous « les ailes de Dieu » : c'est à leur garde que nous sommes confiés. Ils applaudissent aux manifestations de la générosité chrétienne, et protègent spécialement ceux qui se sont voués au service du Christ. La pratique des vertus nous fait participer à leur élévation au-dessus des choses de ce monde ⁴.

1. *Psalm.* 459 B « De deo enim loqui etiam uera... periculosum est. ».

2. *Psalm.* 537 B. C « Sic nomen eius uere laudabile praedicatur, cum in Trinitate Unitas et in Unitate Trinitas ore dicitur et pectore continetur... Nihil ergo in Deo maius est... Nihil minus in Filio » ; *Conflict.* 273 B « nihil in Patre maius, nihil in Filio minus, nihil quod non aequale sit in Spiritu sancto reperiri » ; *Praed.* 596 C « Trinitatem in unitate deitatis » ; *Ad Greg.* c. 22 « Credo plane Christo, et hunc cum Patre et Spiritu sancto unum Deum in Trinitate confiteor. »

3. *Conflictus* 307 A. B « procedentem ex Patre et Filio... Spiritum sanctum... Ipsum autem Spiritum sanctum, qui procedit ex Patre et Filio, sicut de fonte et de uena fontis procedens fluuius. » D'autre part, on lit dans le *Praedest.* c. 41 : « Spiritus sanctus procedens ex Patre, coequalis per omnia Patri et Filio » ; et dans le *Confl.* même 250 B « Spiritum sanctum procedentem ex Patre. »

4. *Psalm.* 377 D « Proximi autem a longe stant, id est, angeli sancti, qui proximi nobis sunt... » ; 458 A « Pennae Dei angeli eius sunt, quorum custodiae mancipamur » *Ad Greg.* c. 12 « Ego ad seruorum dei requiem cum fauore omnium angelorum nummum proferre cur timeam ?... Quorum magister Christus est, et sancti angeli protectores » ; c. 25 « angelorum sociata consortiis totum simul despiciis mundum. »

Il y a aussi les mauvais anges, dont le chef est appelé « le prince, le seigneur des vices », « l'auteur de toute malice ». L'armée entière des péchés est au service de cet ennemi envieux du genre humain : tout ce qui arrive aux justes, en fait d'épreuves, provient de lui, principalement ¹. Au reste, ni les bons ni les mauvais anges, ni à plus forte raison l'âme humaine, ne participent à cet attribut exclusif de Dieu qu'est « l'incorporéité ² ». Arnobe est une des dernières victimes de cette vieille équivoque, qui ne sera définitivement abandonnée qu'à la suite de la polémique dirigée par Claudien Mamert, quelques années plus tard.

Pour l'Incarnation, au contraire, et tout ce qui concerne la personne du Christ, il s'énonce d'une façon tout à fait correcte. A plusieurs reprises, il confesse dans le Fils de Dieu « le Dieu parfait, l'homme parfait ³ » ; et la virginité perpétuelle de Marie est affirmée en termes qui ne laissent rien, ou presque rien, à désirer ⁴.

C'est par la foi au Christ et le baptême que nos iniquités nous sont remises : impossible d'« être chrétien sans le Christ ⁵ ». Cette dignité du chrétien est hautement prisee par Arnobe, et lui inspire

1. *Psalm.* 368 C « Nisi mutaueris uultum tuum coram principe uitiorum... » ; 494 A ad principem malitiae » ; 543 A « Ut ergo a domino uitiorum eripiamur... » ; *Ad Greg.* c. 1 « Nisi enim esset unde te inimicus humani generis zelaretur... Nec inmerito suae dolore torquetur inuidiae... ; rex uitiorum contra milites suos, contra omnem scilicet numerum peccatorum, dolet fortiter dimicantem » ; c. 10 « ...sive regi suo domino Iesu Christo, siue hosti suo, cunctorum criminum praesuli et aduersario sanctitatis » ; *ibid.* « Adtende ipsum principem uitiorum... »

2. *Psalm.* 437 B « Haec ideo diximus, ut ostendamus omnia quae in caelo et quae in terra sunt, inuisibilia atque uisibilia... per compaginem suae qualitatibus subsistere, quia solus Deus incorporeus est » ; *Conflict.* 276 sq. « Quidquid mensuram habet, corpus est : immensus autem et incorporeus Deus solus est... Quidquid tangit et tangitur, et in loco aliquo continetur, corpus esse non dubium est. Cum ergo et intrare animam corpus, et habitare in corpore, et exire e corpore doceatur, quomodo non corporea esse dignoscitur ? » ; *Ad Greg.* c. 10 « anima uniformi compositione constructa atque ex inuisibili aedificata materia... »

3. *Psalm.* 351 B « Regem hoc in loco hominem perfectum appellat, non in uirtute sua, sed in uirtute eius laetantem, qui eum adsumpsit » ; 360 B « In Dei filio perfectum Deum, perfectum hominem confitemur » ; 367 C « de praeparato habitaculo suo, id est, de homine perfecto quomodo adsumpsit » ; 448 C « ...daret fructum suum : utique hominem perfectum, ex semine David secundum carnem » ; *Conflict.* 265 C « Et cum omnia haec homo perfectus sustinuerit... » ; 268 D « aedificauit sibi in utero uirginis perfectum hominem Iesum » etc.

4. *Conflict.* 280 B « Virgo concepit, uirgo peperit, uirgo post partum permansit. » Cependant, en un endroit du Commentaire sur les Psaumes (341 A), il parle des « taches de la chair » dont Jésus aurait délivré le sein virginal en y pénétrant : « Omnis immaculatus ingreditur tabernaculum Domini, et ibi immaculatus efficitur ; Iesus autem immaculatus solus uirgineam aulam ingressus, ipsum tabernaculum a maculis carnalibus liberauit, et dedit sanctificationem potius quam accepit ». Aucun théologien sérieux ne trouvera mauvais qu'Arnobe n'ait pas traité ce point de doctrine, avec toute la précision qu'on serait en droit d'exiger d'un écrivain catholique du vingtième siècle.

5. *Psalm.* 531 sq « Sunt enim quidam qui putant se sine Christo Christianos. »

quelques-unes de ses plus nobles pensées. Il voit en elle le principe de la vraie liberté : car le Christ est à la fois, et le maître qui l'enseigne, et le souverain qui l'octroie, *liberationis ipsius magister et dominus*¹ ; grâce à lui et à son Église, nous pouvons nous glorifier de posséder « la liberté de conscience »² : le bois de la Croix lui-même est devenu « une liberté », depuis que le Rédempteur s'en est servi pour élever la tête au jour de son triomphe³. De même, il n'y a de véritable égalité que par le christianisme, et dans le christianisme⁴ ; comme aussi l'unité de la foi réalise dans sa plénitude « la fraternité des peuples »⁵. Toutes idées et expressions dont notre société moderne se targue comme d'autant de superbes conquêtes, et qui, dans leur sens le plus élevé, sont aussi vieilles que le christianisme lui-même.

Il va sans dire que le vrai christianisme, c'est l'Église, « l'Église-Mère ». L'expression revient souvent sous la plume d'Arnober⁶ ; et il la justifie en montrant comment l'Église remplit à l'égard des âmes tous les devoirs d'une mère, comment elle les engendre à la vie et à la liberté, avec quelle abondance elle les nourrit, quelle ardeur elle met à prendre leur défense⁷. Ailleurs, à propos du Ps. 22, il fait ressortir quelles multiples ressources elle offre au chrétien, dans tous les états de la vie spirituelle⁸. Il a aussi, sur le *sicut agni ovium* du Ps. 113, une pensée charmante de délicatesse. Ces agneaux, ce sont les fidèles les plus humbles, ceux qui n'ont qu'une science rudimentaire de la religion : ne sachant guère autre chose que se signer le front et invoquer le nom du Seigneur, ils ne sont pas encore à même de comprendre la voix du Pasteur, mais

1. *Psalm.* 502 C.

2. *Psalm.* 365 A « Habet oleum, unde inpinguet caput in libertatem conscientiae praesumentis. »

3. *Psalm.* 496 D « exaltauit caput in libertate ligni crucis. »

4. Relire à ce sujet le beau passage de l'*Ad Gregoriam*, dans la *Rev. Bénéd.* d'avril 1910, p. 162 sq.

5. *Conflict.* 299 A « cum eiusdem fidei sit tota fraternitas populorum. »

6. *Praed.* 627 B « o sancta mater ecclesia, purae fidei genitrix » : 647 B « ad matris ecclesiae gremium » ; *Ad Gregor.* c. 17 « cum filiis filiabusque suis inclita mater ecclesia » ; c. 19 « saluatorium ecclesiae matris » etc.

7. *Psalm.* 392 A « omnes animae ex utero ecclesiae iterata natiuitate progenitae... Nunc uos, o animae liberatae et iterum genitae, circumdate matrem uestram Sion, et duorum testamentorum plena lactibus ubera sugite... Considerate qua uirtute pro uobis pugnat. »

8. *Psalm.* 354 sq. « Quid nunc habent intra se ecclesia, uideamus. Habet uirgam, unde minatur delinquenti : habet baculum, unde subueniat paenitenti : habet mensam, unde det panem credenti : habet oleum, unde inpinguet caput in libertatem conscientiae praesumentis : habet calicem, unde inebriet praedicantes sermonem... : habet misericordiam Dei » etc.

ils comprennent du moins celle des brebis, leurs mères. Ces brebis, ce sont les dépositaires de la doctrine sacrée ; ils entendent, eux, et savent interpréter la voix du Pasteur, ils sont attentifs à suivre toutes ses directions. Et c'est ainsi, en s'attachant à ces brebis du troupeau, que les agneaux, eux aussi, réussissent à marcher à la suite du Seigneur Jésus¹. Solution simpliste, si l'on veut, mais délicieuse de fraîcheur et de naïveté, du grand et ardu problème que constitue ce qu'on appelle la foi des simples.

Or, cette Église, Arnobe ne la conçoit pas sans la primauté romaine ; c'est là, je l'ai dit, un des traits les plus nettement accentués de sa théologie. Il admet, comme de juste, que tous les évêques sont à la fois les fils et les successeurs des Apôtres, de leur siège comme de leur pouvoir². Mais il proclame aussi qu'il y a un « évêque des évêques », et c'est Pierre. A Pierre, et à lui seul, le Christ a transmis formellement le nom et l'office de pasteur, qui lui appartenaient en propre³. Et c'est à Rome qu'a abouti la prédication de Pierre, c'est là qu'il a établi « la cité de l'Église » ; « quiconque sort de cette église de Pierre doit s'attendre fatalement à mourir de soif », car hors de son sein il n'y a que le désert stérile⁴. Du fond de sa tombe, devant laquelle se prosterne la majesté impériale elle-même⁵, Pierre continue à parler dans l'Église, tout comme l'Église s'exprime par la bouche de Pierre⁶. Dès lors, le titre de « souverain pontife » donné à l'évêque de

1. *Psalm.* 501 A sq. « ... agni ouium. Ii utique colles sunt, qui humilem scientiae locum tenent. nihil scientes nisi aut signare frontem, aut nomen Domini inuocare, ita gaudent sicut agni ouium. Oues scientiam et sui habent, et uocem pastoris audiunt, et cognoscunt eum, et sequuntur eum quocumque uadit. Agni uero ouium suarum uoces intellegunt, quia adhuc pastorem intellegere nequeunt : tamen per oues, id est, matres suas sequuntur et ipsi pastorem Dominum Iesum Christum. »

2. *Psalm.* 534. D « Nunc filii eorum (apostolorum) usque hodie sedent super sedem eorum, habentes et ipsi soluendi ligandique potestatem. »

3. *Psalm.* 545 A « Ecce apostolo paenitenti succurritur, qui est episcoporum episcopus ; et maior gradus redditur ploranti, quam sublatus est deneganti. Quod ut doceam, illud ostendo, quod nullus apostolorum nomen pastoris accepit. Solus enim Dominus Iesus Christus dicebat : Ego sum pastor bonus... Hoc ergo nomen sanctum et ipsius nominis potestatem post resurrectionem suam Petro paenitenti concessit. »

4. *Psalm.* 490 A. B « Posuit flumina in deserto, id est, in deserto huius saeculi perambulans, quousque perueniret ad Romam, praedicauit baptismum Iesu Christi, in quo uniuersa flumina benedicuntur usque hodie a Petro. Ipse posuit exitus aquarum in sitim, ita ut qui exierit foras ab ecclesia Petri, siti pereat... Sed per Petrum in salsugine litterarum positam Romam, fecit eam tractum afferre... Abundant aquae baptismatis, martyrum, paenitentiae, elemosynarum, abundant in deserto isto, quod ante Petri aduentum siccum fuit et aridum, hoc nunc excultum est, cum constitueretur in eo ciuitas ecclesiae. »

5. *Ad Gregor.* C. 12, déjà cité dans *Rev. Bénéd.* XXVII (1910), p. 165, note 4.

6. *Psalm.* 548 A « Haec Petrus in ecclesia loquitur, et ecclesia in Petro pronuntiat. »

Rome ¹ est pleinement justifié : son siège constitue réellement « le sommet » de l'épiscopat catholique ². Quoi d'étonnant, après cela, à ce qu'Arnobé se fasse gloire de n'avoir d'autre croyance que « celle du Siège apostolique du bienheureux Pierre ³ » ?

Voici quelques-unes de ses pensées touchant les sacrements. Le baptême, dont la matière est toute eau naturelle quelconque ⁴, est appelé par lui « illumination » ⁵, plus souvent encore « consécration », comme on l'a déjà vu plus haut ; il en défend l'efficacité plénière, contre les attaques du libelle anonyme prédestination ⁶. Il remarque ailleurs que, d'après les Novatiens, la remise des péchés au baptême s'obtient par la pénitence, au lieu que, suivant la doctrine catholique, la foi seule est requise ; c'est seulement des pécheurs déjà baptisés que la pénitence est exigée ⁷. Contre ces mêmes Novatiens, il proclame à plusieurs reprises le pouvoir absolu qu'a l'Eglise de remettre tous les péchés, quels qu'ils soient ⁸. Il décrit la discipline que comporte la pénitence publique, et en oppose les cendres, le cilice, les gémissements, à l'appareil joyeux des rites du baptême ⁹. Mais, chose étonnante, malgré toutes les occasions que lui en fournissait, entre autres, le texte des Psaumes, il ne fait aucune allusion expresse à la confession secrète des péchés, si ce n'est à celle qu'on doit faire à Dieu dans la prière. Ainsi, à propos du verset 22 du Ps. 70. « Je confesserai sur le nebel ta vérité », il écrit simplement ceci : « L'entendez-vous ? Je confesserai. C'est, en effet, la confession qui délivre le pénitent. Il con-

1. *Praed.* 585 A « beatissimae memoriae summus pontifex Caelestinus. »

2. *Conflict.* 289 A « S. Cyrillus ecclesiae Alexandrinae episcopus... ad sanctum Caelestinum apostolicae recordationis antistitem misit, dicens ad laudem suam pertinere, si ab eo, qui pontificatus arcem tenebat, fuisset aliquid emendatum. »

3. *Confl.* 272 A « Nostra autem, id est, apostolicae sedis beati Petri, quae ab ipso apostolo coepit, confessio haec est... » Dès le début, il se pose en champion du Siège apostolique : « Factumque est, ut Arnobius a parte sedis apostolicae defensor fieret » (241 A).

4. *Psalm.* 431 A « unum baptismum in aquis posse omnibus celebrari, fluminum, maris, fontium, torrentium, stagnorum. »

5. *Praed.* 672 A « Pone aliquem ante baptismatis illuminationem corpus Domini praesumpsisse. »

6. *Ibid.* 666 sqq.

7. *Psalm.* 488 B « Audi, Novatiane, audi de quibus loquitur : vult enim in isto psalmo agere contra te specialiter Spiritus sanctus. Tu enim dicis : Qui adhuc non sunt redempti, ipsi possunt ad indulgentiam per paenitentiam pervenire. Nos dicimus : Illi per fidem solam ad indulgentiam attingunt : isti autem qui iam redempti sunt, non per fidem solam, quia iam crediderunt, sed per paenitentiam perveniunt ad misericordiam redemptoris. »

8. *Psalm.* 503 D « indulgentiam omnium peccatorum credentibus et paenitentibus promissam. » Cf. le comment. des psaumes 105 et 138.

9. *Psalm.* 431 C « Ibi gustastis mel et lac : hic gustate cinerem pro pane... Ibi uestes candidas et mundas : hic saccas sordidas. »

fesse donc ses péchés au Seigneur son Dieu dans la prière ¹ ». Le *Praedestinatus* et l'*Ad Gregoriam* attestent l'un et l'autre l'usage universellement pratiqué de la bénédiction nuptiale ². Mais ce sont les trois symboles du pain, du vin et de l'huile qui sont le plus présents à l'esprit d'Arnobé, lui rappelant à tout propos les sacrements de l'Eucharistie et de la Confirmation. Il les reconnaît dès le Ps. 4 : « Le froment, c'est le Corps ; le vin, c'est le Sang ; l'huile représente le Chrême ³ » ; il les identifie avec ce « bouclier » dont Dieu protège tout ensemble et couronne les siens ⁴ » ; il les retrouve encore, au Ps. 103, dans la description de l'œuvre du Créateur ⁵, partout enfin où leur mention se présente, même à l'état isolé. C'est là décidément, comme je l'ai dit ailleurs ⁶, l'un des traits auxquels on peut le reconnaître.

Il sera longuement question tout à l'heure de l'intérêt que présentent ses œuvres pour l'histoire des origines liturgiques. Qu'il me suffise de signaler ici sa piété touchante envers les saints martyrs : il croit à l'efficacité de leur intercession, et proclame légitime l'honneur rendu à leurs restes mortels ⁸. Pareillement, d'accord avec la tradition chrétienne, il justifie et déclare profitable aux âmes le culte de la Croix et des images sacrées ⁹.

Si du dogme nous passons à la morale, plusieurs belles et fortes

1. *Psalm.* 424 D « Et ego, inquit, confitebor : quia confessio est quae liberat paenitentem. Confitetur ergo in oratione sua domino deo suo peccata sua. »

2. *Praed.* 670 A « Emendate ergo ecclesiae regulam : damnate qui in toto orbe sunt sacerdotes, nuptiarum initia benedicentes, consecrantes, et in dei mysteriis sociantes » : *Ad Greg.* c. 23 « Qua ratione per sacerdotes suos nuptiarum sanctificaret copulam Christus, si illum sciret praeceptis suis in tantum inimicam...? »

3. *Psalm.* 330 D « Frumentum in corpore, unum in sanguine, oleum in chrismate. »

4. *Psalm.* 458 A « Scuto circumdabit te veritas eius : scuto corporis, sanguinis, chrismatis, quo scuto et defendimur et coronamur. »

5. *Psalm.* 476 C « Accipimus panem, qui confirmet cor nostrum : accipimus unum, quod laetificet cor nostrum ; et duabus confirmationibus cordis acceptis exbilarantur facies nostrae oleo chrismatis. »

6. *Rev. Bénéd.* XXVI (1909), p. 430. Aux passages déjà cités on peut ajouter les suivants : *Psalm.* 535 D « Habent enim unguentum chrismatis... Nota tamen chrismatis sacramenta... », *Expositiunc.* Luc. 5 « unum et oleum infundendo, hoc est, sanguinis sui et chrismatis sacramentum » ; *Ibid.* c. 7 « et oleum, hoc est, chrismatis gratia. »

7. *Psalm.* 485 sq. « Superest, ut stet Phinees et exoret pro nobis, id est, stet populus martyrum, qui non timuerunt, sicut Phinees, sanguinem fundere : ut his orantibus cesset a nobis quassatio, ut quod euadimus, quia nostra iustitia nulla est, illorum reputetur iustitiae. »

8. *Psalm.* 471 A « Non solum nobis animae sanctae placent, si serui Dei sumus ; sed ipsa corpora eorum, in quibus afflicti sunt, torti, combusti ac diuersis suppliciis macerati, miserantes ueneramur. »

9. *Psalm.* 542 B « Si enim ad statuas regum aereas confugientes persequentes euadunt, quanto magis ad crucem confugientes domini Iesu Christi a suis aduersariis teneri non possunt, sed per ipsum magis, qui uicit in cruce et ipsi uictores existunt ? »

pensées témoignent, ici encore, de la haute valeur et du caractère éminemment monacal de notre auteur. On me permettra d'en citer quelques-unes, au hasard :

L'amour du bien est illusoire, sans la haine du mal ¹.

Le suprême degré de la prière, ce sont les larmes ².

Le vrai chrétien est celui qui prie tous les jours pour ses péchés ³.

C'est un don incomparable de Dieu, que de rencontrer sur cette terre un véritable juste ⁴.

La présence du Christ dans une âme se reconnaît à la gravité du maintien ⁵.

Il nous arrive souvent de décorer nos propres défauts du nom de quelque vertu ⁶ ; le monde, au contraire, en est venu à faire un grief de n'importe quelle vertu ⁷.

Il faut résolument se moquer du monde et du « qu'en dira-t-on ? » pour ne craindre que Dieu seul ⁸. Il y a danger pour l'innocence à vouloir s'assurer l'approbation des méchants ⁹.

C'est la vertu et non le sexe, qui fait proprement l'âme virile ¹⁰.

L'agriculture est, de toutes les professions, la plus innocente ¹¹.

Le sort des ancêtres dans l'autre vie se ressent de la conduite bonne ou mauvaise de leurs descendants ¹².

1. *Psalm.* 465 C « In odio enim mali boni dilectio comprobatur. »

2. *Psalm.* 520 A « Summus gradus enim orationis est, quando in oratione positus preces simul et lacrimas fundis. » Cf. 502 B.

3. *Psalm.* 484 C « Verus christianus ille est, qui pro suis cotidie peccatis exorat. »

4. *Psalm.* 551 D « Incomparabile donum Dei est, quando nobis quicumque super faciem terrae iustus ostenditur. »

5. *Psalm.* 391 C « Sicut enim, si uideas aliquem leuem et uanum, ibi cognoscis diabolum ; sic, si quem uideris grauitate conspicuum, ibi cognoscis dominum Iesum Christum » ; 489 A « Laetus enim animus facile lapsus incurrit » : *Ad Greg.* c. 25 « Mater tibi sit grauitas. »

6. *Psalm.* 350 A « Saepe enim temeritatem constantiam dicimus, et iniuriam libertatem uocamus : fatuitati simplicitatis nomen imponimus, et adulationem caritatem integerrimam appellamus. »

7. *Ad Greg.* c. 4 « Sic enim cunctis speciebus uirtutum uitiorum ponitur nomen, ut fidelis uanus, infidelis uocetur urbanus » etc.

8. *Psalm.* 493 C. D. « Seruit enim mendacium ueritati, si famam non timeas hominum... Time ergo solum Deum... Sentiat se propositi tui fama esse ancillam, et eam compelle seruire magis quam imperare uirtuti. » Même pensée, en termes identiques, *Ad Greg.* c. 3.

9. *Ad Greg.* c. 18. « Videas enim multas relicto sui pectoris testimonio hoc se gaudere esse, quod esse iactantur, hoc se plangere, quod esse putantur. Mihi crede, non satis in tuto est innocentia, quae nocentum opinione uult uiuere. »

10. *Psalm.* 447 C « Vir cum dixeris, non sexum discreuisti, sed mentem. Femina enim agit uirum uirtutum amatricem. Quae iure uir dicitur, cum uitia, quae feminam etiam uirum faciunt, animi sui credulitate prostrauerit » ; *Ad Greg.* c. 10 « Anima non sexu discernitur, sed sola bona uel mala uoluntate » ; c. 25 « Cessat ad hanc omnis sexus omnis aetas, omnisque condicio. »

11. *Prædest.* 603 B « ... agriculturam, quae omnium artium est innocentior. »

12. *Ad Greg.* c. 19. Cf. *Rev. Bénéd.* XXVII, 158, note.

Il faut convenir, d'autre part, qu'il a aussi certaines idées à lui, qui sentent l'exagération, ou qui lui sont restées de ses accointances avec les Pélagiens. Par exemple, il parle avec un mépris excessif de l'origine du corps humain ¹. Sa théorie sur la moralité relative des actes humains, qui va jusqu'à lui faire trouver « bon le mensonge dans Judith » ², n'aurait probablement pas été fort goûtée de s. Augustin. La supériorité de la foi sur les œuvres est inculquée par lui avec une singulière insistance et une crudité parfois répugnante : c'est presque le *Pecca fortiter et crede fortius* avant la lettre ³. Et quant à ses formules sur la nécessité de s'instruire avant tout de la loi divine et de connaître le mieux possible la volonté du Créateur ⁴, quelque louables qu'elles paraissent à première vue, tout le monde sait que c'était là une des rengaines favorites de Pélage et de ses adhérents : toute la grâce prévenante qu'ils admettaient ne consistait, en fait, que dans l'instruction chrétienne. Au reste, rien de plus inconsistant que le système de notre théologien sur ce grand problème du concours divin et de la liberté humaine. A certains moments, il anathématise Pélage et Célestius, fait acte d'adhésion presque démesurée aux écrits de s. Augustin, énonce les propositions en apparence les plus orthodoxes ; puis, à côté de cela, il semble nier toute prédestination, atténue tant qu'il peut les effets du péché originel, interprète les textes classiques de l'Écriture dans le sens le plus favorable à la secte. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet, déjà traité par tous ceux qui se sont occupés d'Arnobé : Duchesne me semble avoir très bien caractérisé celui-ci, en nous le montrant comme « un de ces pélagiens dissimulés, dont l'espèce était loin d'avoir disparu de Rome et de l'Italie », et « qui, tout en tenant compte des récentes condamnations, cherchaient à sauver du pélagianisme ce qui pouvait en être sauvé » ⁵.

*
* *

1. *Ad Greg.* c. 20 « Est autem corporis nobilitas uana, cuius semen ex uitio, ex pollutione propago, ex sorde substantia, ex fece nata lubricae uoluptatis. »

2. *Psalm.* 549 B « Nam homicidium in Abel malum, in Goliath bonum est. Et mendacium in Iudith bonum, contra Susannam malum est... Et astutia serpentina contra malos bona est, contra bonos mala est. » Cf. *Conflict.* 309 sq.

3. *Psalm.* 531 sq. « Sunt enim quidam qui putant se sine Christo Christianos : cum homo quod bonum fecerit, ad honorem suum fecisse doceatur ; quod autem bene crediderit, ad honorem pertinet Dei. Magnus ille seruus est, qui de honore suo fortiter gessit, et domini sui honorem neglexit ! Huic praeponetur peccator uilissimus Christianus, qui se credit per fidem ad misericordiam peruenire » ; 538 B « ... cum indicauerit uiuos et mortuos, in solis suis consolabitur seruis. Melior enim ibi inuenietur fornicator Christianus, quam castissimus idololatra. »

4. *Psalm.* 508 A-D ; *Ad Greg.* c. 17. Cf. *Rec. Bén.* XXVII, 168 sq.

5. *Hist. anc. de l'Église*, t. III, 2^e édit., p. 283 sq.

Il y aurait beaucoup à dire sur l'intérêt spécial que présentent les écrits d'Arnobé pour l'étude de la liturgie. Afin de procéder avec ordre, je parlerai d'abord des rites, puis des fêtes, enfin des formules liturgiques, en groupant sous chacun de ces titres les principaux passages qui s'y rapportent.

rites et sacrements. Naturellement, notre auteur mentionne l'usage de faire avec la main droite le signe de la croix, mais sur le front seulement ¹; de même, celui de prier les bras en croix, en particulier au moment de la mort ². Les funérailles sont désignées sous le nom de *depositio corporis* ³, et il est peut-être fait allusion à l'*IN PACE* qui marquait dans les inscriptions le terme de la vie du chrétien, en tout cas, sûrement, à l'usage de recevoir la communion avant de rendre le dernier soupir ⁴.

Pour ce qui est du rituel des sacrements, nous avons d'abord un passage relatif aux catéchumènes : à la différence des fidèles baptisés, il ne leur est pas permis de pénétrer à l'intérieur de la maison du Seigneur; ils doivent se tenir dans le vestibule de l'église, et s'unir de là à la louange divine ⁵. Quand le temps sera venu pour eux de se présenter au baptême, ils auront d'abord à déclarer expressément ce qu'ils désirent, ce qu'ils demandent à l'Église ⁶; puis, à promettre fidélité au Christ, en renonçant « au démon et à ses pompes ⁷ ». Avant de descendre dans la piscine, ils recevront

1. *Psalm.* 458 B « Ipsa (dextera) armat trophaeo crucis frontem. »

2. *Psalm.* 536 C « in uellulo crucis leuantes sanctas manus »; *Ibid.* 553 A. après avoir dit que le « sacrificium uespertinum » du Ps. 140 est le moment de la mort, il recommande de pratiquer alors dans toute l'ardeur de son âme le geste significatif de l'élévation des mains : « ut leuantes manus nostras in signo crucis, dum ad dominum perginus, gratulemur in Christo. »

3. *Psalm.* 542 D « Incipit post depositionem corporis in conspectu psallere angelorum »; *Conflict.* 295 A « Non agitur ... de rebus his, quarum post depositionem corporis non egemus. »

4. *Psalm.* 564 D « Ponitur finis tuus in pace, dum dies aduenerit ut ex eas de mundo, et actibus tuis omnibus finem imponas. Pax erit cum Deo finis tuus, in quo cum exire coeperis, adipe frumenti satiat te. »

5. *Psalm.* 536 C « Et uos, o catechumeni, et uos, inquit, qui in atriis domus Dei nostri statis, et intus ingredi non audetis, et uos simul extollite manus uestras intus in sancta sanctorum, et simul benedicite Dominum. »

6. *Le Praedest.* 659 B contient peut-être la seule attestation ancienne du *Quid petis ab Ecclesia Dei ?* ou *Vis baptizari ?* du rituel baptismal de l'Église Romaine : « Inquiritur ab eo, qui eam accipit, quomodo ueniat. ... ; qui nisi uelle suum expresserit uerbis, numquid datur ei gratia quam poposcit ? Quid ergo uult ? quid ecurrit ? quid desiderauit homo ? Gratiam consequi. » D'après Brightman (*Journal of theol. Studies*, janv. 1911, XII. 317), ces questions n'auraient fait leur première apparition en Occident qu'au cours des XI^e et XII^e siècles.

7. *Psalm.* 395 A « ... et reddas mihi uotum, quod in baptismo positus deuouisti, quo te renuntiatorum diabolo spondesti, et mea promisisti seruaturum te esse mandata »; 403 A « Tunc ergo uota tua reddes Domino, quae in baptismo positus promi-

l'onction du chrême ¹, et devront faire une confession solennelle de leur foi ² : au sortir du bain sacré, ils se revêtiront d'habits blancs ³. Après quoi, on invoquera sur eux « l'Esprit septiforme » ⁴, à mesure qu'« ils viendront se présenter à la Consignation », et ils seront « confirmés » ⁵. La réception de l'Eucharistie, mémorial du Seigneur ⁶, avec le breuvage composé de lait et de miel ⁷, mettra fin à cette cérémonie, qui constitue la grande joie de la Pâque chrétienne. Chacun de ceux qui communient ⁸ reçoit le sacrement dans la main droite ⁹.

Il a déjà été question plus haut des pénitents. Arnobe mentionne leur exclusion de la communion et du baiser de paix ¹⁰, leurs vêtements de crin et tout le dur régime auquel ils doivent se soumettre ¹¹, puis leur réintégration par l'imposition de la main ¹². Il insiste sur la nécessité du plein consentement du sujet, à tel point qu'en cas de maladie privant de l'usage de la parole, il n'était permis, selon lui, d'administrer ni le baptême ni la pénitence,

sisti, renuntiare te diabolo et omnibus pompis et criminibus eius » : 355 C « promittit se renuntiare diabolo et omnibus pompis eius » : 413 B « uotum fecit Deo, se renuntiatum diabolo et pompis eius » : 433 A « Nam in baptismatis consecratione uouerunt seipsos tradere, et omnibus operibus diaboli renuntiare » : *Præd.* 659 D « Inquiritur... si abrenuntiet omnibus amoribus mundi, omnibus pompis inimici... Et quid promittit? Abrenuntio omnibus pompis diaboli et uoluptatibus eius. »

1. *Psalm.* 537 B « ... huius roris fontem post unguentum chrismatis requirentes » ; cf. 535 D. Peut-être une allusion à l'onction du corps des candidats au baptême, laquelle en effet, se faisait au dernier moment, du moins à Milan et à Rome.

2. *Psalm.* 538 B « Cum ergo uentum esset ad aquam, quae nobis salutis uiam aperuit, et omnes qui nos persequabantur operuit, tunc confessi sumus nomen Domini in aeternum ... »

3. *Psalm.* 431 C « Ibi uestes candidas et mundas ... » : 482 D « in alleluia, in albis uestibus » Cf. 565 A.

4. *Psalm.* 440 D « ... quod septiformi Spiritu in baptismatis tempore promissum est ... Satis autem facientes Spiritui sancto, quem in consecratione suscepimus » etc. Pour Arnobe, le terme *consecratio* est synonyme du baptême.

5. *Psalm.* 482 C « Nam omnes qui crediderunt, ex hora qua transierunt uenientes ad consignationem, omnes firmi sunt : omnes enim confirmati sunt. »

6. *Psalm.* 538 B « Cum ergo uentum esset ad aquam ... et suscepimus memoriale eius, ut sit in nobis in saeculum saeculi » ; 565 A « Docens ergo eos qui adipe frumenti satiantur, quod candidi una die in albis uestibus per totum orbem procedant ... » Pour l'interprétation du premier de ces textes comp. l'exposition du Ps. 110, col. 497.

7. *Psalm.* 431 C « Ibi gustastis mel et lac. »

8. Ce qu'Arnobe appelle « communionem Christi percipere », de même que célébrer est rendu par l'expression « sacramenta conficere » *Psalm.* 549 C.

9. *Psalm.* 458 B « ... ipsa (dextera) lorica mysteriorum adsumit, ipsa suscipit salutis remedia. »

10. *Psalm.* 424 D « ... excommunicans eum, et a pacis osculo proiciens. »

11. « ... hic sacceas sordidas » et tout le passage, *Psalm.* 431 B. C.

12. *Præd.* 644 D « ... paenitentiae imponere manum... manum imponere paenitenti. »

la volonté dès lors ne pouvant être suffisamment exprimée ¹.

A signaler encore, en outre de la cérémonie de la bénédiction nuptiale, une allusion inattendue à l'acclamation *Dignus est!* que les fidèles faisaient entendre aux ordinations ². Je dis inattendue, parce que les meilleures autorités modernes en fait de liturgie enseignent couramment que cet usage appartenait en propre au rite gallican. Mais le témoignage d'Arnohe est formel; il s'en faut bien, d'ailleurs, que nous soyons pleinement renseignés sur la façon dont se passaient les élections, à Rome et dans les églises de rite romain. Il est probable que cette acclamation avait lieu, non dans la cérémonie même de l'ordination, mais lors de la présentation des ordinands aux fidèles, pendant les messes stationnales du mercredi et du vendredi des Quatre-Temps.

FÊTES, CALENDRIER LITURGIQUE. Les passages relatifs à ce sujet sont relativement rares. Notons pourtant la mention du dimanche et des foules qui remplissaient ce jour-là les basiliques ³; le nom d'*authentica* donné à la semaine sainte ⁴; une indication d'où il résulterait que, dès le pontificat d'Anastase I^{er} (399-401), la station du premier dimanche de Carême avait lieu dans l'église du Latran ⁵. La fête par excellence, la fête des fêtes, c'était Pâques, le « saint jour », que les incrédules eux-mêmes se voyaient contraints de chômer, ne fût-ce que par crainte de l'autorité impériale et du peuple chrétien : un passage, d'ailleurs assez obscur, semble insinuer que ce jour était considéré comme marquant le début

1. *Praed.* 657 C. D. « ... nihil gratiae conferre praeualet, nisi integerrimam ex ore eorum didicerit uoluntatem... Maius aliquid dicamus. Si etiam infirmitatis uis sermonis auferat facultatem, nullatenus poterit tacenti gratiae Dei copia ministrari : mentis enim secretum nisi linguae internuntio fuerit declaratum, consequi non ualebit gratiam. »

2. *Psalm.* 485 C « Quos cum sciamus aut turpes in factis aut iniustos in iudicio, tamen quia potentum amicitias copulantur, aut ipsi potentes sunt, hos in sacerdotio consecramus, HOS DIGNOS CLAMAMUS ET IUSTOS. » De ce passage on a conclu, bien à tort, qu'Arnohe était lui-même évêque, ou tout au moins prêtre.

3. *Psalm.* 506 C « Nos ergo constituamus diem dominicam in confrequentationibus usque ad cornua altaris » ; 459 B « die dominica amici domini gratulentur ... die dominica adoratur inter angelos uiuus. »

4. *Praed.* 615 C « Denique in ipsa authentica hebdomada Paschae inuenti sunt epulantes et porcorum carnibus trahentes conuiuia... » Haller, *Jovinianus*, p. 109, y a vu le dimanche après Pâques, et s'est mépris complètement sur le sens du passage.

5. *Ibid.* B « Quo lecto in media Romana id est ecclesia Lateranensi ... in ipso initio Quadragesimae, sancto Anastasio episcopo antistite. » Je n'ai nulle envie de revendiquer le caractère historique de ce passage ; encore est-il qu'on a eu tort de faire valoir à l'encontre la mention qu'il contient d'une réunion du clergé romain dans la cathédrale des papes, presque un siècle avant le « premier synode du Latran » proprement dit. Elle n'a pas été la seule, assurément.

d'une nouvelle année ¹. Mais il y avait d'autres solennités, celle de la Nativité du Christ, par exemple, avec laquelle coïncidait la fête de la martyre Anastasie ² : la matrone romaine sainte Félicité devait aussi avoir la sienne, surtout dans les oratoires qui lui étaient dédiés ³, comme ces martyrs Processus et Martinien, dont Dieu avait de nouveau permis aux catholiques de célébrer la fête autour de leurs tombes, accaparées au temps de l'usurpateur Eugène (392-394) par des Tertullianistes venus d'Afrique ⁴. On lisait sans nul doute, dans ces réunions presque quotidiennes, les « Passions » des martyrs ⁵.

FORMULES DE PRIÈRES ET DE CHANTS. Les réminiscences de formules liturgiques sont très fréquentes dans Arnobe, et je m'étonne qu'on n'ait pas encore pris la peine d'en faire le relevé ; les indications qui vont suivre en donneront du moins une idée.

Commençons par le Symbole, qui contient le résumé des merveilles opérées par Dieu ⁶. Il va sans dire qu'Arnobe a dû employer habituellement le vieux texte romain. Cependant, il ne sera point sans intérêt de trouver groupés ici un certain nombre de passages qui renferment, soit des références formelles, soit de simples allusions, à quelqu'un des articles du Symbole :

1. « Serapion dixit : Ipsa fides tua quid credat, edicito. Arnobius dixit : Deum omnipotentem, omnium creatorem, unum credo. Serapion dixit : Hunc Deum, quem unum credis, unde nosti quod omnipotens omniumque creator sit ? » *Conf.* 241 B.

2. 3. « Symbolo universalis ecclesiae nos credere confitemur Christum Iesum filium eius unicum dominum nostrum, qui natus

1. *Psalm.* 413 D « Tunc inchoavit corona anni diem sanctum Paschae ..., festiuitate epulantur » ; 433 A « Sic erunt omnes dies iustorum, quomodo nobis semel in anno sanctus dies est Paschae » ; 482 C « Aegyptus totus mundus, licet in peccatis agens, tamen laetatur die sancto Paschae ... Incubuit enim timor super incredulos, et non sunt ausi sine feriis esse in ipso die : qui si non laetantur credentes Deum, feriantur timentes regnum et populum Christianum. »

2. *Ad Greg.* c. 5 « Merito te illo die caelos fecit Christus intrare, quo ipse descendit ad terras, et natalem passionis tuae cum suae adumptionis natiuitate esse permisit. » Cf. *Rev. Bén.*, XXVII, 160.

3. *Rev. Bén.*, *ibid.* Le pape Boniface I^{er} venait justement de donner des marques toutes spéciales de sa dévotion envers le sanctuaire de la martyre situé sur la Via Salaria. Cf. Duchesne, *Lib. Pontif.* I, 229.

4. *Praed.*, c. 86.

5. *Psalm.* 494 D « Cotidie legitur in ecclesia in conspectu Dei, quanta mala fecerunt Christo, apostolis et martyribus. »

6. *Psalm.* 430 D « ... in qua confessione narrantur omnia mirabilia eius, quae sancti symboli textus ostendit. »

est de Spiritu sancto et ¹ Maria uirgine » *Conflict.* 282 B ;
« ... negent simul cum eo unum esse, qui natus est de Spiritu
sancto et ¹ Maria uirgine. Serapion dixit : Iste qui natus est de
Spiritu sancto et ¹ Maria uirgine, ipse unus, an est alius ? » *Ibid.*
242 B ; « natum de Spiritu sancto et ¹ Maria uirgine » *Ibid.* 301 B.

3-6. « ... ibi natus... ibi passus, ibi mortuus, ibi sepultus, ibi
exsurgens a mortuis tertia die, ibi ascendit in caelos » *Psalm*
439 B.

6-7. « ascendit in caelum, sedens ad dexteram Patris » *Psalm.*
460 C.

4-8. « passus crucem... uere mortuus est, uere sepultus, uere a
mortuis tertia die resurrexit... Postea per quadraginta dies in
terris uisus est, ac sic adsumptus in caelum, sedet ad dexteram
Patris, uenturus ad iudicandum uiuos et mortuos » *Confl.* 308 B.

11-12. « dat remissam peccatorum » *Psalm.* 389 C ; « nullum
pene flumen est, in quo non data sunt remissa peccatorum ;
nulla aqua est, quae non protulit ex se animam uiuentem ad
uitam aeternam » *Ibid.* 466 C.

Nous trouvons aussi çà et là quelques allusions fugitives, mais
pourtant précieuses, au formulaire de la messe. Ainsi l'*Ad Grego-
riam* ² mentionne la réponse du peuple au *Sursum corda* de la
Préface ; d'après deux autres passages du Commentaire des
Psaumes, où le caractère de citation est plus accentué, il semble
que le prêtre disait plutôt au singulier *Sursum cor* ³, usage dont il
existe ailleurs des traces. Le *sancte Pater*, qui fait partie de la
Préface même et d'autres formules du sacramentaire, se rencontre
dans l'explication du Psaume 118 ⁴. Une autre expression, *ab
aeterna damnatione*, rappelle à la lettre la finale du *Hanc igitur* du
canon romain ⁵. Mais la particularité de loin la plus importante,
c'est, comme je l'ai dit ici-même ⁶, l'attestation, unique pour
l'époque, des derniers mots du récit de l'institution (*Qui pridie*) :
HAEC QUOTIESCUMQUE FECERITIS, IN MEI MEMORIAM FACIETIS ⁷.

1. Dans chacun de ces endroits, le texte imprimé porte *ex Maria*, mais contrairement
aux manuscrits, comme le fait remarquer B. Grundl, *Theolog. Quartalschr.* 1897, p. 531.

2. c. 25 « Sursum itaque corda, ubi nos habere respondimus, transferentes... »

3. *Psalm.* 523 D « Et sacerdotalis uox ad percipienda mysteria nobis omnibus cla-
mat : Sursum cor » ; 527 C « Audierunt enim sibi a sacerdotibus clamari : Sursum cor. »

4. *Psalm.* 516 D. « Verbum tuum cum ad nos uenerit, de sinu tuo, sancte Pater, num-
quam abscedit. »

5. *Confl.* 272 A « ... ab aeterna damnatione non potest liberari. »

6. *Rev. Bénéd.* XXIV (1907), p. 404-407.

7. *Psalm.* 497 B. J'ai aussi fait observer que ce même endroit contient peut-être une
allusion à la mention, dans l'anamnèse romaine au Ve siècle, de la nativité du Christ,
mention qui figure en effet à cette place dans certains manuscrits de l'Italie centrale
qui ont conservé, jusque très avant dans le moyen âge, plusieurs particularités de
l'usage romain antérieur à l'époque carolingienne.

Il se peut qu'en rappelant par deux fois la demande de l'Oraison dominicale : *Et ne nos induci patiaris in tentationem*, il reproduise par habitude le texte usité à la messe, cette forme étant aussi celle du *De sacramentis*, dont l'auteur, on le sait, se recommande volontiers de l'usage romain ¹. Enfin, il est permis de voir dans ce qui est dit de la coutume de « fléchir le genou », d' « incliner la tête à la bénédiction » une attestation de quelques formules analogues à celles que le diacre prononce encore de nos jours à certaines fonctions férielles de pénitence : *Flectamus genua*, et *Humiliate capita uestra Deo* ². Une autre formule, mais qui appartient au livre des Exorcismes plutôt qu'au Sacramentaire, c'est ce *iudicare saeculum per ignem* ³, dont on peut suivre la trace, très anciennement déjà, dans divers milieux ecclésiastiques, à partir de la seconde des épîtres et de l'Apocalypse qui portent le nom de Pierre ⁴.

Mais Arnobe est surtout précieux pour ses allusions à l'usage qu'on faisait de certains Psaumes et autres passages bibliques, dans la liturgie de Rome, dès la première moitié du V^e siècle. En voici une liste, qui est loin sans doute d'être complète :

✓. *Expectetur* du Cantique du Deuté. 32, 2 appliqué à l'attente de l'Incarnation ⁵.

✓. *Exortum est* du Ps. 111, à la Nativité du Christ ⁶, ainsi que le Ps. *De profundis* tout entier ⁷.

✓. *Iustificeris in sermonibus tuis* du Ps. 50, à la Passion ⁸.

✓. *Exultate Deo adiutori nostro* (Ps. 80), à la Résurrection ⁹; de même, le ✓. *Eduxit populum suum in exultatione* du Ps. 104 ¹⁰;

1. *Confl.* 315 A « Qui autem orat, et dicit : Ne nos induci patiaris in tentationem... » ; *Psalm.* 523 B « In eo sermonem nostrum orationis nostrae inclusit, ut clamemus, ne nos patiatur induci in tentationem, sed liberet nos a malo. » Le *De sacramentis* (Migne 16. 460 B) a : « Et ne patiaris nos induci in tentationem. »

2. *Praed.* 583 C « Quis hanc fidem habens sacerdotum benedictionibus caput inclinare desideret ? » ; 639 A « Si enim ita est..., nullus genu curuat Deo, nullus benedictionibus inclinat caput. »

3. *Psalm.* 494 D. « Ipse tunc manifeste ueniet iudicare saeculum per ignem. »

4. Cf. Montague R. James. « A new text of the Apocalypse of Peter » dans le *Journal of theolog. studies*, XII (1910), p. 54.

5. *Psalm.* 426 A « Expectetur, ait, sicut pluuia Verbum meum. Ergo quem in Deuteronomio iussit expectari sicut pluuiam, in Euangeliiis praesentauit sicut pluuiam. »

6. *Ibid.* 426 B.

7. 531 C. D.

8. *Ibid.* 397 D « Haec res in iudicio Saluatoris impleta est : uicit enim, cum iudicatus est in passione sua. »

9. 442 D.

10. 482 D « Ideoque eduxit populum suum in exultatione, in alleluia, in albis uestibus. »

les passages où il est parlé de « l'entrée dans la terre où coulent le lait et le miel », au baptême de Pâques ¹.

¶. *Exaltare super caelos, Deus* (Ps. 107), à l'Ascension ².

Ps. 138: *Domine probasti me*, tout entier à l'apôtre s. Pierre ; à son rôle de chef de l'Église, le ¶. *Exaltent eum in ecclesia populi et in cathedra seniorum laudent eum* du Ps. 106.

¶. *Collocet eum cum principibus populi sui* (Ps. 112), aux saints apôtre en général ³.

¶. *Dispersit, dedit pauperibus* et le reste du Ps. 111, au martyr saint Laurent et au récit de sa passion.

Ps. 137 en entier, aux fidèles défunts ; pareillement le Ps. 24.

Ps. 117 *Confitemini Domino*, au jour du dimanche ; Ps. 148, à l'office quotidien de l'aurore (= les Laudes) ⁴.

Ps. 127 *Beati omnes*, aux effets du Corps et du Sang du Seigneur dans les âmes.

Quiconque est tant soit peu familiarisé avec le répertoire de la liturgie romaine, aura immédiatement reconnu, dans chacune de ces applications, le motif inspirateur de tel psaume, de tel verset, de telle antienne, actuellement encore en usage aux différents offices de l'année.

A propos d'antienne, on discute sur l'époque à laquelle la psalmodie chorale antiphonée pénétra à Rome. Le plus ancien texte qu'on pût alléguer jusqu'ici sur ce sujet n'est que du VI^e siècle : la seconde édition du *Liber pontificalis* attribue au pape Célestin (422-432) l'usage de « psallere ANTEPHANATIM ». Mais ce témoignage est assez tardif, et a donné lieu à des interprétations contradictoires ⁵. En voici un autre, d'où il résulte sûrement que, vers l'époque de Célestin, on connaissait à Rome la coutume de chanter avec antiennes ; il se lit à la fin du commentaire du Ps. 26 :

« *Credo quod uideam bona Domini in terra, non mortalium, sed uiuentium. Ad haec respondit IN ANTIPHONA Spiritus : Si ergo credis uidere bona Domini in terra uiuentium, Expecta Dominum, age uiriliter; confortetur cor tuum, et sustine Dominum.* »

1. 485 B « Ingredivimur enim per baptismum terram fluentem lac et mel. »

2. 491 C.

3. *Psalm.* 499 D « ... cum principibus, id est, cum apostolis, qui sunt principes populi Dei. »

4. *Psalm.* 566 C « Haec ad nos omnium uerba sunt : ad nos, inquam, qui cotidie huius psalmi tuba per totum mundum, mox ut coeperit aurora diei inchoare principium, uniuersa, quae in caelo et quae in terra sunt, ad laudandum et benedicendum Deum pronocamus. »

5. Cf. P. Batifol, *Hist. du Bréviaire romain*, 3^e éd. (1911), p. 53 sq.

Que d'observations intéressantes du même genre il y aurait à faire, au cours de ces quatre ou cinq opusculs d'Arnobé ! Il semble qu'on perçoive presque à chaque instant, surtout dans le Commentaire sur les Psaumes, quelque écho des vieilles formules romaines. Le *sumpsit exordium*, dont j'ai déjà précédemment signalé la fréquence ¹, est la finale de l'oraison de la fête du 29 juin ; d'autres passages rappellent la collecte de la Chaire de s. Pierre au 22 février ² : les mots *uno fonte baptismatis* 557 D, le *renatis fonte baptismatis* du jeudi de Pâque ; la formule du *Conflictus* 280 B, *Virgo concepit, uirgo peperit, uirgo post partum permansit*, plusieurs pièces de chant du temps de Noël. L'*Ad Gregoriam*, lui aussi, nous fournit les expressions *Verbera carnificum*, c. 5, commencement d'un répons des martyrs, et l'*argumentosa* c. 13, caractéristique d'une des antiennes de sainte Cécile.

Arnobé, du reste, j'aime à le répéter, témoigne à divers endroits de sa prédilection pour les Actes des martyrs. Le soupçon m'est venu plus d'une fois qu'il en avait pu écrire lui-même quelques-uns, il en était bien capable. En tout cas, il devait être tout pénétré de leur contenu, de leur manière, à en juger par les traits suivants, dont chacun présente quelque analogie avec les anciens documents relatifs au culte de sainte Agnès :

Psalm. 338 C « immaculatus Dominus... de immaculata uirgine. »

Ibid. 443 A « in psalmis et hymnis congaudete. »

Conf. 251 C « Pone tres pretiosissimas margaritas incomparabiles... »

Praed. 661 D « Corpus suum nostro corpori sociavit... Sanguinem suum... »

Ad Greg. c. 3 « Ostendite, ut in terris posita... »

Ibid. c. 5 « sidereas cum filiis cernatis sedes ingressas. »

Ibid. c. 16 « Cum iniuriam apud eum deposuero, uindex est : cum

Ambros. *De uirginib.* lib. 1, n. 4 « Immaculatus dominus immaculatam sibi famillam... »

Passio Agnet. Migne 17, 741 D « congaudete mihi, et congratulamini. »

Ibid. 736 A. B. « Tradidit auribus meis inestimabiles margaritas... Ostendit mihi thesauros incomparabiles. »

Ibid. B « Iam corpus eius corpori meo sociatum est, et sanguis eius... »

741 D « quem in terris posita... »

Ibid. « cum his uirginibus lucidas sedes accepi. »

736 C « Quem cum amauero, casta sum : cum tetigero, munda

1. *Rev. Bénéd.* XXVI (1909), p. 422 et 426.

2. *Psalm.* 421 C « ... accipiunt pontificium iudicandi et corripiendi, quasi qui clauas ciuitatis teneant » ; 494 C « pontificium dominandi » ; 534 D « soluendi ligandique potestatem ».

damnum ostendero, restaurator est : sum : cum accepero, uirgo sum. »
 si uulnus ostendero, medicus est : si
 tribulationes indicauero, consolator
 est. »

Ibid. c. 18 « Texant tibi auro textas uiduae. »

Ibid. c. 25 « Ecce iam conspicimus quod concupiscamus. »

Ibid. « inoffenso calle conscendant. »

Ibid. A « Induit me cyclade auro texta. »

Antiph. « Ecce quod concupiui, iam uideo... »

Passio. 740 C « spurcitas diaboli impolluto calle transiui. »

On me pardonnera de m'être étendu sur ce sujet avec un peu trop de complaisance, peut-être : Arnobe est, dès le V^e siècle, un type accompli de ce que sera le moine d'Occident, un chrétien vivant de la vie de l'Église et de sa liturgie sacrée.

*
* *

C'est surtout dans ce qui me reste à dire, que se fera constamment sentir la nécessité de posséder une édition critique d'Arnobe. Du fait que nous ne l'avons pas encore à cette heure, un certain nombre des détails qui vont suivre seront plus tard sujets à révision : je ne pense pas, cependant, que mes conclusions, dans les grandes lignes du moins, en doivent être notablement modifiées.

Commençons par nous faire une idée du texte biblique employé par Arnobe pour l'Heptateuque.

Gen. 9, 9 sqq. « Liber Geneseos ¹ loquitur, quod dixerit Dominus ad Noe et ad filios eius : *Ecce ego excito testamentum meum uobis, et semini uestro post uos, et omni animae quae uiuit uobiscum.* Item post alia dicit Deus ad Noe et ad filios eius : *Memor ero testamenti mei, quod est inter me et uos, et omnem animam uiuam.* Item uox Dei ad Noe et ad filios eius dicit : *Ponam arcum meum in nubibus caeli, et recordabor testamenti mei, quod est inter me et uos* » (Migne 270 C. D.)

Gen. 25, 23 : « In Geneseos libro de Rebecca dictum est : *Duae gentes et duo populi de tuo utero prodient, et populus populum superabit, et maior seruiet minori* » (Migne 634 A).

Exod. 23, 20 sq. : « Audi ad Moysen loquentem Dominum : *Ecce ego mitto angelum meum ante te ad custodiendum te in omni itinere tuo : obserua eum, et obaudi ei : nomen enim meum in eo est* » (Migne 269 C.).

Deut. 32, 2 : « *Expectetur, ait, sicut pluuia uerbum meum.* Ergo quem in Deuteronomio iussit expectari sicut pluuiam... » (Migne 426 A).

1. Arnobe emploie régulièrement cette forme au génitif : *Geneseos, hereseos*, etc.

Ibid. 13 : « Et in cantico Moysi dicitur : *Fluxit eis mel de petra, et oleum de solida petra* » (Migne 265 A).

Ibid. 15 : « Sic tu ~~me~~ a ieiunio reuocare contendis, quasi nesciam *pinguem factum Iacob, incrassatum et dilatatum, dereliquisse Deum qui fecit eum, et recessisse a Deo salutari suo* » (Ad Greg. c. 14).

Ios. 5, 13 sq : « Legimus in libro Iesu Naue, quod illo tempore cum Hiericho continuum iniret praelium, *uidit hominem stantem contra se, et gladius in manu eius ; cumque accessisset ad eum, dixit ei : Noster es, an aduersariorum ? Qui respondens ait : Ego sum dux fortitudinis Dei* » (Migne 270 A).

Les citations du Cantique du Deutéronome ne prouveraient pas grand'chose à elles seules : en certaines églises, on continua à se servir, pour ce cantique comme pour plusieurs autres, d'un texte antérieur à la Vulgate, bien des siècles après l'adoption de celle-ci. Mais les autres passages de la Genèse, de l'Exode et du livre de Josué suffisent à prouver qu'Arnobé se servait habituellement d'un texte autre que la version hiéronymienne. Passons aux livres des Rois.

1 Rois 2, 35 : « Ephrathæus Helcana, qui caput regalium uoluminum tenet, pater est Samuelis, in quo audiuius uocem Domini dicentis : *Suscitabo mihi sacerdotem fidelem, qui iuxta cor meum omnia faciat ; et ipsi aedificabo domum, et ambulabit coram Christo in aeternum.* » Ainsi, Migne 533 D ; texte un peu différent, 270 C : « In Regum libro primo ad Samuelem loquitur Deus, dicens : *Suscitabo mihi sacerdotem fidelem, qui omnia ex corde meo faciet.* »

1 Rois 5, 6. 9 : « Percussit, inquit, omnes inimicos *in secreto natium eorum, tantaque murium copia extitit, ut nullus eorum esset, cuius anus non a muribus roderetur ; ita ut, sicut dicit liber primus Regum, exirent prominentes extales eorum.* » (Migne 438 sq.)

La nature composite de ces deux citations me laisse l'impression qu'ici, tout en suivant l'ancienne version, Arnobé connaît cependant et utilise aussi le travail de s. Jérôme : c'est ce qui résulte, notamment, des coïncidences verbales *iuxta cor meum, in secreto natium, prominentes extales eorum*.

Pour le Psautier également, bien qu'il fasse usage d'habitude du Psautier Romain, il prétend néanmoins connaître ce qu'il désigne sous le nom d'« hébreu »¹, et aussi « ce que chantent les

1. *Psalm.* 389 D « Hebraeus dicit : *Adiuuabit eam deus mane diluculo* » ; 413 A « In Hebraeo non habet nec Ieremiam nec Aggaeum, nisi solum Dauid. »

Grecs ¹. » Il cite quelque part, comme étant le « propre psaume » de David, le ps. apocryphe 151, ce que n'ont pas compris les éditeurs ².

Nous avons, des Proverbes, un fragment intéressant du ch. 8, vers. 22 sqq. (Migne 261 A. B); ce n'est pas non plus notre Vulgate actuelle :

Audi totum caput huius loci... : *Dominus creavit me initium uiarum suarum in opera sua : ante saeculum fundavit me, priusquam terram faceret, priusquam poneret abyssos, priusquam produceret fontes aquarum, priusquam stabiliret montes : ante colles genuit me ...* Unde et sequitur : *Cum parabat caelum, simul cum illo eram ; et cum segregabat sedem suam, quando super uentos fortes faciebat in summo nubes, et cum certos ponebat fontes sub caelo ; et cum fortia faciebat fundamenta terrae, cum ipso eram cuncta componens, ad quam gaudebat in faciem meam, cum laetaretur orbe perfecto.*

Du Cantique des cantiques 2, 13 sq. (Migne 265 B) :

Et in Cantico Salomonis Spiritus sanctus inuitans ad se Ecclesiam, dicit : *Veni ad me, proxima mea, sponsa mea, formosa mea, et in uelamento petrae continuatae muro.*

De la Sagesse 1, 4 (Migne 262 C), cette citation peut-être faite de mémoire :

... *quia in sordidam animam non intrat sapientia, nec habitare potest in corpore subdito peccatis.*

Donc, pour les livres sapientiaux comme pour les livres historiques, Arnobe persiste à donner la préférence aux textes en usage avant les dernières traductions faites par s. Jérôme. Et il en est de même des Prophètes, grands et petits, comme on le verra par les citations suivantes :

Is. 6, 1. 9. « *Isaias propheta dicit : Vidi Dominum sedentem in thronum excelsum, qui dixit mihi : Vade, dic populo huic : Videntes uidebitis, et non uidebitis.* » Ainsi Migne 307 B ; puis, quelques

1. *Psalm.* 518 A « *Sit anima mea in manibus tuis semper, et legem tuam non obliuiscar. Et hoc stat, quod Graeci canunt, Anima mea in manibus meis semper* » : 552 C « *Dissipata sunt ossa nostra secus infernum. Graecus dicit, ossa eorum* » ; 553 A « *Sic enim in Graeco psallitur : Dirigatur oratio nostra in conspectu Dei sicut thymiana* » ; 562 B « *Nec in tabernaculis uiri beneplacitum est ei, id est, in confidentia habitationis suae. Unde et Graecus non dicit in tabernaculis, sed in tibiis.* »

2. *Confl.* 270 A « *Dauid quoque in suo proprio psalmo sic dicit de Deo : Ipse misit angelum suum, et tulit me de ouibus patris mei, et unxit me unctione misericordiae suae.* » L'édition de Migne indique faussement Ps. 77, 70. C'est à ce même passage du Ps. 151 qu'est emprunté le second Répons du livre des Rois, au Bréviaire Romain : *Deus omnium exauditor est, etc.*

lignes plus bas : « Isaias dicit : *Vidi Dominum Deum omnipotentem Sabaoth sedentem super thronum et dicentem mihi* » etc. On voit combien librement Arnobe manie sa Bible; mais on voit aussi qu'il a sous les yeux ou dans la mémoire un tout autre texte que celui de la Vulgate.

Ezechiel. 1, 26 : *Vidi super thronum quasi figuram hominis* (Migne 270 B).

Ibid. 9, 3[?] *Vidi ascendentem desuper cherubim uocantem ad se hominem, qui indutus erat podere, qui cinctus erat super lumbos suos zona aurea* (ibid.).

Ezech. 28, 12-19 : *Tu eras consignatio similitudinis et corona decoris, in deliciis paradisi Dei fuisti, omnem lapidem optimum habens in te : sardium et topazium, et smaragdum et carbunculum, et sapphirum et iaspidem, et ligurium et achaten, et amethystum et chrysolitum, et berillum et onychinum; et auro implesti thesauros tuos, et apothecas tuas in te. Nam ex qua die creatus es tu, cum cherubim posui te in monte sancto Dei, et factus es in medio lapidum igneorum, et abisti sine macula in diebus tuis, ex qua die creatus es tu, donec inuenirentur iniquitates tuae in te a multitudine cogitationis tuae. Implesti enim promptuaria tua iniquitate, et peccasti, et uulneratus es a monte Dei : et eduxit te de cherubim, de medio lapidum igneorum. Exaltatum est enim cor tuum in decore tuo; ideo in terram proieci te in conspectu regum, et dedi te in traductionem propter multitudinem peccatorum tuorum et iniquitatem negotiationis tuae, quia contaminasti sancta tua. Et producam ignem de medio tui, et ipse ignis deuorabit te, et dabo te in cinerem super terram in conspectu omnium uidentium te; et omnes, qui te nouerunt inter nationes, contristabuntur super te. Ut prodigium enim factus es, et non eris amplius in aeternum* (Migne 310 sq.).

Dan. 7, 13 sq. *Vidi in nubibus caeli uenientem filium hominis ad ueterem dierum, et data est ei potestas regni*; 8, 16 *Stetit contra me quasi uisio hominis, et uocauit Gabrielem archangelum, et dixit ei ut doceret uisionem quam uidebam*; 10, 5 *Eleuau i oculos meos, et uidi, et ecce homo qui indutus erat bysso, et lumbi eius accincti erant auro*. Ces trois passages, col. 270 B.

Malach. 2, 5-6. « Item per Isaiam dicit Dominus : *Testamentum meum erit cum uita et pace. Lex et ueritas erit in ore eius, et iniquitas non inuenietur in labiis eius. In pace dirigens habitabit uobiscum, et multos conuertet ab iniquitate sua* » (Migne 270 sq.); ibid. 7 « Malachias autem dicit : *Labia sacerdotis erunt in eo, quia angelus Domini est* » (Migne 269 C).

Cela pour l'Ancien Testament. Si nous passons au Nouveau, nous constatons le même fait : Arnobe s'en tient encore au texte biblique en usage avant les derniers travaux de Jérôme.

Matth. 5, 22. *Omnis, qui irascitur fratri suo sine causa, reus erit concilio* (Migne 298 B); 11, 28 *Venite ad me omnes, qui labo-*

ratis et onerati estis, et ego uos requiescere faciam (col. 635 A. et 643 C); 16, 18 *Super hanc petram ae. e. m. et portae inferi non praeualebunt ei* (col. 263 C); 28, 19 sq. *Ite, baptizate omnes gentes in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti, docentes eos custodire omnia quaecumque mandavi uobis* (col. 497 C; Ad Greg. c. 22).

Luc. 22, 31 sq. *Petre, petit Satanas ut uentilet uos sicut triticum in area; ego autem intercessi pro te* (col. 490 A).

Jean 17, 3 *Haec est uita aeterna, ut cognoscant te unum et uerum Dominum, et quem misisti Iesum Christum* (col. 257 B); 18, 11 *Reconde gladium tuum in theca sua* (col. 455 B); *Reconde g. t. in tecam suam* (Exposit. in Euang.). Comp. « gladium... teca reconditum » dans l'*Ad Greg.* c. 13.

Act. 5, 3 *Quid utique conuenit tibi et uxori tuae mentiri Spiritui sancto? Non estis hominibus mentiti, sed Deo* (col. 307 C). Il y a ici une confusion évidente avec le v. 9. Ce qui est intéressant, c'est qu'elle se rencontre déjà, comme le fait remarquer Sabatier, dans le Commentaire de s. Jérôme sur Isaïe; et ce n'est pas la seule fois que les deux auteurs, si étroitement rattachés à l'Église Romaine, s'accordent dans des particularités de cette espèce.

1 Cor. 10, 4 *Patres nostri idem spiritale poculum biberunt: bibebant de spiritali consequenti eos petra: petra autem erat Christus* (col. 265 A); Gal. 3, 15 sq. *Hominis testamentum nemo irritum facit, aut superordinat. Abrahae dictum est: In semine tuo haereditabo omnes gentes. Non dixit « in seminibus » quasi in multis, sed « in semine tuo » quod est Christus* (col. 437 D); Philipp. 3, 14 *Ego cotidie festino, et ad brauium supernae uocationis extendor* (col. 643 A).

Jacques 1, 2-4 *Omne gaudium existimate, fratres, cum in temptationibus uariis incideritis, scientes quod probatio patientiam operatur, patientia autem opus perfectum habet, ut sitis perfecti et simplices in conspectu Dei* (Ad. Greg. c. 1.); *Omne gaudium existimate, fratres, cum in temptationibus uariis incideritis* (Psalm. 366 C); 1 Pierre 5, 8. « *Petrus apostolus clamat: Vigilate, quia aduersarius uester sicut leo rugiens circuit aliquem uestrum transuorare festinans* » (col. 643 B); *circuit quaerens ut transuoret* (640 A); 1 Jean 2, 16 *Omne enim quod in mundo est, concupiscentia oculorum est, et ambitio saeculi, quae non est a Patre* (col. 520 A); 2, 18 *Pueri, nouissima hora est* (col. 417 B).

Ces quelques extraits, pris un peu au hasard, suffiront pour donner une idée générale de la façon dont Arnobe cite habituellement l'Écriture. Plus tard, quand nous aurons entre les mains une édition à laquelle on puisse se fier, il y aura lieu d'examiner chacune des citations plus en détail, à cause des indications qui peuvent en résulter sur la version biblique en usage à Rome avant l'acceptation officielle de la Vulgate.

Avant de passer à autre chose, il me faut encore dire un mot de certains traits propres à nous renseigner sur la façon dont notre auteur comprend et pratique l'exégèse.

À l'instar de son contemporain, le pseudonyme écrivain du *De induratione cordis Pharaonis*, et précisément à propos des mêmes textes, il insiste sur ce principe, qu'il faut toujours expliquer les endroits obscurs de la Bible à l'aide de ceux dont le sens est tout à fait clair ¹. Il compte « sept livres de Moïse » ², et admet qu'Esdras a codifié assez librement l'Ancien Testament, abrégeant, ajoutant, selon que Dieu l'y incitait ³. Et les trois évangiles dont il traite dans ses *Expositiunculae* se suivent dans cet ordre : Jean, Matthieu, Luc ⁴.

En fait de singularités de détail : l'étrange connexion imaginée entre la plaie des rats et celle des tumeurs à l'anus, dans le passage cité ci-dessus de 1 Rois, 5 ; la topographie défectueuse qui lui fait voir dans le Thabor et l'Hermon deux montagnes voisines de Jérusalem ⁵ ; la curieuse énumération des soixante-douze langues correspondant aux « mille générations » du Ps. 104 ⁶ ; les disciples Jacques et Jean traités de « petits » par rapport aux autres Apôtres ⁷ ; Madeleine et Marthe rangées parmi les « matrones » ⁸ etc.

*
* *

1. *Psalm.* 459 B. C. « Ea ergo, quae lucida sunt in scripturis sanctis, praeiudicium ab obscuris locis pati non debent... Habes in lucido positum, non esse personarum acceptionem apud Deum... Contra hanc in obscuro nascitur quaestio : *Iacob dilexi, Esau autem odio habui* ; et *Cui vult miseretur, et quem vult indurat, et multa similia* » Cf. *Friedest.* 633 A-D, et l'auteur du *De induratione cordis Pharaonis* dans *Revue Bénéd.*, XXVI (1909), p. 168 sq.

2. *Expos. in Euang.* 143, 33.

3. *Psalm.* 498 A « Vir Dei Esdras propheta cum recapitularet omnem legem, Dei nutu quaedam adiunxit. » Même assertion déjà, 413 A.

4. Voir l'article déjà cité d'André Wilmart « Un Anonyme ancien de X Virginibus » dans le n° 1 du nouveau *Bulletin d'ancienne littérature, et d'archéol. chrétiennes* (janv. 1911), p. 45.

5. *Psalm.* 454 D « Thabor et Hermon in eius nomine exultauerunt, cum uiderent habitatores horum montium Hierosolymis uicinorum infirmos suos saluari... » Remarque que parmi les merveilles accomplies sur ces montagnes il ne dit mot de la Transfiguration, bien qu'il eût parlé de celle-ci peu auparavant, col. 450 B, mais sans spécifier sur laquelle des « saintes montagnes » elle eut lieu.

6. Cette curieuse tradition des soixante-douze langues est également consignée dans le Clm. 3020 (prov. d'Andechs, XV^e s.), f. 124^v : « Nomina LXXXII linguarum, in quas diuisit Dominus populum uniuersae terrae in edificatione turris Babel » ; et, plus anciennement, dans le Commentaire anonyme du Psautier Romain, Clm. 3747 (prov. de la cathéd. d'Augsbourg, X^e siècle), fol. 101 ; « Circumamicta uarietate : id est, de septuaginta et duabus linguis. »

7. *Psalm.* 501 C « Benedixisti omnes timentes Dominum, eligendo apostolos pusillos cum maioribus. Ibi erant Iacobus et Iohannes cum maioribus, utique cum essent pusilli. »

8. Cf. *Rev. Rev.* XXVII (1910), p. 159.

Un coup d'œil rapide sur ce qui caractérise principalement le style et le vocabulaire d'Arnobé mettra fin à cette étude déjà trop longue.

La vivacité de ses impressions se trahit à première vue par le fréquent usage des exclamations :

O somnum ! 404 A ; O liberantem !... 426 D ; O piissimus saluator !... 443 B ; O argumentum iniustitiae !... O nouum pugilem !... O artificem luctarum !... *Ad Greg.* c. 4 sq ; O non ferendum mendacitatis articulum ! *ibid.* 13 ; Proh dolor ! *ibid.* 20 ; Heu me miserum ! *ibid.* 18 et 20 ; Vae mihi et mei similibus ! 552 A 658 A ; Age nunc 563 B. *Greg.* c. 24, etc.

par des apostrophes véhémentes :

Quaesio te, agonista fortissime... Dicas forte, o auditor... 462 B. C ; o christiane 510 A. 533 B. 553 C ; o magister christianissime 526 A ; Audi, carissime 508 B ; Vos, o catechumeni 536 C ; Quid nunc facimus, Nouatiane ? 545 A ; Nota tibi, praedestinate 563 B. 636 C ; Nota tibi, christiane 505 A ; O sancta mater ecclesia 627 B ; O beate Paule apostole 634 A ; O sanctissime praedestinator 646 D ; Mihi crede... *Greg.* 18. 19. 20, etc.

par des répétitions, des assertions fortement inculquées, des rappels à l'attention :

Pinge, pingé 519 B ; Nemo est qui nesciat 246 C. 327 C. 545 C ; Si ita est, immo quia ita est 244 C. 246 B. 505 B. 556 B. 637 B. 672 B. *Greg.* c. 6 ; Volo respicias 484 C ; Nolo me ducas 243 B ; Nolo me tollas 276 C ; Nolo timeas... Nolo existimes *Greg.* c. 1. 14 ; Addo aliud 302 C. 303 A. 545 B ; Ausculta¹, etc.

par le recours abusif aux superlatifs de toute sorte :

tortuosissimis nodis 258 B ; O piissimus saluator et euidentissimus reparator 443 B ; agonista fortissime 462 B ; domum gloriosissimam 464 A ; magister christianissime 526 A ; psalmista sanctissimus 533 D ; semper uictoriosissimus fuit 646 A ; ad regem meum uictoriosissimum *Greg.* c. 16 ; Corpus suum uictoriosissimum 661 D ; sanctissime praedestinator 646 D ; christianissimi uiri *Greg.* c. 1. etc.

De même, son imagination, tantôt lui fait rechercher des métaphores et épithètes dont plusieurs sont remarquables par leur singularité :

1. Un grand nombre de fois : cf. *Rev. Bénéd.* XXVI, 422, 430 ; XXVII, 166. Il est à remarquer que, pour éloigner l'idée de doute, Arnobé emploie constamment *sine dubio* jamais *absque dubio*.

camo sententiali 365 D ; nox quaestionum 459 B ; fenestras animorum, intelligentiae 252 B ; altitudines apostolorum 427 A ; uitiorum uentilationes 432 A ; aurum pudicitiae, argentum bonae conscientiae 440 C ; de uncino obiectionis 508 C ; continentiae calamellis 570 A ; Apostolus, legisperitus noster 634 C ; iurisperiti Pauli responsa *Greg.* c. 25 ; magistrum militum Paulum *ibid.* c. 17.

tantôt le porte à personnifier les vertus et les vices : la miséricorde et la vérité sont des « amies très chères » 409 A ; la grâce, une « jeune fille de toute beauté, » qui « a pour père le souverain roi » 658 D ; la chasteté, une sœur ; la gravité une mère *Greg.* c. 25 ; les différents vices, autant de soldats au service du démon, etc.

C'est aussi sans doute l'imagination qui lui inspire cet attrait pour des énumérations, parfois fantastiques : des soixante-douze langues 481 A. B, des dix cordes de la cithare 366 D, des vingt-cinq voies du Seigneur 261 C sq., des huit tropologies ou similitudes 266 sqq., des douze onces du cœur 542 D ; pour ces théories impressionnantes de personnages bibliques, d'Abel à Josué 528 C. 650 B, de Moïse à Samuel 521 B, de Sara et Rebecca à Marthe et Madeleine *Greg.* c. 2.

D'autre part, il sait faire montre çà et là d'un certain savoir littéraire, soit par des étymologies et des définitions plus ou moins risquées¹, soit par des axiomes empruntés à tel ou tel auteur², soit enfin par des expressions plus recherchées, des jeux de mots ou assonnances³, qui tranchent sur la simplicité habituelle et voulue de son style.

Quant aux incorrections de langage qu'on a quelquefois reprochées à Arnobe, plusieurs sont simplement des particularités du texte biblique, notamment du Psautier, qu'il avait à expliquer : par ex. *floriet, deteriorare* etc⁴. Il en reste déjà assez, sans cela, à son passif. Je me bornerai à signaler les suivantes :

1. *Psalm.* 421 D « Puteus a potando dicitur » ; 495 C Diplois est siue chlamys quadruplici amictu, siue quaecumque alia species, quae inante duplex est, et a tergo duplex. »

2. *Psalm.* 518 C « Age quod agis » ; 347 A « Usitata nullo sententia dicimus : Cum quo aliquis iungitur, talis erit » ; 532 B « Usitata nullo sententia est, quae dixit, iuxta mores domini familiam constitutam » ; *Greg.* c. 11 « Veritas odium parit ».

3. « Hactenus dixerim... » *Praed.* 596 B etc. ; *Psalm.* 508 A « Legentem noluit negligentem : nam qui legit, si nesciat quid legat, negleget » ; *Greg.* c. 5 « Contempsit fortiter quod libebat... perferre uoluit quod dolebat » ; *ibid.* 12 « diuitias praeire fecero, non perire. » Cf. aussi « Christus uitis est, qui uitam... » *Exposit.* 6 in *Ioh.*, et « mendacitas... mendacitatis » *Greg.* c. 13.

4. Cependant, il a aussi employé pour son propre compte des formes comme *perient* 351 D : *odis, odias, odiebant* 359 C. 378 A. 429 D. 541 D ; *paenitemus, paeniteamus, puenituerit* 378 B. 486 D. 531 D. et *paeniteris, paenitetur, paeniteatur* 487 A. 531 D.

Genre des substantifs. *Ros* employé au neutre : « Nos ad illud ros attingimus, quod descendit in montem Sion » 537 B ; au contraire, noms neutres suivis d'adjectifs ou de participes masculins : « mansuetum pecus tuum, i. e. corpus tuum, et non recalcitrantem exhibes Christo » 533 B ; « non timeas... negotium perambulans in tenebris » *Greg.* c. 17 ; « Credo... praeium esse maiorem » *ibid.* c. 23.

Adjectifs. Complément du comparatif au génitif : « Non est Deus temporum posterior » 537 C ; « agriculturam, quae omnium artium est innocentior » 603 B.

Verbes. Subjonctif pour le futur : « Dicunt... Ego dicam eis... ; Dicunt... Ego respondeam » 550 C ; « Respondeam uobis ore catholico... » 671 B ; « ipsi tibi eius uoluntatem insinuent, ipsi te facient... » *Greg.* c. 17 ; « indicabunt tibi, et... diligenter insinuent » *ibid.* 25.

Constructions particulières au latin de conversation : « Dixit enim me quod Deum duos filios habere... adsererem » 278 C ; « Iudaei uidentes Dominum... hominibus subuenientem, ira erat in illis » 404 D ; « Probatum est quod omnes dii gentium..., habitarent in eis daemonia » 464 B ; « Ii ergo qui irrident legem Dei nostri, his eos sacrificamus » 486 C ; « Habes unde uincere » 526 A ; « ut non inueniat quem punire » 632 C.¹

Il ne me reste plus qu'à donner un aperçu sommaire de ce que les œuvres d'Arnobé offrent de plus intéressant au point de vue lexicographique. J'ai suivi le plus possible la classification adoptée par H. Goelzer dans son *Étude sur la latinité de s. Jérôme*.

I. Substantifs. Noms de personnes en-*tor* et en-*trix* :

adimpletor 521 C ; amator 447 A etc ; circuitor 641 D ; confabulator *Greg.* 2 ; conseruator 428 D ; dedicator 521 C ; domitor *Greg.* 17 ; explanator 425 D ; interrogator 304 B ; lucrator 455 C ; metator 620 C. 667 C ; nutritor 355 D ; obiecto 261 B ; praedestinator 646 D ; principator *Euang.* 132, 26 ; reparator 443 B ; saluator 443 B etc ; tractator 418 A. 618 B. 640 C ; uituperator 559 C.

commentatrix *Greg.* 17 ; cultrix *ibid.* 25 ; debitor *ibid.* 6 ; praedicatrix 629 B ; rector *Greg.* 25.

Noms de choses :

en — *ium* : blasphemium 585 B. 637 D. 638 A ; feniseicum ? 418 B ; participium 567 A. 659 D ; pontificium 421 C. 494 C.

en — *mentum* : inuitamentum *Greg.* 19.

en — *tio* : castificatio 354 A ; causatio 470 B ; locupletatio 513 C ; oblitio 509 B ; prophetatio 413 A ; uaticinatio 448 D ; uentilatio, ones 273 A. 432 A.

1. Plusieurs de ces constructions se remarquent déjà dans les *Tractatus* ou Homélies des. Jérôme. Cf. Arthur S. Pease, *Notes on St. Jerome's Tractates on the Psalms* (*Journal of Biblical Literature* XXVI, 2. 1907. p. 107 sqq.).

en — *tura* : impostura 426 D. 508 C ; paratura 404 A.

en — *culum* : adminiculum 314 A. 505 D. 526 A. 583 D. 648 D. 665 B. *Greg.* 12. 13 (bis), etc ; retinaculum *Greg.* 23.

en — *orium* : salutatorium *Greg.* 19.

en — *atus* : arbitratus 294 C. 410 B. 663 D. etc ; rotatus *Greg.* 12. 25.

en — *ia* : adseuerantia, ae *Greg.* 13 ; inscientia, ae *ibid.* 20 ; nocentia, ae *ibid.* 4.

en — *tas* : aduersarietas (alicuius) 628 B ; annositas 273 A. 364 A ; christianitas *Greg.* 23 ; damnabilitas (alicuius) 666 D ; dealitas 274 C. 279 B. 287 C. 294 A. 302 A (bis). B. 303 B ; exsecrabilitas (uestra) 444 C ; generositas 659 B. *Greg.* 2 (ter) ; grandaeuitas 537 C ; inaccessibilitas 546 A ; impossibilitas (uestra) 327 D. 644 A : cf. Reg. Bened. c. 68 ; intemporalitas (alicuius) 301 B ; inuisibilitas 277 C ; liberalitas, ates 566 D ; nobilitas, ates *Greg.* 2 ; pretiositas 251 C. 252 B. 409 D ; rationalitas 273 B ; singularitas (= vie célibataire) *Greg.* 23 ; specialitas 645 C ; taciturnitas 327 C. 395 B ; tenebrositas 477 A. 513 A ; uarietas, ates (= caprices) *Greg.* 5. 18.

en — *tudo*, — *edo* : caecitudo *Euang.* 133, 22 ; paenitudo 362 D. *Greg.* 21 ; grauedo 566 B ; nigredo 418 B. 426 B. 431 B. 470 D. 562 B. *Greg.* 19.

Adjectifs et participes pris substantivement :

barbaricum 542 A ; catholica 599 C¹ ; dubius *Greg.* 23 ; latuarius *Greg.* 12 ; religiosus 488 D. 508 B ; remissa (peccatorum) 389 C. 466 C ; susceptus (opp. patronus) 381 B. 556 A.

Diminutifs :

calamellus 570 A ; seruulus *Greg.* 19 (ter) ; ancillula *Greg.* 18 ; aurola *ibid.* ; expositiuncula *Euang.* titre ; interpretatiuncula 633 D ; lucernula *Greg.* 12 ; mensula *ibid.* ; oratiuncula *Greg.* 10. 25 ; paupercula 283 B ; plebecula 531 A ; praefatiuncula 627 B ; puellula *Greg.* 18 ; quaestiuncula 480 D ; retiolum *Greg.* 13.

Adjectifs en — *ax* : dicax (iniuriarum) *Greg.* 16.

en — *alis*, — *aris* : iugalis 670 C. *Greg.* 7 ; maritalis 670 C. *Greg.* 1. 2. 4. 5. 6. 7 ; matronalis *Greg.* 17 ; palmaris (quaestio) 273 A.

en — *bilis* : anathemabilis 456 C. 464 B. 497 C. 540 C. 652 C. 660 A ; capabilis 281 B ; damnabilis 353 B. 436 B. 496 B ; inplebilis 281 B ; irremediabilis 353 C ; penetrabilis 281 B.

en — *icus* : authentica (habdomada) 615 B ; barbaricus 386 A. 541 A. 542 A ; piraticus *Greg.* 18 ; sodomiticus 492 A. B.

en — *osus* : calumniosus 563 A. 663 B ; criminosus 461 D. 496 C. 600 B. 631 D ; egestuosus *Greg.* 13 ; laciniosus 251 C. 481 A. 528 C ; tortuosus 258 B.

1. Encore un exemple à ajouter à l'art. « Catholica » de dom O. Rottmanner, *Rev. Bén.* XVII, 1 sqq.

Adjectifs composés : carniger *Greg.* 1 ; pedisequus, pedisequa 493 B. 526 B. *Greg.* 4. 5 ; quadrifarius 495 C.

Verbes dérivés de substantifs ou d'adjectifs :

bacchari 520 B ; centuplatus *Greg.* 12. 13 ; diadematus 534 B ; exiliari *Greg.* 19 ; filari 303 A ; nummatus *Greg.* 12 ; praeconari 465 B. 466 C ; querelari 433 D ; titulari 445 C ; uestigare 277 C. argutari (« exerceri a. est ») 510 A ; delirare 309 C. 596 B ; nigrare (actif) 431 B ; nigrificare (neutre) 418 B ; nouellare *Euang.* 143, 15 ; suauificare 478 C ; sublimare 337 A. 365 C. 492 C. 660 C. *Greg.* 18 ; tranquillari 438 D.

Verbes en — *scere* :

ardescere *Greg.* 18 ; aurorescere 271 B ; coalescere *Greg.* 19 ; ditescere *ibid.* 21 ; fulgescere 491 B ; grandescere 550 C ; iuuenescere *ibid.* ; mitescere *Greg.* 18 ; pauperescere 354 B. *Greg.* 21 ; pulchrescere 539 C. *Greg.* 7. 15. 18 ; reuiuiscere 485 D.

Verbes itératifs ou marquant l'intensité :

iterum reapplicare *Greg.* 19 ; reuendere 409 B ; perdissipatus 519 A ; exabundare 525 C ; condormire *Euang.* 133, 30.

Adverbes en — *ter* : expetenter *Greg.* 19 ; perpetualiter 524 D ; pluraliter 489 C. 668 D ; reprehensibiliter 469 A ; temporaliter 524 D ; uisceraliter 472 D. 669 A.

Adverbe composé : inante 495 C. 636 C (bis).

Emprunts au grec :

Substantifs : anastasis 352 A. 362 C. 428 A ; auxesis 436 D ; botryo 530 A ; cataclyzoma 252 C ; epibata, ae 477 D ; haeresiarcha 549 A ; historiographus 615 C ; psalmographus 338 C. 461 D. 477 C ; schema 488 ; strophus (uerborum) 277 A ; sympatriota, sympolita 298 A ; synedrium 241 A. 243 A. 264 A.

Adjectifs : alogius 585 B ; cenodoxus 651 C ; monogamus *Greg.* 24 ; orthodoxus 495 B. 528 D.

Mots hybrides : adtropare 377 A ; agonista 462 B ; commatice 481 A ; epitomare 586 B ; holoserica *Greg.* 18.

Mots rares, exotiques, employés avec une fréquence ou dans un sens peu ordinaires, ou offrant une autre particularité quelconque :

ANTECESSIO (= ce qui précède?) : in antecessione huius psalmi aliquanta transiui 430 D. Peut-être faut-il lire *in antecessore* : cf. 439 D sq. 456 D.

APICES très fréquent, pour signifier les écrits inspirés par Dieu. Cf. *Rev. Bén.*, XXVI 422 - 426.

ARTICULUS (= langage, proposition) : O non ferendum mendacitatis articulum ! *Greg.* 13.

CALAMELLUS (= chalumneau) : continentiae calamellis Deo sonos mellifluos exhibemus 570 A.

CATTA (= chat) : sed et cattae noctium nullum patiuntur obscurum 546 C.

COLLIBERTUS : rogans te doceri a domino, quid doceas collibertum discito 510 A.

FLOS: anima tabescat, non habens florem corporeum 379 C; huius lucis florem capere *Greg.* 19.

FOLLIS: in tympano, id est, in extensione follis nostri corporei 568 A.

NONNUS (« quod intellegitur paterna reuerentia » *Reg. Bened.* 63): ille qui sanctus uocatur et nonnus 486 C; sanctos nos uocamus et nonnos 552 A.

PALA (= van): Pala uero crucem demonstrat *Euang.* 136, 14.

SECTIO (= secte, hérésie?): nihil cum populo de sectionibus agitur 427 A. Cf. 526 D: nulla secta, nulla haeresis.

TENOR: recto (pour *recti*?) tenore auferri et dirigi 416 A; a recti tenore auersus 462 C; a recti tenore recesserunt 488 C; a recto tenore reuocabant 512 D; a rectiori tenore detorquet 526 D; recto tenore confiteri nomini tuo 554 C.

TIRONIA (= l'apprentissage de la guerre): Sicut tironia corpus exercet, ita animam diuina praecepta instituunt 509 B.

DUBIUS: Pereunt enim dubii, sed suo uitio *Greg.* 23.

CAPTIVUS (= méchant, *ital.* cattiuo): a captiui barbari filia exhonoratam *Greg.* 2.

CLAUSUS (= obscur, difficile à comprendre): Aperi quod dixeris, quia clausum est 249 A.

TOTUS, au pluriel, suivi d'un adjectif numéral: totos tres lapides 252 A; toti tres 254 A; totae tres istae librae 262 B; totas duodecim uncias 542 D.

VANUS: dixerunt, Vanus est qui timet Deum 371 B; ut fidelis uanus, infidelis uocetur urbanus *Greg.* 4.

ABUTI (= tourner en dérision): seruientium Deo paupertatem ridicule abutuntur, dicentes ... 558 A; ne personam cuiusuis peccatoris negligentissime abutamur 566 D.

ADSIGNARE, très fréquent, et avec des significations assez diverses: istae uiae uiginti quattuor, uiginti quattuor seniorum numerum adsignantes 262 B; duas esse substantias profiteor et adsigno 283 B; liberatorem nostrum solum hominem adsignas 288 A; pellit scandala, caritatem adsignat, ... adsignat fidem, amicum confirmat *Greg.* 16 etc.

APTARI: ut uiderer sciolus, et ... increpationi aptarer 509 A.

CRUCIARE (au propre, = mettre en croix): prosperum iter crucis suae fecit nobis ..., qui ideo cruciari uoluit 418 D.

CURRERE, sens particulier: pro ueritate currebat 641 B; ad hoc nos currimus hactenus, ut in suis opusculis ueritas ... cognoscatur *Greg.* 17; omnem scripturam ... ad hoc currere, ut Dei homines faciant uoluntatem *ibid.* 25, etc.

DEHABERE: ut nihil dehabeat, quo possit alius uerior aestimari 252 B; non dehabeat quod ingerat 294 C.

DISPUNGERE, l'un des termes favoris d'Arnobé: cf. *Rev. Bén.* XXVI, 426; XXVII, 166.

EXCREPARE: mugitum gemitumque inter suspiria excrepate 431 C.

FILARE : cum netur, aut filatur, aut torquetur lana 303 A.

INCURRERE, sens absolu : sicut quod scriptum non inuenies si quaeras, incurris; sic quod scriptum est si non inquiras, argueris 508 A; si, quid licet iam ignarus, incurreris, morieris ...; si nescius licet incurreris, non euades *ibid.* B, etc.

TRANSMIGRARE, actif : iumenta ... quibus illuc meas possim diuitias transmigrare *Greg.* 12.

Peut-être un jour, reprenant plus à fond cette étude philologique, quelqu'un parviendra-t-il à rattacher à l'œuvre d'Arnobé telle Passion de martyr ¹, telle homélie apocryphe des vieilles éditions latines de s. Jean Chrysostome ², telle pièce ancienne de l'hymnologie occidentale ³. Même sans cela, le moine écrivain mérite de prendre rang désormais auprès de celui qu'il appelle « son seigneur apostolique, le vénérable pape Léon ⁴ », parmi les témoins les plus intéressants de la tradition chrétienne, de la tradition romaine, au milieu du Ve siècle.

D. G. MORIN

1. Cf. ci-dessus p. 160, note 1.

2. Par exemple, le sermon *Dignitas humanae originis* (édit. Venise 1549, t. I, fol. 111-112) contient nombre de traits caractéristiques de la façon d'Arnobé; de même le discours *Qui sanctorum merita* (*ibid.* fol. 279). Et l'on se rappelle que, dès le VI^e siècle, le *Libellus ad Gregoriam* circulait sous le nom de Jean de Constantinople.

3. Je pense en ce moment à l'hymne *Deus aeterni luminis* (U. Chevalier, *Repert. hymnol.* n. 4415) et à ce vers de la strophe 5 : « Tu es prima anastasis. » Arnobé a de même : « In prima anastasi » 352 A. 362 C; « primae anastasis » 428 A.

4. « domnus meus uir apostolicus Leo papa uenerabilis. » *Conflict.* 319 A.

LETTRES DE BÉNÉDICTINS DE ST-MAUR.

(Suite ^{1.})

XXII.

D. Pierre Thivel à D. B. de Montfaucon

1722, 30 novembre.

Envoi des dessins des bas-reliefs de l'église de Flavigny, et de la vraie croix de Cîteaux ; annonce de son départ pour Dijon où il va aider D. Plancher.

P. C.

Mon Révérend Père,

J'envoie à votre Révérence les bas reliefs qui se voient dans l'église de l'Abbaie de St-Pierre de Flavigni ² sur trois piliers qui soutiennent l'arcade ou le cintre de la voûte du sanctuaire avec les lettres majuscules qui sont au-dessus de quelques panneaux. Il y a quelqu'une des figures qui ont eu quelque coup de marteau, mais les contours y restent. J'ai tâché de les dessigner le plus fidèlement et le plus correctement qu'il m'a été possible, et je crois leur attitude semblable. Il y a quelque morceau de la draperie qui a été aussi cassé, et je n'ai pas cru l'exprimer parce qu'on voit à peu près la suite. Le panneau qui est entre les deux boucliers paroît avoir été plein de lettres majuscules, mais elles ont été biffées à coup de marteaux, et il n'en reste entières que celles que j'ai marqué.

Pour donner une idée juste à votre Révérence, j'avois mis en perspective la situation des piliers et le sanctuaire, mais, par malheur, hier je répandis par mégarde notre cornet dessus. Je le remettrai au net et le lui enverrai avec le plan du chevet ou rotonde le plus tôt qu'il me sera possible. Je lui aurois envoyé plutôt ces bas-reliefs, si l'on m'avoit envoyé à Flavigni en sortant de Molesme ³, mais on n'a pû me permettre ce voyage que sur la fin d'octobre, et, à mon retour, il a fallu me préparer pour faire une exhortation le 21 du mois de novembre. J'ai envoyé à votre Révérence quelques impressions d'agathes et cornalines que j'ai

1. Voir *Revue bénéd.*, Janvier 1911.

2. Abbaye de la congrégation de St-Maur (Dép. Côte d'Or), relevée et restaurée au XIX^e siècle par le P. Lacordaire.

3. Abbaye de la congrégation de St-Maur, ancien dioc. de Langres.

pris sur une croix d'or de Citeaux faite à peu près et de la grandeur de celles de St-Denis. Toutes celles qui sont de Citeaux sont sur la carte ou sur du papier carré et coupé, celles de St-Bénigne ¹ sont sur du papier déchiré. Je serois ravi, mon Révérend Père, que mon ouvrage vous fût utile et agréable et qu'il me procurât l'honneur de sa bienveillance. C'est toute la récompense que je vous demande et la grâce de me croire avec un profond respect,

Mon Révérend Père,

Votre très humble et très obéissant serviteur et confrère,
f. P(IERRE) THIVEL, m. b. ².

De Tonnerre ce 30^e novembre 1722.

Votre Révérence a eu la bonté de me promettre quelques-unes de ses planches. Si elle veut avoir celle de me les envoyer par la messagère de Tonnerre, je lui aurai obligation.

En finissant ma lettre on vient de m'annoncer un ordre du R. P. visiteur ³ pour aller demeurer à Dijon pour aider en ce que je pourrai le R. P. Dom Urbin Plancher à son histoire de Bourgogne ⁴. Avant que de partir, je tâcherai de finir ce que Votre Révérence demande.

Au Révérend Père Dom Bernard de Montfaucon, Religieux Bénédictin de l'Abbaie de St-Germain-des-Prez à Paris ⁵.

XXIII.

Lettre du même au même

[1723] 4 avril.

Envoi de plans du chevet de l'église de Flavigny ; il dessine en ce moment les tombeaux des personnages les plus célèbres de la Bourgogne.

P. C.

Mon Révérend Père,

J'ai bien eu de la peine à trouver une personne qui ait voulu se charger des deux plans géométraux du chevet haut et bas de

1. St-Bénigne de Dijon, abbaye de la congrégation de St-Maur.

2. D. Pierre Thivel, né au Puy, profès à Vendôme le 5 août 1693, à l'âge de 19 ans, mourut le 18 juin 1728 à Ambronay.

3. D. Bernard Durand, nommé au chapitre général de 1720, prieur de St-Bénigne de Dijon en 1723.

4. D. Plancher publia l'*Histoire générale et particulière de Bourgogne*, 3 vol. in-fol. 1739-1748. Un quatrième volume fut publié en 1781 par D. Merle.

5. Ms. fr. 17712, f. 246-247.

l'église de Flavigni. N'ayant pas voulu vous les envoyer par les voitures publiques pour vous en épargner le port, afin que du moins, si vous les jugez indignes d'entrer et d'avoir place dans votre livre, votre Révérence n'ait pas le regret de les avoir payez plus qu'ils ne valent. Les plans sont exacts et fidèlement tirez. On a fait quelque changement dans leur ancienne construction. Je crois que c'est un reste de l'église que Warre ou Widerardus, fondateur ou restaurateur de l'abbaye de Flavigni, fit bâtir sur la fin du 7^e siècle ¹. Les changements que j'ai remarqué, je les ai lavez au rouge. Votre Révérence trouvera dans un morceau de papier que j'ai inséré parmi les deux plans les instructions que j'ai cru devoir lui envoyer. Je suis occupé présentement à dessigner les tombeaux des personnes considérables de la Bourgogne, les anciens sceaux et les portraits originaux qu'on trouve de ducs de Bourgogne de la première et dernière race. Si je trouve quelque chose de ce que votre Révérence me demande, je ne manquerai pas à le lui envoyer. On m'a assuré qu'il y avoit une colonne qu'on appelle les colonnes d'Hercole à 8 lieux d'ici, où il y a de très beaux bas reliefs et figures antiques ; si on veut m'y envoyer, je les dessignerai et les ferai tenir à votre Révérence. Je lui ai dit plusieurs fois que j'étois tout dévoué à son service, étant avec un profond respect,

Mon Révérend Père,

Votre très humble et très obéissant serviteur et confrère,
f. P(IERRE) THIVEL, m. b.

De Dijon ce 4^e avril.

Au Révérend Père Dom Bernard de Montfaucon religieux de l'abbaye de St-Germain-des-Prés à Paris.

f. 205. Explication des lieux où sont marquées les lettres... A, grand autel, B... C... G... Les deux chevets bas en haut sont voutez en arêtes, les voutes des deux cottes et dans les chapelles de la Ste-Vierge et de St-Pierre n'ont que douze pieds d'élévation sous clef. Celle qui est sur le grand autel et sur le trésor 75 pieds.

Par le plan géométral on voit assez la difficulté d'en faire l'élévation en petit et en perspective, l'exagone qui est au bout ne paroît point.

f. 206. Plan géométral du chevet inférieur de l'ancienne église de l'abbaye de Flavigni en Bourgogne. (Dessin de D. P. Thivel).

f. 207. Plan géométral du chevet supérieur (item).

1. L'abbaye de Flavigny aurait été restaurée par Widerad en 722, sur l'emplacement d'un monastère fondé par Clovis (*Gallia christ.*, t. IV, col. 455).

f. 205^v. J'en ai fait l'élévation (des deux chevets) et si votre Révérence la souhaite, je la lui enverrai après que j'en aurai tiré une copie pour Dom Urbain Plancher pour lui servir dans son histoire de Bourgogne ¹.

XXIV.

Lettre du même au même

[1724], 2 octobre.

Envoi de dessins d'antiquités trouvées à Dijon.

P. C.

Mon Révérend Père,

J'ai été très sensible à toutes les marques de bonté que votre Révérence me témoigne dans sa lettre. Je l'en remercie de tout mon cœur et la supplie très humblement de me les continuer. Je ferai tout ce qu'il me sera possible pour son service afin de m'en rendre digne.

Dom Jean Moniot ² doit vous faire voir la représentation de deux figures qu'on a trouvé enfermées dans le mur de l'ancienne église ; elles ont été placées, dans l'endroit où elles sont, longtemps après la construction de cet édifice, ne servant qu'à boucher deux jours qui éclairaient l'église souterraine. M. Thomassin, ingénieur du Roy et qui travaille aux Antiquités d'Autun ³, assure que la figure qui tient un gobelet et une ache est un Mercure, l'autre, parce que ce qu'elle porte de la main droite est mutilé, lui est entièrement inconnue. Si votre Révérence fait quelque état de ces figures, je lui en enverrai la reproduction fidèle aussi bien qu'un plan géométral de la rotonde plus grand et plus fidèle que celui qu'on lui a envoyé. Je suis avec un profond respect,

Mon Révérend Père,

Votre très humble et très obéissant serviteur et confrère,

f. P(IERRE) THIVEL, m. b.

De Dijon ce 2 oct(obre) ⁴.

1. Ms. lat. 11907, f. 203-207 ; la lettre occupe les f. 203-204.

2. D. Jean Moniot, natif de Bèze, dioc. de Langres, profès à l'abbaye de Vendôme à 18 ans le 30 septembre 1699, décédé le 20 août 1742 à l'abbaye de Corbie. Des lettres des 13 juin et 29 octobre 1722 de D. Jean Moniot à Montfaucon montrent que ce moine était aussi dessinateur et qu'il dessina pour Montfaucon le profil et la coupe de la vieille église de St-Bénigne de Dijon dite la Rotonde (Ms. fr. 17710, f. 267-270). Une autre lettre du 20 mai 1718 nous apprend qu'il collationna deux manuscrits de Cassien conservés à St-Bénigne avec l'édition de Gazet (1628) et copia les chapitres et les passages qui ne se trouvaient pas dans l'édition de 1628 (*ib.*, f. 265-266).

3. Quérard, *France littéraire*, t. IX, p. 447.

4. Ms. fr. 17712, f. 254-255. Même adresse que dans les lettres précédentes.

XXV.

Lettre du même au même

1724, 16 octobre.

Étonnement qu'il éprouve de ne pouvoir accompagner D. Plancher dans une tournée en Bourgogne.

P. C.

Mon Révérend Père,

J'attendois avec impatience le tems de la tournée que Dom Plancher ¹ devoit faire par la Bourgogne pour vous donner des marques de mon dévouement parfait en ce qui pourroit vous faire plaisir, mais je ne scai par quelle bizarrerie il m'exclut de l'honneur que j'aurois de l'accompagner dans ce voyage, et qu'il prend à ma place un jeune homme appelé Liébeau qui n'a pas les premiers principes du dessin, et qui est incapable de représenter avec correction et fidélité ce que Dom Plancher se propose de faire dessigner. Il a écrit au Très R. P. Général ² pour lui demander la permission de faire ce voyage et de s'associer ce jeune homme. Notre R. P. Visiteur ³ s'est étonné de ce choix et d'autant plus, que Dom Plancher aiant éprouvé ce que je pouvois faire, il m'avoit demandé au chapitre général pour lui aider : et qu'il lui a témoigné être très content de tout ce que je lui ai fait aussi bien que de ma conduite. D'ailleurs ce jeune homme, quand il seroit capable d'exécuter ce que D. Plancher a dessein de faire tirer, il ne le fera pas pour rien, puisqu'il se fait payer jusqu'à une ligne lorsqu'il écrit pour Dom Plancher. Cette course m'auroit été agréable et par rapport à votre Révérence, et parce que j'aurois eu occasion de m'instruire des antiquités de la province et d'apprendre quelque chose ⁴.

J'écris au Très R. P. Général pour lui marquer ma surprise d'un procédé si peu obligeant après les services que j'ai rendu à D. Plancher, et si votre Révérence vouloit bien lui en dire un mot, elle m'obligeroit. Au reste je serai toujours content pourvu que vous vouliez bien avoir la bonté de me conserver toujours l'honneur de

1. L'auteur de l'*Histoire de Bourgogne* dont il est question dans la lettre XXII. Voir sur son départ de Dijon Chomton, *Histoire de l'église St-Bénigne de Dijon*. Dijon, 1900, p. 290-291.

2. En ce moment Dom Denis de Sainte-Marthe.

3. Le visiteur de Bourgogne étoit alors D. Mathieu Hùe.

4. La lettre XXVII montre que D. Thivel accompagna D. Plancher.

sa bienveillance et de vos bonnes grâces et de me croire avec un profond respect,

Mon Révérend Père,
Votre très humble et très obéissant serviteur et confrère,
fr. PIERRE THIVEL, m. b.

De Dijon ce 16 8^{bre} 1724.

Dom Jean Moniot connoit ce jeune homme appelé Liébeau et pourra vous informer de sa capacité et de ce qu'on peut attendre de lui ¹.

XXVI.

Le même au même
1725, 2 avril.

Accusé de réception de douze feuilles envoyées par Montfaucon ; gravures de bas-reliefs de Flavigny.

P. C.

Mon Révérend Père,

J'ai reçu les douze feuilles que votre Révérence avoit confiées à fr. Bénigne Mole ², qui après les avoir perdues deux fois, elles sont venues enfin jusqu'à moi moienant quelque rétribution qu'on a exigé. J'aurois été très mortifié qu'elles eussent été perdues, quand elles ne seroient pas aussi belles qu'elles sont. J'estime trop tout ce qui vient de votre main et de votre bon cœur pour n'être pas sensible aux accidens qui pourroient m'en priver. Je remercie donc votre Révérence de l'honneur qu'elle me fait et de la bonté qu'elle a pour moi. Je souhaiterois avoir mérité l'un et l'autre ou du moins pouvoir lui faire connoître mes sentimens de reconnoissance et d'estime ; j'espère qu'elle m'en procurera quelque occasion en m'employant à son service en ce qu'elle me jugera capable, l'ardeur et le zèle avec lesquels je m'en acquitterai lui prouveront mieux la disposition de mon cœur à son égard que tout ce que je pourrois lui dire. Mon devoir m'obligeant à m'acquiter plutôt de mes très humbles remerciemens et à vous témoigner mes reconnaissances, mais le grand prieur de St-Vivant, mon ami, me faisant espérer de jour en jour qu'il partiroit pour Paris, j'ai cru que je ferois mieux

1. Ms. fr. 17712, f. 248-249. Même adresse que dans les lettres précédentes.

2. D. Bénigne-Denis Mol (Mole), né à Paris, profès à St-Remi de Reims le 4 août 1722, à l'âge de 21 ans, décédé le 10 juin 1740 à Mont-St-Quentin, diacre

de me servir de cette occasion que de vous faire payer le port de mes actions de grâces. J'ai été d'ailleurs fort indisposé d'un gros rhume et d'une fluxion sur la poitrine qui m'avoient mis en danger ; je commence à me rétablir et j'espère être dans peu en état de sacrifier mes veilles et mon travail pour le service de votre Révérence, si elle veut m'honorer des ses ordres...

I. P(IERRE) THIVEL, m. b.

De Dijon ce 2 avril 1725.

Si Votre Révérence vouloit m'envoyer par le présent porteur ce qu'elle a fait graver des bas-reliefs de Flavigni sur les mémoires que j'ai eu l'honneur de lui envoyer, elle m'obligeroit sensiblement et je lui aurois bien de l'obligation; cela m'épargneroit la peine de les refaire pour les donner à Dom Plancher qui me les demande ¹.

XXVII.

Lettre du même au même

1725, 30 août.

Dessin des tombeaux des ducs de Bourgogne enterrés chez les Chartreux de Dijon; autre dessin exécuté par Gillequin; antiquités rencontrées au cours de son voyage en Bourgogne à Réome, Flavigny, St-Germain d'Auxerre.

P. C.

Mon Révérend Père,

Je me ferai toujours un honneur et singulier plaisir de donner à Votre Révérence des marques de mon sincère attachement et de mon estime respectueuse en tout ce qui dépendra de moi. Si vous m'aviez temoigné vos désirs et vos intentions il y a un an en ce tems ici, vous auriez à présent ce que vous me demandez, n'ayant rien eu à faire depuis le mois de juin 1724 jusqu'au jour de notre départ de Dijon le 4^e de may 1725. Dom Plancher a fait dessigner les tombeaux des 2^{ds} Ducs de Bourgogne qui sont aux Chartreux de Dijon par un sculpteur de Dijon appelé du Bois. Il y a deux tombeaux, celui de Philippe le Hardi, et celui de Jean sans peur avec sa femme. Ces deux tombeaux ont leurs quatre faces et leurs effigies couchées sur les tombeaux. Dom Plancher ne fait dessigner qu'une face de chacun et la représentation des dits Ducs qui sont dessus. Cela lui a coûté 20 écus. Gislequin, peintre de Dijon, qui est sans

1. Ms. fr. 17712, f. 250-251. Même adresse que dans les lettres précédentes.

doute celui dont Votre Révérence veut parler, qui veut vendre 400 livres le dessein desdits tombeaux, n'a dessiné qu'un côté d'un tombeau, et il a été 3 ans à faire cet ouvrage; il a raison de les vendre si cher, s'il veut faire payer ses journées. Mais je doute fort qu'il le finisse, à moins qu'il ne trouve quelque facile et prodigue curieux. Ce dessein est à la vérité d'une longue haleine, les figures y étant multipliées à l'infini, et ce qui démonte le plus un dessinateur, ce sont les ornements gotiques du gout du 14^e siècle, la variété des feuillages et des petites pyramides. Enfin, mon Révérend Père, à mon retour à Dijon, je tâcherai de vous donner la satisfaction que vous demandez de moi, pourvu que le R. P. Prieur¹ veuille bien me donner la permission et le tems de vous témoigner mon zèle à vous faire plaisir. C'est ce qu'il ne refusera pas certainement, si vous voulez bien prendre la peine de lui en écrire un petit mot d'honnêteté; mais auparavant voyez si vous ne trouverez pas dans la Bibliothèque du Roy ou dans les cabinets des héritiers de M^r de Gagnières les desseins desdits tombeaux; il est seur qu'il les a fait dessiner quelques années avant sa mort, cela feroit plaisir à Votre Révérence et elle les auroit sans doute d'une meilleure main que la mienne.

Pendant le cours de notre voyage nous n'avons pas trouvé grand' chose au-delà du onzième siècle, excepté le tombeau de S. Jean de Réome², qui paroît avoir été fait à la fin du sixième siècle ou au commencement du 7^e, quelques figures à Flavigni, du même tems, de Clovis et Clotilde, à St-Germain d'Auxerre la bâtisse de l'ancienne église, ses colonnes et ses frises ornées de pans, de lions, de bœufs les queues entrelassées en laz d'amour, l'ancienne église de S. Julien que j'ai tout dessiné le plus exactement qu'il m'a été possible. J'ai dessiné aussi quantité de tombes et tombeaux soit d'abbés ou personnes seculières, les écussons armoriques. J'ai trouvé des tombes et tombeaux en relief d'écuiers avec un cote émailée, le casque et gantelet tout émaillé pareillement depuis la tête jusqu'aux pieds. J'en ai quatre ou cinq de la sorte, et ces tombeaux sont des enfans descendus de l'ancienne race royale des Ducs de Bourgogne de la maison de Frolois, de Jocourt, de Grignon etc. S'il y a quelque chose qui puisse vous agréer, je ferai mon possible pour vous l'envoyer. J'ai à faire à un homme qui ne me donne du repos ni jour ni nuit et continuellement à mes côtes pour voir ce que je fais.

1. D. Bernard Durand; voir lettre XXII.

2. Ou Moutiers-St-Jean.

Je prie Votre Révérence de m'accorder toujours l'honneur de sa bienveillance et de me croire avec un zèle très respectueux,

Mon Révérend Père,

votre très humble et très obéissant serviteur et confrère,

fr. P(IERRE) THIVEL, m. b.

D'Auxerre, ce 31 aoust 1725 ¹.

XXVIII.

D. Henri-Simon Chevalier à D. B. de Montfaucon

1728, 26 novembre.

Désir de retourner à Paris et de se livrer aux études; frayeur que lui inspire l'adhésion de tant de mauristes à l'évêque de Senez.

P. C.

Mon Révérend Père,

Je ne puis oublier l'honneur que vous m'avez fait autrefois de me prendre pour votre compagnon. Mais les difficultés insurmontables que j'ai rencontré de tous côtés pour retourner à Paris, même pour 24 heures, m'ont fait entièrement négliger les belles-lettres : quoique je sois très en état d'étudier. Pauvre moine de campagne, je me borne à quelque peu de théologie pour me soutenir dans les pas glissants, où sont tombés la plupart de mes confrères. Est-ce que une liste imprimée de 403 de nos confrères qui adhèrent à M^r de Senez ², qu'on promet de reproduire bientôt augmentée de 400 autres, ne vous fait pas peur ? Pour moi j'en tremble pour notre pauvre Congrégation. J'en suis saisi d'horreur. Je ne vous apprends rien de nouveau, et ne vous demande rien autre chose qu'un peu de part à votre amitié. C'est pour vous donner des marques de la mienne et de mon estime que je n'ai pas voulu laissé échapper l'occasion présente. Je suis toujours, au moins en spéculation,

mon Révérend Père,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

FR. HENRI SIMON CHEVALIER, m. b. 3.

1. Ms. fr. 17712, f. 252-253. Même adresse que dans les lettres précédentes.

2. D. Le Cerf parle de l'adhésion des Bénédictins de St-Maur à Soanen, évêque de Senez (*Histoire de la Constitution Unigenitus*, p. 148 et suiv.). D. B. de Montfaucon avait toujours pris parti pour Rome.

3. Henri-Simon Chevalier, né à Paris, profès à l'âge de 19 ans à Lyre le 22 septembre 1694, décédé à St-Wandrille le 27 octobre 1764. Dans le dossier 10173 de la Bastille

A Coulomb¹ : ce 26 de novembre 1728.

Au Révérend Père Dom Bernard de Montfaucon à l'abbaye... à Paris².

XXIX.

D. Prosper Tassin à D. B. de Montfaucon
1729, 18 juillet.

Signale les antiquités normandes qui pourraient servir d'illustration aux *Monuments de la Monarchie française* à Séez, Caen, Fécamp, Lisieux, au Bec, à Rouen.

P. C.

Mon Révérend Père,

Je suis charmé de rencontrer une occasion de vous marquer le profond respect que j'ai depuis longtems pour votre Révérence et la satisfaction que j'aurois de la servir en quelque chose. M^r Benoist, votre dessinateur, étant venu au Bec, m'a témoigné qu'il n'avoit pas pris une somme d'argent suffisante pour s'en retourner à Paris. J'ai emprunté quinze livres que je lui ai mises entre les mains, afin qu'il puisse continuer son voyage sans embarras. Vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de me les faire rendre par le Père Syndic de Rouen ou par quelque autre voye que vous jugerez à propos.

J'ai vu avec un extrême plaisir à Bayeux le premier volume des *Monumens de la Monarchie française*³. Si j'avois quelque autorité, notre bibliothèque en seroit bientôt enrichie. Je ne sçais si nous n'aurions pas en cette province quelques morceaux qui puissent vous servir. La statue de Henry I, 3^e fils de Guillaume le Conquérant, et celle d'Alix de Louvain, seconde femme du même Henry, faites de leur temps sont au portail de la cathédrale de Séez. On voit dans l'abbaye de St-Etienne de Caen une Cuisine qu'on dit être celle de Guillaume le Conquérant. C'est une espèce de tour carrée qui se termine en dôme couvert de grosses pierres, et ouvert en rond par le haut.

(Bibl. de l'Arsenal), il y a deux lettres de D. Pierre Thibault, supérieur général de St-Maur, à Dom H. S. Chevalier, religieux à Coulombs, des 11 et 28 novembre 1726 et une lettre de ce religieux du 5 décembre 1726 à Mgr Maffei, archevêque d'Athènes, nonce en France. D. Chevalier voulait quitter la Congrégation de St-Maur, pour aller chez les Chartreux, dans un ordre plus austère, et plus soumis à l'Eglise que ne l'était alors la congrégation à laquelle il appartenait.

1. Abbaye de Coulombs (Eure-et-Loir), de la congrégation de St-Maur.

2. Ms. fr. 17704, f. 129.

3. Ce premier volume parut en 1729.

Ce dôme vouté est porté par quatre piliers fort hauts et fort délicats. Aux quatre coins de la cuisine il y a quatre cheminées dont les tuyaux sont octogones. J'ai vu à Fécamp les portraits de Richard I et Richard II, Ducs de Normandie, peints au bout des chaires du chœur sur deux piliers, l'un du côté de l'Épître, et l'autre du côté de l'Évangile. Ils sont cachés par deux tableaux assés récents, qu'on a mis par devant pour conserver l'ancienne peinture. Je me souviens d'avoir remarqué au portail de l'église cathédrale de Lisieux les quatre Évangélistes qui ont les têtes des quatre animaux sous la figure desquels on croit que l'Écriture nous les désigne. S. Jean, par exemple, a une tête d'aigle etc. S'il estoit question d'églises et d'églises anciennes, votre Révérence scait qu'on n'en trouve point de plus magnifiques qu'en Normandie. Nous avons ici dans notre chapitre les tombes et les statues d'un comte du Neubourg, de sa femme et de son fils. M^r Benoist, à qui je les ay fait voir, vous en fera la description. La tombe du B. Herluin, notre fondateur, que la maison de Grimaldi reconnoist pour un de ses ancêtres, est de l'onzième siècle. Elle est couverte de figures fort grossières, dont plusieurs sont presque usées. La statue et le tombeau de Georges d'Amboise, ministre de Louis XI, sont dans la cathédrale de Rouen. C'est un des beaux morceaux qu'il y ait en France. On voit dans la même église la tombe du sénéchal de Brezé, fameux dans l'histoire. Je ne doute point que si on cherchoit dans nos chartriers, on ne trouvât beaucoup de sceaux où nos souverains sont représentés. Mais vous êtes trop bien servi, mon Révérend Père, pour que quelque monument considérable vous échappe. J'ai l'honneur d'être avec beaucoup de vénération

Mon Révérend Père,

Votre très humble et très obéissant serviteur et confrère,
fr. PROSPER TASSIN, M. B. ¹.

Au Bec le 18 juillet 1729.

Au Révérend Père, Dom Bernard de Monfaucon, religieux bénédictin en l'abbaye de St-Germain-des-Prés, à Paris ².

1. L'auteur bien connu de l'*Histoire littéraire de la Congrégation de S. Maur*.

2. Ms. fr. 17712, f. 236-237.

XXX.

Lettre de D. B. de Montfaucon à un correspondant
d'Allemagne
1738.

Renseignements sur les travaux d'un certain nombre de bénédictins de St-Maur ¹.

Jamdiu accepi literas tuas, Vir clarissime, aprilis 25^o datas, et literariae rei mole pene obrutus, vix tandem ad respondendum manum admovere potui, innumera pene a me expetis, idque etiam proscras-tinandi mihi causa fuit ; sed jam, cum plus otii nactus sum optatis tuis si possim faciam satis. Nam J(oannis) Chrysostomi opera omnia tredecim in folio tomis jampridem completa et absoluta fuere ². Et Bibliothecae Bibliothecarum novae pars indicis tantum typis danda superest ; propediem totum opus prostabit duobus in folio tomis amplissimis ³. Et cum plus otii nactus ero aliis edendis haud dubie operam dabo in fol.

D. Josephus Vaissete jam tres Historiae Septimaniae, de *Languedoc*, tomos cusos in publicum emisit Lutetiae Parisiorum ⁴ ; supersunt duo alii tomi qui nondum sub praelo sudant. Est enim Septimania amplissima omnium regni hujus provincia, in quo ego natus educatusque fui. In ea sunt archiepiscopi tres et episcopi novemdecim. Opus D. Vaissete magna accuratione concinnatum est.

D. Carolus de la Rue Origeni edendo dat operam, et duo jam primi tomi apud bibliopolas prostant ⁵ ; tertius sub praelo sudat, quartus et postremus sequetur.

D. Ludovicus L'Emeraut novam S. Ambrosii editionem curat, tribus in folio tomis, quorum primus sub praelo sudat ⁶.

D. Jacobus du Val et D. Maurice genealogiam familiae de Rohan, si parant, nondum typis dederunt ⁷.

1. On remarquera de suite que cette lettre est un brouillon, où se répètent souvent les mêmes formules latines.

2. L'édition de St Jean Chrysostome parut de 1718 à 1738.

3. La *Bibliotheca bibliothecarum* parut en 2 vol. in-fol. en 1739.

4. L'*Histoire générale de Languedoc* en 5 vol. in-folio, publiés en 1730, 1733, 1736 1742, 1745.

5. Les œuvres d'Origène en 4 vol. in-folio parurent de 1733 à 1759.

6. Les œuvres de S. Ambroise furent publiées par D. Jacques du Frische en 1686-1690. D. Lemerault en prépara une seconde édition, dont le premier volume seul fut imprimé (Tassin, p. 147).

7. D. Jacques-Étienne Duval et D. Morice furent appelés en 1731 aux Blancs-Manteaux pour travailler à cette Généalogie (Tassin, p. 679-680) ; elle est restée manuscrite. « Aujourd'hui ce manuscrit, qui a été dispersé à la Révolution avec toutes les autres

D. Maurice novam historiam Britanniae minoris parat, nondum praelo dedit ¹.

D. Urbain Plancher historiam Burgundiae praelo jam subjicit Divione in Burgundia ².

D. Pierre Sabatier. Ejus opus in Scripturam etc. jam sub praelo sudat a Rheims, Durocorturi Remorum ³.

D. Pierre Guarin a imprimé un Lexicon Hebreu ⁴. D. Nicolas Tournois y ajoute quelque chose et le fait imprimer.

DD. Toustain et Tassain Theodori Studitae operum multorum quae nondum publicata fuerant editionem parant Rotomagi in Normannia, sed nihildum sub praelo sudat ⁵.

D. Petrus Carpentier novam Glossarii D. Cangii editionem curat, tribus imo etiam forsitan pluribus voluminibus auctam, et postea novam Tertulliani editionem curabit ⁶.

D. Edmond Duret nihil emittit.

D. Martinus Bouquet collectionem Auctorum historiae Franciae.

D. Simon Mopinot jamdiu mortuus est ⁷.

D. Jean Hervin, disciplinae meae alumnus, rogatu episcoporum Galliae, Concilia omnia in Gallia celebrata colligere et postea typis mandare parat ⁸.

D. Alexis Lobineau historiam sanctorum minoris Britanniae absolvit et perfecit... ⁹.

[f. 197]. Maturinus le Vessier, qui nunc Berolini est, fuit olim

richesses de la bibliothèque de l'Hôtel de Soubise, se trouve à peu près intact entre les mains de M. Courajod, conservateur aux estampes nationales, qui a eu la bonne fortune d'en faire l'acquisition il y a quelques années. Dom Plaine, bénédictin de Ligugé, a publié une notice sur ce manuscrit dans la *Revue de Bretagne et de Vendée* v. (Note de M. Wilhelm). L'article de D. Plaine est intitulé: *L'Histoire généalogique de la maison de Rohan par Dom Morice. Relation du Voyage de D. Tuillandier en Bretagne.* (*Revue de Bretagne et de Vendée*, t. XXXII, p. 20-30, 89-102, 183-200). Nantes, Forest, 1872, 44 p. in-8°. L'exemplaire de M. Courajod se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque de la ville de Nantes, à laquelle il fut donné en 1880 (*Catal. des mss. des libl. de France, départements*, t. XXII, p. 273-276). Voir aussi aux Archives Nationales à Paris. MM. 758-759.

1. *L'Histoire ecclésiastique civile de Bretagne* parut en 1750; D. Morice l'avait fait précéder des *Mémoires pour servir de preuves*, 3 vol. in-fol., 1742, 1744, 1746.

2. Le premier volume de *L'Histoire générale et particulière de Bourgogne* parut en 1739.

3. Les *Bibliorum sacrorum Versiones antiquae* parurent en 1743.

4. Le *Lexicon hebraicum* parut en 1746 après la mort de l'auteur.

5. Ce travail n'a jamais été imprimé (Tassin, p. 708-709).

6. D. Carpentier quitta la congrégation de S. Maur en 1738.

7. D. Mopinot mourut le 11 octobre 1724.

8. D. Jean Hervin de Namur, profès à St-Remi de Reims le 10 mars 1721, ne poursuivit pas ce travail, qui fut continué par D. de Coniac et D. Labat.

9. *L'Histoire ou Vies des Saints de Bretagne* parut en 1723.

congregationis nostrae et hic nobiscum habitavit ¹. Jam vero licet congregationis nostrae non amplius sit, de illa semper cum laude loquutus est, et quosdam qui eam oppugnabant acriter scripto repulit.

Sextus tomus Annalium Benedictinorum sub praelo sudat ².

Nullum novi in Congregatione nostra qui germanicum idioma calleat, neque ego, etiamsi tribus fere annis in Germania fuerim ³ et Monasteriensem tractum, Vestphaliâ, Franconiam, Palatinatum et alias provincias percurrerim, atque in Planitie Mariendallensi octodecim annos natus cum Turenio duce summo contra Montecucillum pugnare paratus fuerim ⁴.

Quae Theodoricus Ruinardus de missione S. Mauri in Galliam dixit apud omnes ferme eos qui huic rei litterariae dant operam constat ⁵.

Quae de controversia nostra contra Dom. Languet, episcopum Suessionensem, dicta sunt minimi facio ⁶. Ego maxime episcopum illum confutavi, multaque scripsi, quibus probavi monasterium Compendiense nostrum jus episcopale a Summo Pontifice accepisse. Et

1. D. Mathurin Veyssière, né à Nantes le 4 décembre 1661, mourut à Berlin le 21 mai 1739. Il quitta la congrégation de St-Maur vers la fin de février de 1696. (Voir Jordan, *Histoire de la vie et des ouvrages de M. La Croze*. Amsterdam, 1741, p. 13, 14). La preuve de l'estime qu'il ne cessa, malgré son apostasie, de professer pour l'ordre bénédictin, se trouve dans Jordan, p. 83. Veyssière avait une affection particulière pour Montfaucon (Voir la préface de la *Relation d'un voyage littéraire fait en 1733*, p. 1). Sur cet apostat, on peut lire Fréd. Wiegand, *Mathurin Veyssière de la Croze als Verfasser der ersten deutschen Missionsgeschichte* (*Beiträge zur Förderung der christlichen Theologie*, VI, 1902, p. 267-290).

2. Ce sixième volume, achevé par D. Martène, parut en 1739.

3. Les mots neque ego... fuerim sont d'une écriture très fine en interligne.

4. Ce fut en 1673 que Montfaucon accompagna en Allemagne son parent, le marquis d'Hautpoul, capitaine de grenadiers au régiment de Languedoc et servit en qualité de volontaire dans l'armée de Turenne (Tassin, p. 586).

5. Il s'agit de l'*Apologie de la mission de S. Maur*. Paris, 1702.

6. Il s'agit de la controverse au sujet de l'abbaye de St-Corneille de Compiègne dont la mense abbatiale avait été unie en avril 1659 à l'abbaye du Val-de-Grâce; le conflit entre l'évêque et l'abbaye portait sur la juridiction spirituelle. M. Wilhelm, dans ses notes manuscrites, complémentaires du *Supplément* d'Ulysse Robert, dit à propos de D. Montfaucon et D. Vaissette: « On doit à la collaboration de ces deux savants religieux des recherches diplomatiques fort précieuses sur l'abbaye de St-Corneille de Compiègne. Ces recherches sont entrées toutes entières et ont été mises en œuvre dans un Mémoire judiciaire de l'avocat Cochin pour les religieux, prieur et couvent de l'abbaye de St-Corneille de Compiègne, congrégation de St-Maur contre Monsieur l'Évêque de Soissons... Le mémoire... débute par la note que voici: « Nota. Les matériaux de cet ouvrage ont été fournis par les deux savants Pères Dom Bernard de Montfaucon et Dom Joseph Vaissette à M. Cochin. » Tamizey de Larroque a publié, d'après une lettre de M. Wilhelm, une note curieuse sur le mémoire de Cochin (*Bénédictins méridionaux*. Bordeaux, 1896, p. X-XII). Ce mémoire se trouve dans les *Œuvres de feu M. Cochin*. Paris, 1757, t. VI, p. 216-443. Voir sur cette controverse le *Catalogue des factums et d'autres documents judiciaires antérieurs à 1790* par A. Corda. Paris, Plon, 1890, t. I, p. 514-516.

adjeci frustra episcopum illum tantam movisse litem, quando quidem Compendienses, tum prior tum monachi, omnes ipsi suum episcopale jus cedere voluerant iisdem conditionibus quibus res acta demum fuit : quae in hujusmodi lite ex utraque parte scripta sunt ingens in folio volumen efficerent.

Coeterum ea quae dicunt Eusebius Amort et *Acta Eruditorum Lipsiae* nihil omnino curo. Hujusmodi rebus si attenderemus, novae semper lites movendae essent.

Opusculum Mabillonii nostri inscriptum *La mort chrétienne à la reine d'Angleterre*, frustra quaesivi et diu operam dedi ut nactus ad te, Vir carissime, transmitterem¹. Verum mitto tibi vitam Mabillonii nostri a Theodorico Ruinardo ejus discipulo scriptam². Huic adjungo proœmium seu praefationem meam ad omnia S. Joannis Chrysostomi opera, itemque duas epistolas Jacobi Martini nostri contra Salmonium et quinque doctores qui nobis litem moverant³. Caeteris autem Sorbonicis Doctoribus multum displicuit

1. *La Mort chrétienne*. Paris, Robustel, 1702, in-12.

2. *Abrégé de la vie de D. J. Mabillon*. Paris, 1709, in-12.

3. Dom Jacques Martin donna en 1734 une nouvelle édition de deux lettres de S. Augustin trouvées par l'abbé de Göttweig, Godefroid Bessel, dans un manuscrit de son abbaye. Cette édition fut attaquée par cinq docteurs de Sorbonne dans une lettre latine adressée à Scipion Maffei. D. Martin répliqua par une lettre de 31 p. in-4^e adressée au Sénieur et aux docteurs de Sorbonne (Tassin, p. 685-686). L'abbé Mercier de St-Léger dans ses Annotations à D. Tassin (Bibl. nat. de Paris, Nouv. acq. fr. 808, p. 765-767) a complété les renseignements de D. Tassin sur cette controverse. En 1734, rapporte-t-il, cinq docteurs de Sorbonne (MM. Salmon, de St-Aubin, de la Lande, Digaultray et de Villevielle) adressèrent une lettre au marquis Scipion Maffei au sujet de leur *Index Sorbonicus* ou table générale de toutes les pièces anciennes éparses dans tous les recueils pour éviter des répétitions et citaient des exemples de Mabillon, Montfaucon, Martin qui avait publié deux lettres de S. Augustin, dont l'une se trouvait en grande partie dans les fragments d'Eugippius. D. Martin répondit. M^r Delalande, au mois de janvier 1735, répliqua par une lettre in-4^e de 48 pp. adressée au Général de la Congrégation de S. Maur, aux prieur et religieux de St-Germain, auxquels il attribuait la lettre de D. Martin, releva les assertions de D. Martin et signala de nouvelles erreurs de Mabillon, Martène et Durand. Avant cette réplique M. de Bacques avait aussi écrit une lettre de 9 pp. in-4^e au Supérieur général pour se plaindre de la réponse de D. Martin.

M. Prévôt, auteur du *Pour et du Contre*, avait attaqué les docteurs. On allait lui répondre, lorsque D. Bernard de Montfaucon écrivit à M. Salmon une lettre de 4 pp. dans laquelle il déclare que lui et ses confrères sans exception ont blâmé D. Martin, loue leur entreprise et promet de leur répondre sur S. Chrysostôme dans le 13^e volume. Il ajoute : nous attendrons le jugement des gens de lettres, « nihil curantes Trevoltianos illos qui officinam nostram a multis jam annis frustra lacesunt ». Les journalistes relèveront ce trait plus tard dans leur Journal.

La guerre paraissait terminée, lorsque D. Martin ayant appris que l'abbé Desfontaines travaillait à l'extrait des pièces du procès, lui envoya une lettre qu'il avait reçue de D. Martène et ainsi conçue : « Mon R. P. Je ne sçai personne que D. Bernard ait consulté quand il a écrit sa lettre à M. Salmon. Je sçai bien qu'il ne m'a pas consulté et s'il m'avait demandé avis, je lui aurais conseillé de ne le pas faire. Je ne vois pas que sa lettre lui fasse honneur etc. Ce 2 aoust 1735 ». On sait assez que Mercier de St-Léger

quod Salmonius talem suscepisset operam. Uno autem postea elapso anno Salmonis Sorbonae bibliothecarius obiit ejusque successor bibliothecarius ad me venit, mihique dixit : se sodalesque suos bene multos hanc susceptam a Salmonio contentionem non approbavisse ¹.

XXXI.

D. Joseph Montplé à D. Bernard de Montfaucon
1740, 25 janvier.

Avantages de sa nouvelle méthode de grammaire latine qu'il désire faire imprimer.

Mon Révérend Père,

Monsieur l'abbé de Beauteville m'a fait l'honneur de m'écrire que Votre Révérence a eu la bonté de s'employer auprès d'un des Messieurs de l'Académie pour tâcher d'obtenir de celle-cy l'approbation de la méthode que je me propose de donner au public, plus amplement que je n'avois fait cy devant ². Agréez, mon Révérend Père, que je vienne vous en faire mes très humbles remerciemens et que je vous demande la continuation de votre protection en faveur de cet ouvrage de charité. C'est une expérience de dix-huit ans qui m'en a fait connoître l'utilité et l'importance. Mais il a, je l'avoue, le malheur de rebuter d'abord le lecteur par la bizarrerie du jargon tout nouveau, qui en fait l'essentiel et le mérite. Il seroit à souhaiter que le lecteur le trouvât au premier coup d'œil aussi charmant et aussi agréable, qu'il l'est en effet et pour l'écolier et pour le maître, lorsque celui-cy s'en est fait une habitude et a accoutumé sa langue à le prononcer, son oreille à l'entendre, et son esprit à en saisir tout d'abord la signification. Si j'avois pu luy donner cette qualité, je ne désespérerois pas de voir avant ma mort, qu'on diroit de luy comme de l'œuf de Christophe Colomb, qu'on seroit surpris qu'il se soit passé tant de siècles sans trouver une invention aussi simple et aussi naturelle, pour apprendre aux enfans un nombre infini de principes, dont l'étude est la chose du monde la plus re-

n'aimait pas fort les Bénédictins de St-Maur (voir notre article, *Un adversaire des Bénédictins de St-Maur, Mercier de St-Léger dans Revue bénéd.*, XXVII, 1910, p. 95-102).

1. Bibl. nat. Paris, ms. lat. 11920, f. 196-197, brouillon de Montfaucon.

2. Il s'agit de la *Grammaire latine réduite en jeu de cartes ou de dés, ou l'art d'en enseigner les principes dans un an aux personnes de tout âge*. Paris, Toulouse, 1745, in-4o (Tassin, p. 722).

butante pour eux. Ne voyant pas jour à pouvoir jamais donner à cet ouvrage ce degré de perfection, je me retranche à pronostiquer que si je puis seulement avant ma mort le faire imprimer, il aura dans la suite des temps le sort de la philosophie de Descartes, et qu'on verra que de cent écoliers, qu'on envoie aujourd'hui en sixième dans le collège, plus de cinquante ni paroîtront que pour y faire la Rhétorique ou la philosophie. J'en suis si convaincu que si j'avois mes deux méthodes, spéculative et pratique, imprimées, je consacrerai encore volontiers le reste de mes jours à en instruire des enfans, qui peussent être comme la semence qui produiroit après mon décès, le fruit que le public pourroit retirer de mon travail. J'espère, mon Révérend Père, que vous voudrez bien seconder mes bons desseins, en me protégeant, tant auprès des messieurs de l'Académie, que du Très Révérend Père général, afin qu'ils m'accordent ce qui m'est absolument nécessaire pour favoriser l'impression de cet ouvrage. Je vous en aurai toute ma vie une sensible obligation et je redoublerai les sentimens de respect et de reconnaissance avec lesquels je suis, mon Révérend Père,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

Fr. Joseph Montpié¹.

A Camon² ce 25 de l'an 1740. La datte me fait souvenir que j'ai oublié de vous souhaiter la bonne année; agréés que je supplée cet oubli par cette apostille et que j'y ajoute le même souhait pour Dom Jacques Martin³ et tous vos autres gascons de ma connoissance, mais surtout Monseigneur l'évêque de Bethléem⁴. Je luy présente mes très humbles respects en cette qualité et lui fais bien mes amitiés, comme conservant toujours dans mon cœur la qualité de son fidèle ami. J'espère que le Seigneur me fournira avant ma mort le moyen de le luy faire connoître d'une manière qui ne soit pas équivoque.

Au Révérend Père, Dom Bernard de Montfaucon, religieux bénédictin, dans l'abbaye de St-Germain, à Paris⁵.

1. D. César-Joseph Montpié de Négré, né à Niort, profès à Le Daurade de Toulouse le 8 avril 1699, à l'âge de 20 ans, professeur au Collège de Sorèze, y décédé le 23 août 1755.

2. N.-D. de Camon (Ariège).

3. Voir la lettre XXX.

4. D. Louis La Taste, bénédictin de St-Maur (Tassin, 701-703; D. U. Berlière, *Nouveau Supplément*, t. I, p. 332-335.)

5. Ms. fs. 17710, f. 273-274.

XXXII.

D. Henri-Simon Chevalier à D. Bernard de Montfaucon
1741, 23 août.

Projet de Montfaucon de composer un Dictionnaire grec des mots inédits ;
D. Chevalier compose un Lexique grec sacré ; il en expose le plan.

P. C.

Mon Révérend Père,

Je viens d'apprendre avec joie que vous faisiez un nouveau Dictionnaire grec de tous les mots qui n'avoient pas encore paru dans les précédens, et qui pourra leur servir de supplément. Votre Révérence m'avoit fait l'honneur de m'en parler autrefois : et je ne doute pas que vous ne vous en acquittiez avec toute la suffisance d'un des plus habiles hommes qu'ait jamais eu la République des lettres. J'en fais aussi un pour moi depuis 18 mois : mais bien différent du stile et du mérite du vôtre. Je m'en fais un pieux amusement. Je m'applique principalement à l'Écriture Sainte. Ma collection est bien de 40000 mots, y compris 4000 de la Sainte Ecriture. Mon Dictionnaire seroit aussi gros que le grand Scapula ¹. J'ai déjà mis au net 184 colonnes. Votre dessein m'a fait penser si le mien ne pourroit pas être de quelque utilité pour le public. Après plusieurs réflexions, je me suis borné à celui de Pasor ². Ce n'est qu'un Manuel fait originairement pour le Nouv(eau) Test(ament) en 1634 ; j'en ai une autre édition en 1683, augmentée des mots de l'Ancien Testament (*quae occurrunt in versionibus antiquis graecis*). L'augmentation est si peu considérable qu'avec le secours de la Bible de Sixte V, des variantes de M^r Lambert Bos ³, tirées des fragments des versions d'Aquila, Symmaque et Théodotion, et des manuscrits de d'Alexandrie, de Cambridge, d'Oxford, etc. imprimées par François Halma, *Franequerae* en Hollande en 1709, avec ces secours, dis-je, et une collection que je me suis dressé tout doucement depuis dix ans, je me trouve en état de doubler le Pasor le plus ample ; et d'un in-12 en faire au moins un in-8° ou même un

1. Il s'agit du *Lexicon graeco-latinum* de Jean Scapula, imprimé à Bâle en 1579, plusieurs fois réimprimé depuis.

2. Georges Pasor publia un *Lexicon graeco-latinum in Novum Testamentum* à Herborn, 1622, souvent réimprimé ; un *Syllabus seu idea graeco-latina omnium Novi Testamenti dictionum*, Amsterdam 1633 ; un *Manuale graeco-latinum vocum Novi Testamenti*, Herborn, 1636.

3. Lambert Bos publia le *Vetus Testamentum ex versione LXX interpretum cum variis lectionibus*... à Franecker, en 1709, in-4°

in-4°. Ce dernier a mis en *Appendix* les noms propres du N. T. et n'a fait que copier le premier : je serois d'avis de mettre dans le corps du Dictionnaire les noms propres de l'Ancien et du Nouveau Testament, avec un précis de leurs principales aventures, avec de bonnes citations de tout. Celles de Pasor ne sont pas fort justes : je souhaite que les miennes le soient d'avantage. Je me suis aperçu que je me méprenois quelquefois. J'aurois besoin de quelque espèce de Concorde grecque ; j'ai déjà 8 ou 10 passages que je n'ai pu trouver. Le R. P. Abbé ¹ préfère mon second dessein au premier, cependant trouve bon que je vous le communique pour en recevoir un avis en vrai disciple. Je suis,

mon Révérend Père,
votre très humble et très obéissant serviteur et confrère,
Fr. HENRI-SIMON CHEVALIER, m. b. ².

En l'abbaye de St-Martin de Séez ce 23 aoust 1741.

Au Révérend Père, Dom Bernard de Montfaucon, religieux bénédictin, en l'abbaye de St-Germain-des-Prés à Paris ³.

XXXIII.

Lettre de D. Patert à Mercier de St-Léger
[1767], 31 mai.

Je vous suis fort obligé, Monsieur, des deux écrits que vous m'envoyez. Je vous confie très volontiers la Cité de Dieu de S. Augustin de l'édition de 1467 ⁴. J'ai un double exemplaire des Mémoires que M. d'Anville vient de donner sur l'Égypte ancienne et moderne ⁵, je vous l'aurois envoyé, si on ne m'avoit assuré à l'Imprimerie royale qu'il y en avoit un destiné pour vous. S'il peut vous être utile pour d'autres, je vous l'offre du même cœur et de la même grâce que vous mettez dans les petites galantries typographiques qui accompagnent toujours les messages qui viennent de votre part. Nous causerons ensemble sur l'Hoscychius. D. Pernetty ⁶ va réellement à Berlin bibliothécaire du roy ; rien

1. L'abbé de St-Martin de Séez était alors D. Pierre Lenfant, nommé au chapitre général de 1739.

2. Voir lettre XXVIII.

3. MS. fr. 17704, f. 130-131.

4. Il s'agit de l'édition princeps imprimée à Subiaco ou plutôt à Rome (P. Egidi, *I monasteri di Subiaco*. Rome, t. I, 1904, p. 236-246).

5. J.-B. d'Anville. *Mémoire sur l'Égypte ancienne et moderne*, Paris, 1766, 4°

6. D. Joseph Pernetty, né le 13 février 1716 à Roanne, diocèse de Lyon, *profes* à

n'est plus vrai et il part dans 15 jours. Tout s'est passé en règle. Il y a un bref du pape donné d'après la consultation et le décret de la Congrégation des réguliers, après informations faites dans les lieux des vie, mœurs et religion du sujet, en sus permission de la Cour de France et consentement du Régime de St-Maur. D. Pernetty prend ce nouvel état aussi froidement qu'il entreprit il y a trois ans le voyage des Isles Malouines avec M^r de Bougainville ¹. Tous les climats, tous les peuples et les hommes lui sont égaux. Il est indifférent pour tout.

Je suis tout à vous,

D. PATERT. ¹

31 mai. ²

L'abbaye de St-Allyre de Clermont le 29 juin 1732, fut appelé à St-Germain-des-Prés, où il publia divers ouvrages (*Manuel Bénédictin*, 1754 ; *Dictionnaire portatif de peinture, de sculpture et de gravure*, 1757 ; *Fables égyptiennes et grecques dévoilées*, 1758 ; *Dictionnaire myto-hermétique*, 1758). En 1763 et 1764, il accompagna le voyageur de Bougainville et publia une « *Relation de la reconnaissance des Isles Malouines* ». Paris, 1765. (Tassin, p. 690-691). Il publia aussi les « *Ambassades des Messieurs de Noailles en Angleterre* » rédigées par M. l'abbé de Vertot. Leyde, 1763, 5 vol. in-12 (Quérard, *France littéraire*, t. VII, p. 57 ; Martin Gerbert, *Iter Alemannicum*, p. 522). Dans les mss. lat. 13863-13864 de la Bibliothèque nationale de Paris, on trouve ses projets concernant de nouvelles constitutions et déclarations pour la Congrégation de St-Maur (X. Charmes, *Le Comité des travaux historiques*, t. 1, p. 104, note). Clément XIII le nomma abbé de Burgeln le 26 avril 1768, et le nonce J.-B. Caprara chargea le 23 juillet suivant le P. Armand Jennes, dominicain de Berlin, de recevoir la profession de foi du nouveau prélat (Archives du Vatican, Nonciature de Cologne 174^r, f. 202-207). Mercier de St-Léger, dans une note collée entre les pages 690 et 691 de son exemplaire de l'*Histoire littéraire* de D. Tassin (Bibl. nat. Paris, n. a. f. 808), dit que Pernetty fut appelé à Berlin en considération d'un de ses frères employé dans l'établissement de la Régie française dans cette ville, pour être un des gardes de la Bibliothèque du roi et non son bibliothécaire. Il fut admis à l'Académie de Berlin et publia dans ses Mémoires (1769 et suiv.) plusieurs travaux sur les affections de l'âme et sur les connaissances physiologiques. Il écrivit pendant son séjour en Prusse sur les Patagons contre les recherches de M. de Pauw. Il donna ensuite dans les rêveries des Illuminés et traduisit du suédois de Swedenborg « *les Merveilles du ciel et de la terre, par témoignage de vue* ». Après un voyage qu'il fit dans le Sud-Est de l'Allemagne en 1782, il demanda un congé pour revenir en France, par mécontentement de ce qu'il n'avait presque plus aucune inspection à la Bibliothèque du Roi. Frédéric II, après l'avoir refusé pendant quelque temps, fit droit à sa demande, et Pernetty se retira à Valence en Dauphiné chez son frère. Il y présida une Académie, société littéraire de cette ville, et y mourut en 1801. (V. Marc de Vissac, *Dom Pernetty et les illuminés d'Arignon dans Mémoires de l'Académie de Vaucluse*, 3^e Ser., t. VI, 1906, p. 219-238). Sur les ouvrages publiés depuis sa sortie de St-Maur, v. de Lama, *Bibliothèque des écrivains de la Cong. de St-Maur*, 1882, p. 216.

1. D. Jean Samson Patert, né à Compiègne le 20 décembre 1719, profès à St-Faron de Meaux, le 27 octobre 1737, bibliothécaire de St-Germain-des-Prés. Il résidait encore à St-Germain en 1790. Le 3 janvier 1795, la Convention, sur le rapport de Joseph Chenier, lui vota un secours de 2000 francs à titre de bibliographe (Vanel, *Nécrologe.. de St-Germain*, p. 371). J'ai publié une lettre de lui à Mercier de St-Léger, datée du 31 juillet 1765 (*Revue bénédictine*, 1899, p. 425-426).

2. MS. n. a. q. 816, f. 136, copie, à Mercier de St-Léger. Ce volume contient onze lettres de Patert à Mercier, dont 10 autographes et une copie.

XXXIV.

Lettre du même au même

1771, 10 janvier.

J'ay communiqué, Monsieur, aux auteurs du *Gallia christiana* les nouvelles instructions que vous avez eu la complaisance de m'envoyer ; ils en ont tiré copie selon votre intention et me chargent de vous témoigner leur reconnaissance et de joindre leurs remerciemens aux miens. Ils seroient trop heureux dans leur travail pénible et dégoûtant, si pour l'histoire des métropoles qu'ils impriment actuellement et qui doivent suivre, ils rencontraient, dans le cours de leurs recherches des personnes aussi obligeantes aussi zélées que vous pour le progrès des lettres et pour le service de ceux qui les cultivent. Si vous aviez connoissance de quelques monumens anecdotes sur la métropole de Toulouse et suffragans, dont l'histoire va passer sous la presse et pour laquelle ils désireroient trouver beaucoup plus de pièces qu'ils n'en ont recueillis, vous les obligeriez infiniment de leur faire part de vos lumières. Je suis avec tous les sentimens de considération, d'attachement et de respect pour vous, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Patert.

A Paris 10 janvier 1771 ¹.

XXXV.

Lettre du même au même

1774, 6 décembre.

Je reçois avec le plus grand plaisir, Monsieur, les deux élégans volumes dont vous avez bien voulu honorer la bibliothèque de la part de Monsieur Joly ², à qui je vous prie d'en témoigner ma reconnoissance, jusqu'à ce que j'aye l'avantage de le faire moi-même. Je vous suis obligé de l'avis que vous m'avez fait donner par Dom Lade, au sujet du petit ouvrage de l'anonyme de Marmoutier, que j'ai trouvé en effet dans le Grégoire de Tours, 8^e, Chevalier 1610 ³.

1. Nouv. acq. fr. 816, f. 129.

2. Peut-être l'abbé Ph. L. Joly, de Dijon, bibliographe.

3. Une nouvelle édition a été donnée en 1854 par André Salmon dans son *Recueil de chroniques de Touraine*, 1854.

Je n'ay point l'histoire ms. de Marmoutier par D. Martenne, je ne la connois pas même; elle se trouvera sans doute, si elle existe, dans l'abbaye de Marmoutiers ¹. Au reste je n'en ai jamais entendu parler. Je ne connois de mss. dans ce genre et fait par D. Martenne qu'une assés mauvaise histoire de l'établissement de la réforme de St-Maur dans les abbayes de l'ordre de S. Benoît, et cette informe compilation est gissante dans les archives de notre Régime où je n'ay aucun accès ².

Je n'ay point non plus le vol. *Vitae SS.* de Fabri, fol. 1475 ³, ni le *Missale Cluniacense* imprimé à Cluny en 1493 ⁴. Notre bibliothèque possède très peu de richesses typographiques de 1400. Je présume que cette indigence malhonnête dans une aussi vaste collection ne peut avoir d'autre cause que le pillage ou le désordre qui dans les commencemens ont dû régner dans cette administration.

Je suis très sensible à toutes les choses obligeantes que vous me faites l'honneur de me dire.

Je saisirai avec empressement toutes les occasions de vous en tesmoigner ma reconnaissance et de vous prouver la considération, le respect avec lequel je suis, Monsieur,

Votre très humble et obéissant serviteur,
Patert.

A l'abbaye 6 décembre 74 ⁵.

1. L'*Histoire de Marmoutier* de Dom Martène a été publiée dans les *Mélanges de la Société archéologique de Touraine* par l'abbé Chevalier, t. XXIV-XXV. Tours, 1874-75, 2 vol. 8°. Il est assez curieux que D. Patert n'ait pas connu le ms. autographe de l'*Histoire de Marmoutier*, qui se trouvait à St-Germain-des-Prés et fut porté avec les autres mss. à la Bibliothèque nationale à la Révolution; il semble bien qu'il y a de la part de D. Patert quelque injustice vis-à-vis de D. Martène.

2. Il s'en trouve une copie manuscrite à l'abbaye de Solesmes. Cette histoire est plutôt l'œuvre de D. Fortet, qui s'est servi des mémoires de D. Martène et les a complétés par d'autres documents. C'est ce qui résulte d'une note de D. Fortet, t. III, à l'article: Éloge de D. Martène. « Il avoit aussi composé une histoire de la Congrégation de S. Maur depuis son érection jusqu'à nos jours. C'est sur elle et sur des mémoires particuliers qu'il n'avoit pas vus qu'on a écrit celle-ci... »

3. S'agirait-il du « *Vite de' santi Padri* » imprimé à Venise en 1475 ?

4. *Missale ordinis Cluniacensis*. Impressit in Cluniaco magister Michael Wenzler civis Parisiensis 334 (6 et 328) ff., 2 col. (Jac. Weale. *Catalogus missalium ritus latini*. Londres, 1886, p. 239).

5. N. a. fr. 816, f. 131. Lettre à Mercier de S. Léger.

XXXVI.

Lettre de D. François Raynal à D. Brial
1806, 16 janvier.

Mon cher D. Brial,

Il y a quelque temps que D. Dassac¹ écrivant à D. Antoine Crozals², qui est toujours à Pérouse, lui fit part de l'offre que vous lui faisiez de lui faire passer les livres qu'il souhaiterait, offre que vous étendiez à ceux de nos confrères qui auroient ce même désir. D. Antoine Crozals m'envoya la lettre de D. Dassac pour en faire usage si je le jugeois à propos. Comme j'ai trouvé à Florence les livres dont je pouvois avoir besoin relativement au poste de professeur public des langues orientales que je remplis depuis mon émigration, j'ai cru que je pouvois me dispenser de profiter de vos offres obligeantes. Il y a environ un mois que Son Éminence le cardinal Maury, évêque de Montefiascone, m'écrivit une lettre très honorable pour notre congrégation, par laquelle il me demande une note des ouvrages de nos confrères, et en même temps de lui en procurer quelques-uns qu'il mentionne. Je fis mes recherches et je lui fis part de ceux que j'avois trouvé, en y ajoutant le prix. Je joignis à ma lettre une note assez détaillée de tous les Écrits de nos confrères, note que j'eusse mieux rempli, si j'eusse eu sous les yeux l'*Histoire littéraire* de D. Tassin. Son Éminence, qui a à cœur de former une bonne bibliothèque dans son séminaire³, qui a déjà mis toutes nos éditions des SS. Pères, et qui voudroit de plus l'enrichir des autres ouvrages, m'ayant répondu que nos libraires étant trop chers, il croyoit qu'il seroit moins dispendieux de les faire venir de Paris, je lui fis part de l'offre honnête que vous aviez faite. Conséquemment Elle me prie de vous en faire la

1. Dom Benoît Dassac, né à Beaucaire, profès à l'âge de 21 ans à La Grasse le 19 avril 1773, décédé à Beaucaire en 1826. En 1792 il partit pour l'Italie avec plusieurs confrères, notamment avec D. Antoine Crozals et resta quelques années à Subiaco. D. Louis Levêque a publié une curieuse étude : « *La Congrégation de St-Maur d'après le journal et les lettres de Dom Benoît Dassac (1752-1826)* » dans la *Revue du monde catholique*, 1893, t. CXIII, p. 43-70, 434-457 ; tirage à part, Bruxelles, Vromant, 55 p. 8°.

2. D. Antoine Crozals, né à Alignant-du-Vent, diocèse de Béziers, profès à Saint-Sever du Cap à l'âge de 21 ans le 7 septembre 1772, partit pour l'Italie en 1792, se fixa à l'abbaye de St-Pierre de Pérouse et rentra en France en 1809 ; il vivait encore en 1816 (D. Levêque, p. 53).

3. La bibliothèque du séminaire de Montefiascone est en effet remarquable et l'on y retrouve les acquisitions faites jadis par le cardinal Maury (Moroni, *Dizionario*, t. XLVI, p. 223). Voir Mgr Ricard, *Correspondance diplomatique et Mémoires inédits du Cardinal Maury*. Lille, Desclée, 1891, t. II, p. 146-147, note 1. et p. 377.

proposition en m'observant qu'elle reconnoîtra ce service. Le désir que j'ai d'obliger Son Éminence m'a engagé à vous faire part de ses dispositions. Sur votre réponse, je vous ferai passer la liste des ouvrages qu'il désire: vous aurez la complaisance de m'en marquer le prix définitif, et de me faire part du moyen de les faire passer à Montefiascone. D. Dassac nous a fait part que vous vous étiez fixé de résidence à Paris¹. Vous y trouverez plus de secours pour continuer vos recherches littéraires que vous aviez commencées aux Blancs Manteaux. Pour moi, la Providence m'ayant conduit en Italie, je fus appelé à Florence par le général de la Congrégation de Vallombreuse pour y enseigner les langues orientales, conformément aux vues de l'archiduc Ferdinand, qui souhaitoit de tels professeurs, et je fus placé dans l'abbaye de Ste Trinité par un rescrit du souverain. Voilà déjà treize ans que je remplis ce poste, et j'ai eu le bonheur de former plusieurs élèves. Mon âge avancé, la facilité que j'avois de vivre dans mon état m'ont fait refuser des postes qu'on m'offrait en France, et m'ont déterminé à me fixer dans la congrégation de Vallombreuse, qui est une branche de l'ordre de St Benoît et dont les constitutions sont presque les mêmes que les nôtres: j'y vis content et tranquille, et j'y jouis d'une santé qui étonne tout le monde.

Le titre de confrère, le souvenir que j'ai de vous avoir connu, l'estime que je vous dois m'ont fait prendre la liberté de vous écrire. Je serai bien flatté, si je puis avoir une réponse qui me mette à même de servir un prélat si digne de notre estime et par ses talents et par sa vénération pour notre Congrégation.

Veuillez agréer les assurances du parfait attachement avec lequel je me fai l'honneur d'être

Votre très dévoué confrère

D. Raynal, professeur des langues orientales dans l'abbaye de la Ste-Trinité à Florence².

Florence le 16^e de l'an.

D. Ant(oine) Crozals vous salue, il désireroit savoir des nouvelles de son frère³.

1. D. Michel-Jean-Joseph Brial, né à Perpignan, profès à l'âge de 21 ans à La Daurade de Toulouse le 15 mai 1764, membre de l'Institut de France, décédé le 24 mai 1828 (U. Berlière, *Nouveau Supplément*, t. I, p. 75-80).

2. D. Marie-François Raynal, de Toulouse, profès à l'âge de 21 ans à La Daurade de Toulouse le 27 septembre 1753. Il y a une lettre curieuse de D. Dassac à D. Raynal écrite en janvier 1807 (D. Levêque, p. 48-50).

3. D. Jean Crozals, profès à La Daurade, âgé de 20 ans, le 11 février 1767, sous-directeur en 1790 de l'École de Sorèze, où il se trouvait depuis 18 ans. Émigré, il trouva

A Monsieur, Monsieur Michel Brial, prêtre, rue des SS. Pères, n. 1187 près celle de Grenelle [rue des Fossoyeurs, n° 25, d'une autre main] à Paris, Département de la Seine 1.

XXXVII.

Lettre du même au même.

1806, 2 mai

Florence le 2^e mai 1806.

Mon Révérend Père et très cher confrère,

Je communiquai à Son Éminence le cardinal Maury votre lettre. Il s'est trouvé à Florence lors de son arrivée. Étant parti le lendemain, il vient de me la renvoyer et il me charge de vous faire ses remerciemens pour vos bonnes dispositions à l'obliger. A peine ai-je reçu sa lettre qu'on m'a annoncé son arrivée à Florence, où en effet il est arrivé aujourd'hui. Son Éminence va à Paris. Il est venu de suite chez moi avec le secrétaire de la Légation française (le ministre est pour le moment à Livourne auprès de la Reine) et je dois les aller joindre ce soir. J'ignore le motif de son voyage à Paris 2. Son Éminence m'a demandé une lettre pour vous. J'étois au moment de vous écrire par le courier. Je ne vous parlerai pas de la commission qu'il m'avoit donnée, il lui sera aisé de la remplir sur les lieux avec votre secours. J'ai su dans le temps la mort de D. Daniel Labat 3 dont j'ai regretté singulièrement la perte. Son éloge que j'ai lu dans un journal, et qui vraisemblablement est votre ouvrage, m'a donné connaissance de toutes ses disgrâces 4. Il eût été à souhaiter qu'il eût trouvé un asyle pour terminer plus tranquillement ses jours. Il avoit droit à l'estime de tous ceux qui le connoissoient : la pureté de ses mœurs, son attachement à son état lui auront fait changer cette vie en une meilleure.

J'ai eu le bonheur d'être placé dans ces cantons d'Italie ou pour

à Turin le prince de Carignan, ancien élève de Sorèze, qui le reçut avec empressement. Il entra ensuite comme précepteur dans la maison de l'ambassadeur de Portugal. Il mourut à Alignan le 27 août 1829 (Sauret, *L'ancien clergé du dioc. de Montpellier*, 1902, p. 157).

1. Ms. fr. 12804, f. 281-282. Les marques de la poste sont : Etrurie, janvier 29 1806.

2. Sur ce voyage et ses raisons secrètes, voir Ricard. *Mémoires*, t. II, p. 320 et suiv.

3. D. Daniel Labat, né le 9 novembre 1725 à St-Sever-Cap, profès à La Daurade le 1^{er} décembre 1742, décédé à St-Denis le 10 avril 1803 (D. U. Berlière. *Nouveau Supplément*, t. I, p. 306-310).

4. *L'Éloge historique de Dom Pierre-Daniel Labat, religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur*. Paris, Cellot, 1803, 16 pp. in-8°, réimprimé, avec tirage à part, dans les *Annales de la religion*, t. XVIII, 6^e livr. Paris, Impr. chrétienne, an 12-1804. 32 p. in-8°.

mieux dire dans la belle ville de Florence, où depuis 13 ans je donne des leçons de grec, d'hébreu, du chaldéen et du syriaque ; j'en donne même de notre langue, de manière que je mène une vie assez occupée. Je me suis aggrégé à la Congrégation de Vallombreuse, ordre de St-Benoit, qui nous a accueilli avec la plus grande humanité. Les circonstances m'ont déterminé à cette démarche. On m'a bien offert des postes en France, si je voulois rentrer ; l'agrément d'être dans mon état, la tranquillité dont je jouis m'ont fait refuser ces offres. Fasse le Ciel que je n'aye pas à me repentir de ce refus, tant je vois d'incertitude dans tous les États.

Le peu de temps que j'ai pour vous écrire me met hors d'état de m'étendre. J'apprens avec plaisir que le Gouvernement reconnoissant votre mérite vous met à même de continuer à servir la patrie et à enrichir la littérature.

Je vous embrasse de tout le cœur et finis avec tous les sentimens d'estime et d'attachement que vous méritez.

Votre très dévoué et obéissant serviteur et confrère,
D. RAYNAL ¹.

Je ferai part à D. Antoine Crozals ² de ce que vous me dites de son frère que je croyois être toujours auprès de M^{me} la marquise Spinola.

A Monsieur, Monsieur D. Brial, membre de l'Institut, rue des fossoyeurs, n° 25, à Paris ³.

XXXVIII.

Lettre du même au même.

[1806, mai]

Mon Révérend Père et cher confrère,

J'ai reçu dans son temps votre réponse. Son Éminence le cardinal Maury se trouvoit précisément à Florence, et je lui en fis part de suite. Elle fut très sensible à vos dispositions à son égard. Étant parti de suite pour Montefiascone ⁴, il me pria de lui céder votre lettre, et, peu de temps après son retour dans son Évêché, il m'écrivit une lettre pleine d'estime pour notre congrégation et pour vous en particulier dont il louoit le zèle avec lequel vous vous êtes voué à soutenir la réputation d'une congrégation qui a tant

¹ et ². Voir la lettre précédente.

³ Ms. fr. 12804, f. 283-284. Sans aucune marque de la poste.

⁴ Maury se trouvoit à Montefiascone le 27 avril 1806 ; il en partit pour la France le 28, espérant arriver à Lyon entre le 12 et le 15 mai (Ricard, t. II, p. 326-327).

mérité de l'Eglise, de l'Etat et des Lettres ¹. Dans son épître, il me charge de vous prier de lui faciliter l'acquisition des œuvres complètes de S. Augustin et de S. J. Chrysostome, éditions des Bénédictins, la dernière édition de l'Art de vérifier les dates et l'Histoire littéraire de la Congrégation de St-Maur par D. Tassin. A peine avois-je reçu cette lettre qu'on m'annonça l'arrivée de Son Éminence et son départ pour Paris. Il vint me voir de suite, et il me pria de lui donner une lettre pour vous, ce que je fis de suite, et je lui remis une lettre pour D. Despaulx ² qu'il étoit bien aise de voir. Son Éminence va à Paris pour ses affaires ; elle est accompagnée de son frère, de son secrétaire et de ses deux nièces. Il compte arriver à Paris à la fin du mois ³ ; il se propose d'y passer trois mois. Je vous prévien de son arrivée. Son Éminence doit loger chez les Prêtres des Missions Étrangères. Elle vous parlera plus en détail de ses projets d'acquisition, et étant sur les lieux, Elle pourra prendre tous les moyens qu'elle jugera convenable pour l'envoi à Montefiascone ⁴.

Je suis persuadé que vous aurez un grand plaisir de voir un personnage aussi illustre, à qui la Religion et le trône ont été si redevables et que vous vous empresserez à lui rendre tous les services qu'il désire.

Veuillez en agréer d'avance mes remerciemens, avec les assurances d'estime et de respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Mon cher confrère,

Votre très humble et obéissant serviteur et confrère

D. RAYNAL m. b. ⁵

1. Le billet suivant montre l'estime que Maury professait pour D. Brial :

« Le cardinal Maury a l'honneur de faire ses plus affectueux compliments à son cher et illustre collègue Monsieur Brial. Il le prie de vouloir bien lui indiquer le moyen de se procurer l'Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur. C'est un ouvrage qu'il désire consulter et qu'il achèteroit avec plaisir, s'il en trouvoit l'occasion, mais il suppose qu'un pareil livre, dont la composition n'est pas très récente, a besoin d'une continuation qui pour le malheur des lettres en seroit le terme, et son zèle pour la gloire d'un corps si justement et si éminemment célèbre, lui fait beaucoup désirer que Monsieur Brial se charge de ce travail. 24 juin 1808 » (Ms. fr. 9356, f. 53).

2. Dom Raymond Despaulx, né à Miélan (Gers) le 11 septembre 1726, profès à La Daurade le 11 novembre 1751, directeur de l'Ecole de Sorèze à partir de 1770, inspecteur général de l'Université, décédé en septembre 1818 (D. U. Berlière, *Nouveau Supplément*, t. I, p. 161).

3. Il y arriva le 26 mai (Ricard, t. I, p. 328).

4. Le 30 août Maury écrit « Amitiés au chanoine recteur Macri. Dis-lui que j'ai acheté pour la Bibliothèque de mon séminaire... (liste des ouvrages). Tous ces livres sont bien reliés, imprimés à Paris, et les éditions sont celles des Bénédictins de St-Maur. Voilà le présent que vaut à mon séminaire mon voyage à Paris. Il me semble qu'en moins d'une année j'ai enrichi mon séminaire des meilleurs livres que nous y ayons. Le cadeau que je fais à présent me coûte ici 300 écus romains » (Ricard, t. II, p. 342-343).

5. Voir lettres précédentes.

J'ai été fort sensible au souvenir du cher et très respectable D. Despaulx et à son attention de donner des nouvelles de ma résidence à D. Offarell ¹, général de la troupe espagnole qui est venue en Toscane. C'est un de nos célèbres élèves de Sorèze, qui est plein de reconnaissance pour ses éducateurs. Je le vois souvent ; il se plaît ici. J'ai appris avec plaisir de lui que D. Despaulx jouissoit d'une parfaite santé et qu'il se proposoit d'aller visiter quelques licées ; je vous prie de me renouveler dans son cher souvenir.

Lorsque vous verrez Son Éminence, veuillez bien lui présenter mes hommages ainsi qu'à toute son illustre compagnie. Je fus bien mortifié pour une petite indisposition qui me survint la matinée de son départ de ne pouvoir pas aller lui souhaiter un bon voyage.

A Monsieur, Monsieur l'abbé Brial, membre de l'Institut, rue des fossoyeurs, n° 25, à Paris ².

XXXIX.

Lettre de D. Pierre-Paul Druon à D. Germain Poirier
1802, 26 février.

Palais du Corps législatif ce 7 ventôse an 10.

Je suis bien, mon cher et respectable confrère, le P. P. Druon ³ à qui le savant chanoine de Turin vouloit écrire. Étant encore professeur à l'abbaye de St-Germain, je fus chargé par le cardinal Doria ⁴, nonce en France, de faire dans toutes les bibliothèques de Paris des recherches dont le principal objet étoit de découvrir, s'il étoit possible sous le nom de saint Maxime, le traité des Sacrements, que l'auteur de la dernière édition de ce saint lui attribuoit, et que d'autres laissent à St Ambroise, de rassembler enfin tous les ouvrages qui porteroient le nom de St Maxime ou qui seroient sous le nom de St Fulgence et autres auteurs et que je jugerois être de lui. J'ai donc dépouillé un grand nombre de manuscrits de la Bibliothèque aujourd'hui Nationale ; j'ai fait copier des homélies,

1. Gonzalès O' Farrill, décédé à Paris le 19 juin 1831 (Hoefer, *Nouv. biogr. gén.*, t. 38, 1864, col. 544-545).

2. Ms. fr. 12804, f. 285-286. Marque de la poste : Étrurie, mai 20 1806.

3. D. Pierre-Paul Druon, né à Busigny le 12 septembre 1745, profès à Jumièges le 22 mars 1766, sous-bibliothécaire du Corps Législatif en 1798, puis bibliothécaire en chef en 1804, décédé le (2) 3 octobre 1833 (D. U. Berlière, *Nouveau Supplément*, t. I, p. 174-175).

4. Le cardinal Joseph Doria-Pamphili fut nonce à Madrid, puis à Paris et fut créé cardinal le 14 février 1785.

recueilli des variantes, et, comme l'édition de Rome¹ étoit fort avancée et touchoit à sa fin, lorsque je fus chargé de ce travail, et que l'on me pressoit très vivement, j'envoyai à Rome partie de mes recherches, avec le regret de n'en pouvoir faire un tout avec ce qui me restoit, et me promettant d'en tirer quelque parti après l'examen de l'édition, si toutefois il y avoit lieu. Le cardinal Doria, de retour à Rome, eut la bonté de m'écrire et de m'annoncer un exemplaire qui m'étoit adressé par ordre du St Père. Vinrent les tempêtes de la Révolution, qui me firent bruler la lettre du cardinal, et tout ce qui me restoit de mon travail, que je jugeois alors comme inutile au public, et comme pouvant m'être nuisible par les conséquences qu'on en auroit tirées que j'étois en relation avec la Cour de Rome etc. Je n'ai donc plus rien qui puisse être utile au savant chanoine de Turin². Témoinnez-lui bien mes regrets et dites lui que je ne crois pas qu'il puisse tirer grand parti de mes papiers envoyés à Rome ; ils étoient incomplets et n'offroient qu'une faible partie des homélies que j'avois fait copier, sans avoir encore eu le temps de les accompagner des notes critiques et des raisons que j'aurois pu avoir d'ôter à St Maxime des ouvrages qu'on lui donne et de lui en donner qu'on lui refuse. Je suis persuadé que les recherches du savant chanoine feront oublier cette perte, si toutefois c'en étoit une, ce que je ne crois pas, et seront aussi utiles à l'Église qu'elles seront agréables aux savans. Il me seroit agréable sans doute de concourir avec cet homme respectable au bien qu'il se propose, mais occupé chaque jour pendant neuf heures à la bibliothèque de son service et de travaux qui la concernent, j'ai à peine quelques heures à donner à d'autres occupations qui sont également indispensables. Offrez lui les assurances de mon respect et des regrets bien vifs et bien sincères que j'éprouve en ce moment etc.

Vous me demandez ce que c'est que le *Munus urbanum*. C'est

1. L'édition romaine du P. Bruni (Rome, 1784, in-fol.), publiée à la demande de Pie VI, a été reproduite dans le tome 57 de la Patrologie latine de Migne. Sur sa valeur, voir Fessler, *Institutiones patrologiae*, ed. B. Jungmann. Innsbruck, t. II, P. II, 1896, p. 262-263. Dans les Prolégomènes le P. Bruni parle des notes qu'on attendait de France à Rome.

2. On trouve dans le ms. fr. 29842, f. 67-68 une lettre de Philippe-Amédée Millo, chanoine de Turin, prêtre du titre de St-Maxime in quinto, du 13 janvier 1802, adressée à D. Poirier, conservateur de la bibliothèque de St-Germain-des-Prés. Millo lui faisait part de son dessein d'entreprendre une nouvelle édition des œuvres de St. Maxime de Turin, rendue nécessaire par le manque de critique de l'édition romaine de 1784, et de son désir d'utiliser, si possible, les notes que D. Druon avait jadis réunies à ce sujet.

le commissariat de police de Turin dont le Cⁿ Rulhières est le secrétaire général. Voyez p. 363 de l'Almanach national.

Je ne chercherai pas le Cⁿ Rulhières à Turin, mais s'il étoit à Paris, j'irois avec plaisir l'assurer que je partage bien sincèrement les sentimens qu'il a inspirés au savant Piémontois ; je le prierois en même tems de vouloir bien être aussi indulgent que la Providence qui daigne me conserver la vie ¹. Adieu, mon cher et respectable confrère, je regrette bien que les neuf heures que je passe tous les jours à la Bibliothèque me privent de vous voir et de m'entretenir avec vous que j'ai toujours aimé et aimerai toute ma vie,

Druon.

Au dos : Au citoyen Poirier ², membre de l'Institut national et bibliothécaire à l'Arsenal, à Paris ³.

1. D'après la lettre du chanoine de Turin, on peut conclure que Rulhières avait dit à Millo que D. Druon n'étoit plus en vie.

2. D. Germain Poirier, né à Paris le 8 janvier 1724, profès à St-Faron de Meaux le 10 mars 1740, successivement professeur de philosophie et de théologie dans les abbayes de Noyon, de St-Germain-des-Prés, de St-Lomer de Blois, de St-Nicaise de Reims et de St-Denis, secrétaire du visiteur de la province de France, archiviste de l'abbaye de St-Denis, collaborateur au *Recueil des historiens des Gaules*. Il fut un des signataires de la fameuse requête de 1765, mais il la rétracta le 11 juillet suivant. Il fut alors relégué à St-Thierry de Reims, d'où il revint à Paris en 1766 comme député de ce monastère à la diète qui précéda le chapitre général. A la suite de difficultés, qu'il imputa plus tard, ainsi que D. Jacques Précieux, aux calomnies des *Nouvelles ecclésiastiques* des 7 mars, 18 avril. 2 et 9 mai 1769, il quitta la congrégation de St-Maur, obtint le 19 juin 1769 une bulle d'abbé in partibus, qui fut acceptée par la Cour de France le 18 juillet suivant, reçut la bénédiction abbatiale et obtint sa translation dans la congrégation d'Alsace, mais il resta à Paris. Il regretta plus tard cette démarche, rentra dans la congrégation de St-Maur (1772), habita les monastères de St-Faron et d'Argenteuil et fut nommé dans la suite archiviste de St-Germain-des-Prés. C'est à lui qu'on doit la préservation de la célèbre bibliothèque de cette abbaye. Il mourut le 3 février 1803 (Vanel, *Nécrologe*, p. 371-373 ; Dacier, *Notice historique sur la vie et les ouvrages de Germain Poirier*, Paris, Impr. de la République, an XII = 1804, 8°, 23 p.). M. Louis de Grandmaison a donné un « *Inventaire sommaire de la collection de Dom Poirier conservée à la Bibl. nat. de Paris sous les nos fr. 20800-20852* » dans le *Bulletin de la Soc. de l'histoire de France*, 1896, p. 161-173.

3. Ms. fr. 20842, f. 48-49.

NOTES ET DOCUMENTS.

UN NOUVEAU FEUILLET DE L'ITALA DE FREISING

(MS. 7 DES ÉPÎTRES PAULINES).

PARMI les manuscrits acquis en ces derniers temps par la Bibliothèque Royale de Munich, il en est un, particulièrement précieux à divers points de vue, le Clm. 28135 : 127 feuillets en écriture carolingienne du commencement ou du milieu du IX^e siècle; dimensions 0^m,205 x 0,140. Albert Werminghoff vient de le décrire dans le *Heinrich Brunner Festschrift* (Weimar 1910), p. 39-55, mais d'une façon sommaire et très incomplète : il s'est borné à utiliser la partie qui l'intéressait directement, les textes, en partie inédits, relatifs aux synodes tenus vers l'an 800 dans la région de Salzburg et de Freising. Le recueil contient cependant d'autres pièces, dont plusieurs ont une certaine importance pour la littérature de la Gaule méridionale du V^e au VIII^e siècle, entre autres :

fol. 39. INCIPIT OMELIA SANCTI SEDATI EPISCOPI DE SALVATIONE ANIMAE. « Audite diuina praecepta ¹... »

fol. 47^v. INCIPIT SERMO SANCTI AGVSTINI AD POPULUM.
« Gaudemus, fratres karissimi, et deo gratias agimus ²... »

1. Le nom de cet évêque (de Nîmes ?) revient plus d'une fois en tête des sermons de s. Césaire d'Arles, qui a pu en effet utiliser quelque écrit de lui.

2. Append. s. August. serm. 266 (Césaire).

fol. 51. Sans titre, une formule de foi : « Confiteor me credere deum patrem qui creavit omnia... ». Texte dans Hahn, *Bibliothek der Symbole*, 3^e éd., d'après deux autres mss. de Munich du VIII^e et du IX^e siècles.

fol. 57. OMELIA ROMENSIS ¹ DE DIE IUDICII. « Audiamus, fratres karissimi, de die iudicii... » Le jour du jugement est donné comme très proche : « anni festinant, iam prope est ut mundus pereat. » La finale rappelle celles des homélies wisigothiques.

fol. 94^v. INCIPIT OMELIA SANCTI AGUSTINI DE FIDE CATHOLICA. « Rogo et ammoneo uos, fratres karissimi, ut quicumque uult saluus esse... » C'est le sermon 244 de l'Append. de s. Augustin, si célèbre dans l'histoire des origines du symbole *Quicumque*, mais dont on ne connaissait jusqu'ici qu'un seul manuscrit complet, le *Sangallen*. 150, du IX^e siècle ².

*
**

Outre les 127 feuillets qui constituent le corps du manuscrit, il en est deux autres, collés anciennement déjà par le relieur à l'intérieur de la couverture, l'un au commencement, l'autre à la fin du volume. Werminghoff n'a pu s'empêcher de leur accorder quelque attention : car le premier est en onciale « du VI^e ou VII^e siècle », le second en minuscule « du IX^e ou X^e. » Mais le contenu ne lui a pas paru particulièrement attrayant, car il le qualifie, non sans quelque dédain : « theologischen Exzerpten » ! Or, de ces deux extraits, celui de la fin, le plus récent, est un passage de la lettre du pape Innocent I^{er} à Victricius de Rouen, déclarant exclu du clergé quiconque aura été marié deux fois, même si le mariage est antérieur au baptême (Migne 20, 474 sq.) ³. Le premier, le

1. Sur ce terme *Romensis* (= *Romanus*), conf. L. Traube, *Textgesch. der Regula S. Bened.*, p. 129 sq.

2. J'en ai noté un troisième à Zurich, Stadtbibliothek, Cod. C. 64 (VIII^e s.), fol. 208^v-210. Il est intitulé « Excarpsum de fide catholica », comme dans le manuscrit de Saint-Gall, auquel le texte aussi semble apparenté.

3. Depuis *et iterum, sacerdos mei semel nubant, jusqu'à tenuisse a deo legis antiqui* |

fragment en onciale du VI^e siècle, n'est rien moins qu'un chapitre entier de la seconde Épître de s. Paul aux Corinthiens, d'après une version latine antérieure à celle de s. Jérôme. C'est ce débris vénérable qui fera l'objet de la présente note.

Décollé de la couverture par les soins intelligents de M. le Dr G. Leidinger, le feuillet en question ne mesure plus actuellement que 0^m,188 sur 0^m,135. Le verso est assez bien conservé, et généralement d'une lecture facile : seulement, le relieur a coupé à gauche et au bas ; il en est résulté la perte de deux ou trois lettres au commencement de chaque ligne, et de ces lignes elles-mêmes il ne reste plus que vingt-sept, comprenant en moyenne une trentaine de lettres, plutôt plus que moins. Le recto, adhérant au bois de la couverture, a beaucoup plus souffert : percé, rongé, enduit d'une colle rougeâtre qui empêche de discerner l'écriture, et, de plus, rogné lui aussi à droite et au bas, il m'a causé tant de difficulté à la lecture, que j'aurais presque renoncé à en reproduire le texte, si mon ami le Dr P. Lehmann, avec sa bienveillance habituelle et ses yeux expérimentés quoique jeunes, n'était venu cette fois encore à mon aide, en vérifiant ou redressant mes lectures, en déchiffrant çà et là quelques caractères de plus, en m'assurant enfin que le reste était réellement illisible, dans l'état présent du feuillet ¹. Il sait combien je suis véritablement heureux de lui être redevable de tels services. Je pourrai donc, grâce à lui, donner ici une transcription aussi exacte que possible de ces deux pages. Les lettres capitales correspondent aux caractères du manuscrit dont la lecture est tout à fait sûre, lors même qu'on n'en aperçoit plus que des restes ; la minuscule penchée a été employée pour suppléer approximativement ce qui fait défaut. Pour cette dernière tâche, il a été aisé, la plupart du temps, de calculer le nombre des lettres disparues, surtout au commencement des lignes ; dans les autres cas, je me suis inspiré d'un principe dont on pourra tout à l'heure apprécier la légitimité.

1. Cependant, ce qui montre bien l'utilité de cette sorte de collaboration, j'ai réussi à déchiffrer, même après le Dr Lehmann, et à l'aide du résultat par lui obtenu, un certain nombre de ces caractères qu'il avait déclarés illisibles.

recto.

	AETERNAMINCAELISETENIMINHOCIN	1.2.
	GEMESCIMUSHABITaculumnostrumQuod	
	DECAELOESTSUPERINDUICUPIENTESSitamē	3.
	ETINDUTINONNUDIINUENIAMURETenim	4.
5	QUISUMUSINHANCHABITATIONEMINGeme	
	SCIMUSGRABATI • INQUONOLUMUSEXPoliari	
	SEDSUPERUESTIRI • UTABSORbeaturmor	
	TALEAUITA • QUIAUTEMOPERATURnos	5.
	INHOCIPSUMDSQUIDEDITNOBISPIGNUS	
10	SPM • CONFIDENTESERGOSEMPERetscien	6.
	TESQUONIAMINMANENTESINCORPOREpere	
	GRINAMURADNO • PERFIDEMenumambu	7.
	LAMUS • NONPERSPECIEM • CONFidimus	8.
	AUTEM • ETBENEARBITRAMURmagispe	
15	REGRINARIACORPOREETinMANERead	
	DNM • ETIDEOCONTENDIMUSSiueinmanen	9.
	tessiUEPEREGRINAntesplacentesillies	
	Se • OMNEseNIMNOSmanifestariopor	10.
	TETANTETTRIBUNALXPIUTrecipiatunusquis	
20	QUESECUNDuMeaqueperCORPUSGessit	
	SIUEBONUMSIuemalumSCIENtesigi	11.
	TURTIMOREMdnihominibussuade	
	musdōAUTEMMANIFestatisumus	
	SPEROAUTEMetinconscientiisuestris	
25	ManiFestosnosessenoniterumnoscon	12.
	Mendamus	

2 Cor. 5, 1-12.

verso.

	<i>un</i> USPROOMNIBUSMORTUUSEST • ERGOOM	14.
	<i>nes</i> MORTUISUNTETPROOMNIBUSMOR	15.
	<i>tu</i> USEST $\overline{\text{XPS}}$ UTQUIUIUNTIAMNONSIBIUIUANT	
	<i>se</i> DEIQUIPROIPSISMORTUUSEST • ETRESUR	
5	<i>re</i> XIT • ITAQUENOSAMODONEMINEMNO	16.
	<i>ui</i> MUSSECUNDUMCARNEM • ETSINOUE	
	<i>ra</i> MUSSECUNDUMCARNEM $\overline{\text{XPM}}$ • SEDNUNC	
	<i>ia</i> MNONNOUIMUS IGITURSIQUAIN $\overline{\text{XPO}}$	17.
	<i>no</i> UACREATURA • UETERATRANSIERUNT •	
10	<i>ecce</i> FACTASUNTNOUA • OMNIAAUTEM	18.
	<i>ex</i> $\overline{\text{DO}}$ QUIRECONCILIABITNOSSIBIPER $\overline{\text{XPM}}$	
	<i>et</i> $\overline{\text{d}}$ EDITNOBISMINISTERIUMRECONCILIA	
	<i>tion</i> IS • QUEMADMODUMQUIAD $\overline{\text{SERATIN}}$ $\overline{\text{XPO}}$	19.
	<i>mu</i> NDUMRECONCILIANS SIBI • NONREPU	
15	<i>tan</i> SILLISDELICTAEORUM • ETPONENS <i>in</i>	
	<i>no</i> BISUERBUMRECONCILIATIONIS • PRO $\overline{\text{XPO}}$	20.
	<i>er</i> GOLEGATIONEMFUNGIMUR • Tamquam	
	<i>dōe</i> XHORTANTEPERNOS • OBSECRAMUSPRO	
	<i>xpō</i> RECONCILIAMINIDEO • EUMQUINONNOUE	21.
20	<i>rat</i> PECCATUMPRONOBISPECCATUMFe	
	<i>cit</i> utnossimUSIUSTITIADIINIPSO • ad	VI.1.
	<i>iuu</i> ANTESAUTEMETROGAMUSNeinuacu	
	<i>um</i> GRATIAM $\overline{\text{D}}$ IRECIPIATIS • dicITENIM	2.
	<i>tem</i> POREACceptabiliEXAUDIUITEET	
25	<i>in</i> DIESALUTISADIUITE • ECCENUNC	
	<i>temp</i> usaccepttabileECCENUNC <i>DI</i> ESSA	
	<i>lutis</i> nullam	3.

Après une première lecture de ce Fragment, la pensée me vint aussitôt qu'il appartenait peut-être à ce manuscrit de Freising dont 26 feuillets, conservés pour la plupart à la Bibliothèque Royale de Munich (deux à celle de l'Université¹), ont été publiés par Ziegler et par Wölfflin, et forment ce qu'on appelle le Codex *r* des Épîtres de s. Paul².

Et j'en eus bientôt une preuve convaincante. Le huitième des feuillets publiés par Ziegler (= le fol. 39 du manuscrit primitif), un de ceux qui ont été retrouvés en entier, finit par ces mots 2 Cor. 5, 1 : *aedificationem habemus ex deo · domum non manufacta* | Et le nôtre commence précisément avec la suite du texte : *aeternam in caelis....*

Il était aisé, dès lors, de vérifier les autres points de ressemblance. Tout comme pour les Fragments déjà publiés, notre feuillet est écrit en onciale du VI^e siècle; et le texte qu'il contient est aussi une ancienne version latine, très voisine de celle dont s'est servi d'ordinaire s. Augustin³. Les dimensions de l'espace couvert par l'écriture sont exactement les mêmes. Largeur des lignes, en tenant compte des lettres rognées par le relieur, à droite sur le recto, à gauche sur le verso : entre 0^m,130 et 0^m,135; le nombre des lettres varie entre 28 et 35⁴. Quant à la hauteur, il ne reste plus actuellement que 26 ou 27 lignes, tout le bas ayant été coupé; mais en calculant ce qui manque de texte entre la ligne 25 du recto et la première du verso (= 2 Cor. 5, versets 12.13 et moitié de 14), on voit qu'il y avait tout juste de quoi compléter le nombre de 32 lignes, qui est celui des feuillets entiers de *r*.

Il n'y a donc pas de doute que ce précieux débris ne doive être joint aux autres fragments déjà réunis sous la cote Clm. 6436. Il constituait le folio 40 du manuscrit primitif, et permet, entre autres choses, d'assigner la provenance — autrement inconnue — de ce Clm. 28135, d'acquisition récente.

Pour finir, quelques remarques sur la lecture de différents passages qui pourraient donner lieu à l'incertitude.

1. Ces deux derniers, découverts par le Dr Hans Schnorr van Carosfeld, actuellement Directeur en chef de la Bibliothèque Royale de Munich.

2. Tous les renseignements sur ce manuscrit et les publications auxquelles il a donné lieu, dans Gregory, *Textkritik des Neuen Testament*, t. II, (Leipzig 1902), p. 612 sq. Si j'ai bien compris, dom De Bruyne est d'avis que les Fragments de Göttinge publiés par H. Rönisch (= *r*³) appartiennent également à l'Itala de Freising.

3. Ce fait, une fois constaté, m'a naturellement facilité la lecture ou la restitution des passages plus endommagés.

4. Une fois seulement 26, et deux fois 36.

RECTO. l. 1 sqq. Version employée par s. Augustin, comme très souvent ci-dessous.

2. *nostrum*] Le parchemin est tout déchiré à cet endroit. Le Dr Lehmann a hésité entre NM et NRM; je crois, pour ma part, qu'il y avait *NOSTRUM* tout au long: je le conclus de l'espace considérable qu'il y a entre les deux M encore visibles, et aussi du fait que, dans les fragments déjà connus du ms. de Freising, ce pronom n'est jamais écrit en abrégé, sauf au feuillet 16 (NSI deux fois), lequel est de date plus récente. Même ainsi, la ligne se compose seulement de 32 lettres, chiffre souvent dépassé ailleurs.

5. *in hanc habitationem*] Ziegler, dans son introduction p. 17, cite une foule de cas où le cod *r* fait suivre de l'accusatif les prépositions qui demandent l'ablatif.

6. *grabati*] Le bétacisme est aussi très fréquent dans *r*. Ziegler, p. 14.

23. *manifestati*] On pourrait hésiter entre ce participe, attesté par Augustin, et l'adjectif *manifesti* de la Vulgate; l'espace libre sur le manuscrit, et le nombre exceptionnellement petit des lettres dont la ligne se compose, me portent à donner la préférence au premier.

VERSO. l. 3. *uiuunt*] au lieu de *uiiuunt*: les exemples ne manquent pas.

3. *reconciliabit*] Encore un cas de bétacisme.

17. *legationem*] Ici, de nouveau, l'accusatif pour l'ablatif.

21. *simus*] Le manque d'espace rend à peu près sûre la lecture de cette forme, qui est celle d'Augustin, de préférence à *lessemus*, et surtout à *efficeremur*, des autres versions.

21 sq. *adiuuantes*] Le mot n'est pas tout à fait sûr: il pourrait aussi y avoir *cooperantes*, comme dans une citation de s. Augustin. Mais il m'a semblé voir, à la fin de la ligne 21, des restes de *Ad*, plutôt que de *Coo*.

23. *dicat*] Pas absolument sûr, mais plus probable que *ait*, à en juger d'après l'espace.

24. *acceptabili*] Leçon de s. Augustin, exigée ici par le nombre des lettres.

Il se peut qu'on découvre encore quelques feuillets de ce précieux codex des Épîtres paulines, quoique dom de Bruyne ait vainement examiné dans ce but les reliures de la plupart des manuscrits provenant de Freising. Mais déjà ce que nous en possédons serait de nature à justifier une publication semblable à celle que P. Lehmann nous donnera prochainement de l'Itala des Prophètes, pareillement du VI^e siècle, et retrouvée elle aussi dans les couvertures de je ne sais combien de volumes éparpillés à travers toute l'Allemagne.

D. G. MORIN

LA LETTRE LVIII DE SAINT CYPRIEN PARMI LES LECTURES NON BIBLIQUES DU LECTIONNAIRE DE LUXEUIL.

M H. von Soden a donné quelques indications au sujet des écrits détachés de S. Cyprien qu'on rencontre çà et là dans divers manuscrits ¹. Il a noté en particulier que plusieurs lettres figurent dans des lectionnaires et des passionnaires, à savoir les lettres X, XXXIX, LXXX et LXXXI. Aucun des recueils qu'il signale n'est d'ailleurs très ancien ; quelques-uns seulement remontent au IX^e siècle. Il est d'autant plus intéressant de constater que le célèbre Lectionnaire mérovingien de Luxeuil (*Paris.* 9427), retrouvé et analysé par Mabillon, contenait comme l'un de ses éléments intégrants, une partie de la lettre LVIII². Je dis bien : contenait, parce qu'il ne nous reste plus malheureusement que la fin de cet extrait (f. 23) ; et c'est ce qui explique que Mabillon dans son analyse n'en ait pas parlé d'une manière plus précise.

A la suite des lectures prescrites pour la fête de S. Jean (27 décembre), il a fait remarquer qu'un feuillet avait disparu, où se lisait — avec la fin de la section de l'Évangile (MARC. X, 36-40) — « sermo quidam... de Innocentibus haud dubie ad Matutinum, quem titulum utique supplemus... » ³ ; de ce qui subsiste de ce sermon au fol. suivant, il s'est contenté de reproduire les premières et les dernières lignes ⁴. En fait, comme l'a vu Henri Bordier ⁵, ce sont deux feuillets qui ont été enlevés au 10^{ème} cahier (f. 18-23), entre fol. 22 et fol. 23. Mais il est parfaitement exact que cette lecture devait être intitulée : XII LEGENDA IN NATALE INFANTVM AD MATVTINVM ⁶, en parallèle avec les lectures qu'on trouve immédiatement après pour la messe (XIII).

1. Cf. *Die cyprianische Briefsammlung*, 1904 (*T. Unt.*, N. F., X, 3) : p. 234 ss. Exkurs III. Ueber echte ausserhalb eigentlicher Cyprianood. überlieferte Werke Cyprians.

2. D'après l'édition de v. Hartel ; dans *P. L.*, IV, 355, ep. LVI.

3. Cf. *P. L.*, LXXII, 176 [111].

4. Cf. *ib.*, [111-112].

5. Notice sur le Lectionnaire de Luxeuil, dans Ul. Robert, *Catalogue des manuscrits relatifs à la Franche-Comté*, 1878, p. 274-284 (l'analyse des cahiers p. 275-7).

6. Non pas *in festo infantium* (Mabillon) ; le titre suivant est ainsi donné : XIII LEG(enda) IN NAT(ale) INFANTV(m) AD MISSA (sic). *Natale* est certifié par la rubrique des leçons de S. Étienne (X) ; *infantum* est la forme régulière des documents gallicans.

Il suffit de parcourir le texte du fol. 23, pour y reconnaître une page de la lettre LVIII de S. Cyprien (*Plebi Thibari*), à partir des tout derniers mots du paragraphe 6 (*et non facit*) jusque vers le milieu du paragraphe 8 (*et Christo iudice coronari*) : v. Hartel p. 662, 16-663, 21. A en juger d'après l'étendue de la lacune, le début du morceau adapté à la fête des Saints Innocents correspondait probablement au début même du paragraphe 5 (*Imitemur fratres dilectissimi Abel iustum qui initiavit martyria*). La raison qui a déterminé le choix de ce passage de S. Cyprien est obvie : dans l'énumération des martyres les plus fameux qui depuis l'origine du monde ont comme préludé au sacrifice du Fils de Dieu, l'évêque de Carthage s'est gardé d'omettre le souvenir des enfants de Bethléem (§ 6).

Je donnerai les variantes de la portion conservée par rapport à l'édition de v. Hartel ; non pas qu'elles soient très importantes, semble-t-il, — un bon nombre s'en rapporte à l'orthographe, — mais elles pourront rendre service le jour où l'on se décidera à préparer l'édition définitive des œuvres de S. Cyprien et à classer les témoins maintenant rassemblés¹.

P. 662, 18 : metum	antioristi	imminentis	adventum	19 : exor-
tationibus	ac monitis est omis	instructus	ajouté après caelestibus	20 :
anticristus	21 : sevit	22 : ihs xps	ajouté après dns (style liturgique)	pas-
sionis	vindicaturas	23 : liberari	24 : potest (de même le ms. V), au	
lieu de poterit	P. 663, 1 : magis omis	avant metuere	metuere	et ani-
mam et corpus (MATTH. X, 28 = Vulg., de même les ms. R et Q), au lieu de et corpus	2 : perdere (ib. = Vulg.), au lieu de occidere	4 : conservavit	eum,	
et an.	5 : in apocalypsis (cf. R)	8 : sulfuras	11 : ascendit	die
pour illam	12 : adoraverit	besteam	ad agonem : aucune distinction pour	
et nocte	14 : pupulo	16 : expectet, au lieu de spectet		
18 : Praeliantes : ici la division, signifiée par un espace libre et par l'initiale	19 :			
nos est omis (après Praeliantes)	expectat et expectant, au lieu de spectat, spec-			
tant	20 : de même expectat	et ajouté après dignitas (ainsi le ms. R)		

*
* *

On se demande pourquoi Bordier dans sa notice, par ailleurs méritoire, a prétendu corriger ce que dit Mabillon concernant les lectures extrabibliques. Il n'y a rien à reprendre aux informations du grand Mauriste sur ce point. On compte seulement six lectures de cette sorte dans le manuscrit. Je les indique de nouveau, plusieurs ayant été négligées récemment par des savants d'ordinaire bien informés.

1. Ne pas tenir compte des différences de Mabillon ; elles représentent des fautes de lecture ou de copie (*faciat, metus moveat*).

1^o fol. 5-8^r, le sermon attribué à S. Augustin, pour la vigile de Noël, neuvième leçon (VIII, 9: cf. *P. L.*, LXXII, 171 [106]): *Hodie ff. krmi caeli desuper roraverunt*. Je ne saurais dire s'il a été signalé ailleurs¹. Il paraît inédit, mais ce que j'en ai pu déchiffrer m'empêche de le tenir pour authentique. On y remarque plusieurs phrases qui reparaissent dans le sermon pour l'Assomption (*Celebritas hodierni diei nos admonet*²) qui appartient peut-être au groupe des compositions homilétiques d'Ambroise Autpert.

2^o fol. 16-19, autre sermon attribué à S. Augustin, en l'honneur de S. Étienne *ad matutinum* (IX, 2: cf. ib., 174 [109]): *Beatissimus primus et praecipuus martyr stephanus ff. kmi post apostolus ordinatus est*. Dom G. Morin a fait savoir qu'il en avait trouvé un autre exemplaire dans l'homélaire de Burchard, recueil un peu plus jeune³. Il y a reconnu une pièce fabriquée par S. Césaire au moyen de morceaux authentiques de S. Augustin.

3^o fol. 23, le fragment de S. Cyprien, comme il a été dit ci-dessus.

4^o fol. 33-72^r, la *vita sancti ac beatissimi Iuliani martyris*, pour, la vigile de l'Épiphanie (XVIII, 1: cf. ib., 178 [115]): *Igitur beatissimus iulianus ex nobili familia illustris erat in saeculo*. Ce morceau considérable — il remplit quarante feuillets du lectionnaire⁴ — correspond au n. 4529 de la *Bibliotheca Hagiographica Latina*. Les Bollandistes l'ont relevé dans dix-huit manuscrits de la Bibliothèque Nationale, dont deux du X^e siècle (13761, et N. A. 2180 [provenant de Silos]), et un du XI^e (N. A. 2179 [provenant aussi de Silos]). Mais ils n'ont pas compris dans leur inventaire cet important témoin. Traube l'a également ignoré⁵; le plus ancien texte qu'il invoque, en regard de la passion métrique d'Audrade, est celui du *Monacensis* 4554 s. VIII-IX. Or il avoue à cette occasion que les actes de S. Julien — d'Antinoé, comme dit bien la tradition grecque, et non pas d'Antioche — mériteraient d'être reçus parmi les

1. Cette note rédigée, je le retrouve, en compulsant des papiers, dans le bel homélaire de Fleury (Orléans 154 [131] s. VIII in.), p. 25-29: *item in natale domini VI*; il y fait partie, sous ce titre, d'une série de (13) sermons sur le mystère de la Nativité, ainsi désignés p. 56: *homeliae XII (sic) de vigilia* (non pas *vicina*: Delisle, Cuissard) *natalis domini*. (Cf. Delisle, *Notices et Extraits* XXXI 1, 1886, p. 373; *Cat. des mss. des fonds Libri et Barrois* 1888, p. 31 ss. = *Bibl. Nat. N. Acq. lat.* 1598-9, pour les lacunes du ms. d'Orléans; Cuissard, *Catalogue [des mss. d'Orléans]*, 1889, p. 70).

2. Ps. Ildefonse VII (*P. L.*, XCVI, 268 A), Ps. Maxime XII (ib. LVII, 867).

3. Cf. *Revue Benedictine*, XIII, 1896, p. 99 s.

4. En outre plusieurs feuillets manquaient d'après Bordier: 1 au 13^e cahier après f. 46, peut-être 1 au 14^e cahier après f. 54, 2 au 16^e cahier (f. 64-69). Une collation complète pourrait seule reconnaître le bien-fondé de ces remarques.

5. *Mon. Germ. Poetae latini aevi Carolini* III 1, 1886, p. 91 ss., et cf. 71 s.

*sincera*¹. Une collation partielle avec le texte imprimé par Bollandus² m'a permis de constater de nombreuses différences ; peut-être ne perdrait-on pas son temps en tâchant de déterminer la valeur de ce manuscrit. — Bordier a tiré d'étranges conclusions de la présence de la vie de S. Julien dans le lectionnaire de Luxeuil³. Le fait est cependant aisément explicable, et il ne signifie rien ni pour la provenance du recueil ni pour l'histoire du culte des SS. Julien et Basilisse. Ces martyrs n'ont pas joui de culte, à proprement parler, en Occident. Si leurs noms figurent dans quelques calendriers du moyen âge⁴, ce n'est là qu'une donnée « martyrologique ». Le Martyrologe Hiéronymien les mentionne en effet le jour même de l'Épiphanie (*VIII id. Jan.*), et c'est aussi la date précise qu'indique la passion, bien que le Synaxaire de Constanti-

1. Cf. ib. p. 71 s. Tillemont les déclarait au contraire « insoutenables », cf. *Mémoires* V^e, 1702, p. 800.

2. *ASS.*, 1 Janvier (au 9), p. 575 ss.

3. « Quand on connaît les deux précieux manuscrits de l'Histoire des Francs par Grégoire de Tours, conservés à la Bibliothèque Nationale, qu'on voit combien ils ressemblent à celui-ci, et qu'on sait la place que tenait S. Julien dans les souvenirs de famille, de la famille demi-averno de Grégoire, et la grande place qu'il a faite à ce saint dans ses biographies, il est impossible de ne pas pencher à croire que tous les trois ont la même origine et proviennent du même scriptorium » (cf. notice citée, p. 282); — où l'on voit clairement que Bordier a confondu le martyr d'Égypte avec S. Julien de Brioude. Au surplus la considération tirée de l'écriture n'a pas été portée. La cursive calligraphique du même type que celle du Lectionnaire est représentée par un assez bon nombre de manuscrits d'origine franque, et on n'a pas eu tort de la dénommer *Luxuoriensis*: le Lectionnaire offre le plus beau spécimen du genre (je ne dis pas le plus élégant); mais précisément il n'existe, à ma connaissance, aucun manuscrit qui lui soit tout-à-fait semblable; le plus voisin me paraît être le *Bonifatianus* 2 de Fulda (Bagyn-drudis-Codex); quant au Grégoire de Tours, *Paris.* 17655, il provient de Corbie. Un fait un peu plus intéressant, et qui n'a pas été encore relevé, est la ressemblance de style des grandes capitales — à noter en particulier l'o losangé — dans le Lectionnaire de Luxeuil et dans le *Missale Gothicum* (*Regin. lat.* 317) ainsi que dans le célèbre S. Augustin en papyrus (*Paris.* 11641 et *Genav.* m. I 16): ces deux manuscrits onciaux sont en effet étroitement apparentés: les deux mains principales du *Gothicum* et celle du S. Augustin ont dû recevoir ensemble les mêmes habitudes; et par suite, soit dit en passant, le S. Augustin n'a pas été écrit à Narbonne, mais en Bourgogne, et il doit être daté fin VII^e siècle et non pas VI^e (voir dans le même sens — concernant la date — et pour d'autres raisons E. Chatelain, *Universalis scriptura. Expl. tab.*, 1902, p. 161). J'ajouterais encore à ce sujet que la page la plus remarquable du Lectionnaire, au point de vue paléographique, celle dont le Dr. Loew devrait nous donner une reproduction dans son album pré-carolingien, est fol. 153^r après la leçon de Daniel en minuscule, on y lit successivement une ligne en capitale, une autre en onciale, et une encore en semionciale; la planche de L. Delisle (*Notices et Extraits.* XXXI 2, 1886), qui représente fol. 172^r, est fort belle, mais la semionciale y manque.

4. Les calendriers mozarabiques du XI^e s. (au 7 janvier, comme dans les passionnaires de Silos), le calendrier de S. Vast et Corbie s. X (9 janvier), celui d'Arras et Corbie s. IX-X (11 janvier!); mais prendre garde de ne pas confondre avec les saints *Luciani et Iuliani* qu'on trouve au 8 janvier dans les calendriers de Bosworth s. X *des.*, Fulda s. X *des.* (*Vatic.* 3806), Senlis s. IX, Amiens s. IX, S. Vast et Corbie, et dès avant dans le ms. de Corbie du *MH (W)*: il s'agit cette fois des martyrs de Beauvais.

nople les renvoie au 8 janvier¹. Il est vraisemblable que la notice du MH reproduit directement le témoignage du martyrologe oriental, plutôt qu'elle n'est un écho de la célébrité acquise par la passion latine. Dans cette hypothèse c'est la passion originale qui causa l'inscription au martyrologe oriental, d'où le souvenir des saints passa dans le répertoire latin. Mais en même temps le récit grec était traduit, et sous cette forme il fit fortune : la rédaction latine fut admise dans les passionnaires officiels, et aujourd'hui les exemplaires en sont encore extrêmement nombreux, comme on le peut voir dans les différents catalogues établis si parfaitement par les RR. PP. Bollandistes. Or le compilateur du lectionnaire de Luxeuil était en quête de lectures pour la vigile de l'Épiphanie, et il jugea tout naturel d'emprunter au passionnaire qui était à sa portée le récit qui y était marqué à la date du 6 janvier. On ne saurait rien conclure d'un procédé aussi simple quant à l'origine du lectionnaire. Il est vrai seulement que la belle histoire des SS. Julien et Basilisse fut très goûtée au moyen âge, et de bonne heure, comme en témoignent en particulier les adaptations d'Aldhelme, d'Audrade et de Flodoard.

5° fol. 72^v-74^v, comme deuxième lecture pour la même vigile, (XVIII, 2 : cf. *ib.*) le sermon sans titre : *Audivit nobiscum caritas vestra evangelista dicente : cum natus esset, inquit, Deus in Bethleem* etc. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que Mabillon l'a publié *in extenso* dans son premier appendice (P. L., 432 ss. [460 ss])². Les versets pris pour point de départ (MATTH. II, 1-2) se rapportent bien à l'adoration des mages, mais l'homélie n'a pas d'autre sujet que le massacre des enfants de Bethléem (MATTH. II, 16-18) ; peut être faut-il supposer que le ch. II était lu en entier dans la circonstance³.

6° fol. 198^v-211^r, la *passio sanctorum apostulorum Petri et Pauli*

1. Mais d'ailleurs le Ménologe du moine Daniel (cf. *Anal. Roll.*, XXIII, 1904, 36) au 21 juin (par confusion avec S. Julien de Cilicie, cf. Ruinart *Acta Sincera*, p. 605, Tillemont s. c., p. 570, 799). Les Martyrologes Historiques de leur côté finirent par perdre la tradition du MH : le Lyonnais et Florus modifièrent la notice, mais la maintinrent au 6 janvier ; Adon au contraire la transporta au 9 (cf. D. Quentin, *Les Martyrologes Historiques*, p. 204, 414, 456, 459, 552).

2. D'autre part Mai, *Nova Patrum Bibliotheca*, I, 1852, 233 : sermon n. 111 de sa prétendue série augustinienne.

3. Le lectionnaire romain marque pour la vigile de l'Épiphanie MATTH. II, 19-23 (*Defuncto Herode*), c'est-à-dire la fin du chapitre (cf. Beissel, *Entstehung der Perikopen des Römischen Messbuches*, p. 108, 131) ; d'autre part pour le jour de l'Épiphanie MATTH. II, 1-12 : nous avons même ici pour garant S. Grégoire, dont l'homélie sur ce texte a été conservée ; la même leçon est indiquée par le *Redigeranus* et par les Évangiles de Freising ; le *Liber Comicus* la prolonge un peu (1-15).

pour la fête des dits apôtres (LXIII, 1 : cf. 208 [159]) ; à savoir le récit du Ps. Marcellus (*BHL*, n. 6657). J'ai déjà indiqué que le catalogue des manuscrits hagiographiques de la Bibliothèque Nationale n'a pas fait place à notre lectionnaire.

Ainsi le Lectionnaire de Luxeuil a emprunté deux de ses éléments à un passionnaire, et quatre à un homélaire. C'est trop peu pour lui donner une physionomie composite. Il doit être classé parmi les témoins de la Vulgate, encore qu'il soit oublié pour l'ordinaire, tout de même que le Missel de Bobbio ; il y aurait assurément intérêt à ce que la nature du texte biblique de ces deux documents fût exactement établie. A ce point de vue, la partie de Lectionnaire de Missel qui mérite le plus d'attention est celle formée par les lectures considérables pour les trois jours des Rogations (fol. 152-185 : LV-LVII : cf. 202 s. [149 ss.]) ; on a à tierce et à sexte le texte complet des Épîtres Catholiques², et de même à none celui des trois écrits qui complètent dans la Bible gréco-latine la série des livres historiques de l'Ancien Testament, Tobie, Judith et Esther. Mabillon a signalé quelques variantes³, pas assez pour satisfaire notre curiosité⁴.

D. A. WILMART

1. Cf. *Dictionnaire d'Archéologie* de D. Cabrol, fasc. XV, 1908, c. 950 s. et n. 18.

2. Dans l'ordre normal : Jacques (1^{er} jour à tierce), Pierre I (à sexte) Pierre II (2^e jour à tierce), Jean I (à sexte), Jean II et III (3^e jour à tierce), Jude (à sexte). *P. L.* a brouillé la suite de ces lectures en déplaçant les titres.

3. Cf. l'appendice second : *in epistolis canonicois* (*P. L.*, 444-448 [475-477]). Mabillon a noté en particulier l'absence des trois témoins célestes I Ioh. v. 7-8 ; le témoignage des fragments grégoriens du Mont-Cassin est concordant (cf. *Rev. Bén.*, juillet 1909, p. 289, n. 1). Puisque la question des témoins célestes est de nouveau à l'ordre du jour, il serait bon de tenir compte de ces faits ; à une époque aussi tardive que la fin du VII^e siècle, on ne lisait pas encore à l'église en Italie ni en Gaule le fameux verset 7^e, si du moins nous nous en tenons aux indications du missel romain et du lectionnaire franc.

4. Qu'on me permette de rectifier un détail de l'exposé de Mabillon et d'en préciser un autre : 1^o rien ne manque aux lectures *in cathedra sancti Petri* (XXIII : *P. L.*, 181 [119]) : le cahier 18 est intact ; 2^o ce qui est conservé de la leçon du prophète Zacharie à none du Vendredi-saint (cf. *P. L.*, 192 [135]) correspond à VIII, 14-15 et XII, 10 (fol. 109^v : *XL LEG(enda) AD NONA IN PARASCEVEN LEC(cio) ZACCHARII PROPH(etae)* : *Sicut cogitari ut adfigerem vos... plantum quasi super unigenitum*) ; ce fol. 109 est le dernier du cahier 24 (f. 101-109), cahier isolé par suite de la perte des deux cahiers 23 (fin du Jeudi-Saint et début du Vendredi) et 25 (fin du Vendredi et début du Samedi). — J'ai indiqué plus haut le déplacement des leçons pour les Rogations dans *P. L.*

COMPTES RENDUS

L. TRAUBE. *Vorlesungen und Abhandlungen*. 2 Band, herausg. von Paul Lehmann: *Einleitung in die lateinische Philologie des Mittelalters*. München, Oskar Beck, 1911. In-8, x-176 p.

On nous en prévient dans l'introduction : ce n'est pas ici un manuel, mais simplement la reproduction de notes de cours, et de cours intermittents, trop souvent interrompus par la maladie. Il y a donc bien des lacunes. Mais du moins nous retrouvons ici à chaque page ce qui était le don spécial de Traube : le fini des détails, une vaste compréhension de la liaison intime et mystérieuse qui existe entre les multiples expressions de la pensée humaine, une largeur et indépendance d'appréciation qui ne connaît ni chauvinisme ni limitation mesquine d'aucune sorte, enfin un intérêt intense et communicatif d'où jaillissent sans cesse de nouveaux traits de lumière et de chaleur. Si bien qu'on est tout surpris, dans ces régis en apparence si arides de la philologie, de se sentir tout à coup ému, enthousiasmé, en présence d'horizons jusque-là insoupçonnés. C'est que le Maître savait faire passer dans son enseignement la surabondance de vie intellectuelle qui était en lui ; et il avait si bien réussi à « prendre contact » avec ses auditeurs, qu'il lui a été accordé le rare privilège de se survivre dans ceux-ci. Ils pourront maintenant trouver seuls leur voie, l'éditeur de ce second volume en est lui-même la preuve : les notes discrètes, mais précieuses, ajoutées par lui au bas du texte ne contribueront pas peu à augmenter le mérite de cette publication.

Voici un résumé de l'ouvrage : I. L'écriture latine au moyen âge. II. Le parler latin du moyen âge (pages très instructives sur « l'élément savant », les glossaires, les *hisperica famina*, le *cursus*, etc.). III. La littérature romaine au M. A. (transmission des chefs-d'œuvre classiques ; services rendus par les monastères, particulièrement en Italie et en France). IV. La littérature latine du M. A. (aperçu à vol d'oiseau sur ses principaux représentants en Italie, en Espagne, en France, dans les Îles Britanniques, du V^e au VIII^e siècle).

Quelques menues critiques. Traube a trop facilement accepté la théorie d'après laquelle les Irlandais, après avoir reçu des Grecs le christianisme, n'auraient fait que plus tard « leur paix avec Rome » (p. 39 suiv.) : il vaudra mieux s'en rapporter sur ce point à l'énoncé si net et si sensé de Duchesne, *Hist. ancienne de l'Église*, III (2^e édit.) p. 614 suiv. P. 56, la vraie tradition paléographique du nom de l'auteur de la *Peregrinatio* semble décidément être *Egeria*, de préférence à *Etheria* et *Eucheria* (cf. *Rev. Bén.* xxviii, 68 suiv.). P. 172, note 8, le nom de l'évêque de Rouen

chanté, par Ansbert (*Ansebertus*) n'est pas *Andvenus*, mais *AVDOAENVS*, d'après les premières lettres du poème acrostiche. P. 174, malheureuse confusion entre l'évêque gaulois Arculfe, inspirateur du *De locis sanctis* d'Adamnan, et s. Martin de Galice, antérieur d'un siècle et demi, et qui ne se rattache en rien à la Grande-Bretagne. Enfin, il est à regretter qu'un livre comme celui-ci, lequel vaut surtout par les détails, ne soit pas accompagné d'un index spécial, destiné à en faciliter l'usage.

Trois autres volumes sont annoncés, qui compléteront l'œuvre de Traube : puisse le tome IV, consacré à l'« Histoire de la semi-onciale », ne point se faire trop attendre, et égaler en intérêt les deux parties qui ont paru jusqu'ici.

D. G. MORIN.

P. BATTIFOL. *Histoire du Bréviaire romain*, 3^e édit. refondue. Paris, Picard et Gabalda, 1911. In-12, x-449 p.

Il est heureux, pour le progrès des études liturgiques, que l'intérêt de deux des maîtres les plus distingués de l'érudition française contemporaine se soit porté de ce côté : nous avons les *Origines du culte chrétien*, « petit livre » qui restera, en dépit de quelques imperfections de détail, parce qu'œuvre géniale, comme tout ce qu'a produit son auteur ; puis, en voici un autre, plus petit encore, et « juvénile », nous dit-on, sur l'histoire du Bréviaire, par l'homme qui a le plus fait pour acclimater parmi le jeune clergé de France le perfectionnement des méthodes scientifiques, indispensable au relèvement du prestige de l'Église catholique dans le domaine intellectuel.

Le mérite de cet ouvrage de haute vulgarisation ressort déjà suffisamment de la triple édition qu'il a fallu en faire en peu d'années, comme aussi de sa traduction en langue étrangère. Et vraiment, il me semble que les grandes lignes de cette histoire du livre officiel de prière, du VIII^e siècle au XIII^e, du XIII^e au XVII^e, et du XVII^e jusqu'à nos jours, sont tracées de main sûre, d'une plume alerte, avec un cachet personnel et un intérêt qui manquent à la plupart des écrivains qui avaient traité auparavant ce sujet. Je fais particulièrement estime des principes énoncés, en vue de cette amélioration éventuelle du Bréviaire, que depuis si longtemps les meilleurs esprits appellent de tous leurs vœux et qu'aucun de nous ne verra, hélas, suivant toute apparence. Mais la vérité aussi m'oblige à mettre en garde le lecteur contre un danger qui n'est que trop à craindre. Ce livre, excellent dans l'ensemble, cesse d'être un guide sûr, très souvent, lorsqu'on descend dans les détails, surtout pour ce qui concerne les origines. Il n'y a point de région de l'histoire religieuse où la réserve soit plus de rigueur, que celle des origines de la liturgie occidentale. Naturellement, ces origines sont précisément ce qu'il y a pour nous de plus intéressant : de là, la tentation d'émettre des affirmations, d'improviser des systèmes, de tirer des déductions, dont la plupart ne résisteront à l'épreuve du temps et de la critique. Il faut se rappeler sans cesse combien nous sommes dépourvus de textes et de témoignages authentiques sur nombre de points, même de la plus haute importance, et se tenir en garde contre

la démangeaison de tout savoir, surtout dans un livre destiné à servir de manuel à nombre de gens inexpérimentés, prêts à s'en rapporter les yeux fermés à l'érudition incontestable de l'auteur : car c'est autre chose, s'il s'agit d'un périodique quelconque, où l'on émet sur un sujet ses impressions du moment, en se réservant de les reprendre et rectifier dans un fascicule suivant ¹. Or, avec tout le respect et la sympathie que je porte à Mgr Battifol, je ne puis me défendre de craindre qu'il ne se soit, dans la première partie de son livre, montré plus affirmatif qu'il n'eût fallu sur un grand nombre de questions ; j'ai l'impression que je n'oserais le suivre, sans me croire obligé à contrôler une à une presque chacune de ses assertions. Par exemple, p. 39, est-il sûr que ce soit « une originalité de la règle bénédictine » que d'avoir introduit dans la liturgie monastique les *natalitia sanctorum*? On l'a dit, je le sais : provisoirement, je n'en crois rien. En cela comme pour les Comples, s. Benoît ne se serait-il pas plutôt « conformé à un usage existant déjà » (p. 44)? Je trouve quelque peu hasardé ce qui est dit du caractère propre des « monastères basilicaux », p. 78 et suiv. Il y a aussi des lacunes : sur les hymnes, entre autres, p. 207, il eût fallu mentionner et mettre à profit le travail de Clément Blume, *Der Cursus s. Benedicti u. die liturg. Hymnen des 6-9 Jahrhunderts* (Leipzig, 1908)² ; à propos de Paul Diacre, celui de K. Neff, *Die Gedichte des Paulus Diaconus*³. Je me serais aussi attendu à trouver quelque chose sur la tentative si intéressante d'Étienne de Liège dans son *Liber capitularis*, témoin important de tout un courant traditionnel dont l'influence s'est maintenue jusqu'à notre époque dans le formulaire liturgique de certaines Églises rhénanes. Quelques textes sont mal interprétés : p. 113, le « *Nescio cur non cantentur* » d'Amalaire ne veut pas dire que le verset des vêpres « était récité comme la leçon », mais qu'on l'omettait purement et simplement. La note 2, p. 243, « que les Mineurs ne chantent pas l'office, mais le récitent », est en contradiction flagrante avec le texte de la page suivante, où la mention du chant revient expressément jusqu'à quatre fois, par opposition au texte et à la simple lecture. D'autre part, certains épisodes de l'histoire du Bréviaire sont traités avec beaucoup de soin et de finesse, notamment ce qui concerne « l'ordinaire d'Innocent III », ainsi que les réformes et projets de réforme de l'époque moderne. Qu'on n'exagère point la portée de mes critiques : ce livre sera une source précieuse de renseignements et un instrument de travail d'une grande utilité, à condition qu'on sache s'en servir avec discernement, sans trop céder à la tentation de jurer sur les paroles du maître.

D. G. MORIN.

M. Besson. L'art barbare dans l'ancien diocèse de Lausanne. Lausanne, F. Rouge, 1909. In-4, 240 p., 28 planches dont une en couleur, 194 figures. Prix : 20 fr.

1. La réflexion est de feu maître Th. Bouquillon, qui, bien des fois, alors que j'étais encore à mes débuts, me décida ainsi à publier certains essais dont je sentais instinctivement le manque de maturité et les côtés défectueux ; je ne me suis jamais repenti d'avoir suivi son conseil.

2. Cf. *Rev. Bén.*, XXV, p. 367 et suiv. — 3. Cf. *Rev. Bén.*, XXVI, p. 157-8.

LE MÊME. *Antiquités du Valais (V^e-X^e siècles)*. Fribourg en Suisse, Fragnière, 1910. In-4, 112 p., 50 planches, 38 figures dans le texte.

LE MÊME. *Revue Charlemagne*, consacrée à l'archéologie et à l'histoire du haut moyen âge. Paris, Fontemoing, 1911 et suiv. Paraît par fascicules trimestriels, grand in-8, d'environ 50 pages. Prix : 10 fr. par an, port en sus.

M. l'abbé Marius Besson a réussi en peu d'années à occuper un rang des plus distingués parmi les érudits dont s'honore présentement son pays. J'ai déjà eu l'occasion d'annoncer ici-même ses deux premiers ouvrages sur les origines des évêchés de Genève, de Lausanne et de Sion, et sur l'histoire du diocèse de Lausanne sous la domination franque¹. Encouragé par ses premiers succès, il vient de publier coup sur coup deux autres volumes d'un intérêt plus général, surtout au point de vue archéologique, et illustrés — le second surtout — avec un luxe du meilleur goût : ils font vraiment honneur à l'auteur, et aussi aux hauts personnages ecclésiastiques et sociétés savantes, dont le généreux concours ne lui a point fait défaut.

Je signalerai spécialement, de ces deux ouvrages, les pages qui intéressent la Paléographie médiévale. Dans l'*Art barbare au diocèse de Lausanne*, p. 215 suiv., description et facsimilé 1^o d'un Fragment de Jordanès en écriture insulaire du VIII^e siècle (actuellement au Musée d'historigraphie vaudoise) ; 2^o d'un curieux feuillet de missel plénier non romain, écriture bénéventine avec neumes du commencement du XI^e siècle : on y remarque, entre autres, la persistance de la leçon prophétique non tirée de la Vulgate, puis des oraisons *Post evangelium, Ad populum* (également aux archives de Lausanne). Dans les *Antiquités du Valais*, p. 49 suiv., après plusieurs pages consacrées aux reliquaires et authentiques de reliques, reproductions admirablement réussies de la couverture de l'Évangélaire de Saint-Maurice (Londres, Kensington), de deux feuillets du célèbre papyrus de s. Avit, d'un feuillet de la *Passio Acaunensium* du ms. Paris 9550 en onciale du VII^e siècle, de la messe de s. Sigismond au Missel de Bobbio, de celle de s. Maurice au *Missale Gothicum*, de la Chronique d'Agaune conservée aux archives de l'abbaye.

Enfin, tout récemment, l'infatigable abbé lançait à Paris une nouvelle revue, une *Revue Charlemagne*, « destinée à faire connaître davantage l'état de l'Europe occidentale, et particulièrement de la Gaule, depuis l'arrivée des Barbares jusqu'à la dissolution de l'empire carolingien » ; cela, surtout au point de vue archéologique, sans toutefois négliger « l'histoire et toutes ses sciences auxiliaires ». A en juger par les tirés à part d'une note sur s. Pirmin, que je viens de recevoir, la *Revue Charlemagne* sera digne à tout point de vue, et du titre qu'elle porte, et du goût exquis de l'érudit qui préside à ses destinées.

Je disais « Enfin », mais non, ce n'est pas encore la fin : car voici qu'on nous annonce le *Monasterium Acaunense*, une étude critique sur les origines de l'abbaye de Saint-Maurice. Voilà qui sera peut-être encore mieux accueilli que toutes les publications d'ailleurs si méritantes dont nous sommes déjà redevables à M. Marius Besson.

D. G. MORIN.

1. Cf. *Revue Bénédictine*, XXVII, p. 244.

ULYSSE CHEVALIER. *Bibliothèque liturgique* : T. XIII, R. P. Benedict Zimmermann. *Ordinaire de l'Ordre de N.-D. du Mont-Carmel par Sibert de Beka (vers 1312)*, publié d'après le manuscrit original et collationné sur divers manuscrits et imprimés. Paris, Picard, 1910. Gr. in-8, xxiii-402 p.

T. XIV. Chan. ULYSSE CHEVALIER. *Institutions liturgiques de l'église de Marseille (XIII^e siècle)*, copiées et annotées par le Chan. J.-H. Albanès, et publiées d'après le manuscrit original, avec le Mortuologe de la même église. Paris, Picard, 1910. Gr. in-8, xxxii-175 p.

M. le Chan. Ulysse Chevalier vient de rendre un nouveau service aux études liturgiques en mettant au jour dans sa *Bibliothèque liturgique* deux textes importants, des XIII^e et XIV^e siècles.

L'Ordinaire des Carmes édité d'après un ms. de Lambeth, est, comme le titre l'indique, emprunté à celui de l'église patriarcale du St-Sépulcre à Jérusalem, où l'on ne doit pas chercher des influences orientales. L'Ordinaire du St-Sépulcre est conservé à Rome dans le ms. Barberini 659. La comparaison de ces textes avec les anciennes liturgies françaises donnera lieu à de curieux rapprochements ; ce n'est que par une confrontation minutieuse des textes et des usages que l'on arrivera à établir la filiation des rites. Il va de soi qu'en adoptant les rites du St-Sépulcre, les ermites du Carmel, généralement peu nombreux et tenus simplement à l'origine à la célébration en commun de la messe, durent simplifier les cérémonies d'une église patriarcale pour les adapter à leurs usages.

En pénétrant en Europe et en y créant des couvents, ils s'astreignirent à la récitation publique de tout l'office canonial. Quel fut le rite suivi jusqu'au moment où le provincial de la Germanie Inférieure, Sibert de Beka, compila vers 1312 son Ordinaire, on l'ignore. Sibert remania un Ordinaire plus ancien, en le complétant par des rites empruntés à d'autres églises. Ce n'est que par un travail ultérieur de confrontation qu'on pourra fixer les emprunts et déterminer leur origine. Dans sa préface, le R. P. Zimmermann donne une idée générale du rite Carmélitain et des développements qu'il reçut depuis le milieu du XIV^e siècle. Le texte du ms. de Lambeth constitue le fond de l'édition. En appendice l'éditeur a publié une série d'offices de saints Carmes tirés de divers manuscrits (SS. Cyrille, Élisée, Albert, Commémoration de la S. V., S. Ange, S. Simon Stock).

Les « Institutions » de Marseille, qui datent des environs de 1264, apportent un nouvel appoint à l'histoire des rites liturgiques, puisque D. Martène n'a point utilisé d'ouvrage de provenance marseillaise. M. Chevalier fait remarquer que dans la seconde moitié du XIII^e siècle, les conciles provinciaux d'Arles se préoccupent des questions liturgiques et que c'est à cette circonstance qu'il faut attribuer l'uniformité qu'on s'accorde à reconnaître dans les liturgies provençales. Son introduction fait ressortir les particularités les plus saillantes révélées par les « Institutions » de Marseille. Le texte est précédé de l'extrait du martyrologe de l'église de Marseille conservé dans le Monast. Benedict. XLV (ms. lat. Paris 12702). De bonnes tables alphabétique, de la poésie liturgique, des matières facilitent les recherches.

D. U. B.

FRÉDÉRAND CALLAËY, O. M. CAP. L'Idéalisme franciscain spirituel au XIV^e siècle. Étude sur Ubertain de Casale. Louvain, 40, rue de Namur, 1911. Gr. in-8, xxvii-280 p.

Au sein de cette période agitée, qui marque les dernières années du XIII^e siècle et les premières du XIV^e, il n'est pas de mouvement plus profond, plus violent que celui du spiritualisme qui divise la grande famille franciscaine. S. François d'Assise n'a pas disparu, que l'on discute âprement la pensée du saint fondateur et que la nature du concept de la pauvreté franciscaine en divise les adeptes. Du jour où l'œuvre de S. François se développait et se transformait en un ordre religieux, il fallait de toute nécessité légiférer sur la pratique de la pauvreté au sein de cet ordre hiérarchiquement constitué, en vue de régler son action sociale. L'idéal individualiste primitif devait céder devant une réglementation destinée à l'adapter aux besoins nouveaux, à le rendre accessible à la masse et à le préserver de toute déviation hétérodoxe. Les chefs de l'ordre agirent dans ce sens, et l'autorité pontificale intervint pour sanctionner l'adaptation de la Règle. Les mitigations trouvèrent dès l'origine des adversaires, et ceux-ci devinrent d'autant plus intransigeants qu'ils se pénétrèrent des idées du mysticisme joachimite. L'avènement de Célestin V, puis sa déposition ; la nomination de Boniface VIII avaient donné aux agitations des spirituels une recrudescence d'acuité, qui devait bientôt dégénérer en rébellion contre l'autorité ecclésiastique et créer une agitation véritablement dangereuse pour le bien de la société chrétienne. Il y avait des abus dans l'Église et dans la société, il y avait du relâchement dans une partie de la famille franciscaine, on ne peut le nier ; les abus pouvaient être combattus, leurs dénonciateurs dépassèrent le but.

Parmi les rigoristes franciscains il n'en est pas de plus remarquable qu'Ubertain de Casale ; il est le porte-voix du parti. En lui s'incarne le Spiritualisme : dès sa plus tendre enfance, il s'est pénétré de l'idéal franciscain, nourri des traditions primitives ; il a vu de près les abus dans cette université de Paris, qui attire, instruit et pervertit ; il est rentré en Italie pour mener la lutte. Il est intéressant de suivre avec le P. Callaey, la genèse de la vocation d'Ubertain et de saisir sur le vif l'éducation qu'il a reçue ; il ne l'est pas moins de le suivre dans l'élaboration de sa doctrine, dans son apostolat, dans ses luttes. L'œuvre capitale d'Ubertain c'est l'*Arbor vitae*. Comment ce livre a-t-il été élaboré dans la solitude de l'Alverne, quelles en sont les sources, quelles en sont les doctrines théologiques et mystico-politiques, quelle en fut l'influence, autant de questions que l'auteur examine de près et auxquelles il apporte des solutions plus complètes que celles qu'on a données jusqu'ici. Avec l'*Arbor vitae*, Ubertain apparaissait comme l'oracle du parti : est-il étonnant que dès lors il soit à la tête des défenseurs des doctrines spiritualistes, l'avocat de Pierre de Jean Olivi, l'irréductible dénonciateur de la Communauté, quand Clément V le cite au concile de Vienne et quand Jean XXII l'oblige à se défendre du crime d'hérésie. La pureté de sa vie, l'étendue de ses connaissances, la force de son éloquence, la subtilité de son argumentation forcent le respect ; il y a trop de grandeur dans cette âme de feu en face de trop réels abus, qu'il dénonce et combat, pour qu'on ne respecte pas ce prophète d'un autre

âge. Les excès des spiritualistes devaient provoquer les rigueurs de l'Église ; tout n'était pas à critiquer dans la Communauté, et Ubertain lui-même, dans la fameuse controverse sur la pauvreté apostolique, avait proposé une solution provisoire acceptable. La lutte devait cependant recommencer ; où pourrait-il réaliser son idéal ? Celui-ci était irréalisable, imprégné qu'il était par les rêves joachimites de l'avènement du règne de l'Esprit. D'un autre côté, il était impossible qu'il trouvât accueil dans la Communauté qui le considérait comme son pire ennemi. Jean XXII lui offrit de changer d'ordre. Ce n'était qu'une manière honorable de le mettre à l'abri des coups de ses adversaires ; Ubertain fut affilié à l'abbaye bénédictine de Gembloux, mais resta à Avignon jusqu'au jour où il crut prudent de se dérober aux vengeances de ses adversaires protégés par la curie. Il alla probablement se mettre sous la protection de Louis de Bavière, mais on ne peut montrer qu'il ait pris quelque part à la rébellion de ce prince contre Jean XXII. Ubertain disparaît de la scène du monde, sans qu'on puisse soupçonner jusqu'ici où il termina sa carrière si agitée.

Tout en reconnaissant la faiblesse d'Ubertain, l'utopie de ses rêves, sa déviation de l'idéal primitif de S. François, le P. Callaey rend hommage au grand caractère qu'il fut, à l'idéal du but qu'il poursuivait, à la droiture de ses intentions. Il juge avec impartialité le mouvement franciscain des XIII^e et XIV^e siècles, examine avec une grande largeur de vues les questions de principe, et parle avec une compétence d'autant plus grande qu'à l'érudition la plus solide il joint l'expérience et la connaissance pratique des questions en jeu. Comme tableau d'ensemble, comme étude de caractère, comme résultat de recherches spéciales sur l'histoire littéraire du mouvement spiritualiste, l'ouvrage du P. Callaey s'impose à l'attention du public comme un travail bien documenté et mûrement réfléchi.

D. U. BERLIÈRE.

ALPH. ROERSCH. *L'humanisme belge à l'époque de la Renaissance. Études et portraits.* Bruxelles, Van Oest, 1910. In-8, IV-174 p.

L'humanisme, en Belgique, n'est pas un produit importé de l'étranger ; il est le développement progressif, intensif à un moment donné, des études de l'antiquité, qui se perpétuent à travers le moyen âge, depuis les écoles abbatiales et cathédrales jusqu'aux universités et aux écoles d'enseignement secondaire du XV^e siècle. En attendant une histoire complète de ce mouvement, M. Roersch nous présente une esquisse rapide, mais aussi agréablement exposée que solidement documentée, des origines de l'humanisme belge, insistant particulièrement sur le rôle prépondérant des Frères de la vie commune et de la cour de Bourgogne, et sur la diffusion de l'humanisme flamand à Paris autour de Robert Gaguin. C'est plutôt dans une série de portraits que M. Roersch nous fait passer en revue diverses phases de l'humanisme belge ; les aspects sont variés, les physiologies bien distinctes, les milieux diversement situés. C'est, en effet, une galerie bien curieuse que celle où l'on rencontre à côté de l'humaniste correcteur et professeur, Rescius, la curieuse figure du chartreux gantois Liévin Ammonius, dont les aspirations semblent jurer quelque peu avec

l'idéal cartusien, puis la silhouette titubante de l'ancien secrétaire d'Erasme et commensal de Rabelais, Hilaire Bertholf. Un autre confident d'Erasme, Félix Rex, qui arrive à se caser dans les archers impériaux et à se fixer à Koenigsberg, voisine avec trois figures caractéristiques de l'humanisme érudit, Pierre Pantin, doyen de Ste-Gudule; François Modius, explorateur de bibliothèques, Étienne Pighius un archéologue. Le dernier portrait est celui du poète Simon Ogier; il annonce la décadence. Chacun de ces portraits est finement tracé; l'érudition de l'auteur lui a permis de leur rendre la vie et de les replacer dans leur cadre; c'est une heureuse évocation d'un monde qui gagne à être connu dans l'intimité.

D. U. B.

B. PETRI CANISII S. J. *Epistulae et acta collegit et adnotationibus illustravit P. Braunsberger, eiusdem societatis.* T. V. (1565-67). Fribourg, Herder, 1910. In-8, LXXX-938 p. Prix: 20 M.

Le caractère général de l'œuvre du P. Braunsberger a déjà été signalé dans la *Revue Bénéd.* (XXIV, 570 et XXV, 157); nous nous permettrons de ne pas y revenir. Notons simplement quelques faits saillants contenus dans ce V^e volume. Les documents s'étendent sur une période de deux ans à peine, cela seul nous donne une idée de l'activité du grand provincial des Jésuites allemands. Les lettres de Canisius y sont au nombre de 149; les autres sont de ses correspondants: de S. François Borgia devenu général; de son secrétaire, le P. de Polanco; du P. Théodore Canisius, etc. Les rapports du B^x avec les personnages marquants de l'époque ne diminuent pas, au contraire: Madeleine d'Autriche, fille de Ferdinand I, les cardinaux Amulius, Commendonius, Hosius, Truchsess, etc. ainsi que de nombreux évêques ont avec lui des rapports épistolaires. Son autorité grandit toujours. De Rome, où il s'est rendu en 1565, il revient chargé par Pie IV d'une mission de confiance auprès des évêques allemands. Il s'agissait de leur recommander la publication et l'exécution des décrets du concile de Trente; cette mission réussit. Canisius continuait ses travaux d'apostolat et il fut assez heureux pour ramener le comte de Helfenstein au catholicisme. Ce prince avait passé au luthéranisme, mais la lecture des Pères et la conduite des ministres luthériens lui avaient inspiré des doutes. Il fit venir Canisius et, instruit par lui, abjura le luthéranisme; sa conversion préserva ses sujets de l'hérésie. A la diète de Vienne en 1566, l'influence des Jésuites amena d'heureux résultats pour les catholiques. Je m'abstiens de continuer cette énumération. Les lettres se rapportant au gouvernement intérieur de la Compagnie intéressent moins l'histoire générale; elles ont pourtant leur valeur; elles montrent, entre autres choses, que dans les ordres religieux tous les membres ne sont pas toujours à la hauteur de leur devoir et surtout que la faveur des princes est un des plus grands obstacles à la bonne observance. Finalement le P. B. élimine certaines légendes accréditées par les vies de Canisius. Ainsi, il ramène à de justes proportions l'entrevue de Nimègue dont certains panégyristes, bien que postérieurs au moyen âge, avaient fait une légende hagiographique. Le monument que le P. B. consacre à la mémoire de Canisius s'élèvera encore davantage; les travailleurs lui en seront recon-

naissants, car ils possèdent en cet ouvrage une mine précieuse de documents de bon aloi.

D. B. DEFRENNE.

P. J. M. PFAETTISCH O. S. B. *Der Einfluss Platos auf die Theologie Justins des Märtyrers.* (*Forschungen zur christl. Literatur- und Dogmengeschichte*, X Band. 1 Heft.) Paderborn, Schöningh, 1910. In-8, VIII-200 p. Prix: 6 M.

La question de l'influence de Platon sur la théologie de s. Justin a déjà été étudiée plusieurs fois. L'auteur de la présente dissertation la reprend d'une manière plus systématique que ses devanciers, et tout en discutant les opinions des autres, établit la sienne d'après les textes comparés de s. Justin. Les difficultés d'interprétation ne manquent pas au sujet du premier philosophe chrétien et peuvent donner lieu par suite à des appréciations de nuances diverses. Le P. Pf. estime que s. Justin a, tout en voulant garder la plus rigoureuse orthodoxie, donné aussi au platonisme une part prépondérante et exagérée dans ses spéculations. Toutefois, dit-il, ce platonisme n'était pas le platonisme authentique; ainsi s. J. admet l'identité du démiurge avec l'idée du Bien, thèse qui rentre bien dans la spéculation chrétienne. La doctrine de la transcendance de Dieu, qui y est connexe, ne nous semble pas exagérée chez s. J. et ne fait pas de difficulté quant à l'omniscience divine. Le Logos, au contraire, ne peut que perdre à la comparaison avec l'âme du monde platonicien; mais nous ne croyons pas l'influence des principes platoniciens aussi grande en ce point que le veut l'auteur, qui établit bien que l'éternité du Verbe est enseignée par s. Justin, mais donne trop d'importance à la qualité de Fils qu'aurait acquise le Verbe par la création du monde. La subordination du Logos à l'égard du Père est sans doute exprimée en termes trop prégnants chez le grand apologiste, mais il faut se rappeler que la science théologique était encore à ses commencements, le langage inadéquat souvent aux concepts, et en ce point comme en d'autres, on pourrait, pensons-nous, avec équité tendre à l'interprétation la plus bénigne. Ce que nous dit l'A. sur le St-Esprit nous paraît juste, la spéculation scientifique concernant la personne du St-Esprit était encore toute rudimentaire; le passage difficile (p. 44) est expliqué de la façon la plus naturelle. Signalons en passant une affirmation trop absolue: le πνεῦμα ἄγιον de S. Luc 135 n'aurait été, selon l'interprétation unanime aux trois premiers siècles, autre que le Verbe. Il suffit de consulter Origène, Hom. IV in Luc., pour tempérer cette assertion.

Dans les questions de la création, de la nature de l'âme, du λόγος σπερματικός, encore une fois, il y a beaucoup de connexions avec Platon et bien des notions incomplètes d'après nous, plutôt qu'erronées, comme le veut l'Auteur. Ainsi dans la notion de l'âme qui ne vit point par elle-même mais participe à la vie, on peut trouver une pensée métaphysique très profonde, celle de la composition qui est essentielle à la substance qui participe seulement à l'être divin.

Le livre du P. Pf. se termine par un appendice relatif à la composition des deux Apologies, c'est un exposé très utile pour faire percevoir la suite

et la marche des idées dans ces importants monuments de la littérature chrétienne primitive.

D. R. P.

WEINAND. Die Gottesidee, der Grundzug der Weltanschauung des hl. Augustinus. (*Forschungen zur christl. Lit. u. Dogmengesch.* X Bd. 2 Heft) Paderborn, F. Schöningh, 1910. In-8, VIII-135 p. Prix : 4 M. 50.

Écrire du nouveau sur la théologie de S. Augustin, c'est assurément difficile, on peut cependant espérer mettre dans un jour plus clair tel ou tel aspect de la doctrine si vaste du grand Docteur. C'est ce qu'a fait l'A. de la présente monographie, dans laquelle il prouve que toute la philosophie, la *Weltanschauung* de s. Aug. n'est autre que l'idée de Dieu considéré dans ses rapports avec la créature, ou, en d'autres termes, une contemplation du fini au point de vue de l'éternité.

La thèse de l'A. est bien développée dans ses grandes lignes : Dieu, objet du bonheur, de la science, de la vertu ; le mal consistant, au contraire, dans l'éloignement de Dieu ; Dieu agissant et se manifestant dans le monde physique ; dans l'âme humaine, et, quant à l'ordre surnaturel, dans l'Eglise et dans les opérations de la grâce. Tous ces chapitres sont à louer pour l'enchaînement des idées, pour les aperçus doctrinaux si élevés qu'ils contiennent, pour la lucidité de l'exposé, pour la tendance catholique et objective qui les anime. Il est intéressant aussi d'assister à l'évolution de la pensée chez s. Augustin, cherchant toujours Dieu, même au temps de son adolescence et de ses égarements, l'atteignant ensuite par la foi en même temps que par la raison lors de sa conversion, puis avec le cours du temps s'éloignant de plus en plus de la recherche purement rationnelle de la vérité pour donner une part toujours croissante à la foi et à l'amour surnaturel de Dieu.

Toutefois, si, pris dans son ensemble, nous tenons en juste estime le travail de M. W., dans les détails il ne nous satisfait pas toujours ; quelques textes demanderaient une meilleure interprétation, tel p. 81. « *malas voluntates, quas voluerit* » : *quas voluerit esse malas*, nullement, mais au contraire : *quas voluerit in bonum convertere* ; p. 111 : « *apud adversarios prædestinati amici latitant* : » ils deviendront, en se convertissant, membres de l'Eglise, ils ne le sont pas encore.

Autre observation : l'A. se rattache assez fréquemment à des interprètes modernes de s. Aug., dont les vues nous semblent contestables : ce qui est dit (p. 42) du primat de la volonté peut être admis, pourvu qu'on retienne qu'une certaine connaissance conditionne toujours l'acte de la volonté. Dans la psychologie, il répète avec insistance (p. 92, 98) que c'est le dogme de la Trinité qui a servi d'appui à la théorie des trois puissances de l'âme et que ce n'est pas, comme il semble naturel, la connaissance de l'âme qui a fourni l'analogie nécessaire à l'explication des processions divines. Enfin l'influence de Plotin, quoique certaine, est pourtant trop accentuée, croyons-nous ; ainsi en particulier, p. 89 c'est bien plutôt la doctrine du péché originel que la théorie de Plotin qui a rendu S. Aug. méfiant à l'égard du créatianisme. Au reste, nous n'entendons nullement dire que M. W. adhère aveuglément à l'opinion d'autrui, il donne mainte

preuve du contraire, notamment là, où, à l'encontre de l'historien protestant le plus autorisé de nos jours en matière de dogme, il nous fait voir s. Aug. défenseur de la visibilité de l'Église, et adversaire du pessimisme en morale. Il nous a plu aussi de voir, au moins une fois, s. Thomas appelé comme témoin contre l'interprétation ontologiste de la théorie de la connaissance, chose d'autant plus méritoire que cette explication ontologiste entrerait bien, à première vue du moins, dans le plan synthétique de l'A. Nous croyons qu'en étudiant davantage encore S. Augustin, et en lui-même et en comparaison avec la théologie médiévale, il verrait disparaître plusieurs des difficultés qui peuvent subsister en quelques endroits du Docteur incomparable qui a si logiquement maintenu la formule qui fait la devise du livre « *Totum Deo dandum est* ».

D. R. P.

A. PALMIERI. O. S. A. *Theologia dogmatica orthodoxa ad lumen catholicae doctrinae examinata et discussa. Tomus I. Prolegomena.* Florence, Libreria editrice fiorentina, 1911. In-8, xxv-815 p. Prix : 20 fr.

Tandis que nous sommes bien renseignés sur les doctrines de la théologie protestante, nous ne connaissons pas suffisamment les opinions des théologiens orthodoxes sur les grandes vérités de notre foi.

C'est une lacune dans l'enseignement de notre théologie polémique qu'il est non seulement nécessaire, mais urgent de combler. Le R. P. Palmieri s'est depuis longtemps déjà dévoué à cette tâche. Mais le présent ouvrage dépasse les précédentes publications en ampleur et en importance. A vrai dire, il ne forme que l'introduction (*Prolegomena*) à une série d'études qui ne comprendront pas moins de trois autres volumes, sur les principales différences doctrinales des églises catholique et pseudo-orthodoxe. Cette appellation d'« orthodoxe » que l'Église gréco-russe revendique comme la caractéristique de sa théologie, le docte augustin en fait bonne et prompt justice, au 1^{er} chapitre de son ouvrage : une théologie, dit-il, qui a subi des fluctuations dans plusieurs de ses dogmes fondamentaux, et qui prétend constituer un système commun à plusieurs églises *séparées* entre elles, ne peut se vanter de professer la vérité (ἀρχή, δόξω), toujours une et entière. Ce sujet amène logiquement l'examen de la nature et de la division du dogme. (ch. II, III). Après avoir exposé la doctrine catholique, — méthode dont à bon droit il ne se départ en aucun endroit de son sujet, — le P. Palmieri examine longuement la question du développement dogmatique, si débattue parmi nous dans les derniers temps. Faut-il dire, qu'à quelques exceptions près, les théologiens orthodoxes soutiennent la thèse diamétralement opposée à celle de l'évolution dogmatique que préconisent nos modernistes ? Par cette intransigeance dont ils sont à la fois les victimes et la contradiction vivante, ils font ressortir la justesse assurée et la calme limpidité de l'enseignement catholique voguant librement entre les deux courants. Quant au reproche de rationalisme que Chostin lance à la face des Perrone, des Scheeben et des Kuhn. (p. 75 78), il s'évanouit en présence de la double formule du grand S. Anselme, devenue la devise de toute la théologie catholique : *Fides quaerens intellectum, Intellectus quaerens fidem*.

Au reste, quand il s'agit de la théologie scolastique, les auteurs orthodoxes abondent en aménités à son endroit (v. ch. VI, p. 187 sqq.) En habile polémiste, l'A. reconnaît les défauts, — subtilités, formalisme, pédantisme dans le style et l'expression de *quelques* scolastiques de la seconde et de la troisième époques, — mais il a bientôt fait aussi de démasquer l'adversaire en mettant à découvert les sources protestantes où il a puisé son fiel, et en démontrant que les véritables origines de la scolastique doivent être recherchées précisément parmi les grands docteurs orientaux, dans les lumineuses synthèses dogmatiques de Léonce de Byzance et de Jean de Damas. (ch. VI, p. 195-267).

Et puis, que sont les élucubrations des « orthodoxes » à côté des œuvres gigantesques de nos théologiens ? C'est la réflexion qui s'impose naturellement à l'esprit, à la lecture du chap. V de cet ouvrage, chapitre très érudit, très fouillé, sur l'histoire de la théologie dans le monde grec. Il faut, dans l'histoire de cette théologie, distinguer deux grandes périodes : celle qui a précédé et celle qui a suivi la séparation de l'Église grecque d'avec le Siège de Rome. De cet événement date en effet une décadence aussi rapide que complète des études théologiques. En Grèce, elles subissent assez superficiellement l'influence de la méthode scolastique aux XVII^e et XVIII^e siècles, tandis que les plus récents théologiens, Mess. Zikos D. Rosis et Chr. Androutsos ont adopté une sorte de syncrétisme où les doctrines protestantes ont la part prépondérante. En Russie, la théologie, après avoir été tributaire des œuvres littéraires de Byzance, s'affranchit vers le XVII^e siècle. Les deux écoles de Kiev et de Moscou jetèrent un assez vif éclat, éclat — faut-il le dire ? — qu'elles empruntèrent de nouveau, soit aux doctrines (à Kiev), soit à la méthode (à Moscou) scolastiques. Mais l'orthodoxe slave avait trop de relations avec le luthérien pour ne pas subir son contact délétère (Th. Prokopovitch). Enfin, les XVIII^e et XIX^e siècles voient surgir une pléiade de théologiens russes dont les tendances seraient trop longues à analyser en détail. Ici encore la vaste érudition de l'A. s'est magistralement développée. (ch. V, pp. 169-186).

Avec le ch. VII commence pour ainsi dire une nouvelle partie de l'ouvrage. Le P. Palmieri y traite de la théologie *symbolique et polémique*. Les chapitres VII et VIII, ne contenant pas moins de 400 pages, analysent chacun des documents symboliques sur lesquels l'Église orthodoxe appuie son enseignement. On y trouvera aussi une dissertation très intéressante sur le symbole apostolique et les opinions émises à son sujet par les auteurs catholiques et orthodoxes. Mais, l'A., ce nous semble, eût mieux fait de classer plus exactement selon leur nature et leur contenu les monuments symboliques : les décisions des conciles œcuméniques (p. 401), par exemple, auraient dû rejoindre celles des synodes particuliers (p. 595) reçues, soit en Grèce, soit en Russie. Quant à la théologie polémique, les deux derniers chapitres donnent des aperçus très neufs et très complets sur les procédés en usage chez nos frères séparés depuis Photius et Marc d'Éphèse jusqu'à Khomiakov et Solovev.

L'esprit qui anime ces pages est celui du théologien catholique, romain, traditionnel : pas de faiblesse, pas de compromis, mais aussi pas d'âpreté ni d'acrimonie. Le P. Palmieri n'a garde de donner contre les écueils qu'il

signale si bien à l'attention des polémistes au ch. IX de son ouvrage et dont je relèverai, à sa louange, les quatre principaux : négation de tout accord de doctrine entre les deux Eglises catholique et orthodoxe ; négation, au contraire, de toute différence dogmatique ; silence prémédité sur les objections des adversaires ; enfin, censure indiscrete du côté véridique de leur enseignement. Cette attitude sage et mesurée de l'auteur — à part quelques longueurs — met en pleine valeur la documentation sûre, complète et de première main, qui enrichit de notes abondantes chacune de ses pages. Toutes ces qualités, jointes à la nouveauté et à l'intérêt du sujet, assurent aux volumes à venir de l'œuvre, une valeur et un succès pareils à ceux qu'obtiennent les présents Prolégomènes.

D. PL. DE MEESTER.

H. PETITOT. O. P. Pascal. *Sa vie religieuse et son Apologie du christianisme.* (*Bibliothèque de Théologie historique.*) Paris, Beauchesne, 1911.
In-8, 427 p. Prix : 7 fr. 50.

« Telle est l'autorité de Pascal que tout le monde le veut avec soi. » Les doctrines subjectivistes, immanentistes, protestantes semblent vouloir garder le monopole des études pascaliennes. Et les critiques indépendants comme M. M. Strowsky, Giraud, etc. à qui nous devons tant pour la compréhension de Pascal, n'osent guère aborder les questions théologiques et religieuses qui ne sont pas de leur domaine. Il y a là une très grave lacune que le R. P. Petitot a voulu combler. Et il l'a fait avec un rare bonheur. Son livre, venant après tant d'œuvres remarquables, est peut-être le plus complet qu'on ait écrit sur Pascal, et il est original par le fait qu'il traite une foule de questions de théologie et d'exégèse qu'on n'avait pas abordées avant lui. L'apologétique de Pascal n'est pas distincte de sa vie « qui ne fut qu'une longue ascension continue vers Dieu ». On peut en suivre les étapes. La première conversion de Pascal (1646) est purement intellectuelle. Elle fut déterminée par la connaissance que fit Pascal du Jansénisme « dont la méthode est avant tout historique et positive », conversion superficielle d'ailleurs, puisqu'elle ne résista pas à la passion de Pascal pour les Sciences. Après une période mondaine assez courte, et par une suite d'influences diverses : la mort de son père, la vocation religieuse de Jacqueline et surtout la maladie, Pascal se donne complètement à Dieu (1654). Le R. P. a profondément analysé les documents caractéristiques de cette époque. S'il a passé un peu trop rapidement sur le *Mémorial*, il s'est par contre très longuement étendu sur le *Mystère de Jésus*, qui pour lui est « le morceau le plus achevé de poésie religieuse que le sentiment chrétien ait jamais inspiré. » Le R. P. a bien souligné la valeur apologétique de ce poème. Il semble bien en effet que la clef des *Pensées*, le secret de l'âme de Pascal doivent être cherchés dans un amour unique, exclusif pour la personne vivante et souffrante de Jésus-Christ. C'est bien cela qui rendra Pascal toujours actuel et émouvant. La seconde partie étudie l'Apologie de Pascal. Sa méthode est expérimentale, psychologique. Elle est basée sur une connaissance profonde du cœur humain, connaissance qui de l'aveu de Brunetière, faisait défaut à Bossuet. On dira peut-être que c'est là de l'immanentisme, mais le R. P. prouve que cette

méthode est parfaitement traditionnelle et d'inspiration catholique. Pascal attribuait trop d'importance aux miracles, aux prophéties, à l'autorité de l'Église pour qu'on puisse en douter. Beaucoup de pascalisants pensent sans doute que cette partie de l'apologétique de Pascal n'a aucune valeur pour l'esprit moderne. Les pages très savantes du R. P. nous montrent au contraire quel en est l'intérêt. L'ouvrage se termine par un appendice assez considérable sur la prétendue rétractation de Pascal. Par une longue discussion, le R. P. montre qu'on ne peut accepter le témoignage du P. Beurrier, car « ce serait accuser d'imposture tous les Périer et les principaux jansénistes ». Pascal ne peut donc pas être séparé du jansénisme, « mais son jansénisme est seulement théorique, il n'a compromis en rien sa vie religieuse et mystique ». Cette distinction permet de résoudre les problèmes du miracle de la sainte Épine (qui pour l'auteur, comme pour M. Paquier, est un vrai miracle) et de la mort de Pascal. Cette mort fut celle d'un saint. « Dieu ne voulut pas que cette âme si droite, si sincère, si convaincue, si charitable, mais si aveuglément passionnée quelquefois, allât dans la voie de l'erreur et de la désobéissance jusqu'à la révolte complète, jusqu'au schisme. » Le R. P. n'a pas dissimulé quelles critiques on peut adresser à Pascal, et il les a abordées avec courage, mais pour ce qui est des *Pensées*, il ne fait aucune réserve. « L'Église a toujours considéré l'apologie inachevée de Pascal comme un bon livre... La doctrine des *Pensées* est saine; à notre époque de relâchement, elle est un des remèdes les plus efficaces que l'on puisse conseiller non seulement aux personnes du monde, mais même aux religieux. » Et nous ajouterons que pour s'initier à Pascal, pour tirer un profit spirituel des *Pensées*, on ne saurait trouver un meilleur guide que le présent ouvrage.

D. L. PASTOUREL.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

O. HABERT. *La religion de la Grèce antique*. Paris, Lethielleux 1910. In-8 écu, VII-582 p. Prix : 4 fr.

Le livre que nous donne M. H. sur la religion de la Grèce antique, est fort riche en renseignements presqu'inédits ou du moins non encore entrés dans le domaine classique. Les découvertes récentes de l'archéologie ont, en effet, augmenté considérablement les documents que nous possédions sur la période préhistorique ou préhomérique. C'est l'époque du naturisme, du culte de la nature : des pierres, des arbres, des animaux. Les faits que relate l'auteur, les monuments qu'il décrit sont bien authentiques ; néanmoins sa thèse concernant le polythéisme primitif s'épurant graduellement pour parvenir jusqu'au quasi monothéisme de l'École platonicienne, résulte-t-elle nécessairement de ces données ? L'A. admet des traces de la révélation primitive quant à la croyance à la survivance de l'âme ; d'autres, même parmi nos contemporains, estiment que le monothéisme primitif a précédé le polythéisme : tel, M. Virey, *Religion de l'ancienne Égypte*, p. 245, pose en thèse générale que « la crainte de Dieu, principe de la morale, a été le premier sentiment religieux de

l'humanité primitive, et que la notion de Dieu tout court, c'est-à-dire la notion d'un Dieu unique a dû précéder toute autre idée religieuse ». M. Foucart, au contraire, incline à faire descendre le culte des dieux de la Grèce de la zoolâtrie primitive (*Méthode comparative dans l'histoire des religions*, p. 62, ss.)

Les développements par lesquels passe la pensée religieuse des Grecs chez les poètes sont fort bien analysés. C'est d'abord la religion encore naïve de l'époque d'Homère, la théologie déjà plus savante d'Hésiode, enfin les doctrines déjà basées sur un fond philosophique plus raffiné, chez Pindare et les grands tragiques Eschyle, Sophocle, Euripide. La caractéristique de chacun de ces poètes est remarquable au point de vue aussi de l'histoire littéraire. Ce qui est dit des philosophes est au contraire un peu trop sobre, il y a dans la métaphysique de ces anciens sages, des connexions importantes avec la religion, qui mériteraient une étude plus complète. Ce qui concerne le courant populaire : les dieux et le culte durant la troisième époque, est abondant et plein d'intérêt : pour se faire une idée complète du culte on désirerait pourtant voir mettre plus en relief les intentions pour lesquelles se faisaient les sacrifices (demande et propitiation, expiation, purification, serment). On a omis là aussi de parler de l'intention divinatoire qui, parfois, s'ajoutait à d'autres, mais parfois suffisait à provoquer les sacrifices.

Au reste l'A. nous avertit dans sa préface qu'il n'entend pas faire un travail de stricte érudition, mais plutôt une étude de vulgarisation, et à ce point de vue, l'ouvrage répond pleinement au but visé et, par la variété des renseignements qu'il nous donne, en même temps que par le talent avec lequel il les expose, il sera utile à l'instruction d'un grand nombre de lecteurs.

D. R. P.

R. P. SCHWALM. O. P. *Le Christ d'après S. Thomas d'Aquin*. Notes, leçons et commentaires recueillis et mis en ordre par le R. P. Menne O. P. Paris, Lethielleux, 1910. In-12, 499 p. Prix : 3 fr. 50.

Dans ce volume nous trouvons un cours de théologie donné par l'éminent religieux dominicain que fut le R. P. Schwalm, et recueilli par son disciple affectionné, le R. P. Menne.

Ce cours, suivant largement l'ordre de la Somme de S. Thomas (III. q. 1-XXII), fut conçu d'une façon toute métaphysique, mais sa rédaction fut faite intelligemment de manière à le mettre à la portée de beaucoup d'esprits : doctrine bien divisée, style clair, précis et plutôt sec comme il convient à un livre aussi proche ment apparenté aux procédés scolastiques. Remarquons bien que l'auteur s'est cantonné dans les points de vue de S. Thomas ; c'est pourquoi la partie d'exégèse critique, l'histoire des conceptions chrétiennes sur le Christ, et les difficultés modernes sur le dogme en question font généralement défaut. — Cependant, étant donnée la surcharge des programmes qui pousse trop souvent les étudiants en théologie à se contenter de redire des formules métaphysiques en latin sans en approfondir le sens, nous estimons que le livre du R. P. S. pourra leur être très utile, en leur faisant mieux comprendre la pensée toujours profonde et vivante du grand Docteur scolastique.

D. I. R.

JACQUIER ET BOURCHANY. *La Résurrection de Jésus-Christ. Les miracles évangéliques*. Paris, Gabalda, 1911. In-12, XVII-312 p. Prix : 3 fr. 50.

Voici deux séries de Conférences qui seront très utiles aux laïcs instruits ou aux ecclésiastiques, qui, n'ayant pas le temps de lire des ouvrages spéciaux, voudront pourtant se rendre compte des attaques dont les milieux rationalistes se servent pour ébranler la foi aux miracles, surtout la foi à la Résurrection de Jésus-Christ. On y trouvera de bonnes réponses, bonnes surtout parce que

reproduisant un enseignement oral, elles se trouvent être plus à la portée du grand public. Cela ne veut pas dire qu'elles n'aient pas de valeur scientifique, mais leur allure étant celle d'une causerie, a forcément quelque chose de plus attrayant qu'un traité purement didactique.

Je n'entrerai pas dans les détails ; aussi bien les auteurs ont apporté les preuves ordinaires. La façon de les présenter sous une forme intéressante, la connaissance qu'ils ont des théories les plus modernes, les rapprochements qu'ils font de ces théories et des objections des anciens adversaires du christianisme, donnent à leur travail un attrait particulier. Il est piquant, en effet, et en même temps très rassurant pour la foi des catholiques, de voir les explications des rationalistes modernes qui croient avoir renouvelé la science, coïncider entièrement avec les objections de Celse ou avec les inventions d'Apollonius de Tyane. Ce livre, franchement constructif, fera le plus grand bien à ceux que les objections des incrédules modernes troublent parfois plus que de raison.

D. B. DEFRENNE.

CR. PÉRIOLLAT. *Chrétiens et Philosophie*. Paris, Bloud, 1910. In-12, 515 p.

Prix : 4 fr.

Ce livre est d'un philosophe qui, ayant la foi religieuse, cherche à exposer ses raisons de croire. — Si M. P. s'était contenté de n'écrire que des pensées éparses ouvrant des vues sur le christianisme, il aurait sans nul doute fait un bon travail ; malheureusement, l'auteur a voulu étayer toute une théorie, et les bons éléments de son livre s'y trouvent perdus. — L'exposé général manque d'ordonnance ; la terminologie est souvent déroutante : « j'entends par vérité l'équilibre divin tant par synthèse que par analyse » (p. 10) ; « l'art ancien, c'est tout ce qui n'est pas l'art gothique » (p. 305). Quant aux vues de M. P., on regrette de devoir dire qu'elles sont souvent trop outrées pour ne pas choquer un esprit rassis, et trop personnelles pour pouvoir être communiquées et engendrer la conviction chez un autre que chez leur auteur.

D. I. R.

A. GODARD. *Le Positivisme chrétien*. Nouv. éd. Paris, Bloud, 1910. In-12, 373 p.

Prix : 3 fr. 50.

Le livre de M. André Godard « Le Positivisme chrétien » a été signalé par M. Charles Vincent comme marquant le plus grand progrès apologétique depuis cinquante ans. Nous regrettons de ne pouvoir souscrire à ce jugement. Trois exemples suffiront à justifier notre opinion.

Traitant du dogme de la Providence, l'auteur se contente, comme beaucoup d'autres apologistes, de critiquer la théorie du hasard. Il ne souffle pas mot de l'évolutionnisme Panthéistique ou Monisme qui séduit aujourd'hui un si grand nombre de bons esprits.

Dans la question de l'origine des espèces, il confond le Darwinisme avec le Transformisme. Il se déclare fixiste dans le sens le plus étroit du mot. Le Transformisme n'est à ses yeux qu'une absurdité. « Bien avant la Science, le bon sens l'avait condamné ». Rappelons, en passant, que, dans un de ses derniers ouvrages où il s'occupe des questions d'Apologétique, M. de Lapparent déclare que l'hypothèse de l'évolution s'impose avec une force irrésistible à quiconque envisage l'ensemble des faits paléontologiques. Il est intéressant de mettre le jugement du grand géologue en regard du jugement de M. Godard.

L'auteur paraît également ignorer certaines découvertes paléontologiques relatives aux origines de l'homme. Nous le renvoyons sur ce point à une étude

entièrement objective publiée sur la question par M. l'Abbé Breuil dans la *Revue des Sciences théologiques et philosophiques* des PP. Dominicains (1909).

Enfin les pages qu'il a écrites au sujet de l'inspiration et de l'objectivité de certains récits bibliques montrent qu'il connaît fort peu les objections très graves que rencontre la thèse de l'historicité absolue de la Bible et de la valeur scientifique de l'Hexaméron. Il est de ceux qui pensent que la substitution des périodes aux jours résoud toutes les difficultés. Pour l'honneur de la Science catholique, et quoiqu'on en ait dit, nous nous plaisons à croire que le livre de M. Godard, si peu approfondi sur des points capitaux, ne marque pas le plus grand progrès de l'Apologétique depuis cinquante ans.

J. HALLEUX.

A. DE LAPPARENT. *La Philosophie Minérale*. Paris, Bloud, 1910. In-12, 313 p. Prix : 3 fr. 50.

La philosophie des sciences ayant encore d'énormes lacunes à compléter, voire même des conceptions fausses à rectifier au contact des faits, c'est un travail des plus utiles que l'édition d'un volume où se trouvent réunies certaines études scientifiques de M. de Lapparent : études d'intérêt général à portée philosophique. Le professeur de cosmologie trouvera dans les deux travaux sur la *théorie de la matière* et la *cristallographie*, des données importantes touchant la question de l'hylémorphisme. L'étude sur *l'ancienneté de l'homme et les glaciers*, non moins que celle qui traite des *vicissitudes de la préhistoire* offrent un réel intérêt tant au point de vue anthropologique, qu'apologétique : faire œuvre de science vraie, et par là d'une manière indirecte servir la cause des croyances religieuses, n'est-ce pas la seule bonne méthode d'apologétique ?

Remarquons que M. de Lapparent s'occupe (p. 205 et suiv.) des assertions de M. Rutot de Bruxelles touchant les *éolithes* : silex découverts dans la vallée de la Lys, simplement utilisés par l'homme primitif, et antérieurs aux silex taillés (paléolithiques). M. de L. détruit de fond en comble cette prétendue découverte qui aurait reculé au moins jusqu'aux extrêmes bases des terrains quaternaires l'apparition de l'homme sur la terre.

D. I. R.

N. MARINI. *Le Macchie apparenti nel grande luminare della chiesa greca S. Giovanni Crisostomo*. Rome, S. Salviucci, 1910. In-8, 70 p.

Quelques auteurs, anciens et modernes, ont cru trouver dans la doctrine de S. Jean Chrysostome quelques textes dont ils se sont fait une arme, soit pour dénigrer le S. docteur, soit pour couvrir d'odieux l'Église catholique. Mgr N. Marini réfute dans les pages que nous signalons ces calomnies puérides. Elles sont ramenées à ces 5 points : le péché originel, l'incarnation du Verbe, la S. Eucharistie, les privilèges de la S. Vierge, le mensonge.

D. PL. DE M.

A. DUFOURCQ. *Histoire de l'Église du III^e au IX^e siècle. Le Christianisme et les barbares*. Paris, Bloud, 1911. In-12, 340 p. Prix : 3 fr. 50.

Ce volume continue la série des aperçus synthétiques de l'histoire de l'Église publiés par M. Dufourcq. Il y est traité de la vie et de la pensée chrétienne environ du V^e au X^e siècle. L'auteur s'est plu à redire les grandes œuvres monastiques de Grégoire le Grand, de S. Boniface, de Charlemagne, de Cluny. Ce volume se réclame du même effort scientifique, de la même rapidité d'allure signalés dans nos précédents compte-rendus (*Rev. Bénéd.* 1909, 1910). Un élan bien vivant circule dans les synthèses du distingué professeur, et une documentation travaillée, servie en notes, leur sert de base et souvent de complément.

Quelques réserves : c'est à tort que M. D. rattache l'œuvre de S. Willibrord à celle de S. Colomban et des moines irlandais (p. 108). Elle se rattache plutôt au courant d'évangélisation des bénédictins anglo-saxons qui suivit le courant celtique. — L'abbaye du Mont-Cassin fut détruite en 581 par les Lombards et ne fut restaurée qu'en 717, voire même en 741, c'est donc bien à tort que M. D. en parle aux temps de S. Grégoire le Grand et de ses successeurs comme de la « maison-mère des bénédictins, sous la main du pape » (p. 122). — D. Morin avait dit d'Ambroise Autpert : il devance tous ses contemporains par l'ampleur de sa doctrine. M. D. relève à très juste titre le mérite du docte abbé provençal du VIII^e s. ; mais M. D. voit grand et il fait d'Autpert, sans le prouver du reste, « l'initiateur du réveil intellectuel de ce temps » (p. 170).

D. I. R.

I. RINIERI. *La Santa Casa di Loreto*. Vol. II. Turin, Marietti, 1911. In-8, 215 p. Prix : 2 fr.

Rarement vainqueur a entonné un chant de triomphe comme celui que l'auteur de ce livre adresse à la fin de son volume au « Signore Ulisse », Chevalier, s'entend, j'allais dire au perfide Ulysse. Le style poétique joue parfois de vilains tours aux historiens. En acceptant, avec l'auteur, que M. Chevalier se soit trompé sur la date du voyage de Ricoldo, qu'il faudrait avancer de trois ans, est-il admissible que pour une erreur, on l'accuse d'avoir commis un faux ? Et puis, toute cette exégèse des textes postérieurs à 1294, telle que la fait le P. Rinieri, ne part-elle pas de cette présupposition que, puisqu'on ne parle pas de la Santa Casa comme existante, visitée, mais simplement du *locus* où elle existait, il faille naturellement en déduire qu'elle n'était plus à Nazareth ? En bonne logique, on pourrait se demander si tous ces récits qui parlent du passé ne font pas allusion aux ruines présentes. Encore peut-on distinguer dans les textes des allusions très nettes à l'existence de la « Camera » ou grotte. Comment se fait-il qu'aucun pèlerin ne fait allusion à une translation ? En tout cas on fait bon marché du témoignage de Suriano. Peu importe qu'après 1471, M. Chevalier ait négligé certains auteurs qui parlent de la translation ; le fait était alors accrédité par lettres pontificales et la valeur de leur récit dépend de la tradition reçue à Lorette. Cent textes nouveaux ne changeront rien à l'origine des bulles et à l'évolution du récit historique qu'on y trouve. C'est là qu'est le nœud de la question et non pas dans l'énumération de tous ceux qui ont parlé de Lorette avec plus ou moins de compétence, et avec toute la simplicité de pèlerins qui n'avaient pas de raison ou d'occasion de suspecter une tradition généralement admise. A ce compte-là, on pourrait facilement renouveler l'hagiographie ou plutôt l'enrichir.

D. U. B.

A. PALMIERI. *Mohlianismus et Panpolonismus, Eorumque methodus polemica et consecraria*. Rome, Salviucci, 1910. In-8, 38 p.

A. Mohl, allemand d'origine, provoqua une levée de boucliers contre le livre du P. Aur. Palmieri, *La Chiesa russa le sue odierne condizioni* etc., traitant l'auteur de vendu aux Russes et de traître de la cause catholique, lui cherchant dans ses écrits mille chicanes plus saugrenues les unes que les autres. En quelques pages bien nourries, le docte Augustin a non seulement réduit à néant les misérables arguties de son adversaire, mais il a établi que lui et ses adeptes plus que jamais, confondent le panpolonisme avec le catholicisme, le nationalisme avec la religion, grave erreur que, eux comme nous, nous reprochons ordinairement aux orthodoxes.

D. P. DE MEESTER.

Acta II Conventus Velehradensis. Prague, 1910. In-8, 176-XL p.

Les assises du second congrès pour l'union des églises se sont tenues, à Velehrad en Moravie, au mois du juillet 1910. Après un bref compte rendu sur l'organisation et les travaux de cette réunion, nous trouvons dans cette brochure 14 relations qui ont été lues devant les congressistes. Signalons-en les principales. Deux intéressantes communications sur la doctrine de l'Immaculée Conception chez les orthodoxes émanent, l'une, du R. P. Palmieri, qui a eu la bonne fortune de dépouiller les archives de l'académie ecclésiastique de Kiev du XVIII^e s., l'autre, du P. M. Jugie. M. A. Gratieux et le R^{vé}. Fr. Sponck parlent de l'élément moral dans le système théologique de Khomiakov et des rapports que les disciples de S. Méthode entretenirent avec Rome, tandis que le P. Salaville met en lumière les témoignages de S. Théodore Studite en faveur de la primauté du Siège de S. Pierre. Deux auteurs, le P. Al. Bukovski et le R^d B. Suciù, traitent de la nature des peines temporelles et des *épitimies* selon les théologiens russes et selon la doctrine traditionnelle de l'Eglise grecque. Enfin, le P. Jos. Bocian démontre l'utilité des études liturgiques pour éclaircir les discussions doctrinales entre les deux églises, et l'Archimandrite A. Maltzev entretient les congressistes des traces de l'épiclèse dans la messe romaine.

Cette brochure contient, pour finir, le catalogue de la bibliothèque en formation à Velehrad et un index du premier lustre de la revue : *Slavorum litterae theologicae*.

D. P. DE MEESTER.

B. ANGÈLE DE FOLIGNO. *Le Livre des visions*, par Ernest Hello. 4^{ème} éd., Paris, Tralin, 1910. In-12, 336 p. Prix : 3 fr. 50.

La philosophie contemporaine a l'ambition de vivre, par l'action et l'expérience intime, l'objet qu'elle cherche à rejoindre. C'est pourquoi lorsqu'elle s'occupe de Dieu, la méthode qu'elle préconise pour acquérir la conviction religieuse, c'est *l'expérience du divin*. Cette expérience surnaturelle les élans d'âme et les entretiens d'Angèle de Foligno nous la rendent avec une vivacité d'amour, et un sens du réel significatifs de l'âme qui vit de Dieu et qui l'aime.

Le livre est sans longueur : chaque chapitre est un épisode nouveau de vie spirituelle intense : il nous dévoile la vie d'amour, de joie et de souffrance de l'âme qui *expérimente* Dieu. — La traduction de Hello rend excellemment le poignant de cette vie mystique. Remarquons qu'une édition critique des œuvres de la Sainte est actuellement en préparation, grâce aux soins de Mgr Faloci Pulignani : elle aura tout le mérite de l'exactitude scientifique.

D. I. R.

SAINTE TÉRÈSE. *Œuvres complètes*. Traduction par les carmélites du premier monastère de Paris. T. V et VI. Paris, Beauchesne, 1910. In-8, 540 et 526 p. Prix : 14 fr. les 2 vol.

La *Rev. Bén.* a déjà précédemment (1908, p. 413 et 1909, p. 509) fait remarquer à ses lecteurs les grands mérites de cette nouvelle traduction des œuvres de Ste Tèreise. La fidélité à rendre non seulement le fond de la pensée, mais les nuances même de l'expression et l'allure du style, qualités qu'on a justement appréciées dans les premiers volumes, ne reviennent pas dans un moindre degré à ceux-ci. Pour atteindre ce résultat, les AA. n'ont pas borné leurs efforts à se pénétrer du sens exact de l'espagnol et à le rendre dans un français facile et élégant ; mais ils ont tout d'abord pris soin de rétablir le texte authentique : ils ont à cet effet basé leur travail sur les reproductions photographiques des mss. autographes ou corrigés de la main même de la Sainte : ils ont reproduit les variantes fournies par les différentes copies, ils ont reieté en note les corrections

ou explications introduites dans le texte par les premiers reviseurs ou éditeurs des œuvres, et y ont au contraire rétabli ce que le zèle plus ou moins bien entendu de ceux-ci en avait fait disparaître. Les introductions aux divers traités justifient les procédés critiques employés et montrent que nous avons affaire à une œuvre irréprochable au point de vue de la méthode scientifique : quand à en apprécier la valeur doctrinale et intrinsèque c'est chose superflue ; il nous suffira de mentionner les écrits contenus dans ces deux volumes.

Le 5^e nous donne le *Chemin de la perfection*, c'est le traité de Ste Tèreſe qui s'adresse au plus grand nombre de chrétiens, ensuite les Exclamations, les Pensées sur le Cantique des Cantiques, les Avis. Le 6^e volume comprend le *Château intérieur*, c'est on le sait, le sommet et le couronnement de la doctrine mystique de Ste Tèreſe ; en outre les Poésies : traduction en vers français assez notablement paraphrasés, avec le texte espagnol au bas de la page. Les renseignements historiques concernant chacune de ces pièces ne sont pas moins soignés que ceux qui concernent les grands traités. Le volume se termine comme le précédent par des documents assez étendus relatifs à Ste Tèreſe et à ses écrits.

FR. X. RECK. *Das Missale als Betrachtungsbuch*. 4 Bd. Fribourg en Br., Herder, 1910. In-8, v-591 p. Prix : 7 M.

Nous avons analysé et recommandé précédemment (*Rev. Bén.* 1910, p. 430) les trois premiers volumes de cet ouvrage si riche par le fonds et si pratique dans ses applications. Le présent volume complète le cycle des méditations liturgiques en nous donnant les fêtes de N.-Seigneur, de la Ste Vierge et les principales fêtes de l'année (Quatre-temps, Octaves de Pâques et de Pentecôte, etc.), il n'est en rien inférieur aux précédents, les développements dogmatiques variés et bien appropriés aux textes du missel conduisent naturellement à cette conclusion que les fêtes de l'année ecclésiastique sont *nos* fêtes, qu'elles ont été instituées pour notre utilité et doivent être pour nous des jours de grâce (cf. p. 125). Nous ne croyons pas qu'il existe un ouvrage qui exploite plus en détail toutes les richesses contenues dans la liturgie de la Messe, chaque introït ou oraison, chaque épître ou évangile peut aisément devenir un sujet de méditation si l'on sait appliquer la méthode employée par l'auteur. Son ouvrage prouve par lui-même que la liturgie constitue le plus fécond des enseignements moraux et ascétiques.

OUVRAGES NOUVEAUX.

Actes récents du Saint-Siège contre les erreurs modernes. Documents. Tournai, Casterman, 1910. In-12, 64 p. Prix : 0 fr. 60.

ANDRÉ (G.). *Nouveaux examens de conscience et sujets de Méditations à l'usage du clergé de nos jours*. Paris, Beauchesne, 1910. In-12, XXI-651 p. Prix : 4 fr. 25.

ANIZAN (Abbé Fel.). *Qu'est-ce donc que le Sacré-Cœur ?* Paris, Lethielleux, s. d. [1910] In-12, 127 p. Prix : 0 fr. 75.

ANNEZAY (Jean d'). *Au Pays des Massacres*. Saignée Arménienne de 1909. Paris, Bloud, 1910. In-8, 40 p. Prix : 1 fr.

Accessus ad altare et recessus seu preces ante et post celebrationem Missae. Éd. V^a. Fribourg, Herder, 1910. In-18, VIII-192 p. Prix : 1 fr. 50.

- BARBEZIEUX (P. Alexis de), O. M. C. *Les derniers jours du Sauveur*. Considérations sur la Passion. Tournai, Casterman, s. d. [1910]. In-12, 497 p. Prix : 2 fr. 50.
- BEAUPIN (E.). *L'Éducation sociale et les Cercles d'Études*. Paris, Bloud, 1911. In-16, 244 p. Prix : 3 fr.
- BERNHARD (Dr. A.). *Die Parodie « Chapelain Décoiffé »*. Münchener Beiträge zur Romanischen und englischen Philologie. Paris, Champion, 1910. In-8. XII-46 p.
- Bienheureux (le) Théophane Vénard*, d'après les témoignages du procès apostolique. (Vie de Missionnaire, captivité et martyre, procès de l'ordinaire et procès apostolique, fêtes de la Béatification). Paris, Téqui, 1911. In-12. 349 p. Prix : 2 fr.
- BRETAGNE (Abbé L. de). *Nouvel appel à la Réparation*. Paris, Lethielleux, s. d. [1910]. In-24, 98 p. Prix : 0 fr. 75.
- BRUNNER (Dr. Johannes). *Der hl. Hieronymus und die Mädchenerziehung auf Grund seiner Briefe an Læta und Gaudentius*. Munich, Leutner, 1910. In-8, 48 p. Prix : 1 fr. 50.
- BUREL (J.). *Isis et les Isiaques sous l'Empire Romain*. Paris, Bloud (Collection *Études de Philosophie et de Critique Religieuse*), 1911. In-16, 60 p. Prix : 1 fr.
- CASTELEIN (A.), S. J. *Saint Paul*. Valeur de son témoignage sur le Christ, l'Église et la doctrine du salut. Nouvelle édition. Paris, Lethielleux, 1909. In-12. 117 p.
- *La passion de l'amour, le mariage, la natalité*, Bruxelles, Dewit, 1910. In-8, 48 p.
- Cérémonies et prières de l'ordination des Prêtres*. Tournai, Casterman, 1909. In-18. 72 p. Prix : 1 fr.
- CHIAUDANO (R. P. Joseph), S. J. *Le Journalisme catholique*. Paris, Lethielleux, s. d. [1910]. In-12, 120 p. Prix : 1 fr. 25.
- Clericus Devotus*. Orationes, Meditationes et Lectiones sacrae ad usum sacerdotum ac clericorum. Accedit extractum ex rituali romano. Fribourg, Herder, s. d. [1910]. In-32, 572 p. Prix : 3 fr.
- COSTERUS (F.), S. J. *Meditationes de universa historia Dominica passionis*. Turin, Marietti, 1910. In-12, VI-292 p. Prix : 1 fr. 80.
- DE BONNIOT (P. J.). *Le Problème du Mal*. 3^e édition, avec une introduction par X. Moisan. Paris, Téqui, 1911. In-12, XXXVIII-368 p. Prix : 3 fr. 50.
- DENIFLE (H.), O. P. *Luther et le Luthéranisme*. Étude faite d'après les sources. Traduit par J. Paquier. T. I. Paris, Picard, 1910. In-12, LXXII-392 p. Prix : 3 fr. 50.
- DE PRATS-DE-MOLLO (T. R. P. Exupère). *Le Sacré-Cœur étudié dans l'Évangile*. Tournai, Casterman, s. d. [1910]. In-12, 272 p.
- DULEY (J. A.), *Visions d'Anne-Catherine Emmerich* sur la vie de N.-S. J.-C. et de la très Ste Vierge. Traduction de l'allemand par M. Charles d'Ebeling. 3^e édition. Paris, Téqui, 1911. 3 tomes in-12, XXXIV-510, 523, 512 p.
- FRANQUE (V.). *Bible et protestantisme*. Paris, Bloud, 1910. In-12, 133 p. Prix : 3 fr. 50.
- GALEAZZI (D.). *De Praecipuo e promissis SS. Cordis Jesu seu novem communionibus*. Dissertatio historica et theologica. Roma, Desclée et Socii, 1910. In-12, 237 p. Prix : 2 fr. 50.
- GASPAR (M. M.), O. Prém. *Dans le Sertão de Minas*. Ouvrage illustré. Louvain, Meulemans-de Peter, 1910. In-8, III-113 p. Prix : 2 fr. 50.
- *Les Prémontrés Belges et les Missions étrangères*. Ouvrage illustré. Louvain, Smeesters. In-8, XII-196 p. Prix : 2 fr. 50.
- GÉRON (R. P.), C. S. R. *La Pratique religieuse*. Tournai, Casterman, s. d. [1909]. In-18, 394 p. Prix 2 fr.

- GILLET (M.-S.), O. P. *La Peur de l'Effort intellectuel*. Paris, Lethielleux, s. d. [1910]. In-12, 98 p. Prix : 1 fr.
- GRAF. (Dr. Georg.). *Die Arabischen Schriften des Theodor Abû Qurra*, Bichofs von Harrân (740-820). Paderborn, Schöningh, 1910. In-8, vi-336 p. Prix : 15 fr.
- JACQUES (Fr.), O. F. M. *L'aiguillon d'Amour*. Traité d'ascétisme, longtemps attribué à saint Bonaventure. O. F. M. Traduit en Français par P. Ubald d'Alençon. Paris, Poussielgue, 1910. In-12, 157 p. Prix : 0 fr. 80.
- JACQUIER (E.). *Histoire des livres du Nouveau Testament*. T. III et IV. Paris, Gabalda, 1908. In-12, 346-422 p. Prix : 7 fr.
- LECIGNE (C.). *Le Fléau Romantique*. Paris, Lethielleux, 1909. In-12, 316 p. Prix : 3 fr. 50.
- *Madame de la Fayette*. (Collection : Femmes de France, n° 1). Paris, Lethielleux, s. d. [1911]. In-16, 115 p. Prix : 0 fr. 60.
- *Mademoiselle de Montpensier*. (Collection : Femmes de France n° 2). Paris, Lethielleux, s. d. [1911]. In-16, 117 p. Prix : 0 fr. 60.
- *George Sand* (Collection : Femmes de France n° 3). Paris, Lethielleux, s. d. [1911]. In-16, 115 p. Prix : 0 fr. 60.
- *Madame de Sévigné*. (Collection : Femmes de France n° 4). Paris, Lethielleux, s. d. [1911]. In-16, 115 p. Prix : 0 fr. 60.
- LEROY (Père Hippolyte), S. J. *Jésus-Christ, sa vie, son temps. Année 1909*. (Leçons d'Écriture Sainte prêchées au Gesù de Paris et de Bruxelles). Paris, Beauchesne, 1910. In 12, 402 p. Prix : 3 fr.
- LINDER. (Jos.), S. J. *Die Heilige Schrift für das Volk erklärt*. I. Geschichte des Alten Bundes. Klagenfurt, St Joseph-Vereinsbuchdr. 1910. In-4, 188 p.
- LINTELO, S. J. *La Communion fréquente*. Édition spéciale pour les écoles et pensionnats de jeunes filles. Tournai, Casterman, s. d. [1910]. 52^e mille. In-18, 64 p. Prix : 0 fr. 15.
- LYONNARD (P. J.), S. J. *L'Apostat de la souffrance*. Tournai, Casterman, 1910. In-12, LIX-290 p. Prix : 2 fr.
- M. V. DE B. *Pour la Communion*. Prières de Préparation et d'Action de grâces. Tournai, Casterman, s. d. [1910]. In-18, 274 p.
- MORETUS (H.), S. J. *Les Bénédictiones des Patriarches dans la littérature du IV^e au VIII^e siècle*. Extrait du *Bulletin de littérature ecclésiastique*. Toulouse, Privat, 1909. In-8, 50 p.
- NETZER (Abbé H.). *L'Introduction de la Messe Romaine en France sous les Carolingiens*. Paris, Picard, 1910. In-8, vi-366 p. Prix : 7 fr. 50.
- NIÉREMBERG (J. E.), S. J. *La Beauté de Dieu et son amabilité*. Traduit par le P. Maximilien Garénaux, O. S. S. Tournai, Casterman, s. d. [1910]. In-12, vi-321. Prix : 2 fr. 50.
- NOBLE (H. D.), O. P. *Idéal et jeunesse d'âme*. Paris, Lethielleux, s. d. [1910]. In-12, 114 p. Prix : 1 fr.
- NOEL (E. Pierre), O. P. *Œuvres complètes de Jean Tauler*. Traduction littéraire de la version latine du Chartreux Surius. T. I. Introduction, — vie du Maître, — sermons du temps. Paris, Tralin, 1911. In-8, 437 p. Prix : 7 fr. 50.
- PAQUE (E.), S. J. *Notre Colonie*. Étude Pratique sur le Congo Belge. Namur, Wesmael-Charlier, 1910. In-12, 156 p. illustré. Prix : 2 fr.
- PONTE (V. P. Ludovici de), S. J. *Meditationes de præcipuis fidei nostræ mysteriis*. Editio altera. Friburgi, Herder, 1910. Sex Partes, in-12, CCVIII-2582 p. Prix : 27 fr. 30.
- POSCHMANN (Dr. Bernhard). *Die Sichtbarkeit der Kirche nach der Lehre des hl. Cyprian*. Paderborn, Schöningh, 1908. In-8, x-189 p. Prix : 7 fr. 50.

- RIONDEL (R. P.), S. J. *Vie intime de Saint Joseph*. Paris, Lethielleux, s. d. [1910]. In-16, 233 p.
- REUTER (P. Joannis). *Neo-Confessarius* practice instructus, textus emendati et aucti cura Aug. Lehmkühl, S. J., editio altera. Fribourg, Herder, 1910. In-8, VI-498 p. Prix : 5 fr.
- RIVIÈRE (Abbé Frédéric). *Allez à Lui*. Paris, Téqui, 1911. In-12, XVI-311 p. Prix : 3 fr. 50.
- S. *Ignatii de Loyola Exercitiorum spiritualium* editio princeps qualis in lucem prodiiit Romae MDXLVIII (phototypica effigies). Paris, Lethielleux, s. d. [1910]. In-16, 226 p. Prix : 5 fr.
- SNELL (Abbé). *Essai sur la Foi dans le Catholicisme et dans le Protestantisme*. Paris, Téqui, 1911. In-12, XI-170 p.
- SUAREZ (Francisci), S. J. *De spiritualibus exercitiis sancti Ignatii*. (Collectio recollectionum spiritualium). Nouvelle édition par le P. Debuchy. Paris, Lethielleux, s. d. [1910]. In-24, 136 p.
- SUAU (P. Pierre), S. J. *La Mère Marie de Jésus*. Emilie d'Oultremont, Baronne d'Hooghvorst (1818-1878), Fondatrice de Société de la Marie Réparatrice. 2^e éd. Tournai, Casterman, s. d. [1909]. In-8, 468 p. Portraits hors-texte. Prix : 5 fr.
- TIXERONT. *Histoire des dogmes* : II De saint Athanase à saint Augustin. Paris, Gabalda, 1909. In-12, III-534 p. Prix : 3 fr. 50.
- TOUCHET (Mgr). *France toujours !* Journal d'un congressiste au Congrès de Montréal. Paris, Lethielleux, s. d. [1911]. In-12, XXI-191 p. Prix : 2 fr. 50.
- TYRELL (G.). *De Charybde à Scylla*. Ancienne et nouvelle Théologie. Traduit de l'anglais. Vals-les-Bains, Aberleu. In-12, 318 p. Prix : 3 fr. 50.
- UZUREAU (F.). *La Déportation des religieuses Angevines*. Leur séjour à Lorient (1794-1795). (Extraits du *Prêtre*, 28 janvier 1909). Paris, Sueur-Charruey, s. d. [1910]. In-8, 15 p.
- *Un Prêtre français pendant l'émigration*. M. de la Corbière, chanoine d'Angers. (Extrait de la *Revue de Lille*, 1909). Paris, Sueur-Charruey, s. d. [1910]. In-8, 144 p.
- *Le Chapitre de la Cathédrale d'Angers* (1820-1910). Angers, Grassin, 1910. In-8, 37 p.
- *Andegaviana* (10^e série). Paris, Picard, 1911. In-8, 542 p.
- VAN NOORT (G.). *Tractatus de Deo Redemptore*. Amsterdam, Van Langenhuisen, 1910. In-8, 198 p. Prix : 3 fr. 25.
- *Tractatus de Sacramentis*. T. I. Amsterdam, Van Langenhuisen, 1910. In-8, 412 p. Prix : 6 fr. 50.
- WILK (Karl. Dr). *Die Moderne heilige*. Essen-Ruhr, Fredebeul et Koenen, 1911. In-16, 133 p.
- ZORELL (Franc.), S. J. *Cursus Scripturae Sacrae*. Autoribus, R. Cornely, I. Knabenbauer, Fr. De Hummelauer aliisque Soc. Jesu presbyteris. *Novi Testamenti Lexicon graecum*. [fasc. I, ab A usque ad êc]. Paris, Lethielleux, 1911. In-8, 160 p.

MANUSCRITS DÉMEMBRÉS.

« RIEN n'est plus commun, a écrit Léopold Delisle¹, que de voir des manuscrits dont les différents tomes, cahiers ou feuillets sont partagés entre plusieurs bibliothèques ». On a signalé, en effet, un grand nombre de démembrements de cette nature et les dernières années, particulièrement, ont vu mettre en lumière des cas très intéressants qui portent, non seulement sur des manuscrits ordinaires, mais sur le petit nombre des livres sur papyrus actuellement conservés² ou encore sur de très anciens manuscrits en écriture onciale et semi-unciaie³. Les quelques rapprochements qui suivent n'ont pas tous pour objet des fragments d'une haute antiquité : ils valent cependant la peine d'être faits et deux d'entre eux ont déjà procuré la reconstitution effective des manuscrits qu'ils concernent.

*
* *

Manuscrit 2389 de la Bibliothèque Nationale (fragment), et manuscrit 19(16) de la Ville d'Orléans (fragment). Le manuscrit 2389 de la Bibliothèque Nationale est un recueil déjà ancien de fragments sur l'un desquels on lit le nom du bibliophile orléanais Pierre Daniel. Celui qui nous intéresse, foll. 41-48, est décrit en ces termes dans le Catalogue de Melot⁴ : *Fragmenta vetustissima Epistolarum Pauli ad Philippenses et ad Colossenses, litteris uncialibus, septimo, ut videtur, saeculo exarata*. Détail curieux : malgré l'indication si précise du Catalogue, ce fragment a échappé

1. *Catalogue des manuscrits des fonds Libri et Barrois*. Paris, 1888, in-8°, p. LXXXI note 1.

2. Cf. la note de Traube dans son article en collaboration avec L. Delisle : *Un feuillet retrouvé du recueil écrit sur papyrus de lettres et de sermons de saint Augustin*, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, tom. 64 (1903), p. 455, note 1.

3. Cf. Aem. Chatelain, *Uncialis scriptura codicum latinorum novis exemplis illustrata*. Parisii, 1901, et du même : *Fragments dispersés de vieux manuscrits*, dans le *Journal des Savants*, 1902, pp. 271-276. On peut voir dans la liste des manuscrits en capitale et en onciale dressée par M. Paul Lehmann, avec l'aide des notes de L. Traube, qu'une quarantaine environ de ces manuscrits sont des manuscrits démembrés : L. Traube, *Vorlesungen und Abhandlungen, herausgegeben von Franz Boll*, Tom 1, Munich, 1909, Anhang : *Die lateinischen Handschriften in alter Capitulis und in Uncialis, auf Grund von L. Traubes Aufzeichnungen bearbeitet durch Paul Lehmann*, pp. 157-263.

4. *Catalogus Codicum manuscriptorum Bibliothecae regiae. Pars tertia*. Tom. III. Paris, 1714, in-fol., p. 275.

aux quelques écrivains qui ont jusqu'ici publié des relevés de manuscrits de la Bible latine et même à M. Paul Lehmann pour son Catalogue des manuscrits en écriture onciale.

Il suffit de comparer aux feuillets du manuscrit latin 2389 la reproduction donnée par M. Émile Chatelain¹ des ff. 29^v-30 du manuscrit 19(16) d'Orléans, pour constater que les deux fragments proviennent du même volume ; l'écriture, une belle onciale attribuée par M. Chatelain au VI^e siècle, est la même, exactement, de part et d'autre, et si les dimensions extérieures des feuillets d'Orléans (198 × 120 mm.) sont moindres que celles du quaternion de Paris (245 × 150 mm.), cela tient à ce que les marges ont été coupées dans le premiers. En revanche, le nombre des lignes de chaque page (25), leur longueur moyenne (108 mm.), leur écartement (20 lignes en 160 mm.) sont les mêmes dans les deux fragments. Il y a donc lieu de rapprocher ceux-ci et de voir dans les feuillets 41-48 du manuscrit 2389 de la Bibliothèque Nationale de nouveaux débris de la Bibliothèque de Fleury provenant très probablement des collections de Pierre Daniel, bien qu'ils ne portent pas la signature de ce bibliophile.

Les ff. 29-30 du manuscrit 19 d'Orléans² renferment le texte de I. COR., IX, II-23 ; X, 29-XI, 12. Les ff. 41-48 du manuscrit 2389 de la Bibliothèque Nationale celui de PHIL. IV, 6 — COL. IV, 7, avec l'argument *Colossenses et hi* de l'épître aux Colossiens.

* * *

Manuscrit 10399 de la Bibliothèque Nationale (fragment), et manuscrit 12 de la Ville d'Amiens (fragment). La planche XCVIII, 1 du recueil de M. Chatelain sur l'écriture onciale est consacrée à un débris de manuscrit du VIII^e siècle actuellement conservé dans le manuscrit latin 10399 de la Bibliothèque Nationale : le texte est attribué à saint Ephrem, l'écriture une semi-unciale si massive et si tondue qu'il est difficile de l'oublier lorsqu'on l'a vue une fois. Je n'ai donc eu aucune peine à reconnaître la même main sur le feuillet 1 du manuscrit 12 d'Amiens et la longueur des lignes (160 mm.), leur nombre à la page (20), leur écartement (1 centimètre), se sont trouvés exactement les mêmes de part et d'autre.

1. *Uncialis scriptura*, pl. XIV, 2 ; texte, p. 26-27.

2. Sans doute il faut leur joindre les ff. 26-28 qui contiennent une partie de l'Épître aux Thessaloniens : I, 1-II, 14 ; IV, 6-V, 1, et qui sont signalés par Sam. Berger, *Histoire de la Vulgate*, p. 397, comme faisant partie du même fragment. S. Berger ne semble pas avoir bien jugé de la date de cette partie du manuscrit 19 d'Orléans, lorsqu'il l'appelle (p. 84) la moins ancienne ; elle est au contraire la plus ancienne, au témoignage de M. Chatelain.

Comme, de plus, le texte du fragment d'Amiens est aussi de saint Ephrem il n'est pas douteux que les deux fragments proviennent du même manuscrit.

On retrouve l'*Admonitio S. Ephraemi ad monachos, de compunctione cordis* dont nos feuillets nous donnent les morceaux, dans les manuscrits latins 1713 et 12634 de la Bibliothèque Nationale. Les passages reproduits dans le fragment de Paris sont les suivants : Fol. 1-1^v : *ex hoc ipso quod [adiutus]..... [aedificium quo]que et qui aedificat.* (Cf. Ms. lat. 1713, f. 16^v ; 12634, ff. 117^v-118.) Fol. 2 : *quasi regalem diademam..... et hunc exiguum capillum abscede, nequando ve[nias]*¹. (Cf. Mss. lat. 1713, ff. 16-18^v ; 12634, ff. 121^v-122^v). Le passage du feuillet d'Amiens est celui-ci : *[a]pud me mansionem cum benedicto patre tuo..... et videbo Adam locum ubi occultatus est cum clar[itate]*. (Cf. Mss. lat. 1713, f. 25^v ; 12634, f. 140^v).

Le manuscrit 12 d'Amiens provient de Corbie : c'est un des volumes de la Bible dite de Mordramne : or, bien que la reliure en soit moderne, il est certain que notre feuillet 1 servait déjà de feuillet de garde dans la reliure ancienne, car, au bas de son verso, une main du XII^e siècle a transcrit le titre, un peu difficile à lire, du livre de la Sagesse par où commence le texte du manuscrit : *Liber Sapientie. Incipit præfatio Eusebii Hieronimi. Chromatio et Heliodoro episcopis Hieronimus*. Il suit de là que nos feuillets de Paris et d'Amiens ont probablement dû se trouver à Corbie dès le IX^e siècle, époque où le manuscrit de Mordramne a vraisemblablement été relié. Peut-être cette particularité permettra-t-elle de trouver le lieu d'origine du type singulier de semi-onciale selon lequel ils ont été écrits.

*
*
*

Manuscrit 9 du Fonds de la Reine, à la Bibliothèque Vaticane, et Fragment de l'Abbaye de Saint-Paul, en Carintha. Le Cardinal Tommasi a publié, en 1691, d'après le manuscrit 9 du Fonds de la Reine, un *Capitulare Epistolarum S. Pauli* bien connu des liturgistes. Ce texte, dans lequel l'éditeur a vu un des plus anciens monuments de la liturgie ambrosienne, fut, peu de temps après, revu sur le manuscrit et publié de nouveau par Dominique Giorgi². En 1897, dans un ouvrage sur l'ancienne liturgie romaine³,

1. Reproduit en partie par M. Chatelain, *Unialis Scriptura*, 1880, pp. 173-174.

2. *Liturgia Romanæ Pontificis*, tom. III, p. 287. L'édition princeps de Tommasi, accompagnée des variantes du texte de Giorgi, se retrouve au tome V, p. 414 de l'édition des Œuvres du B. Tommasi par Vezzosi.

3. *L'antica Liturgia Romana*, Milan 1897. Cf. tom. I, pp. 221-223.

Mgr Magani faisait savoir que des recherches faites par le Préfet de la Vaticane, Mgr Carini, pour retrouver le *Capitulare* en tête du manuscrit 9 de la Reine étaient restées vaines. Mgr Carini pensait que les indications bibliographiques de Tommasi et de Giorgi devaient être fausses. Tel ne fut pas l'avis de Mgr Mercati qui, dans une note communiquée à M. Magistretti¹, établit que le *Capitulare* avait bien été soustrait du manuscrit désigné par les deux éditeurs. Comme le *Reg.* 9 est l'un des livres qui furent transportés à Paris, au début du XIX^e siècle, M. Magistretti, prenant occasion de ce que le timbre rouge de la Bibliothèque Nationale figure sur le feuillet 3, fit observer que le manuscrit se trouvait dans cet état défectueux « *prima di ritornare alla Vaticana* ». Il eût été plus logique, je crois, de dire : avant d'entrer à la Bibliothèque Nationale. Les précieux feuillets se trouvaient, en effet, non pas en France, mais en Autriche où je les ai retrouvés, au mois de janvier 1901, dans la Bibliothèque de l'Abbaye de Saint-Paul, en Carinthie, qui a recueilli, comme on le sait, l'ancien fonds de l'Abbaye de Saint-Blaise, dans la Forêt-Noire. Divers indices regrettables donneraient à penser qu'ils ont été versés dans ce dernier fonds par un prélat du XVIII^e siècle, grand érudit et grand voyageur, auquel on aurait à reprocher d'autres détournements du même genre. Si l'imputation est justifiée pour le cas de nos feuillets, celui-ci est d'autant plus grave que, ayant à parler du texte publié par Tommasi, ce savant n'a pas craint de donner son avis sur l'antiquité de l'« autographe », qui, d'après lui, se rapprocherait beaucoup de l'époque de saint Grégoire. En réalité, le manuscrit n'est que du VII^e siècle.

Il y avait, entre le texte des feuillets de Saint-Paul de Carinthie et l'édition du *Capitulare* donnée par Tommasi et revue par Giorgi, de telles différences de détail², que n'ayant pas pris de spécimen de l'écriture de ces feuillets j'hésitais à les identifier avec ceux du *Reginensis* disparus de la Vaticane. Dom Germain Morin à qui je montrai ma copie en septembre 1903, n'eut pas, grâce à sa profonde connaissance de la littérature liturgique, le moindre doute et, en définitive, c'est à la courte note publiée par lui, peu après, dans la

1. Cf. M. Magistretti, *Della nuova edizione tipica del Messale Ambrosiano*, Extraît de la *Scuola cattolica*, Monza, 1902, in-8°, p. 35.

2. Comparez en particulier au texte donné plus loin, le passage suivant de l'édition de Tommasi, avec les variantes de Giorgi : *In caput sexag.* (Gior. *sexages.*) *Ad Corinthios. Fratres non angustiamini. In quinquagesimae.* (Gior. *quinquagesima.*) *Ad...* (Gior. *Ad Corinthios*) *Fratres ecce nunc tempus acceptabile. In quadrag.* (Gior. *quadragesima*) *ad Timotheum I. Fratres humano* (Gior. *fidelis*) *sermo* etc.

Revue Benedictine ¹, que la Bibliothèque Vaticane doit d'être rentrée en possession des deux premiers feuillets du manuscrit 9 de la Reine. Les religieux de Saint-Paul de Carinthie n'ont pas hésité, en effet, à se défaire de leur fragment dès qu'ils en ont connu la provenance frauduleuse.

Je crois bien faire en donnant ici une nouvelle transcription des Péricopes Paulines du *Reg* 9, pour remplacer celles de Tommasi et de Giorgi qui sont très défectueuses.

- IN VIGILIIS NATA
 LIS DOMINI AD ROMANOS
Deus filium suum
mittens in similitudinem
- IN NATALEM DOMINI
 AD MISSA AD GALATAS
Dico autem quam
dio heres
- IN SANCTI STEFANI AD TI
 MOTHEUM II
Omnis scriptura
divinitus
- INNOCENTORUM
 AD CORINTHIOS I
Fratres non potui uobis
loqui
- IN SANCTI IACOBI AD GALATAS
Fratres petrus et iaco
bus et iohannis
- IN SANCTI IOHANNIS EUANGELISTAE
 AD ROMANOS
Fratres hoc est uerbum
fidei
- IN KALENDAS IANUARIAS
 AD CORINTHIOS I
Fratres de escis quae
idolis immolantur
- IN VIGILIIS EPIPHANIAE
 AD CORINTHIOS II
Fratres deus qui dixit
de tenebris lumen
- IN EPIPHANIA <AD T>ITU <M>
Fratres apparuit gratia
dei et salvatoris

1. Octobre 1903, p. 388.

- IN *SANCTI* SEBASTIANI
AD ROMANOS
Fratres nolo uos igno
rare quia
- IN *SANCTAE* AGNEN
AD CORINTHIOS I
de uirginibus
praeceptum *domini*
- IN *SANCTI* VINCENTI
AD TIMOTHEUM II
Fratres omnis scriptu
ra diuinitus
- IN *SANCTI* BAUILLAE AD EBR <*AEOS*>
Fratres pro omnibus
gustare mort<i>
- IN *SANCTAE* AGATHE
AD CORINTH<IOS II>
Fratres spem habentes
crescent<es>
- IN *SANCTAE* MARIAE
AD EBREOS
Fratres olim locutus
est *deus*
- IN CAPUT SEXAG<ESIMAE>
AD CORINTHIOS II
Fratres non angustamini
- IN CAPUT QUADRAGESIMAE
AD CONTHIOS II
Fratres ecce nunc tem
pus acceptabile
- IN QUADRAGESIMA DOMINICA II
Ad timotheum I
Fratres homano ser
mo et omni
- IN DOMINICA III AD GALATAS
Fratres nolite erra
re *deus* autem
- IN DOMINICA IIII AD CORINTHIOS I
Fratres uidete uoca
tionem uestram
- IN DOMINICA V AD ROMANOS
Fratres abiciamus
opera tenebrarum
- IN CINA DOMINI AD CORINTHIOS I
Fratres ego accipi a domino
- IN UIGILIIS PASCHAE
Ad corinthios I
Fratres nolo vos igno

- rare quod *patres*
 IN SOLLEMNITATE PASCHE
 Ad corinthios I
 Fratres nescitis quia
 modicum *firmentum*
 SECUNDA FIRIA IN PASCHA
 Ad romanos
 Fratres quicumque baptizati sumus
 TERTIA FERIA IN ALBAS
 Ad galatas
 Fratres quicumque enim in christo
 QUARTA FERIA IN ALBAS
 Ad efesios
 Fratres deus qui diuis est
 in misericordia
 QUINTA FIRIA IN ALBAS
 Ad efesios
 Fratres renouamini *spiritus* mentes
 SEXTA FIRIA IN ALBAS
 A[d] tesalonicenses I
 Fratres gratias agimus
 deo semper
 SABBATO IN ALBAS
 ad timotheum II
 Fratres nemo militans deo
 obligat se
 DOMINICA POST ALBAS
 depositas. Ad filipenses
 Fratres gaudete in domino semper
 TERTIA FIRIA POST PASCHA
 Ad romanos
 Fratres non regnit peccatum
 IN MEDIANTEM DIEM FESTUM
 Ad timotheum I
 Fratres obsecro itaque primum
 IN ASCENSIONEM DOMINI
 Ad efesios
 Fratres obsecro itaque uos
 ego uinctus
 IN LAETINIA AD CORINTHIOS II
 Fratres multa mihi
 liuertas ad uos
 IN VIGILIIS PENTECOSTEN
 Ad corinthios I
 Fratres nobis reuelauit
 deus per *spiritum* suum
 IN PENTECOSTEN
 Ad corinthios I

- Fratres* nolo uos ignorare
scitis *quoniam* gentes
- IN *SANCTI* ELEUTHERI
Ad corinthios II
Fratres benedictus deus
et pater domini nostri
- IN *SANCTI* GEORGII AD EFESIOS
Fratres benedictus deus
et pater domini nostri ihesu
- IN DEDICATIONE SALUATORIS
Ad corinthios I
Fratres nescitis quia tem
plum dei estis
- IN *SANCTI* UICTORIS
IN *SANCTI* PANGRATI
IN *SANCTI* UITI
- IN *SANCTORUM* PROTASI ET GERVASI
Ad filimonem
Fratres gratias ago deo meo semper
- IN VIGILIA *SANCTI* IOHANNIS BAPTISTAE
Ad galatas
Fratres obsecro uos nihil
me lesistis
- IN NATALE IPSIUS AD EFESIOS
Fratres memores [e]sto
te uos gentis
- IN *SANCTORUM* PETRI ET PAULI
Ad corinthios II
Fratres libenter suffer
insipientes
- IN *SANCTI* THOMAE APOSTOLI
Ad corinthios I
Fratres notum uobis fa
cio euangelium
- IN *SANCTORUM* NABORIS ET
FILICIS Ad ebreos
Fratres sancti per fidem deuicerunt
- IN *SANCTI* APOLLINARIS
Ad timotheum II
Fili adsecutus es
doctrinam
- IN *SANCTI* NAZARI Ad timotheum II
Fratres nemo militans deo
- IN MACCHAEUORUM
A[d] tesalonicenses I
Fratres nam exoratio
nostra non ex errore

IN *SANCTI* SIXTI AD *TIMOTHEUM* II*Fratres* gratias ago deo meo cui *servio*IN *SANCTI* LAURENTI

Ad corinthios II

Fratres hoc dico quia
qui parcitIN *SANCTI* YPOLITI

Ad tessalonicen

ses II

Fratres nos deuemus
gratias agereIN *SANCTI* MAME AD *CORINTHIOS* I*Fratres* quis militat
suis stipendiisIN *SANCTI* GENESI AD *FILIPENSES**Fratres* scire uqs uoloIN *SANCTI* IOHANNIS DECOLLATIONEIN *SANCTI* CIBRIANI AD *CORINTHIOS* I*Fratres* scitis quia qui
in stadio suoIN *SANCTAE* AEUFIMIAE

Ad corinthios I

Fratres de uirginibus *praeceptum*IN *SANCTORUM* COSMAE ET
DAMIANI AD *ROMANOS**Fratres* scimus *quoniam* dili[gentibus]IN *SANCTI* MARTINI

Ad timotheum I

Fratres magna pietas cum *suffertis*IN *SANCTI* ANTONINI

At tessalonicenses II

Fratres gratias agere
deuemus deoIN *SANCTI* ROMANI AD *CORINTHIOS* I*Fratres* qui loquitur
linguis *semetipsum*IN *SANCTI* ANDREAE AD *EBREOS**Fratres* rememoramini

ITEM DE ADUENTO ANTE

UNA DOMINICA AD *ROMANOS**Fratres* uobis dico *gentibus*DOMINICA I DE ADUENTO
AD GALATAS*Fratres* *quoniam* in lege nemo iusti[ficatur]

DOMINICA II DE ADUENTO

Ad timotheum I

Fratres nemo militans

DOMINICA III DE ADUENTU

Ad filipenses

Fratres gaudete in domino semper

DOMINICA IIII DE ADUENTU

Ad timotheum I

Fratres homano sermo et

DOMINICA V DE ADUENTU

Ad timotheum I

Fratres obsecro itaque primum

DOMINICA ANTE NATALEM DOMINI

Ad romanos

Fratres dico enim christum

ihesum ministrum

*
* *

Manuscrit XIV. 19 de la Bibliothèque Barberini et manuscrit 4885 de la Bibliothèque Vaticane. Je ne ferai que rappeler ici le cas de ces deux manuscrits, l'ayant déjà signalé ailleurs ¹. Les huit premiers feuillets du *Barberinianus* et les douze premiers feuillets du *Vaticanus* contiennent un martyrologe historique dont le texte s'arrête, dans le premier, au 2 des nones de mai, sur les mots : *Rome sancti iohannis apostoli ante porta latina qui ab ephesu iussu domitiani ro*], pour reprendre, dans le second, aux mots : [*mam perductus et presenti senatu ante porta latina in ferventis olei dolio missus est.* Les pages sont, de part et d'autre, de 31 lignes longues, et l'écriture, du XI^e siècle, avec l'indication des quantièmes en rouge. Rien ne sera aujourd'hui plus facile que de réunir ces deux manuscrits, puisque la Bibliothèque Barberini est devenue l'un des fonds de la Bibliothèque Vaticane.

*
* *

Manuscrit 8921 de la Bibliothèque Nationale et manuscrit 2102 de la Ville de Reims. C'est en feuilletant le Catalogue des manuscrits de Reims, et en comparant son texte avec celui d'une courte description de Maassen², que l'idée m'est venue de rapprocher du manuscrit 8921 de la Bibliothèque Nationale les huit feuillets qui,

1. *Martyrologes historiques*, Paris, 1908, p. 31.

2. *Geschichte der Quellen und der Literatur des canonischen Rechts*, Gratz, 1870. in-8°, p. 441.

après avoir fait partie de la collection P. Tarbé, avaient reçu le numéro 2102 dans le nouvel arrangement des manuscrits de Reims.

Les feuillets de Reims donnés comme étant du VIII^e siècle, contenaient le début d'une table des *Tituli* d'une collection de canons qu'il était facile d'identifier avec la *Dionysio-Hadriana*, sur la simple description du catalogue et les extraits qu'il en donnait¹. Or, le premier des manuscrits de cette collection signalé par Maassen, le numéro 331 du Supplément latin, (aujourd'hui latin 8921, l'un des volumes exposés dans la Galerie Mazarine,) était précisément un manuscrit du VIII^e siècle, incomplet du début. De plus, Maassen avertissait² que ce manuscrit était de ceux qui, au lieu de distribuer les *Tituli* au cours du texte, les donnent en entier au début de la collection même. Vérification faite, il se trouva que le manuscrit 8921 commençait exactement au numéro LXXV des *Tituli canonum diversorum conciliorum africanae provinciae*, là où s'arrêtait le fragment de Reims. L'examen des particularités paléographiques communes à ce dernier et au manuscrit de Paris, particularités très saillantes, puisque l'écriture est celle de l'école de Corbie, autrefois appelée *lombardique*, ne laissa aucun doute, et peu de temps après ces constatations, le 28 novembre 1907, par les soins de M. Henri Omont, et grâce à une entente entre les deux dépôts et l'administration centrale des Bibliothèques, les feuillets de Reims vinrent reprendre leur place en tête du manuscrit de Paris. Cette reconstitution s'est faite entièrement à l'amiable et en vue de l'intérêt qu'il y avait à rétablir le manuscrit dans son état primitif. Il est certain, en effet, que les feuillets de la collection P. Tarbé ne provenaient pas de la Bibliothèque Nationale, car celle-ci avait acquis le manuscrit 8921 incomplet du début, comme le prouvent et le foliotage et la position des timbres, où tout est régulier.

Le premier feuillet rapporté de Reims porte la mention : *Sancti Petri Belvacensis*. Il suit de là que le manuscrit 8921 devra désormais être compté parmi les débris de l'ancienne bibliothèque du Chapitre de Beauvais recueillis par la Bibliothèque Nationale.

*
* *

Manuscrit 12 de la Ville de Montpellier et manuscrit 175 de la Ville d'Avignon. Ce sont aussi les notices des Catalogues qui m'ont

1. Cf. *Catalogue général des Manuscrits des Départements*, Tom. XXXIX, deuxième partie, p. 1063. La description est de M. Loriquet.

2. Ouvrage cité, p. 445.

fait soupçonner que certaines parties au moins de ces manuscrits n'avaient autrefois formé qu'un seul volume.

D'après le Catalogue de Libri¹, le manuscrit 12 de la Ville de Montpellier contient, entre autres choses, un Martyrologe et des *Excerpta ex regula S. Benedicti, cum glossis*. « Il se compose de cinquante-deux feuillets, dont huit pour le martyrologe auquel il manque les trois premiers jours de janvier, mais qui est sans interpolations, et..... huit pour la règle de S. Benoit. Cette règle ne contient que les chapitres XXXiii-XLViii... » De son côté, M. Labande nous donne, sur le manuscrit 175 de la Ville d'Avignon², les renseignements suivants : « Fol. 22. Incipit.... *et apostoli, omnia tamen mensurate fiant propter pusillanimes*. C'est la fin du chapitre XLviii de la règle de S. Benoit. Les autres chapitres viennent à la suite, avec une glose à la fin de chaque chapitre..... Fol. 37^r. *In nomine sanctae Trinitatis, incipit martirologium per circulum anni*. Fragment du martyrologe hiéronymien, commençant au 25 décembre et s'arrêtant au 2 janvier ». Les indications complémentaires, très précises, qu'a bien voulu me donner, sur le manuscrit d'Avignon, M. Brosselin, Directeur au Grand Séminaire de cette ville, et l'examen que j'ai pu faire moi-même du manuscrit de Montpellier ne m'ont laissé aucun doute. Le martyrologe abrégé ou bréviaire hiéronymien de Montpellier débute, dans le cours du 4 des Nones de janvier, aux mots : *iherosolima stephani machari abbatis*, exactement à l'endroit où s'arrête le texte d'Avignon, et les deux fragments de la règle de S. Benoit, dans chacun desquels les chapitres sont suivis de courtes gloses, se rejoignent dans le corps du chapitre XLVIII, aux mots : *sicut et patres nostri* [*et apostoli*, par où finit le texte du manuscrit de Montpellier et commence celui du manuscrit d'Avignon.

Les marges du bréviaire hiéronymien contenu dans les deux manuscrits ont reçu, au IX^e siècle, me semble-t-il, les trois mentions suivantes, dont l'écriture se rapproche de celle du texte courant, mais qui lui sont cependant postérieures, surtout celle du mois de février :

28 janvier. *in isto die obiit Karolus imperator.*

11 février. *hic obitus benedicti abbatis.*

28 mai. *(h)ic obi(it) guil(l)elmus.*

Ces mentions qui concernent Charlemagne († 814), saint Benoit

1. *Catalogue général des Manuscrits des Départements*, série in-4^e. tom. I, p. 262-263.

2. *Catalogue général*, tom. XXVII, p. 97.

d'Aniane († 821) et saint Guillaume, duc d'Aquitaine († vers 812) ne permettent guère de douter que le livre primitif n'ait appartenu, comme un bon nombre d'autres manuscrits de Montpellier, à l'abbaye d'Aniane ou à celle de Gellone. Il paraît facile de retracer le chemin parcouru par le fragment d'Avignon avant d'aboutir à la Bibliothèque de cette ville. C'est en 1858 qu'il y est entré, par suite d'un legs de Madame de Taulignan. Or, le catalogue signale, quelques numéros plus loin, un autre manuscrit, actuellement coté 178, provenant de la même succession et qui, avant d'appartenir à la donatrice, avait successivement passé entre les mains de deux bibliophiles de Montpellier. Je ne prétends pas cependant insinuer que le manuscrit d'Avignon provient de la Bibliothèque de Montpellier. La présence de débris des manuscrits d'Aniane et de Gellone entre les mains des bibliophiles de Montpellier est, en effet, très facile à expliquer par le voisinage des deux célèbres abbayes.

D. H. QUENTIN

UN TEXTE NON INTERPOLÉ DE L'APOCALYPSE DE THOMAS.

JUSQU'EN ces derniers temps, on ne connaissait l'Apocalypse de Thomas que par le décret gélasien « De recipiendis et non recipiendis libris »; on y mentionne une « *revelatio*, quae appellatur *Thomae apocrypha* »¹. Fr. Wilhelm est le premier qui ait mis au jour dans l'appendice (pp. 40*-42*) de son importante étude « *Deutsche Legenden und Legendare* » (Leipzig 1907) la plus grande partie de cette apocalypse, tirée de Clm 4585 (saec. IX) f. 66^v-67^v, provenant de Benedictbeuern. Elle porte comme titre dans le manuscrit *epistula domini nostri Jesu Christi ad Thomam discipulum*. Il est vrai que Wilhelm, ne reconnaissant pas le véritable caractère de cette pièce, lui assignait comme date l'époque carolingienne. Dans un compte-rendu de ce livre², M. E. v. Dobschütz corrigea cette erreur, découvrit dans les fragments l'Apocalypse de Thomas et, se basant sur certaines allusions historiques, la fit remonter au temps d'Honorius. Entre-temps, C. Frick³ avait attiré l'attention sur une notice de la Chronique de Jérôme du Cod. Philippsianus 1829 de Berlin⁴, où se trouve une autre citation de l'Apocalypse; au sujet de la 18^{me} année de l'empereur Tibère, on y lit « in libro quodam apocryfo qui dicitur *thomae apostoli* scriptum est dominum iesum ad eum dixisse ab ascensu suo ad celum usque in secundum adventum eius *novem iobeleus* contineri ». Le codex palimpseste Viennois Palatinus 16, olim Bobbiensis, contient d'autres précieux fragments datant de la fin du V^e siècle. M. J. Bick⁵ déchiffra le palimpseste. Sur les f. 60^r 60^v 67^r 67^v il découvrit des pièces apocryphes, qui portent sur la marge supérieure l'inscription *epistula*. Il y reconnut des parties d'une épître apocryphe des apôtres, que M. C. Schmidt avait trou-

1. A. Thiel, *Epist. Rom. Pont.* I (Braunsberg 1868) 465.

2. *Theolog. Literaturzeitung* 33 (1908) 437/9.

3. *Zeitschr. f. neutest. Wiss.* 9 (1908) 172 s.

4. Cf. le Catalogue de V. Rose I (1893) 278.

5. *Sitzungsber. der Kais. Akad. d. Wiss. zu Wien. Philos. hist. Kl.* 159 (1908), Heft 7, spécialement pp. 90-100.

vée dans un papyrus copte du 4./5.^{me} siècle et décrite dans les *Sitzungsberichte der Königl. Preuss. Akad. d. Wiss.* ¹, et crut pour ce motif que les quatre pages du palimpseste étaient toutes des fragments d'un seul écrit apocryphe, de cette épître apostolique. Son opinion fut admise par C. Schmidt ²; celui-ci crut pouvoir constater que cette épître apostolique fut rédigée vers la moitié du second siècle, en Asie Mineure, par un Monarchien. M. E. Hauler ³ prouva contre Bick et Schmidt, que, seuls, les f. 67^r et 67^v du palimpseste sont identiques à l'épître apostolique ⁴; par contre, les f. 60^r et 60^v contiennent des fragments de l'Apocalypse de Thomas. Il put fournir de nombreuses corrections et additions au texte de Bick, grâce à la publication de Wilhelm et à la collation du Cod. Vatic. Palat. 220 que Dobschütz lui avait prêtée. Une comparaison du texte de Clm 4585 et Palat. 220 avec le texte du palimpseste lui montra que le premier texte est interpolé. L'habileté de l'érudit M. R. James ⁵ avait permis de mettre au jour une pièce de cette recension interpolée d'après un manuscrit de la bibliothèque du chapitre de Verone, provenant du VI^e siècle.

Jusqu'ici, on n'a pas encore une édition exacte et intégrale de l'Apocalypse de Thomas; M. le Prof. E. v. Dobschütz en prépare une, qui promet d'être soignée et qui paraîtra bientôt dans les *Texte und Untersuchungen* de Harnack.

Dans un manuscrit de Munich, faisant également partie autrefois de la bibliothèque de Benedictbeuern comme 4585, dans Clm 4563 f. 40^r et 40^v du XI-XII^e siècle, j'ai découvert un nouveau témoin de texte pour l'Apocalypse de Thomas⁶, qui n'ayant pas été interpolé et étant entièrement conservé, ne manque pas d'importance.

Je reproduis ici exactement ⁷ ce texte. Comme les recensions

1. *Philos. hist.* Kl. 1895, 705 ss.

2. *L. c.*, 1908, 1047-56.

3. *Wiener Studien* 30 (1908) 308/40.

4. Cet état de choses est encore plus clairement constaté, depuis que l'on sait qu'un apocryphe en langue éthiopienne, découvert par L. Guerrier et décrit dans la *Revue de l'Orient chrét.* 12 (1907) 1/8 contient cette épître apostolique. Cf. *Journ. of theol. Stud.* 12 (1910/11) 55 s. L. Guerrier publiera prochainement cet apocryphe dans la *Patrologia orientalis*.

5. *Journ. of theol. Stud.* 11 (1909/10) 288/90.

6. Il se trouve déjà une notice sur ce manuscrit et cet apocryphe dans Pez, *Thesaur. anecdot.* III, 3, 631.

Grâce à l'extrême amabilité de la direction de la Bibliothèque Royale, j'ai pu comparer encore une fois ma copie avec le texte du manuscrit lui-même.

7. J'ai suppléé les abréviations du manuscrit en italique, sauf les lettres du manuscrit placées au-dessus des mots; quant à la ponctuation, j'ai remplacé les points par des virgules; je n'ai retenu les points qu'à la fin des phrases. J'ai partout fait imprimer l'e cédillé du manuscrit par ae. De même je n'ai fait aucune distinction dans le texte entre u et r; partout j'ai imprimé u.

fragmentaires, jusqu'ici connues de l'apocalypse, diffèrent assez bien l'une de l'autre, il faut apporter beaucoup d'attention dans la comparaison de ces divers textes, pour pouvoir établir approximativement la forme primitive de cet apocryphe. Nous attendons, non sans impatience, que M. E. v. Dobschütz nous livre ce travail. Pour le moment, je me contente de publier le texte trouvé par moi; j'espère que ma contribution, si faible qu'elle soit, ne sera pourtant pas sans mérite. Pour la même raison que j'ai indiquée plus haut, je n'apporte que peu de variantes¹ des autres témoins du texte, mais celles-là seulement, qui me paraissent être importantes pour les notes critiques.

Je ferai usage des sigles suivants :

B = Cod. Vindob. Palat. 16

M₁ = Clm 4585 publié par Wilhelm

P = Vatic. Palat. 220 trouvé par Dobschütz

M₂ = Clm 4563

V = Manuscrit de Vérone.

(f. 40^r) AUDI THOMAS QUIA EGO SUM filius dei patris, et ego sum pater omnium spirituum. Audi a me signa quae futura sunt in fine huius saeculi, quando implebitur finis saeculi, et antequam exeant electi de saeculo. Dicam tibi quae in palam nunc
 5 fiunt hominibus, et cum ista futura fuerint, principes, angeli non sciunt, quoniam absconsa sunt nunc ante illos. Tunc erunt participationes in saeculo inter regem et regem, et erit in uniuersa terra famis magna, pestilentiae magne, et necessitates multae, et filii hominum captiui buntur per uniuersas gentes, et cadent in
 10 mutrones et erit tumultus magnus in saeculo. Tunc postea hora finis adpropinquante, erunt per VII dies signa magna in celo, et uirtutes caelorum mouebuntur. Tunc erit prima die initium horae tertiae diei, uox magna, et fortis in firmamento celi, et nubes sanguinea ascendit de aquilone, et tonitrua magna, et
 15 fulgura fortia adsecuntur illam, et operiet illa totum caelum, et erit pluuias sanguinis super terram totam. Ista sunt signa primae diei.

Secunda autem die, erit uox magna in firmamento celi, et mouebitur terra de loco suo, et portae celi aperientur in firmamento celi ab oriente, et fumus ignis magni erit per portas
 20 celi, et cooperiet totum celum usque in sero. (col. b) In illa die erunt timores, et pauores magni in saeculo. Ista sunt signa secundae diei.

1. Grâce à l'amabilité de M. le Prof. E. v. Dobschütz, j'ai pu utiliser, pour ces variantes, outre les éditions déjà nommées, une partie des matériaux qu'il a recueillis en vue de son édition.

25 Tercia uero die, circa horam *terciam* erit uox magna in celo, et abyssi *terrae* de IV^{or} mundi angulis mugebunt, pinne firmamenti caeli aperientur, et totus aer implebitur columnarum fumi, pudor sulphoris male pudens erit usque in horam *decimam*, et dicent homines, putamus finis adpropinquabit ut pereamus, haec sunt signa *terciae* diei.

30 Quarto autem die hora *prima*, a *terra* orientis liquabitur abysus et mugebit, tunc commobitur *uniuersa terra* a uirtute *terrae* moti. In illa die cadebunt adornamenta gencium, et omnia aedificia *terrae* a uirtute *terrae* moti. Ista sunt signa IV^{ae} diei.

35 Quinto uero die hora VI^{ta} subito erunt tonitrua magna in celo, et uirtutes de lumine, et rota solis aperietur, et erunt tenebrae magnae in saeculo usque in sero, et erit aer tristis sine sole et luna, et stellae cessabunt a ministerio suo, in illa die omnes gentes ita uidebunt, uelut in sacculo, et contempnent uitam saeculi huius. Ista sunt signa V^e diei.

40 Sexto autem die hora IV^a erit uox magna in celo, et scindebitur firmamentum caeli ab oriente usque ad occidentem, et erunt angeli celorum prospicientes in *terram* per aperturas celorum, et omnes homines qui sunt in *terra* uidebunt exercitum angelorum prospicientes de celo. Tunc omnes homines fugebunt in monumentis, (f. 40^v) et abscondent se a conspectu iustorum angelorum, et dicent, utinam *terra* aperiret se et deglutiret nos. Fiunt enim talia qualia numquam facta sunt ex quo saeculum istud creatum est. Tunc me uidebunt desuper uenientem in lumine patris mei cum uirtute et honore sanctorum angelorum. Tunc in aduentum

50 meum soluetur clausura ignis paradysi, quoniam ex igne paradysus cinctus est. Haec est autem ignis perpetuus, qui consumit orbem terrarum, et uniuersa mundi elementa. Tunc spiritus et animae sanctorum exeunt de paradyso, et uenient in omnem terram et unusquisque ad suum corpus uadit ubi depositum est,

55 et dicet unusquisque illorum, hic positum est corpus meum. Et cum audita fuerit uox illorum spirituum magna, tunc erit *terrae* motus super uniuersum orbem *terrarum*, et uirtute *terrae* motus illius super montes, et petre scindentur ab imo. Tunc reuertentur spiritus unusquisque ad suum uas, et resurgent corpora san-

60 ctorum qui dormierunt. Tunc mutabuntur corpora illorum in imaginem et similitudinem, et honorem sanctorum angelorum, et in uirtutem imaginis sancti patris mei, tunc induentur uestae uitae aeternae de nube luminis quae in hoc saeculo numquam uisa est, etenim nubes descendit de superiore celorum regno a

65 uirtute patris mei, et circumdabit illa (col. b) nubes decore suo omnes spiritus qui in me crediderunt. Tunc uestientur et portabuntur per manus sanctorum angelorum, sicut antea praedixi uobis. Tunc et in aera, tollentur in nube luminis, et ibunt mecum gaudentes in celis, et tunc permanebunt in lumine et honore

70 patris mei. Tunc erit illis magnum gaudium coram patre meo, et coram angelis sanctis. Hec sunt signa VI^e diei.

Septimo autem die, hora octaua, erunt uoces in IV^{or} angulis celi, et mouetur totus aer et implebitur angelis sanctis, et faciunt inter se bellum tota die, et in illa die inquirerent electi ab angelis
 75 sanctis de perditione saeculi. Tunc uidebunt omnes homines, quia hora perditionis illorum adpropinquabit. Ista sunt signa VII^{me} diei.

Transactis autem septem diebus. Octaua die, hora sexta, erat uox tenera et suavis in caelo ab oriente. Tunc propalabitur
 80 angelus ille qui habet potestatem super angelus sanctos, et exhibunt cum illo omnes angeli sedentes super currus de nubibus sancti patris mei, gaudentes, et currentes, super aera sub celo ut liberent electos qui in me crediderunt, et gaudent perditionem saeculi uenisse. FINIUNT UERBA SALUATORIS AD THOMAM, DE FINE
 85 ISTIVS MVNDI.

1 *V commence* : incipit epistula domini ad thomam, *M₁* : incipit epistula domini nostri ihesu christi ad thomam discipulum suum, *P* : Iesus dixit thomas dii iudicii Audi] *la première lettre est en rouge. Après audi Thomas dans V M₁ P l'interpolation commence aussitôt* : que oportit fieri in nouissimis temporibus erunt famis bella... (ainsi dans *P*) filius dei patris] dei nini omnipotentis *B*, ego sum altipotentis *M₁* (f. 67^r), pater altissimi potentes *P* 3 quando implebitur] ut transeat *B* 4 nunc] non add. a manu *II_a* 4-7 in palam non fient facta omni homini ubi ista futura sint principes angelorum potestatum saeculi non scierunt quod absconsa sunt abante illos in quem diem impleuerit in se finis et potestates piorum *B* 9 m. *II_a* corr. captiuabuntur, *B* add. in praelio 10 m. *II_a* corr. mucrones *BP* add. gladii erit — saeculo om. *B* 10 s. hora f. adpr. om. *B P M₁* 12 primaria die iudicii initium erit *P*, prima diei iudicii initium *B* initium] peut-être doit-on suppléer circa 15 operiet — caelum om. *B* 16 pluuia sanguinis] erit ignis *B* plubi sanguine et ignes *P* 18 Secunda] la première lettre est décorée en rouge 20 potestas ignis magna eruptuauit *P* potestas magna eructuabitur *M₁* 24 Tercia] la première lettre est décorée en rouge 25 dabunt mugitum *P* dabunt uocem *M₁* 26 aperietur peut-être une corruption pour operietur totus — columnarum] om. *P* 26 s. fumi pudoris et sulphoris dure et mala pudentis *P* 28 puto *P M₁* 30 Quarto] la première lettre est décorée en rouge liquabitur] peut-être une corruption de loquebitur, *P* (*M₁*) : terra orientis loquitur et abyssi mugiebunt 32 adornamenta] idolas *M₁* ab monumenta *P* 33 diei sup. rasuram 34 Quinto] la première lettre est décorée en rouge subito erunt] subierunt *P* 35 aperietur] rapetur *P* rapietur *M₁*; aperietur peut-être une corruption pour operietur 37 cessabunt] uetabuntur *P* uertebuntur *M₁* 37 s. omnes gentes odientes seculum condempnant *P* hudibunt seculum et continebunt *M₁* 40 Sexto] la première lettre est décorée en rouge hora quinta *P* 43 qui sunt in terra] uidebunt desuper terram *P M₁* 44 s. monumentis] speluncas moncium *P*, ici *M₁* finit 45 ante conspectu uirtutis angelorum *P* 46 per terram nubes aperiat et deglutiat *P* 47 quo mundus creatus est *P* 48-72 dans *P* se trouve à la fin de la huitième journée 48 uenientem super nubem luminis sancti patris mei *P* 50 soluetur ras. ex soluebitur 53 uenient] implebunt orbem terrarum *P* 54 uadit] aprarebunt *P* corpus] *P* add. uas 57 s. magna erit uirtus terre moti *P* 58 scindentur ras. ex scindebuntur ab imo] et monumenta aperientur ab imo *P* 60 dormitionem acciperunt *P* (cf. 2 Macc. 12, 45) 61 inmaginem] *P* add. celestem 62 et in uirtute magna potestatis sancti patres mei *P* 62 s. uestientur nube candida *P* 65 a uirtutes maiores potestates *P* circumdabit] protegit *P* 65 decore suo] corpori suo *P* 68 in aera] in palam *P* 68 s. ibunt mecum in lumine et honore in regno patris mei erit gaudium *P*; j'ai déjà dit que cette partie dans *P* se trouve à la fin de l'apocalypse; mais *P* y ajoute encore un petit morceau sur le feu du monde et les peines des méchants 72 Septimo]

la première lettre est décorée en rouge 73 angelis] multitudinem angelorum P
 74 bellum] pugna P 74 s. querent electi de toto animo ut liberentur de perdi-
 tione P 75 homines] gentes P 76 advenit P 78 Transactis] la première
 lettre est décorée en rouge Post istos vero dies in die octavo P erat] manus
 II_a corr. erit 79 propalabitur] proclamavit P 81 s. sedentes super currus in
 nubibus luminis per era super celum P 83 gaudentes P

6 s. participationes inter regem et regem] ici on pourrait penser à une allusion à Mt 24,7, spécialement à la forme du texte qui se trouve dans Hilar. in Matth. (Migne, P. L., 9, 1053): *gentes adversus se mutuo et regna concurrent. Participatio* signifie ici sans doute mêlée, conflit. 8 pestilentiae] cf. Lc 21, 11; II Sibyll. 23 et la note de J. Geffcken dans son édition (Leipzig 1902) 27. Beaucoup d'exemples v. dans Bousset, *Antichrist* (1895) 129/31 necessitates] Mt 24, 9; 21 9 s. cadent in mucrones etc.] Lc 21, 24 s. 11 signa magna] Lc 21, 11 12 uirtutes etc.] Lc 21, 26; Mt 24, 29 14 nubes sanguinea] cf. Joel 2, 30; Apoc. 6, 12 19 mouebitur etc.] Is. 13, 13; Apoc. 6, 14 20 fumus eruptus] Joel 2, 30; Apoc. 9, 2 22 timores] Lc 21, 26 25 IV angulis] Ezech. 7, 2; Apoc. 7, 1; mugebunt] Habacuc 3, 10; Lc 21, 25 (ἡ γὰρ θαλάσσης καὶ σάλου); IV Esdr. 5, 7 (E. Kautsch, Apokr. und Pseudoepigraphen II [Tübingen 1900] 359); VIII Sibyll. 346 (ed. Geffcken 164); Testam. Domini ed. Rahmani (Moguntiae 1899) I, 6; Fragment apocalyptique de Trèves dans James, Apocr. anecdota (Cambridge 1893) 153; Test. de N. Seigneur en Galilée, que L. Guerrier publiera prochainement (d'après une communication privée). 27 pudor sulphoris] Apoc. 9, 17; VII Sibyll. 142 (Σαίους δεινὴ ὀσμὴ Geffcken 140); VIII Sibyll. 243 (ποταμὸς πυρός ἡδὲ Σαίους l. c. 157); Lactant. Instit. div. VII, 16; 26 32 adornamenta] signifie sans doute idola, (cf. *M.*), comme chez Commodian, Instruct. l. I, 19, 8: cum quibus historiam fingit, ut Deum «adornet», donc adornamenta = fantôme, idole. Cependant adornamenta peut être une corruption pour adoramenta cadebunt adorn.] cf. Is. 2, 18 (idola penitus conterentur); Henoch 91, 9 (ed. Flemming et Radermacher [Leipzig 1902] 123); III Sibyll. 605 s.: VIII Sibyll. 224. Voyez aussi Pseudo-Matth., De ortu B. Mariae et infantia Salvatoris c. 22-24; Evangelium infantiae arabicum c. 10 (Thilo, Codex apocr. N. T. I [Leipzig 1832] 75) 32 s. aedificia] Apoc. 11, 13; 16, 19; Pseudo-Hieron. De XV signis (Migne, P. L. 9, 555: septima die omnia aedificia destruuntur) 35 tenebrae] Is. 13, 10; Joel, 2, 10; 2, 31; 3, 15; Mt. 24, 29; Apoc. 6, 12; II Sibyll. 194 (ed. Geffcken 36: ἀγλὸς ζοφερὴ σκεπάζει κόσμον) 40 s. scindebunt firmamentum] cf. Apocal. copte d'Elias ed. G. Steindorff [Leipzig 1899] p. 154: «Der Himmel öffnete sich von Sonnenaufgang bis Sonnenuntergang, von Nord bis Süd»; Apoc. Joh. c. 17 (Tischendorf, Apoc. apocr. [Leipzig 1866] 85: σχισθήσονται οἱ οὐρανοὶ ἀπὸ ἀνατολῶν ἡλίου μέχρι δούμων); Ephrem, De signo crucis (Opp. graece ed. Assemani III, 146): «scindentur coeli»; idem, De II^o adventu (l. c. 157). Ne peut-on pas trouver la même idée dans Apoc. 6, 14 (ὁ οὐρανὸς ἀπεχωρίσθη = fut séparé)? Voyez aussi Joh. 1, 51 44 fugebunt] Apoc. 6, 15 s.: Apoc. Petri cf. Journal of theol. Stud. 12 (1910/11) 43 47 numquam facta] Joel 2, 2; Dan, 12, 1; Mt. 24, 21; Mc. 13, 19; Apoc. 16, 18 48 uidebunt uenientem] Mt. 24, 30; Lc. 21, 27 49 uirtute angelorum] Dan. 7, 10; Mt. 25, 31; Lc. 9, 26; I Thess. 3, 13; Henoch 1, 9 (ed. Flemming 20): Ascensio Isai. 4, 16 (E. Hennecke, Neutestam. Apokr. [Tübingen 1904] 296); Lactant., Inst. div. VII, 19. J.-B. Frey, L'angéologie juive au temps de J. Chr. (Rev. d. sciences philos. et théol. 5 [1911] 75/110) n'a presque rien sur ce point. 50 s. igne paradysus cinctus] Déjà dans les livres canoniques de l'Ancien Test. on trouve l'idée que le trône de Dieu est de feu, p. ex. Dan. 7, 9 s.; Is. 6, 4 ss.; Ezech. 1, 4; 13; Apoc. 4, 5. Quant aux apocryphes v. L. Gry, Séjours et habitants divins d'après les apocryphes de l'A. T. (Rev. des scienc. philos. et théol. 4 (1910), spécialement 171/21. D'après le livre d'Hénoch c. 14 et 71 (ed. Flemming 38 ss.; 91: v. aussi L. Gry l. c. 706/8) le temple de Dieu au ciel est entouré de feu; le plancher, la muraille et la porte sont de feu. cf. Journ. of theol. Stud. 12 (1910/11) 383. Un apocr. priscillianiste parle aussi des murailles de feu (Rev. Bénéd. 24 [1907] 323). 51 ignis consumit] Soph. 3, 8; II Petr. 3, 7; Henoch 91, 9; Apoc. Petri (Journ. of theol. Stud. l. c. 41 s.); II Sibyll. 196 ss.; III Sibyll. 84 ss.; IV Sibyll. 173 ss.; VII Sibyll. 120 s.; VIII Sibyll. 225; Apoc. Eliae (ed. Steindorff 107); Hegemonius, Acta Archelai c. 13 (ed.

Beeson [Leipzig 1906] 21; pour d'autres citations v. Bousset, *Antichrist* (1895) 159/65, Pohle, *Dogmatik III* (Paderborn 1910) 712/4 59 uas] 1 Thess. 4, 4 resurgent-dormierunt] cf. Mt 27, 52 61 similit. angelorum] cf. Gen. 1, 26; 1 Cor. 15, 49; II Cor. 3, 18; Lact. Inst. div. VII, 26: « transformabit Deus homines in similitudinem angelorum » 62 s. uestae uitae] Henoch 62, 15 s. (ed. Flemming 82); Ascensio Isai. 9, 2 (Hennecke l. c. 301): personne ne peut entrer dans le septième ciel sans ce vêtement; c'est pour cela que ces vêtements y sont déjà préparés pour les justes (l. c. 9, 24/6) 66 s. portabuntur] Apoc. Mosis c. 37 (Tischendorf, Apoc. apocr. 20: Michael porte Adam dans le troisième ciel): Testam. Abrah. Recensio A c. 11, Rec. B c. 14 (ed. James dans Texts and Studies II, 2 [Cambridge 1892], voyez les notes de James, p. 126/8). D'après II Sibyll. 217 ss., 315 ss. des anges mènent les âmes au travers du fleuve de feu au tribunal du juge. Voyez aussi Ephr., De iudicio (Opp. graece ed. Assemani III, 149), De poenitentia (l. c. 376) 67 praedixi] Mt. 24, 25; Mc. 13, 23 68 tollentur in nube] I Thess. 4, 17 70 magnum gaudium etc.] Lc. 15, 10 74 inter se] c'est-à-dire les bons avec les méchants 74 inquirentur] dans le sens de chercher, sauver electi] qui vivent encore cf. Mt. 24, 31; Mc. 13, 27.

L'Apocalypse de Thomas est, quant à sa structure, unique parmi toutes les apocalypses ou descriptions du jugement jusqu'ici connues; elle seule distribue les signes précurseurs de la fin du monde en sept jours. Quelque chose de semblable se trouve seulement dans le Pseudo-Hieronymus De XV signis¹, que l'on rencontre souvent dans les manuscrits; mais cet écrit n'a aucun rapport certain avec notre Apocalypse. Les sept jours sont sans doute calqués sur les sept sceaux, les sept trompettes et sept vases de l'Apocalypse canonique². Il est vrai que le nombre sept joue un rôle dans les apocalypses apocryphes. D'après Hénoch 93, 15³ le grand jugement aura lieu dans la septième partie de la dixième semaine; d'après l'apocalypse syriaque de Baruch c. 27 s. 4 douze parties le précèdent avec différentes calamités, dont les deux dernières durent chacune sept semaines. Quand, après le règne du Christ sur la terre durant 400 années, le Christ lui-même et tous les hommes seront morts, d'après IV Esdr. 7, 26 ss.⁵ la terre se reposera sept jours comme au premier commencement et ce n'est qu'après ce repos que suivront la résurrection et le jugement. Suivant VIII Sibyll. 357 s. sept jours des éternités sont donnés

1. Nous le connaissons principalement par deux recensions, qui diffèrent beaucoup l'une de l'autre. L'une se trouve publiée dans les œuvres de Bède (Migne, P. L. 94, 555), et dans Hist. scholast. de Petr. Comestor c. 141 (Migne, P. L. 198, 1611), l'autre dans S. Thom. Aq. in II. sentent. dist. 48 q. 1 art. 4 (ed. Parma 1858, 1170); sur cette dernière reposent de nombreux poèmes allemands cf. G. Nolle, Die Legende von den 15 Zeichen vor dem jüngsten Gericht (Halle 1879). Pour l'ensemble v. E. Sommer dans *Zeitschr. f. deutsch. Altertum* 3 (1843) 523/30.

2. Apoc. 5-8, 2; 8, 2-11; 16.

3. Ed. Flemming-Radermacher 126.

4. Kantzsch, *Apokr.* II (1900) 421 s.

5. Kantzsch l. c. 370.

aux hommes égarés pour leur permettre de changer de conduite, chose qui se trouve pareillement dans IV Esdr. 7, 101.

Si nous considérons la tradition du texte de l'Apocalypse de Thomas, nous voyons tout de suite, que *B* et *M*² contiennent la plus ancienne rédaction, *V P* et *M*¹ la plus récente.

Il est significatif que cette plus récente rédaction soit allongée d'une intéressante et plus longue interpolation¹, qui comprend principalement 3 parties : dans la première, on expose, dans un triste tableau, les mœurs de ce temps-là, comme on le lit également p. ex. I Tim. 3, 1-6 ; Assumptio Moysis c. 7 (Kautzsch *l. c.* 324 s.) ; Ascensio Isaiae c. 3 (Hennecke, Neutest. Apokr. [1904] 295) ; Testam. Dom. ed. Rahmani I, 4 ; 8 ; Lactant., Instit. div. VII, 15 ; 17 ; Pseudo-Ephrem, De fine mundi (Caspari, Briefe, Abhandlungen und Predigten [Christiania 1890] 208 s., 211 s. La deuxième partie de l'interpolation nous fait connaître les événements qui devront précéder le dernier jugement, de même que par ex. dans VII Sibyl. 12 ss. ; Test. Dom. ed. Rahmani I, 10 ; Pseudo-Ephrem *l. c.* 209 s. et beaucoup d'exemples dans Bousset, Antichrist (1895). Suit, dans une troisième partie, une série de « vae » ou anathèmes.

L'interpolation même trahit par les allusions historiques l'époque de son origine. S'il y est dit : « rex... amator legis... duos filios relinquit, primus per prima littera nuncupatur, secundus octaua », cela ne peut se rapporter qu'à Théodose et ses deux fils Arcadius et Honorius. En même temps l'expression « octaua littera » autorise la conclusion que l'original de cette interpolation était en latin, parce que ce n'est que dans l'alphabet latin que H est la huitième lettre. Dans *P* on ne développe plus les données historiques au delà de ce temps déterminé ; c'est le contraire dans *M*¹, où l'on parle encore d'un autre roi « vir suptus (= versutus)... sub cuius diebus omnia mala erunt : interitus generis humani ab oriente usque in babylonia ». On doit sans doute, d'accord avec Hauler², y comprendre l'invasion d'Attila. Il en résulte que la date de l'interpolation doit être assignée à la première (d'après *P*) ou à la seconde (d'après *M*¹) moitié du V^e siècle. C'est donc à peu près la même époque que suggère le fragment dans la *Chronique de Jérôme du manuscrit de Berlin*³. De l'examen du texte interpolé, il résulte

1. Voyez le texte dans Wilhelm *l. c.*, en partie dans Hauler *l. c.*, principalement dans l'édition prochaine de Dobschütz.

2. *L. c.* 336.

3. Voyez plus haut : 9 jubilé s'écoulent depuis l'ascension du Christ jusqu'au dernier jugement, donc 9. 50 = 450 + c. 30 années = c. 480 p. Chr.

qu'on doit chercher en occident son lieu d'origine ; on peut admettre, avec Hauler ¹, que c'est l'Afrique septentrionale ou peut-être l'Italie. On peut donc dire que l'interpolation date presque du même temps que l'Apocalypse par laquelle débute le *Testamentum Domini*, au moins d'après Funk ², Arendzen ³, L. Guerrier ⁴. De même que cette apocalypse, intercalée dans le *Testamentum*, repose sur un fond appartenant peut-être au III^e siècle ⁵, de même l'interpolation de notre apocalypse doit se baser sur une plus ancienne rédaction, conservée par *B* et *M*².

Quelle époque faut-il assigner à cette ancienne rédaction de l'Apocalypse de Thomas, d'où dépend notre texte ? Elle existait certainement à la fin du V^e siècle, comme en témoignent le décret gélasien et le palimpseste de Vienne, écrit à cette époque. Pour mieux déterminer l'époque de l'origine, nous pouvons nous appuyer sur cette remarque de M. A. Dufourcq ⁶, que le catalogue du Gelasianum était principalement dirigé contre la littérature apocryphe propagée par les Manichéens et les Priscillianistes. Comme l'apocalypse y est aussi mentionnée, on pourrait se demander, si elle n'a pas de rapport avec les Manichéens et les Priscillianistes. Il est vrai qu'on ne connaît qu'un petit nombre ⁷ de titres des nombreux ⁸ apocryphes en usage chez les Priscillianistes ; il n'est pas étonnant dès lors que l'Apocalypse de Thomas ne s'y trouve pas. Mais qu'il faille compter aussi notre apocalypse parmi ces écrits apocryphes utilisés par les Priscillianistes, cela résulte des traités priscillianistes publiés par D. Donatien De Bruyne

1. *L. c.* 337 s.

2. *Das Testament unsers Herrn* (Mainz 1901) 83/8.

3. *Journ. of theol. Stud.* 2 (1900/1) 401/16.

4. *Le Testament de N.-S. J.-C.* Essai sur la partie apocalyptique (Lyon 1903) 98/101.
5. De même, G. Morin (*Rev. Bénéd.* 17 [1900] 11/3), Guerrier *l. c.*, Bardenhewer, *Patrologie* (Freiburg ³1910) 324. On peut reconnaître le même fond p. ex. dans le *Test. Dom. in Galilaea*, que L. Guerrier publiera prochainement et dans d'autres apocryphes éthiopiens cf. *Revue de l'Orient chrét.* 12 (1907) 7 ; 140 s. Ce fond a bien un rapport avec l'Apocalypse de Pierre v. *Journ. of theol. Stud.* 12 (1910/11) 36/54.

6. *De Manichaeismo apud latinos quinto sextoque saeculo atque de latinis apocryphis libris* (Thèse, Paris 1900) 68 s. Je regrette qu'il ne m'ait pas été possible de prendre connaissance du nouvel ouvrage du même auteur (*Étude sur les gesta martyrum romains*, IV. Le néomanichéisme et la légende chrétienne [Paris 1910]), où cette question est de nouveau traitée.

7. Cf. Epist. Turribii ad Idac. et Cepon. (Migne, P. L. 54, 694) ; Philastrius, *De haeres.* 60 (ed. Marx dans C S E L [1898]). Voyez aussi J.-B. Lübker, *De haeresi Priscillianistarum* (Hanniae 1840) 18/21 ; C. Schmidt, *Die alten Petrusakten im Zusammenhang der apokr. Apostelliteratur* (Leipzig 1903) 30 s. ; 52 ; A. Resch, *Agrapha* (Leipzig ²1906) 373 s.

8. Cf. par ex. Canon 17 du concile de Braga 563 : *scripta sub nomine patriarcharum, prophetarum vel apostolorum*, (C. Künstle, *Antipriscillianiana* [Freiburg 1907] 38).

d'après le cod. CCLIV de Reichenau ¹. La troisième de ces pièces trahit une affinité assez évidente avec l'Apocalypse de Thomas. Voici les textes :

APOCRYPHE PRISCILLIANISTE ²

Fratres karissimi, in postremo uidebitis multa mala in seculo prefines aduenient, servi dei blasphe-mabuntur, iniquitas unusquisque proximo suo operatur, totus mundus in maligno positus in mendacio in fornicatione in omnibus malis et persecutionibus, anathema uirginitatis denotabitur, ecclesie deserentur, ueritas non agetur, pax non erit, disciplina peribit, bella exercentur in illis diebus.

Uae his qui nuptias facient quoniam aut gladio aut fame aut catapiuitate filios generabunt.

Prima die sabbato nix et grando ueniet super omnem terram cum tonitrua magna terribili tube et mortui resurgent; alia die mare siccabitur, tertia die aperietur celum et ascindetur ab oriente usque in occidentem. Tunc fugient peccatoribus dicentes montibus et collibus: cadent super nos et operiet nos et non habebunt refrigerio nisi in ore inferni degluttinentur nos. Tunc exercitus angelorum uidebitur cum christo et omnes sancti et omnes iusti et erunt in letitia oeterna sine fine in consortio patriarcharum et in medio chori angelorum et in iugi letitia prophetarum et consedio cum omnium sanctorum in secula seculorum sine fine in letitia magna.

APOCALYPSE DE THOMAS.

Audi Thomas, quae oportet fieri in nouissimis temporibus erunt famis... blasphemium, iniquitas, nequitia... unusquisque quod ille placeant hoc loquantur et sacerdotes mei inter se pacem non habebunt... erit turbatio magna in omni populo, interitus, domus domini erit in desertis et altaria eorum abominabuntur, ut aranea intexam in eis... laetitia perit, et gaudium recedit, in illis diebus malum abundauit... ueritas non erit, auaritia habundauit...

Uae illis qui nuptias faciunt: ad fame et necessitate filius generant.

(Texte interpolé de Clm. 4585 d'après Wilhelm l. c.)

...prima die... nubes sanguina... tonitrua magna (voyez le texte publié ligne 12 ss.)... portae celi aperientur (l. 19)... scindebitur firmamentum celi ab oriente usque ad occidentem (l. 40 s.)... omnes homines fugebunt in monumentis... et dicent, utinam terra aperiret se et deglutiret nos (l. 44 ss.)... Tunc me uidebunt desuper uenientem... cum uirtute et honore sanctorum angelorum (l. 48 ss.)... tunc et in aera tollentur... et ibunt mecum gaudentes in celis... tunc erit illis magnum gaudium coram patre meo et coram angelis sanctis (l. 68 ss.)...

1. *Rev. Bénéd.* 24 (1907) 318/35.

2. *Rev. Bénéd.* l. c. 325.

Je crois qu'on ne peut pas nier l'affinité de ces textes. Qu'on ne s'étonne pas de voir notre apocalypse si librement utilisée : toutes les pièces priscillianistes traitent avec la même liberté les écrits canoniques et apocryphes.

Il est dès lors d'autant plus remarquable que le contenu de l'apocalypse se rapproche en plus d'un endroit d'une façon surprenante des idées priscillianistes, par exemple, le passage de l'interpolation : *uae illis qui nuptias faciunt*¹. Peut-être aperçoit-on également une certaine influence de l'erreur monarchienne dans les variantes au commencement de l'apocalypse, voyez les notes pour ligne 1 : *ego sum altipotentis* dans *M*¹ ; *ego sum pater altissimi potentes* dans *P*, de plus dans la position d'un ordre un peu secondaire du Fils vis-à-vis du Père, voyez ligne 65 *a uirtute patris mei*, ligne 69 s. *in lumine et honore patris mei*, ligne 70 s. *coram patre meo et coram angelis sanctis, uirtute magna potentis sancti patres mei* (Variante dans *P* pour ligne 62 s.), *uirtutes maiores potestates patris* (Variante pour ligne 65). Comme un parallèle à *pater omnium spirituum* (ligne 2) on peut sans doute considérer aussi *Priscill. tract. XI* (ed. Schepss, 104) : *in te et per te processuum tota procuratio : tu animarum pater... tu operatio spirituum, tu principium archangelorum, tu angelorum opus*.

Ces vestiges sont-ils primitifs ou seulement ont-ils été apportés là par des remaniements² d'un texte orthodoxe faits plus tard par les hérétiques ? Il n'y a pas encore moyen de résoudre cette question d'une manière satisfaisante. Les nombreuses différences qui existent dans la traduction du texte suggèrent la pensée que notre apocalypse a passé également par plusieurs mains, et qu'elle a été retouchée dans l'intérêt tant des hérétiques que des catholiques. Dois-je appeler encore une fois l'attention sur l'autre pièce apocryphe, conservée dans le palimpseste de Vienne avec des débris de notre apocalypse ? Ces fragments de l'« *epistula apostolorum* » dans leur rédaction latine diffèrent aussi assez bien de la version copte et d'après C. Schmidt³ cette épître fut dépouillée plus tard de son caractère hétérodoxe (monarchien), pour la plus grande

1. cf. can. 11 du concile de Braga 563 chez C. Klünzle, *Antipriscilliana* (Freiburg, 1906) 37.

2. Sur ces remaniements des apocryphes v. B. A. Lipsius, *Die apokr. Apostelgeschichten* I, 11. (Braunschweig, 1883/7) ; E. Hennecke, *Neutest. Apokr.* (Leipzig, 1904), A. Dufourcq, *De manichaeismo*, 80 ss. (notons cependant que l'auteur n'a pas partout apporté des preuves tout à fait concluantes), C. Schmidt, *Die alten Petrusakten* (Leipzig 1903) 60 ; 75.

3. *Sitzungsberichte der Kgl. Preuss. Akad.*, Phil. Hist. Klasse 1908, 1047/56.

partie par un remaniement. Ne pourrait-on soupçonner que le même travail a été fait pour notre apocalypse ?

Si l'apocalypse était dans les mains des Priscillianistes, serait-il trop hasardeux de penser que les Priscillianistes l'ont reçue de la part des Manichéens, donc qu'un original grec en forme le fond ? C. Schmidt¹ et E. Hauler² le croient. Mais cette opinion n'est pas appuyée sur des preuves suffisamment convaincantes, à s'en tenir uniquement au texte latin³. Seulement les grandes différences dans les diverses recensions sont étonnantes. Doit-on les ramener à des versions différentes ? Pour le moment, en attendant la publication de M. Dobschütz, nous renvoyons aux passages suivants :

ligne 25 mugebunt] dabunt mugitum *P*, dabunt uocem *M*¹ ; l. 32 adornamenta] idolas *M*¹, monumenta *P* ; l. 37 cessabunt] uetabuntur *P*, uertebuntur *M*¹ ; l. 43 qui sunt in terra] uidebunt desuper terram *P* *M*¹ ; l. 44 s. monumentis] speluncas moncium *P* ; l. 47 saeculum creatum] mundus creatus *P* ; l. 53 uenient] implebunt orbem *P* ; l. 60 dormierunt] dormitionem acciperunt *P* ; l. 62 induentur] uestientur *P* ; l. 65 circumdabit] protegit *P* ; decore] corpori *P* ; l. 68 in aera] in palam *P* ; l. 74 bellum] pugna *P* ; inquirentur de perditione] querent... ut liberentur de p. *P* ; l. 78 transactis diebus] post istos dies *P* ; l. 79 propalabitur] proclamauit *P*.

Par ailleurs le contenu de l'apocalypse paraît refléter en plusieurs endroits certaines idées des vieux Manichéens et Gnostiques. On constate avec surprise le grand rôle qu'y joue la lumière, v. ligne 48, 61, 65, 68, 81. On connaît la doctrine des Manichéens sur la lumière et le royaume de lumière⁴. Comparez aussi avec la « *uestis uitae aeternae* » (ligne 62 s.) le vêtement de lumière dans le chant de l'âme des Actes de Thomas, c. 108/114⁵. D'après la doctrine des Manichéens, le défunt est orné par l'Être lumineux d'un vêtement, d'un diadème et d'une couronne ; ce n'est qu'avec ces ornements, qu'il peut entrer dans le paradis de lumière⁶. C'est aussi une opinion manichéenne que les bienheureux regardent la

1. l. c. 1053.

2. *Wiener Studien* 30 (1908) 337.

3. C'est le jugement de M. le Prof. C. Weyman, qui a eu l'amabilité d'examiner notre texte et m'a suggéré plus d'une précieuse remarque.

4. cf. p. ex. Pistis Sophia (ed. C. Schmidt, *Koptisch-gnostische Schriften* I [Leipzig 1905]) ; *Realencyklop. f. protest. Theol.* XII (1903) 205 ss.

5. Hennecke, *Neutest. Apokr.* (1904) 521/5.

6. *Realencykl. f. prot. Theol.* l. c. 216 ; cf. aussi R. Reitzenstein, *Hellenistische Wundererzählungen* (Leipzig 1906) 111 ; 117.

terre du haut du paradis durant le long incendie du monde et voient, comment les pécheurs errent çà et là dans l'enfer ¹.

Il est vrai que ces observations ne suffisent pas pour prouver que l'Apocalypse de Thomas est d'origine manichéenne, mais elles font croire qu'elle a des relations avec le milieu manichéen-priscillieniste.

Sera-t-il permis de proposer encore ici une hypothèse ? Un des trois principaux disciples de Manes s'appelait *Thomas*, d'après Hege-
monius, *Acta Achelai* ². Ne pourrait-on pas supposer qu'au moins peut-être notre apocalypse porte le nom de ce disciple de Manes ³ et par conséquent qu'elle est sortie de ce milieu manichéen, bien que les actes et l'évangile de Thomas paraissent être plus anciens ?

Seules des découvertes nouvelles, notamment dans les versions orientales, pourront jeter une complète lumière sur cette question.

Enfin, une dernière question. Le texte que nous a gardé M² constitue-t-il toute l'Apocalypse de Thomas ? On en peut douter : toutes les autres apocalypses connues sont plus longues ; on n'y rencontre pas la citation publiée par Frick sur les 9 jubilé ; le manuscrit *P* ajoute vers la fin, comme j'ai déjà dit dans les notes pour ligne 69 s., un petit morceau qui manque à notre texte ; enfin, le « praedixi uobis » (ligne 67) force peut-être ⁴ à considérer cette apocalypse comme une partie d'un plus grand apocryphe.

Il y aurait encore d'autres problèmes à examiner et à résoudre au sujet de notre apocalypse.

Mais, avant de le faire, il faut attendre la publication du docte professeur de Breslau.

Nous pouvons donc conclure en peu de mots :

C^{lm} 4563 représente la forme non interpolée de l'Apocalypse de Thomas ; cette apocalypse a subi différents remaniements et était connue des Priscillienistes. Il est possible, que l'original ait été d'origine grecque et qu'il soit sorti du milieu gnostique-manichéen.

Beuron.

D. P. BIHLMEYER.

1. *Realencykl.* I. c. 211 ; cf. dans notre texte ligne 42.

2. c. 13 et 64 (ed. Beeson [Leipzig 1906] 22 ; 93)

3. C'est aussi la pensée de A. Thiel, *De decretali Gelasii Papae de recipiendis et non recipiendis libris III* (Index lectionum, Brunsbergae 1866) 13, note v.

4. On peut croire également que ces mots sont empruntés à Matth. 24, 25 et insérés depuis par un copiste.

CASSIODORUS AND THE ECHTERNACH GOSPELS.

§ 1. The note in Ept, about Eugippius.

HERR J. M. Heer has a short disquisition in his *Euangelium Gatianum*¹ on the famous note in the Echternach Gospels (Paris lat. 9389):

Proemendau ut potui
secundum codicem
de bibliotheca eugipi
praespiteri quem ferunt

fuisse sci hieronimi
indictione. vi. p. con. bas
siliu c anno septimo
decimo —

In the first place, in reply to some strictures of his, I willingly admit that I was wrong in urging the words *ut potui* as being somewhat in favour of my attribution of the note to Cassiodorus². Next, I am glad of the examples which Heer supplies of similar notes: viz. one of 569 (in MS Casinensis 346): *Donatus gratia Dei presbyter proprium codicem Iustino Augusto tertio post consolatium eius in aedibus beati Petri in castello Lucullano infirmus legi. legi. legi.*; — an instance of *emendau ut potui* from Cumae of the same year as the Echternach codex, 558; — an *ut potui* from Naples of 582. He refers to many other instances of *ut potui*; I had some others before me when I wrote. But I argued (p. 32): "In *Ept* we have the surprising case of a corrector who not only describes the codex he has used and its origin, but gives the date and speaks in the first person, yet gives no name". I forgot that he might have given his name in some other part or the parent codex! Consequently there was no reason to infer that the corrector was Cassiodorus, writing for a community who were aware of the emendator's identity; nor is the *ut senex potui* of Cassiodorus's *Institutio* of much importance as a parallel.

On the other hand Heer has added to the proofs I gave (p. 40) of the importance of Eugippius's library. He has further made the excellent suggestion (which had been anticipated by Dr. Souter in

1. Published by Herder, Freiburg im Breisgau, 1910. See pp. xliii-xlviii.

2. Heer is objecting to what I said in *Notes on the Early History of the Vulgate Gospels*, (Oxford, 1908), pp. 31-33.

the Oxford Magazine) that the impossible *proemendau* of *Ept* is an error for *peremendau*; this word he compares with the use of *percontuli* in six Cassiodorian MSS. For all these corrections and suggestions I am most grateful.

But I cannot go with Heer any further. He thinks it worth suggesting that the parent of *Ept* may have been one of the books sent to St. Augustine of Canterbury by St. Gregory the Great. He relies solely upon a certain likeness between *Ept* and the fragmentary MS. 197 of Corpus Christi Coll., Cambridge, which exhibits like *Ept* a mixed Northumbrian and Irish text. The C. C. C. C. MS has a note, says Heer, written in it by Archbishop Parker "*post annum 1731 (si modo Goodwinum recte interpretor)*" to the effect that it was sent to St. Augustine by St. Gregory. As the MS is in Anglo-Irish writing of the eighth century, it is as improbable that St. Gregory should have possessed it as that the Elizabethan Archbishop should have written a note in it after 1731! Heer is naturally thinking of its archetype, but he has a most frail foundation to build upon. The claims of C. C. C. C. MS 286 to have come from Rome are very strong, and those of Bodl. 857 have something to be said for them. But I cannot imagine how the same could be urged with regard to an ancestor of MS 197.

I do not think the real origin of *Ept* can possibly be regarded as doubtful. It belonged to St. Willibrord's Abbey of Echternach, and was written in an Anglo-Irish hand there soon after the foundation of the monastery, unless it was brought from England by St. Willibrord himself, which is just as likely. The celebrated Martyrology and Kalendar which belonged to the saint (Paris lat. 10837) came from Northumbria, for they have been enriched with names of Northumbrian saints. Consequently, if one were called upon to conjecture *a priori* what kind of Gospel text Willibrord would have taken with him to Echternach, one would suggest that it would have been a mixed Northumbrian text, such as was becoming current in the North in his time. In fact the text of *Ept* is mainly composed of two elements, the Irish-Northumbrian and the Italo-Northumbrian¹; — this is a statement which, I think, cannot be any more questioned seriously with regard to *Ept* than with regard to the later text of Alcuin. In both cases we have a mixture of the Irish text of St. Aidan with

1. There is also an element from the B-Z family. The summaries are from the Irish family. See *Vulgate Gospels*, p. 26 foll.

the Cassiodorian text of St. Benet Biscop, together with other subordinate contaminations. Willibrord got his books from Northumbria; Alcuin inherited his from York. Canterbury does not seem to come in at all.

2. Cassiodorus and Northumbria.

The question of the *ut potui* is of no importance in the larger question whether Eugippius is the author of the note in *Ept.* I was not the first person to conjecture that the note belonged to the Northumbrian text; I carefully explained (p. 29) that Berger had been before me. On the whole the various learned reviewers of my book have accepted my solution. But some have regarded it as a happy conjecture or as a mere probability. Heer apparently thinks it "*sagax*" and not true. I know that it is my own fault that the materials for judgement were so badly presented that the full force of the convergent evidence could not be at once estimated by every reader. But I consider that the result can be shown to be very nearly certain. Absolute certainty is unattainable by merely circumstantial evidence, and is not to be looked for. I proceed to restate the whole concatenation of evidence, but in a different order, supplying certain links which I did not clearly enunciate before.

To begin with, I established that the *codex Amiatinus* as a whole is Cassiodorian, being the biblical text of Cassiodorus's nine volumes of text and commentary¹. This is conclusively proved by the order of the books, which could not well have arisen independently of the special circumstances which recommended it to the compiler of the nine volumes. He took the nine groups which his list of the *Antiqua translatio* supplied, and substituted within each group the order of St. Jerome.

Besides the pages which belonged to the *codex grandior*, A has also a purple page, one side of which gives the actual contents of the codex (so that the page does not belong to the *codex grandior* but to A itself), whereas the other side exhibits a prologue which appears to be the preface of Cassiodorus to his nine volumes.

I add now, what I had not remarked before, that this prologue

1. It was known that the prefatory pages belonged to the *codex grandior* of Cassiodorus; but they are manifestly interpolations in A, as the *codex grandior* contained the *antiqua translatio* and not the Vulgate.

observes the usual metrical *cursus* at the ends of the clauses, as Cassiodorus always does when he writes carefully. This was, however, common enough at the date¹. But it shows that the prologue was not written in England in St Ceolfrið's time.

We know that the *codex grandior* (or a copy of it) with its pictures was at Jarrow in Bede's day. We know that A was one of three Vulgate pandects written then at Wearmouth-Jarrow. We know that the *codex grandior* was brought from Italy by Benet Biscop. It is obvious to infer that the Cassiodorian archetype of A was brought from Italy by the same personage on the same occasion.

I said nothing in my book of the actual text of A being connected with Cassiodorus. It would be obvious to suggest that the text of the Psalms used by the latter should be compared with that of A. I have no collation of the old Testament of A. But Dr A. Souter has fortunately been able to prove that the Pseudo-Primasius commentary on Romans is the work of Cassiodorus², and I have collated it with A in order to test the resemblance. The text of Migne (P. L. lxxviii 415) is not entirely to be relied on, and no complete results can be attained until the publication of Dr Souter's edition of the Pelagius Commentaries as a whole and of Wordsworth and White's large edition of Romans. It is to be hoped that both of these will appear this year or next. Still it is even now possible to trace in the Pseudo-Primasius a close resemblance to the text of A and an equally close connexion with *d* (the Latin side of the codex Claromontanus, D^{Paul}). I give as an example, not the first chapter, but the second; for in the first, for some reason or other, the readings of Cassiodorus regularly diverge from A; the same occurs now and then further on, at intervals, for a number of verses, and then the habitual and remarkable identity of readings recommences. The *Complexiones* of Cassiodorus on the Epistles of St. Paul, the Catholic Epistles, the Acts and the

1. Most sixth century writers take accent into account as well as quantity; this is so even with so elaborate an affected a rhetorician as Ennodius. But the learned Cassiodorus is more classical, and sticks to prosody as a rule. Such license as « *reddimus alienos* » is an exception. Boëthius and Fulgentius are equally strict.

2. The proofs were given by Dr Souter in his paper in *Proceedings of the British Academy*, vol. II, 1907) entitled *The commentary of Pelagius on the Epistles of Paul*, p. 20. Cassiodorus took the commentary of Pelagius on Romans, expurgated and adapted it, and inserted some passages from St. Augustine, which are still to be found incorporated in the text of Pseudo-Primasius. The commentaries on the other Epistles he gave to his disciples to be corrected. The commentaries of Pelagius in their original form have also been unearthed by Dr Souter. Their publication will give us a very ancient and important text of the Vulgate.

Apocalypse only cite short fragments of the text, — on the average about half a verse at intervals of about twenty verses; the order in which the books are taken and the fragments of text are equally Old Latin and not Vulgate. The little bits of Romans have agreements with A *d*, Cassiodorus (i. e. Pseudo-Primasius), but show a few extra agreements with *d* where A *Cass* diverge. It would seem therefore that Cassiodorus used a text very like *d* for his *Complexiones*, but before correcting the commentary of Pelagius had arrived at a Vulgate text of Romans by correcting this text according to a Vulgate codex. Hence the many Old Latin readings in A: it is not pure Vulgate, but an imperfectly Hieronymized « Italian » text.

N ^o	Verse	Cassiodorus				
1.	5.	autem duritiam	<i>d</i>	Vg	dur. aut.	A
2.	6.	reddit			reddet	A <i>d</i> Vg
3.	7.	his	A <i>d</i>		iis	Vg
4.		quaerentibus	A <i>d</i>		quaerunt	Vg
5.	8.	his	A <i>d</i>		iis	Vg
6.	11.	personarum acc.	A <i>d</i>		acceptio pers.	Vg
7.	14.	quae	A <i>d</i>		ea quae	Vg
8.		legem non hab.	<i>d</i>	Vg	non habentes leg.	A
9.	15.	om. ipsorum			ipsorum	A Vg (illorum <i>d</i>)
10.		cogitationum accusan- tium uel etiam defen- dentium	A <i>d</i>		cogitationibus accu- santibus uel etiam de- fendentibus	Vg
11.	19.	ducem esse	A <i>d</i>		esse ducem	Vg
12.	27.	quod	A <i>d</i>		id quod	Vg
13.	28.	carne	A <i>d</i>		carne est	Vg
14.	29.	est		Vg	om.	A <i>d</i>

The ungrammatical *qui* — *quaerentibus* in v. 7, for *qui* — *quaerunt*, is noticeable, as well as the the genitive absolute in v. 10.

Dr Souter kindly adds from the MSS the following notes to this list :

1.	5.	dur. aut.	Cass Pel
2.	6.	reddet	Cass Pel
9.	15.	om ipsorum Pel	<i>habet</i> Cass
10.		aut (<i>for</i> uel)	Cass Pel
14.	29.	est Pel	om Cass

Here “ Cass ” means the MS used by Dr Souter. The original uncorrected commentary of Pelagius agrees with Cass except where stated. If we prefer Dr Souter’s readings to those of Migne,

the differences between A and Cassiodorus are reduced to one, with the addition of *aut* in v. 15, and Pelagius disagrees twice. If we prefer Migne's readings, Pelagius sides three times with Cass against A, and twice with A against Cass. At any rate the text of Pelagius was so close to that of A, that there was very little for Cassiodorus to correct.

3. Naples and Northumbria.

The well known Neapolitan lectionary notes in the Lindisfarne Gospels (Y), in MS Brit. Mus. Reg. i. B. vii, and in the Gospels of St. Burchard at Würzburg, have been commonly taken as proof that a Gospel text was brought by St. Hadrian from Nisida near Naples (if he really came from thence) to Northumbria. But this Italian Abbot of Canterbury does not seem really to have had anything to do with the Northumbrian text at all. Again, the Capuan Saints in the Kalendar of St. Willibrord and in the Anglo-Saxon Martyrology have been connected with the Neapolitan lectionary ; but again, there is probably no real relationship. The codex Fuldensis was at Jarrow-Wearmouth in Bede's time, and it is with that Capuan codex that one would more naturally connect the Capuan feasts, as having migrated to Northumbria together with it. This point which I brought out in my book is not likely to be doubted.

But I pointed further to the important fact, which no one seemed to have noticed, that in the Gospel summaries of A there remain traces of the Neapolitan lectionary. The text of Y is a variant of A ; the texts of Reg. i. B. vii and Burch. are to a great extent of the same family. It is certain that the lectionary, of which some notes yet adhere to the summaries in Y and Reg., was in the common ancestor of these MSS, — i. e. in the Cassiodorian MS from which they derive. There is no question here of conjecture. The traces in A are survivals, due to the carelessness of the scribe, who ought to have omitted Rom. Besides we know from St. Bede's *homiliarium* that the Neapolitan lectionary influenced the liturgical use of Jarrow, where A was written.

Next, I showed that the Gospel summaries in question, which belong to the Northumbrian text alone and to those codices (such as the Gospels of St. Hubert and the Alcuinian Vallicellensis) which are derived from it, are closely connected with the lectionary. Not only are some of the liturgical notes inserted in the summa-

ries, but the divisions of the latter nearly always coincide with the lessons. Leaving aside those lessons which do not coincide, we find we have a complete lectionary of Gallican character. The specially Neapolitan lessons do not coincide, so that they are additions, together with certain duplicates and extras of Roman type. It might be supposed that the lectionary was composed on the basis of the summary. This is, however, impossible for several reasons. In the first place the lessons are frequently ancient traditional pericopae, which could not have been adapted to an existing summary. Secondly, the divisions of the summary seem to have been made precisely to facilitate reference to the lessons. This explains the proportionately smaller number of sections attributed to Mark and especially to John (Mt 88, Mk 46, Lk 94, Jo 45), since the lessons for these Gospels were fewer. It also explains the fact that these summaries differ from all others both in their sections and in their wording. All other Gospel summaries are variations of a single ancient type, and go back eventually to a Greek system. The Northumbrian summaries have a more literary flavour, and their date can be determined within certain limits. They are earlier than 546, for they are quoted in the summary of the Diatessaron in the codex Fuldensis. They were composed for a copy of the Gospels to which the Prologues of Priscillian had already been attached, for (as Bishop Wordsworth noticed) they quote those Prologues. They observe the *cursus*, but take accent into account with much freedom, and cannot be called good Latin or good style.

Therefore the summaries and the liturgical notes had been at Naples before they were brought to Jarrow at the end of the seventh century. It might be suggested that they had nothing to do with Cassiodorus, but were added at Jarrow to the Gospel text which they accompany. This would be strange, since they are only found with this type of text. But there is another objection: the summaries are found to be quoted by Victor of Capua in the codex Fuldensis about 540-6 in connexion with his Diatessaron; now the text of that Diatessaron is of the same family as the text of the Northumbrian MSS. Therefore that text and the summaries belonged to one another before they came to England. The same fact answers another question, — whether the text came to England from Cassiodorus's monastery or Squillace viâ Naples, or from Naples viâ Squillace. The former route would be unlikely, as it was the whole Bible of Cassiodorus which was

brought to England (not to speak of the *codex grandior* as well), so that we must suppose this whole Bible to have been for some time in the possession of some church at Naples, and enriched there with some Neapolitan feasts. But as we know the text and summaries were at Capua in 540-6, we infer that they could not have come thither from Cassiodorus, who only began the long work of editing about 542. Consequently, as Naples is near Capua, we are driven to the conclusion that the Gospel text with summaries and liturgical notes came to Cassiodorus from Naples.

Of course we do not know whether the Neapolitan additions had been made before Victor received the text; hence it might have come from Capua to Naples or from Naples to Capua. On the whole the simplest hypothesis would be that Victor as well as Cassiodorus borrowed from Naples.

Now, entirely apart from the note in the Echternach codex, one might easily have conjectured that the important library of Eugippius at Naples was the source from which the text was borrowed by both. Eugippius was personally known to Cassiodorus. His library was used by copyists. But this would have been conjecture, and mere conjecture.

But now the note comes in. A manuscript of mixed origin, probably written c. 700-50, whose text is partly Northumbrian, partly Irish, contains a subscription saying that one of its ancestors was corrected in the year 558 according to a codex of Eugippius which was said to have been St. Jerome's. Now we have no reason to connect the Irish text with Naples. On the other hand it has appeared that the Northumbrian text did come from Naples to Cassiodorus, a noted corrector, to whom the form of the Northumbrian text is due. The date is exactly that of Cassiodorus. The method of dating by indictions and the consulship of Basil is his (though this is a small point). Is it simply conjecture when I suggest that the note belongs not to the Irish ancestry but the Northumbrian ancestry of *Ept.*? It seems to me that there has rather been an elaborate deduction than a "brilliant conjecture". To adopt the alternative explanation would be a paradox.

Confirmation of a kind is not wanting. The reputation of the manuscript as an original of St. Jerome not only explains why Cassiodorus borrowed it, but also why Victor of Capua employed it. Further, the excellence of the text of A in the Gospels, and nowhere else, suggests that there may have been a real foundation

for the traditional history of the codex of Eugippius. It may not have been written by St. Jerome's own hand, but it was of venerable age in 558; and was not Proba, the patroness of Eugippius and kinswoman of Cassiodorus, a descendant of a family with whom St. Jerome had also been particularly intimate, a family which would assuredly receive and assuredly treasure a copy of the saint's first edition? And had she not a large library, by Eugippius's own testimony?

I have summarised the proofs I gave in my book; the details will be found there. What I have added now is not of great importance. But I acknowledge that there was too much taken for granted in my book, that I did not work out the argument explicitly enough, and that it needed thus restating in skeleton.

4. — Eugippius and the summaries.

I conjectured that the Northumbrian summaries were composed by Eugippius. Now I assumed that it was Eugippius himself who added the Neapolitan feasts to the Gallican lectionary. The summaries were clearly made before the Neapolitan feasts were added; consequently it might be argued that they were presumably anterior to Eugippius. Still I think on the whole the probability is that Eugippius himself made them, before adding the extra lessons to the list. Or these may have been added after his death by the next abbot of Lucullanum; for Eugippius had probably been dead some years when Cassiodorus borrowed the codex. The reason I gave was this: Victor's scribe naturally could not utilise either the Gospel summaries or the Gospel lectionary notes for his Diatessaron; but he inserted a lectionary system, also Gallican in character, for the Epistles of St. Paul, and for these only. There is *a priori* likely to be some connexion between a Gallican system of Gospels at Naples and a precisely contemporary Gallican system of epistles at Capua. There are some coincidences between the two, and no important divergences; there is more reason for identifying the systems than for distinguishing them. Again, though the Fuldensis and the Amiatinus have different texts for St. Paul, they have the same text-divisions, summaries, prologues (Marcionite) and introductions. I concluded that these were all borrowed from Eugippius by both Victor and Cassiodorus. The latter substituted a different text of the Epistles, and omitted the liturgical references. This is all somewhat uncertain. But it is, I

think, slightly strengthened by noticing that the basis of Cassiodorus's Pauline text is similar to *d*, an Old-Latin bilingual codex which has no introductions, summaries or text-divisions of its own. Consequently, if Cassiodorus gave to a *d*-codex a Vulgate character, he added the Prefaces, etc. from some other MS: presumably from the same as Victor, since for the Gospels they had used the same manuscript.

At any rate the references to the pericopae in the Pauline epistles as given in Fuld, are most inconvenient; one is sent to such and such a title of the summary; but the divisions are not numerous and are very long, so that the lesson must be sought for with the help of the guiding marks in the margin. These are incomplete, so that it is certain that the system was not actually in use at Capua, but was simply copied for its intrinsic interest by Victor's scribe. Again, the Gallican Gospel lectionary cannot well be supposed to have belonged to the codex of St. Jerome; therefore we must suppose that Eugippius introduced it into that codex. If we presume that in its original manuscript it was connected, as the Epistles are in Fuld., with the commoner summaries, reference will have been inconvenient, and there would be a good cause for Eugippius to compose for the venerable volume a new set of summaries which should correspond with the pericopae. If the codex was really a copy of St. Jerome's first edition, it would not contain any summaries; for the variety of the summaries in Vulgate MSS, as well as their absence in so many, seems to prove conclusively that St. Jerome published his translation without any.

I have repeated this argumentation, which is of course conjectural, but proceeds along the line of least resistance, because I think I can considerably strengthen the case for Eugippius's authorship.

First, the summaries are by no means unpretentious, and even aim at some literary style. I have said that in their use of the cadences of the prose *cursus* they are very careless about quantity, far more than Cassiodorus, who regularly observes it. Eugippius similarly in his dedication to Proba and in his life of Severinus is careful to observe the *cursus*, yet is oblivious or ignorant of the claims of quantity. This is perhaps one of the grounds on which Cassiodorus calls him *uirum quidem non usque adeo saecularibus litteris eruditum, sed scripturarum diuinarum lectione plenissimum* (*Instit.* xxiii). Nothing is known, apart from these summaries, of any writing of Eugippius on Holy Scripture.

Now some sections of Eugippius's Excerpts from St. Augustine, (his principal work, highly esteemed in the Middle ages) deal with explanations or harmonies of Gospel texts. I do not profess to have given any close examination to these, but I have noticed a few coincidences with the Northumbrian summaries such as we should expect if Eugippius was their author. I will quote the *Thausurus* of Eugippius as E, and the Summaries as Mt, Mk, etc.

1. Lk lviii. "*Hydropicum* sabbato curans, *uelut de umoris puteo liberatum*, murmurantes Phariseos asini uel bouis in eo cadentis extractione confundit", etc. E. clxxxiv. "*Congruenter hydropicum animali quod cecidit in puteum comparauit, humore enim laborabat*", etc. St. Augustine's notion of the resemblance between the water in the well and the water in the dropsical man is not very obvious, and the word *humor* seems to prove the connexion with the summary.

2. Lk lv. "Et mulierem ab annis decem et octo curuatam erigens de cura sabbati murmurantes exemplo bouis adaquandi refellit". E. *ibid.* "Sicut illam mulierem quam decem et octo annis alligatam dixerat, et ab eadem alligatione soluebat, comparauit iumento quod soluitur ut ad aquam ducatur". The two passages I have quoted from Augustine form but one sentence. The *erigens* may be compared with St. Augustine's "ut se erigere non posset", just below.

3. Lk lxiii. "De uillico iniquitatis *ex dissimilitudine*, qui debitum domino suo astu sollertiore minuerat introducit". E. clxxxv. "In uillico quem Dominus eiciebat de uillicatu... non omnia debemus ad imitandum sumere... sed etiam e contrario dicuntur istae similitudines", etc. E. clxxxviii. "Aut *ex ipsa dissimilitudine* aliquid probat... ad hoc genus pertinet etiam illud quod de seruo ait cui dominus denuntiauerat ut a uillicatu remoueretur; fraudem quippe ille fecit domino suo, ut falsatis chirographis, debitoribus eius quantum commodum uisum est relaxaret". Here the reference to St. Augustine's *ex dissimilitudine* is manifest.

4. Lk lxx. "*Ad semper orandum* parabolam de uidua ponit ultionem de aduersario suo ab iniquo iudice postulante". (Codex H. adds "qui iudex regula dissimilitudinis adhibetur"). E. clxxxviii. "Quid est quod *ad semper orandum* et non deficiendum de iudice iniquo uoluit parabolam ponere... Hic ergo iniquus iudex non ex similitudine sed ex dissimilitudine adhibitus est".

To these coincidences I will add some less striking ones. E. clxxi, heading: "*De alabastro unguenti*", not a very obvious

title. So Mt. lxxxv; "Et de alabastro ungenti quo mulier eum deuota perfudit", and Mk xlv: "de alabastro ungenti"; but not in Lk xxvii ("Discumbentis Domini pedes mulier lacrimis rigat"), for St. Augustine distinguishes this incident from the other. In Jo. xxix "Ante sex dies Paschae ungento pedes domini perfunduntur", gives the "Ante sex dies" with which E. clxxi is partly concerned. The word *perfudit* (Mt. lxxxv) and *perfunduntur* (Jo. xxix) is not in the Gospels, but occurs six times in E. clxxi. Again Lk xlv. "*Querellam ministrantis Marthae de sorore eam non adiuuante optimam eam partem elegisse dicendo compescit*". So E. clxxxi. "Quod autem queretur quod se soror eius non adiuuet... *Mariam uero dicit optimam partem elegisse quae non auferetur ab ea*". Again Lk lxix. "De binis in tecto, in mola et in agro *singulos* assumendos et *singulos* pronuntiat relinquendos". So E. "Qui sunt illa nocte duo in lecto et duae molentes in unum, et duo in agro, de quibus omnibus *binis singuli* assumentur et *singuli* reliquentur?"

It will be noticed that these parallels were taken by Eugippius in his *Thesaurus* from the second book *Quaestionum euangeliorum*. It would not be astonishing if the author of the summaries was using that book directly, and this would still be a connexion with Eugippius; for who else so likely to use St. Augustine when composing summaries? But so far as I can see, there is only one coincidence of the summaries with a passage of the *Quaestiones* which is not quoted in the *Thesaurus* of Eugippius, viz. Lk x. "Generationum lxxviii a Christo *sursum uersus* ad Deum ordo contextitur". Compare *Quaest. Euang.* II 6: "Generationes ipsas per septuaginta et septem personas *sursum uersus* enumerat". This is not particularly remarkable. In Lk lxvii "de seruo arante uel *pascente*" there might be a reminiscence of *Quaest. Euang.* II: "Qui uult pasci ministerio seruorum suorum". But it remains that the chief likeness to the summaries lies in the very passages which Eugippius excerpted. This will be admitted to support my view that the summaries were composed at Naples by Eugippius or his successor.

I add one small point which is perhaps worth mentioning. In the lectionary notes so often referred to we find two feasts of St. Peter and a vigil: 44 *In natale S. Petri*, Matt. xvi, 13; 176 *In natale S. Petri*, John. xxi, 15; 51 *In ieiunium S. Petri*, Matt. xix, 27. The vigil is one of the Neapolitan additions, and is not remarkable among so many others of Roman character. But why

"S. Petri"? No doubt 44 means the *natale de cathedra*, but 176 must be June 29th (it is the Ambrosian lesson). It is very rare to find simply *S. Petri*, and not *SS. Petri et Pauli*. I do not at present recall any early instance except the liturgical notes in O (Bodl. 857, the Gospels of St. Augustine), in which there is a similar peculiarity besides, in that Sexagesima is called *In S. Pauli*. Now there is a reason for Eugippius's keeping St. Peter and S. Paul as a feast of St. Peter alone; — we have seen in the subscription to a Cassinese MS that his monastery was dedicated to St. Peter: *aedes beati Petri in castello Lucullano*. I hope Herr Heer will forgive my utilising the facts he brought against me, to support my own thesis.

D. J. CHAPMAN.

LITURGIE ET BASILIQUES DE ROME

AU MILIEU DU VII^e SIÈCLE

D'APRÈS LES LISTES D'ÉVANGILES DE WÜRZBURG.

AU commencement de l'année dernière, je publiais ici même ¹ « le plus ancien *Comes* ou lectionnaire de l'église romaine » d'après le cod. th. fol. 62 de l'Université de Würzburg, avec une description sommaire de la liste d'évangiles qui lui fait suite. Je croyais pour lors que cela pourrait suffire : mais bientôt certains érudits dont le jugement a toujours eu à mes yeux une valeur particulière, entre autres Dom A. Wilmart et le Rév. W. C. Bishop, m'ont exprimé leur regret de ce que je n'eusse pas édité pareillement ce *Capitulare euangeliorum*, dont mon simple aperçu leur avait permis d'entrevoir l'importance. Tous les liturgistes compétents reconnaîtront bientôt à quel point cette suggestion était fondée ; et moi-même, après avoir transcrit et annoté ce document longtemps négligé, je suis tout étonné du grand nombre d'observations dont il m'a fourni l'occasion sur maintes particularités de l'état de la liturgie romaine vers le milieu du VII^e siècle.

Ayant déjà donné les détails indispensables sur le manuscrit lui-même, la place qu'y occupent les péricopes évangéliques, avec ce que celles-ci offrent de plus caractéristique à première vue, il me sera permis de présenter, sans autre préambule, le texte même de notre liste. Et j'espère que le lecteur sérieux voudra prendre la peine de lire aussi les annotations mises en bas de ce texte : elles seules permettront de se rendre un compte exact de sa valeur, comme aussi de suivre la série des remarques et conclusions par lesquelles je me propose de terminer ce travail.

J'aime à renouveler ici l'expression de ma gratitude aux autorités des bibliothèques de Würzburg et de Munich, dont l'obligeance m'a facilité considérablement l'étude du manuscrit, ainsi qu'à mon

1. *Revue Bénéd.* XXVII (1910). p. 41-74. Je désignerai, au cours de cette étude, par *L* ce même *Comes* ou lectionnaire de Würzburg ; par *E* le *Capitulare euangeliorum* du même manuscrit, publié ci-dessous ; par *Rh S*, les péricopes évangéliques des mss. de Rheinau et de Spire éditées par Gerbert, Ranke, etc. ; par *B*, les notes liturgiques romaines des Évangiles de s. Burchard (*Revue Bénéd.* X. 1893, p. 118-126).

ami le Prof. G. Silvio Mercati, qui en a photographié pour moi la seconde moitié.

INCIPIUNT KAP. SCI. EVANGELI LEC.

IN NATALE DOMINI AD SCA. MARIA MAIORE ¹ lec. sci. euangeli secundum Lucam kapitulus ² III. Exiit edictum a Cesare Augusto usq. pax hominib. bonæ uoluntatis.

ITEM AD SCA. ANASTASIA lec. sci. euan. s. Lucam k. IIII ³. Pastores loquebantur ad inuicem usq. sicut dictum est ad illos.

ITEM AD SCM. PETRUM ⁴ lec. sci. euan. s. Iohan. k. I. In principio erat uerbum usq. gratiæ et ueritatis.

IN NAT. SCI. STEPHANI lec. sci. euan. sec. Matheum k. CCXL. Dicebat Ihs. turbis Iudeorum usq. benedictus qui uenit in nomine dni.

IN NAT. SCI. IOHANNIS lec. sci. euan. s. Iohan. k. CCXXXII ⁵. Dixit Ihs. Petro sequere me usq. uerum est testimoni. eius.

IN NAT. INNOCENTIUM lec. sci. euan. sec. Math. k. VI. Ecce angelus dni. apparuit Iosep usq. quo. nazereus uocabitur ⁶.

IN NAT. SCI. SILVESTRI lec. sci. euan. sec. Math. k. CCLXII ⁷. Dixit Ihs. discipulis suis uigilate quia nescitis diem usq. super omnia bona sua constituit eum.

IN OCTABAS DNI. AD SCA MARIA MARTYRA ⁸ lec. sci. euan. sec. Lucam.

1. Pour la messe de minuit. C'est par là que commencent invariablement les listes anciennes des péripécopes évangéliques en usage dans la liturgie romaine ; au lieu que les sacramentaires gélasien et grégorien débudent par la messe de la Vigile, d'accord en cela avec la *Praefatio Comitis* du Ps.-Jérôme : « Incipiens itaque a Natiuitate Christi ... in Vigiliis ad Nonam. » Le vieux *Comes* romain de Würzburg concilie les deux usages, en encadrant toute l'année liturgique entre l'épître et la leçon prophétique de la Vigile.

1. kapitulus] Le latin ecclésiastique offre des exemples assez anciens de cette forme masculine du diminutif de *caput*. Cf. le *Thesaurus linguae latinae*, vol. III (1907), p. 350.

3. k. IIII.] Il faut lire III, comme dans les exemplaires carolingiens : les fautes de ce genre ne sont pas rares dans notre *Capitulaire*, malgré le soin avec lequel il a été exécuté.

4. Le missel romain actuel indique pour la messe du jour de Noël la même station que pour la messe de minuit : *ad S. Mariam maiorem*. Ce changement date seulement du pontificat de Grégoire VII. Au XII^e siècle encore, le chanoine Benoît, auteur de l'*Ordo romanus* XI, reconnaissait que la station du jour était de droit à Saint-Pierre ; mais, pour des motifs d'ordre pratique, elle avait lieu dès lors à Sainte-Marie-Majeure : « in Vaticanum ad basilicam sancti Petri, ubi est statio ... Sed propter paruitatem diei et difficultatem uiae facit stationem ad sanctam Mariam Maiorem » (Migne P. L., 78, 1032).

5. Notre *Capitulaire* a ici raison contre ceux de Spire et de Rheinau, qui marquent « k. CCXXXI. »

6. Plus tard, cet évangile du jour des Innocents se terminera aux mots *uoluit consolari quia non sunt*, la suite ayant été assignée à la Vigile de l'Épiphanie.

7. Lire CCLXIII. L'usage moderne a substitué à cette péripécopie l'évangile des confesseurs non pontifes, *Sint lumini*.

8. On se rappelle que le Lectionnaire qui précède, dans ce même codex de Würzburg, ne marque encore rien au 1^{er} janvier, rien non plus pour le dimanche après Noël. Notre *Capitulaire* ne s'accorde avec lui qu'en ce dernier point ; mais du moins l'évangile assigné ici à l'Octave de Noël, jusqu'aux mots *et gloriam plebis tuae Israel*, constitue un indice que la célébration de ce huitième jour doit être antérieure à l'introduction de la fête du 2 février. — Remarque aussi l'absence, ici comme dans B, du *Nat. s. Martinae*,

k. III. Cum consummati sunt dies octo *usq.* gloriam plebis tuæ Israel

IN VIGILIAS DE THEOPHANIA ¹ IN ÆCLESIA SCI. PETRI lec. sci. euan. sec. Math. k. VI. In illo tempore defuncto Herode *usq.* nazareus uocabitur.

IN THEOPHANIA lec. sci. euan. s. Math. k. IIII. Cum ergo natus esset Ihs. *usq.* in regionem suam.

DOMINICA POST THEOPHANIA ² IN ÆCLESIA SCI. IOHAN. ET PAULI lec. sci. euan. sec. Lucam k. III. Cum factus esset Ihs. annorum XII *usq.* apud dm. et homi***

MENSE IANUARI XIII DIE NAT. SCI. FELICIS IN PINCIS lec. sci. euan. sec. Lucam k. CXVI. In illo tempore dixit Ihs. discipulis suis qui uos audit ³ *usq.* nomina uestra scripta sunt in cælis.

FERIA IIII POST THEOPHANIA ⁴ lec. sci. euan. sec. Iohan. k. XIII. Vedit Iohan. Ihm. uenientem ad sé ⁵ *usq.* quia hic est filius dei.

qui figure déjà dans Rh S et d'autres de la même famille. L'attestation la plus ancienne du culte de ce personnage problématique remonte au pape Donus (676-678) qui fit exécuter dans le *secretarium senatus*, transformé en église chrétienne, une mosaïque représentant la sainte entre les papes Honorius, à sa droite, Donus lui-même, à sa gauche. Le P. Grisar a conclu de là que l'affectation de cet édifice classique au culte chrétien devait remonter à Honorius, son embellissement à Donus. La légitimité de cette conclusion me paraît douteuse. La présence à cet endroit de l'image d'Honorius s'explique suffisamment par le fait que c'est lui qui avait effectué la transformation de la *curia senatus* en église de S. Hadrien, le *secretarium* n'en étant qu'une dépendance, séparée par un simple portique. Et, comme l'observe justement Pio Franchi de Cavalieri (*Röm. Quartalschr.* XVII, 1903, p. 222), il serait étrange que le *Liber pontificalis*, à l'endroit où il parle de l'érection de l'église de S. Hadrien par Honorius, eût omis de mentionner celle de Sainte-Martine, si elle eût été accomplie par le même pontife. C'est ici un des cas où notre *Capitulaire evangeliorum* peut contribuer à compléter les données de l'archéologie, concernant l'état de la Rome chrétienne au milieu du VII^e siècle.

1. Cette Vigile de l'Épiphanie n'existait pas quand fut rédigée la liste des Épitres. Une autre preuve de postériorité consiste dans le fait qu'on lui assigne ici pour évangile une partie de celui qui se lisait anciennement à la fête des Innocents. Et c'est, avec celui du 14 janvier, le seul évangile que notre *Capitulaire* introduise par les mots « In illo tempore... » Remarquer enfin que l'intitulé correspond littéralement à l'addition romaine de B pour cette même vigile.

2. Plus de trace ici des lectures particulières aux trois ou quatre jours qui suivaient l'Épiphanie. Il est probable que ces jours n'étaient déjà plus fériés à l'époque où fut transcrite notre liste : on avait seulement retenu une des trois stations primitivement indiquées, mais en la transférant au dimanche suivant. L'ancien usage n'est plus attesté que par quelques listes d'un caractère archaïque très prononcé : I. Rh S etc.

3. Les réformes modernes du Missel romain ont fait disparaître la plupart de ces leçons spéciales assignées anciennement aux fêtes de cette espèce. On s'est contenté de retenir les trois oraisons du sacramentaire, en renvoyant pour tout le reste à quelque une des messes du Commun des saints : pour s. Félix, par exemple, à la messe *Laetabitur*. Il en est résulté un réel appauvrissement et une déperdition regrettable de la tradition concernant les péripécies.

4. Disparues, elles aussi, ces péripécies des mercredis, vendredis et samedis de chaque semaine. Naturellement, elles sont devenues toujours moins nécessaires, à mesure que les fêtes des saints se sont multipliées. Même dans les anciens *Capitulaires*, on ne les trouve marquées que d'une façon irrégulière et incomplète, et l'on prévoit qu'il y aura rarement lieu d'y recourir : un peu comme à ces antiques de Magnificat, que le Bréviaire tient en réserve au temps de la Septuagésime, pour les jours de semaine où les Vêpres seraient de la férie.

5. *ad sé* avec un accent aigu sur le, comme souvent déjà dans L, dans le cas d'un monosyllabe accentué ou d'un i tenant la place de deux, par exemple *abit*, pour *abiit*.

MENSE SUPRASCRIPTO XVI DIE NAT. SCI. MARCELLI lec. sci. euan. s. Math. k. CCLXVIII. Dixit Ihs. discipulis suis parabolam hanc homo quidam peregre ¹ usq. intra gaudium dni. tui.

EBDOMADA. II. POST TEOHFA NIA DIE DOMINICO IN ÆCCLE. SCI. EUSEBI ² lec. sci. euan. sec. Ioha. k. XVIII. Nuptiæ factæ sunt usq. crediderunt in eum discipuli eius.

ITEM POST TEOPHANIA lec. sci. euan. sec. Lucam k. XVII. Regressus in uirtute sps. in Galileam usq. q. procedebant de ore eius.

FERIA III. lec. sci. euan. sec. Mar. k. XVIII. Venit. ad Ihm. leprosus deprecans eum usq. præcipit Moyses in testimonium illis.

FERIA VI. lec. sci. euan. sec. Mar. k. L. Egresus Ihs. uenit in patriam suam et sequebatur eum usq. inpositis manib. curauit eum.

FERIA VII ³. lec. sci. euan. sec. Luc. k. XXVI. Surgens Ihs. de sinagoga introibit in domum Simonis usq. oportet me euangelizare regnum dei.

DIE XVIII MENSIS IANUARI NAT. SCÆ. PRISCÆ lec. sci. euan. sec. Math. CXL. Simile est regnum cælorum thesauro abscondito usq. noua et uetera.

EBDO. TERTIA DIE DOMI. lec. sci. euan. sec. Math. k. LXIII. Cum discedisset Ihs. de monte secutæ sunt eum turbæ usq. et sanatus est puer illa hora.

FERIA III. lec. sci. euan. sec. Mar. xxv. Introiuit Ihs. in sinagogam et erat ibi homo manum habens aridam usq. et restituta est manus illius.

FERIA VI. lec. sci. euan. sec. Luc. k. XXXIII. Cum esset Ihs. in una ciuitate ecce uir plenus lepra usq. et curarentur ab infirmitatib. suis.

FERIA VII. lec. sci. euan. sec. Mar. k. XXXVI. Coepit Ihs. docere ad mare usq. qui habet aures audiendi audiat.

DIE XX MENSIS IANUARI NAT. SCI. SEBASTIANI lec. sci. eu. sec. Luc. k. XLV. Discendens Ihs. de monte stetit in loco campestri usq. ecce enim mercis uestra multa in caelo.

DIE SUPRASCRIPTA NAT. SCI. FABIANI lec. sci. euan. sec. Math.

1. Cet évangile aussi changé en celui des martyrs, *Si quis uult* ; mais l'antienne de la Communion est restée, *Domine quinque talenta*, qui témoigne encore actuellement de la teneur de la péricope primitive.

2. J'ai déjà dit (*Rev. Bénéd.* XXVII, 45, note 1) quelle peut être la raison de cette réunion liturgique d'après l'Épiphanie dans la basilique attenante au grand cimetière. Cependant, l'opinion de Tommasi, qui rattache l'origine de cette station à la croyance qu'on possédait dans l'église de S. Eusèbe les reliques d'un martyr du nom de Vincent, mérite aussi considération. En effet, il est très possible, d'après Duchesne (*Lib. pontif.* I, CXXIV), que le prêtre Eusèbe, fondateur du titre qui porte son nom, ait été inhumé dans la crypte des papes au cimetière de Calliste. Or, dans cette même crypte reposaient les corps de quatre diacres « comites Xysti », dont l'un portait précisément le nom de Vincent (*Ibid.*, p. 155, note 4). Peut-être, à une époque inconnue, les corps d'Eusèbe et de Vincent auront-ils été transférés ensemble à l'église de la Merulana ; alors la raison d'homonymie, jointe à l'éloignement des *Aquæ Saluæ*, aurait fait choisir cette église comme lieu de station, soit pour le 22 janvier (Rh), soit pour le dimanche le plus rapproché, à l'instar de ce qui se fit pour les fêtes du 13 mai et du 27 septembre.

3. *Feria VII*] Cette façon de désigner les samedis, caractéristique du sacramentaire grégorien, est aussi une des particularités des additions romaines de B ; les livres grégoriens, le lectionnaire L et la plupart des *Capitularia euangeliorum* emploient le terme plus usuel : *sabbato*.

k. CCLXII¹. Dixit Ihs. discipulis suis uigilate quia nescitis *usq.* super omnia bona sua constituet eum.

EBDO. IIII. POST TEOPHANIA DIE DOMINI. lec. sci. euan. sec. Mat. k. LXVIII. Ascendente Ihu. in nauicula *usq.* quia uenti et mare oboediunt ei.

DIE XXI MENS. IAN. NAT. SCÆ. AGNÆ DE PAS. lec. sci. euan. sec. Math. k. CCLXVII. Dixit Ihs. discipulis suis simile est regnum cælorum. x. uirginib. *usq.* quia nescitis diem neq. horam.

FERIA IIII. lec. sci. euan. sec. Mat. k. LXXIII. Loquente Ihu. ad turbas ecce unus de principib. *usq.* in uniuersam terram illam.

FERIA VI. lec. sci. euan. sec. <Mar.> k. XLI. Dicebat Ihs. discipulis suis et turbis uidete quid audiat *usq.* discipulis suis disserebat omnia.

FERIA VII. lec. sci. euan. sec. Luc. k. CLXXVIII. Dicebat Ihs. parabulam intendens quomodo primos acubitos elegerent *usq.* beatus qui manducat panem in regno dei.

EBDOMA. V. DIE DOMI. PO. THEOP. lec. sci. euan. sec. Math. k. CXXXVI. Dixit Ihs. discipulis suis parabulam hanc simile est regnum cælorum homini qui seminat bonum semen in agro suo *usq.* in orreum meum.

DIE XXII MENSE IAN. NAT. SCI. VINCENTI lec. sci. euan. sec. Iohan. k. CIII. Dixit Ihs. discipulis suis. nisi granum frumenti cadens *usq.* pater meus qui in cælis est.

ITEM ALIA². lec. sci. euan. sec. Mar. k. XLVIII. In illo tempore cum transcendisset Ihs. in naue transfretauit *usq.* uade in pace et esto sana a plaga tua.

DIE XXVIII IAN. SCÆ. AGNÆ DE NAT. lec. sci. euan. sec. Mat. k. CXL. Dixit Ihs. discipulis suis simile est regnum cælorum thesauro abscondito *usq.* noua et uetera.

FERIA VI. lec. sci. eu. sec. Mar. k. XLVII. Venit Ihs. trans fretum in regione Gerassinorum *usq.* et misertus est tui.

FERIA VII lec. sci. euan. sec. Luc. k. LXVII. Factum est inceptus ibat in ciuitate *usq.* deus uissitauit plebem suam.

EBDOMADA VI POST TEOPHANIA DIE DOMI. lec. sci. euan. sec. Mar. k. LXVII. Cum sero esset factum erat nauis in mari *usq.* quotquot tangebant salui fiebant.

FERIA VI. lec. sci. eu. sec. Luc. k. LXXIII. Rogauit Ihm. quidam phariseus ut cum illo manducaret *usq.* quo. dilexit multum.

FERIA VII. lec. sci. eu. sec. Mr. k. XXI. Egresus Ihs. a mare omnisq. turba *usq.* non ueni uocare iustos sed peccatores.

1. Rh8 etc. ont CCLXIII, le chiffre juste ; dans notre liste, le troisième Ia été gratté. — On voit que, contrairement à l'usage moderne, s. Sébastien et s. Fabien avaient chacun leur messe propre, et le simple martyr a même ici le pas sur le pontife. Le nom de Fabien ne paraît pas dans L.

2. Cet *item alia*, comme on peut le déduire des autres Évangélistes du même type, signifie une seconde leçon motivée par la fête de s. Anastase, qui se célébrait le même jour que celle de s. Vincent. Des reliques de ce martyr persan furent apportées à Rome dès le pontificat d'Honorius 1^{er} (625-638), et l'église construite en son honneur aux Eaux-Salviennes remonte au milieu du VII^e siècle (Duchesne, *Lib. pontif.* I, 522, note 124). Le choix même de la péricope montre que dès cette époque il avait acquis la réputation d'un thaumaturge,

EBD. VII POST THEOPHANIA DIE DOM. lec. sci. eu. sec. Mt. k. CXVII. Cum uenisset Ihs. ad turbas *usq.* et curauit eos omnes.

DIE. V. MEN. FEB. NAT. SCÆ. AGATHÆ lec. sci. eu. sec. Mt. k. CCLXVII¹. Dx. Ihs. discipulis suis simile est regnum cælorum x uirginibus *usq.* neque horam.

FERIA III lec. sci. eu. sec. Mar. k. LXIII. Exiens Ihs. de naue uidit turbam multam *usq.* abít in montem orare.

FERIA VI lec. sci. eu. sec. Mt. k. CXLVII. Vespere autem facto accesserunt ad Ihm. *usq.* quinq. m. hominum.

EBD. VIII POST THEOPH. DIE DOM. lec. sci. eu. sec. Luc. k. LXXXVI. Conuocatis Ihs. discip. suis *usq.* et curantes ubiq.

FERIA III lec. sci. eu. sec. Mt. k. CLIII. Accesserunt ad Ihm. ab Hierosolymis *usq.* non lotis manib. coinquinat hominem.

DIE XIII MEN. FEB. NT. SCI. VALENTINI² lec. sci. eu. sec. Luc. k. xcvi. Dicebat Ihs. discip. suis si quis uult post me uenire abneget ***** ou gustabunt mortem donec uideant regnum dei.

FER. VI lec. sci. eu. sec. Luc. k. LXXXIII. Factum est in una dierum ascendens Ihs. in nauicula *usq.* prædicans quanta illi Ihs. fecisset.

FER. VII lec. sci. eu. sec. Mar. k. LXXII. Surgens Ihs. abiit in fines Tyri et Sidonis *usq.* et demonium exisse ab ea.

EBD. VIII POST THEOP. DIE DOM. lec. sci. eu. sec. Mat. k. CCXXI. Dx. Ihs. discip. suis Simile est regnum cælorum homini regi qui fecit nuptias *usq.* pauci aut. electi.

EBD. X³ lec. sci. eu. sec. Mt. k. CLVII. Recessit Ihs. in partes Tyri et Sidonis *usq.* et sanata est filia illius ex illa hora.

DIE II MEN. FEB. 4. lec. sci. eu. sec. Luc. k. III. Postquam con-

1. D'abord CCLXVIII, le nombre exact ; puis le dernier I a été gratté, semble-t-il.

2. Dès le IV^e siècle, le pape Jules (337-352) avait construit une basilique en l'honneur de ce martyr sur la voie Flaminienne. Au temps où fut rédigé notre *Capitul. euang.*, les papes Honorius et Théodore venaient de la réparer et de l'orner avec une magnificence qui a frappé l'imagination des pèlerins du VII^e siècle : « in basilica magna quam Honorius reparauit », « ecclesia mirifice ornata », disent les topographes de l'époque. Cf. Duchesne, *Lib. pontif.* I, p. 206, n. 6 ; 334, n. 10. — On remarquera que s. Valentin est la dernière fête de saint qui figure dans notre liste avant le Carême et Pâques : dans Rh. et B. on trouve en plus celle de s. Grégoire ; dans Rh. et S. celle de l'Annonciation. Ce qui étonne davantage, c'est l'absence de toute fête de la Chaire de s. Pierre, cette solennité qui, sûrement originaire de Rome, a trouvé place de bonne heure dans les fastes liturgiques de l'Espagne et de la Gaule. Et cette omission n'est point particulière à notre *Capitulare*, on la constate également dans L et B, dans le sacramentaire grégorien comme dans le gélasien. Il y a là une singularité difficile à expliquer : peut-être faut-il en chercher la raison dans la date tardive de la fête (22 février), qui faisait qu'elle tombait souvent en Carême.

3. Cette série de neuf ou même dix semaines après l'Épiphanie n'a jamais été en usage, vraisemblablement, qu'à une époque où le Temps de la Septuagésime était encore inconnu à Rome, c'est-à-dire avant le milieu du VI^e siècle.

4. Remarquer le caractère lacuneux de ce titre : nous avons ici, évidemment, une fête d'institution récente, qu'on aura insérée après coup, dans le prototype de notre *Capitulare*, au premier espace libre entre la première partie de l'année liturgique et le dimanche de la Septuagésime. Il reste encore une trace de cette division dans notre codex : quelques caractères, probablement en rouge, mais à présent illisibles, qui doivent correspondre au titre de la section suivante dans Rh S : *Incip. lectiones euang.*

pleti sunt dies purificationis eius *usq.* et gloriam plebis tuæ Israel.

DIE DOMINICO ad scm. LAUR. lec. sci. eu. sec. Mat. k. cc. Dx. Ihs discip. suis simile est regnum cælorum patrifamilias qui exiit primo mane *usq.* pauci aut. electi.

IN SEXAGISSIMA AD SCM. PAULUM lec. sci. eu. sec. Luc. k. LXXVI. Cum turba plurima conueniret *usq.* et fructum adfert in patientia.

IN QUINQUAGISSIMA AD SCM. PETRUM lec. sci. eu. sec. Luc. k. CCXXII. Adsumpsit Ihs. XII *usq.* dedit laudem deo.

FER. IIII AD SCA. SABINA lec. sci. eu. sec. Mat. k. XLV. Dx. Ihs. discip. suis cum ieiunatis *usq.* ubi est thesaurus tuus ibi et cor tuum.

FER. VI IN PAMMACHI lec. sci. eu. sec. Mt. k. XL. Dx. Ihs. discip. audistis quia dictum est *usq.* et pater tuus qui uidet in absconso reddet tibi.

IN QUADRAGI. AD LATERANIS ¹ **DIE DOM.** lec. sci. eu. sec. Mt. k. xv. Ductus est Ihs. in desertum *usq.* ministrabant ei.

FER. II AD VINCULA lec. sci. eu. sec. Mt. k. CCLXXIII. Dixit Ihs. discip. suis cum uenerit filius hominis *usq.* iusti aut. in uitam æternam.

FER. IIII AD SCA. ANATASSIA lec. sci. eu. sec. Mt. CCX. Cum intrasset Ihs. Hierosolyma *usq.* ibiq. docebat eos de regno dei.

MEN. PRIMO AD SCA. MARIA **FER. IIII** lec. sci. eu. sec. Mt. k. CXXVII. Accesserunt ad Ihm. scribæ et pharisæi dicentes *usq.* soror et mater est.

FER. VI AD APOSTOLOS lec. sci. eu. sec. Iohan. k. XXXVIII. Erat dies festus Iudæorum et ascendit Ihs. *usq.* quia Ihs. esset qui fecit eum sanum.

FER. VII IN XII LEC. AD SCM. PETRUM lec. sci. eu. sec. Mt. k. CLXXII. Post dies sex adsumpsit *usq.* donec filius hominis a mortuis resurgat.

EBD. II DIE DOMINICO VACAT ².

FER. II AD SCM. CLEMENTEM lec. sci. eu. sec. Iohan. k. LXXXVIII. Dx. Ihs. turbis Iudæorum ego uadam *usq.* q. placita sunt ei facio semper.

FER. III AD SC ***** ³ *** sci. eu. sec. Mt. k. CCXXVII. Locutus est Ihs ad turbas *usq.* qui se humiliauerit exalbitur.

FER. IIII AD SCA. CÆCILIA lec. sci. eu. sec. Mt. k. cci. Ascendit Ihs. Hierosolymam *usq.* et dare animam suam redemptionem pro multis.

FER. VI AD SCM. VITALEM lec. sci. sec. Mt. k. CCXVIII. Dx. Ihs. discip. suis et turbis Iudæorum homo erat plantauit uineam *usq.* sicut prophetam eum habebant.

a LXXma *usq.* in Pascha. Et la première lettre de *Die* indique aussi, par sa grandeur insolite, le commencement d'une nouvelle série.

1. Je faisais observer dernièrement (*Rev. Bén.* XXVIII, 172) que, d'après Arnobe Jeune, cette station au Latran du premier dimanche de Carême peut remonter pour le moins à la fin du IV^e siècle.

2. Très peu nombreux sont les Évangélistes demeurés fidèles à la pratique primitive romaine du *vacat* absolu, à ces dimanches qui suivent les Quatre-Temps. On cite Rh et le Capitulaire de J. Fronteau.

3. Suppléer *ad sca Balbina* : comme je l'ai dit, il manque quelques lettres à la première ligne de chaque page, par suite du mauvais état de la partie supérieure du manuscrit

FER. VII AD SCM. PETRUM ET MARCELLINUM ¹ lec. sci. eu. sec. Luc. k. cxc. Dx. Ihs. discip. suis homo quidam habuit duos filios *usq.* perierat et inuentus est.

EBD. III DIE DOM. AD SCM. LAUR. lec. sci. eu. sec. Luc. k. cxxvi. Erat Ihs. eiciens dæmonium *usq.* beati qui audiunt uerbum dei et custodiunt illud.

FER. II AD SCM. MARCUM lec. sci. eu. sec. Luc. k. xx. Dixerunt pharisaei ad Ihm quanta audiimus facta *usq.* transiens in medio illorum ibat.

FER. III AD SCA. POTENTIANA lec. sci. eu. sec. Mt. k. clxxxiii. Respiiciens Ihs. discipulos suos dicit Simoni Petro si peccauerit in te *usq.* septuagies septies.

FER. IIII AD SCM. XYSTUM lec. sci. eu. sec. Mat. k. cliiii. Accesserunt ad Ihm. ab Hierusolymis *usq.* non lotis manib. manducare non coinquinat hominem.

FER. VI AD SCM. LAURENTIUM ² lec. sci. eu. sec. Iohan. k. xxxiii. Ihs. fatigatus ex itinere *usq.* quia hic est uerus saluator mundi.

FER. VII AD SCAM. SUSANNAM lec. sci. eu. sec. Iohan. k. lxxxvi. Perrexit Ihs. in monte Oliueti *usq.* uade et amplius noli peccare.

EBD. IIII DIE DOM. IN HIERUSALEM lec. sci. eu. sec. Iohan. k. xlvi. Abiit Ihs trans mare Galileæ *usq.* qui uenturus est in mundo.

FER. II AD IIII CORONATOS lec. sci. eu. sec. Ioha. k. xx. Prope erat Pascha Iudæorum et ascendit *usq.* ipse sciebat quid esset in homine.

FER. III IN DAMASI lec. sci. eu. sec. Ioha. k. lxxvi. Iam die festo mediante ascendit Ihs. *usq.* de turba aut. multi crediderunt in eum.

FER. IIII AD SCM. PAULUM lec. sci. eu. sec. Iohan. k. lxxxviii. Præteriens Ihs. uidit hominem a natiuitate *usq.* procendens adorauit eum.

FER. VI AD SCM. EUSEBIUM lec. sci. eu. sec. Ioha. k. xciiii. Erat quidam languidus Lazarus *usq.* et uiderunt quæ fecit Ihs. et crediderunt in eum.

FER. VII AD SCM. LAURENTIUM ³ lec. sci. eu. sec. Ioh. k. lxxxvi. Dicebat Ihs. turbis ego sum lux *usq.* quia nondum uenerat hora eius.

EBD. V. DIE DOM. AD SCM. PETRUM lec. sci. eu. sec. Ioha. k. lxxx***** urbis Iudæorum quis ex uobis arguet me de peccato *usq.* abscondit se et exiit de templo.

FER. II AD SCM. GRISOGONUM lec. sci. eu. sec. Ioha. k. lxxviii. Miserunt principes et pharisaei *usq.* quem accepturi erant credentes in eo.

FER. III AD SCM. CYRIACUM lec. sci. eu. sec. Ioha. k. lxxiii. Ambulabat Ihs. in Galilea *usq.* nemo tamen loquebatur de illo propter metum Iudæorum.

FER. IIII AD SCM. MARCELLUM lec. sci. eu. sec. Ioha. k. xcii. Factae sunt encheniæ Hierusolymis *usq.* quia in me pater et ego in patre.

1. L Rh S ont « Marcellinum et Petrum », et c'est aussi l'ordre du canon de la messe romaine, au *Nobis quoque peccatoribus*. Cependant leur église de la Via Labicana est souvent désignée, même de nos jours, sous le nom de « SS. Pietro e Marcellino », et notre *Capitulaire* prouve que cette intervention peut remonter jusqu'au milieu du VII^e siècle, du moins dans l'usage populaire.

2. Saint-Laurent in *Lucinae*.

3. Station qui semble avoir été jadis assez importante, probablement pour un des scrutins : deux leçons dans L. comme au mercredi précédent, jour du grand scrutin.

FER VI AD SCM. STEPHANUM lec. sci. eu. sec. Ioh. k. XCIII. Colligerunt pontifices et pharisaei aduersum Ihm. usq. morabatur cum discip. suis.

EBD. VI DIE DOM. legatur passio dni. sec. Mat. k. CCLXXIII. Dx. Ihs. discip. suis scitis quia post biduum pascha fiet usq. signantes lapidem cum custodibus.

FER. II AD SCM. NEREUM ET ACHILEUM ¹ lec. sci. eu. sec. Ioha. k. XCIII. Ante sex dies paschæ uenit Ihs. usq. et abiit et abscondit se ab eis.

FER. III AD SCAM. PRISCAM lec sci. eu. sec. Ioha. k. XCII. Ante diem festum paschæ sciens Ihs usq. et ds. continuo clarificauit eum.

FER. IIII AD SCAM. MARIAM lec. sci. eu. sec. Luc. k. CCLX. Adpropinquabat dies festus azimorum usq. in quo nondum quisquam positus fuerat.

FER. V AD LATERANIS CONFICITUR CRISMA ².

FER VI AD HIERUSALEM legatur passio dni. sec. Ioha. k. CLVI. Et egressus Ihs. trans torrentem Cedron usq. quia iuxta erat monumentum possuerunt Ihm.

IN SABBATO SCO. lec. sci. eu. sec. Mat. k. CCCLII. Vespere aut. sabbati quæ lucescit in prima sabbati usq. ibi uidebitis ecce dixi uobis ³.

DOMINICO PASCHÆ AD SCA. MARIA lec. sci. eu. sec. Mr. k. CXXX. Maria Magdalena et Maria Iacobi et Salome usq. ibi enim uidebitis sicut dixit uobis.

1. Bien que cette basilique, l'ancien *titulus Fasciolæ*, fût déjà réduite sous Léon III au rang de simple diaconie, ce n'est que très tard, au déclin du moyen âge, qu'on lui substitua Sainte-Praxède comme lieu de station pour le lundi de la semaine sainte; elle était redevenue, du reste, dès avant la fin du XII^e siècle, titre presbytéral. La barbarie moderne menace de « désaffecter » ce vénérable monument.

2. Ainsi, aucun évangile pour le Jeudi-Saint, ni ici, ni dans les additions romaines de B. Celui que nous lisons en ce jour selon l'usage actuel se lisait au VII^e siècle le mardi saint. Dom Chapman (*Early history of the Vulgate Gospels*, p. 124) suggère qu'on le répétait probablement le jeudi. Je le pense également, et il pouvait en être ainsi dès l'époque à laquelle remontent nos deux listes I, et E. Il faut néanmoins convenir que semblable répétition est peu conforme au goût de l'antiquité. Puis, ce n'est pas seulement l'évangile de ce jeudi que nous voyons employé ailleurs : c'est aussi l'introît *Nos autem*, qui appartient également au mardi précédent : c'est la première collecte, *Deus a quo et Iudas*, marquée déjà au sacramentaire gélasien, comme au missel romain d'aujourd'hui, pour le vendredi saint. Je pense donc que toute la première partie de notre messe du jeudi, jusqu'à l'offertoire, est étrangère à l'ordonnance primitive. C'est ce qu'insinue d'ailleurs le formulaire de deux des trois messes qu'il indique pour ce jour-là le sacramentaire gélasien. Dans la première, il est marqué expressément qu'il n'y a ni psalmodie (introît), ni salut de l'assistance (*Dominus uobiscum*) : la place de la messe des catéchumènes est prise par le rite exceptionnel de la réconciliation des pénitents, lequel est immédiatement suivi de l'offrande des dons, de la secrète et du canon : *Post hæc offert plebs et conficiuntur sacramenta*. Dans la troisième messe, celle du soir, il n'y a rien non plus d'assigné avant la secrète : on commençait directement par l'offertoire la liturgie du sacrifice. La longueur des rites à accomplir justifiait suffisamment une telle omission. — On aura remarqué que l'évangile, tel qu'il est ici indiqué pour le mardi, ne comprend pas seulement la scène du lavement des pieds (Jean 13. 1-15), mais aussi l'annonce de la trahison et la désignation du traître (vers. 16-32).

3. Entre cette péripécie et la suivante, une ligne illisible marque la place d'un titre écrit peut-être en caractères rouges, comme celui qui précède la Septuagésime, quelque chose comme l'*Incipiunt lectiones de Pascha* du Lectionnaire d'Alcuin.

FER. II AD SCM. PETRUM lec. sci. eu. sec. Luc. k. CCCXXXVIII. Exeuntes duo ex discipulis Ihu *usq.* et quomodo cognouerunt eum in fractione panis.

FER. III AD SCM. PAULUM lec. sci. eu. sec. Luc. k. CCCXL. Stebit Ihs. in medio discipulorum *usq.* remissionem peccatorum in omnes gentes.

FER. IIII AD SCM. LAURENTIUM lec. sci. eu. sec. Ioha. k. CCXVIII. Manifestauit se Ihs. discip. suis ad mare Tiberiadis *usq.* cum resurrexisset a mortuis.

FER. V AD APOSTOLOS lec. sci. eu. sec. Ioha. k. CCXI. Maria stabat ad monumentum foris *usq.* et haec mihi dixit.

FER. VI AD MARTYRES lec. sci. eu. sec. Mt. k. CCCLVI. Undecim aut. discipuli abierunt in Galilea *usq.* in finem scli.

FER. VII ad*****¹ sec. Ioha. k. CCXIII. Cum esset sero die illo una sabbatorum *usq.* et credentes uitam habeatis in nomine eius.

DIE DOM. OCTABAS PASCHÆ lec. sci. eu. sec. Ioha. k. CCXVI. Thomas unus ex XII *usq.* sed ut credentes uitam habeatis in nomine eius.

DIE XIII MEN. APR. NT. SCORUM. TIBURTI VALERIANI ET MAXIMI lec. sci. eu. sec. Iohan. k. CXXXIII. Dixit Ihs. discip. suis hoc est praeceptum meum *usq.* ut quod petieritis patrem in nomine meo det uobis.

IN PASCHA ANOTINA lec. sci. eu. sec. Ioh. k. XXIII. Erat homo ex pharisaeis *usq.* qui credit in ipso non pereat sed habeat uitam æternam.

IN LÆTANIA MAIORE² DIE XXV MEN. AP. lec. sci. eu. sec. Luc. k. CXXIII. Dx. Ihs. discip. suis quis uestrum habet amicum *usq.* quanto magis pater uester dabit spm. bonum petentibus se.

FER. IIII lec. sci. eu. sec. Ioha. k. CLIII. Respiciens Ihs. discipulos suos dx. pater sce. serua eos *usq.* sed ut serues eos a malo.

FER. VI lec. sci. eu. sec. Ioh. k. XXXVII. Erat quidam regulus cuius filius infirmabatur *usq.* credidit ipse et domus eius tota.

DIE XXVIII MEN. AP. NT. SCI. VITALIS lec. sci. eu. sec. Ioh. k. CXXXII. Dx. Ihs. discip. suis ego sum uitis uera et pater meus agricola *usq.* quodcumque uolueritis fiet uobis.

FER. VII lec. sci. eu. sec. Ioh. XLVI. Abiit Ihs. trans mare Galilæae quod est Tiberiadis *usq.* et ibi sedebat cum discipulis suis.

EBD. II POST PASCHA AD SCOS. COSME ET DAMIANO³ lec. sci. eu. sec. Ioh. k. LXXXVIII. Dx. Ihs. discip. suis ego sum pastor bonus *usq.* unum ouile et unus pastor.

1. Lacune provenant du mauvais état de la partie supérieure, fol. 13^v du ms. Il faut suppléer : *ad Lateranis lec. sci. eu.*

2. Avant la Litanie majeure du 25 avril, RhS et les autres du même type marquent la fête de s. Georges au 23 ou 24 avril. Notre liste l'ignore, ainsi que B : c'est seulement sous le pontificat de Léon II (682-683) que fut élevée l'église du Vélabre, dédiée conjointement à s. Sébastien et à s. Georges. La fête de celui-ci figure dans le sacramentaire grégorien de Muratori, mais non dans l'important manuscrit de Padoue, décrit par A. Ebner, *Quellen u. Forschungen...* p. 122 suiv.

3. Même station dans RhS : c'est cependant à Saint-Pierre que s. Grégoire prononça son homélie sur l'évangile de ce dimanche, et ni L ni le Romain actuel n'indiquent aucun lieu de réunion. Il se peut que nous ayons ici un vestige d'une institution remontant au VI^e siècle, après la dédicace de la basilique du Forum aux martyrs eliciens par Félix IV (526-530).

KL. MAI. NAT. APOSTOLORUM PHILIPPI ET IACOBI lec. sci. eu. sec. Ioh. k. CXXVII. Dx. Ihs. discip. suis non turbetur cor uestrum *usq.* quodcumq. petieritis in nomine meo hoc faciam.

DIE III MEN. MAI. IN NAT. SCI. ALEXANDRI ET EVENTI ET THEODOLI lec. sci. eu. sec. Ioh. k. CXXXVIII. Dx. Ihs. discip. suis hæc mando uobis *usq.* quia oderunt me gratis.

FER. VI lec. sci. eu. sec. Ioh. k. CXI. Dx. Ihs. discip. suis qui credit in me *usq.* sicut dixit mihi pater sic loquor.

EBD. III POST PASCHA lec. sci. eu. sec. Ioh. k. CXLVIII. Dx. Ihs. discip. suis modicum et iam non uidebitis me *usq.* et gaudium uestrum nemo tollit a uobis.

DIE X MEN. MAI. NAT. SCI. GORDIANI lec. sci. eu. sec. Mt. k. xcv. Nolite arbitrari quia ueni pacem *usq.* amen dico uobis non perdet mercidem suam.

DIE XII MEN. MAI. NAT. SCORUM. NEREI ET ACHILEI lec. sci. eu. sec. Mat. k. CLXXXVIII. Acceserunt ad Ihm. pharisæi temptantes eum *usq.* non omnes capiunt uerbum sed quib. datum est.

IN NAT. SCI. PANCHRATI lec. sci. eu. sec. Ioh. k. CXXXVIII. Hæc*****tis *usq.* quia oderunt me gratis.

EBD. IIII POST PASCHA lec. sci. eu. sec. Ioh. k. CXLVII. Dixit Ihs. discip. suis uado ad eum qui me misit *usq.* quia de meo accipiet** mandauit uobis.

EBD. V ANTE ASCENSA DNI. lec. sci. eu. sec. Ioh. k. CL. Dx. Ihs. discip. suis amen amen dico uobis si quid petieritis patrem in nomine meo dat uobis *usq.* in hoc credimus quia a deo existi.

DIE XVIII NT. PUDENTIANÆ. FER. IIII² lec. sci. eu. sec. Ioh. k. XXV. Abiit Ihs. cum discip. suis in Iudeam terram *usq.* hoc enim gaudium meum inpletum est.

IN VIGILIAS DE ASCENSA DNI³. lec. sci. eu. sec. Ioh. k. CLIII. Subleuatis

1. Lire : *Hæc mando uobis ut diligatis* — On sera peut-être surpris de ne trouver ici aucune trace de la fête de la Dédicace du Panthéon (13 mai). Mais il faut se rappeler que cette fête était toujours remise au dimanche suivant, et n'avait pas d'évangile propre. Elle avait, par contre, une épître spéciale : si je ne me trompe, celle qui est marquée dans L, n. OXIII, sous le titre *Dominica in nat. sanctorum*. Cette façon de désigner la fête concorde parfaitement avec les formules qui lui sont assignées dans le sacramentaire grégorien (Muratori, *Liturg. rom.* II, 85), où il n'est fait aucune mention de la Vierge Marie, mais seulement des saints martyrs.

2. C'est par une erreur de copiste que cette péricope pour le mercredi se trouve jointe immédiatement à la fête de sainte Pudentienne, laquelle, d'ailleurs, devait être alors d'introduction toute récente, et ne semble pas avoir été acceptée sans difficulté : car on n'en trouve aucune trace dans les sacramentaires. Et il n'y a guère lieu de s'en étonner, si, comme l'insinue L. Duchesne (*Liber pontif.* I, 133, n. 8), l'existence de la sainte n'a d'autre fondement que la transformation de l'*ecclesia Pudentiana* en *titulus Pudentianæ* ou s. *Pudentianæ* (al. *Potentianæ*). Le sacramentaire d'Hadrien, au contraire, connaît la fête de s. Urbain (25 mai), qui n'a point d'attestation ici : née du développement des légendes relatives à sainte Cécile, elle n'avait peut-être pas encore pénétré définitivement dans le milieu où le rédacteur de notre liste puisa ses renseignements.

3. Cette vigile est également marquée dans B. et dans RhS ; mais il n'y en pas de trace dans L. Le P. Beissel fait justement remarquer que la lecture précédente maintenue pour le mercredi témoigne déjà par elle-même de la date plus récente à laquelle dut être instituée la vigile : celle-ci n'a, du reste, ni dans le sacramentaire, ni dans l'antiphonaire de la messe, aucun morceau qui lui soit propre. Ses origines offrent ainsi beaucoup de ressemblance avec celles de la vigile de l'Épiphanie.

Ihs. oculis in caelum dx. *usq.* in mundo sunt et ego ad te uenio.

FER. V IN ASCENSA DNI. lec. sci. eu. sec. Mar. k. CCXXXIII. Recumbentibus undecim discipulis *usq.* sequentibus signis.

EBD. VI DIE DOM. lec. sci. eu. sec. Ioh. k. CXLV. Dx. Ihs. disci. suis cum aut. uenerit paracletus *usq.* quia ego dixi uobis.

FER. IIII lec. sci. eu. sec. Ioh. k. CXXXIII. Dx. Ihs. disci. suis si manseritis in me *usq.* et gaudium uestrum impleatur.

FER. VII SABB. PENTECOSTEN¹ lec. sci. eu. sec. Ioh. k. CXXVIII. Dx. Ihs. disci. suis si diligitis me mandata mea seruare *usq.* et manifestabo ei meipsum.

EBD. VII DIE DOM. PENTECOSTEN lec. sci. eu. sec. Ioh. k. CXXX. Dx. Ihs. discip. suis si quis diligit me sermonem meum seruabit *usq.* dedit mihi pater sic facio.

FER. II AD VINCULA lec. sci. eu. sec. Ioh. k. XXIII. Dx. Ihs. discip. suis sic enim dilexit ds. mundum *usq.* opera eius quæ in deo sunt facta.

FER. III. AD SCA. ANASTASSIA lec. sci. eu. sec. Ioh. k. LXXXVIII. Amen dico uobis qui non intrat per ostium *usq.* et habundantius habeant.

FER. IIII AD SCAM. MARIAM lec. sci. eu. sec. Ioh. k. LX. Dx. Ihs. discip. suis nemo potest uenire ad me nisi pater *usq.* pro mundi uita.

FER. VI AD APOSTOLOS lec. sci. eu. sec. Luc. k. XXXVI. Factum est in una dierum *usq.* quia mirabilia uidimus hodie.

FER. VII AD SCM. PETRUM XII LECT². lec. sci. eu. sec. Mat. k. CCV. Egrediente Ihu. ab Hiericho *usq.* et secuti sunt eum.

[ITEM ALIA le. sci. e. s. Lu. k. LV. Dx. Ihs. disc. suis estote misericordes *usq.* ut educas fistucam ab oculo fratris tui³].

DIE VIII MENS. IUNI. NT. SCORUM. PRIMI ET FELICIANI⁴ lec. sci. eu. sec. Ioh. k. CXXXIII. Hoc est præceptum meum *usq.* in nomine meo det uobis.

DIE XII mens. iuni. NT. SCI. BASSILIDIS⁵.

1. J'ai déjà dit que B et E, qui désignent d'ordinaire les samedis simplement par *Feria VII*, s'accordent à donner à celui-ci l'appellation de *sabbato pentecosten* (B. *sabbato sancto pentecosten*).

2. Les Quatre-Temps d'été semblent décidément fixés à la semaine de la Pentecôte, en conformité avec l'ordonnance grégorienne. B omet la péricope pour le samedi : suivant la remarque de Chapman, il fait ainsi presque chaque fois que RhS diffèrent du Romain actuel. Et c'est en effet ici le cas : la péricope Matth. 20, 29-34 a été remplacée plus tard par Luc 4, 38-43. Je ne serais pas surpris que la première de ces lectures fût celle qu'on lisait le samedi de Pentecôte, antérieurement à la fixation définitive des Quatre-Temps : elle formerait ainsi le pendant du n° CXIII de L.

3. L'article mis ici entre crochets a été ajouté après coup en écriture plus fine, de première main cependant. C'est la péricope attribuée au dimanche qui suit la Pentecôte selon l'usage actuel.

4. Selon toute probabilité, cette fête ne date que du pontificat du pape Théodore (642-649), qui transféra dans Rome les corps de ces deux martyrs de Nomentum.

5. La péricope fait défaut, bien qu'on ait laissé à côté l'espace nécessaire pour l'indiquer : chose curieuse, il semble en avoir été de même dans le prototype de RhS. Au reste, les origines du culte de ce martyr sont très obscures : notre liste est peut-être le premier document qui en fasse mention. Sa fête manque dans B comme dans les plus anciens sacramentaires ; le *Liber pontificalis* (éd. Duchesne II, 29) rappelle les réparations faites par le pape Léon III à son église de la via Merulana. — On remarquera que la fête des saints Prime et Felicien ainsi que celle de s. Basilide ne sont pas à leur

OCTABAS DE PENTECOSTEN lec. sci. eu. sec. Ioh. k. XXIII. Erat homo ex pharisaeis Nicodemus *usq.* sed habent uitam æternam ¹.

DIE II MEN. IUNI. NT. SCORUM. MARCELLINI ET PETRI ² lec. sci. eu. sec. Luc. CCXLVIII. Dx. Ihs. discip. suis cum audieritis proelia *usq.* in patientia uestra possidebitis animas uestras.

FER. II***** ³ dentes discipuli ad Ihm. dixerunt illi *usq.* saturati sunt.

FER. VI lec. sci. eu. sec. Luc. CLXXXVI. Adpropinquantes ad Ihm. peccatores *usq.* super unum peccatorem penitentiam agentem ⁴.

FER. VII lec. sci. eu. sec. Luc. k. LXXXV. Venit ad Ihm. uir cui nomen Iairus *usq.* fides uade in pace.

DIE XVIII MENS. IUN. NT. SCORUM. MARCI ET MARCELLIANI lec. sci. eu. sec. Ioh. k. CXXXIII. Dx. Ihs. disci. suis hoc est præceptum *usq.* det uobis.

DIE XVIII MEN. IUN. NT. SCORUM GERBASSI PROTASSI ⁵ lec. sci. eu. sec. Mar. k. CXXXVII. Egremente Ihu. de templo *usq.* in finem hic saluus erit.

DIE XXIII MEN. IUN. VIGILIÆ IOH. BAPTISTÆ lec. sci. eu. sec. Luc. k. i. Fuit in diebus Herodis *usq.* plebem perfectam.

DIE XXIII MEN. IUN. NT. SCI. IOH. BAP. lec. sci. eu. sec. Luc. k. III. Elizabeth impletum est tempus *usq.* redemptionem plebis suæ

DIE XXVI MEN. IUN. NT. SCORUM. IOH. ET PAULI lec. sci. eu. sec. Luc. k. CXLI. Dx. Ihs. disci. suis attendite a fermento pharisæorum *usq.* coram angelis dei qui est in cælis.

EBD. II POST PENTECOSTEN ANTE NT. APOST. lec. sci. eu. sec. Luc. k. XXVIII. Cum turbæ intruerent ad Ihm. ut audirent uerbum *usq.* secuti sunt eum.

place : elles devraient venir après celle des ss. Marcellin et Pierre. Cette interversion comme celle que j'ai signalée en sens contraire pour la fête du 2 février, constitue un indice évident d'intrusion postérieure.

1. Même désignation du jour et même péricope dans B. Ce jour octave de la Pentecôte ne doit pas être d'institution ancienne, et la lecture adoptée pour le dimanche qui suivait cette fête, quand il cessa d'être un *dominica uacat*, est celle de Luc 6, 36-42, insérée ci-dessus entre crochets après le samedi des Quatre-Temps. Je crois donc que nous avons, ici encore, une de ces institutions plutôt transitoires dont notre *Capitularis* nous a déjà fourni plusieurs exemples. Remarquer que la péricope est la même qui est assignée ci-dessus à la *Pascha annotina*.

2. Avant cette fête, le sacramentaire d'Hadrien marque au 1^{er} juin la dédicace de Saint-Nicomède, petite basilique dont l'origine remonte au pape Boniface (619-625) ; cependant ni LE, ni B, ni RhS n'en font mention. L'événement, avec le temps, perdit sans doute de son importance : Duchesne remarque que les deux topographes du VII^e siècle nomment « Saint-Nicomède sur la voie Nomentane, mais sans aucun détail sur la basilique », preuve qu'elle ne devait pas attirer particulièrement l'attention. Elle fut remise à neuf, à la fin du VIII^e siècle par Hadrien 1^{er} ; ce qui explique le maintien de la fête au sacramentaire transmis en France par ce pape.

3. Suppléer : « Feria IIII lec. sci. eu. sec. Luc. k. XCIII. Accedentes... »

4. Évangile de la brebis égarée et de la drachme perdue, transféré plus tard au troisième dimanche après la Pentecôte.

5. Titulaires de la basilique édifiée par Vestina (d'où *titulus Vestinae*), au temps du pape Innocent 1^{er} ; aujourd'hui San Vitale.

DIE XXVIII MEN. IUN. VIGILIE APOST. PETRI ET PAULI¹ lec. sci. eu. sec. Ioh. k. CCXXVI. Dx. Ihs. Petro Simon Iohannes amas me *usq.* clarificaturus esset deum.

DIE XXVIII MEN. IUN. NT. APOST. PETRI ET PAULI lec. sci. eu. sec. Mat. k. CLXVI. Venit Ihs. in partes Cessariæ Philippi *usq.* solutum et in cælis.

DIE XXX MEN. SUPRSCRIPTI AD SCM. PAULUM lec. sci. eu. sec. Mt. k. CXCv. Dx. Simon Petrus ad Ihm. *usq.* centuplum accipiet et uitam æternam possidebit.

EBD. II POST NT. APOST². lec. sci. eu. sec. Mat. k. XXXv. Dx. Ihs. disci. suis amen dico uobis nisi abundauerit iustitia uestra *usq.* tunc ueniens offeres munus tuum.

DIE II MEN. IULI NT. SCORUM. PROCESSI ET MARTINIANI lec. sci. eu. sec. Mt. k. CCXLIII. Sedente Ihu. supra montem Oliueti *usq.* hic saluus erit.

IN OCTAVAS APOST³. lec. sci. eu. sec. Mt. k. CXLVIII. Iussit Ihs. discip. suos ascendere naui *usq.* uere filius est dei.

FER. IIII lec. sci. eu. sec. Mar. k. CVII. Cum egressus est in uia *usq.* ueni sequere me.

FER. VI lec. sci. eu. sec. Mr. k. LXXVII. Exierunt pharisæi coeperunt conquirere *usq.* et dimisit illum in domum suam.

EBD. III lec. sci. eu. sec. Mr. k. LXXVI. Cum multa turba esset cum Ihu. nec haberent *usq.* dimisit eos.

DIE X MEN. IULI NT. VII FRATRUM APPIA SALARIA lec. sci. eu. sec. Mt. k. XXIII. Videns Ihs. turbas ascendit in montem *usq.* mercis uestra copiosa est in cælis.

PRIMA MISSA AD AQUILONEM SECUNDA AD SCM. ALEXANDRUM lec. sci. eu. sec. Luc. k. CXXXIII. Dx. Ihs. disci. suis nemo accendit lucernam *usq.* sicut lucerna fulgoris inlumi*****.

AD SCAM, FELICITATEM⁴ lec. sci. eu. sec. Mt. k. CXIX. Loquente Ihu ad turbas ecc*****

1. L'Évangélaire est ici d'une teneur moins antique que le Lectionnaire (L. Alcuin etc.), qui continue à spécifier une vigile distincte pour chacun des deux apôtres. — Remarquer aussi l'omission de la fête de la Translation du pape s. Léon I^{er} : mentionnée à ce jour dans Rh ainsi qu'au sacramentaire grégorien, il faut qu'elle ait produit une profonde impression, pour maintenir son anniversaire à la vigile même des saints Apôtres. Comme elle fut accomplie par le pape Sergius (687-701), nous avons là un nouvel indice que notre *Capitulare* est sûrement antérieur à cette date. À l'époque moderne, on s'est mépris sur l'objet de cette seconde fête de Léon le Grand, et on lui a substitué la mémoire de Léon II. dont le pontificat éphémère ne dura qu'une dizaine de mois.

2. Cette façon de compter les dimanches est particulière à notre liste. Il y a donc deux seconds dimanches après la Pentecôte, l'un avant, l'autre après la fête des ss. Apôtres ; puis la série continue avec un troisième dimanche, etc. L'ordre est tout différent dans RhS.

3. L'Octave des Apôtres n'est pas marquée dans L, nouvelle preuve de son antériorité par rapport à E : elle ne figure pas non plus au sacramentaire léonien.

4. Des quatre messes que suppose l'annonce de cette fête du 10 juillet au sacramentaire léonien, notre liste n'a conservé que les trois premières : mais on retrouve du moins un vestige de la quatrième dans la mention de la via Appia, où le corps de Ianuarius reposait au cimetière de Prétextat. Aucune trace de cette pluralité de stations dans les autres sacramentaires. — Aussitôt après cette fête, les mss. du type RhS marquent au 15 juillet celle de s. Cyr, introduite probablement à l'époque où fut construite l'église

FER. VI. lec. sci. eu. sec. Luc. k. xcviii. Descendente Ihu. de monte usq. reddidit illum matri suæ.

FER. VII lec. sci. eu. sec. Mt. k. cxciii. Accendens ad Ihm quidam ait illi usq. sequere me.

EBD. iiii lec. sci. eu. sec. Mat. k. lvi. Adtendite a falsis prophetis usq. intrauit in regnum caelorum.

DIE XXIII MEN. IULI NT. APPOLLINARIS ¹ lec. sci. eu. sec. Luc. k. cclx. Facta est contentio inter discipulos usq. iudicantes xii tribus Isrl.

FER. iiii lec. sci. eu. sec. Luc. k. lxxxiii. Cum egressus esset de navi ad terram usq. quanta illi fecisset deus.

FER. VI lec. sci. eu. sec. Luc. k. cxcvi. Dx. Ihs. parabolam hanc homo quidam erat diues usq. credent illi.

DIE XXVIII ² MEN. IULI NT. SCORUM. FELICIS SIMPLICI FAUSTINI BEATRICES

des ss. Quirico e Giulitta : elle est, dit-on, fort ancienne, pas autant toutefois, semble-t-il, que notre liste de péripécopes. A ce propos, je ferai remarquer que le ms. H. 410 de Montpellier, décrit par dom H. Quentin dans *Les martyrologes historiques* p. 27, et qui contient de première main, aux Ides de juillet, en caractères rouges plus grands que le reste, la mention de « saint Cyriaque », pourrait bien provenir, tout comme le ms. 152, de la cathédrale de Nevers, un des centres principaux du culte de s. Cyr. La fête est généralement marquée au 16 juin dans les livres liturgiques occidentaux, mais au 15 juillet chez les Grecs et dans le martyrologe de Bède. Inutile d'observer que Cyriacus et Cyricus sont très souvent pris l'un pour l'autre.

1. Corrigé de *appollinaris*. La fête est absente des anciens sacramentaires, mais figure dans B Rh 8 ; et le *Liber pontificalis* nous apprend qu'Honorius I^{er} (625-638) éleva une basilique tout près de Saint-Pierre en l'honneur du martyr de Ravenne. Le choix de la péripécopie décèle une allusion évidente aux tentatives des Ravennates pour conquérir l'autocéphalie, tentatives qui se manifestèrent durant toute une partie du VII^e siècle, mais qui atteignent presque les proportions d'un schisme sous l'archevêque Maur, au temps des papes Théodore, Martin, Eugène et Vitalien, c'est-à-dire précisément à l'époque où doit avoir été rédigée notre liste d'évangiles.

2. Lire *XXVIII*. Cependant le cod. Vatican. Regin. 316 du sacramentaire gélasien marque comme date, pour les trois derniers martyrs : *V kal. seu potius IV kal. Agustas*, tandis que le manuscrit de Saint-Gall met ces trois saints au *XXVIII*, et Félix au *XXIX*, avec une messe distincte pour chacun des deux jours. Quoi qu'il en soit de la question de date, il semble bien, en effet, qu'il y a eu à l'origine double fonction : l'une dans la basilique de s. Félix, au troisième mille de la *via Portuensis* ; l'autre, trois milles plus loin, au cimetière de Generosa, où reposaient les corps des martyrs Simplicius, Faustinus et Viatrix. Puis, comme dans beaucoup de cas analogues, on aura senti la nécessité de simplifier, en réunissant en une seule fonction la mémoire des quatre saints. Celle de s. Félix a dû d'abord occuper la première place, car il était l'un des saints « les plus populaires de Rome » (Duchesne, *Liber pontif.* I, cxxxiii) : aussi n'est-il guère question que de lui dans la messe du 29 juillet au sacramentaire grégorien, comme dans l'homélie 13 que fit lire en cette occasion s. Grégoire le Grand. On aurait tort cependant de croire que les trois martyrs de Generosa y soient complètement oubliés. Leurs noms figurent dans le titre, comme ici même, avec l'indication topographique « *via Portuense* » (ms. de Padoue) : ce qui n'était déjà plus exact après 682-683, date de leur translation à sainte Bibiane par le pape Léon II. De plus, les pièces de chant assignées à cette messe dans l'Antiphonaire (par ex. *Inueni David, Laetamini, Iustorum animæ*) font assez voir qu'on unissait à la mémoire de s. Félix, déjà identifié avec le pape Félix II, celle de plusieurs autres saints. Après la translation de ceux-ci dans l'intérieur de Rome, leur culte, naturellement, finit peu à peu par l'emporter : on les voit figurer seuls, à l'exclusion de Félix, dans le plus ancien exemplaire du sacramentaire gélasien, exécuté aux environs de l'an 700. Actuellement encore, bien que le nom de Félix y ait été ajouté en tête, ce sont cependant les oraisons de la messe propre des ss. Simplicius, Faustinus et Viatrix qui ont été conservées au 29 juillet dans la liturgie officielle de Rome.

IN VIA PORTUENSIS lec. sci. eu. sec. Luc. k. CLIII. Dx. Ihs. disci. suis sint lumbi uestri præcincti *usq.* filius hominis ueniet.

DIE XXI MEN. IULI NT. SCÆ PRAXEDIS ¹ lec. sci. eu. sec. Mt. k. CXL. Dx. Ihs. disci. suis simile est regnum cælorum thesauro abscondito *usq.* noua et uetera.

DIE XXX MEN. IULI NT. SCORUM. ABDON ET SENNAE ² lec. sci. eu. sec. Mt. k. CCXLIII. Dx. Ihs. disci. suis uidete ne quis uos seducat *usq.* hic saluus erit.

ITEM ALIA lec. sci. eu. sec. Ioh. k. CXXXIII. Hoc est præceptum meum *usq.* oderunt me gratis.

EBD. V lec. sci. eu. sec. Luc. k. CXC. Dx. Ihs. disci. suis parabulam hanc homo quidam habebat uilicum *usq.* recipiant uos in tabernacula sua.

FER. III lec. sci. eu. sec. Mat. k. CXLVII. Vespere aut. facto accesserunt ad Ihm. discip. eius *usq.* quinque milia hominum.

EBD. VI lec. sci. eu. sec. Luc. k. CXXI. Quidam legisperitus surrexit temptans Ihm. *usq.* uade et tu fac similiter.

DIE II MEN. AGUS. ³ NT. SCI. STEPHANI PONTIFICIS ⁴ lec. sci. eu. sec. Luc. k. CCXXXVIII. Dx. Ihs. parabulam hanc homo quidam nobilis abiit in regionem longinquam *usq.* omni habenti dabitur et abundauit.

FER. III lec. sci. eu. sec. Luc. k. CXXVI. Erat Ihs. eiciens demonium *usq.* beati qui audiunt uerbum dei et custodiunt.

EBD. VII lec. sci. eu. sec. Luc. k. CCXIII. Duo homines ascendebant in templo *usq.* exaltabitur.

FER. III lec. sci. eu. sec. Luc. CCXIII. Sicut supra.

DIE VI MEN. AUG. NT. SCORUM. XYSTI FELICISSIMI ET AGAPITIS ⁵ lec. sci.

1. La fête de sainte Praxède n'est pas ici à sa place : elle devrait venir avant les quatre articles précédents. Comme d'autre part elle fait défaut dans B, ainsi que dans les plus anciens sacramentaires, soit gélasien, soit grégorien, il y a tout lieu d'y voir une interpolation, et, par suite, un indice de moindre ancienneté.

2. Cette fête aussi manque dans B, et même dans S, mais elle figure au gélasien comme dans le grégorien. La double péricope que lui assigne notre liste — Rh n'a que la seconde — rappelle les autres *Item alia* signalés plus haut au 22 janvier et au samedi après la Pentecôte.

3. Rien de marqué pour le 1^{er} août, jour auquel Rhs et les autres listes de la même famille ont *Ad Vincula*, la Dédicace de Saint-Pierre-ès-liens. Il n'y a pas lieu d'en être trop surpris : cette fête figure, il est vrai, dans le sacramentaire grégorien de Muratori, mais non dans le ms. de Padoue, et il est presque sûr qu'elle ne faisait pas partie du contenu primitif. Il faut bien savoir que ces fêtes de dédicaces des basiliques romaines, même celles des principales, le Latran, Saint-Pierre, Saint-Paul, Sainte-Marie-majeure, étaient à l'origine purement locales : l'usage de les célébrer dans toute la chrétienté d'Occident ne s'est introduit qu'à une époque très tardive. Si quelques-unes semblent faire exception à cette règle, c'est par suite de circonstances particulières : pour Saint-Pierre-ès-liens, par exemple, il faut tenir compte de la dévotion croissante envers les Chaines de l'Apôtre, peut-être aussi de la coïncidence du *felice Agosto* (Duchesne, *Origines du culte chrétien*, p. 287).

4. Le titre de « pontife » et aussi le choix de la péricope semblent bien provenir d'un milieu où, conformément à la plus ancienne tradition romaine, le pape Étienne était rangé, non parmi les martyrs, mais parmi les simples évêques. Il n'est donc plus tout à fait exact de dire que « les livres liturgiques antérieurs à Charlemagne ne fournissent aucune indication » à cet égard (L. Duchesne, *Liber pontif.* I, 164, note 1).

5. Simplification analogue à celles que nous avons constatées au 10 et au 29 juillet :

eu. sec. Mt. k. LXXXVI. Dx. Ihs. discip. suis ecce ego mitto uos sicut oues *usq.* hic saluus erit.

DIE VII¹ MEN. AUG. NT. SCI. CYRIACI lec. sci. eu. sec. Mt. k. xcii. Dx. Ihs. discip. suis nihil opertum quod non reuelabitur *usq.* coram patre meo qui est in cælis.

DIE VIII MEN. AUG. VIGILIÆ SCI. LAURENTI. lec. sci. eu. sec. Mt. k. clxx. Si quis uult post me uenire *usq.* filium hominis uenientem in regno suo.

ITEM ALIA IN PRIMA MISA lec. sci. eu. sec. Mt. k. xcvi. Dx. Ihs. discip. suis qui amat patrem aut matrem *usq.* amen dico uobis non perdet mercedem suam.

*****² Dx. Ihs. discip. suis amen dico uobis nisi granum***** terram *usq.* pater meus.

*****³ EN. AUG. NT. SCI. TIBURTI lec. sci. eu. sec. Ioh. k. cxxxii. Dx. Ihs. discip. suis hoc est præceptum meum *usq.* in nomine meo det uobis.

DIE XII MEN. AUG. NT. SCI. EUPLI⁴ lec. sci. eu. sec. Ioh. k. cxlviii. Dx. Ihs. discip. suis amen dico uobis quia plorabitis *usq.* in nomine meo dabit uobis.

DIE XIII MEN. AUG. NT. SCI. YPOLITI lec. sci. eu. sec. Luc. k. cxliiii.

on avait déjà réduit à une seule les deux messes distinctes que contiennent au 6 août les sacramentaires léonien et grégorien, la première pour s. Xyste seul, la seconde pour les deux diacres compagnons de son martyr.

1. Lire VIII. Le diacre martyr Cyriaque est seul nommé, comme dans le sacramentaire grégorien. Une autre tradition a prévalu, qui lui associe Largus et Smaragdus : elle a, elle aussi, une attestation ancienne dans les pièces de chant assignées à la messe de ce jour dans l'antiphonaire. Le pape Honorius venait justement de réédifier l'église qui s'élevait sur le tombeau de ces saints sur la voie d'Ostie, au septième mille de Rome, et dont on peut voir de nos jours encore quelques vestiges. (L. Duchesne *Liber pontif.* I, 326, note 12).

2. Il faut suppléer d'après Rh : *Item ad Missam publicam.* Il y avait, en effet, deux messes le jour de s. Laurent, sans compter celle de la vigile, comme on peut le voir également par le sacramentaire grégorien. Cette dualité de liturgie doit tenir à la dualité même des édifices : la basilique *ad corpus*, plus ancienne et plus petite, mais embellie par le pape Pélage II (579-590), qui correspond au chœur actuel ; la *basilica maior*, à l'ouest, qui maintenant sert de nef, et date du pontificat de Xyste III (432-440). Dans celle-ci, probablement, se célébrait la *missa publica*. On sait que le pape Honorius III, au XIII^e siècle, réunit les deux églises en une seule, en démolissant leurs absides.

3. Suppléer : *Die XI men. aug.* Il s'agit du martyr Tiburtius, vénéré sur la voie Labicane, au cimetière *ad duas lauros*, dès le IV^e siècle ; son corps n'en fut retiré que sous Grégoire IV (827-844), qui le transféra à Saint-Pierre, dans l'oratoire construit par lui en l'honneur de s. Grégoire. On remarquera que le nom de sainte Suzanne, joint postérieurement à celui de Tiburce dans la liturgie de ce jour, n'est pas encore mentionné dans notre liste d'évangiles. On le trouve, il est vrai, dans Rh et S, avec un évangile distinct ; mais dans Rh il a été ajouté « de main un peu plus récente. » Jusqu'au pontificat de Sergius (687-701), l'église de la sainte était dans un état lamentable de délabrement et de pauvreté : ce pape, qui y avait exercé les fonctions de prêtre titulaire, la restaura et l'enrichit par une charte de donation gravée sur marbre, et en partie conservée jusqu'à nos jours. A cette restauration de l'édifice matériel doit se rattacher celle du culte de la martyre.

4. Diacre martyr de Sicile, auquel le pape Théodore (642-649) éleva un oratoire près de la pyramide de Cestius. Il n'a joui à Rome que d'un culte assez restreint et plutôt éphémère : de sorte qu'on peut voir un indice de contemporanéité dans le fait qu'il a été inséré dans notre liste d'évangiles et les autres qui en dépendent.

Attendite a fermento farisaeorum *usq.* et filius hominis confitebitur illum coram angelis dei.

FER. IIII lec. sci. eu. sec. Luc. LXXIIII. Rogavit Ihs. quidam phariseus ut manducaret cum illo < *usq.* > quia dilexit multum.

FER. VI lec. sci. eu. sec. Luc. k. XXVI. Surgens Ihs. de synagoga intrauit in domum Simonis Petri *usq.* quia in alīs ciuitatibus oportet me euangelizare regnum dei.

DIE XIV MEN. AUG. NT. SCI. EUSEBI lec. sci. eu. sec. Mt. k. CCLXIII. Dx. Ihs. disci. suis uigilate quia nescitis *usq.* super omnia bona sua constituet eum.

DIE XV MEN. AUG. NT. SCÆ. MARIE ¹ lec. sci. eu. sec. Luc. k. CXXII. Intrauit Ihs. in quoddam castellum et mulier quædam Martha nomine *usq.* non auferetur ab ea.

ITEM ² lec. sci. eu. sec. Luc. k. CXXXI. Factum est cum hæc diceret extollens *usq.* custodiunt.

DIE XVIII MEN. AUG. NT. SCI. AGAPITI ³ lec. sci. eu. sec. Luc. k. CLIII. Dx. Ihs. disci. suis sint lumbi uestri præincti *usq.* filius hominis ueniet.

EBD. I POST SCI. LAUR. lec. sci. eu. sec. Mar. k. LXXIIII. Exiens Ihs. de finibus Tyri *usq.* et surdos fecit audire et mutos loqui.

DIE XXII MEN. AUG. NT. SCI. TIMOTHEI lec. sci. eu. sec. Luc. k. CLXXXII. Dx. Ihs. discip. suis si quis uenit ad me *usq.* qui habet aures audiendi audiat.

FER. IIII lec. sci. eu. sec. Luc. k. CLXVIII. Dum iret Ihs. per ciuitates et castella *usq.* et accumbent in regno dei.

DIE XXVIII MEN. AUG. ⁴ NT. SCÆ. HERMÆ ⁵ lec. sc. eu. sec. Luc. k. XLV. Descendens Ihs. de monte stetit in loco campestri *usq.* merces uestra copiosa est in cælis.

1. Ici encore notre *Capitulaire* peut être considéré comme le plus ancien document qui fasse mention de cette fête du 15 août en Occident; en même temps, il atteste qu'elle a été introduite à Rome antérieurement aux deux autres fêtes du 25 mars et du 8 septembre. Le titre de *natale* qui sert à la désigner montre qu'on la regardait dès lors comme la fête principale, ou plutôt unique, de la Mère de Dieu. Et tout cela s'accorde d'une façon remarquable avec la connaissance imparfaite qu'on avait de l'usage romain dans l'église anglo-saxonne aux environs de l'an 700. Le copiste du sacramentaire gélasien, à la même époque, en savait davantage : il marque déjà les quatre fêtes byzantines de la Vierge.

2. Il est curieux que ces doubles leçons au choix reviennent toujours à propos de fêtes d'institution plus récente. En l'absence de tradition ancienne et autorisée, il y avait probablement des divergences et une certaine latitude au sujet de la péricope à employer.

3. Le plus ancien indice qu'on ait du culte de ce martyr de Préneste à Rome est l'érection, par le pape Félix III (483-492), d'un sanctuaire en son honneur sur la voie Tiburtine, près de la basilique de Saint-Laurent. Il a déjà sa messe marquée au sacramentaire léonien, après celle de s. Hippolyte, un des autres saints groupés autour de Saint-Laurent.

4. La fête de s. Genès, marquée au 25 dans Rh S, est ici omise. Ce martyr avait sur la voie Tiburtine une petite basilique, signalée par les topographes du VII^e siècle, et dont le pape Grégoire III (731-741) répara la toiture. Il faut croire que son culte était encore peu répandu aux environs de l'an 650.

5. Lire : *sancti Hermæ*. La basilique cimetériale de ce martyr, sur la via Salaria *vetus*, avait été édiflée par le pape Pélage II (579-590), et était au VII^e siècle l'un des sanctuaires visités par les pèlerins.

DIE XXVIII MEN. AUG. NT. SCÆ. SABINÆ lec. sci. eu. sec. Mt. k. CXL. Dx. Ihs. discip. suis simile est regnum cælorum thesauro *usq.* noua et uetera.

DIE XXX MEN. AUG. NT. SCI. FELICIS ET ADAUCTI lec. sci. eu. sec. Mar. k. LVIII. Misit Herodes et tenuit Iohan. *usq.* posuerunt illud in monumento ¹.

EBD. II POST SCI. LAUR. lec. sci. eu. sec. Luc. k. CXX. Dx. Ihs. discip. suis beati oculi qui uident *usq.* uade et tu fac similiter.

FER. IIII lec. sci. eu. sec. Mt. k. CXVII. Abeuntes pharisei consilium faciebant *usq.* et in nomine eius gentes sperabunt.

FER. VI lec. sci. eu. sec. Luc. k. CXLVIII. Ait ad Ihm. quidam de turba *usq.* [saluum fecit ²] et deus pascit illos.

EBD. III POST. SCI. LAUR. lac. sci. eu. sec. Luc. k. CCI. Dum iret Ihs. in Hierusalem transierunt *usq.* quia fides tua te saluum fecit.

FER. IIII lec. sci. eu. sec. Mr. CXX. Introibat ³ super doctrinam eius.

DIE VIII MEN. SEP. NT. SCI. ADRIANI lec. sci. eu. sec. Ioh. k. CXXXII. Ego sum uitis uera *usq.* et gaudium uestrum im ⁴.

DIE XI MEN. SEP. NT. SCORUM. PROTI IACINTI lec. sci. eu. sec. Mt. k. LXXXVIII. Dx. Ihs. disci. suis cum persequuntur uos in ciuitate ista *usq.* coram patre meo qui est in cælis.

EBD. IIII POST SCI. LAUR. lec. sci. eu. sec. Mt. k. XLVIII. Nemo potens duobus dominis seruire *usq.* et hæc omnia adiciuntur ⁵ uobis.

FER. IIII lec. sci. eu. sec. Mt. k. XL. Dx. Ihs. discip. suis audistis quia dictum est diligis proximum tuum *usq.* et pater tuus qui uidet in abscondito reddet tibi.

FER. VI lec. sci. eu. sec. Luc. k. CCXL. Docente Ihu in templo *usq.* nec ego dico uobis in qua potestate hæc facio.

DIE XIII MEN. SEP. NT. SCI. CORNELI ⁶ lec. sci. eu. secun. Luc. k. CXL.

1. La péricope, on le voit, ne se rapporte pas à la rubrique qui la précède : elle prouve que la fête de la Décollation de s. Jean-Baptiste, adoptée d'abord à Constantinople et en pays gallican, était également observée à Rome vers le milieu du VII^e siècle : sa présence dans le sacramentaire gélasien ne doit donc pas être considérée comme une simple retouche gallicane. Remarquer que notre liste s'accorde avec Rh 8 pour assigner à cette fête le 30 août, au lieu du 29, qui est son vrai jour. Je doute qu'il y ait là pure erreur de chiffres : on aura voulu, à Rome, réserver tous les honneurs liturgiques du 29 à la célèbre titulaire de la basilique de l'Aventin. Nous constaterons plus loin un déplacement analogue pour s. Martin, du 11 novembre au jour suivant. Il aura paru préférable de sacrifier quelque chose du culte des deux martyrs plus obscurs du cimetière de Commodilla.

2. Les deux mots entre parenthèse sont évidemment de trop, et résultent d'une confusion avec la finale de l'article suivant.

3. Suppléer : *Iesus Hierosolymam usque.*

4. *impleatur.*

5. *adiciuntur* (sic).

6. S. Corneille est ici seul nommé, comme dans S, peut-être parce qu'il était, en effet, seul titulaire de la basilique élevée par le pape Léon I^{er} au-dessus du cimetière de Calliste, et dont il n'est plus fait mention après le VII^e siècle. Par une singulière anomalie, au contraire, la série des dimanches suivants, jusqu'à l'Avent, porte la dénomination de *post natale s. Cypriani*.

Dicebat Ihs. pharisaeis uæ uobis qui ædificatis *usq.* quærentes capere ex ore eius ut accusarent eum.

EBD. v lec. sci. eu. sec. Luc. k. LXVII. Ibat Ihs. in ciuitate quæ dicitur Naim *usq.* deus uisitauit plebem suam.

DIE XV MEN. SEP. NT. SCI. NICOMEDIS lec. sci. eu. sec. Luc. k. xcvi. Si quis uult post me uenire *usq.* donec uideant regnum dei.

DIE XVI MEN. SEP. NT. SCÆ LUCIÆ ET EUFEMIÆ ² lec. sci. eu. sec. Mt. k. CXL. Simile est regnum cælorum thesauro abscondito *usq.* noua et uetera.

FER. IIII lec. sci. eu. sec. Luc. k. XXXVIII. Vidit Ihs. publicanum nomine Leui *usq.* sed peccatores in penitentia.

EBD. I POST. NT. SCI. CYPRIANI lec. sci. eu. sec. Luc. CLXXVI. Cum intrasset Ihs. in domum cuiusdam *usq.* qui se humiliat exaltabitur.

FER. IIII MEN. SEP. AD SCA. MARIA MAIORE lec. sci. eu. sec. Mar. k. XCI. Respondens unus de turba dx. *usq.* non eicitur nisi oratione et ieiunio.

FER. VI AD APOSTOLOS lec. sci. eu. sec. Luc. k. XXXVI. Sedebat Ihs. docens et erant pharisaei sedentes *usq.* quia mirabilia uidimus hodie ².

FER. VII. XII LECT. AD SCM. PETRUM lec. sc. eu. sec. Luc. k. CLXIII. Erat Ihs. docens in si < na > gogis eorum *usq.* quæ gloriosae fiebant ab eo.

EBD. II DIE DOM. AD SCOS COSMÆ ET DAMIANO ANTE NATALE EORUM lec. sci. eu. sec. Mt. k. CCXXIII. Accesserunt ad Ihm. sadducae *usq.* qui se humiliat exaltabitur ³.

FER. IIII lec. sci. eu. sec. Mr. k. CXXXI. Interrogauit Ihm. unus de scribis *usq.* non es longe a regno dei.

FER. VI lec. sci. eu. sec. Mt. k. CXXXVI. Simile est regnum caelorum *usq.* triticum aut. congregate in orreum meum.

DIE XXVI ⁴ MEN. SEP. NT. SCOR. COSMÆ ET DAMIANI lec. sci. eu. sec. Ioh.

1. Le culte de sainte Euphémie était déjà si célèbre à Rome avant la fin du VI^e siècle, que le sacramentaire léonien n'a pas moins de trois ou quatre messes en son honneur : cela, depuis le temps du concile de Chalcédoine, tenu dans sa basilique. Elle était titulaire, à Rome même, d'une église voisine de Sainte-Pudentienne, bien longtemps avant le pontificat de Sergius (687-701). Quant à sainte Lucia, nommée ici en premier lieu, il s'agit, non de la martyre de Sicile, mais de son homonyme romaine, en l'honneur de laquelle Honorius I^{er} (625-638) construisit l'église diaconale de Santa Lucia in Selce, sur l'Esquilin, non loin de Saint-Martin dei Monti.

2. Les péripécies de ces Quatre-Temps d'automne sont les mêmes qu'actuellement, sauf pour le vendredi, où l'on indique la même lecture que pour le vendredi des Quatre-Temps de juin. Il y a là quelque chose d'étrange, que je ne saurais expliquer. On lit maintenant le vendredi l'évangile de la pécheresse chez Simon le Pharisien. Cet évangile fait le sujet de l'homélie 33 de s. Grégoire, prononcée dans l'église de Saint-Clément ; mais on ignore en quelle circonstance.

3. D'après ces derniers mots, la lecture eût été d'une longueur plus qu'ordinaire, Mt. 22,23—23,12. Il est probable qu'il y a ici une confusion avec la finale du dimanche précédent, d'autant plus que dans Rh S la péricope se termine au verset 33 du ch. 22. Quant à la station de ce dimanche, elle est spéciale à notre *Capitulaire*, et montre à quel point était populaire le culte des saints Côme et Damien, à l'époque à laquelle il fut rédigé.

4. Pour XXVII. Avant cette date, Rh S indiquent au 20 septembre la fête de saint Eustache : les premières traces, à Rome, du culte de ce martyr, remontent en effet au cours du VIII^e siècle.

k. CXXXVIII. Hæc mando uobis ut diligatis inuicem *usq.* odio habuerunt me gratis.

DIE XXVIII¹ MEN. SEP. DEDICATIO ÆCCLESIAE SCI ANGELI lec. sci. eu. sec. Mt. k. CLXXXVIII. Accesserunt discipuli ad Ihm *usq.* quia angeli eorum semper uident faciem patris mei qui in cælis est.

EBD. III POST NT. SCI. CYPRIANI lec. sci. eu. sec. Mt. k. LXX. Ascendens Ihs. in nauicula transfretauit *usq.* glorificauerunt qui dedit talem potestatem hominib.

*****² sec. Mt. k. Homo peregre profectus *usq.* intra

***³ OCT. NT. SCI. CALISTI PONTIFICIS lec. sci. eu. sec. k. Mt. CCLXIII. Vigilate quia nescitis qua *usq.* super omnia bona constituet eum.

***⁴ NOVEM. NT. CÆSARIS lec. sci. eu. sec. Ioh. k. CIII. Amen amen dico uobis nisi granum frumenti *usq.* honorificauit eum pater meus qui est in cælis.

DIE VIII MEN. NOVEM. NT. SCOR. IIII CORONATORUM lec. sci. eu. sec. Luc. k. XLV. Descendens Ihs. de monte stetit in loco campestri *usq.* copiosa est in cælis.

DIE VIII MEN. NOVEM. NT. SCI. THEODORI⁵ lec. sci. eu. sec. Luc. k. CCLI. Ponite in cordibus uestris *usq.* in patientia uestra possidebitis animas uestras.

EBD. IIII POST NT. SCI. CYPRIANI lec. sci. eu. sec. Mt. k. CLXXXVIII. Simile est regnum cælorum homini regi qui uoluit rationem *usq.* fratri suo de cordibus uestris.

DIE XI MEN. NOVEM. NT. SCI. MENÆ⁶ lec. sci. eu. sec. Luc. k. XCVI. Si quis uult post me uenire *usq.* donec uideant regnum dei.

DIE XII MEN. NOVEM. NT. SCI. MARTINI⁷ lec. sci. eu. sec. Luc. k. CLIII. Sint lumbi uestri præincti *usq.* filius hominis ueniet.

1. Pour XXVIII.

2. Suppléer : *Die VII men. oct. nt. sci. Marci* ; puis, k. CCLXVIII ; et à la fin, in *gaudium dñi tui*.

3. Suppl. *Die XIII men.* Cette fête, dans Rh S, est suivie de celle des ss. Chrysanthus et Daria au 25 octobre, personnages qui n'ont pas trouvé place au sacramentaire grégorien, mais que le gélasien mentionne au 29 novembre, en compagnie des autres saints du cimetière de Thrason, sur la voie Salaria.

4. Suppl. *XL*. Le martyr Caesarius de Terracine n'est marqué ni au sacramentaire léonien, ni au gélasien. Mais, au commencement du VII^e siècle, son oratoire du Palatin avait une importance particulière : c'est là que le pape s. Grégoire fit placer les images de l'empereur Phocas et de l'impératrice ; là aussi que Sergius I^{er}, en 687, fut élu pape. Au sacramentaire grégorien, la messe de sa fête est précédée d'une *collecta* ou réunion préalable du clergé et du peuple à l'église du Forum dédiée aux saints Côme et Damien : institution analogue à celle que le *Liber pontificalis* attribue à ce même pape Sergius pour les quatre fêtes de la Vierge.

5. *Theodori*] semble corrigé de *Theodore*. L'origine du culte de ce martyr à Rome, et spécialement l'affectation à ce culte de la rotonde élevée au pied du Palatin sur l'emplacement d'un monument antique, semblent se rattacher au temps du régime byzantin (Duchesne, *Lib. pont.* p. II, 41, note 61).

6. C'est dans l'église de ce martyr, située entre la porte et la basilique de Saint-Paul, sur la voie d'Ostie, que le pape s. Grégoire prononça son homélie 35.

7. Malgré cette date du 12 — au lieu du 11 —, commune à notre *Capitulare* et à la famille Rh S, il s'agit évidemment de s. Martin de Tours, dont le culte s'est développé en Italie surtout à l'époque de la domination gothique. Son principal sanctuaire à Rome

FER. IIII lec. sci. eu. sec. Luc. k. CLXXXVI. Erant adpropinquantes ad Ihm. publicani ¹ usq. pœnitentiam agente.

EBD. V POST NT. SCI. CYPRIANI lec. sci. eu. sec. Mt. k. CCXXIII. Abeuntes pharisæi consilium inierunt usq. quæ sunt dei deo.

DIE XXI^e MEN. NOVEM. NAT. SCÆ. CECILIÆ lec. sci. eu. sec. Mt. k. CCLXXVIII. Simile est regnum cœlorum x uirginibus usq. diem nec horam.

DIE XXIII MEN. NOVEM. NT. SCI. CLEMENTIS ET FELICITATIS lec. sci. eu. sec. Mt. k. CCLXVIII. Homo quidam peregre profisciscens usq. in gaudium domini tui.

DIE SUPRASCRIPTA AD SCA. FELICITATE lec. sci. eu. sec. Mt. k. CXXXI. Loquente Ihu. ad turbas ecce mater eius usq. soror et mater est.

ITEM ALIA lec. sci. eu. sec. Luc. k. CXXII. Dum perambulabat Ihs. per iter introiuit in quendam castellum ³ usq. quæ non auferetur ab ea.

DIE XXIII MEN. NOVEM. NT. SCI. CRISOGONI lec. sci. eu. sec. Ioh. k. CXXXVIII. Hæc mando uobis ut diligatis inuicem usq. quia oderunt me gratis.

EBD. VI POST NT. SCI. CYPRIANI lec. sci. eu. sec. Mt. k. LXXIII. Loquente Ihu. ad turbas ecce princeps unus usq. et salua facta est mulier ex illa ora.

FER. IIII lec. sci. eu. sec. Luc. k. XXXIII. Cum esset Ihs. in una ciuitate usq. et curarentur ab infirmitatibus suis.

DIE XXVIII MEN. NOVEM. NT. SCI. SATURNINI lec. sci. eu. sec. Mr. k. CXXXVIII. Videte ne quis uos seducat usq. qui aut. sustenuerit in finem hic saluus erit.

ITEM DIE SUPRADICTA VIGILIÆ SCI. ANDRÆ lec. sci. eu. sec. Ioh. k. XVI. Stabat Ioh. et discipuli eius usq. et angelos dei ascendentes supra filium hominis.

Le manuscrit finit fruste à cet endroit. Il ne semble pas en résulter une trop grande perte, et il sera aisé de suppléer, à l'aide de Rh S, les quelques rubriques de la fin : s. André, VII^e dim. après s. Cyprien, sainte Lucie, quatre dimanches de l'Avent avec les

était, et est encore aujourd'hui, la basilique construite par le pape Symmaque (498-514), *iuxta titulum sancti Siluestri*. Il est probable qu'à l'époque où la fête de s. Menas était le plus populaire, on remit au lendemain la solennité de s. Martin, à l'instar de ce qui se fit de bonne heure pour s. Paul au 30 juin, pour la Décollation de s. Jean au 30 août. Plus tard, la vénération envers s. Martin l'emporta, et sa fête finit par prendre le premier rang au 11 novembre. Finalement, cette mention d'un s. Martin, le 12, dans les témoins de l'usage romain du milieu du VII^e siècle, aura donné lieu, à une époque postérieure, de placer ce jour-là le natale de s. Martin pape. Car ce qui est dit de celui-ci au Bréviaire romain, qu'« il mourut un 12 novembre » et que « son corps fut depuis transporté à Rome dans l'église des ss. Silvestre et Martin » est en contradiction flagrante avec l'histoire : le saint pontife mourut le 16 septembre 655, et il n'y a aucune apparence que son corps ait jamais été rapporté de Cherson (Sébastopol) à Rome.

1. *sic*.

2. Pour XXII.

3. Corrigé de *castellum*. Cette seconde péricope est particulière à notre liste : peut-être une simple lecture de rechange, peut-être un vestige d'une pluralité de fonctions, comme à d'autres jours ci-dessus (22 janvier, 10 juillet, 10 août, etc.). C'est la première de ces deux leçons que s. Grégoire commente dans son homélie 3.

Quatre-Temps et la vigile de Noël, puis un nombre de lectures pour certaines occasions particulières, ordinations, dédicaces, consécration des vierges, etc.

*
*
*

Une première conclusion générale se dégage de l'étude de notre liste : de même que L (*Capitula lectionum* du ms. de Würzburg) est le plus ancien ancêtre direct jusqu'ici connu du *Comes emendatus* d'Alcuin, ainsi faut-il voir en elle le type le plus reculé que nous possédions du système de lectures évangéliques représenté par le groupe Spire-Rheinau-Aix-la-Chapelle, c'est-à-dire du système généralement suivi au commencement de l'époque carolingienne. Elle en porte déjà les traits primitifs les plus caractéristiques : l'usage de commencer avec la première messe de Noël, la série de dix semaines après la « Théophanie », la divergence des péricopes pour le samedi et le dimanche après Pâques, la station du dimanche suivant à S.-Côme-et-Damien, les dates de la Décollation de s. Jean-Baptiste (30 août) et de la s. Martin (12 novembre), les sept dimanches *post nat. sancti Cypriani*, le choix des lectures assignées aux fêtes des saints, avec certaines interversions pour celles de ces fêtes qui paraissent avoir été introduites plus récemment, etc. Mais son antériorité se trahit à première vue par l'accord fréquent avec les additions romaines de Burchard (désignation des samedis par le terme *feria VII*, jeudis de Carême complètement aliturgiques, etc.), et surtout par l'omission de fêtes comme l'Annonciation, la Nativité de la Vierge, l'Exaltation de la Croix, ou encore par la façon dont sont annoncées certaines autres, celles du 2 février et du 15 août, par exemple.

Y a-t-il moyen de préciser davantage ? Je pense que oui : il suffit de récapituler un certain nombre des observations auxquelles le texte a donné lieu, pour fixer d'une façon assez sûre la date approximative du document.

Celui-ci est évidemment postérieur à Boniface IV (608-615), comme le prouve la station *ad sancta Maria martyra, ad Martyres*, du 1^{er} janvier et du vendredi de Pâques ; à Honorius (625-638), dont le pontificat a marqué son empreinte au 22 janvier (Anastase), au 8 août (s. Cyriaque), au 16 septembre (Lucie de Rome), peut-être aussi au 23 juillet (Apollinaire) ; à Théodore enfin (642-649), à qui remontent, selon toute vraisemblance, les fêtes des saints Prime et Félicien (9 juin), Euplus (12 août), peut-être aussi l'introduction de la fête palestinienne du 30 août (Déposition du prophète Élisée et Décollation de s. Jean-Baptiste).

D'autre part, l'absence des fêtes de l'Annonciation et de la Nativité de la Vierge, de l'Exaltation de la sainte Croix, de la translation de s. Léon (28 juin), de sainte Suzanne, indique clairement une époque antérieure au pape Sergius (687-701). Il faut même, semble-t-il, remonter plus haut que Léon II (682-683) : autrement, notre *Capitulaire* devrait déjà connaître la fête de s. Georges, et ne plus marquer les trois martyrs du 28 juillet, Simplicius, Faustinus et Viatrix, comme reposant toujours sur la voie de Porto. L'omission de la fête de sainte Martine constitue, elle aussi, un indice que la liste a dû être rédigée, sinon avant le pontificat de Donus (676-678), du moins peu de temps après.

Enfin, il est une particularité peut-être plus décisive encore : je veux dire, le choix de l'évangile pour la fête de s. Apollinaire (Luc 22, 24-30). Il y a là, sans nul doute, une leçon à l'adresse des orgueilleux métropolitains de Ravenne. L'institution de la fête à Rome étant, autant que nous pouvons en juger, postérieure à s. Grégoire, et la lutte entre Rome et Ravenne ayant atteint son plus haut degré d'acuité sous le pape Théodore et ses successeurs jusqu'à Vitalien, il est permis d'en déduire que notre liste a chance de remonter, pour le fond, à cette même période 642-672, c'est-à-dire environ au troisième quart du VII^e siècle. Dom Chapman¹ est arrivé à une conclusion identique pour les additions romaines de Burchard, document en connexion très étroite avec notre *Capitulaire*.

Et celles-là, comme celui-ci, sont venues de Rome à Würzburg, non directement, mais par l'Angleterre. Qui les aura importées dans ce dernier pays ? Rien ne nous le dit, mais il n'y a vraiment que l'embarras du choix : peut-être Benoît Biscop, peut-être Wilfrid, ou quelque autre de ces pèlerins insulaires, qui affluaient vers la capitale du monde catholique, avides de s'initier aux moindres détails de la vie liturgique de Rome. Cependant, mes conjectures personnelles se porteraient de préférence sur cet abbé Jean, archichante de Saint-Pierre, que le pape Agathon, à la demande de Benoît Biscop, députa en Angleterre, avec mission d'y introduire, à Wearmouth d'abord, puis dans les autres milieux ecclésiastiques, la connaissance et l'usage des rites de l'église romaine. Deux années durant (678-680), l'envoyé pontifical s'acquitta de sa mission avec autant de zèle que de succès : il ne voulut pas s'en retourner avant d'avoir dressé une sorte d'*Ordo* pour toutes les fêtes de l'année, avec la liste détaillée de ce qu'il

1. *Notes on the early history of the Vulgate Gospels* (Oxford, 1908), p. 128.

fallait « chanter et lire » au retour de chaque solennité. Ce directoire, encore conservé à l'époque de Bède dans la bibliothèque du monastère, avait été presque aussitôt transcrit dans une foule d'établissements du voisinage ¹. Parmi les lectures à faire « in celebratione dierum festorum », la première place revenait aux péripopes évangéliques : il est tout naturel de supposer que l'abbé romain les a fait entrer dans son *Ordo*. En ce cas, sa liste aura dû nécessairement offrir une grande ressemblance avec la nôtre, laquelle date, on l'a vu, des années comprises entre 650 et 682.

* * *

Le document situé ainsi, avec le degré de précision possible en pareille matière, il sera utile d'examiner brièvement la nature de ses relations, soit avec ce que nous pouvons savoir des péripopes liturgiques en usage sous Grégoire le Grand, soit avec le Lectionnaire (L), d'une saveur si antique, qui précède immédiatement les *kap. sci evangeli* dans le manuscrit de Würzburg.

Bien que nous manquions encore actuellement d'une édition vraiment critique des Homélies de s. Grégoire sur les Évangiles, on peut néanmoins tenir pour assuré que les péripopes en usage de son temps étaient, dans l'ensemble, identiques à celles qui le furent après lui et jusques à nos jours, surtout pour le Temporal, représenté presque intégralement, depuis l'Avent jusqu'à la Pentecôte, y compris le temps de la Septuagésime, qu'on a prétendu sans aucun fondement être étranger à l'ordonnance grégorienne. S'il y a quelques différences, c'est surtout pour la station marquée en tête de certaines homélies : encore cette station est-elle très souvent la même qu'aujourd'hui, surtout aux grandes fêtes de l'année et aux dimanches principaux. Les divergences sont plus considérables en ce qui concerne le Sanctoral : sur onze fêtes de saints représentées dans les deux livres des Homélies, cinq seulement concordent, pour le choix de la péricope, avec notre *Capitulaire* (s. André, Agnès et son octave, Félix du 28 juillet, Félicité); les six autres diffèrent (Silvestre, Sébastien, Nérée et Achillée, Pancrace, Procès et Martinien, Ménas) ².

1. Voir les textes réunis dans la trad. franç. de l'*Histoire du Bréviaire* de Baeumer, par dom Biron, t. I, p. 323 sq. J'ai quelque idée que le célèbre traité *De convivio monachorum*, publié par Gerbert (*Mon. vet. lit. Alemanicae*, t. II, p. 183-5), avec son plaidoyer *pro domo*, et ses détails curieux sur les abbés des monastères vaticans, est de provenance identique ; il a été rédigé, en tout cas, vers la même époque, par quelqu'un qui connaissait fort bien les milieux monastiques de Rome, et cherchait à en imposer les pratiques aux communautés récalcitrantes de l'église bretonne.

2. Dans sa lettre-préface à l'édition officielle de ses homélies, Grégoire déclare qu'il s'est conformé à l'ordre des lectures en usage jusqu'alors dans l'église romaine : *ex his*

L'écart de notre document par rapport à L est beaucoup plus accentué : l'ordonnance des fêtes de saints et des séries dominicales y présente un tout autre aspect, plus compliqué, plus perfectionné. Si le premier peut être daté de 650-675 environ, l'autre a chance de remonter, au plus tard, à quelques années après Boniface IV, c'est-à-dire au premier quart du VII^e siècle.

Ce classement chronologique de Grég. L et E laisse place à d'assez nombreuses difficultés, pour peu qu'on vienne à examiner les choses en détail. On trouvera, par exemple, dans L, telles particularités en apparence plus primitives que dans Grég.; et E, de son côté, a conservé des traits peut-être antérieurs à L, sinon à Grég. lui-même, par exemple cette série invraisemblable de dix semaines après l'Épiphanie. Pour trouver une solution à ces multiples problèmes, il importe de ne point perdre de vue les trois considérations suivantes :

1^o Avec nos idées modernes, nous serions parfois tentés de croire que l'ordonnance liturgique fixée par s. Grégoire a eu presque aussitôt force de loi, du moins à Rome, surtout à Rome, et cela d'une façon définitive. Il n'en est rien : autant que nous pouvons en juger, il y a eu une sorte de compétition entre cette ordonnance et les traditions antérieures, durant tout le cours du VII^e siècle, et plus tard encore. C'est surtout grâce aux hommes d'église anglo-saxons que nous pouvons nous faire une idée, encore combien imparfaite, de l'œuvre réelle de Grégoire ; lorsque celle-ci, à l'époque d'Hadrien, réussit à prendre décidément le dessus, elle avait déjà subi diverses modifications dont nous ne pouvons pas toujours nous rendre compte. Un exemple typique de ces variations et rivalités d'usage nous est fourni par la notice du pape Léon II au *Liber pontificalis* ¹. Nous y voyons qu'en 683 les Quatre-Temps d'été ne furent célébrés que vers la fin de juin, la troisième semaine après la Pentecôte : or, nous savons par Egbert d'York ² qu'un des traits caractéristiques de la réforme grégorienne avait été de rattacher ces Quatre-Temps d'été à la semaine qui suit la Pentecôte. Cette pratique est franchement adoptée dans E ; mais L ou ne l'a pas encore, ou ne l'a déjà plus.

quae diebus certis in hac ecclesia legi ex more solent. Il se peut que sa réforme, dont un des traits caractéristiques fut précisément de mettre les antiennes de communion en harmonie avec les péricopes évangéliques, soit postérieure à la publication de ses homélies. Pour ce qui est des fêtes de saints, il semble, d'après L, qu'un petit nombre seulement ont eu, à l'origine, des leçons nettement déterminées.

1. Édit. Duchesne, I, 360, 362¹⁴.

2. *De institut. cathol. dialog.* XVI. 2. Migne 89, 441 C.

2° Pourtant il semble que L et E, s'ils étaient contemporains, ou du moins à peu près de la même époque, devraient généralement mieux s'accorder ensemble. Encore une illusion dont il faut se défaire. Le Lectionnaire romain, si étrange que la chose puisse paraître, est un livre, par son origine et son contenu, indépendant de l'Évangélaire ; il a nécessairement avec lui beaucoup de points de contact, mais enfin il a aussi sa tournure propre, il suit sa voie à lui, sans trop s'inquiéter de se mettre au pair, soit du fond primitif, soit des retouches successives qui caractérisent E aux différentes époques. Quelquefois, il semble être en avance sur lui, d'autres fois en retard : il faudra attendre des siècles, pour que l'harmonie parfaite s'établisse, entre les deux recueils d'une part, et le Sacramentaire de l'autre. Ce sera principalement l'œuvre des « missels pléniers ».

3° Dans le *Capitulare evangeliorum* lui-même, comme dans les diverses éditions du Lectionnaire, il y a souvent lieu de distinguer plusieurs couches superposées, de date et de provenance difficiles à déterminer. Celui que je viens de publier, par exemple, se présente à nous avec certains traits qui nous obligent à en abaisser la rédaction jusqu'aux environs de 675 : mais combien d'autres détails y ont été conservés, qui peut-être étaient dès lors considérés comme de purs archaïsmes, et depuis longtemps tombés en désuétude. C'est particulièrement en matière liturgique que la tendance conservatrice de l'Église a exercé son influence : on n'était pas complètement fermé à toute innovation, mais on tenait à s'écarter le moins possible des traditions antérieures, sans toujours remarquer qu'il pouvait y avoir incompatibilité entre les deux. On faisait ce que font parfois de nos jours encore certaines autorités, qui, sans vouloir désavouer ouvertement une décision devenue inopportune, se contentent d'en adopter une autre diamétralement opposée.

*
* *

Ayant prévenu de la sorte toute difficulté qui pourrait surgir à l'encontre de la date assignée à notre document, nous sommes désormais en état de revendiquer celui-ci comme une source nouvelle et faisant autorité sur plusieurs points relatifs, soit à la liturgie, soit aux monuments de la Rome chrétienne du VII^e siècle. Ces renseignements sont en assez petit nombre, mais pourtant précieux, pour quiconque s'intéresse aux origines du culte chrétien.

Par exemple, notre *Capitulare* est jusqu'ici le premier document en date où figurent les fêtes de s. Anastase (22 janvier), du quaran-

tième jour après Noël (2 févr.), de sainte Pudentienne (19 mai), des ss. Prime et Félicien (9 juin), de s. Basilide (12 juin), de l'octave des apôtres Pierre et Paul, de sainte Praxède (21 juillet), de l'Assomption (15 août), de la Décollation de s. Jean-Baptiste, de s. Théodore (9 nov.). Il n'en résulte pas seulement une donnée tout à fait sûre, concernant la date vers laquelle le culte de ces divers personnages s'introduisit à Rome : pour plusieurs, comme pour Praxède et Pudentienne, nous y trouvons la première attestation de la croyance à leur existence historique : pour d'autres, comme Anastase et Théodore, une preuve que les monuments qui portent aujourd'hui leur nom étaient dès cette époque consacrés à leur mémoire. Parfois aussi, le titre même de la fête ou le choix de la péricope indique que tel personnage, plus tard transformé en martyr, n'était encore honoré que comme simple confesseur (s. Étienne pape, 2 août). Mais particulièrement importantes sont les notices relatives au 2 février et au 15 août. Cette dernière fête a donc été la première solennité proprement dite en l'honneur de la Vierge qu'ait connue l'église romaine : antérieure aux trois autres, elle tenait lieu, pour la Mère de Dieu, de ce qu'était pour les autres saints le *dies natalis*. Quant à celle du 2 février, elle n'avait pas encore de nom, et devait être d'institution toute récente, au temps où fut rédigée notre liste. C'est la première fois qu'il est possible de préciser de la sorte les conclusions plus générales dont avaient dû jusqu'à ce jour se contenter les liturgistes.

*
* *

On me permettra de saisir cette opportunité pour formuler deux remarques qui m'ont été suggérées par l'étude du *Capitulare evangeliorum* de Würzburg, bien qu'elles ne se rapportent point spécialement à lui, mais plutôt à l'ensemble de mes dernières recherches sur l'état ancien du lectionnaire romain.

La première de ces remarques a trait à l'ordonnance générale de la liturgie quadragésimale. Nos deux documents L et E sont, je crois, les deux plus anciens témoins que nous possédions de cette liturgie, telle qu'elle devait être peu après s. Grégoire, et jusque vers le milieu du VII^e siècle. Mais à quelle époque remonte-t-elle ?

J'ai toujours trouvé, pour ma part, très plausible la remarque de L. Duchesne ¹, que, même durant la semaine sainte, il n'y avait encore à l'époque de s. Léon aucune réunion liturgique officielle entre le dimanche et le mercredi : par conséquent, il est plus que

1. *Origines du culte chrét.*, 4^e éd., p. 238, 250.

probable que l'assignation d'un office spécial à chacune des fêtes du Carême doit être postérieure au milieu du V^e siècle. Mais que les deux stations du mercredi et du vendredi préparatoires au Carême n'aient été instituées qu'après s. Grégoire, c'est ce que je ne saurais jamais accepter : l'étude de dom Cagin¹ sur la série des antiennes de Communion affectées à cette période dans l'Antiphonaire romain suffirait, à elle seule, pour faire voir combien cette assertion, fondée sur une pure équivoque, va de plus à l'encontre de toutes les probabilités résultant de la structure même, de l'arrangement primitif et des altérations intentionnelles de ce système de cantilènes. Je voudrais ici faire valoir une considération d'un autre genre, tirée du choix des stations pour ceux de ces jours du Carême dont la liturgie, postérieure à s. Léon le Grand, est cependant de beaucoup antérieure aux retouches et accessions survenues au cours du VIII^e siècle.

Il est évident, en effet, qu'il faut mettre à part, d'abord les dimanches, puis certaines fêtes solennelles, qui représentent le noyau primitif de la liturgie quadragésimale. Ces jours-là, la station a lieu dans les grandes basiliques, les plus anciennes, les plus vénérées, les plus vastes aussi, afin qu'elles puissent contenir la foule des fidèles :

1 ^{er} dimanche.	Au Latran, dès la fin du IV ^e siècle.
Mercredi des Quatre-Temps.	A Sainte-Marie-Majeure.
Vendredi.	Aux Saints-Apôtres.
Samedi.	A Saint-Pierre.
[2 ^e dimanche aliturgique.]	
3 ^e dimanche.	A Saint-Laurent.
4 ^e dimanche.	A Sainte-Croix-en-Jérusalem.
Mercredi du grand scrutin.	A Saint-Paul.
Samedi <i>in mediana</i> .	A Saint-Laurent.
5 ^e dimanche.	A Saint-Pierre.
6 ^e dimanche.	Au Latran.
Mercredi saint.	A Sainte-Marie-Majeure.
Jeudi saint.	Au Latran, aussi dès le IV ^e siècle (Jérôme, <i>Épist.</i> 77, n. 4).
Vendredi saint.	A Sainte-Croix-en-Jérusalem.
Samedi saint.	Au Latran.

Ces jours possédant déjà leur liturgie stationnale, et les cinq premiers jeudis, plus le samedi de la cinquième semaine, étant aliturgiques, cela faisait en tout une vingtaine de jours auxquels il

1. *Un mot sur l'« Antiphonale Missarum »* (Solesmes, 1890).

s'agissait d'assigner une station, une fois introduit le principe de la liturgie quotidienne.

Or, quel a été le système adopté dans ce but ? Celui d'attribuer tour à tour à l'un des différents *tituli*, ou églises paroissiales, quel-qu'un des jours demeurés vacants. Nous avons ainsi :

Mercredi avant le Carême.

Vendredi » » »

Lundi de la 1^{re} semaine.

Mardi » »

Lundi de la 2^e semaine.

Mardi » »

Mercredi » »

Vendredi » »

Samedi » »

Lundi de la 3^e semaine.

Mardi » »

Mercredi » »

Vendredi » »

Samedi » »

Lundi de la 4^e semaine.

Mardi » »

Vendredi » »

Lundi de la 5^e semaine.

Mardi » »

Mercredi » »

Vendredi » »

Lundi saint.

Mardi saint.

1. Tit. s. Sabinae.

2. Tit. Pammachi, *al.* Byzanti, *al.* ss. Iohannis et Pauli.

3. Tit. Apostolorum, *al.* Eudoxiae.

4. Tit. Anastasiae.

5. Tit. Clementis.

6. Tit. s. Balbinae.

7. Tit. s. Caeciliae.

8. Tit. Vestinae, *al.* s. Vitalis, *al.* ss. Geruasi et Protasi.

9. Tit. ss. Marcellini et Petri.

10. Tit. Marci.

11. Tit. Pudentis.

12. Tit. s. Sixti.

13. Tit. Lucinae, *al.* s. Laurentii.

14. Tit. Gai, *al.* s. Susannae.

15. Tit. ss. IV^{or} Coronatorum, *al.* Aemilianae ?

16. Tit. Damasi.

17. Tit. Eusebi.

18. Tit. Chrysogoni.

19. Tit. Cyriaci.

20. Tit. Marcelli.

[Basil. s. Stephani.]

21. Tit. Fasciolae, *al.* ss. Nerei et Achillei.

22. Tit. Priscae.

Ainsi, des vingt-cinq titres paroissiaux que comporta jusque vers la fin du VIII^e siècle l'organisation de l'église romaine, vingt-deux ont eu leur part dans la distribution des stations de Carême : trois seulement ont été laissés de côté pour des motifs qui nous échappent, ceux d'Equitius (Saint-Silvestre *ai Monti*), de Jules et Calliste (Sainte-Marie *in Trastevere*¹), de Praxède. Si l'on considère que, de

1. J'ai à proposer, au sujet de ce titre, une observation qui peut avoir son utilité. D'après la relation officielle du préfet Symmaque, le pape Boniface 1^{er} fut élu le 28 décembre 418 dans « l'église de Théodora » (*Collect. Arellan.* epist. 14) ; au lieu que, selon le *Liber pontificalis*, l'élection eut lieu *in basilica Iuli* (texte adopté par Mommsen, de préférence à *Iuliae*). Duchesne juge ce dernier renseignement erroné : « Boniface, dit-il, ne fut ni élu ni ordonné dans la basilique *Iuliae* ou *Iulii*. » Peut-être cette affirmation

ces vingt-deux titres, le plus récent en date est celui de Sainte-Sabine, dédié seulement, semble-t-il, sous Xyste III (432-440), la préférence évidente qui a porté à lui assigner le premier rang, en tête de toute la série, donne lieu de supposer que le monument avait alors une importance particulière, attirait peut-être davantage les regards par sa nouveauté et l'éclat de sa décoration, ou bien était considéré comme un des centres principaux de vie ascétique et pénitente.

Puis, il y a un autre indice, selon moi, plus significatif encore. Vers la fin de cette suite de *tituli*, au dernier jour liturgique avant la grande semaine, nous trouvons, chose étrange, la station marquée à une église qui n'a jamais figuré parmi les XXV titres primitifs, la basilique de Saint-Étienne au Caelius. On se demande quelle peut avoir été la cause de cette dérogation au système général adopté pour le choix de ces stations. Voici l'explication qui me paraît la plus probable. Cette basilique du Caelius est d'origine plus récente encore que celle de Sainte-Sabine : elle ne doit sa fondation qu'au pape Simplicius (468-483), second successeur de Léon le Grand. Il se pourrait donc que l'organisation définitive de la liturgie quadragésimale fût à peu près contemporaine de ce pontife ; on aurait ainsi tenu à faire une exception en faveur de l'imposant édifice consacré par lui à la mémoire du premier martyr. D'autant plus que sa notice au *Liber pontificalis* attribue expressément à ce pape la répartition du service des trois grandes basiliques de Saint-Pierre, Saint-Paul et Saint-Laurent entre le clergé des différentes paroisses de Rome. Et son souvenir a laissé une trace intéressante dans le plus ancien répertoire qui nous soit parvenu des formules liturgiques de l'église romaine : parmi les messes *Super defunctos* au sacramentaire léonien, il y a une oraison spéciale pour le repos de l'âme du pape Simplicius¹.

est-elle prématurée. On n'a pu déterminer jusqu'ici la situation de l'église de Théodora : qui nous dit qu'elle n'est pas identique à la basilique de Jules ? Et voici une indication topographique ancienne, qui pourrait rendre à priori l'identification vraisemblable. Dans une pièce des archives de S. Maria in Via lata citée par Bosio, il est dit que, sous le pontificat d'Innocent I^{er}, les corps des saints Cyr et Jean reposèrent quelque temps « dans la demeure de la pieuse Théodora au Transtévère », et que cette dame romaine éleva en leur honneur l'église appelée depuis Santa Passera, sur la voie de Porto. (Cf. Armellini, *Chiese di Roma*, édit. 1887, p. 92 et 96). Il est fort possible que ses libéralités aient, vers le même temps, fait attacher son nom à Santa-Maria-in-Trastevere. C'est du moins un fait curieux qu'à deux reprises, dès le IV^e siècle, nous voyons l'un des deux prétendants à la papauté élu ou installé dans cette basilique de l'autre rive du Tibre. Félix II cherche à tenir une réunion, à l'époque de Libère ; ensuite, ce sont les adversaires de Damase qui s'y assemblent pour élire Ursinus.

1. Migne 55. 137 B ; éd. Feltoe, p. 148.

Quoi qu'il en soit, rien ne s'oppose à ce que l'ordonnance actuelle de la liturgie du Carême ait été constituée dès la seconde moitié du V^e siècle ; plusieurs motifs contribuent même à rendre cette conjecture fort plausible ¹.

* *

Ma seconde remarque portera sur les premières traces, à Rome, de cette commémoration de tous les saints martyrs, qui plus tard donna lieu à notre fête de la Toussaint. J'en ai déjà signalé une première dans le Lectionnaire de Würzburg : le *Domi. in nat. sanctorum*, au dimanche qui suit la Pentecôte (n. CXIII). Et, en vérité, il n'est pas impossible qu'il y ait là un essai d'introduction de ce $\tau\omega\nu\ \alpha\gamma\acute{\iota}\omega\nu\ \pi\acute{\alpha}\nu\tau\omega\nu$ observé maintenant encore à pareil jour dans l'église orthodoxe, et connu à Antioche, semble-t-il, dès l'époque de Chrysostome ². Cependant, on pourrait aussi y voir simplement l'équivalent de la rubrique des anciens Capitulaires, à propos de la Dédicace de Sainte-Marie-aux-Martyrs : « Legitur lectio cuius concurrerit hebdomadae, eo quod semper in die dominico celebratur ipsa solemnitas ³. »

Au reste, la date même à laquelle les anciens calendriers marquent cette dédicace, le 13 mai, semble pareillement dénoter l'intention de se conformer à une coutume orientale. Bickell a démontré qu'à Édesse, en 359, la fête mobile de l'Ascension tombant le 13 mai coïncidait avec la date fixe du jour consacré à la mémoire de tous les saints martyrs ⁴. Or, malgré le vocable de Sainte-Marie imposé au Panthéon, il est clair, d'après les formules de la messe du 13 mai au sacramentaire grégorien, que l'objet

1. La station à Saint-Eusèbe, le vendredi où se lit la résurrection de Lazare, ne va point à l'encontre de cette hypothèse. Il est vrai que les premières inscriptions du grand cimetière chrétien voisin de cette église ne paraissent remonter qu'à la seconde moitié du siècle suivant (Grisar, *Geschichte Roms*, I, p. 667). Mais, bien avant cela, il y avait tout auprès une nécropole où étaient creusés les *puticoli* destinés à la sépulture des pauvres gens (Horace, *Serm.* I, 8, 8 sq.). En y enterrant ses défunts, l'Église ne fit que rendre le terrain à sa destination première, dont le souvenir ne semble jamais avoir disparu complètement.

2. Son panégyrique « de tous les saints qui ont souffert le martyre dans l'univers entier » a été prononcé « sept jours à peine après qu'on avait célébré la solennité de la Pentecôte » (Migne, P. Gr. 50, 705).

3. Il est vraisemblable que le motif de cette dérogation à l'usage habituel de Rome en pareil cas doit être cherché dans le fait que la dédicace elle-même fut célébrée un dimanche ; or, durant le pontificat de Boniface IV, le 13 mai tomba une seule fois ce jour-là, en 609. Rien ne s'oppose à ce que telle soit en effet la vraie date : celle que donnent également les Annales de Münster i. Gregoriental, les chroniqueurs Sigebert et Hermann Contract. D'autant plus que, dès 610, l'empereur Phocas, au nom duquel se rattache la transformation du temple, était détrôné et remplacé par Héraclius.

4. *Theolog. Quartalschr.* de Tübingen, XLVIII (1866). p. 467 sq.

principal de cette solennité était d'honorer les martyrs en général : eux seuls y sont mentionnés, à l'exclusion de la Vierge.

D'autre part, nous trouvons déjà très tôt, déjà dans L par exemple, la station du vendredi de Pâques *ad sca. Maria martyra*, ou *ad Martyres*. Il y a là également une coïncidence suggestive : les syriens de l'est célébraient dès avant 411, et continuent à célébrer, leur fête des saints Martyrs à ce même vendredi après Pâques¹.

Ainsi, tout singulier que le fait puisse paraître, les documents liturgiques romains du VII^e siècle présentent à trois dates différentes comme un embryon de la future fête de Tous les saints ; et chacune de ces dates coïncide précisément avec l'usage de l'une de ces grandes églises d'Orient : Edesse, Antioche-Constantinople, la Chaldée.

*
* *

Pour finir, il me faut encore signaler un autre manuscrit de Würzburg qui contient des annotations liturgiques : le livre d'Évangiles en onciale auquel on a donné le nom de s. Kilian (Mp. th. q. 1^a). Malheureusement, elles sont écrites pour la plupart en notes tironiennes. Voici celles qu'un examen rapide, remontant à une vingtaine d'années, m'a permis de déchiffrer.

Matthieu.

6, 19	Lec. euangeliae secundum mat.	
7, 1	L (ege?) ²	
7, 7	L. 7, 11	F (init?)
7, 12	In prima quadragesima.	
8, 1	Lec. sci. euangelie secundum iohannes.	
8, 4	F.	
8, 5	Hic. Lege.	8, 15 F..... depyfanía.
8, 19	leccio sci. euangelie secundum lucan.	
8, 22	finit.	
8, 23	hic lege.	8, 34 finit.
9, 9	Hic lege.	9, 17 finit.
9, 18	hic lege.	9, 26 finit.
9, 27	✠ hic lege.	9, 34 finit.
10, 23	L. ✠	
16, 13	In catedra sci. petri.	16, 19 F. in cated ³ .
17, 9	F ⁴	

1. Nilles, *Kalendarium manuale*, I, 314 ; II, 643.

2. A seste, le premier jour des Rogations, dans le Lectionnaire de Luxeuil.

3. Aussi pour la fête de la Chaire dans *Lux.*

4. Lecture assignée dans *Lux.* au dimanche après la Chaire de s. Pierre.

- 23, 37 ✠ 23, 39 finit in sci. stefani.
 26, 17 cena... i nona.
 26, 31 in parasceue...
 26, 75 fi.
 27, 1 ✠
 27, 15 T... (postquam lectum ad luca?)
 27, 26 f. (In parasceue adtertia?)
 27, 31 T(ransi?) ad ioh.....
 27, 34 T. ad lucan. 27, 36 F.
 27, 37 ✠ ad sext... in par(asceue?)
 27, 45 ✠
 27, 51 Ad nona. 27, 66 F(ini)t inona.

Marc.

- 1, 21 ... diebus illis ingressus dominus ihesus.
 10, 49; 11, 4; 11, 10 ✠

Luc

- 1, 39 hl (hic lege?)¹
 2, 20 F(init) in...
 2, 40 F. in circumcissione².
 2, 42 (Notes tiron.) 2, 52 F.
 3, 2 (Notes tiron.) 3, 18 F.....
 3, 21 ... de epifania.
 3, 23 T(ransi?)
 4, 1 legend. secunda die rogation. ad sexta.
 4, 15 T.
 4, 22 F. 1^a... epifanie.
 5, 15 finit.
 5, 17 ... ✠ 5, 25 F.
 10, 25 (notes tiron.) 10, 37 F³.....
 12, 16 Legenda secunda die rogationis ad sexta⁴. 12, 61 T.
 15, 11 quadragensima..... 15, 32 F... in qua...
 15, 20 prima domineca in quadrag.
 18, 14 F.....
 20, 1 quarta dominica in quadrag..... 20, 19 F.
 23, 4 In parasceue (in madutinum?) 23, 32 (notes tiron.)
 23, 39 L. d. s. 23, 43 F. d. sexta.
 24, 1 prima (pasca?) 24, 13 die prim⁵...
 24, 35 T.

1. Péricope pour la fête gallicane de la Vierge en janvier, et partie de l'évangile de la Saint-Jean, *Lux*.

2. Aussi dans *Lux*.

3. Deuxième dimanche après la Chaire. *Lux*.

4. « Legenda eodem die (II. in Rogationibus) ad sexta » *Lux*.

5. Dans *Lux*, pour le dimanche même de Pâques, désigné expressément comme « primus dies sanctus Paschae ».

24, 53 F(ini)t¹.....

Jean.

1, 32 in epyfania in matutinum incip.

1, 34 T.

3, 1 In r. simboli.....

4, 5 ✠..... 4, 42 F.....

4, 46 ...in... epyfanie. 4, 54 F.

5, 1 ✠.....

6, 5 in epefania.

6, 14 F. in epyfania.....

6, 47 ✠

7, 24 ... qua.

8, 12 III.....

8, 59 F. III... qua.

9, 1 ✠... IIII. i. pascha de ceco.

9, 38 F..... I... pascha.

11, 1 ✠.....

11, 45 F..... pascha².

11, 47 simbol.....

12, 8 F..... simbol³.

18, 37 transi ad lucan.

19, 6 ad tercia in..

19, 19 in sexta...

19, 37 ... T.

20, 1 et 20, 19 (notes tiron.)⁴

Si imparfaites qu'elles soient, ces notes se réfèrent pour sûr à l'usage liturgique gallican, comme il résulte, notamment, de leur comparaison avec le Lectionnaire de Luxeuil publié par Mabillon. La ressemblance s'accuse particulièrement dans le choix des péripécopes pour les Rogations et les derniers jours de la semaine sainte, ainsi que dans le système, adopté de part et d'autre, qui consiste à combiner dans une même lecture des passages détachés de plusieurs évangiles. Ce fait, qui vient s'ajouter à tant d'autres, démontre une fois de plus combien la liturgie gallicane, par suite de l'influence des missionnaires venus de France, s'était propagée dans le sud de l'Allemagne, au cours des VII^e et VIII^e siècles.

J'en signalerai prochainement de nouveaux, bien autrement extraordinaires.

D. G. MORIN

1. Pour la fête de l'Ascension dans *Lur.*

2. Il est remarquable que cet évangile de la résurrection de Lazare vient aussi dans *Lur.* durant la semaine de Pâques, le mercredi.

3. C'est-à-dire pour le dimanche des Palmes, jour auquel avait lieu, en Gaule, la « tradition du symbole. »

4. Ces deux péripécopes également dans *Lur.* pour le jeudi et le « clausum Paschae ».

LE PSEUDO-BÈDE SUR LES PSAUMES, ET L'OPUS SUPER PSALTERIUM DE MAÎTRE MANEGOLD DE LAUTENBACH.

A PLUSIEURS reprises déjà, j'ai eu l'occasion de m'occuper du Commentaire du Pseudo-Bède sur les Psaumes (Migne 93, 479-1098), au cours de ces vingt dernières années, notamment à propos du travail d'un savant américain, J. Douglas Bruce, sur le « Paris Psalter »¹. Le principal résultat de cette première enquête a été de mettre hors de conteste les points suivants :

1^o Les trois portions dont se compose l'*Exegesis in psalmorum librum* ne tiennent ensemble que par suite d'un arrangement postérieur et tout artificiel. Les *Argumenta* sont empruntés, comme l'a fort bien démontré M. Bruce, au commentaire de Théodore de Mopsueste sur les Psaumes, commentaire que pour lors on considérait encore comme perdu, mais que, dès l'année suivante, G. Mercati identifiait avec l'ouvrage inédit du ms. C. 301. Inf. de la bibliothèque Ambrosienne². Les *Explanationes* sont, en grande partie, prises textuellement de Cassiodore. Les uns comme les autres ont été de bonne heure attribués à Bède dans les manuscrits.

2^o Quant au Commentaire proprement dit, on avait émis l'opinion qu'il pouvait être d'Ambroise Autpert. Tout en convenant qu'il y avait quelques probabilités en sa faveur, j'ai signalé tout d'abord une grosse difficulté : le texte commenté par le Pseudo-Bède est le Psautier Gallican, au lieu qu'Autpert se sert habituellement du Psautier Romain. Depuis, j'ai déclaré nettement que la présomption n'était pas fondée, et j'ai promis d'examiner à nouveau la question « dans une prochaine note, à propos du ms. 175 d'Einsiedeln »³. Tout dernièrement enfin, quelqu'un a, de Louvain,

1. *Rev. Bénéd.*, XI (1894), p. 289 sqq.

2. *Atti accad. scien. Torino*, XXXI (1895-6), p. 655-76. Le Commentaire est le même dont Vallarsi, dans son édition de s. Jérôme, avait déjà donné une description et publié quelques fragments (Migne 26, 861) ; il croyait, bien à tort, que l'auteur pouvait être s. Colomban.

3. *Rev. Bénéd.*, XXV (1908), p. 94, note 1.

rappelé sur elle mon attention, en me demandant si je trouvais toujours probable l'attribution à Autpert, ou du moins l'origine gallicane du Commentaire ¹.

*
* *

Le seul manuscrit que j'aie rencontré jusqu'ici de l'*Exegesis in psalm.* est le cod. 175 d'Einsiedeln, du XII^e siècle². Il présente certaines particularités qui le distinguent tout à fait du texte réimprimé dans Migne. Ainsi, on n'y trouve ni les *Argumenta* ni les *Explanationes*, mais seulement le Commentaire proprement dit, à commencer par la préface « Quoniam illo auxiliante... ». Et ce commentaire est complet jusque vers le début du ps. 146 : il n'a point les lacunes nombreuses et considérables que l'éditeur de Cologne dit avoir constatées dans l'exemplaire dont il se servit. Seulement, on remarque un espace blanc, et comme une sorte d'interruption, entre les psaumes 118 et 119 ; puis, à partir de la page 572 du manuscrit, l'écriture change tout à coup, et ce qui suit, jusqu'à la fin du volume (p. 581), est simplement copié d'Haymon, depuis les mots *quia nullum abicit, sed omnibus prouidet necessaria* (Migne 116, 885 D jusque 709 D). L'ouvrage lui-même ne portait à l'origine aucun titre ni nom d'auteur. Une main du XIV^e/_{XV^e} siècle, a écrit sur le feuillet de garde : *Ruthpertus super psalterio* ; mais il ne faut voir là, évidemment, qu'une conjecture sans autorité. Au XVII^e siècle, un autre annotateur, Chr. Hartmann, proteste contre cette attribution, et allègue l'opinion d'Ant. Possevin en faveur de Bède. Puis, à notre époque, quelqu'un a tracé ces mots au crayon : « Bedae ? p. 576 citatur Beda ». En effet, entre *Benedictus deus amen* et *Sciendum quod triplex* (Migne 116, 694 C) notre manuscrit insère BEDA, qui ne se lit pas dans Haymon.

Tout témoignage extrinsèque faisant donc défaut, notre unique ressource consiste à rechercher, dans la teneur même du Commentaire, si quelques traits peuvent nous aider à en déterminer approximativement l'origine.

*
* *

Avant tout, l'auteur doit avoir été un théologien de profession, et un théologien de l'époque qui a précédé immédiatement la scolastique, donc plutôt voisin de la date à laquelle remonte le

1. Lettre du rév. P. Galtier, S. J., 26 mars 1911.

2. Décrit par dom Gabriel Meier, *Catalog. codicum mss... monasterii Einsidlensis*, t. I (1899), p. 140.

manuscrit d'Einsiedeln. Voici quelques passages détachés, qui mettront la chose dans tout son jour ; je cite d'après Migne, t. 93.

Col. 502 B. C., sur la question de savoir s'il y a eu dans le Christ une « résurrection première », c'est-à-dire, une sorte de relèvement après la chute du péché :

Si quis autem a nobis quaerat, an in Christo fuerit resurrectio prima, sciat minime in eo fuisse. Non enim est resurgere nisi cadentis. Christus uero nullo modo cecidit : quia neque actualiter, neque originaliter. Quod actualiter non cecidit, patet ; patet quoque, quod nec originaliter. Soli namque illi casum originalis peccati patiuntur, qui per poenam ipsius originalis peccati, id est, per concupiscentiam generantur ; Christus uero per concupiscentiam generatus non est, quia sine carnali delectatione de Spiritu sancto conceptus est. Christus ergo originalis peccati sane expers dicendus est. Dicunt tamen quidam, carnem Christi casum originalem quodam modo attigisse, materialiter scilicet, non personaliter : omnis enim caro in Adam casum communiter pertulit. At tamen illa caro, quae Verbo adiuncta est, licet casum attigerit quantum ad materiam, quia de peccati carne nata est, tamen quantum ad personam Christi casus omnis expers iudicanda est. Et hi tales immunitatem a peccato primam resurrectionem in Christo dicunt accipiendam esse ; prima uero sententia probatior est.

Col. 508 B-D., sur les différentes sortes de mensonges, et leur degré de culpabilité :

Sciendum tamen duo esse mendacia, quae licet a culpa penitus libera non sint, paruam tunc culpam habent. Quorum alterum fit causa iocandi, ut quando alicui puero dicimus de magistro eius absente « Magister uenit », ut eum perterreficiamus. Alterum uero est officiale¹, id est, fit causa beneuolentiae, ut si illum, quem alius assequitur districto gladio, cum eum sciamus latitare, negabimus eum uidisse, uolentes eum liberare. Quod licet bonum uideatur, tamen peccatum est, quia mendacium est... Volunt quidam claudere inter mendacia illa, in quibus est duplex uoluntas : ut si quis alicui sibi gladium committenti promitteret se reddere ei, quam cito reposceret ; postea uero illi poscenti gladium ad hoc, ut uel se uel alium interficeret, se reddere denegaret, ut illius furorem compesceret. Hic duplex uoluntas esset, quia priore uoluntate manente alia accessisset ; nec esset dicendum hoc mendacium, quia non hic quod promissum fuisset negaretur, etc.

1. Je ne vois pas signalée dans Du Cange cette acception théologique du mot *officialis*, d'où nous est venue l'expression française actuelle de « mensonge officieux » — le peuple dit encore en Belgique « officiel ».

Col. 681 A. B., au sujet du purgatoire (*purgatorius ignis*), il fait sienne cette affirmation de s. Augustin, que les supplices qu'on y endure surpassent en rigueur tous les tourments infligés aux mal-faiteurs et aux saints martyrs. Il admet d'ailleurs que certaines personnes vont directement au ciel après la mort, cette mort même et les autres peines de la vie ayant suffi à expier leurs légères imperfections. Car les âmes même les plus parfaites « ont besoin du lavement des pieds, c'est-à-dire, de la rémission des péchés véniels » (608 A ; cf. 690 B).

Nous trouvons, col. 613 C., une distinction entre le *sacramentum* et la *res sacramenti*, mais pas tout à fait dans le sens où l'entendent les théologiens postérieurs :

Nunc autem in sacramento olei et chrismatis ungimur, per quod sacramentum quiddam mirum et ineffabile, quod in fine futuri sumus, significatur, quod omni intentione desiderare debemus : et ideo nunc in sacramento suspiremus, ingemamus, ut tandem in re sacramenti gaudeamus.

Ailleurs, l'auteur signale cette singulière opinion d'après laquelle la rechute dans le mal, après le baptême, entraînerait la reviviscence de tous les péchés pardonnés, y compris le péché originel (912 D) :

Unde constat quod si filius quilibet imitator fuerit paternae iniquitatis, ipsa etiam peccata patrum super eum redundabunt, quod quidam de originalibus post baptismum quoque dicunt. Aiunt enim quod et originalia et actualia praecedentia taliter in baptisate remunerantur, si quae ibi promittuntur seruantur : si autem aliquis ibi sola tantum uerba dedit, et ad uomitum relabatur, reus erit eorum quae remissa fuerant.

Relativement au sacrifice eucharistique, j'ai été frappé de cette sentence qui revient à plusieurs reprises, par ex. 672 D. 722 D. dans Migne, puis p. 455 et 464 du manuscrit ¹, et au moins deux fois auparavant :

Non est ueri sacrificii locus extra catholicam ecclesiam.

De cette autre également, où s'accuse déjà une nuance de dévotion presque moderne envers le sacrement, et le regret des profanations dont il est l'objet de la part des prêtres indignes (610 D) :

Circumdabo altare tuum : id est, amplexabor et attingam modo per spem, tandem autem in re illam eminentiam tuam, aeternitatem scilicet, impassibilitatem, in qua tu sacerdos immortalis cotidie offers te dulcem hostiam deo patri pro nobis... Ad illud

1. Sur les psaumes 95 et 98, dont le commentaire fait défaut dans Migne.

altare nullus pertinget nisi lotis manibus, id est mundis operibus, etsi hoc praesens altare multi non lotis manibus, sed immundi amplectentur.

Voici quelques autres traits, qui pareillement semblent trahir une époque plutôt assez basse :

607 A. B : *Statuit* ipse dominus *legem*, id est, statoriam, non horariam, fecit *ei* legem *in uia*, quam ille sponte sua *elegit*, ne impune peccaret. Non enim decet milites domini esse horarios. Accipitur autem uia hic aut regula christianitatis large, aut etiam quaelibet strictior *infra ipsam*, ut MONASTICA VEL EREMITICA VITA, uel aliquid tale.

621 D : Debemus accipere hic saluatos a Christo, apostolos tantum et proximos successores eorum IN PRIMITIVA ECCLESIA... Tu domine pater, qui proteges saluatos IN PRIMITIVA ECCLESIA...

650 A : Qui enim in membris Christi oculus est, non illum debet contemnere, qui est pes ; sed ille debet huic ambulare, et iste illi praeuidere, VELUTI FIT IN BONORUM COENOBII MONACHORUM.

947 A : Principes accepit hic sanctos apostolos et alios constitutores ecclesiae, qui etsi pauperes et piscatores fuissent, PRIMATUM tamen SUPER OMNES PRINCIPES SAECULI OBTINENT, quod res ipsa docet. Quisquis enim Romam christianorum tendit, magis gaudet habere memoriam Petri piscatoris, quam cures uisere palatium Neronis imperatoris ¹.

A la même catégorie se rattachent de fréquentes allusions à certaines légendes, à certains usages et textes liturgiques, particulièrement populaires au moyen âge :

490 D : Est quoque Christus uere uisu desiderabilis, cuius conspectu reficiuntur angeli, et de quo dicitur : *Cuius uultum desiderat uniuersa terra* ², et *Speciosus forma prae filiis hominum*.

569 C : Qui enim dixit, *Venio Romam iterum crucifigi* ³, sicut crucifixus est in Petro, ita lapidatus est in Stephano, et in ceteris similiter.

613 C : Dominus animam meam, quae prius in tenebris infidelitatis fuit, illuminauit per notitiam fidei datam mihi, et in prima unctione olei, quando Satanae et pompis eius abrenuntiaui, et in secunda unctione chrismatis, quando nominis eius manifeste professor fui.

614 A : Sciendum autem quod illa unctio, quae per manuum

1. On désignait ainsi, au moyen âge, le « Circus Gai et Neronis » près de la basilique Vaticane.

2. Antienne des premières vêpres de Noël, inspirée de 2 Paral. 9, 23.

3. Ambros. *Serm. contra Auent.* n. 13 (Migne 16, 1053 B) ; *De exoid. urbis Hieros.* III, 2 (ibid. 15, 2171 B).

impositionem ab episcopis fit ¹, quasi alia a duabus praedictis, et uulgo confirmatio dicitur, eadem est cum secunda; propter arrogantiam tamen non concessa est singulis sacerdotibus, sicut et multa alia.

685 D : Fluant lacrimae, fiant litaniae...

610 D : Potest etiam dici ad eam similitudinem, quod sacerdotes et levitae solent altare circumdare palliis et uariis ornamentis iuxta illud : *Circumdare, Sion leuitae, altare domino, et induite uestimentis albis*, etc ².

Ms. d'Einsiedeln, p. 469, sur le Ps. 98 : Cum dicitur, *Crucem tuam adoramus domine* ³, scire debemus quia adorari large, id est, pro uenerari accipitur.

*
* *

Théologien, liturgiste, et très probablement prêtre, notre commentateur est de plus un grammairien féru d'étymologies. Il allègue volontiers la « regula grammaticorum » (599 C), et répète, à la suite d'Isidore, que *altare* vient de *alta ara* (610 D). Il sait aussi que « scobs, scobis, ferrum est, quo pistoria uasa purgantur » (890 C).

Fréquentes sont chez lui les citations d'auteurs chrétiens : Ambroise, Jérôme, Augustin, Grégoire, Cassiodore, Boèce ⁴. Mais il connaît presque aussi bien les écrivains profanes : Horace (541 D. 543 C. 601 D), Salluste (603 A), Macrobe (519 A. 966 C), par exemple ⁵. Ceux-là, chacun par leur nom ; ailleurs (655 D), c'est Lucain, *De bello civili* I, 323, dont il reproduit un vers, en l'introduisant simplement par « ut illud ». Col. 540 D, il cite par deux fois un « liber », sans préciser davantage : il semble que c'était une sorte de glose sur les Psaumes.

Un autre passage, col. 909 D, mérite d'attirer spécialement l'attention ; l'auteur y mentionne en ces termes l'explication qu'il

1. Le mot *fit*, qui manque ici dans Migne, se lit dans le ms. d'Einsiedeln. — Il est curieux de constater, jusque si bas dans le moyen âge, cet écho énergique des protestations déjà anciennes contre l'accaparement par les évêques de certaines prérogatives jadis communes aux prêtres de tout rang.

2. Rite final de la consécration d'un autel au Pontifical Romain.

3. Antienne du Vendredi saint, pour l'adoration de la croix.

4. Arnobe le Jeune et Bède sont pareillement cités ; mais le second, comme je l'ai dit, seulement dans le ms. d'Einsiedeln, en tête d'un hors-d'œuvre sur les mauvaises pensées, qui fait aussi partie du commentaire d'Haymon. Quant à Arnobe, son *Exposition du Psautier* est bien mentionnée dans l'imprimé (930 D. 931 A.), mais seulement dans l'*Explanatio* en tête du ps. 83 ; elle n'en est pas moins intéressante en soi, et j'aurais dû lui donner place dans la liste des écrivains qui ont connu et utilisé Arnobe (*Rev. Bénéd.*, n° d'avril dernier, p. 161).

5. Cf. aussi la mention de Diogène le Cynique, 543 D.

avait donnée quelque part du Cantique des cantiques 4, 2 (ou 6, 5) :

De his fetis in Canticis canticorum dictum est : *Dentes tui sicut greges detonsarum ascendentium de lauacro, quae omnes pariunt gemellos, et non est sterilis in eis, QUOD IAM ALIBI EXPOSUIMUS.*

Cassiodore cite également ce passage du Cantique, à propos du même psaume 77, mais d'après une autre version. Celle que nous avons ici diffère à la fois, et de la Vulgate, et des anciens textes donnés par Sabatier ¹.

En dépit de ses accointances avec la littérature classique, il se permet d'employer assez souvent des expressions fort peu élégantes, et plutôt barbares, telles que *durabilitas* (1005 D), *deuocabilis*, *historialis*, *horarius* (607 B), *aequipollenter*, *aeternaliter* (souvent), *indilate* (1049 A, et ms. d'Einsiedeln p. 549, les deux fois comme explication de *nunc*), *aggratulari*, *diuersificare*, *impulverari* (617 C), *psalmizare* (617 C), *uictimare* (644 B. 936 A), *dehominare se* (perdre sa qualité d'homme, 649 D), *se pauperare* (902 A). Et la tournure de ses phrases, son rythme surtout, n'ont rien qui rappelle la correction relative et l'élégante facilité des écrivains du XII^e siècle un peu avancé.

D'autre part, plusieurs traits dénotent en lui, décidément, un contemporain de la querelle des investitures, ce passage par exemple, col. 612 A :

Munus a manu est, quando pecunia pro aliquo illicito datur : QUOD MALI EPISCOPI FACIUNT, QUI DANT IN CURIA NUMMUM, ET ACCIPIUNT CONFUSIONIS BACULUM. Munus uero ab officio est, quando aliquod corporale seruitium pro spirituali gloria exigitur aut exhibetur : quod IN CAPELLANIS CURIAE manifestum est.

Dans deux autres endroits encore manuscrits (sur le ps. 100, p. 467 du cod. Einsied. ; sur le ps. 126, p. 547), l'auteur admoneste sévèrement les évêques de son temps, et leur reproche de s'entourer habituellement de vauriens.

Pour ce qui est de sa nationalité, tout porte à croire qu'il était de quelqu'un des pays situés en deçà des Alpes. Il suit, en effet, le Psautier Gallican, de préférence au Romain, « dont font usage la plupart des Italiens » (481 B) ; et, entre les saints évêques successeurs des apôtres, c'est vers les Martin et les Hilaire que se porte d'abord comme naturellement sa pensée (723 D) :

1. Mon confrère dom A. Wilmart, après l'avoir examinée avec la compétence qui lui est particulière, la croit dépendante de s. Augustin, *Enarr. in ps. LXXVII*, et de la Vulgate, avec quelques inversions et assimilations imputables à l'auteur même de l'*Eregeis*.

Filii, non carne, sed fide *nati sunt tibi*, ut MARTINUS, HILARIUS et similes, qui suppleant locum sanctorum apostolorum, qui fuerunt patres praecipue aliis in fide generatis... Et ideo filii isti *memores erunt*, non *nominis* sui, sed *tui*, id est, generabunt filios multos, non in suo nomine, sed in tuo : quia non MARTINIANI, non HILARIANI dicuntur, sed Christiani.

Il est intéressant de constater que, à propos du *familiae gentium* du ps. 21, les premiers noms de peuples qui se présentent sous sa plume sont ceux des Scots et des Bretons (598 B) :

Familias autem accipit pro diuersis nationibus, ut sunt Scotti, Britanni et ceteri.

Je ne pense pas, cependant, qu'on puisse en déduire grand' chose, relativement à sa patrie d'origine : rien, dans l'ensemble du Commentaire, n'invite à chercher l'auteur parmi les « insulaires ».

*
* *

Il pourra paraître téméraire d'essayer, à l'aide des quelques traits alignés ci-dessus, de mettre un nom sur ce Commentaire, si dépourvu pour le reste de toute attestation extrinsèque. Cependant, j'ai certains soupçons, que je me permettrai d'exposer ici, en laissant au lecteur le soin d'en apprécier la valeur.

On a vu que l'auteur a vécu, vraisemblablement, à l'époque de la lutte entre le sacerdoce et l'empire, aux environs de l'an 1100. Or, parmi les écrivains de ce temps-là qui ont pris le plus franchement parti pour la réforme du clergé, il en est un qui a nom Manegold de Lautenbach, et dont la vie (vers 1060-1103) s'est écoulée, partie en France et en Alsace, partie en Bavière. Il fut, pour son temps, un homme d'un rare savoir, qui exerça une influence intellectuelle considérable dans les différents milieux où il séjourna ; et c'est à juste titre que, de nos jours, l'attention sympathique des érudits s'est reportée sur lui. Ce qui nous reste de ses œuvres se trouve dans Migne 155, 149-176 et dans les *Monum. Germ. in-4°*, *Libelli de Lite* I, 303-430.

Or, ce qu'il y a pour nous de particulièrement intéressant, c'est que l'auteur du *De scriptoribus ecclesiasticis* publié par Pez sous le nom d'Anonyme de Melk¹, dans le chapitre 105 consacré au « prêtre Manegold », dit formellement que celui-ci avait composé, entre autres choses, un ouvrage extrêmement remarquable sur le Psautier :

1. Meilleure édition par Max Ettlinger (Karlsruhe, 1896).

Manegoldus presbyter... scribit quoque SUPER PSALTERIUM opus prestantissimnm super topazium et aurum obrizum preciosum.

Ce qui m'incline à croire que le Commentaire du Pseudo-Bède pourrait être, en réalité, celui de Manegold, c'est surtout la singulière ressemblance qu'il y a de part et d'autre, au point de vue des citations d'auteurs classiques.

Le Pseudo-Bède cite Macrobe à deux reprises ; tout le début du livre de Manegold contre Wolfelm a trait précisément au *De somnio Scipionis* de Macrobe (Migne, col. 149 A. 153 C. D. 154 C. D. 155 C).

Le Pseudo-Bède mentionne au moins trois passages d'Horace ; Manegold, dès le début de son livre à Gebhard de Salzburg (MG. p. 311, l. 31-33), allègue trois vers de l'*Art poétique*.

Le Pseudo-Bède connaît aussi Salluste ; l'auteur du *Bellum Catilinae* et du *Bellum Iugurthinum* est pour Manegold l'« hystoricus » par excellence (ibid. p. 312, 5 ; 365, 34).

Nous avons rencontré chez le Pseudo-Bède un vers de Lucaïn ; Manegold en cite un autre (ibid. 313, 13), en observant finement que l'auteur de la *Pharsale* est « moins un poète raconteur de fables, qu'un historien véridique ».

Enfin, Boèce est l'un des auteurs familiers du Pseudo-Bède (Migne 93, 519 A et 656 B) ; la lettre d'envoi du *Liber ad Gebhardum* contient pareillement (p. 312, 42 — p. 313, 22) un long extrait du *De institutione arithmetica* de « Boecius, rethor egregius ».

Rien, assurément, dans ce qui nous reste de Manegold, ne détonne avec le langage et le rythme du commentateur des Psaumes : c'est bien à peu près le même genre d'écrire, avec les mêmes qualités, les mêmes imperfections.

*
* *

Si le Commentaire faussement attribué à Bède était réellement l'œuvre de Manegold de Lautenbach, il y aurait quelques conséquences intéressantes à en déduire, relativement à la biographie du personnage et à ses œuvres.

D'abord, il se peut que l'ouvrage sur le Psautier dont parle l'« Anonyme de Melk » soit identique à celui que Montfaucon décrit ainsi, comme faisant partie de la bibliothèque de Saint-Allyre de Clermont¹ :

Monigaldi Teutonicorum Doctoris Glossarium super Psal.
secundum Augustinum, cui praemittitur Prologus ualde prolixus.
1 vol. in-4°.

1. *Biblioth. bibl. mss.* 1264 D.

La préface de notre *Exegesis* est, elle aussi, de longueur raisonnable, et le contenu du livre entier est largement inspiré d'Augustin. Pour le moment, je ne vois aucune raison sérieuse de distinguer, comme l'ont fait les auteurs de l'*Histoire littéraire*, les Gloses sur les Psaumes d'avec le Commentaire ¹.

Ensuite, il y aura désormais un argument de plus à faire valoir en faveur de l'identité de Manegold de Lautenbach avec ce « maître Manegold », si célèbre en France dans la seconde moitié du XI^e siècle : car Giesebrecht, qui a, dans un mémoire retentissant ², soutenu la distinction des deux personnages, attribuait au second l'ouvrage sur le Psautier, de même que les autres traités exégétiques ; or, notre Commentaire, s'il est de Manegold, appartient sûrement à l'auteur des livres *Contra Wolfelmum* et *ad Gebehardum*, c'est-à-dire à Manegold de Lautenbach. J'ai vu avec plaisir, dernièrement, J. A. Endrés revenir à la thèse de l'identité ³, et Holder-Egger y donner aussitôt des deux mains son adhésion ⁴. Encore un exemple à ajouter à la liste des personnages que les critiques, à la moindre apparence de données difficiles à concilier, ont ainsi arbitrairement découpés en deux, trois ou même quatre individus différents. Qu'il suffise de rappeler ici le sort infligé à Arnobe le Jeune et à Amalaire.

Enfin, aux deux autres travaux exégétiques mentionnés par l'Anonyme de Melk dans sa notice sur Manegold, les *clausulae paginales* sur Isaïe et les Gloses sur s. Matthieu, il faudra ajouter, d'après l'*Exegesis* du Ps. 77, soit un Commentaire sur le Cantique des cantiques, soit du moins quelque autre ouvrage jusqu'ici inconnu, dans lequel il a donné l'explication des versets 4, 2 ou 6, 5 de ce livre de la Bible ⁵.

D. G. MORIN

1. Je me demande pourtant si le livre des Gloses ne serait pas ce *Liber* qui est cité d'une façon si étrange dans l'*Exegesis* sur le Ps. 9, col. 540 D. Malheureusement, tous mes efforts pour savoir ce qu'est devenu le ms. de Saint-Allyre sont demeurés inutiles.

2. *Ueber Magister Manegold von Lautenbach*, dans les *Sitzb.* de l'Académie de Munich, 1868, II, p. 297-330. L'opinion de Giesebrecht a fait loi jusqu'à ces dernières années : N. Paulus l'a vulgarisée dans une série d'articles publiés par la *Revue catholique d'Alsace* en 1886. Plus récemment encore, C. Mirbt l'a adoptée dans la *Realencyklopädie f. protest. Theologie*, t. XII (1903), p. 189 sq.

3. *Manegold von Lautenbach* « modernorum magister magistrorum », dans le *Histor. Jahrbuch*, XXV (1904), p. 168-176.

4. *Neues Archiv. f. ä. d. Gesch.*, XXX (1905), p. 206.

5. Au moment même où j'achevais de rédiger la présente note, le Dr. Paul Lehmann a appelé mon attention sur plusieurs manuscrits de Manegold, signalés récemment par Manitius dans le *Neues Archiv*, XXXII (1907), p. 692 : « Manegaudus super omnes psalmos » Limoges, XII^e s. ; « Expositio epistolarum secundum Manegaldum » Crémone, 1201 ; « Glosae super Platonem iuxta magistrum Manegaldum » Peterborough, XIV^e s.

LE PSAUTIER DE LA REINE N. XI.

SA PROVENANCE ET SA DATE.

J E ne saurais dire si un auteur plus ancien que Tommasi a fait mention ou s'est servi du célèbre Psautier de la Reine n. 11. Le fait est qu'il avait appartenu aux Petau, dont le nom se lit au bas de la première page, et les connaisseurs ne manquaient pas en France à l'époque d'Henri IV et de Louis XIII. C'est en 1683 que le futur cardinal publia la collection des cantiques et des hymnes qui fait suite aux psaumes¹. Depuis lors on n'a guère cessé de s'occuper de ce volume, soit pour l'intérêt spécial de l'une ou de l'autre de ses parties, soit simplement pour la beauté de l'écriture ; car, quelque date qu'on lui assigne, on ne peut nier qu'il ne soit un des chefs-d'œuvre de l'art calligraphique. Cependant les opinions les plus diverses ont été émises quant à son âge, comme j'aurai à le rappeler ; et concernant son origine, certains érudits paraissent même avoir oublié qu'il a fait partie du cabinet des Petau. Voici, par exemple, ce qu'on peut lire dans une dissertation sur l'ancien hymnaire bénédictin qui a fait naguère quelque bruit : « Das älteste uns erhaltene Hymnar... stammt aus dem Schlusse des 8 oder Anfang des 9 Jahrhunderts; seine Provenienz irgendwie zu bestimmen, dafür fehlen leider alle Anhaltspunkte² » ; et pareillement, dans le recueil d'hymnes anciennes du même auteur, cette formule qui revient jusqu'à satiété, toutes les fois que le *Reginensis* entre en ligne : « ms. incertae originis saec. 8/9³ ». D'autres, tout à l'inverse, s'attachant aux indications d'Ehrensberger, insistent beaucoup, pour les besoins de telle ou telle thèse particulière, sur

1. Sous le nom de Ios. Carus : *Psalterium iuxta duplicem editionem quam Romanam dicunt et Gallicam una cum Canticis ex duplici item editione et Hymnarium atque Orationale*, Romae ; voir *Ad lectorem*, p. vi.

2. CL. BLUME, *Der Cursus s. Benedicti Nursini und die liturgischen Hymnen des 6.-9. Jahrhunderts*, 1908, p. 48 ; — c'est l'auteur qui souligne.

3. *Analecta hymnica Medii Aevi*, vol. LI : *Die Hymnen des Thesaurus Hymnologicus H. A. Daniels*, I, 1908, p. xvi, 4. 8, 11 etc. ; et de même dans le travail précédemment cité, p. 110, 114, 117 etc. Pareillement, quant à la date (saec. 8/9), G. M. DREVES, *Analecta hymnica*, vol. L : *Hymnographi latini, Lateinische Hymnendichter des Mittelalters*, zw. Folge, 1907, p. 10.

l'antiquité du *codex* ; et il n'est pas jusqu'à une assertion peu considérée de Swainson, donnant Fleury pour lieu de provenance ¹, qui ne reparaisse de nos jours, de temps à autre. On voit l'écart ! J'espère montrer que l'examen du manuscrit, sans amener à des déterminations absolument précises, autorise des conclusions plus satisfaisantes que celles qui ont cours. Je dois d'ailleurs avouer dès ici que, sur un point important, je ne ferai que porter en due forme à la connaissance du public une heureuse remarque du savant M. Edmund Bishop, à peine ébruitée depuis tantôt quinze ans ², et que pour tout le reste M. Bishop m'a encore permis avec une grande bonté de demander à ses propres notes un supplément d'information ; on accordera, je pense, que notre rencontre, totalement fortuite, au sujet du rapprochement qui s'impose entre le Psautier de la Reine et le *Missale Francorum*, nous donnait le droit de comparer et, pour ainsi dire, de confronter nos observations, pour plus de certitude ³.

*
* * *

Il sera avantageux de subordonner l'enquête, qui doit être pour une grande part paléographique, à une description minutieuse du volume. La disposition extérieure de ses parties est en effet intimement liée à la qualité de l'écriture ; bien plus, l'intelligence même du recueil tel qu'il s'offre aux regards et la compréhension de son

1. *The Nicene and Apostles Creeds*, 1875, p. 345. Swainson renvoie à MABILLON. *De Liturgia Gallicana*, Praef. n. XII (cf. *P. L.*, LXXII, 109 s.) ; Mabillon, en fait, ne s'occupe que des trois sacramentaires gallicans, que venait d'éditer Tommasi, et il est entendu depuis longtemps que cette thèse est imaginaire.

2. Cf. [P. FR. EHRLE] *Picturae ornamenta complura scripturae specimina codicis Vaticani 3867 qui codex Vergilii Romanus audit phototypice expressa* consilio et operam curatorum Bibliothecae Vaticanae (*Codices e Vaticanis selecti phototypice expressi...*, vol. II), Romae, Danesi, 1902 : Praef. p. III, col. 1, et n. 2. — C'est à savoir une simple allusion à propos des capitales d'imitation, avec cette référence : « complura de hoc codice — le *Reginensis* n. 11 — nos docuit humanissime Edmundus Bishop v. cl. ». Le Dr. LEHMANN (à moins que ce n'ait été Traube lui-même) enregistra, sans plus de détails, l'indication du P. Ehrle, en inscrivant le *Reginensis* dans sa liste des manuscrits onciaux (cf. TRAUBE. *Vorlesungen und Abhandlungen*, I, 1909. p. 236 : n. 287) ; et à son tour. D. G. MORIN signala brièvement le fait, avec cette remarque : « c'est le Dr. Lehmann qui a attiré mon attention sur ce précieux renseignement, lequel semble avoir échappé jusqu'ici à ceux qu'il aurait dû intéresser davantage » (cf. *Rev. Bénédictine*, XXVI, 1909. p. 464).

3. C'est trop peu dire encore pour marquer la part que M. Bishop a bien voulu prendre à ce travail dont je lui ai soumis à plusieurs reprises les conclusions quant à la provenance et à la date. Sur ces points essentiels, j'ai eu la garantie de son jugement éclairé et je ne pouvais trouver meilleure aide ; sauf des détails sans importance, je suis sûr d'avance qu'il ratifiera ma thèse. Mais je dois avouer, pour limiter les responsabilités, que l'enquête littéraire sur le psautier et ses accessoires a été introduite après coup, à l'insu de mon éminent correspondant.

être historique — ou, si l'on préfère, la connaissance de ses antécédents — tiennent à la connexion de ces deux ordres de faits, arrangement matériel et diversité graphique. En outre, les données littéraires qui seront recueillies chemin faisant ne nuiront pas, il s'en faut, à la solution que nous poursuivons, et les détails bibliographiques connexes indiqueront approximativement ce qui reste encore à faire pour une utilisation vraiment scientifique de ce Psautier. Qu'on m'excuse de disséquer d'une manière aussi impitoyable un aussi beau manuscrit ! Il serait assurément plus agréable d'en produire des facsimilés.

Le début, *fol.* 1^r-19^r, est rempli par l'importante lettre de saint Jérôme aux Goths Sunja (Sunnias) et Frithila (Fretela) sur les différences des versions grecques du Psautier en regard de l'*hebraica veritas*¹; et je ne crois pas que le texte du *Reginensis* ait été encore interrogé, si ce n'est par Vallarsi pour trois ou quatre passages²; souhaitons que le Dr. Ilberg lui donne une place parmi les témoins de cette lettre, et nous fournisse en même temps le moyen de déterminer à quelle ancienne collection des lettres il doit être rattaché³.

1. *Ep.* CVI (*P. L.*, XXII, 837-867, et cf. LXXVI s., et 1254-64). MARTIANY (S. Hieronymi *Operum tom.* II, 1699, *Epistolae criticae*, 625-663) essaie d'établir que cette lettre est de 405 (cf. *P. L.*, ib., 1257), et VALLARSI qu'elle est de 403 (d'où la place et le chiffre qu'il lui a attribués). Le Dr. GRUETZMACHER déclare un peu trop absolument : « Für die Ansetzung des Briefes fehlt uns jeder sichere Anhalt », puisqu'il conclut lui-même (contre Mülhau, qui voudrait retenir la date de Martianay) : « Wir möchten den Brief am liebsten den ersten Jahren seines bethlemitischen Aufenthaltes zuweisen », soit après 386 (cf. *Hieronymus* I, 1901, p. 85, et cf. ib., p. 100, et III, 1908, p. 221 ss., où excellent commentaire). Je voudrais préciser davantage. Les dates des travaux de s. Jérôme sur le Psautier ne sont pas tout à fait certaines; cependant on peut admettre comme approximativement exactes, avec S. BERGZE (*Les Préfaces jointes aux livres de la Bible dans les manuscrits de la Vulgate*, 1904, p. 16 et 18) : 383 ou 384 pour le Psautier « romain », 389 ou 390 pour le Psautier « gallican », 390 ou 391 pour le Psautier hébraïque. Or : 1° la lettre aux Goths est certainement antérieure au Psautier hébraïque (ainsi, très justement GRUETZMACHER III, 221, n. 2); 2° elle se rapporte directement au Psautier « gallican » (cf. n. 2, *P. L.*, 838), et il est assez étrange que la tradition ecclésiastique l'ait au contraire associée au Psautier hébraïque, sous prétexte que les difficultés du grec sont tranchées par un appel au texte original; 3° elle se réfère une fois au Psautier « romain » comme déjà ancien (« nos emendantes olim Psalterium », n. 12, *P. L.*, 843). Les deux premières données ne laissent qu'une marge très étroite : saint Jérôme venait de publier sa deuxième correction et était à la veille d'entreprendre sa traduction nouvelle. La lettre aux Goths doit être datée *ca.* 390.

2. Cf. *P. L.*, ib., 850 f, 851 a, 852 h, 848 c.

3. On voit ici l'inconvénient des collections chronologiques des temps modernes; non seulement elles brisent la tradition littéraire positive, mais elles sont souvent aussi mensongères; et alors à quoi répondent-elles, et quel cas en faut-il faire ? Il est fort regrettable que l'Académie de Vienne n'ait pas réagi résolument contre cette routine. Vallarsi n'avait-il pas changé la distribution de Martianay, et celui-ci celle d'Erasmus ? Personne n'eût trouvé mauvais que le Dr. Ilberg proposât un ordre définitif, celui des collections anciennes, seul admissible au point de vue de l'histoire littéraire, et seul à

Toutes ces pages, d'un grand format ¹, — elles comptent une trentaine de lignes —, sont écrites en lettres onciales, sauf le titre et les rubriques, distingués par des capitales. Comment traduire l'impression que produit au premier coup d'œil cette admirable exécution, si ce n'est en disant qu'elle est une calligraphie des plus soignées, mais non moins évidemment une écriture artificielle, imitée dans une certaine mesure des modèles anciens ? On se pose, sans attendre plus, l'inévitable question, la même question que les paléographes se sont posée — tant qu'un argument d'un autre ordre n'est pas venu mettre fin au débat —, ou se posent encore, au sujet des manuscrits du même type : l'*Amiatinus* de la Vulgate, le Psautier de St-Augustin de Cantorbéry (Br. Mus., Cotton. Vespasian. A. I), les Évangiles d'Atton (Br. Mus., Add. 5463), par exemple ² ; c'est à savoir, une facture si parfaite est-elle explicable en un milieu grossier et à une époque barbare comme le VII^e et le VIII^e siècle ? ne vaut-il pas mieux, ou faire remonter ces œuvres d'art au VI^e siècle, si le cas le permet, ou mieux encore les retarder jusqu'au temps de la renaissance carolingienne ? Et présentement, comment croire que des pages aussi régulières que celles du Psautier de la Reine, à n'en juger que par le commencement, ont été composées vers le milieu du VIII^e siècle, comme l'ont prétendu les premiers savants qui ont examiné le volume, Tommasi et Vezzosi ³ ?

Les pages suivantes donnent mieux encore la physionomie du manuscrit, et permettent de saisir le problème dans toute sa réalité. Au *verso* du fol. 19 nous lisons la préface de saint Jérôme à sa seconde révision du psautier, c'est-à-dire au psautier qu'on appelle gallican ⁴ ; mais aussitôt, avec le *recto* du fol. 20 commence la préface

l'abri des fluctuations de la critique historique. Nous aurons donc dans le cas présent, sous le n. CVI, une lettre qui devrait être placée en tête de la troisième classe ! Il est possible d'ailleurs — c'est un point que je n'ai pu vérifier — que la lettre aux Goths n'ait été conservée que par la voie des exemplaires du Psautier hébraïque (cf. S. BERGER, mémoire cité, p. 41, n. 71, où cinq manuscrits seulement sont indiqués ; on doublerait aisément sa liste, qui omet en particulier le *Reginensis*).

1. Mesure exacte 310 x 230 (312 x 235).

2. Qu'on me permette de citer encore, bien que le « canon » en soit différent, le St. Augustin écrit sur papyrus, Paris 11641 et Genève m. I. 16 (cf. *Rev. Benedictine*, XXVIII, 1911, 231).

3. On pourra voir un fac-similé de la main onciale du *Reginensis* dans G. M. DREVES, *Aurelius Ambrosius, der Vater des Kirchengesangs*, 1893 (après p. 142 (= fol. 233)).

4. *Praefatio Eusebi Hieronimi. Psalterium Romae dudum etc.*: P. L., XXIX, 117-120 (cf. MARTIANAY I. 1693, 1222). Voir aussi TOMMASI, *Opera*, II, 1747, Praefationes n. V, p. XXXII s. S. BERGER, mémoire cité, p. 41, n. 68, indique un assez grand nombre de manuscrits — bibles complètes ou psautiers — qui contiennent cette préface ; c'est sans doute par erreur que l'*Amiatinus* a été compris parmi les témoins.

au troisième psautier de S. Jérôme, ou psautier hébraïque ¹; suivent (fol. 21^v-212^r) les cent cinquante psaumes dans l'une et l'autre version, disposés parallèlement jusqu'à la fin ², la page de droite (*recto*) répondant à la page de gauche (*verso* du feuillet précédent). Nous avons là un psautier « double », l'exemplaire le plus ancien, et sans doute aussi le plus parfait de l'espèce. Il a été rédigé en effet de telle manière que les lettres capitales fussent réservées à la partie de gauche, celle du psautier gallican, et les lettres onciales à la partie de droite, celle du psautier hébraïque, et à telle fin que le parallélisme fût sensible à l'œil du premier coup, grâce à cet artifice. Ouvrons le manuscrit au hasard. L'effet produit est inoubliable, — voulu par un artiste confiant dans les ressources de son talent : d'un côté, une splendide capitale, droite et ferme, reprise des anciens caractères « rustiques », et de l'autre, élaborée sans le moindre doute par la même main ³, l'onciale déjà considérée, arrondie juste assez pour ne trancher pas trop sur la page d'en face ⁴.

Encore une fois, quelle date assigner à cette calligraphie ? — La revue des opinions qui se sont fait jour jusqu'à présent est instructive.

Ce n'est pas faire injure à ceux qui ont les premiers exprimé un avis en connaissance de cause, à Tommasi, et après lui à Vezzosi, de les supposer médiocrement soucieux en fait de paléographie latine. Nos ancêtres des XVII^e et XVIII^e siècles ⁵ n'étaient sans doute pas désintéressés dans la matière, ni en d'autres sujets sem-

1. *Præfatio. Eusebius Hieronim(us). Scio quosdam etc. : P. L., XXVIII, 1123-1128* (cf. MARTIANAY, ib., 835-838). Voir aussi P. de LAGARDE, *Psalterium iuxta Hebraeos Hieronymi*, 1874, p. 1-4. S. BERGER, ib., p. 40 s., n. 67, fait remarquer que les manuscrits sont relativement peu nombreux. Exceptionnellement, on trouve cette préface dans le Vatic. 84, s. XI (f. 20^v), qui est un psautier « romain », et dans le *Palat.* 39, s. XI (f. 37^v), qui est un psautier « gallican ».

2. On lit fol. 212^r le psaume *Pusillus*, qui complète le psautier gallican : *Incipit psalmus proprie scriptus david et extra numerum cum pugnavit cum goliath*.

3. Les capitales reparaissent dans les pages onciales pour la composition des titres ; et le scribe a parfois aussi des oublis, employant à gauche par mégarde un signe de l'alphabet de droite, et *vice versa*. La différenciation de certaines lettres est en effet toute factice, créée par jeu : G oncial, en particulier, est pourvu d'un appendice vertical, G capital d'un appendice oblique, tandis que le corps de la lettre est le même de part et d'autre. I, N et R sont également un peu différenciés, plus raides dans l'alphabet capital. Je ne perçois aucune différence pour les lettres B, C, O, S, T et X ; et ceci confirme l'unité de main-d'œuvre.

4. Je suis obligé de renvoyer le lecteur, s'il veut apprécier lui-même la double manière du copiste, à la gravure publiée par BIANCHINI, *Vindiciae Canoniarum Scripturarum*, 1740, p. CCXLVIII s. (= fol. 183-184 : Ps. XCV) ; elle n'est d'ailleurs pas mauvaise.

5. On devrait sans doute préciser les termes de cette grande époque : 1640-1740 (1750).

blables ; cependant nos minuties et surtout nos délais de méthode les eussent pour le moins fort étonnés, pressés qu'ils étaient, selon l'esprit du véritable humanisme, de jouir des choses elles-mêmes qu'ils étudiaient, et plus curieux de connaître les œuvres du passé que les procédés par lesquels elles nous ont été transmises. Même pour un Mabillon, qui fondait alors la diplomatique, la science de l'écriture latine n'avait pas de valeur intrinsèque et ne devait pas retenir longtemps l'attention de l'historien en quête de textes. Mais ces grands hommes, que nous n'admirerons et n'estimerons jamais assez, un Tommasi et un Mabillon, avaient à leur service, à défaut d'une connaissance très approfondie du détail, un bon sens et une probité, par l'exercice desquels ils avaient vite acquis dans un travail assidu une expérience d'une qualité rare, et qui agissaient dans la plupart des cas, tant qu'il était besoin, avec la sûreté de l'instinct. Plaise à Dieu que nous soyons aussi scrupuleux et modestes, et que pour le reste nous ne nous trompions jamais plus qu'eux ! Quoi qu'il en soit, Tommasi, qui avait à Rome l'accès de plusieurs bibliothèques riches en manuscrits anciens, disait en 1683 du Psautier de la Reine : « quadratis literis supra nongentos annos (ut arbitramur) scriptus » ¹ ; et Vezzosi, disciple émérite, déclare en 1747 avec une précision rigoureuse : « maioribus et uncialibus dictis elementis totus descriptus, nec octavo saeculo recentior » ².

Un mot de Bianchini, qui se promettait en 1740 de publier intégralement le *Reginensis*, et qui paraît en effet avoir été émerveillé par tant d'art, annonce un changement prochain. « Est mirae antiquitatis », dit-il ³ ; ce qui semble passablement différent de l'épithète banale, « antiquissimus » ou « vetustissimus », que Tommasi et Vezzosi ne se sont pas fait faute d'employer à l'occasion. N'oublions que Bianchini, grand amateur des incomparables manuscrits de Vérone, entreprenant et curieux de tout, est à tous égards un homme des temps nouveaux. En 1757, les auteurs du *Nouveau*

1. *Opera*, ed. VEZZOSI, II, 1747. Ad lectorem b [3].

2. *Ib.*, in novam editionem Praefatio, n. XVI, p. XII ; et cf. n. XX, p. XIV : « Habita antiquitatis ratione praecipuus sane habendus ille Vaticanus Alexandrinus signatus num. XI, qui mille annorum aetatem refert... », — P. SABATIER dit aussi du *Reginensis* : « annorum 1000 ». cf. *Bibliorum sacrorum latinae Versiones*. 1743 [1740]. I, p. 385, 476, et III, p. 1076. Il n'avait pas vu lui-même le manuscrit, et je pense qu'il s'est servi le plus souvent de la seconde édition de TOMMASI, *Psalterium versibus prisco more distinctum* 1697 ; mais il indique bien aussi qu'il a utilisé les notes de son confrère D. J. Avril, cf. II, p. 557.

3. *Op. c.*, p. CCXLVII (*Epistola ad cl. r. Antonium Franciscum Giorium Florentinum de eodem argumento [de Psalterio graeco Veronensi] et de universa graeca versione etc.*, p. CCXXVI sq.).

Traité, incapables habituellement de juger avec exactitude parmi l'encombrement des manuscrits de toute espèce parvenus à leur connaissance ou entre leurs mains, impriment cette notice : « Ce Pseautier... est admiré tant pour la régularité de ses caractères que pour son antiquité. Il paroît du commencement du V^e siècle. L'écriture, quoiqu'à double trait, a de grands rapports avec le Virgile de Florence... » ¹. Jusqu'à nos jours, on retrouve çà et là un écho de cette estimation ².

Personne cependant n'est plus tenté sérieusement de croire le volume aussi ancien, ni, j'imagine, de proposer un rapprochement entre sa partie écrite en capitales et le *Laurentianus*. Le sentiment moderne s'est manifesté à deux reprises, et les divergences qu'on constate doivent être ramenées à ce double moment. De Rossi a marqué le premier point de départ; on pourrait même prétendre que l'alternative à laquelle il a donné expression, tout en prenant parti lui-même assez résolument, a déterminé l'autre opinion ³. Voici ses termes : « È scritto in lettere unciali così belle ed accurate che se non fosse libro liturgico lo stimerei paleografia del secolo settimo e forse anche più antico : ma nei libri liturgici la scrittura unciale si conservò, come è noto, assai lungamente; e questo codice è facilmente non anteriore all'ottavo od al nono secolo » ⁴. On entend bien : la beauté et la perfection du travail invitent à le placer au VII^e siècle, sinon plus tôt, mais son aspect artificiel oblige décidément à le renvoyer au VIII^e ou au IX^e siècle. Dreves et C. Blume s'en sont remis au jugement de De Rossi, en proposant pour date : VIII/IX^e s., c'est-à-dire *ca.* 800 ⁵. Ce sentiment est en effet si naturel, si l'on s'en tient aux critères paléographiques les plus généraux, qu'un critique aussi expérimenté que le R. P.

1. T. III, p. 91 (à propos de la 4^e espèce de capitales), et pl. (*Afferte Domino...*) : les auteurs renvoient à Bianchini.

2. Cf. SWAINSON, op. c., p. 345 : « It is said to be either of the fifth or of the seventh century and has attracted great attention »; A. E. BURN, *Niceta*, 1905, p. xciv s. : « famous Psalter of 5th or 6th century ».

3. Ainsi, à la rigueur, peut-on accepter la curieuse réflexion du P. BLUME : « Ehrensberger datiert die Hs., offenbar auf De Rossi vertrauend, aus zu alter Zeit... », cf. *Der Cursus S. Benedictini*, p. 48, n. 1. Je ne vois pas qui suivent de confiance les Pères Dreves et Blume, si ce n'est De Rossi lui-même. Ehrensberger aura pu mal interpréter les paroles de De Rossi, mais il avait aussi examiné le manuscrit.

4. Cf. BIRAGHI, *Inni sinceri e carmi di Sant' Ambrogio*, Milan 1862, p. 26.

5. Voir ci-dessus p. 341. et n. 2 et 3. Le jugement de De Rossi est rapporté tout d'abord — et accepté apparemment — par DREVES dans son *Aurelius Ambrosius*, 1893, p. 17 : ce qui n'empêche pas l'auteur de proclamer l'antiquité (dès lors bien modeste) du *Reginensis* : « ... nicht bloss die älteste Handschrift, welche Hymnen des Ambrosius enthält, sondern überhaupt (hat zu gelten) als das älteste Hymnar der lateinischen Kirche » (ib., Vorwort, p. v).

Fr. Ehrle indiquait en 1895 le *Reginensis* comme attribuable au commencement du IX^e siècle ¹. Au contraire, Ehrensberger, en cataloguant le manuscrit dans son recueil des livres liturgiques de la Bibliothèque Vaticane ², a préféré lui assigner la date supérieure : s. VI-VII ; et la majorité des auteurs, semble-t-il, suit aujourd'hui cette opinion.

La marge est, comme on le voit, de deux cents ans. Qui a raison, et quelle est la juste date, *ca.* 600 ou *ca.* 800 ? ou bien faudrait-il revenir plutôt à l'appréciation modérée de Tommasi ? Je ne me permettrai pas de décider encore ; le cas n'est pas assez clair. Je noterai seulement, en attendant, ces deux points qui légitiment notre perplexité. Non seulement la facture manque de naturel, mais les abréviations sont en très grand nombre, et ce fait est difficilement conciliable avec une date élevée. D'un autre côté, une partie des gloses exégétiques qui couvrent les marges du psautier gallican est rédigée d'une main minuscule franque, d'ailleurs fort belle, mais invraisemblable à l'époque carolingienne ³.



Ce détail nous ramène à la question de provenance, et par suite à l'histoire du texte. Nul doute que si l'étude des innombrables psautiers qui gisent dans nos bibliothèques était plus avancée, et si d'ailleurs le texte précis du *Reginensis* était mieux établi, nous serions en mesure de fixer avec une certaine exactitude ses origines. Le plan qu'avait adopté Tommasi ne lui permit pas d'employer utilement le manuscrit ; tout au plus dut-il le consulter par curiosité pour son édition du psautier gallican, qui ne prétendait pas améliorer la Clémentine ⁴. Bianchini, qui rêvait grand, prépara, ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de l'indiquer, la publication complète du

1. Cf. BENSLEY-JAMES. *The Fourth Book of Esra*. 1895, p. xx. Au contraire, dans l'introduction au Virgile Romain, c'est-à-dire postérieurement à l'examen de M. Bishop, le *Reginensis* est présenté « e reliquis qui nobis suppetunt huius scripturae codicibus [literis maioribus exaratis] octavi saeculi praestantiorum indicem », cf. supra, p. 342, n. 2.

2. *Libri liturgici Bibliothecae Apostolicae Vaticanae*, 1897. p. 3 s.

3. J'ai distingué trois mains dans ces *marginalia* : une petite onciale, par ex. 41^v, 43^v, 44^v, 77^v ; une minuscule carolingienne s. VIII *ex.*, par ex. 103^v, 104^v ; et enfin une petite minuscule calligraphique qui est probablement de la même main que la petite onciale, mais encore que j'attribuerais volontiers au copiste principal. Je crois en effet que les deux *diapsalma* en rouge, fol. 22^v, l'un en lettres capitales. l'autre en caractères minuscules, sont de la même main, et que cette main est précisément celle qui a tracé les gloses en petite onciale et en minuscule franque.

4. « Adamussum ad Bibliorum Xysti V et Clementi VIII emendationem » : *Psalterium*. 1683, ad lect., p. v ; de même pour le psautier « romain », il déclare s'en tenir à l'édition d'Holstenius (1664) ; et aussi bien, il n'a pas indiqué de variantes.

Psautier de la Reine pour le deuxième volume de ce qu'il appelait les œuvres du cardinal ; et à l'entendre, ce travail aurait été exécuté¹ ; cependant son recueil n'a jamais dépassé le premier volume, et l'on s'étonne toujours d'y lire en tête le nom de Tommasi. Mais à la même époque Vezzosi, d'une part, qui avait entrepris de rééditer d'une manière plus fidèle les ouvrages de son illustre confrère, et d'autre part Vallarsi, occupé à mettre au point le Saint Jérôme de Martianay, se partagèrent la tâche de faire mieux connaître le *Reginensis*. Le premier a relevé les variantes du psautier gallican², et le second celles du psautier hébraïque³ ; dans leurs notes, nous avons encore aujourd'hui à notre disposition l'équivalent d'une édition à peu près acceptable. Malheureusement, on n'en saurait tirer aucun parti dans l'état actuel de la science. Le psautier avec ses trois recensions hiéronymiennes, auxquelles il faut joindre la version primitive, est sans doute le sujet le plus complexe de la Bible latine. Que si l'on se limite à l'étude d'un seul type, on se trouve encore en présence d'une nuée de témoins, qu'il faudrait avant tout classer sommairement. Lagarde lui-même, qui a apporté beaucoup de soin à son édition du Psautier hébraïque, n'a réussi qu'à mettre en évidence le groupe des manuscrits qu'il a personnellement examinés⁴ ; le *Reginensis*, qu'il cite d'après Vallarsi, n'émerge pas⁵.

Force est donc de chercher à s'orienter par d'autres moyens. A défaut de philologie exacte, tirant du détail textuel des conclusions plus ou moins rigoureuses, les données générales de l'histoire du psautier latin et de ses espèces peuvent nous guider d'une manière convenable. « Ce serait une étude intéressante, — a remarqué S. Berger, à propos du fameux Psautier quadruple de Salomon III de Saint-Gall⁶, — que celle de l'origine des psautiers triples et

1. « Integra utriusque Psalterii editio in Tomo II Operum Venerabilis Card. Thomasi, quae locupletiora damus, et vetustissimis rerum liturgicarum monumentis *media plus parte aucta*, demum » (*Vindiciae*, p. CCXLVII) ; mais d'autre part, non sans malice, VEZZOSI en 1747 : « utrumque integrum se editurum promiserat... Blanchinus... Nos brevitatem, quantum valemus, sectantes operis... variantes illius lectiones exhibemus, quod perinde nobis videtur ac integrum de verbo librum *exscribere* » (*Thomasi Opera*, II, p. XIV).

2. Voir la note précédente.

3. *Eusebii Hieronymi Operum Tomus Nonus*, 1153 (1734-1742) : P.L., XXVIII, 1123 ss. Le *Reginensis* est cité de temps en temps dans les notes. Lagarde estime, au reste, que son texte ne diffère pas de celui de Martianay.

4. A savoir GRWZ : St. Gall 19 (Psautier d'Hartmut) ; Karlsruhe Aug. 107 s. x in. ; Bamberg. I. A. 121 (Psautier quadruple de Salomon) ; Cologne 8 (psautier quadruple).

5. Il le désigne par la lettre B.

6. *Histoire de la Vulgate pendant les premiers siècles du moyen âge*, 1893, p. 131.

quadruples, et de l'usage antique des diverses traductions du psautier » ; et le même S. Berger, qui n'a pas même tenté d'appliquer au texte des psaumes sa méthode de sondages adroits, a pris soin de recueillir au cours de son enquête sur l'histoire de la Vulgate au moyen âge toutes sortes d'indications précieuses se rapportant à la question posée ¹. D'autres d'ailleurs ont eu l'occasion de dresser de longues listes de psautiers, comme Swainson dans ses recherches sur le *Quicumque* ², et plus récemment D. Cagin au sujet du *Te Deum* ³. On peut essayer, en s'aidant de ces travaux et d'autres, d'esquisser à grands traits l'histoire du psautier latin, dans la mesure où elle est capable d'expliquer les origines du *Reginensis*. Au reste, je reconnais que l'heure n'est pas encore venue où cette synthèse pourrait être présentée avec toute la précision désirable, et je prie que l'on veuille me tenir compte des difficultés de la tâche.

Deux espèces seulement nous concernent, le psautier « gallican » et le psautier hébraïque, puisque c'est là tout le Psautier de la Reine. Je ne dirai donc rien des psautiers quadruples ⁴, ni même des psautiers triples ⁵, compositions factices et récentes, comme il apparaîtra plus nettement tout à l'heure. Je ne m'arrêterai pas davantage aux psautiers bilingues ou gréco-latins, qui sont à peine moins artificiels, et dont le champ d'extension est fort limité ⁶. Le

1. Voir l'index, p. 437.

2. *Op. c.*, p. 345 ss., 350 ss., 530 s.

3. *Te Deum ou Illatio* ?, 1906, p. 171 ss.

4. D. CAGIN, *ib.*, p. 514 ss., a montré, à propos du texte grec du *Te Deum* et des litanies, l'unité du groupe des cinq psautiers quadruples. *BEC* d'une part (Bamberg, Essen, et Cologne), et d'autre part *TA* (Tournai, et Valenciennes [St. Amand]); le Psautier de Salomon (*B*), a. 909, représente le type, et tout le groupe se rattache ainsi à une tradition sangallienne.

5. Je puis indiquer les suivants : Paris B. N. 8846 s. XIII *in.* : hebr., rom., gall., plus une traduction française ; — B. N. 11550 (Psautier de Corbie : St. Germain n. 100, employé par Sabatier) s. XI ; — B. N. 15198 (Sorbonne, employé par Martianay et par Sabatier, *H* de Lagarde) s. XII : hebr., gall., rom. ; — Chartres 22 (30) (St. Père, employé par Martianay, *K* de Lagarde) s. X : hebr., LXX (gall.), grec. (rom.) : d'après CALMET. *Commentaire littéral*, éd. 1724, t. IV, p. xxxvi (Dissertation sur les versions latines des Psaumes) il y aurait eu deux psautiers triples à Chartres ; — Cambridge, Trinity College 987 (Psautier d'Eadwin, de Christ Church de Cantorbéry) s. XII (*ca.* 1150) : hebr., rom., gall. ; — St. John's College B. 18 : gall., rom., hebr. (la date n'est pas donnée dans le catalogue de M. COWIE, 1812, p. 68). — Le témoignage de Bernon de Reichenau, au commencement du XI^e siècle, paraît être une des plus anciennes attestations relatives à l'existence des psautiers triples ; il est aussi d'une naïveté amusante, faisant remonter à s. Jérôme lui-même la disposition en trois colonnes (gall., rom., hebr.), cf. *P. L.*, LX XII, 391, et CXLII, 1174 s. — Le *Psalterium Quintuplex* de LE FÈVRE D'ÉTAPLES, 1509, n'est qu'un psautier triple, complété par un psautier « ancien » et par une revision nouvelle du « gallican » d'après l'hébreu (*ps. conciliatum*).

6. Le plus remarquable est le *Veronensis* de Bianchini, dont le texte latin est « ancien ». A l'Italie appartiennent encore le ms. Hamilton 552 de Berlin, s. IX (de S. Ambrogio de Milan), et l'*Ambros.* C. 13 inf. s. XIV (d'une église gréco-latine de Sicile). Le groupe le

psautier « ancien » ou préhiéronymien et le psautier « romain », qui forment deux groupes très proches l'un de l'autre, ne nous appartiennent pas directement ; mais, outre que le psautier « gallican » n'en est qu'une recension particulière, parfois à peine distincte quant à la nature du texte, leur histoire ne laisse pas que d'intéresser considérablement le sort des versions rivales. Bien des obscurités subsistent encore en ces matières peu étudiées ; toutefois divers points semblent se détacher assez clairement.

Le psautier « ancien » est une catégorie multiforme, tel que nous le pouvons connaître à travers la variété des manuscrits — peu nombreux — qui nous en ont été conservés, et des citations patristiques¹. Il était naturellement dans toutes les églises du monde latin, au moment où saint Jérôme entreprit ses travaux de révision², et déjà sans doute diversifié selon les lieux, comme les autres textes « vieux-latins ». En Gaule il paraît s'être maintenu jusque vers le VI^e siècle, et en Espagne la liturgie le sauva. En Italie, au contraire, il ne résista pas au succès de la première correction hiéronymienne, que l'usage officiel consacra d'une manière définitive. Le psautier « romain » eût été dénommé plus justement encore psautier italien ; car il prit possession de Milan comme de Rome, et si l'on trouve des bibles italiennes dans lesquelles le psautier « gallican » l'a remplacé, il faut très probablement attribuer ce phénomène à des influences transalpines³. Nous devons donc déjà écarter l'Italie de

plus compact est celui de la tradition irlandaise de St. Gall : Bâle A. VII. 3 s. IX, St. Gall 17 s. IX-X, et 1395 s. X, Trèves 7 s. X *in*. ; le psautier de Sedulius Scottus s'y rattache (Arsenal 8407 s. IX *in*., cité par Sabatier sous le nom de *Michaelinus* pour les cantiques). Je suppose que dans ce groupe le latin a été emprunté au psautier gallican. Du manuscrit de Cambridge, Corpus Christi 468, je ne sais que le nom. Le *Vatic.* 81, s. XII, est aussi un ms. bilingue « gallican » dont on n'a pas défini l'origine.

1. Voir deux essais récents, malheureusement ni l'un ni l'autre satisfaisants, à mon avis : P. DE LAGARDE, *Probe einer neuen Ausgabe der lateinischen Uebersetzungen des AT*, Goettingen 1885 ; H. FARENSBERGER, *Psalterium Vetus und die Psalterien des hl. Hieronymus. Psalm. 1-17*, Tauberbischofsheim 1887 (Lagarde s'est limité également à l'édition des dix-sept premiers psaumes). On préférera encore recourir à SABATIER, op. c., II, p. 5 ss., qui s'appuie sur l'important ms. B. N. 11947 (St. Germain 661), s. VI ? ; dans la préface de son tome III, p. iv ss., Sabatier a montré que le *Veronensis* de Bianchini était inférieur au ms. de St. Germain.

2. Pour les dates, ci-dessus, p. 343, n. 1.

3. S. Grégoire le Grand (cf. VEZZOSI, *Thomasii Opera*, II, p. VII ; MARTINETTI, *De Psalterio romano*, 1745, p. 89, est plus réservé) et Cassiodore (cf. SABATIER, op. c., II, p. 3) sont les témoins éminents du texte « romain », pour ne rien dire de Bruno de Segni. Parmi les bibles complètes, celle de Ste Marie *ad Martyres* s. X (F de VERCELLONE, *Variae Lectiones*, I, 1859, p. LXXXVII) peut être regardée comme un ms. typique de l'usage italien ancien (cf. BERGER, *Histoire de la Vulgate*, p. 141) ; au contraire Genève 1 s. X-XI et Paris B. N. 104 s. XI sont des bibles italiennes avec psautier « gallican ». VEZZOSI, ib. p. v ss., fait connaître les documents réunis par Holste ; lui-même a consulté directement les deux mss. D. 144 et 145 de l'Archive de St. Pierre

notre examen ; le *Reginensis* n'a aucune chance d'être né de l'autre côté des Alpes, ni même d'avoir été formé d'éléments importés immédiatement de ces régions. Nous éliminerons de même, et au même titre, l'Angleterre, où c'est un fait remarquable que le psautier « romain » fit son chemin de bonne heure, c'est-à-dire, très probablement avec la mission de saint Augustin de Cantorbéry, et demeura en usage jusqu'à la conquête normande¹. Là encore, il est possible que dès avant la fin du XI^e siècle, voire beaucoup plus tôt, le psautier « gallican » ait, en certains endroits, supplanté ou prévenu la forme plus ancienne ; on pensera en ce cas que les Anglo-saxons du continent ou les Irlandais furent les agents de ces migrations². L'*Amiatinus* mis à part³, on n'a signalé, que je sache, aucun exemplaire du psautier hébraïque qui soit d'origine anglo-saxonne. L'Irlande, d'après les données dont nous disposons, manifeste un curieux changement. Haddan a réuni une demi-douzaine

qui contiennent le commentaire de Bruno de Segni et sont à peu près contemporains, le *Vatic.* 84 s. XI (Psautier bénédictin « romain »), et le *Vatic.* 82 s. X, milanais. Milanais aussi, le *Vatic.* 83 s. XI et le *Monac.* 343 s. X. MAGISTRETTI a publié en 1905 le psautier du *Manuale ambrosianum* (d'après un ms. de St. Victor de Val Travaglia s. XI).

1. J'estime qu'on a raison de dater *ca.* 700 le splendide Psautier Vespasian. A. I, qui provient certainement du monastère de St. Augustin à Cantorbéry ; et à ce compte, il est bien le plus ancien exemplaire du psautier romain. D. GASQUET. *The Bosworth Psalter*, p. 7, a rappelé deux faits très intéressants : les homélies de Bède se réfèrent au texte « romain », et cela prouverait pour l'usage de Jarrow ; d'autre part s. Wilfrid d'York, au dire de son biographe (*Vita Wilfridi*, c. III, et cf. c. II, auct. Eddio Stephano) dut apprendre la lettre des psaumes, en passant de Lindisfarne — où il avait suivi l'usage irlandais — à Cantorbéry (« *Psalmos namque quos secundum Hieronymi emendationem elegerat, more Romanorum iuxta quintam editionem memorialiter transmutavit* »). A citer parmi les psautiers anglo-saxons conformes à la tradition nationale : B. M. Regius 2 B. V, s. X *med.* (Winchester ?), avec corrections « gallicanes » postérieures, cf. GASQUET, *ib.* p. 8 ; Addit. 37517 (Psautier de Bosworth) s. X *ex.*, pour Cantorbéry, avec quelques corrections du XII^e ou du XIII^e s., cf. *ib.*, p. 9 ; Arundel 155, s. XI *ex.* (*ca.* 1080), Cantorbéry, adapté peu après à l'usage normand, cf. BISHOP, *ib.* p. 39 ; Cambridge University Ff. 1. 23 s. XII (1156), cf. SWAINSON, *op. c.*, p. 375. D. GASQUET *ib.*, p. 8 s., signale le cas bizarre du Psautier Harley 603 s. XI *in.* « romain » jusqu'au psaume 100, alors « gallican ». Au contraire Arundel 60 s. XI *ex.* (Winchester) est régulièrement « gallican » sauf quelques détails « romains », cf. BISHOP, *ib.*, p. 39.

2. Voir la fin de la précédente note. Les catalogues dont nous disposons ne renseignent pas malheureusement sur la qualité du texte. Je ne puis que mentionner, en faisant toutes réserves pour le présent : Lambeth 427 s. IX-X (?), Oxford Douce 296 s. XI *ex.*, Harley 863 s. XI (Exeter), Salisbury 150 s. X *med.*, Cambridge Corpus Christi 391 (K. 10) s. XI (Worcester), et 411 (N. 10) s. X. — On sait que la décoration du Psautier d'Utrecht s. IX, qui a le texte « gallican » continental, a été imitée de bonne heure en Angleterre. Le Psautier Galba A. XVIII s. IX *in.*, également écrit sur le continent, avait déjà franchi le détroit au X^e siècle. Harley 2904 s. XI est un manuscrit de luxe copié (en Allemagne ?) sur un vieux psautier anglo-saxon du continent (« *genetrudis* » dans la litanie).

3. Il appartient bien à l'Angleterre, mais d'abord à la Campanie ; on en a les variantes, par rapport à la Clémentine, dans la *Biblia sacra latina VT* de HEYSE-TISCHENDORF Lipsiae, 1873, p. 551 ss.

de citations d'où on pourrait conclure que le psautier hébraïque fut longtemps seul en honneur dans l'île lointaine¹. Toutefois les psautiers liturgiques irlandais qui sont venus jusqu'à nous, et que leur division tripartite suffit à distinguer², renferment le texte « gallican » avec les cantiques ordinaires de l'Église romaine³. On verra plus loin que la double série de cantiques du Psautier de la Reine est fort différente de la liste commune, et ce seul point dispense de prendre garde davantage aux Irlandais ; le *Reginensis* est le produit d'une autre culture que la leur. Ce sont bien en définitive la Gaule et l'Espagne qui doivent retenir l'attention.

L'Espagne possède du moins des droits préalables qu'on ne saurait négliger. C'est un des résultats les plus suggestifs des études de S. Berger que les textes wisigoths de la Bible se sont propagés silencieusement par la Septimanie et la vallée du Rhône jusque dans les plaines du nord de la France⁴. Il n'y aurait donc rien d'étonnant à ce qu'un psautier composite comme celui que nous examinons fût, soit tout entier soit pour une part, dans la dépendance des livres espagnols. Encore une fois, la critique verbale a seule qualité pour décider en dernier ressort, et faire œuvre positive, mais il ne s'agit ici que de reconnaître le terrain et de poser des jalons. Voyons les faits pour ce qui est de l'usage ancien du psautier en Espagne et en Gaule.

Un premier fait très apparent est la situation privilégiée faite en Espagne au psautier hébraïque dans les bibles complètes. J'ai déjà indiqué que le psautier « ancien » avait réussi à garder sa place dans la liturgie mozarabe⁵ ; dans le recueil biblique, la

1. HADDAN-STUBBS, *Councils and Ecclesiastical Documents relating to Great Britain and Ireland*, I, 1869, 172.

2. Cf. H. M. BANNISTER, *J. of theol. Studies*, XII, 1911, p. 280 ss. Reste à savoir si cet arrangement est en définitive original. Galba A. XVIII distingue aussi chaque cinquantaine par une grande lettre ornée.

3. Manuscrit typique, B. M. Cotton. Vitellius F. XI s. IX-X. Le Psautier dit de Ste Salaberge, utilisé par Sabatier pour les cantiques (*Laundunensis*), aujourd'hui à Berlin (Hamilton 553), doit être plus ancien (voir le spécimen de MABILLON, *De re diplomatica* 1681, p. 358, tab. VIII n. 1), mais je ne sais rien que ce qu'en ont dit Mabillon et Sabatier, et c'est trop peu.—Le Psautier d'Angers 18 (14) s. IX est peut-être à rattacher à la tradition irlandaise (cf. S. BERGER, *Histoire de la Vulgate*, p. 47 s., où par un fâcheux *lapsus* il est présenté comme un ms. de Tours). Angers 19(15) s. IX-X (de St. Aubin) appartient sans doute à une autre espèce liturgique ; mais il est remarquable qu'il a conservé l'attribution du *Te Deum* à Nicéa (cf. D. MORIN, *Revue Bénédictine* XXIV, 1907, p. 201).

4. *Histoire de la Vulgate*, p. 328.

5. Edition de LOBENZANA, *Breriarium Gothicum*, 1775, P. L. LXXXVI. 739 ; récente édition de J. P. GILSON, *The Mozarabic Psalter*, pour la Bradshaw Society, 1905. mais d'après un ms. incomplet (B. M. Addit. 30851 s. XI). Il faudrait mettre à profit les beaux manuscrits de Madrid.

dernière version de saint Jérôme obtint un succès sans égal, comme il le méritait sans doute. On connaît les principaux témoins : *tol*, *cav*, *aem*, *leg*², *tol*², *madr*² *osc*¹ ; ils couvrent presque toute l'étendue du royaume wisigothique. Un seul manuscrit fait exception, la première bible d'Alcalá (*compl*¹), qui représente la recension usitée en Castille au IX-X^e siècle ; et encore son texte n'est-il « pas exactement le psautier gallican² ». Mais à cela il faut ajouter divers détails importants qui font presque assister à la genèse d'un psautier double. La bible de San-Millan a bien le psautier hébraïque à sa place normale ; mais les marges portent des variantes du texte « gallican », avec cette référence *in greco*. Le *codex Cavensis* renferme deux psautiers : le « gallican » se trouve entre Job et le livre de la Sagesse, escorté de notes marginales se rapportant à l'ancienne version ; l'hébraïque est renvoyé tout à la fin, après l'Apocalypse. Le manuscrit de Noailles (B. N. 6, s. X), ou bible de Rosas en Catalogne, présente une disposition plus intéressante encore : les deux psautiers sont copiés l'un après l'autre, le « gallican » d'abord, l'hébraïque ensuite, séparés par les cantiques³. S. Berger a beaucoup insisté dans son livre sur les destinées des textes espagnols, et du texte catalan en particulier ; je me garderai bien de le contredire ; toutefois je me demande si la présence de la préface de Grégoire de Tours de *titulis psalmorum* dans le contexte des deux psautiers de la bible de Rosas n'est pas un indice que le mouvement des échanges littéraires est plus ancien et plus complexe que nous ne serions portés à le supposer.

Franchissons maintenant les Pyrénées, sans nous attarder à un calcul de probabilités. Je viens de mentionner Grégoire de Tours. Walafrid Strabon, vers le milieu du IX^e siècle, lui attribuait la fortune du second psautier de saint Jérôme⁴. Pure fable ! Mabillon a montré⁵, longtemps avant S. Berger⁶ et M. Max Bonnet⁷, que

1. En d'autres termes : *Toletanus* (Madrid, B. N., Tol. 2. 1) s. VIII, pour l'Andalousie ; *Cavensis* (La Cava 11) s. VIII-IX, recension très voisine de la précédente ; *Aemilianeus* (Madrid, Ac. d'Histoire F. 186) s. X, pour le royaume de Léon et l'Ebre supérieur, ainsi que les suivants ; *Gothicus Legionensis* (S. Isidro) a. 960 ; *Toletanus* (Tolède. Chap. 2, 2) s. XI ; Madrid, B. N. A. 2 s. XI (S. Juan de la Pena, Saragosse) ; Madrid, Musée Archéol. 185, s. XII (Huesca). Sur ces divers manuscrits, voir S. BERGER, op. c., p. 12 ss.

2. BERGER, ib., p. 22, et cf. p. 302 ; Madrid, Univ. 31, s. IX.

3. BERGER, ib., p. 24, et cf. p. 400.

4. *De Rebus ecclesiasticis*, c. 25 : P. L., CXIV, 957.

5. *De Curso gallicano* II, 22 : P. L., LXXII, 392.

6. Op. c., p. 4.

7. *Le Latin de Grégoire de Tours*, 1890, p. 58. M. Bonnet verrait plutôt un amalgame de la version ancienne et de « la Vulgate » (?) dans les citations que Grégoire de Tours a faites du Psautier. — Je m'expliquerai ailleurs sur la prétendue table du Commentaire de Grégoire de Tours sur les psaumes.

l'évêque de Tours était demeuré fidèle au texte « ancien » du psautier. Il insinue aussi que le nom de saint Boniface serait peut-être un meilleur garant dans la situation que Walafrid s'efforce d'apprécier. Il est vrai ; mais cette nouvelle hypothèse n'est pas vérifiable, et elle ne répond pas exactement aujourd'hui à la réalité que les manuscrits nous font entrevoir. Nous avons encore quelques parties d'un manuscrit du VI^e siècle, le psautier oncial n. 351 de la Bibliothèque de Lyon, et le texte en est « gallican » ¹. « Gallicans » aussi, les psautiers d'un certain nombre de vieilles bibles françaises, particulièrement dans la région méridionale ², les psautiers liturgiques carolingiens ³ — et sans doute aussi leurs archétypes, ceux de l'usage de Saint-Gall ⁴, les psautiers des grandes bibles alcuiniennes et des recensions qui s'y rattachent ⁵. De l'autre côté, représentant la tradition hébraïque, nous avons à inscrire pour la France : quelques bibles anciennes, comme celles de Saint-Riquier et de Corbie ⁶, le splendide psautier d'Harley n. 2793, dont l'écriture rappelle le type de Tours ⁷, celui d'Hartmut à Saint-Gall ⁸ et divers

1. Cf. BERGER, op. c., p. 61. L. DELISLE, *Mélanges de Bibliographie*, 1880, p. 11-35, avait cru remarquer que le texte était composite, pour une part « gallican », pour une autre part « romain », et d'autres fois encore emprunté aux deux recensions.

2. Berne A. 9 s. XI (de Vienne en Dauphiné), bible dérivée pour une part des textes espagnols ; — Paris B. N. 4 s. IX-X. Bible du Puy ; 7 s. XI. Bible de Mazarin : deux manuscrits languedociens ; — 5 s. IX, et 8 s. XI, Bibles de St-Martial ; — d'autre part, Vienne, B. Impér., 1190 s. IX (cahier à part en tête de la bible), Bible dite de Radon (région de St. Vaast).

3. Amiens 18 s. VIII-IX, Psautier de Corbie : Paris 13159 a. 795-800 ; Vienne 1861 s. VIII *ex.*, Psautier de Dagulfus ; Paris 1152 s. IX. Psautier de Charles le Chauve (Lauthard) ; Galba A. XVIII, voir ci-dessus ; Psautier d'Utrecht s. IX (c. 840 ?) ; Cambridge U. C. 272 (O. 5) a, 883/4 ; Oxford Douce 59 s. IX-X. — Vezzosi cite le *Palat.* 39 s. XI.

4. S. Gall 15 s. IX ; S. Gall 20 (Wolfcoz) s. IX ; S. Gall 22 (*Aureum*) s. IX *ex.* ; S. Gall 23 (Folchard) s. IX *ex.* ; S. Gall 27 s. IX (avec gloses).

5. A citer en particulier parmi les bibles de Tours : Bamberg A. I. 5 ; Zurich C. 1 ; Berne 3-4 ; Cologne 1 ; B. M. Addit. 10546 (Bible de Grandval) ; Paris B. N. 3 (Bible de Rorigon) ; 1 (première Bible de Charles le Chauve) : tous ces manuscrits ont la préface *Psalterium Romae dudum*. De même, d'autre part : le *Vallicellianus* ; Angers 2 ; Mouza G. 1 ; Paris B. N. 2 (deuxième bible de Charles le Chauve) ; le *Pavlinus* ; Reims 1-2 (Bible d'Hincmar). Chartres 67 s. XI-XII (Bible de Dreux) est un dissident de la famille théodulfienne : le psautier hébraïque manque à sa place, mais on trouve à la fin la recension « gallicane ».

6. Respectivement B. N. 45 et 93 s. IX (utilisé par Martianay : *Reg.* 3563), et B. N. 1152-1153 s. IX. La Bible de Vienne (Berne A. 9, voir ci-dessus n. 2) donne aussi le psautier hébraïque à la fin du manuscrit, après les additions. A mentionner encore Rouen 25, s. IX-X (de Fécamp, bible).

7. Cf. BERGER, op. c., p. 255, et cf. p. 388. Le rapprochement me semble justifié ; je daterais volontiers s. IX *in*.

8. S. Gall 19, a. 872-883 (G de Lagarde) ; d'autre part l'*Augiensis* 107 s. X *in*. (R de Lagarde).

autres¹, enfin les bibles de Théodulphe². Il apparaît donc qu'en France au VIII^e et au IX^e siècle il y avait comme une rivalité entre la seconde révision et la version directe de Saint Jérôme. Il est loisible de penser que l'Espagne a occasionné positivement ce concours—ou ce conflit—de textes, en faisant passer dans le royaume franc le psautier hébraïque maître de son territoire ; cette hypothèse répond du moins assez bien aux résultats généraux de l'enquête. Je ne nierai pas non plus que plusieurs manuscrits wisigothiques offrent une ébauche d'accord entre les deux versions. Mais il reste que la France est normalement la contrée où entre les deux textes mis en présence, et luttant chacun pour son existence, un *modus vivendi* pouvait s'établir sous la forme précise du psautier double ou parallèle.

De plus savants dénombreront exactement cette classe intéressante. Outre le *Regimensis*, je ne puis désigner plus de quatre exemplaires ; et encore l'un d'eux n'existe qu'à l'état de souvenir. C'est le psautier écrit en lettres d'or et d'argent sur parchemin pourpre, dont Théodulphe fit cadeau à une certaine Gisèle (Gisla), et pour lequel il composa la dédicace métrique que nous lisons encore³. D'après les termes de Théodulphe, le texte hébraïque était transcrit sur la page de gauche, le « gallican » sur celle de droite ; les deux psautiers doubles de Salisbury et de Rouen offrent la disposition inverse, qui est aussi celle du *Regimensis*. Le manuscrit 180 de Salisbury a une origine française⁴ ; celui de Rouen n. 24, anciennement à Saint-Évroult, puis à Saint-Ouen, est donné comme de facture insulaire⁵. Le dernier psautier double que j'ai à citer appartient à une Bible du XII^e s. de la Bibliothèque Bodléenne (*Auct. E. infra* 1-2), qui s'apparente elle-même à un manuscrit de Tours (n. 18)⁶. Si l'on ajoute à cette série les ancêtres de

1. Martianay s'est servi d'un Psautier des Augustins de Bordeaux, d'un autre du Mont-St-Michel, du *Vaticanus* 5729 (Psautier de Farfa, également employé par Sabatier), et d'un manuscrit de Carcassonne ; ces manuscrits portent des retouches d'un hébraïsant du moyen âge (cf. BERGER, *ib.*, p. 179). BERGER, *Les Préfaces* etc., s. c., p. 40 s., indique encore comme ayant la préface propre au psautier hébraïque : Harley 2804 s. XII *in.* ; Paris B. N. 17 s. XIII ; B. Mazarine 5 a. 1231.

2. Paris B. N. 9380 s. IX *in.* (ms. de Mesmes) ; 11937 (St. Germain 9) s. IX-X.

3. *Mon. Germ.*, *Poetæ lat.*, I, 1881, p. 541 s. : *Theodulphi Carmina*, n. XLIII. *Ad Gislam*.

4. Cf. H. SCHENKL, *Bibliotheca patr. lat. Britannica*, III, 1, 1894, p. 44.

5. Cf. H. OMONT, *Catalogue*, I, 1886, p. 7.

6. Cf. LAGARDE, *Mittheilungen*, II, 1887, p. 189 ss. ; BERGER, *Histoire de la Vulgate*, p. 87 n. 1, et 399. — Les bibles *Vatic.* 21 s. XIII-XIV, et 24 s. XIII renferment aussi l'une et l'autre un psautier double ; elles semblent toutes deux espagnoles (catalanes), et d'ailleurs apparentées ; la deuxième était en 1457 à Perpignan.

l'un ou l'autre des psautiers triples et du groupe des psautiers quadruples, c'est toujours la France que l'on met en cause. D'aucuns estimeront peut-être que cette conclusion, si laborieusement déduite, ne jette pas une trop grande lumière sur les origines du Psautier de la Reine. Mais je n'avais pas annoncé que la revue des différentes espèces du psautier latin fixerait tout de suite ni sûrement l'attache locale du manuscrit. D'autres éléments doivent être encore considérés, et en attendant, cette sorte de reconnaissance géographique permet d'apprécier mieux la valeur et l'originalité du document.

* *

L'un et l'autre psautier qui composent le *Reginensis* sont prolongés par des cantiques (*fol. 213^v-230^r*). On n'a pas assez bien vu jusqu'à présent que ces cantiques forment, en effet, deux séries distinctes. La première ne comprend que sept cantiques, et correspond ainsi au cadre hebdomadaire ; c'est celle du psautier « gallican », dont on se souvient que les lettres capitales sont la marque. La deuxième série, qui appartient au psautier hébraïque et se trouve transcrite pareillement en caractères onciaux, est en parallélisme avec la première série jusqu'au septième cantique ; passé ce terme, elle continue seule, avec cinq autres cantiques ; et nous verrons aussi bien que les hymnes qui font suite immédiatement sont le dernier article du psautier hébraïque. Outre cette différence d'étendue, les deux séries se distinguent par la nature du texte biblique : l'une est conforme à la Vulgate, sauf dans les *Benedictiones trium puerorum*, qui viennent en tête et sont données complètement ; l'autre suit au contraire le texte de l'ancienne version, excepté pour ce premier cantique, diminué au début, et pour le quatrième. Par suite, on entend bien que dans le cas du quatrième cantique le parallélisme des deux psautiers est tout apparent : sous le nom commun d'Isaïe, on lit deux morceaux qui font sans doute partie du même contexte général, mais qui ne sont plus, comme pour les autres cantiques, la transposition littérale l'un de l'autre. On pourrait se demander peut-être si le copiste du *Reginensis* n'a pas dans la circonstance, et peut-être aussi pour les *Benedictiones*, brouillé ses sources. La chose, en effet, n'est pas invraisemblable ; toutefois la distinction graphique est, dans tout le reste du volume, si rigoureusement observée, qu'il est plus sûr de croire à une anomalie des documents eux-mêmes ; on rencontre d'ailleurs assez souvent des collections de cantiques auxquelles la Vulgate et l'ancienne version ont fourni chacune leur appoint.

Tommasi a édité les deux séries ¹, mais malheureusement en les brisant en maints endroits, de telle manière qu'il est malaisé de les reconnaître dans son recueil. J'en rétablis l'ordre réel dans le tableau suivant :

G (capitales)	H (onciales)
1	
<i>Benedictiones Trium Puerorum</i>	
DAN. III	
49-88 ^a	57-88 ^a
(Ant.)	(Vulg.)
Angelus autem Domini ²	
Benedictus es Domine	
Benedicite omnia opera	Benedicite omnia opera
= TOM., ³ 291 ¹ -294 ¹	= TOM., 292 ² -294 ²
2	
<i>Canticum Moysi et Fili Israel</i>	
EX. XV, 1-21	
(Vulg.)	(Ant.)
Cantimus Domino gl. en.	Cantemus Domine gl. en.
magnificatus est	honorificatus est
= TOM., 303 ² -306 ²	= TOM., 303 ¹ -306 ¹
3	
<i>Canticum Deuteronomis</i>	
DEUT. XXXII, 1-43	
(Vulg.)	(Ant.)
Audite caeli quae loquor	Adtende celum et loquar
= TOM., 311 ¹ -316 ²	= TOM., 311 ¹ -316 ¹
4	
<i>Canticum Esaiæ Profetae</i>	
ESAI. LX, 1-14	
(Vulg.)	
Surge inluminare	
= TOM., 331 ¹ -332 ¹	
	ESAI. LXI, 10-LXII, 7
	(Vulg.)
	Gaudens gaudebo
	= TOM., 331 ¹ -334 ¹
5	
<i>Canticum Annae</i>	
I REG. II, 1-10	
(Vulg.)	(Ant.)
Exultavit cor meum	Confirmatum est cor meum
= TOM., 300-301	= TOM., 301-303.

1. Cf. VEZZOSI, *Thomasii Opera*, II, p. 291 ss., et Ad lectorem b [3].

2. SABATIER, *Bibl. sacr. l. Versions*, II, 862 ne s'est pas aperçu que le *Reginensis* donnait le texte « ancien » de v. 49-50.

3. Je cite ainsi l'édition de VEZZOSI, t. II, 1747.

- 6 *Canticum Mariae* *Canticum Annae*¹
 LUC. I, 46-55 (Ant.)
 (Vulg.) Magnificat anima mea
 = TOM., 323 = TOM., ib.²
- 7 *Canticum Esaiae*
 ESAI. XXVI, 9^{b-21} (Ant.)
 (Vulg.) De mane vigilabo ad te
 A nocte spiritus meus
 vigilat ad te
 = TOM., 328¹-330² = TOM., 328¹-330¹
- 8 *Canticum Iudit*
 IUD. XVI, 2-21 (Ant.)
 Inquipte Domino
 = TOM., 341¹-343¹
- 9 *Oratio Ezechie regis*³
 ESAI. XXXVIII, 10-20 (Ant.)
 Ego dixi in altitudine
 = TOM., 299-300
- 10 *Canticum Hieremiae*
 THREN. V (1-22) (Ant.)
 Memento Domine
 = TOM., 335-337
- 11 *Canticum (Esdrae)*
 IV ESOR. VIII, 20-36
 Domine qui habitas
 = TOM., 343¹-344¹
- 12 *Canticum Azariae*
 DAN. III, 26-45 (Ant.)
 Benedictus Domine
 = TOM., 338¹-340¹

1. Ce titre invraisemblable ne s'expliquerait-il pas comme une correction maladroite d'un titre primitif : *C. Elisabeth?* Cf. BURKITT ap. BUEN, *Niceta*, p. CLIII.

2. Tommasi est, dans le cas, inutilisable : il cite pêle-mêle dans les notes les variantes des deux textes. Je les indiquerai successivement, en les comparant aux données de Sabatier et de Wordsworth. 1° (G) : 48 beata me dicent (*H Z** ; — 50 in progenies et progenies (*codd. longe plur.*) ; brachio ; humilis ; implebit ; — 51 memorare misericordiae (*E G*). — 2° (H) : 46 magnifica (*Corb.*) ; — 48 beata me d. ; — 50 a progenie in progenie (*Hub. [sed progenies]*) ; — 51 mentem cordis eorum (*a d r d*) ; potentis ; — 53 replebit ; — 54 memor factus misericordiae (*cf. Moz.*) ; patris nostros ; — 55 semini eius usque in (*plur. codd. Vulg.*) saeculum (*d R C*, Michael. [Sedulius]*). — On voit par cet exemple précis que le *Regin.* demeure à part.

3. *Ezechielis*, a imprimé Ehrensberger !

« Little has been done as yet to examine either the Greek or the Latin Psalters with the view of determining the local distribution of (the) canticles » ¹. Cette phrase écrite il y a dix ans est encore actuelle. Aussi m'abstiendrai-je de faire de longues remarques sur la liste précédente, qui est plutôt destinée à favoriser les recherches ultérieures. Le plus grand nombre des psautiers latins pourvus de cantiques présentent sinon l'ordre, du moins les éléments de l'antique série romaine. Deux cantiques caractéristiques de cette distribution, Isaïe c. XII (*Confitebor tibi Domine*) et Habacuc c. III (*Domine audiui*), font complètement défaut dans nos deux psautiers, alors qu'on retrouve soit l'un soit l'autre dans les psautiers milanais et mozarabique ², comme aussi dans les séries attestées respectivement par Nicéta de Remesiana ³ et par Verecundus de Junca ⁴. C'est dire déjà que notre double liste répond à un usage particulier. Dans la pénurie de renseignements où nous sommes, nous n'avons sans doute pas le moyen de définir positivement cette originalité; mais en procédant par éliminations successives, en regard des autres usages déjà définis, la seule conclusion légitime est encore qu'il faut chercher en France la patrie des deux collections.

D'autre part, c'est assurément l'usage wisigothique qui est le plus voisin de celui que nous constatons dans la série H; et cette observation rejoint exactement les données déjà recueillies en retraçant l'histoire des espèces du psautier. Sauf le cantique de Judith (n. 8), qui n'a pas encore été noté ailleurs ⁵, tous les autres cantiques propres à H figurent aussi, sous quelque forme, dans la liturgie mozarabique : Isaïe c. LXI-LXII (*Gaudens gaudebo* : n. 4) ⁶ — de même, d'ailleurs, que le cantique parallèle de G, Isaïe c. LX (*Surge inluminare*) ⁷; Isaïe c. XXVI (*A nocte spiritus meus* : n. 7), aussi selon la teneur « ancienne », mais autrement divisé ⁸;

1. H. B. SWETE, *Introduction to the Old T. in Greek*, 1902, p. 253 s.

2. Les psautiers milanais et mozarabique sont aussi caractérisés par le cantique de Jonas, que le *Regin.* ne connaît pas.

3. Nicéta a aussi le cantique de Jonas (cf. *De bono Psalmodiae*, c. 11, éd. BURN. p. 78 s., et cf. p. xciv).

4. Verecundus donne cette suite: Ex., Deuter. (*Attende*), Jérémie, Azarias, Ézéchias, Habacuc, Manassé, Jonas, Déborah (cf. PITRA, *Spicil. Solesm.*, IV, 1858, p. 1 ss.).

5. SABATIER, op. c., I, 787, ne présente, d'autre part, que des manuscrits complets du texte « ancien » de Judith; sur ce texte, qui semble être venu en France de l'Espagne. cf. BERGER, op. c., p. 67 s.

6. Moz., n. 48. — cf. P. L., LXXXVI, 845 ss.; et GILSON, s. c., 149 ss. (à partir du n. 17).

7. Moz., n. 17.

8. Moz., n. 57 et 58.

Lamentations c. V (*Memento Domine* : n. 10), mais cette fois sous une forme peu différente de la Vulgate (*Recordare D.*)¹; la Confession d'Esdras (n. 11);² enfin le cantique d'Azarias (n. 12)³.

Le texte de la Confession d'Esdras a été étudié avec tant de soin en ces dernières années qu'on s'étonnerait que je n'en fasse pas cas. M. Br. Violet a résumé la question après M. M. R. James⁴, de la manière la plus claire, et je n'ai qu'à reprendre les termes de son exposé⁵. A côté d'une recension qu'on peut tenir pour espagnole (ψ : témoins *MN-VL*⁶), il en faut distinguer une autre qui est française (φ), quoi qu'il faille penser du texte primitif. Or les témoins de cette famille française se laissent répartir en deux groupes : le premier (φ I : témoins *SA*⁷) est purement et authentiquement français, étant le seul représentant du texte φ pour tout le reste du livre ; le second groupe (φ II), au contraire, a pour principal témoin la Bible d'Alcalá (*C*)⁸ et se rapproche en effet sensiblement de la famille espagnole ; et c'est à ce groupe même qu'appartient le *Reginensis* (*Vat* pour la circonstance), avec divers autres manuscrits qui offrent le texte de la Confession, parmi lesquels plusieurs ont aussi une provenance française⁹.

*
* *

Les dernières pages du Psautier de la Reine (*fol.* 230^v-236) contiennent une précieuse collection d'hymnes. Comme les pages qui précèdent immédiatement, elles sont écrites en lettres onciales. Il est donc évident — le copiste l'entendait ainsi — que cet hymnaire provient du même manuscrit qui a fourni le psautier hébraïque et la série des cantiques afférents (H).

1. Moz., n. 20. Nicéta a aussi un cantique de Jérémie, qui doit être celui-ci. *Verecundus* l'offre exactement dans la teneur « ancienne », et doit servir à améliorer le texte de Sabatier (II, 732).

2. Moz., n. 61.

3. Moz., n. 25.

4. BENSLEY-JAMES, *The Fourth Book of Esra*, p. xx ss., LXXX-LXXXVI, 41 ss.

5. *Die Esra-Apokalypse*, 1910, p. xxix, 228 ss.

6. Paris B. Mazarine 4 s. XI, et Bruxelles 9109 s. XII (cf. DE BRUYNE, *Revue Bénédictine*, XXIV, 1907, 255 ss.); — Madrid B. N. 49 s. XIII (d'Avila), et Léon, S. Isidro 1. 3 s. XII.

7. Paris 11505 a. 822 (de S. Riquier?), et Amiens 10 s. IX (de Corbie).

8. Cf. p. 354, n. 2 : *compl.*

9. Entre autres, Lyon 356 s. IX (BERGER, *Histoire de la V.*, p. 62); Paris, B. N. 4 (= *Colb*), cf. p. 355, n. 2; *Phill.* 1644 (Berlin 1) s. XII (de Talloires); et six manuscrits de Grenoble qui font groupe. Si j'étais certain que la faute *regimur* (pour *egimus* v. 31) est commune au *Reginensis* et au ms. de Lyon (cf. VIOLET, op. c., p. 236, 7), j'associerais sans trop hésiter ces deux manuscrits. En toute hypothèse, le *Reginensis* est le plus ancien témoin de la *Confessio* pour le groupe français.

Si notre enquête littéraire a été maintes fois tâtonnante et trébuchante, nous nous trouvons ici grâce au R. P. Blume¹ — ne lui en déplaise — en face d'un problème résolu d'avance. Le P. Blume demandera peut-être si je suis sérieux. J'avoue, très sérieusement, que je ne puis tirer aucune autre conclusion des plus récents progrès de l'hymnographie. Loin qu'il ait une origine incertaine², le *Reginensis* révèle mieux son identité par la qualité de son hymnaire que par tous ses autres caractères littéraires. Il est gallican, nettement gallican, parce que son hymnaire est lui-même gallican ; et du fait qu'un hymnaire gallican complète un psautier hébraïque, il résulte enfin clairement que ce psautier hébraïque avait été recueilli en pays franc, même s'il avait des antécédents wisigothiques.

Je ne ferai pas appel à d'autres témoins qu'à ceux du P. Blume ; il les a d'ailleurs fort bien présentés, s'il a échafaudé sur leurs données une théorie que je crois inadmissible. Toutefois, je dois faire remarquer au préalable qu'indépendamment de cette classe d'hymnaires anciens à laquelle appartient le *Reginensis*, deux autres sont connues dont la nationalité n'est pas moins bien définie. Il y a, en effet, un hymnaire ambrosien³ et un hymnaire mozarabique⁴, de même qu'il y a un psautier ambrosien et un psautier mozarabique⁵, collections inexplicables sans un point de départ qui coïncide avec le début du moyen âge. Ces groupements reconnus et tenus pour ce qu'ils sont, le péril sera sans doute moindre de dissenter sur l'ancien hymnaire bénédictin. C'est aussi bien une question à laquelle je ne puis toucher qu'incidemment dans ce travail. Le Psautier de la Reine est seul en cause, et le *Cursus s. Benedicti Nursini* n'aurait pas à intervenir, si ce n'est peut-être pour une mention, si le P. Blume n'avait pensé le retrouver dans l'hymnaire gallican.

Le P. Blume a seulement reconnu et reconstitué le groupe des témoins de l'ancien usage gallican⁶, et nous l'en félicitons cordialement ; c'est un résultat auquel on peut s'en tenir avec confiance. Il a montré que la liste des hymnes proposée par saint Césaire et saint

1. *Der Cursus s. Benedicti Nursini* 1908, p. 48 ss.

2. Cf. ci-dessus p. 341.

3. Voir les collections présentées par DREVES, *Aurelius Ambrosius*, p. 18-26 (n. 2-16). MAGISTRETTI a édité en 1905 l'hymnaire du *Manuale Ambrosianum*.

4. *P. L.*, LXXXVI, 885 ss. (LOBENZANA) ; Cl. BLUME, *Hymnodia Gotica*, 1897 (cf. en particulier p. 21 ss.) ; GILSON s. c.

5. Chacun avec sa série propre de cantiques.

6. Il est juste toutefois de reconnaître qu'en 1906 D. CAGIN, *Te Deum ou Illatio* ? p. 302 n. 2, avait déjà signalé l'accord du *Reginensis* et des manuscrits d'Oxford et de Zurich.

Aurélien dans leurs Règles ¹ était à peu de chose près la même que celle : 1° du *Reginensis* ; 2° du *Paris*. 14068 s. IX (de Corbie, pense-t-on) ; 3° du *Bodl.* Junius 25 s. IX (de Murbach) ; 4° du ms. de Zurich (Bibl. Cantonale) n. 34 s. IX (de Rheinau) ². Il a montré aussi, par contre-épreuve, que ce petit groupe, si simplement représenté, mais si parfaitement consistant, était fermé : les nombreux hymnaires qu'on rencontre, à partir de l'époque carolingienne, tant en France et en Allemagne qu'en Angleterre et en Italie, répondent à un plan tout différent ³. Le P. Blume suppose, après cela, que saint Benoît, étant contemporain de saint Césaire, devait se servir de la même collection d'hymnes, et que les Irlandais du continent mirent en cours au IX^e siècle et répandirent partout un nouveau recueil : deux hypothèses dont l'une est purement gratuite ⁴, et l'autre surtout invraisemblable, contraire à tout ce que nous savons soit des Irlandais soit de l'Ordre bénédictin lors de la renaissance carolingienne. Je n'en dirai pas davantage à ce sujet pour le moment ; et d'ailleurs l'explication du succès de l'hymnaire carolingien ne devra pas être cherchée bien loin. Il suffit de constater maintenant que la documentation hymnographique permet de retrouver en Gaule et de bonne heure, à savoir dans l'usage d'Arles et de Lérins, le type de l'hymnaire du *Reginensis* et des trois autres manuscrits cités. Ceux-ci, de leur côté, appartiennent, directement ou indirectement, à la France et ne peuvent être considérés que comme des copies tardives et plus ou moins fidèles. Le *Reginensis* reste le meilleur représentant du groupe ; entre le témoignage de saint Césaire d'une part et celui des manuscrits du IX^e siècle d'autre part, sa nationalité est manifeste.

Pour être complet, je reproduirai ci-dessous la suite des vingt et une hymnes du *Reginensis*, en indiquant leur emploi (par des titres factices), et en outre la place qu'elles occupent dans les autres recueils ⁵.

1. L'ordo de s. Césaire dans *Acta Sanctorum*, Janv. II (éd. Palmé) p. 17 s. (n. 65 et 69) ; cf. BLUME, *Der Cursus*, p. 36 ss. (d'après le ms. de St. Maximin du *Codex Regulorum*, aujourd'hui à Munich) ; — celui d'Aurélien, *P. L.*, LXXVIII, 393 ss. ; cf. BLUME, ib., p. 39 ss.

2. Cf. BLUME, op. c., p. 53 ss. ; sur le ms. de Rheinau, cf. J. WERNER, *Die älteste Hymnensammlungen von Rheinau*, 1891, p. XIV s.

3. *Analecta Hymnica*, vol. LI, p. XVII ss., XXII ss., et *Der Cursus*, p. 72 s. De grâce. ne parlons pas de l'Irlande dans ce contexte. Le manuscrit de St-Paul de Carinthie est bien d'une main irlandaise, mais il a été copié à Reichenau et n'est rien d'autre qu'un méchant recueil de notes (cf. L. C. STERN, *Z. für celtische Philologie*, VI, 1908, 546 ss.).

4. La rubrique du psautier de Rheinau (*Incipiunt hymni sancti Ambrosii quos sanctus Benedictus in diversis horis canendos ordinavit*) n'est qu'un trompe-l'œil ; elle a été conçue par un moine, et c'est tout ce qu'elle signifie.

5. Voir aussi BLUME, *Der Cursus*, p. 45 ss., 60 s. On trouvera l'édition complète

(1-7 « ad matutina »
pour chacun des jours
de la semaine)

Te Deum laudamus ¹	Ces 11		Mur 26	
Splendor paternae gloriae	Ces (Aur) 15		Mur 3	Rhen 3
Aeterna lucis conditor	Ces (Aur) 16	Cor 9	Mur 4	Rhen 4
Fulgentis auctor aetheris	Ces 12	Cor 10	Mur 5	
Deus aeterni luminis		Cor 11	Mur 6	
Christe cæli Domine		Cor 12	Mur 7	
Diei luce reddita		Cor 13	Mur 8	Rhen 5

(8-10 pour les grandes
fêtes [Noël, Epiph., Pâques])

Intende qui regis Israel				
Illuminans altissimus				
Hic est dies verus Dei	Ces 4		Mur 20	

(11-13 pour les heures au
temps pascal)

Iam surgit hora tertia	Ces 1			
Iam sexta sensim volvitur	Ces 2			
Ter hora trina volvitur	Ces 3			

(14-16 « Vespertin(i) »)

Deus qui certis legibus	Ces 13	Cor 5	Mur 15	
Deus creator omnium	Ces 14			
Sator princepsque temporum				

(17-18 « ad nocturnum »)

Mediae noctis tempus est	Ces 9		Mur 1	Rhen 1
Magna et mirabilia ²	Ces 8			

(19-21 « cotidian(i) » pour les heures)

Certum tenentes ordinem		Cor 2	Mur 11	Rhen 7
Dicamus laudes Domino		Cor 3	Mur 12	Rhen 8
Perfectum trinum numerum ³		Cor 4	Mur 13	

des hymnes dans TOMMASI, éd. VEZZOSI, II. 351 ss.; et d'autre part (pour la plupart des pièces) d'après les quatre manuscrits indiqués et les autres témoins de rencontre, dans BLUME, *Der Cursus*, p. 109 ss., et *Analecta Hymnica*, vol. LI, p. 3 ss. — J'ai corrigé l'orthographe du *Reginensis* dans l'énoncé des hymnes.

1. D. CAGIN, op. c., p. 170 s., a déterminé la classe des témoins qui donnent au *Te Deum* le même titre que le Psautier de la Reine; les psautiers carolingiens y dominent, et on remarquera en particulier le psautier double de Salisbury (n. 11). Le même auteur ib., p. 127 ss., a établi que le Psautier de la Reine offrait un texte excellent du *Te Deum* ni irlandais ni milanais, auquel manquent seulement, par suite d'une omission involontaire, les deux premiers versets de la stichologie finale (24-25: *Per singulos dies...*, *Et laudamus nomen tuum...*).

2. Sur cette pièce, cf. D. MORIN, *Revue Bénédictine*, XXVI, 1909, 464 ss.

3. Il ressort de cette liste que *Reg.* a 3 pièces propres : 8, 9 et 16 (dont deux authentiquement ambrosiennes), — et 2 en commun avec *Ces* seul : 15 et 18. — *Ces* atteste en

* *

L'inspection du manuscrit n'est pas encore tout à fait achevée. Il reste en effet une page à considérer (*fol.* 236^v). Ehrensberger n'y a remarqué, à côté d'une note : *in dei nomen Boso* — dont on ne saurait rien tirer d'utile¹, que diverses *pennarum probationes*². M. Edmund Bishop, plus attentif, a découvert le premier au bas de la page la signature en grandes lettres d'un ancien possesseur, et reconnu tout de suite, grâce à son trésor de savoir, non seulement la personnalité du signataire, mais l'identité du volume qui porte cet *ex-libris*³.

Je laisserai parler ici M. Bishop lui-même, qui m'a permis d'extraire de ses notes⁴ le procès-verbal tout simple de sa découverte.

« At fol. 236^b on last line is this :

EVVRARDVS · S^s

« Immediately I saw this, I thought of Everardus Count of
« Friuli and his will, — in which I remembered him bequeathing

autre : *Christe precamur adnuc* (5), *Christe qui lux es et dies* (6 = Mur 16), *Rex aeternae Domine* (7 = Mur 24), *Aeternae rerum conditor* (10 = Mur 25); — d'autre part *Cor* (d'accord avec Mur) : *Postmatutinis laudibus* (1 = Mur 9), *Deus qui claro lumine* (6 = Mur 14), *Tempus noctis surgentibus* (7 = Mur 23), *Deus qui celi lumen es* (8 = Mur 2), *Dei fide qua vivimus* (14 = Mur 10), *Meridie orandum est* (15 = Mur 17), *Sic ter quaternis trahitur* (16 = Mur 18), *Aurora lucis rutilat* (17 = Mur 19), *Ad cenam agni providi* (18 = Mur 21); — enfin Mur est seul à documenter dans cette classe l'hymne des martyrs *Aeterna Christi munera* (22).

1. Boso est une forme qu'on rencontre déjà dans Grégoire de Tours, et souvent au IX^e siècle (cf. en particulier BORETIUS-KRAUSE, *Capitularia Regum Francorum*, II, 1897, p. 154, 17 : un Boso signe à Coblenz en 860 à côté d'Éwrrard); voir pour le reste, FOERSTEMAN, *Altdeutsches Namenbuch*, I, 1900, 329 s.

2. Op. c., p. 4.

3. Voir ci-dessus p. 342, n. 2.

4. Ces notes remontent, je crois, à la fin du printemps de l'année 1897. Elles portent ce titre précis : « Notes on the « great » Psalter Alex. 11 in the Vatican Library, which I in the course of this investigation identified as the « best » Psalter of Everard Count (or Duke) of Friuli. »

5. Nos majuscules ne sauraient rendre exactement cette signature, dont M. Bishop a bien caractérisé d'un mot l'aspect. *E* garde la forme onciale; les deux *V* qui suivent ainsi que celui de la finale sont intermédiaires entre *V* et *U*; les deux *R* sont minuscules, ayant à peu près, sauf l'irrégularité du tracé, les lignes d'une équerre; *A* n'a pas de traverse, comme souvent dans l'alphabet capital « rustique »; grand *d* minuscule carolingien, faisant pendant à *R*; long *s* final. Le signe qui suit ne peut être qu'un *S*, d'après les deux demi-boucles qui l'achèvent en sens inverse. La main est mal assurée, mais point grossière. Les autorités de la Bibliothèque Vaticane se feront sans doute un devoir de publier une bonne reproduction de cet authentique. — Les capitulaires épellent : *Ebrardus* et *Eberhardus* (BORETIUS-KRAUSE, s. c., II, 67, 30, 31 : an. 846), *Heverardus* (comes) (ib., 136, 19 : 137, 19 : an. 840, et 856), *Evrardus* (ib., II, 154, 14 : an. 860); et le testament : *Evrardus* (l'après D'Achery et Coussemaker), — de même

« several psalters, more or less described to his different children,
« — one for instance written in gold letters

« The characters then also looked just like a charter subscrip-
« tion hand of Everard's time, about middle and 2nd half of IX
« cent. (I think he died about 875).

« Going to look at the will I found that precisely he gives to
« his eldest son Unroch a *psalterium duplum*.

« N. B. I think we can be hardly wrong in identifying this
« manuscript with the psalter possessed by Everard and bequea-
« thed by him to his eldest son ».

Le comte Éwward, en effet, beau-fils de Louis le Pieux, homme de guerre et grand propriétaire foncier, tout en même temps ami des lettres et protecteur des savants, chrétien généreux d'ailleurs, un de ces Francs d'élite qui eurent à cœur de suivre les hauts exemples de Charlemagne ¹ et de s'employer, en dépit des luttes et des divisions, pour le succès de son œuvre, a laissé un testament qui n'est pas seulement « une des plus curieuses pièces de diplomatique de la période carolingienne ² », mais encore un document de

que les trois actes de Gisèle et la donation du chapelain Walgaire dans le cartulaire de Cysoing. D'autre part nous lisons : *Eberhardus* 4/5 et *Ererhardus* 1/5 (Sedulius Scottus, *M. G., Poetae* III, p. 200 ss., 212, 220 s.), *Heberhardus* (Raban, *M. G., Ep. Karol. Aevi* III, p. 481), *Errardus* (Loup de Ferrières, ap. MURATORI, *Rerum Ital. SS.*, I, 2, 1725, p. 9 s.; et, semble-t-il, Agnellus, *P. L.*, CVI, 746 : *Curado!* [de même BACCHINI, 1708, 2, p. 477, et MURATORI, II, 1, 1723, p. 185]). *Eberardus* (Flodoard, *P. L.* CXXXV, 237). Les Allemands sont d'accord pour dire Eberhard (le margrave). Je m'en tiendrai à la signature du *Reginensis* qu'appuie en particulier le testament.

1. Cf. E. DUEMLER, *Fünf Gedichte des Sedulius Scottus an den Markgrafen Eberhard von Friaul zum erstenmale herausgegeben. Jahrbuch für vaterländische Geschichte*, Wien, 1861, p. 178 s. Cette introduction aux poèmes, p. 169-179, est un excellent morceau d'histoire ; l'auteur estime qu'Éwward mourut le 16 décembre 864, et que le testament est à dater 863 (14^e année de Louis II, au lieu de 24^e). La date commune du testament est 867. A voir encore au sujet d'Eward : Ed. FAVRE, *La famille d'Errard marquis de Frioul dans le royaume franc de l'ouest*, dans *Études d'histoire du moyen âge dédiées à G. Monod*, 1896, p. 155-162, et J. DEPOIN, *Le duc Ebrard de Frioul, Annales de la Société d'Archéologie de Bruxelles*, XIII, 1899, p. 45-51, — pour ne rien dire de la *Dissertation historique et critique sur les titres et les qualités de saint Errard, fondateur du monastère de Cysoing, sur l'année de sa mort, sur sa famille, et sur la règle des premiers chanoines de Cysoing avec des remarques sur les premiers comtes de Flandre* par D. Martin TOURNON, religieux bénédictin et prévôt de St. Amand à Courtray (19 août 1755), dans Ig. de COUSSEMAKER, *Cartulaire de l'abbaye de Cissoing et de ses dépendances* [1885], p. 790-845.

2. DEPOIN, s. c., p. 50. Le testament est également bien caractérisé par le Baron ERNOUF, *Inventaire du mobilier et des livres du comte Ererard, Bulletin du Bibliophile*, Paris, 1859, XIV^e série, p. 435-440. Il a été successivement édité par : FL. VAN DER HAER, *Hist. Castellavorum Insulensium*, 1611 ; A. MIRAEUS, *Coder donationum piarum*, Bruxelles, 1624, p. 95 ss., et *Opera diplomatica et historica* I, 2, 1723, p. 19 ss. (d'après ce dernier ouvrage, la liste des livres [à la date de 837 ?] dans G. BECKER, *Catalogi bibliothecarum antiqui*, p. 29 s., n. 12) ; D'ACHERY, *Spicilegium*, XII, 1675, p. 490 ss., et II, 1723, 876 ss.; enfin COUSSEMAKER, op. c., p. 1 ss. Il fait partie du cartulaire de Cysoing, dont il est la première pièce. Ce cartulaire est conservé aux archives

prix pour l'histoire littéraire. Il y partage, d'accord avec sa femme Gisèle¹, toutes ses richesses entre ses huit enfants, — et spécialement ses livres qu'il indique un à un, ses trésors les plus estimés sans doute après le « parement » de sa chapelle² :

Imprimis volumus ut UNROCH habeat psalterium nostrum duplum, et bibliothecam nostram...

Chacun des trois autres fils recevra aussi, et bien en premier lieu, un psautier : Bérenger, le futur roi d'Italie et empereur († 924), un psautier en lettres d'or ; Adalard, l'héritier de la fondation de Cysoing († ap. 870), le psautier ordinaire de son père ; Rodolphe enfin, qui succéda à Adalard à Cysoing, et fut aussi abbé de St-Vaast et de St-Bertin († 892), le psautier à l'usage de Gisèle³. Hunroc, lui, en qualité d'ainé, est pourvu, avec la marche de Frioul et tous les biens sis en Alémanie, du psautier double et de la propre bible d'Éwward, les perles de la collection. La bible n'a pas été conservée, semble-t-il, ni aucun autre des cinquante volumes énumérés⁴ ; mais nous savons maintenant, grâce à la précaution

municipales de Tournai, en copie du commencement du XV^e siècle ; laquelle copie fut collationnée en 1517 sur les titres originaux, alors déposés à la Chambre des Comptes de Lille (cf. COUSSEMAKER, p. VII et 873 ss.). Il y a aussi une copie du XVII^e siècle à la Bibliothèque Nationale à Paris, collection Colbert, vol. 73.

1. Gisèle ne mourut qu'en 874, après avoir fondé à Cysoing les anniversaires de ses parents et de ses enfants ; il y a trois actes d'elle dans le cartulaire, D'ACHERY, II, 878 s.

2. Les livres font eux-mêmes partie de la chapelle : *De libris etiam eiusdem capellae nostrae divisionem... facere volumus* ; mais encore ils sont nettement distingués du mobilier de la chapelle (*De paramento capellae*), où sont compris quelques livres exclusivement liturgiques ; cf. Th. GOTTLIEB, *Ueber mittelalterliche Bibliotheken*, p. 306 n. 1.

3. « Berengarius aliud psalterium volumus ut habeat cum auro scriptum... Adalardus tertium psalterium volumus ut habeat quod ad nostrum opus habuimus... Rodolphus volumus ut habeat psalterium cum sua expositione quod Gisla ad opus suum habuit... »

4. Toutefois le manuscrit des *Leges Barbarorum* du chapitre de Modène Ord. I, 2, daté de l'an 991, doit être regardé comme une copie directe du volume rédigé par Loup à Fulda vers 830, et compris en 863, dans le lot d'Hunroc (n. 4 : *liber de lege Francorum et Ripuariorum et Langobardorum et Alamanorum et Bavariorum*) ; cf. DUEMMER, s. c., p. 178 ; A. BORETIUS, *Die Capitularien in Langobardenreich*, 1864, p. 32 ss. ; P. CLEMEN, *Z. des Aachener Geschichtsvereins* XI, 1889, p. 261 s. ; L. TRAUBE, *Rheinisches Museum* XLVII, 1892, p. 558. Les dédicaces de Loup ont été publiées par MURATORI, s. c., p. 9 s., mais c'est Clemen qui a reconnu la marque du futur abbé de Ferrières. — Le *collectaneum* du testament (n. 34) est probablement l'ouvrage de Sedulius Scottus qui porte ce nom ; or les plus anciens manuscrits qui en ont été conservés sont du X^e s., et déjà assez distants de l'original ; cf. HELLMANN, *Sedulius Scottus*, p. 190 ss. Il en est de même pour le *de re militari* de Végèce (*Testamentum* n. 5 : *liber rei militaris*, également dévolu à Hunroc — c'est à savoir, sans doute, le manuscrit même adressé à Éwward par Sédulius de la part de l'évêque de Liège, cf. *M. G. Poetae* III, p. 212, n. LIII) ; mais il est possible, sinon probable, que dans la demi-douzaine des manuscrits du X^e s., indiqués par C. LANG, *Vegeti Renati epitoma rei militaris*, 1885, p. XXIII ss., se cache une copie de cet exemplaire. HELLMANN, ib., p. 104 pense que Sédulius a pu dans ses propres ouvrages mettre à profit le texte du manuscrit de Laon.

que prit Éwrrard d'y apposer son nom, que le psautier double légué par lui à son fils aîné est le *Reginensis* n. 11.

Comment il échappa à la ruine, on ne saurait dire avec certitude. Du fait qu'il se trouvait dans la bibliothèque des Petau à la fin du XVI^e siècle, il paraît plus probable d'inférer que depuis le IX^e il était demeuré en France. Hunroc n'eut pas une longue carrière et ne laissa pas d'enfants ; son titre de duc de Frioul fit retour à Bérenger. Peut-être prit-il soin, avant de mourir, d'abandonner ses livres à Cysoing, que gouvernait Adalard, ou peut-être déjà Rodolphe. Quant à celui-ci, très lié avec Foulque de Reims, qui avait été son prédécesseur à St-Bertin, il légua Cysoing à l'église de Reims, au grand mécontentement de son cousin Beau-doin, comte de Flandre. On pourrait donc penser que le psautier d'Éwrrard s'est conservé par cette voie.

Il est plus important de marquer ce que la présence du livre dans la bibliothèque d'Éwrrard laisse deviner de son origine. Je prie qu'on ne s'arrête pas un instant à l'idée qu'Éwrrard lui-même aurait pu le faire composer. L'analyse littéraire a déjà fait voir qu'une date antérieure au IX^e siècle était plus vraisemblable, et je donnerai tout à l'heure un argument paléographique que je crois décisif. Éwrrard aura donc ou bien acquis ou bien reçu par héritage le psautier. Dans l'un ou l'autre cas, toutes les chances sont pour une provenance de la région même où le comte avait, avec ses biens patrimoniaux, ses intérêts et sa résidence ordinaire. L'abbaye de Cysoing qu'il fonda en 849, et où il devait reposer avec sa femme, tandis que deux de ses fils y portèrent la mitre, était située à égale distance entre Lille et Tournai. La plupart des domaines mentionnés dans son testament appartiennent à la même contrée. Il possédait dans les environs de Lille, de Douai et d'Arras ; puis à l'ouest sur la Meuse, et jusqu'au pays de Liège ; enfin au nord dans la Campine, et jusque près d'Anvers. Nous le trouvons ensuite en relations avec Hincmar, qui était en effet son métropolitain, et d'autre part avec Hartgaire de Liège et avec Raban Maur. Le patronage qu'il accorda à Sédulius, le moine scot de Liège, est particulièrement célèbre. Ainsi le cadre naturel dans lequel nous voyons se mouvoir le comte Éwrrard, propriétaire du Psautier de la Reine au IX^e siècle, correspond, à largement parler, à la basse province de Reims et à la portion occidentale de la province de Cologne ; autrement dit, au nord de la France et à la Belgique actuelle. Dans ces mêmes limites, l'exécution d'un chef-d'œuvre calligraphique n'a rien qui doive

trop surprendre, dès le VIII^e siècle. Ai-je besoin de rappeler qu'un siècle plus tard devait florir précisément en ces régions ce qu'on a dénommé (pas très heureusement) l'art franco-saxon¹? Le *Reginensis* aura été un des exemples qui donnèrent aux scribes du temps de Charles le Chauve le goût du beau style.



Il y a à la Bibliothèque Vaticane, dans le même fonds de la Reine, un autre manuscrit liturgique qui, rapproché du Psautier d'Érward, complète heureusement notre instruction. Il porte le n° 257, et est bien connu sous le nom de *Missale Francorum*, que lui a donné Tommasi en le publiant en 1680². Il est vrai que de ce rapprochement le *Missale Francorum* retire à son tour quelque avantage. Laissé à lui-même, il ne nous apprend rien de clair sur sa propre histoire, au delà de son appartenance, vers la fin du XIII^e siècle, à la bibliothèque de l'abbaye de St-Denis, dont il porte la marque en première page³; et l'on sait que l'abbaye royale s'est enrichie de toutes parts, au cours du moyen âge. On conçoit donc que le témoignage d'un frère authentique, soudainement retrouvé, soit particulièrement expressif, en tout état de cause. Mais c'est encore le Psautier qui est le plus favorisé dans cette rencontre. Sa date est décidément établie par une raison de fait, qui met un terme aux hésitations de l'expertise paléographique; et l'indication que nous avons pu recueillir touchant sa provenance est aussi confirmée suffisamment.

1. Cf. L. DELISLE, *L'Evangélaire de St-Vaast et la calligraphie franco-saxonne*, 1888; S. BERGER, *Histoire de la Vulgate*, p. 282 ss.

2. *Codices sacramentorum nonaginta annis vetustiores*, p. 398 ss.; et *Opera omnia*, éd. VEZZOSI, t. VI, 1751, p. 341 ss., et p. XI s. — Sur le manuscrit, voir les notices de DELISLE, *Mémoire sur d'anciens Sacramentaires*, 1886, p. 71 (n. IV), et de P. LEHMANN, ap. TRAUBE, *Vorlesungen und Abhandlungen*, I, 1909, p. 236 s. (n. 288). On a trop répété, à la suite de Delisle, que le *Regin.* 257, n'était qu'un fragment. Il est bien plutôt dans un fort bon état de conservation auprès de tant d'autres recueils mis à mal, et notre jugement porte réellement sur un volume complet, ou peu s'en faut. Il se compose actuellement de 150 feuillets en 21 cahiers. Ses pertes se réduisent à : 1 feuillet en tête, manquant déjà au XIII^e siècle, et 1 cahier après le 21^e, lequel cahier était rempli par la suite du canon et des dernières oraisons de la 4^e *missa cotidiana* qui encadrait le canon selon la coutume de ces collections. La lacune du cahier 17 est imaginaire.

3. Cf. DELISLE, op. c., p. 73, et *Le Cabinet des Manuscrits*, I, 1868, p. 203 s. — Je dis à dessein : vers la fin du XIII^e siècle; j'ai relevé les deux cotes de St-Denis (A + — XV. IIII^e. XLIII [= 15^e classe, n° 443]) sur le premier feuillet d'un manuscrit du British Museum, Burney 38 (Plut. CLXIII. I.) qui ne saurait selon moi recevoir une date plus haute; le catalogue de 1840 le met au XIV^e siècle. Ce même catalogue indique que le volume, un splendide exemplaire de l'*Expositio epistolarum beati Pauli ex libris sancti Augustini* (éditée d'abord sous le nom de Bède et revendiquée par Mabillon pour Florus), avait appartenu — c'est-à-dire ensuite — à Claude d'Urfé (d'après les armes que porte la reliure.)

Il n'est pas besoin, après cela, d'insister beaucoup sur le gain pratique qui résulte pour la paléographie, et d'ailleurs pour l'archéologie et l'histoire, de cet apparemment de deux manuscrits anciens, l'un et l'autre importants. Pour recomposer l'image lointaine de la civilisation du haut moyen âge latin, nous ne disposons que d'un petit nombre d'éléments épars. La perte de tant de livres qui furent écrits avant la renaissance carolingienne est assurément irréparable ; mais du moins il dépend de nous, de notre industrie et de notre piété, que ce qui a échappé à la fatalité ou à la fureur destructrice parle encore un langage intelligible. Nous sommes incapables de combler réellement les lacunes ; nous pouvons les mesurer, en reconnaissant et fixant la place qui appartient dans l'ensemble à chacune des unités conservées. Nous pouvons ainsi, dans une certaine mesure, renouer les liens brisés et reconstituer le milieu. Deux manuscrits rattachés l'un à l'autre, c'est déjà un *scriptorium* qui sort des ténèbres pour nous révéler son activité.

La ressemblance graphique des deux *Reginenses* 11 et 257 est d'autant plus remarquable qu'ils diffèrent considérablement pour ce qui est de l'aspect extérieur. J'ai représenté aussi bien que j'ai pu le Psautier double. Sa beauté tient sans doute à la perfection de la calligraphie, mais surtout, comme j'ai dit, à l'emploi simultané, au parallélisme des deux formes capitale et onciale. Si admirable qu'il soit, et si précieux que l'ait estimé le comte Éwward, il ne saurait être classé parmi les livres d'apparat ou de grand luxe. Le Missel, au contraire, appartient sans conteste à cette catégorie. L'évêque pour lequel il fut exécuté devait le montrer avec orgueil à ses visiteurs. Si l'autre volume est un chef-d'œuvre de bon goût, celui-ci est un ouvrage de haut style, que nous l'aimions ou non. Il est rehaussé de titres en plusieurs couleurs, de grandes lettres ornées, et de signatures agrémentées et bigarrées à la fin des cahiers. Cette décoration choque assez rudement notre goût ; soyons sûrs qu'elle passait alors pour une pure merveille. L'écriture elle-même est fort soignée. J'accorde que l'effet d'ensemble est moins heureux que dans le cas du Psautier ; la main semble lourde. C'est le résultat presque inévitable de l'agrandissement des caractères. D'un format *in-octavo*¹, le Missel n'a régulièrement que treize lignes à la page et une douzaine de lettres à la ligne. Le copiste a écrit gros et large, visant au grandiose.

Or on constate à l'examen que, sauf cette différence qui apparaît dans les dimensions, les caractères sont les mêmes de part et

1. 230 x 140 mm.

d'autre. Ça et là il y a sans doute un peu de variété. Un scribe n'est jamais absolument constant et fidèle à lui-même d'un bout à l'autre de son travail ; il a des négligences, et en outre des caprices ; il cède volontiers au plaisir du changement, même dans un genre rigide par principe. Comment s'étonner de surprendre, à force d'attention, une légère diversité dans deux œuvres que leur plan distinguait d'avance ?¹ Mais, au total, on parvient sans trop de peine à établir scientifiquement la manière et les habitudes graphiques d'un copiste ; le mot de science a ici une valeur rigoureuse : la certitude que déterminent les expériences du laboratoire n'est pas d'une autre espèce ni mieux fondée. Or, je le répète, quiconque prendra le temps de comparer les deux *Reginenses* sous le rapport de l'écriture se convaincra vite qu'ils sont pareils, et par suite étroitement apparentés. Le fait s'établit d'autant mieux que, si la main courante du Missel est onciale comme celle de la portion « hébraïque » du Psautier, les titres sont en lettres capitales et du même type exactement, — à part de petits détails négligeables, — que dans le psautier gallican. L'expérimentation a toute l'étendue désirable.

Je ne puis pas, au reste, ne pas me prévaloir du témoignage de M. Edmund Bishop. Instruit du terme auquel mes observations m'avaient conduit sur ce point, il m'apprit aussitôt que, douze ans avant moi, il avait noté lui aussi, pour les mêmes raisons d'ordre paléographique, la connexion du Psautier et du Missel, et il ne manqua pas d'ajouter qu'il voulait tenir mon examen, poursuivi d'une manière tout à fait indépendante, pour une vérification directe et décisive de ses propres conclusions. J'ai retrouvé en effet dans le cahier de notes que j'ai déjà mentionné la plupart des indications que le hasard m'avait mis à même de relever *de visu*.

En attendant que des phototypies soient publiées dans l'une ou l'autre série des reproductions de la Bibliothèque Vaticane, et donnent à chacun le moyen de se rendre à l'« évidence », j'indiquerai les particularités les plus remarquables communes aux deux manuscrits, et déterminant pour autant la conviction de leur parenté :

1. On voit que je prends parti implicitement, pour l'hypothèse d'un copiste unique. Elle me semble de beaucoup plus naturelle, dans le cas présent, que celle de deux scribes qui auraient pris les mêmes habitudes et s'appliqueraient à pratiquer le même style. La ressemblance des mains est en effet si grande qu'elle fait conclure à l'identité. L'air de famille, si je puis dire, est quelque chose de sensiblement différent. J'en ai cité un exemple tout à fait remarquable (cf. *Revue Bénédictine*, XXVIII, 1911, p. 231, n. 3) : dans le cas du *Regin.* 317 et du *Paris.* 11641, il est indubitable tout ensemble et qu'il y a parenté étroite et qu'il faut bien distinguer trois copistes.

1° L'extrémité de la boucle du *D* oncial est marquée par un écrasement triangulaire qui n'est pas sans grâce¹. La panse du *P* est de même terminée par une pointe rentrante, à distance de la queue². Je ne connais aucun autre modèle du type oncial qui offre semblable ornement.

2° La traverse du *E* oncial est disposée de manière à rejoindre à droite le terme supérieur de l'ouverture ; c'est dire qu'elle est très sensiblement élevée, conformément au style du plus ancien alphabet oncial.

3° La base des formes onciales de *F*, *P* et *Q* est pourvue souvent, — non pas toujours, — d'une volute très nettement dessinée. C'est là encore un trait exceptionnel.

4° L'appendice du *G* oncial descend droit en s'évasant ; mais en outre dans le Psautier, il est agrémenté, sous ses deux formes onciale et capitale, d'un enroulement qui s'attache à son point d'insertion.

5° *Q* capital consiste en un *O* d'où s'échappe obliquement dans le bas une queue à peu près semblable à celle d'un poisson.

6° Le trait de l'abréviation par contraction est ordinairement très prolongé, et caractérisé à chaque extrémité par des pointes triangulaires qui s'élancent en sens inverse. Aussi bien, l'analyse complète de la technique des deux *Reginenses* ferait voir que ce que j'appelle la pointe triangulaire en est, en définitive, le signe essentiel et, pour ainsi dire, l'élément générateur. Le trait simple de l'abréviation par suspension (élision du *M* final etc.) au contraire est court, préparé par une fine ligne oblique, et complété par un point souscrit.

Tirons maintenant la conséquence de l'accord, suffisamment établi, des deux manuscrits. Le *Missale Francorum* offre un point d'appui excellent, — à tout le moins, s'il s'agit de fixer une date.

L. Delisle s'est prononcé avec circonspection, mais en même temps résolument, sur la date de la transcription du *Missale Francorum* : « C'est évidemment un monument de la fin du VII^e ou de la première moitié du VIII^e siècle³. » On a traduit ce jugement : VII *ex.* — VIII *in.* (= 675-725) ; — la formule, ainsi équilibrée, n'est plus rigoureusement exacte. On l'a aussi simplifié d'une manière davantage contestable : VII/VIII (= *ca.* 700). En revanche,

1. Dans la grande lettre ornée, ce trait prend la forme d'un cœur ; voir le facsimilé de CHATELAIN, *Uncialis Scriptura*. 1901, pl. XLIII, 2 (= fol. 6).

2. Cette pointe s'arrondit souvent dans la forme capitale.

3. Op. cit., p. 72.

M. Émile Chatelain, dans son album de facsimilés onciaux, place le Missel parmi les manuscrits assignables au VIII^e siècle¹. A mon sens, c'est le juste parti : il n'y a aucun inconvénient à resserrer les termes proposés par Delisle ; et la date paléographique la plus probable sera dès lors : s. VIII *in.*, ou 700-730.

Le cas est d'autant meilleur que l'analyse liturgique aboutit exactement au même résultat. Ce n'est pas le lieu d'étudier comme elles le mériteraient les prières du *Missale Francorum*². Il suffira d'indiquer la physionomie littéraire du recueil, et de lui marquer sa place parmi les témoins des progrès de la liturgie romaine en pays franc. On n'a rien dit, quand on a fait observer qu'une partie de ses formules lui sont communes avec le sacramentaire gélasien ; ou du moins on a trop peu dit, pour rendre compte par là de sa complexité, ni surtout pour définir l'esprit qui a présidé à sa composition et qui en donne le sens. Oui, et très heureusement pour nous, un grand nombre des formules du *Missale Francorum* se retrouvent dans les livres romains ; mais plusieurs dans la collection du *Leonianum* seulement, et d'autres, sous une forme dérivée, dans les exemplaires de la révision gélasienne ; et il en reste encore qui n'existent plus ailleurs et dont l'origine romaine n'est pas douteuse. Cependant tous ces éléments romains amalgamés ne font pas que le recueil total soit un monument romain. Pris d'ensemble, et en tant que « livre », il est plutôt tout le contraire : l'expression du génie gallican, au gré duquel tant de phrases toutes faites ont été rassemblées. Quant au détail, deux procédés sont caractéristiques du même esprit, — beaucoup plus que la mise en œuvre de quel-

1. L. cit., et *Explanatio tabularum*, p. 78 ; l'*octavum saeculum* commence avec tab. XLI. M. Chatelain présente ensemble le *M. Gothicum* (*Regin.* 317) et le *M. Francorum*, comme si la même date leur convenait. Je ne suis pas disposé à concéder ce point ; le *M. Gothicum* doit être l'aîné des deux manuscrits, et d'une vingtaine d'années environ. Mais il est vrai que la page reproduite par M. Chatelain représente assez mal la collection, étant l'œuvre du dernier copiste, très inférieur aux deux autres.

2. Seul jusqu'à présent, le canon de *Franc.* a fait l'objet d'un examen approfondi : cf. E. BISHOP, *On the early texts of the Roman Canon*, dans *The Journal of theol. Studies*, juillet 1903, p. 555 ss. Sur les conclusions de ce travail, voir *Diet. d'Archéologie chrétienne*, II, fasc. XV, 1908, c. 952. — Je ne discuterai pas le récent et long mémoire de M. MARTIN *RULE: The so-called Missale Francorum* (dans le même périodique, janvier et juillet 1911, p. 214-250, et 535-572), n'ayant pas réussi à en saisir seulement le point de départ. La thèse est celle-ci : *Franc.* serait la copie d'un document liturgique apporté de Rome en Gaule en 468 par Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont, et successivement accru au cours du VI^e siècle, en passant de Clermont à Bordeaux, et de Bordeaux à Poitiers où il aurait trouvé sa forme définitive à la fin du VI^e siècle. Ce sont ces cinq ou six remaniements que M. *RULE* s'emploie à déterminer, et dont il calcule les pages et les lignes, par le moyen d'un système stichométrique, que je regrette de ne pouvoir comprendre. S'il est permis d'apprécier la thèse à part de cette stichométrie, je ne vois qu'un terme qui lui convienne : *a wild one*.

ques pièces de facture entièrement gallicane et que l'appareil des rubriques qui distinguent les messes « quotidiennes ». Le compilateur gâche les textes romains qu'il emploie, ne sachant pas se retenir d'y apporter des retouches qui en compromettent la latinité ; ensuite, pour satisfaire coûte que coûte son goût du prolixe, il rattache l'une à l'autre par des sutures maladroites des oraisons que les sources distinguent soigneusement. Si nous voulons reconnaître le moment auquel un travail de cette nature a pu s'accomplir, nous n'avons qu'à jeter un coup d'œil sur le milieu liturgique, tel que les textes le représentent : en avant, à la fin du VII^e siècle, deux manifestations parallèles des forces en conflit, d'une part la collection qui nous a conservé l'ancien sacramentaire gélasien, non sans le grossir de prières gallicanes, et d'autre part deux recueils gallicans comme le *Gothicum* et le *Bobien*se, remplis d'interpolations romaines ; en arrière, vers le milieu du VIII^e siècle, cette curieuse recension gélasienne encore représentée par une demi-douzaine de témoins, véritable édition où les deux sacramentaires gélasien et grégorien furent combinés avec un succès qui importa grandement aux destinées du missel romain. Le *Missale Francorum* s'insère juste entre ces deux termes, ne se pouvant expliquer que dans cette situation intermédiaire. En d'autres mots, il appartient au premier tiers du VIII^e siècle ; la liturgie nous l'apprend, après l'écriture.

Nous tenons en même temps, et sans plus d'efforts, la date du Psautier de la Reine. S'il est vrai qu'il forme une paire avec le *Missale Francorum*, la conclusion est rigoureuse : il doit être attribué comme lui au premier tiers du VIII^e siècle. L'impression de Tommasi n'était pas éloignée de la vérité.

La question de provenance se pose un peu différemment. Il est nécessaire d'interroger ces deux volumes simultanément, et d'assortir, pour ainsi parler, les indices qu'ils fournissent. Le Psautier se trouvait au IX^e siècle entre les mains du comte Éwrad, et nous avons induit de ce fait qu'il avait pu être écrit dans le nord de la France, à peu près sur la ligne de partage de la Neustrie et de l'Austrasie ; nous devons ajouter maintenant la circonstance de temps : au commencement du siècle précédent. Cette conjecture est-elle encore admissible en regard du lien que nous avons découvert qui unit le Psautier au Missel ? Je pense qu'on est fondé à répondre : non seulement le Missel ne fait pas obstacle à l'hypothèse, mais elle lui convient à souhait, et dans la même mesure il la favorise.

Jean Morin, qui a le premier émis une opinion sur les origines du

Missel, a fait état de la messe « propre » — la seule que renferme la collection — en l'honneur de saint Hilaire (*Orationes et preces in natale sancti Helarii*) ¹, ainsi que de la mention du même saint au *memento* du canon, précédant celle de saint Martin. Il résulterait de ces particularités que le livre fut rédigé pour l'église de Poitiers ². Cette argumentation a été souvent reprise ³. Delisle lui-même hésite à s'inscrire en faux, et la principale raison qu'il allègue pour justifier ses doutes ne vaut rien ; il n'est certainement pas loisible de supposer que le manuscrit « quand il était complet, contenait des messes pour les fêtes de beaucoup d'autres saints que saint Hilaire » ⁴. Il est au contraire très juste de faire remarquer que « l'usage d'invoquer saint Hilaire et saint Martin au canon de la messe était général en France à l'époque mérovingienne et à l'époque carlovingienne » ⁵. La popularité de saint Hilaire était grande en effet dans les églises de Gaule, le cédant à peine à celle de saint Martin ; Grégoire de Tours en témoigne hautement ⁶. Et cette popularité suffit à expliquer la présence d'une messe spéciale dans un recueil comme le *Missale Francorum*, entre une messe *pro regibus* et des messes « communes ». Rien ne laisse voir dans les formules, assez banales et mal agencées, qu'on célèbre le patron d'un diocèse ou d'une province ; le compilateur a prétendu seulement satisfaire sa dévotion et celle de ses compatriotes. N'était un mot de la première oraison *super oblata* (*annua solemnitas*), cette messe *in natale* pourrait être appelée « votive », au sens précis du terme.

Je ne crois pas d'ailleurs que des prières pour « les princes du *regnum Francorum* » fussent de mise en Aquitaine au début du VIII^e siècle. La Bourgogne n'offrirait pas les mêmes difficultés ; mais ni l'écriture ni la décoration du livre ne rappellent les modèles mérovingiens de cette région. Tout indice positif faisant défaut après l'attache tardive à St-Denis, le champ est libre du côté du nord. Dans le nord de la France, en cette féconde Wallonie, la

1. Ed. MURATORI, II, 682 s.

2. « In gratiam Ecclesiae Pictaviensis videtur olim descriptus » : I. MORIN, *Commentarius de sacris Ecclesiae ordinationibus*, 1655, I, p. 261.

3. Tommasi aussi bien que Mabillon (cf. *P. L.*, LXXII, 217 ss. [*De liturgia gallicana*, III, n. 6, p. 176 s.]) paraissent accepter le point de vue de Morin, dont ils reproduisent simplement la notice ; Mabillon ne fait de réserves qu'au sujet de la date proposée par Morin (an. 511-560).

4. Op. cit., p. 72.

5. Ib. ; et cf. EBNER, *Quellen*, p. 406 s.

6. *Hist. Franc.*, VII, 6 (éd. ARNDT-KEUSCH. 1885, p. 294, 6) ; IX, 42, (p. 403. 1) ; X, 29 (p. 442, 1) ; X, 31 (p. 445 : la fête de s. Hilaire est une des dates cardinales de l'année ecclésiastique) ; et cf. I, 38-39 (p. 51, 15 ss.).

grande famille carolingienne, qui commence à cette époque à jouer un rôle actif et glorieux, a son berceau et se montre souvent en scène. Les missionnaires irlandais et anglo-saxons sillonnent incessamment ces parages, faisant circuler des bribes de savoir et donnant l'exemple des travaux soignés. Il est entendu que « la nuit du VII^e siècle » se prolongea jusqu'au milieu du VIII^e ¹; mais encore, si l'aube du jour prochain s'annonçait déjà par endroits, les signes du renouveau apparurent d'abord, sans doute, là où la vie allait se manifester avec plus de vigueur et d'éclat. L'analogie des manuscrits du « style franco-saxon » ne saurait être dédaignée. Un de ces manuscrits était aussi conservé à St-Denis ², et Janitschek, à partir de cette indication de provenance, a voulu centraliser ce mouvement littéraire à l'abbaye royale. Au contraire S. Berger a justement fait ressortir « la position excentrique de St-Denis par rapport au cercle de propagation de l'art franco-saxon » ³. De nos deux manuscrits, le Missel que l'on rencontre à St-Denis au XIII^e siècle, le Psautier dans la bibliothèque d'Évrard au IX^e, c'est aussi le second qui doit fournir la donnée de provenance originale. Du Hainaut ou du pays de Liège, le Missel aura fait sa voie aisément quelque jour, dans la suite du moyen âge, jusqu'à St-Denis.

Cette conclusion topographique, comme on le voit, n'est que probable. Je ne doute pas qu'elle ne soit la meilleure. S'il fallait préciser encore la thèse et choisir des termes plus restreints, j'avouerais que de placer l'exécution du Psautier double de la Reine et du *Missale Francorum*, désormais associés, vers le début du principat de Charles Martel (714-741) et aux environs de Liège, me semble un parti raisonnable ⁴.

D. A. WILMART

1. L'expression est de M. Max BONNET, *Le latin de Grégoire de Tours*, 1890, p. 46.

2. La deuxième Bible de Charles le Chauve (B. N. 2), « le chef-d'œuvre de l'école franco-saxonne » (S. BERGER, *Histoire de la Vulgate*, p. 287).

3. Op. cit., p. 291.

4. Pour compléter — et rectifier sur un point — ce que j'ai dit de l'usage des psautiers triples (cf. 350, n. 5), je dois ajouter qu'est conservé à Karlsruhe un psautier triple (*gall., rom., hebr.*) provenant de Reichenau (*Aug.* 38), que son écriture permettrait de faire remonter au IX^e s. (cf. HOLDER, *Die Reichenauer Hss.*, p. 155 ss.). — Arnobe le Jeune (cf. D. MORIN, *Rev. Bénéd.*, XXV, 1908, p. 92, et XXVIII, 1911, p. 179) est à inscrire en tête de la liste des témoins du psautier romain (voir ci-dessus, p. 351, n. 3). — Il n'est pas exact (*ib.*) de présenter simplement le psautier ambrosien comme un texte « romain ».

L'AGE ET L'ORDRE DES MESSES DE MONE.

ON sait quel est l'intérêt des messes latines publiées en 1850 par Fr. J. Mone, et auxquelles son nom est resté attaché¹ ; elles sont peut-être le débris le plus précieux de l'ancienne liturgie gallicane (franco-gallicane, faudrait-il dire pour être exact). On sait aussi dans quel fâcheux état, à en juger d'après les éditions, le texte nous en a été conservé : sur un total de onze messes que donne le compte de Mone, six ne sont en fait que des fragments². N'était-il pas désirable, après plus d'un demi-siècle, de procéder à un inventaire exact des pièces du délit, et légitime de prévoir les exigences d'une nouvelle édition ? Un concours de circonstances favorables m'a permis d'examiner tout à loisir les feuillets liturgiques du vieux manuscrit palimpseste de Reichenau, et c'est le résultat sommaire de cette enquête que je voudrais exposer présentement³.

*
* *

La notice si précise du récent catalogue du Dr. Holder permet qu'on ne s'attarde pas à la description de l'*Augiensis CCLIII*⁴.

1. *Lateinische und Griechische Messen aus dem zweiten bis sechsten Jahrhundert* herausgegeben von Franz MONE, Archivdirector zu Karlsruhe, Frankfurt am Main 1850, in-4°, v-170, mit einer Schrifttafel. Le texte est donné pp. 15-38 (avec quelques notes destinées à faciliter l'intelligence du texte, et diverses références liturgiques) ; il a été reproduit par MIGNE, *P. L.*, t. CXXXVIII, 1853 [et 1880], cc. 863-882 (avec une préface — *Disquisitio critica* — de DENZINGER, c. 855 ss., et quelques notes du même doublant celles de Mone). BUNSEN a proposé le premier un essai de transcription correcte (pour certaines parties seulement, la 4^e et la 5^e messe entre autres), dans ses *Analecta Ante-Nicaena*, vol. III, 1854, p. 267 ss. Du même genre et complet, le travail de J.-M. NEALE est excellent, sous le titre *Missale Richenoviense* (dans *The ancient Liturgies of the Gallian Church* de G. H. FORBES, Burntisland 1855, p. 1-31).

2. Pour une orientation générale, cf. L. DELISLE, *Mémoire sur d'anciens Sacramentaires*, 1886, p. 82 (n. VIII, 1) ; L. DUCHESNE, *Origines du Culte Chrétien*, 1908⁴ (1889), p. 154 s. ; F. PROBST, *Die abendländische Messe*, 1896, p. 296 ss.

3. L'enquête remontant aux mois d'été de 1908, je serais inexcusable de n'avoir pas considéré froidement, depuis lors, les termes de mes conclusions. — Je prie le R^{me} P. Abbé de Maria Laach ainsi que M. le Directeur de la Bibliothèque Grand-ducale de Karlsruhe de vouloir bien agréer l'hommage de ma vive gratitude ; c'est grâce à leur égale bienveillance que ce difficile travail a été non seulement possible, mais agréable et fructueux, au sein de la vraie paix bénédictine.

4. *Die Reichenauer Handschriften I*, 1906, p. 568-572. Ce livre a été salué de divers côtés dès son apparition comme un modèle accompli (cf. *Rev. des Questions Historiques*, LXXXII, 1907, p. 291 s.).

Sur un point toutefois, qu'il importe d'établir avec soin pour une meilleure connaissance des feuillets liturgiques, une explication nette est indispensable. C'est la question de date que j'entends, et où une équivoque, introduite par Mone lui-même, compliquée encore dans la suite, menace de se perpétuer.

Mone a bien vu que l'écriture supérieure, celle du *Commentaire In Matthaeum* de s. Jérôme, était d'origine franque et devait être attribuée au VIII^e siècle ; malheureusement il a cru bon de faire une réserve en faveur des « premiers feuillets », dont le caractère oncial l'avait sans doute frappé : il déclare « le commencement du manuscrit » de la fin du VII^e siècle ¹. C'était se condamner à vieillir tout le manuscrit, en lui donnant pour termes, je suppose, les années 690-720. Mone ne s'exprime pas aussi franchement ; mais on devine que telle est sa pensée : il propose d'admettre que S. Pirmin (+ 754 [753]) ait apporté de France le *Commentaire* en venant fonder Reichenau en 724. Cette combinaison ne manque pas d'élégance ; il est seulement regrettable que le point de départ en soit demandé à un argument paléographique sans consistance.

L'âge de la rédaction manuscrite des Messes était un sujet plus périlleux encore. Mone a attendu d'être arrivé au terme de son ouvrage pour s'expliquer ouvertement là-dessus ; il s'exposait sans doute par ce retard à n'être pas compris. Il fait une distinction à peu près semblable à celle qui lui a servi dans le cas précédent, et non moins illusoire. Ses dix premières messes auraient été écrites au commencement du V^e siècle, sinon au IV^e ² ; la messe en l'honneur de s. Germain d'Auxerre (+ 448), la dernière de la série, serait une addition un peu postérieure ³. Cette remarque est tout à fait arbitraire ; il suffit de jeter un coup d'œil sur les *specimina* qui accompagnent l'édition, pour se rendre compte de l'identité de facture ⁴. Quoi qu'il en soit, l'opinion de Mone était certainement que la copie des messes remontait au V^e siècle.

Remarquons que tous les savants qui se sont occupés depuis Mone des fragments gallicans de Reichenau n'en ont parlé que d'après lui ; force est donc de supposer que L. Delisle et Mgr Duchesne confondent les Messes avec le *Commentaire*, et donnent

1. *Op. c.*, p. 10.

2. On entend bien que dans la pensée de Mone cette datation ne concerne que l'écriture, cf. *ib.*, p. 152 ; il plaçait le texte lui-même beaucoup plus tôt, — à la fin du second siècle ! Cette thèse est exposée longuement p. 53 ss.

3. *Id.*, p. 152, et cf. p. 13.

4. N. 1-4 (et 14-18) d'une part, n. 5 et 6 d'autre part, et cf. p. 150 ss. On trouvera une caricature de cette planche dans *P. L.*, c. 861 s.

aux unes la date de l'autre, lorsque sans ombre d'hésitation ils présentent ces textes comme les restes d'un sacramentaire en lettres onciales de la fin du VII^e siècle¹. Cette méprise n'a pas échappé à la sagacité de M. Edmund Bishop². Elle allait d'ailleurs sans de graves conséquences, comme on le verra. Bien plus, elle était parfaitement naturelle : pour qui sait que nos plus anciens livres liturgiques, à une exception près³, ne sont pas antérieurs à la fin du VII^e siècle, les Messes de Mone ont *a priori* peu de chances d'avoir échappé au sort commun ; et l'impression que laisse la planche des passages reproduits en fac-similé⁴ n'est pas capable de combattre sérieusement ce préjugé. Néanmoins, quelques excuses qu'on puisse justement invoquer, il y a « quiproquo » ; accordons cette satisfaction aux liturgistes qui ont lu jusqu'au bout la dissertation de l'archiviste de Karlsruhe⁵. Si Delisle avait eu des raisons particulières pour différer de sentiment avec ce dernier, il n'eût pas manqué de les faire connaître.

Le Dr. Holder, au contraire, s'est soucié des opinions de son prédécesseur, on peut même regretter qu'il y ait attaché tant d'importance. Mais je gagerais que c'est l'assertion de Delisle, prise pour une appréciation motivée, qui l'a empêché de tirer au clair le petit problème paléographique qui se posait. Pour le Commentaire, il s'en est tenu aux dates proposées par Mone : « f. 1-9, s. VII *ex.* ; 10-183, c. 750-760 »⁶ ; au sujet des morceaux liturgiques, il a un énoncé plus complexe, inspiré par le désir évident de concilier Delisle avec Mone, tel cependant que celui-ci n'eût pas reconnu sa propre pensée : « Bruchstücke von eilf Messen (I-X entstanden s. V. *in.*)⁷, geschrieben s. VII *ex.* »⁸. Je suis obligé d'avouer qu'il m'est impossible de n'en appeler pas de ces estimations, encore qu'il soit certain qu'elles aient été arrêtées en présence des originaux.

1. *Mémoire*, l. c. ; de même *Origines*, l. c.

2. *The earliest Roman Mass-book*, 1894, p. 23 s. (en note) ; cf. *The Dublin Review*, CXVI, 1894, p. 267 s.

3. C'est le prétendu Sacramentaire Léonien (*cod. Veronensis LXXXV*, 80) que je veux dire ; on peut le dater s. VII *simpliiter*.

4. Delisle la mentionne expressément.

5. Probst entre autres ; voir l'ouvrage cité, p. 298.

6. *Op. c.*, p. 568.

7. Mone aurait dit de ces dix messes : entstanden s. II *ex.*, geschrieben s. V *in.* La différence est sensible ; cependant je ne crois pas qu'on puisse comprendre la parenthèse de M. Holder sans se référer à la thèse de Mone. Le point de vue de Probst est intermédiaire ; c'est encore du Mone corrigé : la composition et la transcription des dix premières messes iraient ensemble (principe que j'admets), — à savoir s. V *in.* (cf. *op. c.*, p. 298 ss.).

8. *Ib.*, p. 570.

Mone avait déjà marqué que le *terminus ante quem* de la partie principale du Commentaire devait être 760 ¹. Non, le terme précis est 782 ². Il est fixé par la notule ajoutée au bas du dernier feuillet, et où on lit le nom de Jean II, évêque de Constance et abbé de Reichenau (760-782) ³. J'accorde d'ailleurs que 750 est une date approximative qu'on peut accepter. Elle convient assez bien au caractère de l'écriture, qui est une minuscule franque d'un type particulier, comportant à côté de divers éléments cursifs la survivance de quelques formes onciales ⁴, et pareillement au système des abréviations courantes. Mais, et c'est ici que je dois me séparer du Dr. Holder, cette date de 750 n'est pas moins acceptable pour le premier cahier (f. 1-9). Il est aisé de se convaincre que ce cahier, bien qu'écrit en onciale — en mauvaise onciale ⁵, — est de la même main qui a rédigé toute la suite : le deuxième cahier (f. 10-17), où le copiste a déjà pris l'allure cursive qu'il retiendra jusqu'au bout, offre encore telles pages, par exemple 11^r et 14^r, et fréquemment telles lignes, qui sont entièrement onciales, sans différence appréciable avec le style des feuillets précédents. A partir du troisième cahier, l'écriture est constante ; le scribe, qui avait trouvé sa manière, se sentait désormais « en train ». D'ailleurs, qu'on fasse le contrôle ; il me paraît décisif : les formes onciales qui tranchent si vivement sur le reste sont celles-là mêmes qu'on a vues dans les pages du début. Pour me résumer, le Commentaire *In Matthaeum de l'Augiensis CCLIII* est l'œuvre d'une seule main, nonobstant

1. *Op. c.*, p. 10.

2. De même L. TRAUBE, *ap.* Ed. BRATKE, *Epilogomena zur Wiener Ausgabe der Altercatio legis*, 1904, p. 13.

3. « Bene dicat deus iohanne episcopo et congregatione nostra », fol. 183^r. L'écriture, une minuscule qui rappelle sensiblement le type carolingien normal, fait plutôt penser à 780 qu'à 760.

4. Voir la reproduction de fol. 101^v-102^r (palimpseste) à la fin de la dissertation de Bratke. — TRAUBE, *ap.* A. E. BURN, *Facsimiles of the Creeds*, 1909, p. 43 s., a signalé plusieurs manuscrits d'origine française qui offrent un mélange analogue. Il serait disposé à voir dans cette espèce d'écriture « eine Zwischenstufe zwischen gallischer Halbunciale und Minuskel ». J'avoue que cette explication ne répond pas exactement au cas de l'*Augiensis* ; le premier terme est ici non pas la semionciale, mais l'onciale, comme il sera montré tout à l'heure plus nettement encore : F, G, L, R sont régulièrement du type oncial. C'est une des tâches qui s'imposent à la jeune école paléographique fondée par Traube de reviser conformément aux faits les classifications factices que nous a léguées la routine traditionnelle ; les écritures mélangées, qu'on ne saurait dire tout uniment soit onciales soit semionciales, forment une catégorie plus nombreuse qu'on ne croit habituellement, et qu'il serait avantageux de mieux connaître ; quelques exemples sont illustres aux yeux des liturgistes : *Paris*. 12048 (Missel de Gellone), et surtout *Paris*. 13246 (Missel dit de Bobbio).

5. Elle devrait être néanmoins mentionnée sur la liste de TRAUBE-LEHMANN, *ap.* TRAUBE, *Vorlesungen und Abhandlungen* I, 1909, p. 190. Le n. 69 ne suffit pas à couvrir les divers documents onciaux renfermés dans l'*Aug. CCLIII*.

les différences de rédaction qu'on remarque dans le premier et dans le deuxième cahier¹ ; il a pu être copié vers 750 à Reichenau, où c'est un fait certain que l'influence franque était maîtresse à l'origine² ; mais rien n'empêche non plus de croire qu'il fut apporté à Reichenau entre 760 et 780 par quelque émigré des pays francs.

Les feuillets liturgiques avaient été utilisés dès le deuxième cahier du volume (*bifolium* 12/15), et on les retrouve jusque vers la fin (*bifolium* 139/144), entremêlés aux autres fragments palimpsestes ; car c'est tout un fonds de bibliothèque qui a servi à composer le commentaire³. Si l'on adopte 750 comme la date la plus convenable pour ce démembrement, il ne sera pas excessif, avant même d'avoir égard à des indications plus précises, de concéder au vieux missel gallican un siècle d'existence. Il dut en effet remplir son office normalement et modestement, en une pauvre église de Bourgogne (j'ai déjà eu l'occasion de mentionner la messe de s. Germain d'Auxerre qui légitime cette induction), — jusqu'au jour où la diffusion des livres gélasien le fit mettre au rebut ; et ce que nous savons de cette nouvelle conquête romaine autorise à fixer l'incident à la fin du VII^e siècle ou au commencement du siècle suivant. Il faudrait donc, pour le moins, que le missel ait été rédigé vers le milieu du VII^e siècle. L'argument littéraire, si fuyant qu'il soit, conclut, je crois, dans le même sens. Comme Mone avant lui, le Dr. Holder a cru pouvoir distinguer l'âge des textes de celui du recueil. Cette aventure ne laisse pas d'être effrayante, dans l'état de nos connaissances liturgiques. Mieux vaut se contenter d'une date simple, applicable au tout. Il se peut que plusieurs de ces prières aient été composées au VI^e siècle, voire même au V^e⁴ ;

1. Ce fait se rattache à une question fort intéressante. Comme l'a très bien dit C. H. TURNER en consignait un fait du même ordre (*ap.* BURN, *op. c.*, p. 41) : « one of the new lessons which palaeography has to teach us is that it was quite common and natural for scribes to be able to write in two hands ». Ai-je besoin de rappeler le cas du *Paris*. 11461 ? Au sujet du *Lectionnaire de Luxeuil*, cf. *Rev. Bénédictine*, avril 1911, p. 231, n. 3.

2. Reichenau était proprement, à la différence de Saint-Gall, une « colonie franque au milieu des pays alémans » : ainsi S. BERGER, *Histoire de la Vulgate*, p. 133.

3. Cf. HOLDER, *l. c.* ; BRATKE, *op. c.*, p. 6 ss. — Bratke a étudié à fond l'élément palimpseste le plus important après les Messes, à savoir les 32 feuillets de l'*Altercatio* d'Evagrius en semionciale (franque) du VII^e s. ; cette date était admise par Traube, cf. *ib.*, p. 14.

4. Quelques-unes soulèvent des problèmes littéraires très curieux, notamment la seconde de *Contestatio* de la 3^e Messe de Mone (éd. NEALE, p. 7), dont la dernière phrase, ainsi que l'a fait voir tout récemment le R^{me} D. CABROL, est en relation étroite avec un passage du *De Trinitate* de Novatien c. 8 (éd. FAUSSET, 1909, p. 24, l. 3 s.) cf. *Dict. d'Archéologie chr.*, art. *Centonisation*, fasc. XXIII, 1911, c. 3258 ; à noter d'ailleurs que la phrase immédiatement précédente se trouve dans un cas analogue, sinon plus complexe, cf.

mais nous n'avons pas le moyen de les discerner sûrement parmi les autres. Deux formules du moins, si je ne me trompe, permettent d'échapper à l'impressionisme : les deux oraisons qui introduisent la messe de s. Germain, y tenant lieu, comme marque la rubrique, de collectes *Post Profetia(m)* ¹, ne sont en réalité que des *apologiae sacerdotis* ; or les recherches les plus récentes concernant cette manifestation spéciale de la piété chrétienne nous ramènent juste au VII^e siècle ² ; on aurait peut-être ici l'exemple le plus ancien du genre. Enfin les indices paléographiques doivent être recueillis. L'onciale est belle et naturelle. Sans être archaïque, elle offre quelques traits anciens, comme E à traverse un peu élevée, L à queue brève, P à ventre étroit et incomplètement fermé ³. La constance du type *nī* (*nostri*), la position après la voyelle du trait d'abréviation pour M sont aussi d'excellentes notes ⁴. D'autre part on ne remarque pas de signes évidents de décadence. Mais la fréquence relative des abréviations en pleine ligne, la qualité de l'orthographe, et d'ailleurs l'aspect général de l'écriture ne souffrent pas qu'on songe au VI^e siècle. En définitive on peut s'en tenir pour parler rondement à 650 ; mais une date légèrement plus haute, par exemple 630-640, serait sans doute plus satisfaisante. Ce vieux missel est-il venu intact à Reichenau avec les autres volumes dont on fit plus tard l'*Augiensis CCLIII*, ou bien a-t-il été démembré dans son pays d'origine ? C'est une alternative déjà posée, et dans laquelle nous avons vu qu'il n'était pas nécessaire de prendre parti.

Bulletin de Littér. Ecclésiastique, oct. 1906, p. 291. Ces rapprochements eussent, à coup sûr, rempli de joie le Dr. Probst. Quel malheur que le liturgiste doive être aujourd'hui aussi méfiant !

1. Ces deux formules formeraient d'après Mone la messe 10^e (éd. NEALE, p. 28).

2. Cf. E. BISHOP, *J. of the Theol. Studies* VII, 1905-1906, p. 122 (à propos de la litanie du Missel de Stowe).

3. A remarquer aussi A en forme de battant de cloche. — Je ne connais pour le VII^e siècle qu'un manuscrit en onciales qui soit exactement daté : le St-Augustin de Troussures (Luxeuil) a. 669. On sait que ce splendide manuscrit, expédié en Amérique il y a deux ans dans de regrettables circonstances, est fort exposé à n'en plus revenir.

4. Sur la contraction *n(ostri)i* en France, cf. TRAUBE, *Nomina sacra*, p. 217 ss. A signaler encore : *scorm* régulier (exceptionnellement *scorm*), cf. TRAUBE, *ib.*, p. 198 s., et de même *scorm* (= *saeculorum*) ; *epysi* (= *episcopi* 4 fois), et *epys* (= *episcopus* (1 fois) : au lieu du trait de contraction on voit 4 (ou 3) petits signes affectant la forme de s ; *prbis* (avec trait supérieur, = *presbyteris*) ; *diacs* (= *diaconos*) ; *qod* ; *q.* (= *que*) ; exceptionnellement *et* = *est* (dans la formule *dignum (aequum) et iustum est*). — Mes notes n'indiquent rien quant à l'usage de *i* allongé (sur l'intérêt de ce signe — *i-longa* — dans les manuscrits onciaux, cf. E. A. LOEW, *Studia Palaeographica*, 1910, p. 7, n. 2, et p. 30) ; en revanche j'ai remarqué deux fois un *i* prolongé un peu au-dessous de la ligne, dans *iunguntur* et *iustae*.

*
* *

Les feuillets liturgiques sont au nombre de quarante-quatre¹ et forment ensemble six cahiers : quatre quaternions et deux ternions. Mone a reconstitué très heureusement, feuillet à feuillet, chacun de ces six cahiers² ; et il n'est que juste d'admirer cet excellent travail, dont la réussite finale put coûter des semaines d'efforts persévérants. Les jeux de *puzzle* les plus compliqués ne présentent pas de pires difficultés, mais d'ailleurs n'offrent pas plus d'attrait. Mone ne doit pas être moins félicité pour l'exactitude du déchiffrement. Ce que j'ai trouvé à reprendre dans ses lectures se réduit, au total, à fort peu de chose³ ; et n'étaient les détails de la ponctuation, où ma propre copie accuse un désaccord presque constant, son texte pourrait passer pour à peu près définitif. Dans aucun cas on n'est autorisé à négliger son témoignage ; et concernant les rubriques, dont l'œil ne saisit plus maintenant que de faibles traces, il faudra l'en croire sur parole. Ayant si bien accompli sa tâche jusque-là, il est étonnant que l'éditeur n'ait pas su retrouver l'ordre de succession des feuillets. Il y avait là sans doute un problème littéraire, et d'une assez grande importance, mais non pas insoluble, tant s'en faut.

1. Mone parle d'un 45^{ème} feuillet détaché (96^r), dont il veut faire une garde ; cf. *op. c.*, p. 11, 38 s., 151 (et pl., spécimen 7). Cette conjecture est plus qu'improbable ; voir d'ailleurs HOLDER, *op. c.*, p. 569 s., qui transcrit exactement les textes. L'écriture est une minuscule mérovingienne, mais autre que celle de la série 13^r etc. (HOLDER, *ib.*). La première ligne n'est plus lisible, se trouvant juste sur la section supérieure de la page. Les neuf lignes qui suivent pourraient être le reste d'une Préface empruntée à un recueil de même nature que notre *Leonianum* (cf. la série XVIII, 350 ss.) ; toutefois le style est médiocre (à noter les allusions bibliques : Ps. CV, 6 (JUDIC. X, 10) ; THREN. V, 2, 8, — qui ont égaré étrangement Mone). Puis on lit la collecte *Exaudi Domine de Leon. XVIII, 19, 364 (= Greg. 250, 3 [Orationes pro peccatis])*. Le bas de la page est resté libre. On peut donc admettre à la rigueur que ce feuillet palimpseste était le dernier feuillet d'un des vieux manuscrits qui sont entrés dans la structure de l'*Augiensis*, et que ces prières y représentaient des additions ; mais en toute hypothèse on ne saurait penser au missel gallican qui est d'un format différent et se présente complet avec des pages encore blanches à la fin.

2. Voir son tableau, p. 11 s. ; de même HOLDER, p. 570.

3. Par exemple : lire *spiritui* (Messe II, P. Myst., éd. NEALE, p. 4 : au lieu de *spiritus*) ; — *patientiam* (Messe III, A. Nom., p. 5 : *patientia*) ; — ajouter *concede*, avant *propitiâ* (*ib.*) ; — enlever *et*, avant *colere* (même messe, A. Pac., p. 6) ; — lire *sanc-torum* (Messe IV, P. Sanc., p. 11 : au lieu de *sacrum*) ; et de même Messe IX, 2^o Cont., p. 27, après *splendor*) ; — *quantum meruimus* (Messe V, Cont., p. 13, l. 1 : non *eruemus*) ; — *si terra* (*ib.*, l. 9 : non *sit erra*) ; — *mostravit* (Messe VI, P. Nom.) ; — restituer *conditoris* (Messe VI, Cont., p. 17, l. 5 : *creatoris* est trop court) ; — lire *terram* (2^o Cont., p. 18, l. 4 en bas : non *terra*) ; — *grege* (Messe VIII, Praef., p. 21) ; — *paradyssi* (*ib.*) ; — *Dignum et iustum est* (Messe IX, 1^{er} et 2^o Cont., p. 26 s. non *iustum et*) ; — ajouter *e caelo*, après *reserantur* (*ib.*, 1^{er} Cont., p. 27, l. 3) ; — lire *et quos* (Messe XI, P. Nom. p. 29 : non *et q.*) ; — ajouter *nos*, avant *maiestati* (Cont., l. 1). — Il faudrait encore signaler divers faits d'orthographe.

Ce sont, comme on le devine, les deux ternions qui donnent lieu à ce problème. On reconnaît vite qu'ils ne sont que des quaternions incomplets, dépourvus du premier *bifolium*. Quelle place donc leur attribuer dans la série des cahiers ? La suite que Mone a proposée peut être représentée ainsi :

$$Q^1 \quad Q^2 \quad T^1 \quad Q^3 \quad T^2 \quad Q^4.$$

Cette combinaison accuse un état de choses déplorable. Outre qu'elle suppose la disparition d'au moins un cahier avant le quaternion compté premier, elle détermine des lacunes considérables entre quaternions et ternions, et il est encore nécessaire, pour les combler, d'admettre que plusieurs cahiers ont été perdus. Par bonheur, le cas n'est pas aussi mauvais que l'a fait Mone, et les moyens dont on dispose réellement pour établir l'ordre véritable des six cahiers sont efficaces, encore que la mutilation des deux ternions soit à jamais regrettable.

Quand on rapproche les éléments disjoints de ce petit recueil afin de lui rendre son aspect original, trois faits ou groupes de faits sollicitent l'attention : le début et la fin sont désignés assez nettement par la disposition matérielle du texte ; l'enchaînement des quaternions se trouve garanti par le sens des prières qu'ils partagent, et réduit d'une manière appréciable l'incertitude causée par le mauvais état des ternions ; enfin la plupart des messes dont les premières formules sont intactes portent en tête, encore visible, un numéro d'ordre que l'on ne saurait déclarer fautif sans de graves raisons. L'insuccès de Mone tient à ce qu'il n'a pas remarqué plusieurs de ces faits ou bien qu'il a mal interprété certains autres.

Reprenons rapidement chacun des points qui viennent d'être indiqués. Et d'abord, le cahier final a été identifié correctement par Mone ; c'est le quaternion que j'ai noté ci-dessus Q^4 , et qui doit rester avec cette figure à la place que lui a attribuée Mone. On le reconnaît aisément aux pages blanches qui l'achèvent (fol. 76^r et 127^v) : le copiste, arrivé au terme de la messe « propre » de s. Germain avec la *Contestatio*, avait épuisé toute la matière de son *libellus missalis*, et ne se soucia pas de remplir l'espace dont il disposait encore. Les messes IX à XI de Mone subsistent donc, sauf les chiffres, comme je le montrerai tout à l'heure. Le cahier de tête se laisse découvrir moins facilement. J'estime qu'il ne peut être que le deuxième ternion de Mone (T^2), celui qui renferme la messe métrique¹. Le premier feuillet fait défaut, — ainsi que

1. *Missa VIII* ap. Mone (NEALE, p. 21 ss.).

le dernier, complémentaire ; si l'on prend garde que la messe commence intacte au second feuillet (144^v), on est conduit naturellement à supposer que le premier était destiné à porter le titre du recueil. Cette hypothèse est vérifiée par l'exactitude de l'ordre qu'elle détermine. Au surplus, j'ai surpris au haut de 144^v, sur la ligne d'une rubrique à jamais effacée, les traces d'un chiffre que Mone n'a pas relevées : ·I· ; c'est-à-dire que la messe métrique se présentait la première, et que nous tenons bien le début du missel, de même que la fin.

Avec la détermination du dernier cahier, il faut faire honneur à Mone d'avoir remarqué le lien qui rattache l'un à l'autre ses deux quaternions désignés respectivement premier et second (Q¹ — Q²). Cette place, à la vérité, ne leur convient pas, mais leur enchaînement est certain, certifié qu'il est par la continuité littéraire de la première *Contestatio* de la messe III¹. Comment Mone, complétant cette observation, ne s'est-il pas aperçu que la chaîne n'était pas rompue avec les dernières pages de Q², et que le cahier final du recueil (Q⁴) était précisément un autre anneau de cette chaîne, solidement soudé aux deux précédents ?

Il est indispensable ici de produire les textes eux-mêmes, d'autant que la formule dont il s'agit de rejoindre les tronçons est parmi les plus intéressantes du petit missel. On lit à la fin de Q² (fol. 28) le début d'une longue formule qui sous un titre commun développe les paroles de l'Institution « Qui pridie ». L'énoncé exact de la rubrique eût été *Post Secreta*, tel que Mone a pu le déchiffrer dans sa messe V².

(fol. 28^v, l. 11)

< COLLECTIO >

D^S ABRAHAM · D^S ISAAC · D^S
IACOB · D^S ET PATER D^NI · N^I ·
IH^U X^PI · TU DE CAELIS TUIS ·

5.

PROPIITIUS AFFAUENS · HOC
SACRIFICIUM NOSTRU · IN
DULLENTISSIMA PIETATE,
PROSEQUERE · DISCENDAT

(fol. 28^r)

D^NE PLENITUDO · MAGISTA

1. Fol. 68^r (8ème de Q¹)... *loca continens et locis excedens · nullius* || fol. 31^r (1er de Q²) *indigens et omnia complens*... (NEALE, p. 6).

2. Mone dit avoir lu *Collectio* ; aujourd'hui on ne voit plus que la place, et force est d'en croire Mone. Il est assurément possible qu'il y ait eu *Collectio* (ou *Coll.*) *post Secreta*. — Voir d'ailleurs *Missa IV* (NEALE, p. 11).

10. TIS · DIUNITATIS, PIETATIS ·
VIRTUTIS, BENEDICTIONIB ·
ET GLORIAE TUAЕ · SUPER HUNC
PANE · ET SUPER HUNC CALI
CEM · ET FIAT NOBIS LEGITI
15. MA EUCHARISTIA · IN TRANS
FORMATIONE CORPORIS
ET SANGUINIS DÑI · UT QUI
CUMQ · ET COTIENSCUMQ,
EX HOC PANE · ET EX HOC CA
20. LICE LIBABERIMUS · SUMA
MUS NOBIS · MONIMENTU,
FIDEI · SINCERE · DILECTIO
NES TRANQUILLA · SPEM RE
SURRECTIONIS · ADQ, IN
25. MORTALITATIS AETERNE
IN TUO FILIQUE TUI · HAC

On lit d'autre part ces lignes en tête de Q⁴ (fol. 15^r) :

- || SPŌ SCŌ NOMINE, IN CON
MUNIONE, OMNIU · SCR̄M
REMISSIONE · OMNIU · NOS
(30) TRORU · CRIMINU · CRE
DEMUS DÑE QUOD HAEC NOBIS
FESSA CREDULITATE, POS
CENTIBUS PRAESTABIS p d.

Mone, constatant que ce dernier fragment précédait deux *Con-
testationes*, a pensé qu'il était le reste lamentable d'une collecte *Ad
Pacem*¹. Mais essayons de transcrire l'une à la suite de l'autre,
avec les corrections nécessaires, les deux portions dont on a vu le
texte brut :

Deus Abraham, Deus Isaac, Deus Iacob, Deus et Pater Domi-
ni nostri Iesu Christi, tu de caelis tuis propitius affavens hoc
sacrificium nostrum indulgentissima pietate prosequere.

Descendat, Domine, plenitudo maiestatis divinitatis pietatis
virtutis benedictionis et gloriae tuae super hunc panem et super
hunc calicem : et fiat nobis legitima Eucharistia in transformatione
corporis et sanguinis Domini :

1. *Missa IX* ap. Mone (NEALE, p. 26).

ut quicumque et quotienscumque ex hoc pane et ex hoc calice libaverimus, sumamus nobis monumentum fidei, sinceritatem dilectionis, tranquillam spem resurrectionis atque immortalitatis aeternae — in tuo Filii que tui ac Spiritus sancti nomine, — in communionem omnium sanctorum atque remissionem omnium nostrorum criminum.

Credimus, Domine, quod haec nobis fixa (indefessa ?) credulitate poscentibus praestabis.

Per Dominum (etc.)

N'a-t-on pas là, je le demande, dans son intégrité une « épiclese » gallicane ? et si l'Esprit ne s'y trouve mentionné qu'incidemment, si l'intention de cette prière est exclusivement sacrificielle et charismatique, et le sens général identique à celui de la prétendue « épiclese » *Supplices te rogamus* du Canon romain, n'est-ce pas tant pis pour la vieille théorie simpliste, d'après laquelle l'épiclese à l'Esprit serait un élément primitif et déterminant du sacrifice, mal conservé par la liturgie romaine, subsistant au contraire dans la liturgie orientale et dans la gallicane ? La question de l'épiclese dépasse sans doute de beaucoup notre sujet ; mais les collectes *Post Secreta* des Messes de Mone, regardées avec raison comme authentiques et pures entre toutes les formules gallicanes, facilitent pour leur part la solution du problème ², et il est à tout le moins

1. Rapprocher ce *Post Mystrium* du *M. Gothicum*, XX (messe pour la Chaire de S. Pierre) : « Haec igitur praecepta servantes, sacrosancta munera nostrae salutis offerimus, obsecrantes ut immittere digneris Spiritum tuum Sanctum super haec sollemnia : ut fiat nobis legitima Eucharistia in tuo Filii que sui nomine et Spiritus Sancti, in transformatione corporis ac sanguinis Domini nostri Iesu Christi Unigeniti tui : edentibus nobis vitam aeternam, regnumque perpetuum conlatura bibituris ». Cette même formule se retrouve exactement dans le Missel Mozarabique (*P. L.*, LXXXV, col. 794). D'autre part on pourra voir une réplique très peu différente dans la messe VIII du même *M. Gothicum*. — H. R. GUMMEY a réuni commodément la plupart des oraisons *Post Pridie* (= *Post secreta*, *Post Mystrium*) des livres gallicans et mozarabiques : *The Consecration of the Eucharist*, Philadelphia 1908, Appendix p. 334 ss.

2. Sur la question de l'épiclese eucharistique, voir avant tout E. BISHOP, *Observations on the Liturgy of Narsai*, 1909, p. 131 ss. — Puisque j'ai touché à ce point à propos d'un texte gallican, qu'on me permette d'indiquer ma pensée personnelle quant à cette espèce liturgique : l'épiclese des livres gallicans et mozarabiques ne devrait pas faire illusion ; c'est une épiclese toute factice, nonobstant la beauté des formules ; la mention du Saint-Esprit, lorsqu'elle est évidente, y est sans doute voulue et artificielle, le résultat d'une harmonisation qui s'expliquerait bien par une influence orientale tardive (VI-VII s.). Je ne voudrais pas rendre M. Bishop responsable de cette thèse encore mal assise ; mais ce sont exactement les vues si remarquables émises par lui ça et là dans ses *Observations*, et aussi les échanges d'idées que nous avons eus sur les problèmes liturgiques, qui m'ont convaincu de la fécondité de cet aperçu : certains traits particuliers de la liturgie « gallicane », loin d'être les vestiges d'un état primitif ou préhistorique, semblent ne devoir leur existence qu'à la pénétration savante d'usages orientaux, au début du moyen âge, en Espagne et en France, — disons plus simplement, à la mode et à la manie de l'imitation.

agréable d'avoir retrouvé la teneur précise d'une de ces collectes.

Les résultats obtenus jusqu'à présent sont confirmés par les numéros d'ordre qui se lisent encore aujourd'hui en tête de cinq messes. Mone a dû se résigner à corriger ces chiffres, pour les faire cadrer avec la disposition par lui adoptée. En fait ils sont d'une rigoureuse exactitude, et ils achèvent de définir la physionomie de notre recueil. Nous savons déjà que la messe métrique porte le numéro I. Des quatre messes complètes dont la succession est établie par le rattachement des trois derniers quaternions, l'une a perdu son chiffre, les trois autres sont cotées respectivement V, VI et VII, ce chiffre VII étant attaché à la messe de s. Germain, l'ultime de la série¹. Restent deux messes intermédiaires : la deuxième dont le début a disparu, et la troisième, dépourvue de sa partie centrale, mais correctement désignée.

Il faut donc énumérer désormais dans l'ordre suivant les six cahiers distingués par Mone :

	T ²	Q ³	T ¹	Q ¹	Q ²	Q ⁴	—
soit :	A	B	C	D	E	F	

J'ai expliqué que A et C ont perdu l'un et l'autre leur premier *bifolium*. Ce sont les seules lacunes à enregistrer dans le compte définitif : des 48 feuillets bien rangés qui composaient le missel à l'origine, manquent 1, 8, 17 et 24.

Il ne sera peut-être pas inutile de proposer, en terminant, un schéma du document reconstitué avec la concordance des sections de l'édition de Mone.

I Messe métrique *Siderea* : A fol. 2-7 (MONE : *Missa VIII*).

(Le f. 1*, manquant, devait porter le titre du recueil).

3 collectes (dont le titre a disparu) ; — *Post Nomina* ; — coll. *Ad Pacem* ; — *Contestatio* ; — autre *Contestatio* ; — coll. *Post Sanctus* ; — coll. *Post Secreta* (incomplète).

(Le f. 8* offrait la fin de la coll. P. Secr., et peut-être rien de plus qui appartint à I).

(II) Messe incomplète au début : B fol. 9-15^v (MONE : *Missa VI*).

(Le f. 8* de A offrait le début : peut-être une coll. *Post Prophetiam*, certainement une *Praefatio* avec le commencement de la coll. conservée).

1. Il faut se rappeler que les deux oraisons qui précèdent la première collecte de cette messe ne sont elles-mêmes que des collectes *Post Prophetiam*, et non pas les débris d'une messe incomplète, comme l'a pensé Mone (*Missa X*) ; la messe VI est organisée d'après le même plan, la collecte *Post Prophetiam* devant l'indication du chiffre.

Fin d'une collecte ; — *Post < Nomina >* ; — *Ad Pacem* ; — *Contestatio* ; — *Item Contestatio* ; — *P. Sanctus* ; — *P. Secreta* ; — *Ante Orat. Dom.* ; — *P. Orat. Dom.* ; — *P. Eucharistiam* ; — *Collectio*.

III Messe *Supplicantes* (Praef.), incomplète au milieu en deux endroits : B fol. 15^v-16 ; C fol. 18-23 ; D fol. 25-26^r (MONE : *Missa VII, Missa V, Missa I*).

1^o Praefatio ; — *Collectio* ; — début de *Post Nomina*.

(Le f. 17* de C a fait disparaître la fin du *P. Nom.*, l'*Ad Pacem*, et le début de la *Contestatio* suivante).

2^o Principale partie d'une *Contestatio* ; — *Alia Contestatio* ; *Oratio post Sanctus* ; — *Post Secreta* ; — premiers mots d'une autre collecte *P. Secreta (Item Oratio)*.

(Le f. 24* de C a fait disparaître la suite de la collecte *P. Secreta* commencée, et certainement le début de la collecte *Ante Orat. Dom.* dont on a la suite, mais peut-être aussi une première collecte complète *A. Or. Dom.*).

3^o Fin de coll. *Ante Or. Dom.* ; — *P. Orat. Dom.* ; — *P. Eucharistiam* ; — *Collectio* ; — autre *Collectio* (que Mone a intitulée « *Benedictio* », mais qui n'est probablement qu'une collecte *P. Prophetiam* pour la messe suivante).

< IV > Messe *Deum fidelium* : D fol. 26^r (25^v)-30^r (MONE : *Missa II*).

Praefatio ; — *Collectio* ; — *P. Nomina* ; — *Ad Pacem* ; — *Contestatio* ; — autre *Contestatio* ; — *P. Sanctus* ; — *P. Secreta*.

V Messe *Omnipotentem* : D. fol. 30^r-32 ; E fol. 33-36^r (MONE : *Missa III*).

Praefatio ; — *Collectio* ; — *P. Nomina* ; — *Ad Pacem* ; — *Contestatio* ; — autre *Contestatio* ; — *P. Sanctus* ; — *P. Secreta*.

VI Messe *Unum Deum (Dum prophetica)* : E fol. 36^r-40 ; F fol. 41-44^r (MONE : *Missa IV, Missa IX*).

Collecte *Post Prophetiam* (avant le numéro d'ordre de la messe) ; — Praefatio ; — *Collectio* ; — *P. Nomina* ; — *Ad Pacem* ; — *Contestatio* ; — *Item Contestatio* ; — *Post Sanctus* ; — *Collectio* (*Post Secreta* : c'est la formule reproduite intégralement plus haut, et partagée par Mone entre ses messes IV et IX). — Suivent sans distinction deux pièces supplémentaires : *Contestatio, Contestatio*.

VII Messe de S. Germain *Unianimes (Deus sancte)* : F fol. 44^r-47 (MONE : *Missa X, Missa XI*).

Collecte *Post Prophetiam*, et autre collecte la doublant (l'une et l'autre avant le numéro d'ordre, comme dans la messe VI) ; —

Praefatio; — Collectio; — *Collectio post < Nomina >*; — Ad Pacem; — *Contestatio*.

Une partie de 47^v, et fol. 48 ont été laissés en blanc.

* *

Les feuillets liturgiques découverts et déchiffrés par Mone dans un recueil de textes palimpsestes de Reichenau forment un petit missel gallican complet en sept messes, savoir six messes dominicales, et leur faisant suite, la messe propre de s. Germain d'Auxerre. Il offre quelques lacunes dans la deuxième et la troisième messe, ayant été diminué dès le VIII^e siècle de quatre feuillets; mais aussi il possède plusieurs pièces de rechange, et quelques-unes de ses prières sont fort longues. Il a perdu également son titre, sans être pour cela méconnaissable. L'écriture permet de lui assigner pour date le VII^e siècle, et la messe de s. Germain le localise à souhait.

Il ne pouvait suffire à lui seul, évidemment, aux besoins du culte. Sa composition donne à penser qu'il appartenait à une série de *libelli* d'un usage commode, un autre livret contenant le cycle des grandes fêtes chrétiennes (*per circulum anni*), et un troisième étant sans doute réservé aux messes votives; peut-être même un quatrième les complétait-il avec une collection de messes « communes » en l'honneur des saints. Nos livres romains présentent toutes ces catégories réunies en un seul volume; on conçoit qu'un régime de séparation eût des avantages. Il paraît donc que ces avantages étaient appréciés en France vers le commencement du moyen âge. La réalité pouvait d'ailleurs être fort variée, et on l'imaginera comme on voudra; un témoin nous en reste pour une part: ce précieux petit livre. Ce qui semble en tout cas une particularité des missels gallicans, c'est d'avoir un sanctoral extrêmement simplifié; on se contentait d'une messe « propre », celle du patron¹.

La collection des six messes dominicales est très pure, comme on l'a souvent fait observer; mais il serait juste d'ajouter que les messes dominicales du *Gothicum* et du *Bobiense* sont une section de ces recueils qui n'a guère été contaminée. Enfin on peut prévoir qu'une connaissance plus approfondie des divers documents du groupe « gallican » tirera un peu les Messes de Mone de leur isolement et réduira leur originalité littéraire. Restera du moins la simplicité du plan de cet élégant *libellus*, si merveilleusement conservé.

D. A. WILMART

1. Cf. E. BISHOP, *The Bosworth Psalter*, p. 164.

DOM VINCENT MARSOLLE

4^{me} SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA CONGRÉGATION DE SAINT-MAUR.

DOM Mabillon devait beaucoup au supérieur entre les mains de qui il avait émis sa profession monastique, qui l'encouragea et le soutint constamment dans ses études, qui lui donna comme aides son cher compagnon Dom Michel Germain et Dom Jean Jessenet, lui fournit les moyens de faire son voyage littéraire en Flandre avec Dom Claude Estiennot, sans compter d'autres voyages en France, et sous le gouvernement duquel il mit au jour ses principaux ouvrages. Il lui paya sa dette de reconnaissance en 1682, un an après la mort de Dom Marsolle, non point précisément en écrivant sa vie, mais en peignant un certain nombre de traits caractéristiques, qu'il avait observés personnellement, et qui lui semblaient aptes à dessiner pour la postérité la figure de son bienfaiteur ¹.

La présente biographie s'inspirera de ces notes de Mabillon, et mettra en même temps à profit la double notice que Dom Edmond Martène a consacrée à D. Marsolle dans sa *Vie des justes* ² et dans son *Histoire manuscrite de la congrégation de Saint-Maur* ³, la vie écrite par Dom Mommole Geoffroy, qui fut assistant de Dom Marsolle durant six années, dans sa *Relation des actions mémorables des quatre premiers supérieurs généraux de la congrégation de Saint-Maur* ⁴, une autre vie manuscrite, écrite en 1681, qui se trouve dans *Le ramast des delices monastiques* ⁵ et fut composée probablement par le fr. Jean Cornette, qui vécut à Saint-Denis pendant que D. Marsolle en était grand-prieur, et enfin la circulaire nécrologique rédigée par Dom Simon Bougis, son secrétaire,

1. Dom Thuillier a publié ces notes au tome II des *Ouvrages posthumes*, p. 33-42, sous le titre : *De quibusdam factis Reverendissimi P. D. Vincentii Marsolli*.

2. Bibl. Nat., ms. fr. 17671, p. 317-322.

3. Archives de Solesmes, *ad ann. 1681*.

4. Bibl. Nat., ms. fr. 19622, f. 57-64.

5. Bibl. Nat., ms. fr. 17675, p. 664-686. La vie qui se trouve dans ce même manuscrit aux pages 498-514 n'est qu'une copie textuelle, de la main du fr. Cornette, de la notice de Dom Mommole Geoffroy précédemment citée.

et envoyée dans tous les monastères de la congrégation peu de temps après la mort du Père Général ¹.



Vincent Marsolle naquit à Doué en Anjou ² le 14 juin 1616 ³ : sa naissance faillit coûter la vie à sa mère, à laquelle on dut ouvrir le côté. Ses vertueux parents, qui jusqu'alors n'avaient pu élever d'enfants, le vouèrent à la Sainte Vierge en l'honneur de laquelle ils lui firent porter des vêtements blancs jusqu'à l'âge de sept ans. Ils le placèrent sous la conduite d'un excellent prêtre qui en prit beaucoup de soin et entra dans la suite chez les Pères de l'Oratoire. L'enfant avait l'esprit un peu lourd, mais grâce à une application infatigable, il fit de bonnes études de philosophie chez les Pères Jésuites de la Flèche, et soutint brillamment des thèses publiques. Ses condisciples l'aimaient pour sa douceur et admiraient en lui une prudence toute particulière, rare chez un si jeune homme.

A la Flèche, il eut l'occasion de fréquenter des religieux de Fontevault, étudiants comme lui, qui demeuraient dans un séminaire dépendant de leur abbaye. Il forma le dessein d'entrer dans cet Ordre et y fut reçu avec joie par l'Abbesse et les religieux : on le confia aux soins du Père Jean Berthelot, religieux d'un rare mérite et d'une vertu consommée. Sa mère accourut en vain à Fontevault sans pouvoir ébranler sa constance ; un évêque qui

1. Bibl. Nat., départ. des imprim., L. n^o 13577. D. Bougis y dit expressément : « On se réserve d'écrire en détail les actions plus considérables de sa vie dans un livre qui est destiné à cet usage, où l'on mettra les choses tout au long, ce que la prudence ne permet pas de faire ici. » Veut-il désigner par là l'ouvrage de D. Mommole Geoffroy, ou bien songeait-il alors à utiliser, pour écrire l'histoire du gouvernement de Dom Marsolle, la chronique manuscrite laissée par ce dernier, qu'on eut grand-peine à l'empêcher de brûler au moment de sa mort, parce qu'il craignait qu'il ne s'y fût glissé quelque mot désavantageux pour la réputation d'autrui ? Ce qui porterait à croire que D. Bougis avait dessein d'écrire plus tard la vie de son ancien Père Maître, c'est qu'il ajoute en post-scriptum de sa lettre circulaire : « On prie ceux qui ont connu, appris ou remarqué quelque chose de considérable dans la vie ou dans les lettres du très Révérend Père d'avoir la bonté d'en envoyer ici des mémoires. »

Il est superflu de faire observer qu'on rencontre de multiples répétitions en ces différentes sources. Ainsi Dom Martène, dans sa notice de l'*Histoire manuscrite*, n'a guère fait que copier, en la résumant, celle du fr. Cornette, à moins que l'un et l'autre n'aient pillé un troisième.

2. Doué-la-Fontaine, en Maine-et-Loire, à 17 kilomètres de Saumur, ancienne résidence de Pépin et de Louis le Pieux. Le prieuré voisin de la Chapelle-sous-Doué dépendait de l'abbaye de Saint-Maur-sur-Loire.

3. Les biographes Mauristes disent : « au mois de juillet » ; mais Célestin Port, dans son *Dictionnaire de Maine-et-Loire*, donne la date du 14 juin d'après les archives communales de Doué. Le même auteur ajoute que le portrait de Dom Marsolle a été gravé ; il ne dit ni par qui ni à quelle époque : ce portrait ne se trouve pas dans la collection de la Bibliothèque Nationale.

assistait à l'entrevue, après avoir interrogé en particulier le jeune novice, l'engagea à persévérer dans son pieux dessein. Il fit profession et fut envoyé ensuite à l'Encloître ¹, monastère de l'Ordre, pour faire un second cours de philosophie. Il y soutint des thèses en présence du duc de Vendôme et des princes, ses fils. Le duc, qui était frère de l'Abbesse de Fontevault, conçut pour ce jeune religieux d'un extérieur si avenant avec sa haute taille et son air distingué, une estime particulière dont il lui donna bien des marques dans la suite. A peine ordonné prêtre, le P. Marsolle fut jugé digne d'entendre les confessions, et l'évêque de Poitiers à qui il alla demander les pouvoirs les lui accorda sans hésitation, malgré son tout jeune âge, y ajoutant même spontanément le pouvoir d'absoudre des cas réservés.

Moins de deux ans après son ordination, les religieux de Fontevault cherchèrent une fois de plus à se soustraire à l'autorité de l'Abbesse, Jeanne-Baptiste de Bourbon, fille naturelle d'Henri IV et de Charlotte des Essarts. Forte de l'appui du roi Louis XIII, son frère, elle obtint, le 8 octobre 1641 ², un arrêt qui reconnaissait son entière juridiction, et elle déclara que les religieux à qui cela ne convenait pas pouvaient aller chercher mieux ailleurs. Neuf ou dix de ses meilleurs sujets se retirèrent alors ³ : le Père Marsolle fut du nombre, au grand regret de l'Abbesse qui avait déjà apprécié ses rares qualités et sa précoce maturité.

Il vint à Paris et voulut entrer chez les Chanoines Réguliers. N'y trouvant pas ce qu'il cherchait, il se présenta aux supérieurs de la congrégation de Saint-Maur qui firent d'abord difficulté de le recevoir, craignant le ressentiment de l'Abbesse de Fontevault, contre laquelle le Père Général, Dom Grégoire Tarrisse, avait dû déjà soutenir des procès pour le même objet ⁴. On envoya le P. Marsolle avec deux de ses confrères au Père Visiteur de la province de Bretagne, D. Guillaume Girard, qui n'en admit qu'un seul et l'envoya au noviciat de St-Melaine de Rennes. Dom Marsolle y fit profession le 7 septembre 1643, entre les mains du prieur Dom Germain Morel.

1. Le prieuré de l'Encloître-en-Chauffrenois, au diocèse de Tours. Cf. Abbé Edouard, *Fontevault et ses monuments*, t. II, p. 297-300.

2. Cf. Abbé Edouard, *ouvr. cit.*, p. 439.

3. Parmi les religieux de Fontevault qui entrèrent à ce moment dans la congrégation de Saint-Maur, il faut citer Dom Claude Chantelou, D. Hugues Couléon, D. Boniface Le Tam, D. Jean Chauvin et D. Pierre Le Thuillier.

4. Voir sur ces procès le *factum* de la Bibliothèque Nationale Ld ¹⁶. 184.



Il était prêtre, il avait 27 ans et était déjà d'une vertu et d'une sagesse éprouvée : on le nomma au bout de peu de temps zélateur des novices, et moins de trois ans après sa profession il était sous-prieur et Père Maître. Il exerça cette dernière charge pendant 21 années consécutives. Dieu lui avait donné un talent particulier pour élever la jeunesse : ses conférences étaient extrêmement goûtées et il s'acquittait de son emploi avec tout le zèle d'un jeune homme et la prudence d'un vieillard. Il s'acquit une réputation dans la ville de Rennes, et plusieurs membres du Parlement prenaient plaisir à venir s'entretenir avec lui, bien qu'il fit son possible pour s'excuser de prolonger des conversations qui lui prenaient son temps.

Le chapitre général de 1648 confia à D. Marsolle le gouvernement de l'abbaye de Vendôme avec le titre d'administrateur, et il y exerça en outre la charge de maître des novices. Le duc de Vendôme, qui résidait dans la ville, venait souvent au monastère s'entretenir avec lui, et le duc de Beaufort, un de ses fils, fit une retraite dans le monastère, mangeant au réfectoire avec la communauté. Une grande affliction étant survenue à la famille de ce prince — la disgrâce du duc de Vendôme et l'emprisonnement de son fils à Vincennes — Madame de Vendôme se retira chez les religieuses du Calvaire, défendant qu'on laissât approcher personne près d'elle, excepté le Père Prieur qui, en effet, sut la consoler dans son chagrin. Tous ceux qui lui confièrent leurs peines attestèrent que sa direction était une source féconde de consolations et de lumières.

Ce ministère extérieur ne l'empêchait point d'être très zélé et très attaché aux devoirs de sa charge. Ses exemples et ses enseignements rendirent ses religieux très observants, et le Père Visiteur de la province, D. Anselme Dohin, assura aux supérieurs majeurs, à la fin d'une de ses visites, qu'il ne croyait pas que du temps même de saint Benoît on gardât la règle au Mont-Cassin avec plus d'exactitude qu'on ne l'observait à Vendôme sous le Père Marsolle. On vit à ce moment au noviciat de Vendôme d'excellents sujets dont l'un, Dom Simon Bougis, devint Général de la congrégation, deux visiteurs, et plusieurs prieurs ou maîtres des novices.

Au chapitre de 1654, où Dom Marsolle était député, comme il le fut à tous les chapitres généraux qui suivirent, il fut nommé prieur et maître des novices à Saint-Remi de Reims, où il demeura

six ans comme à Vendôme : c'était, dans la congrégation de Saint-Maur, le maximum du temps que l'on pouvait demeurer supérieur d'un même monastère. Il y reçut la profession de Dom Jean Mabillon, D. Thomas Blampin, D. François de Lamy qui depuis firent tant d'honneur à la congrégation. Ce fut là aussi qu'à force d'austérités il tomba gravement malade : malgré une fièvre ardente et un érysipèle à la tête, il demeura longtemps sans accepter de soulagements, et il fallut un ordre du Père Visiteur, qui se trouvait là, pour le faire aller à l'infirmerie. Encore ne voulut-il jamais y prendre que des viandes communes. Un jour que le dépositaire lui avait fait servir une caille pour exciter son appétit, il lui infligea une sévère correction, renvoya le gibier, et se fit servir deux œufs. C'est Mabillon, qui était son infirmier, qui raconte ce trait. Les médecins désespéraient de sa santé, et lui-même se réjouissait du bonheur de bientôt posséder Dieu, répétant sans cesse avec saint Paul : *Cupio dissolvi et esse cum Christo*. Il en guérit pourtant. A peine la fièvre eut-elle disparu, qu'il quitta le linge, qu'on octroyait seulement aux malades, et reprit ses habits ordinaires. Le quatrième jour il voulut aller dire la messe, mais ses forces le trahirent. Une vie si austère, jointe à la supériorité de ses lumières, lui attira une singulière vénération dans le pays : ecclésiastiques et laïcs recherchaient à l'envi sa direction et ses conseils ¹. Messieurs le président Colbert et Colbert du Perron le regardaient comme un saint et l'écoutaient comme un oracle.

Il eut un jour à montrer sa fermeté contre une entreprise du chapitre de la cathédrale, et il ne faillit pas à son devoir. Les chanoines, voulant faire une procession générale à l'occasion des nécessités publiques, ordonnèrent aux religieux de St-Remi d'apporter le suaire du saint à la cathédrale. L'ordre avait été donné d'une manière peu décente et contraire aux droits de l'abbaye : D. Marsolle refusa d'y obtempérer. Les chanoines, irrités de ce refus, vinrent eux-mêmes processionnellement à l'abbaye pour enlever par force la sainte relique, amenant avec eux des ouvriers avec leviers et crochets pour rompre les armoires. Ce fut un très grand scandale pour le peuple et le désordre dura près d'une heure, avec force bruit et tumulte dans

1. C'est pendant qu'il était prieur à Reims que Madame Talon, veuve de l'avocat général au Parlement de Paris, donna mille livres tournois pour une clôture d'arcade près du sépulcre de S. Remi. Le travail fut achevé au commencement de 1657. L'année suivante, le lieutenant de ville et les conseillers vinrent poser solennellement la première pierre de l'entrée du tombeau du saint, que le conseil de ville de Reims s'était engagé par vœu à faire exécuter. (Abbé Poussin, *Monographie de l'abbaye et de l'église de St-Remi de Reims*, Reims, 1857, p. 240-241.)

l'église. Mais le Père Prieur, qui à ce moment faisait une conférence à ses religieux, accourut, sut résister courageusement à la violence, exposer l'affaire au lieutenant général dont la religion avait été surprise, et par sa prudente fermeté apaiser la contestation. Le lendemain, il imposa à sa communauté diverses pénitences en présence du Saint-Sacrement pour réparation du scandale.

C'est de Saint-Remi qu'il écrivait à D. Luc d'Achery la lettre suivante ¹.

†

Pax Chri.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Nous² n'avons pas encore reçu le livre que V. R. me mande nous envoyer ³ J'ay grande joie que V. R. continue son travail pour la gloire des anciens Pères et pour le bien du public. Nos deux novices vos postulans font assez bien grâces à notre Seigneur, quoy que diversement, car fr. Jean des Roches a bien plus d'avantages pour tout que son compagnon ⁴; ils se portent fort bien : le premier ne croist point. Je les recommande à vos saints sacrifices avec les autres et moy qui suis après avoir salué le R. P. Prieur,

Mon Révérend Père

Votre très humble et affectionné confrere et serviteur

fr. VINCENT MARsolLE, M. B.

A Reims, le 4 fevrier 1659.

Au Reverend Pere Dom Luc d'Achery, rel^{re} b^{ine} à S^t G. des Prez, à Paris.

Le chapitre général de 1660 envoya Dom Marsolle à Saint-Pierre de Jumièges pour y exercer les mêmes fonctions de prieur et maître des novices. Là encore, on voyait d'anciens religieux aller écouter avec recueillement, à la porte du noviciat, ses conférences si lumineuses et si entraînantes. Il y conquist l'estime de l'abbé commendataire, Mgr François de Harlay, archevêque de Rouen et plus tard de Paris, et Dom Martène observe que dans ce monastère ainsi que dans les deux autres, le prieur ne se dispensa jamais d'aucun exer-

1. La correspondance de D. Marsolle ne nous a pas été conservée. On ne trouve à la Bibl. Nat. que sept courts billets adressés à Dom d'Achery. Elle dut pourtant être considérable, car on voit D. Marsolle y consacrer des après-midi entières, sans jamais consentir à se faire aider par son secrétaire. Nous n'avons non plus aucun ouvrage de lui. Ses biographes nous disent qu'il n'eut guère le loisir que de revoir et corriger le cérémonial de la congrégation et rédiger des « règles pour les officiers » et que d'ailleurs il ordonna à D. Simon Bougis de brûler tous ses écrits pendant sa dernière maladie. Il est néanmoins presque certain que les « Règles pour le Supérieur général » et les « Règles pour les Pères Visiteurs », publiées dans la *Revue Mabillon* en août et novembre 1910, ont été rédigées, ou du moins fortement inspirées par lui.

2. Bibl. Nat., ms. fr. 19678, f. 90.

3. Sans doute le troisième tome du *Spicilegium*, qui parut cette année-là.

4. Ce compagnon était D. Nicolas Doé, qui fit profession avec le P. Jean des Roches le 13 juin 1659 et qui mourut avec la réputation d'un saint. D. Martène lui a donné place dans sa *Vie des Justes*.

cice régulier de jour ni de nuit, et qu'on le vit toujours à la tête de la communauté dans tous les offices humbles et pénibles. Il ne permit jamais, même à la fin de sa vie, lorsqu'il était infirme, qu'on balayât sa chambre ou qu'on lui cirât ses chaussures.

On peut voir dans l'*Histoire de l'abbaye royale de St-Pierre de Jumièges*¹, publiée par M. Julien Loth, comment D. Marsolle sut dès son arrivée arranger les contestations entre l'abbé et la communauté, terminer d'autres procès, comment il présida à la translation des reliques de saint Léger et de saint Aicadre, quelles aumônes il fit aux monastères et aux paroisses pauvres de la province. On y voit aussi qu'il fit construire une magnifique bibliothèque que le chroniqueur décrit complaisamment en se gardant d'ajouter que la diète de l'année suivante, toujours très sévère pour tout ce qui regardait les constructions nouvelles, infligea une pénitence à D. Marsolle à l'occasion de ces dépenses, qu'elle trouva sans doute exagérées, bien qu'il eût évité tout luxe et tout ornement inutile, et que lui-même fût persuadé « qu'on ne bâtit jamais sans que la régularité en soit troublée ou que le bon ordre en souffre ». Ce fut aussi durant son gouvernement que la communauté de Jumièges eut à signer le formulaire dressé par Alexandre VII contre les cinq propositions de Jansénius : tous les religieux, au nombre de 36, tant prêtres que novices, obéirent exactement à la lettre circulaire du Père Général de la congrégation, Dom Bernard Audebert, en date du 16 juillet 1665, qui exhortait à la soumission et au respect pour la bulle du Saint Père et pour les mandements des évêques, et signèrent avec joie et sans hésitation leur déclaration d'orthodoxie.

* * *

Au chapitre de 1666, l'un des neuf définiteurs, D. Ignace Philibert, étant tombé malade, D. Marsolle fut élu pour le remplacer. On remarqua en lui tant d'élévation d'esprit, de pénétration, de zèle et aussi tant de prudence et d'humilité, que le P. Général, Dom Bernard Audebert, songea à lui pour son futur successeur, et le fit nommer grand-prieur de Saint-Denis, afin de le mieux connaître et de l'initier au gouvernement de la congrégation. Au cours des six années de son séjour à Saint-Denis, D. Audebert le mandait souvent à Paris pour le consulter dans les affaires importantes ; bien que sa santé fût demeurée délicate, il faisait toujours le voyage

1. Cf. tome III, p. 112-113, 119-122, 134-135. Vient ensuite, p. 136-142, une biographie de D. Marsolle qui va jusqu'à la fin de son priorat de Jumièges et qui est copiée à peu près textuellement sur Dom Martène.

à pied, ne cherchant qu'à se mortifier soi-même et à cacher sa dignité¹. Les deux supérieurs se voyaient aussi longuement au cours des diètes annuelles, qui se tenaient dans l'abbaye de St-Denis. Là encore, Dom Marsolle s'acquit l'amitié de l'abbé commendataire, le cardinal de Retz, un des principaux bienfaiteurs de la congrégation².

Il se fit admirer, à Saint-Denis comme ailleurs, par sa prudence et son esprit de discrétion. Le chapitre de 1666 y avait établi un cours de théologie, qui fut composé de religieux de la province de France et de quelques sujets de conduite assez difficile des provinces de Normandie et de Bourgogne : il les gouverna tous avec une sagesse admirable et les porta doucement à leur devoir en sorte qu'on ne pouvait voir de communauté mieux réglée extérieurement. Il savait à merveille faire une correction et attendait patiemment le moment opportun pour qu'elle fût suivie de l'amendement, étant persuadé qu'une correction faite à contre-temps ne fait qu'irriter le coupable, sans le ramener au bien. Le Père Visiteur l'avertit un jour qu'un religieux de la communauté se conduisait mal : « Je le sais, répondit-il simplement, mais voilà six mois que j'épie en vain un moment favorable pour lui donner les avis salutaires dont il a besoin³ ». Déjà, à Saint-Remi, il avait su ramener au bien, à force de douceur et de charité, un moine gravement coupable qu'on lui avait confié parce qu'il avait été autrefois son novice.

1. Un jour qu'il allait à Paris avec D. Nicaise de Bethizy, on leur donna un cheval, que le P. Prieur céda tout le long de la route à D. Nicaise qui était corpulent et marchait assez difficilement. En arrivant à Paris, des harangères se mirent à insulter le Père gros et gras qui se prélassait à cheval et laissait aller à pied comme un valet « ce pauvre frère tout décharné ». Par bonheur pour le cavalier, elles ne savaient pas qu'il s'agissait du grand-prieur de Saint-Denis et d'un de ses subordonnés.

2. Dom Félibien, *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Denys en France*, p. 504-512, décrit longuement les cérémonies funèbres qui se déroulèrent à l'abbaye sous le gouvernement de Dom Marsolle, qui reçut successivement les corps de Philippe d'Orléans, duc de Valois, d'Henriette de France, d'Henriette d'Angleterre, du duc d'Anjou, de Marie-Thérèse de France et de Marguerite de Lorraine; il raconte aussi la visite du roi Casimir de Pologne, et les missions prêchées par les religieux en 1668. Dom Florimond Racine, dans le *Nécrologe de Saint-Denis* (Bibl. Mazarine, ms. 3377), donne aussi d'assez copieux détails sur les obsèques princières, les missions, la démolition du logis abbatial de Bourbon et diverses réparations dans le monastère et ses dépendances.

3. Ce n'était pas pourtant que D. Marsolle fût un timide. Il le fit voir lors des difficultés qu'il avait avec les prélats ou les maîtres de cérémonie qui accompagnaient les corps des princes à Saint-Denis, où toujours il maintint avec force les droits et privilèges de son abbaye. Quand Louis XIV envoya de Saint-Germain-en-Laye un exempt avec un carrosse à six chevaux pour chercher le saint clou qu'on voulait faire baisser à sa fille mourante, Marie-Thérèse de France, l'évêque d'Orléans, en sa qualité d'aumônier, prétendit faire la cérémonie; mais D. Marsolle soutint qu'il était aumônier-né du roi et dépositaire de la sainte relique, dont il ne pouvait point se dessaisir, et l'évêque dut céder.

Pendant la tenue du chapitre général de 1669, il écrivait de Saint-Benoît-sur-Loire à Dom Luc d'Achery :

†

Pax Chri

MON REVEREND PERE,

Nos^r R. Peres du deffinitoire m'ont ordonné d'écrire à V. R. pour la prier de s'enquêter le plustost qu'elle pourra sur le Bref que Sa S^{té} a envoyé en France pour faire l'octave de la feste de la Conception de Notre Dame. L'eclaircissement qu'on désire avoir est de scavoir si ce Bref s'exécute dans le diocese de Paris et dans les autres du Royaume, s'il y a apparence que la chose doit être continuée dans la suite des tems ; et si les communautéz religieuses de Paris etc. l'ont mis en pratique dans leurs monasteres.

Vous voulez bien aussy que je me serve de cette occasion pour me recommander a vos s^s sacrifices, saluer les R. P. de Sarcus, souprieur, Mabilon, etc. et que je continué d'être

Mon Reverend pere

Votre tres humble et tres affectionné confrere et serviteur.
fr. VINCENT MARSOLLE, M. B.

A S^t Benoist le 31 may 1669.*Au R. P. D. Luc d'Achery, R^x Bⁱⁿ à S^t Germain des Prez, à Paris.*

La réponse de Dom d'Achery dut être négative, car il n'est point fait mention de l'octave de l'Immaculée-Conception dans les décrets du chapitre, et c'est ce que confirme aussi cette note ajoutée au bas de la lettre : *Sunt relinquenda, tempore maturanda.*

* *

Le 17 juin 1672, D. Marsolle fut proclamé supérieur général de la congrégation, sans qu'il eût occupé auparavant, comme le firent la plupart des autres généraux de Saint-Maur, la charge de visiteur ou d'assistant. Avant l'élection, il avait supplié les députés de ne point voter pour lui et prié avec ferveur devant le Saint-Sacrement pour demander à Dieu de détourner ce fardeau : il fut néanmoins élu à l'unanimité. Après sa proclamation, il demeura près de trois heures privé de sentiment, comme s'il eût été frappé d'un coup de foudre. Revenu à lui, il se prosterna à genoux, les larmes aux yeux, devant les définites, leur disant avec l'accent de l'humilité la plus profonde : « Vous m'accablez, vous savez la faiblesse de mon corps et de mon esprit ; ayez pitié de moi au nom de Dieu, mes Révérends Pères, ne m'engagez point dans un emploi au-dessus de ma portée. » Tout le monde fut touché de son extrême abattement et de ses larmes quand on le conduisit à l'église au chant du *Te*

1. Bibl. Nat., ms. fr. 19678, f. 95.

Deum. Dans les trois jours qui suivirent, il ne put ni manger, ni dormir. Il fit en vain les mêmes instances aux trois chapitres suivants pour être délivré de son fardeau : il fut à chaque fois réélu d'une voix unanime.

Il succédait à Doin Bernard Audebert, devenu presque aveugle après avoir gouverné pendant douze ans avec une sagesse et une prudence consommées. Dom Marsolle le pria très humblement de revenir demeurer à Saint-Germain-des-Prés afin d'être à portée de profiter de ses avis pour le gouvernement de la congrégation : Dom Audebert ne céda qu'après un conflit touchant où l'on vit ces deux hommes alléguant, dans leur humilité, l'un l'inutilité de ses conseils, l'autre le besoin qu'il en avait.

Dès que le roi de Pologne, qui était en même temps abbé de Saint-Germain-des-Prés, eut appris l'élection de Dom Marsolle, il lui écrivit :

MON RÉVÉREND PÈRE,

Aiant conçu beaucoup d'estime pour votre personne des la premiere fois que je vous ai vû, elle s'est augmentée par la suite et par la connoissance plus particuliere que j'ai eüe de votre merite qui, ne pouvant etre caché a tant de sujets eclairez qui composent votre chapitre general, je n'ai point été surpris qu'ils aient choisi pour leur chef celui qu'ils ont jugé le plus capable, autant par son exemple que par son sçavoir, de conduire un si grand corps. Je m'en rejouis et vous assure qu'aiant beaucoup d'estime pour la Congregation, je serai bien aise de vous en donner aussi des temoignages en votre particulier aux occasions qui se présenteront. Et cette lettre n'étant a autres fins, je ne la ferai pas plus longue que pour prier Dieu qu'il vous tienne, Mon Reverend Pere, en sa sainte et digne garde.

Ecrit a Moulins le 14 juillet 1672.

JEAN CASIMIR ROI.

Quelques cardinaux aussi lui envoyèrent leurs félicitations, entre autres le cardinal Bona, grand ami de la congrégation ¹.

Dans son nouveau poste, le Père Marsolle s'appliqua comme auparavant à remplir tout son devoir. Voulant commander plus par l'exemple que par la parole, il redoubla de ferveur, ne se dispensant jamais de Matines, en dépit de la multitude de ses affaires : il avait à s'occuper de 180 monastères et de 2500 religieux.

1. La lettre du roi de Pologne a été insérée par Dom Martène dans son *Histoire manuscrite de la congrégation de Saint-Maur*. La lettre de félicitations du cardinal Bona, Rome, 14 septembre 1672, qu'il a transcrite également, a été publiée par Robert Sala, *Epistolae selectae*, p. 212 ; une gracieuse lettre de nouvelle année, en date du 16 janvier 1674, adressée à Dom Marsolle par le même cardinal, se trouve à la page 264. Enfin Dom Martène a donné aussi une lettre de Rome, 2 septembre 1672, où « le cardinal de Fervila », personnage que nous n'avons pas réussi à identifier, fait à Dom Marsolle toutes ses offres de service en faveur de l'affection qu'il a toujours eue pour la congrégation et pour la personne de Dom Bernard Audebert.

Quand la maladie l'empêchait de dire la messe, qu'il célébrait à 6 heures dans une petite chapelle proche de sa chambre, il ne laissait pas de l'entendre et d'y communier. A 7 h. $\frac{1}{2}$ il mettait la clef de sa chambre à sa porte et se tenait à la disposition de ses religieux. Bien qu'il fût d'un tempérament bilieux, il avait sur lui-même une telle maîtrise que son abord n'avait jamais rien que d'affable et d'engageant. Il répondait lui-même ou par son secrétaire à tout ce qu'on souhaitait de lui. Il était fort retiré, évitait avec soin les visites qui n'auraient regardé que son propre intérêt et ne sortait que pour les affaires les plus pressantes de la congrégation, se déchargeant de celles de moindre importance sur ses officiers ou d'autres supérieurs.

Lorsqu'il voyageait dans les voitures publiques, dès qu'il avait mis pied à terre, il se rendait à l'église la plus voisine pour y célébrer les saints mystères : il n'y eut que le dernier jour de sa vie où il ne put ni dire ni entendre la messe. Tous ceux qui le connaissaient estimaient ses grandes qualités. L'archevêque de Paris et le Premier Président du Parlement lui proposèrent à plusieurs reprises de le faire nommer par le roi commissaire dans des affaires très importantes qui regardaient d'autres Ordres religieux : il s'en excusa toujours modestement, disant que son emploi le réclamait tout entier et ne lui permettait pas de s'occuper des affaires des autres.

On ne le voyait jamais en compagnie que pour se rendre au chapitre général ou pour aller à Saint-Denis où, à l'exemple de son prédécesseur, il arrivait à pied vers la mi-carême avec ses deux assistants et son secrétaire et y vivait en retraite jusqu'à la fin de la diète ; il retournait alors, toujours à pied, à Saint-Germain-des-Prés. Il était rare en son temps, — et cela contrastait fort avec le régime précédent où les « récréations » étaient accordées trop facilement, au détriment de la régularité — de voir les prieurs venir à Paris ; il fallait des affaires bien importantes et bien pressées pour qu'il leur permit de s'y rendre. Un jour, quelques prieurs, convoqués à Saint-Denis pour la diète provinciale, voulurent profiter de l'occasion pour s'acquitter auparavant de quelques affaires à Paris : comme ils ne lui avaient pas demandé la permission, il leur infligea à tous une pénitence. Il refusa de même à Dom Benoît Brachet, l'un de ses assistants, la permission d'aller faire sa retraite à Saint-Faron, lui disant que rien ne l'empêchait de la faire à Paris et qu'il n'était pas nécessaire d'aller si loin chercher Dieu.

Il aimait beaucoup la simplicité et avait coutume de dire que la congrégation ne tomberait dans le relâchement que si l'on y esti-

mait un jour les talents extérieurs et brillants plus que la solide piété et la mortification intérieure et si les supérieurs se mettaient à affecter de grands airs. Allant un jour rendre visite à un évêque par un très mauvais temps, il refusa de profiter d'un carrosse qui devait passer devant la porte du prélat, en disant : « Il est vrai que c'est une occasion qui se présente d'elle-même ; mais comme ces occasions sont fréquentes à Paris, il serait à craindre qu'après en avoir profité par hasard on ne s'en servit dans la suite par habitude ».

Il avait aussi un grand détachement du monde, qu'il manifestait même envers ses parents les plus proches. Une de ses sœurs, accompagnée d'une nièce d'un mérite distingué, fit un long voyage pour le venir voir : il les reçut avec politesse et charité, mais leur déclara qu'il ne s'était pas fait religieux pour être suivi par ses parents. Etant prieur de Jumièges, il écrivit à son frère qui était en chemin pour venir lui présenter sa nouvelle épouse, qu'il lui était obligé de la peine qu'il avait prise, mais qu'il ne voulait pas qu'il vint jusqu'à l'abbaye : sa lettre trouva les jeunes époux à Rouen, à cinq lieues seulement de Jumièges ; ils durent retourner sur leurs pas. C'était son unique frère : il habitait Paris quand D. Marsolle fut élu général ; mais bien que celui-ci l'aimât tendrement, il ne l'alla jamais voir, ne le reçut jamais à dîner à Saint-Germain-des-Prés, et ne consentit point à recommander des affaires qu'il avait à des personnages puissants, protecteurs de la congrégation.

Nous avons conservé six courts billets de D. Marsolle adressés à Dom d'Achery avant et pendant la diète de 1673 : comme ils touchent à quelques détails de l'histoire littéraire de Saint-Maur, il a semblé intéressant de les mettre au jour ¹.

†

Pax Christi.

MON REVEREND PERE,

L'on ² trouve l'expedient que vous proposez assez bon pour faire réucir l'impression du livre de D. Benoist Jumilac ³. Comme néanmoins les choses ne sont pas encore assez éclaircies, j'ay dit a D. Jean Prou ⁴ d'en dreuer un mémoire et de nous l'envoyer au plustost. Je suis en Notre Seigneur

Mon Reverend Pere

Votre très humble et aff. confr. et serv.
fr. VINCENT MARSOLE, M. B.

A St. Denis, le 7 avril 1673.

1. Mabillon donne la raison de la sécheresse apparente des lettres de D. Marsolle : c'est qu'il en écrivait des quantités et qu'il les écrivait toutes de sa main.

2. Bibl. Nat., ms. fr. 19678, f. 91.

3. Il s'agit de l'ouvrage : *La science et la pratique du plain-chant*, qui parut en 1673, et que D. Tassin (*Hist. litt.*, p. 99) attribue avec raison à D. Benoît de Jumilhac, malgré les affirmations contraires de D. Bouillart et de D. Philippe Le Cerf.

4. Il exerça la charge de dépositaire des monastères depuis 1666 jusqu'à sa mort en 1708.

†

Pax Christi.

MON REVEREND PERE,

Je ¹ mande a D. Fr. Pomeray ² de s'adrecer a vous pour trouver les moiens de faire imprimer Cassiodore en sorte qu'il ne soit point a charge a la Congregation. Mon sentiment seroit plustost de le mettre dans un in fol. s'il y a de quoy en faire un que de l'imprimer in 4 ou autrement, et je serois d'avis qu'on fist marchée pour tous les ouvrages de cet auteur afin que le fort portast le foible.

Il est de la charité et de l'honneur de la Congregation que l'on face imprimer plus correctement quelles ne sont les feuilles du livre du chant de D. Benoist ³, il y a de grosses fautes en ce que l'on en a deia tiré.

Je suis en Notre Seigneur

Mon Reverend Pere

Votre très humble et aff. confr. et serviteur
fr. VINCENT MARSOLLE, M. B.

A St. Denis le 7 avril 1673.

†

Pax Christi.

MON REVEREND PERE,

Sur ⁴ ce qu'on a représenté à la diette qu'il y a des endroits durs etc., dans l'ouvrage attribué par quelques uns a Ratram sur le S. Sacrement, nos R. P. ont jugé qu'il n'est pas a propos que vous le faciez imprimer dans votre Spicilège ⁵; que si quelques externes le doñent au public, on verra alors quelles mesures on prendra pour y repondre ou non ⁶; mais jusqu'a ce que les choses soient en cet etat la, nous ne devons pas etre les instrumens pour imprimer quelque ouvrage qui nuise a notre ordre quoy que ce soit a intention de le disculper.

Mon Reverend Pere

Votre très humble et aff. conf. et serviteur
fr. VINCENT MARSOLLE, M. B.

A St. Denis le 6 mai 1673.

†

Pax Chr.

MON REVEREND PERE,

Je ⁷ vous remercie des 12 livres de la pratique criminelle ⁸ que vous nous avez envoyez : ie vas les distribuer a nos R. P. de la diette. Il y a 3 jours que je vous

1. Bibl. Nat., ms. fr. 19678, f. 92.

2. Dom François Pommeraye demeurait alors à Saint-Ouen de Rouen, ainsi que D. Jean Garet qui publia en 1679, en 2 vol. in fol., les Œuvres de Cassiodore.

3. Le traité de plain-chant de D. de Jumilhac, dont parle la lettre précédente.

4. Bibl. Nat., ms. fr. 19678, f. 93.

5. Dom Martène nous apprend dans sa *Vie des justes* que Dom Mabillon fit aussi un travail sur Ratramne et son traité de l'Eucharistie, mais que les supérieurs ne lui permirent pas de l'imprimer.

6. Une nouvelle édition de la traduction du ministre Pierre Allix parut précisément en 1673; mais son infidélité engagea Jacques Boileau à en donner une autre à Paris en 1686. Voir D. Ceillier, *Hist. gén. des auteurs sacrés*, t. XII, 1862, p. 561.

7. Bibl. Nat., ms. fr. 19678, f. 94.

8. S'agit-il ici de l'ouvrage de Jean Auboux, *La véritable pratique civile et criminelle des cours ecclésiastiques*, Paris, 1648 (2^e édit. en 1665) ou de tout autre traité sur la procédure de la juridiction ecclésiastique ?

ecrivis pour ne pas faire imprimer dans votre Spicilege le livre de l'eucharistie attribué par quelques-uns a Ratram. ie vous prie de me mander si vous avez reçu notre lettre et de n'oublier en vos saints sacrifices

Mon Reverend Pere

Votre tres humble et affect. confr. et serv.

fr. VINCENT MARSOLE, M. B.

A St. Denis le 10 mai 1673.

†

Pax Chri.

MON REVEREND PERE,

Prenez¹ la peine de mander à D. Jean Garet qu'il face imprimer en un volume le plus correctement qu'il pourra les veritables ouvrages de Cassiodore, sans s'arreter scrupuleusement a des variations inutiles des manuscrits, et qu'il y mete une Table bien ordonnée et fort fidele. Que si apres l'edition de ce 1^{er} tome on juge a propos d'en doner un second ou soint les choses qu'il vous mande, alors on le luy permettra² ; mais mintenent il est bon de s'arreter a la 1^{re} veüe et de l'executer le mieux que l'on pourra.

Mon Reverend Pere

Votre tres humble et aff. confr. et serv.

fr. VINCENT MARSOLE, M. B.

A St. Denis le 4 juin 1673.

†

Pax Christi

MON REVEREND PERE.

Il est vrai³ que je n'avois pas veu le livret que vous m'avez envoyé, il y a sujet de craindre qu'il ne done lieu a une reponse qui sera peut-être plus politique que sincere.

Nous serons en bref a paris ou nous parlerons du 12 Tome de votre Spicilege, ie suis si persuadé de votre zele pour l'honneur de l'ordre de notre glorieux p. St Benoist que vous n'insisterez pas a vouloir mettre dans votre travail l'ouvrage du corps de J.-C. pretendu de Ratram qui n'est soutenable que par des explications tres forcées et tres foibles et dont il ne revient aucun honneur a l'ordre.

Je n'ay rien a adjouter a ce que je vous ay mandé pour l'edition de Cassiodore, sinon qu'il me semble assez raisonnable de mettre tout ce qu'il a fait et ce qu'on luy attribüe dans un volume de la grosseur qu'on le spécifie. Dans le commentaire sur les psaumes, il faudroit metre chaque verset chifré avant l'explication qu'en done l'auteur, *ex. gratia*, ps. I. v. 1. *Beatus vir*, puis metre a linea le commentaire, et ainsi des autres versets. On tachera de faire prester les manuscrits que ce pere desire.

Mon Reverend Pere

Votre tres humble et aff. confr. et serv.

fr. VINCENT MARSOLE, M. B.

A St. Denis le 14 juin 1673.

*
* *

Comme nous n'écrivons pas ici l'histoire de la congrégation

1. Bibl. Nat., ms. fr. 19678, f. 96.

2. Les deux volumes in-folio de Dom Garet ne devaient paraître qu'en 1679. Cf. Dom Tassin, *Hist. litt.*, p. 158.

3. Bibl. Nat., ms. fr. 19678, f. 97.

de Saint-Maur pendant le généralat de Dom Marsolle¹, mais simplement une notice biographique, nous ne parlerons pas des inquiétudes que lui causèrent en 1672 les projets de Louis XIV, transmis par son confesseur, le Père Ferrier, d'unir d'un seul coup à la congrégation, par mesure impérative, les abbayes non encore réformées du royaume ainsi que tous les monastères de l'étroite observance de Cluny, ni de la longue et scandaleuse affaire des cinq abbayes de Chezal-Benoit, suscitée contre ses supérieurs et ses confrères par un moine ambitieux et brouillon, Dom François Chappe, ni des ennuis qu'eut à endurer le Père Général en 1680 à l'occasion des religieuses de Chelles : nous dirons seulement qu'en toutes ces conjonctures difficiles il eut constamment recours aux deux mêmes armes, la prière et l'aumône.

Ces troubles graves dont fut agitée la congrégation pendant les dernières années de son gouvernement n'ébranlèrent en rien sa constance, et il demeura intrépide quand un des principaux seigneurs de la cour lui dit que le roi l'exilerait, car il était persuadé que c'était à sa sollicitation que deux fois déjà le Pape avait fait faire par son nonce des observations au sujet des abbayes de Chezal-Benoit. Le sentiment de son innocence et sa confiance en Dieu l'exemptèrent de la moindre émotion. Il parlait souvent de la protection visible du Seigneur sur la congrégation, disant que « Dieu, comme un bon père, se contentait de montrer les verges et de permettre qu'on conduisit la congrégation sur le bord du précipice sans souffrir qu'on allât plus loin, et qu'il avait tiré beaucoup de gloire des afflictions déjà survenues. » Il avait aussi fortement imprimée en l'esprit cette maxime de saint Bernard « que la prospérité et l'adversité sont deux grandes tentations, mais que la première est incomparablement plus dangereuse que l'autre. » Voyant un jour son secrétaire, Dom Simon Bougis, abattu par toutes les traverses et les mauvaises affaires que l'on suscitait de toutes parts à la congrégation, il lui dit : « Ce serait plutôt à vous à me consoler ; mais si notre Maître étant dans le monde a été affligé et persécuté, pourquoi refuserons-nous de l'être ? Quand il permettrait qu'on nous chassât du royaume, il faudrait s'y soumettre et l'adorer. On peut nous ôter du bien, mais on ne peut nous ôter Dieu si nous ne voulons. Si l'on nous empêche d'étendre la congrégation dans les monastères où on nous demande, il faut

1. Au sujet de toutes ces affaires fâcheuses, Dom Mabillon écrit sagement : *Earum turbarum historiam, seriem atque cursum commemorare non licet, nec posteris discent absque cuiusquam offensa.*

travailler à nous fortifier au dedans par une bonne observance et à former de bons supérieurs ».

Il avait montré cette tranquille et sereine fermeté dès le temps qu'il était prieur à Saint-Remi de Reims, dont le temporel souffrit extrêmement par le malheur des guerres. Plusieurs fermiers du monastère furent ruinés, nombre d'églises et de paroisses à l'entretien desquelles l'abbaye était obligée furent brûlées, ainsi que tous les bâtiments du prieuré de Corbeny. Il ne sortit point pour cela de son calme ordinaire et sut trouver des ressources inespérées pour tout réparer.

Cette protection visible de Dieu sur la congrégation le faisait veiller avec soin à ce qu'il fût fidèlement servi. Aussi était-il très exact à assister à l'office divin, dont il ne se dispensait jamais, et très zélé pour l'observance régulière ; quand il avait reconnu que quelque chose était avantageux à la gloire de Dieu, rien au monde ne pouvait l'empêcher de le pratiquer et de le faire pratiquer aux autres. En cas d'affaire importante, il prenait avis plusieurs fois et délibérait longtemps avant de se résoudre, puis il faisait exécuter ce qu'il avait décidé et allait aussitôt dans son oratoire en recommander à Dieu le succès. Après cela, il attendait tous événements dans la plus grande tranquillité d'âme.

Tout le temps qu'il fut général, il prit un soin particulier pour former de bons supérieurs, zélés et prudents, et afin qu'ils eussent l'autorité nécessaire pour corriger les défauts de leurs religieux, lui-même savait punir leurs manquements avec sévérité, témoin la pénitence qu'il infligea à Dom Claude Martin, prieur de Saint-Denis, pour avoir fait construire la chapelle de Saint-Benoît en se contentant d'une permission verbale, au lieu de la permission par écrit qu'exigeaient les Constitutions. Il n'exerçait lui-même la supériorité qu'avec répugnance, et il se montrait peu disposé à admettre les excuses des autres prieurs, ne voulant pas que des talents réels restassent sans emploi. Lors de la diète de 1673, Dom Pierre Mongé, prieur de Saint-Vincent de Laon, faisant instance pour faire agréer sa démission — la chose arrivait assez fréquemment dans la congrégation de Saint-Maur —, il lui répondit :

†

Pax Christi

MON REVEREND PERE

On vous a enfin accordé ce que vous demandiez il y a si long tems, et on

1. Lettre publiée dans l'*Histoire de l'abbaye d'Orbais* de Dom Du Bout, édit. Héron de Villefosse, Paris, 1890, p. 417.

vous **décharge de la superiorité**. Comme néanmoins vous avez des forces et du zèle pour retablir la maison de Dieu, mandez-moy si vous pourriez travailler à Orbais, comme a fait Dom Benoist Cocquelin au Tréport, et si vous pourriez concourir avec Dom Guillaume Jamet, son compagnon, pour entreprendre ce grand ouvrage à la gloire de Dieu. Il n'y a rien d'insurmontable à un cœur fortifié de la foy, et j'espere du vôtre cette disposition pour la gloire de Notre-Seigneur en qui je suis

mon Reverend Pere

votre tres humble et affectionné confrere et serviteur

fr. VINCENT MARSOLLE, M. B.

A Saint-Denis, le 23 may 1673.

Dom Mongé se rendit à cette exhortation et il gouverna Saint-Pierre d'Orbais de 1675 à 1696, sauf les intervalles qu'exigeait la « loi de la vacance » des prieurs.

Mais il est difficile à un supérieur d'avoir du zèle et de la fermeté sans révolter les religieux imparfaits ou brouillons. Aussi Dom Marsolle fut-il calomnié à plusieurs reprises et accusé notamment auprès du roi de distribuer de grosses pensions à Paris et à Rome pour se faire maintenir dans sa charge : il ne s'en émut jamais, se contenta d'exposer les faits avec sincérité et candeur aux ministres et aux prélats qui l'interrogeaient, et s'efforça dans la suite de rendre à ses détracteurs tous les bons offices qui dépendaient de lui. Il était par contre très sensible quand le bien spirituel de la congrégation était en cause, et rien ne l'affligeait tant que de voir quelqu'un s'écarter de son devoir. Il eût mieux aimé voir la congrégation entière en butte à la persécution qu'une seule communauté négliger l'observance, car « les traverses, disait-il, obligent de s'humilier devant Dieu et attirent ses bénédictions, au lieu que ces irrégularités l'irritent et attirent sa vengeance. »

Il faisait peu de cas des biens temporels et avait horreur des procès, qu'il regardait comme une ruine spirituelle et matérielle, aimant beaucoup mieux perdre quelque chose par un accommodement que de le gagner par les voies de la procédure. Aussi, dès la première diète qu'il présida en qualité de Général, fit-il un règlement qui fut ensuite confirmé par les chapitres généraux, ordonnant aux monastères de terminer les procès par arbitrage autant que faire se pourrait ¹. Il veilla aussi avec grand soin à ce qu'on

1. Septième des Règlements du chapitre de 1675, confirmés en 1678 : « Les supérieurs et les officiers de nos monastères feront leur possible pour terminer sur les lieux et par les voyes de douceur et d'honnesteté leurs procès et differends ; et quand ils seront contraints de plaider, ils n'en demanderont la permission qu'en faisant apparceir qu'ils ont fait leurs diligences pour les terminer à l'amiable. Que si leurs parties refusent de convenir d'arbitre ou d'amis communs, ils leur en feront une ou plusieurs sommations, qu'ils conserveront pour faire voir que ce n'est qu'à l'extrémité et avec peine qu'ils poursuivent leurs droits dans la justice rigoureuse

n'excédât point pour les constructions à entreprendre, ni pour les emprunts à contracter, deux sources de ruine pour la congrégation.

Étant Général, il sut négliger les amis intéressés de la congrégation, qui ne cherchaient que leur propre avantage, et cultiver les amitiés solides comme celles des cardinaux de Retz, de Bouillon et de Bonzy, des archevêques de Paris et d'Alby, de Bossuet, évêque de Meaux, des évêques du Mans et de Poitiers, du duc de Montausier, gouverneur du Dauphin, du Premier Président de Lamoignon, du procureur général, M. de Harlay, et de quelques autres.

* * *

Un de ses premiers soins fut d'occuper utilement les religieux : il employait chacun suivant ses talents, soit à l'étude, soit à la prédication, ou à la gravure, au dessin et à la peinture. Son principal objet fut de faire travailler à la revision des ouvrages des Pères et surtout à l'édition de saint Augustin. Au début, lorsqu'il était prieur de St-Denis et avait été consulté par le Père Général, il s'était montré hostile à cette entreprise : il craignait qu'elle ne donnât occasion aux religieux de se répandre trop dans le monde ¹ ; mais, devenu Général, il comprit que la gloire de la congrégation y était intéressée, que le public en retirerait aussi une grande utilité, et il dit à l'un de ses assistants, Dom Claude Martin, le principal promoteur de ce grand dessein, qu'il emploierait toutes ses forces pour le faire réussir. Ayant vu le succès de l'édition de saint Augustin, il prit l'initiative de faire travailler à celle de saint Ambroise et d'autres Pères de l'Église ². Il ordonna aussi que quelque religieux fit sur place l'histoire de chaque monastère et qu'on lui envoyât à Paris tous ces mémoires : c'était la première idée du *Monasticon gallicanum* de D. Michel Germain, et c'est par les ordres de Dom Marsolle que furent gravés les 152 plans de monas-

1. On le voit en 1677 refuser à Dom Claude Estiennot, alors sous-prieur d'Ambournay, un voyage à Genève, malgré les instances de Mabillon et la recommandation de l'archevêque de Lyon. (Vanel, *Les Bénédictins de St-Germain-des-Prés et les savants lyonnais*, Paris, 1894, p. 198-199).

2. Nous savons par Dom Tassin (*Hist. litt.*, p. 146) que D. Marsolle fit venir D. Jacques du Frische à Paris pour écrire en latin la vie de saint Augustin, et qu'aussitôt après il le chargea de travailler avec D. Nicolas le Nourry à l'édition de S. Ambroise, puis à celle de S. Grégoire de Naziance ; que ce fut lui qui choisit D. Thomas Blampin, après la mort de D. François Delfau, pour présider à l'édition de saint Augustin (*ibid.*, p. 288), qui chargea D. Gabriel Gerberon de publier celle de saint Anselme (*ibid.*, p. 312), et qui enfin appela D. Pierre Coustant à Paris pour faire les tables de saint Augustin (*ibid.*, p. 418).

tères que l'on conservait à la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés ¹. C'est lui encore qui conçut le projet de la *Biblia maxima Patrum*, ou commentaire de l'Écriture Sainte formé d'extraits des Pères et des Conciles : il rédigea un programme qu'il remit aux six visiteurs, afin que la besogne fût partagée entre les diverses provinces ; mais il ne semble pas que les visiteurs y aient apporté beaucoup de zèle, et le projet ne reçut que plus tard un commencement d'exécution, grâce aux travaux de Dom Simon Bonnet, de D. Étienne Hideux et de D. Jean du Bos.

S'il se montra très favorable aux études, Dom Marsolle voulait néanmoins qu'elles ne nuisissent en rien à l'observance régulière, surtout à l'assistance à l'office divin, dont il tolérait difficilement qu'on se dispensât. Il aimait à répéter que pour que les religieux qu'on emploie aux études n'attirent point d'embarras et d'affaires fâcheuses à la congrégation, ils doivent être bien sages, bien dociles et sans intrigue. Il disait à ce sujet qu'il y a trois époques dans la vie des congrégations : la première, toute de sainteté, de ferveur et de régularité, la seconde, où elles brillent au dehors par les prédications, directions, livres, commerce avec les séculiers à l'occasion des études, la troisième, de décadence et d'inobservance ; que jusqu'à présent la congrégation de Saint-Maur s'était maintenue dans la première, mais qu'elle penchait vers la seconde, et qu'il appartenait à la vigilance des supérieurs d'empêcher que les religieux qui travaillaient au dehors ne se relâchassent de leurs devoirs.

Apprenant qu'un supérieur était très vanté au dehors parce qu'on s'imaginait qu'il serait confesseur du roi ² et qu'à ce propos il recevait de nombreuses visites de séculiers, il lui portait compassion et disait que quand un religieux se repaît de cet éclat et ne rapporte pas au corps de la congrégation l'honneur qui peut lui venir du dehors, il se rend indigne de sa profession.

Il avait grande attention à vivre en bonne confraternité avec tous les ordres religieux, particulièrement avec les Pères Jésuites qui avaient déjà manifesté à plusieurs reprises leur hostilité contre la congrégation. Cela ne l'empêchait point de garder vis-à-vis d'eux son entière indépendance ; et quand les Pères de la Compagnie de Jésus lui demandèrent et prétendirent exiger de lui, par l'entremise de l'archevêque de Paris, une déclaration semblable à celles que les

1. Cf. D. Tassin, *Hist. litt.*, p. 154. Voir aussi la préface de Louis Courajod au *Monasticon Gallicanum*, Paris, 1869, 28 p. in-fol., où du reste n'est pas mentionné une seule fois le nom de Dom Marsolle, sans lequel pourtant rien ne se fût fait.

2. C'était Dom Victor Texier, prieur de Saint-Germain-des-Prés.

Pères de Saint-Vanne, ceux de Sainte-Geneviève et de l'Oratoire avaient données touchant la doctrine de Jansénius et celle de Descartes qu'ils étaient très suspectés d'avoir suivie, il s'y refusa absolument, estimant qu'une telle déclaration était parfaitement superflue, alors que la congrégation avait fait sur ce point de doctrine plus que toute autre, en exigeant de ses novices la signature du formulaire au moment de leur profession, en défendant rigoureusement, par décret du chapitre général, aux lecteurs de philosophie et de théologie d'enseigner la doctrine de ces auteurs, et en interdisant à tout religieux, même professeur, de lire le livre de Jansénius et les ouvrages qui le défendent, sans une permission expresse et par écrit du supérieur général. L'archevêque de Paris trouva qu'en effet ces mesures valaient toutes les déclarations du monde.

Dans l'appréhension que lui causaient les infractions à la loi de la stabilité, Dom Vincent Marsolle n'encouragea en aucune façon les missions extérieures. Dès le commencement de son pontificat, Innocent XI avait songé à réformer la congrégation du Mont-Cassin. Il fit prendre par son confesseur des informations auprès de Dom Antoine Durban, procureur général de Saint-Maur en cour de Rome, et ayant vu ce qu'était le gouvernement et la manière de vivre des moines réformés français, il demanda à Dom Marsolle des religieux pour rétablir l'observance dans les monastères d'Italie. Le Père Général s'en excusa le mieux qu'il put, en faisant voir humblement les inconvénients d'une telle entreprise : dans les derniers jours de sa vie, il dictait à son secrétaire une lettre pour le Père procureur général l'engageant à persuader au Pape qu'un tel essai serait un mal pour la congrégation de Saint-Maur, qui en serait affaiblie alors qu'elle avait grand besoin de tous ses sujets, et ne serait pas un bien pour celle du Mont-Cassin, dont les religieux n'avaient ni le désir, ni le pouvoir de profiter de ce secours. Il fut sollicité aussi par divers princes catholiques d'Allemagne d'aider à réformer la congrégation de Bursfeld : il refusa pour les mêmes raisons, se contentant de donner son avis sur un mémoire que lui avaient envoyé les religieux de douze monastères de Bavière désireux d'adopter un genre de vie plus austère.

Les biographes de Dom Marsolle² sont unanimes à célébrer son

1. Pour les affaires de la congrégation de Saint-Maur en cour de Rome pendant le généralat de Dom Marsolle, voir l'introduction historique à la publication de la correspondance de Dom Antoine Durban, *Revue Mabillon*, août 1910, p. 163-211.

2. Voir en particulier l'éloge qui se trouve dans la préface du Nécrologe de Saint-Denis (Bibl. Nat., ms. fr. 8599, f. XLII), et qui commence par ces mots : « Quel prodige de piété que cet homme admirable !... » et la notice de Dom Jacques Bouillart, *Histoire de Saint-Germain-des-Prés*, p. 273-274.

humilité, sa solide et sincère dévotion, son esprit de mortification, son attachement presque exagéré à la pauvreté monastique, l'amour vraiment surnaturel qu'il avait pour ses religieux, la politesse exquise qu'il témoignait à tous, jeunes et vieux, sa tendre compassion pour les vieillards et les malades et les soins délicats qu'il prenait d'eux. Il témoigna de son grand amour pour les pauvres par ses aumônes considérables, bien qu'il les fit toujours le plus secrètement possible : étant prieur de Jumièges, il les faisait passer de façon anonyme par les mains du curé. Quand il gouvernait Saint-Remi, on donnait aux pauvres plus de 150 septiers de blé chaque année, et tout ce dont les religieux s'abstenaient volontairement durant l'Avent et le Carême. A Saint-Denis, en plus des distributions ordinaires qui se faisaient chaque jour à la porte de l'abbaye, il faisait donner à chaque grande fête de fortes sommes d'argent et de grosses quantités de blé. Dom Martène assure en outre que ceux qui ont vécu le plus longtemps près du Père Général n'ont jamais remarqué dans sa vie la moindre action défectueuse, ni perte de temps, ni raillerie, ni impatience, ni mouvement d'humeur. Dom Mommole Geoffroy, qui fut son assistant pendant six années consécutives, ajoute qu'il ne l'a jamais entendu proférer une parole oiseuse et que c'est « le religieux le plus sage, le plus modeste et le plus retenu qu'il eût jamais connu ».

*
* *

A la fin d'octobre 1680, il fut attaqué d'une oppression de poitrine qui ne le quitta plus et alla constamment en s'aggravant. Pendant longtemps il refusa tous les remèdes qu'on lui voulait donner, en dépit des instances qu'on lui faisait au nom des intérêts de la congrégation. Il céda un instant et fit ce que voulaient les médecins : n'en recevant aucun soulagement, il se remit au régime commun. « C'est, dit Dom Martène, la seule chose en quoy la congrégation ait eu sujet de se plaindre de luy ; mais sa vie ne luy estoit rien en comparaison de l'observance. » Il eut à endurer des douleurs très vives dans les dix ou onze derniers mois de sa vie : il les supporta sans une plainte et ne les manifesta que lorsqu'il crut être obligé en conscience de les faire connaître.

Au commencement du carême de 1681, les médecins voulurent lui interdire de garder l'abstinence : il n'en fit rien, répétant que ce soulagement lui serait très inutile, qu'il sentait sa mort prochaine, et qu'il valait mieux finir en suivant le régime de la communauté qu'en traînant dans une infirmerie où l'âme s'affaiblirait et le corps ne se

fortifierait pas. Après Pâques, la maladie lui laissa quelque répit : il put assister au chapitre général, où il manifesta plus de netteté dans les idées et plus de force d'esprit que jamais. Aussi, malgré sa très vive résistance, fut-il continué Général, sur la remarque que fit un des définiteurs qu'il en était de son gouvernement comme de la vie, et qu'il était si utile à la congrégation qu'on était tenu de le prolonger jusqu'au bout, quand même ce ne serait que pour quelques jours.

A peine était-il de retour à Paris que ses infirmités le reprirent et l'oppression de poitrine alla s'augmentant. Malgré cela, il assista comme de coutume à toutes les heures de l'office divin, et ne négligea rien de ce qui regardait sa charge de Général ou ses devoirs de religieux. Dans la nuit du lundi 1^{er} au mardi 2 septembre, le mal empira : il fut obligé de se lever quinze fois, mais sa charité l'empêcha de réveiller les religieux des cellules voisines, ou son secrétaire qui logeait au-dessus de lui, et il se traîna quand même à matines, où l'on faisait l'office ferial de Saint Benoît, et où il remplît ses fonctions ordinaires de supérieur. Après l'office, ses forces l'ayant abandonné, il ne put assister à la méditation qui se fait au chœur en commun, et il dut la faire dans sa chambre, puis à six heures il célébra le saint sacrifice. Il pria ensuite son servent de messe de lui envoyer l'infirmier à sept heures et demie, heure à laquelle il achevait d'ordinaire son action de grâces. L'infirmier le trouva fort mal et prévint aussitôt les Pères assistants. Il travailla dans sa chambre jusque vers onze heures à répondre à diverses lettres des Pères visiteurs et de quelques religieux, puis très docilement se laissa conduire à l'infirmerie.

A peine y était-il arrivé qu'il s'agenouilla dans l'oratoire et fit un acte d'entier abandon à Dieu. Le mal augmenta rapidement, l'oppression devint plus violente, et une fièvre intense se déclara. Une double saignée ne lui procura qu'un soulagement passager. Le prieur de Saint-Denis, Dom Mommole Geoffroy à qui il venait d'écrire : « Je suis très mal de cette nuit et le médecin m'ordonne d'aller à l'infirmerie, où et partout ailleurs j'ai grand besoin de vos prières », était accouru pour lui témoigner la part qu'il prenait à sa maladie. Le moribond lui répondit : « Demandez à Dieu que sa volonté soit faite », et encore qu'il fût bien aise de le voir, il le renvoya en disant : « Vous n'êtes pas nécessaire ici où tant de personnes s'empressent à me servir que j'en éprouve une grande consolation ; mais votre présence est nécessaire à votre communauté. » Durant son court séjour à l'infirmerie, il témoigna d'une parfaite

docilité et d'une patience extrême. Le médecin affirmait qu'il souffrait beaucoup; pourtant il n'en témoigna rien, ni en paroles, ni par gestes, et son visage demeura calme jusqu'à la fin.

Dans la nuit du jeudi au vendredi, Dom Benoît Brachet, premier assistant, lui administra le saint viatique et l'extrême-onction : il s'y était préparé par une confession générale et la rénovation de ses vœux. Il reçut le saint Sacrement revêtu de son habit de chœur, avec de très grands sentiments de dévotion, après avoir exhorté tous les religieux présents à l'humilité, à la charité et au zèle pour l'observance régulière, après s'être recommandé à leurs prières et les avoir bénis une dernière fois. Son dernier mot fut : *Credo*, et il expira le vendredi 5 septembre, à cinq heures et demie du soir, en pleine connaissance, sans agonie et sans convulsions, comme on achevait autour de lui les prières des agonisants ¹. Pour l'ensevelir on chercha des habits qui n'eussent plus de valeur : on n'en trouva point de plus usés que les siens.

Dès que la nouvelle de sa mort se fut répandue, l'archevêque de Paris, qui l'avait fait visiter pendant sa maladie, et plusieurs personnes de qualité envoyèrent de leurs officiers ou vinrent eux-mêmes témoigner de la part qu'ils prenaient à la perte que venait de faire la congrégation et l'assurer de la continuation de leur protection. Les obsèques furent célébrées le lendemain par D. Benoît Brachet, qui devenait vicaire de la congrégation : les cinq absoutes furent données par Dom Claude Martin, second assistant, D. Mommo-le Geoffroy, prieur de St-Denis, D. Claude Boistard, prieur de St-Germain-des-Prés, D. Claude Bretagne, prieur des Blancs-Manteaux, et le célébrant. Les supérieurs de Lyre et de Rethel, D. Guillaume Camuset et D. Joseph Mège, qui étaient à Paris pour affaires, furent au nombre des chantres. A l'enterrement assistèrent les religieux de Cluny et de Saint-Vanne qui se trouvaient dans la ville, le Père Général de l'Oratoire, le Père de Sainte-Marthe, avec plusieurs de ses prêtres, des chanoines réguliers de Ste-Geneviève et de Prémontré, des Jésuites, des Feuillants, etc. Le duc de Mazarin et divers littérateurs de Paris se plaignirent de n'avoir point été invités aux obsèques. Il fut inhumé dans la grande chapelle de la

1. A lire le récit de Mabillon, il semble bien que ce soit lui qui ait veillé le mourant à son dernier matin pendant que la communauté était allée chanter l'office et qui ait entendu cette recommandation suprême : *Esto fidelis in Deum et in communis commodum laborare perge*, puisqu'il ajoute aussitôt : *Hæc sunt verba, optime Pater, quibus inertiam meam excitas, quæ utinam ita cordi meo infixa maneant ad extremum usque halitum, ut piam in Deum sedulitatem tuam persequerentemque voluntatem vel ex longinquo subsequi valeam.*

Vierge, devant le milieu du grand autel. Le vendredi suivant, les Oratoriens de la rue Saint-Honoré lui firent un service solennel auquel officia leur supérieur général, lequel manda à ses religieux de Vendôme et de plusieurs autres maisons de célébrer un service semblable. Quelques communautés d'anciens Bénédictins et de religieuses lui accordèrent les mêmes suffrages.

Plusieurs années après sa mort, un religieux de la congrégation assura à Dom Simon Bougis que D. Marsolle, étant prieur de Saint-Denis, lui avait prédit qu'il tomberait dans des fautes graves, et qu'il se relèverait de sa chute, ce que l'événement avait exactement réalisé.

Une autre prédiction qu'il avait faite peu avant sa mort, et qui elle aussi se réalisa, c'est que la congrégation serait bientôt persécutée par les puissances séculières, et cruellement. De fait, elle faillit sombrer en 1682, lors de la terrible tourmente qui suivit la fuite de Dom Gabriel Gerberon. Par bonheur, il avait su former à son école les dignes supérieurs qui lui succédèrent dans le gouvernement de la congrégation, Dom Brachet, Dom Boistard et Dom Bougis, qui par leur prudente fermeté, jointe à une grande austérité de vie, parvinrent à triompher des obstacles et à déjouer les complots des ennemis de l'ordre monastique.

D. PAUL DENIS

NOTES ET DOCUMENTS

LE *DE VIII QUAESTIONIBUS* DU PSEUDO-AUGUSTIN RECONNU AUTHENTIQUE PAR EUGIPPIUS, CITÉ COMME D'UN AUTRE PAR AUGUSTIN.

EN éditant récemment ¹ le traité *De octo quaestionibus ex veteri testamento* attribué à s. Augustin, je n'ai pu produire, au sujet, soit de cette attribution, soit de l'existence même de l'écrit, aucun témoin antérieur au catalogue de Lorsch du Xe siècle. Mais, ces jours-ci, un heureux hasard m'a permis de constater qu'il était connu, et circulait déjà sous le nom du saint Docteur, quatre ou cinq cents ans auparavant.

Le chapitre CXII (*al.* 127) du célèbre ouvrage d'Eugippius, *Excerpta ex opp. s. Augustini*, composé quelques années avant 511, est intitulé : « *Quomodo intellegatur : Non coques agnum in lacte matris suae* » et comprend deux parties. La première est extraite « *ex eodem libro quaestionum Exodi* », autrement dit, du second livre des Questions sur l'Heptateuque, n. 90 (Migne, 34, 629), depuis *Quomodo intellegatur*, jusqu'à *praedictum est his verbis : Non c. a. i. l. m. suae*.

La seconde partie (n. 127^a) n'est autre que le n. VIII et dernier de notre *De octo quaestionibus*. Elle ne porte point de titre particulier dans les manuscrits, sauf dans l'important *Parisinus* 2109, du IX^e siècle, où elle est précédée de la note : « *Hinc iam EX ALIO OPERE SANCTI AUGUSTINI quae secuntur adiecta sunt.* » Quelle que soit la provenance de cette note, il n'est pas douteux que le second extrait n'ait fait réellement partie du recueil d'Eugippius : dès lors, celui-ci connaissait notre traité, et le croyait véritablement l'œuvre d'Augustin. Les variantes de son texte, par rapport à celui des deux mss. de St-Emmeran et d'Eberbach, sont peu considérables : il y aurait lieu cependant d'en tenir compte, en cas d'une nouvelle édition.



Mais voici une autre constatation, plus surprenante encore : il semble que s. Augustin lui-même a connu, a cité, la dernière des

1. *Rev. Bénéd.* de janvier dernier, p. 4 sqq.

Octo quaestiones, si toutefois la XC^e question sur l'Exode, telle que la donnent toutes les éditions, d'accord en cela avec tous les manuscrits, est entièrement de lui. En effet, à la suite de la portion reproduite par Eugippius dans son ch. CXII, le texte d'Augustin contient encore quelques phrases qui deviennent très significatives, si on les met en regard de la finale du *De octo quaestionibus*. C'est ce que je ferai, en soulignant par la forme même des caractères, les rencontres qui m'ont le plus frappé :

S. Augustin, *Quaest. in Exod.*
n. XC.

Ps.-Augustin, *De octo quaestionibus*,
n. VIII.

Illud quoque forsitan non absurdum est, QUOD ALII DICUNT, id esse praeceptum per prophetam, ne se boni Israhelitae sociarent malis Iudaeis, a quibus Christus passus est tamquam agnus in lacte matris suae, id est, eo tempore quo conceptus est.

Dicuntur enim feminae, ex quo conceperint, lac colligere : illo autem mense conceptum et passum esse Christum, et Paschae observatio et dies ecclesiis notissimus natiuitatis eius ostendit. Qui enim mense nono natus est VIII kalendas ianuarias, profecto mense primo conceptus est circa octauum kalendas aprilis, quod tempus etiam passionis eius fuit.

Prophetia uidetur praemonens, ne se boni Israhelitae sociarent malis Iudaeis, a quibus Christus passus est... Non ergo coques agnum in lacte matris suae : id est, non ingeres Christo ignem passionis in illo die quo conceptus est.

Tunc enim et passus traditur, id est . VIII . kal. aprilis : ex quo die usque in . VIII kal. ian., quo natus commendatur, nouem menses computantur decimo inchoato. *Perhibentur autem ubera feminarum ex die conceptionis lac colligere.*

Il est indubitable qu'il y a ici dépendance verbale d'un côté ou de l'autre : ou s. Augustin a transcrit le Pseudo-Augustin, ou vice versa. Ordinairement, toutes les chances de probabilité iraient de soi en faveur de la seconde alternative : mais, dans le cas actuel, Augustin lui-même ayant pris soin d'introduire par la formule QUOD ALII DICUNT tout ce passage en partie identique à la finale du *De octo quaestionibus*, il est bien difficile d'échapper à cette conclusion, qu'il avait, en écrivant ses *Quaestiones in Exodum*, notre ἀνέκδοτον présent, non seulement à la pensée, mais sous les yeux, et qu'il n'a pas dédaigné d'en transcrire mot à mot deux ou trois phrases.

C'était le plus bel honneur qui pût échoir au modeste opuscule, après celui d'avoir été rédigé par l'évêque d'Hippone en personne.

A PROPOS DU *QUICUMQUE*.
EXTRAITS D'HOMÉLIES DE S. CÉSAIRE D'ARLES
SOUS LE NOM DE S. ATHANASE.

UN religieux Assomptionniste résidant à Constantinople, le Rév. P. Martin Jugie, vient de publier dans les *Echos d'Orient* (juillet 1911, p. 193-204) une étude importante sur « Sévérien de Gabala et le symbole athanasien », étude dont il a eu la délicate attention de me communiquer à l'avance les épreuves. Il croit avoir, non pas découvert l'auteur du *Quicumque*, mais du moins « trouvé la source (ou l'une des sources) de la partie trinitaire de ce symbole ». Celle-ci ne serait autre que la première des quinze homélies de Sévérien de Gabala éditées en arménien à Venise, en 1837, par le méchitariste J.-B. Aucher, avec une traduction latine de sa façon. Cette homélie fut prononcée à Jérusalem, probablement en 390 ou 396, un dimanche qui se trouvait être la fête de l'Épiphanie. Elle est sûrement authentique, et la version arménienne remonte au V^e siècle. Incipit latin : *Hortatur locus dominicus de domino loci agere*. L'auteur de l'article reproduit d'abord la finale, « admirable exposé... du mystère de Dieu en trois personnes. » « Ces quelques lignes, dit Jugie, renferment non seulement tout le fond doctrinal de la partie trinitaire du *Quicumque*, mais encore la plupart des expressions et des tournures, plusieurs phrases entières qu'on retrouve presque mot pour mot dans le texte du symbole. La concordance est telle, qu'il paraît vraiment difficile de l'attribuer à un pur hasard. »

Je ne sais s'il se trouvera des personnes pour partager cet avis : je le souhaiterais presque, car ce serait toujours un point acquis, et un acheminement vers la solution vainement cherchée jusqu'ici. Cependant, faut-il l'avouer ? je ne puis m'empêcher de demeurer sceptique. Ni la lecture attentive de la finale de Sévérien, ni la série de passages alignés par le P. Jugie en regard de chaque article du symbole n'ont réussi à me convaincre qu'il existe ici aucun rapport direct et textuel de dépendance, comme ceux qu'on a pu constater vis-à-vis de certains théologiens occidentaux, de Vincent de Lérins, par exemple. Pour parler franchement, j'ai

éprouvé une véritable déception : je m'attendais à tout autre chose. Et je ne puis comprendre qu'on mette sur le même pied les « coïncidences verbales » trouvées dans l'homélie de l'évêque de Gabala avec celles qui ont été signalées dans la profession de foi du IV^e concile de Tolède. Celle-ci en renferme à tout le moins six ou sept absolument incontestables¹ ; dans le discours de Sévérien, il m'a été impossible d'en découvrir une seule, j'entends une coïncidence verbale proprement dite, qui prouve à l'évidence que l'auteur d'une des deux pièces a connu et utilisé l'autre, ou alors que toutes les deux dépendent d'un ancêtre commun.

La chose, du reste, importe peu. Mais je tiens à profiter de cette occasion pour battre moi-même ma coulpe au sujet d'un errement de fraîche date : je veux dire, la trop grande facilité avec laquelle j'ai naguère adopté l'attitude d'avocat du diable, dans la question de savoir s'il y avait moyen de rattacher à l'héritage littéraire de s. Césaire d'Arles la composition du symbole athanasien. Le caractère plutôt négatif des arguments que j'ai fait valoir dans la seconde de mes lectures d'Oxford² n'aura, je pense, échappé à personne. J'incline toujours, il est vrai, à voir dans le serm. 244 de l'append. de s. Augustin un centon barbare, de provenance postérieure. Mais, comme me l'ont fait presque aussitôt remarquer le prof. A. Souter³ et le Dr Burn lui-même⁴, j'avais signalé antérieurement, en dehors de ce sermon, assez d'autres points de rencontre, pour mettre hors de doute qu'il existe une ressemblance extraordinairement frappante entre le langage habituel de l'évêque d'Arles et celui du *Quicumque*. C'est assurément quelque chose, et qui continuera à faire impression sur les critiques, en dépit du manque d'attestations extrinsèques, sur lequel je me reproche d'avoir insisté plus que de mesure. Que conclure, en effet, de ce qu'aucun des sermons authentiques ne renferme une mention expresse du *Quicumque* ? Sait-on bien que nous en sommes encore réduits à ignorer le texte du symbole apostolique dont Césaire a fait usage ? Cependant il en avait un, évidemment ; et, plus encore que du *Quicumque*, nous devrions nous attendre à en trouver des traces dans ses écrits. En réalité, nous ne pouvons nous

1. Le fait est reconnu par tous les érudits auxquels l'usage de la critique n'a pas fait perdre celui de la raison ; mais on s'obstine encore, en certains quartiers, à soutenir que la dépendance est plutôt du côté du *Quicumque*.

2. *Journal of theol. Studies*, XII (1911), p. 180 suiv.

3. Lettre du 16 mars 1911.

4. Lettre du 27 févr. 1911

en faire une idée qu'à l'aide de conjectures plus ou moins plausibles.

*
* *

Une constatation inattendue a contribué récemment à exciter en moi sur ce point de vrais remords. J'avais jadis fait valoir, entre autres probabilités favorables à l'attribution du *Quicumque* à Césaire, que plusieurs compositions de celui-ci nous étaient parvenues dans certains manuscrits sous le nom d'Athanase, par exemple, dans le codex 171 de la bibliothèque capitulaire de Cologne. Le P. Brewer ¹ a contesté à ce fait toute signification, notamment à cause de l'épellation fautive *Anathasi*, comme si elle n'était pas des plus communes, à l'époque barbare, pour *Athanasii*.

Mais voici maintenant bien autre chose.

J'ai déjà eu l'occasion de signaler ² le ms. lat. 6433 (Freising 233, VIII^e/IX^e siècle) de la bibliothèque de Munich, comme ayant conservé sur son dernier feuillet la première partie du serm. 244 de l'append. d'Augustin. De tout ce qui précède, la portion la plus intéressante consiste dans les toll. 2-19^v, série d'extraits dont chacun porte en abrégé le nom de son auteur. Beaucoup de ces extraits sont pris de l'Écriture : la plupart des autres étonnent par leur attribution à des écrivains plutôt rares. Il m'a semblé qu'il y aurait quelque utilité à les reproduire ici : d'abord plusieurs citations isolées, puis toute une suite de passages attribués à ces trois auteurs, Virgilius Maro, Pélage et Athanase.

I. CITATIONS ISOLÉES.

fol. 2^v GASĪ ³. Cedunt lacrimis delicta profusis et dulcem ueniam fletus generant amari.

f. 3^v EUSEBI. Nullum longum uidebitur spatium caritati.

f. 5 SEDULIUS. Inuidiae si quisdam maculam de sese non abluit qui abluit qui alteri conferre denegat. quod cum dederit non amittit.

f. 12 PTET ⁴. Cibi et potus atque indumenti gratia singulos

1. *Das sog. Athanasianische Glaubensbekenntnis ein Werk des hl. Ambrosius* (Paderborn, 1909), p. 6 sq.

2. *Journ. of theol. Stud.*, ibid., p. 186.

3. Ce GASĪ est particulièrement fait pour intriguer les érudits. C'est, comme chacun sait, le surnom que se donne Commodien en tête du dernier acrostiche de ses *Instructiones* : NOMEN GASEI. Et le plus récent éditeur, Dombart, remarque que tous les manuscrits ont, comme ici, *Gasei*, et non point *Gazari*. Les deux vers contenus dans notre citation sont tout à fait du même genre que ceux de Commodien, bien que je les aie en vain cherchés dans ce qui est jusqu'à présent connu et publié de cet écrivain.

4. J'ignore complètement quel est l'auteur désigné par ce nom, et je ne connais pas davantage le Clementius de la dernière citation.

quasque artes expetere edocemur. IT. Sit unicuique causa iuste agendi cum eo cui merces operis soluenda est.

f. 12^v BARNAB. Nobis si taceamus uobis utilia - damnum est uobis uero quae dicimus si non recipiatis pernities. Oportet ut qui suis carent peccatis non consentiant alienis. Si non adnuntiaueris iniquo iniquitatem suam sanguinem eius de manu tua requiram. ESA. Clama ne cesses...

f. 15^v. CLEMENTIUS DE IGNORANTIA UEL STULTITIA. Origo totius mali ab ignorantia descendit que incuria - quid ex ignauia - gignitur | fol. 16 | neglegentia - quidem alitur et augetur atque in sensibus hominum radicatur.

II. VIRGILIUS MARO ¹.

fol. 4^v VIRGILIUS. O auare quid caelum quid terra quid mare sua dona tibi ferunt - et tu tua tuo bona non fers proximo perfectio pietatis est omni homini tam amico quam inimico tam noto quam incognito pium te ac beniuolum exhibere.

f. 6^v VIRGIL. Vis uigilem sapientiae lucernam mente peruigili contueri et membra somni grauis suauitate torpescere quod fieri non potest ;

f. 12^v VIRG. Nullius rei sub caelo dignitas sapientis potest minime comparari.

ibid. VIRG. Industria legendi et adsiduitas interrogandi et contemptus diuitiarum et honorificatio doctorum - quattuor claues sunt sapientiae. MARO. Vis clare uidere sapientiam - contempne diuitias plateam ne adeas negotia ne habeas somnus leuis potus parcus cibus uilis sit uigiliae iuges assidua discatio disciplinarum. VIRG. Totus mundus caelum et terra - dico sapientiae comparari non potest.

fol. 16. VIRG. Creature autem natura cogitatione uelox quidem est ad capiscendam - sed ad obliuiscendam tardior non est. MARO. Cor stulti et incontinentes et soluti deliciis ueluti uas imundum pertusum ac felle plenum mere mustu sapientiae accipere non potest.

III. PÉLAGE ².

f. 2^r PELAGIUS Praescientia dei non praeiudicat peccatori si conuerti uoluerit. Dominus enim dicit per Ezechiel. Si dixerō peccatori morte morieris et ille conuersus iustitiam fecerit uita

1. Grammairien, qui a vécu à Toulouse au VII^e siècle, et sur lequel les érudits de notre temps ont commencé à faire un peu de jour. Voir ce qu'en dit M. Manitius dans son récent ouvrage : *Gesch. d. latein. Literatur des Mittelalters*, part. I (Munich, 1911), p. 119, sqq.

2. Il appartient à M. le prof. A. Souter de nous faire savoir la source exacte de ces huit extraits ; j'en ai retrouvé quelques-uns dans la revision du Pseudo-Jérôme, Migne, t. XXX.

uiuet et non morietur. In quacumque die conuersus fuerit peccator ¹ uita uiuet et non morietur.

PELAGIUS. Ubi enim spem futurorum conceperis statim redit anima ad pulchritudinem suam.

f. 10^v PIL. Deus animum magis probat . quam quod dextera porrigit . deo datur quicquid porrigitur pauperibus. ITEM. Qui enim quantum potest facit . totum facit similiter et diues et pauper quamuis diues amplius dare uideatur.

ibid. PILAG. Vult nobis apostulus praesentia esse communia . ut perfecti doctrinam non abscondant . et qui habent substantiam mundi non denegant dignus est enim operarius, et rel. PIL. In xpo fit quicquid in eius contemplatione hominibus exhibetur . elimosina non tam prod | fol. 11 | est accipienti quam danti.

fol. 13 PAUL. Dum iudicamur autem a dño corripimur ut non cum hoc mundo damnemur. PIL. id est . correptio paterne pietatis ut penitemus ne cum infidelibus mundi damnemur.

fol. 16^v PILA. Qui ambitione honorum tumentes usque ad caelos eleuati et usque ad inferos | f. 17 | demerguntur . difficile enim diuitem non inuenies superbum.

IV, ATHANASE.

f. 2^v ANAS. Reminiscamur Daud regis duo tam graua tam ² inmania crimina uno sermone tam ³ penitudinis deleta ⁴.

f. ANA. Qui causas audiunt iuste iudicant . nec munera super innocentes accipiant . ne forte dum acquirit pecuniam perdat animam suam. Nemo habet iniustum lucrum sine iusto damno ubi lucrum ibi damnum . lucrum in archa . damnum in corde ⁵.

f. 9 ANA. Nos qui amplas et spatiosas domus habemus uix aliquando aliquam peregrinum dignamur accipere ignorantes immo non credentes quia in omnibus peregrinis Christus recipit ⁶.

ANA. Laboriosus nobis uidet . in pauperibus xpm recipere in patria nostra . Timeo ne nobis uicem reddat . et nos non recipiat in beatitudine sua.

ANA. Si contemnimus eum in mundo timeo ne nos iterum contempnat in caelo ⁷.

f. 9^v. De offerendis iam immo de reddendis decimis cogitemus. Deus enim noster qui totum dignatus est dare decimam a nobis dignatur repetere non sibi sed nobis profuturam ⁸. ANAS.

1. Corrigé de *peccatorum*.

2. Il semble qu'il y a eu une fois *tanque* ; le *que* a été ensuite gratté.

3. De même ici, le trait qui surmontait l' *m* a été enlevé par grattage.

4. Je n'ai pas encore pu me rendre compte de la provenance exacte de cette citation.

5. Serm. Append. August. 265, n. 2.

6. Append. serm. 142, n. 3.

7. Ibid., n. 4.

8. Append. serm. 277, n. 1.

ibid. ANA. Si dederis decimas non solum habundantia fructuum recipies sed sanitatem etiam corporum consequeris. Non aegret dominus deus non premia postulat sed honorem ¹.

ANA. Conuertimini ad hoc dicit dominus ut aperiam uobis cataractas caeli et effundam uobis benedictionem meam desuper ².

ANA. Benefacere deus semper para | fol. 10 | tus est sed hominum malitia prohibetur ².

ANA. Omnia nobis condonauit ² deus ingratis fraudat hac perfide diuina te uoce commoneo redde domino pluendi mercedem ³.

IT. Redeme homo te dum uiuis . redeme te ipse dum potest . redeme te inquam dum pretium in manibus habes ³. ITEM. Ne dum mors praeuenerit uitam simul et pretium perdas sine causa . hoc dimittis uxori quae forsitan alterum habebit maritum frustra parentibus ac propinquis iniungis ³. ANA. Nemo te post mortem tuam fideliter redemet quia tu te redemere noluisti ³. ANA. Qui decimas non dedit, tantorum homicidiorum reus ante tribunal eterni iudicis apparebit . quod ibi fame moriuntur - qui rem a domino pauperibus deligatam suis usibus reseruauit ³. ANA. Qui ergo sibi aut praemium comparare aut peccatorum desiderat indulgentiam promereri redditus decimis etiam de noua partibus studeat aelimosinam dare ⁴. ANA. Quicquid nobis deus plus quam opus est dedit . non nobis specialiter sed per nos aliis erogandum trans | fol. 10^v | misit ³.

fol. 11 ANA. Duo genera sunt elimosinarum unum ut indigentibus bucellam tribuas aliud ut in te peccantibus indulgeas ⁴. ANA. Si elimosinam uolueris implere non remanet aditus unde peccatum ad animam tuam possit intrare. Scriptum est enim quia sicut aqua extinguit ignem ita elimosina extinguit peccata ⁵. ANA. Bonum est ieiunare sed melius est elimosinam dare. Si aliquis utrumque potest duo sunt bona. Ieiunium uero sine elimosina omnino non sufficit ⁶. ANA. Ergo si aliquis non potest ieiunare det elimosinam . bonum est si praeualeat ieiunium cum elimosina duplex bonum est ⁶. ANA. Si tanta tibi paupertas est ut non habeas nisi unum panem ex ipso tamen frange et pauperi tribue ⁷.

fol. 12. ANA. Quotiescumque fr̄s car. altaris siue templi festiuitate colimus si fideliter adtendamus et sanctae et iuste uiuamus quicquid in templis manufactis agitur totum in nobis spiritali

1. Append. serm. 277, 1. 1.

2. Ibid., n. 2.

3. n. 3.

4. Append. serm. 305, n. 3.

5. Provenance non encore identifiée.

6. Append. 142, n. 2.

7. Ibid., n. 3.

aedificatione completur . ut Paulus ait. Templum enim dei sanctum est quod estis uos ¹.

ibid. ANA. Quisq; enim in quacumque necessitate succurrere morituro poterit . si non | f. 12^v | surrexit . occiderit ².

f. 13^v ANA Non promittunt nobis scripture scae in hoc sclo nisi tribu | f. 14 | lationes pressuras angustias augmenta dolorum habundantia temptationum ³.

fol. 14. ANA DE EBRIETATIB: Credam uos ebrietatis malum uelud inferni foueam expauiscere ⁴...

fol. 17^v ANA. Boni christiani . nec tormentis separantur a Christo ⁵ fideliter uos ad deum conuertite ut quicumque uobis uoluerit diabolus inmittere patienter et fortiter tolleretis ⁶.

fol. 19^v ANASIVS DE MEMORIIS SCOR. Quotiescumque fratres sanctorum solemnia caelebramus ita ipsis intercedentibus expectimus consequi a domino temporalia . ut ipsos martyres imitando accipere mereamur aeterna ⁷. ANA. Ab ipsis enim sanctorum martyrum in ueritate festiuitatum gaudia celebrantur ⁷... ANA. Sed nos uolumus gaudere cum scis ⁷... ANA. Qui enim sanctos martyres... non poterit peruenire ⁷... qualiter in die iudicii iudicemur ⁸.

On a pu voir, par les indications de provenance marquées au bas du texte, que chacun des extraits attribués à Athanase est détaché de quelqu'une des homélies que la critique moderne, à partir des Mauristes, a restituées à s. Césaire. Il est donc clair que le compilateur de nos *Excerpta* avait sous les yeux un des recueils de l'évêque d'Arles, recueil qui comprenait notamment les pièces suivantes de l'Appendice d'Augustin :

- 265. Rogo vos fr. car. ut attentius cogitemus.
- 142. Rogo vos et admoneo fr. car. ut in isto legitimo.
- 277. Propitio Christo fr. car. iam prope sunt dies.
- 305. Modo fr. cum euangelium legeretur audiuimus dominum.
- 229. Quotiescumque fr. car. altaris vel templi.
- 75. Scire et intelligere debemus fr. car. quia christianis.
- 294. Licet propitio Christo fr. car. credam vos ebrietatis.
- 295. Frequenter caritatem vestram fr. car. paterna.
- 278. Bene nostis fr. car. me uobis frequentius.
- 225. Quotiescumque fr. car. sanctorum martyrum.

1. Début de l'Append. 229.

2. A identifier.

3. Append. 75, n. 1.

4. Ces mots de l'Append. 294, n. 1 sont suivis de toute une série d'autres extraits du même sermon et du 295^e (fol. 14^v-15^v).

5. Append. 278, n. 2. Cf. ce passage de l'*Excerptum de epistola s. Fatali* (Rev. Ben., XV, 1898, p. 485, ligne 13 : « Tormentis non separabantur a Christo : et nos... »)

6. Ibid., un peu plus haut.

7. Append. 225, n. 1.

8. Ibid., n. 5.

Comme, de tous les homéliaires césariens reconstitués par moi au cours des vingt-cinq dernières années, aucun ne contient à la fois ces dix pièces, il est à croire qu'il s'agit ici de quelqu'une de ces collections depuis longtemps perdues, comme j'en ai déjà signalé plusieurs. A part notre recueil d'extraits, cette collection ne semble pas avoir laissé d'autre trace, sinon dans l'homélaire d'Hildebald, dont le compilateur en a trouvé un exemplaire, également sous le nom d'Athanase : il lui a emprunté le serm. 225 de l'Appendice, plus un autre, le 293, *Nemo dicat fr. car. quod temporibus nostris*, qui devait évidemment y figurer en compagnie des dix mentionnés ci-dessus.

Quant aux différentes formes du vocable mis en tête de nos *Excerpta* du Clm. 6433, ANAS. ANA. ANASIUS, il faut y voir probablement autant d'essais malheureux d'abréviations. Mais tout le monde savait quel était le nom ainsi défiguré. La preuve en est que, en marge de la rubrique : ANASIUS DE MEMORIIS SANCTORUM (f. 19^r), un annotateur ancien a tracé de son écriture insulaire cette inscription plus correcte, dont la partie gauche a disparu dans la suite, par la maladresse d'un relieur :

at HANA

sin S

C'est là le fait sur lequel je voulais attirer l'attention. Il est donc désormais indubitable que, dès le déclin de l'époque mérovingienne, à l'instar de la formule *Quicumque*, un recueil actuellement perdu d'homélies de l'évêque Césaire d'Arles circulait, sans qu'on puisse en expliquer la raison ¹, sous le nom de s. Athanase.

D. G. MORIN

1. Ce qui fait l'importance de cette constatation, c'est que, selon la remarque de Mr Turner (*History and Use of Creeds*, p. 76), « l'emploi du nom d'Athanase comme pseudonyme n'a jamais été très commun en Occident. »

UN TRAITÉ

DE BENEDICTIONIBUS PATRIARCHARUM

DE PASCHASE RADBERT?

DES écrits de publication récente, tels que les *Tractatus Originis* et les Commentaires d'Hippolyte mis au jour par M. Bonwetsch, ont amené l'attention sur les diverses manières dont les Pères ont entendu les versets de la Bible, où sont rapportées les bénédictions prophétiques de Jacob et de Moïse, aux livres de la Genèse et de l'Exode. Le R. P. Moretus vient de consacrer un travail d'ensemble à ces interprétations pour restituer à chaque auteur ce qui lui appartient en propre ¹ : ses recherches s'étendent jusqu'au VIII^e siècle.

Je viens de trouver un nouveau traité sur les Bénédictions des Patriarches, de date plus récente il est vrai, puisqu'il ne remonte qu'au IX^e siècle, mais qui par son auteur présumé et son caractère d'originalité, mérite beaucoup plus de considération que les rapsodies de textes des Pseudo-Eucher et des Pseudo-Bède.

Ce traité *De Benedictionibus Patriarcharum* existe dans un manuscrit de format in-quarto, d'une écriture de la seconde moitié du XII^e siècle, conservé aujourd'hui dans la bibliothèque de l'évêché de Portsmouth ². Sur le feuillet de garde du commencement, une note, légèrement postérieure en date au manuscrit, nous indique à la fois sa provenance et son contenu :

Liber sancte marie de Radingia. Quem qui celauerit ///// de eo fecerit, anathema sit.

In isto uolumine continentur hi libri :

- 1 Liber Rodberti abbatis, de benedictionibus patriarcharum.
- 2 Augustinus, de origine anime.
- 3 Expositio canonis misse.
- 4 Sermo de Sacramentis neophitorum habitus in sinodo.

1. Les Bénédictions des Patriarches dans la littérature latine du IV^e au VIII^e siècle. (*Bulletin de Littérature Ecclésiastique*, 1909-1910).

2. La Bibliothèque de l'évêché de Portsmouth a été fondée par Mgr Virtue († 1900), premier évêque de cette ville. Bibliophile distingué, il y rassembla plusieurs milliers de volumes, parmi lesquels d'anciens livres liturgiques, des livres à estampes et quelques manuscrits.

5 Tractatus de ordinatione clericorum et de ceteris ordinibus.

6 Tractatus de indumentis sacerdotalibus uel pontificalibus.

Le manuscrit a donc appartenu à l'abbaye de Reading, et le mode d'enluminure des grandes lettres fait supposer qu'il a aussi été écrit en Angleterre.

Sous le n° 2, on lit des extraits de S. Augustin et de Cassiodore.

Le n° 3 est l'*Expositio canonis missae* d'Hildebert du Mans¹.

Les n° 4, 5, 6 sont les 3 premiers de la collection des Sermons d'Yves de Chartres².

Seul le n° 1, le *Liber Rodberti abbatis, de Benedictionibus Patriarcharum*, dont il s'agit maintenant, est demeuré inédit et inconnu. Il s'étend du fol. 1 au fol. 57 du manuscrit ; j'en donne ici le Prologue et le début qui, j'espère, seront suffisants pour établir son identification.

INCIPIT PROLOGUS RODBERTI ABBATIS IN LIBRUM DE BENEDICTIONIBUS
IACOB ET MOYSI, AD GUDLANDUM MONACHUM.

Sanctorum patriarcharum benedictiones moysi scilicet et iacob, quas graeci iuxta proprietatem linguae suae eulogias uocant, decreueram olim uenerabili uiro atque sanctissimo marcoardo abbati, ipso instantius poscente explanare. Sed quia ipse beatus, ut credimus, et felix iam ingressus est uiam uniuersae terrae, et tu successisti crebrior in precibus et contiguus exactor, in uoto et in dilectione mutua heres uirtutis, ipsum opus tibi dedicaui. Tibi utique et sanctissimis fratribus cum quibus egregie sub monastica disciplina, deo fauente, sacerdos militare probaris et monachus; quos in ueritate, in christo et caritate prae omnibus amplector et diligo, ita ut eorum michi amor et dilectio, deliciae et iocunditas sint uitae; atque in mente thesaurus desiderabilis. Quorum sane quia congratulor plurimum meritis, te poscente, eis consecraui hoc opus deuotis et studiosis, quod pauper ingenio hinc inde tuo prouocatus rogatu, ex sanctorum patrum decerpsi dictis. Cuius intelligentia non mea est, sed eorum passim, licet pro parte nouata breuitas ex omnibus atque stili proprietates faciat esse meam; quam tibi et omnibus quibus nostra placuerint, obtuli oportune ad legendum. Unde quaeso ne uilescat senilis oratio, etsi non habeat splendorem eloquentiae, neque elegantiam uerborum et ornatum sermonem. Quoniam eulogiae, quas pro tuo amore paraui his qui nostra dignati fuerint legere, quanquam in superficie uilissimo tegantur cortice, quia non adhibui eloquentiam ornatricem sententiarum, ut pulcher esset et laudabilis sermo qui debet esse grauis et incomptus, etiam si adpossem et summissus; locupletissimus ramus fructus in eis promittitur, et dulcedo aeternae suauitatis, quae obtegatur et ipsa quidem adumbrata in mysterio probrosis patriarcharum dictis. Sed si diligens scrutator affuerit qui insistat cum dauid et oret ac dicat: *Reuela oculos meos et considerabo mirabilia de*

1. Migne 171, col., 1178-1195.

2. Migne t. 162, col., 505, 513, 519

lege tua, poterit proculdubio praegustare et dicere cum ipso : *Quam dulcia faucibus meis eloquia tua super mel ori meo*, quia magna sunt et diuina ab eis quae operiebantur. Alioquin non tantus a longe fragrasset aeternus odor in eis, neque ipsi tanto inflammarentur desiderio iam senes, si non essent eximia sanctorum dona quae prophetabant filiis. Cernebant enim in spiritu futurorum mysteria ; et ideo iam tunc in populo, uidentes uocabantur. Propterea, karissime, nimis insipiens est et stultus quisque atque negligens idiota, qui putat in superficie uilia uidentur talia non curanda, in quibus praenuntiatur christus uenturus in carne, et omnis ordo ecclesiarum eius aperte depingitur calamo spiritus sancti. Quae quamuis completa sint iam omnia, tamen quia testimonia sunt ueritatis, credibilia esse debent nimis. Et ideo perscrutanda sunt ualde et considerata, ex his ut corroboretur fides de praedictis, solidetur spes de promissis, ac dilatetur caritas in adimpletis. Quia quicumque sine his legit, quamuis uideatur aliquid intelligere, nichil est quid agit ; quia omnino prout oportet non intelligit nec legit. Hinc quaeso sustollat se animus lectoris ad ea quae intus in intellectu sunt, nec quaerat exterius uenustatem uerborum et florem eloquentiae, sed gratiam collatam sanctis et ab initio praedicatam. Habet enim haec gratia testimonium a lege et prophetis, habet et fulgorem euangelii christi, quo isti, iam illustrati, ea conspiciebant quae necdum erant. Alias autem nisi haberet nimium splendorem aduentus christi, nunquam a longe sancti senes ea conspicerent praemicantia, quae tantis obtegebant mysteriis et praenuntiabant in enigmatibus, ita ut et archana tegerent carnalibus, et diuina ad praesens panderent spiritualibus. Ideoque rogo, karissime, sic easdem suscipias a me tibi expositas pro uoto muneris, quasi eulogias et benedictiones de prope quam bene olentes, ne ingratus inueniaris pro labore caritatis. Quia etsi adimplere non potui doctis et eruditissimis uiris quod placeret deliciosis, feci tamen quae iussisti, ut in nullo caritas satisfaceret, quae non sua quaerit sed quae alterius in omnibus ; ut et tibi prodessem atque meis karissimis fratribus in rebus tam eximiis et diuinis.

FINIT PROLOGUS.

INCIPIT LIBER ROBERTI ABBATIS, DE BENEDICTIONIBUS IACOB ET MOYSI.

Quaeris a me, karissime, benedictiones patriarcharum ut nouo edisseram opere, maxime eas in quibus moyses in fine deuteronomii duodecim tribus israel benedicere uidetur ; quas nemo qui sane sapit, quia in spiritu sancto sunt prolatae, spirituales esse negabit. Quia si iuxta pauli apostoli uocem lex spiritualis est, nichilominus benedictiones non solum istae, uerum etiam omnium patriarcharum quia christi sunt, spiritualiter, potius quam carnaliter cum iudeis, intelligendae sunt. De quibus dauid : *Etenim, inquit, benedictiones dabit qui legem dedit ; ibunt de uirtute in uirtutem, et uidebitur deus deorum in syon*. Alioquin nisi essent spirituales, per easdem nullus de uirtute in uirtutem iret, quia benedictio gratia est, quia gratis datur. Unde sicut sine dubio lex spiritualiter obseruanda est, et spiritualis ex ea expectanda est remuneratio ; ita et benedictiones tanti patriarchae....



On connaissait, dans la littérature latine, les traités de S. Ambroise, de Rufin et de Paulin sur les Bénédictiones des Patriarches, et encore un traité de même titre, attribué par Sigebert de Gembloux à Raban Maur, mais qui a laissé si peu de traces que Dom Ceillier et les Auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* admettent une erreur de Sigebert et l'identifient avec son commentaire sur la Genèse. Celui de l'abbé Robert n'est mentionné par personne ; et Robert lui-même serait un personnage totalement ignoré ; car aucune des indications qui ressortent de la lecture du Prologue ne paraît devoir se rapporter à l'un des Abbés Robert connus des bibliographes.

Pourtant le nôtre se présente avec un certain bagage littéraire, comme il nous le fait savoir dans les premiers mots de son traité :

« Quaeris a me, Karissime, benedictiones patriarcharum ut NOVO EDIS-
SERAM OPERE, ... »

et dans le Prologue :

« ... quam [operam] tibi et omnibus quibus NOSTRA placuerint, obtuli
opportune ad legendum. »

On peut donc légitimement douter que le nom de Robert soit le véritable nom de l'auteur, et supposer que cette attribution est plutôt une erreur de copiste. En tous cas, le *terminus ad quem* des recherches est fixé par la date du manuscrit, fin du XII^e siècle, et le *terminus a quo* par la mort de S. Isidore († 636), dont l'abbé Robert se reconnaît expressément le tributaire, ainsi que de S. Ambroise et de Rufin ¹. Il faut même descendre la dernière date : il y a une allusion évidente aux controverses eucharistiques du IX^e siècle, dans l'explication de la prophétie de Jacob sur Aser :

« Aser ² pinguis panis eius, et praebebit delicias regibus... Deliciae sunt corpus et sanguis eius, quia spirituales sunt epulae, ET NON CARNALES UT QUIDAM MALE SENTIUNT. »

En définitive, la composition de l'ouvrage a eu lieu entre le IX^e et le XII^e siècle, et fort probablement au IX^e siècle à cause de l'allusion.

Au cours du Prologue, l'abbé Robert nous apprend qu'il avait été pressé autrefois d'entreprendre son commentaire par le véné-

1. Dans les premières pages du traité.

2. fol. 28^{r.v} du manuscrit.

nable abbé Marquart, un ami, mais un ami qui vivait au loin. Il lui avait bien promis de s'exécuter, mais la séparation engourdit le souvenir de sa promesse, et ses occupations par ailleurs furent telles que quand il se décida à écrire le commentaire désiré, son ami Marquart était mort depuis longtemps :

« *Sanctorum patriarcharum benedictiones... decreueram olim uenerabili uiro atque sanctissimo Marcoardo abbati ipso instantius poscente explanare. Sed quia ipse beatus, ut credimus, et felix iam ingressus est uiam uniuersae terrae...* »

Outre Marquart de Deutz qui vivait au XII^e siècle, et ne semble pas en cause, l'histoire monastique a conservé le nom de Marquart, abbé de Prüm au IX^e siècle, dans lequel on est de suite incliné à voir le correspondant de l'abbé Robert. Barthélemy Fisen, dans ses *Flores Ecclesiae leodiensis*, lui consacre une notice ¹ et montre qu'il fut en relation avec les hommes les plus qualifiés de l'époque. Il mourut en 853, laissant un renom de grande sainteté. Cette espèce de canonisation, décernée par Fisen sans doute sur la foi des documents, déplait à la *Gallia Christiana* qui la juge sans fondement : elle reçoit pourtant aujourd'hui sa confirmation par la voix de l'abbé Robert qui appelle Marquart « le très saint abbé. »

Marquart mort, notre commentateur dédie son œuvre au moine Gudland :

« *Sed quia ipse beatus..., et tu successisti crebrior in precibus et contiguus exactor, in uoto et in dilectione mutua heres uirtutis, ipsum opus tibi dedicaui. Tibi utique et sanctissimis fratribus cum quibus egregie sub monastica disciplina, deo fauente, sacerdos militare probaris et monachus; quos in ueritate, in Christo et caritate prae omnibus amplector et diligo, ita ut eorum michi amor et dilectio, deliciae et iocunditas sint uitae... Unde quaeso ne uilescat senilis oratio, etsi non habeat splendorem eloquentiae, neque elegantiam uerborum et ornatum sermonem.* »

Ainsi, quelques années après 853, sur le déclin de l'âge, l'abbé Robert, déjà auteur de certains ouvrages, et cédant aux importunités de son ami Guntland, a écrit son nouveau traité pour une communauté monastique qu'il affectionne particulièrement et dont il est le commensal.

Toutes les circonstances de temps, de lieux, de personnes qui forment le cadre où vécut et écrivit l'abbé Robert, — Rodbert selon l'orthographe du manuscrit — s'accordent si complètement avec ce que nous savons sur la vie de Paschase Radbert qu'elles nous permettent de l'identifier avec lui.

1. p. 128.

Paschase Radbert, abbé de Corbie, avait dû en 851 résigner ses fonctions abbatiales et quitter son monastère pour se retirer à St-Riquier, où il passa les dernières années de sa vie dans un loisir forcé : « *Deus nobis sua providentia haec otia fecit.* » ¹ Sur les instances des moines, il achève de mettre au net les Conférences prononcées jadis au Chapitre sur l'évangile de S. Matthieu : Guntland, moine de St-Riquier, avait reçu l'hommage des quatre premiers livres; en tête du cinquième livre il met un autre prologue et dédie la suite du Commentaire à ses nouveaux compagnons, en des termes qui rappellent ceux du *De Benedictionibus Patriarcharum*.

In Mat., Lib. V.

Sanctissimis in Christo fratribus, quos diuina sapientia satis abunde suis illustrat uirtutibus.... Etsi *senilis oratio* per se computa esse debeat,... ²

De Benedictionibus Patriarcharum.

Tibi utique et sanctissimis fratribus cum quibus egregie....

Unde quaeso ne uilescat *senilis oratio*,....

Aussi je crois que Paschase Radbert écrivit son traité sur les Bénédictions des Patriarches à la même époque que la fin du traité sur l'Évangile, c'est-à-dire entre son arrivée à St-Riquier et sa mort (851-865), mais le *De Benedictionibus Patriarcharum* serait vraisemblablement postérieur à l'autre; il n'aurait vu le jour que longtemps après 853, année où mourut Marquart de Prüm. L'absence du nom de Guntland en tête du cinquième livre sur l'évangile de S. Matthieu, ne prouve pas que Guntland fut déjà mort; par contre le « *tibi et omnibus quibus nostra placuerint* » de notre prologue, renferme sans doute une allusion au Commentaire de l'évangile.

Sans vouloir m'arrêter à des arguments de critique interne difficiles à invoquer ici, j'insisterai sur le soin attentif du commentateur des Bénédictions des Patriarches à distinguer le sens spirituel du sens littéral dans la Sainte Écriture et sur l'opposition des deux termes *spiritualis* et *carnalis*, *spiritualiter* et *carnaliter*, au début et au cours du traité, notamment dans l'allusion à l'Eucharistie. Or il est constant que Paschase Radbert a fréquemment remué ces deux idées et usé de ces termes :

« Ceterum ³ Dominus ad Judaeos : *Patres uestri*, inquit, *manducauerunt manna in deserto et mortui sunt*.... Moriemur autem sed non sicut illi in

1. In Mat. Prol. in lib. V. (Migne 120, 333).

2. Ibidem.

3. De Corpore et Sanguine Domini. (ibid., 1281).

anima, quia illi carnaliter manducantes, mortui sunt in aeternum; nos autem dum nihil carnali in eo sapimus, imo spiritale totum spiritaliter intelligentes in Christo manemus. »

« Et ¹ ideo in Spiritu spiritaliter ista credere debemus et non carnaliter, ne facinus incurramus. »

Lisez le *De Benedictionibus Patriarcharum*, 'on y trouve les mêmes pensées et les mêmes expressions :

« benedictiones, non solum istae, uerum etiam omnium patriarcharum quia christi sunt, spiritaliter, potius quam carnaliter cum iudaeis, intelligendae sunt. »

Il faudrait se garder de voir dans l'interprétation de la prophétie sur Aser, un texte favorable à une opinion précisément combattue à cette époque par Paschase, que l'âme seule se nourrit du mystère eucharistique, et partir de là pour lui dénier la paternité de l'ouvrage :

. « *Aser, pinguis panis eius et praebebit delicias regibus... Deliciae sunt corpus et sanguis eius, quia spirituales sunt epulae, et non carnales ut quidam male sentiunt.* »

Les deux mots *spiritalis*, *carnalis* conservent la valeur qu'ils ont habituellement chez Paschase Radbert, et un sens qui dans ses écrits sur l'Eucharistie n'a pas même besoin d'explication pour justifier son orthodoxie :

« Bibimus ² quoque et nos spiritaliter ac comedimus spiritalem Christi carnem, in qua uita aeterna esse creditur; alioquin sapere secundum carnem mors est, et tamen ueram Christi carnem spiritaliter percipere uita aeterna est. »

« Non ³ recte sapiunt quicumque carnaliter de hoc mysterio sapiunt. »

Une incertitude règne peut-être encore dans l'esprit au sujet du traité *De Benedictionibus Patriarcharum*, attribué par Sigebert de Gembloux à Raban Maur. Vraisemblablement il ne diffère pas du nôtre. Mais, outre les divers arguments qui militent en faveur de l'ancien abbé de Corbie et s'opposent à une attribution à l'archevêque de Mayence, les dires des bibliographes, on le sait, ne sont pas articles de foi; entre Raban Maur et Paschase Radbert la confusion a déjà eu lieu et s'explique : nombre de manuscrits font honneur à Raban du *De Corpore et Sanguine Domini*, et l'édition de Cologne de 1550 conserve cette attribution reconnue aujour-

1. Ep. ad Frudegardum. (ibid., 1355).

2. De Corpore et Sanguine Domini. (ibid., 1281).

3. Ep. ad Frudegardum. (ibid., 1356).

d'hui fautive. De même, la simple erreur de copiste qui fit de Radbert, Rodbert, n'est pas nouvelle non plus : l'*Expositio in Lamentationes Jeremiae* avait paru pour la première fois à Bâle, en 1502, sous le nom de Robert.

Il me paraît donc fondé de restituer encore à la grande figure de Paschase Radbert, le traité *De Benedictionibus Patriarcharum*, qui par lui-même tranche fortement avec les œuvres de centonisation du haut Moyen-Age.

D. P. BLANCHARD

DIE ÄLTESTEN CONSUETUDINES VON VALLUMBROSA.

DIE Nationalbibliothek in Florenz bewahrt unter Nummer 259 (Conventi soppressi Nr 260. Badia di Vallombrosa) einen Pergamentcodex, welcher weiteres Interesse verdient. Derselbe ist hübsch in rotes Leder gebunden und trägt die Aufschrift «S. Johannis Gualberti vita. Conscript B. Andreas abbas Strumens.»

Abt Andreas von Strumi ist genugsam bekannt. Ausser dem Leben seines Ordensstifters, schrieb er noch dasjenige des Diakons Arialdu von Mailand, dessen Schüler und Anhänger er gewesen zu sein scheint. Er selbst wird als selig verehrt und sein Fest am 10. März gefeiert; 1097 starb er.

Ausser der Vita des hl. Johannes Gualbertus hat der Codex auch Consuetudines. Die Vita geht von fol 1-48; dann beginnt eine neue Numeration von fol 1-28 mit «Incipit consuetudo vallisymbrosanae congregationis». Mehr kann ich leider über die Handschrift nicht angeben. Ich habe versucht sie an das hiesige Archiv zu bekommen, jedoch ohne Erfolg, und D. Marius Camiciotti von der Badia di Firenze, der mir mit grosser Liebenswürdigkeit die Consuetudines abgeschrieben und zur Veröffentlichung zur Verfügung gestellt hat, konnte mir über dieselbe keine weiteren als die obigen Auskünfte geben. Ich hoffe, es wird mir selbst einmal möglich sein, die Handschrift, welche ganz gut in ihrem ersten Teile ein Autograph des seligen Abtes Andreas von Strumi sein kann, einzusehen und dann genauer zu beschreiben.

Kurz seien die Lebensdaten des seligen Andreas angefügt. Er stammt aus Parma; Familie und Geburtsjahr sind unbekannt, doch dürfte seine Geburt in die vierziger Jahre des 11. Jahrhunderts fallen, da er 1061 Parma wegen der Umtriebe des Cadalo verliess und sich nach Mailand begab. Dort schloss er sich dem Diakon Arialdu an. Er dürfte um jene Zeit also wohl im zwanzigsten Lebensjahre sich befunden haben. Bis zum Tode des Arialdu 1066, weilte er mit letzterem zusammen. Als treuer Schüler begleitete er dem Meister überallhin und brachte 1067 den Leichnam des grausam gemarterten nach Mailand, wo er in der Kirche S. Celso eine ehrenvolle Ruhestätte fand.

Etwas später lernte Andreas den Abt Rudolf von Moschetto, einen Schüler des hl. Johannes Gualbertus, kennen. Da die Bestrebungen des Stifters der Kongregation von Vallombrosa mit denen der mailandischen Pataria völlig sich deckten, fühlte Andreas sich zu dem Heiligen hingezogen und 1069 empfing er aus seinen Händen das Ordenskleid.

Von seinen übrigen Lebensschicksalen wissen wir nur mehr wenig. Er schrieb nach 1073 das Leben des seligen Arialdu, zu dem der mailandische Priester Siro ihm den Stoff lieferte und widmete es dem Nachfolger des hl. Johannes Gualbertus in der Leitung der Vallombrosanischen Kongregation, dem Abte Rudolf.

1085 oder etwas früher gelangte die Abtei des hl. Fidelis zu Strumi in den Besitz der Vallumbrosaner. Graf Tegrino hatte sie im zehnten Jahrhundert gegründet, Benediktiner waren die ersten Insassen. Am Ende des elfen Jahrhunderts wurde sie den Vallumbrosanern übergeben; ihre Leitung wurde Andreas anvertraut. Als Abt wird er das Leben seines Ordensstifters geschrieben haben, oder wenigstens den Teil des Codex, der jetzt noch das Leben des hl. Johannes Gualbertus enthält. Der schöne rote, jetzt schwarzgewordene Einband, nebst Aufschrift, zeigt, dass man die Handschrift in Ehren hielt.

Der zweite Teil dieser Handschrift enthält nun die Consuetudines, welche im vierten Bande der Consuetudines monasticae veröffentlicht sind. Da dieselben bislang unbekannt gewesen, wird es sich lohnen näher auf dieselben einzugehen.

Der Handschrift nach zu urteilen gehören sie dem 12. Jahrhundert an; Camiciotti glaubt, dass sie selbst noch dem 13. Jahrhundert angehören könnte. Es ist das an und für sich nicht unmöglich, doch glaube ich es verneinen zu müssen, obwohl ich die Hs selbst nicht gesehen habe. Innere Gründe zwingen dazu. Im Kapitel

28, De Infirmis, heisst es gegen Schluss des Kapitels: «Porro in unaquaque nostra congregatione victus diei unius fratris ad mensam ponatur abbatis *pro memoria venerabilis domni Ioannis* nostrarum congregationum *primi abbatis* necnon et ceterorum abbatum congregationes ab eo institutas regentium». Die Worte geben uns unzweifelhaft der terminus ad quem, bis zum wir die Abfassung — resp. die Niederschrift unserer Consuetudines hinausschreiben dürfen. Johannes Gualbertus wurde von Papst Coelestin III im Jahre 1193 heilig gesprochen ¹. Also wird auch das Jahr 1193 resp. 1192 als letztes, welches für die Niederschrift in Betracht kommt, anzusehen sein.

Abt Andreas starb nicht vor dem October des Jahres 1106, da er eines Wunders erwähnt, dass sein seliger Ordensstifter an dem Bischof Bernard degli Uberti von Parma gewirkt habe, Bernard aber erst im October 1106 Bischof von Parma wurde ². In das 12. Jahrhundert ob Anfang oder Ende müssen wir leider für den Augenblick unentschieden lassen fällt also die Niederschrift der Consuetudines. Bezieht sich die Aufschrift der Handschrift S. Johannis Gualberti Vita. B. Andreas abbas Strumens conscripsit auch auf unsere Consuetudines, dann wäre C. 1085-1106 die Zeit der Niederschrift. Die Niederschrift ist jedenfalls wie die Worte der Einleitung zeigen in einer Zeit erfolgt, in welcher Vallombrosa schon mehrere Abteien in Toscana besass «In nomine sanctae et individuae Trinitatis in cuius fide et honore congregatio, quae Vallisymbrosana nuncupatur, de multis diversisque locis et terris est in Tuscia congregata... consuetudinem ipsius volumus litteris exprimere, qualiter eadem a patribus, quibus est instituta debent(!) moraliter vivere: quatinus tam ipsa quam ceterae, quae iam ex ea sunt ortae congregationes vel exoriturae sunt, ante oculos habeant, qualiter vivere sub unius vinculo caritatis et consuetudinis debeant».

Nach dieser kurzen Einleitung beginnen die Consuetudines mit den Kalenden des November und decken sich fast vollständig, wenn nicht im nur auch dem Wortlaute, so doch dem Sinne nach mit den in Bd 3, der Consuetudines monasticae, veröffentlichten Consuetudines von Cluni, mehr aber noch mit den Consuetudines monasteriorum Germaniae, welche im fünften Bande der Consuetudines soeben veröffentlicht werden.

Der Einfachheit halber bezeichnet im folgenden V die Consuetu-

1. Acta SS. O. S. B.; A. SS. Boll. Juli 3, 343 ss.

2. Affò, Scriptor. Parmig. (1789). I, 48 ss.

dines von Vallumbrosa, C T. und C E. die Consuetudines monasteriorum Germaniae, nach den Handschriften der Stadtbibliothek zu Trier (C T) resp. der Stiftsbibliothek zu Einsiedeln (C E).

V (C. M 4, 223).

A Kalendis igitur Novembris sonante horologi signum octava hora noctis omnes pariter cum festinatione surgant cum oratione et psalmodia in orationali descripta.

Et adoratis omnibus reverenter cum ienu flexo altaribus, unusquisque ad agendam orationem trinam se preparet in loco scilicet sibi iniuncto.

Audito signo a priore facto.... chorus, cum quo est ebdomadarius cantor gradales incipiat psalmos. Ex quibus cum quipque sine *Gloria* dicti fuerint.... Postea vero eiectis omnibus, duobus de minoribus tactis signis, incipiant nocturnale officium secundum beati Benedicti dictum.

Sonante vero signo primo hore none, hebdomadarii pergant accipere mixtum, cuius quantitas sit panis quarta pars...

Exeant cum silentio, vadant in dormitorio et praeparent se ad opus manuum faciendum. Postea in claustra revertentes moderate loquantur, quod necessarium fuerit, usque ad horam sextam.

Dürfte so eine Verwandtschaft mit den Consuetudines monasteriorum Germaniae hinlänglich erwiesen sein, so lässt sich auch leicht eine solche mit den Kluniazensergewohnheiten feststellen. Wenige Beispiele mögen genügen :

V (C. M 4, 236).

In Vigilia Natalis domini forme de choro ante Nocturnos tollantur; psalmi graduales cantentur sicut in aliis priva-

C E. (StMBCO. 7, (1886). 42.

In Kalendis Novembris usque in Pascha octava hora noctis surgatur ad Nocturnos.

Et trina peracta oratione ante tria altaria, residentibus cunctis in choro sequens percuciat signum, et intervallo facto aliud intonetur.

Privatis vero diebus per tria intervalla triginta canant psalmos divisos per versus, sicut in estate quindecim partitos per versus, quod satis notum est.

C T.

Interim, dum prima hore none campana sonatur, exeuntes autem inde, qui sunt ministraturi, congregationi reliqua in choro sedenti, intrant refectorium, partem panis invenient quartam super panem integrum sibi appositam.

Consuetudinem loquendi a praedicto tempore habent in circuitu claustrum, usque dum primi ad Sextam sonus auditur signi.

E C. (C M. 2, 73).

In Vigilia Natalis domini cantent duo fratres invitatorium. Ante Nocturnos non cantentur

tis diebus. Ad invitatorium duo fratres. Lectio de omelia evangelii *Cum esset desponsata*, responsoria *Sanctificamini hodie* et cetera. Finito Nocturno *Voce mea* tantummodo dicatur, si anniversarius dies vel recens obitus alicuius fratris fuerit; familiares vero psalmi et offitium mortuorum eo die dimittantur. Post Nocturnum antiphona vocabuli et Matutinum de Sanctis dicatur.

V (C. M. 4, 241).

XVIII. Sabbati in Septuagesima per totum diem dicatur *Alleluia*, Dominica vero ad Nocturnum incipiat *Laus tibi domine*. Lectiones initii Eptatici.

nisi quindecim gradus et duo tantum signa pulsantur. Evangelium pronuncietur *Cum esset desponsata*, tertium responsum cantent duo cantores. Post Nocturnos non cantentur psalmi familiares..... post Matutinas de Omnibus Sanctis dicant psalmum *Miserere* pro defunctis, et *Verba mea* si defunctum habent.

C (C. M. 2, 41).

XV. De Septuagesima. Sabbato ad Vesperas dimittatur *Alleluia* Ad Nocturnos incoet *Eptaticum*.

Wie ersichtlich sind die ältesten Consuetudines der Vallumbrosaner sowohl denjenigen der Kluniazenser, wie denjenigen der deutschen Klöster stark verwandt; man darf also die Vallumbrosaner nach ihren ältesten Gewohnheiten nicht als einen neuen Zweig des Benediktinerordens ansehen, sondern darf sie nur als Benediktiner betrachten, welche die damals in der ganzen Christenheit bei den schwarzen Benediktiner sitlichen Gewohnheiten beobachteten. Mit den Kluniazensern war ihnen vor allem der Abscheu vor der Simonie gemein und nur besondere Umstände haben später veranlasst, sie als eine besondere Einrichtung im Benediktinerorden zu betrachten.

D. B. ALBERS

COMPTES RENDUS

LITURGIE ET ARCHÉOLOGIE CHRÉTIENNE

FR.-J. DÖLGER. IXΘC. Das Fischsymbol in frühchristlicher Zeit.

— *T. I. Religionsgeschichtliche und epigraphische Untersuchungen. Zugleich ein Beitrag zur ältesten Christologie und Sakramentlehre, mit 79 Abbildungen im Texte und 3 phototypischen Tafeln. — Supplement der Römischen Quartalschrift.* Rome, 1910, in-8, xx-473 p. Prix: 16 M.

En 1855, J.-B. Pitra publiait un traité intitulé IXΘC, *sive De Pisce allegorico et symbolico* et J.-B. De Rossi y ajoutait une dissertation, *De christianis monumentis IXΘN exhibentibus*. Nous avons marché depuis un demi-siècle et ce sont les multiples résultats acquis par l'archéologie monumentale et l'épigraphie que l'auteur a groupés et discutés dans ce volume dont on n'a guère à dire que du bien. Si un deuxième volume n'était dès maintenant promis, on pourrait penser qu'il n'y a rien à ajouter désormais à ce que l'auteur nous donne dans ce tome I^{er}. Celui-ci aura une double utilité ; il réunit tous les textes littéraires et épigraphiques, les publie avec une louable exactitude, les illustre d'un commentaire et les accompagne d'une bibliographie. Nous aurons donc désormais à peu près tout ce qu'on peut dire sur ce qui appartient au sujet, cependant, il n'est pas question de disposer cette copieuse documentation suivant la forme d'un *Corpus*. C'est d'après le plan didactique du livre et selon la place que l'auteur leur attribue dans ce plan que les textes et les monuments se présentent à nous.

Après un premier chapitre consacré à l'étude des manifestations du symbole du poisson dans les cultes anciens et dans les deux Testaments, dans l'acrostiche sibyllin et l'inscription d'Abercius, l'auteur aborde le mot IXΘC considéré comme abréviation et s'engage dans la voie des textes épigraphiques tant parmi les sarcophages que parmi les dédicaces et phylactères. Puis viennent les pierres gravées, les cachets, les eucolpia et les réductions qui sont infligées à cette abréviation. Enfin, après cette enquête critique portant sur les sources les plus diverses, une étude sur l'origine du mot.

A cette description sommaire il faut ajouter le double secours apporté à la lecture par un nombre considérable de représentations figurées pourvues de leur transcription et par des notes qui forment comme une robuste assise continue, supportant la discussion et l'exposition qui remplit ces pages. Je suis d'autant plus à l'aise pour louer que si l'auteur m'a souvent cité, il a parfois contredit les leçons que j'ai adoptées ou les interprétations que j'ai émises et il a eu fréquemment raison contre moi.

C'est l'heureuse condition et l'avantage évident de ceux qui ont le loisir d'aborder un sujet archéologique jusqu'à ses plus lointains tenants et aboutissants, de pouvoir ainsi réformer ce que d'autres laissent échapper à regret au cours d'un travail nécessairement moins minutieux. Tel chapitre du livre de M. Dölger, notamment sur IXΘYC et XMF, peut être cité comme un modèle de discussion et d'information et cependant il serait encore possible de lui indiquer telle note qui lui a échappé ; mais à quoi bon, tout l'essentiel et même beaucoup plus se trouve dans ces pages excellentes.

Ce dont il faut louer sans réserve l'auteur c'est cette attention tournée sur les humbles monuments de la glyptique, déjà signalés et catalogués, il est vrai, par J.-B. De Rossi, mais dont le nombre s'est fort accru depuis un demi-siècle et dont l'importance est encore trop généralement méconnue. La glyptique tient une place importante dans l'étude du symbole de l'IXΘYC, elle forme mieux qu'un appendice à l'épigraphie, mais un chapitre particulier et, jusqu'à un certain point, original. En effet, si les textes littéraires représentent assez généralement l'enseignement des Pères, des évêques, de tous ceux, en un mot, ayant qualité et mission d'instruire les fidèles, l'épigraphie si souvent grossière et incorrecte nous permet de voir ce qu'est devenu cet enseignement après la macération populaire, la glyptique à son tour nous apprend ce que les artisans et les mondains ont fait de cet enseignement pour le rendre tout à fait portatif.

Dans son ensemble et malgré quelques opinions moins sûres, le travail de M. Dölger paraît destiné à devenir et à demeurer le traité classique sur le point particulier qu'il a abordé. C'est, pour les archéologues chrétiens, un instrument précieux et qui leur épargnera beaucoup de temps et beaucoup de recherches souvent moins fructueuses que celles dont ils trouveront le résultat à portée. Quelques longueurs, d'insignifiantes fautes d'impression, sont trop peu de chose, en vérité, pour diminuer la valeur du livre, il y aurait mauvais goût à insister. Ce que M. Dölger a voulu faire est bien fait et il a donné ce qu'il voulait donner. Le seul point un peu défectueux serait peut-être dans des reproductions qui ne donnent que de fort loin l'idée et pas du tout l'impression des originaux ; mais on ne peut pas tout faire. Le *Römische Quartalschrift* nous a habitué depuis plusieurs années à ces « suppléments » qui ont leur place marquée non sur le rayon d'une bibliothèque mais sur la table et à portée de la main des archéologues.

D. H. LECLERCQ

A. J. MACLEAN. *The ancient Church Orders (The Cambridge Liturgical Handbooks)*. Cambridge, University Press, 1910. In-12, XII-181 p. et 2 phototypies. Prix : 4 sh.

J. DOWDEN. *The Church Year and Kalendar (Même collection)*. Cambridge, 1910, XXVI-160 p. et 4 phototypies. Prix : 4 sh.

C'est une très heureuse idée qu'ont eue ces deux vaillants promoteurs des études ecclésiastiques en Angleterre, H. B. Swete et J. H. Srawley, de publier une série de manuels destinés à faciliter et répandre la connaissance des questions liturgiques. Les deux volumes qui ouvrent la collection sont vraiment tout ce qui se peut désirer comme élégance et commodité ;

et bien que leur bon marché ne soit pas comparable à celui des manuels français, on peut dire que, pour la Grande-Bretagne, le prix est relativement modeste.

Celui du Dr. A. J. Maclean, sur les *Church Orders*, se distingue tout d'abord par sa clarté et sa méthode. L'auteur commence par donner les caractéristiques générales de ce genre de littérature, en classe les documents, en résume le contenu, puis range sous différents chefs les renseignements nombreux et importants qu'ils fournissent sur le culte, la hiérarchie, les sacrements, la doctrine, le cycle ecclésiastique. Finalement, il essaie de déterminer la date de chaque Ordre, et examine la question de savoir s'il y a moyen de les faire remonter à un original unique, actuellement perdu. On a presque peur de voir abordés en ces courtes pages tant de problèmes ardu et compliqués, néanmoins on ne peut nier que l'auteur n'ait atteint son but : grâce à la lucidité de l'exposition, à l'abondance et à la précision des renseignements bibliographiques, il sera aisé de s'orienter à l'aide de ce petit livre, même si l'on devait çà et là s'écarter des conclusions auxquelles le Dr. Maclean a donné ses préférences.

L'ouvrage posthume de l'évêque d'Edinburgh, Dr. J. Dowden, sur *l'Année ecclésiastique et le calendrier* n'a pas la même importance, bien qu'il soit, pour la pratique, d'une utilité incontestable. On y trouvera condensées les données communément admises aujourd'hui sur la semaine ecclésiastique, les fêtes des martyrs, de Notre-Seigneur, de la Vierge et des Apôtres, sur les temps de préparation et de pénitence, les calendriers et martyrologes occidentaux, la date de la Pâque, le calendrier de l'Eglise orthodoxe, etc. Il est regrettable que certaine préoccupation polémique se fasse sentir par endroits, par ex. à propos de l'institution de la fête de la Conception : l'auteur ne semble pas s'être suffisamment rendu compte de la légitimité d'une certaine évolution, dans le culte comme dans l'expression de la croyance, évolution qui est la marque la plus évidente de l'action continue et vitale de Dieu au sein de son Eglise. J'ai aussi noté quelques inexactitudes de détail. Pages 15 et 60, la prétention à voir dans le *Natale Cathedrae* une fête de dédicace me paraît peu fondée. P. 63, peut-on désigner sans plus la basilique actuelle de Saint-Pierre-ès-liens comme « un bâtiment du XVII^e siècle » ? P. 48 sq. on pourra désormais préciser un peu plus, à l'aide des péricopes évangéliques de Würzburg, la date d'introduction à Rome des quatre grandes fêtes de la Vierge, etc.

D. G. MORIN

J. P. KIRSCH. *Die heilige Caecilia in der römischen Kirche des Altertums* (*Studien z. Geschichte u. Kultur des Altertums*, vol. IV., fasc. 2.) Paderborn, F. Schöningh, 1910. In-8, viii-77 p. et une planche. Prix : 2 M. 80.

ANTON BAUMSTARK. *Festbrevier und Kirchenjahr der syrischen Jakobiten* (*Même collection*, vol. III, fascic. 3-5), 1910. In-8, xii-308 p. Prix : 8 M.

Rien de plus légitime que la tentative de M. le prof. J. P. Kirsch pour faire un peu plus de jour autour de la martyre romaine Caecilia, surtout

après les fouilles récentes sous la basilique du Transtévère. Malheureusement, après lecture de son mémoire, on n'y voit pas beaucoup plus clair qu'auparavant ; en particulier, la question de savoir à quelle date il faut placer le martyre de la sainte me paraît plus que jamais enveloppée de ténèbres. Kirsch conclut de l'état de la crypte funéraire, que ce martyre a eu lieu, vraisemblablement à la fin du II^d siècle, sûrement avant le milieu du troisième. J'avoue ne pouvoir partager une si belle assurance, et je tiens avec dom Leclercq (*Dictionn. de liturgie et d'arch. chrét.*, II, 2. col. 2739) que « les faits archéologiques relatifs à sainte Cécile n'offrent pas une précision telle qu'on puisse en déduire un système chronologique absolu. » S'il est une donnée acceptable, dans l'état actuel de nos sources de renseignements, c'est bien celle qu'a mise en lumière récemment dom H. Quentin, à savoir, que sainte Cécile a souffert sous Dioclétien. Les autres parties de l'ouvrage, relatives à la basilique de la martyre, à la translation de ses reliques par le pape Pascal, au culte que lui a rendu l'Église romaine, ne contiennent, autant que je puis voir, la solution adéquate d'aucun des problèmes qui se rattachent au sujet, et n'apprennent rien de neuf au lecteur.

De tout autre importance est le travail du Dr. A. Baumstark sur le Bréviaire et l'année liturgique des Jacobites syriens, qui a paru l'an dernier dans le volume précédent de la même collection. Œuvre d'un spécialiste exceptionnellement compétent, et fruit de recherches personnelles dans les bibliothèques de l'Orient comme de l'Europe, il constituera désormais l'une des bases indispensables pour toute étude se rapportant de près ou de loin au sujet. On y trouvera plus de données positives que de théories, plus de faits que d'hypothèses, et néanmoins l'auteur est loin de se confiner exclusivement aux limites de la Syrie : à maints endroits, son horizon s'élargit, et il ne néglige aucune occasion, par exemple, de faire ressortir les points d'accord entre les usages orientaux et les documents européens, tels que la *Peregrinatio Egeriae* et les Règles arlésiennes du VI^e siècle. Baumstark a pris rang, décidément, parmi les premières autorités de notre temps, dans le domaine des études liturgiques.

D. L. N.

P. CŒLESTIN VIVELL, O. S. B. **Vom Musik-Traktate Gregors des Grossen.** Eine Untersuchung über Gregors Autorschaft und über den Inhalt der Schrift. (*Breitkopf und Hartels Musikbücher*). Leipzig, Breitkopf, 1911, In-18, x-151 p.

Gai d'Arezzo attribue au pape saint Grégoire un *libellus musicae* dont on a perdu les traces. Plusieurs musicologues du moyen âge semblent l'avoir connu ; mais le fait que personne ne le signale avant le XI^e siècle n'est pas précisément en faveur de son authenticité. Dom C. Vivell croit cependant qu'elle peut se défendre. On lui accordera bien volontiers que, selon toute vraisemblance, saint Grégoire s'est occupé de régler la manière de chanter les différentes parties de la messe et de l'office (chap. I). Peut-être admettra-t-on moins aisément son explication du silence de la tradition : le traité pratique, que Gai connaissait, devait être inscrit en tête de l'Antiphonaire et lui servir comme d'introduction ; les auteurs ont souvent mentionné le livre entier sans en donner les parties. Du reste continue le

P. V., le prologue *Gregorius praesul*, si fréquent dans les anciens exemplaires de l'Antiphonaire Grégorien, dit du saint pape : *composuit hunc libellum musicae artis scholae cantorum*. C'est la désignation claire, sous le nom même qu'a employé Gui d'Arezzo, du petit traité de musique, *libellus*, qu'on devait trouver au commencement de l'Antiphonaire (ch. II^e). — De fait, l'identité du nom est intéressante. Mais, outre que ce traité ne se rencontre jamais dans les manuscrits anciens, il n'est pas démontré que *libellus* n'ait pu s'appliquer à l'Antiphonaire lui-même. Alcuin, l'auteur présumé de la préface *Hucusque* des missels carolingiens, n'a-t-il pas précisément désigné, sous le même nom de *libellus*, le sacramentaire de S. Grégoire? — Tout cela, du reste, n'est qu'hypothèse, puisque le traité en question n'existe plus ou du moins n'est pas connu. Le P. Vivell a cependant pris soin de recueillir chez les auteurs du moyen âge les indications relatives à son contenu, et, grâce à ses patientes recherches, il peut esquisser le signalement auquel on pourra peut-être un jour identifier cet écrit perdu.

D. P. de P.

H. NETZER. L'introduction de la messe romaine en France sous les Carolingiens. Paris, A. Picard, 1910. In-8, vi-366 p.

Voulant être du « public qui s'intéresse aux études liturgiques », j'avais espéré, après lecture de la lettre-préface du vénéré prof. A. Clerval, trouver dans le livre de l'abbé H. Netzer une contribution de valeur à l'histoire de *L'introduction de la messe romaine en France sous les Carolingiens*. Il m'a fallu, hélas, bien vite en rabattre. Je ne nie pas que le volume ait coûté un temps considérable et soit le fruit d'un rude labeur : mais il trahit à chaque page une telle ignorance des sources et de la littérature du sujet, qu'on se demande avec tristesse comment de pareilles productions peuvent encore, à notre époque, sortir de nos écoles « supérieures » d'enseignement théologique, et surprendre la bonne foi d'éditeurs d'ordinaire mieux informés. Certes, il n'y a là de quoi faire honneur, ni à l'érudition française contemporaine, ni au bon renom de la science ecclésiastique. Il se peut toutefois qu'on y trouve par endroits quelques renseignements d'une certaine utilité. Feu mon confrère S. Baeumer avait l'habitude de me répondre, lorsque je m'étonnais de le voir faire usage de livres insignifiants et sans critique, qu'il n'est point de fumier où la poule ne puisse découvrir quelque grain de mil. Ce sera, je le crains, le seul argument à faire valoir, pour excuser l'existence et l'emploi de l'ouvrage de M. Netzer.

D. G. MORIN

MARCEL LAURENT. L'Art chrétien primitif. Bruxelles, Vromant, 1911
2 vol. in-12 carré, 191 et 196 p. avec gravures et 64 planches hors texte.
Prix : 10 fr.

P. SYXTUS, O. C. R. Notiones archaeologiae christianae disciplinis theologis coordinatae, vol. II, p. III : *Sculptilia*. Rome, Desclée, 1911. 1 vol. in-12, 479 p. avec gravures et 4 planches hors texte. Prix : 6 fr.

On ne saurait demander à un cours élémentaire d'archéologie chrétienne, même à un cours professé dans une faculté, l'exposé minutieux des mille

points de détail dont tout manuel qui se respecte se croira tenu de fournir l'analyse. Le maître qui enseigne devant un auditoire souvent très mêlé, doit s'en tenir nécessairement aux grandes lignes. C'est dire qu'en publiant les conférences qu'il a données à l'Université de Liège, M. le professeur Laurent n'a nullement eu l'idée d'un manuel complet. Souligner les traits caractéristiques de l'art chrétien primitif, en étudier les principales manifestations et en faire admirer les monuments les plus remarquables, là s'est bornée son ambition. Pour lui « l'art chrétien primitif » embrasse toutes les « œuvres chrétiennes exécutées sous l'empire immédiat des traditions antiques. » Cet art comprend au premier chef les peintures des catacombes et les sculptures des quatre ou cinq premiers siècles : c'est le sujet du premier volume, où il n'est question que de l'Occident. Le second est réservé principalement aux origines de l'art byzantin en Orient.

Il va de soi que l'auteur ne se contente pas d'une sèche énumération des monuments des diverses époques. En un style alerte et clair il nous trace des descriptions sommaires qui sont de vrais tableaux. Mais la plupart des scènes figurées sur les murs des catacombes, ou sculptées sur les sarcophages, sont des représentations allégoriques ; elles demandent à être interprétées.

Sur ce point M. Laurent professe une sage modération : « ni trop d'imagination, ni trop de scepticisme », dit-il lui-même. L'idée des « cycles » didactiques, chère à certains archéologues, n'obtient pas son suffrage. De fait, il est bien souvent malaisé de juger des intentions qui ont guidé les artistes des premiers siècles dans le choix et l'agencement de leurs sujets. Facilement on serait exposé à leur prêter des pensées qu'ils n'ont pas eues. Il y a là un vrai danger, et M. L. a raison d'insister sur ce point. Mais parfois il oublie lui-même d'appliquer cette règle ; et, pour éluder une explication trop didactique, volontiers il en proposerait une autre plus réaliste qui n'en constitue pas moins un véritable « cycle » (t. 1, p. 107). L'application de cette règle ne doit pas, du reste, être poussée trop loin. Il est, dans les peintures et sculptures anciennes, certains groupements de sujets dont le sens paraît être suffisamment clair pour être admis scientifiquement. C'est le cas, par exemple, de la scène du baptême encadrée de ses deux symboles les plus connus, attestés déjà par Tertulien, de la pêche et du paralytique.

Le souci de se tenir en garde contre les explications mystiques injustifiées est louable en lui-même ; mais l'excès en est regrettable. Je n'oserais dire que l'auteur ait toujours su l'éviter. Ainsi écrit-il à propos de l'orante : « S. Ambroise y voyait une image de la croix. Est-il besoin de le dire, il substituait sa propre pensée à celle des premiers chrétiens. » — Mais Tertulien, Minucius Félix, S. Justin, dès le début du II^e siècle, ont parlé du même symbolisme comme d'une chose universellement connue. Eux aussi, sans doute, « substituaient leur propre pensée à celle des premiers chrétiens » ? M. L. est beaucoup plus heureux quand il explique la signification mystérieuse du poisson, de la corbeille de pains, de la fiole de vin, du bon Pasteur, etc.

Au cours de son premier volume, l'auteur a dû fréquemment aborder

des points de doctrine ou d'histoire ecclésiastique. Son langage est toujours digne ; mais pourquoi faut-il qu'il soit si souvent vague et imprécis ? La demi-vérité est plus nuisible en général que la négation pure et simple. On préférera les pages vraiment éloquentes où M. L. exprime son admiration sincère pour l'art des catacombes : noblesse et majesté, ce sont bien en effet les notes de cette inspiration si purement chrétienne des premiers âges. La splendeur triomphale des mosaïques du IV^e siècle et les ravissantes productions de l'art chrétien oriental à ses débuts, sont également bien mises en valeur. La bibliographie est abondante et d'ordinaire bien à jour. Une illustration vraiment remarquable donne enfin à cet ouvrage une valeur artistique et documentaire qu'on aimerait à trouver toujours dans les publications de ce genre.

Ce n'est malheureusement pas le cas pour le volume que le R. P. Syxte Scaglia vient d'ajouter à sa collection, par ailleurs si intéressante ; le défaut avait été signalé déjà, il ne semble pas qu'on y ait pris garde. Les reproductions des sarcophages, en particulier, sont souvent inutilisables, tant elles sont mal venues ; c'est l'inconvénient du bon marché. — Le volume traite de la sculpture et de la mosaïque dans l'ancien art chrétien. Les catalogues des sujets le plus souvent représentés seront tout particulièrement goûtés. Dans l'interprétation des scènes, le P. Syxte, lui aussi, se montre très prudent, et sa réserve est d'autant plus appréciable, qu'il s'est proposé comme but de son étude de dégager l'enseignement traditionnel contenu implicitement dans les œuvres d'art des premiers siècles. Il y avait danger de découvrir partout des intentions dogmatiques, ce qui serait exagéré. On saura gré à l'auteur d'avoir gardé la juste mesure. Ce qu'il dit, par exemple, de la primauté de S. Pierre telle qu'elle est exprimée dans les monuments anciens, paraît être suffisamment établi, encore que tel ou tel point de détail puisse être contesté. L'auteur est toujours très au courant des travaux récents sur les questions variées qu'il aborde. Le cinquième et dernier volume ne se fera pas trop attendre, il faut l'espérer ; l'étude des basiliques en fera l'objet.

D. P. DE PUNIEZ

P. SISTO SCAGLIA. I mosaici antichi della basilica di S. Maria Maggiore in Roma. Roma, Pustet, 1910. Folio, 78 p. et 53 planches en phototypie. Prix : 25 fr.

L'infatigable et érudit archéologue qu'est le P. Scaglia, trouve moyen de nous donner, à côté de ses travaux synthétiques sur l'archéologie chrétienne, des publications de détail. Cette étude définitive sur les mosaïques antiques de S. Marie Majeure en est une nouvelle preuve. Beaucoup d'érudits s'en sont occupés ; on en trouvera la liste pp. 18-20 ; on y trouvera aussi la preuve de l'insuffisance de leurs publications, une reproduction photographique complète de ces célèbres mosaïques n'ayant jamais été faite. Mgr Crostarosa, avec l'aide du Car. Terzi, avait voulu combler cette lacune. Mais la mort l'empêcha de terminer cette œuvre. Le P. Scaglia l'a reprise et menée à bonne fin. Il a trouvé malheureusement quelques photographies déjà retouchées (pl. VI, VIII, IX, X, XII), n'a pas obtenu l'autorisation d'en faire de nouvelles, et, ce qui est plus triste, on a refusé de

lui rendre les plaques. Il a donc dû se contenter d'épreuves retouchées. Dans sa charité, le P. Scaglia s'abtient de tout commentaire ; nous ferons de même, tout en regrettant profondément pareil procédé.

Heureusement, les conclusions de l'auteur n'en demeurent pas moins certaines et ses interprétations sont satisfaisantes. Insister sur les détails de ces 53 planches dépasserait les limites d'un compte-rendu. Disons seulement que l'auteur relève plusieurs détails erronés dont quelques-uns ont cours depuis des siècles. Sur le trône qui surmonte l'arc triomphal, par exemple, certains auteurs ont vu l'Agneau et bien d'autres merveilles ; la photographie a fait définitivement justice de ces imaginations. Les preuves apportées par le P. Scaglia soit pour déterminer la date, soit pour préciser la disposition générale et le groupement des différentes scènes, soit enfin pour revendiquer l'origine entièrement romaine de ces mosaïques, paraissent concluantes.

Puisse l'activité du P. Scaglia s'exercer longtemps encore dans ce domaine. Les modernes, qui ont horreur des à peu près, sauront apprécier à leur juste valeur de semblables travaux.

D. B. DEFRENNE

R. LEMAIRE. *L'origine de la basilique latine*. Bruxelles, Vromant, 1911. In-8, 140 p. avec gravures et planches hors texte. Prix : 10 fr.

Fr. J.-J. BERTHIER, O. P. *L'église de Sainte-Sabine à Rome*. Rome, Bretschneider, 1910. In-4, 550 p. avec grav. Prix : 10 fr.

LE MÊME. *L'église de la Minerve à Rome*. Rome, Bretschneider, 1910. In-4, 440 p. avec grav. Prix : 10 fr.

Qu'il y ait eu, bien avant l'époque de Constantin, de nombreuses églises destinées uniquement au culte, personne n'en doute plus aujourd'hui. Ces églises établies à l'origine dans les demeures privées des particuliers, en ont tout naturellement conservé les dispositions essentielles. Elles ont produit, à la paix de l'Église, le type basilical dont l'influence a été si considérable en Occident. Tels sont les trois points sur lesquels M. l'abbé Lemaire appuie sa thèse des origines de la basilique latine. La solution qu'il propose n'est pas absolument neuve, mais elle a du moins le mérite appréciable de répondre mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'ici aux difficultés de détail que soulève cette intéressante question.

Le distingué professeur de Louvain n'a rien omis pour dissiper à l'avance les objections qu'on ne manquera pas de lui faire. Beaucoup croient encore que la basilique chrétienne du IV^e siècle procède directement de la basilique civile, ou de la basilique privée des palais romains. Ils continueront sans doute à trouver étrange qu'on ait pu emprunter le nom de ces édifices sans s'inspirer de leurs dispositions. Mais l'objection repose en partie sur une erreur que M. Lemaire ne se lasse pas de combattre. Le style basilical, semble-t-on croire, n'aurait paru qu'au IV^e siècle en même temps que le nom qui lui est resté. — Mais c'est là s'abuser ; le IV^e siècle n'a pas innové. On a commencé à construire avec plus de magnificence, mais les dispositions de l'édifice étaient fixées depuis longtemps. Elles reproduisaient exactement celles de ces villas romaines du I^{er} siècle qu'on a retrouvées encore debout sous les décombres de Pompéi.

L'*atrium* n'a pas changé de nom, il s'est conservé tel quel, avec son bassin pour les ablutions. Le *péristyle*, d'ordinaire plus spacieux et plus éloigné de la rue, s'offrait de lui-même aux réunions liturgiques des premiers chrétiens ; quant au salon du fond ou *exèdre*, quelquefois surélevé et bien en vue, il était tout indiqué comme place réservée à l'évêque et à son clergé : de ces deux pièces on fit la nef à double colonnade et l'abside de la basilique. On dira que généralement le péristyle a quatre colonnades. C'est exact ; pourtant certaines maisons antiques n'en ont que trois, l'entrée de l'exèdre restant dégagée ; et, d'autre part, quelques rares basiliques ont conservé trois et jusqu'à quatre colonnades comme le plus parfait péristyle. Et l'autel ? M. Lemaire nous paraît avoir cent fois raison d'abandonner l'opinion qui en voyait l'origine dans le *cartibulum* des Romains, lequel avait sa place marquée dans l'*atrium*, non dans le péristyle. L'autel était sans doute à l'origine une table portative qu'on plaçait dans la cour du péristyle, en avant de l'exèdre où siégeait l'évêque. Mais alors, il se trouvait en plein air ? Car la cour du péristyle était à ciel ouvert. — Précisément, et le *ciborium* porté sur quatre colonnes aura été inauguré pour lui servir d'abri. Telles villas de Pompéi ont encore les colonnes destinées à supporter le voile protecteur.

M. Lemaire, on le voit, a pensé à tout. Son argument le plus fort est celui qu'il emprunte à la petite basilique de Sainte-Marie-Antique, retrouvée récemment. On y a reconnu l'ancienne bibliothèque du temple d'Auguste, appropriée au IV^e siècle au culte chrétien. Son péristyle fut alors recouvert d'une toiture à deux versants, mais la cour resta en contre-bas par rapport aux deux galeries latérales, disposition commune aux anciennes maisons romaines, nécessaire d'ailleurs pour l'écoulement des eaux, mais qui ne s'expliquerait pas dans une basilique, n'était le fait de sa destination première. D'autres basiliques avaient comme Sainte-Marie-Antique conservé cette disposition, Saint-Pierre de Rome par exemple.

Voilà dans son ensemble la thèse de M. Lemaire. Elle subira sans doute des contradictions ; le moyen d'arriver à une certitude absolue en ces matières ? Au moins est-elle sérieusement étudiée, présentée avec talent et élégamment illustrée de reproductions soignées qui doublent l'intérêt de l'ouvrage.

Parmi les anciennes basiliques romaines, Sainte-Sabine est l'une de celles qui ont le mieux conservé leur aspect primitif. En dépit de quelques modifications, c'est encore dans ses grandes lignes la simple et pure basilique du V^e siècle. Si elle a perdu beaucoup de sa décoration intérieure, sa pauvreté même l'a préservée de ces parures de mauvais goût dont tant de sanctuaires romains se sont vus affublés à l'époque de la Renaissance. Ses mosaïques ont disparu ; mais elle a toujours les vingt-quatre colonnes cannelées en marbre de Paros, et la charpente apparente de son antique voûte lui garde son cachet d'austère grandeur. Sainte-Sabine a dû à sa situation sur l'Aventin d'être abandonnée des foules ; les Dominicains, à qui elle avait été cédée du vivant même de leur fondateur, lui ont eux-mêmes préféré la moderne église de la Minerve. Mais elle eut jadis son

importance liturgique. A son titre de première église stationnale de la 1^{re} région de Rome elle dut peut-être d'être affectée, par saint Grégoire (?), à la fonction du mercredi *in capite ieiunii*. C'est aussi à Sainte-Sabine que le même saint Grégoire proclama la célèbre litanie septiforme pour la cessation du fléau de la peste qui ravageait la Ville.

Le R. P. Berthier, O. P., s'est attaché, dans un récent ouvrage, à faire revivre ces gloires passées. Il a décrit ce sanctuaire avec le goût délicat d'un archéologue entendu, et cette compétence spéciale que seule peut donner une longue accoutumance des choses. Son nom est depuis longtemps associé à celui de Sainte-Sabine. Ne sont-ce pas en effet ses travaux antérieurs qui ont le plus contribué à faire connaître l'admirable porte sculptée, en bois de cyprès, qui décore l'entrée de la basilique ? Le R. P. reprend la question dans toute son ampleur, en tenant compte des opinions étrangement divisées que les savants ont émises au sujet de ce monument unique. C'est de l'exposé de ce problème archéologique, agrémenté de bonnes photographies, que le livre reçoit une grande partie de son intérêt. La rédaction date de plusieurs années déjà, on s'en aperçoit, un peu trop peut-être, à la bibliographie ; on trouvera aussi, je crains, que la fin surtout prend le ton et les allures d'un guide du visiteur, aux dépens du caractère scientifique qui fait parfois défaut : on eût préféré voir donner plus de développement à l'histoire de la basilique.

L'église de la Minerve, située au cœur de Rome, a pour les Dominicains plus de souvenirs encore que Sainte-Sabine ; ils y étaient établis dès 1275 et elle n'a cessé d'être depuis leur vrai centre d'action. On comprend donc le zèle légitime qui a inspiré au R. P. Berthier de faire pour l'une ce qu'il avait fait pour l'autre. A certains points de vue la besogne présentait moins d'intérêt : l'archéologie n'avait ici rien à glaner ; car de l'antique église du VI^e siècle connue sous le vocable de *Sancta Maria in Minervium*, la Minerve des Dominicains n'a conservé que l'emplacement ; construite à la fin du XIII^e siècle, elle offre un exemple, unique à Rome, du gothique le plus pur. Les chapelles des bas-côtés sont, par malheur, d'un style bien différent ; c'est la Renaissance dans toute sa splendeur. L'église possède quelques peintures de maîtres ; des tombeaux en grand nombre, quelques-uns d'une vraie valeur artistique, s'y sont élevés aux XIV^e, XV^e et XVI^e siècles, contribuant à faire de la Minerve « un véritable musée » selon l'expression de l'auteur — est-ce bien là un titre de gloire pour un sanctuaire ? — Des papes, des cardinaux et des évêques, de nombreux membres *della Religione*, enfants de Saint-Dominique, dorment là leur dernier sommeil : sainte Catherine de Sienne, Fra Angelico, Durand de Mende, pour ne citer que les hôtes les plus illustres de cette nécropole. — On trouvera dans le livre du R. P. Berthier la description exacte et détaillée de tous ces monuments de l'art chrétien qui font de la Minerve l'une des églises intéressantes de Rome. L'auteur a consigné en appendice quelques renseignements utiles sur la bibliothèque Casanate, dont les trésors manuscrits et imprimés appartiennent toujours de droit aux Dominicains de la Minerve.

W. DE GRÜNEISEN. *Sainte-Marie-Antique. Le caractère et le style des peintures du VI^e au XIII^e siècle.* Rome, Bretschneider, 1911. In-fol., 179 p. avec gravures et planches. Prix : 25 L.

La découverte en 1900 de la basilique de Sainte-Marie-Antique sur le Forum Romain fut un événement. Toute la presse en a parlé, et, depuis dix ans, notices et monographies n'ont cessé de se succéder. M. de Grüneisen vient donc après beaucoup d'autres, mais ce n'est faire injure à personne que de dire de sa publication qu'elle dépasse tout ce qu'on avait tenté jusqu'ici. Le volume, dont on a lu plus haut le titre, n'est qu'un extrait de l'ouvrage complet, *Sainte-Marie-Antique*, récemment mis en vente au prix modique de 300 fr ! De ce dernier nous ne pouvons que reproduire les titres de chapitres ; toute l'histoire de S^{te}-Marie-Antique s'y lit en abrégé : récit des fouilles, identification de l'ancien monument païen, la basilique du VI^e siècle, ses développements et son état actuel, ses peintures, son iconographie, son épigraphie et enfin sa liturgie. Plusieurs savants ont apporté à cette œuvre leur précieuse collaboration. M. de Grüneisen s'est réservé la question des peintures ; il l'a traitée dans un long chapitre qu'il a reproduit à part sous le titre ci-dessus indiqué.

Avant de marquer l'intérêt de ce beau travail, il est bon d'avertir que ce chapitre tiré à part n'offre pas un tout absolument complet. L'auteur semble en avoir eu conscience, puisqu'il exprime l'espoir que l'extrait fera désirer de consulter l'ouvrage lui-même. C'est qu'en effet beaucoup de renvois se réfèrent à des planches ou des gravures reproduites seulement dans l'ouvrage complet. Il suit de là qu'il est souvent impossible de contrôler les démonstrations de l'auteur, quand, par exemple, il compare les fresques de la basilique avec les mosaïques de l'oratoire de Jean VII dans l'ancien St-Pierre ; les fresques étant reproduites dans une autre partie de l'ouvrage on n'a sous les yeux qu'un seul des deux points de comparaison ; c'est évidemment insuffisant.

Cette réserve faite, le chapitre de M. de G. sur les peintures de S^{te}-Marie-Antique nous paraît offrir le plus vif intérêt. Ainsi qu'on l'a remarqué souvent, ces peintures représentent les époques les plus diverses depuis le VI^e siècle jusqu'au XIII^e. On peut donc, sans sortir de la basilique, suivre tous les développements de l'art romain. C'est ce qu'aide de sa profonde connaissance des monuments artistiques du haut moyen âge, M. de G. s'est appliqué à étudier en détail. Son enquête très complète, fruit de longues années de labeur, permet de caractériser d'un mot l'art romain à cette époque ; l'auteur nous en fournit lui-même la formule : « On retrouve à S^{te}-Marie-Antique les traces de toutes les influences qui sont venues de l'Orient byzantin ou barbare, du VI^e au X^e siècle, impressionner et modifier le génie romain, tout en respectant son originalité nationale. » Influences extérieures et traditions romaines, tels sont en effet les deux éléments qu'on retrouve constamment associés dans l'évolution des types iconographiques et des représentations symboliques. Il n'est pas toujours aisé de marquer nettement la part de l'un et de l'autre ; aussi l'auteur évite-t-il en général de se prononcer d'une façon trop catégorique. Sur tel point particulier il semble admettre cependant comme démontrée une

dépendance qui nous paraît bien contestable : il s'agit du type zoomorphe des manuscrits irlandais et saxons ; l'influence orientale est-elle si manifeste, qu'on ne puisse attribuer ce motif au génie propre des Celtes ? « Dans le domaine de l'art, il y a grand danger à pousser trop loin la recherche des influences », nous fait remarquer à ce propos un homme du métier à qui nous sommes heureux de céder la parole ; « on s'exposerait à voir dans son développement quelque chose de purement mécanique. Des points de contact simplement accidentels ne constituent pas une dépendance. On ne peut reconnaître une influence réelle que là où les idées mêmes sont atteintes. L'art, en effet, et surtout l'art religieux, est beaucoup plus dans les idées qu'il exprime, que dans les moyens et procédés dont il se sert pour les traduire. Dans ces moyens extérieurs, les notes individuelles de l'artiste se reconnaissent en général aisément à côté des éléments empruntés ailleurs. Mais ce ne sont, croyons-nous, ni ces notes individuelles ni ces éléments d'emprunt qui font l'œuvre artistique. Que cherche le spectateur attentif dans un monument de l'art religieux ? L'idée que l'artiste s'est efforcé de rendre, beaucoup plus que l'artiste lui-même tel qu'il se révèle dans ses procédés. — Or il paraît évident que pour M. de G. ce sont bien plutôt ces notes personnelles qui caractérisent les œuvres d'art ; et là où elles s'effacent devant l'élément impersonnel, c'est-à-dire devant l'idée immatérielle, l'art est en décadence, il est sec, sans esprit et sans âme ! — Différence d'appréciation, dont chacun est à même de juger. Il nous semble pour nous que l'art religieux, — et c'est de lui surtout qu'il est ici question, — est quelque chose de plus spirituel, de moins dépendant des formes, de moins matériel en un mot, et que par conséquent son développement est moins mécanique que le savant auteur ne paraît le croire. » Il reste malgré ces réserves que l'œuvre magnifique de M. de Grüneisen offre à ceux qui pourront la consulter une source abondante de renseignements sur l'histoire générale de l'art chrétien au moyen âge.

D. P. DE P.

ANCIENNE LITTÉRATURE CHRÉTIENNE

H. J. VOGELS. Die altsyrischen Evangelien in ihrem Verhältnis zu Tatians Diatessaron. (*Biblische Studien*, Bd. XVI, H. 5). Freiburg i. B., Herder, 1911. In-8, XII-158 p. Prix : 5 M.

L'année dernière, M. Vogels publiait une intéressante étude expliquant un certain nombre des singulières variantes qu'on trouve dans le *codex cantabrigiensis* (cf. *Rev. Bénéd.*, XXVIII (1911), p. 107.) Il nous présente maintenant une étude analogue sur les anciens évangiles syriaques (le *curetonianus* et le *sinaiticus*). De même que le célèbre ms. grec, les versions syriaques ont subi l'influence du Diatessaron. La méthode suivie dans les deux livres est exactement la même. L'auteur montre successivement 1) que les récits parallèles ont reçu des retouches là où ils présentaient des divergences réelles — 2) que leurs transitions ont été harmonisées — 3) qu'ils présentent les mêmes écarts vis-à-vis du texte grec — 4) qu'ils offrent des variantes harmonisantes. Les conclusions sont importantes : la

première à laquelle on ne peut pas échapper, c'est que l'ancienne version syriaque est postérieure au Diatessaron ; la seconde, c'est que la version sinaïtique est postérieure à la curetonienne, car celle-là a moins de « tatianismes » que celle-ci. Ici on pourrait ergoter : pour être décisive, la comparaison devrait porter sur tous les points et pas seulement sur les tatianismes. Il est possible que ces deux recensions aient été faites dans des milieux différents, d'après des principes différents et sans qu'il y ait une influence directe de l'une sur l'autre.

M. Vogels prépare un troisième volume qui abordera le côté le plus difficile du problème : l'influence du diatessaron sur les versions latines. On pressent déjà la thèse de l'auteur, elle sera chaudement discutée et l'on saura bientôt si, oui ou non, le diatessaron se dressera comme une espèce de grande muraille chinoise qui ferme notre horizon depuis Antioche jusqu'à Rome et Carthage.

Un quatrième volume couronnera ces recherches par la reconstitution du diatessaron. Un des plus urgents *desiderata* de la science sera satisfait.

D. DE BRUYNE

J. LABOURT ET P. BATIFFOL. Les Odes de Salomon. Une œuvre chrétienne des environs de l'an 100-120. Traduction française et Introduction historique. Paris, Lecoffre, J. Gabalda et C^{ie}, 1911. In-8 VIII-123 p.

Lorsqu'en 1909, M. J. RENDEL Harris publia pour la première fois le texte des *Odes de Salomon*¹, retrouvé par lui dans un texte syriaque manuscrit des environs du XVI^e siècle, et en donna une traduction anglaise, ce fut un vrai événement dans le monde savant. Dès lors toute une littérature soit en Angleterre, soit en Allemagne, fut consacrée à cet écrit, dont on ne connaissait que quelques bribes par des citations de Lactance et par un document antérieur, la *Pistis Sophia*, œuvre gnostique de la seconde moitié du III^e siècle. L'édition anglaise fut promptement suivie d'une traduction allemande, publiée par les soins de M. Harnack, en collaboration avec M. J. Flemming : *Ein jüdisch-christliches Psalmbuch aus dem ersten Jahrhundert. Leipzig, 1910.*

Une édition française d'un texte si intéressant pour l'étude des origines chrétiennes manquait encore. C'est à l'instigation du R. P. Lagrange que M. J. Labourt et M^{re} Batiffol entreprirent ce travail pour la *Revue Biblique*. Il y parut en octobre 1910, janvier et avril 1911, en deux parties : l'une de traduction et d'annotation philologique, œuvre de M. Labourt, l'autre historique et théologique, de M^{re} Batiffol. Ce sont ces articles, quelque peu modifiés, qui sont aujourd'hui réunis en volume.

On connaissait déjà un petit recueil de dix-huit *Psaumes de Salomon*. Dans le manuscrit publié par M. Harris ces psaumes se trouvent précédés de quarante-deux autres qui étaient inconnus jusqu'ici et le savant critique a eu vite fait d'identifier ces prétendus psaumes nouveaux avec les *Odes de Salomon*. D'après les conclusions de M. Harnack, les *Odes* sont postérieures

1. J. RENDEL HARRIS, *The Odes and Psalms of Solomon, now first published from the syriac version. Cambridge, 1909.*

aux *Psaumes* et leur ont été attachées à un moment donné. Elles auraient été composées entre l'an 50 avant notre ère et l'an 150 de notre ère.

Le problème de l'auteur a divisé les critiques. Alors que M. Harris pense à une origine judéo-chrétienne et M. Harnack à une composition nettement juive avec interpolations chrétiennes, M. Zahn est d'avis que l'auteur est certainement chrétien, qu'il a écrit vers 120-150 et que son recueil a pu servir dans les réunions liturgiques, la communauté répondant par *Alleluia* au soliste qui chantait l'Ode. Il paraît acquis en tout cas que le texte qui n'existe plus qu'en syriaque était écrit d'original en grec.

M^{sr} Batiffol pense comme M. Zahn que l'auteur est un chrétien, qui connaît les *Psaumes* et la *Sagesse* et qui parle avec le même vocabulaire mystique et moral que saint Paul et saint Jean. Il vivait sans doute dans un milieu hellénique aux environs de 100-120 et sa théologie est empreinte de docétisme. Il est vrai que sur ce dernier point tel argument de M^{sr} Batiffol, tiré de l'ode XIX, paraît à M. Labourt lui-même quelque peu fragile. Tel autre passage de l'ode XXVIII explique que la naissance du Christ n'est pas comme celle des autres hommes : M^{sr} Batiffol voit encore l'hérésie là où l'auteur pensait peut-être à la conception virginale qu'il a clairement exprimée dans d'autres parties de son œuvre. Dans l'ensemble cependant les traces du docétisme sont assez visibles, non pas d'un docétisme quelconque, mais, de celui qu'a combattu saint Ignace d'Antioche. Et l'on devine de suite l'importance de ce fait pour la question de date du document.

Le recueil des *Odes de Salomon* devait être suspect à la grande Église et il est probable qu'il n'a jamais servi à l'usage liturgique proprement dit. Selon l'expression du R. P. Lagrange, cette prudente réserve nous fait saisir sur le vif, une fois de plus, le tact merveilleux de l'Église catholique qui rejetait ce qui n'était pas en parfait accord avec sa foi.

D. J. DE PUNIER

E. DE STOOP. *Vie d'Alexandre l'Acémète*. Texte grec et traduction latine. (*Patrologia Orientalis*, t. VI, fasc. 5). Paris, Firmin-Didot, 1911. In-4°, 66 p. Prix : 3 fr. 95.

Monsieur E. De Stoop donne dans la *Patrologia orientalis* une vie grecque d'Alexandre l'Acémète, avec traduction latine.

On sait que les Acémètes étaient des moines de Constantinople à qui le peuple avait donné ce nom sous lequel ils sont maintenant connus dans l'histoire, parce que, se relayant incessamment dans la prière, la psalmodie du chœur ne cessait ni jour ni nuit. La biographie d'Alexandre, le fondateur des Acémètes, malgré le caractère exagéré du personnage et la part de légende qu'y a glissée l'auteur, présente un réel intérêt.

M. De Stoop reproduit pour la première fois le seul manuscrit connu, le *Parisinus* 1452, du X^e ou XI^e siècle. C'est le codex qui avait servi déjà de base à la traduction de Bolland (*Act. SS. Bolland.*, 15 Jan.). Une étude très attentive du manuscrit et le déchiffrement de passages presque illisibles, ainsi que la restitution heureuse de quelques mots que, par endroits, l'injure du temps avait rognés du manuscrit, ont permis à M. De Stoop de rétablir à peu près intégralement le texte. Sa traduction qui

accompagne le texte grec comble, par suite, les nombreuses lacunes qui se trouvent dans l'édition latine de Bolland, édition que l'auteur reproduit d'ailleurs, en la complétant et en la modifiant quand il le juge nécessaire. En un mot, c'est une utile contribution à l'histoire du monachisme oriental ; le texte original semble prouver de plus que l'auteur de la *Vita* n'a pas dû écrire très longtemps après la mort de son héros.

D. E. ASSEMAINE

D^r G. WILBRAND. *S. Ambrosius quos auctores quaeque exemplaria in epistulis imponendis secutus sit.* Munster i. W., Aschendorff, 1909. In-8, VIII-46 p. Prix : 1. M. 40 ^s.

Le titre de l'ouvrage cause, de prime abord, un peu d'étonnement. Les lettres sont, en général, les productions les plus spontanées d'un écrivain. Mais la correspondance de S. Ambroise a un caractère spécial qui, — je l'ai constaté avec plaisir — est clairement mentionné dans l'introduction de la remarquable dissertation de W. Cette correspondance ne contient que peu de pièces de caractère proprement privé et confidentiel : la plupart sont des écrits officiels et quelques-unes, de véritables traités. Dans les autres écrits du docteur de Milan on constate un emploi fréquent de la littérature ancienne et contemporaine ; le cas se présente aussi dans ces lettres. S. Ambroise aime les vérités précises et écrit toujours avec beaucoup de réflexion ; il veille avec soin sur ses publications, comme nous le savons par son propre témoignage. En outre, il était doué d'une mémoire extraordinaire et l'on s'étonne du grand nombre de lectures qu'il ait pu faire, étant donné les nombreux devoirs de sa charge pastorale ; qu'on ajoute à cela une faculté d'assimilation réellement remarquable.

Ainsi pouvaient se glisser sous sa plume, sans difficulté, souvent même presque sans qu'il s'en rendit compte, les pensées et les tournures de ses auteurs favoris. Cependant, autres sont les emprunts rassemblés par un élève, qui étudie les maîtres, autres les réminiscences et les parallèles que tire de son propre fond un écrivain de génie qui a fréquenté ses devanciers. Il est très important de faire cette remarque, surtout quand il s'agit d'un sujet comme celui-ci ; à négliger ce point, l'on peut faire naître, chez des lecteurs non préparés, une idée tout à fait fautive d'un écrivain. Nous craignons bien que ce ne soit le cas chez W., quoique la chose ne soit pas bien apparente.

Avec une érudition discrète, il indique, dans les écrits de S. Ambroise les emprunts faits aux écrivains juifs Philon et Flavius Josèphe, ceux tirés d'Origène, de Salluste, de Cicéron, de Virgile, et finalement l'un ou l'autre provenant d'Horace, de Lucrèce, de Térence et peut-être de Plaute.

Wilbrand cite les passages en question avec une grande exactitude. Le travail n'était pas facile, mais il a été récompensé par d'excellents résultats ; pour tous les points importants, la comparaison est facile.

Les rapprochements avec Philon et Origène sont nombreux, ce qui n'a rien d'étonnant chez Ambroise, pas plus que les emprunts dus aux

1. L'auteur du présent compte-rendu, écrit en allemand, a bien voulu s'en remettre à nous pour la traduction de ces lignes. (N. D. L. D.)

classiques latins. Qu'un Romain, comme Ambroise, fût si intime avec Philon, c'est un fait psychologique intéressant, qui prête à des commentaires. Beaucoup plus important est le paragraphe que W. consacre à Flavius Josèphe auquel Ambroise emprunte, pour ses lettres, des détails très particuliers. Ce fait consolide l'hypothèse qu'Ambroise serait le traducteur de la « l'Histoire de la guerre des Juifs » de Josèphe. W. partage cette opinion, et Bardenhewer, dans la 3^{me} édition de sa « Patrologie » (1910, p. 368), parle aussi très nettement en sa faveur. Ainsi, voilà un point de saine tradition remis en honneur. Peut-être en sera-t-il de même, tôt ou tard, pour le traité « De Sacramentis », car les conditions essentielles d'une démonstration en faveur de la paternité ambrosienne semblent vraiment bien fondées. — Le § 4 : *De Onomastico quo usus est Ambrosius*, ne manque pas de valeur ; il sera le bienvenu. W. y présente l'interprétation des noms, disposés par ordre alphabétique, qui se rencontrent dans les lettres du saint Docteur.

L'auteur nous promet encore des travaux ultérieurs sur ces lettres ; nous nous réjouissons de les voir paraître. — Indiquons, pour finir, une dissertation de l'auteur apparentée à la présente étude : *Ambrosius und der Kommentar des Origenes zum Römerbriefe* parue dans *Biblischen Zeitschrift*, VIII (1910), S. 26-32.

D. A. MANSER

A. ENGELBRECHT. *Tyrannii Rufini opera. Pars I: Orationum Gregorii Nazianzeni novem interpretatio (Corp. script. eccl. lat. vol. XXXXVI). Vindobonae et Lipsiae, 1910. In-8, LXVIII-329 p. Prix : 12 M. 50.*

L'édition du recueil de discours de s. Grégoire de Nazianze, depuis longtemps préparée par feu le prof. J. Wrobel pour le *Corpus* de l'Académie de Vienne, vient enfin d'être publiée par M. le Dr. Engelbrecht, qui peut vraiment la dire sienne, tant il y a marqué son empreinte personnelle, comme philologue et comme critique. D'autres diront ce qu'ils pensent de la façon dont le texte a été constitué : j'ai, sous ce rapport, pleine raison de me confier en la sûreté de méthode et l'exactitude de l'éditeur. Ce qui m'a spécialement intéressé, ce sont les petits problèmes littéraires dont il est traité dans la première partie des Prolégomènes. M. Engelbrecht y fixe la date à laquelle Rufin fit sa traduction au commencement de 399 ou de 400. Jérôme l'a déjà en main dès 402, et se voit lui-même contraint de lui reconnaître certain mérite littéraire, dont il fait malignement honneur à un commerce inavoué du traducteur avec Cicéron. Tous ceux des occidentaux qui dans la suite citent quelque chose des discours de Grégoire ne les connaissent que par le travail de Rufin, depuis s. Augustin (421) et s. Léon le Grand (458), jusqu'au restaurateur de la vie monastique à l'époque carolingienne, Benoît d'Aniane.

La question est de savoir de combien de discours se composait l'édition primitive, adressée à Apronianus. Ici, les manuscrits se divisent en trois classes. La première comprend neuf discours : M. Engelbrecht établit fort bien, ce me semble, qu'elle représente la collection originale. Une seconde

classe n'a conservé que huit pièces, la neuvième, *De Arrianis*, faisant défaut, quoique de l'aveu de tous elle ait été, elle aussi, traduite par Rufin. Enfin, une autre catégorie de témoins insère en quatrième, cinquième ou neuvième place un dixième morceau, intitulé *De fide* : c'est à un exemplaire de cette troisième famille que s. Augustin empruntait, dès 413 — trois ans seulement après la mort de Rufin —, un passage de cette pièce surnuméraire, qui peut être, qui est presque sûrement, en effet, d'un évêque nommé Grégoire, mais non du grand théologien de l'Église d'Orient. Malgré la date reculée de l'interpolation, l'éditeur viennois montre qu'il n'y a pas d'apparence qu'elle remonte à Rufin lui-même. Toute cette discussion, encore une fois, me paraît très bien menée. Je regrette seulement que M. Engelbrecht, qui a si bien caractérisé les vains efforts de certain chanoine d'Agen pour revendiquer à nouveau le *De fide* en faveur de Foebadius, n'ait pas adopté une attitude également résolue à l'endroit de l'hypothèse émise par H. Brewer : mieux que personne, pourtant, il était à même de juger que l'attribution à Rufin est pareillement de tout point inacceptable.

D. G. MORIN

Dr A. STRUCKMANN. *Die Eucharistielehre des hl. Cyrill v. Alexandrien*. Paderborn, Schöningh, 1910. In-8, xv-170 p. Prix : 6 fr. 25.

De bonnes monographies sur l'histoire des dogmes sont toujours les bienvenues de ceux qui s'occupent de théologie positive. Seuls, de tels travaux font faire à nos connaissances un progrès considérable. L'auteur nous avait déjà donné une étude de valeur sur la présence du Christ dans la divine Eucharistie, d'après les sources écrites antérieures au premier concile de Nicée. On avait fondé l'espoir que ce second volume formerait lui aussi un enrichissement précieux de notre littérature de l'histoire des dogmes. Et, de fait, le présent volume, étayé d'une riche bibliographie, réalise pleinement cet espoir. L'introduction 1-19 oriente brièvement sur les différents jugements de la doctrine eucharistique de S. Cyrille, de même (ce qui est très louable) sur la doctrine des Alexandrins du IV^e siècle (Sérapion, Athanase, Théophile, Macaire). En présentant la doctrine de S. Cyrille même, l'auteur suit l'ordre chronologique. Quoique cette distribution de la matière, comme l'auteur lui-même en fait la remarque dans la préface, p. vi, doive amener certaines répétitions, cependant elle est la seule admissible ; vu l'étroite connexion entre la doctrine de l'Incarnation et celle de l'Eucharistie on devait s'attendre, en effet, à ce que le langage de S. Cyrille sur le sacrement de l'autel se traduisit, à partir du commencement de la controverse nestorienne, c.-à-d. depuis 429, en formules plus précises, et prit une teinte apologético-polémique. Du reste, un chapitre spécial a été réservé pour la synthèse. Ainsi donc, la première partie (pp. 20-80) traite de la doctrine eucharistique de Cyrille avant les troubles nestoriens ; la seconde partie (pp. 81-138) de l'Eucharistie pendant la lutte contre Nestorius. L'auteur a parcouru soigneusement tous les écrits de S. Cyrille et comme il a cité lui-même les passages les moins importants, le travail peut être considéré comme complet.

Ces passages sont donnés en allemand dans le texte, souvent d'une manière trop littérale. Le texte grec est rejeté en note. Cette manière de citer ne pouvait malheureusement pas être évitée, parce que, d'un côté, le lecteur n'est pas assez familiarisé avec le texte grec, et que, d'autre part, il faut ajouter le texte original. Il va sans dire que le contexte est aussi toujours indiqué. La portée des passages est, autant qu'on peut le demander, brièvement et soigneusement expliquée. L'auteur s'est abstenu scrupuleusement d'exagérer ses conclusions. En traitant de connexion entre la christologie et la doctrine de l'Eucharistie en général (pp. 81-84), et dans le système de Nestorius en particulier, on aurait dû pousser plus loin les recherches ; déjà, en effet, S. Ignace (*Smyrn.* 7) a reconnu cette connexion, — p. 82 il est dit, par erreur, qu'Hilaire tirait de l'analogie entre l'Incarnation et l'Eucharistie la divinité du S. Esprit. — La troisième partie (pp. 139-161) donne la doctrine de Cyrille d'après un plan systématique : nom et effets de l'Eucharistie, présence du Christ, déterminations plus exactes de cette présence, sacrifice non sanglant. En appendice (pp. 162-164), se trouve une copie du Papyrus liturgique d'Asioné. A cette occasion il aurait fallu ne pas oublier de mentionner la reproduction et l'appréciation de ce document publiées dans la *Revue bénédictine* (1909, p. 34 sq.).

Le livre se termine par un bon index des personnes, des matières et des passages cités. Puisse l'auteur continuer à consacrer ses rares qualités à l'histoire du mystère eucharistique.

Rome, Collège St-Anselme.

D. H. STROHSACKER

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

1. G. RAUSCHEN. *Eucharistie und Bussakrament in den ersten sechs Jahrhunderten der Kirche*. Zweite, verbesserte und vermehrte Auflage. Freiburg, Herder, 1910. In-8, xi-245 p.
2. G. RAUSCHEN. *L'Eucaristia e la Penitenza ne' primi sei secoli della Chiesa*. Versione italiana con osservazioni ed aggiunti. Firenze, Libr. ed. fiorentina, 1909. In-8, x-250 p. Prix : 3 fr. 50.
3. G. RAUSCHEN, Professeur de Théologie à l'Université catholique (*sic*) de Bonn. *L'Eucharistie et la Pénitence durant les six premiers siècles de l'Eglise*. Traduit de l'allemand par M. Decker et E. Richard. Paris, Lecoffre, 1910. In-12, xi-245 p. Prix : 3 fr. 50.

I. — Voici la 2^{de} édition de l'excellent livre dont nous avons, lors de sa publication, donné le compte-rendu dans cette *Revue* (1908, 534 sq.). Comme il le dit dans son avant-propos, l'auteur s'est efforcé d'utiliser, pour une refonte totale de son ouvrage, toutes les remarques qu'on lui a faites ; on le voit notamment à l'augmentation du nombre de pages (une cinquantaine) ; et sauf quelques rares oublis, l'auteur s'est également tenu au courant des publications les plus récentes. Ainsi, sans nous arrêter aux améliorations et aux ajoutes de moindre importance, l'auteur a su utiliser, dans le § de la présence réelle (p. 11 sq.), le travail de Scharsch (« *Katholik* » 1909, II, 21 sq.) pour l'explication de Tertullien, Marc IV ; et l'ou-

vrage d'Adam (p. 19 sq. 41 sq.), pour la doctrine eucharistique de S. Augustin. Le § 3 : « Institution de l'Eucharistie par Jésus-Christ » a beaucoup gagné dans la nouvelle rédaction ; on peut dire la même chose du § 4 « Essence du S. Sacrifice de la Messe », où l'auteur donne maintenant une exposition plus claire, et fait un examen plus approfondi de la théorie de Wieland. Pour la question de l'Épiclese (§ 6), il fallait tenir compte de la récente découverte du Papyrus de la Haute Égypte (texte publié ici même, par D. P. de Puniet, en 1909, p. 34 sq.; cf. aussi « Report of the Nineteenth Euch. Congress » held at Westminster, 1908, 367 sq.), parce que le fait que, là, l'Épiclese est placée avant les paroles de l'Institution, n'est pas sans importance pour la question. Au sujet de cette question de l'Épiclese, l'auteur arrive à un résultat assez radical : parce qu'elle ne peut pas être éclaircie suffisamment, elle devrait être simplement supprimée sous sa forme présente. Nous espérons bien que des recherches historiques et dogmatiques plus approfondies nous conduiront à un résultat plus positif, et que, en attendant, l'Épiclese pourra être maintenue. Le § 7 relatif à la fréquence et aux conditions pour la réception de la S^{te} Communion aux origines (pp. 130-146) est nouveau ; on saura gré à l'auteur d'avoir réuni les plus importants matériaux historiques ; ils constituent en même temps, un excellent commentaire du nouveau décret sur la Communion. — Quelques remarques encore au sujet de la 1^{re} partie du livre : on peut mettre en doute que le mot de Transsubstantiation se rencontre pour la 1^{re} fois chez Hildebert de Tours (p. 25, A. 1.) Cf. Fr. Kattenbusch RE³ XX, 65 sq., et P. Gellmann, « Katholik » 1908, II, 417, sq. Pour Rupert de Deutz (25 sq.) cf. G. Van Holtum, « Studien und Mitt. » 1908, 191, sq. P. 41, on risque pour le moins de mal interpréter la parole que les « Thomistes » expliquent la Transsubstantiation comme une « reproduction » du pain au corps du Christ. P. 45 sq., pour la question de la date de la dernière cène, J. Belser, « Geschichte des Leiden und Sterbens, der Auferstehung und Himinfahrt des Herrn », § 15, me semble avoir donné des raisons très sérieuses en faveur du 14 Nisan. — Dans la 2^{me} partie du volume, consacrée au Sacrement de Pénitence, le § 8 « Die Kirchliche Vergebung der Kapitalsünden in den ersten drei Jahrh. » a été remanié ; l'auteur a tenu compte du travail du P. Steifler ; Rauschen interprète le Pastor Hermas avec plus d'indulgence que dans sa première édition, sans abandonner toutefois aucune de ses positions. Pour ce qui regarde la controverse, je ne ferai qu'une remarque : en admettant même que l'on ne considère pas la question comme tranchée, a priori, au point de vue dogmatique, on est pourtant en droit de réclamer, au seul point de vue historique, des preuves convaincantes de l'assertion que l'Église a, pendant de longs siècles, observé une pratique complètement opposée à la croyance des siècles suivants ; pratique que l'on peut, maintenant encore, très difficilement concilier avec la mission de l'Église. Or que dans l'état actuel de nos recherches, nous possédions ces preuves, c'est ce dont il est permis de douter. Les chapitres relatifs à la confession et à la pénitence publiques (§§ 9 et 10) ont changé de place, comme le réclame d'ailleurs l'ordre logique. Malheureusement (p. 227) l'auteur, dans sa nouvelle édition, ne cite d'Origène que ce fragment Lev. h. 3, 4. qui

précisément ne concerne pas la confession des pécheurs, alors que la partie suivante du texte, réellement probante, fait défaut. — Quoi qu'il en soit de ces remarques, nous recommandons vivement à tous les amis de la théologie positive, — et tout théologien devrait l'être dans un certain degré — l'ouvrage du Dr Rauschen.

II. — Comme il le dit dans sa préface, Bonaccorsi n'a pas seulement voulu traduire la 1^{re} éd. du livre de Rauschen, mais aussi y ajouter les textes originaux (cités d'après Migne) et, au moyen de notes, rendre l'ouvrage plus maniable, et en même temps prendre position contre quelques « affermazioni » plutôt moins « esatte e felici » de l'auteur. La traduction est, autant que je puis en juger, exacte et de lecture facile; l'impression, malgré le grand nombre de noms allemands et de titres d'ouvrages étrangers, est relativement très correcte. B. n'a pas épargné les notes (elles sont entre crochets) et s'est souvent attribué le rôle de critique. Du reste, les additions, qui se ressentent de la lecture des ouvrages de Batiffol, sont généralement heureuses (par ex. p. 14 pour Tertullien, p. 114 pour l'épîclèse, etc.). Une partie de celles-ci vaut mieux dans la 2^{de} édition allemande, d'autres, au contraire, comme le texte connu de Théodoret contre la transsubstantiation, le Ps.-Chrysostome et Gélase (p. 29.), Justin (p. 29) et Irénée (p. 34 s.), accusent trop de précipitation et sont moins bien venues. P. 29 (Grégoire de Nysse) il y a erreur : Le changement de la nourriture au corps humain, comme le suppose très justement R., n'est pas, philosophiquement parlant, une transsubstantiation mais une simple transformation. Par contre, B. (p. 49 A. 4) remarque, avec raison, contre R. (37 A. 3) que chez Ambr. *Myst.* 52, l'ancienne leçon « non » doit être maintenue, car Ps. Ambr. *Sacram IV*, 4, 15 et Isidor. *Serm. de corp. et sang. Dom.* (M. L. 83, 1225) ont compris le passage comme une argumentation « a maiori ad minus ».

Plus riches encore et plus critiques sont les notes complémentaires de la seconde partie. Ici, également, l'influence de Batiffol se fait fortement sentir, en sorte que beaucoup de notes sont simplement une apologie de Batiffol contre Rauschen (p. ex., p. 201 et 214). La remarque de Bonaccorsi qu'il faut plus exactement distinguer entre confession publique et pénitence (§§ 9-10) est juste. Les autres remarques sont aussi, pour la plupart, excellentes. Nous ne pouvons descendre jusqu'aux derniers détails, surtout que B. n'était pas, vu le cadre de son travail, en état de justifier longuement les raisons de ses divergences avec les points soutenus par Rauschen. En tout cas, les notes de B. montrent de nouveau combien il est difficile de fixer dans un schéma bien défini l'expression du système pénitencier de l'antiquité chrétienne. — Le travail de B. sera sans aucun doute très utile dans les cercles auxquels il est destiné.

III. — Quoique la traduction française de l'ouvrage de Rauschen soit d'allure plus modeste, le travail de Bonaccorsi pouvait encore y être utilisé. Les traducteurs ont voulu, comme ils disent dans la préface, se limiter, dans leurs ajoutes au texte original, à quelques notes complémentaires et rectificatives, destinées surtout à corriger certains passages dans lesquels Rauschen n'a pas parfaitement rendu justice à la pensée d'un auteur français. Cet auteur est Batiffol, dont on trouve l'apologie dans différentes notes. Cependant, quant à la première partie, les notes sur Origène (p. 13 sq.), sur

Théodoret et Ps.-Chrysost. *ad Caesar.* (p. 33) ou sur les travaux liturgiques les plus récents de Drews, Baumstark et Buchwald (p. 88) et particulièrement la question de l'Épiclese, méritent tout éloge. Par contre, c'est peine perdue de vouloir démontrer avec Bat. (*Revue du Clergé Français*, 1908, p. 530 sq.) que le concile de Trente a défini la doctrine de la conversion eucharistique, « abstraction faite des termes et des concepts de l'École » et que les définitions dogmatiques de l'Église étaient, somme toute, indépendantes de tous les systèmes philosophico-scolastiques. La vérité est que l'expression « transsubstantiation » et la doctrine du concile de Trente ne sont compréhensibles historiquement et théologiquement que par les notions scolastiques de substance et d'accidents. Un peu plus nombreuses sont les remarques de la 2^e partie, où, à côté des ouvrages de Batiffol, on a utilisé les études de Vacandard. — Sauf de légères erreurs, les citations sont correctes ; on saura gré, enfin, aux traducteurs d'avoir donné une table des noms de personnes.

D. H. STROHSACKER

DOM LOUIS GOUGAUD. *Les chrétientés celtiques (Biblioth. de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique)*. Paris, J. Gabalda et Cie, 1911. In-12, xxxvi-410 p. et trois cartes. Prix : 3 fr. 50.

LE MÊME. *L'art celtique chrétien* (Tiré à part de la *Revue de l'Art chrétien*). Paris, H. Champion, 1911. In-4, 20 p., 13 figures dans le texte.

C'est un des phénomènes les plus surprenants, et aussi les plus consolants, de la vie de l'Église de France à notre époque, qu'en dépit des obstacles de tout genre qui sembleraient devoir la décourager et l'entraver, la haute culture intellectuelle n'a cessé de s'y développer et d'y fleurir — de façon même à exciter l'admiration et une sorte d'envie de la part des étrangers — au cours de ce dernier quart de siècle. Entre les signes les plus évidents de cette vitalité scientifique, il faut citer les nouveaux périodiques, dictionnaires et manuels, souvent excellents, qui surgissent chaque jour, sans manquer jamais ni d'éditeurs ni d'acheteurs. Et il convient d'assigner parmi eux une place de choix à cette « Bibliothèque de l'enseignement ecclésiastique », due à la puissante et féconde initiative d'un maître distingué entre tous, Pierre Batiffol.

Le nouveau volume dont elle vient de s'accroître, *Les chrétientés celtiques* par dom L. Gougaud, de Farnborough, n'est pas fait pour la déparer. Je ne suis point spécialiste en la matière : mais les procédés de la vraie et probe érudition sont les mêmes dans les sphères les plus différentes, et leur présence est aisément reconnaissable pour quiconque est habitué à les pratiquer lui-même. Or, il suffit de parcourir, même rapidement, ce volume de 400 pages, pour s'apercevoir que rien n'y manque de ce qu'on pourrait y désirer, spécialement en ce qui concerne l'énumération des sources et la précision de la documentation. L'auteur n'a point cherché à faire œuvre de littérateur, ni même à ressusciter, à l'aide d'une méthode plus brillante que solide, un passé souvent difficile à reproduire exactement. Son dessein, comme il dit en terminant, a été modeste : « rassembler les

meilleurs des matériaux exhumés, les agencer avec le plus de vraisemblance possible, enfin les classer méthodiquement, ainsi que l'on range dans les armoires des musées les débris des sociétés éteintes. » En somme, nous avons ici un excellent répertoire, une information nette et suffisamment abondante, sur tout ce qui se rapporte aux origines, au développement, aux manifestations multiples des institutions chrétiennes dans les différentes fractions du monde celtique insulaire et continental : monachisme, pérégrinations, controverses disciplinaires, vie ecclésiastique, études, doctrines théologiques, liturgie, arts chrétiens. A ce dernier chapitre manquent les illustrations, incompatibles avec le format et la nature des volumes de la « Bibliothèque » : on les trouvera, en compagnie du texte, dans la *Revue de l'Art chrétien*, n° de mars-avril 1911, p. 89-108 (tirage à part chez H. Champion).

Un des mérites principaux du travail de dom Gougaud consiste dans l'impartialité de ses appréciations. Il semble que les Celtes, les Irlandais en particulier, aient eu le don jusqu'ici de ne faire parler d'eux qu'avec passion. Certains historiens ont senti ce qu'il y avait de jeune et de sympathique dans ce peuple étrange et tout à part, et ils se sont laissé trop facilement emporter à ce sentiment ; d'autres ont été plus impressionnés par ses défauts, hélas, trop apparents, et ils se sont exprimés à son sujet avec une injustice et un manque d'intelligence regrettables. L'auteur des *Chrétientés celtiques* a su garder la juste mesure, reconnaissant volontiers tout ce qu'il rencontre sur son chemin de beau et de généreux, mais aussi constatant les points faibles, et résistant à un engouement trop commun, surtout en ce qui concerne les manifestations de l'art irlandais, dont il avoue sans ambages le manque d'originalité et la bizarrerie habituelle.

Au point de vue historique, dom Gougaud me paraît avoir pleinement raison, lorsqu'il admet, à l'encontre de certains érudits, d'abord, que le christianisme a été connu en Irlande avant s. Patrice, sans y faire toutefois de sensibles progrès ; puis, que Palladius et Patrice sont bien deux personnages distincts. Avec lui pareillement, j'incline à croire que Palladius a précédé Patrice, et que la patrie de celui-ci doit être cherchée à l'embouchure de la Clyde, près de Dumbarton, plutôt que dans la Bretagne centrale, à l'ouest de Northampton.

D. G. MORIN

Mgr L. DUCHESNE. *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, Tome II. L'Aquitaine et les Lyonnaises. Deuxième édition revue et corrigée. Paris, Fontemoing, 1910. In-8, 488 p. Prix : 10 fr.

Nous avions déjà depuis 1907 la seconde édition du tome I^{er} des *Fastes épiscopaux* : voici le tome II, dont la première édition datait de 1900. Les deux Aquitaines, la Novempopulanie et la Gaule celtique, qui font l'objet du présent volume, renferment ensemble cinquante-huit diocèses, divisés entre les provinces de Bourges et de Bordeaux, d'Eauze-Auch, de Lyon, de Rouen, de Tours et de Sens. L'édition soigneusement revue et corrigée présente en somme peu d'additions et la pagination demeure sensiblement la même. Trois notices ont été cependant remaniées : celle de l'église d'Autun, où l'ordre adopté pour les premiers évêques a subi

quelques changements ; l'histoire de l'érection de Dol en métropole ; enfin la notice relative à l'église d'Auxerre, qui reçoit quelques additions. Les agissements et les violences du comte Nominoë, afin de séparer les évêchés bretons de la métropole de Tours, sont mis sous un jour nouveau, d'après les données de l'*Indiculus de episcoporum Brittonum depositione*, dont Mgr D. soutient la valeur, malgré les contestations de M. Ferd. Lot.

Quant à l'église du Mans, les efforts de M. le chanoine G. Busson pour réhabiliter la « Vie de Saint Julien » par Lithald ont été vains et Mgr D. ne cite même pas son contradicteur.

Si l'on ajoute encore quelques notes nouvelles çà et là, qui mettent sobrement au courant de travaux parus depuis la première édition, on aura à peu près tout l'ensemble des corrections introduites dans la seconde.

On a dit depuis longtemps tout le bien qu'il faut penser d'un ouvrage dont on ne peut que souhaiter le prompt achèvement.

D. J. DE PUNIER

Jos. SCHMIDLIN. *Die kirchlichen Zustände in Deutschland vor dem Dreissigjährigen Kriege*, nach den bischöflichen Diözesanberichten an den Heiligen Stuhl, III. (Schluss) Teil : West- und Norddeutschland (*Erläuterungen und Ergänzungen zu Janssens Gesch. des deutschen Volkes*, VII Bd., 5-6 Heft.) Freiburg i. Br., Herder, 1910. Gr. in-8, VIII-254 p. Prix : 7 M.

Le troisième fascicule, qui termine le travail du D. Schmidlin sur l'état religieux de l'Allemagne avant la guerre de Trente ans, d'après les rapports envoyés par les évêques au St-Siège, traite des évêchés de l'Ouest et du Nord de l'Allemagne (Constance, Strassbourg (Bâle), Spire (Worms), Mayence, Trèves, Cologne (Liège), Breslau, Ermeland, Kulm. et le reste de la partie septentrionale du pays envahie par le protestantisme. Le texte de l'exposé est emprunté aux rapports eux-mêmes ; les commentaires sont donnés dans les notes. On ne peut nier qu'il n'y ait dans les matériaux utilisés par le D^r Schmidlin de précieux renseignements sur l'état religieux et moral de l'Allemagne au sortir de la grande crise du milieu du XVI^e siècle, au moment où le Concile de Trente commence à produire ses effets. Lutte contre le protestantisme, réforme du clergé séculier et régulier, restauration de la vie chrétienne, introduction et diffusion de l'enseignement catholique, tous ces sujets sont traités dans les relations. Partout il y a un vigoureux effort pour rendre à l'Église sa pureté, pour regagner le terrain conquis par l'hérésie ; mais que d'abus, et, dans l'ensemble, quel triste tableau n'offre pas la chrétienté germanique au début du XVII^e siècle ! Certes l'exposé de l'état religieux des différents diocèses est plus ou moins exact ; on doit s'y attendre, étant donné le caractère des rapports. Les nombreuses notes de l'auteur le complètent et le corrigent, et rehaussent la valeur des documents romains mis au jour par le D^r Schmidlin. C'est une source abondante à laquelle on devra fréquemment recourir pour l'histoire du catholicisme en Allemagne.

D. U. B.

X. M. LE BACHELET, S. J. **Bellarmin avant son cardinalat, 1542-98.**
Correspondance et documents. Paris, Beauchesne, 1911. In-8, xxxiv-599 p. Prix : 12 fr.

Les supérieurs de la compagnie de Jésus ont désigné plusieurs de leurs Pères pour publier les sources de l'histoire de l'Institut. Aussi dans les différentes provinces voit-on apparaître successivement des volumes contenant les documents authentiques ayant trait aux Jésuites. Les Jésuites espagnols ont publié leurs *Monumenta historica* ; en Allemagne, le P. Duhr a commencé l'histoire de la Province de Germanie, le P. Braunsberger publie les *Epistolae* et *Acta Canisii*.

Le présent volume du R. P. Le Bachelet sur Bellarmin est, lui aussi un fruit de cette direction.

Il nous met entre les mains — sauf 21 lettres, archives intimes, (on regrettera cette exception ; si le principe en était généralisé, l'histoire deviendrait impossible) — tous les documents concernant le célèbre auteur des « Controverses » durant la période antérieure au 3 mars 1599, date à laquelle Clément VIII l'éleva au cardinalat. Beaucoup de lettres et nombre de documents sont inédits. Ils jetteront une grande lumière sur divers points d'histoire, surtout de l'histoire théologique et notamment sur la question des disputes entre Lessius et les docteurs de Louvain. L'érudition a été déversée à pleines mains dans les notes et l'ouvrage du P. Le B. devra être consulté par tous ceux qui étudient l'histoire religieuse de la fin du XVI^e siècle.

Pour le mode de publication, on regrettera assurément que le P. Le B. n'ait pas, comme le P. Braunsberger, par exemple, résumé dans une introduction les points d'histoire ressortant des textes publiés. Il aurait pu, de cette façon, situer les différents documents, leur donner un relief en rapport avec leur importance, ce qui n'est pas fait dans l'ouvrage tel qu'il nous est présenté, car les sommaires résumant chaque pièce ne suffisent pas à cet effet. Il est évident, par exemple, qu'une lettre d'Aquaviva à Bellarmin théologien de Clément VIII, ne doit pas être mise sur le même pied qu'une lettre de condoléances du futur cardinal à son frère Thomas. La perspective n'apparaît donc pas. — Un tableau chronologique de la vie de Bellarmin aurait de même facilité la tâche pour des recherches sur un point particulier de sa biographie. Regrettons aussi que la table analytique ne soit pas complète. L'instrument de travail mis entre les mains des historiens par le P. Le B. est précieux ; néanmoins, la valeur en eût été augmentée, si on en avait rendu la consultation plus aisée.

D. B. DEFRENNE

GEORGES GOYAU. **Bismarck et l'Eglise. Le Culturkampf (1870-1878).** Paris, Perrin, 1911. 2 vol. in-12, xxxiv-487 et 436 p. Prix : 8 fr. les 2 vol.

M. Goyau, continuant avec une activité remarquable sa belle histoire du catholicisme en Allemagne au XIX^e siècle (voir *Rev. Bénéd.*, 1906, pp. 155 et ss. ; 1909, pp. 515-16), est arrivé à l'époque où le Chancelier de fer, après avoir vaincu la France, s'attaqua au catholicisme.

L'histoire du *Culturkampf* se résume en deux mots : Bismarck irrité de

voir les catholiques du Centre contrecarrer sa politique, opposée aux libertés de l'Église catholique de Prusse, veut anéantir toutes les résistances, moins par esprit de persécution que par orgueil blessé. Mais dans la lutte contre les droits sacrés des consciences, la force brutale ne suffit pas. Le vainqueur de l'Europe se brisera contre le roc inébranlable de l'Église, et la résistance des évêques, admirablement comprise et secondée par le peuple, augmentera chaque jour. Ni les amendes, ni la prison, ni la déposition, ni l'exil, n'auront raison de cette force incoercible. Pendant cinq ans la lutte continuera toujours plus acharnée ; les bureaucrates de Berlin s'ingénieront à forger des chaînes, la police bismarckienne déploiera toutes ses énergies à poursuivre les « délits » de catholicisme, tout échouera ; et lorsque la mort de Pie IX viendra délivrer l'orgueilleux chancelier de son engagement de ne plus traiter avec le Pape, il ira à Canossa.

La difficulté de présenter une histoire vraiment définitive du *Culturkampf* était considérable. De nombreux travaux ont été publiés, il est vrai, et les relations contemporaines des événements fournissent une foule de documents. Des mémoires, des souvenirs, des brochures, des monographies retraçant la biographie de certains auteurs du drame, ou étudiant des points de détail, ont vu le jour de tous côtés. Mais les faits sont encore trop récents pour que les sources d'archives soient toutes mises à la disposition de l'historien. M. G. a utilisé tout ce qu'il lui a été possible de consulter. Dans de longues recherches en Allemagne, soit dans les évêchés soit dans les presbytères, il a glané beaucoup de documents. On peut avoir la certitude que cette histoire du *Culturkampf*, la première qui soit présentée aux lecteurs de langue française, est fidèle dans ses grandes lignes, et si certains points doivent être révisés plus tard, l'ensemble demeurera acquis — Monument magnifique élevé à la gloire des catholiques allemands, ce livre apprendra-t-il aux Français du XX^e siècle comment on résiste à la persécution et comment on arrive à la victoire ? Leur donnera-t-il, sinon des « méthodes de défense » du moins des « motifs d'espérer » xxxviii ? Quoi qu'il en soit, l'auteur aura montré à ses compatriotes ce que peut une minorité qui lutte pour sa foi quand elle est bien organisée et unanime dans sa résistance.

D. B. DEFRENNE

REV. T. A. LACEY. *A Roman Diary and other documents relating to the Papal enquiry into English Ordinations*, 1896. Londres, Longmans, 1910. In-8, xvi-420 p. Prix : 12 Sh.

DOM GASQUET, O. S. B. *Leaves from my Diary, 1894-1895*. Londres, Burns et Oates, 1911. In-18, iv-75 p. Prix : 2 s. 6 d.

En déclarant les ordinations anglicanes radicalement nulles et invalides, le Souverain Pontife, par sa Bulle « *Apostolicae curae* » du 13 septembre 1896, mettait fin, au moins chez les catholiques, à une controverse que nul n'avait désirée, hormis le parti ritualiste de l'église anglicane.

Le Rév. Lacey, membre du clergé de cette église et de ce parti, avait été à Rome, tandis que la commission, nommée par le Pape pour examiner la question des ordres anglicans, poursuivait paisiblement ses travaux. Ce voyage fut une source féconde de critiques : aussi la publication de notes

prises au jour le jour a paru nécessaire à leur auteur. Quelques opuscules écrits à l'occasion de la controverse, des lettres à divers personnages, la Bulle de Léon XIII, la réponse des archevêques anglicans, une courte lettre de Léon XIII, non signée, ont été ajoutés au journal. L'auteur les présente dans son ouvrage sans aucune prétention ; il a voulu seulement défendre sa conduite et ses intentions.

Dès l'Introduction nous sommes avertis que la pensée de M. Lacey en allant à Rome n'était pas de solliciter la reconnaissance des ordinations anglicanes, bien qu'évidemment il la désirât ; cette reconnaissance doit même, selon lui, précéder toute tentative de réunion des Églises. Ici nous nous heurtons déjà à une contradiction de l'auteur avec lui-même et elle ne sera pas la seule. Oubliant peut-être la condition qu'il a posée à toute tentative romaine de réunion des Églises, M. Lacey, dans une lettre à l'évêque (anglican) d'Ély, ne reconnaît pas à l'Église de Rome le droit de décider la question des ordres anglicans : il ne désire même pas qu'elle prenne une décision. Le mobile de tous ses actes est l'union entre les chrétiens : quant à la validité des ordres anglicans, il n'en doute pas le moins du monde. Cette conviction s'affirmera à maintes reprises avec une bonne foi qui n'est pas douteuse et une indépendance de langage qui ne laisse supposer aucune arrière-pensée de gagner à tout prix les bonnes grâces des Romains. Que ses raisons de croire à la validité des ordres anglicans soient soutenables, ce n'est pas nous qui l'affirmerons, loin de là. Est-il prudent, par exemple, de dire que, l'Église d'Angleterre étant partie intégrante de l'Église du Christ, la Providence de Dieu a dû la pourvoir de toutes ses nécessités, par conséquent d'un sacerdoce authentique ? Il serait bien nécessaire de prouver la première de ces propositions.

M. Lacey est ritualiste : son système religieux n'est pas celui de toute l'Église anglicane et n'appartient même qu'à un nombre restreint de protestants anglais. Dans ces conditions il n'est pas toujours légitime de parler au nom de tous, et c'est cependant ce que l'auteur fait presque constamment. Il nous assure que l'Église d'Angleterre n'a pas le moindre doute au sujet de ses ordres, et il ne semble pas se souvenir que cette église n'admet pas l'existence d'un sacerdoce confié à des hommes, le Christ étant et demeurant le seul Prêtre. Cette position de l'auteur ne laisse pas que d'être embarrassante, car il lui faut, pour faire partager ses convictions à ses lecteurs, prouver que la notion du sacerdoce catholique n'a jamais fait naufrage dans l'Église anglicane. Pour opérer un tel miracle, l'*Ordinal* d'Édouard VI n'est pas d'un grand secours : il est bien plutôt singulièrement encombrant, même retouché comme il le fut en 1662.

On nous affirme qu'une partie des rédacteurs de l'*Ordinal* étaient orthodoxes : cinq d'entre eux étaient des évêques d'une foi irréprochable ; les prélats qui adoptèrent l'*Ordinal*, l'épiscopat anglican presque entier, lui donnaient un sens catholique ; ses rédacteurs ont protesté vouloir conserver les saints ordres dans leur Église d'Angleterre. Ces raisons seraient persuasives, si le corps du délit n'était là pour leur donner un cruel démenti. L'Église catholique, dans la collation des ordres sacrés, n'a jamais accepté ou employé une « forme » qui ne renferme au moins la

mention expresse de l'ordre ou du pouvoir qu'elle confère. Pouvons-nous en dire autant des rédacteurs de l'Ordinal? Assurément non : et il nous semble, au contraire, que dans les rites de l'ordination du prêtre, par exemple, ils ont pris un soin particulier d'en écarter toute notion de sacrifice.

Avant de quitter les rédacteurs de l'Ordinal, relevons une contradiction de M. Lacey. Cranmer n'est pas l'auteur de l'Ordinal au vrai sens du mot (pag. 312) ; puis il devient certain en fait qu'il l'est (pag. 315).

Pour les catholiques la parole du Pape a dissipé toute hésitation. La lecture de l'ouvrage de M. Lacey conserve son intérêt rétrospectif : elle nous aide à connaître l'état d'esprit d'une partie de nos frères séparés et à ce point de vue le *Roman Diary* est un précieux document. L'auteur mérite des égards, tant il montre de fermeté dans ses convictions et de loyauté dans toute sa conduite. Son attachement à son Église, si profond qu'il soit, ne se trahit pas par un vilain esprit de dénigrement : loin de là, le Révérend nous assure qu'il aime Rome et plus d'une fois il nous fait entendre une note vraiment affectueuse. Évidemment, lorsque le Pape aura parlé, il faudra nous attendre à des récriminations, et dans les opuscules joints au *Roman Diary* nous rencontrerons des appréciations qui nous laissent deviner une blessure. La déception fut si grande ! Tant d'amis avaient annoncé comme certaine, sinon une reconnaissance des ordres anglicans, du moins la ré-ordination sous condition.

Le lecteur catholique se trouvera avec dom Gasquet sur un terrain plus sûr. Nous profitons ici des informations que pouvait donner au public un prélat membre de la commission officiellement chargée par le Souverain-Pontife d'étudier cette grave question des ordres anglicans. Il est remarquable tout d'abord que les catholiques d'Angleterre et avec eux des laïques appartenant à l'Église établie, tels que M. Gladstone, aient regretté que l'on eût mis le Pape dans la nécessité d'intervenir par une décision doctrinale. Pour ceux-ci l'intervention pontificale était inutile ; pour ceux-là il n'y avait qu'à s'en tenir à la conduite observée par le Saint-Siège, depuis trois siècles, à l'égard des ministres anglicans.

Dom Gasquet nous permet en plusieurs circonstances de donner à certains passages du livre de M. Lacey une interprétation plus satisfaisante. Il semblait résulter de plusieurs pages du *Roman Diary* (pp. 8, 19, 47, 61, 62-63) que le séjour du Rév. à Rome ait été sollicité par des personnages dont on ne pouvait décliner l'invitation, afin d'apporter aux membres de la commission l'appui d'une érudition dont nous ne contestons pas, du reste, la valeur. L'invitation du Cardinal Rampolla (pp. 62-63) surtout donnerait même, si elle était prise à la lettre, une importance singulière à ce séjour. Or, ce qui se passa dans la séance du mardi 24 mars 1896, nous le savons par le journal de l'Abbé bénédictin et son récit nous oblige à réduire le rôle du Révérend à de bien modestes proportions. Les consultants examinaient s'il était opportun d'admettre dans leurs réunions des membres du clergé anglican. Le Cardinal Mazella, Président de la commission, fit remarquer qu'une pareille concession était inadmissible, la question à traiter devant l'être uniquement entre catholiques. Cette réponse, nous

semble-t-il, laisse bien peu de place à un ministre anglican dans les travaux de la commission pontificale.

Le lecteur ne négligera pas les notes de dom Gasquet (pp. 52, 53, 55, 58, 62). Quelques informations de M. Lacey trouvent là d'utiles et sages tempéraments. Et pour ne citer qu'un exemple des correctifs apportés, à la date du 1 juin 1896 (p. 67-68), à l'un des opuscules de M. Lacey, *De re anglicana and its critics* : « A la fin, dit dom Gasquet, est un appendice « donnant un tableau des communautés de clercs et de religieux (anglicans). « Ce tableau est très habile et donnera une impression entièrement fausse « à ceux qui ne connaissent pas l'état réel de l'Angleterre et le sentiment « profondément protestant de la majorité des membres de l'Église établie. »

Comment aussi ne pas s'étonner avec le docte bénédictin de l'aveu candide que nous fait M. Lacey d'avoir eu entre les mains toutes les pièces communiquées sous le secret pontifical aux membres de la commission ?...

Et pour conclure, si nous croyons que la lecture du *Roman Diary* peut offrir un véritable intérêt aux catholiques désireux de connaître l'état d'esprit d'une partie du clergé anglican, nous conseillons instamment de compléter et parfois de corriger ses informations à l'aide du très intéressant journal de dom Gasquet.

Pierre DENIS

PHILOSOPHIE et THÉOLOGIE.

FISCHER (Dr Jos.). *Die Erkenntnislehre Anselms von Canterbury.* (*Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters*, Band X, Heft 3.) Münster, Aschendorff, 1911. In-8, 85 p. Prix : 3 M.

L'auteur, après avoir fait ressortir l'importante place occupée par S. Anselme à la tête des penseurs du moyen-âge, se propose d'analyser sa théorie philosophique de la connaissance. Les questions psychologiques, on le sait, n'ont pas été pleinement élucidées par S. Anselme qui était avant tout métaphysicien, néanmoins, en comparant attentivement les diverses parties de ses œuvres, il y a moyen d'en déduire une synthèse : c'est le but du présent ouvrage dont les conclusions nous semblent en général bien justifiées. Ainsi, pour l'origine des idées, S. Anselme admet que l'intelligence acquiert ses concepts en partant des images sensibles, mais il n'explique pas le comment de cette transformation (p. 28).

Plus loin, nous conviendrons avec l'A. de l'insuffisance de l'argument soi-disant ontologique destiné à prouver l'existence de Dieu, mais nous serions moins sévères que lui dans l'appréciation des arguments du Monologium, dans lesquels la notion de causalité, sinon efficiente, du moins exemplaire, nous semble incluse. L'A. exagère, à notre avis, la tendance de S. Anselme à confondre l'ordre logique et l'ordre réel (p. 42).

Au sujet de la vérité, il est exact de dire qu'il y a toujours une considération téléologique au fond de la notion de vérité que nous donne S. Anselme ; plus loin il faut remarquer le mérite du S. Docteur d'avoir assigné explicitement l'évidence objective (*veritatis claritas*) comme critère de la

certitude. Enfin le chapitre relatif aux universaux justifie la polémique contre Roscelin et classe S. A. parmi les réalistes modérés.

En somme, l'étude de M. Jos. Fischer, sans nous donner beaucoup de résultats nouveaux, contient cependant des aperçus personnels et met en relief plusieurs aspects remarquables de la doctrine de S. Anselme.

D. R. P.

ZIESCHÉ. *Die Sakramentenlehre des Wilhelm von Auvergne.*

(Extrait des *Weidenauer Studien*, IV Bd.) Wien, 1911. In-8, 80 p.

L'intéressante monographie que le Dr. Ziesché, privat-docent à Breslau, consacre à la doctrine sacramentaire de Guillaume d'Auvergne, nous montre jusqu'où était parvenue en ce point la théologie à l'aurore du grand siècle de la Scolastique. Tous les linéaments essentiels du dogme sont déjà bien marqués : le nombre des sacrements, leur efficacité, puis, en particulier, la non-itérabilité du baptême et de l'ordre, la transsubstantiation, l'attrition et la confession dans le sacrement de pénitence. G. d'A. explique bien aussi que la sainteté du ministre n'est pas requise pour la validité des sacrements, que l'intention, au contraire, est essentielle. L'espèce de causalité morale en laquelle il fait consister l'efficacité des sacrements peut sembler insuffisante, d'autres points encore sont inexacts et incomplets. Toute cette doctrine est d'ailleurs remarquable et trop peu connue, l'A. de la présente dissertation a donc fait un travail opportun, il a exposé son sujet avec l'ampleur nécessaire, en même temps qu'avec ordre et clarté. Il s'excuse de n'avoir étudié que l'édition imprimée de G. d'A., mais il est vrai que pour le but à atteindre, l'examen des manuscrits n'était pas indispensable. Ce qui, au contraire, aurait augmenté beaucoup la valeur du travail de M. Z., c'eût été l'étude des connexions de la doctrine exposée avec celle des Pères de l'Église et des scolastiques antérieurs ; on aurait pu juger ainsi ce qui revient en propre à G. d'A., ce qui, au contraire, est l'élément emprunté par celui-ci à la tradition.

D. R. P.

KLIMKE, S. J. *Der Monismus u. seine philosophischen Grundlagen.* Fribourg, Herder, 1911. In-8, xxiv-620 p. Prix : 12 M.

Depuis quelques années l'Auteur de ce livre s'est déjà fait remarquer par des travaux critiques concernant la philosophie contemporaine, mais l'ouvrage qu'il publie aujourd'hui dépasse de beaucoup les précédents par l'ampleur du sujet et les développements qu'il comporte. C'est en outre une étude de la plus grande actualité, car sur le principe moniste prétendent se mettre d'accord à l'heure présente, presque tous les systèmes de philosophie en dehors du théisme ; en Allemagne surtout la ligue des monistes réunit de nombreux adhérents. Toutefois l'examen attentif et détaillé des systèmes nous montre que c'est là un accord qui se réduit à un minimum de principes ; la série des formes de monisme que nous décrit le R. P. K., prouve assez combien arbitraires souvent sont ces hypothèses et ces essais de systématisation, qu'on peut opposer l'un à l'autre de façon qu'ils se détruisent mutuellement.

L'A. a divisé son ouvrage en cinq livres : le 1^{er} étudie le Monisme matérialiste : mécaniste, dynamiste, énergétique, hylozoïste, pycnotique (Vogt, Haeckel, Ostwald, Ratzenhofer, Haacke, Marcinowski, etc.); le 2^e fait l'examen du Monisme spiritualiste, émané en grande partie de l'école Leibnizienne, représenté par Lotze, Herbart et plusieurs philosophes anglais ou français; le 3^e livre concerne le Monisme transcendant à base de philosophie Kantienne; c'est par suite le plus important, il se subdivise en Monisme rationaliste, naturaliste, évolutionniste, actualiste, psychophysique et en Monisme agnostique. Nous ne pouvons entrer dans le détail; car pour donner une idée même sommaire de ces directions diverses, de longues explications seraient nécessaires. Le quatrième livre est consacré à la forme de Monisme la plus moderne, le Monisme d'immanence « *der erkenntnistheoretische Monismus* », système développé par Mach, Avenarius, et autres. L'exposé de ces dernières doctrines constitue une des parties les plus personnelles de l'ouvrage, et l'on ne peut qu'applaudir au zèle avec lequel l'A. s'est assimilé ces notions compliquées et au talent avec lequel il a su y projeter un peu de lumière. Enfin le cinquième et dernier livre contient une critique générale du Monisme. Dans le cours de l'exposé la critique spéciale suit toujours chacun des arguments, cette méthode est assez longue et oblige parfois à des répétitions. La classification susindiquée oblige parfois aussi à faire revenir les mêmes noms sous des titres différents, mais c'est là un inconvénient inévitable.

On peut juger par l'énumération que nous venons de faire de la richesse du contenu de l'ouvrage, remarquable tout d'abord par l'exposé objectif bien informé des systèmes et aussi par la justesse de la critique en même temps que par sa modération. Il ne prétend pas donner toujours le dernier mot de tout problème philosophique, mais il montre bien que le Monisme n'a pas d'objection suffisante contre le théisme, et n'a, à plus forte raison, pas le droit de contredire la raison et le sens commun. Le livre du R. P. K. est donc un travail qui non seulement n'a pas son équivalent comme exposé d'ensemble des tendances monistes, mais qui en outre est une défense et une solide argumentation en faveur du seul Monisme véritable : celui qui maintient ferme la distinction entre Dieu et le monde, mais requiert pourtant la plus intime dépendance d'être et d'opération de la créature à la Cause première (p. 185).

Remarquons en terminant que pour les systèmes contemporains, l'A. a borné presque exclusivement son étude à l'Allemagne. Nous ne lui donnerons pas tort d'avoir limité ainsi son sujet, déjà exceptionnellement vaste, il eût cependant bien fait de marquer plus expressément cette délimitation dans le plan général de l'ouvrage.

D. R. P.

LEHMKUHL, S. J. *Theologia moralis*. Editio 11^a, de integro revisa.

Fribourg, Herder, 1910. 2 vol. in-8, xxxvi-1850 p. Prix : 20 M.

Cette onzième édition de la Théologie morale du P. Lehmkühl diffère notablement des précédentes. L'A., en effet, a voulu se montrer de plus en plus digne du succès que depuis 25 ans son ouvrage a rencontré de toutes parts; en outre, les nombreuses modifications qu'a subies, ces dernières

années, la législation ecclésiastique lui donnaient un occasion propice de refondre entièrement son livre. Le changement le plus important dans la forme consiste en ceci que dans la présente édition chaque principe énoncé est suivi des développements qu'il comporte, tandis qu'auparavant la série des principes était donnée tout d'abord, ensuite l'explication en était reprise *ad I^m*, *ad II^m*, etc. L'une et l'autre méthode a ses avantages, peut-être l'ancienne était-elle plus didactique et se prêtait à une vue plus rapide mais moins approfondie de la doctrine : cependant la nouvelle disposition vaut mieux, car l'*uberior explicatio* contient des notions indispensables pour l'intelligence complète des principes et ne doit, par conséquent, pas en être séparée.

Au point de vue du fond, on peut réduire à trois sortes les modifications : principes et développements dogmatiques plus étendus destinés à fournir une base plus solide à la doctrine morale, questions nouvelles suscitées par les controverses scientifiques ou les conditions sociales de l'époque présente, enfin changements de la législation canonique.

C'est ainsi qu'un chapitre préliminaire théologique et philosophique est consacré à la fin de l'homme ; la théologie morale, en effet, ne doit pas se livrer à l'étude des moyens pour arriver à la fin ou des obstacles qui en éloignent, sans avoir établi l'existence et la nature de cette fin. Plus loin, des éclaircissements nouveaux sont donnés sur la vertu d'espérance, de religion, sur la causalité des sacrements.

Pour les développements dus à des controverses récentes, notons la distinction entre les œuvres de conseil et de précepte ; l'influence des circonstances extérieures, des conditions physiques sur le libre arbitre, qui peut se trouver atténué, mais jamais supprimé tant que dure l'usage de la raison, enfin les précisions apportées à la thèse du probabilisme. On sait que le P. Lehmkühl a joué un grand rôle dans la polémique récente relative à ce sujet : il ne cache pas les documents défavorables à la thèse, notamment le décret d'Innocent XI ; au sujet de l'interprétation de S. Alphonse il s'efforce trop, peut-être, de faire concorder les jugements émis à diverses époques par S. Alphonse, il nous suffit que les écrits probabilistes du S. Docteur aient été approuvés comme les autres. Au reste, les équiprobabilistes et les probabilistes pourront facilement s'accorder en pratique, pourvu que ces derniers ne déclarent pas trop tôt probables des opinions qui ne le sont guère. C'est là un abus qu'évite soigneusement le P. Lehmkühl, au point que plusieurs le jugent parfois sévère ; jugement que nous ne partageons pas, car ce n'est point être sévère que de défendre l'intégrité de la morale à l'encontre de ceux qui constituent leur doctrine avec l'ensemble des opinions bénignes qu'ils ont pu recueillir de toutes parts.

En matière sociale, l'A. examine plusieurs sujets d'actualité, entre autres n° 928-31, la question du féminisme : les fonctions publiques et politiques sont incompatibles avec le rôle de la femme, non pas cependant les études supérieures ni l'exercice de certaines professions libérales, la médecine, par exemple, pratiquée pour les femmes. Plus loin, n° 958, on demande si la tactique des catholiques doit tendre à amasser beaucoup de richesses afin d'exercer par là une influence salutaire en la société ? Il sera facile de voir

que cette idée n'est pas conforme aux principes évangéliques. Dans le traité des contrats nous trouvons des renseignements nouveaux sur les *Trusts* et les injustices qui s'y exercent ; la question des salaires et notamment du salaire familial est résolue conformément aux principes de l'Encyclique « *Rerum novarum* » en se référant aux *Quaestiones de Justitia* du P. Vermeersch. Au cas où le produit d'une industrie ne suffit pas à donner un juste salaire aux ouvriers, le patron peut convenir avec ceux-ci d'un salaire moindre, mais aussi, ajoute le P. L., une réduction proportionnelle doit alors être faite sur les intérêts du capital et sur les fruits du travail qui reviennent au patron, afin que la diminution ne frappe pas les seuls ouvriers ; même l'équité conseillera au patron de renoncer pour lui-même à toute rétribution, avant de réduire le salaire des ouvriers nécessiteux (n° 1347 *nota*). Les mêmes sentiments de justice sociale se montrent dans le rôle attribué aux pouvoirs publics pour remédier à la trop inégale distribution des richesses, et pour l'apaisement des conflits entre les classes de la société. Citons enfin les articles consacrés aux assurances sur la vie, à l'assurance des ouvriers, l'examen des fraudes si faciles en ces matières et la question autrement délicate de la restitution au cas échéant. On voit donc que le traité de la justice, qui déjà était réputé comme le chef-d'œuvre du P. L., a néanmoins reçu encore de sensibles perfectionnements.

Les changements apportés à la discipline ecclésiastique pour tout ce qui concerne le Sacrement de l'Eucharistie : communion fréquente, communion des malades, etc., pour les intentions de messe, pour le mariage et les fiançailles, ont exigé de nombreux développements ; la vieille législation n'a pas été omise, puisqu'on peut être dans l'obligation de résoudre des cas dépendant du droit antérieurement en vigueur. Le Décret du 8 Août 1910 concernant la première communion des enfants n'est pas encore mentionné puisque l'édition est datée de février 1910, mais par avance l'A. a enseigné selon l'esprit de ce décret que la communion privée ne dépend que du confesseur et peut précéder l'époque assignée pour la première communion solennelle (II, n° 201).

Le II^e volume, en outre, a été complété par quelques documents nouveaux, par l'addition de plusieurs auteurs à la liste des théologiens qui eût pu être plus riche encore, enfin par une table comparative des numéros de l'édition présente avec les antérieures.

Le P. Lehmkuhl n'a donc rien négligé pour tenir son œuvre au courant du mouvement des sciences morales, sociales, théologiques ; tous les éloges et les approbations qu'ont reçus ses précédentes éditions s'appliquent donc à plus juste titre encore à celle qui vient de paraître.

D. R. P.

S. DEPLOIGE. Le conflit de la morale et de la sociologie. Louvain, Institut supérieur de Philosophie. In-8, 424 p. Prix : 7 fr. 50.

Ce livre a pour point de départ l'étude de systèmes sociologiques élaborés par les écoles contemporaines qui jugent inconciliables la morale et la sociologie. Ce sont notamment M. Durkheim et Lévy-Bruhl qui représentent ces directions nouvelles. Contre eux Mgr Deploige a déjà antérieurement soutenu une polémique avec avantage dans la revue néo-scholastique. A présent il ne se contente plus d'exposer la position de ses adversaires,

d'en mettre en lumière les points faibles, les incohérences et les contradictions ; il nous fait voir en outre entre *quelle* morale et *quelle* sociologie il y a conflit, et termine par l'examen de la méthode sociologique de S. Thomas, qui résout les prétendues antinomies et concilie les exigences de la morale individuelle et de la morale sociale.

Les chapitres I à V renferment la critique des conceptions sociologiques de M. Durkheim, etc. ; le chapitre VI, « délimitation du conflit », corrige l'ignorance, peut-être involontaire, des sociologues quant à l'historique du débat ; ce n'est pas par M. Durkheim qu'il commence, mais par J. J. Rousseau. Les diverses phases en sont retracées avec intérêt. Rousseau est attaqué par la philosophie positive de Comte ; l'éclectisme de Cousin, longtemps dominateur, est ensuite battu en brèche de toutes parts. Ce chapitre plein de faits et de détails précis, en grande partie inconnus de la majeure partie même des philosophes de profession, montre bien entre quelles écoles s'est agité le prétendu conflit de la morale et de la sociologie.

Enfin le dernier chapitre « vers la solution » compare la méthode de S. Thomas à celle de M. Durkheim : l'examen attentif des théories de celui-ci sur le problème des fins de l'action, et de l'application qu'il en fait permet de conclure : « En somme l'attitude de M. Durkheim en face du problème des fins n'est pas caractérisée par une parfaite cohérence. Déterministe en théorie et par système, il est finaliste en pratique et par nécessité... Inventeur prétendu d'une théorie nouvelle, il échoue net à l'heure de la démonstration » (p. 303). Chez S. Thomas, au contraire, la sociologie se relie par une connexion intime à la morale : non content de poser les principes a priori de l'éthique, le Docteur a poursuivi dans tous les domaines (non pas sans doute *ex professo*, mais *en fait* et dans des occasions sans nombre) cet examen des conditions sociales, politiques, ethnographiques, etc. que les sociologues réclament à bon droit, mais dont ils ont la naïveté de se croire les inventeurs. Plus d'un philosophe moderne qui s'estime peut-être hardi et original se verra prévenu dès les temps du moyen-âge. A bon droit Mgr Deploige peut écrire : « Pour qui se donne de près le spectacle du désarroi des philosophes contemporains aux prises avec le problème des fins de l'action, la théorie thomiste présente plus qu'un intérêt archéologique. Elle est oubliée sans doute, ignorée assurément, méprisée peut-être de parti pris ; mais elle n'est pas dépassée. On n'a pas inventé mieux ; on n'a même rien découvert qui puisse la remplacer » (p. 310).

D. RAPHAEL PROOST

BEAUX ARTS

A. GASTOUÉ. *Traité d'harmonisation du chant grégorien sur un plan nouveau*. Lyon, Janin Frères, 1910. In-8, p. 128. Prix : 6 fr.

En lisant le titre du nouvel ouvrage de M. Gastoué, nous avons éprouvé un sentiment de vive sympathie. L'auteur, en effet, annonce un traité d'harmonisation selon un « plan nouveau », et la nouveauté, en art

comme en science, a le don d'exciter en nos esprits une curiosité passionnée. D'ailleurs, une lassitude générale, engendrée par la monotonie de l'accompagnement réputé traditionnel, se manifeste parmi les grégorianistes. On voudrait moins d'« harmonie » et plus de « musique ». L'introduction du présent livre indique que l'auteur est animé du désir bien sincère de répondre à cette attente. De fait, les premières pages sont excellentes : elles établissent, avec une simplicité qui ne cause aucun préjudice à la précision, le besoin qui poussa irrésistiblement les grégorianistes de l'âge d'or vers la réalisation de l'harmonie qui, quoi qu'on en dise, soutient l'édifice grégorien. A la suite de ces premiers initiateurs, M. Gastoué se propose « d'établir les parties accompagnatrices sur une basse solide, dont les mouvements marquent suffisamment les divisions de la mélodie (p. 6) ». Principe fécond, que nous félicitons l'auteur d'avoir si clairement posé.

Mais a-t-il réussi à l'appliquer jusqu'à sa pleine réalisation ? Nous regrettons de ne pouvoir l'affirmer. Autant la lecture de l'introduction avait conquis notre sympathie, autant celle-ci s'est atténuée, à mesure que nous avançons dans l'étude détaillée de l'ouvrage.

Voici la division du livre : I. Intervalles et Accords. — II. Étude de la modalité et du contrepoint. — III. Application pratique de l'harmonisation. Disons tout de suite que l'erreur dans laquelle il nous semble que M. Gastoué soit tombé consiste précisément à s'affranchir du principe que lui-même avait posé dès le début de son travail. Pour qu'on ne nous accuse pas de parti-pris, nous entrerons dans quelques détails.

Nous ne chercherons pas chicane au savant auteur sur les dénominations d'intervalles ou d'accords, sur la fonction de ces derniers, sur les notes de passages, broderies, appoggiatures, etc. Outre que, dans l'exposé de ces notions, il se trouve maint détail que la science moderne se croirait en droit de récuser ; outre qu'il y ait abus de « notes mélodiques », d'où l'on pourrait croire que la musique n'est pas autre chose, l'exposé manque d'un ordre méthodique, et l'enchaînement des idées n'est marqué d'aucune synthèse. En cela, loin d'être basé sur un plan nouveau, le travail de M. G. nous paraît plutôt pécher par défaut d'originalité. La théorie harmonique exposée dans l'ouvrage n'a aucune base, car elle fait abstraction de la tonalité. Il ne peut être question de tonalité grégorienne : on l'étudie dans la deuxième partie seulement ; pas davantage de la tonalité moderne : l'auteur s'en défend explicitement. Aussi, sommes-nous en présence d'une harmonie amorphe, aux successions plutôt maladroitement. Cela est d'autant plus regrettable, que les musicologues modernes se sont efforcés, avec succès, de remettre en honneur une harmonie, basée sur la fonction tonale des accords, seule raison musicale de toute théorie. M. Gevaert, dans son admirable traité, est éloquent sur ce point, quand il nous fait assister à l'évolution lente, graduelle, mais sûre et logique, de toute l'harmonie, depuis sa naissance jusqu'à nos jours. Il est regrettable que M. G. veuille s'en tenir à d'anciennes conceptions injustifiables.

Dans la deuxième partie, qui traite de la tonalité et du contrepoint, l'auteur n'a pas davantage réussi à nous convaincre. Certes, les notions sur la modalité ecclésiastique sont parfaitement justes ; mais les contre-

points établis d'après cette modalité même ont malheureusement deux défauts: ils ne donnent pas, avec toute la précision nécessaire, le sentiment musical de la modalité qu'ils exposent; ensuite, ce ne sont que des harmonisations sur formules grégoriennes, prises comme basses.

Or, ce que nous attendions de M. Gastoué, c'était, non des basses agrémentées d'un contrepoint quelconque, mais bien la « véritable création d'une basse grégorienne soutenant la mélodie ». Nous avons besoin de basses soulignant, accentuant le contour, la ligne grégorienne; pour nous résumer d'un mot, nous avons besoin d'une « harmonie grégorienne ». M. Gastoué est-il arrivé à nous la donner? Nous avons lieu d'en douter. Celui qui la créera sera un génie dans toute la force du terme.

Les meilleures pages (59 et suiv.), qui auraient dû former la base de tout le travail, sont celles où l'auteur parle des relations tonales. Il montre la nécessité d'étudier la ligne grégorienne dans sa marche, pour lui donner le vêtement harmonique qui lui convient.

La troisième partie contient des notions connues, encadrées de quelques remarques précieuses. Elle se termine par des exemples nombreux, extraits de diverses publications. Comment l'auteur ne s'est-il pas aperçu qu'il nous donnait comme modèles de « plan nouveau », des harmonisations de toute école, où fréquemment une très grande pauvreté polyphonique se cache sous le nom de contrepoint ou d'imitation? N'eût-il pas été plus utile de nous donner plus de musique et moins de contrepoints?

En somme, le principal défaut de l'ouvrage est de ne pas répondre à son titre. Malgré des détails précieux, des renseignements utiles, l'ensemble de l'œuvre ne nous satisfait pas. Avons-nous eu tort de le dire? Nous ne le pensons pas, parce que l'auteur se doit à lui-même, doit surtout à ses travaux antérieurs, de nous donner une œuvre meilleure.

D. E. VITRY

A. MICHEL. *Histoire de l'art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours*. Paris, Colin, 1908-1910. Gr. in-8. T. III, 2^e partie, 498 p., 291 grav., 7 pl. hors texte. — T. IV, 1^{ère} partie, 478 p., 342 grav., 6 pl. hors texte.

Voici les sixième et septième volumes du vaste ouvrage dont il a déjà été question ici. (Voir *Rev. Bénéd.*, XXVII (1910), p. 146-149 et p. 426-427) Le premier des deux contient d'abord une étude sur les *débuts de la Renaissance en Italie*, dont trois spécialistes se partagent la matière. M. Raymond traite l'architecture. Il met bien en relief les intéressantes figures des « Maîtres de la Renaissance » : Brunelleschi, Michelozzo et Alberti. Ce qui concerne la sculpture est exposé par A. Michel qui nous montre, dans une langue pittoresque, « par quels liens elle tient au passé et au milieu contemporain ». L'histoire des portes du baptistère de Florence et la carrière artistique de Donatello forment la matière principale de son chapitre. Enfin M. D. Pératé livre un aperçu charmant sur l'histoire de la peinture de l'époque en Italie, principalement en Toscane et en Ombrie. Avec un réel plaisir on s'attache aux belles et poétiques pages qu'il consacre « au plus grand et au plus charmant des peintres chrétiens » : le saint Angelicó, ainsi qu'à ses successeurs : Benozzo

Gozzoli : le grand imagier, l'honnête Ghirlandajo et Botticelli, le plus moderne de la glorieuse phalange.

L'art du quattrocento italien est populaire de nos jours ; — si ce n'étaient les exigences d'une *Histoire de d'Art*, il serait presque banal d'en parler. Le sujet traité au chapitre suivant est, au contraire, remarquable par son originalité. E. Bertaux le premier, nous y présente un tableau, déjà très complet, de la peinture et de la sculpture espagnoles aux XIV^e et XV^e s. Il s'arrête en particulier aux intéressantes influences de l'art franco-flamand dans la péninsule.

Suivent trois études consacrées aux arts mineurs. Si arbitraire que puisse être cette modeste dénomination, on est toujours heureux de voir envisager dans une histoire de l'art les objets qu'elle signale. Remarquons toutefois en passant, que la plupart des *grands* artistes de la Renaissance ont débuté par l'exercice d'un art « mineur ». G. Migeon nous mène dans les différents centres de production de céramique italienne en commençant par Faenza : son lieu d'origine probable. Nous remarquons les originaux décors d'animaux ou de feuillages inventés par les potiers primitifs, sommaires et naïfs, mais combien supérieurs aux prétentieuses copies de gravures. Après lui, O. Von Falke passe en revue les chefs-d'œuvre de l'orfèvrerie du XV^e s. dans les différents pays de l'Europe et fait constater « l'apparition de styles nationaux » en même temps que l'extension de l'orfèvrerie civile au détriment de l'orfèvrerie religieuse. D'une manière générale, un peu plus d'informations sur les procédés d'exécution ne serait pas de trop, à côté des renseignements historiques. L'ignorance de la technique est bien plus fatale au développement de l'art que celle des origines et des écoles. Un peu moins de styles et un peu plus de style ! Une dissertation sur les origines de l'art du médailleur — plus complète que les précédentes au point de vue technique — achève cette partie.

Le volume se termine par l'exposé de la dernière évolution de l'art byzantin : le complément d'une étude commencée brillamment déjà au Tome I par son auteur, G. Millet.

Comme on le voit, le sixième volume de l'histoire de l'art abonde en sujets variés, le 7^e — qui forme la première partie du Tome IV — est, au contraire, consacré uniquement au plein épanouissement de la Renaissance en Italie.

Nous y retrouvons M. Reymond qui poursuit l'histoire de l'architecture au XVI^e s. ; A. Michel, celle de la sculpture jusqu'à la mort de Michel-Ange et A. Peraté, celle de la peinture jusqu'à la deuxième moitié du XVI^e siècle.

L'apologie de la Renaissance, les débuts du style baroque, l'érection si mouvementée de l'œuvre d'architecture la plus prodigieuse qu'il y ait au monde : la basilique de S. Pierre ; les œuvres des della Robbia, de Michel-Ange, architecte, peintre, sculpteur, de Bramante, de Léonard de Vinci, de Pérugin, de Pinturicchio, de Raphaël, de Titien, pour ne citer que des plus grands ; des noms comme ceux de Jules II et de Léon X, évoquent par eux seuls assez de souvenirs pour laisser deviner tout ce qu'embrasse

ce volume en fait d'œuvres, de faits et de personnages illustres et le labeur qu'ont assu mé ceux qui en parlent avec tant d'art et de science.

Il faut avoir fait le pèlerinage aux villes d'art d'Italie pour éprouver réellement le charme qui se dégage de cette triple étude, entrevoir l'érudition qu'elle suppose, et goûter les charmantes gravures qui l'illustrent ; mais il faut aussi avoir lu ces pages burinées à larges traits avant de se mettre en route, si l'on veut apprendre à connaître sur place une des plus brillantes époques de l'histoire de l'art.

D. S. BRAUN

Les richesses d'art de la ville de Paris. Les édifices religieux.

A. BOINET, Moyen âge et Renaissance. 64 pl. h. texte. J. Bayet.

XVII^e, XVIII^e, XIX^e siècles, 64 pl. h. texte. Paris, Laurens, 1910.

Sous le titre : *Les richesses d'art de la ville de Paris* paraît en ce moment, sous la direction de M. Quentin-Bouchart, une série d'ouvrages, parmi lesquels figurent entre autres : la voie publique et son décor, les jardins et les squares, les mairies... etc. Deux volumes sont consacrés aux édifices religieux ; ce sont de fort intéressantes études dues à la plume de MM. A. Boinet et J. Bayet. Elles présentent un aperçu, par l'exemple, de toute l'évolution de l'architecture en France depuis le XI^e siècle jusqu'à nos jours.

M. A. Boinet s'occupe des édifices du moyen âge et de la Renaissance jusqu'à la fin du XVI^e siècle. Son ouvrage est un guide consciencieux qui mène le visiteur à travers une vingtaine d'églises et lui fait observer une foule de choses qui passent souvent inaperçues. Il contient une quantité de renseignements précieux tant au point de vue de l'architecture des édifices que des œuvres d'art qu'ils renferment et des événements qui s'y rattachent. Mais c'est un guide qui gagnera beaucoup à être lu sur place, car l'auteur ne quitte pas volontiers le terrain de la description pure et simple. Dans un livre intitulé : « les richesses d'art... » nous aimerions à trouver, à côté des notices historiques et descriptives, un peu plus de critique esthétique. — L'histoire de l'art est, comme on l'a dit, une fort belle *science*, mais ce n'est qu'une *science*, et nos jeunes générations auraient grand profit à ce qu'on leur remplisse un peu moins la cervelle de faits et de dates, et qu'on leur fasse davantage toucher du doigt ce qui est la raison de la beauté ou de la laideur d'une chose. Quant à nous, il nous semble regrettable de quitter un monument célèbre au point de vue de l'art sans avoir fait quelque profit pour le goût, sans avoir éprouvé quelque réelle émotion esthétique !

Dans un autre volume, M. J. Bayet reprend le sujet où l'a laissé l'auteur précédent. Suivant la même méthode, en trois parties successives, consacrées chacune à un siècle, il passe en revue les églises parisiennes des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles. Curieuse est l'histoire de l'architecture religieuse en France depuis la Renaissance, elle est bien l'expression de l'état d'âme du peuple, et en voici, en près de 80 exemples, un tableau des plus suggestifs pour l'historien d'art comme pour l'artiste. Le livre de M. Bayet est une mine de documents, et... de sujets à discussions. Nous ne voudrions pas les entamer ici, mais simplement faire remarquer que

M. Bayet n'aime pas beaucoup les « pastiches » gothiques et que, par contre, son admiration est sans réserves pour certaines façades en style baroque XVII^e siècle.

Le « pastiche » d'un style qui venait de se former à Rome serait-il à ses yeux moins excusable que celui des monuments nationaux, surtout quand la reprise du vieil art français, arrêté par la Renaissance, n'est qu'un moyen de transition nécessaire, pour se défaire de mauvaises habitudes et préparer un avenir sérieux ? — Quoi qu'il en soit, l'étude de M. Bayet est des plus instructives pour l'histoire de l'architecture religieuse dans les temps modernes : elle nous donne une idée juste du désarroi dans lequel les études archéologiques ont jeté les artistes.

De nombreuses et fines gravures illustrent le texte, et en rendent la lecture vraiment aisée et efficace.

D. S. BRAUN

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

L. FONCK, S. J. *Le Travail scientifique. École. — Pratique*. Adapté de l'allemand, par J. Bourg et A. Decisier. Paris, Beauchesne, 1911. In-16, VI-243 p. Prix : 2 fr. 50.

La *Rev. bén.* a déjà rendu compte de l'édition originale de cet ouvrage du P. Fonck (XXV, 1908, p. 266). On ne dira donc que peu de chose de la traduction ou plutôt de l'adaptation française. Celle-ci est généralement claire et les exemples bien choisis. La bibliographie française paraîtra maigre. Les traducteurs se plaignent, un peu plus que de raison peut-être, que la méthode scientifique ne possède guère, en France, de laboratoires comparables à ceux des autres pays. Espérons que leurs doléances seront entendues et que les érudits futurs pourront trouver plus facilement une initiative au travail minutieux et patient que requiert la critique moderne.

MAURICE PROU. *Manuel de paléographie latine et française*, 3^e édition, entièrement refondue, accompagnée d'un album de 24 planches. Paris, Picard, 1910.

Deutsche Schrifttafeln des IX bis XVI Jahrhunderts aus Handschriften der K. Hof und Staatsbibliothek in München, herausgegeben von Erich Petzet und Otto Glauning. 1 Abteilung, althochdeutsche Schriftdenkmäler des IX bis XI Jahrhunderts. München, Kuhn, 1910.

Le manuel de paléographie de M. Prou est devenu classique. Les deux premières éditions ont été accueillies avec éloges, la troisième leur est encore supérieure. Elle tient compte de tous les progrès réalisés au cours de ces dernières années. Les nombreuses notes en sont la preuve ; elles ont, de plus, l'avantage de fournir des renseignements à ceux qui voudraient se spécialiser. On remarquera particulièrement la richesse des références bibliographiques.

Le grand mérite de cet ouvrage, c'est l'exactitude et la précision. Pour en juger, qu'on parcoure les pages 90-94, où sont décrits les signes particuliers à l'écriture mérovingienne, les pages 178-179, qui indiquent les traits caractéristiques de la minuscule caroline, les pages 194-195, qui signalent les différences entre la minuscule du IX^e siècle et la minuscule du onzième. Les caractères distinctifs de la gothique (p. 218) et ceux de l'écriture du XIII^e siècle (p. 226) sont notés avec le même soin. Les variantes d'orthographe ne sont pas négligées (p. 223).

Mais, à ce propos, M. Prou n'aurait-il pu faire remarquer que, dans l'écriture wisigothique (p. 100) le *ð* remplace souvent le *v*, par exemple *vocabit* pour *vocavit*, d'autant plus que le passage de la *lex wisigothorum* reproduit en fac-similé commence par ces mots : Si ancilla vel *serbus* (pour *servus*)? Est-il rigoureusement exact que « dans les manuscrits wisigothiques, cette conjonction (*cum*) se présente à l'ordinaire sous la forme de *quum* (p. 102-103)? Les manuscrits de la Vulgate désignés sous le nom de Toletanus et de Complutensis semblent écrire indifféremment l'un et l'autre, de même qu'ils écrivent *loquutus* ou *locutus*. Mais ces quelques remarques ne touchent que des détails. Dans l'ensemble, cet ouvrage, tout à fait complet, est d'une exactitude et d'une clarté que l'on surpasserait difficilement.

Un manuel de paléographie serait presque inutile sans album, ce serait comme une géographie sans cartes. M. Prou en a publié un, contenant des fac-similés d'écritures de différentes époques. Le texte, en écriture ordinaire, se trouve dans le manuel, au lieu que, dans l'édition précédente, (1904) il se trouvait imprimé en regard des planches, cette disposition était peut-être plus commode.

En même temps que le manuel de M. Prou, paraissait à Munich, le 1^{er} volume d'un autre album de paléographie, publié par les soins de MM. Petzet et Glauning. Cet ouvrage paraît s'occuper plus spécialement des manuscrits de langue germanique et ne reproduit pas de spécimens antérieurs au IX^e siècle. Il comprendra en tout cinq volumes, dont le dernier sera précédé d'une introduction.

D. A. CLÉMENT

D^r CHR. HERM. VOSEN ET D^r FR. KAULEN. — *Ruimenta Linguae hebraicae, scholis publicis et domesticis disciplinae brevissime accommodata*. Nona editio quam recognovit et auxit Pr. Jac. Schumacher. Friburgi Brisgoviae, B. Herder, 1911. In-8, XI-171 p.

V. ZAPLETAL, O. P. *Grammatica linguae hebraicae, cum exercitiis et glossario, studiis academicis accommodata*. Editio altera, emendata. Paderborn, F. Schoeningh, 1910. In-8, x-142 p.

Les progrès réalisés depuis quelques années dans le domaine des études bibliques ont naturellement ranimé le zèle des catholiques pour l'étude de la langue sacrée. Bon nombre de nouvelles grammaires hébraïques ont été publiées, en diverses langues, au cours des dernières années, qui répondent parfaitement aux exigences de la science linguistique moderne. Les anciens manuels classiques eux-mêmes ont dû abandonner en partie les vieilles méthodes et tenir compte des travaux plus récents.

Parmi ces manuels se trouve la Grammaire du D^r Vosen, publiée en langue latine, pour la première fois, en 1860. Écrite dans un style obscur et trop concis, elle n'en devint pas moins le livre classique de la langue sainte parmi les catholiques, et, grâce aux amendements successifs du D^r Kaulen, atteignit sa huitième édition en 1899. La neuvième édition de ce livre utile vient de nous être donnée par le Prof. Schumacher, qui, tout en conservant à l'ouvrage sa physionomie première, a su pourtant le rajeunir et le mettre presque complètement à jour. Les excellents exercices gradués qui terminent la Grammaire, offrent à l'élève l'occasion de s'exercer utilement dans la pratique de la langue hébraïque et sont de nature à lui en faire acquérir, en peu de temps, une connaissance très solide.

La Grammaire du P. Zapletal, professeur à l'Université de Fribourg, est un ouvrage plus franchement moderne, qui se recommande principalement par sa clarté et sa valeur scientifique. Aussi le succès obtenu a-t-il obligé le R. P. à en

publier une 2^e édition. Laissant de côté les questions de détails fastidieuses et inutiles pour les commençants, l'auteur s'applique à faire ressortir avant tout les grands principes qui régissent la langue hébraïque. Il les expose avec brièveté, remettant au professeur le soin de développer ce qui pourrait paraître obscur ou incomplet, et donnant à l'élève la possibilité de retrouver et d'appliquer ces principes dans les nombreux textes qui suivent la grammaire. Dans cette 2^e édition, des exercices métriques ont été ajoutés, dans le but d'habituer dès le principe les jeunes étudiants à la critique textuelle de l'Ancien Testament. Ajoutons que l'exécution typographique ne laisse rien à désirer.

D. E. V.

Dr. S. LANDERSDORFER, O. S. B. *Eine Babylonische Quelle für das Buch Job? Eine Literar-Geschichtliche Studie. (Biblische Studien, XVI-2.)* Freiburg in B., Herder, 1911. In-8, XII-138 p. Prix : 4 M.

On sait que, de nos jours, des assyriologues ont beaucoup exagéré l'influence des Babyloniens et des Assyriens sur les idées religieuses et la littérature du peuple hébreu. Pour réduire cette influence à ses justes limites il ne suffit pas de faire des observations générales, il faut encore étudier en détail les données que les fouilles nous ont fournies. Depuis quelque temps nous connaissons le poème babylonien du juste souffrant, du pieux Šubši-mesri-Nergal, qui, après une vie très heureuse, tombe dans une grave maladie et dans la plus profonde misère ; réfléchissant sur ce changement il trouve que son malheur doit être la conséquence d'un péché ; le poème se termine par la « *restitutio in integrum* ». Ce poème traite, comme on le voit, la même question que le livre de Job, c'est-à-dire la question : d'où vient le mal ? ou plutôt : pourquoi l'homme juste doit-il souffrir en ce monde ? En outre, il y a des ressemblances de forme entre le poème babylonien et le livre didactique de l'Ancien Testament ; c'est pourquoi l'on a admis une dépendance littéraire sinon directe, du moins médiante de ce dernier à l'égard du premier. Le R. P. Landersdorfer, dont la compétence en matières assyriologiques est déjà bien connue, a eu l'heureuse idée d'aborder l'étude comparée des deux écrits. Il nous donne une transcription du texte original du poème, malheureusement très fragmentaire, — deux seulement des quatre tablettes étant à peu près complètes, — avec une traduction, et une analyse critique et exégétique. Dans le 2^e chapitre, il examine de près le caractère, la forme littéraire, le contenu, les vues religieuses du poème. Suit, dans le troisième chapitre, un aperçu rapide sur le livre de Job ; enfin dans le 4^e chapitre, l'auteur faisant la comparaison entre les deux œuvres poétiques, conclut, que le livre de Job, dans sa composition, ne dépend pas directement du poème babylonien et que même la dépendance indirecte est très improbable, sous réserve des données que fournirait la découverte du texte complet. La question de l'origine du mal a toujours tourmenté les esprits et la solution partielle que les souffrances sont la conséquence du péché, s'impose sans difficulté à tout homme raisonnable. Le point de vue, sous lequel le poète babylonien traite le problème est différent de celui du livre de Job, le milieu religieux n'est pas le même ; autre est aussi la forme littéraire : le poème babylonien étant un monologue, le livre de Job, au contraire, plutôt un dialogue ; les ressemblances ne portent que sur quelques phrases et images, qui sont communes à tous les peuples sémitiques. — L'étude fait honneur à l'auteur ; la discussion est très objective et pleine de mesure, les recherches bien conduites, la vaste « littérature » du sujet sagement utilisée ¹.

D. H. HÖPFL

1. Une remarque : On ne comprend pas, pourquoi le personnage principal du poème babylonien, qui généralement s'appelle Šubši-mesri-Nergal, reçoive plusieurs fois (p. xx, p. 106 et 107) le nom de Šubši-mesri-Bēl.

P. E. BAYER, O. F. M. *Das dritte Buch Esdras und sein Verhältniss zu den Büchern Esra-Nehemia.* (*Biblische Studien*, XVI-1.) Freiburg in B., Herder, 1911. In-8, XIII-161 p. Prix : 4 M. 40.

Le troisième livre d'Esdras, qui jouait un grand rôle dans l'ancienne littérature chrétienne, a de notre temps attiré de nouveau l'attention des savants ; on a émis différentes théories à propos de la valeur critique et historique de ce livre ; il ne manque pas d'auteurs, qui ont donné la préférence au livre apocryphe sur les livres canoniques Esra-Nehemia, en affirmant que ceux-ci ne sont que des abrégés faits vers la fin du premier siècle chrétien, alors que le livre considéré comme apocryphe représente l'œuvre originale du Chroniqueur. C'est pourquoi on saura gré au R. P. Bayer d'avoir soumis ce livre à un examen minutieux et patient pour rechercher la parenté qui existe entre les livres canoniques et l'ouvrage apocryphe. L'auteur, qui possède de belles connaissances philologiques, étudie successivement le rapport textuel entre ces écrits, le rapport du contenu (thème, chronologie, parties propres au 3^e livre d'Esdras), l'époque de composition, etc. Cet examen comparatif le porte à conclure, que le 4^e livre d'Esdras n'est pas la version grecque de l'œuvre originale du Chroniqueur, mais plutôt la version d'une histoire hébraïque-araméenne du temple, compilée vers l'époque des Maccabéens par un auteur, qui a fait ses emprunts aux livres canoniques d'Esra-Nehemia, Esther et Daniel. Cette version grecque, qui malgré de fautes notables, est assez bonne, a servi à Flavius Josèphe ; elle n'a aucune parenté avec le texte grec des livres canoniques Esra-Nehemia, dans lequel probablement il nous faut reconnaître la version faite par Théodotion. — L'ouvrage du P. Bayer contient une foule de renseignements intéressants ; mais il ne nous est pas possible d'entrer dans tous les détails qui nous révèlent la patience et l'esprit critique avec lesquels l'auteur a dirigé ses investigations laborieuses. Une des parties les plus intéressantes est la discussion sur la chronologie ; on sait que celle-ci présente de grandes difficultés dans les livres canoniques et de plus grandes encore dans l'ouvrage apocryphe. En somme, quoique quelques-uns des résultats du P. Bayer ne dépassent pas les limites de simples conjectures, son livre est d'une grande valeur et sera utile à l'exégète.

D. H. HÖPFL

KIRSCH, S. J. *Enchiridion fontium historiae ecclesiasticae antiquae.* Fribourg, Herder, 1910. In-8, XIX-636 p. Prix : 10 fr.

Tous les étudiants en théologie ont Denzinger entre les mains ; tous les étudiants en histoire ecclésiastique devront posséder le livre du P. Kirsch. Ce n'est pas que ces manuels, qui ont la prétention de remplacer toute une bibliothèque, la remplacent vraiment ; mais pour ceux qui n'ont pas beaucoup de temps ils sont précieux. Le professeur d'histoire ecclésiastique verra sa besogne facilitée ; au lieu de citer et de lire nombre de textes il pourra renvoyer au volume du P. K. ; de plus, les élèves pourront avoir sous les yeux un texte controversé ; des comparaisons pourront être faites entre différents textes. Remarquons que parfois on ne les trouve pas là où l'on serait en droit de les attendre ; par ex. le témoignage de Papias est cité avec les auteurs du IV^e s. (apud Eusebium). — Puisqu'on cite la « Regula monachalis » de S. Augustin on aurait pu citer aussi quelques extraits de la règle de S. Benoît par ex., ceux qui se rapportent à la pénitence (46. cf. P. L. 66. col. 696), ou à l'ordre des offices (8-18). Un manuel ne peut être complet ; nous n'insistons donc pas, et nous félicitons le P. K. de nous avoir donné cet utile instrument d'études.

D. B. DEFRENNE

- I. H. HEMMER. *Les Pères apostoliques* II. Clément de Rome, épître aux Corinthiens ; Homélie du II^e siècle. Paris, Picard, 1909. In-12, LXXIV-204 p. Prix : 3 fr.
- II. CH. MICHEL ET P. PEETERS, S. J. *Évangiles apocryphes* I. Paris, Picard, 1911. In-12, XL-255 p. Prix : 3 fr.
- III. T. GRAPIN. *Eusèbe, Histoire ecclésiastique* II livres V-VIII. Paris, Picard, 1911. In-12, 561 p. Prix : 5 fr.

I. M. Hemmer nous donne une bonne édition de la I^a Clementis et de la pseudo. II^a Clementis. La texte publié par Funck (*Patres apostolici*, Tubingen, 1901), a servi de base à la traduction française. Une savante introduction nous renseigne exactement sur l'état de la question ; objective et minutieuse, elle satisfera les plus exigeants. Après avoir fait connaissance autant que faire se peut avec l'auteur de l'épître, une analyse et un résumé nous donnent une idée nette de son contenu. Authenticité, date, occasion, but et caractère de la lettre sont successivement passés en revue ; puis sont exposés les points de doctrine qu'elle contient ; l'histoire du texte est également satisfaisante. La *secunda Clementis* est aussi analysée mais moins en détail.

II. Les apocryphes du nouveau testament ont eu une grande influence dès la fin de l'antiquité chrétienne et surtout au moyen âge. Sans eux, en particulier bien des problèmes d'épigraphie chrétienne resteraient insolubles. A notre époque des chercheurs en quête d'hypothèses nouvelles ont parfois utilisé les apocryphes pour expliquer les évangiles. Une bonne édition de ces productions de l'imagination chrétienne des premiers âges est donc la bienvenue. M. Michel, professeur à l'université de Liège, édite le Protévangile de Jacques, le Pseudo-Matthieu, et l'évangile de Thomas. Le P. Peeters y a ajouté comme complément naturel la traduction française de l'histoire de Joseph le charpentier d'après la rédaction copte et la rédaction arabe, qui sont placées en regard.

III. M. l'abbé Grapin a fait paraître la traduction des livres V-VIII de l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe. Comme l'introduction paraîtra seulement avec le troisième volume, il en sera alors rendu compte.

Disons d'une manière générale que cette collection publiée par MM. Hemmer et Lejay mérite la reconnaissance de tous ceux qui étudient les antiquités chrétiennes. Dans un format très portatif elle nous donne des éditions correctes et de bonnes traductions des principaux textes. Le service rendu ainsi aux travailleurs est très considérable.

D. B. D.

- H. VAN LAAK, S. J. *Harnack et le miracle*. Traduction de l'Italien par Ch. Senoutzen, S. J. Paris, Bloud, 1911. In-12, 125 p. Prix : 2 fr.

Dans cet opuscule, le P. Van Laak réfute une conclusion d'Harnack, tirée de la I^a Clementis : Clément Romain est précatholique, mais pas encore catholique ; et voici la raison : son concept du christianisme, révélé par son épître, est un mouvement moral basé sur le monothéisme et non pas un mouvement gnostique ou spéculativo-mystérieux, c'est-à-dire, s'appuyant sur le miracle.

Le R. P. commence par ôter toute valeur à l'argument *ex silentio* : Clément qui écrit aux Corinthiens pour rétablir l'ordre dans cette église, ne doit pas nécessairement parler de miracles. Mais pourtant, il en parle quoique avec brièveté. Le miracle a même une grande valeur pour lui, car c'est sur lui qu'il s'appuie pour démontrer l'authenticité du sacerdoce lévitique et du sacerdoce chrétien. La théorie d'Harnack prête donc le flanc à la critique par plus d'un côté, ses affirmations manquent de preuves, et Clément est catholique autant que Cyprien ou Irénée.

D. B. D.

DR. AUG. DIRKING. *S. Basilii Magni de divitiis et paupertate sententiae quam habebant rationem cum veterum philosophorum doctrina*. Münster i. W., Aschendorff, 1911. In-8, 75 p.

Ce travail savant et précis — présenté à l'Université de Münster *ad summos in philosophia honores rite consequendos* — se rattache à une enquête générale qu'on poursuit Outre-Rhin, depuis quelque temps, avec une extraordinaire activité. Il s'agit de déterminer, dans un développement littéraire donné, la part respective de ce qui est thème d'école, simple lieu commun, expression d'une pensée personnelle ; et plus particulièrement, quant à un auteur chrétien, moraliste ou prédicateur, de distinguer ce qu'il doit à l'Écriture, à la tradition ecclésiastique, à l'ambiance intellectuelle, ou enfin à son propre génie. On voit tout de suite la difficulté d'une analyse de cette sorte. Une critique aussi fine que prudente y est nécessaire, et au surplus, une vaste érudition. La dissertation de M. D. me paraît excellente sous tous ces rapports. Il étudie par le menu trois homélies de saint Basile sur la nature et l'usage des richesses, dans le but d'en reconnaître les sources profanes : 1. p. 8-31 : Homélie XXI [n. 1-9], *Quod rebus mundanis adhaerendum non sit* (P. L., XXXI, 539-557) ; 2. p. 31-55 : Hom. VII, *In divites* (ib., 277-304) ; 3. p. 55-68 : Hom. VI, *In Luc. XII, 18 et de avaritia* (ib., 261-277). Il note donc au passage les divers traits qui rappellent de près ou de loin dans ces compositions l'argumentation de Platon ou de Plutarque, des Cyniques ou des Stoïciens, des maîtres mêmes de saint Basile, Himérios et Libanios, au sujet des biens terrestres ; en même temps, tout autant pour diminuer les chances d'erreur et permettre un jugement nuancé que pour compléter le dossier, il cherche des points de comparaison chez les auteurs chrétiens, soit antérieurs comme Clément et Origène, soit contemporains comme les deux Grégoire. Le résultat de cette méthode est, en effet, un commentaire très dense et, il faut l'avouer, un peu fatigant, mais des conclusions des plus modérées. Après avoir fait tous les rapprochements qui convenaient, M. D. estime que l'originalité de saint Basile demeure intacte, si ses connaissances d'homme cultivé ont été mises en meilleur jour. Il ne croit pas pouvoir mieux résumer son examen que par ces mots de Fialon (*Étude littéraire et historique sur saint Basile*, 1869, p. 196) : « Basile était nourri des lettres grecques et se délassait dans leur commerce... Quand il parlait à son peuple, ces souvenirs profanes se pressaient dans son imagination à côté de ceux de la bible, ces pensées d'emprunt se mêlaient aux siennes, se fondaient avec elles et lui devenaient propres ». Nous serions reconnaissants à M. D. qu'il voulût bien maintenant étudier avec le même soin les écrits ascétiques de l'évêque de Césarée.

Il y a, p. 72 ss., un *index nominum et rerum* qui est un modèle. Mais je reprocherai à l'auteur d'avoir demandé ses références courantes tout au long de l'enquête, à l'édition de Paris 1839, dont les pages ne correspondent pas aux chiffres gras de Migne. P. 71 lire *sententias*, et pressaient (dans la citation de Fialon, comme ci-dessus).

D. A. WILMART

V. MIONI. *La Sacra liturgia. Sue origini, suo sviluppo, suo significato, suo stato attuale. Studio storico-critico*. Torino, Marietti, 1911. 2 vol. in-18, 431 et 423 p. Prix : 7 L. 50.

C'est un manuel de liturgie que M. Ugo Mioni, qui ne dit pas ses titres, offre au public, mais un manuel fort attrayant tant par l'ensemble des notions qu'il contient que par la clarté avec laquelle ces choses sont dites. Le but indiqué en tête de l'ouvrage est de donner aux fidèles la facilité de s'adapter aux enseignements si multiples que l'Église leur donne dans sa liturgie.

Trois grandes divisions ont servi à l'auteur pour grouper les données histo-

riques et pratiques qui aident à comprendre la liturgie catholique. Il s'occupe successivement des *lieux consacrés*, des *fonctions liturgiques* et de l'*année ecclésiastique*. Peut-être l'ordre général du livre eût-il gagné si l'on eût conservé comme titres principaux l'énoncé de ces trois parties, quitte à donner en sous-titres les questions qui s'y rapporteront.

L'auteur a préféré diviser son ouvrage en cinq parties : *Les lieux consacrés*, — *les accessoires liturgiques*, — *la Sainte Messe*, — *les Sacrements*, — *l'année ecclésiastique*.

Ainsi qu'il convenait, c'est la description et l'explication de la Messe qui constitue le centre de l'ouvrage et on voit très bien que tout le reste s'y rapporte.

Un bon index analytique termine le second volume. Il y a vraiment à encourager les travaux de ce genre, qui portent les signes d'une vraie renaissance du goût liturgique parmi les chrétiens.

D. J. P.

H. THURSTON, S. J. *The Coronation Ceremonial. Its true History and Meaning.* Second and revised edition. London, Catholic Truth Society, 1911. In-18, vi-131 p. Prix : 6 d.

A l'occasion du couronnement des souverains anglais la *Catholic Truth Society* a eu la bonne idée de réimprimer l'excellent *tract* du R. P. Thurston, où l'on trouve, avec le cérémonial complet de la fonction, un commentaire historique des plus intéressants. Le but de l'auteur est de montrer que l'*Ordo anglican* ne diffère pas essentiellement des formulaires anciens, ni, par conséquent, de celui qu'a conservé le Pontifical romain. Les diverses recensions qui se sont succédées jusqu'à la rédaction de l'*Ordo* actuel n'ont fait que reproduire, en l'augmentant, le rituel des VIII^e et IX^e siècles. C'est donc à la lumière des documents anciens qu'on doit expliquer le cérémonial anglican. A l'étude comparative des textes, on s'aperçoit aisément que les préoccupations confessionnelles ont été la cause des modifications apportées aux données traditionnelles. Tout autre en particulier était l'attitude de l'Eglise vis-à-vis du souverain qu'elle couronnait au nom de Dieu ; tout autre aussi la conception qu'elle se faisait de l'autorité du roi en matières ecclésiastiques : il n'était pas inopportun de le rappeler.

Mgr CESARE CARBONE. *L'inno del dolore mariano : Stabat Mater. Studi critico-dogmatico-letterari.* Roma, Pustet, 1911. In-8, xxiii-430 p. Prix : 4 fr. 50.

L'auteur se propose d'accroître de plus en plus dans les cœurs catholiques la dévotion aux douleurs de Marie. Il voudrait que le *Stabat* qui, au moyen âge, était aussi populaire que le sont aujourd'hui les Litanies de Lorette, fût plus souvent sur les lèvres des fidèles dans les besoins publics et privés... Mgr Carbone se défend modestement de vouloir faire une œuvre scientifique qui termine définitivement toute controverse ; il donne simplement ses impressions personnelles ; mais elles sont le fruit de patients travaux sur les sources.

L'ouvrage comprend deux livres. Le premier envisage les points de vue historiques et critiques. Après des considérations préliminaires sur la douleur chrétienne, la poésie sacrée chez les Latins, et la valeur artistique du *Stabat*, Mgr Carbone donne la liste des poésies en diverses langues, qui traitent des douleurs de Notre-Dame et qui pour le fond ou la forme ont de l'affinité avec le *Stabat*. Passant ensuite à l'auteur de cette prière, il se prononce nettement pour Jacopone de Todi, dont il esquisse la vie ; il prouve son sentiment par l'autorité des manuscrits et d'écrivains compétents, et par la comparaison du *Stabat* avec d'autres œuvres du Bienheureux. Quant à la variété des opinions contraires qui ont attribué notre chef-d'œuvre à S. Grégoire le Grand, à Innocent III, à S. Bernard, à S. Bonaventure, à Jean XXII et à Grégoire XI, elle s'explique facilement par la répugnance que l'on avait d'en être redevable à un religieux à

qui ses hardiesses de plume et de langue contre Boniface VIII avaient mérité la prison.

Le second livre est consacré au texte même du *Stabat*, ses différents manuscrits et sa structure métrique. Au point de vue du sens, l'auteur le divise en trois parties : douleurs de Marie ; désir d'y compatir (*Eia Mater*) ; — prière au Rédempteur et à sa Mère de nous sauver par leurs souffrances (*Flammis ne urar*). Prenant ensuite chaque partie l'une après l'autre, il montre la suite logique des idées, détache et prouve les vérités dogmatiques exprimées dans le texte et fait ressortir l'à-propos et la beauté littéraire de chaque expression.

Les titres les plus glorieux de Marie : Mère de Dieu, médiatrice, la divinité de son Fils ; l'universalité de la Rédemption, la légitimité du culte rendu aux Plaies et au Sang de Jésus ; le jugement dernier, le paradis, l'éternité de l'enfer et de son feu matériel, etc., sont établis, clairement, brièvement et avec la sûreté doctrinale qu'on doit attendre de l'auteur du « *De Modernistarum doctrinis* ». — On le voit, le livre de Mgr Carbone étudie le *Stabat* sous toutes ses faces. Les fidèles qui l'auraient lu feraient, en chantant l'hymne des douleurs de Marie, une prière intelligente, « *psallite sapienter* ». D. O. GRAUX.

CYRIL S. COBB. *The Rationale of Ceremonial*, 1540-1543, with Notes and Appendices. *Alcuin Club Collections*, t. XVIII, Londres, Longmans, 1910. In-4, LXXV-80 p. Prix : 10 Sh.

Le « Livre des Cérémonies en usage dans l'Église d'Angleterre » est un commentaire des rites de la messe et des sacrements. Il appartient par conséquent aux premiers temps de la Réforme, à l'époque où les influences de l'Allemagne luthérienne n'avaient pas encore entraîné l'Angleterre schismatique dans l'hérésie formelle. Déjà pourtant, parmi les théologiens et les évêques eux-mêmes, le parti des novateurs comptait des membres très actifs ; et, malgré les lois rigoureuses qui atteignaient les hérétiques, ceux en particulier dont les attaques avaient pour objet la Sainte Eucharistie, les plus avancés obtenaient du roi Henri VIII des modifications dans le rituel et le cérémonial qui déjà faisaient pressentir le protestantisme. Cependant la commission d'ecclésiastiques officiellement chargée de la correction des livres liturgiques, rédigea le *Rationale* ou *Livre des Cérémonies* conforme aux usages contemporains, mais trop fidèle aux traditions catholiques : ainsi du moins en jugea le trop fameux Cranmer, grâce à qui le *Rationale* n'a jamais eu les honneurs d'un document officiel. Il a pourtant été publié à titre privé. M. Cobb en donne une nouvelle édition d'après deux manuscrits dont l'un, le plus ancien, avait passé inaperçu. Une longue introduction, admirablement documentée, écrite du point de vue anglican cela va sans dire, fournit toutes les indications désirables sur les événements qui ont préparé cet écrit : c'est en raccourci l'histoire de la liturgie anglicane avant les réformes d'Édouard VI.

J. GUIRAUD. *Histoire partielle, histoire vraie*, t. I. *Des origines à Jeanne d'Arc*. Paris, Beauchesne, 1911. In-16, XXIII-416 p. Prix : 3 fr. 50.

Les éditions de ce livre qui se succèdent rapidement en attestent la valeur. L'éminent directeur de la *Revue des questions historiques* y démontre que la condamnation par les évêques français des Manuels d'histoire, imposés aux écoles par l'État, est parfaitement fondée, même en se bornant au seul point de vue scientifique. Ignorance, omissions, prétentions, mensonges, mauvaise foi, voilà le bilan de ces manuels. Le réquisitoire de M. G. est absolument écrasant, le verdict est définitif et l'on s'étonne que des pères de famille conscients permettent à leurs enfants de se farcir l'esprit de telles inexactitudes. A se les

assimiler, l'esprit des jeunes générations risque d'être irrémédiablement faussé, et, même en faisant abstraction des dommages irréparables qui seront causés aux consciences, de longues et pénibles études seront nécessaires aux historiens futurs ainsi déformés, pour redresser sur une foule de points les idées reçues. Il faut donc louer sans réserve cette œuvre d'assainissement intellectuel entreprise par M. Guiraud. Souhaitons qu'après avoir achevé la présente tâche il écrive avec sa haute compétence, un manuel réunissant ces qualités si rares dans une synthèse : vérité, justesse d'appréciation, objectivité historique, clarté d'exposition.

Quelques erreurs de détails se sont malheureusement glissées dans ce beau livre. Outre de nombreuses erreurs typographiques, qu'il soit permis de relever les quelques points suivants : p. 99 note : Hérode n'était pas de la dynastie asmonéenne, il en détrôna le dernier représentant ; p. 334, Éracle fut évêque de Liège, non de Trèves et de même Notger ; p. 337, ce fut Lanfranc, non Anselme qui professa à Avranches ; celui-ci fit un séjour dans cette ville, peut-être y fut-il élève, mais il n'y professa pas, car il fut ensuite élève à l'école du Bec dont il devait devenir une des gloires ; p. 340, Grégoire VII ne fut pas élève de l'école de Cluny, il n'était probablement pas clunisien ; p. 343, S. Marcel, abbé de Cluny, n'existe pas, c'est S. Mayeul qu'il faut lire ; p. 361, l'exemple de Jeanne d'Arc fille du peuple sachant lire et écrire n'est pas heureux. Elle ne savait pas écrire, dit Petit de Julleville (*Jeanne d'Arc*, p. 35, note 1). Si nous possédons sa signature, il semble bien que sa main fût conduite ou encore qu'elle apprit à écrire en prison.

Ces quelques détails, très secondaires, n'enlèvent rien à l'exactitude générale de l'ouvrage. Faisons des vœux pour que la seconde partie ne se fasse pas attendre.

D. B. DEFRENNE

RIGUET, *Saint Patrice* (389-461). Collection « Les Saints », Paris, Gabalda, 1911. In-16, VII-203 p. Prix : 2 fr.

Depuis Montalembert un seul auteur français s'était occupé de S. Patrice, apôtre de l'Irlande, B. Robert, dans une thèse intitulée : *Étude critique sur la vie et l'œuvre de Saint Patrick* (Paris, 1883). L'ouvrage que vient de nous donner M. l'abbé Riguet est la première vie proprement dite de ce saint qui ait été publiée dans notre langue. Outre les sources (écrits de Patrice et notes biographiques rédigées par Tirechan et Muirchu), l'auteur a pris connaissance des principaux travaux modernes touchant à son sujet, et, à l'aide de ces matériaux, il a réussi, — ce qui n'était pas facile, — à fixer les grandes lignes de la carrière de l'apôtre et à rendre compte d'une façon, en général exacte, semble-t-il, de son rôle et de son influence. Je n'ai relevé que quelques défauts de détail. L'antériorité par rapport à Patrice des saints dont il est parlé à la page 29 est fort douteuse. Le chapitre V aurait gagné à être condensé. Quelques noms d'auteurs sont estropiés : il fallait écrire Reeves (p. 7), Stubbs (p. 182), Loofs (p. 190), Whitley Stokes (p. 38). La publication de ce dernier *The Tripartite Life of Saint Patrick with other Documents* (London, 1887), qui eût rendu de grands services à M. Riguet, ne fait pas partie de la série de « Roll » (p. 186) ; elle appartient à la collection du « Master of the Rolls », autrement dit à la collection des *Rerum Britannicarum mediæ ævi scriptores*.

D. L. G.

A. REGNIER. *S. Léon le Grand*. Collection « Les Saints ». Paris, Gabalda, 1910. In-18, 211 p., 2 fr.

Saint Léon est un des plus grands papes qui aient occupé le Siège de saint Pierre. Son pontificat occupe plus de vingt années du milieu du V^e siècle. C'est l'époque aussi de l'effervescence de l'erreur monophysite. A ce double fléau de la barbarie et de l'hérésie, saint Léon s'oppose avec toute la majesté du représen-

tant de la plus haute autorité qui soit sur la terre, avec la douceur, mais aussi avec l'assurance indéfectible du lieutenant du Christ et du successeur de Pierre, gardien infailible de la doctrine. Attila recule devant lui, Genséric à sa prière épargne à Rome tout au moins le meurtre et l'incendie, l'erreur monophysite est solennellement condamnée.

L'auteur nous montre S. Léon, présent en quelque sorte en tous lieux par son activité pontificale, maintenant la discipline, réprimant les troubles, étouffant l'hérésie, sauvegardant l'unité de l'Église et retardant la dissolution du monde romain. Nous aurions aimé à voir la physionomie du grand pape mise plus particulièrement en évidence dans quelques chapitres spéciaux ; et, à l'occasion de sa prédication, il eût été bon de citer ses beaux sermons prononcés au retour de la fête des SS. Pierre et Paul, ou au jour anniversaire de son *natale* épiscopal : là plus que partout ailleurs éclate la splendeur de son éloquence et se trahit son attachante personnalité.

D. E. A.

D^r A. M. KOENIGER, *Drei « elende » Heilige. Eine Kritische Studie (Veröffentlichungen aus dem kirchenhist. Seminar München, III. Reihe N. 2).* München, E. Stahl, 1911. In-8, 40 p. Prix : o. M. 90.

Sous ce titre énigmatique, dont le sens véritable échappera sans doute à plus d'un allemand, se cache une bonne leçon de prudence à l'adresse d'un philologue de Munich qu'il est superflu de nommer. La discussion porte sur trois saints assez obscurs dont le culte n'est guère connu en dehors du petit village d'Etting près d'Ingolstadt, les saints Archus, Herenneus et Guardanus. Une pierre funéraire exhumée en cet endroit en 1627 révéla la sépulture d'un certain « Herennius secundus », qui semble avoir été soldat romain. L'inscription présentait d'autres caractères isolés ne se prêtant à aucune explication satisfaisante. Un savant de Munich a cru y reconnaître les noms de deux des saints d'Etting, et a bâti sur ces données tout un roman tendant à expliquer l'origine de leur culte. L'imagination du peuple y aurait joué le plus grand rôle, leurs noms en particulier n'auraient d'autre attestation que la pierre tombale du soldat romain ! La découverte de cette pierre date de 1627 ; le malheur veut qu'un document de 1584 mentionne déjà les trois noms ; inutile de dire que le savant professeur avait négligé cette pièce. M. Koeniger établit clairement que l'inscription n'a jamais rien eu de commun avec le culte des trois Saints « voyageurs », car c'est là sans doute le sens du terme sous lequel on les désigne. C'étaient vraisemblablement des moines irlandais ou *Scotti*, appartenant à quelque monastère des environs, à qui leur vie sainte et peut-être leurs miracles méritèrent les honneurs du culte public.

D. PRÜMMER, O. P. *Fontes Vitae S. Thomae Aquinatis. Fasc. I. Vita S. Thomae, auctore Petro Calo.* Toulouse, Privat, 1911. In-8, 55 p.

Nous n'avons pas de « vie » de S. Thomas écrite au point de vue critique. Le R. P. Pr. s'emploie à combler cette lacune. Persuadé que la publication des sources en est la prologue obligé, il commence par la *Vita S. Thomae* tirée du « *Legendarium sanctorum* » de Pierre Calo. Cet ouvrage raconte la vie « non tam eorum (sanctorum) qui sunt in Ecclesia celebres sed etiam eorum quorum vix regulariter notitia habetur ». Parmi ces derniers se trouve S. Thomas qui n'était pas encore canonisé à cette époque. P. Calo a écrit cette vie entre 1318 et 1323 date de la canonisation du saint docteur. Le texte publié est tiré du codex IX 15. 20. de la bibliothèque de S. Marc à Venise avec les variantes du codex Vatican (Vat. Barber. lat. 713) ; tous deux du XIV^e siècle, mais indépendants l'un de l'autre. D'autres sources de la vie du docteur angélique seront publiées sous peu, et bientôt, espérons-le, le P. Pr. nous donnera une bonne biographie de S. Thomas.

D. B. DEFRENNE

D. PL. DE MEESTER. *Le collège pontifical grec de Rome*. Rome, Collège grec, 1910. In-8, 70 p.

Cette petite brochure sera une révélation pour beaucoup de personnes. Elle retrace, en traits rapides, la vie plusieurs fois séculaire d'une institution destinée à favoriser le retour des églises orientales à l'unité romaine. Dès longtemps, les Souverains Pontifes ont reconnu la grande importance d'établissements de ce genre pour ramener les orientaux schismatiques. Et, de fait, en lisant les quelques pages de D. de Meester, on a sous les yeux toute une série d'efforts et même de résultats généralement ignorés, en vue d'un rapprochement qui jusqu'ici, hélas, ne s'est pas réalisé, mais dont les ouvriers continuent l'œuvre sans se lasser. En tout cas, l'influence du collège grec sur la théologie orientale fut des plus importantes ; il suffit pour le prouver de nommer Pierre Arcadius et Léon Allatius. Contrairement à l'opinion reçue, D. de M. démontre que le schisme ne fut dès l'abord ni aussi complet ni aussi général que les manuels nous le disent. En bien des endroits, longtemps après la rupture causée par Marc d'Éphèse, des Grecs ont eu des relations avec Rome. D'autres, à certains moments, revinrent à l'unité tels ces moines de l'Athos auxquels Paul V envoya des témoignages de sa bienveillance. Ces quelques pages très fouillées, nous font souhaiter que D. de M., dont il est inutile de rappeler les études, en partie publiées ici même sur la théologie et la liturgie orientales, nous donne une histoire définitive du collège grec.

R. P. Raphaël Van WAELFELGHEM. *Le Catalogue des abbés du Parc*. (Extr. des *Analectes de l'ordre de Prémontré*). Louvain, Smeesters, 1911. Gr. 8, 27 p.

L'érudit et zélé archiviste du Parc vient de dresser une série chronologique des abbés de son monastère. Elle est établie d'après de nombreux documents originaux et laisse peu à désirer. Il y a évidemment quelques lacunes à combler, mais j'avoue, pour ma part, qu'après un contrôle minutieux, j'ai constaté que l'auteur avait épuisé son sujet. Je n'ajouterai que quelques notes : un abbé du Parc, sans doute Sébastien, figure en 1194 (*Cartulaire du Mellemont*, Tit. III, f. 53^v) ; ce Sébastien figure aussi comme *quondam abbas* dans le Nécrologe de Grand-Bigard au 8 id. mart. Guillaume de Herent figure le 1^{er} avril 1316 (Gilliots, *École boguerde*, I, 33). A la mort de Nicolas Boseret, la communauté élit Henri de Wespelaer, curé de Rhode sous Cortryk, lequel fut confirmé par l'évêque Engelbert et béni par l'évêque Thierry de Joppe, mais le pape nomma, le 6 mai 1363, Étienne, abbé de St-Marien d'Auxerre (Archiv. Vatic., *Reg. Avin.* 155, f. 52^v). Le 22 avril précédent, Henri de Wespelaer, qui avait déjà désigné pour son successeur à Rhode, fr. Jean d'Oppendorf, entendait que le pape avait pourvu un autre de l'abbaye du Parc, sollicita et obtint l'autorisation de reprendre possession de sa cure (*Reg. Suppl.* 36, f. 179^v ; *Reg. Avin.*, 155, f. 558). Lorsque Étienne fut nommé à Prémontré, Henri de Wespelaer fut confirmé par le pape le 15 novembre 1368 (*Reg. Avin.*, 169, f. 139^v-140) et autorisé le 20 décembre suivant à nommer un chanoine du Parc à Rhode (*ib.*, 170, f. 209).

D. U. BERLIÈRE

P. PAUL DUBUCHY, S. J. *Un apôtre du pays wallon au temps de la Réforme*. Le P. Bernard Olivier, S. J. 1523-1556. Antoing, Guilmain, 1911. In-8, 190 p. Prix : 2 fr.

Bernard Olivier, né à Antoing en 1523, entré dans la Compagnie de Jésus en 1549, décédé le 22 août 1556, est une des figures les plus curieuses de cette première génération des disciples formés par S. Ignace, hommes d'un talent vraiment merveilleux, entreprenants, apostoliques, solidement formés à la vie religieuse. Après avoir rempli diverses charges en Italie, Bernard Olivier rentre en 1554 au pays natal et évangélise avec succès le Tournaisis et la Flandre

française. Le protestantisme envahit nos contrées ; Bernard Olivier le combat de toutes ses forces. C'est l'heure où la Compagnie prend pied dans notre pays. La vie de B. Olivier est donc intéressante à plus d'un point de vue ; elle touche aux origines de la Compagnie de Jésus, à son établissement en Belgique, à l'infiltration du protestantisme dans nos contrées. Elle permet de se faire une idée de l'état religieux des diocèses de Cambrai et de Tournai au milieu du XVI^e siècle et du genre de ministère exercé par le vaillant missionnaire jésuite. On notera au chapitre VIII l'exposé des relations des premiers Jésuites belges avec Louis de Blois, abbé de Liessies.

D. U. B.

P. A. SERVAIS. *Histoire de Dorinne*. Namur, A. Godenne, 1911. In-8, 327 p.

M. le curé de Dorinne a écrit, sur l'histoire de son village et de sa paroisse un ouvrage qui se distingue par l'étendue des recherches, la bonne disposition des matières et l'esprit judicieux avec lequel l'auteur a su utiliser les nombreux matériaux glanés de toutes parts. « Le territoire actuel de Dorinne résulte de la réunion en 1821 de deux sextions jadis ressortissant à deux juridictions indépendantes l'une de l'autre : le comté de Namur et la Principauté de Liège, ... la section namuroise faisait partie de la communauté de Spontin. M. Servais traite d'abord du Pays du Roi, de le seigneurie, de la communauté et de la paroisse, puis du Pays de Liège en observant le même ordre. Ces recherches sont précieuses pour l'histoire des familles qui ont occupé les seigneuries. L'auteur a eu soin de grouper sur les différentes censes ou fermes tous les renseignements recueillis sur ces centres de vie agricole. Aucun détail, si mince fût-il, n'a été négligé pour donner une idée exacte de la vie civile, religieuse et sociale des temps passés. Une table alphabétique des matières termine le volume.

D. U. B.

PRINCE EMMANUEL DE BROGLIE. *La Vénérable Louise de Murillac, Mademoiselle Le Gras* (1591-1660), Collection « Les Saints ». Paris, Lecoffre, J. Gabalda et C^{ie}, 1911. In-16, 218 p. Prix : 2 fr.

M. le prince Emmanuel de Broglie, après avoir écrit dans la même Collection la Vie de S. Vincent de Paul, avec un charme tel, disons-le en passant, que l'ouvrage est parvenu rapidement à sa dixième édition, était tout naturellement désigné pour donner la Vie de sa célèbre coopératrice, Mademoiselle Le Gras. Ce n'était point chose aisée de raconter cette vie où ne se rencontre aucun fait en apparence éclatant, rien de ce qui brille et force les regards ; où tout est modeste, ordinaire même à première vue, non seulement quant aux œuvres, mais aussi quant à la personne, laquelle se cachait toujours et craignait par dessus tout d'attirer l'attention. Mais l'auteur a su donner un vif intérêt à son récit en mettant en relief, dans le langage simple qui convenait et avec un grand esprit de foi, l'action cachée de la Providence, et dans la formation de cette âme d'élite, et dans l'éclosion de cette admirable Société des Filles de la Charité dont elle devait être la mère. Il nous montre comment s'accomplissent les œuvres que Dieu a décrétées, comment se forment les instruments dont il se sert, et l'étendue du bien que, sans bruit, sans fracas, peuvent réaliser ici-bas ceux qui se donnent constamment et tout entiers à l'accomplissement de cette volonté divine. D'heureux emprunts aux écrits de la Vénérable et à ceux de son saint et illustre Directeur ajoutent à l'intérêt du récit, qui puise un attrait de plus dans la prochaine béatification de la Vénérable. Le livre se clôt par un coup d'œil jeté sur le magnifique épanouissement de l'œuvre fondée par Mademoiselle Le Gras.

J. GAGNET, P. S. S. *Bossuet évêque de Meaux. — Entrée dans sa ville épiscopale et débuts de son ministère pastoral : 1682-86.* Paris, Beauchesne, 1910. In-8, 77 p.

« En quatre ans (1682-86) Bossuet avait parcouru tout le cycle des devoirs épiscopaux et quand on y réfléchit, on ne peut qu'admirer la belle ordonnance qu'il sut y mettre, les efforts généreux qu'il y consacra et qui le rangent parmi les évêques les plus pieux et les plus zélés des temps modernes. » Cette phrase, empruntée à la dernière page de la brochure, la résume bien. S'inspirant des meilleures sources, M. Gagnet nous fait assister presque jour par jour à la vie de Bossuet, depuis sa prise de possession du siège de Meaux, jusqu'au synode de 1686. L'évêque parcourt assidûment son diocèse, fait donner des missions dans lesquelles il assume la part principale du travail, enseigne lui-même le catéchisme ; il tient régulièrement son synode, où il est le premier à s'accuser de ses fautes, ne s'absente guère de son diocèse que pour prononcer trois oraisons funèbres, s'occupe avec un égal dévouement de tous ses diocésains : prêtres, religieuses, fidèles, enfants, pauvres, hérétiques : « il se montre vraiment grand évêque, c'est-à-dire le surveillant actif et inlassable de son troupeau. » — Une remarque : « Bossuet, si chatouilleux sur la question de doctrine, ne pouvait supporter qu'on censurât celle de France (à Rome), p. 47. — Dans l'espèce, c'était de la susceptibilité mal placée, puisqu'il s'agissait d'une erreur, le gallicanisme.

D. O. G.

HENRY SOUTY. *Un « Bossuétiste » manceau : Charles Riobé*, Préface de Mgr Delmont. Paris, Champion, 1910. Gr. in-8, 79 p.

« En bouquinant dans un magasin de vieux livres, nous avons découvert la conférence qui forme le second chapitre de la présente brochure et qui en est l'occasion » (p. 12). Le premier traite des récents travaux sur Bossuet et apprécie la conférence. L'auteur, Ch. Riobé (sa notice au 3^e chap.), procureur de la République à la Flèche, se retira au Mans en 1858. Il employa les dix années qu'il devait vivre encore à la composition d'études (liste p. 41) littéraires, philosophiques, critiques, on pourrait dire aussi théologiques, car, au jugement de son condisciple et ami Dom Guéranger, « il était né théologien ». Bossuet surtout l'attirait. La conférence que reproduit M. Souty traite des *Élévations sur les Mystères* « dans lesquelles, dit Mgr Delmont, M. Riobé a eu l'honneur de découvrir le plus beau des ouvrages de M. de Meaux ». M. Riobé cherche Bossuet dans la vie intime de son âme : « il est un ouvrage où il se livre ainsi : œuvre de sa pensée, mais plus encore de son cœur, où la religion n'est plus l'objet d'une argumentation serrée, mais d'élévations de l'esprit et d'épanchements, d'une intarissable (?) sensibilité. Les *Élévations* sont une œuvre à part : s'adressant à la fois à l'intelligence, à l'imagination et au cœur, ce livre réunit à peu près tous les genres de beauté que l'on trouve dans les divers ouvrages de l'Évêque de Meaux et il peut être placé à leur tête. »

D. O. G.

PIERRE BLIARD. *Jureurs et Insermentés (1790-1794), d'après les dossiers du tribunal révolutionnaire.* Paris, Paul-Emile. In-8, 426 pages. Prix : 5 fr.

M. Bliard a étudié scrupuleusement 483 dossiers conservés aux Archives nationales. Ces documents ont trait à des ecclésiastiques arrachés aux tribunaux locaux pour être envoyés à Fouquier-Tinville, accusateur public au tribunal révolutionnaire.

Nous y trouvons 319 prêtres assermentés et 100 insermentés. Deux cents d'entre eux montèrent sur l'échafaud. Car le serment ne sauva pas ceux qui s'étaient fiés aux ennemis de Dieu et de l'Église. La leçon n'a rien perdu de son actualité !

Des femmes, des enfants, des nobles, des roturiers, des soldats furent aussi

soumis à de nouveaux juges : 4000 inculpés comparurent devant le tribunal criminel extraordinaire de Paris, entre le 17 août 1792 et le 30 mai 1795.

Comment jugeait-on tant de prétendus coupables ?

Dans les quatre mois de germinal, floral, prairial et messidor, en 85 séances, 1678 accusés furent condamnés. Fouquier-Tinville fut censé parcourir ces 1678 dossiers, dont quelques-uns de 24, 34 et 36 pages. Il prétendit même les résumer dans ses rapports. Mais il ne recula pas devant les plus extraordinaires contradictions ou fautes. On trouve des noms de victimes inscrits postérieurement à la rédaction de l'acte, d'une autre main que le corps de l'accusation, ou autres énormités semblables dans cent dossiers divers. C'est qu'il fallait à ce monstre 200 à 250 victimes par semaine.

Au bout de quelques minutes, les jurés avaient répondu, et les juges fait l'application de la loi. La sentence était sans délai communiquée aux inculpés, qui ne rentraient en prison que pour subir l'opération de la dernière toilette avant de monter à l'échafaud.

M. Bliard termine son consciencieux travail par deux appendices sur chacun des ecclésiastiques, dont il a mis en œuvre les dossiers.

D. Ch. DEHARVENG.

V. BUCAILLE. *Quelques années de la Jeunesse de Montalembert*, avec Lettre-préface de M. Thureau-Dangin. Paris, Gabalda, 1911. In-12, IV-122 p. Prix : 1 fr. 50, franco.

Dans ce petit livre où abondent les citations inédites, l'auteur s'est évertué à étudier la première formation du grand orateur catholique. Suivant l'expression de M. Thureau-Dangin, il a suivi avec une émotion admirative, avec un frémissement d'enthousiasme, l'éclosion et le développement des nobles aspirations, des résolutions vaillantes de Charles de Montalembert. Par ces chaleureuses pages, il nous fait partager toute son admiration pour le grand champion de Dieu et de la liberté, auquel s'intéressent toujours tant de catholiques d'aujourd'hui.

Ce livre doit être lu par tous ceux qui veulent pénétrer dans la vie intime de Montalembert, par tous ceux qui veulent assister à l'éveil d'une âme ardente et généreuse.

E. DE MOREAU, S. J., *Adolphe Dechamps* (1807-1875). Préface de M. Woeste, ministre d'Etat. Bruxelles, Dewit, 1911. In-8, 550 p.

Sauf quelques rares ouvrages, jusqu'en ces derniers temps on était demeuré vraiment pauvre en fait d'histoire belge contemporaine. Le livre du P. de Moreau sera dans ce domaine un apport très appréciable et prendra place à côté de « Jules Malou », du baron de Trannoy et de « Frère-Orban », de Paul Hymans. C'est en effet toute notre histoire nationale qui défile dans cet ouvrage depuis 1835, époque où Adolphe Dechamps aborde la vie publique, jusqu'en 1875, date de sa mort. Et non purement notre vie politique et nationale, mais en relation aussi avec les pays voisins. Et c'est en somme ce qui ajoute un intérêt de plus à la physionomie de notre ancien ministre d'état, c'est un homme qui « rayonne » à l'extérieur, dont les conseils ne sont pas perdus pour les cours, et en relations amicales avec Montalembert, Augustin Cochin, Falloux, Gratry... etc... D'ailleurs l'auteur prend grand soin de ne pas donner à la figure de Dechamps, ce renforcement si peu conforme à la vérité, qui vient de ce qu'on suit pas à pas celui dont on retrace l'existence. Non, c'est bien dans le cadre des événements que le P. de Moreau replace Adolphe Dechamps, de sorte qu'il paraît y agir et se mouvoir tout naturellement au milieu d'eux. De là aussi la nécessité parfois de condenser les événements, de synthétiser certaines questions pour former un tout, que le lecteur puisse embrasser sans trop de peine.

Forcément l'auteur s'est vu entraîné à toucher à de certaines questions assez techniques : politiques, économiques, militaires, financières, mais on peut le dire qu'il le fait en un style si animé, si sobre à la fois qu'on l'y suit sans aucun ennui. Du reste, pour éviter les longueurs, et faire mieux saisir d'un coup d'œil l'action de Dechamps dans certains domaines, le P. de Moreau a rejeté dans des chapitres spéciaux ce qui regarde son initiative sociale, ses relations politiques avec l'étranger, ses rapports d'amitié avec quelques grands hommes de son temps. De là naît une grande clarté, une parfaite netteté. Les derniers livres sont d'un tout particulier intérêt, car il y s'agit de ces grandes questions qui, vers le milieu du dernier siècle, mirent en émoi tout l'Occident, et la physiognomie de « tout l'homme » y acquiert ce relief définitif, auquel les nécessités de mettre en vedette l'homme politique, avaient fait sacrifier.

D. H. M.

THÉOD. GRANDERATH, S. J. *Histoire du Concile du Vatican*, t. II, 1^{re} et 2^{me} partie. Traduction française par des religieux S. J. Bruxelles, Dewit, 1909 et 1911. 2 vol. in-8, 476 et 445 p. Prix : 8 fr. le vol.

La *R. bén.* a analysé, lors de son apparition, l'ouvrage du P. Granderath : *Geschichte des Vatikanischen Konzils* (voir *R. bén.*, 1905, pp. 127-129 et 1908 pp. 265-66) ; elle a de même annoncé le premier volume de la traduction française (*R. bén.*, 1908, p. 266). Il n'est donc pas nécessaire de parler beaucoup du fond. Répétons seulement qu'un ouvrage de ce genre, qui relate l'histoire d'une des grandes assises de la chrétienté, a un très grand intérêt par lui-même. L'on peut ajouter que le concile du Vatican a passionné l'opinion européenne tant catholique qu'hostile à l'Église : son importance et ses conséquences, politiques et religieuses, ont été considérables. L'ouvrage du P. Granderath, qui est, jusqu'ici, le seul ouvrage complet sur le concile, méritait donc les honneurs d'une traduction. Le tome II, dont les deux présents volumes sont la traduction, fait passer sous nos yeux les événements conciliaires depuis l'ouverture jusqu'après le vote de la constitution *De fide catholica* ; la relation de l'agitation extra-conciliaire sert de préface aux débats concernant l'infaillibilité, matière du tome troisième.

La traduction semble généralement claire ; ça et là, pourtant, quelques phrases trop lourdes et quelques mots traduits d'une manière inattendue¹. La difficulté de rendre en français certaines phrases allemandes, est réelle : une adaptation n'eût-elle pas mieux valu dans certains cas ? Le style y aurait gagné en élégance et en vivacité. Les traducteurs ont corrigé quelques affirmations controuvées, surtout à propos des relations de la France avec le Vatican au sujet du Concile, (t. II, 2, p. 368-393 passim, surtout en note) ; ils ont principalement utilisé à cet effet l'ouvrage d'Em. Olivier, *L'Empire libéral*.

Nous félicitons les traducteurs de leur travail méritoire ; souhaitons qu'ils le mènent rapidement à bonne fin.

D. B. DEFRENNE

Saint-Sulpice pendant la guerre et la Commune. Paris, Beauchesne, 1909. In-8, xvi-678 p.

Par Saint-Sulpice il faut entendre principalement les directeurs, les anciens élèves et les élèves des séminaires de philosophie et de théologie de Paris, mais il est aussi question dans le livre des séminaires de province.

Ce récit, publié d'abord dans le bulletin trimestriel des anciens élèves de Saint-Sulpice, paraît aujourd'hui en volume, après avoir été sérieusement corrigé et

1. Ainsi t. II, 2, p. 346 : *nicht gekannte Professor* devient : professeur méconnu. Il y a aussi des variantes désagréables. Mgr Gastaldi est tantôt évêque de Saluces, tantôt de Saluzzo.

complété. L'auteur a eu recours à des sources d'informations sûres, variées et en partie inédites : ce sont, outre les ouvrages sur la guerre et la Commune, les archives du séminaire, de l'archevêché, de diverses communautés religieuses, d'importants mémoires écrits par des confrères, des notes curieuses prises au jour le jour, parfois en prison. D'où il résulte que ce livre est pour tout lecteur désireux de connaître parfaitement l'histoire de la guerre et de la Commune le complément nécessaire des ouvrages déjà publiés sur la question. Mais il s'adresse particulièrement aux prêtres : c'est une page glorieuse de leurs annales : martyrologe et récit de la captivité d'héroïques confesseurs. En lisant ce qu'ont fait leurs frères, il y a quarante ans, ils se prépareront à rendre eux-mêmes le même témoignage si la Providence le leur demande. Dans ce récit, souvent sublime dans sa simplicité, toujours vivant et animé, ils verront les Sulpiciens et les autres prêtres mêlés à eux par les événements, sur les champs de bataille, dans les ambulances, dans les forteresses d'Allemagne où ils accompagnent les prisonniers, dans les diverses prisons de Paris, sur les lieux de massacre, aux séminaires et à la solitude. L'une des grandes leçons à tirer de ce récit c'est que le martyr ne s'improvise pas : qu'il se prépare, mais sûrement, par la fidélité constante et surnaturelle aux devoirs quotidiens de la vie sacerdotale. — Le livre se termine par la liste générale des ecclésiastiques et religieux qui ont été en 1871 otages de la Commune de Paris, qu'ils aient été massacrés ou qu'ils aient survécu, — et par la table des noms de tous les prêtres cités dans l'ouvrage.

D. O. GRAUX

E. CRAPEZ. *La Vénérable Catherine Labouré, Fille de la Charité de St-Vincent de Paul* (1806-1876). Collection « Les Saints ». Paris, Lecoffre, Gabalda, 1911. In-12, 212 p. Prix : 2 fr.

Avec la Vie de la Vénérable Catherine Labouré, la Voyante de la médaille miraculeuse, c'est une page du dogme de l'Immaculée Conception que nous présente M. Crapez. La diffusion de la médaille miraculeuse ne fut-elle pas en effet l'un des moyens qui préparèrent en fait la définition de 1854 ? L'auteur divise cette biographie en trois parties principales : la préparation, la mission, les conséquences. L'enfance et la jeunesse à Tain-les-Montiers, la vocation de Fille de la Charité, les premières apparitions de 1830 ne font que préparer la Sœur à sa mission définitive : c'est l'objet des trois premiers chapitres. Le chapitre quatrième, intitulé « Manifestation de la Vierge Immaculée (27 nov. 1830), » est de beaucoup le plus important, car il donne le récit de cette manifestation, établit l'existence et détermine la nature de la mission de Sœur Catherine. Les derniers chapitres peuvent se grouper sous le titre général de conséquences de cette mission : conséquences sociales (la médaille miraculeuse) ; les progrès des deux familles de Saint Vincent de Paul, (l'origine des Enfants de Marie) ; conséquences personnelles pour Sœur Catherine (sa vie est celle d'une vraie Fille de la Charité ; sa mort, celle d'une âme prédestinée et qui semble avoir atteint, ici-bas, le plus haut point de la perfection à laquelle Dieu l'appelait).

Le Tr. R. Père Fiat, Supérieur général des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité, a bien voulu envoyer à l'auteur une lettre d'approbation dans laquelle il le félicite de son « précieux travail ».

M. D'HERBIGNY, S. J. Un Newman russe. *Vladimir Soloviev* (1853-1900). Paris, Beauchesne, 1911. In-8, xi-336 p.

La personnalité de Vladimir Soloviev valait d'être mise en relief par une monographie en langue française. La nationalité de cet homme illustre, l'originalité de son esprit, l'ascendant extraordinaire qu'il exerça et exerce encore sur ses compatriotes, sa perspicacité à découvrir leurs maux et sa non moins grande

sagacité dans l'indication des remèdes, tout contribue chez lui à en faire une des figures les plus intéressantes de la Russie contemporaine. Qualifié à bon droit de *Newman russe* par le P. d'Herbigny, Vlad. Soloviev s'en rapproche surtout par son achèvement progressif et réfléchi vers la vérité de l'Église catholique romaine.

Comme chez son devancier anglais, la conviction se fortifia dans les luttes contre les tendances de son siècle. Elles étaient caractérisées en Russie, d'un côté par un attachement aveugle et obstiné aux routinières traditions d'un phylétisme outré, de l'autre, par un radicalisme intransigeant emprunté au libéralisme doctrinaire de l'Occident.

Autre aspect étonnant du *Doctor mirabilis*, comme l'appela un de ses contemporains : il passa par toutes les émotions d'une intelligence en proie au problème de la vérité religieuse, depuis le matérialisme de Büchner et le positivisme de Comte, jusqu'au jour où il embrassera « ce qui s'appelle, au ciel, la *cité de Dieu* ou son *Royaume* et, sur terre, l' *Église universelle* ou *catholique* » confiée au magistère infaillible de Pierre et de ses successeurs.

En possession de la vérité, Vlad. Soloviev se crut la mission de provoquer un rapprochement entre la Russie et l'Église catholique. Il mourut, à 47 ans, avant d'avoir vu la réalisation de ses désirs les plus chers.

Son œuvre a survécu et les évolutions mêmes de sa pensée contribueront, il faut l'espérer, à susciter en Russie de nombreux imitateurs.

L'auteur de la présente monographie, après avoir esquissé le milieu de la formation de son héros, le considère tour à tour comme professeur, écrivain, philosophe, théologien et ascète.

Dans cette série de chapitres il faut donner la préférence à ceux consacrés à l'œuvre théologique du grand penseur. L'exposé, semble-t-il, y est plus clair et les passages empruntés à l'écrivain, imprimés en un corps plus petit, ressortent mieux que les citations insérées dans les pages précédentes. Je ne puis taire cependant le chapitre XI^e et dernier où le P. d'Herbigny retrace la physionomie morale de Vlad. Soloviev. Il était d'une bonté communicative et indulgente, sans emportement dans les polémiques, assoiffé de vérité, irréprochable dans ses mœurs. Catholique au fond de l'âme et du cœur, il ne trouva peut-être pas le temps ni l'occasion favorable de faire acte d'union officiel et extérieur avec le S. Siège. Pour rendre sa mission plus féconde et plus libre, il se maintint toujours à cet égard, dans une certaine réserve; pour le même motif, jamais il ne voulut de latinisation.

Dédié à la Société philosophique de l'Université impériale de Saint-Petersbourg, ce volume fait bien augurer de la vigueur nouvelle avec laquelle seront reprises les publications de la « *Bibliothèque Slave* » installée à Bruxelles.

D. PL. DE MEESTER

A. D'ALÈS. *Dictionnaire de la foi catholique*. Fasc. V : *Église-Évangiles*; fasc. VI : *Évangiles Fin du monde*. Paris, Beauchesne, 1911, col. 1281-1920. Prix : 5 fr. le fasc.

Tout en maintenant à travers les colonnes serrées de ces fascicules une manière très orthodoxe d'exposer et d'apprécier les questions en litige, les collaborateurs de ce grand œuvre catholique ne se sont pas départis d'un souci constant de critique et d'érudition : c'est la garantie de la valeur actuelle de leur travail.

L'article de M. Lebreton sur l'*Eucharistie* mérite d'être remarqué, parce que le savant professeur a su se mettre si franchement sur le terrain du rationalisme protestant. La démonstration du caractère sacrificiel du sacrement, par l'Écri-

ture (col. 1564) et la Tradition (col. 1576) est péremptoire. — Parcontre, l'interprétation philosophique du mystère aurait pu être proposée avec plus de clarté : nous entretenir « de réalités sous-jacentes (les substances) que l'esprit seul *perçoit*... » n'est-ce pas confondre deux choses bien distinctes : l'intellection et la perception (col. 1580) ? Ensuite, il nous semble qu'il aurait été utile de mettre au point le sens vrai et le sens faux de l'expression : identité du corps historique et eucharistique du Christ.

A propos de l'*Épiclèse*, notons la conclusion du travail si nourri du R. P. Sallaville : « on retrouve de véritables épiclèses dans tous les rituels de l'administration des divers sacrements (baptême, confirmation, ordre)... le ministre demande au S.-Esprit de venir opérer les effets du sacrement, alors même que les paroles... les ont déjà produits : l'épiclèse eucharistique n'est qu'un cas particulier de ce procédé liturgique (col. 1596).

Le dogme de l'enfer a été étudié inflexiblement par M. Bernard, et nous croyons que dans la tradition catholique, rien n'autorise à croire autrement que lui. Toutefois on aurait dû faire voir davantage que la justice divine n'est ni vindicative ni médicinale, et qu'elle dépasse les deux catégories humaines de la pénalité.

L'article de M. Lepin sur les *Évangiles*, précis et sans longueur (malgré ses 152 colonnes), traite très à fond de l'origine et de la valeur historique des Synoptiques et du quatrième évangile. Il est précédé d'une table analytique. C'est là un procédé des plus utiles dans un dictionnaire dont les articles sont aussi étendus : nous souhaitons qu'on le généralisât.

Signalons encore deux bons articles de psychologie religieuse : l'*extase*, par le R. P. Poulain, et l'*expérience religieuse* par le R. P. Pinard. Au nom des méthodes positives ces auteurs montrent jusqu'à quel point certaines interprétations médicales dénaturent les faits religieux et sont entachées de parti-pris : « on admet le contenu émotionnel de l'extase et l'on rejette a priori le contenu intellectuel d'ordre supérieur qui la provoque » (col. 1866).

On remarquera encore d'autres articles fortement documentés dus à des spécialistes de haute valeur, tels celui de M. Michiels sur l'*Épiscopat*, celui de M. Allard sur l'*Esclavage*, etc.

D. I. R.

D^r ALBERT VON RUVILLE. *Retour à la Sainte Église*. Traduction par l'abbé G. G. Lapeyre. Paris, Beauchesne, 1911. In-16, XXXI-205 p. Prix : 2 fr. 50.

La conversion au catholicisme du D^r von Ruville, professeur à l'Université de Halle-Wittenberg, a eu un grand retentissement en Allemagne. La présente traduction faite sur la 19-28^e édition allemande mettra à la portée du public français les pensées, les croyances et les expériences de ce converti. Son point de départ vers le catholicisme fut vraiment peu commun. La lecture du trop fameux livre de M. Harnack *Wesen des Christentums* lui donna une très haute idée de la personne de Jésus. Il ne s'arrêta pas aux conceptions rationalistes du théologien berlinois, mais à ce minimum ajouta d'abord les dogmes du protestantisme orthodoxe puis, ceux-ci ne lui suffisant plus, il s'achemina lentement vers l'Église romaine, corrigeant peu à peu ses préjugés, s'instruisant de toute la doctrine catholique et finalement le 6 mars 1909, acceptant la plénitude de la foi. Quelques dogmes catholiques sont spécialement examinés par M. von R. comme l'infaillibilité et la présence réelle¹. La marque caractéristique du catholicisme est, selon lui, dans l'amour de l'Église, privilège des catholiques ; chez eux aussi se trouve la

1. Une meilleure compréhension du concept de substance aurait pu faciliter certaines explications un peu confuses.

véritable liberté. Il indique finalement la raison de la haine contre l'Église. Ce beau livre pourra faire du bien à beaucoup d'âmes et mérite d'être répandu.

REINSTADLER. *Elementa philosophiae scholasticae*. Éd. 5^e et 6^e, 2 vol. Fribourg. Herder, 1911. In-12. XXVII-500, XIX-496 p. Prix : 7 fr. 50.

M. R. a tenu cette nouvelle édition de son cours de philosophie au courant de la pensée moderne. C'est ainsi que dans le 1^{er} volume il traite avec plus de détail le néo-criticisme, le relativisme, le pragmatisme et le transformisme logique des modernistes. Dans le 11^e volume il a exposé avec plus de soin, les questions de la génération spontanée et le transformisme des espèces vivantes, en distinguant ce qui, en cette matière, est fondé sur l'expérience, ce qui est simplement possible sans être prouvé, ce qui enfin contredit la raison philosophique. Dans la Théodicée, les arguments qui prouvent l'existence de Dieu sont développés avec plus d'ampleur, et les chapitres qui regardent la nature et les attributs divins sont disposés dans un ordre nouveau. En éthique, il est parlé plus au long du suicide, de l'homicide, du duel, de la défense légitime. Ce sont là les changements principaux sur lesquels l'auteur lui-même attire l'attention du lecteur, mais indépendamment de ceux-ci, de nombreuses améliorations de détail, changements de rédaction, références nouvelles ont été introduites en diverses parties des 2 volumes. M. R. n'a donc rien négligé pour rendre plus complet, plus achevé, son cours de philosophie déjà si justement apprécié dans les écoles de philosophie catholique.

D. R. P.

JOS. DONAT, S. J. *Summa Philosophiae christianae*. I. Logica, III. Ontologia, V. Psychologia. Innsbruck, Fel. Rauch, 1910. In-8. 3 vol. VIII-149, VII-182, VIII-288 p. Prix : 1, 60 kr. ; 1,90 ; 3.

Ce cours de philosophie, dont les trois parties indiquées ci-dessus viennent de paraître, est destiné principalement à la formation philosophique des aspirants à la théologie. Ses bonnes qualités sont nombreuses ; une concision relative jointe à l'abondance de la matière, la clarté et la simplicité du style, le soin mis à rendre bien concrètes les notions difficiles (par ex. l'analogie de l'être). Il a le mérite tout spécial de renseigner plus complètement que les manuels scolastiques sur les opinions si variées des philosophes modernes et contemporains (Spencer, Wundt, Paulsen, Jodl, Taine, Ribot, etc.), il traite avec soin certaines questions autrefois négligées, tel le beau en ontologie, le sentiment, les émotions en psychologie. Enfin il tient grand compte des sciences expérimentales : la linguistique et la philologie sont mises à contribution pour la logique et la psychologie (de locutione et vocabulo, de origine linguae), mais surtout la biologie, la physiologie sont mises à la base de la psychologie. Celle-ci contient en effet beaucoup de données, allant parfois jusqu'aux détails, avec nombreuses gravures, sur l'organisme humain, ses diverses parties et leur fonctionnement ; un chapitre entier (Psych., 180-200) est consacré aux phénomènes psychiques extraordinaires et pathologiques. Ce sont là des questions qui correspondent bien aux exigences de notre époque, peut-être cependant la science expérimentale prend-elle parfois un peu de la place due à la philosophie spéculative.

A ce dernier point de vue, nous ne pouvons en effet donner tout notre assentiment à certaines doctrines enseignées par l'A., qui, s'il reste scolastique, ne fait pourtant pas profession de fidélité absolue au thomisme : la nuance suarézienne est aussi assez souvent prédominante. C'est ainsi qu'en Ontologie la distinction réelle de l'essence et de l'être est absolument niée, et ce qui est moins tolérable encore, c'est la série d'arguments tendant à prouver que la pensée de S. Thomas est douteuse sur ce point comme si le S. Docteur s'était évertué à multiplier les arguments les plus subtils pour n'arriver qu'à établir une distinction de raison. Certaines thèses caractéristiques en idéologie :

l'existence de l'espèce impressée et de l'intellect agent, la distinction réelle des facultés de l'âme ne sont proposées que comme probables ; plus loin la forme de corporéité des Scotistes n'est pas jugée chose absurde. Par contre il donne accès à quelques notions psychologiques modernes, telles le sens de la température. Signalons aussi la thèse du beau qui est développée avec un soin particulier, elle critique à tort, pensons-nous, les opinions de ceux qui voient essentiellement dans le beau la splendeur du parfait.

La doctrine du présent cours de philosophie peut ainsi manquer çà et là parfois d'unité systématique, et faire trop de concessions aux positions d'écoles diverses. Néanmoins, nous aimons à le répéter, les traités du R. P. Donat sont instructifs, complets, pleins de renseignements utiles dont pourront tirer grand profit tous les professeurs et étudiants en philosophie.

D. R. P.

J. ZEILLER. *L'Idée de l'État dans S. Thomas d'Aquin*. Paris, Alcan. 1910. In-12, 209 p. Prix : 3 fr. 50.

Le livre de M. Zeiller est divisé en 3 parties : il examine d'abord la théorie de S. Thomas d'après le *De Regimine Principum* et les autres écrits du S. Docteur, il en recherche ensuite les origines historiques ; enfin il en suit le développement chez les continuateurs de S. Thomas : Tolomé de Lucques et Gilles de Rome. Ce plan est fort avantageux, l'examen des textes se complète évidemment par l'étude des auteurs dont s'est inspiré S. Thomas et par celle des circonstances politiques qui ont pu influencer sur sa pensée ; les doctrines des disciples immédiats constituent aussi une source précieuse d'interprétation. M. Z. n'a rien négligé pour rendre son travail complet et pour le bien documenter au point de vue historique ; mais comme les dires de S. Thomas au sujet de l'origine du pouvoir, de la meilleure forme de gouvernement, des relations des pouvoirs dans l'État sont assez concis et épars, il n'est pas étonnant que ses divers commentateurs aboutissent à des résultats divergents. D'après nous, M. Z. rapproche trop le gouvernement mixte de S. Thomas de ce que nous appelons aujourd'hui le gouvernement constitutionnel, et la royauté élective de la république contemporaine. Le rôle qui d'après S. Thomas revient à l'Église et à la Papauté par rapport à la société civile ne plaît pas beaucoup à l'A., qui trouve surtout là une des parties définitivement périmées de la politique de S. Thomas. « De moins en moins, on doit l'affirmer, écrit-il p. 188, l'ambition de l'Église sera de régner comme une puissance qui traite avec d'autres puissances et revendique à leur égard ses droits, imprescriptibles ou non. » L'affirmation est trop absolue, car sans doute l'Église a des droits imprescriptibles d'ordre temporel, et la période des revendications juridiques n'est pas, croyons-nous, si près de son terme.

D. R. P.

GRUNDER, S. J. *De qualitativis sensibilibus*. Fribourg, Herder, 1910. In-8, XI-100 p. Prix : 3 fr.

L'auteur, professeur de philosophie à l'Université de St-Louis, nous propose dans la présente étude l'examen des arguments qu'on peut opposer pour et contre l'objectivité des qualités sensibles, surtout de la couleur et du son. La thèse qu'il défend est celle de beaucoup de nos contemporains : la couleur et le son n'existent formellement que dans l'acte de la sensation, fondamentalement dans les corps lumineux ou résonnants. D'ailleurs la qualité qui existe fondamentalement dans l'objet ne se résout pas d'après lui en simple mouvement. Le reproche principal qu'opposent à cette opinion les partisans de l'objectivité est qu'elle concède le principe de l'idéalisme. Ce reproche est très sérieux : si l'on admet que l'image formée par nos sens n'est pas semblable à la cause objective qui la produit, c'en est fait de notre connaissance de la réalité objective. L'idéalisme Kantien admet, lui aussi, ou peut admettre que les phénomènes ont une cause objective, mais

dont la nature nous est inconnue. En outre, si l'on nie l'objectivité des sensibles propres, celle des sensibles communs est mise en péril ; à l'encontre de ce que pense l'A. (p. 77 ss.) nous estimons que le sens est plus infaillible relativement au sensible propre qu'au sensible commun, puisque celui-ci n'est connu que par l'autre. (Joan. a. S. Thoma, Philos. nat., III, qu. 4 a. 2). L'argument *ad hominem* (p. 19) n'est pas fort convaincant non plus : les anciens admettaient qu'il y a des couleurs vraies et des couleurs apparentes, donc pour ces derniers ils concédaient le principe de la thèse nouvelle qui veut que toutes les couleurs soient apparentes ; nous répondons : les anciens estimaient la connaissance véridique *per se*, erronée *per accidens*, la thèse nouvelle pose la connaissance hétérogène avec son objet *per se* ; la différence est essentielle. (Même observation, p. 48.)

La démonstration positive s'appuie surtout sur les faits d'expérience, inconciliables, nous dit-on, avec la vieille théorie objectiviste. Il faut savoir gré à l'A. d'avoir si exactement et avec tant de compétence recensé les données de l'expérience et de la physique moderne, mais les difficultés qui en résultent contre l'objectivité peuvent être résolues, pensons-nous, si l'on remarque bien les conditions assez nombreuses que requiert la connaissance sensible vraie : de la part de la faculté cognoscitive, de la part de l'objet qui doit être proportionné à la faculté et convenablement proposé à celle-ci, enfin de la part du milieu transmetteur. Les phénomènes anormaux (p. 45) seront nombreux, c'est possible, mais qu'importe ? Pour la connaissance intellectuelle elle-même, l'évidence complète n'est pas si fréquente. Ainsi de ce qu'une bulle de savon, vue de divers points présente par suite des phénomènes d'interférence des couleurs diverses, il n'y a pas lieu de conclure à la non-objectivité de la couleur, les couleurs perçues n'appartiennent qu'apparemment à la surface de la bulle. Si par la juxtaposition de points colorés on obtient un dessin de couleur nouvelle ou si par le mélange des poudres bleues et jaunes on obtient un composé vert, faut-il en conclure que la couleur obtenue n'est pas objective ? Cela ne nous semble pas nécessaire : comme les physiciens enseignent que les rayons lumineux agissent l'un sur l'autre, le philosophe peut admettre que les couleurs objectives de même engendrent une couleur mixte ; et l'examen au microscope ne détruit pas cette hypothèse, car les particules présentées à l'œil par cet instrument sont isolées de l'action de leurs voisines. — On peut aussi admettre que la couleur résultante est apparente seulement dans l'objet, réelle dans le milieu, dans l'éther. Certes nous ne nions pas que la conciliation entre les données de la science et les principes de la scolastique ne soit encore imparfaite, et que, de part et d'autre, partisans et adversaires de l'objectivité n'en soient réduits souvent à des hypothèses, mais nous croyons pourtant que les faits physiques ne sont pas de nature à détruire la théorie objective critériologique.

D. R. P.

VAN NOORT. *Tractatus de Deo Redemptore*, Ed. 2^a. — *Tractatus de Sacramentis*, fasc. prior. Ed. 2^a. Amstelodami, Van Langenhuysen, 1910. In-8, 207 et 412 pp. Prix : 3 fr. 25, 6 fr. 50.

M. Van Noort vient de faire paraître en seconde édition les deux traités ci-dessus de son cours de théologie. Le fait seul de cette publication prouve assez l'accueil favorable qu'il a reçu dans l'enseignement et parmi le clergé. Beaucoup de professeurs, en effet, estiment que les manuels de M. V. N. sont les plus pratiques qu'on puisse adopter pour les cours des séminaires. Nous n'avons qu'à nous référer à l'appréciation que nous avons donnée autrefois touchant la première édition (*Rev. édu.*, 1906, p. 134-136), car celle-ci ne diffère de la précédente que par des modifications peu importantes : quelques expressions

précisées, quelques nouvelles références. Les propositions du Décret « Lamentabili » ont été ajoutées très opportunément : p. ex., *De Deo Red.*, p. 110, l'exposé de l'A. semble un commentaire fait d'avance pour la proposition « Doctrina de morte piaculari Christi non est evangelica, sed tantum paulina ». Il a suffi de la citer, celle-ci, en note, sans rien changer au texte. Au même traité, p. 34, *note*, qu'on nous permette une petite remarque : c'est à tort que Billuart figure parmi les défenseurs de l'identité entre substance existante et subsistance (cf. Bill. de Incarn., diss. XVII, art. 2).

Au point de vue matériel, la nouvelle édition l'emporte aussi sur la précédente, le papier et les caractères d'impression sont plus forts ; en fait d'erreurs typographiques quelques-unes ont été éliminées, mais d'autres ont pris leur place.

D. R. P.

LABAUCHE. *Leçons de Théologie dogmatique. Dieu ; la Ste Trinité, le Verbe incarné, le Christ Rédempteur.* Paris, Bloud, 1911. In-8, VIII-388 p. Prix : 5 fr.

M. Labauche poursuit la publication de ses *Leçons de Théologie*, dont un premier volume a paru il y a quelques années (cf. *Rev. bén.*, 1908, p. 400). Il rappelle d'abord le but et le plan de son œuvre : il n'a pas voulu faire un manuel de séminaire, mais un livre d'apologétique à l'usage des ecclésiastiques déjà engagés dans le saint ministère et qui sont souvent dans l'occasion de combattre les objections d'ordre historique qu'on oppose à la religion ; il s'adresse encore aux laïques qui veulent s'instruire en matière théologique ou réfuter les attaques dont la foi est l'objet. Le présent volume répond bien à ce programme, surtout au point de vue des objections soulevées de nos jours par les historiens protestants ou rationalistes ; c'est ainsi que les preuves de la divinité du Christ sont exposées d'abord d'après les seuls Synoptiques, ensuite d'après S. Jean et S. Paul ; les témoignages de S. Luc concernant la conception miraculeuse du Christ sont mis au-dessus de toute contestation, plus loin il est répondu à ceux qui ont voulu limiter la science du Christ ou même lui imputer des erreurs ; la doctrine de la satisfaction viciaire, dénaturée par les protestants, est remise au point. Ce sont là quelques exemples par lesquels on pourra juger que M. L. est bien au courant du développement historique de ces doctrines, en même temps que sincèrement pénétré de la vérité traditionnelle. Les controverses anciennes, Arius, Apollinaire, Macedonius, etc., le *Filioque* sont traitées aussi avec le détail qu'elles comportent ; on lira spécialement avec intérêt la question d'Honorius et l'explication très bénigne mais cependant fort plausible relative à la conduite de ce pontife dans l'affaire des Monothélites.

Pour la partie spéculative, M. L. se rattache de près à S. Thomas, plus, nous aimons à le constater, que dans son volume précédent. Il n'entre pas dans toutes les particularités que nous donne le S. Docteur, mais appuie sur les idées fondamentales et leur connexion. Le constitutif de la personnalité est pour l'A. l'existence subsistante, c'est une thèse qui plaît à beaucoup de théologiens ; à notre avis cependant, la critique opposée à Cajétan, p. 208, tombe à faux.

Nous pouvons donc dans le nouveau livre de M. L. louer la doctrine et l'exposé ; dans le détail, cependant, quelques imperfections peuvent être relevées, par exemple : la connaissance de la Ste Trinité dans l'Ancien Testament est trop atténuée, il n'est pas parlé des théophanies ; S. Augustin et son *de Trinitate* ne reçoivent pas, à notre sens, une place assez distinguée. Au sujet de S. Justin, on pouvait, tout en interprétant bien la doctrine, relever les incorrections du langage : « le Fils un autre Dieu que le Père », ainsi que la subordination par rapport au Père. Peut-on dire que « la divinité du St-Esprit n'est pas directement affirmée dans le Nouveau Testament » (p. 105) ? Cela nous semble trop absolu. Pg. 179, il est question de *Phyothèse* créatianiste, ce n'est

plus là une hypothèse, mais une doctrine certaine. Ailleurs l'opinion des philosophes qui font consister la personnalité dans la conscience est « bien près d'être une erreur », c'est sans doute par une manière oratoire de parler que l'A. s'exprime ainsi, mais dans un traité de théologie il faut définir plus rigoureusement qu'une opinion pareille est une erreur formelle, totalement inconciliable avec les données de la foi.

D. R. P.

A. BUKOWSKI, S. J. *Die Genugtuung für die Sünde nach der Auffassung der russischen Orthodoxie. (Forschungen zur Christl. Literatur- und Dogmengeschichte, XI B. 1 Heft).* Paderborn, F. Schöning, 1911. In-8, VIII-212 p. Prix : 6 M.

La doctrine de la satisfaction se présente à l'examen du théologien sous plusieurs aspects. Il doit considérer, en premier lieu, la satisfaction dans sa source première, c'est-à-dire dans la Rédemption, puis il doit en voir les différentes applications à l'homme déchu. Une certaine satisfaction est en effet requise pour lui obtenir une première fois la justification, et ensuite chaque fois qu'il doit la récupérer. Dans ce dernier cas, elle apparaît sous les formes variées de pénitences sacramentelles, d'indulgences, et de peines à subir dans l'autre vie. La doctrine est si claire que l'A. n'a eu qu'à suivre le plan logique et naturel tracé par le sujet même.

On sait que l'Église orthodoxe attaque et rejette le dogme catholique du purgatoire (je parle ici de la chose, et non du mot). Mais le croirait-on? Cet esprit d'opposition et les arguties que les théologiens de l'orthodoxie ont employées pour soutenir leur point de vue, les ont fait peu à peu dévier des vérités traditionnelles de leur propre Église, tandis que l'enseignement catholique s'est développé avec une logique remarquable.

On constate manifestement ce fait dans l'étude du P. Bukowski. Pour s'orienter — et peut-être cette observation aurait-elle dû être formulée plus clairement — il faut distinguer, dans la théologie orthodoxe, une triple période. La première, caractérisée par des professions de foi, pourrait être appelée pour ce motif la période *symbolique*. A partir du XVIII^e siècle apparaissent des ouvrages individuels et originaux. Les premiers trahissent une forte influence occidentale par la langue (latine) et la méthode, tandis que plus tard ils ont la prétention de créer une théologie « autochtone ». L'A. s'excuse quelque part de n'avoir pas consulté plus d'écrivains de théologiens orthodoxes, mais j'estime que ses citations suffisent pour juger de l'ensemble de leur œuvre.

Or, de tous les points de la doctrine sur la satisfaction énumérés plus haut, la théologie symbolique s'insurge seulement contre l'existence et la nature du purgatoire. Parmi les théologiens de la seconde période, seul Théophane Prokopowitch († 1736), défend l'erreur protestante de la *foi seule*, mais tous, à la suite de Macaire († 1882), attaquent la doctrine des indulgences. Les écrivains plus récents, eux, se sont déjà écartés de leurs devanciers en reprochant à l'Église catholique de confondre la justification par les mérites du Rédempteur avec la disposition à la recevoir propre à chaque individu acquise par la foi et les bonnes œuvres et d'attribuer aux pénitences sacramentelles une valeur autre que celle de peines médicinales. Tous les auteurs, enfin, admettent, avec quelques nuances, la doctrine sur la satisfaction dans la Rédemption.

On le voit, des études de ce genre projettent une grande lumière sur la mentalité théologique de nos frères séparés et, multipliées, elles feraient mieux connaître à l'occident et à l'orient les conditions dans lesquelles l'union des esprits si désirée devrait être opérée.

D. PL. DE MEESTER

BERTHÉ. *La Sainte Trinité*, Lectures théologiques. Paris, Bloud, 1911. In-8, 218 p. Prix : 5 fr.

Dans le choix des présentes *lectures théologiques*, l'A. a pris pour base la Somme de Saint Thomas, dont il poursuit fidèlement, question par question, et, à peu d'exceptions près, article par article, le traité de la Ste Trinité (Somme théol. I qu. 27-43). Sans doute, on ne pourrait choisir un meilleur guide, car de toutes les parties de la Somme th. celle-ci est l'une des plus achevées. Le sens du S. Docteur et la suite de son raisonnement sont bien rendus, de sorte qu'il faut savoir gré à M. B. de nous avoir donné un aperçu bien ordonné de ce qu'a écrit S. Thomas sur ce sujet. Les textes tirés des autres Docteurs prennent relativement peu de place, et illustrent surtout les questions fondamentales, sur lesquelles il n'y a plus eu de controverses depuis les temps de l'Arianisme. C'est dire assez que nous eussions voulu une répartition plus variée de textes ; ainsi fig. 168, les passages de S. Hilaire et de Pierre Lombard, ne sont autres que ceux que cite S. Thomas lui-même ; pour la procession du Saint-Esprit, il y aurait eu moyen de citer les Pères grecs, représentés ici seulement par une page de S. Grég. de Naz. (p. 112), qui, au surplus, n'est pas *ad rem*. Sur la mission éternelle ou temporelle du Verbe, il est intéressant d'entendre S. Justin, mais le passage qu'on nous en donne (p. 201) ne touche guère le dilemme proposé.

F. J. HURTAUD. *La vocation au sacerdoce*. Paris, Lecoffre, 1911. In-12, 455 p. Prix : 4 fr.

Voici un livre qui, pensons-nous, apportera beaucoup de lumière dans la question si vivement agitée depuis deux ans au sujet de la Vocation sacerdotale. Le livre de M. Lahitton *La vocation sacerdotale* (cf. *Rev. bénéd.*, 1911, p. 131) prétendait détruire l'opinion généralement reçue de la vocation intérieure reconnaissable à certains signes, pour y substituer la thèse de la vocation-appel émanant des ministres légitimes de l'Église. Plusieurs se sentirent influencés par l'argumentation de M. L. auquel on devra d'ailleurs toujours reconnaître le mérite d'avoir bien exposé que, dans le choix des candidats au sacerdoce, les supérieurs doivent se diriger d'après les aptitudes de ceux-ci, l'idonéité ; au défaut de laquelle, toute considération d'attrait, de goût serait superflue. Néanmoins il n'y avait là aucune raison de combattre la vocation intérieure ; les deux thèses de l'idonéité et de la vocation intérieure se complètent : « Les mêmes réalités intérieures qui composent l'idonéité constituent aussi la vocation divine sous un aspect différent. Elles font le sujet *idone* en tant qu'elles disposent au sacerdoce à recevoir ; elles le font *appelé de Dieu* en tant qu'elles se rattachent au principe divin dont elles dérivent », p. 11. Telle est l'idée fondamentale du livre de M. F. J. Hurtaud, idée qu'il développe et qu'il défend avec une précision de concepts et de termes, une sûreté de doctrine théologique, une vigueur de logique, qui d'après nous sont de nature à éclaircir beaucoup l'obscurité qui a pu planer jusqu'à présent sur la matière. M. Hurtaud se propose d'apaiser le conflit régnant, il faut avouer cependant qu'il n'a pas espéré obtenir la paix sans combat, car il attaque successivement les divers arguments de M. L. et prétend n'en laisser pas grand-chose debout. Cette polémique, franche et loyale sans doute, ne manque cependant pas d'une certaine âpreté. Quelquefois peut-être une interprétation bénigne eût pu laisser certaines positions intactes, p. ex. dans le minimum et le maximum requis de sainteté. On n'a pas tenu compte non plus de l'intention annoncée par M. L. de distinguer entre vocation sacerdotale et religieuse ; il semble donc qu'il fallait, au sujet de cette dernière, accorder la trêve réclamée par l'adversaire.

D. R. P.

P. BOUVIER. *Notion traditionnelle de la vocation sacerdotale*. Paris, Lethielleux. In-12, 74 p. s. d. (1911). Prix : 1 fr.

Dans ces pages qui développent les considérations présentées précédemment dans les *Études* relativement au livre de M. Lahitton sur la vocation sacerdotale, l'A. essaie une voie de conciliation, en ramenant la question surtout à une affaire de terminologie. Si celle-ci était à refaire, pense-t-il, on pourrait se rallier à M. Lahitton, on désignerait sous le nom de vocabilité, d'idonéité, l'ensemble des conditions qu'on doit présenter pour être admissible au sacerdoce, et l'on réserverait le nom de vocation pour l'appel canonique de l'évêque (p. 66) ; mais comme désormais la langue est fixée, il faut accepter les dénominations courantes : vocation et appel. M. B. reconnaît, en outre, la part importante que l'attrait surnaturel occupe souvent dans la préparation au sacerdoce.

D. R. P.

R. P. REGINALDUS BEAUDOUIN, O. P. *Tractatus de Conscientia*, cura et studio R. P. A. Gardeil editus. Tournai, Desclée, 1911. In-8, XIX-145 p.

Le présent traité de la conscience constitue un hommage rendu à la mémoire du R. P. Beaudouin († 1907), autrefois Recteur des études de la Province dominicaine de France, lequel, quoique professeur pendant de longues années, n'a pas eu le loisir de mettre au jour les *Institutiones morales* qu'il élaborait peu à peu. Quelques-uns des traités cependant sont achevés, le R. P. Gardeil, qui occupe à présent la charge de Régent, a eu l'heureuse idée de commencer la publication des parties de cours de son prédécesseur : il ne convenait pas, en effet, que celui qui a présidé à la formation de tant de Maîtres à présent réputés pour leur doctrine et leurs écrits, restât lui-même inconnu pour la postérité.

Le traité de la conscience, un des plus importants de la théologie morale fondamentale, suffira seul à caractériser le talent et la méthode du P. Baudouin, dont les efforts tendaient à élever l'enseignement de la morale au niveau de celui de la dogmatique, d'établir conséquemment, sur des bases philosophiques très profondes, les principes de la morale, et cela en s'appuyant sur la doctrine de S. Thomas et de S. Alphonse. Il suffit de lire les paragraphes traitant de la notion même de conscience, de la conscience parfaitement certaine, imparfaitement certaine, indirectement certaine ; plus loin l'exposé de la distinction entre *probabilitas juris et facti* pour se convaincre des avantages qu'une étude si bien raisonnée doit apporter à la connaissance scientifique de la morale. Quelquefois, sans doute parce que l'A. ne suit pas en tout point la terminologie actuelle, il faut un effort pour saisir sa pensée, ainsi p. 31, à propos de la thèse : *Conscientia perfecte certa ligat et obligat*, nous fait-il observer : *rigidiores inter rigoristas admittunt hanc conclusionem*, on attendrait plutôt : *laxiores inter laxistas*. Pg. 33, à la question : *Quodnam peccatum incurrat, qui contra conscientiam perfecte certam agit ?* il répond : *non peccat contra prudentiam, cum conscientia silirecta, sed deficit in imperio aut in iudicio electionis*. Cela se comprend, si l'on se rappelle que la conscience est équivalente au *judicium* de la prudence (p. 91), toutefois ce ne semble pas la manière ordinaire de parler de S. Thomas, par ex. S. Theol. II. II, qu. 47, art. 8, « *imprudens est, qui volens peccat*, etc. ». Pg. 61, le texte de l'Ecclesiastique, « *qui modica spernit paulatim decidet* », est cité comme maxime de S. Augustin.

La question de l'équiprobabilisme et du simple probabilisme est évidemment une de celles qui doit attirer davantage l'attention dans le traité de la conscience : ici comme ailleurs, l'A. a pris grand soin d'en préciser les éléments ; il rejette le probabilisme simple en se fondant principalement sur la raison que

l'opinion *certo* = *notabiliter probabilior* enlève nécessairement à l'opinion opposée la probabilité solide nécessaire pour produire la certitude réflexe concernant la licéité de l'action. En ce point, nous semble-t-il, l'A. n'ajoute guère d'arguments nouveaux à la question, sur laquelle l'accord des parties en dispute n'est pas encore près d'être conclu.

D. R. P.

COZZI (Arth.). *Disputationes theologiæ moralis*, Tom. I. Turin, Marietti, 1911.

In-8, 315 p. Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est le premier du cours de théologie morale professé par l'A. au collège de la Propagande dans la République Argentine. Il contient les traités de *Actibus humanis*, de *Conscientia*, de *Legibus*, de *Vitiis et Peccatis*, de *Virtutibus theologicis*. La doctrine est celle de S. Thomas et de S. Alphonse, l'A. l'annonce dès le titre de son livre, et de fait, les notions dogmatiques sont d'accord avec S. Thomas (exceptons pourtant l'identification entre la grâce sanctifiante et la charité, p. 278) ; les solutions morales sont celles de S. Alphonse ; dans les questions controversées, il a soin d'ailleurs d'indiquer les diverses opinions probables, de sorte que son ouvrage constituera un guide sûr pour le confesseur. L'ordre des matières présente quelques particularités ; c'est ainsi qu'à l'occasion du vice d'avarice il est question de violation des secrets, de la lecture des lettres d'autrui ; dans les traités des vertus, l'A. s'avance beaucoup sur le terrain dogmatique (nous y trouvons, par exemple, *l'objectum formale quod*, *l'objectum formale sub quo* de la foi) ; néanmoins il faut attendre l'ouvrage entier, qui comprendra quatre volumes, pour juger équitablement de la distribution des matières. Relevons cependant deux endroits où la brièveté est excessive ; dans l'exposé historique, p. 3, la 3^e période de la théologie morale va du temps des grands scolastiques, « *cujus Patriarchæ sunt magistri sæc. XIV (sic), uti Albertus Magnus, noster Alensis, Divus Thomas...* » jusqu'au XVII^e siècle inclusivement. « *Hac in epoca Theologi in duas partes divisi sunt ; et Summi Pontifices inferius (?) devovere duos propositionum Theologiæ moralis ordines — rigoristarum jansenismum quasi sapientes, et liberalium theologorum, ut ita dicam, qui quærebant excusationes in peccatis.* » L'autre exposé trop bref, c'est celui qui regarde le probabilisme ; l'auteur défend l'équiprobabilisme, mais avec des raisons qui vaudront aussi bien pour le probabilisme pur et simple ; il conclut « *Hodie ferme ubique dominatur quasi rex systema morale S. Doctoris Alphonsi, nempe equiprobabilismus... quem ita constanter, copiose et lucide propugnavit S. Alphonsus, ut ejusdem pater et auctor merito habeatur* », p. 53. Plus loin, p. 56, « *Systema hodie tuendum est systema S. Alphonsi M., etc.* » Il y aurait bien des réserves à faire sur les diverses parties de ces assertions, qui ne sont pas encore si près, croyons-nous, d'emporter l'adhésion commune des théologiens.

D. R. P.

GILLET (O. P.). *La valeur éducative de la Morale catholique*. Paris, Gabalda, 1911. In-12, XII-380 p. Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage est la reproduction des conférences données par l'auteur à l'Institut catholique de Paris pendant l'année 1910-11. Il étudie, dans la première partie du livre, les conditions d'efficacité de toute doctrine éducative : ce doit être, nous dit-il, 1^o une doctrine vraie, 2^o apte à s'intégrer par l'intermédiaire des idées et des sensations à toutes les tendances de l'homme, elle doit, 3^o présenter ces idées avec leur maximum d'intensité, 4^o associer l'idée centrale de la doctrine au plus grand nombre possible d'éléments de la vie psychique, 5^o relier intimement à l'idée centrale toutes les parties qui s'y rapportent (p. 32). Toutes ces conditions se trouvent éminemment réalisées dans la Morale catholique. Le fondement rationnel de la morale est d'abord bien établi, ainsi que sa relation au dogme ; nous sommes ici en terrain classique, l'exposé, toutefois,

est personnel et répond aux objections contemporaines ; la seconde question, celle de l'intégration de l'idéal catholique aux tendances psychiques est plus neuve, non seulement la morale catholique satisfait aux aspirations de la pensée moderne, mais même il y a place pour un pragmatisme surnaturel très admissible : il faut avoir vécu ou pratiqué la morale pour l'apprécier et la connaître complètement. Enfin les autres conditions, c'est l'idée centrale de Dieu qui le réalise, cette idée s'incarne dans la personne de l'Homme-Dieu, auquel tout chrétien participe dans l'Eucharistie. Les symboles du culte mettent ces vérités en relation avec toutes nos exigences sensibles et rationnelles.

La seconde partie du livre aborde la question pratique, la méthode à suivre pour faire rendre à l'éducation morale tous ses fruits : la vraie méthode ne s'adressera exclusivement ni à l'intelligence, ni à la volonté, ni au sentiment, mais elle tiendra compte à la fois des exigences des diverses facultés de l'homme ; l'enseignement moral devra s'adapter aux conditions et aux besoins actuels de la société, surtout il ne pourra pas séparer la formation individuelle de l'éducation sociale. Notons aussi en particulier que l'A. recommande la restauration du sens liturgique, destiné à mettre toutes les facultés de l'homme en relation avec la divinité. Pour quiconque veut juger impartialement, il est manifeste que les systèmes de morale laïque ne peuvent entrer en comparaison avec la morale catholique, c'est l'objet du dernier chapitre.

En somme, nous pensons que le R. P. G. rencontrera en général l'adhésion des lecteurs catholiques ; plusieurs des idées qu'il émet exerceront une influence utile et efficace.

Toutefois, nous pensons, et en ceci nous ne partageons pas tout à fait la confiance de l'A., qu'en morale, c'est souvent moins l'ignorance des principes et de la méthode (chez les éducateurs catholiques) que la complexité de l'application qui a été une entrave à la fécondité de la doctrine, et qui le restera encore à l'avenir.

D. R. P.

E. JANVIER. Exposition de la morale catholique. VIII : *La grâce*. Carême 1910. Paris, Lethielleux, 1911. In-8, 468 p. Prix : 4 fr.

Ce livre contient une série de conférences magistrales (voir le compte-rendu des précédents vol., *Rev. bénéd.*, 1910, p. 431), exposant, avec ampleur et clarté, toute la doctrine de l'Eglise sur la communication de la grâce à l'homme. Après avoir insisté sur la *nécessité de la grâce* dans la vie intellectuelle et morale de l'humanité, le savant orateur de Notre-Dame développe théologiquement quelle est la *force* de la grâce, son *essence*, et son *effet justificateur*. Ensuite, se mettant sur le terrain pratique, il recherche, en psychologue non moins qu'en théologien, à assigner, dans cette même vie de la grâce, quel est le rôle de l'homme, quel est celui de Dieu, du Christ et des Sacrements, notamment celui de la Sainte Eucharistie.

D. I. R.

ABBÉ P. HALFLANTS. *Religion et Littérature*. Bruxelles, Société belge de Librairie, 1911. In-12, 286 p. Prix : 3 fr. 50

Ce qui frappe tout d'abord dans les études littéraires de l'abbé Halflants, c'est l'élévation des points de vue. Il voit de haut, mais il voit avec sûreté, et les sévérités toujours justifiées du moraliste ne font pas tort au goût très affiné du critique. — L'auteur a réuni dans ce livre quelques articles déjà parus, mais qui ont un intérêt tout particulier, parce que la littérature y confine ou se mêle à la religion. Tant d'auteurs en ces dernières années ont été comme obsédés par le problème religieux ou encore ont dépensé, pour ou contre la vérité chrétienne, les richesses de leur talent, qu'il valait la peine de les considérer sous cet angle, si instructif, si lumineux pour le croyant. D'ailleurs, pourquoi n'écrirait-on pas en vrai croyant ? Parce qu'on tient la vérité, qu'on s'en vante,

est-on devenu un imbécile dont tous les jugements sont nécessairement contrefaits? — L'abbé Halfants n'est pas, du reste, de parti pris; à côté des Huysmans, Bazin, Destrée..., il nous entretient d'Anatole France, Catulle Mendès, etc. et c'est en logicien, mais sans fiel, qu'il les reprend, les ramène à la morale et à la raison.

D. H. M.

TAULER. *Œuvres complètes*, Traduction de la version latine de Surius, par le R. P. E.-P. Noël, O. P. Tomes I et II. Paris, Tralin, 1911. In-8, 440 et 470 p. Prix : 7,50 fr. le volume.

Tauler, le grand mystique allemand du XIV^e siècle, est bien connu de nom et de réputation, mais ses œuvres sont aujourd'hui assez peu lues. La cause en est surtout dans le manque de bonnes éditions; c'est à cette lacune que vient heureusement remédier le R. P. Noël, O. P., Maître en S. Théologie. Ce n'est d'ailleurs pas une simple traduction qu'il nous offre; dans une introduction étendue, il nous fait connaître la vie de Tauler et l'essence de sa doctrine; il y a là un point délicat de psychologie: l'âme humaine, par le seul fait qu'elle est présente à elle-même, se connaît, mais d'une manière indéterminée; toute autre que la connaissance réflexe à l'aide d'images (t. I, p. 48; t. II, p. 49). « L'âme, une fois créée, est toujours vivante, toujours présente à elle-même. Il y a donc là, antérieurement à toute perception sensible, une sorte de première intellection, une intuition dans laquelle l'âme se voit, et se voyant elle-même, voit Dieu d'une manière indéterminée, confuse, c'est-à-dire dans son image. » S. Thomas, en effet, parle plusieurs fois de cette connaissance habituelle qui précède la connaissance abstraite; toutefois on peut se demander si dans la vie présente cette connaissance peut, à moins de miracle, devenir actuelle autrement que par l'intermédiaire des actes abstraits de l'intelligence. Tauler revient souvent sur cette pensée que Dieu habite dans le fond de l'âme et qu'il faut éloigner toutes les images des créatures pour l'y trouver.

L'Introduction nous donne en outre une « Vie du Maître », pièce assez curieuse: plusieurs critiques ne consentent pas à identifier ce « Maître » avec Tauler, qui, paraît-il, n'a pas voulu que l'écrivain y fit mention de son nom; le P. Noël, au contraire, défend vivement l'authenticité du document, et certes, nous ne voyons pas de raison péremptoire qui doive la faire révoquer en doute.

Pour le texte même des sermons, nous remarquerons d'abord que la traduction, quoique littérale, est de lecture aisée et ne manque pas d'élégance. D'ailleurs, Tauler vise à la simplicité et à la concision, il divise si bien son sujet que toutes les intelligences peuvent le suivre sans fatigue. Nous n'avons pas à analyser la doctrine mystique qui, depuis longtemps, a reçu l'approbation des maîtres de la vie spirituelle et reste toujours actuelle; si quelques expressions semblent exagérées ou inexacts, le savant commentateur a soin de nous avertir en note du sens dans lequel il faut les prendre. Grâce à cela, cette nouvelle édition de Tauler pourra rendre les plus grands services aux personnes qui veulent développer en elles la vie spirituelle et aux prédicateurs qui désirent un fond solide d'idées et de considérations à présenter au peuple chrétien.

D. R. P.

OUVRAGES NOUVEAUX.

- BARBET DE VAUX. *Marie notre Mère. Mois de Marie*. Paris, Lethielleux, 1911. In-32, VIII-252 p.
- BEAUCORPS (C^{ie} J. de). *Lourdes. Les pèlerinages*. Paris, Bloud, 1911. In-12, 198 p. Prix : 2 fr. 50.
- BERGSTRASSER. *Studien zur Vorgeschichte der Zentrumpartei*. Tübingen, Mohr, 1910. In-8, XI-249 p. Prix : 5 M.
- BESSE. D. *Aux catholiques de droite*. Paris, Desclée et C^{ie}, 1911. In-12, 348 p. Prix : 3 fr. 50.
- BLANCHE (F.-A.). *L'Église et le Progrès*. Conférences données à l'École Ste-Geneviève. Paris, Lethielleux, s. d. [1911]. — In-12, 140 p. Prix : 1 fr.
- BLOIS (Louis de). *Œuvres spirituelles*. Traduction nouvelle par les PP. Bénédictins de Saint-Paul de Wisques. Paris, Oudin, 1911. T. I. In-12, XIX-274 p. Prix : 3 fr. 75.
- BOGGIO (Pietro). *Cento trenta Istruzioni Parrocchiali sulla dottrina Christiana*. Turin, Marietti, 1911. In-12, 556 p. Prix : 4 fr.
- Bolletino bibliografico delle pubblicazioni italiane e straniere edite su Roma I*, 1909, II, 1910 (prem. semestre). Roma, Loescher, 1910. 2 vol. in-12, 48 et 64 p.
- BONA (Card.). *Opuscula ascetica selecta*. (Manuductio ad coelum — Principia et documenta vitae Christianae — Aspirationes et preces jaculatoriae). Fribourg-in-Br., Herder, 1911. In-16, XIV-385 p. Prix : 4 fr. 15.
- BOSSUET. *Exposition de la doctrine de l'Église catholique*. Nouv. édit. par A. Vogt. Paris, Bloud, 1911. In-12, 214 p. Prix : 3 fr.
- BOURDALOUE. *Sermons du Carême de 1678*. Collect. S. et R. n° 601-602. Paris, Bloud, 1911. Prix : 1 fr. 20.
- BREIL DE PONTBRIAND (V^{ie} du). *Le dernier évêque du Canada français, Mgr de Pontbriand (1740-1760)*. Paris, Champion, 1910. In-8, 326 p.
- BRUNETEAU (E.). *La doctrine morale de l'évolution*. Paris, Beauchesne, 1911. In-12, VIII-94 p. Prix : 1 fr. 25.
- CALIPPE (Charles), Abbé. *Les tendances sociales des catholiques libéraux*. Paris, Bloud, 1911. In-16. Prix : 3 fr. Collection *Études de morale et de sociologie*.
- CERCEAU (G.). *L'âme d'un grand catholique. Esprit de foi de Louis Veuillot. L'homme public*. Paris, Lethielleux, 1911. 2 vol. in-12, LV-359 et 364 p.
- CERRI (Giovanni), O. P. M. *Il Terz'ordine Francescano e la Giurisprudenza ecclesiastica ossia il governo giuridico delle Congregazioni terziarie*. Turin, Marietti, 1911. In-12, 124 p. Prix : 1 fr. 20.
- *La Regola del Terz'ordine Francescano spiegata con Lezione popolari*. Turin, Marietti, 1910. In-12, 196 p. Prix : 1 fr. 50.
- CORDONNIER (Ch.), Abbé. *Bethlém ou Principes et fondements de la vie chrétienne*. Paris, Lethielleux, s. d. [1911]. In-12, VI-272 p. Prix : 2 fr.
- DAUBIGNEY (J.-A.), Abbé. *Le Chemin du Bonheur*. Paris, Lethielleux, s. d. [1911]. In-12, VII-304 p. Prix : 3 fr. 50.
- DAVID et LORETTE. *Histoire de l'Église*. Paris, Bloud, 1910. In-8, VIII-285 p. Prix : 3 fr.
- DENZIGER (Henrico). *Enchiridion Symbolorum definitionum et declarationum de rebus fidei et morum*. Editio undecima quam paravit Clemens Bannwart, S. J. Fribourg, Herder, 1911. In-8, XXVIII, 592 p. Prix : 2 fr. 25.
- DE SMEDT (Ch.), S. J. *Notre Vie surnaturelle*. Son principe, ses facultés, les conditions de sa pleine activité. T. II. Bruxelles, Dewit, 1911. In-8, XI-603 p. Prix : 4 fr.
- DIANI (Gilberto). *Il catechismo maggiore di Sua Santità Pio X spiegato al popolo*. Vol. I. Dei primi sette articoli del Credo. Turin, Marietti, 1911. In-12, 476 p. Prix : 3 fr. 50.

- DIMNET (E.). *Les Sœurs Brontë*. Paris, Bloud, 1910. In-12, XII-270 p. Prix : 2 fr.
- Discours eucharistiques*. Première série. (28 discours dogmatiques prononcés aux congrès eucharistiques de Lille, Avignon, Liège, Fribourg, Toulouse, Paris, Anvers). Paris, Lethielleux, 1911. In-12, 405 p. Prix : 3 fr. 50.
- FELDER (P. Hil. O. Cap.). *Jesus Christus*. Apologie seiner Messianität u. Gottheit gegenüber der neuesten ungläubigen Jesus-Forschung. I. Bd. : *Das Bewusstsein Jesu*. Paderborn, Schöningh, 1911. In-8, XI-523 p.
- FÉNELON. *Explications des maximes des saints sur la vie intérieure*. Édit. critique par A. Cherel. Paris, Bloud, 1911. In-12, 370 p.
- FLÉCHIER. *Œuvres choisies*. Collect. S. et R., n° 608-609. Paris, Bloud, 1911. Prix : 1 fr. 20.
- GROU (P.). *Retraite spirituelle sur les qualités et devoirs du chrétien*. Paris, Lethielleux, s. d. [1911]. In-16, XI-240 p. Prix : 2 fr.
- JANVIER (P.). *L'action catholique*. Discours prononcés en divers congrès. Paris, Lethielleux, 1911. In-12, 354 p. Prix : 4 fr.
- JOLY (Henri). *L'Italie contemporaine*. Paris, Bloud, 1911. In-16, VII-314 p. Prix : 3 fr. 50.
- JUTEN, G. C. A. *Cartularium van het Begijnhof te Breda*. Provinciaal Genootschap van Kunsten en Wetenschappen in Noord-Brabant, 1910. In-8, XLV-310 p.
- KLIMKE (Friedrich), S. J. *Die Hauptprobleme der Weltanschauung*. Munich, Kösel, 1910. In-12, 167 p. Prix : 1 fr. 25.
- LANDRIEUX (M.). *L'Histoire et les histoires dans la Bible*. Paris, Lethielleux, s. d. [1910]. In-16, 96 p. Prix : 0 fr. 60.
- *L'Église et les Églises*. ibid. in-16, 164 p. Prix : 0 fr. 60.
- LAPERRINE D'HAUTOUL (Mgr G.). *Les Épîtres de Saint Paul aux Corinthiens*. Lettres à un homme du monde. Rome, Desclée et C^{ie}, 1910. In-12, 486 p. Prix : 3 fr.
- LENDRE (Maurice). *Le problème de l'éducation*. Paris, Bloud, 1911. In-16, 210 p. Prix : 3 fr. 50.
- LEGRAND (Georges). *La force morale*. Préface de Son Éminence le Cardinal Mercier. Paris, Lethielleux, s. d. [1911]. In-16, VII-150 p. Prix : 2 fr. 00.
- LEONIS PAPAE XIII *Allocutiones, Epistolae, Constitutiones, aliaque acta praecipua*. Volumen VIII (1901-1903). Bruges, Desclée, 1911. In-8, 235 p. Prix : 6 fr.
- LIETZMANN (D. Hans). *Liturgische Texte*. VI. Die Klementinische Liturgie. Bonn, Marcus und Weber, 1910. In-16, 32 p. Prix : 1 fr.
- LOESCHCKE (Ger.). *Judisches und Heindnisches im christlichen Kult*. Eine Vorlesung von Gerh. Loeschcke. Bonn, Marcus und Weber, 1910. In-16, 36 p. Prix : 1 fr.
- LOUIS (M.). *Philon le Juif*. Collect. S. et R. n° 594. Paris, Bloud, 1911. Prix : 0 fr. 60.
- MAC DONALD. Rev. W. *The principles o moral science*. In-8, XVI-276 p. Dublin, Gill & son, 1910. Prix : 17 sh. 6 d.
- MAGNON (E.). *Le dogme de la perpétuelle virginité de Marie*. Roulers, De Meester, s. d. [1911]. In-8, 490 p.
- Martyrologium Romanum* Gregorii XIII jussu editum, Urbani VIII et Clementis X auctoritate recognitum ac deinde anno MDCCXLIX Benedicti XIV labore auctum et castigatum. Turin, Marietti, 1911. In-12, XCII-446 p. Prix : 3 fr.
- MARVAUD (Angel). *Le Sionisme*. Collect. S. et R., n° 611. Paris, Bloud, 1911. Prix : 0 fr. 60.
- MEY (G.). *Volständige Katechesen für die untere Klasse der kathol. Volksschule*. 13^{te} Aufl. Freiburg i. Br., Herder, 1911. In-12, XIV-476 p. Prix : 3 M. 50.

- MOISANT (X.). *L'optimisme au XIX^e siècle*. (Carlyle, Browning, Tennyson). Paris, Beauchesne, 1911. In-12, XVI-265 p. Prix : 3 fr. 50.
- NAU (F.). *Nestorius, d'après les sources orientales*. Collection S. et R., n° 606. Paris, Bloud, 1911. Prix : 0 fr. 60.
- NOUVELLE (A.). *Méditations sur l'évangile selon S. Jean*. Les Entretiens de Jésus avec ses disciples après la Cène. Paris, Bloud, 1911. In-16, VII-244 p. Prix : 3 fr.
- OLIVERII (Bernardi). *Excitatorium mentis ad Deum*. Nunc primum ad fidem codicis Escorialensis edidit P. Benignus Fernandez. Matriti, Typographia Hellenica, 1911. In-18, XXXII-231 p.
- PRAT (M. A.). *Eugénie de Guérin*. 2^e éd. (Collection : Femmes de France, n° 6). Paris Lethiellieux, s. d. [1911]. In-16, 124 p. Prix : 0 fr. 70.
- *Mademoiselle de Lespinasse* (Collection : Femmes de France, n° 8). Paris Lethiellieux, s. d. [1911]. In-16, 151 p. Prix : 0 fr. 70.
- SAVIO T., S. J. *La questione di Papa Liberio*. Roma, Pustet, 1907. In-12, 218 p.
- *Nuovi studi sulla questione di papa Liberio*. Roma, Pustet, 1909. In-12, 127 p.
- STÄHLIN (D^r O.). *Clemens Alexandrinus*. III Bd. Stromata, Buch VII u. VIII. — Excerpta ex Theodoto — Eclogae propheticæ quis dives salvetur — Fragmenta. Leipzig, Hinrichs, 1909. In-8, XC-230 p.
- THERMES (Le P. Joseph). *Manuel eucharistique*. Tournai, Casterman, 1911. In-16, VI-152 p. Prix : 0 fr. 75.
- THUREAU-DANGIN (Paul). *Le cardinal Vaughan*. Collection S. et R., n° 603-604. Paris, Bloud, 1911. Prix : 1 fr. 20.
- TOURELLES (Jean des). *A pleines mains*. Paris, Lethiellieux, s. d. [1911]. In-12, XI-172 p. Prix : 1 fr. 50.
- TOUZARD (J.). *Comment utiliser l'argument prophétique*. Collect. S. et R., n° 599. Paris, Bloud, 1911. Prix : 0 fr. 60.
- UNGAD UND STÄRK. *Die Oden Salomos*. Bonn, Marcus und Weber, 1910. In-18, 40 p. Prix : 1 fr.
- UZUREAU (F.). *Le premier généralissime de la grande armée catholique et royale de la Vendée*. Paris, Savaète, s. d. [1911]. In-8, 32 p. Prix : 0 fr. 25.
- *Andegaviana*, 11^e série. Paris, Picard ; Angers, Siraudeau, 1911. In-8, 512 p. Prix : 6 fr.
- VAREILLES-SOMMIÈRES (M. de), *Madame Octave Feuillet* (Collection : Femmes de France, n° 7). Paris, Lethiellieux, s. d. [1911]. In-16, 128 p. Prix : 0 fr. 70.
- VEUILLOT (L.). *Rome est au Pape*. (Extraits des œuvres de Louis Veuillot). Paris, Lethiellieux, s. d. [1911]. In-12, 124 p. Prix : 0 fr. 60.
- WASMANN (Erich), S. J. *La probité scientifique de Haeckel*. Collect. S. et R., n° 605, Paris, Bloud, 1911. Prix : 0 fr. 60.
- WEHRLÉ (J.). *La méthode d'immanence*. Collection S. et R., n° 607. Paris, Bloud, 1911. Prix : 0 fr. 60.
- WOLFF, D. M., O. S. B. *Messianische Weissagungen*. Aus dem massoretischen u. Vulgata-Texte für akademische Uebungen zusammengestellt. Trier, Mosella-Verlag, 1911. In-8, IV-104 p.

TABLE DES MATIÈRES.

I. ARTICLES.

ALPERS (D. B.). Les plus anciennes coutumes de Vallombreuse.	432
BERLIÈRE (D. U.). Lettres inédites de Bénédictins de St-Maur.	37, 194
» Bernard Gasc, Évêque de Ganos et les lettres d'indul-	
gences... ..	110
» Bulletin d'histoire bénédictine.	321*, 375*
BIHLMAYER (D. P.). Un texte non interpolé de l'Apocalypse de Thomas.	270
BLANCHARD (D. P.). Un traité <i>De benedictionibus patriarcharum</i> de Pas-	
chase Radbert?	425
CAPELLE (P.). Fragments du psautier d'Aquila?	64
CHAPMAN (D. J.). Cassiodorus and the Echternach Gospels.	283
DE BRUYNE (D. D.). Notes sur le manuscrit 6224 de Munich (MS. <i>q</i> des	
Évangiles).	75
» Les signataires du pacte de Sabaricus.	80
» La finale marcionite de la lettre aux romains retrouvée.	133
DENIS (D. P.). D. Vincent Marsolle, 4 ^e Supérieur général de la Congrè-	
gation de St-Maur.	391
GOUGAUD (D. L.) ET GAIDOZ. Inventaire des règles monastiques irlan-	
daïses. Note additionnelle.	86
MANSER (D. A.). Le témoignage d'Adhelm de Sherbone sur une particu-	
larité du canon grégorien de la messe romaine.	90
MORIN (D. G.). Un traité inédit attribué à S. Augustin.	1
» La finale inédite de la lettre de Guitmond d'Aversa à	
Erfast, sur la Trinité.	95
» Étude d'ensemble sur Arnobe le Jeune.	154
» Un nouveau feuillet de l'Itala de Freising (MS. <i>r</i> des	
épîtres paulines).	22
» Liturgie et basiliques de Rome au milieu du VII ^e siècle,	
d'après les listes d'Évangiles de Würzbourg.	296
» Le Pseudo-Bède sur les Psaumes et l' <i>opus super Psalte-</i>	
<i>rium</i> de maître Manegold de Lautenbach.	331
» Le <i>De VIII quaestionibus</i> de Pseudo-Augustin reconnu	
authentique par Eugippius, cité comme d'un autre par	
Augustin.	415
» A propos du <i>Quicumque</i> . Extraits d'homélies de S. Césaire	
d'Arles sous le nom de S. Athanase.	417
D. QUENTIN (D. H.). Manuscrits démembrés.	257
WILMART (D. A.). L'ancienne version latine du Cantique I-III, 4.	11
» Egeria.	68
» Les versions latines des Sentences d'Evagre pour les	
Vierges.	143
» La lettre LVIII de S. Cyprien parmi les lectures non	
bibliques du lectionnaire de Luxeuil.	228
» Le Psautier de la Reine n° 11. Sa provenance et sa date.	341
» L'âge et l'ordre des messes de Mone... ..	377

II. COMPTES RENDUS ET NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

A. — ORDRE ALPHABÉTIQUE DES NOMS D'AUTEURS.

ACQUOV. <i>Handleiding tot de Kerkegeschiedvoorsching en Kerkegeschiedschrieving.</i> 124	BITTREMIEUX. <i>Apologetical questions.</i> 126
Acta II. <i>Conventus Velehradensis.</i> 252	BLIARD. <i>Jureurs et insermentés.</i> 486
ALÈS (D'). <i>Dictionnaire de la foi catholique.</i> 490	BOINET. <i>Les édifices religieux de la ville de Paris. Moyen âge et Renaissance.</i> 473
AMELLI. <i>La Chiesa di Roma e la Chiesa de Milano nella elezione di papa Alessandro 7 sett., 1159.</i> 125	BOUDET. <i>Cartulaire du prieuré de St-Flour.</i> 361*
ANGÈLE DE FOLIGNO. <i>Le livre des visions.</i> 252	BOUVIER. <i>Notion traditionnelle de la vocation sacerdotale.</i> ... 498
ATCHLEY. <i>A picture of the use of Incense in divine Worship.</i> 120	BRACKMANN. <i>Germania Pontificia.</i> 345*
BARDY. <i>Didyme l'Aveugle.</i> ... 125	BROGLIE (DE). <i>La Vénérable Louise de Marillac.</i> 485
BASTIEN. <i>Directoire canonique à l'usage des Congrégations à vœux simples.</i> 132	BRUEL. <i>Cluny.</i> 353
BATIFFOL. <i>Histoire du Bréviaire romain.</i> 235	BUCAILLE. <i>Quelques années de la jeunesse de Montalembert.</i> ... 487
BAUMSTARK. <i>Festbrevier und Kirchen Jahr der syrischen Jakobiten.</i> 439	BUKOWSKI. <i>Die Genugtuung für die Sünde nach der Auffassung der russischen Orthodoxie.</i> ... 496
BAYER. <i>Das dritte Buch Esdras und sein Verhältniss zu den Buchern Esra-Nehemia.</i> ... 477	BUTTE. <i>Stift und Stadt Hersfeld im 14. Jahrh.</i> 389*
BAYET. <i>Les édifices religieux de la ville de Paris XVII^e-XIX^e siècles.</i> 473	CALLAËY. <i>L'idéalisme franciscain spirituel au XIV^e siècle.</i> 239
BEAUDOUIN. <i>Tractatus de Conscientia.</i> 498	CALVI. <i>Bibliografia di Roma nel cinquecento.</i>
BENEDETTE. <i>Vita della serva di Dio, Suor Giuseppa Maria Campita.</i> 405*	CARBONE. <i>L'inno del dolore mariano: Stabat Mater.</i> 480
BERTHÉ. <i>La Sainte Trinité.</i> ... 497	CHAILLAN. <i>Le B^x Urbain V.</i> ... 363*
BERTHIER. <i>L'église de Sainte-Sabine à Rome.</i> 444	CHEVALIER. <i>Bibliothèque liturgique. — Institutions liturgiques de l'église de Marseille.</i> 238
L'église de la Minerve à Rome. 444	COBR. <i>The rationale of Ceremonial.</i> 481
BESSE. <i>Abbayes et prieurés de l'ancienne France.</i> 397*	COZZI. <i>Disputationes theologiae moralis.</i> 499
BESSON. <i>L'art barbare dans l'ancien diocèse de Lausanne.</i> ... 236	CRAPEZ. <i>La Vénérable Catherine Labouré.</i> 489
<i>Antiquités du Valais, I^{re}-X^e siècles.</i> 237	CROOY. <i>Le calice dit de St Bernard.</i> 346*
<i>Revue Charlemagne.</i> 237	DELISLE. <i>Enquête sur la fortune des établissements de l'ordre de S. Benoît en 1338.</i> ... 379*
BIAUDET. <i>Les nomenclatures apostoliques permanentes.</i> 122	DELSART. <i>Une fondatrice d'abbaye au VII^e siècle. Sainte Fare, sa vie et son culte.</i> 329*
	DENIFLE. <i>Luther et le Luthéranisme.</i> 125

TABLE DES MATIÈRES.

DE PLOIGE. <i>Le conflit de la morale et de la sociologie.</i>	468	GODARD. <i>Le positivisme chrétien.</i>	249
DE STOOP. <i>Vie d'Alexandre l'Acémète. Texte grec et traduction latine.</i>	450	GOUGAUD. <i>Les chrétientés celtiques,</i>	357
DIRKING. <i>S. Basilii M. de divitiis et paupertate sententiae quam habeant rationem cum veterum philosophorum doctrina.</i>	479	<i>L'art celtique chrétien.</i>	457
DÖLGER. IX ^{tes} . <i>Das Fischsymbol in frühchristlicher Zeit.</i>	437	GOUT. <i>Le Mont-Saint-Michel.</i>	358*
DONAT. <i>Summa philosophiae christianae.</i>	492	GOYAU. <i>Bismarck et l'Église, le Kulturkampf.</i>	460
DOWDEN. <i>The Church Year and Kalendar.</i>	438	GRANDERATH. <i>Histoire du Concile du Vatican II.</i>	488
DUBUCHY. <i>Un apôtre du pays wallon au temps de la Réforme. Le P. Bernard Olivier, S. J.</i>	484	GRAPIN. <i>Eusèbe, Hist. eccl.</i>	478
DUCHESNE. <i>Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule, t. II. L'Aquitaine et les Lyonnaises.</i>	458	GRENIER. <i>Histoire de la ville et du comté de Corbie.</i>	355*
DUFOURCQ. <i>Le christianisme et les barbares.</i>	250	GRUNDER. <i>De qualitatibus sensibilibus.</i>	493
DURTELLE DE ST-SAUVEUR. <i>Recherches sur l'histoire de la théorie de la mort civile: des religieux des origines au XVI^e siècle.</i>	326*	GRÜNEISEN (DE). <i>Sainte-Marie-Antique.</i>	447
ENGELBRECHT. <i>Tyranii Rufini opera Pars I: Oratationum Gregorii Nazianzeni novem interpretatio.</i>	452	GUILLOREAU. <i>Les Mémoires du R. P. D. Bernard Audebert.</i>	399*
FARNELL. <i>The cults of the greek States.</i>	103	GUIRAUD. <i>Histoire partielle, histoire vraie.</i>	481
FISCHER. <i>Die Erkenntnislehre Anselms von Canterbury.</i>	464	HABERT. <i>La religion de la Grèce antique.</i>	247
FONCK. <i>Le travail scientifique.</i>	474	HALFLANTS. <i>Religion et Littérature.</i>	500
FRANZ. <i>Die kirchlichen Benedictionen im Mittelalter.</i>	118	HERBIGNY (D ^r). <i>Un Newman russe. Vladimir Soloviev.</i>	489
GAIGNET. <i>Bossuet, évêque de Meaux. Entrée dans sa ville épiscopale et débuts de son ministère paroissial.</i>	486	HIRZEL. <i>Abt Heriger von Lobbes, 990 1007.</i>	331*
GASQUET. <i>Leaves from my Diary 1894-1895.</i>	461	HOBHOUSE. <i>The Church and the world in idea and in history.</i>	116
GASTOUÉ. <i>Traité d'harmonisation du plain-chant grégorien sur un plan nouveau.</i>	469	HOOGEWEG. <i>Die Restitutionsversuche im Erzstift Bremen, 1617-1629.</i>	337*
GERSTENBERG. <i>Untersuchungen über das ehemalige Kloster Gerbstedt.</i>	388*	HUGON. <i>Le mystère de la Rédemption.</i>	130
GILLET. <i>La valeur éducative de la morale catholique.</i>	499	HURTAUD. <i>La vocation au sacerdoce.</i>	497
		JACOB. <i>Studien über Papst Benedikt XII.</i>	368*
		JAQUIER ET BOURCHAMY. <i>La Résurrection de Jésus Christ. Les miracles évangéliques.</i>	246
		JANVIER. <i>Exposition de la morale cath. La grâce.</i>	500
		JAUD. <i>S. Filibert, fondateur et abbé de Jumièges et de Noirmoutier, sa vie, son temps, sa survivance, son culte.</i>	329*
		JÖRGENSEN. <i>Beuron.</i>	338*
		KALISCHER. <i>Beiträge zur Handlungsgeschichte der Klöster zur Zeit der Grossgrund herrschaften.</i>	376*

TABLE DES MATIÈRES.

KEHR. <i>Regesta Pontificum Romanorum. Germania Pontificia I, 2.</i> 394*	MANZONI. <i>Compendium theologiae dogmaticae, II.</i> 127
KEHR. <i>Regesta Pontificum Romanorum. Italia Pontificia, V.</i> 404*	MARINI. <i>Le Macchie apparenti nel grande luminare della Chiesa greca. S. Giovanni Crisostomo.</i> 250
KIRSCH. <i>Die heilige Caecilia in der römischen Kirche des Altertums.</i> 439	MARTIN DU GARD. <i>L'abbaye de Jumèges, étude archéologique des ruines.</i> 356*
KIRSCH. <i>Enchiridion fontium historiae ecclesiasticae antiquae.</i> 477	MEESTER (DE). <i>Le Collège Pontifical grec de Rome.</i> 484
KLIMKE. <i>Der Monismus u. seine philosophischen Grundlagen.</i> 465	MICHEL ET FEEFERS. <i>Évangiles apocryphes.</i> 478
KORNIGER. <i>Drei « elende » Heilige.</i> 483	MICHEL. <i>Histoire de l'art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours.</i> 447
LABAUCHE. <i>Leçons de théologie dogmatique.</i> 495	MIONI. <i>La sacra liturgia.</i> 479
LABOURT ET BATIFFOL. <i>Les Odes de Salomon. Une œuvre chrétienne des environs de l'an 100 120. Traduction française et introduction historique.</i> ... 449	MONSABERT (DE). <i>Chartes et documents pour servir à l'histoire de l'abbaye de Charroux.</i> ... 400*
LACEY. <i>A Roman Diary and other documents relating to the Papal enquiry into English Ordinations, 1896.</i> 461	MOREAU (DE). <i>Adolphe Dechamps.</i> 487
LAHITTON. <i>La vocation sacerdotale.</i>	NETZER. <i>L'introduction de la messe romaine en France sous les Carolingiens.</i> 441
» <i>Deux conceptions divergentes de la vocation sacerdotale.</i> ... 131	PALMIERI. <i>Theologia dogmatica orthodoxa ad lumen catholicae doctrinae examinata.</i> ... 244
LAPPARENT (DE). <i>La philosophie minérale.</i> 250	» <i>Mohlianismus et Panpolonismus eorumque methodus polemica et consecraria.</i> ... 251
LANDESDORFER. <i>Eine babyonische Quelle für das Buch Job.</i> 476	PÉRIOLLAT. <i>Chrétien et philosophe.</i> 249
LAURENT. <i>L'art chrétien primitif.</i> 441	PESCH. <i>Prælectiones dogmaticae, VIII.</i> 130
LE BACHELET. <i>Bellarmin avant son cardinalat.</i> 460	PETITOT. <i>Pascal.</i> 249
LE BRETON. <i>Les origines du dogme de la Trinité.</i> 108	PETZET U. GLAUNING. <i>Deutsche Schriftafeln des IX bis XVI Jahrhunderts.</i> 474
LEHMKUHL. <i>Theologia moralis.</i> 466	PFAETTISCH. <i>Der Einfluss Platos auf die Theologie Justins der Martyrs.</i> 242
LEMAIRE. <i>L'origine de la basilique latine.</i> 444	PROU. <i>Manuel de paléographie latine et française.</i> 474
LEVÊQUE. <i>S. Grégoire le Grand et l'ordre bénédictin.</i> 328*	PRÜMMER. <i>Fontes vitae S. Thomae Aqu., I.</i> 483
LINDNER. <i>Professbuch Benediktiner's.</i> 337*	RAUSCHEN. <i>Eucharistie und Bussakrament in den ersten sechs Jahrhunderten der Kirche.</i> 454
LUZZATTO. <i>I servi nelle grandi proprietà ecclesiastiche dei secoli IX e X.</i> 378*	» <i>L'Eucaristia e la Penitenza ne' primi sei secoli della Chiesa.</i> 454
MACLEAN. <i>The ancient Church Orders.</i> 438	» <i>L'Eucharistie et la Pénitence durant les six premiers siècles de l'Eglise.</i> 454
MANDONNET. <i>Les écrits authentiques de S. Thomas d'Aquin.</i> 121	

TABLE DES MATIÈRES.

RECK. <i>Das Missale als Betrachtungsbuch.</i> 253	handlungen. 234
RÉGNIER. <i>S. Léon le Grand.</i> ... 482	VAN DER MERSCH. <i>Tractatus de divina gratia.</i> 129
REINSTADLER. <i>Elementa philosophiae scholasticae.</i> 492	VAN LAAK. <i>Harnack et le miracle.</i> 478
RIGUET. <i>Saint Patrice.</i> 482	VAN NOORT. <i>Tractatus de Deo Redemptore.</i>
RINIERI. <i>La Santa Casa di Loreto.</i> 251	» <i>Tractatus de Sacramentis, I.</i> 494
ROBINSON. <i>Gilbert Crispin Abbot of Westminster.</i> 344*	VAN WAFFELGHEM. <i>Le catalogue des abbés du Parc.</i> ... 484
ROERSCH. <i>L'humanisme belge à l'époque de la Renaissance.</i> ... 240	VIDAL. <i>Benoît XII. Lettres communes, 6 fasc., t. III.</i> ... 409*
RUVILLE (VON). <i>Retour à la Sainte Église.</i> 491	VILLARD. <i>Le millénaire de Cluny</i> 353*
<i>Saint-Sulpice pendant la guerre et la Commune.</i> 488	VIOLET. <i>Die Esdra-Apokalyse.</i> 104
SANDAY. <i>Christologies ancient and modern.</i> 112	VIVELI. <i>Vom Musik-Tractate Gregors des Grossen.</i> 440
SAVINE. <i>Englisch Monasteries on the eve of the dissolution.</i> ... 342*	VOGELS. <i>Die Harmonistik in Evangelientext des Codex Cantabrigiensis.</i> 107
SCHIPPERS. <i>Maria-Laach, und die Kunst im 12 und 13 Jahrh.</i> 390*	VOGELS. <i>Die altsyrischen Evangelien in ihrem Verhältniss zu Tatians Diatessaron.</i> 448
SCHMIDLIN. <i>Die kirchlichen Zustände in Deutschland vor dem dreissigjährigen Kriege.</i> 459	VOSEN ET KAULEN. <i>Rudimenta linguae hebraicae.</i> 475
SCHREIBER. <i>Karte und Kloster im XII Jahrh.</i> 323*	WEINAND. <i>Die Gottesidee, der Grundzug der Weltanschauung des hl. Augustinus.</i> ... 243
SCHUSTER. <i>Ugo I di Farfa.</i> ... 405*	WIEGER. <i>Boudhisme chinois.</i> ... 321*
SCHWALM. <i>Le Christ d'après S. Thomas d'Aquin.</i> 248	WILBRAND. <i>S. Ambrosius quos auctores, quaeque exemplaria in epistulis imponendis secutus sit.</i> 451
SERVAIS. <i>Histoire de Dorinne.</i> 485	ZANONI. <i>Gli umiliati nei loro rapporti con l'eresia, l'industria della lana, ed i comuni nei secoli XII e XIII.</i> 413*
SOUV. <i>Un Bossuétiste Manceau.</i> 486	ZAPLETAL. <i>Grammatica linguae hebraicae.</i> 475
STRUCKMANN. <i>Die Eucharistielehre des hl. Cyrill von Alexandrien.</i> 453	ZEILLER. <i>L'idée de l'État dans S. Thomas d'Aquin.</i> 493
SYXTUS, O. C. R. <i>Notiones archaeologiae christianae disciplinis theologicis coordinatae.</i> 441	ZELLER. <i>Die Umwendung des Benediktkinerklosters Ellwangen in ein weltliche Chorherrnstift (1461) und die kirchliche Verfassung des Stiftes.</i> ... 339*
» <i>I Mosaici antichi della basilica di S. M. Maggiore in Roma.</i> 443	ZELLER. <i>Bischof Salomo III v. Konstanz, Abt von S. Gallen.</i> 366*
TAULER. <i>(Œuvres complètes, I et II.</i> 501	ZIESCHÉ. <i>Die Sakramentenlehre des Wilhelm von Auvergne.</i> ... 465
THÉRÈSE (S.). <i>(Œuvres complètes, V et VI.</i> 252	
THURSTON. <i>The Coronation Ceremony.</i> 480	
TRAUBE. <i>Vorlesungen und Ab-</i>	

TABLE DES MATIÈRES.

B. — ORDRE LOGIQUE DES MATIÈRES.

Pour trouver le titre de l'ouvrage et l'indication de la page, se reporter à la table précédente.

Ecriture Sainte.

Bayer, Jacquier Landesdorfer, Violet, Vögels, Vosen, Zapletal.

Liturgie et archéologie chrétienne.

Atchley, Batiffol, Baumstark, Berthier, Besson, Carbone, Chevalier, Cobb, Dowden, Farnell, Franz, Grüneisen, Kirsch, Laurent, Lemaire, Maclean, Mioni, Netzer, Reck, Syxtus, Thurston, Vivell.

Ancienne littérature chrétienne.

De Stoop, Dirking, Engelbrecht, Labourt et Batiffol, Michel et Peeters, Pfäffisch, Rauschen, Struckmann, Vögels, Wilbrand.

Théologie.

Beauduin, Berthé, Bittremieux, Bouvier, Bukowski, Cozzi, Gillet, Hobhouse, Hugon, Janvier, Labauche, Lebreton, Lehmkuhl, Manzoni, Palmieri, Pesch, Sanday, Schwalm, Van der Mersch, Van Noort, Weinand.

Philosophie.

Deploige, Donat, Fischer, Godard, Grunder, Klimke, Lapparent, Periollat, Reinstadler, Zeiller, Zieché.

Sources historiques.

Hemmer, Kehr, Kirsch, Mandonnet, Michel et Peeters, Prümmer, Traube.

Histoire ecclésiastique.

Générale.

Acquoy, Gougaud.

Antiquité.

Bardy, Duchesne, Dufourcq, Marini Rénier, Rignot.

Moyen âge.

Amelli, Calvi, Chaillan, Guiraud, Luzzatto, Rinieri, Servais, Van Waeleghem, Vidal, Villard.

Age moderne.

Biaudet, Bliard, Broglie, Bucaille, Crapez, Denifle, Dubuchy, Gaignet, Gasquet, Goyau, Granderath, Herbigny, Lacey, Le Bachelet, Moreau, Petitot, Roersch, Schmidlin, Souty.

Histoire monastique.

Benedetti, Besse, Boudet, Bruel, Butte, Chaillan, Crooy, Delisle, Desart, Durtelle, Gerstenberg, Gout, Grenier, Guilloreau, Hirzel, Hoogeweg, Jacob, Jaud, Kalischer, Kehr, Levêque Lindner, Martin du Gard, Monsabert, Robinson, Savine, Schippers, Schreiber, Schuster, Villard, Zanoni, Zeller.

Bibliographie, Encyclopédies Répertoires.

Alès, Brackman, Calvi, Kehr.

Beaux-Arts.

Bayet, Besson, Gastoué, Laurent Michel, Schippers, Vivell.

Varia.

Berthé, Bouvier, Halflants, Hugon, Hurtaud, Lahitton, Meester, Ruville, Tauler, Van Laak.

BULLETIN D'HISTOIRE BÉNÉDICTINE.

AVRIL 1911.

I — MONACHISME PRIMITIF GÉNÉRALITÉS.

Monachisme. — L. FARRUGIA. *Monachismo. Conferenza tenuta nella R. Univers. di Malta.* Palermo, Boccone del Povero, 1910, 8°, 26 p. [2001]

Monachisme bouddhiste. — LÉON WIEGER, S. J. *Boudhisme chinois.* Extrait de Tripitaka, des commentaires, tracts, etc. Tome I. Vinaya, Monachisme et discipline. Paris, Guilmoto, 1910, 8°, 479 p. [2002]

Qu'il y ait certains rapprochements à faire entre les institutions monastiques du Bouddhisme et celles de l'Église chrétienne, personne ne le met en doute. Deux institutions similaires doivent se rencontrer sur plus d'un point. La grosse question, c'est celle de l'origine et du but de ces institutions. Le monachisme chrétien procède de l'Évangile, et son but est la perfection morale de l'individu dans l'imitation du Christ par la pratique des conseils évangéliques : rien de semblable dans le Bouddhisme. On sera heureux de posséder un ensemble de textes rituels et disciplinaires sur les monastères bouddhistes ; ces textes sont extrêmement curieux, tant dans leurs formulaires que dans leur portée morale. « A ceux qui ont voulu comparer ce monachisme bouddhique au monachisme chrétien, dit l'auteur (p. 478), manquait évidemment l'intelligence de l'un des deux termes mis en comparaison, ou peut-être celle de tous les deux. Rien de plus précis, de plus pratique, que les *Règles* chrétiennes, toutes tirées de l'Évangile. Chacune d'elles impose à qui l'embrasse, la chasteté, la pauvreté, l'obéissance, la prière, et une occupation professionnelle spéciale nettement définie. Elle avertit de plus le moine, qu'un jour Dieu comptera avec lui plus sévèrement que ses supérieurs, et le jugera selon sa conscience. Pour ce qui est des désordres, s'il venait à s'en produire, l'autorité, vigilante et forte, aurait tôt fait d'y remédier. — Impossible de mettre en parallèle,

1. Sigles des Revues le plus fréquemment citées : AB. *Analecta Bollandiana*. — AHEB. *Analectes* pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique. — BAH. *Boletín de la Real Academia de la Historia*. — BSMSB. *Bulletin de S. Martin et de S. Benoît*. — DR. *Downside Review*. — NA. *Neues Archiv*. — RABM. *Revista de archivos, bibliotecas y museos*. — RB. *Revue Bénédictine*. — RM. *Revue Mabillon*. — RSB. *Rivista storica Benedettina*. — SMBO. *Studien und Mitteil. zur Gesch. des Benediktiner-Ordens*.

avec ces choses positives et fermes, les *Sommes* boudhiques, amas de propos-incohérents, dont quelques vérités de sens commun, des apologues parfois charmants, et un vernis de sentimentalisme vague, n'arrivent pas à dissimuler le manque de fond, la faiblesse morale, le vide triste et désolé, spleen des vies passées, spleen de la vie présente, spleen des vies futures, aspiration à je ne sais quelle apathie comateuse, qui ne sera ni l'être ni le non-être, voilà, en définitive, le *bhikṣu* bouddhiste et sa prédication. Tandis que le moine chrétien, non seulement vit sa propre vie, mais s'efforce encore de faire vivre la leur aux autres ; dans l'espoir, pour tous, d'une vie à venir surélevée, d'un exercice perpétuel plus intense des facultés perfectionnées, mises en possession de toute vérité et de tout bien, dans le royaume de Dieu ». Le texte chinois est mis en regard de la traduction française.

Monachisme syrien. — ANATOLE. *Siriiskoe monachestvo vo vtoroi polovinie IV veka* (*Trudy Kievskoi Dukhovnoi Akademii*, 1910, t. II, p. 271-295 ; III, p. 1-16, 288-305). [2008]

Étude sur le monachisme syrien dans la seconde moitié du IV^e siècle.

Monachisme copte. — LOUIS VILLECOURT. *Le rite copte de la profession monacale pour les religieuses* (*Bessarione*, 1910, p. 308-347).

——— *Die Koptisch schismatischen Klöster Ägyptens* (*Die Kathol. Missionen*, oct. 1910, p. 7-10). [2004]

Monachisme irlandais. — D. L. GUGAUD, O. S. B. *Inventaire des règles monastiques irlandaises*. Note additionnelle sur la règle de S. Mochuta ou Carthach de Rathin († 636), (*RB*, XXVIII, 1911, p. 86-89). [2005]

Monachisme espagnol. — D. D. DE BRUYNE, O. S. B. *Les signataires du pacte de Sabaricus* (*RB*, XXVIII, 1911, p. 80-86). [2006]

L'auteur s'est soumis au pénible travail de reconstituer les signataires du pacte de Sabaricus, en rétablissant l'ordre des colonnes, en distinguant les additions successives, car l'éditeur n'y relève pas moins de quinze écritures différentes, en faisant remarquer les grattages et les substitutions de signatures. Il est arrivé ainsi à faire quelques constatations curieuses : d'abord l'évolution du monachisme espagnol dans la direction de la cléricature, puis l'établissement d'une communauté double dans le monastère de Sabaricus. L'éditeur est aussi arrivé à expliquer le sigle *m*, signe de ratification des signataires ; c'est l'abréviation pour *manum* (*adposui*). Après les listes vient une prescription pénale, qui offre des analogies avec le chap. LXX de la règle de S. Benoît.

S. Antoine. — J. STOFFELS. *Die Angriffe der Dämonen auf den Einsiedler Antonius* (*Theol. und Glaube*, 1910, p. 721-732, 809-830). [2007]

Schenoudi. — EUG. TISSERANT. *Note sur des fragments de Schenoudi conservés dans des livres d'office* (*Revue de l'Orient chrétien*, 1910, t. XV, p. 330-331). [2008]

S. Jérôme. — J. PLESCH. *Die Originalität und literarische Form der Monchsbiographien des hl. Hieronymus*. München, Wolf, 1910, 8°, 55 p. (Progr. des Wittelsbacher Gymnasiums für 1909 1910). [2009]

Ordre de S. Benoît. — D. BRUNO DESTREE, O. S. B. *Les Bénédictins*. Louvain, Abbaye du Mont-César, 1910, 8°, 213 p. [2010]

Ce livre n'est pas un travail d'érudition, c'est un essai de vulgarisation à l'intention du grand public. Que de fois ne demande-t-on pas à un religieux, qui êtes-vous, quelle est votre raison d'être, en quoi vous distinguez-vous des autres ? L'auteur a essayé de donner la réponse à ces questions, qui d'ailleurs ne sont que les préliminaires de son travail. Celui-ci comprend un rapide aperçu de l'histoire de l'ordre bénédictin, dont on n'a pu qu'ébaucher les contours. On est ainsi vite orienté. On trouvera dans ce volume une partie assez étendue sur l'état actuel des quatorze congrégations de l'ordre, historique et statistique, avec, en plus, un dernier chapitre sur l'activité extérieure de l'ordre au XX^e siècle : ministère, enseignement et travaux intellectuels, colonisation et travaux d'agriculture. L'ouvrage est enrichi d'un assez grand nombre de vues et de portraits.

—— D. F. A. GASQUET. *Les principes constitutifs de l'ordre monastique* (*Revue liturg. et bénédictine*, janvier, 1911, p. 30-37; février p. 71-75). [2011
Traduction française d'un opuscule publié jadis en anglais et en italien.

—— *SS Patriarchae Benedicti Familiae confederatae anno Domini MCMC.* Romae, Typis Vaticanis, 1910, in-12, xxxiv-767 p. [2012

Ce nouveau catalogue de l'Ordre se présente avec de notables améliorations. Une première partie donne les noms du cardinal (Vaszary), des 8 archevêques et des 11 évêques bénédictins, puis ceux des abbés : nullius, présidents, de régime, résignataires ou titulaires, des prieurs cathédraux et conventuels. Vient ensuite le catalogue des monastères par congrégations, où l'on constate que l'Ordre compte actuellement 156 monastères d'hommes et 6457 religieux. En appendices l'on trouve le catalogue des paroisses et des missions desservies par l'Ordre, des écoles, des maisons de moniales bénédictines ; celles-ci possèdent un minimum de 274 maisons avec 8360 religieuses.

On y trouve les portraits de Pie X, de l'abbé Tosti († 1897), de Mgr Ullathorne († 1889), de Mgr Haneberg († 1876), du cardinal Pirra († 1889).

—— *Almanach bénédictin 1911.* Paris, 1911, gr. in-8°, 80 p.

—— *Revue de l'Académie bénédictine 1911.* Paris, 1911, gr. in-8°, 30 p. [2018

Je me serais bien gardé de signaler aux lecteurs de ce Bulletin l'*Almanach* susdit, si la *Revue de l'Académie bénédictine* ne se confondait avec le susdit Almanach. L'auteur de l'*Almanach*, fondateur de l'Académie bénédictine, est M. l'abbé Corbierre, prêtre séculier. Ces deux publications ne sont donc en aucune façon des publications officielles de l'Ordre, et l'on peut s'étonner de la naïveté de ceux qui croiraient à l'existence d'une Académie bénédictine en dehors de l'Ordre. Cela peut se faire pour certains produits industriels, élixirs, dentifrices ou autres ; pour les intérêts scientifiques de l'Ordre, qu'on nous laisse faire ; nous ferons autre chose que des Almanachs.

Relations avec Rome — Administration. — GEORG SCHREIBER. *Kurie und Kloster im XII Jahrh.* Studien zur Privilegierung, Verfassung und besonders zum Eigenkirchenwesen der vorfranziskanischen Orden vornehmlich auf Grund der Papsturkunden von Paschalis II bis auf

Lucius III, 1099-1181. (*Kirchenrechtl. Abhandl.*, herausg. von A. Stutz, 65-68 Hefte. Stuttgart, Enkes, 1910, in-8°, xxxiv-296, vi-463 p.) [2014]

Le travail de M. Schreiber, un des plus importants qui ait été publié jusqu'ici sur la situation juridique des monastères au moyen âge, touche à une foule de problèmes historiques. L'auteur a envisagé le monastère dans ses rapports avec les autorités ecclésiastiques du dehors, le pape et l'évêque, non seulement au point de vue disciplinaire, mais surtout au point de vue juridique et économique. Les variantes que présentaient les privilèges conférés aux différents ordres religieux, ont été le point de départ de recherches qui lui ont révélé les points de vue différents auxquels se plaçait la papauté vis-à-vis de ces ordres, et tout particulièrement le rôle privilégié de Cîteaux.

Suivant à travers les âges le développement graduel de l'institution de la protection apostolique sur les monastères qui étaient cédés en propre au Saint-Siège; étudiant de près les différentes formules usitées par la chancellerie pontificale pour exprimer la nature de cette protection et son extension, l'auteur expose nettement les signes extérieurs de l'exemption, les nuances qu'il y a entre le monastère propre et le monastère exempt, la nature et la raison du cens, la portée des formules « *tutela specialis* », « *specialiter* » pour les monastères non exempts, « *nullo mediante* » et « *salva sedis apostolicæ auctoritate* » ; cette étude de la terminologie est importante pour déterminer la concession réelle de l'exemption.

M. Schreiber examine d'abord les monastères bénédictins isolés l'un de l'autre, contre lesquels les évêques avaient la partie plus facile que contre des ordres centralisés tels que Cîteaux. — I, p. 70, le diplôme de 1106 pour St-Valéry est faux (voir *Bull. d'hist. bénéd.*, n. 1332). Il passe ensuite à ceux de Cluny, de Camaldule, de Vallombreuse et des Chartreux.

On lira avec le plus vif intérêt les pages bien nourries et judicieuses consacrées au développement organique de l'Ordre de Cîteaux et aux conséquences que la centralisation devait avoir pour son exemption de fait, puis juridique du pouvoir de l'Ordinaire. On sent la supériorité vis-à-vis de Cluny, et l'on comprend la raison d'être de la faveur dont l'ordre cistercien jouit auprès d'Alexandre III. Cette raison est également exposée à propos des Ordres militaires, tandis que les relations journalières des Prémontrés, employés dans le ministère paroissial, avec les évêques expliquent la date tardive de leur exemption.

Dans une seconde partie, l'auteur étudie les relations du monastère avec l'Ordinaire : élection de l'abbé, bénédiction par le pape ou par l'évêque, la promesse d'obédience, les translations, résignations, dépositions d'abbés, la position juridique des chefs de monastères, les insignes pontificaux, les droits ou privilèges des abbés dans les diocèses, les droits respectifs des évêques dans les fondations de monastères, leur droit de visite ou de juridiction, le droit d'appel, la participation des abbés aux synodes, les procurations, cens synodaux ou autres taxes, les conflits avec les archidiacres.

La troisième partie étudie en détail l'exemption de la dîme et ses divers degrés dans les différents ordres. Ces pages sont importantes, car elles

établissent des distinctions et fixent des nuances dont il faut tenir compte quand on se trouve en présence de privilèges relatifs à la dîme.

Avec la quatrième partie on touche à un des sujets les plus délicats de l'organisation monastique du moyen-âge : la possession d'églises par les monastères et les conséquences juridiques et canoniques qu'entraîne cette propriété : classification des églises (oratoire, chapelle, église baptismale); administration directe ou indirecte des paroisses par les réguliers; nombre et importance des églises incorporées ou allodiales; droit de dîme, d'oblations, de sépulture; administration des biens de ces églises, rapports avec les évêques. Que de problèmes, que d'aspects de la question! Et toujours l'auteur accumule les textes et signale les particularités notées au cours de lectures aussi attentives que variées.

La cinquième partie traite des rapports entre les monastères et Rome au point de vue temporel : constitution et confirmation des propriétés monastiques, donations, indulgences, aliénations, dettes, avoueries, familiers, rapports avec les évêques. Encore une fois sur chacun de ces points l'auteur jette un nouveau jour, surtout quand il fait ressortir les faiblesses du système économique des anciens monastères bénédictins en face du nouvel ordre de Clteaux.

Dans la sixième partie, qui traite de l'organisation intérieure des monastères et de la discipline, M. Schreiber expose les relations qui existent entre l'abbaye-mère et ses filiales. C'est pour lui l'occasion de montrer les défauts du système bénédictin avec ses nombreux prieurés, du système clunisien qui tient sous sa tutelle des maisons importantes, et n'arrive jamais à réaliser une centralisation complète, celle-ci étant paralysée par les nombreuses tentatives d'émancipation et par l'opposition de l'épiscopat. Les chapitres généraux bénédictins ne furent qu'une imitation infructueuse de ceux de Clteaux. L'auteur étudie de près aussi l'admission dans le cloître, les sorties ou passages d'un ordre à un autre, les droits respectifs du couvent vis-à-vis de l'abbé, l'intervention de Rome en matière disciplinaire, spécialement dans les monastères de femmes.

La septième partie est consacrée au développement extérieur du privilège dans ses relations avec les différents ordres. Un bon index idéologique termine cet ouvrage qui restera un livre de chevet pour quiconque étudie l'histoire monastique du haut moyen-âge.

——— Dr JOHANNES MARING. *Kurie, Episkopat und Mönchtum im M. A.* (SMBO, N. F., 1911, t. I, p. 140-153). [2015]

Compte-rendu détaillé de l'ouvrage de G. Schreiber.

Oblats. — D. GUÉRANGER. *L'église ou la société de la louange divine.*

— *Les oblats séculiers de l'ordre de S. Benoît.* Paris, Oudin, 1910, in-32, 139 + 7 p. [2016]

Écoles monastiques. — P. AMBROS STURM, O. S. B. *Rechenrätzel in alten Klosterschulen* (SMBO, N. F. 1911, t. I, p. 104-109). [2017]

» Petite promenade à travers les « propositiones ad acuendos sensus juvenum », les devinettes scientifiques.

Réformes X^e-XII^e siècle. — E. TOMEK. *Die Reform der deutschen Klöster vom X-XII Jahrh.* (SMBO, N. F. 1911, t. I, p. 64-84). [2018]

Coup d'œil général sur les réformes du X^e siècle et spécialement sur l'action de Cluny en Allemagne.

Chapitre des coupes. — P. TÉZELIN HALUSA, O. Cist. *Die Ordensperson und das Schuldkapitel* (SMBO, XXXI, 1910, p. 552-584). [2019]

Mort civile. — EDMOND DURTELLE DE ST-SAUVEUR. *Recherches sur l'histoire de la théorie de la mort civile des religieux des origines au seizième siècle*. Rennes, Prost, 1910, in-8, 216 p. [2020]

Le religieux, mort au monde, doit renoncer en vertu des anciennes règles monastiques à toute propriété. En entrant au monastère il abandonne ses biens aux pauvres, aux parents ou au monastère, sans aucune réserve pour l'avenir. Le Code Théodosien reconnaît au moine le droit de posséder, et considère le monastère comme succédant de droit au religieux mort *intestat*, sans laisser d'héritiers légitimes. Justinien modifie la législation en considérant le moine comme une personnalité absorbée par le monastère ; celui-ci lui est substitué comme propriétaire des biens du religieux, comme héritier des successions qu'il aurait recueillies pour son propre compte s'il était resté dans le monde. S. Grégoire le Grand admet la théorie de Justinien et l'introduit dans le droit canonique. Mais cette manière de voir est combattue par le droit coutumier. Les familles protestent contre toute aliénation de fiefs, ce qui fut admis par l'Église elle-même, et contre celle des « biens propres », des biens de famille ; celle-ci doit être conservée en concentrant les biens dans un petit nombre de mains. La théorie qui déclarait le religieux incapable de posséder et d'hériter même pour son monastère facilitait cette conservation ; aussi vit-on bientôt se répandre l'abus de la multiplication des oblations d'enfants par des parents cupides et intéressés. C'est alors que se développa la théorie de la mort civile du religieux : s'il est mort par sa profession, ses biens reviennent à sa famille, et il est désormais incapable de recevoir une succession. Il y avait donc conflit entre le droit coutumier et le droit ecclésiastique. La position particulière des religieux mendiants fournit un nouvel appui au droit coutumier. On eut beau se réclamer de brefs pontificaux pour sanctionner le droit ecclésiastique ; on ne les considéra que comme des privilèges. Au XVI^e siècle, en France, la mort civile est considérée comme coutume générale du Royaume. A partir du XVI^e siècle elle est admise sans conteste et elle se propage en dehors de France, en Allemagne, aux Pays-Bas, en Franche Comté, en Savoie, etc. L'État mettait un frein à l'extension illimitée des établissements de main-morte ; les biens des familles étaient protégés contre le morcellement. Les usages locaux réglaient la question des dots ou des pensions viagères.

II. — BIOGRAPHIES.

S. Martin. — E. CH. BABUT. *Saint Martin de Tours* (Revue d'hist. et de litt. relig. 1910, p. 466-487). [2021]

Aetheria. — ZACHARIE GARCIA, S. J. *La lettre de Valerius aux moines*

du *Vierzo* sur la bienheureuse *Aetheria*. (AB, XXIX, 1910, p. 377-399). [2022

Édition critique, motivée surtout par la découverte du manuscrit de Tolède de 902. L'éditeur se prononce pour l'orthographe *Aetheria*; la langue de l'*Itinerarium* se fait remarquer par des hispanismes. Il y a lieu d'admettre qu'*Aetheria* appartenait à la Galice, « avec la combinaison possible qu'elle aurait habité un monastère d'Aquitaine ».

Egeria. — D. ANDRÉ WILMART. *Egeria* (RB, XXVIII, 1911, p. 68-75). [2028

Egeria est la forme attestée par la tradition manuscrite. L'auteur ne se prononce pas sur la date de l'*Itinerarium*; la patrie de la pèlerine semble bien être l'Espagne.

S. Benoît. — *Regula S. P. Benedicti* juxta antiquissimos codices recognita a P. Edm. Schmidt O. S. B. Ed. II. emendatio. Ratisbonne, Pustet, 1911. In-8, xv-144 p. [2024

—— D. CUTHBERT BUTLER. *The rule of St. Benedict. III. The instruments of good works* (*The Journal of Theological Studies*, XII, 1911, p. 261-268). [2025

A l'encontre de D. Leclercq, qui croit retrouver la source du Chapitre IV de la Règle de S. Benoît indirectement dans la Didache, directement dans le *Syntagma doctrinae* (inter Athan. Op., P. G. 28, 835), ou textes apparentés (Foi des 318 Pères de Nicée; rédaction copte publiée par Revillout), D. Butler croit que pour une partie des rapprochements il y a plutôt lieu d'en appeler aux textes bibliques, et que pour l'autre il n'y a pas d'évidence.

Quelle pourrait être la source des *Instrumenta*? L'épître apocryphe de Clément à Jacques placée en tête des fausses décrétales d'Isidore Mercator? Étant donné qu'on connaît une douzaine de manuscrits où les *Instrumenta* sont séparés de la Règle, il n'y a pas lieu d'admettre qu'Isidore les ait empruntés directement à la Règle. Il y a, comme l'a montré Weyman, des points de contact avec des collections grecques de sentences. Dom Wilmart a publié deux autres collections d'aphorismes monastiques: les *Monita Porcharii* et une antique traduction latine de l'*Admonitio ad Monachos* de S. Basile, antérieures à S. Benoît. Il y a des rapprochements à établir entre un Sermon apocryphe de S. Ambroise (n° 24), qu'on ne peut attribuer à S. Césaire. D. Butler suggère, en dehors de rapprochements bibliques, six parallèles dans des textes de S. Athanase (Vita Antonii), Cyprien, Porphyre, Augustin, *Verba Seniorum*, Cassien, Sosiade. On ne peut établir jusqu'ici que S. Benoît ait incorporé à sa règle un recueil antérieur d'*Instruments*; la compilation peut lui être attribuée en propre.

Martin de Braga semble avoir connu le 42^e instrument (donc entre 570 et 580). Dix ans plus tôt S. Ferréol utilise la Règle. La règle, qui fut probablement écrite entre 520 et 540, avait donc pénétré dans le Sud de la Gaule et dans le Nord-Ouest de l'Espagne aux environs de 560-570.

—— A. WERMINGHOFF. *Die wirtschaftstheoretischen Anschauungen der Regula S. Benedicti* (*Histor. Aufsätze Karl Zeumer... dargebracht*. Weimar, Böhlau, 1910, p. 31-50). [2026

La vue de l'abbaye actuelle du Mont-Cassin et de son organisation économique a amené l'auteur à rechercher le principe de cette organisation. En remontant à travers les siècles, on arrive infailliblement à la règle bénédictine. Celle-ci repose, dans son but et sa portée morale, sur l'Évangile ; le monastère bénédictin doit reproduire la communauté chrétienne primitive. Mais, dans ses prescriptions économiques, on retrouve la sagesse du législateur qui approprie ses statuts aux besoins de son temps et leur donne assez d'élasticité pour qu'on puisse les adapter à d'autres circonstances. Le monastère est un centre d'exploitation qui se suffit à lui-même, qui produit et qui consume pour son usage ; le commerce n'a lieu que dans le cas de superflu. S. Benoît n'est pas créateur ; il est législateur, organisateur. Qu'on compare, p. ex., l'organisation du monastère bénédictin avec celle des monastères pachomiens d'Égypte, et l'on trouvera à faire d'intéressants rapprochements. Le monastère bénédictin est fondé sur la propriété foncière ; il réclame le travail individuel ; par l'évolution qui va s'opérer dans son sein, l'extension de la cléricature, son activité religieuse et sociale il ne s'isole pas complètement du monde, il va même agir directement sur lui dans l'œuvre de réorganisation sociale. Le législateur bénédictin s'est pénétré des anciennes traditions romaines ; il les mettra à la portée des nouveaux peuples qu'il gagnera au Christ et à la civilisation.

S. Grégoire le Grand. — D. L. LÉVÊQUE. *S. Grégoire le Grand et l'ordre bénédictin*. Paris, Lethielleux, 1910, in-8°, xxxi-328 p. [2027]

Bien que l'auteur explique dans quel sens large il prend les mots : ordre bénédictin au VI^e siècle, il me semble qu'il aurait donné une idée plus juste de l'ensemble de son ouvrage en parlant d'« ordre monastique ». S'il y a une très grande probabilité, voire même une quasi certitude morale à admettre le fait que S. Grégoire a dû connaître et pratiquer la règle de S. Benoît, on ne peut tirer de cette prémisse des conclusions aussi larges que celles qu'en déduit l'auteur, qui voit dans les diverses manifestations de la vie monastique au VI^e siècle, telles qu'elles sont renseignées dans le Régeste de S. Grégoire, des manifestations ou des applications de la vie bénédictine. Au moins, même dans ses exagérations, cet ouvrage aura le mérite d'avoir groupé dans un ensemble intéressant les renseignements nombreux et variés épars dans la correspondance du grand pape, d'avoir donné de la vie monastique au VI^e siècle, un exposé assez détaillé, d'avoir montré son rôle dans la société religieuse et civile, d'avoir établi sa situation juridique. Il y a là des problèmes assez compliqués qui sont posés du jour où l'ordre est appelé à prendre une part active dans l'organisation et l'administration des nouvelles chrétientés. L'élément de la vie active pour le bien direct du prochain y est introduit, l'entrée en grand nombre des moines dans la cléricature et les relations plus suivies, quotidiennes, nécessaires avec le monde créent un dualisme, qui, dans certains cas, va compromettre l'idée primaire du monachisme. L'évolution du concept de la vie monastique se poursuivra graduellement, et le jour où la stabilité locale ne liera plus l'individu, on aura fait à la vocation apostolique sa place dans l'institution monastique. Je ne crois guère nécessaire d'ajouter que je ne partage pas le conservatisme de D. Lévêque sur les légendes

de S. Placide et de S. Maur ; je ne sais si les travaux publiés depuis quelques années l'auraient fait changer d'avis. L'éditeur a corrigé et complété dans un appendice le travail de son confrère défunt. Il est regrettable que les noms et les titres d'ouvrages allemands soient estropiés.

S. Léger. — V. J. COORNAERT. *Vie de S. Léger, patron de Dottignies*, Bruges, Houdmont, s. d. (1910), 8°, ix-179 p. [2028]

S. Filibert. — L. JAUD. *S. Filibert, fondateur et abbé de Jumièges et de Noirmoutier, sa vie, son temps, sa survivance, son culte*. Étude d'histoire monastique au VII^e siècle. Paris, Gabalda, 1910, 8°, 569 p., carte et gravures. Prix : 6 frs. [2029]

Peu de vies se prêtent mieux que celle de S. Filibert à donner un tableau d'ensemble de la vie monastique et religieuse au VII^e siècle. C'est l'époque où les deux grands courants monastiques se rencontrent et se fusionnent, celui de S. Colomban, et celui de S. Benoît ; c'est l'époque des grandes fondations. S. Filibert, moine à Rebais, quitte son monastère pour visiter ceux de France et d'Italie et s'enquérir des règles qu'on y pratique. Un auteur bien documenté, tel que M. l'abbé Jaud, nous aidera à suivre le pieux pèlerin dans les divers monastères qu'il va visiter et nous initiera à la vie du moine au VII^e siècle, vie dont le fond est le même partout, bien qu'on puisse relever certaines variétés d'observance. Au nom de Filibert se rattache la grande abbaye de Jumièges, où l'on sent la double action des deux grands législateurs monastiques, mais où bientôt la règle bénédictine va l'emporter sur les observances colombaniennes. De Jumièges, Filibert passe à Noirmoutier et donne naissance à Luçon et à St-Michel en l'Herm. M. Jaud a tâché de faire revivre ce grand abbé au milieu de ses moines et dans son apostolat. On ne peut nier que l'ensemble donne un intéressant tableau de la vie monastique au VII^e siècle, sous ses différents aspects de vie religieuse, intellectuelle, apostolique et sociale. L'auteur a consacré également une bonne partie de son volume aux reliques et au culte de S. Filibert, et il a été amené à raconter les diverses translations de son corps et l'histoire des fondations de Noirmoutier et de Tournus. On peut dire que l'auteur a épuisé son sujet et n'a épargné aucune source de renseignements pour élucider les différents problèmes que soulève naturellement toute vie d'un saint du VII^e siècle et pour la placer dans son cadre historique. Si l'on peut parfois différer d'avis avec lui sur l'une ou l'autre question, si parfois même on trouve qu'il suit de trop près certains textes discutables, on doit rendre justice à l'auteur en reconnaissant qu'il a donné un travail de vulgarisation de bon aloi.

Ste Fare. — H. M. DELSART. *Une fondatrice d'abbaye au VII^e siècle. Sainte Fare, sa vie et son culte*. Paris, Gabalda, 1911, 8°, xv-372 p. [2030]

Le septième siècle a fourni dans les derniers temps le thème de plusieurs travaux sur les saints qui l'ont illustré. N'y-a-il pas un danger à refaire le même tableau, à donner le même cadre aux héros de la sainteté ? Les saints ont chacun leur cachet : S. Léger, S. Ouen, S. Wandrille, S. Colomban sont contemporains, et cependant diverses furent leurs carrières et différents leurs caractères. Ste Bathilde n'est pas sainte Fare, et celle-ci ne ressemble ni à Clotilde ni à Geneviève. L'auteur de « Ste Fare » a cru

qu'il y avait encore à glaner après d'illustres devanciers : « Sans avoir la prétention d'embrasser toute l'histoire monastique du VII^e siècle, dit-elle, nous nous sommes appliquée à l'étudier dans une abbaye de moniales, gouvernée par une femme de haute intelligence comme de sainteté éprouvée ; abbaye à laquelle sa fondation sous la règle de saint Colomban et son passage à celle de saint Benoît donnent les traits les plus généraux et les plus caractéristiques des monastères gaulois du VII^e siècle. En suivant l'histoire du culte de sainte Fare à travers les âges, nous avons dû abandonner celle de sa célèbre abbaye. Toutes les fois cependant que nous l'avons pu sans sortir de notre cadre, nous avons mis en œuvre les documents relatifs à cette communauté capables de faire connaître certains faits inédits ou oubliés qui nous semblaient dignes de quelque intérêt ». La vie et les miracles de Ste Fare, si pleins de poésie, si curieux pour l'étude des mœurs monastiques du VII^e siècle ont été largement mis à profit. On lira avec intérêt la caractéristique des deux règles de S. Colomban et de S. Benoît. Enfin l'on trouvera pour l'histoire du culte de la sainte une foule de précieux renseignements.

S. Boniface. — G. F. BROWNE. *Boniface of Crediton and his companions* based on lectures delivered in the cathedral church of Bristol in 1906. London, Soc. for promoting Christian Knowledge. 1910, in-12. [2081]

——— D^r BRUDER. *Die liturgische Verehrung des hl. Bonifatius in Kloster und Diözese Fulda vom 8. Jahrhundert bis zur Gegenwart* (SMBO, XXXI, 1910, p. 585-607). [2082]

S. Willibrord. ALBERT PONCELET, S. J. *De S. Willibrordo* (Acta SS. t. III, nov. p. 414-500). [2083]

Paul Diacon. — C. CIPOLLA. *Pensieri intorno a due famosi passi di P. Diacono* (Atti del R. Acad. delle scienze di Torino, XLV (1910). [2084]

Il s'agit des deux passages de l'*Histor. Longob.* II, 32; III, 16, relatifs à la condition faite aux italiens par la conquête lombarde.

Aldhelm. — D. A. MANSER, O. S. B. *Le témoignage d'Aldhelm de Sherborne sur une particularité du canon grégorien de la messe romaine* (RB., XXVIII, 1911, p. 90-95). [2085]

S. Anschaire. — C. REUTER. *Ebbo von Reims und Ansgar*. Ein Beitrag zur Missionsgeschichte des Nordens und zur Gründungsgesch. des Bistums Hamburg (*Histor. Zeitschrift*, 3. Folge, t. IX, 1910, p. 237-284). [2086]

——— LE MÊME, *Zur Geschichte Ansgars* (*Zeitschrift der Gesellschaft f. Schleswig-Holsteinische Geschichte*, XL, 1910, p. 484-492).

L'édition des plus anciens documents pontificaux pour l'archevêché de Hambourg par Fritz Curschmann a permis de contrôler de plus près le *Vita Anscharii*. Le premier acte de Grégoire IV (834) se présente sous une triple recension ; dans la 1^{re}, Anschaire n'est pas appelé archevêque, mais « primus Nordalbingorum episcopus » et Ebbon de Reims figure comme légat. D'après Reuter, Anschaire ne fut pas archevêque avant 847, et il était suffragant de Mayence. Ce n'est qu'en 858 qu'il devint évêque de Brême, et entre 858 et 864 qu'il prétendit à la dignité archiepiscopale en se basant sur la destruction de Hambourg et probablement sur la promesse du pape. Cette ville ayant été détruite en 845 retomba sous la juridic-

tion de Verden et ne fut rendue à Ansbach qu'après 858. Il peut se faire que les réclamations d'Ansbach ne se firent entendre qu'après 863, quand le siège de Cologne devint vacant; le roi Louis le Germanique profita peut être de cette occasion pour séparer Brême de Cologne.

—— L. BRIL. *Les premiers temps du christianisme en Suède. Étude critique des sources littéraires hambourgeoises* (*Revue d'hist. eccl.*, XII, 1911, p. 17-37, à suivre). [2087]

L'œuvre d'évangélisation entreprise par S. Ansbach dans le Nord n'a pas produit de résultats durables. Pas de traces de son action ou de son culte en Danemark; la tradition suédoise est influencée par des traditions venues du dehors. Il n'y a là rien de comparable à l'évangélisation de l'Allemagne par S. Boniface. Le *Vita Anskarii* interpolé dans un sens favorable aux prétentions au siège de Hambourg, a inspiré les fausses bulles fabriquées en 1122 ou 1123; la base de toutes ces interpolations serait le récit d'Adam de Brême.

Smaragde. — M. MANITIUS (v. n. 2041) s'occupe du ms. lat. Paris 13029, grammaire de A. Smaragde (p. 60-66). [2088]

Micon. — V. REMI D'AUXERRE. [2089]

Notker. — PAUL HOFFMANN. *Die Mischprosa Notkers des Deutschen*. Berlin, Mayer, 1910, gr. 8°, VI-222 p. [2040]

Remi d'Auxerre. — M. MANITIUS. *Zur Karolingischen Literatur* (*NA.* f. 36, p. 43). [2041]

L'auteur traite de Remi d'Auxerre et de Micon de St-Riquier (p. 43-57).

—— JOHN M. BURNAM. *Commentaire anonyme sur Prudence*, d'après le ms. 413 de Valenciennes. Paris, Picard, 1910, 8°. [2042]

Texte du X^e s., tiré d'un ms. de l'ancienne abbaye de St-Amand et que l'éditeur attribue à Remi d'Auxerre; les preuves seront données plus tard.

Hériger de Lobbes. — O. HIRZEL. *Abt Heriger von Lobbes, 990-1007*. (Beiträge zur Kulturgesch. des M. A. und der Renaissance. Herausgeg. von W. Goetz. Heft 8). Leipzig, Teubner, 1910, VI-44 p. gr. 8°. Mk. 1,80. [2043]

Ce travail se divise en deux parties: l'histoire de l'abbaye de Lobbes jusqu'à l'avènement d'Hériger (p. 1-20), l'abbatiate d'Hériger (p. 20-44). La première partie pêche par défaut de connaissances sur la bibliographie belge. L'auteur prend à partie plusieurs fois le travail de Vos; ce travail est assez démodé. Pourquoi ne pas renvoyer à l'étude autrement documentée de Warichez? Celle-ci eût également rendu de précieux services pour la seconde partie en fournissant à l'auteur des renseignements plus complets sur les œuvres d'Hériger. Il eût également beaucoup profité de l'étude de L. Van der Essen sur les *Vitae* des saints mérovingiens. La seule partie neuve, et encore faut-il s'entendre sur la portée de ce terme, c'est le chapitre où le Dr Hirzel donne la caractéristique d'Hériger.

Grégoire VII. — G. ORTHMANN. *Papst Gregors VII Ansicht über den Weltklerus seiner Zeit*. Diss. Greifswald, Adler, 1910, 8°, 85 p. [2044]

L'auteur a réuni les textes éparpillés dans le *Registrum*, sans tenir compte de l'historiographie et de la publicistique contemporaines.

—— J. P. WHITNEY. *Pope Gregory VII and the Hildebrandine Ideal* (*Church quarterly Review*, 1910, juillet). [2045]

Guy d'AREZZO. — GUIDO MARANGONI. *Guido Monaco e la badia di Pomposa* (*Rassegna contemporanea*, juill. 1910, p. 47-59). [2046]

Guillaume de Jumièges. — *Matériaux pour l'édition de G. de J. préparée par Jules Lair*, avec une préface et des notes par Léop. Delisle. Manuscrits autographes d'Orderic Vital. Manuscrit original de Robert de Torigni. Nogent-le-Rotrou, Daupeley, 1910, in-fol, 44 p., 120 pl. en phototypie. [2047]

—— *Matériaux pour l'édition de G. de J. préparée par J. Lair...* Préface de Léopold Delisle (*Bibl. École Chartes*, LXXI, 1910, p. 481-526).

Vu la rareté du volume annoncé ci-dessus, la rédaction de la *Bibl. de l'École des Chartes* a sollicité l'autorisation de reproduire la préface écrite par Léopold Delisle. Les deux mss. de Guillaume de Jumièges sont l'œuvre, l'un d'Orderic Vital, l'autre de Robert de Torigni. Cette circonstance fournit à M. Delisle l'occasion de faire connaître, avec sa compétence bien connue, les manuscrits autographes d'Orderic Vital (p. 485-506), et un manuscrit original de Robert de Torigni conservé à Leyde (p. 506-522) et d'établir la concordance des deux manuscrits avec l'édition d'André Duchesne.

Gultmond d'Aversa. — D. G. MORIN, O. S. B. *La finale inédite de la lettre de Gultmond d'Aversa à Erfast, sur la Trinité* (*RB*, XXVIII, 1911, p. 95-99). [2048]

Cette lettre a été publiée mais incomplète de la finale par d'Achery dans son *Spicilege*, t. II, p. 377-386 ; éd. in-fol., t. III, p. 401-404. D. Morin la complète d'après le ms. lat. 1685 de Paris.

Léon d'Ostie. — *Un codice autografo di L. Ostiense con due documenti veliterni del secolo XII* (*Bollett. dell' Istit. stor. italiano*, 1910, n. 31). [2049]

Calendrier et nécrologe du Mont-Cassin composé entre 30. I, 1094 et 2. XII, 1105, transporté du Mont-Cassin à Velletri par Léon d'Ostie, lorsqu'il fut nommé évêque d'Ostie. Léon mourut le 22 mai 1115.

Gérard de Csanad. — D. G. MORIN, O. S. B. *Un théologien ignoré du XI^e siècle ; l'évêque martyr Gérard de Csánad*, O. S. B. (*RB*, 1910, XXVII, p. 516-521). [2050]

Les œuvres de l'évêque Gérard de Csánad (Hongrie) ont été publiées à Karlsburg en 1790, d'après un ancien ms. du XI^e s., de Frisingue, aujourd'hui conservé à Munich (Cm. 6211). D. Morin a noté les passages curieux et relevé les mentions de l'activité littéraire du moine vénitien, missionnaire en Hongrie. Il y a là de précieuses indications pour un travail à entreprendre sur ce personnage encore trop peu connu.

S. Anselme. — P. AUGUSTINUS DANIELS, O. S. B. *Anselmizitate bei dem Franziskaner Roger von Marston* (*Theolog. Quartalschrift*, XCII, 1911, p. 35-59). [2051]

Après une notice bio-bibliographique sur Roger de Marston et un aperçu de sa philosophie, l'auteur montre dans quelle dépendance cet écrivain est de S. Anselme, dépendance qui s'affirme particulièrement dans un nombre restreint de questions.

——— AUG. PETIGAT. *L'âme valldôtaine de S. Anselme et de S. Grat.* Aoste, Impr. catholique, 1911, 8°, 32 p. [2052]

S. Godefroid d'Amiens. — ALBERT FONCELET, S. J. *De S. Godefrido episcopo Ambianensi* (*Acta SS.*, t. III, nov. p. 889-944). [2058]

Abélard. — JOS. REINERS. *Der Nominalismus in der Frühscholastik.* Ein Beitrag zur Geschichte der Universalienfrage im M. A. Nebst einer neuen Untersuchung des Briefes Roscelin an Abälard. Münster, Aschendorff, 1910, gr. 8°, vii 80 p. (*Beiträge zur Gesch. der Philosophie des M. A.*, VIII). [2054]

Bernard de Thiron. — J. VON WALTER. *Bernard de Thiron*, trad. par J. Cahour (*Bull. de la Comm. hist. et archéol. de la Mayenne*, 2^e sér., t. XXV, 1909, p. 17-14, suite et fin). [2055]

Vital de Savigny. — *Vital de Savigny*, par J. von Walter, traduction de M. J. Cahour (*Bull. de la Comm. hist. et archéol. de la Mayenne*, XXVI, 1910, p. 297-309, à suivre). [2056]

Rupert de Deutz. — (*Annuaire de l'Université cathol. de Louvain*, 1911, p. 452-463). [2057]

L'abbé A. Nobels, au cours de ses recherches sur « le symbolisme liturgique dans les écrits du moyen âge », a fait une bonne part à Rupert.

Élisabeth de Schönau. — F. W. E. ROTH. *Aus einer Handschrift der Schriften der hl. E. von Schönau* (*NA*, XXXVI, p. 119-225). [2058]

Description d'un ms. de la fin du XII^e s.

Clément VI. — K. RÜMLER. *Die Akten der Gesandtschaften des Baiern an Benedikt XII und Klemens VI* (Quellenstudien aus dem histor. Seminar der Univ. Innsbruck, II). Innsbruck, Wagner, 1910, 8°. [2059]

Urbain V. — ABBÉ CHAILAN. *Nouveaux documents sur le Studium d'Urbain V à Trois-Maisons*, 1364-1367 (*Mém. de l'Acad. d'Aix*, xix, 1908, p. 59-83). [2060]

Trithème. — EMIL JACOBS. *Die neue Widukind-Handschrift und Trithemius* (*NA*, xxxvi, p. 204-208 ; v. *Bibl. École Chartes*, LXXI, 1910, p. 712-713). [2061]

Ms. acquis par Trithème à St-Pantaléon de Cologne avec notes cryptographiques.

——— P. LAURENTIUS WOCHER. *Johannes Trithemius* (*SMBO*, xxxi, 1910, p. 501-536). [2062]

Compte-rendu critique de l'ouvrage de W. Schneegans. L'auteur est mort le 25 avril 1895, abbé de Mehrerau.

——— PAUL LEHMANN. *Nachrichten von der Spanheimer Bibliothek des Abtes Johannes Trithemius* (*Festgabe Hermann Grauert.* — Fribourg-en-Br., Herder, 1910, p. 204-220). [2063]

Notice sur la collection réunie par l'abbé Trithème à Spanheim et signalement de 23 manuscrits qui lui ont appartenu.

——— ANTON DÜRRWÄCHTER. *Adam Tanner und die Steganographie des Trithemius* (*ib.*, p. 354-376). [2064]

Coup d'œil sur l'histoire de ce travail de Trithème, accusé de magie et

de sortilège, et sur l'apologie qu'en écrivit le jésuite Adam Tanner, un des esprits les plus éclairés de son temps.

Nicolas Ellenbog. — ALBERT BÜCHI. *Kleine Beiträge zur Biographie von Joh. Oekolampad nebst sieben ungedruckten Briefen.* (Festgabe Hermann Grauert. Fribourg-en-Br., Herder, 1910, p. 221-232) [2065]

Nicolas Ellenbog, bénédictin d'Ottobeuron (1481-1543), humaniste distingué, fut en relation avec un grand nombre de personnages de son temps. Sa correspondance, en tout 900 lettres, conservée dans le ms. 8643 de la Bibl. nat. à Paris, n'a pas encore été suffisamment exploitée. M. Büchi en publie sept lettres : à Ambroise Blaurer, bénédictin d'Alpirsbach (12 août 1517), à Oecolampade (11 nov. 1520 avec réponse 6 déc. 1520, 1520 ?), à Bernard Adelman (16 déc. 1522 avec réponse du 20 déc. 1522), à Marquard de Stein, prévôt d'Augsbourg (15 janv. 1529). La publication de cette correspondance jetterait un grand jour sur le mouvement religieux de la première moitié du XVI^e siècle.

Quirini. — LUGIA FRESCA. *Lettere inedite di Benedetto XIV al cardinale Angelo Maria Querini 1740-1750* (Nuovo archivio Veneto, 1910, n° 37, p. 159-215). [2066]

En tout 169 lettres ou brefs tirés d'un ms. de la bibliothèque archiépiscopale d'Udine. A noter les lettres ou brefs CXL-CXLIII (1748) où il est question de la congrégation bénédictine de Bavière. En appendice lettres de Quirini.

Sarmiento. — A. LOPEZ PELAEZ. *Elogio de Fray Martin Sarmiento.* Coruña, 1910. [2067]

Pie VII. — ABBÉ RANCE-BOURREY. *Nouveaux documents sur le passage de Pie VII à Nice en 1809* (Annales de la Soc. des Lettres des Alpes-Maritimes, t. XXI, (1909), p. 329-344). [2068]

D. Guéranger. — ABBÉ DELFOUR. *Dom Guéranger (L'Université catholique, 15 déc. 1910, p. 511-522).* [2069]

L'auteur expose en quelques pages quelle fut la place réelle et l'action indiscutable de D. Guéranger dans le mouvement catholique du milieu du XIX^e siècle.

——— E. LECANUET. *Montalembert et Dom G.* Lettres inédites à propos d'un livre récent. (Annales de philosophie chrétienne, nov. 1910, p. 113-129). [2070]

Publication intégrale de deux lettres inédites « qui feront connaître comment et dans quels termes s'est accomplie la rupture de Montalembert avec dom Guéranger ». La lettre de D. G. est du 22 novembre 1852, celle de M. du 6 février 1853.

——— T. F. *Dom Guéranger, abbé de Solesmes* (Revue cathol. des institutions et du droit, sept. 1910, p. 221-236). [2071]

——— A. LEDRU. *Dom Guéranger, abbé de Solesmes.* (Prov. du Maine, 1910, t. XVIII, p. 257-284, 297-317, 327-343, 361-378). [2072]

——— AMBROISE LEDRU. *Dom Guéranger, abbé de Solesmes et Mgr Bouvier, évêque du Mans.* Paris, Champion, 1911, 8°, vii-383 p.

En dépit des critiques qu'on peut adresser à son caractère et à ses

œuvres, D. Guéranger reste une grande figure. J'ose dire que, lorsque les polémiques seront apaisées, que les conflits de personnes se seront calmés, les petits côtés de son existence, les défauts de son caractère, les fautes de son administration disparaîtront devant la grandeur des résultats obtenus : la restauration de la liturgie romaine qui resserra les liens de l'Église de France avec Rome, la lutte contre les excès du libéralisme, le retour aux grandes traditions bénédictines, mouvement qui de Solesmes a passé et se continue dans d'autres congrégations de l'Ordre. D. Guéranger a eu à lutter contre la pauvreté ; il a payé cher un idéalisme trop confiant et une inexpérience incurable des affaires matérielles ; il a peut-être aussi expié durement les dangers d'une situation exceptionnelle, qui semblait vouloir faire de lui seul l'unique maître et juge doctrinal, l'unique guide intellectuel d'une corporation religieuse où l'autorité presque sans contrôle du chef l'expose à la tentation de se méprendre sur les vrais sentiments d'hommes au caractère plus trempé que ceux de la masse flottante, et mûris eux-mêmes par les leçons de la vie et les travaux personnels, et de redouter à côté de lui une autre supériorité, de quelque nature qu'elle soit. L'historien de D. Guéranger a glissé parfois légèrement sur ces défauts ; peut-être même a-t-on pu lui reprocher d'avoir fait valoir certains concepts personnels sous le couvert de ceux de son prédécesseur.

M. le chanoine Ledru a voulu corriger l'exposé fait par le Rme D. Delatte des rapports de D. Guéranger avec Mgr Bouvier. Les nouveaux documents versés au procès amèneront le lecteur à modifier ou à atténuer certains jugements trop catégoriques sur l'évêque du Mans. Je ne crois pas qu'il y a lieu de justifier entièrement les vues de Mgr Bouvier sur l'exemption monastique. Si S. Bernard avait vécu au XIX^e siècle, il aurait sans doute modifié sa façon de parler ; autres temps, autres mœurs. Il suffit de lire l'ouvrage de Schreiber *Kurie und Kloster* pour comprendre de quelle façon Cîteaux, tout en prônant à l'origine la sujétion à l'Ordinaire, trouvait dans son organisation centralisée un obstacle à toute immixtion du pouvoir épiscopal, et s'acheminait de fait vers une exemption autrement bien importante que celle de la plupart des monastères bénédictins. La doctrine de M. Ledru sur l'exemption est donc discutable. Prenant la défense de Mgr Bouvier, M. Ledru refait l'histoire de Solesmes, dont tous les petits côtés sont mis en relief, et ne ménage pas les coups à l'auteur de « Dom Guéranger » ; l'avocat, au cours des plaidoiries, laisse échapper des expressions qui dépassent parfois sa pensée. N'y a-t-il pas aussi un excès dans la critique, quand l'auteur entre dans le détail de conflits qui rappellent une page douloureuse du Solesmes moderne ? Je crains bien, qu'en visant l'historien, on n'ait voulu toucher de trop près l'abbé de Solesmes. On ne pourra se refuser à reconnaître dans l'ensemble du travail assez d'animosité, tout en concédant que l'auteur est terriblement documenté.

— Dom G. et le P. Emmanuel. *Étude liturgique et théologique.* (Bull. de N.-D. de la Sainte-Espérance, oct. 1910, p. 154-160). [2073]

Traduction de l'article de la RSB., voir n° 1775.

Maur Wolter. — P. A. KIENLE. *M. Wolter, Erabt von Beuron* (St-Benedikts-Stimmen, xxxv, 1911, p. 21-34, 57-72, 113-117). [2074]

D. Paul Luyckx. — *The Very Rev. Father Paul of Moll*, a Flemish Benedictine and Wonder-Worker of the Nineteenth Century, 1824-1896. By Edw. Van Speybrouck. Translated from the second French edition by a Member of the Order of St-Benedict. Clyd, Mc. : Benedictine Convent, 1910, 8°, 383 p. [2075]

D. Boniface Krug. — *A Memoir of Dom Boniface Marie Krug abbot of Monte-Cassino*, by H. E. Card. Alf. Capeceelatro (*Ampleforth Journal*, janv. 1911, p. 127-139). [2076]

Vaszary (CARDINAL), O. S. B. Vaszary Károly bibornok érsekprímás tesszédei. Édité par K. D. Kemenyfi. Gran, 1909, in-8. Édition de 60 discours du cardinal Cl. Vaszary. [2077]

Hemptinne (R^{me} D. Hildebrand de). *The Rt. Rev. Hildebrand de Hemptinne, O. S. B. Abbot Primate (St-Vincent College Journal*, Oct, 1910, p. 19-22, avec portrait). [2078]

Destrée (D. Bruno). — **PIERRE NOTHOMB.** *Une conversion esthétique : Olivier-Georges Destrée (Revue générale*, Oct. 1910, p. 583-602). [2079]

NÉCROLOGIE.

Le R^{me} P. D. Hippolyte Fehér, archiabbe de Martinsberg, décédé le 27 octobre 1909 (*SMOB*, XXXI, 1910, p. 736-737). [2080]

Le R^{me} P. D. Laurent Wagner, abbé de Czeldömölk (Hongrie), décédé le 4 janvier 1910 (*SMOB*, XXXI, 1910, p. 737-738). [2081]

Le R. P. D. Simon Trossmann, prieur à Peramiho (Afrique allemande), décédé le 11 juin 1910 (*Missions-Blätter von St. Ottilien*, oct. 1910, p. 18-20, avec portrait). [2082]

Le R. P. D. Ignace Trueg, déc. à l'abbaye d'Erdington (Angleterre) le 16 juillet 1910 (*St-Vincent College Jour.*, nov. 1910, p. 69-72). [2083]

Le R. P. D. Conrad Banckaert, décédé le 1^{er} septembre 1910 (*DR*, XXIX, p. 305-307). [2084]

Le R. P. D. Augustin Sheehy, archiprêtre de Sidney, décédé le 14 septembre 1910 (*DR*, XXIX, p. 307-312). [2085]

Le R. P. D. Raymond Daniel, de l'archiabbaye de St-Vincent (États-Unis), décédé le 25 sept. 1910 (*St-Vincent College Journal*, nov. 1910, p. 78-79, avec portrait). [2086]

Le R. P. D. Ignace Wesseling, de l'abbaye de St-John, décédé le 8 novembre 1910 (*St-John's Univ. Record*, déc. 1910, p. 466-468, avec portrait). [2087]

Le R^{me} P. Dom Joseph Bourigaud, ancien abbé de Ligugé, décédé le 6 décembre 1910 (*Bulletin de St-Martin et de St-Benoît*, XIX, p. 65-68 ; D. Guépin dans *Boletín de S. Domingo de Silos*, janv. 1911, p. 97-107). [2088]

Le R. P. D. Gislar Egerer, de l'abbaye de St-Pierre de Salzbourg, décédé le 16 janvier 1911 (*SMBO*, N. F. 1911, t. I, p. 196). [2089]

III. — HISTOIRE DES MONASTÈRES.

ALLEMAGNE.

Généralités. — P. FIRMIN LINDNER, O. S. B. *Verzeichnis der deutschen Benediktinerabteien vom 7-20 Jahrh.* (SMBO., N. F. 1911, t. I, p. 1-49). [2090]

Edit de restitution. — H. HOOGEWEG. *Die Restitutionsversuche im Erzstift Bremen, 1617-1629* (Zeitschrift des histor. Vereins f. Niedersachsen, 1910, p. 73-143). [2091]

Tandis que l'archevêché de Brême était tombé aux mains des protestants, quatre monastères bénédictins restaient, au commencement du XVII^e siècle, aux mains des catholiques : l'archiabbaye d'Harsefeld et les trois monastères des moniales d'Altkloster, de Neukloster et de Zeven ; encore dans ce dernier monastère y avait-il une partie des religieuses de religion protestante. On voit d'ici ce que devait être la discipline dans une maison où le prévôt luthérien donnait aux religieuses luthériennes des notions du célibat et de l'obéissance qui ne cadraient pas avec la règle bénédictine, où l'office se faisait en partie double, où les tiraillements étaient inévitables. Il va de soi que si l'archevêque protestant respectait de fait la situation acquise, ce n'est pas lui ni son chapitre qui avaient intérêt à promouvoir le bien spirituel des monastères catholiques. D'un autre côté, jaloux de sa juridiction, il n'entendait pas admettre, sans son consentement, l'envoi de visiteurs, soit de la part de l'empereur, soit de celle de la congrégation de Bursfeld. Les victoires de Tilly eurent pour suite la restauration du monastère bénédictin de N.-D. de Stade ; l'édit de restitution de 1629 devait amener la rénovation de celui d'Harsefeld et des trois maisons de moniales. La défaite de Tilly à Breitenfeld en septembre 1631, fut aussi celle de la restauration catholique. Les monastères disparurent, à l'exception de Neukloster (catholique) et de Neuenwalde (protestant) ; ce dernier subsiste encore comme chapitre de Dames. Il y aurait peut-être eu intérêt à consulter les archives de la congrégation de Bursfeld pour cette période.

Benediktbeuern. — P. FIRMIN LINDNER O. S. B. *Fünf Professbücher süddeutscher Benediktiner-Abteien. Beiträge zu einem Monasticon-benedictinum Germaniae.* IV. *Benediktbeuern*, Kempten, Kösel, 1910, gr. in-8, XII-193 p. Prix : 4 M. [2092]

Le quatrième fascicule de cet important recueil contient le catalogue des profès de l'abbaye bavaroise de Benediktbeuern, fondée au VIII^e siècle, violemment supprimée en pleine prospérité en 1803. C'est en premier lieu un complément et un supplément à l'Histoire du monastère publiée en 1751 par le P. Charles Meichelbeck. La dernière des 443 notices nous mène à l'année 1869, quand disparut le dernier des anciens moines de la vénérable abbaye. Benediktbeuern fut frappé en pleine efflorescence : ses religieux se distinguaient par leur piété, leur science et leur zèle. Ce monastère fut un centre d'action puissante au sein de la Congrégation bavaroise, qui y érigea son séminaire d'études. Rien ne

donne une idée plus exacte de la vie des anciens bénédictins bava-rois que ces notices simples mais bien documentées, où l'on retrouve avec la liste des travaux scientifiques, les preuves incontestables d'un ministère sacerdotal aussi intense que fécond.

Quand l'abbaye fut supprimée par décret d'État, les religieux se dispersèrent; la plupart occupèrent des cures, plusieurs furent appelés à des chaires d'université. Tous, ils firent honneur à leur famille religieuse. L'éclat que l'historiographe de Frisingue avait jeté sur Benediktbeuern ne pâlit pas, et les noms de Gilles Jais, de ce maître si distingué de la Pastorale, prédicateur et publiciste populaire, d'Aloys Buchner, décédé en 1868, chanoine de Passau, d'autres encore, ont perpétué bien vivante l'excellente réputation du monastère. On saura gré à D. Pirmin Lindner d'avoir apporté une nouvelle pierre — après tant d'autres déjà — à l'édifice du futur « Monasticon benedictinum » de Germanie; il y a beaucoup à glaner dans ses recueils, tant pour l'histoire des lettres que pour celle des monastères. Puisse-t-il lui être donné d'épuiser les cartons où il a accumulé des trésors de notes, fruit de nombreuses années d'un labeur obstiné et persévérant !

Beuron. — JOHANNES JÖRGENSEN. *Beuron*. Autorisierte Uebersetzung von Johannes Mayrhofer. Hamm (Westphalie), Breer, s. d., in-18, 134 p. [2098]

Beuron, ce n'est pas l'histoire des origines et du développement du monastère de la vallée du Danube, restauré en 1863 par les frères Wolter et devenu le centre d'une nombreuse congrégation bénédictine. C'est, pour le converti protestant danois, le littérateur si fin et si intuitif, Jörgensen, le monastère, en tant que manifestation de la vie monastique et plus spécialement bénédictine. L'auteur, se dégageant des préjugés protestants, a saisi le fondement évangélique de la vie de prière, de sacrifice, de perfectionnement moral qu'est celle du moine, et il le montre d'une façon originale, dans le but évident d'éclairer ceux qui vivent loin de l'Église catholique. C'est encore, indirectement, une apologie de l'Église catholique à l'adresse de ceux qui ne voient pas où le rationalisme conduit logiquement le protestantisme. L'auteur a vécu quelque temps au milieu des moines, et il traduit les impressions qu'ont produites en lui l'office liturgique, le travail intellectuel et artistique, les relations quotidiennes avec les moines. Il y a de belles pages sur le sacrifice de la messe, dont l'institution par le Christ, est nettement exposée. Le cadre s'y prête bien, c'est la Semaine Sainte, c'est l'alleluia pascal. Jörgensen est aussi artiste; pourrait-il oublier l'école de Beuron? On peut en discuter les principes, on ne peut refuser son admiration à certaines œuvres qu'elle a produites.

Coburg. — Dr BERBIG. *Eine Propsteirechnung für Coburg vom Jahre 1535* (*Zeitschrift des Ver. f. Thüring. Gesch. und Alt.* N. F. XIX, 1909, p. 497-501). [2094]

Prévôté dépendant de l'abbaye bénédictine de Saalfeld.

Cologne. St-Pantaléon. — ADAM WREDE. *Das Klostersgut Sülz bei Köln*. Cologne, Stauff, 1909. [2095]

Propriété de l'abbaye de St-Pantaléon.

Cornelimünster. — D. J. BECKER. *Der Güterbesitz der drei Kölner Klöster und Stifter Cornelimünster, Altenberg und St. Mariae ad gradus in Niederheimbach a. Rh. (Annalen des histor. Vereins f. den Niederrhein, LXXXVIII, 1910, p. 128-175).* [2096]

Ellwangen. — Dr JOS. ZELLER. *Die Umwandlung des Benediktinerklosters E. in ein weltliches Chorherrnstift (1460) und die kirchliche Verfassung des Stifts. (Württemberg. Geschichtsquellen, X).* Stuttgart, Kohlhammer, 1910, gr. 8°, XVI-571 p. [2097]

C'est un des points les plus sombres de l'histoire bénédictine qu'étudie le Dr Zeller dans son ouvrage sur la transformation de l'abbaye d'Ellwangen en chapitre séculier, la sécularisation d'un antique monastère. Grâce à une documentation extrêmement riche et variée, comme on en possède peu de semblables pour des faits de ce genre, il a pu retracer en détail l'histoire des négociations auxquelles ce changement donna lieu, tant de la part des intéressés que de celle des opposants. Ce serait déjà un grand mérite que d'avoir réuni et mis en œuvre tous ces matériaux ; c'en est un autre, et non moins grand, que de les avoir utilisés pour écrire une des pages les plus intéressantes de l'histoire de la réforme monastique au XV^e siècle. La sécularisation d'Ellwangen est la résultante d'une série de circonstances et le terme fatal où devait aboutir un état de choses créé depuis le XII^e siècle. Pour comprendre ce douloureux phénomène de l'apostasie de la vocation monastique, qui se reproduit assez souvent au cours du XV^e siècle et qui a provoqué les terribles invectives d'un Trithème, il faut avoir suivi le développement de ces monastères infidèles à la règle bénédictine, et pénétré dans leur vie intérieure aux XIII^e et XIV^e siècles.

Si l'on ne peut nier que la noblesse n'eût quelque droit de revendiquer pour ses fils des monastères qu'elle avait fondés de ses biens patrimoniaux, on ne peut aussi nier que l'exclusivisme nobiliaire portait une grave atteinte au principe de l'égalité chrétienne, et qu'il était directement contraire à l'esprit et à la lettre de la règle bénédictine. Cet exclusivisme n'était plus revendiqué par les familles des fondateurs, mais par la noblesse comme telle, soit que le monastère fût certainement de fondation noble, soit que de fait il fût tombé entre les mains de la noblesse. Quand à partir du XII^e siècle la noblesse libre fut décimée, elle dut céder une part du butin à la petite noblesse, à la ministérialité ; les vocations se firent rares. Encore ne faut-il guère parler de vocation là où la seule qualité requise est le quartier de noblesse et non l'appel de Dieu ou l'aptitude à la vie claustrale. Des vocations de ce genre, intéressées ou forcées, ne devaient pas s'accommoder d'une vie régulière, sévère. En dehors des mitigations autorisées par l'usage et concédées par l'autorité ecclésiastique, on s'en permit bien d'autres. Les intérêts séculiers, les préoccupations économiques l'emportent sur toute autre idée ou idéal ; le nombre restreint des moines nobles, dépourvus souvent d'une culture ecclésiastique élevée, les force à diminuer la partie vraiment religieuse de leur vie, la prière et l'étude. Quel attrait pouvait exercer l'office divin sur quelques moines perdus dans de vastes églises, alors que les quelques

individus valides devaient gérer les intérêts matériels ? Encore la vie commune s'en va-t-elle graduellement : la division des menses abbatiale et conventuelle est devenue une nécessité, un remède même pour assurer l'avenir des communautés ; la mense conventuelle s'est partagée en prébendes, et là où l'individu doit soigner pour sa part, disparaît l'intérêt pour la communauté. Si la demeure privée suffit, pourquoi s'inquiéter des bâtiments claustraux ? Ceux-ci tombent en ruines. Il n'y a plus assez de moines pour diriger l'administration de biens étendus et parfois disséminés ; ou multiplie les emphytéoses, on néglige les biens ruraux, on accumule les ruines, on perd lambeau par lambeau l'héritage du passé. La vie qu'on mène est séculière ; l'habit ne jure-t-il pas avec cette vie ; n'est-ce pas une dérision que de s'inscrire dans un Ordre dont on ignore ou méconnaît la règle ? Ce fut là la marche graduée du laxisme à la sécularisation. Le chancere s'était formé lentement au sein de l'Ordre ; il avait rongé une partie de ses membres ; une amputation était nécessaire.

Cette crise, nous la revivons dans le livre de M. Zeller et nous la suivons pas à pas dans son évolution. Elle se produit au moment où l'ordre bénédictin, grâce à des initiatives généreuses appuyées par les conciles de Constance et de Bâle, se relevait de ses ruines. La réforme de Melk en Autriche et dans l'Allemagne du Sud, celle de Castel en Bavière, celle de Bursfeld dans le Nord et le centre de l'Allemagne ramenaient la vie dans un grand nombre de monastères, en même temps que les chapitres triennaux groupaient dans un même mouvement les monastères d'une même province. Il sembla d'abord qu'Ellwangen serait entraîné dans ce mouvement de réforme, mais le mal était trop invétéré. La noblesse du pays avait trop d'intérêts matériels en jeu dans le maintien des abus et redoutait trop l'abolition de son exclusivisme pour accepter de bon gré la réforme du monastère ; des princes et des évêques zélés, qui avaient à cœur la réforme des maisons religieuses, fléchissaient devant les revendications de leurs chevaliers ; tel Pierre de Schaumberg, évêque d'Augsbourg, protecteur de la réforme de Melk, qui cède lui-même, accepte et favorise la sécularisation d'Ellwangen, parce que la noblesse, à laquelle il appartient, refuse cette réforme, parce que lui-même doit retirer un profit matériel de cette mesure. L'Ordre eut beau protester ; il se trouva impuissant devant les résistances de la noblesse et l'inaction calculée des princes et des évêques, devant les tergiversations et les contradictions de la Cour de Rome, où depuis deux siècles les monastères n'étaient plus guère considérés que comme une source de revenus et une réserve de profits en faveur des créatures des papes ou des favoris des grands dignitaires ecclésiastiques.

Le travail du Dr Zeller offre donc un réel intérêt à tous ceux qui veulent scruter les causes de la décadence religieuse aux XIV^e et XV^e siècles, et suivre pas à pas le mouvement de réforme si intense qui se produit au XV^e. Une première partie comprend les textes relatifs à la sécularisation d'Ellwangen (p. 3-291), et l'histoire de cette sécularisation. L'auteur expose successivement l'état de décadence progressive à Ellwangen, la marche de la réforme monastique dans le diocèse d'Augsbourg, afin de permettre au

lecteur de juger plus sainement la conduite de l'évêque Pierre de Schaumberg, l'acte lui-même de la sécularisation et l'opposition de l'Ordre bénédictin (p. 295-369). L'auteur entre dans de nombreux détails ; on voit qu'il a glané avec diligence et mainte note témoigne de lectures soignées et de recherches actives dans les archives. La seconde partie est consacrée à faire connaître l'organisation du monastère bénédictin, son exemption, la situation de l'abbé, celle des conventuels et des autres membres de la famille monastique (p. 371-422). Cet exposé fournit de précieux éléments pour la statistique et pour la comparaison avec d'autres monastères. L'auteur agit de même pour l'organisation du chapitre qui a remplacé le monastère (p. 423-533). Une bonne table onomastique termine ce volume, qui peut être considéré comme une excellente contribution à l'histoire bénédictine du XV^e siècle. L'auteur annonce çà et là des publications ultérieures qui compléteront ses recherches sur Ellwangen ; elles seront les bienvenues.

Ettenheimmünster. — HELM. TH. BOSSERT. *Die Illustrationen der Rickenthalhandschrift (E.) aus dem Kloster E. (Zeitschrift f. die Gesch. des Oberrheins, XXV, 1910, p. 697-698).* [2098]

Fulda. — DR ALBERT SCHÖNFFELDER. *Bruchstück eines Fuldaer Ordismissae aus dem früheren Mittelalter (Quellen und Abhandl. zur Gesch. der Abtei und Diözese Fulda, V, 1910, p. 97-104).* [2099]

——— DR JOS. HOHMANN. *Das Zunftwesen der Stadt Fulda von seinen Anfängen bis zur Mitte des 20. Jahrh. Fulda, Aktiendruckerei, 1909, 8°, 128 p.* [2100]

——— G. RICHTER. *Das fuldische St. Andreas Kloster in Rom (Fuldaer Geschichtsblätter, VIII, n. 6-7).* [2101]

Le monastère de S. André Exaiulo à Rome (hôpital S. Antonio abate) fut donné à Fulda le 8 février 1024.

Füssen. — DR LEISTLE. *Die Bibliothek des St-Magnusstiftes in F. (SMBO, XXXI, 1910, p. 537-552).* [2102]

Helmarshausen. — F. PFAFF. *Die Abtei H. I, Die Geschichte der Abtei (Zeitschrift des Vereins f. hessische Gesch. und Landeskunde, XI, IV, 1910, p. 188-286, à suivre).* [2103]

Johannisberg. — DR C. SPIELMANN. *Johannisberg im Rheingau. Kulturgeschichtliche Studie. Wiesbaden, Plaum, 1910, 8°, 95 p.* [2104]

Courte notice destinée à vulgariser l'histoire du Johannisberg, abbaye bénédictine de 1106 à 1803, actuellement propriété du prince de Metternich, qui le reçut en cadeau de l'empereur François I, le 1^{er} juillet 1816.

Kaufungen. — H. V. ROQUES. *Kloster K. in Hessen (Quellen u. Abhandl. zur Gesch. der Abtei und der Diözese Fulda, V, 1910, p. 1-60).* [2105]

Laach. — P. ADALBERT SCHIPPERS. O. S. B. *Eine viel genannte falsch gelesene Inschrift (Zeitschrift f. christl. Kunst, 1910, col. 195-198).* [2106]

Il s'agit de la frise à gauche du portail du Paradis de l'église abbatiale de Laach, où l'on avait cru lire jusqu'ici sur le rouleau que tenait un diabolotin : *peccata Rom*, ou *Romae*, ou *Roma(na)*. En y regardant de plus près, on doit lire *populi*, ce qui nous mène loin des allusions au conflit entre la Papauté et l'Empire.

Lorsch. — H. SCHNORR VON CAROLSFELD. *Das Chronicon Laurissense breve* (NA., t. XXXVI, p. 15-39). [2107]

Réédition du texte publié par Pertz (MGH. SS., I, 112-123) des « Annales Laurissenses minores », collationnées sur 7 mss.

Metten. — P. ILDEFONS POLL. *Kloster Metten und seine Umgebung*. 1910, Selbstverlag des Klosters, 16°, 109 p. [2108]

Neresheim. — *Kosten einer Abtwahl im vorletzten Jahre des Dreissigjährigen Krieges* (SMBO, XXXI, 1910, p. 625-627). [2109]

Reichenau. — AUG. GEBHARDT. *Nordiske Navne i det saakaldte Necrologium Angiense* (Aarbøger for nordisk oldkyndighed og historie, 1909, p. 332-344). [2110]

St-Morand. — THEOBALD WALTER. *Ein altes Anniversarienbuch des Klosters St-Morand bei Altkirch* (Jahrbuch für Gesch., Sprache und Literatur Elsass-Lothringens, XXVI, 1910, p. 69-94). [2111]

St-Morand était un prieuré clunisien en Alsace.

Werden. — HANS WIBEL. *Zur Kritik der älteren Kaiserurkunden für das Kloster Werden a. d. Ruhr* (Archiv f. Urkundenforschung, III, 1910, p. 81-112). [2112]

Wissembourg. — OTTO LERCHE. *Das älteste Ausleihverzeichniss einer deutschen Bibliothek* (Zentralblatt f. Bibliothekswesen XXVII, 441). [2113]

Registre de prêts datant des années 950-980 et provenant de l'abbaye de Wissembourg.

Zwiefalten. — F. VAN ORTROY, S. J. *De S. Ernesto abbate Zwifaltensi* (Acta SS., t. III, Nov. p. 608-617). [2114]

Ernest fut abbé de Zwiefalten de 1141 à 1146 ; il mourut en Palestine en 1148.

ANGLETERRE.

Suppression. — ALEXANDER SAVINE. *English Monasteries on the eve of the dissolution* (Oxford Studies in social and legal history, vol. I. Oxford, Clarendon, 1909, in-8, p. 1-303). [2115]

Les recherches du professeur A. Savine ont surtout porté sur l'évaluation de la fortune des monastères à l'époque de leur suppression ; elles reposent sur les registres du « Valor ecclesiasticus » ou pouillé général des bénéfices dressé en 1535, sur les rapports des commissaires, sur d'autres documents de statistique antérieurs. Après une critique préliminaire du degré d'exactitude de ce « Valor », l'auteur essaie d'estimer le total des revenus monastiques ; on peut évidemment esquisser un chiffre approximatif, encore faut-il déterminer nettement sur quelle base on établit ce total, quels sont les ordres religieux qui sont englobés dans le cercle des recherches, la nature des revenus. Intéressantes assurément sont les déductions de l'auteur, mais pour sérieuses qu'elles soient, je crois cependant qu'on n'aboutira à des résultats certains que par une série de travaux préliminaires sur les différents monastères et sur des groupements régionaux.

L'auteur touche à des points trop négligés jusqu'ici, et il indique bien dans quelle direction il faut orienter les recherches ; en Belgique et en Allemagne on possède déjà une série de monographies sur l'histoire économique de nos anciens monastères. Ainsi M. Savine établit avec raison que pour juger sainement l'état financier des monastères lors de leur suppression, il faut tenir compte de l'incertitude dans laquelle on vivait sur leur avenir. Certains signes précurseurs de suppression n'étaient pas une simple menace. On pouvait prévoir qu'un avenir peu éloigné verrait la ruine des monastères : de là le découragement qui s'empare des esprits, la stagnation de la culture, la conversion de terres en pâturages — ce qui n'exige pas de grands capitaux et diminue la main-d'œuvre, — de là les aliénations à bas prix dans un but intéressé, le désir de disposer de suite d'argent liquide, de là l'abandon des bâtiments et la disparition du mobilier. Si l'État voulait tirer profit des biens monastiques, il devait hâter l'heure de la suppression. Ce n'est pas que les monastères fussent grevés de lourdes dettes : celles-ci n'affectèrent pas dans l'ensemble les résultats financiers de la suppression.

Le point capital d'un travail sur la fortune monastique, c'est d'établir l'emploi de cette fortune et de montrer dans quelles proportions elle sert au bien général. Il faudrait établir en premier lieu quelle était la population des monastères, tant celle des religieux que celle des serviteurs et des officiers au service des maisons religieuses. Lors de la suppression, il y a une baisse dans le nombre des entrées : rien d'étonnant, la crise prévue pouvait éloigner du cloître ou obliger les supérieurs à limiter leur personnel. Encore une fois, ce sont les recherches spéciales qui fixeront le nombre des religieux et détermineront leur provenance sociale : c'est là un point capital pour porter un jugement sur l'emploi de la fortune monastique. Il est en effet des pays où la noblesse et la bourgeoisie ont la main haute sur les maisons religieuses ; la fortune monastique est, dans ce cas, le capital de réserve et une sorte d'apanage d'une oligarchie. Mêmes remarques pour le nombre des serviteurs, des officiers et de leur recrutement, pour l'exercice des œuvres de charité, la véritable portée de l'hospitalité monastique, l'extension des *corrodians* ou pains d'abbayes, le rôle éducateur des monastères, leurs charges respectives dans les contributions royales ou l'entretien des églises rurales. En attendant des travaux de ce genre, il serait prématuré de mettre tout-à-fait en doute les conclusions que D. Gasquet a tirées de son histoire de la suppression des monastères. Il peut se faire qu'il ait exagéré la portée des conséquences sociales de l'acte de suppression et le rôle démocratique des monastères, mais encore faut-il venir avec des faits précis et des applications locales.

Abingdon. — J. TOWNSEND. *A History of A.* Londres, Frowde, 1910, in-8. [2116]

Berking. — MARIO ESPOSITO. *Analecta varia*, P. II (*Hermathena*, n° XXXVI, 1910, p. 73-99). [2117]

Entre autres choses, notes d'après le Cod. E. 5.28 de Trinity college à Dublin (XI^e-XII^e s.) contenant les vies des saintes abbesses Ethelburge

et Vulfhilde de Berking par Goscelin de Cantorbéry, et une Translation (XII^e s.) des saintes Ethelburge, Hildelithe et Vulfhilde (voir AB XXX, 1911, p. 92).

Westminster. — J. ARMITAGE ROBINSON. *Gilbert Crispin, abbot of Westminster*. A study of the abbey under Norman rule. Cambridge. University Press, 1911, gr. in-8, xi-180 p. [2118]

Le zélé doyen de Westminster, si épris des grands souvenirs monastiques de l'église confiée à ses soins, consacre le troisième volume de la série des « Notes et Documents relatifs à l'abbaye de Westminster » à la monographie d'un des abbés les plus remarquables qui l'ont gouvernée au XII^e siècle, Gilbert Crispin, disciple d'Herluin au Bec et ami de S. Anselme. Par la dignité de sa vie, la noblesse de son caractère, l'étendue de ses connaissances, Gilbert occupe une place distinguée dans ce monde ecclésiastique de Normandie et d'Angleterre, qui est si étroitement uni à l'ordre monastique. M. Robinson, qui a réuni avec un soin extrême tous les vestiges de l'activité de l'abbé Gilbert, a pu retracer avec de nouveaux détails sa carrière monastique et abbatiale ; une étude attentive de la correspondance de S. Anselme lui a permis de préciser certaines dates.

La partie la plus intéressante pour nous est la reconstitution du bagage littéraire de Gilbert, dont il a pu retrouver sûrement neuf traités. M. Robinson donne une idée exacte de chacun de ces opuscules, en faisant connaître leur histoire et en décrivant les manuscrits qui les conservent. Il reproduit ensuite la correspondance de Gilbert, imprimée en entier pour la première fois, le « Vita Domni Herluini » (p. 85-110) et le traité « de Simoniaciis » (p. 111-124), qu'il fait suivre d'un choix de chartes relatives au gouvernement de Gilbert à Westminster. En appendice, on remarquera une note sur la plus ancienne charte de l'abbaye de St-John à Colchester (p. 158-166).

York, Ste-Trinité. — JOHN SOLLOWAY. *The Alien Benedictines of York, being a complete history of Holy Trinity priory*. York, Londres, B. Jackson, 1910, in-4, 362 p. [2119]

La Ste-Trinité à York, ancienne maison de chanoines, fut cédée par Ralph Pagnel en 1089 à l'abbaye de Marmoutier. La vieille église, rebâtie au XII^e siècle, et restaurée à notre époque, subsiste encore. Comme monastère, la Ste-Trinité n'a pas occupé une place saillante dans l'histoire religieuse du pays de York. C'était un prieuré étranger, et ces sortes de maisons, à partir du XIII^e siècle, étaient sujettes à suspicion et frappées de défaveur. Il va sans dire que les guerres avec la France eurent leur contre-coup sur la destinée de la Ste-Trinité. L'auteur a recherché dans les registres d'État tout ce qui pouvait lui fournir quelque renseignement sur l'état de la maison et sur la succession des prieurs. Il a aussi tenu compte de l'histoire des édifices. Les illustrations se rapportent à l'édifice.

Worcester. — S. G. HAMILTON. *Comptus Rolls of the Priory of Worcester of the XIVth and XVth Centuries*. Worcestershire Historical Society, 1910. [2120]

AUTRICHE.

Généralités. — H. G. STRÖHL. *Die Wappen der Ordensstifte in Niederösterreich (Kunst und Kusthandwerk, 1910, p. 341-354, fig.).* [2121

Province de Salzbourg. — ALBERT BRACKMANN. *Germania pontificia I. Provincia Salisburgensis I.* Berlin, Weidmann, 1910, gr. in-8, VII-265 p. Prix : Mk. 10. [2122

Le grand inventaire des bulles pontificales antérieures à Innocent III avance d'un pas ferme sous l'habile direction du professeur Kehr. Le premier volume d'Allemagne, confié à M. Albert Brackmann, et conçu sur le plan des volumes publiés jusqu'ici par le prof. Kehr, embrasse la première partie de la province de Salzbourg, comprenant les diocèses de Salzbourg, Gurk, Brixen Passau. Inutile de répéter les éloges que cette collection a déjà recueillis. Qu'il nous suffise de signaler ici l'importance qu'elle a pour notre histoire bénédictine en mentionnant les monastères qui y sont traités. La critique des actes pontificaux qui les concernent, les notices historiques bien que succinctes, la riche bibliographie qui les accompagne sont une précieuse contribution à l'histoire des anciens monastères bénédictins. Dans le diocèse de Salzbourg on rencontre les abbayes de St-Pierre (46-55), Michaelheuern (p. 55-57), Chiemsee (66-72), Séeon (72-74), St-Veit (85-88), Admont (88-94), Goess (94-96), St-Lambrecht (101-105), Millstatt (105-108), Ossiach (108-109), St-Georgen am Längssee (113-116), St-Paul (117-122). En appendice M. Brackmann traite du monastère d'Arnoldstein (132-134) qui relevait d'Aquilée. Dans le diocèse de Säben-Brixen, il faut noter St-Georgenberg-Ficht (152-153) : dans celui de Passau les abbayes de Niederaltaich (178-182), Formbach (185-187), Mondsee (205-207), Lambach (208-210), Kremsmünster, (210-215), Garsten (210-221), Seitenstetten (225-227), Melk, (227-230), Göttweig (234-237). Ecossais à Vienne (251-253), Klein-Mariazell (257). Pour l'ordre de Cîteaux on peut signaler Raitenhaslach (p. 84-86), Rein (95-99), Viktring (100-111), Aldersbach (183-185), Raurgartenberg (216-218), Zwettl (231-232), Heiligenkreuz (253-256).

Brevnov. — ✠ BEN. BRAUMÜLLER. *Der Konvent von Brevnov (St. Margareth bei Prag in Böhmen) um 1320* (SMOBC, xxxi, 1910, p. 630-631). [2128

Liste contenue dans le ms. Clm. 22310, f. 71^b.

Göttweig. — H. KALBEFUS. *Zur Entstehung der « Narratio de electione Lotharii »* (Mitteil. des Inst. f. österr. Geschichtsforschung, xxxi, 1910). [2124

Cette Narratio, conservée dans des mss. de Göttweig et d'Admont, est une relation contemporaine vraisemblablement composée à Göttweig.

Kremsmünster. — P. HEINRICH SCHACHNER. *Das Benediktinerstift Kr. Steyer, Prielzel, 1910, 8°, 80 p., 50 gr.* [2125

— HERMANN UBELL. *Die Kunstkammer des Stiftes K. (Kunst und Kunsthandwerk, 1910, p. 374-384, fig.).* [2126

Mondsee. — D^r JOS. KRAUTER. *Die Beziehungen des Abtes Bernhard*

Lidl von M. zur Universität in Salzburg (SMBO, N. F. 1911, t. I, p. 85-103). [2127]

L'abbé Bernard Lidl fut président de l'Université bénédictine de Salzbourg de 1739 à 1742.

Nonnberg. — J. St. *Die Wandmalereien im alten Nonnenchor der Erentrudeskirche zu Salzburg* (SMBO, N. F. 1911, t. I, p. 158-163). [2128]

Vienne-Ecossais. — D^r ALBERT HÜBL. *Die Münzensammlung des Stiftes Schotten in Wien*, t. I. Vienne, K. Fromme, 4^e, XII-344 p. Prix 40 Kr. [2129]

Le tome I est consacré à la description des monnaies romaines.

BELGIQUE.

Congrégation Ilégeoise. — D URSMER BERIÈRE. *Un projet de congrégation liégeoise de l'ordre de S. Benoît, 1677-1690* (RB. 1910, XXVII, p. 480-497). [2180]

Le concile de Trente avait manifesté clairement son désir de voir les monastères se grouper en congrégations. Les nonces travaillèrent dans ce sens, mais ils se heurtèrent souvent à l'opposition des ordinaires. Des documents conservés dans le fonds de la Nonciature de Cologne au Vatican, ont permis à l'auteur de retracer l'histoire des négociations poursuivies à Liège en vue de grouper en une congrégation diocésaine les abbayes de St-Jacques, de St-Laurent, de St-Hubert et de Florennes (1677-1690).

Afflighem. — *Abbaye d'Afflighem. Le calice dit de Saint Bernard* par l'abbé Fern. Crooy, trad. flamande par D^r Urbain Hendrickx, bénédictin de l'abbaye d'Afflighem. Bruxelles, Vandamme, 1910, 4^e, 17 p. 3 pll. Prix: 2 frs. [2181]

L'abbaye d'Afflighem conserve un calice que la tradition fait remonter jusqu'à S. Bernard. « Ce calice est d'une conception si originale, d'un travail si beau et d'une telle rareté, dit l'auteur, que nous n'avons pas hésité à lui consacrer une étude toute spéciale » (p. 5). Après une description détaillée du travail, M. Crooy l'étudie au point de vue stylistique et symbolique. Les diverses parties de ce calice sont de deux époques bien différentes: le haut du pied est un travail de la fin de la période romane; les huit lobes qui l'entourent sont du XVI^e siècle; le nœud est de la même facture que le haut du pied; la coupe et la fausse coupe sont du XVI^e siècle. La tige a perdu sa décoration primitive qui fut remplacée et allongée par l'artiste du XVI^e siècle. Impossible, naturellement, d'identifier l'auteur du travail primitif, ou même de déterminer l'école à laquelle il appartenait; le travail est de la fin du XII^e et du commencement du XIII^e siècle. Grâce, aux marques de poinçons on peut rapporter la transformation du calice au milieu du XVI^e siècle. Comment concilier ces données avec la tradition d'Afflighem? On peut supposer que le calice dont se servit S. Bernard était très simple et que la plaque de fond du calice actuel, pièce unique en Belgique, en est le dernier vestige. Plus tard cette relique fut revêtue d'une décoration à jour. L'auteur donne une description minutieuse de ce

travail artistique ; trois belles planches de la maison Vandamme permet tent de suivre aisément les explications de M. Crooy. Le texte flamand dû à D. Urbain Hendrickx, est placé en regard du texte français.

Gand. St-Bavon. — A. HEINS. *Un vieux bâtiment peu connu, ayant fait partie de l'abbaye de St-Bavon* (Bull. de la Soc. d'hist. et d'archéol. de Gand, XVIII, 1910, p. 451-456). [2182]

Gembloux. — B. LEFEBVRE, S. J. *Mémoires des trois derniers abbés et comtes de Gembloux* avec une Introduction, des Annotations et de nombreux documents (AHEB, XXXVI, 1910, p. 361-424, à suivre). [2183]

On doit remercier le R. P. Lefebvre du soin avec lequel il a recueilli les dernières épaves des archives de l'ancienne abbaye de Gembloux. Les documents qu'il publie, enrichis de notes aussi érudites qu'abondantes, jettent un jour tout nouveau sur les dernières années de la fondation de S. Guibert. L'introduction, qui fait connaître les sources utilisées par l'auteur, retrace l'histoire des trois derniers abbés de Gembloux et fournit sur la reconstruction du monastère toute une série de précieux renseignements.

Messines. — J. YERNAUX. *Une relation du XIII^e siècle sur l'institution de la procession de Messines* (Annales de la Soc. d'Émulation de Bruges, août, 1910, p. 243-249). [2184]

Stavelot. — F. BAIX. *Étude sur la fausse bulle de Léon IX (3 septembre 1049) en faveur des monastères de Stavelot et de Malmedy* (AHEB, XXXVI, p. 425-429). [2185]

Complétant les recherches de P. Fwald (*Neues Archiv*, IV, 1879, p. 184-198), l'auteur établit que la fausse bulle du 3 sept 1049 a été fabriquée entre 1130-1131 et le 28 décembre 1143, donc sous le gouvernement de Wibald, dans le but intéressé d'affirmer la prépondérance de Stavelot sur Malmedy et de neutraliser l'action des avoués.

——— D. U. BERLIÈRE. *Notes sur l'église de Stavelot* (Leodium, 1910, p. 143-145). [2186]

Notes envoyées probablement à Mabillon en 1702, ms. lat. Paris 17196.

Waulsort. — EM. LACROIX. *Waulsort et ses environs*. Guide pratique pour les excursionnistes. Bruxelles, Richez, s. d. in-12, 97 p., grav. [2187]

BRÉSIL.

S. Paulo. — *Annuário do gymnasio de S. Bento em S. Paulo*, 8^o, anno 1910. S. Paulo, Cardozo, 1910, 8^o, 86 p. et nombr. photogr. [2188]

DANEMARK.

Généralités. — *Acta pontificum danica*. Pavelige Aktstykker vedrørende Danmark 1316-1536. IV. Bind, 1471-1492, udgivet af Alfr. Krarup og Johs. Lindbaek. Copenhague, Gad, 1910, 8^o, IV-608 p. [2189]

Dans ce volume qui comprend les n^{os} 2453 (25 août 1471) à 3301 (9 juillet 1492) et une excellente table, on remarque quelques actes qui inté-

ressent l'ordre bénédictin. Signalons en premier lieu la sécularisation du monastère de S. Canut à Odensee, sollicitée par le roi Christian en 1474 pour la raison que tout le clergé diocésain étant séculier, la diversité de rites à Odensee était choquante, et surtout parce que les gens lettrés du pays n'avaient pas assez de prébendes en expectative, sauf à transférer les vieux moines dans d'autres maisons de l'Ordre ou de leur accorder une pension, et à placer les plus jeunes dans d'autres monastères (n° 2515, 2582), ce qui fut accordé par Sixte IV le 29 avril 1477 (n° 2692, v. 3095). Toutefois, le 10 mai 1488, Innocent VIII, à la demande de la reine Dorothee et du roi Jean, attendu que « Monachi et religiosi, qui ante suppressionem, extinctionem et erectionem predictas in dicta ecclesia degebant, essent vite exemplaris et non citati nec in aliquo commoniti nec auditi a monasterio predicto, in quo professi fuerant et longo tempore cum odore bone fame Deo servierant, expulsi ac omnibus... spoliati fuerint, et extunc necesse fuerit eos hincinde discurrere non sine religionis obprobrio maloque exemplo et scandalo plurimorum, et, ubi antea Altissimus inibi intercedentibus meritis ejusdem S. Canuti regis et martiris, dicti monasterii fundatoris, operabatur, post hujusmodi suppressionem et extinctionem nulla inibi fuerint visa miracula » cassa cette suppression et rétablit le monastère dans son ancien état (n° 3104, 3110, 3118). Cet état de choses ne dura pas, car le 7 mai 1489 le même pape acceptait de fait de la suppression (n° 3156). Plusieurs moines protestèrent devant l'abbé cistercien de Sorö et en appelèrent à Rome (n° 3186, 20 fév. 1490 ; v. 3202). Le tout s'arrangea par un accord : les moines furent réintégrés et abandonnèrent aux séculiers la moitié de leurs biens (n° 3211, 24 mai 1490).

Ailleurs nous voyons que le monastère de St-Pierre de Nestweth ou Skovkloster (dioc. de Roskilde), réformé à la demande de l'évêque Olaf Daa par des moines de la congrégation de Bursfeld, obtient la jouissance des privilèges de cette congrégation, bien que non uni ; à cause de l'éloignement (n° 2774, 11 avril 1480). A la date du 12 mai 1486 l'abbé et les moines de Voer, de l'observance clunisienne, obtinrent du pape de pouvoir continuer de suivre les usages de Bursfeld et de jouir de tous les privilèges de cette congrégation (n° 3018). Il y est aussi question des moniales de Dalum, où la discipline est en baisse (n° 3072), de St Nicolas de Rife, où il n'y a plus que trois religieuses, uni, à la demande du Roi Christian, aux Hospitaliers de la même ville, le 19 avril 1480 (n° 2778), d'Holmen à Sleswig. (n° 2849-50, 2854-55, 2902, 3258, 3263, 3277), de N.-D. d'Oeland (Ö), dioc. de Boerglum, où Sixte IV règle la situation du prieur vis-à-vis des moniales (n° 2660, 3 oct. 1475, v., n° 3012, 3014).

ESPAGNE.

Congrégation de Valladolid. — D. FAUSTE CURIEL O. S. B. *Congregatio Hispano-Benedictina, alias S. Benedicti Vallisoleti* (SMBO, xxx, 1910, p. 456-472). [2140]

Notices sur les monastères de St-André d'Espinareda (p. 456-459), St-Pierre de Montes (459-464), St-Vincent de Salamanque (464-468), St-Isidore de Dueñas (468-472).

Catalogne. — UBALDO IRANZO. *Los claustros benedictinos y cistercienses de Cataluña (Arquitectura y Construcción, 1910, mars-avril).* [2141]

Ripoll. — RUD. BEER. *Les manuscrits del monastir de S. M. de Ripoll (Boletín de la R. Acad. de Buenas Letras de Barcelona, 1909-1910).* [2142]

Traduction du travail allemand de Beer (v. n° 1283.)

Salvetat. — E. THOMAS. *Le monastère de St-Pierre de la Salvetat près de Montdragon (Revue hist. du dép. du Tarn. 1910, p. 63-72, 170-177, 252-266, à suivre).* [2148]

Notice sur ce monastère clunisien en Catalogne, d'après l'ouvrage de Monsalvatje, *Los monasterios de la diócesis Gerundense.*

San Millan. — C. DE SMEDT. *De S. Felice presbytero in castro Biliensi in Hispania (Acta SS., t. III, nov. p. 211-219).* [2144]

Récit de la translation des reliques à l'abbaye de San Millan en 1090 et des miracles de saint.

Silos. — *Bodas de Oro. (La Santa Cruz, Mexico, oct. 1910, p. 298-301, avec portrait).* [2145]

Notice sur le R^{me} D. Ildephonse Guépin, abbé de Silos (Espagne), profès le 29 juin 1860.

FRANCE.

Généralités. — ÉLISABETH ROBINS PENNELL. *French Cathedrals, Monasteries and Abbeys and sacred sites of France.* Londres, Unwin, 1908, 8°, 456 p. [2146]

——— A. ROSEROT. *Les abbayes de l'ancien diocèse de Troyes. Additions et corrections à la Gallia Christiana t. XII. (Bull. histor. du Comité des travaux histor., 1909, p. 441).* [2147]

CONGRÉGATION DE ST-MAUR :

Bénédictins de St-Maur. — D. PAUL DENIS. *Documents sur l'organisation des études dans la Congrégation de St-Maur (RM. VI, 1910, p. 133-156 ; 1911, p. 437-453).* [2148]

Recueil de pièces intéressantes sur l'organisation du travail à St-Maur, parmi lesquelles on remarquera les circulaires de D. Grégoire Tarrisse du 13 novembre 1647 et 8 mars 1648 sur l'histoire des monastères et les vies des saints, la lettre adressée le 20 mai 1648 par D. Luc Dachery au chapitre général de Vendôme, les instructions de D. Bernard Audebert (1664), et le catalogue des livres dressé lors de la diète de 1653 pour servir de direction pour la formation des bibliothèques des monastères de la congrégation.

——— D. PAUL DENIS. *Documents sur l'histoire des chapitres généraux dans la Congrégation de St-Maur (RM. VI, 1910, p. 212-235, 329-353, 1911, p. 454-476).* [2149]

Publication d'une sorte de traité des devoirs du supérieur général, daté de 1672, qui semble avoir été élaboré par la Diète et des règles pour les visiteurs (1673), pour les prieurs, sous-prieurs, maîtres des novices et séniéurs (1668).

—— D. PAUL DENIS. *Les Bénédictins de la Congrégation de St-Maur, originaires de l'ancien dioc. de Séez* (Bull. de la Soc. hist. et archéol. de l'Orne. XXIX, 1910, p. 523-536, à suivre). [2150]

Notices de la *Matricula monachorum prof. Cong. S. Mauri*, complétées par le *Cursus vitae* des personnages d'après les procès-verbaux des chapitres généraux et d'autres sources. Cette sorte de travaux est particulièrement intéressante pour l'histoire des paroisses et pour celle des familles, abstraction faite des services qu'elle peut rendre à l'histoire littéraire ou administrative de la congrégation de St-Maur. Il serait à souhaiter que d'autres diocèses possédassent des listes telles que celle que D. Denis a dressée pour celui de Séez.

—— D. PAUL DENIS. *Lettres de Bénédictins français. La correspondance de Dom Antoine Durban* (RM. VI, 1910, p. 156-211, 280-299). [2151]

D. Antoine Durban fut envoyé en 1669 comme procureur général de la congrégation à Rome, où il resta jusqu'en 1680. Sa correspondance n'est pas conservée intégralement, mais D. Claude de Vic, qui l'a eue entre les mains plus complète, l'a utilisée dans son journal. D. Denis donne une analyse substantielle de cette partie du journal. Cette correspondance est aussi intéressante pour l'histoire générale de l'ordre (sécularisations d'abbayes, unions de prieurés aux Collèges des Jésuites, réformes de monastères) que pour l'histoire littéraire de la Congrégation.

—— D. U. BERLIÈRE. *Lettres de Bénédictins de St-Maur* (RB. XXVIII, 1911, p. 37-63). [2152]

Série de 23 lettres : D. Jean de Ciry à D. Nicolas Le Nourri (1700, 20 oct.), D. Martène à D. Ruinart (1704, 27 fév.), D. Simon Champenois à D. Jean Gelé (1707, 14 juillet), D. Maur Audren au même (1707, et 1708, 1^{er} janv.), D. Hubert Maillard au même (1707, 8 avril, 26 sept., 16 nov.), D. Jacques De Moré au même (1711, 15 nov.), D. Richard Housset au même (1713, 13 oct.), D. Paul Susleau à D. Bernard de Montfaucon (s. d. avant 1715), D. Maur Audren au même (1717, 21 juillet), D. François Méry au même (1720, 26 juin, 29 nov., 15 déc., 31 déc., 1721, 20 janvier), D. Claude du Pré au même (1720, 24 nov.), D. Nicolas Toustain au même (1720, 29 nov.), 1721, 9 fév., 11 mars).

—— A. CORBIÈRE. *La spiritualité bénédictine* (Almanach bénédictin 1911, p. 73-78). [2158]

L'éditeur publie d'après le ms. fr. 17675 de la Bibl. nat. de Paris le commencement d'un traité écrit par un bénédictin de St-Maur « *L'honesteté des moines ou honeste conversation tiré du chap. IV^e de la règle de saint Benoît* »

D. Despaux. — A. VIGNAUX. *Dom Despaux, prieur de Sorèze* (Revue de Gascogne 1910, p. 201). [2154]

Citation d'un texte tiré de Arthur Chuquet, *La jeunesse de Napoléon, Brienne*. Paris, 1898, p. 98, sur l'école de Sorèze et son directeur.

D. Ducrocq. — A. LEFEBVRE. *Lettre inédite du bénédictin Dom Ducrocq* (Bull. de la Soc. acad. de l'arrond. de Boulogne-sur-Mer., t. VIII, 1908-1909, p. 610-614). [2155]

Relative au Portus Itius.

Mabillon. — H. JADART. *La maison natale de Dom Mabillon à St-Pierremont (Ardenne), son état actuel, sa conservation dans l'avenir* (*Revue d'Ardenne et d'Argonne*, XVII, 1910, p. 34-41). [2156]

Acheté par M. Lourdet, curé de St-Pierremont, cette maison fut léguée à la mense archiépiscopale de Reims. L'État l'a confisquée. Que va-t-elle devenir ?

—— A. J. CORBIERRE. *Dom Mabillon, astronome* (*Almanach bénédictin* 1911. Paris, p. 23-24). [2157]

M. l'abbé A. J. Corbierre édite un *Almanach bénédictin*, qu'on est prié de ne pas prendre pour une publication officielle de l'Ordre. Il donne, d'après le ms. fr. 12804, p. 113, de la Bibl. Nat. de Paris, une lettre écrite par D. Mabillon à D. Jacques du Chemin, prieur claustral de St-Vincent du Mans et datée du 12 janvier 1680. Il y est question de la comète qui parut en 1680, de là le titre sensationnel de l'article. Le texte, confronté avec le manuscrit, offre quelques variantes ; nous donnons celles du manuscrit en second lieu :

du Mans, au Mans ; — par une lettre, par ma lettre ; — lues, leues ; — êtes, estes ; — symbole de S. Athanase, symbole attribué à S. Athanase ; — on ne voit pas, on ne dit pas ; — en 1577, l'an 1577 ; — empreinte, empraite ; — t. h. c. t. a. c., très h. et très ob. conf.

Si l'éditeur doit procéder à une édition des lettres de Mabillon, il fera bien de se défier de ses copistes.

D. Vaissette. — L. G. PÉLISSIER. *Une lettre de Dom V.* (*Revue hist. du dioc. de Montpellier*, 15 juill. 1910). [2158]

Angers St-Serge. — C. BALLU. *Philibert de Lorme, abbé de St-Serge d'Angers* (*Mém. de la Soc. d'agriculture, sciences et arts d'Angers*, 5^e sér., t. XII, (1909), p. 215-224). [2159]

—— C. BALLU. *Philibert de Lorme, abbé de St-Serge d'Angers.* (*Revue de la Renaissance*, 1910, p. 98-104). [2160]

Bec. — A. LE CORBEILLER. *Les religieux du Bec à Poissy au XI^e s.* (*Bull. de la Soc. de l'hist. de Normandie*, t. X, 1905-1909, p. 46). [2161]

Bergues St-Winnoc. — C. DE SMEDT, S. J. *De S. Winnoco abbate vel priore Wormholtano* (*Acta SS.*, t. III, nov. p. 253-289). [2162]

Bernay. — CHANOINE PORÉE. *L'église abbatiale de B.*, étude archéol. (*Congrès archéol. de France*, 75^e session tenue à Caen en 1908, p. 588-614 et pl.). [2163]

Brantôme. — P. LABORDERIE. *Daguesseau et l'abbaye de B.* (*Feuilles d'histoire du XVII^e au XX^e siècle*, 1^{er} janvier 1911, p. 10-24). [2164]

Celle-Bruyère. — E. LEFÈVRE-PONTALIS. *L'église de la Celle-Bruyère (Cher)* (*Bull. monumental*, 1910, p. 272-284, 18 pl. 6 fig.). [2165]

Prieuré dépendant de Déols.

Cerisy. — ANDRÉ RHEIN. *L'église abbatiale de Cerisy-la-Forêt* (*Congrès archéol. de France*, 75^e session, tenue à Caen en 1908. Caen-Paris, 1909, p. 545-587 et pl.). Caen, Delesques, 1910, 8°, 45 p. et fig. [2166]

Chalon-sur-Saône, St-Pierre. — PIERRE BERNARD. *Recherches*

histor. sur l'abbaye de St-P. de Ch. s. S., 1^{re} partie, des origines au 7 mai 1562. Autun, Impr. N.-D. des Anges, 1910, 8° 26 p. [2167]

Chelles. — ALBERT PONCELET, S. J. *De S. Bertilia virgine et prima abbatisa Calensi* (*Acta SS.*, t. III, nov. p. 83-94). [2168]

L'auteur examine la date de fondation du monastère de Chelles (pas avant 658, certainement avant le 1^{er} déc. 660, date de la mort de S. Eloi), fixe aux années 658-660 à 705-706 l'abbatiate de Bertile.

Chezal-Benoît. — F. DESHOULIÈRES. *L'abbaye de Chezal-Benoît* (Extr. du XXXII^e vol. des *Mém. de la Soc. des Antiq. du Centre*, 2^e série, II, 1909, XXXII, p. 149-229). Bourges, Tardy, 1910, in-8, 84 p. [2169]

La partie la plus intéressante de cette histoire succincte de l'abbaye de Chezal-Benoît est celle qui traite de la réforme du monastère par l'abbé Pierre du Mas et de l'établissement de la congrégation bénédictine qui prit le nom du monastère. J'ai eu l'occasion jadis de m'étendre assez longuement sur l'histoire de cette congrégation, qui s'unit en 1639 à celle de St-Maur. M. Deshoulières donne l'abbé Pierre du Mas comme successeur de l'abbé Martin Fumée ; il serait peut-être venu de Castres en 1479, mais n'aurait pris possession de l'abbaye qu'en 1488 (p. 28). Je ne partage pas cette opinion, contredite par D. Estiennot (*Cod. lat. Paris 12744*, f. 75-75). D. Estiennot cite la bulle de Sixte IV du 18 août 1479 qui donne Pierre du Mas comme successeur à l'abbé Philibert Laverne. Ce renseignement précis est confirmé par le registre 84^A des *Obligationes* (Archives Vaticanes), où on voit figurer, le 31 août 1479, Pierre du Mas nommé abbé le 18 août précédent (f. 35). Voir d'ailleurs aux Archives du Cher à Bourges, Fonds de Chezal-Benoît, l'*Inventaire des Chartes de l'abbaye de Chezal*, t. I, p. 10. A propos de Jean le Chausse (p. 43-44), il y a lieu de noter que son ouvrage métrique « de passionne Dom. N. Jesu Christi libri quinque » fut publié à Paris chez J. Petit en 1531. M. Deshoulières a consacré un chapitre spécial aux biens de l'abbaye et aux prieurés qui en dépendaient. En appendice on trouve six documents de c. 1100, 1104, 1116, 1430, 1514.

Cluny. — L. M. SMITH. *Cluny and Gregor VII* (*English hist. Review*, janvier 1911, p. 20-33). [2170]

La conclusion de cette étude en indique l'esprit et les résultats : « En somme, dit M^{lle} Smith, dans les vies des cinq premiers abbés de Cluny on ne trouve pas de trace d'une connexion entre les Clunisiens et la réforme de Grégoire VII. S'il y a même une trace légère, c'est plutôt en sens opposé. Considérant le monachisme comme une vocation supérieure à celle de l'Église, absorbé dans la réforme monastique et dans la lutte incessante pour maintenir son principe d'autonomie, Cluny n'a que peu d'attention à consacrer à l'église séculière. Ce n'était pas sa sphère. Cluny prêchait la sainteté, et il prenait le chemin le plus à sa portée pour arriver à son but. Étant donné que plus d'un de ses moines devint évêque, Cluny, sans aucun doute, aida à relever le niveau de la vie spirituelle dans l'Église. Le seul rôle qu'il ait rempli pour préparer la réforme de Grégoire VII fut un rôle indirect. Cluny était devenu un système international et en passant au-dessus des évêques pour voir dans le pape le chef

suprême, il a énormément fortifié le prestige et le pouvoir de Rome » (p. 33). C'est en somme peu dire.

——— *Le Millénaire de Cluny (10-12 septembre 1910). Souvenirs religieux et littéraires.* Paris, Lethielleux, s. d. (1911), in-8, 188 p. [2171]

S. G. Mgr Villard, évêque d'Autun, Châlon et Mâcon, qui a été l'inspirateur des fêtes religieuses du Millénaire de Cluny, a voulu consacrer le souvenir de ces fêtes en réunissant dans un volume, avec un récit succinct des solennités, le texte des discours et sermons prononcés à l'occasion du Millénaire de l'illustre abbaye bourguignonne. Jamais il n'y eut un ensemble et un accord aussi parfait d'hommages rendus à l'ordre de S. Benoît et à son action religieuse et sociale ; les corps savants de France rivalisaient de zèle avec les membres les plus distingués de l'épiscopat pour rappeler les gloires du passé de Cluny. On relira parfois avec un égal intérêt, toujours avec profit, les pages éloquentes de MM. R. Bazin, E. Babelon, Imbart de la Tour, qui tous trois surent envisager sous un autre angle l'histoire de Cluny pour en faire ressortir l'action civilisatrice, et rappeler à la France qu'elle eut ses plus grandes gloires aux grands siècles de foi.

À la lettre pastorale de Mgr Villard, annonçant les fêtes religieuses du Millénaire, viennent se joindre les discours prononcés par Mgr Gauthey, archevêque de Besançon sur « Cluny et l'Eglise de France », par Mgr Baudrillart sur « Cluny et la Papauté », par Mgr du Vauroux, évêque d'Agen, sur « Cluny et la Vie de l'Eglise », enfin le discours et l'allocution prononcés par Mgr Béguinot, évêque de Nîmes, et par Mgr Villard à Paray-le-Monial.

——— FR.-L. BRUEL. *Cluny.* Album historique et archéologique précédé d'une étude résumée et d'une notice des planches. Mâcon, Protat, 1910, in-4, 54 p., 34 phototypies. [2172]

Bien que rapidement préparé, en raison des circonstances qui exigeaient sa prompte publication, l'Album de Cluny composé par M. Fr. L. Bruel restera comme un des meilleurs souvenirs du Millénaire de Cluny. Cette solennité, préparée par l'Académie de Mâcon, aura eu pour résultat immédiat de rappeler l'attention sur le grand rôle rempli par l'antique abbaye de Cluny et par la congrégation dont elle était le chef dans la première partie du moyen âge, et sur l'importance des constructions clunisiennes, chefs-d'œuvre dont on ne peut assez déplorer la disparition ou la mutilation.

L'Album débute par une étude résumée de l'histoire de Cluny ; les grandes lignes sont bien tracées ; le lecteur peut deviner ce qu'il reste encore à défricher dans l'histoire clunisienne, avant d'arriver à une vue nette de son passé religieux, économique, littéraire, social. Une bonne place est donnée à l'histoire des édifices, puisque cette histoire donne l'intelligence des planches réunies par l'auteur. Les planches sont très variées : vues d'ensemble de l'abbaye, vues totales ou partielles de l'église, bâtiments claustraux, détails architectoniques, portraits d'abbés, sceaux, facsimilés de chartes, numismatique. Citons les portraits du cardinal Charles de Lorraine, d'Armand de Bourbon, des cardinaux Renaud d'Este

de Bouillon, d'Auvergne, du dernier abbé Dominique de la Rochefoucauld. L'éditeur, M. G. Protat, n'a rien négligé pour donner à cet Album un cachet vraiment artistique.

——— ABBÉ CHAUMONT. *Histoire populaire de Cluny d'après les sources et sur un plan nouveau*. Paris, Gigord, 1910, in-8, 216 p. [2173]

——— ALFRED BAUDRILLART. *Cluny et la Papauté (Revue pratique d'Apologétique, 1^{er} oct. 1910, p. 5-24)*. Tirage à part. Paris, Beauchesne, 1910, in-8, 28 p. [2174]

Discours prononcé à Cluny le 11 septembre, lors des fêtes Millénaires, dans lequel l'orateur a montré comment l'idée de réforme religieuse, incarnée dans l'ordre de Cluny, a été mise par lui au service de la Papauté et propagée, grâce à la centralisation clunisienne. Cluny fut intimement lié à la Papauté ; ce fut le secret de sa force, ce fut aussi celle des papes. Lorsque l'idéal faiblira à Cluny, Citeaux sera là pour le remplacer, et l'on verra dans la seconde moitié du XII^e siècle la Papauté se tourner naturellement vers cette nouvelle force religieuse.

——— H. RUBAT DU MÉRAC. *L'abbaye de Cluny (Revue des quest. hist. oct. 1910, p. 440-467)*. [2175]

Coup d'œil sur l'histoire de l'abbaye de Cluny.

——— L. MORIN. *Le Millénaire de Cluny (Annales de la jeunesse catholique, 1^{er} oct. 1910)*. [2176]

——— E. BABELON. *Le Millénaire de Cluny (Revue hebdomadaire 1^{er} oct. 1910)*. [2177]

Description des fêtes de septembre 1910, abrégé de l'histoire de Cluny, ses édifices et leur disparition. L'auteur a des mots cinglants pour la stupidité des révolutionnaires qui détruisirent la merveilleuse basilique, et des habitants de Cluny, qui, il y a vingt ans, abandonnèrent, sans s'inquiéter des risées du public intelligent, les riches archives de la vieille abbaye restées jusque-là dans la ville.

——— ABT FERNAND CABROL, O. S. B. *Zum Millenarium von Cluny (SMBO, N. F. X, 1911, t. I, p. 51-64)*. [2178]

Traduction de l'article paru dans les *Études*, 1910, voir n. 1871.

——— LUDOVIC DE CONTENSON. *Le Millénaire de l'abbaye de C. (Correspondant, 25 août 1910, p. 638-655)*. [2179]

——— IMBART DE LA TOUR. *Les fêtes au Millénaire de C. (Compte-rendu des Séances de l'Acad. des sciences morales et politiques, CLXXIII, 1910, p. 781-786)*. [2180]

——— *Millénaire de Cluny. (Revue de l'Art Chrétien, 1910, p. 421-424 avec pl.)* [2181]

Relation des séances du Congrès des 10-13 septembre.

——— JEAN DELIGNY. *Cluny et la fête des morts (Revue Augustinienne, 15 oct. 1910, p. 469-473)*. [2182]

——— *Le rayonnement pacifique de Cluny (ib., 506-510)*.

Extrait du *Témoignage* du 16 septembre 1910, et des discours prononcés aux fêtes de Cluny.

—— J. HERLUISON. *L'abbaye de Cluny (Action française, 20 juin 1910).* [2188]

—— ANDRÉ MICHEL. *Le Millénaire de Cluny (Journal des Débats, 2 août et 6 sept. 1910).* [2184]

—— DU MÊME. *Après les fêtes de Cluny (ib., 20 sept. 1910).*

—— METTLER. *Die zweite Kirche in Cluni und die Kirchen in Hirsau nach den « Gewohnheiten » des XI Jahr. (Zeitschrift f. Gesch. der Architektur, 1910, sept., p. 273-286, à suivre).* [2185]

Corbie. — DOM GRENIER. *Histoire de la ville et du comté de Corbie (des origines à 1460). Paris, Picard, 1910, 4°, xi-560 p.* [2186]

Le 7 mai 1893 mourut à Lille M. Henri Debray, natif de Corbie, qui légua à la Société des Antiquaires de Picardie un capital important, dont les intérêts devaient être affectés « à la publication de l'histoire manuscrite de Corbie par Dom Grenier, ainsi que des documents inédits, tels que chartes, cartulaires, etc. sur l'abbaye de la dite ville de Corbie ». Pour se conformer au désir du donateur, la Société des Antiquaires de Picardie fit copier le manuscrit de D. Grenier, et l'impression du texte, annoté, fut confiée à MM. Hector Josse et Albéric de Calonne, puis à M. Cl. Brunel.

Dom Grenier est assez connu ; on sait qu'il fut un des travailleurs les plus zélés de la Congrégation de S. Maur avant sa suppression, et qu'en qualité d'historiographe de la Picardie il amassa un trésor de documents, qui forment aujourd'hui la collection de Picardie à la Bibliothèque nationale de Paris. De son Histoire de Picardie, qui devait comprendre cinq ou six volumes in-4°, il n'a été publié que l'Introduction. Dans D. Grenier il faut savoir distinguer entre l'érudit et l'historien. Érudit, il le fut à un haut degré ; l'exactitude de ses copies montre avec quel scrupule il cherchait à reproduire les anciens textes ; comme historien, il lui manque le talent de mettre en œuvre les riches matériaux qu'il a amassés ; il est compilateur, il est annaliste.

Ces qualités et ces défauts se retrouvent dans l'« Histoire de Corbie ». Il ne faut pas y chercher un travail d'ensemble sur la grande abbaye picarde, sur son organisation économique, son action religieuse et sociale. C'est un exposé chronologique des faits remarquables que l'auteur a annotés ; tout y rentre dans le même cadre : acquisition de biens, manifestations de la vie religieuse, littéraire et sociale. Assurément, tant que l'on ne possédait pas le recueil des chartes de Corbie, l'Histoire de D. Grenier rendra de grands services, car c'est au fond un inventaire analytique détaillé des documents à l'aide desquels on pourra écrire l'histoire de l'abbaye, et celui qui voudrait y chercher les matériaux d'une histoire plus synthétique, y trouverait largement à glaner. Il y a là de quoi s'orienter facilement sur l'administration du monastère, son organisme économique, sa discipline, les causes et les manifestations de sa décadence ; il y a là des textes nombreux sur les relations du monastère avec les autorités religieuses et civiles, avec la commune de Corbie ; il y a là de nombreuses indications sur les manifestations de la vie littéraire et artistique.

Éditer le texte de D. Grenier n'était pas chose aisée ; si la première partie du manuscrit autographe était prête pour l'impression, il n'en était

pas de même des deux autres, et il a fallu de la patience et du tact pour mettre au clair le manuscrit de l'auteur. La troisième partie n'étant qu'un recueil de notes réunies en vue d'un travail ultérieur, on a dû se résigner à les laisser de côté et à arrêter le texte à l'an 1400. Les renvois aux preuves étaient restés incomplets ; M. Cl. Brunel a essayé de combler ces nombreuses lacunes par les références empruntées aux volumes de la collection de Picardie. C'est aussi son mérite d'avoir fait précéder le volume d'une table des ouvrages imprimés cités par D. Grenier. La table alphabétique, très détaillée (p. 509-559), rendra de précieux services. A noter p. 116 que D. Grenier confond Thourout avec Turnhout, que p. 389 il faut *Chiny* au lieu de Chimai, et p. 383, 392, Foigny et non Joigny.

——— LE P. DAIRE. *Histoire civile, ecclésiastique et littéraire de la ville de Corbie* annotée et publiée par Alcuis Ledieu. Paris, Jouve, 1910, 8°, 11-138 p. et gr. [2187]

Créans. — D. LÉON GUILLOREAU. *Chartes du prieuré de Créans (Annales flécheoises, X, 1909, p. 311-326, 375-387).* [2188]

Prieuré dépendant du Mont-St-Michel.

Crespin. — ABBÉ EM. TRELCAT. *Les forjures des habitants de Cr. et de la Chapelle St-Aybert* (Bull. de la Soc. d'études de la prov. de Cambrai, XV, 1910, p. 178-181). [2189]

Acte du 3 octobre 1387.

Dijon, St-Bénigne. — (Bibl. de l'École des Chartes, LXXI, 1910, p. 603-608). [2190]

M. Cl. Brunel combat les conclusions de l'étude de P. Gautier sur le diplôme du 25 janvier 1015. M. Gautier le considérait comme faux ; M. Brunel soulève des objections et conclut à l'authenticité du diplôme.

Ferrières. — EMILE LELUC. *Pour visiter F., petit guide du pèlerin et du touriste à F. en Gâtinais*. Orléans, Pigelet, 1910, 16°, 64 p., pl. [2191]

Flavigny. — NORMAND. *L'abbaye de F. (Ami des Monuments, XXIII, p. 53-58).* [2192]

Jumièges. — ROGER MARTIN DU GARD. *L'abbaye de Jumièges (Seine-Inférieure). Étude archéologique des ruines*. Montdidier, Groce-Radenez, 1909, gr. 8°, 308 p., nombreuses pl., et héliogr. [2193]

Une étude détaillée des ruines de l'antique abbaye de Jumièges et des problèmes archéologiques qu'elles soulèvent faisait complètement défaut. M. Roger Martin du Gard leur a consacré sa thèse de sortie de l'École des Chartes, et il a traité son sujet avec une ampleur et une sûreté qui ne laissent rien à désirer. Les raisons de ce choix ont été exposées par l'auteur : « Il reste encore à Jumièges deux églises entières, une salle capitulaire, un cellier, un bâtiment d'entrée, le logis abbatial, des souterrains ; et ces restes d'une des plus importantes abbayes de Normandie recèlent beaucoup de renseignements précieux pour l'histoire de l'architecture en cette province. Dans l'église Saint-Pierre, deux travées, décorées de médaillons, et d'un triforium dont les chapiteaux sont encore intacts, offrent un exemple exceptionnel des constructions du milieu du X^e siècle (928-943). Dans l'église Notre-Dame, le chœur roman, dont les fouilles viennent de révéler le plan primitif, est l'un des deux plus anciens spécimens (1040-1052) actuelle-

ment connus d'un type qui fut fréquemment exécuté par la suite en Normandie et en Angleterre ; — la nef (1052-1067), présente une disposition de piles et de piliers cylindriques a ternés, qui soulève une série de problèmes archéologiques ; — les tours de façade, sont les seules de cette importance en Normandie, qui, de la base au sommet soient entièrement du XI^e siècle (1020-1100). Ainsi chaque fraction de ces édifices abandonnés, renferme des détails curieux et propose quelques énigmes ; elles ne sont pas indéchiffrables ; on verra qu'une observation minutieuse et comparée des ruines permet de les élucider presque toutes, et l'on ne manquera pas de s'étonner qu'une mine aussi importante pour les archéologues ait pu demeurer si longtemps inexplorée ».

L'auteur débute par une « Notice historique » (p. 17-59), qui donne un résumé succinct des annales de l'abbaye, dans lequel on relève surtout les détails relatifs aux édifices. Il y aurait lieu, comme le dit M. Roger Martin du Gard, de consacrer à Jumièges une étude historique parallèle à l'étude archéologique.

L'Étude archéologique examine successivement l'église Notre-Dame, l'église St-Pierre, le passage Charles VII, la salle capitulaire, le cloître, la porte d'entrée, les bâtiments monastiques (celliers et ateliers, bibliothèques, dortoirs, logis abbatial, souterrains, etc.), les tombeaux, dalles, chapiteaux, peintures, etc. L'auteur suit l'évolution historique de ces différents édifices ; il a déterminé nettement les époques, les transformations ; il a mis au jour des parties inconnues. L'étude archéologique est faite avec une multiplicité et une précision de détails, avec le souci constant de mettre les parties étudiées de Jumièges en relation avec les autres édifices de Normandie ou d'Angleterre qui peuvent offrir des points de comparaison.

Les plans très nombreux, et les superbes héliogravures, donnent l'idée la plus avantageuse de l'importance des ruines de Jumièges, surtout au point de vue de l'histoire de l'architecture.

Juigny. — D^r H. VINCENT. *Les souvenirs de l'abbaye de J. à Imécourt* (*Revue histor. ardennaise*, 1909, p. 285-314). [2194]

Lavardin, St-Genest. — EDMOND PITTE. *Le prieuré de S. G. à L.* (*Bull. de la Soc. archéol. du Vendomois*, XLVIII, 1909, p. 177-182). [2195]

Prieuré dépendant de l'abbaye de St-Georges-du-Bois, fondé antérieurement à 1037.

Lérins. — C^{te} DE DIENNE. *La Haute-Auvergne et l'abbaye de Lérins* (*Revue de la Haute-Auvergne*, XI, 1909, p. 38-58, 78-85). [2196]

—— H. MORIS. *L'abbaye de L., son histoire, ses possessions, ses monuments anciens* (*Annales de la Soc. des lettres, sciences et arts des Alpes Maritimes*, t. XXI, 1909, p. 155-316, 7 pl.). [2197]

Lyre. — ABBÉ C. GUÉRY. *Histoire de l'abbaye de L.* (*Revue cathol. de Normandie*, 1910, juillet, p. 22-35, sept., p. 76-93, nov., 116-131 ; 1911, janv., 168-184, à suivre). [2198]

Marmoutier. — DOM. J. RABORY. *Les rois de France et l'abbaye de Marmoutier* (*Revue cathol. et royaliste*, X, 1910, t. I, p. 1-9 ; 97-105, 193-201). [2199]

—— DOM RABORY. *Histoire de M.* Tome I. Paris, Savaète, 1910, 8°, VIII-561 p. [2200]

—— PAUL LEGRAND. *Testament de Jean de La Rochefoucauld, abbé de Marmoutier, prieur de Lanville, 1583* (*Bull. et Mém. de la Soc. Archeol. de la Charente*, 7^e sér., t. IX, (1908-1909), p. 245-258). [2201]

Marseille, St-Victor. — D. LÉON GUILLOREAU. *Chapitres généraux de Guillaume de Sabran, abbé de St-Victor de Marseille, 1295-1312* (*RM.* VI, 1910, p. 302-328 ; à suivre). [2202]

Molssac. — AUG. ANGLÈS. *L'abbaye de M.* Paris, Laurens, 1910, 8°, 96 p., 39 grav. et 1 plan (Petites monographies des grands édifices de France). [2208]

Après une introduction historique, l'auteur étudie successivement l'église, le cloître, en donnant une attention spéciale aux célèbres chapiteaux historiés, et termine par une bibliographie sommaire. Le volume contient de nombreuses gravures.

Mont-St-Michel. — PAUL GOUT. *Le Mont-Saint-Michel ; histoire de l'abbaye et de la ville ; étude archéologique et architecturale des monuments.* Paris, Colin, 1910, 2 vol. gr. in-8°, p. 1-771, avec 470 gr. et 38 pll. hors texte. Prix : 50 frs., rel. 65 f. [2204]

Rien ne montre mieux l'intérêt qui s'attache à ce merveilleux édifice qu'est le Mont-St-Michel, que la riche littérature à laquelle il a donné naissance. Le géologue et le géographe trouvent dans sa situation des problèmes, qui sollicitent leur curiosité ; l'historien monastique recherche les annales de son passé ; l'artiste s'émerveille devant les prodigieux édifices qui couronnent cet flot ; l'architecte s'arrête étonné devant ces œuvres uniques que le temps a pu attaquer, mais non détruire et qui, eux aussi, mieux parfois que des annales écrites, ont leur histoire à raconter. Pour comprendre le Mont-St-Michel, il faudrait être à la fois historien, architecte et artiste. Le beau travail que M. Paul Gout vient de livrer au public, montre qu'il réunit ces qualités, et qu'il peut parler vraiment en connaisseur de ces édifices dont il doit assurer la conservation et diriger la restauration. L'auteur a examiné de près, au point de vue de l'histoire des monuments, les documents provenant du Mont-St-Michel ou y relatifs ; il les a comparés, il les a confrontés avec les édifices, et ceux-ci, il les a scrutés, fouillés en tous sens. A travers les transformations nombreuses opérées au cours des siècles, il a pu ressusciter les divers édifices qui se sont succédé sur la montagne, rétablir leur physionomie et en déterminer l'usage. L'histoire des édifices vient se placer ainsi tout naturellement dans le cadre historique des annales, et celles-ci expliquent l'origine des édifices, rappelant successivement et les heures de prospérité et les heures de décadence qui marquent l'existence de toute œuvre humaine. « Le Mont-St-Michel » de M. Gout, avec son illustration incomparablement riche et variée, avec ses vues d'ensemble et de détail, avec ses planches rétrospectives et ses plans multiples forme donc le répertoire le plus vaste, le plus instructif, le plus intuitif qui ait été dressé jusqu'ici sur ce monument, unique en son genre.

L'auteur débute par un aperçu sur les sources de l'histoire du Mont :

St-Michel, où il nous fait connaître la valeur relative des documents qu'il a utilisés. Il donne ensuite un exposé historique dans lequel il a décrit, en suivant strictement l'ordre chronologique, la suite des événements dont le Mont St-Michel et son abbaye ont été le théâtre. C'est une notice assez détaillée faite surtout en vue de l'histoire des édifices. Il serait à souhaiter qu'un jour quelque écrivain reprenne en sous-œuvre l'histoire de l'abbaye au point de vue disciplinaire, économique et social ; les matériaux sont suffisants pour fournir une monographie intéressante. En second lieu, M. Gout « donne une monographie analytique des monuments, fixant leur âge en les envisageant dans leur origine, dans leurs rapports avec les besoins auxquels ils étaient destinés à satisfaire, dans leur structure particulière, dans leurs dispositions propres et leurs formes décoratives ». Comme le dit l'auteur, « grâce à l'étude comparative des textes et des édifices, les traditions historiques ont été soumises au contrôle sévère des observations archéologiques et architecturales ».

En appendice à la partie historique, M. Gout a donné des études sur « la vie monastique au Mont-St-Michel » (I, p. 311-324), sur « les pèlerinages au Mont-St-Michel, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours » (p. 325-350), sur « l'ordre militaire des chevaliers de St-Michel (1469-1830) » (p. 351-360), et sur « les prisons de l'abbaye, XII^e siècle-1863 » (p. 361-378).

Je ne me risquerai pas à relever l'importance et les mérites de l'histoire architecturale du Mont-St-Michel ; je n'ai pas les connaissances techniques voulues pour risquer un jugement. Je crois pouvoir dire que les architectes tireront un grand profit de cette étude si fouillée, car l'auteur explique et justifie les principes qui le guident dans son œuvre de conservation et de restauration, et il tire des faits du passé et des travaux du présent des leçons pratiques pour les restaurations de l'avenir. Une excellente bibliographie et un index alphabétique très détaillé terminent ce bel ouvrage imprimé avec le plus grand soin.

——— ABBÉ BOSSECEUF. *Le Mont-Saint-Michel. Son histoire et ses merveilles*. Paris, Salaun, 1910, 8°, grav. [2205]

——— ERNEST FRÉVILLE. *Le Mont-S.-M. (Travaux de l'Acad. nat. de Reims, t. CXXVI, Reims, 1910, p. 99-107)*. [2206]

——— H. E. VON BERLEPSCH-VALENDAS. *Der Mont-St-Michel (Kunst und Kunsthandwerk, 1910, p. 279-319, 38 fig., plans)*. [2207]

Montier-la-Celle. — J. E. GODEFROY. *La Congrégation de St-Vanne et la Révolution. Les derniers jours de l'abbaye de Montier-la-Celle* (Extrait de *La Révolution dans l'Aube*, 3^e année, 1910). Arcis-sur-Aube, Imprimeries réunies, 1910, 8°, 38 p. [2208]

Je voudrais voir dans le titre général de cette étude la promesse et l'annonce d'un travail d'ensemble sur les derniers jours de la congrégation de St-Vanne. L'auteur a réuni sur la fin de Montier-la-Celle des détails si intéressants et si précis ; il l'a fait avec une ampleur de recherches et un sens si juste de la critique, qu'il semble tout désigné pour poursuivre ces recherches sur la fin d'un grand ordre religieux. Il est important d'être parfaitement renseigné sur le sort ultérieur des derniers Vannistes, pour se

faire une idée juste de leur valeur morale et religieuse ; les pages consacrées aux derniers moines de Montier-la-Celle seront lues avec un vif intérêt.

Mouchan. — ABBÉ MARBENTIN. *L'Église de M.* (*Bull. de la Soc. archéol. d'Auch*, XI, 1910, p. 56-66). [2209]

Doyenné clunisien dépendant de St-Orens.

Néau. — M. PASSE. *Le prieuré de Néau* (*Bull. de la Commission hist. et archéol. de la Mayenne*, XXVI, 1910, p. 91-101). [2210]

Prieuré dépendant de l'abbaye d'Evron.

Nîmes. — ABBÉ BRUN. *Les ordres religieux du diocèse de Nîmes* (*Bulletin du Comité de l'art chrétien*, t. X, 1909, p. 129-250). [2211]

Bénédictins (p. 131-151).

Nouaillé. — L. LEVILLAIN. *Les origines du monastère de Nouaillé* (*Bibl. École chartes*, 1910, p. 241-298). [2212]

Le monastère de St-Hilaire de Nouaillé fondé par un abbé Chroscelme de St-Hilaire-le-Grand, entre 678 et 697, comme simple prieuré, suivit peut-être à l'origine la règle monastique de Luxeuil. Celle-ci était remplacée à la fin du VIII^e s. par celle des chanoines-moines comme dans le monastère poitevin. La règle bénédictine fut introduite vers 794 et le monastère fut élevé au rang d'abbaye. Le travail de M. Levillain est intéressant par les renseignements qu'il fournit sur les diverses catégories de monastères réguliers au VIII^e s.

—— R. P. DE LA CROIX. *Notes archéologiques sur N.* (*Bull. de la Soc. des Antiquaires de l'Ouest*, 1910, p. 19-23). [2213]

Description des fouilles exécutées en 1879.

Paris. St-Martin-des-Champs. — A. LAUGIER. *La façade du réfectoire de St-M.-des-Ch.* (Ville de Paris. Commission municipale du Vieux Paris. Procès-verbaux, 1909, p. 120., pl.). [2214]

Rebais. — LEBLOND ET LECOMTE. *Les privilèges de Rebais-en-Brie.* Melun, Michelin, 1910, 8°, 64 p. [2215]

Étude de différents documents du VII^e siècle, fabriqués ou remaniés au XII^e, en vue de défendre l'exemption du monastère contre les évêques de Meaux.

Remiremont. — CH. DE SMEDT, S. J. *De S. Gebetrude, abbatissa Habendensi* (*Acta SS.*, t. III, nov. p. 409-413). [2216]

Rennes, St-Melaine. — DOM MATURIN G. BLAYO, O. S. B. *Les derniers jours de l'abbaye de St-Melaine de Rennes* (Extrait de la *Revue de Bretagne*). Paris, Champion, 1910, 8°, 53 p. [2217]

Cette étude est particulièrement intéressante pour juger de l'état moral des derniers religieux de ce monastère, de la congrégation de St-Maur.

Sables d'Olonne. — P. RAMBAUD. *Le prieuré des Bénédictins de Ste-Croix aux Sables d'Olonne* (*Mémoire de la Soc. des Antiq. de l'Ouest*, 3^e sér., t. III, 1909, p. 353-429). [2218]

Fondation en 1631 d'un prieuré dépendant de Ste-Croix de Poitiers.

St-Amand. — Pierre Honoré et Placide Parroiche, abbés de St-A (*Bull. Soc. Études de la Prov. de Cambrai*, XV, 1910, p. 189-190). [2219]

Extraits des registres paroissiaux de Rumegies contenant une notice sur ces deux abbés.

St-Denis. — LÉON LEVILLAIN. *Les plus anciennes églises abbatiales de St-Denis (Mémoires de la Soc. de l'hist. de Paris et de l'Ile de-France, t. XXXVI, 1909, p. 143-222).* [2220]

L'auteur n'admet, avant la basilique actuelle, sur l'emplacement qu'elle occupe, que deux édifices : l'église abbatiale construite entre 750 et 775, dont le chevet fut refait et agrandi par l'abbé Hilduin vers 830-832, et la basilique de Suger construite entre c. 1125 et 1148.

——— E. THOMAS. *La basilique de St-Denis.* Paris, G. Vitry, 1909, 16°, 30 p. [2221]

St-Evrout. — A. SORNIN, *Saint-Evrout et l'abbaye d'Ouche.* Souvenirs et légendes monastiques (*Bull. de la Soc. hist. et archéol. de l'Orne, XXIX, 1910, p. 153-161*). [2222]

——— R. N. SAUVAGE. *Bertrand du Guesclin et l'abbaye de St-E.* (*Bull. de la Soc. hist. de Lisieux, 1909, p. 21-26*). [2223]

St-Flour. — MARCELLIN BOUDET. *Cartulaire du prieuré de St-Flour.* Préface par A. Bruel. Impr. de Monaco, 1910, 4°, CCCXXXVI-576 p. [2224]

L'introduction à ce magnifique volume, imprimé aux frais du prince de Monaco, oriente le lecteur sur les sources où l'éditeur a puisé pour l'édition du cartulaire, puis donne une histoire détaillée de l'ancien prieuré clunisien, qui fut transformé en évêché par Jean XXII en 1317. Les 24 moines du prieuré constituèrent le chapitre cathédral. Cette modification profonde dans la vie claustrale amena l'immixtion des religieux dans les affaires politiques, qu'ils prissent parti pour l'évêque ou pour la commune. La conséquence immédiate fut un relâchement de la vie religieuse, une absence de culture intellectuelle, une diminution du nombre des religieux. Dans la seconde moitié du XV^e siècle il n'y avait plus que sept religieux ; le monastère avait vécu, il n'avait plus sa raison d'être. Le 8 janvier 1476 Sixte IV le sécularisa ; Rome était habituée à des demandes de ce genre, et elle n'y répugnait pas trop.

Le nombre des documents publiés, qui vont de 972 à 1318, sont au nombre de 208 ; il faut y ajouter onze actes (1224-1476) donnés en appendice.

——— MARCELLIN BOUDET. *Note sur le Cartulaire de St-Flour (Bull. hist. et scient. de l'Auvergne, 1910, p. 281-287).* [2225]

St-Léopardin. — DESNOIX. *Le prieuré de St-L. (Bull. d'Émulation de la Soc. du Bourbonnais, 1910, p. 231-232).* [2226]

Prieuré dépendant de l'abbaye de St-Sulpice de Bourges.

St-Mihiel. — LÉON GERMAIN DE MAIDY. *Les statues de S. Henri et de S. Yves à l'église abbatiale de St-Mihiel (Mémoires de l'Académie de Stanislas, 1908-1909, 6^e série, t. VI, p. 176-191).* [2227]

——— HENRY POULET. *Saint-Mihiel en 1792 (Le Pays lorrain et le Pays messin, juillet-août 1910, p. 470-483, pll.).* [2228]

——— HENRI BERNARD. *St-Mihiel. I. Histoire (Revue Lorraine illustrée, 1910, p. 41-64, 30 fig.)* [2229]

Saint-Pé. — A. D. *Sur un abbé (?) inconnu de St-Pé (Revue de Gascogne, 1910, p. 105).* [2230]

Il s'agit de François Bertrandi nommé en consistoire le 5 avril 1560 après décès de François d'Antin, alors que, le 18 septembre, l'abbaye est conférée à Bernard de la Porte, qui était déjà nommé par Pie IV en janvier 1559.

St-Sulpice-des-Bois. — Abbé G. MOLLAT. *Une cabale à l'abbaye de St-S.-d-B., 1321-1322 (Annales de Bretagne, t. XXV, juill. 1910, p. 704-714).* [2231]

St-Sulpice-la-Forêt. — P. ANGER. *Cartulaire de l'abbaye de S.-S.-la-F., suite (Bull. et Mém. de la Soc. arch. du Dép. d'Ille-et-Vilaine, t. XXXIX, 1909, p. 1-207; t. XL, 1910, p. 33-192, à suivre).* [2232]

St-Valery. — C. BRUNEL ET H. SALTER. *Chartes des abbés de St-V. extraites des archives de New College à Oxford (Bull. de la Soc. d'Émulation d'Abbeville, 1910).* [2233]

St-Wandrille. — R. N. SAUVAGE. *Repas dû par St-Wandrille à St-Étienne de Caen (Bull. de la Soc. de l'hist. de Normandie, t. X, 1905-1909, p. 324-331).* [2234]

Solesmes. — A. CARTIER. *Une page d'hist. locale au sujet de la restauration du plain-chant (La Prov. du Maine, 1911, p. 29-39, 49-61).* [2235]

A propos de l'ouvrage de l'abbé Norbert Rousseau; v. n° 1612.

Sollignac. — RENÉ PAGE. *L'Église de S. (Haute-Vienne) (Bull. monumental, 1910, p. 75-106, 1 pl. 3 fig.).* [2236]

Souigny. — LOUIS BRÉHIER. *La Bible de S. et la Bible de Clermont (Bull. de la Soc. d'Émulation du Bourbonnais, 1910, p. 241-255).* [2237]

—— A. LIMAGNE. *Souigny, son histoire, son abbaye, son église. Montluçon, Rome, 1910, in 8.* [2238]

Talloires. — J.-F. GONTHIER. *Les prieurs de T. (Revue Savoisiennne, 1909, p. 39-45, 257-260).* [2239]

Touget. — J. DUFOUR. *L'ancien prieuré du Touget (Revue de Gascogne, 1910, p. 462-480, 505-521, 566-568; 1911, 80-96, à suivre).* [2240]

Monastère clunisien dépendant de St-Orens d'Auch.

Vézelay. — H. R. D'ALLEMAGNE. *Une lanterne de l'abbaye de V. (Bull. Monumental, 1910, p. 323-325, avec pl.).* [2241]

Vitré. — Abbé JOS. MATHURIN. *Les Bénédictines de Vitré (1624-1790). (Semaine religieuse du dioc. de Rennes, 1908, n. 34, p. 633-635).* [2242]

HOLLANDE.

Egmond. — H. L. HENSEN. *Heemondensia. II. De toestand der abdij van Egmond in 1561. (Bijdragen tot de geschiedenis van het bisdom van Haarlem, 1909, t. XXXII, p. 266-291).* [2243]

Rijnsburg. — A. J. SERVAAS VAN ROOYEN. *De Abdij van R. Stephana van Rossem (Bijdragen voor de geschiedenis van het bisdom van Haarlem, XXXIII, 1911, p. 270).* [2244]

Indication du testament de l'abbesse du 5 mars 1596.

—— D. CORBINIAN WIRZ, O. S. B. *Die Benediktinerinnen-Abtei R. (SMOB, XXXI, 1910, p. 607-613).* [2245]

Notice historique succincte et liste des abbesses.

ITALIE.

Bobbio. — TH. STAAGL. *Bobiensia, Neue Beiträge zu den Bobienser Cicero-Scholien (Rheinisches Museum, LXV).* (2246)

Castelletto, St-Pierre. — GIUSEPPE VESCO. *Antiche vestigia di S. M. Moliade ossia il Priorato di S. Pietro di C. (Archivio della Soc. Vercellese di storia patria I, 1909, p. 96-101; II, 1910, p. 140-166).* [2247]

Monastère signalé vers le milieu du X^e siècle, affilié à Cluny dès 1070, supprimé en 1588

Cavour. — *Cavour e la sua abazia (Bollett. stor. bibliogr. subalpino XIV, 1910, p. 279-295).* [2248]

Monastère bénédictin fondé en 1037.

Cornate d'Adda. — R. BEREITA. *Il più antico monastero del Milanese? S. Giorgio di Cornate d'Adda (RSB, VI, 1911, p. 56-62).* [2249]

Il semble bien que le « monasterium » de St Georges à Cornate, dont parle Paul diacre, ne fut qu'une église collégiale archipresbytérale.

Chiari. — *In memoria.* Per l'ingresso dei RR. PP. Benedettini dell'abazia di S. Maria Maddalena di Marsiglia (Congregazione di Solesmes) nel Convento di S. Bernardino di Chiari — 10 luglio 1910. [2250]

Publié par le Rév. M. Dominique Menna, professeur au Séminaire de Brescia. *Sommaire* : Décret épiscopal d'érection; Benvenuti; S. Benedetto e la sua regola; A S. Benedetto, sonnet; I benedettini nel Bresciano; Il Convento di S. Bernardino; Un secolo; multa renascentur, ode; Dom P. Guéranger; l'abate Dom G. C. Gauthey.

—— *Il nuovo monastero di S. Bernardino in Chiari (Brixia sacra, 1910, suppl. aux nos 4-5).* [2251]

—— M. BONDI. *Un convento francescano residenza di benedettini. — S. Bernardino di Chiari (RSB, V, 1910, p. 571-577, 4 pl.).* [2252]

L'ancien monastère franciscain de S. B. de Chiari est occupé, depuis le 10 juillet 1910, par les Bénédictins de Ste-Madeleine de Marseille.

Gênes, S. Sisto. — LAZZARO DE SIMONI. *Priorato di San Sisto e della Natività di Maria SS. Monografia storica.* Genova, Mascarello, 1910, in-8, vi-99, p. [2253]

La tradition veut que l'église de St-Sixte à Gênes ait été érigée en 1087 en souvenir d'une victoire remportée par les Gênois et les Pisans sur les Sarrasins. Confiée aux Bénédictins de St-Michel de Cluse — ce qui est attesté par une bulle du 17 mars 1095 — elle fut abandonnée par eux en 1217, puis reprise un demi siècle plus tard. Le prieuré fut remis au clergé séculier après la mort du prieur Venturini de Pise en 1479; il donne une liste des recteurs et prieurs et une histoire de l'édifice; il a rassemblé avec soin tous les renseignements qui concernent ce petit sanctuaire vénérable par son antiquité et par les souvenirs religieux qui s'y rattachent.

Lodi. — GIOV. AGNELLI. *Monasteri Lodigiani: S. Michele di Brembo detto Monasterolo; — S. Michele in Serravalle, di Lodi; San Pietro in Campo, di Paullo* (*Archivio storico di Lodi*, XXIX, 1910, p. 3-9, 97-102). [2254]

Mantoue, St-André. — *Breve chronicon monasterii Mantuani S. Andree, Ord. Bened. (A. 800-1431)*. Ed. Orsioni Begani. Città di Castello, Lapi, 1910, in-4 (Muratori, *Rerum ital. script.* fasc. 80). [2255]

Mont-Cassin. — BERN. PAOLINI, O. S. B. *Osservazioni preliminari allo studio del clima e dello stato endogeno di Monte Cassino*. Turin, Artigianelli, 1910, in-4, 12 p. [2256]

—— DE LA BUNODIÈRE. *Une visite au Mont-Cassin (Précis analyt. des travaux de l'Académie des sciences... de Rouen, 1908-1909, p. 439-457)*. Rouen, Gy, 1910, in-8, 21 p. [2257]

—— O. PISCICELLI TAEGGI. *La paleogr. artistica nei codici cassinesi applicata a lavori industriali*. Mont-Cassin, 1910, pll. XX. [2258]

—— *** *Nuova fonte per Rarte nelle industrie italiane. La paleografia artistica dei codici cassinesi (RSB, VI, 1911, p. 100-106)*. [2259]

—— GIOV. MERCATI. *Due supposte spogliazioni della biblioteca di Monte-Cassino (Miscellanea di studi in onore di Attilio Hortis. Trieste, 1910)*. [2260]

Monte-Orsino, St-Pierre. — PAOLO GUERRINI. *Un antico monastero benedettino sui monti di Serle (Illustrazione Bresciana, IX, 16 juillet 1910, p. 1-2)*. [2261]

Monastère fondé au X^e siècle.

Nursie. — MGR ERCOLANO MARINI. *I Benedettini a Norcia e nei suoi dintorni*. Castelpiano, Romagnoli, 1910, in-8, 19 p. [2262]

Il y est question des monastères de St-Eutice et de St-Benoît.

Pavie. — ANNA LANZANI. *Le concessioni immunitarie a favore dei monasteri pavesi nell'alto medio evo (secoli X-XII) (Bollettino della Società pavese di storia patria, X, 1910, p. 3-54)*. [2263]

L'auteur s'occupe des monastères de Teodote (5-22), St-Pierre au Ciel d'Or (22-33), St-Sauveur extra muros 33-39), du (Sénateur (39-43), SSSts-Marin et Léon (44-46), St-Félix et de la Reine (46-49), S. M. delle Caccie (49-50), St-Martin (51). Elle fait remarquer que les monastères de Pavie n'ont guère reçu le privilège de juridiction, étant donné qu'ils se trouvaient dans le centre même de l'autorité souveraine. Les privilèges d'immunité avaient une raison d'être politique : la nécessité d'assurer la défense des intérêts d'une maison, telle que Novalèse, qui dominait les routes de France en Italie, ou bien celle de se prémunir contre la puissance communale.

Pistoie. — GAETANO BEANI. *Chiesa e monastero di S. Pier maggiore in Pistoia (Bollettino di storia Pistotese, XII, 1910, p. 215-231)*. [2264]

Monastère de bénédictines fondé en 1091, supprimé en 1808.

S. Angelo in Formis. — A. MARIGNAN. *Les fresques de l'église de S. A. in F. (Le Moyen âge, 1910, p. 137-174)*. [2265]

S. Croce dei Conti. — A. PAGNANI. *S. Croce dei Conti. Chiesa monastero presso Sassoferrato (RSB, V, 1910, p. 501-521)*. [2266]

Monastère bénédictin près de Sassoferrato fondé au XI^e siècle, donné en 1612 aux Camaldules.

San Pietro in Lago. — (MGR. G. CELIDONIO. *Li diocesi di Valva e Sulmona*. Vol. II, Dal 492 al 1100. Casalbordino, N. de Arcangelis, 1910, in-8, p. 96-123). [2267]

Monastère fondé par S. Dominique de Sora.

Todi. — D. BASILIO TRIFONE, O. S. B. *Documenti Tudertini* (Extr. du *Bollettino delle R. Deput. di Storia patria per l'Umbria* XVI). Pérouse, Tip. Cooperative, 1918, in-8, 40 p. [2268]

Textes relatifs aux monastères des Bénédictines de Ste-Marguerite delle Milizie, St-Georges, St-Bénigne, St-Barthélemy et Ste-Catherine, soumis jadis à la juridiction de l'abbé de St-Paul de Rome.

Venise, St-Grégoire. — MARIA FACINI. *L'abbazia di San Gregorio e la sua sorte* (*Vita d'Arte*, 1910, p. 104-110, 2 fig.). [2269]

SUISSE.

Agaune. — M. B. *A propos d'un passage de Grégoire de Tours sur le monastère d'A.* (*Revue d'hist. eccl. Suisse*, t. IV, 1910, p. 231-232). [2270]

Explication d'un passage de l'*Histoire Franc.* III, 5.

Disentis, voir Münster, n° 2275.

Einsiedeln. — P. PIPER. *Superstitiones et paganiae Einsidlenses* (*Mélanges, Em. Chatelain*. Paris, 1910, p. 300-311). [2271]

Mgr Mercati fait remarquer que des trois textes édités, les deux premiers l'ont été dans l'appendice aux Sermons de S. Augustin, n. 277, 265 (P. L. 39, col. 2266-2268, 2237-2240) et le troisième par Caspari (*Kirchenhistor. Anecdota* I, p. 213-224) d'après le même Codex d'Einsiedeln (*Theologische Revue*, 1911, col. 63).

—— P. ODILO RINGHOLZ, O. S. B. *Beiträge zur Ortskunde der Höfe Wollerau und Pfäffikon; Kirchliches aus Einsiedeln*: a) Die Verehrung der hl. Marie Magdalena im Stifte E. und in seinen Filialen; b) Die Bitt- und Kreuzgänge der Pfarrei E.; c) Kirchliche Volkszählungen und Statistiken (*Mitteil. des Hist. Vereins des Kantons Schwyz*, XXI, 1910). [2272]

Mariastein. — CARL ROTH. *Akten der Ueberführung des Reliquienschatzes des Domstiftes Basel nach dem Kloster Mariastein im Jahre 1834* (*Basler Zeitschrift f. Gesch. und Alt.* X, 1910, p. 186-195). [2273]

Münster-Tuberis. — P. A. RUINATSCHER, O. S. B. *Münster-Tuberis* (*SMOBC*, XXXI, 1910, p. 648-650). [2274]

L'auteur appelle l'attention sur l'intérêt que présente ce monastère peu connu au point de vue de l'histoire de l'art.

—— P. NOTKER CURTI, O. S. B. *Karolingische Kirchen in Graubünden* (*SMBO*, N. F., t. I, p. 110-131). [2275]

Notes sur les églises de Münster, Müstail, Disentis.

Pfävers. — M. GMÜR. *Urbare und Rödel des Klosters P.* (Bern, Franckes, 1910, in-8, 36 p., 2 pl.). [2276]

Saint-Gall. — U. ZELLER. *Bischof Salomo III v. Konstanz, Abt von St-Gallen (Beiträge zur Kulturgesch. des M. A. und der Renaissance. Herausgeg. von W. Goetz, Heft 10).* Leipzig, B. G. Teubner, 1910, gr. in-8°, xi-107 p. Prix : Mk. 4. [2277]

Les travaux historiques de la seconde moitié du XIX^e siècle ont fait la lumière sur la curieuse figure de l'évêque-abbé Salomon III. Une étude comparative des sources, notamment des *Casus S. Galli* d'Ekkehard, avec un Formulaire, baptisé de différents noms, mais qui date de l'époque de Salomon et se rapporte en partie à lui, a établi que le tableau poétique tracé par Ekkehard sent assez bien le roman. Ekkehard, adversaire des innovations de l'abbé réformateur Norpert, a voulu dépeindre sous les couleurs les plus chaudes le tableau de la vie monastique à St-Gall arrivée à son apogée, d'après lui, sous Salomon III. Il faut en rabattre. Le Dr Ulrich Zeller n'avait pas de nouveaux documents à apporter pour faire la lumière sur cette période de l'histoire de St-Gall, mais un examen critique des travaux modernes, une étude minutieuse des *Formulae*, lui ont permis de contrôler, de préciser, d'apprécier leurs opinions et de reconstituer, d'une façon assurément plus fruste, la carrière de Salomon III. Le récit de la jeunesse de ce personnage nous transporte à l'école de St-Gall illustrée alors par Notker. Salomon est un clerc, qui en ce moment ne tient nullement à prendre la coule, car il a l'intuition que le siège de Constance lui reviendra un jour. Cependant, à peine est-il entré au service de Charles III, que son instinct politique lui fait pressentir le prochain avènement d'Arnoul et lui révèle l'importance que peut avoir pour sa carrière l'abbaye de St-Gall. Il est nommé abbé sans consultation préalable du couvent, de là des froissements. L'affaire s'arrange, et Salomon consolide la situation politique du monastère, dont il fait une grande puissance féodale en Allemagne. L'auteur explique bien le rôle du haut clergé dans ses relations avec l'empereur. Dans les pages consacrées à l'administration intérieure du monastère, on remarquera le rôle assigné au *decanus* à St Gall ; c'est le contre-poids nécessaire, au point de vue monastique et conventuel, à la puissance trop extérieure de l'abbé, surtout quand celui-ci tenait en même temps la crosse d'un diocèse. L'auteur envisage Salomon III sous ses différents aspects d'abbé, d'évêque et d'homme d'État, et l'on se fait une idée nette de ce prélat féodal d'ancien style. Il n'y a pas lieu de s'arrêter longtemps aux ouvrages qui lui sont attribués ; il n'y a à retenir que deux poèmes et le Formulaire.

—— EBERHARD KNAPP. *Die älteste Buchhorner Urkunde.* (Studien zur Gesch. des Bodenseegebietes, *Württembergische Vierteljahrshefte für Landesgeschichte*, XIX, 1910, p. 154-265). [2278]

A propos de la mention de Buchhorn dans un diplôme du 14 février 838, l'auteur étudie les origines et les développements de l'abbaye de St-Gall, spécialement au point de vue économique, et l'organisation des comtés dans la région du Bodensee.

—— GOTTFRIED KESSLER. *Die Küchenordnung des Klosters St-Gallen* (*Kölnische Volks-Zeitung*, 25 déc. 1910, n° 1081). [2279]

Simple article de journal.

——— *Analecta hymnica medii aevi*, éd. Clém. Blume, S. J. t. LIII. *Thesaurici hymnologi prosarium*. Die Sequenzen des Thesaurus hymnologicus H. A. Daniels und anderer Sequenzenausgaben. I T. Liturgische Prosen erster Epoche aus den Sequenzenschulen Abendlandes insbesondere die dem Notkerus Balbulus zugeschriebenen, nebst Skizze über den Ursprung der Sequenz. Auf Grund der Melodien aus den Quellen des 10-16 Jahrh. nun herausgegeben von Clém. Blume und Henry Bannister. Leipzig, Reissland, 1911, in-8, XXXI-414 p. [2280]

——— *Urkundenbuch der Abtei Sanct Gallen*. V Tl. (1412-1442). 5^e livraison (1437-1441). Bearbeitet von Pl. Bütler und T. Schiess St-Gall. Fehr, 1911, p. 801-1000. [2281]

SUÈDE.

A. W. TAYLOR. *Notes on the history of the order of S. Benedict in Sweden*. II. The White Monks (*DR.*, XXIX, déc. 1910, p. 277-288). [2282]

IV. — ORDRE DE CITEAUX¹.

a) Généralités.

Histoire de l'ordre. — P. OTHON. *Projet d'une histoire de l'ordre de Cîteaux soumis au vénérable chapitre général des Cisterciens réformés*. Rennes, Oberthur, 1908, in-8, 67 p. [2283]

Histoire économique. — E. HOFFMANN. *Die Entwicklung der Wirtschaftsprinzipien im Cisterzienser-Orden während des 12. und 13. Jahrh.* (*Histor. Jahrbuch*, XXXI, 1910, p. 699-727). [2284]

L'auteur expose les trois phases qui caractérisent le système économique de l'ordre de Cîteaux aux XII^e et XIII^e siècles, en étudiant les causes qui ont amené l'abandon des principes formulés par les premiers réformateurs. Ces causes sont internes et externes ; l'Ordre ne peut se soustraire aux lois qui régissent la société et modifient les principes économiques. Il y aura un conflit réel entre les principes constitutifs de l'Ordre ; ceux-là mêmes qui statuent sur le retour à ces principes, sont obligés en pratique de tolérer leur transgression. L'auteur donne comme termes de ces trois phases les années 1150, 1208 et 1278. Jusqu'en 1150 on reste fidèle à la *Charta Caritatis* et aux statuts de 1134 ; à partir du milieu du XII^e siècle il faut déjà lutter pour le maintien des anciens principes, tolérer des exceptions, élargir les concepts, surtout dans la question des dîmes et des engagères. Les débuts du XIII^e siècle marquent une nouvelle phase économique, caractérisée par la circulation de l'argent, l'exode des campagnards vers les villes, le manque de bras ; il faut louer les terres. Tout l'ancien système est battu en brèche. Avec la fin du XIII^e siècle, l'ordre cistercien ne se différencie plus des autres ordres ; il loue ses fermes, acquiert des rentes, etc.

1. Cette bibliographie doit être complétée par celle qui paraît mensuellement dans le *Cistercienser Chronik* à l'abbaye de Mehrerau.

b) Biographie.

S. Bernard. — H. GRIMLEY. *St Bernard of Clairvaux. Selections from his letters, meditations, etc.* Cambridge, Univ. Press, 1910, in-16, 304 p. [2285]

Adam de Perseigne. — ATKINSON JENKINS. *Eructavit. An old French metrical paraphrase of psalm XLIV, published from all the known Manuscripts and attributed to Adam de Perseigne* (Gesellschaft f. roman. Literatur, VII). Halle, Niemeyer, 1909, gr. in-8, XLV-128 p. [2286]

Pierre des Vaux-de-Cernay. — P. GUÉBIN ET E. LYON. *Les manuscrits de la Chronique de Pierre des Vaux-de-Cernay* (Moyen Age, 1910, p. 221-234). [2287]

Benoît XII. — KARL JACOB. *Studien über Papst Benedikt XII* (20. Dez. 1334^{bis}, 25 April 1342). Berlin, R. Trenkel, 1910, gr. 8°, v-165 p. Prix : Mk. 4. [2288]

Les nombreuses publications de textes vaticans entrepris dans les dernières années ont rappelé l'attention sur les papes d'Avignon; il a semblé que le moment était venu de porter sur leur administration un jugement plus exact. Le Dr K. Jacob a entrepris ce travail pour Benoît XII, dont la personnalité contraste si fort avec celles de son prédécesseur et de son successeur. Placée entre Jean XXII et Clément VI, la figure de Benoît XII apparaît comme celle d'un réformateur, dont l'œuvre fut étouffée dans son germe. Benoît XII appartenait à l'ordre cistercien et il garda à sa famille religieuse un attachement qui ne se démentit jamais. Moine à Balbone, étudiant au collège de St-Bernard à Paris, il devint abbé de Fontfroide en 1311, évêque de Pamiers en 1317, de Mirepoix en 1326, cardinal de Ste-Prisque en 1327, pape le 20 décembre 1334; il mourut le 25 avril 1342. Son pontificat fut donc de courte durée, et cependant il marque dans la série d'Avignon. L'auteur a dépouillé sérieusement la bibliographie déjà abondante relative à cette période de l'histoire de la papauté, et il a tracé du pontificat de Benoît XII un tableau qui laisse dans l'ensemble une bonne impression.

La notice biographique sur Benoît XII eût gagné en intérêt, si l'auteur avait mis à profit l'étude bien documentée de l'abbé J. M. Vidal : *Notice sur les œuvres du pape Benoît XII* (Revue d'hist. eccl. de Louvain, t. IV, 1905, p. 557-565, 784-810). Il y eût trouvé des textes vaticans qui témoignent de la part prise par Benoît XII à la restauration et au développement du collège de St-Bernard à Paris où il avait séjourné. L'examen des manuscrits de Benoît XII aurait également servi à donner une idée plus complète de sa formation scientifique, de sa culture littéraire et de la part personnelle qu'il prit aux controverses théologiques contre les fraticelles et sur la vision béatifique.

M. Jacob apporte un soin particulier à déterminer le rôle de Benoît XII dans l'organisation de l'administration financière de la Curie romaine. Il y a là une série de problèmes fort compliqués sur lesquels la lumière ne sera faite qu'après la publication des registres de la Chambre apostolique. Ce travail est commencé et il faut absolument recourir au récent travail

du prof. Em. Goeller : *Die Einnahmen der Apostol. Kammer unter Johann XXII* Paderborn, 1910, pour se rendre compte des différents revenus de la Papauté et de leur origine. Benoît XII fut un réformateur, mais dans quelle mesure le fut-il ? C'est ce qu'un examen détaillé des lettres papales pour les différents pays permettra seul d'établir. On dit qu'il a laissé de nombreux bénéfices en vacance : c'est vrai, et le travail d'Alph. Fierens, *Lettres de Benoît XII* (*Analecta vaticano belgica* vol. V. Rome, 1910), en a fourni certaines preuves pour notre pays. Cette enquête devrait être étendue aux autres contrées. Benoît XII prit des mesures contre les exactions des collecteurs, et l'auteur appelle l'attention sur une lettre du 4 décembre 1336. N'y avait-il pas lieu de rappeler à ce propos l'étude de G. Mollat : *Procès d'un collecteur pontifical sous Jean XXII et Benoît XII* dans le *Vierteljahrsschrift f. Soc. und Wirtschaftsgesch.* 1908, p. 210-227 ? Quiconque voudra se faire une idée exacte de la nature des registres de Benoît XII recourra maintenant au livre de Fierens.

L'auteur a consacré un chapitre spécial à la réforme des ordres religieux entreprise par Benoît XII. Malheureusement il n'a pas poussé ses recherches au-delà des Constitutions pontificales. Ainsi, par ex., l'application de la Benedictina a été plus générale qu'il semble le croire. Pour l'Allemagne, notamment, il n'est pas juste de dire qu'il n'y eût que peu de chapitres généraux. Les régestes que j'en ai donnés (*Revue bénédictine*, t. XVIII, 1901, p. 364-398 ; t. XIX, 1902, p. 38-75, 268-278, 374-411 ; t. XXII, 1905, p. 377-397) en font foi. Pour comprendre la portée de la bulle pontificale et en juger les résultats, il faut se rendre compte de l'état des monastères auxquels elle s'adressait, de leur situation morale, financière et politique et de la nature elle-même de l'ordre bénédictin. J'ai déjà eu l'occasion d'exposer les raisons de l'échec qui attendait la mesure prise par Benoît XII. La partie la plus nourrie du travail de M. Jacob est celle qu'il consacre à la politique de Benoît XII, à ses tentatives de croisade, à son désir d'assurer la paix dans la chrétienté. Malheureusement sa politique fut vinculée par celle du roi de France et par ce seul fait elle fut paralysée, elle devait échouer. M. Fierens en a fourni une nouvelle preuve en étudiant cette politique dans ses rapports avec la Flandre, le Cambrésis et le Brabant. Ce n'est donc pas dans des succès politiques qu'il faut chercher la gloire de Benoît XII, c'est dans ses efforts loyaux et constants pour assurer la régénération de l'Église.

L'auteur ne m'en voudra pas si j'exprime quelque étonnement au sujet de certaines orthographes. Pourquoi parler d'un archidiacre d'*Aachen*, du diocèse d'Auray ? de l'archidiaconé de *Gaujacensis* (p. 60) ? Ne serait-il pas plus simple de dire Aix, Orange, Gaujac ?

Benoît XII. — v. Clément VI, n° 2059.

Bona. — F. CRISPOLTI. *Pel tricentenario del card. Bona* (*Kassegna Nazionale*, Nov. 1910, p. 173-188). [2289]

— **A. MICHELOTTI.** *Musica e poesie nell' opera del Card. Giovanni Bona, Cisterciense di Mondovì* (RSB. VI, 1911, p. 5-35, avec portrait du cardinal). [2290]

— **A. CORSI.** — *Le feste centenarie di Mondovì pel card. Giovanni Bona.* *Notizie bibliografiche* (RSB. V, 1910, p. 535-540). [2291]

——— D. H. DUMAINE. *Le cardinal Bona. A propos de son centenaire.* (*Revue liturg. et bénédictine*, janvier 1910, p. 37-44, 147-156). [2292]

Excellent aperçu sur la spiritualité du cardinal Bona, d'après sa vie et ses œuvres.

——— *Mondovio al Cardinal Bona nel terzo centenario dalla sua nascita.* Roma, Tip. Vaticana, 1910, gr. in-8, 97 p. [2292^{bis}]

Ce recueil contient les documents relatifs à l'organisation des fêtes du troisième centenaire du cardinal Bona à Mondovì : invitation de l'évêque et du syndic, lettre de Pie X, une bio-bibliographie du cardinal Bona par M. Vattasso (p. 19-29), différents autres travaux tels que M. Tonelli, *La sainteté du card. Jean Bona* (p. 30-32); Ant. Manno, *Les armoiries du card. Bona* (p. 33-34); M. Vattasso, *Mondovì au card. Bona en décembre 1669* (p. 35-45); Amédée Michelotti, *L'activité poétique de Bona* (p. 46-55); M. Vattasso, *un bouquet des poésies inédites du card. Bona* (p. 59-76); puis une série de témoignages sur la sainteté et la science du cardinal, une choix de ses pensées. L'opuscule contient une série des gravures et des portraits.

Lestrange. — H. DE LESTRANGE. *Dom Augustin de Lestrange, abbé de la Trappe* (*Revue du Vivarais*, XVIII, 1910, p. 228-236). [2293]

e) Histoire des monastères.

Altenberg. v. Cornelimünster, n° 2096.

Aywlières. — G. BOULMONT. *Documents pour servir à l'histoire de l'abbaye d'Aywlières extraits des archives générales du Royaume* (*Annales de la Soc. d'archéol. de Bruxelles*, t. XXIV, 1910, p. 61-77). [2294]

Procès-verbal de l'élection de l'abbesse Thècle Colins, le 22 janvier 1701, et tableau des religieuses professes de chœur en 1732.

Baudeloo. — J. B. *De Veertol van Dendermonde en de abdij van Baudeloo* (*Annales du Cercle archéol. de Termonde*, 2^e série, t. XIII, 1909, p. 167-170). [2295]

Acte d'avril 1225 de Robert de Béthune, Sr de Termonde.

Chambons. — VASCHALDE. *L'abbaye des C. et ses dépendances* (*Revue du Vivarais*, XVIII, 1910, p. 289-299). [2296]

Chiravalle. — UGO NEBBIA. *I recenti restauri della Badia di Chiavalle Milanese* (*Bollettino d'Arte* du Ministère de l'Instruct. publ. en Italie, IV, 1910, p. 369-386, 19 grav.). [2297]

Dargun. — ADOLF KUNKEL. *Die Stiftungsbrieife für das Meklemburg-pommersche Cistercienser-kloster Dargun* (*Archiv. f. Unkundenforschung*, III, 1910, p. 23-80). [2298]

Fossanova. — M. CASSONI. *La badia di F. presso Piperno.* Notizie storico-geneal. (RSB, V, 1910, p. 578-598; VI, 1911, p. 71-87, 4 pl.) [2299]

Fürstenfeld. — *Miracula S. Leonardi Inchenhofensia* (*Acta SS*, t. III, nov., p. 183-209). [2300]

La chapelle de S. Léonard à Inchenhofen fut desservie à partir du XIV^e siècle par des cisterciens de Fürstenfeld, qui consignèrent par écrit les miracles opérés par le saint. Le plus ancien est le f. Eberhard.

—— P. MARIAN GLONING, O. CIST. *Die Gründung des Klosters F.* Ein Beitrag zur legendären Geschichtsschreibung (SMBO, N. F. 1911, t. I, p. 132-139). [2301]

Gand, Biloque. — JOS. CASIER. *Ancienne abbaye de S. M. dite de la Biloque à Gand* (*Revue de l'Art chrétien*, 1910, p. 344-346). [2302]

Gotha. Ste-Croix. — Dr ERNST DEVRIENT. *Die Anfänge des Kreuzklosters und die Pfarrkirchen zu Gotha* (*Zeitschrift des Ver. f. Thüring. Gesch. und Alt.* N. F. XIX, 1909, p. 423-434). [2303]

Monastère de Cisterciennes fondé vers 1251.

Heiligenkreuz. — WOLKAN. *Zur Gesch. der Bibliothek in H.* (*Zeitschrift des österr. Vereines f. Bibliothekswesen*, I ¾). [2304]

Heilighkreuztal. — A. HAUBER. *Urkundenbuch des Klosters H.* t. I. Stuttgart, Kohlhammer, 1910, 8°, XLII-919 p. (*Württemberg. Geschichtsquellen*, t. IX). [2305]

Kaisheim. — GEORG LEIDINGER. *Annales Caesarienses* (Kaisheimer Jahrbücher). (*Sitzungsberichte der Kön. Bayer. Akad. der Wissenschaften*, 1910, n° 7). Munich, 1910, 8°, 37 p. [2306]

Annales qui s'étendent de 1091 à 1322, trouvées dans un manuscrit de l'ancienne abbaye cistercienne de Kaisheim et conservées dans un ms. de Neuburg a. D.

Maulbronn. — A. METTLER. *Zur Klosteranlage der Zisterzienser und zur Baugeschichte Maulbronn's* (*Württemberg. Vierteljahrshäfte für Landesgesch.*, 1909, N. F. XVIII, p. 1-159, 38 grav.). [2307]

Nizelles. — FERN. LEFÈVRE. *Les Annales de Nizelle par dom Placide Desellis* (*Bijdragen tot de geschiedenis van het hertogdom Brabant*, IX, 1910, p. 513-530). [2308]

Obasine. — E. ALBE. *Titres et documents concernant le Limousin et le Quercy* Les possessions de l'abbaye d'O. dans le diocèse de Cahors et les familles du Quercy (*Bull. de la Soc. scient., hist. et archéol. de la Corrèze*. XXXII, 1910, p. 251-304). [2309]

—— P. UBALD D'ALENÇON. *Les Frères Mineurs Capucins et les débuts de la Réforme à Port-Royal* (1609-1626) (*Études franciscaines*, XXIV, 1910, p. 49-62, 249-265, 665-679) Paris, Picard, 1911, 8°. [2310]

Le P. Ubald d'Alençon publie une série de 9 lettres du P. Archange de Pembrock à la Mère Angélique Arnauld (31 oct. 1609 — 24 janvier 1622) et trois du P. Archange du Tillet adressées à la Mère Agnès (1622) et deux autres des P. Pascal d'Abbeville et P. Honoré de Champigny, qui montrent l'influence qu'eurent les fils de S. François sur les débuts de la réforme de Port-Royal. En 1623 Du Verger de Hauranne entre en scène et élimine les Capucins; on sait le reste. Cette petite étude bien documentée est fort instructive.

—— HENRI BRÉMOND. *Le secret de Port-Royal* (*Correspondant*, 10 sept. 1910, p. 1017-). [2311]

Rivalta Scrivia. — A. F. TRUCCO. *Cartari dell' abazia di R. S.*, Tome I. Novi ligure, Raimondi, 1910, 8°, xi-448 p. [2312]

St-Bernard-sur-l'Escaut. — P. J. GOETSCHALCKX ET D. BENOÎT

VAN DONINCK. *Oorkondenboek der abdij van St-Bernaart op de Schelde (Bijdragen tot de geschiedenis van het aloude hertogdom Brabant*, IX, 1910, p. 473-526, nos 69 (27 déc. 1244) à 118 (22 nov. 1247). [2818]

San Galgano. — F. SCHEVILL. *S. Galgano: a cistercian abbey of the middle ages* (*Americ. histor. Review*, XIV, 1908-1909, p. 22-37). [2814]

S. M. della Vittorie. — P. EGIDI. *Carlo primo d'Angiò e l'abbazia di S. M. della Vittoria presso Scurcola* (*Archivio storico per le provincie Napoletane*, XXXV, 1910, p. 125-175, fin). [2815]

Signy. — HENRI BOURIN. *Quelques baux de l'abbaye de S. au Musée de Soissons* (*Revue hist. Ardennaise*, XVIII, 1911, p. 52-57). [2816]

Val St-Lambert. — *Charte de fondation de l'abbaye du Val. S.-L.* (*Chronique Archéolog. du Pays de Liège*, VI, 1911, p. 2-3). [2817]

Texte et fac-similé réduit.

Villers. — *A l'abbaye de Villers.* (*Bull. des métiers d'art*, 1910, p. 260-274). [2818]

Vivier. — EDM. LECLAIR. *Le siège d'Arras de 1640 et le monastère du Vivier*, extrait de l'« Héraclée flamand », de Jean de le Barre (*Bull. de la Soc. d'Études de la prov. de Cambrai*, t. XV, 1910, p. 233-240). [2819]

V. AUTRES BRANCHES DE L'ORDRE.

CAMALDULES.

B. Lucle de Stifonte. — F. VAN ORTROY, S. J. *De B. Lucia Stifontina, virgine Ord. Camaldulensis* (*Act. SS.*, t. III, nov. p. 618-622). [2820]

Camaldoli. — GUIDO CAROCCI. *Camaldoli* (*Arte et storia*, XXIX, 1910, p. 202-208). [2821]

Description du monastère ; vues.

Fontebuono. — E. LASINO. *Appunti su F.* (*RSB.* V, 1910, p. 560-570). [2822]

Lettre du XV^e s., renseignant les travaux qui furent exécutés à cette époque.

Gualdo, St-Benoît. — RUGGERO GUERRIERI. *Gli antichi Istituti Ospedalieri in Gualdo Tadino*. Perugia, Donnini, 1909, 8°, 130 p. [2823]

L'hôpital fondé en 1260 par le notaire Diotesalvi était administré par l'abbé et par les moines de St-Benoît de Gualdo.

Naples. — V. ACAMPORA. *I Camaldoli di Napoli*. Excursione storico-artistica (*RSB.* V, 1910, p. 522-534). [2824]

S. M. delle Vertighe. — P. CIAMPELLI. *L'abbazia di S. Maria delle Vertighe nella Vallichiana* (*RSB.* VI, 1911, p. 63-70, avec pl.). [2825]

Monastère camaldule fondé vers 1100, supprimé en 1809.

CÉLESTINS.

Colombier. — CH. URSEAU. *Un bréviaire à l'usage des Célestins du Colombier en Vivarais* (Bull. hist. du Comité des travaux histor., 1909, p. 512-513). [2326]

Morrone. — PIETRO PICCIRILLI. *Luoghi romiti: la badia Morronese e la cella di Celestino V* (Emporium, Bergame, XXXI, 1910, p. 305-314). [2327]

—— PIETRO PICCIRILLI. *Luoghi romiti: la badia morronese e le celle di Celestino V* (Emporium, avril 1910, p. 305 314, 10 fig.). [2328]

Vichy. — D^r CHOPARD. *Démolition aux Célestins de V.* (Bull. de la Soc. d'Émulation du Bourbonnais 1909, p. 152-154, 184-186). [2329]

OLIVÉTAINS.

Mont-Olivet. — D. PLACIDE LUGANO. *Il primo Corpo di costituzioni monastiche per l'ordine di Montoliveto (1445)* (RSB. VI, 1911, p. 107-134, à suivre). [2330]

Introduction historique et première partie du texte.

—— PLACIDO LUGANO. *Origine e primordi dell' Ordine di Montoliveto. Commentario storico* (Extr. du Boll. senese di storia patria). Sienne, Lazzeri, 1909. [2331]

—— *L'abbazia di Monte Oliveto Maggiore* (Varietas, Milan, VII, août 1910, p. 511-518). [2332]

—— D. PLACIDE LUGANO. *Dell' Arte del Ricamo tra i monaci di Monteoliveto. Nota storica* (RSB. V, 1910, p. 481-500). [2333]

Note sur les travaux de broderie dans la Congrégation olivétaine (XV^e-XIX^e s.).

—— D. PLACIDO LUGANO. *Coralì e Minii di Monte Oliveto Maggiore a Chiusi* (RSB., VI, 1911, p. 36-55, avec pl.). [2334]

—— GIOV. DI COCCO. *I corali miniati di Monteoliveto Maggiore conservati nella cattedrale di Chiusi* (Bollettino d'Arte, IV, 1910, p. 458-480, et 10 grav.). [2335]

Angelo d'Albenga. — P. LUGANO. *L'abate Fra Angelo d'Albenga, Generale dell' ordine di Monteoliveto (1530-1532). Note biografiche.* (RSB., V, 1910, p. 541-559, 4 pl.). [2336]

P. Emmanuel André. — HENRI DE SURREL DE ST-JULIEN. *Un précurseur. Le P. Emmanuel André, abbé Olivétain, sa « Revue des Églises d'Orient », son apostolat pour l'Union* (Roma e l'Oriente, I, fév. 1911, p. 207-214). [2337]

BULLETIN D'HISTOIRE BÉNÉDICTINE¹

OCTOBRE 1911.

I. — MONACHISME PRIMITIF GÉNÉRALITÉS.

Monachisme primitif. — Dom E. MOMBERT. *Le monachisme avant S. Benoît* (RLB, II, 1911, p. 305-315, 339-345, 385-396). [2338]

Monachisme palestinien. — J. TIXERONT. *La vie monastique en Palestine aux V^e et VI^e siècles* (Université cathol., 1911, fév. p. 145-165). Lyon, Vitte, 1911, 8°, 24 p. [2339]

Monachisme syrien. — ANATOLE. *Siriskoe Monachestvo vo vtoroi polovinie IV veka* (= Le monachisme syrien dans la seconde moitié du IV^e siècle). (*Trudy Kievskoi Dukhovnoi Akademii*, 1910, suite, t. III, p. 612-627). [2340]

——— H. KOCH. *Taufe und Askese in der alten ostsyrischen Kirche* (*Zeitschrift f. neutestam. Wiss.*, 1911, p. 37-69). [2341]

Monachisme irlandais. — D. LOUIS GOUGAUD, O. S. B. *Les chrétientés celtiques*. Paris, Lecoffre, 1911, 12°, p. XXXV-410. [2342]

Le travail de D. Gougaud a pour but d'exposer d'une façon synchrone, autant que faire se peut, le développement des institutions chrétiennes dans les différentes fractions du monde celtique insulaire et armoricain (Ecosais, Irlandais, Gallois, Cornouaillais, Bretons) jusqu'au moment où ces églises perdent leur physionomie religieuse propre, aux XI^e et XII^e siècles. L'auteur possède à fond la littérature du sujet, dont il fait connaître la richesse et la valeur. Il ne procède qu'avec une grande réserve, évitant avant tout d'affirmer quand les textes ne sont pas clairs. Une part importante est faite à l'histoire du monachisme, à raison même du rôle particulier qu'il joua dans les chrétientés celtiques. Après avoir discuté la valeur des vies des saints celtiques, l'auteur expose les origines

1. Sigles des Revues le plus fréquemment citées : AB. *Analecta Bollandiana*. — AHEB. *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*. — BAH. *Boletín de la Real Academia de la Historia*. — BSMSB. *Bulletin de S. Martin et de S. Benoît*. — DR. *Downside Review*. — RLB. *Revue liturgique et bénédictine*. — NA. *Neues Archiv*. — RABM. *Revista de archivos, bibliotecas y museos*. — RB. *Revue Bénédictine*. — EHB. *English historical Review*. — RM. *Revue Mabillon*. — RSB. *Rivista storica Benedettina*. — SMBO. *Studien und Mitteil. zur Gesch. des Benediktiner-Ordens*.

du monachisme irlandais et discute les théories émises sur ce sujet ; il s'étend sur les règles monastiques et sur l'organisation des monastères (p. 60-108). Le chapitre intitulé : les expansions irlandaises, traite de l'évangélisation des îles du Nord et de la Northumbrie (Iona, Lindisfarne), des grands missionnaires S. Colomban et S. Gall, de la création sur le continent des monastères de *Scotti* (p. 134-174). En traitant du clergé et de l'épiscopat, D. Gougoud expose la théorie de l'exemption monastique en Irlande (p. 216-222). Il y a aussi beaucoup à glaner pour l'histoire du monachisme dans les chapitres consacrés à la culture intellectuelle, à la liturgie et aux arts.

Macaire l'égyptien. — JOS. STIGLMAYR, S. J. *Bilder und Vergleiche aus dem Byzantinischen Hofleben in den Homilien des Makarius (Stimmen aus Maria-Laach, t. LXXX, 1911, p. 414-427).* [2343]

Les passages signalés par l'auteur trahissent une connaissance personnelle de la cour byzantine, et les détails se rapportent à une époque où les faits et les usages notés sont bien établis. On ne peut montrer que Macaire ait été en relation directe avec Bysance ; il faut donc admettre des interpolations.

—— J. STIGLMAYR. *Makarius der Grosse im Lichte der kirchl. Tradition (Theologie u. Glaube, 1911, 4, p. 274-288).* [2344]

Vie monastique. — *Une journée chez les moines.* Maredsous, 1911, 18°, 100 p. [2345]

L'auteur de cet opuscule, s'inspirant d'une idée qui a été réalisée jadis par D. Sébastien von Oer, par D. Gasquet, a pris pour tâche d'orienter le voyageur profane dans l'abbaye qu'il visite et de le mettre au courant de l'idée maîtresse de la vie monastique, de la raison d'être des cloîtres, de la vie réelle qu'on y mène ; en un mot, il veut l'initier à la vie de prière, de travail et de recueillement qu'est la vie bénédictine. Neuf gravures reproduisent, avec le S. Benoît de C. Galle, différentes vues générales ou partielles d'abbayes célèbres.

Action économique. — E. KALISCHER. *Beiträge zur Handelsgeschichte der Klöster zur Zeit der Grossgrundherrschaften.* Berlin, Düringshofen, 1911, 8°, 97 p. [2346]

Les monastères ont été les grands facteurs économiques du haut moyen âge à raison de leurs propriétés foncières. Celles-ci, à cause de leur dispersion, présentaient de grands obstacles à la centralisation de l'administration et au commerce. On y remédia en essayant d'arrondir les domaines, en obtenant le privilège du marché soit auprès du monastère même, soit dans quelque grand domaine éloigné, puis celui de la liberté du transit par l'exemption des douanes, parfois en négociant des échanges, opération assez compliquée en raison de l'inaliénabilité d'une foule de donations. Le défaut de centralisation, le manque de bras conduisirent à l'abandon graduel de l'exploitation directe, laquelle se trouva paralysée aux X^e-XI^e s., par la baisse de la valeur de l'argent, par l'augmentation graduelle des produits du sol, par la perte d'une partie des propriétés foncières, cédées par force ou aliénées aux tenanciers. C'est toute une conception économique qui fait naufrage ; le système est intenable et les plus riches

abbayes, en dépit des efforts tentés au XII^e s. par la rédaction de cartulaires et les falsifications d'actes, tombent dans la pauvreté et voient leur personnel réduit à la plus simple expression.

Les rois et les princes mérovingiens avaient essayé de rétablir dans leurs domaines le commerce arrêté par les invasions et avaient favorisé son essor par des privilèges : d'abord exemptions de douanes, puis droit de tenir marché, de battre monnaie et de rendre la justice. L'auteur examine successivement ces différents « regalia » d'après les diplômes, puis il établit la situation géographique des marchés monastiques et leur relation avec les anciennes routes romaines ou autres : les marchés sont situés sur ces routes ou sur des fleuves. M. Kalischer examine ensuite le périodicité des marchés : annuels ou hebdomadaires, l'époque de leur tenue (spécialement aux jours de fête), leur emplacement, les objets du commerce : vin, céréales, fruits, bétail, sel, produits industriels (fer, cuivre, argent), le système suivi dans le commerce, les opérations financières des monastères (capitaux en argent, prêts, intérêts et gages).

——— PATRICK J. HEALY. *The economic aspects of monasticism* (Catholic University Bulletin, Washington, 1911, t. XVII, p. 318-336). [2347]

Architecture. — HEINRICH REIFFERSCHIED. *Der Kirchenbau in Mecklenburg und Neu-vorpommern zur Zeit der deutschen Kolonisation*. Greifswald, Abel, 1910, 8°, xi-186 p. avec pll. [2348]

L'auteur s'occupe en premier lieu des églises monastiques ; l'ordre de Cîteaux y est le mieux représenté. Parmi les monastères d'hommes de cet ordre, citons Doberan-Althof (p. 3-12), Dargun (12-15), Eldena (15-24), Neuenkamp (24-27), Sorö (44-52) ; parmi ceux de femmes : O. Cist., Neukloster, Rühn, Dobbertin, Eldena, Ivenack, Zarrentin (28-34), N.-D. de Bergen (37-45) ; O. S. B. : Verchen, Rehna (32-34).

Bibliothèques monastiques. — THOMAS WILL. HUCK. *Monastic library Catalogues and Inventaries* (The Antiquary, juin 1911, p. 211-215 298-301, à suivre). [2349]

Iconographie monastique. — D. B. JOLIET, O. S. B. *Essais d'iconographie monastique*. Sous ce titre général, D. J. publie différentes études de détail dont nous donnerons les titres : *S. Benoît et le corbeau* (RLB, II, 1911, p. 75-82). [2350]

——— *Possédons-nous le portrait de S. Benoît ?* (RLB, II, 1911, p. 140-147). [2351]

——— *S. Benoît et les verges* (RLB, II, 1911, p. 201-211). [2352]

——— *Le vitrail bénédictin de Vendôme représentant la Vierge* (RLB, II, 1911, p. 245-251, avec pl.) [2353]

——— *S. Benoît, patron de la bonne mort* (RLB, II, 1911, p. 346-351). [2354]

——— *L'apparition de la Sainte Vierge à S. Bernard* (RLB, II, 1911, p. 396-402). [2355]

——— *La couleur du vêtement de S. Benoît* (RLB, II, 1911, p. 449-455 avec pl.) [2356]

Oblats séculiers. *L'église ou la société de la louange divine* par dom

Prosper Guéranger, abbé de Solesmes. — *Les oblats séculiers de l'ordre de S. Benoît*. Paris, Oudin, 1910, 32°, 139 + 7 p. [2357]

——— D. ÉTIENNE TILLIEUX, O. S. B. *Les oblats séculiers de l'ordre de S. Benoît*. Bruges, Verbeke, 1911, in-18, 34 p. [2358]

Manuels de propagande.

Serfs. — G. LUZZATTO. *I servi nelle grandi proprietà ecclesiastiche dei secoli IX e X*. Pisa, Spöerri, 1910, 8°, 190 p.; v. *Rivista storica italiana*, 1911, p. 36-39. [2359]

Le but de l'auteur est d'étudier, à l'aide des polyptiques italiens (St-Laurent d'Oulx, Bobbio, évêché de Lucques, Ste-Julie de Brescia) et de l'inventaire des serfs et des terres de Farfa et des autres documents législatifs et historiques, l'ordonnance générale et la distribution des grandes propriétés aux IX^e et X^e siècles, de se rendre compte des différentes catégories de travailleurs qu'on y rencontre, de leur nombre, des prestations auxquelles ils étaient soumis.

L'auteur constate l'existence d'une triple division dans la propriété : la terre domaniale (*pars dominica, sundrio*), les terres occupées par les colons (*massaricio*), les terres cédées en bénéfice, usufruit, emphytéose à des personnes privées, ou à d'autres églises. La *pars dominica* est mise en culture par les colons ; c'est une de leurs obligations. Il y a deux classes de travailleurs. Les uns fixés dans une maison et sur une pièce de terrain, dont ils tirent leur subsistance, ont une situation légale nettement fixée et jouissent d'une certaine indépendance économique ; les autres n'ont pas cette situation fixe, ils sont vraiment des « servi » à la merci du maître, ce sont les *praebendarii*. Ils se divisent en deux classes : les *ministeriales*, qui iront en s'élevant ; les *servi rustici*, qui se rapprocheront de la situation des colons. Parmi ces « rustici », il se forme une classe moyenne, celle des « manants », dont l'origine personnelle s'est effacée et dont les obligations sont fixées par la coutume et par les conditions de la terre qu'ils occupent. Mais dès le IX^e siècle il se fait un travail de nivellement : le serf voit l'indivisibilité de sa famille admise, se fait reconnaître la faculté d'acquérir et d'aliéner. Au déclin du X^e siècle, la population augmente, de nouvelles terres sont mises en culture, on modifie les contrats établis par la coutume ; le serf disparaît, le colon s'affranchit, la classe rurale se fortifie dans sa liberté.

Ordre de S. Benoît. *Annales ordinis S. Benedicti, A. D. MCMX*. Rome. Typ. pont. in Instituto Pii IX, 1911, 4°, 306 p. avec pll. [2360]

Le tome II des *Annales* de l'ordre bénédictin, publiées au Collège de S. Anselme à Rome, se divise en trois parties : I. Partie juridique (actes émanés du pape et des congrégations romaines) ; II. Partie historique, contenant la chronique des divers monastères de l'Ordre pendant l'année 1910. Nous y relevons particulièrement des notices historiques sur la congrégation anglaise par D. Gilbert Dolan (p. 61-72) et sur la congrégation bavaroise par D. Ludger Lid (p. 114-131), puis un tableau, avec cartes géographiques, des territoires confiés aux missionnaires de l'ordre bénédictin ; Rio Branco et Rio Pardo au Brésil, Katanga dans le Congo belge, vicariat apostolique de Dar-es-Salaam, Transvaal septentrional en

Afrique ; Drysdale River en Australie ; mission de Seeoul en Corée. La III^e partie, bibliographique, fait connaître les périodiques de l'Ordre, les ouvrages et articles publiés en 1910, groupés par matières ; elle est munie d'une table alphabétique des auteurs.

Réformes XIV s. — LÉOP. DELISLE. *Enquête sur la fortune des établissements de l'ordre de S. B. en 1338.* (*Notices et Extr. des manuscrits de la Bibl. Nation*, t. XXXIX, p. 359-408), Paris, Klincksieck, 1910, 8°, 54 p. [2361]

Le pape Benoît XII conçut le plan d'une réforme générale de l'ordre bénédictin ; sa célèbre bulle : *Summi magistri* fait époque dans la législation de l'Ordre. Pour donner une base solide à son œuvre de restauration, Benoît XII l'appuya « sur une grande enquête qui devait faire connaître en détail l'état de la fortune de chacune des maisons de l'ordre de Saint-Benoît dans les différentes provinces de la chrétienté... Rien ne fut négligé de ce qui pouvait garantir l'exactitude et la sincérité de l'opération : netteté et précision dans l'indication des points sur lesquels l'enquête devait porter ; rigoureuse uniformité du cadre dans lequel devaient entrer les renseignements recueillis pour chaque maison, précautions prises pour s'assurer de la pureté des sources d'information : les pièces de comptabilité, les déclarations des religieux les plus au courant des affaires de la maison, des différents offices et de toutes les dépendances ; témoignages les plus anciens et les plus autorisés ; avis des commerçants les plus au courant du prix des denrées, les plus habitués à tenir compte de la valeur relative des produits des différents terrains et de l'emploi des différentes mesures ; intervention des chapitres provinciaux, qui se réunissaient tous les trois ans, et dont Benoît XII s'occupa de réformer le fonctionnement ».

M. Léop. Delisle publie la lettre du 13 décembre 1336 par laquelle le pape charge les abbés Gerbert de St-Victor de Marseille et Raimond de Montmajour de diriger les enquêtes dans les provinces de Vienne, Aix, Arles et Embrun (p. 11-12), puis les états de temporel du Mont-St-Michel du 25 fév. 1338 (p. 13-25), des prieurés dudit monastère (p. 25-34), de l'abbaye de St-Sauveur-le-Vicomte du 5 mars 1338 (p. 34), de celle de St-Ouen du 10 avril 1338 (p. 34-52), du prieuré de Martigne dépendant de Marmoutier du 8 mai 1338 (p. 52-54). J'ai publié une pièce de ce genre fournie à l'abbé de St-Germain d'Auxerre par l'abbaye de St-Denis-en-Broqueroie en Hainaut (*Documents inédits*, t. I, p. 113-117). Il est également question des déclarations de biens faites par les abbayes de Jumièges et de St-Taurin d'Evreux en avril 1338 (*Hist de l'abbaye de Jumièges*, t. II, p. 70-77 ; *Gallia christ.*, t. XI, col. 629, 967). Il faut noter que la lettre de Benoît XII aux abbés de Marseille et de Montmajour (13 déc. 1336) a été publiée par D. Guillouea (*Revue Mabillon*, t. IV (1908), p. 243-254).

II. — BIOGRAPHIES.

S. Martin. — E. CH. BABUT. *Saint Martin de Tours. Le témoignage de Sulpice Sévère. Les ennemis de S. Martin* (*Revue d'hist. et de litt. relig.* N. S. t. II, 1911, p. 44-78, 160-182, 255-275). [2362]

Ethérie. — E. WEIGAND. *Zur Datierung der Peregrinatio Aetheriae* (*Byzant. Zeitschr.*, 1911, p. 1-26). [2363]

S. Benoît. — BEDA DANZER, O. S. B. *St Benedikt und die Verbreitung des christlichen Glaubens. Ein Beitrag zur älteren Missionsgeschichte* (*SMBO*, N. F. I, 1911, p. 197-204). [2364]

Article de vulgarisation dont plusieurs idées sont discutables.

——— P. CHRYSOST. STELZER, O. S. B. *Das Leben der Vollkommenheit im Geiste des betrachtenden Gebetes nach dem Prolog der Regel des hl. Vaters Benediktus*. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1911, 18°, VII-434 p. [2365]

Commentaire ascétique, en forme de méditation suivie, sur le prologue de la Règle bénédictine ; l'auteur est nourri de l'Écriture, de la théologie, de l'esprit de la Règle.

——— L. TRAUBE. *Textgeschichte der Regula S. Benedicti*. 2 Aufl. herausgeb. von H. Plenkers (*Abhandl. der Bayer. Akad. der Wiss. Phil.-hist. Kl.* XXV, 2). Munich, Franz, 1910, Lex. 8°, 127 p. 4 pl. [2366]

Dans l'introduction l'éditeur fait connaître les critiques adressées aux thèses de Traube, dont la principale, celle des relations des deux recensions du texte, est généralement adoptée. Les additions à la première édition proviennent en majeure partie des notes marginales de Traube ; celles de l'éditeur sont indiquées par des crochets.

——— H. BÖHMER. *Hat Benedikt von Nursia die Didache gekannt?* (*Zeitschrift f. die neut. Wiss.*, 1911, p. 287). [2367]

——— Iconographie, voir nos 2350-2356.

S. Grégoire. — D. B. MARÉCHAU. *S. Grégoire le Grand et l'ordre bénédictin* (*RSB*, VI, 1911, p. 183-186). [2368]

Compte-rendu approbatif de l'ouvrage de D. Lévêque (voir n° 2027).

——— KARL OTT. *Das Seelengemälde der Häretiker beim hl. Gregor dem Grossen*. Eine patristische Studie (*SMBO*, N. F. I, p. 273-384). [2369]

——— L. SERRANO, O. S. B. *La obra « Morales de San Gregorio » en la literatura hispano-goda* (*RABM*, XV, 1911, p. 482-497). [2370]

Isidore de Séville. — CARL WEYMAN. *Zu den Versen Isidors v. S. über seine Bibliothek* (*Hist. Jahrbuch*, XXXII, 1911, p. 63-66). [2371]

S. Remacle. — D. GUILLEAUME. *Quelques églises consacrées par S. Remacle* (*Leodium*, 1911, p. 56-60). [2372]

Le Vita Remacii d'Hériger rapporte que S. Remacle consacra plusieurs églises en l'honneur de son maître S. Sulpice. L'ancien diocèse de Liège comptait huit églises placées sous le patronage de ce saint, dont six renseignées comme paroissiales dans les plus anciens pouillés.

——— POLYD. DANIELS. *Encore une église consacrée par S. Remacle* (*Leodium*, 1911, p. 92). [2373]

A la liste donnée par l'abbé D. Guillaume, il faut ajouter la première église de Léau dédiée à S. Sulpice.

S. Léger. — G. VALAT. *A propos d'un livre récent. S. Léger, évêque d'Autun (616-678)*, par le R. P. Camerlinck (*Revue de Bourgogne*, 1911, p. 86-95). [2374]

S. Pirmin. — D. G. MORIN, O. S. B. *D'où est venu S. Pirmin?* (*Revue Charlemagne* I, 1911). Paris, Fontemoing, 1911, 8°, 8 p. [2375]

Le véritable nom du saint serait Priminus ; il doit être de race latine et semble venir d'Espagne, du Sud-Ouest ou du centre de la Gaule, chassé, peut-être, par l'invasion musulmane. Quant au *Melcis castellum*, où il exerça son ministère, on ne peut admettre sûrement l'hypothèse de l'identification avec *Melce*, en Carniole.

S. Boniface. — *Saint Boniface: English Correspondence.* Letters exchanged between the Apostle of the Germans and his English Friends. Transl. and ed. by E. Kylie. Londres, Chatto, 1911, 16°, 226 p. [2876]

Angelome. — M. CONRAT. *Der Codex Theodosianus beim Mönch A. (a. 851, 852).* (*Zeitschrift der Savigny Stiftung für Rechtsgesch. Roman. Abteil.* 1910, t. XXXI, p. 395-398). [2877]

S. Rimbert. — L. BRIL. *Les premiers temps du christianisme en Suède.* Étude critique des sources littéraires hambourgeoises (*RHE*, XII, 1911, p. 231-241). [2878]

Étude critique du *Vita Rimberti*, qui a été calqué sur le *Vita Anskarii* ; l'auteur, sans doute un moine de Corbie, et contemporain du saint, a dû écrire entre 888 et 909. D'après M. Bril, Rimbert n'a joué aucun rôle dans l'évangélisation du Nord.

Ekkehart IV. — CARL WEYMAN. *Zum liber benedictionum Ekkehart IV* (*Histor. Jahrbuch*, XXXII, 1911, p. 561-578). [2879]

Gerbert. — HERBERT THURSTON, S. J. *The magical Arts of Pope Sylvester II* (*The Month*, août 1911, p. 177-191). [2880]

Grégoire VII. — W. M. PEITZ, S. J. *Das Originalregister Gregors VII im Vatikanischen Archiv* (*Reg. Vat.* 2) nebst Beiträgen zur Kenntnis der Originalregister Innocenz' III, und Honorius' III (*Reg. Vat.* 4-11). (*Sitzungsber. der K. Akad. der Wiss. in Wien.* Philos.-histor. Kl. t. CLXV, 5^e liv.). Vienne, Hölder, 1911, 8°, 354 p. et 8 phototypies. [2881]

Importante étude de diplomatique dans laquelle l'auteur montre que le *Reg. Vat.* (*Registre de Grégoire VII*) est vraiment original, et tire les conséquences qui résultent de ce fait, ainsi que de l'examen des registres d'Innocent III et Honorius III, pour l'histoire de la chancellerie pontificale, la chronologie des lettres de Grégoire VII et l'histoire des événements, de 1081 à 1084. En appendice on trouvera des études sur le *Vita Gregorii VII* de Paul de Bernried, la *Collectio Canonum* de Deusdedit, et le *Dictatus papae*, l'édition du registre de Grégoire VII par Jaffé, puis, à côté d'autres notes, l'édition du privilège de Grégoire VII pour l'abbaye de Banzi (J. L. 4929), la liste des adresses et des dates dans le *Reg. Vat.* 2.

——— H. SIELAFF. *Studien über Gregors VII Gesinnung und Verhalten gegen König Heinrich IV. in den Jahren 1073-1080.* Diss. Greifswald, 1910, 8°, 116 p. [2882]

——— Z.-N. BROOKE. *Pope Gregory VII's Demand for Fealty from William the Conqueror* (*EHR*, 1911, avril, p. 225-238). [2883]

Urbain II. — M. HENRY. *Le pape Urbain II à Forcalquier.* Episode d'histoire locale. Vaison, Roux, 1911, 8°, 18 p. [2884]

Gélase II. — L. GILLET. *Comment le pape Gélase vint mourir à Cluny* (*Gaulois*, 10 sept. 1910). [2885]

Ordéric Vital. — LOUIS DUVAL. *Léopold Delisle, ses travaux sur Ordéric Vital, moine de Saint-Evroul (Bull. de la Soc. hist. et archéol. de l'Orne, XXIX, 1910).* Paris, Champion, 1911, 8°, 53 p. [2386]

Vital de Savigny. — J. VON WALTER. *Vital de Savigny (Bull. de la Commission hist. et archéol. de la Mayenne, XXVI, 1910, p. 297-309, 379-403).* [2387]

Adélard de Bath. — CHARLES-H. HASKINS. *Adelard of Bath (EHR, XXVI, 1911, p. 491-498).* [2388]

Notice bibliographique sur les ouvrages de ce savant du XII^e s., suivie d'une courte biographie du personnage (Voir *Revue bénéd.*, 1904, p. 88-89).

S. Anselme. — *Anselmiana. Rassegna di pubblicazioni intorno a Sant' Anselmo ed alle sue opere (RSB., VI, 1911, p. 301-316).* [2389]

—— J. FISCHER. *Die Erkenntnislehre Anselms v. Canterbury (Beiträge zur Gesch. der Philos. des M. A., X, 3).* Munster, Aschendorff, 1911, gr. 8°, VII-86 p. [2390]

—— L. TORCIANTI. *L'argomento ontologico di Sant' Anselmo nella storia della filosofia (Rivista Rosminiana, juin 1911).* [2391]

—— AMBROISE ROUX. *Analyse des œuvres de S. A. relatives à la Ste Vierge (Actes du Congrès Marial d'Aoste. Aoste, 1911, 8°, p. 25-27).* [2392]

—— FORTUNÉ QUENDOZ. *Sujets et arguments que l'on peut tirer des Œuvres de S. A. pour la prédication sur la Ste Vierge (ib., p. 28-37)* [2393]

—— P.-J. PESSON. *S. Anselme et l'Immaculée Conception (ib., p. 37-48).* [2394]

—— P.-J. PESSON. *S. Anselme et l'Assomption de la Vierge Immaculée (ib., p. 49-62).* [2395]

—— ONÉSIME SANTIN. *S. Anselme, guide et modèle de la piété chrétienne envers N.-D. (ib., p. 63-69).* [2396]

—— MARTIN AMANN. *Dévotion de S. Anselme à la Ste Vierge (ib., p. 70-73).* [2397]

—— D. BERNARD MARÉCHAU. *S. Anselme, directeur d'âmes (ib., p. 74-78).* [2398]

—— ANSELME GORRET. *S. Anselme, modèle de vertu sacerdotale (ib., p. 78-81).* [2399]

—— VICTOR ANSELMET. *S. Anselme et la Poésie (ib., p. 81-83).* [2400]

—— ERASME BOZON. *Ermenberge, mère de S. A. (ib., p. 83-90).* [2401]

Odon de Cambrai. — FR. GILLMANN. *Die Form der eucharistischen Konsekration beim letzten Abendmahl nach Odo v. Cambray und Stephan v. Autun (Der Katholik, 1911, I, p. 233-235).* [2402]

Raoul Glaber. — J. CALMETTE. *Raoul Glaber et la Bourgogne de son temps (Revue de Bourgogne, 1911, p. 65-78).* [2403]

Ste Hildegarde. — JOH. MAY. *Die hl. H. von Bingen aus dem Orden des hl. Benedikt, 1098-1179.* Kempten, Kösel, 1911, 8°, XII-564 p. [2404]

Pour écrire cette nouvelle vie de la grande voyante bénédictine du XII^e siècle, l'auteur a mis à profit les travaux publiés depuis 1879 et s'est livré à des recherches personnelles sur les documents originaux. Ce n'est pas seulement l'activité littéraire que M. May nous fait mieux connaître

que ses devanciers ; le caractère mystérieux des écrits et la théologie de Ste Hildegarde sont exposés avec plus de lucidité et sont rendus plus accessibles. La cosmologie mystique a mis la sainte en relation avec le domaine des sciences naturelles ; ici encore l'auteur profite largement des travaux spéciaux consacrés à cette partie de l'œuvre d'Hildegarde. On s'est même intéressé à plusieurs reprises aux connaissances médicales d'Hildegarde ; à côté du travail de P. Kaiser, rappelons l'article de F. Schubiger, *Die hl. Hildegard, eine Aerztin des XII. Jahrh* (*Schweizer. Rundschau*, VIII, 1907-1908, p. 19-35). Mais Hildegarde est plus qu'une voyante et une femme auteur ; elle a le sens des réalités, et la vie de l'Église, les intérêts de l'ordre monastique, les besoins de son monastère la trouvent toujours prête à agir. Ce côté de la vie de la sainte est bien mis en relief. Rappelons qu'en appendice l'auteur a publié quelques textes musicaux de la sainte.

—— J. MAY. *Der Brief der hl. Hildegard an die Kardinäle Bernhard und Gregor* (SMBO, N. F. I, 1911, p. 507-509). [2405]

—— P. ILDEFONS HERWEGEN, O. S. B. *Die hl. Hildegard (Litterarische Beilage der Kölnischen Volkszeitung*, n. 31, 3 août 1911, p. 237-238). [2406]

Compte-rendu élogieux de l'ouvrage de May.

Urbain V. — M. CHAILLAN. *Le B. Urbain V, 1310-1370* (*Les Saints*). Paris, Gabalda, 1911, 12°, 230 p. [2407]

Le pontificat d'Urbain V, bien que relativement court, fut fécond en événements importants. M^r Chaillan a tâché de mettre en relief le moine, l'homme d'étude, le pontife et le saint. Une des pages les plus intéressantes est assurément celle où l'auteur nous fait connaître les fondations du pontife en matière d'enseignement. Une petite étude sur les sources de la vie du saint pape et sur la valeur des documents employés eût été un heureux complément de ce petit volume.

Aguirre. — A. D. *Le cardinal d'Aguirre et Mgr de la Baume de Suze, archevêque d'Auch* (*Revue de Gascogne*, 1911, p. 283). [2408]

Quirini. — AMBR. AMELLI. *Il cardinale Angelo M. Querini*. Nuovo contributo alla sua biographia (*Rassegna Nazionale*, 1 avril 1911). Firenze, 1911, 8°, 28 p. [2409]

Pie VII. — D. SAMPSON. *Pie VII and the french Revolution* (*The American Cathol. Quarterly Review*, 1910, p. 637-665). [2410]

D. Guéranger. — D. PAUL DENIS. *Guizot et le différend Mgr Bouvier-Dom Guéranger* (Extrait de la *Revue de Lille*, avril 1911, p. 459-472). Arras, Sueur, 1911, 8°, 16 p. [2411]

D. Paul Denis publie une correspondance échangée entre Guizot, ministre des Affaires Étrangères, et le C^{te} de Latour-Maubourg, ambassadeur de France à Rome, relativement au différend survenu entre Mgr Bouvier, évêque du Mans, et l'abbé de Solesmes (1844). Les plaintes adressées au gouvernement français émanaient de l'évêque ; c'est un point acquis à l'histoire. Mgr Bouvier avait favorisé le rétablissement des Bénédictins ; il était trop dans les traditions gallicanes pour comprendre

l'exemption et ses conséquences. De là un conflit de principes, compliqué parfois de faits personnels.

—— JACQUES D'ANGLEJAN. *Un défenseur de la tradition religieuse en France au XIX^e siècle*. D. Guéranger (*La Revue critique des idées et des livres*, XIII, 1911, p. 456-480, 528-541). [2412]

—— Dom Guéranger, abbate di Solesmes (*Civiltà Cattolica*, 3 juin 1911, t. II, p. 587-593). [2413]

—— CH. DE LAJUDIE. *Dom G.* (*L'Université cathol.*, 15 janv. 1911, p. 5-34 ; — 15 mars, p. 387-403). [2414]

D. Chamard. — D. DE MONSABERT. *Dom C.* 1828-1908 (*Bull. de la Soc. des Antiq. de l'Ouest*, 3^e série, t. I, 1907-1909, p. 373-374). [2415]

D. Bourigaud, v. LIGUGÉ, n^o 2555.

NÉCROLOGIE.

Le R. P. D. Augustin Sheehy, décédé à Randwick (Australie) en septembre 1910 (*RLB*, II, 1911, p. 262-264). [2416]

Le R. P. D. Colomban Meany, de l'abbaye de St-Benoît d'Atchison, décédé le 8 janvier 1911 (*Abbey Student*, XX, fév. 1911, p. 192-193). [2417]

La R^{de} Dame Gertrude de Ruffo-Bonneval, prieure de S^{te}-Cécile de Solesmes, décédée le 13 janvier 1911 (D. Guépin dans *Boletín de S. Domingo de Silos*, XIII, mars 1911, p. 185-191 ; *Bull. de S.-Martin et de S.-Benoît*, XIX, avril 1911, p. 184-190). [2418]

Le R. P. D. Achaire Demuynck, profès de l'abbaye de Maredsous, vicaire général du Rio-Branco, décédé le 5 février 1911 (*Bull. des œuvres et missions bénéd. au Brésil et au Congo*, 1911, p. 80-81, avec portrait). [2419]

Le R. P. D. Bède Goppert, de l'abbaye Nullius de Rio Branco, décédé le 9 février 1911 (*ib.*). [2420]

Le R. P. D. Innocent Andlesfinger, de l'archiabbaye de St-Vincent (États-Unis), décédé le 25 février 1911 (*St-Vincent College Journal*, avril 1911, p. 355-357, avec portrait). [2421]

Le R. P. D. Florian Kinnast, de l'abbaye d'Admont (Styrie), décédé le 4 mars 1911 (*SMBO*, N. F. I, 1911, p. 372). [2422]

Le R. P. D. Michel O'Brien, de l'archiabbaye de St-Vincent, décédé le 25 février 1911 (*St-Vincent College Journal*, XX, avril 1911, p. 354-355, avec portrait). [2423]

Le R. P. D. Placide Pilz, de l'archiabbaye de St-Vincent, décédé le 8 mars 1911 (*St-Vincent College Journal*, XX, avril 1911, p. 358-361, avec portrait). [2425]

Le R. P. D. François Melchior Aubry, de l'abbaye de Ligugé, décédé le 27 mars 1911 (*Bull. de S.-Martin et de S.-Benoît*, XIX, mai 1911, p. 224-228, notice nécol. par D. M. J. Couturier ; *Boletín de S. Domingo de Silos*, XIII, mai 1911, p. 288-291 ; notice nécrologique par l'abbé de Silos, *ib.*, juillet 1911, p. 357-371). [2426]

Le R. P. D. Henri de Rickenbach, décédé le 18 avril à l'abbaye d'Einsiedeln (*Einsiedler Anzeiger*, 22 avril 1911, par D. R. Banz). [2427]

Le R. P. D. Benito Chicote Huerta, de l'abbaye de Silos, décédé à Mexico le 19 mai 1911 (*Boletín de S. Domingo de Silos*, XIII, août 1911, p. 409-412). [2428]

Le R. P. D. Michel Zirwik, de l'abbaye de St-Pierre à Salzbourg, décédé le 25 mai 1911 (*SMBO*, N. F. I, 1911, p. 546-547). [2429]

Le R. P. D. Colomban Steiner, de l'abbaye de Ste-Otilie, décédé le 3 juin 1911 (*SMBO*, N. F. I, 1911, p. 547-548). [2430]

Le R. P. D. Wunibald Götz, de l'abbaye de Metten, décédé le 11 juin 1911 (*SMBO*, N. F. I, 1911, p. 548). [2431]

III. — HISTOIRE DES MONASTÈRES.

ALLEMAGNE.

Écoles. — Dr. KARL RIEDER. *Geschichtliche Streiflichter zur Schulfrage in Baden*. Karlsruhe. Badenia, 1911, 8°, 22 p. [2432]

L'auteur met bien en relief la part prise par les monastères dans le développement de l'enseignement public et de la science dans les pays qui forment aujourd'hui le grand-duché de Bade.

Amorbach. — RICHARD KREBS. *Das Kloster Amorbach im 14. und 15. Jahrh.* (*Archiv. f. hessische Gesch. und Altertumskunde*, N. F. VII, 1910, p. 185-269). [2438]

L'auteur examine surtout la condition sociale des moines, et constate qu'à la fin du XIV^e et au commencement du XV^e siècle tous ceux qui occupent des emplois sont d'origine noble. La réforme de 1425 ouvrit une nouvelle période de prospérité.

Beuron. — P. ODILO WOLFF, O. S. B. *Beuroner Kunst* (*Die Christliche Kunst*, VII, 1911, p. 121-138). [2434]

Coup d'œil historique sur les origines et les développements de l'école artistique bénédictine de Beuron, enrichi de nombreuses gravures.

——— *Kunstgewerbliche Arbeiten der Beuroner Schule* (*Der Pionier*, III, 1911, p. 33-34, avec grav.). [2435]

——— D. D. *Die Benediktiner* (*Deutsches Volksblatt*, Vienne, 26 janvier 1911).

——— *Die Beuroner im Urteile ihrer Brüder* (*Die Wartburg*, 3 fév. 1911, p. 51-53).

——— HELVIDIUS, *Benediktiner* (*März*, 10 janv. 1911, p. 58-65). [2436]

Il est passé de mode, dans certains milieux, d'établir une distinction radicale entre Bénédictins tout court et Bénédictins de Beuron. Ceux-ci ne seraient rien moins qu'une sorte de Jésuites au service de la Curie romaine, et leur objectif ne serait autre que de vouloir centraliser l'Ordre en faisant table rase des traditions du passé. Je me garderai bien de réfuter ces assertions ridicules. Il en est qui se figurent que les Beuroniens font profession, non pour un monastère déterminé, mais pour la Congrégation entière. C'est faux, et je sais par une expérience de plus de trente ans que chaque

monastère de la Congrégation de Beuron tient beaucoup à son autonomie, et maintenant plus que jamais. Les pouvoirs de « l'archiabbé », nettement réglés par les Constitutions, n'excèdent pas ceux d'un président de Congrégation en Bavière ou en Amérique. Si l'on constate entre les monastères Beuronien des liens assez étroits, si ces monastères se prêtent un mutuel concours, la raison en est bien simple ; sortis de la même abbaye-mère, ces monastères ont naturellement entre eux des relations plus intimes et plus fréquentes que des abbayes isolées, groupées par les circonstances en congrégation. Qu'un journal se fasse l'écho de certaines rumeurs, rien d'étonnant ; que l'organe attitré du mouvement « Los von Rom », tâche de dénigrer ceux qui défendent la foi catholique romaine, cela se conçoit, il est dans son rôle. Mais que valent ses attaques intéressées ?

On reproche aux Beuronien d'avoir envie d'occuper les anciennes abbayes d'Autriche ; ils connaissent trop bien la situation particulière de ces maisons pour les envier. On leur reproche aussi un manque d'originalité, de liberté d'allure. Il n'est pas difficile de remarquer que là où la vie commune est plus forte, il y a moins de prise pour les « originalités ». On leur reproche un manque de science, et l'on aime à répéter un jeu de mot du P. Odilon Rottmanner de Munich, qui préférerait, disait-il ou lui faisait-on dire, les « Mauriner » aux « Bauriner ». Je ne sais si le calembour est authentique. Quoi qu'il en soit et de son origine, et de l'originalité tant vantée du savant bibliothécaire de St-Boniface à Munich, je me permettrai de faire une seule petite remarque. Je n'ai pas à juger mon confrère défunt, *pax mortuis*. Il était passé maître en fait de jeux de mots, c'est vrai ; il en a fait d'excellents, il en a fait de moins bons, il en a fait de médiocres. J'ai connu D. Rottmanner d'assez près ; quand il avait parlé des « Bauriner » en opposition aux « Mauriner », il revenait vite à la réalité des choses et il lui arrivait d'avouer que pour chercher les continuateurs des travaux des « Mauriner », il fallait passer à Solesmes et à Beuron ; lui-même ne se faisait pas faute de prôner, p. ex., la *Revue* dans laquelle j'écris en ce moment, d'y collaborer et de juger assez nettement quelques milieux où l'on ne retenait que ses jeux de mots, sans avoir et ses relations et ses connaissances. Après tout, celui-là sera toujours le meilleur bénédictin qui vivra le plus fidèlement d'après la Règle de S. Benoît, et non d'après les appréciations de certaines gens du monde. Quand on veut vivre en « original », largement et librement, on n'entre pas dans le cloître, on reste dans monde.

Cologne. — GRAND-ST-MARTIN. H.-M. Bannister. *Fragments of an anglo-saxon Sacramentary* (*Journal of theolog. Studies*, 1911, p. 451-454). [2487]

Quatre feuilles d'un ms. de la 1^{re} moitié du VIII^e siècle.

Constance, ECOSAÏS. — KARL RIEDER. *Urkunden und Regesten zur badischen K. G. I. Beiträge zur Gesch. des Schottenklosters zu Konstanz* (*Freiburger Diözesan-Archiv.*, XXXVIII, 1910, p. 309-311) [2488]

Donauwörth. — J. LAHUSEN. *Ein angebliches Diplom Heinrichs VI für D.* (*Mitt. des Inst. f. oesterr. Gesch.*, XXXI, 1910, p. 114-121). [2489]

Ellwangen. — A noter dans un compte-rendu de l'ouvrage de

J. Zeller (v. n° 2097) dans les SMBO, N. F. I, 1911, p. 524-526, l'indication de documents conservés aux Archives de l'État à Brünn. [2440]

Erfurt, St-Pierre. — M. P. BERTRAM. *Die histor. Beziehungen zwischen dem Dorfe Alach und dem Erfurter Peter-Kloster*. Ein Beitrag zur Charakteristik mittelalterl. mönch. Kultur in Thüringen und zugleich ein Grundriss der Gesch. des Dorfes Alach bei Erfurt (Extr. de *Zeitschrift des Ver. f. K. G. in der Prov. Sachsen*). Magdeburg, Holtermann, 1911, 8°, 48 p. [2441]

Ettal. — P. PIRMIN LINDNER. *Originalbericht über den Brand des Stiftes Ettal am 29 Juni 1744* (SMBO, N.F.I, 1911, p. 512-514). [2442]

——— *Jahres-Bericht des Kön. Progymnasiums in Ettal für das Schuljahr 1910/11*. 8°, 25 p. [2443]

Feldbach, v. Froidefontaine, n° 2444.

Froidefontaine. — PAUL WENTZKE. *Über die oberelsässischen Klöster Kaltenbrunnen, Gottestal und Feldbach* (*Zeitschrift f. die Gesch. des Oberrheins*, 1911, p. 482-490). [2444]

Notice sur des documents provenant de l'ancienne Académie de Strasbourg (fonds des anciens collèges de Jésuites à Colmar et à Ensisheim) et versés aux Archives départementales. Il s'y trouve des pièces anciennes relatives aux prieurés clunisiens de Froidefontaine (près Delle) et de Feldbach, et à l'abbaye de Gottestal fondée en 1245-1250 près de Münstercl et soumise en octobre 1260 à l'abbaye de la Chaise-Dieu en Auvergne.

Füssen. — DAVID LEISTLE. *Die Konföderationen des St-Magnusstiftes in Füssen, 1317 bis 1742* (SMBO, N. F. I, 1911, p. 509-512). [2445]

Fulda. — E. H. ZIMMERMANN. *Die Fuldaer Buchmalerei in Karolingischer und ottonischer Zeit*. Diss. Halle, 1911, 2°, 104 p. avec ill. [2446]

——— F. W. HACK. *Untersuchungen über die Standesverhältnisse der Abteien Fulda und Hersfeld bis zum Ausgange des 13 Jahrh.* Diss. Bonn, 1910, 8°, 69 p. (Extrait des [2447]

——— *Quellen und Abhandl. zur Gesch. der Abtei und der Diözese Fulda*. Fulda, Fuldaer Actiendruckerei, Heft VII, 1911, p. 1-69 [2448]

——— GREG. RICHTER. *Die bürgerlichen Benediktiner der Abtei Fulda von 1627-1802. Nebst den Statuten des Konvents ad S. Salvatorem* von 25. II, 1762 (*ib.*, p. 71-242). [2449]

Le travail de M. Hack a d'abord paru comme dissertation doctorale à Bonn (1910). L'auteur examine la condition sociale des moines des abbayes de Fulda et de Hersfeld. Il constate que jusqu'au milieu du IX^e s., au moins pour Fulda, les nobles n'avaient pas nécessairement la préférence sur les « non liberi ». En revêtant un caractère plus séculier à partir du IX^e siècle, vu les charges militaires et financières qui pèsent sur eux, les monastères modifièrent leur discipline ; il fallut diviser la mense abbatiale de la mense conventuelle. L'administration est divisée, le nombre des moines est limité et les prébendes monacales sont réservées aux seuls nobles. La réforme du XI^e siècle trouva Fulda et probablement Hersfeld aux mains des nobles, mais modifia cet état de choses. Peu à peu la ministériatité gagne en importance, mais au détriment du domaine monastique et de l'indépendance des abbés. M. Hack s'est arrêté à ce sujet et a dressé

une liste des « ministeriales » de Fulda et de Hersfeld aux XII^e et XIII^e siècles. On serait tenté de rattacher à la réforme d'Hirsau le fait qu'au XII^e siècle on trouve, à Fulda du moins, des abbés d'origine non libre ; il ne le croit pas, tandis qu'il n'hésite pas à rattacher à cette réforme l'introduction des frères convers à Fulda et à Hersfeld dès le milieu du XII^e siècle.

Le Dr Grégoire Richter a dressé le Catalogue des Bénédictins de Fulda, d'origine bourgeoise, de 1627 à 1802. Ce n'est pas une simple nomenclature, mais un ensemble de notices biographiques dans lesquelles on a tenu compte de l'activité littéraire des religieux. La création de l'université de Fulda en 1734 donna un nouvel essor aux études dans l'abbaye. La plupart des travaux se rapportent à la philosophie, à la théologie et aux sciences. Il est intéressant de noter des traducteurs d'œuvres des mauristes, D. Jamin (D. Augustin Erthel, p. 122), et D. Deforis (D. Sébastien Schaaf, p. 139). Intéressantes aussi les communications sur le mouvement des idées kantiennes et fébronienues à Fulda. M. Richter a publié en appendice les statuts du monastère de St-Sauveur du 25 février 1762 (p. 225-241).

— FRIEDRICH KURZE. *Die Annales Fuldenses*. Entgegnung (N. A. XXXVI, 1911, p. 343-393). [2450]

Réplique aux critiques de S. Hellmann (N. A. XXXIII, 695-742 ; XXXIV, 15-66).

Gerbstedt. — MAX GERSTENBERG. *Untersuchungen über das ehemalige Kloster Gerbstedt*. Inaug. Diss. Halle, Kaemmerer, 1911, 8°, 65 p. [2451]

Le monastère de Gerbstedt fut fondé en 985, peut-être sous la règle canoniale, dans le diocèse d'Halberstadt. En 1118, la règle bénédictine y est suivie. Tandis qu'en 1072 le nombre des religieuses n'est que de 24, en 1135 il est de 120 ; cette prospérité était due à la protection du marquis Conrad de Meissen. Le personnel se recrutait dans la haute noblesse, et au XII^e siècle on constate que la famille de Wettin y est largement représentée. En 1442 le monastère passa du domaine de l'archevêque de Magdebourg en celui des comtes de Mansfeld. Ceux-ci l'exploitèrent comme une source de revenus et pillèrent ses biens. A la fin du XV^e siècle, le monastère est financièrement et moralement ruiné. En 1506, une réforme y a lieu sous l'influence du monastère de Neu-Helfta. En mai 1525, les paysans Thüringiens pillent le monastère. En 1545, les comtes de Mansfeld s'emparent des biens du monastère et les mettent en vente. L'année suivante, ils essayent même d'empêcher l'élection d'une abbesse pour supprimer le monastère. Celui-ci restait attaché à la foi catholique, malgré les tentatives du comte de Mansfeld. Les 40 religieuses protestèrent auprès de l'empereur : ce fut en vain, le comte de Mansfeld exigeait l'acceptation du protestantisme ou la suppression. Les menaces furent répétées ; on força les religieuses à des transactions ; enfin on interdit l'admission de novices et le monastère passa aux mains de la famille de Plotho, à laquelle le comte de Mansfeld l'avait engagé le 16 août 1581.

Gottestal. v. Froidefontaine, n°2444.

Helmarshausen. — F. PFAFF. *Die Abtei H.* Ein Beitrag zur älteren Geschichte der Landschaft an der unteren Diemel. (*Zeitschrift des Vereins*

f. hess. Gesch. und Landeskunde, XLIV, 1910, p. 188-286 ; XLV, 1911, p. 1-80). Kassel, Dufayel, 1911, 8°, 182 p. [2452]

Non loin de l'embouchure de la Diemel dans le Weser, en plein pays saxon, un comte Eckhard fonda en 997 un monastère, auquel Otton III accorda aussitôt l'immunité et le rang d'abbaye impériale. Modeste à ses débuts, le monastère parvint, à la fin du XII^e siècle, à un haut degré de prospérité ; son influence se constate dans le domaine économique par ses travaux d'essartage dans un terrain naturellement ingrat ; les lettres et les arts particulièrement sont en honneur. Si l'existence d'une école est attestée dès le XI^e siècle, les textes font défaut pour en déterminer la nature. La seconde moitié du XIII^e siècle marque le commencement d'une époque de décadence : l'abbaye doit lutter pour sa liberté, modifier son administration économique ; en même temps, Helmarshausen s'élève au rang de ville, et la discipline baisse dans le monastère. Les luttes du XIV^e siècle ne font qu'accentuer la décadence : l'abbaye se trouve aux prises avec ses voisins, d'un côté, l'évêque de Paderborn, de l'autre, le landgrave de Hesse. En 1515 le couvent ne se compose que de neuf personnes. L'abbé Georges de Marenholz était trop faible pour mener à bonne fin le relèvement de son monastère en l'affiliant à la congrégation de Bursfeld ; il ne le désirait pas d'ailleurs sincèrement. En 1520, il essaya même d'obtenir la sécularisation de sa maison, mais ne put aboutir, à cause de l'opposition de Paderborn. Le protestantisme pénétrait dans le pays ; on disait que l'abbé inclinait à apostasier. En prévision d'une attaque des paysans, le monastère fut abandonné, l'évêque de Paderborn en prit possession, mais bientôt le landgrave de Hesse s'en empara ; l'abbaye d'Helmarshausen avait vécu.

La seconde partie du travail de M. Pfaff est consacrée au domaine du monastère : son étendue et son administration ; elle se termine par un tableau d'ensemble, dressé par ordre alphabétique, des biens du monastère. En appendice l'auteur a publié 19 diplômes (1089-1097). Dans l'ensemble, une excellente monographie bien documentée.

Hersfeld. — H. BUTTE. *Stift und Stadt H. im 14. Jahrh.* mit einem Anhang : Die Stadt H. bis zum Beginn des 15. Jahrh. und 14 Urkundenbeilagen. Marburg, Elwert, 1911, gr. 8°, VIII-167 p. [2453]

La décadence de l'Empire des Staufen eut pour conséquence de priver les petites principautés ecclésiastiques de leur protecteur naturel : obligées de se défendre elles-mêmes contre les visées ambitieuses de puissants voisins, elles furent obligées de compter avec les nouvelles forces qui se développaient dans leur propre sein, celles de la noblesse et de la bourgeoisie. Hersfeld est de plus en plus entraîné dans l'orbite du landgraviat de Hesse ; d'un autre côté, le territoire abbatial s'organise davantage en État, où le dualisme de deux facteurs : le seigneur et les États, s'accentue de plus en plus. L'abbé est limité dans son pouvoir par les capitulaires, moines nobles, dont l'idéal ne dépasse pas la sphère des intérêts matériels ; la noblesse, composée de l'ancienne ministérialité, a perdu son importance depuis le milieu du XIII^e s. et se met à la solde de qui la paie. Les villes jouent un rôle plus important : Gotha et Arnstadt ont passé sous d'autres

maîtres ; Kölleda s'efface de plus en plus ; Hersfeld reste la seule force politique en présence. Mais Hersfeld gravite vers la Hesse et cherche à s'émanciper. La ville, qui se forme autour du monastère, est une puissance qui s'élève aux dépens du pouvoir abbatial. C'est le récit des conflits et des accords entre la ville et les abbés que raconte M. Butte depuis le commencement du XIV^e s., jusqu'en 1431. Une bonne partie de l'ouvrage est consacrée à l'origine de la ville et à son organisation. En appendice 14 diplômes (1271-1400).

——— V. Fulda, n. 2448.

ISNY. — D^r EHRLE. *Ein Beitrag zur Baugeschichte der Nikolaikirche in Isny* (*Archiv f. christl. Kunst*, 1911, p. 28-30). [2454]

——— V. Petershausen, n° 2460.

KEMPTEN — O. EHRHARD. *Die Sakramentsstreitigkeiten in Kempten 1530-1533* (*Beitr. zur bayr. K. G.*, XVII, p. 154-173). [2455]

LIESBORN. — L. SCHMITZ-KALLENBERG. *Eine gefälschte Papsturkunde des Klosters L.* (*Zeitschrift f. vaterl. Gesch. und Altertumskunde Westfalens*, LXVII, 1909. Abt. I., p. 212-250). [2456]

Lettre prétendue de Jean XXII (1307), écrite sur grattage d'un diplôme authentique.

LORCH. — G. MEHRING. *Stift Lorch. Quellen zur Gesch. einer Pfarrkirche.* (Würtemberg. Geschichtsquellen, XII). Stuttgart, Kohlhammer, 1911, gr. 8°, xxxv-243 p. [2457]

Documents concernant la collégiale de N.-D. à côté de laquelle s'éleva en 1102 une abbaye bénédictine. Les clercs qui desservait les églises de la paroisse fort étendue, furent organisés en chapitre, probablement au XI^e s. La collégiale disparut dans le cours du XIV^e s. Le volume, qui est intéressant pour l'étude du démembrement d'une grande paroisse primitive (chapitre rural), contient de nombreux documents relatifs à l'abbaye de Lorch.

MARIA-LAACH. — P. ADALBERT SCHIPPERS, O. S. B. *Maria-Laach und die Kunst im 12. und 13. Jahrh.* Trier, Mosella-Verlag, 8°, 111 p. et nombr. ill. [2458]

Une étude attentive des édifices de Laach, des formes architectoniques, des matériaux et des documents a permis à l'auteur de reconstituer l'histoire de l'église abbatiale, un joyau du style rhéno-roman, et d'y distinguer quatre périodes qui s'étendent de la fin du XI^e s. (1093-1095) au commencement du XIII^e. Dans un tableau d'ensemble le P. Adalbert Schippers détermine ces périodes, les parties des constructions correspondantes et les matériaux employés à ces différentes époques. Il n'a rien négligé pour mettre en relief la part prise par l'abbaye au développement de l'art. Les nombreuses phototypies qui illustrent le volume donneront une excellente idée du monument : vues d'ensemble, vues de détail, coupes, chapiteaux, etc.

MÖNCHRÖDEN. — GEORG BERBIG. *Die Benediktinerabtei M. bei Coburg* (*SMBO*, N. F. I, 1911, p. 241-260, 418-457). [2459]

PETERSHAUSEN. — P. FIRMIN LINDNER, O. S. B. *Fünf Professbücher süddeutscher Benediktiner-Abteien*, V. Professbuch der Abtei Petershausen.

Mit einem Anhang: Die Aebte und Religiosen der ehemaligen Reichs-
abtei Isny. Kempten, Kösel, 1911, 8°, VIII-64 p. [2460]

Ratisbonne, St-Emmeran. — MATHIAS DEMER. *Die Regensburger
Urkunden des VIII. und IX Jahrhunderts und die St-Emmeraner Glossen.*
Inaug. Diss. Strassburg. Trübner, 1909, 8°, 70 p. [2461]

Étude de phonétique germanique.

Ratisbonne, St-Jacques. — Dr HANS MEIER. *Das ehemalige
Schottenkloster St-Jakob in Regensburg und seine Grundherrschaft (Ver-
handlungen des histor. Vereins von Oberpfalz und Regensburg, LXII, 1910,*
p. 69-162, avec tableaux et carte). [2462]

Après une rapide notice historique sur les origines et le développement
de l'abbaye des Écossais de Ratisbonne jusqu'à sa suppression en 1862,
l'auteur expose la formation du domaine monastique et son administration.
En appendice il publie neuf actes (2 juillet 1225 — 5 janvier 1380), puis, en
13 tableaux, les versements des censiers du monastère aux différents siècles
et une carte du domaine monastique (1390-1552) à l'exclusion de l'Autriche.

Reichenau. — BRINZINGER. *Die Wandgemälde der Reichenauer
Malerschule in Oberzell, Niederzell, Burgfelden und Goldbach (Archiv. f.
christl. Kunst, 1911, p. 33-37, 41-51).* [2463]

Reinhardsbrunn. — H. WIBEL. *Zur Chronologie der ersten Aebte
von R. (N. A. XXXVI, 1911, p. 728-739).* [2464]

St-Ottilien. — *Missionsblätter von St. O., XV, n° 7, avril 1911 = 1910.*
Jahresbericht der Benediktinermission von St-Ottilien, pp. 137-152. [2465]

Schuttern, v. Einsiedeln, n° 2608.

Seligenstadt. — LUDWIG SEIBERT. *Die Verfassung der Stadt S. im
M. A. (Archiv. f. hessische Gesch. und Altertumskunde, N. F. VII, 1910,*
p. 107-184). [2466]

Thierhaupten. — NIKOLAUS DEBLER. *Geschichte des Klosters T.* Im
Auftrage des histor. Vereins f. Donauwörth und Umgegend, herausg. von
J. Traber. 1 u. 2. Hälfte (Donauwörth, Auer, 1908-1911), 8°, 278 p. [2467]

La première partie de cette monographie contient l'histoire du monastère
jusqu'à sa sécularisation forcée en 1803. La deuxième renferme l'histoire de
cette sécularisation, une étude du Dr R. Hoffmann sur l'ancienne église
abbatiale, aujourd'hui paroissiale, un tableau des fondations pieuses, des
notices sur la formation intellectuelle des religieux, leur activité, une liste
des abbés jusqu'en 1501, une autre des moines, etc.

Tholey. — *Wiederherstellung der Abteikirche (Berichte über die Tätig-
keit der Provinzialkommission für Denkmalfpflege in der Rheinprovinz,*
1910, p. 45-58, fig. et plans). [2468]

Weissenhohe. — A. ST. PEASE. *A Harvard manuscript of St Augustine
(Harvard Studies in Classical Philology, XXI, p. 51-74).* [2469]

Ms. du XI^e/XII^e s. provenant de l'abbaye bavaroise de Weissenhohe.

Weltenburg. — O. SMITAL. *Traditionen des Klosters W. aus dem 10.
Jahrh. (Mitteil. des Instit. f. oesterr. Gesch., XXXII, 1911, p. 318-326).* [2470]

Werden. — *Beiträge zur Geschichte des Stiftes Werden* Herausgeg.

von dem Hist. Verein für das Gebiet des ehemaligen Stiftes Werden. XIV, 1910, Born, Hornstein.

Nous relevons dans ce fascicule les articles suivants :

p. 3-28. P. JORDAN. *Die Wiederherstellungsarbeiten an der ehemaligen Abteikirche in Werden*, avec 18 grav. [2471]

p. 29-36. Dr P. JACOBS. *Urteile von Sachverständigen über die Renovierungsarbeiten an der Pfarrkirche*. [2472]

p. 37-106. Dr J. *Feier des 1100 jährigen Todestages des hl. Ludgerus zu Werden in der Zeit vom 7. bis 22 Mai 1910 mit einem Bericht über frühere Jubiläumsfeierlichkeiten*, avec grav. [2478]

p. 107-112. ALOYS SCHULTE. *Zu der Frage über den freierlichen Charakter von Werden und über das Bestehen eines Kollegiatkapitels daselbst*, avec réponse du Dr Bendel. [2474]

M. Schulte maintient contre le Dr Franz Bendel que l'abbaye de Werden jusqu'en 1474 se recruta dans la noblesse libre. Le diplôme de 1452 cité au cours de la discussion ne peut s'appliquer à l'existence d'une collégiale à côté du chapitre conventuel. Les cinq moines qui y sont cités ne sont peut-être pas les seuls membres de la communauté en ce moment.

p. 120-124. FRIEDRICH CLASSEN. *Wo sind die gedruckten Anlagen des Müllerschen Werkes, behandelnd die Geschichte von Werden, verblieben?* [2475]

Signale un ms. de Müller dans la bibliothèque d'Aix-la-Chapelle.

—— B. KIRCHNER. *Die Geschichte der Abteischule und des Gelehrtenwesens zu Werden an der Ruhr bis zur Aufhebung der Abtei*. Progr. des Progymnasiums Werden, 1910, 4°, 36 p. [2476]

On peut en toute vraisemblance faire remonter l'origine de l'école de Werden à son fondateur S. Ludger, mais ce n'est qu'à partir de la fin du X^e siècle qu'on a des textes y relatifs. A partir de ce moment l'auteur suit l'histoire de l'école dans les Annales du monastère en la mêlant à celle du mouvement littéraire, ce qui est peut-être un danger. La distinction entre « schola interior » et « schola exterior » n'est pas nettement tranchée. Aux XIV^e et XV^e siècles on peut dire que l'école claustrale n'a plus d'importance; l'école élémentaire de la ville, mentionnée dès le commencement du XIV^e siècle, continue d'exister. Avec la réforme de Bursfeld rentre un nouveau souffle de vie, et l'on voit les abbés soigner pour l'éducation des jeunes religieux. C'est l'histoire de ce mouvement littéraire que raconte l'auteur, en s'attachant surtout à faire connaître les personnalités marquantes sorties de l'école de Werden ou qui la dirigèrent.

—— O. SCHANTZ. *Werdener Geschichtsquellen. I. Die Historia Monasterii Werthinensis des Abtes Heinrich Duden*. Nach der Originalhandschrift (Beilage zum Jahresbericht des Progymnasiums in Werden 1910). Werden, 1910, 8°, 56 p. [2477]

L'abbé H. Duden († 1601) a laissé une série de notes sur son monastère; elles sont conservées en ms. au presbytère catholique de Kettwig.

—— P. CLEMEN. *Peintures murales du début de l'époque romane à l'église abbatiale de Werden*. (*Revue de l'Art chrétien*, 1911, p. 55-56). [2478]

Zwiefalten. — BERNARD SCHURR. *Das alte und neue Münster in*

Zwiefalten. Ein geschichtlicher und kunsgeschichtlicher Führer durch Z., seine Kirchen und Kapellen. Ulm, Volksbote, 1910, 8°, t. III p. 225, 15 grav. [2479]

—— D^r HEHLE. *Zwei grosse Aebte des Klosters Z. an der Grenzscheide des 17. und 18. Jahrhunderts*. Ulmer Volksbote, 1911, 8°, 38 p. [2480]

Biographies des abbés Wolfgang Schmidt (1699-1715) et Bède Summerberger (1715-1737) remarquables par leur piété, leur savoir et leur activité.

AMÉRIQUE.

Collèges. — M. OTT. *Benedictine Education in the United States* (*The Catholic Educational Review*, II, juin 1911, p. 499-507). [2481]

Coup d'œil sur les collèges dirigés par les Bénédictins aux États-Unis : 13 appartiennent à la Congrégation Américano-Cassinienne, 7 à la Congrégation Helvète-Américaine. Il faut y ajouter le collège d'Oklahoma qui dépend de la province française de la Congrégation de Subiaco. En tout 21 collèges et 6 séminaires.

Atchison. — G. B. *St-Benedict abbey and college, Atchison, Kansas* (*St-Vincent College Journal*, XX, mars 1911, p. 272-279). [2482]

Courte notice historique.

St-Bède. — *Catalog of St-Bede College, Peru, Illinois, 1909-1910*, Bloomington, 1910, 8°, 61 p., pll. [2488]

L'abbaye de St-Bède a été érigée le 4 mars 1910.

ANGLETERRE.

Généralités. — D. LÉON GUILLOREAU. *Les aumônes de Jean-sans-Terre à quelques monastères anglais*, d'après le Rotulus Misae, anno XIV°, 1212-1213 (RM. VII, 1911, p. 141-168). [2484]

—— ÉTIENNE DUPONT. *Les donations anglaises par Guillaume-le-Conquérant aux églises et aux abbayes de France* (*Revue d'hist. de l'Église de France*, II, 1911, p. 457-464). [2485]

Suppression. — WILLIAM F. DENNEHY. *English Monasticism: how it perished* (*American Catholic Quarterly Review* 1911, t. XXXVI, p. 48-59). [2486]

Durham. — J. C. A. *A Lover of Books* (*The Ampleforth Journal*, XVII, juillet 1911, p. 8-25). [2487]

Notice sur Richard de Bury, évêque de Durham (1333-1345).

Evesham. — J. B. Mc GOVERN. *Evesham abbey relics* (*The Antiquary*, janv. 1911, p. 40). [2488]

Objets provenant d'Evesham.

Schaftesbury. — J.-CH. FOX. *Mary, abbess of S.* (*English hist. Review*, 1911, t. XXVI, p. 317-326.) [2489]

Tynemouth. — W.-H. KNOWLES. *The Priory church of St-Mary and St-Oswin, Tynemouth, Northumberland* (*The Archaeological Journal*, mars 1910, p. 1-50, avec fig. et pl.) [2490]

Westminster. — W. R. LETHABY. *Westminst. Abbey and the Antiquities of the Coronation*. Londres, Duckworth, 1911. 8°, 78 p. et pll. [2491]

—— R. B. RACKHAM. *Building at Westminster Abbey from the great fire (1298) to the great plague (1348)* (*The Archaeological Journal*, sept. 1910, p. 259-278). [2492]

AUTRICHE.

Généralités. — ALFONS ZAK. *Oesterreichisches Klosterbuch*. Wien, Kirsch, 1911, 8°, VII-453 p. [2493]

Catalogue avec courtes notices historiques.

—— P. CÉLESTIN WOLFSGRUBER, O. S. B. *Die apostolische Visitation der Klöster Oesterreichs 1852-1859* (SMBO, N. F. I, 1911, p. 304-329, 477-502, à suivre.) [2494]

Province de Salzbourg. — P. KEHR. *Regesta Pontificum Romanorum. Germania Pontificia*. Vol. I. Pars II. Provincia Salisburgensis II et episcopatus Tridentinus, auctore Alberto Brackmann. Berlin, Weidmann, 1911, gr. 8°, XXXIV-412 p. [2495]

Nous avons signalé la première partie de ce précieux recueil (n. 2122), dont l'éloge n'est plus à faire. La seconde partie comprend les évêchés de Ratisbonne, de Frisingue, de Neubourg avec un appendice, celui de Trente. Dans l'évêché de Ratisbonne, notons les monastères bénédictins de St-Paul (Mittelmünster) (p. 279-280), St-Emmeran (280-290), St-Jacques des Écossais (290-293) à Ratisbonne, Prüfening (295-299), Prühl (299-300), Reichenbach (300-303), Ensdorf (303-305), Weltenburg (309-310), Münchsmünster (310-314), Biburg (314-317), Mällersdorf (320-321), Oberaltaich (321-324), et les monastères cisterciens de Walderbach (303), Waldsassen (306-309). Dans l'évêché de Frisingue nous rencontrons pour l'ordre de St-Benoît Weihestephán (340-342), Scheyern (343-347), Ebersberg (351-353), Attel (353-355), Rott (355-359), Tegernsee (360-370); dans celui de Trente, le monastère de St-Laurent de Trente (404-406).

Altenburg. — *Stift A. O. S. B. (Oesterreich. Kunsttopographie*, V, p. 259-323 et grav.). [2496]

Göttweig. — P. ADALBERT FUCHS. *Der älteste Besitz des Stiftes G. und dessen Verhältnis zu den Göttweiger Geschichtsquellen* (*Jahrb. f. Landeskunde von Niederösterreich*, N. F. IX, 1910, p. 1-99). [2497]

Kremsmünster. — P. LEONARD ANGERER, O. S. B. *Geologie und Prähistorie von K.* (Progr. des K. K. Obergymnasiums der Benediktiner zu Kremsmünster f. das Schuljahr 1910). [2498]

Marienberg. — P. THOMAS WIESER. *Familia Mariaemontana. Mitglieder und Wirkungskreis der Benediktinerabtei Marienberg in Tirol*. Wien, 1911, St-Norbertusdruckerei, 8°, 71 p. [2499]

Liste des abbés et prélats depuis l'origine (XII^e siècle) et reconstitution de la matricule des religieux depuis 1150-1500 par ordre alphabétique, avec indications chronologiques, puis, à partir du XVI^e siècle, dans l'ordre chronologique. Listes des prieurs, cellériers, professeurs du gymnase de Méran et des curés des paroisses administrées par l'abbaye.

Rosazzo. — D. AUG. VON JAKSCH. *Die Gründung des Benediktinerklosters Rosazzo in Friaul* (SMBO, N. F. I, 1911, p. 229-240). [2500]

Ce monastère, fondé par le patriarche Henri d'Aquilée entre 1077 et 1084 comme prévôté d'Augustins, fut donné vers 1091 par le patriarche Ulrich I à des Bénédictins de Millstatt.

St-Lambrecht. — P. OTHMAR WONISCH. *Beitrag zur Gründungs-gesch. von St-Lambrecht* (SMBO, N. F. I, 1911, p. 340). [2501]

Salzburg. — P. JOS. STRASSER. *Ein Gedenkblatt zur Einweihung der Kollegienkirche in Salzburg v. Jahre 1707* (SMBO, N. F. I, 1911, p. 518-520). [2502]

Seitenstetten. — P. MARTIN RIESENHUBER, O. S. B. *Kunst und Handwerk in S. unter Abt Benedikt Abelzhauser* (SMBO, F. N. I, 1911, p. 261-303 avec grav.). [2503]

BELGIQUE.

Gembloux. — B. LEFEBVRE, S. J. *Memoires des trois derniers abbés et comtes de G.* avec des Annotations et de nombreux Documents (*AHER*, XXXVII, 1911, p. 5-40, 233-248, à suivre). [2504]

Grand-Bigard. — ARTHUR COSYN. *Grand-Bigard.* Notice descriptive. Bruxelles, Bulen, 8°, 1910, vii-104 p. avec grav. et pl. [2505]

Hastière. — Récit d'une visite (*Bull. de la Soc. diocésaine d'art chrétien.* Fasc. V. Namur, 1911, p. 143-153). [2506]

Liège, St-Laurent. — E. SCHOOLMEESTERS. *L'abbaye de St-Laurent et le Chapitre de Saint-Martin* (*Leodium*, 1911, p. 42-44). [2507]

Cérémonial de la réception de l'abbé Jean Natalis (élu 2 déc. 1658), le 4 janvier 1660, par le Chapitre de St-Martin.

Lobbes. — J.-B. STOCKMANS. *De Kerk van Kontich in het Cartularium van Lobbes* (*Bijdragen voor de geschiedenis van het aloude hertogdom Brabant*, X, 215-228). [2508]

Analyse des documents relatifs à Contich et publication de chartes de 1149, 1158, 12 février 1250, 29 mars 1280, 31 juillet 1257, 14 nov. 1291.

Maredsous. — P. VERHAEGEN. *L'abbaye de M.* (*Gilde de St-Thomas et de St-Luc*, Bulletin de la 40^e Réunion, p. 125-128). [2509]

Oudenbourg, v. St-André.

St-André-lez-Bruges. — P. LIEBAERT. *Twee liturgische handschriften uit Vlaamsche Benediktijner Kloosters herkomstig* (*Annales de la Soc. d'Émul. de Bruges*, LX, 1910, p. 361-364). [2510]

Il s'agit du manuscrit 171⁵⁵ du Grand Séminaire de Bruges et du ms. 341 de la Bibliothèque de la ville de Bruges (XIV^e-XV^e s.), qui proviennent le 1^{er} de l'abbaye de St-André, le 2^e de celle d'Oudenbourg.

St-Hubert. — Récit d'une visite (*Bull. de la Soc. dioc. d'art chrétien*, Namur, Fasc. V, 1911, p. 159-165).

— G. KURTH. *L'abbaye St-Hubert.* Conférence donnée à St-Hubert le 25 sept. 1907 (*ib.*, p. 167-176). [2511]

St-Trond. — ANT. AUDA. *L'École liégeoise au XII^e s. L'office de St-Trudon* (*Tribune de St-Gervais*, 1911, p. 11-19, 33-37, 63-66, 88-92, 147-155). [2512]

Office composé par l'abbé Rodulphe et St-Trond (✠ 1138).

—— A. HANSAY. *Un texte du XII^e siècle sur le servage à l'abbaye de St-Trond* (*Bull. de la Sect. scientif. et litt. de la Soc. « Les Mélaphiles » de Hasselt*, t. XL, 1910, p. 13-21). [2513]

Stavelot. — D. GUILLEAUME. *Petite Chronique Stavelotaine* (*Leodium*, 1911, p. 86-91). [2514]

Extrait d'un registre aux œuvres de loi de la Haute Cour de Stavelot de 1441-1529.

Tournai, St-Martin. — G. CAULLET. *Mélanges et documents relatifs aux arts à Courtrai et dans le Courtrais. Les Ex-libris* (*Bull. du Cercle histor. et archéol. de Courtrai*, VI, 1909-1910, p. 215-223, avec pl.) [2515]

L'auteur fait connaître deux ex-libris de l'abbé Antoine de Roore (✠ 1655).

—— AD. HOCQUET. *Tournai après Jemappes* (*Revue Tournaisienne*, 1911, p. 24-27). [2516]

Extraits du Journal de Dom Benoît Delevingne, bénédictin de l'abbaye de St-Martin, concernant l'occupation française à Tournai. On voit avec quelle unanimité (!) on saluait l'aurore de la prétendue liberté.

ESPAGNE.

Cardena. — L. SERRANO. *Becerro Gotico de Cardena* (Fuentes para la historia de Castilla éditées par les Benedictins de Silos, III). Madrid, Murillo, 8°, XLVII-417 p. [2517]

Montserrat. — *Rev. Montserratina*, V, juillet 1911, p. 390-548. [2518]

Le n° de juillet de la Revue de Montserrat est consacré à rappeler les événements écoulés pendant un siècle (1811-1911), depuis le pillage de l'abbaye par les Français, jusqu'à l'érection du monument en l'honneur des défenseurs de la Catalogne. Nous y notons les articles suivants :

ROMUALDO SIMO. *Infausto Centenario* (*Julio de 1811-1812*) (p. 390-401).

RAMON C. ORFILA. *La Imagen de Ntra-Sra de Montserrat, sus viajes y traslaciones* (p. 401-410).

FAUSTO CURIEL. *La Comunidad de Montserrat en 1811* (p. 410-423).

BONIFACIO SOLER. *Extincion de los Ermitaños de Montserrat* (p. 423-478), histoire développée de l'institut érémitique à Montserrat.

GREGORIO SUNOL. *Despues del naufragio* (p. 478-488), notes liturgiques.

RAMON COLOMÉ. *Topografia Montserratense. El santuario en 1811* (p. 489-504).

Le numéro est enrichi de nombreuses illustrations.

FRANCE.

Généralités. — DOM J.-M. BESSE. *Abbayes et prieurés de l'ancienne France*. Recueil historique des archevêchés, évêchés, abbayes et prieurés de France par Dom Beaumier. t. IV. Provinces ecclésiastiques d'Albi, de Narbonne et de Toulouse (*Archives de la France monastique*, vol. XII). (Abbaye de Ligugé, Chevetogne, Belgique), 1911, gr. 8°, 378 p. [2519]

Ce nouveau volume du Recueil de D. Besse comprend les provinces d'Albi (Albi, Cahors, Castres, Mende, Rodez, Vabres), de Narbonne (Narbonne, Agde, Alais, Alet, Béziers, Carcassonne, Lodève, Montpellier, Nîmes, Perpignan, St-Pons, Uzès), de Toulouse (Toulouse, Lavaur, Lombez, Mirepoix, Montauban, Pamiers, Rieux, St-Papoul). De courtes notices sur les évêchés, abbayes et couvents sont accompagnées de références bibliographiques copieuses. On voit que l'auteur, quelque peu vinculé par le texte de D. Beaumier, s'est efforcé d'atteindre toute la littérature du sujet, qui est abondante et variée. Grâce à l'index alphabétique, français et latin, on retrouvera aisément les maisons religieuses. Si plus tard le vaillant éditeur remaniait son travail et nous donnait un Répertoire alphabétique des anciens monastères de France, dans le genre de ceux qu'ont donnés récemment pour la Saxe Hoogeweg et, pour la Westphalie, Schmitz Kallenberg, il rendrait un service signalé à tous ceux qui s'occupent d'histoire monastique. Quelle réserve de documents sur les anciens prieurés ne trouvera-t-on pas, p. ex., dans les lettres pontificales des papes d'Avignon! Ne se bornât-on, pour commencer, qu'aux maisons bénédictines, quel intérêt ne présenterait pas un pareil recueil! Mais c'est peut-être beaucoup demander.

Normandie. — *Congrès archéol. de France*, LXXV^e session tenue à Caen en 1908. Paris, Picard, 1909, t. I, 8°, 394 p. [2520]

On trouvera des notices avec gravures sur les abbayes de Caen (p. 4-51), Lessay (242-246), St-Pierre-sur-Dive (278-297).

—— D. A. BASQUIN. *Millénaire de la Normandie (911-1911)*. Les traditions mariales dans les monastères Normands (*Bull. de St-Martin et de St-Benoît*, XIX, juin 1911, p. 236-243). [2521]

Poitou. — D. P. DE MONSABERT, O. S. B. *État sommaire des fonds concernant l'histoire monastique conservés dans la série H. des Archives départementales de la Vienne*, suite (*RM*, VII, 1911, p. 244-280). [2522]

Abbayes de Charroux et prieurés en dépendant, de St-Benoit de Quincay et prieurés, de St-Savin et prieurés.

Réformes. — MARCEL GODET. *Consultation de Tours pour la réforme de l'Église de France*, 12 nov. 1493 (*Revue d'hist. de l'Église de France*, II, 1911, 175-196, 333-348). [2523]

En 1493 le roi de France convoqua à Tours un grand nombre d'évêques, d'abbés et de docteurs pour traiter de la réforme de l'Église et des ordres religieux. « La délibération dura trois jours. Une copie contemporaine (Bibl. nat., ms. lat. 13116, f. 44^r-67^v) nous a conservé avec les articles de [Jean] Standonck [principal du collège de Montaigu, chargé par l'Université de dresser le plan de réforme à présenter au roi], les réponses

écrites de plusieurs des religieux bénédictins qui y prirent part : Hugues de Malleset, maître du collège de Marmoutiers à Paris ; l'abbé de Marmoutiers, Guy Vigier ; l'abbé de Cîteaux, Jean de Cirey, dont le mémoire, remis au garde des sceaux le 17 novembre 1493, est un exposé remarquable tant des causes de décadence des monastères, que des corrections modérées qu'il eût convenu d'introduire. Un autre cistercien, Jean-Philippe de Criquetot, abbé de Bonport, remplissant auprès de Jean de Cirey les fonctions de vicaire-général, assistait à la consultation. Étaient encore présents : Jacques d'Amboise, abbé de Cluny, Martin Fumée, abbé de Chezal-Benoît... » Les abbés protestent contre les commendes, réclament la liberté des élections en faveur de religieux profès, la reprise des chapitres triennaux et des visites canoniques et la clôture des religieuses.

Sigillographie. — MAX PRINET. *Les insignes des dignités ecclésiastiques dans le blason français du XV^e s.* (*Revue de l'Art chrétien*, 1911, p. 21-41, avec grav.). [2524]

CONGRÉGATION DE SAINT-MAUR :

Généralités. — D. URSMER BERLIÈRE, O. S. B. *Lettres inédites de Bénédictins de St-Maur*, suite (RB. XXVIII, 1911, p. 194-220). [2525]

Lettres XXII à XXXIX : D. Pierre Thivel à Montfaucon (1722, 30 nov. ; 1723, 4 avril, 2 et 16 octobre ; 1725, 2 avril et 30 août) ; D. Henri-Simon Chevalier au même (1728, 26 nov. ; 1741, 23 août) ; D. Prosper Tassin au même (1729, 18 juillet) ; lettre de Montfaucon à un correspondant d'Allemagne sur les travaux entrepris par la Congrégation (1739) ; lettres de D. Joseph Montpié à Montfaucon (1740, 25 janvier) ; de D. Patert à Mercier de St-Léger (1767, 31 mai ; 1771, 10 janvier ; 1774, 6 décembre) ; de D. François Raynal à D. Brial (1806, 16 janvier, mai et 2 mai) ; de D. Pierre-Paul Druon à D. Poirier (1802, 26 février).

—— D. PAUL DENIS, O. S. B. *Les Bénédictins de la Congrégation de St-Maur originaires de l'ancien diocèse de Sées* (*Bull. de la Soc. hist. et archéol. de l'Orne*, t. XXX, 1911, p. 370-391, à suivre). [2526]

—— D. PAUL DENIS, O. S. B. *Documents sur l'histoire des chapitres généraux de la Congrégation de St-Maur* (RM. VII, 1911, suite, p. 205-223). [2527]

L'auteur parle des cérémoniaux locaux.

—— D. PAUL DENIS. *Documents sur l'organisation des études dans la Cong. de St-Maur*, suite (RM. VII, 1911, p. 169-204, à suivre). [2528]

Notes de D. Luc d'Achery indiquant, l'une une série d'ouvrages qu'il désirait voir publier par les religieux de la Congrégation ; avis des supérieurs, circulaires, règlements, décrets des chapitres généraux.

—— EUGÈNE GRISELLE. *Fénelon. Études. historiques*. Paris, Hachette 1911, 16°, 373 p. Prix : 3,50. [2529]

Je n'ai pas à relever ici l'intérêt que présente le recueil des Études de M. Griseille pour l'étude de l'attachante et curieuse physionomie de Fénelon. L'auteur a révélé deux aspects nouveaux de l'archevêque de

Cambrai ; son rôle comme prédicateur et l'épisode de la condamnation des « Maximes des Saints », où l'on doit regretter que l'animosité de l'entourage de Bossuet fit une part si large au côté humain dans le conflit entre l'archevêque de Cambrai et l'évêque de Meaux. L'auteur publie une série de correspondances qui jette un nouveau jour sur cette lutte. Dans plusieurs passages il est question de l'édition des œuvres de Bossuet par D. Deforis ; ailleurs il est parlé de Mabillon, et (pp. 280-282), nous trouvons des fragments de la correspondance de D. Estiennot avec Mabillon.

D. Audebert. — D. LÉON GUILLOREAU, O. S. B. *Les Mémoires du R. P. Dom Bernard Audebert, étant prieur de St-Denis et depuis assistant du R. P. Général* (Archives de la France monastique, vol. XI). Paris, Jouve, 1911, 8°, xvi-333 p. [2530]

Né à Bellac en 1600, Jean Audebert entra à l'abbaye de St-Augustin de Limoges qui venait d'être réformée par des moines de Lorraine, et prononça ses vœux à Nouaillé en 1620. Il exerça des charges importantes dans la Congrégation de St-Maur, notamment, de 1660 à 1672 celle de général, et mourut le 29 août 1675. Le ms. fr. 17672, qui porte à tort le titre de « Chroniques de la Cong. de St-Maur, 1642-1654 », renferme les « Mémoires du R. P. D. Bernard Audebert ». Homme d'action, mais aussi homme d'étude, D. Audebert s'intéressa vivement au développement des travaux scientifiques au sein de sa Congrégation. Celle-ci « au moment où ce grand moine émettait sa profession, ... ne comptait que 76 membres répartis dans sept maisons. A la date de sa mort, plus de 3000 religieux occupaient les cent soixante-dix-huit monastères qu'avait reconquis la réforme ». C'est donc une source de premier ordre pour l'histoire des origines et des développements de la Congrégation de St-Maur que nous offre D. Guilloreau en publiant les mémoires de D. Audebert. Ils sont riches en particularités sur les monastères de St-Maur. Deux grands faits, sur lesquels l'auteur s'est surtout étendu, sont surtout à signaler. D'abord la séparation d'avec Cluny, union voulue par Richelieu, puis les troubles suscités par D. Faron de Chalus et ses partisans au sujet de l'interprétation des premiers règlements de la Congrégation concernant l'élection du Général et sa perpétuité en charge. Le volume est copieusement annoté ; grâce à une table détaillée, il sera facile d'utiliser les « Mémoires » riches en noms et en faits. En appendice D. Guilloreau a publié notamment une lettre de Dom de Jumilhac (11 août 1655) et une autre de D. Hugues Mathoud (26 fév. 1654) adressées à D. Audebert.

CONGRÉGATION DE SAINT-VANNE :

D. Charles Cajot. — J. E. GODEFROY. *La Congrégation de St-Vanne et la Révolution. Dom Charles Cajot, 1731-1807*. (Extrait de *La Révolution dans l'Aube*, IV, 1911). Arcis-sur-Aube, Imprimeries réunies, 1911, 8°, 18 p. [2531]

Excellente étude sur l'auteur des *Recherches historiques sur l'esprit primitif et les anciens collèges de l'ordre de S.-Benoît*, Paris, 1787, qui provoquent une réfutation du mauriste D. Lambelinot. D. Charles Cajot,

souvent confondu avec son frère Joseph, était profondément imbu des idées encyclopédistes. Logiquement ses idées ruinaient l'ordre monastique par sa base et devaient conduire à la spoliation des biens ecclésiastiques. La Révolution tira les conséquences de ses principes. Il est intéressant de connaître la mentalité des ordres religieux à la veille de 1790 ; D. Ch. Cajot est une manifestation aussi curieuse que regrettable de cette mentalité. Les documents recueillis par M. J.-E. Godefroy jettent une nouvelle lumière sur ce personnage, et, par le fait même, sur l'état moral de la Congrégation à laquelle il appartenait.

D. Mangeart. — A. DE WITTE. *La médaille offerte au duc Charles de Lorraine par son antiquaire, Dom Mangeart* (*Revue belge de numismatique et de sigillographie*, 1910, p. 376-392). [2532]

Arles. — CARL WEYMAN. *Grabschrift einer Nonne von Arles* (*Hist. Jahrbuch*, XXXII, 1911, p. 70-74). [2533]

Reconstitution et exégèse d'une inscription conservée par Peiresc (*Corp. Inscript. latin.* XII, 975).

Avignon, St-Martial. — *Congrès archéol. de France*, LXXVI^e session tenue à Avignon en 1909. T. I. Paris, Picard, 1910, p. 35-37). [2534]

Baigne. — L. DE LACGER. *La pancarte de St-Étienne de Baigne en Saintonge* (*Revue histor. des anciens dioc. d'Albi, Castres, Lavaur*, VIII, 1911, p. 351-369). [2535]

Étude sur les origines de l'abbaye et sur la bulle de Grégoire IX du 1^{er} avril 1232.

Castres. — ABBÉ FÉNOLS. *Origines du monastère et de la ville de C. d'après l'érudition locale et un diplôme inédit*. Albi, Soc. coopér. du Sud-Ouest, 1909, 8°, 72 p.

——— A. GUITTARD. *Les origines de la ville de C. d'après une publication récente* (*Revue du Tarn*, XXVI, 1909, p. 104-113). [2536]

Charroux. — D. P. DE MONSABERT, O. S. B. *Chartes et Documents pour servir à l'histoire de l'abbaye de Charroux* (*Archives histor. du Poitou*, XXXIX). Poitiers, 1911, 8°, 624 p. [2537]

L'abbaye de Charroux occupe une position importante dans l'ordre monastique pendant le haut moyen âge. « Les dépendances du monastère, seigneuries, domaines ruraux, églises, prieurés, étaient considérables, et le nombre s'en accrut notablement au XII^e et au XV^e siècle ; trois abbayes, Issoire en Auvergne, Ham et Andres au diocèse de Thérouanne, sur la frontière de Flandre, furent pendant plusieurs siècles soumises à Charroux, et aucun établissement ecclésiastique poitevin, sauf l'abbaye de Fontevrault, ne possédait des domaines aussi dispersés et aussi éloignés de l'abbaye mère ».

Dans l'introduction de son important recueil, D. de Monsabert raconte l'histoire des archives de Charroux, décrit les Cartulaires et fait connaître les documents recueillis de toutes parts pour reconstituer le chartrier. Il donne ensuite la liste des établissements religieux (églises, chapelles.

prieurés, abbayes) dépendants de Charroux puis une liste, dressée sur titres, des abbés de ce monastère.

Le recueil débute par une édition critique du « Liber de Constitutione, institutione, consecratione, reliquiis, ornamentis et privilegiis Karoffensis coenobii » (p. 1-85). Les documents qui vont du IX^e au XVIII^e siècle, au nombre de 277, sont édités avec un grand soin. Le volume est muni d'un excellent Index.

——— Voir Poitou, n° 2522.

Cluny. METTLER. *Die zweite Kirche in Cluni und die Kirchen in Hirsau, nach den « Gewohnheiten » des XI. Jahrh. (Zeitschrift f. die Gesch. der Architektur, suite, 1910, oct. p. 1-16, pl.)* [2538]

——— PAUL GAFFAREL. *La fondation de Cluny et S. Odon (Revue de Bourgogne, 1911, p. 27-40).* [2539]

——— G. MOLLAT. *La première légation d'Androin de la Roche, abbé de Cluny, en Italie, 1357-1358 (Revue d'hist. de l'Église de France, II, 1911, p. 385-403).* [2540]

Chargé de remplacer le cardinal Abborno, qu'on avait décrié auprès d'Innocent VI, Androin de la Roche se montra inférieur à sa tâche et fut à son tour l'objet d'accusations auprès du pape. Le mémoire justificatif publié par l'abbé de Cluny « dénote dans son auteur un caractère droit, probe, sans malice, sincère. Il prouve qu'il fut le jouet de son entourage. Il établit sa crédulité, son manque d'expérience et, pour tout dire, son incapacité notoire ». Le texte en est publié d'après le ms. lat. Paris 4115, f. 75^r-78^v.

——— RENÉ BAZIN, E. BABELON, IMBART DE LA TOUR. Institut de France. *Discours prononcés à l'occasion du Millénaire de C.* Paris, Firmin, Didot, 1910, 4°, 35 p. [2541]

——— E. BABELON. *Le millénaire de C. (Revue hebdomadaire, 1^{er} oct. 1910, p. 5-27).* [2542]

——— DE BROQUA. *Le millénaire de C. (Bull. Soc. arch. du Gers, 1911, p. 35-58).* [2543]

——— J.-M. DIAZ DE SOUZA. *El Millenario de Cluny (Boletín de S. Domingo de Silos, XIII, avril 1911, p. 244-249).* [2544]

——— D. BESSE. *Le Millénaire de Cluny (Gazette de France, 4 sept. 1910).*

——— D. BESSE. *L'Ordre de Cluny, ce que l'on sait, ce que l'on ignore (ib., 11 sept. 1910).* [2545]

——— E. LESNE. *Fêtes du Millénaire de C. (Facultés cathol. de Lille. p. 146-149).* [2546]

——— L. DE MEURVILLE. *Le Millénaire de C. L'œuvre des anciens moines (Gaulois, 7 sept. 1910).* [2547]

Cunaud. — UZUREAU. *Le monastère de Cunaud, IX^e s. (Anjou historique, XII, 1911, p. 113-115).* [2548]

Crespin. — ABBÉ EM. TRELCAT. *Nicolas de Tournai, abbé de Crespin, 1365-1383 (Bull. des Séances du Cercle archéol. de Mons, 7^e série, 1910, p. 38-42).* [2549]

Nicolas de Tournai, nommé par Urbain V le 30 mars 1366, est l'abbé de Crespin signalé au 14 mai dans l'obituaire de Brogne, et au 9 mai dans celui de Crespin. Comme on mentionne encore un abbé de Crespin en mai 1382 et que Mathieu Fiévet fut nommé le 17 octobre 1383, il y a lieu de fixer en mai 1383 le décès de Nicolas de Tournai. On le retrouve au 9 mai dans les nécrologes de St-Denis-en-Broqueroie et de St-Ghislain. Il faut remarquer que la lettre de nomination, datée du 30 mars 1366 (Archives Vaticanes, *Reg. Avin.* 162, f. 49), ne donne pas de nom de famille et ne le désigne pas comme moine de St-Jacques de Liège, mais comme « monachum dicti monasterii », donc de Crespin. Le 13 juin 1359, on rencontre un Nicolas Gaumars, moine de Crespin, qui reçut d'Innocent VI une lettre d'indulgence in art. mortis (*ib.*, 141, f. 532).

EvauX. — DOROTHÉ DE FROMENT. *Établissement des Religieuses Bénédictines à EvauX en 1630* (*Revue du Berry et du Centre*, mai 1911, p. 150-151). [2550]

Faremoutiers. — Récit des obsèques de l'abbesse Jeanne de Plas, 14 octobre 1677 (E. Griselle, *Fénelon*, Études historiques. Paris, Hachette, 1911, p. 329-334). [2551]

D'après le ms. fr. 11969 de la Bibl. nat. de Paris.

Flavigny. — CH. NORMAND. *L'abbaye de F., Côte-d'or* (*L'Ami des monuments des arts parisiens et français*, t. XXIII, 2^e partie, 1910, p. 88-94, pl. et fig.) [2552]

Jovar. — J. MALLET. *Le prieuré de J.* (*Revue du Berry et du Centre*, oct. 1910, p. 314-317) [2553]

Dépendance de l'abbaye de Méobecq.

Lérins. — HENRI MORIS. *L'abbaye de L., son histoire, ses possessions, ses monuments anciens.* (*Annal. de la Soc. des Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Maritimes*, XXII, 1910, p. 1-66.) [2554]

Ligugé. — D. AUGOUARD. *Dom Joseph Bourigaud, abbé de Ligugé* (*Bull. de S. Martin et de S. Benoît*, XIX, 1911, p. 98-105, 144-155, 170-180, 209-216, 245-251, 276-284, 330-339). [2555]

—— V. D. Chamard, n° 2415.

Lisieux, St-Désir. *Le neuvième centenaire de l'abbaye de St-Désir de Lisieux.* Bayeux, Impr. G. Colas, 1911, 8°, 16 p. [2556]

Récit des fêtes célébrées le 22 juin dernier par les Bénédictines de Lisieux, dont la fondation remonte à l'an 1011.

Luxeuil. — D. A. WILMART, O. S. B. *La lettre LVIII de S. Cyprien parmi les lectures non bibliques du lectionnaire de Luxeuil* (R.B., XXVIII, 1911, p. 228-233). [2557]

Lyon, St-Pierre. — LOUIS CAILLET. *Le pape Clément VII et l'abbaye de St-Pierre de Lyon (1389-1390)* (*Correspondance histor. et litt.*, 1909-1910, p. 115-159). [2558]

Lyre. — C. GUÉRY. *Histoire de l'abbaye de L.* (*Rev. cathol. de Normandie*, XX, 1911, p. 197-211, 250-264 ; XXI, 1911, p. 36-47, à suivre). [2559]

Marseille, St-Victor. — D. LÉON GUILLOREAU. *Chapitres généraux*

et statuts de Guillaume de Sabran, abbé de St-Victor de Marseille, 1294
1312, suite (RM., VII, 1911, suite, p. 224-243) [2560]

Mayenne, St-Martin. — GROSSE-DUPERRON. *L'église St-Martin de Mayenne*. Mayenne, Poirier, 1910, 8°, 244 p. [2561]

Prieuré fondé par l'abbaye de Marmoutier.

Montmajour. — A. BOINET. *Un Lectionnaire exécuté à l'abbaye de M. au XII^e siècle.* (Congrès archéol. de France. LXXVI^e session tenue à Avignon en 1909, t. II, p. 380-389, 2 pll., 1 fig.) [2562]

——— *Abbaye de Montmajour* (ib., t. I, p. 154-168) avec pll. [2563]

Montpellier. — L. GUIRAUD. *Un monastère clunisien à M., St-Pierre de Clunès (1138-1368)* (*Revue histor. du dioc. de Montpellier*, t. II, 1910, p. 245-252) [2564]

Mont-St-Michel. — M.-J.-B. *Le Mont-St-Michel (Notes d'art et d'archéol., 1910, déc., p. 155-158).* [2565]

Nantua. — JULIEN ARÈNE. *La Sœur aînée de Cluny.* Nantua, Arène, 1910, in-16, 6 p. [2566]

Nouaillé. — L. LEVILLAIN. *Le testament de Gautier-le-Fort en faveur de l'abbaye de N. (1077-1091)* (*Bull. de la Soc. des Antiquaires de l'Ouest*, 3^e série, t. I, 1907-1909, p. 263-267) [2567]

——— L. LEVILLAIN. *Quelques Inscriptions de l'abbaye de N. (ib., p. 378-381)* [2568]

Paris, Bénédictines Anglaises. — JEAN GASTON. *Une prison parisienne sous la Terreur. Nouveaux détails sur le Couvent des Bénédictines anglaises du Champ-de-l'Alouette* s. l. n. d. Paris, 1911, 8°, 4 p. [2569]

Pontlevoy. — *Pont-Levoy.* Le site, la chapelle, le collège, l'abbaye, l'histoire. Tours, Desly, s. d., 8°, 16 p. et grav. [2570]

Quimperlé, Ste-Croix. *Cartulaire de l'abbaye de Ste-Croix de Q. (Bibl. bretonne armoricaine).* Supplément aux *Annales de Bretagne*. Le n° de janvier 1911 donne la feuille 20 (p. 293 à 308). [2571]

St-Amand. — J. DESILVE. *Le Protestantisme dans la seigneurie de St-A. de 1562 à 1584*, Valenciennes, Hollande, 1910, 8°, 253 p. [2572]

St-Denis. — ABBÉ FERDINAND. *La Basilique de St-D. et ses tombeaux.* Guide illustré du visiteur. Paris, Aragno, 1911, 24°, 63 p. et pll. [2573]

——— J. B. DARANATZ. *A propos de la messe grecque de St-Denis* (*Revue histor. du Béarn et des pays basques*, I, 1910, p. 69-70). [2574]

St-Gilles. — J. CHARLES-ROUX. *Saint Gilles. Sa légende, son abbaye, ses coutumes.* Paris, Lemerre, 1911, 4°, 363 p., 190 illustr. [2575]

——— *Congrès archéol. de France. LXXVI^e session tenue à Avignon en 1909.* Paris, Picard, 1910, t. I. p. 168-181, avec pll. [2576]

St-Marcouf-de-l'Isle. — ABBÉ COUILLARD. *Livre paroissial de St-M.* Évreux, Impr. de l'Eure, 1910, 8°, 407 p. [2577]

Il y est question du monastère détruit par les Normands au IX^e siècle.

St-Mesmin. — *Petit séminaire de La Chapelle-St-Mesmin.* Le site, l'histoire, l'œuvre. Orléans, Herluison, 8°, s. d., 32 p. avec grav. [2578]

Saint-Mihiel. — ANDRÉ LESORT. *Cartulaire de St-M. (Mettensia. VI.*

Mém. et docum. publiés par la Soc. nat. des Antiq. de France. Fondation Aug. Prost. Paris, Klincksieck, 1910, 8°, fascicule 2, p. 145-272) [2579]

Ce fascicule 2 comprend les chartes 36 (1065) à 75 (1128).

St-Seine. — HENRI CHABEUF. *A. St-Seine-l'abbaye* (*Revue de Bourgogne* 1911, p. 1-14, avec pl.). Courte notice historique. [2580]

St-Sulpice-la-Forêt. — P. ANGER. *Cartulaire de l'abbaye de St-Sulpice* (*Bull. et Mém. de la Soc. archéol. du départ. d'Ille-et-Vilaine*, XL, 1910-1911, p. 33-193 ; 2^e part., p. 1-89). [2581]

Salvetat. — E. THOMAS. *Le monastère de St-Pierre de la S. près de Montdragon* (*Revue histor... du dép. du Tarn*, 1910, p. 63-72, 170-177, 252-266, 353-366 ; 1911, p. 45-57, à suivre). [2582]

Monastère de Bénédictines dépendants de St-Pierre de Rodas en Catalogne.

Sens, Ste-Colombe. — PAUL DESCHAMPS. *Étude sur l'histoire et l'organisation de l'abbaye de Sainte-Colombe de Sens, depuis son origine jusqu'à la fin du XV^e s.* (*École nation. des Chartes. Positions des thèses... de la promotion de 1911*. Paris, Picard, 1911, p. 49-58). [2583]

Solesmes. — ** *Notes sur les profès de l'abbaye de Solesmes* (*La Province du Maine*, XIX, 1911, p. 167-173, 191-198, 229-238, 271-277). [2584]

Notices bio-bibliographiques, accompagnées de remarques qu'on ne trouverait pas dans les éditions « ad usum delphini ». L'esprit qui préside à la rédaction de ce catalogue est regrettable ; on y sent trop percer le désir de rabaisser Solesmes.

—— Voir « Guéranger », n° 2411-2414.

Touget. — J. DUFFOUR. *L'ancien prieuré de T.* (*Revue de Gascogne*, 1911, p. 80-96, 122-137, 182-189, suite et fin). [2585]

Dépendance de St-Orens d'Auch.

Vendôme, Trinité, voir n° 2353.

Villemoutiers. — HENRI STEIN. *Documents inédits sur le prieuré de V. et la vicomté de Fessard* (*Annales de la Soc. hist. et archéol. du Gâtinais*, 1910, p. 334-358). [2586]

Villeneuve-lez-Avignon. — *Monastère de St-André* (*Congrès archéol. de France*, LXXVI^e session tenue à Avignon en 1909. Paris, Picard, 1910, t. I, p. 131-138). [2587]

ITALIE.

Généralités. — PAULUS FRIDOLINUS KEHR. *Regesta Pontificum Romanorum. Italia pontificia. Vol. V. Æmilia sive Provincia Ravennas.* Berlin, Weidmann, 1911, gr. 8°, LIV-534 p. [2588]

L'*Italia pontificia* du Dr Kehr s'édifie rapidement. Le vol. V, consacré à l'Émilie, offre des glanes aussi riches que les volumes précédents : Jaffé signalait 800 documents ; le recueil du professeur Kehr en offre 1474. Il débute par l'exarchat de Ravenne (p. 1-12), traite ensuite des diocèses de Ravenne (13-112), Cervia (113-115), Sarsina ou Bobbio (116-126), Cesena (127-131), Forlimpopoli (132-140), Forli (141-145), Faenza (146-160),

Imola (161-173), Comacchio (174-187), Adria (188-200), Ferrare (201-241), Bologne (242-297), Modène (298-363), Reggio-Emilia (364-411), Parma (412-440), Plaisance (441-534). Nous voudrions pouvoir citer ici tous les monastères dont il est question dans ce recueil et relever l'importance des notices historiques qui leur sont consacrées et de la bibliographie si riche accumulée par l'auteur. Une fois que l'*Italia pontificia* sera achevée, on pourra songer à dresser une nomenclature des anciens monastères d'Italie ; les matériaux les plus difficiles à atteindre auront été réunis ou signalés par le zélé directeur de l'Institut historique prussien.

Corneto. — IVO BENEDETTI. *Vita della serva di Dio Suor Giuseppa Maria Campita, monaca Benedettina.* Corneto, Scuola Tipogr., 1911, 8°, 77 p. [2589]

Née à Cerreto dans la Marche d'Ancône, le 6 juin 1814, Josepha-Marie Campita fit profession au monastère des Bénédictines de Ste-Lucie à Corneto Tarquinia, le 13 décembre 1839 et y mourut le 27 février 1858. Vie d'une extrême simplicité, mais remarquable par les dons extraordinaires dont Dieu enrichit l'humble converse.

Farfa. — D. ILDEFONSO SCHUSTER, O. S. B. *Ugo I di Farfa. Contributo alla storia del Monastero Imperiale di Farfa nel secolo XI.* (Extr. du *Bollettino della Regia Deput. di Storia Patria per l'Umbria*, vol. XVI, fasc. III). Perugia, Unione tipogr. cooperativa, 1911, 8°, 212 p. [2590]

Hugues de Farfa est une des figures les plus saillantes du monachisme italien au tournant des X^e et XI^e siècles. Mis à la tête de l'abbaye impériale de Farfa par un procédé peu canonique, il a conscience de la lourde responsabilité qui pèse sur lui, et entraîné dans le sillage des grands réformateurs de cette époque, il entreprend le relèvement moral de son monastère, en même temps qu'il rétablit l'ordre dans ses finances. Farfa est sous le patronage direct de l'empereur ; l'abbé s'en prévaut et, au besoin, sait tenir tête au pape, quand les intérêts de sa maison sont en jeu. Le patrimoine de l'abbaye a été dissipé, aliéné, volé ; l'abbé lutte et lutte toujours pour rentrer en possession de ce patrimoine. L'état moral n'était guère plus brillant ; Hugues se fait le disciple de S. Romuald, puis entre en contact avec Odilon de Cluny et Guillaume de Dijon, et il introduit à Farfa la discipline clunisienne.

Les dernières années ont vu paraître plus d'une étude sur les « Consuetudines » de Farfa, et on peut croire qu'on est maintenant mieux fixé sur leur nature. D. Schuster apporte une nouvelle contribution à cette étude. Les « Consuetudines » nous sont parvenues dans un double texte, celui du Vatican et celui de St-Paul de Rome (jadis de Montserrat). Cette compilation fut faite par un moine Jean, en vue du monastère de Saint-Sauveur en Apulie. Il y a des différences sensibles entre les deux rédactions ; le texte de St-Paul dépouille le texte Vatican de tous les détails locaux. Il semble bien que le texte vatican représente le texte des Coutumes de Cluny rédigées, si non transcrites, par le moine Jean, au temps de S. Odilon. D'une comparaison attentive des documents et des monuments, l'auteur tire les conclusions suivantes : Les « Consuetudines » dites de Farfa ne contiennent aucun élément spécial à Farfa : différente est la

topographie de Farfa de celle supposée par le ms. Vatican, différents sont les éléments liturgiques (office ferial, liste des reliques, des autels, des chapelles), différents sont aussi certains rites usités à Farfa. Tandis qu'il y a identité entre la topographie décrite dans ce ms. et celle de Cluny, identité entre l'office ferial, la liste des reliques, l'énumération des autels, etc., notés dans les deux mss., accord parfait entre ces Coutumes et celles de Cluny (Bernard, Udalric). La rédaction peut en être placée entre 1030 et 1048. Est-elle une simple copie d'un texte vu à Cluny, est-elle une compilation d'après des recueils existant à Cluny? D. Schuster incline à croire que Jean fut compilateur et qu'il eut devant lui deux rédactions différentes; ce qu'il prouve par un texte du chap. 27 du livre II. Quant à dire auquel des textes revient la priorité, au texte vatican ou à celui de St-Paul, impossible de décider en ce moment.

Le travail de D. Schuster, qui a étudié à fond les sources relatives à l'histoire de Farfa, et qui a su encadrer son sujet dans l'histoire générale du monachisme bénédictin, fait bien augurer de l'Histoire de l'abbaye impériale de Farfa qu'il prépare en ce moment.

Gussago. — PAOLO GUERRINI. *La Pieve ed i Prevosti di Gussago (Brixia sacra, II, 1911, p. 134-163).* [2591]

Prévôté dépendant de l'abbaye de Leno.

Lodi. — G. AGNELLI. *Monasteri Lodigiani; Benedettini; S. Gervasio di Salerano; San Bartolomeo sopra la Strada Pavese; S. Pietro di Cereto (Archivio storico per la città e comuni del circondario di Lodi, XXIX-XXX, oct.-déc., 1910; janvier-mars, 1911).* [2592]

Modène, St-Pierre. — D. G. VANNINI, O. S. B. *La Badia di S. Pietro in Modena; i suoi abati, i suoi curati; appendice: le opere d'arte in S. Pietro.* Modena, Tip. dell'Imm. Concez., 1911, 8°, 47 p. [2593]

Notice succincte sur l'histoire de l'abbaye bénédictine de St-Pierre, fondée en 996, unie à la Congrégation de Ste-Justine, le 20 octobre 1434, supprimée par la Révolution française (6 juin 1798) reconstituée le 28 février 1818, supprimée de nouveau en 1866, rétablie le 23 avril 1911, lors de la bénédiction du R^{me} D. Augustin Antonioli.

—— « *Succisa virescit* » *Dal reciso tronco spuntano germogli novelli.* Fol., 4 pp. [2594]

Journal de circonstance publié le 23 avril 1911, à l'occasion de la bénédiction du nouvel abbé de St-Pierre de Modène, et contenant des notices sur le monastère, sa suppression, sa restauration et sur le nouveau prélat.

Mont-Cassin. — A. LAURI. *Dei due Alberici da Settefrati, monaci a Monte-Cassino (RSB, VI, 1911, p. 200-220).* [2595]

Notices sur le cardinal Albéric († 1088), et sur le moine Albéric, auteur de la célèbre Vision.

—— *Una gita a Monte-Cassino (Civiltà Cattolica, 18 mars 1911, p. 670-682; 15 avril p. 191-201).* [2596]

Mont-Soracte. — F. SAVIO. *Notizie varie sui monasteri del Monte Soratte (RSB, VI, 1911, p. 169-182).* [2597]

Nonantule. — A. CORRADI. *Le sottomissioni di N. a Modena e a*

Bologna, 1131, 1261, 1307 (Atti e memorie della r. deputazione di storia patria per le provincie di Romagna. S. 3, t. XXVII). [2598]

NORCIA. — PIETRO PIRRI. *La chiesa e la crypta di S. Benedetto a Norcia (Il Sacro Speco, XVII, 1911, p. 16-19, 41-44).* [2599]

Pontida. — *S. Alberto e Pontida. Pontida, Bergamo, 6 maggio 1911* Numero unico, in-fol. 12 p. avec grav. [2600]

Notices sur S. Albert de Pontida, le monastère bénédictin de St-Jacques, sa restauration par la Congrégation du Mont-Cassin, son érection en basilique mineure.

—— ELIA FORNONI. *Vicende storiche del Monastero di P.* Conferenza tenuta nel Salone delle Associazioni Cattoliche di Bergamo il 15 marzo 1910. Bergamo, tip. S. Alessandro, 1910, in-16. [2601]

—— D. L. JANSSENS. *Les fêtes de Pontida* (RLB, II, 1911, p. 351-355). [2602]

—— *L'Eco di Bergamo*, nos 106-108 (6-9 mai 1911), contient le récit des fêtes de la restauration du monastère bénédictin de St Jacques et du retour des reliques de S. Albert de Bergame à Pontida. [2603]

Subiaco, Ste-Scholastique. — *S. Scolastica di Subiaco (Il Sacro Speco, XVII, 1911, p. 73-78, 128-133).* [2604]

SUISSE.

Disentis. — P. NOTKER CURTI. *Die Disentiner Klosterkirchen im J. 1687. (Anzeiger f. Schweizer. Altertumskunde, N. F., XII, 1910, p. 293-308 avec pll.)* [2605]

—— P. N. CURTI. *Das Urserental und Kloster D. in der Schweiz* (SMBO, N. F. I, 1911, p. 334-336). [2606]

Einsiedeln. — P. ODILO RINGHOLZ, O. S. B. *Das Bild der Mutter. Ein Wallfahrts-Andenken an Maria-Einsiedeln.* Einsiedeln, Benziger, 1911, 32°, 62 p. et grav. [2607]

—— HANS HIRSCH. *Die unechten Urkunden Papst Leo VIII für Einsiedeln und Schuttern.* (N. A., XXXVI, 1911, p. 395-413). [2608]

Intéressante discussion sur l'origine de la bulle où il est question de la consécration de la chapelle de la Vierge par les anges et les débuts du célèbre pèlerinage.

—— P. ODILO RINGHOLZ, O. S. B. *P. Isidor Moser, Benediktiner von Einsiedeln. Wirken eines alten Landpfarrers.* Einsiedeln. Benziger, 1911, 8°, 112 p. [2609]

Ce n'est pas une des personnalités les plus marquantes du célèbre monastère que l'auteur met sous nos yeux ; c'est celle d'un simple religieux qui fut en son temps un curé zélé et intelligent, c'est un type de curé de campagne. Le P. Isidore Moser, né en 1739, profès à Einsiedeln en 1759, décédé le 28 janvier 1826, fut à trois reprises curé d'Einsiedeln et exerça son ministère à Eschenz, à Freienbach, à Statz. Partout il se montra un pasteur vigilant, attentif au bien spirituel et temporel de ses ouailles, un prédicateur de talent, un homme d'étude. Soucieux d'améliorer l'enseignement, l'asso-

tance et l'hygiène publiques, il fut un homme d'œuvres sociales. C'était un caractère énergique, un peu rude, mais un cœur d'or, un type d'un autre âge.

—— P. ODILO RINGHOLZ. Nécrologie du P. Henri de Rickenbach, décédé le 18 avril 1911 (SMBO, N. F. I, 1911, p. 514-518). [2610]

Münster-Taufers. — P. FRIDOLIN SAEGMÜLLER, O. S. B. *Zur älteren Geschichte des Frauenklosters Münster-Taufers* (SMBO, N. F. I, 1911, p. 503-507). [2611]

Rheinau. — R. HOPPELER. *Das Stift R. unter der Administration von Konstanz und St-Gallen, 1247-1272* (*Anzeiger für schweiz. Gesch.* XI, 1911). [2612]

—— J.-B. NAEF. *Die Bibliothek des ehemaligen Benediktinerstiftes St-Gallen*. Kurze Geschichte derselben und ihre wichtigsten Handschriften (SMBO, N. F. I, 1911, p. 204-228, 385-404). [2613]

Étude trop sommaire.

—— TH. MÜLLER. *Die St-Gallische Glaubensbewegung zur Zeit der Fürstbische Franz und Kilian, 1520-1530*. St-Gallen, Zollikofer, 1910, VIII-240 p. [2614]

—— G. CARO. *Zur Gesch. von Grundherrschaft und Vogtei nach St-Gallener Quellen* (*Mitt. des Instit. f. oesterr. Gesch.*, XXXI, 1910, p. 245-279). [2615]

—— *Urkundenbuch der Abtei St-Gallen*. V. Th. (1412-1442). Liv. 5 (1437-1441). Bearbeitet von P. Bütler and T. Schiess. St-Gall, Fehr, p. 801-1000. [2616]

—— A. MERTON. *Die Buchmalerei des 9. Jahrhunderts in St-Gallen unter besonderer Berücksichtigung der Initial-Ornamentik*. Diss. Halle, 1911, 8° VIII-101 p. et 5 pll. [2617]

—— KARL BORINSCKI. *Gemeinsame Kunstübung in St-Gallen* (*Monatshefte für Kunstwissenschaft*, 1910, p. 390-391). [2618]

IV. — ORDRE DE CITEAUX (1).

a) Généralités.

Feuillants. — HENRI LEMOINE. *La Construction des Feuillants de la rue St-Honoré, 1600-1610* (*Bull. de la Soc. hist. et archéol. des VIII^e et XVII^e arrondissements de Paris*, 1910, p. 32-38, 2 pll.) [2619]

Architecture. — L. SERBAT. *L'Architecture des Cisterciens dans leurs plus anciennes églises en Angleterre* d'après l'étude de M. J. Bilson. (*Bulletin monumental*, 1910, t. LXXIV, p. 434-445 et 5 pll.) [2620]

b) Biographies.

S. Bernard, voir n° 2355, 2627.

Jean, archev. de Mytilène. — A. FRUVTIER. *Ricerche e notizia in-*

1. A compléter par la bibliographie qui paraît mensuellement dans le *Cistercienser Chronik* de l'abbaye de Mehrerau.

torno a Giovanni Cisterciense, arcivescovo di Mitilene † 1240 (RSB. VI, 1911, p. 221-235). [2621]

Examinant les données de différents auteurs qui ont parlé de ce personnage, et reproduisant le texte véritable de son épitaphe copiée à Clairvaux par D. Guyton, l'auteur de cette étude arrive à montrer que les difficultés d'identification que j'avais soulevées jadis (*Revue bénéd.*, XX, 1903, p. 13-16, plus spécialement *Evêques auxiliaires de Cambrai*, p. 11-20) peuvent être facilement écartées. Il reconstitue la carrière du prélat jusqu'à sa mort arrivée le 20 avril 1240.

Mechtilde de Magdebourg. — A. HAUCK. *Kleinigkeiten. I. Zu Mechtild v. M.* (*Zeitschrift f. K. G.* XXXII, 1911, p. 186-190). [2622]

L'auteur examine la composition de l'ouvrage, surtout les données chronologiques. Nous n'avons plus l'écrit original; la division en six parties est probablement de date plus récente. Mechtilde, née vers 1215, commença à écrire en 1250, entra à Helfta vers 1275 et mourut vers 1285.

Benoît XII. — J.-M. VIDAL. *Benoît XII (1334-1342). Lettres communes.* Introduction, Index., 6^e fasc., t. III. Paris, Fontemoing, 1911, 4^e, CIII-346 p. [2623]

Voilà une œuvre achevée d'une façon modèle : les tables et l'introduction permettent de tirer un excellent profit des lettres analysées. L'auteur s'est surtout étendu sur le côté diplomatique des registres des lettres, et il apporte de nouveaux éléments pour l'étude de la chancellerie pontificale. L'Index des noms de lieux et de personnes est très soigné; il a dû coûter de longues recherches à l'auteur. Dans l'*Index notabilium rerum* on remarquera le tableau du personnel de la cour romaine sous Benoît XII.

Rancé. — D. PAUL DENIS. *Lettres inédites de Bossuet, Fénelon, Bourdaloue et de l'abbé de Rancé* (*Revue d'hist. de l'Église de France*, II, 1911, p., 421-444). [2624]

D. M. Benoît Pétéul. — *Un moine Cistercien. Le P. Marie-Benoît (René Pétéul), 1854-1886*, par un religieux de N.-D. du Lac des Deux-Montagnes (Canada). Montréal, Granger, 1910, 8^e, 172 p. [2625]

René Pétéul, né le 18 novembre 1854 à Bourg d'Iré (Maine-et-Loire), entra à la Trappe de Bellefontaine le 16 septembre 1876, et y fit profession le 29 septembre 1878. Envoyé en 1882 au nouveau monastère de N.-D. du Lac des Deux-Montagnes au Canada, il y mourut le 16 avril 1886. Rien d'extraordinaire dans la vie de ce moine cistercien. Le P. Marie-Benoît ne fut que moine, mais il réalisa l'idéal du cistercien dans son amour de l'office divin et du travail. Sa vie fut une marche continue vers la sainteté dans la pratique des devoirs journaliers de la vie religieuse.

D. White (Stanislas). — BERN. ROSSI, O. C. R. *In memoria dell' ab. D. Stanislas White.* Sora, Camastro, 1911, 8^e, 16 p. et portrait. [2626]

D. Stanislas White fut abbé de Valvisciolo, non loin de Velletri (Italie).

c) Histoire des monastères.

Amelungsborn. — KARL STEINACKER. *Bernhard von Clairvaux und Amelungsborn* (*Braunschweigisches Magazin*, XVI, 1910, p. 29-33). [2627]

——— ROBERT RUSTENBACH. *Geschichte des Klosters A. (Jahrbuch des Geschichtsvereins f. das Herzogtum Braunschweig, IX, 1910, p. 1-61).* [2628

Fin de ce travail, qui fait connaître l'histoire des propriétés du monastère.

Aulne. — J.-B. ARTIGES. *L'abbaye d'Aulne (Vie Moderne, 1910, n° 33, p. 865-867; n° 34, p. 894-895).* [2629

——— L. CLOQUET. *L'abbaye d'A. (Gilde de St-Thomas et de St-Luc. Bulletin de la 40^e réunion, p. 108-124).* [2630

Beaulieu. — J.-K. FOWLER. *A History of Beaulieu Abbey, 1204-1539.* Londres, « Car Illustrated », 1911, 8°, 242 p. [2631

Bellefontaine. — *La Confrérie de l'abbaye de B. (Anjou historique, XII, 1911, p. 116-120).* [2632

Extraits d'une plaquette publiée à Angers en 1656.

Bonlieu. — H. DELANNOY. *Liste des abbés de B. (Mém. de la Soc. des Sciences... de la Creuse, XVII, 2^e partie, 1910, p. 215-250).* [2633

Monastère fondé par Gérard de Salis, soumis en 1121 à Dalon.

Casamari. — M. CASSONI. *Cronotassi documentata dei Prepositi o Priori di Casamari.* (RSB. VI, 1911, p. 236-257). [2634

Chine. — A. LIMAGNE. *Les Trappistes en Chine,* Paris, de Gigord, 1911, 8°, VIII-83, avec grav. [2635

Notice extraite des « Missions Catholiques » sur la Trappe de Yank-Kia-Pinn.

Clairmarais. — J. DE PAS. *Ex-libris aux armes de DD. I. Hémart et E. Tirant, Abbés de C. Mâcon,* Probat, 1910, 2 p. une pl. et fig. [2636

Dunes. — R. DE SCHEPPER. *Robert Holman, 36^e abbé des Dunes, 1569-1579 (Annales Soc. Émulation, Bruges, 1911, p. 176-177).* [2637

C'est par erreur qu'on a fait entrer un Robert Holman dans la liste des prévôts de St-Pierre de Loo ; le placet de Philippe II (Madrid, 25 mars 1569) avait été égaré dans le fonds des archives de Loo.

——— R. DE SCHEPPER. *Gilles de Damme, religieux des Dunes, hagiographe (ib., p. 178-180).* [2638

Sur la nature du légendier composé au XV^e siècle par le moine Gilles de Damme, voir A. Poncelet dans *Anal. bolland.*, t. XXIX, 1910, p. 39-41, et les renseignements sur le Sanctilogium de Gielemans (*ib.*, t. XIV, p. 14-42).

Fontaine-Guérard. — E. CHEVALLIER. *L'abbaye de F. (Annuaire des cinq départements de Normandie, LXXVI, 1909, p. 194-201).* [2639

Heiligenkreuz. — R. WOLKAN. *Zur Gesch. der Bibliothek in H. (Zeitschrift der oesterr. Vereine f. Bibliothekswesen, N. F. I, 1910, p. 122-125).* [2640

——— DR GREGOR PÖCK. *Die Bernhardikapelle im Stifte H. (Mitteil. der K. K. Zentral-Kommission für Erforschung und Erhaltung der Kunst- und Baudenkmale in Wien, 1911, p. 202-212 et grav.)* [2641

Heisterbach. — P. GILBERT WELLSTEIN, O. Cist. *Heinrich I, dritter Abt von Heisterbach (SMBO, N. F. I, 1911, p. 405-417).* [2642

Herrera. — *La R. M. Benita Chossat, priora de Herrera.* (*Boletín de S. Domingo de Silos*, XIII, juin 1911, p. 327-334). [2643]

Nécrologie de la fondatrice de cette communauté de Cisterciennes réformées, décédée le 29 mars 1911.

Lucelle. — HANS HIRSCH. *Die Urkundenfälschungen des Abtes Bernardin Buchinger für die Zisterzienserklöster Lützel und Pairs.* Ein Beitrag zur Gesch. der habsburgischen Rechte im Ober-Elsass (*Mitteil. des Instit. f. Oesterr. Gesch.*, XXXII, 1911, p. 1-86). [2644]

—— L. R. SCHMIDLIN. *Der Verfasser der « Marienpredigt aus dem ausgehend. Mittelalter »* (*Z. f. Schweiz. K. G.*, V, 1911, p. 69-70). [2645]

L'auteur du sermon imprimé dans cette revue (t. IV, p. 205-215) est vraisemblablement l'abbé cistercien de Lucelle, Jean Demetrius, décédé le 30 septembre 1319.

Maulbronn. — O. DOERING. *Kloster M.* (*Die kathol. Welt*, 1911, p. 311-314, avec grav.). [2646]

Marche-les-Dames. — Récit d'une visite (*Bulletin de la Soc. diocésaine d'Art chrétien.* Fasc. V, Namur, 1911, p. 119-124). [2647]

Mortemer. ÉT. DEVILLE. — *Les manuscrits de l'abbaye de M. à la bibl. nationale* (*Revue cathol. de Normandie*, XX, 1911, p. 273-283, à suivre). [2648]

Neuwerk. — K. STEINBRÜCK. *Die Gründung des Klosters Neuwerk in Goslar und seine Entwicklung bis 1225.* Diss. Halle, 1911, 8°, 55 p. [2649]

L'Olive. — ERNEST MATTHIEU. *L'incendie de l'église de l'abbaye de l'Olive* (*Bull. des Séances du Cercle archéol. de Mons*, 7^e série, 1910, p. 33). [2650]

Mention de l'incendie et de quêtes faites pour la réparation du désastre en 1371 dans les comptes généraux du Chapitre de Ste-Waudru à Mons.

Riddagshausen. — PAUL TSCHACKERT. *Helmold Poppius aus Braunschweig und seine Schrift. Apodeixis vom Jahre 1532.* Ein Beitrag zur inneren Geschichte des Braunschweiger Klosterwesens im Anfange der Reformation Niedersachsens (*Braunschweigisches Magazin*, XVI, 1910, p. 137-140). [2651]

Deux moines apostats de l'abbaye cistercienne de Riddagshausen essayèrent en 1532, de déterminer le vieil abbé Herman Remus, âgé de 90 ans, à abandonner la vie monastique pour embrasser le protestantisme. Leur *Apodeixis* est dirigée contre les vœux monastiques, à la façon de Luther, et contre les abus du cloître ; un peu de critique serait utile pour remettre au point les assertions des apostats. On sait ce qui reste du fameux pamphlet de Luther sur les vœux monastiques après la critique de Denifle.

St-Bernhard. — (*Oesterreich-Kunsttopographie*, V, p. 323-329). [2652]

Ancien monastère de cisterciennes dans la Basse-Autriche.

Saint-Bernard-sur-l'Escaut. — P.-J. GOETSCHALKX et D. B. VAN DONINCK. *Oorkondenboek der abdij van S.-Bernaarts op de Schelde (Bijdragen tot de geschiedenis van het aloude hertogdom Brabant*, X, 1911, p. 173-214). [2653]

N^{os} 109 (22 nov. 1247) à 167 (1^{er} février 1255).

Sittich. — PETER VON RADICS. *Franz Xaver Freiherr von Taufferer, der letzte Abt des ehemaligen Cisterzienserstiftes Sittich und sein Nachlass* (SMBO, N. F. I, 1911, p. 458-476). [2654]

Val-Dieu. — J. CEYSSENS. *Val-Dieu et les paroisses de Warsage, Saint-Remy et Aubel surtout pendant le XIII^e siècle* (Leodium, 1911, p. 36-40). [2655]

——— FERNAND LHOEST. *Une fresque du XIV^e siècle à l'abbaye de Val-Dieu* (ib., p. 45-46). [2656]

——— J. CEYSSENS. *Val-Dieu et la paroisse d'Aubel* (Leodium, 1911, p. 78-86). [2657]

——— J. CEYSSENS. *Val-Dieu et la paroisse de St-Remy* (Leodium, 1911, p. 66-73). [2658]

La paroisse de St-Remy est le *Wioth* (Wihon) mentionné par l'auteur contemporain du *Vita S. Huberti*. Val-Dieu, par suite d'un contrat avec l'abbaye de St-Maur de Verdun en 1244, perçut la dîme de St-Remy.

Villers. — A. SCHELLEKENS. *L'abbaye de Villers (Gilde de St-Thomas et de St-Luc)*. Bulletin de la 40^e Réunion, p. 75-102, avec grav.) [2659]

Étude architecturale. [2659]
——— EUG. DASSONVILLE. *Une abbaye au XIII^e siècle*. La vie monastique à V. (*Revue Augustinienne*, 15 sept. 1910, p. 314-328). [2660]

Wettingen. — J.-R. RAHN. *Funde in der Marienkapelle des Klosters Wettingen* (*Anzeiger f. Schweizer. Altertumskunde*, N. F. XII, 1910, p. 216-225 avec pl.). [2661]

Zwijveke. — A. BLOMME. *L'abbaye de Z.-lez-Termonde*. Documents, I, Termonde 1911, 8°, 79 p. (*Cercle archéol. de la ville et de l'ancien pays de Termonde*. Publications extraordinaires, n° XIII). [2662]

Publication du Nécrologe et d'extraits de Lindanus et d'Henry Prevost : *la vie exemplaire de plusieurs abbesses*. Liège, 1660.

V. — AUTRES BRANCHES DE L'ORDRE.

Camaldules.

S. Romuald. — W. FRANKE. *Quellen und Chronologie zur Geschichte Romualds von Camaldoli und seiner Einsiedlergenossenschaften im Zeitalter Ottos III.* Diss. Halle, 1911, 8°, 68 p. [2663]

Il y aura lieu de signaler ce travail lorsqu'il aura paru complètement ; la thèse annoncée ci-dessus n'est que la première partie d'un travail d'ensemble sur S. Romuald et le mouvement de réforme monastique en Italie aux X^e et XI^e siècles.

Camaldule. — P. CIAMPELLI. *Camaldoli, capo dell' ordine benedettino Camaldolese* (RSB. VI, 1911, p. 187-207). [2664]

Suite de l'histoire de la congrégation sous le prieur général Martin, élu (1089).

France. — CHAN. REURE. *Quelques souvenirs des Camaldules en Forez* (*Bull. de la Diana*, oct.-déc. 1910). [2665]

CÉLESTINS.

Célestin V. — F.-X. SEPPELT. *Studien zum Pontifikat Coelestins V* (*Abhandl. zur mittl. und neueren Gesch.*, 27). Berlin, Rothschild, 1911, gr. 8°, vii-57 p. [2666]

L'auteur essaie de jeter un peu plus de lumière sur l'élection de Pierre de Murrone en établissant plus nettement la chronologie des faits relatifs à la visite de Charles II de Naples rendue à Pérouse aux conclavistes, puis à Pierre de Murrone et à l'initiative du cardinal Latinus Malabranca, de même à l'abdication de Célestin V et au rôle joué par Benoît Gaetani ; il étudie ensuite les écrits polémiques relatifs à la renonciation de Célestin V.

Avignon. — *Les Célestins* (Congrès archéol. de France, LXXVI^e session tenue à Avignon en 1909. Paris, Picard, 1910, t. I, p. 37-46). [2667]

OLIVÉTAINS.

Montolivet. — PLAC. LUGANO. *Il primo Corpo di costituzioni monastiche per l'ordine di Monteoliveto* : Constitutiones Ordinis Montis Oliveti editae in Capitulo generali an. 1445. (RSB. VI, 1911, p. 258-296, fin). [2668]

HUMILIÉS.

Humiliés. — L. ZANONI. *Gli Umiliati nei loro rapporti con l'eresia, l'industria della lana ed i comuni nei secoli XII e XIII* sulla scorta di documenti inediti. Milan, Hoepli, 1911, 8°, p. xvi-381 et 4 pll.). [2669]

——— *Le origini degli Umiliati secondo le ultime ricerche* (*Civiltà Cattolica*, LXII, 1911, vol. II, p. 433-443, 670-680). [2670]

La légende a fleuri sur le berceau de l'ordre des Humiliés. On a voulu chetcher leurs ancêtres dans certains nobles Milanais, transportés par Henri II en Allemagne, et renvoyés dans leurs foyers après avoir été « humiliés » dans l'exil ; on a cru que S. Bernard leur avait donné une règle en 1135 à Milan ; on a émis l'opinion que leur propagateur dans la première moitié du XII^e siècle, S. Jean de Meda, les aurait soumis à la règle bénédictine. Ce sont là pures légendes. Le fait est que dans leurs origines les Humiliés étaient un mouvement hérétique, étroitement connexe à celui des Patarins et des Cathares, dont ils portèrent aussi le nom. C'est dans la lutte du prolétariat italien contre les riches « mercatores » et dans l'état de malaise général que traversa ce pays au XII^e siècle, qu'il faut chercher l'origine des Humiliés. Ne pouvant créer un syndicat civil, ils constituent une ligue religieuse qui groupe les travailleurs affamés et leurs familles : ils s'organisent en confrérie dont le but est d'ordre religieux, économique et social. Le souffle de révolte contre l'Église, qui agite les sectes, passe aussi sur les Humiliés : les Cathares ou Patarins de Milan subissent en partie leur influence et une partie fait défection et constitue le groupe autonome des Pauvres Lombards pendant quelque temps assez en contact avec les Vaudois. Un groupe reste fidèle à l'Église romaine et aux ordres de Lucius III et d'Innocent III. Celui-ci leur assigne une

règle, empruntée en partie à celle de S. Benoît, en partie à celle de S. Augustin. Désormais la confrérie se transforme en ordre religieux, à trois degrés : il y a un groupe de Frères et de Sœurs possédant en commun, vivant dans un même monastère, mais dans les locaux séparés, et faisant les vœux de religion ; il y a un autre groupe de Frères et de Sœurs vivant sous une règle dans l'état laïque ; il y a les tertiaires (*fratres tertii ordinis*) vivant en famille. Primitivement il n'y a pas de gouvernement central, mais peu à peu le mouvement de centralisation se dessine et en 1246 on voit apparaître un maître général. Ils obtiennent alors du pape Innocent IV l'autorisation de faire ordonner des clercs du second ordre pour desservir leurs églises et, en 1288, ils reçoivent de Nicolas IV le privilège d'exemption. Le tiers-ordre à son tour, se détache des deux autres ordres et tient dès 1291 un chapitre général indépendant.

Les Humiliés s'occupent de confectionner des draps. A leurs débuts ils luttent contre les « negotiatores » syndiqués qui introduisent en Italie les laines fines d'Angleterre et de Flandre. La corporation religieuse parvient à briser leur joug. Il est intéressant de suivre, avec l'auteur, les péripéties de cette lutte, le développement de l'industrie lainière, les opérations financières des Humiliés. Non moins intéressante est l'histoire de leurs relations avec la commune de Milan, où la ville les oblige à remplir des charges publiques. L'histoire des Humiliés est une page curieuse de l'histoire économique et sociale de l'Italie du XII^e au XV^e siècle.

En appendice l'auteur a publié une série de 59 documents qui vont du 14 novembre 1186 au 7 avril 1361. Il les fait suivre de la Chronique de Jean de Brera (1421), de celle de Marc Bossio (1493) et de la Règle du premier et du second ordre tirée de la Bulle de Grégoire IX (7 juin 1227).

Esine. — D.-A. SINA. *La casa degli Umiliati di Esine (Brixia sacra*, II, p. 110-112). [2671]

Palazzolo. — PAOLO GUERRINI. *La casa degli Umiliati di S. M. di Palazzolo (Brixia sacra*, II, 1911, p. 222-244). [2672]

MONTEVERGINE.

Montevergine. — *A proposito delle feste centenarie in Monte Vergine (Il sacro Speco*, XVII, 1911, p. 78-81). [2673]

VALLOMBREUSINS.

Coltibuono. — D. L. PAGLIAI. *Le origine dell' abbazia di Coltibuono nuovamente illustrate*. Firenze, Tip. S. Giuseppe, 1911, 8°, 20 p. [2674]

Galloro. — GIR. PERCHIAI. *Il Santuario di Galloro*. Roma, Officina Pol. editrice, 1910, 12°, 128 p. et grav. [2675]